

Michel Bideaux

EUROPÉENS EN VOYAGE

(1500-1800)

Une anthologie



PDF complet – 979-10-231-1333-4



Ce livre n'est pas une histoire des découvertes (en un temps où le monde s'est pourtant bien agrandi), pas davantage un recueil d'expéditions aventureuses (elles n'ont pourtant pas manqué). Il privilégie l'expérience immédiate d'Européens qui voyagent, souvent à titre privé, et d'abord chez eux et chez leurs voisins. Ils sont curieux de tout : la table, le vêtement, les spectacles, les saveurs et les senteurs. Mais sérieux aussi : ils se préparent, s'informent, aiment à être reçus des grands de ce monde. Un peu de vanité, peut-être, mais surtout un vif désir d'apprendre. Touristes avant l'heure et témoins à l'occasion, ils admirent le patrimoine culturel du voisin, mais épient le rival envié ou détesté pour faits d'armes ou de religion ; ils s'ouvrent aussi aux vieilles civilisations asiatiques, à la lointaine Russie ou à l'Amérique inouïe. Au retour, ils deviennent de grands conseillers : le guide pratique de voyage n'est pas loin, mêlant le bon usage de l'autre à la mise en scène de soi. La plume est parfois rapide, mais l'expérience sensible et le regard critique servent bien l'appétit de savoir.

EUROPÉENS EN VOYAGE
(1500-1800)
UNE ANTHOLOGIE

I M A G O
M U N D I



collection dirigée par François Moureau

dernières parutions :

11. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*
François Moureau

12. *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*
Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.)

13. *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet

14. *Voyager avec le diable.*
Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)
Grégoire Holtz & Thibault Maus de Rolley (dir.)

15. *Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles). Histoires, récits et légendes*
François Moureau (dir.)

16. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Iriní Apostolou

17. *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.)

18. *Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*
Samuel Thévoz

19. *À la découverte de la Palestine.*
Voyageurs français en terre sainte au XIX^e siècle
Guy Galazka

Série Textes

Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet et Patrick Villiers

Marc Lescarbot, *Voyage en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet

Michel Bideaux

Européens en voyage
(1500-1800)
Une anthologie

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-766-6

PDF COMPLET – 979-10-231-1333-4

TIRÉS À PART EN PDF :

- I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1
- II Italie – 979-10-231-1335-8
- III France – 979-10-231-1336-5
- IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2
- V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9
- VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6
- VII Aux marges orientales et nordiques – 979-10-231-1340-2
- VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9
- IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6
- X Moyen-Orient – 979-10-231-1343-3
- XI Inde – 979-10-231-1344-0
- XII Sibérie – 979-10-231-1345-7
- XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4
- XIV Arctique – 979-10-231-1347-1
- XV Amérique du Nord – 979-10-231-1348-8
- XVI Antilles – 979-10-231-1349-5
- XVII Amérique ibérique – 979-10-231-1350-1
- XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois & Adrien Nour/3d2s (Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

AVANT-PROPOS

Michel Bideaux

Bien avant que la littérature ne soit devenue ce que nous entendons couramment aujourd'hui par ce terme (un catalogue de librairie nous l'apprendrait plus sûrement qu'une définition), les livres de voyage avaient tout naturellement droit de cité parmi les ouvrages « littéraires » : une phrase souvent rapportée, de Jacques Carel de Sainte-Garde, nous apprend qu'en 1663, ils tiennent le haut du pavé, à la Cour comme à la Ville, depuis qu'ils ont pris la place des romans. Sans pour autant que cette fonction peut-être frivole leur ait fait perdre l'ambition, pour les plus sérieux d'entre eux, de figurer parmi les *bonae litterae*, ces belles-lettres d'humanité sans lesquelles on ne serait que rustre, soudard ou petit-maître ; et de fait, humanistes du XVI^e siècle ou auteurs graves du suivant ne dédaignent pas de publier le récit de leurs pérégrinations. Ils savent ce qu'a été et continue d'être la contribution des voyageurs au progrès des connaissances, qu'il s'agisse de la soudaine expansion du monde connu ou du savoir sur les civilisations-mères. Nous continuons de les tenir pour des acteurs majeurs de cette ouverture et de la révolution intellectuelle qu'elle a provoquée.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Leurs livres ont été retenus moins pour l'aliment qu'ils ont apporté à la réflexion spéculative que pour ce qu'ils ont offert à la lecture la plus immédiate, et d'abord ce que leurs auteurs mêmes leur ont demandé : consigner un itinéraire singulier, une expérience irremplaçable. C'est que ces auteurs ne sont pas toujours les meilleurs analystes de leurs témoignages (voyez Thevet), et que leurs constructions intellectuelles datent parfois. La Mothe Le Vayer, Diderot, Rousseau même (quoi qu'il en dise parfois) savent mieux qu'eux-mêmes tirer parti des matériaux qu'ils leur livrent. Ou encore, nos voyageurs, revenus au logis, préfèrent recourir à leur bibliothèque : pour le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne tire davantage de la lecture de Gomara que de son propre séjour en Italie. Nos voyageurs partent, ils ne savent pour combien de mois, et ils enregistrent goulûment. Mais ce n'est pas tout de voir ou même de témoigner : « J'étais là, telle chose m'advint ». Ils sont gens pressés et l'observation leur est souvent mesurée : interdits qui l'entravent en Turquie, accidents qui ailleurs abrègent le voyage. Pour conclure, il y faudrait la durée.

Mais la durée, qu'elle suscite ou conforte les représentations, le fait aussi au détriment de l'observation : les jésuites au Canada nous apprennent beaucoup plus sur l'Indien dans leurs premiers contacts que dans les relations tardives où ils se prévalent d'illusoirs succès.

8 La perspective retenue est donc celle d'un touriste. Mais d'un jeune Lord du Grand Tour plutôt que des *Mémoires d'un touriste* : à cette date (1838), Stendhal – et d'autres – ont remplacé depuis longtemps le « tour des horizons » (A. Pasquali) par le retour sur soi. D'un voyageur qui s'informe et se forme et s'instruit, soucieux d'un juste regard sur l'objet, en vue d'une profitable appréhension, d'une connaissance objective donc, mais qui serait plus pratique que spéculative. De là l'obligation de bien mobiliser les cinq sens de nature pour composer une image qui ne puisse être désavouée par le second venu, une volonté plus pédagogique que scientifique de servir au prochain : récits, guides qu'il faudra confirmer ou affiner plutôt que désavouer. Ce n'est donc pas la totalité de l'expérience du voyage qui sera considérée (elle mettrait trop en avant les expéditions aventureuses, les péripéties extraordinaires), mais la relation qui s'instaure entre un sujet plus ou moins compétent et un objet qu'il lui faut percevoir dans des conditions en partie provoquées. Elle produit des pages qui composent un bon usage de l'autre (hommes et pays), une mise en scène de soi passablement réitérable ; elle propose à la lecture des scènes et des paysages suffisamment dignes d'intérêt pour que le lecteur soit tenté un jour d'aller à leur rencontre. Ces voyages sont aussi – exceptons tout de même la *Peregrination* de Mendes Pinto ! – des invites au voyage.

Saveurs, senteurs, spectacles : il convient de privilégier les sensations nées du contact initial. Non que nos premiers sentiments soient toujours les plus naturels : ils peuvent révéler l'observateur aussi bien que le trahir quand, par sa nouveauté ou sa prégnance, l'objet inouï lui impose l'impensé, voire l'inconcevable, et il serait trop facile de dresser un relevé des bévues commises depuis Colomb. Mais sur la plaque sensible du sujet, de telles sensations livrent un premier enregistrement : par la fraîcheur du regard et de l'écoute, elles donnent à la nouveauté pleine licence d'entrer, avant de se voir tôt ou tard corsetée dans des cadres conceptuels anciens.

Cette priorité ne vaut, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire. D'abord parce que ces livres sont ordonnés et soumis au jeu de l'écriture. Le soir, à l'étape, ou plus encore après son retour, le narrateur peut fort bien choisir de commencer son récit par une notation singulière, mais postérieure, ou par un panorama qui ne lui est pas apparu d'emblée. Ensuite, un deuxième regard peut révéler une appréhension plus vive des objets et des hommes. Enfin, les préoccupations sensorielles ne sont pas les mêmes chez tous. Montesquieu, parlementaire et écrivain déjà célèbre, est attendu, à Gênes comme à Augsbourg, et son regard

aiguisé peut d'emblée, lors de l'accueil, percevoir « l'esprit » d'un régime. Il en va de même pour de Brosses en Italie ; et pour le chanteur irlandais Michaël Kelly qui visite Vienne, le sensible et l'immédiat, c'est d'abord Salieri et Mozart. L'observation empirique a valeur d'évidence avant de devenir aliment pour l'esprit d'un voyageur qui ne s'offre en proie au monde qu'afin d'avoir mieux prise sur lui. Il convient donc de privilégier ici ce qui touche, intéresse, amuse, instruit, déconcerte, mais sans trop déranger : la libre sexualité, les sacrifices humains, le cannibalisme suscitent de telles interrogations (Léry, Montaigne, Cook) qu'elles manifestent l'insuffisance de la saisie immédiate.

Gardons-nous encore de nous en laisser imposer par les noms. La Fontaine sur la route du Limousin compose un attachant « voyage littéraire » ; mais il est un exilé plutôt qu'un voyageur. Racine aussi, à tout prendre, qui ne se rend à Uzès que pour y cueillir un bénéfice afin de vivre à Paris. Mais voilà : arrivé en terre d'oc, il pose sur les natifs un regard naïf, c'est-à-dire empli de préjugés, et ses lettres sont d'un Parisien du XVII^e siècle qui découvre la province française. Il convenait donc de retenir Racine.

1492-1522 : trois décennies suffisent pour que l'œcumène s'augmente soudainement de l'Amérique, de l'Afrique sub-équatoriale et du Pacifique. En 1780, au retour de la dernière expédition de Cook, la carte des océans est dressée : sur leurs rivages, La Pérouse ne trouve plus à découvrir que des miettes, et deux étendues glacées. Mais à ne considérer que la geste héroïque des découvreurs et des bâtisseurs d'empires, on pourrait ne pas s'apercevoir que, dans l'intervalle, c'est le voyage qui a changé de nature, en devenant sa propre finalité. On connaît mieux aujourd'hui ce que fut la mobilité des hommes du moyen âge : mais le cheval du marchand lui servait à être exact aux rendez-vous des foires et le bourdon du pèlerin scandait sa marche vers un horizon spirituel. L'homme des temps modernes voyagera de plus en plus pour voyager, pour connaître et se connaître. Refusant de rester rivé à son clocher et demeurer étranger en son propre pays, il quitte Paris pour découvrir la province, ou Londres afin de parcourir l'archipel britannique. La pratique du voyage n'est pas neuve, mais s'enrichit et se codifie. Tard venus aux grandes expéditions maritimes – exceptons J. Cabot à Terre-Neuve (1497) –, les Anglais sont, dès le XVI^e siècle, attentifs à celles des autres (voir le recueil de R. Eden, 1555), avant même qu'Elizabeth I^{re} et R. Hakluyt ne fassent de l'expansion océanique une cause patriotique. Mais surtout, de F. Moryson à A. Young, ils se montrent les plus constants arpenteurs de l'espace européen, et d'abord pour la connaissance de leur propre pays.

Ainsi s'observe, entre 1500 et 1800, une ouverture au monde et une ouverture du monde. Voir, posséder, savoir : face à cette libération des trois concupiscences recensées par saint Jean, un théologien aurait quelque raison de s'alarmer. Et

tout autant de s'inquiéter de l'inflation du subjectif, qui bientôt prend le relais. Triomphante avec Stendhal ou Byron (je ne voyage pas pour connaître le monde, mais pour me connaître, moi), on la trouve déjà résolument affirmée chez Montaigne à Rome : le refus de s'intéresser aux dimensions du Panthéon ou aux caleçons de la signora Fulvia cache mal, sous le dénigrement polémique des *nugae*, l'inversion de priorités ; la connaissance objective passe désormais au second plan.

10 « Petits voyages » et « grands voyages » : l'illustre collection de Bry avait, entre 1590 et 1620, choisi cette partition, non selon les distances parcourues, mais selon le degré de nouveauté. Ainsi les premiers se rapportaient-ils aux rives déjà partiellement visitées d'Afrique et d'Asie, les autres à la découverte absolue que les xv^e et xvi^e siècles faisaient de l'Amérique. Nous pourrions à notre tour considérer que les voyages accomplis sur le « vieux » continent européen sont de « petits » voyages au regard de tous les autres. Mais sans pour autant les opposer à eux. Tout voyage impose en effet un déplacement qui dérange l'ordre du quotidien et dispose à voir d'autres horizons, autrement. Les perceptions neuves éveillent à la différence, et d'abord à celle qui nous *unit* à notre voisin, proche et dissemblable. L'exotisme de proximité ouvre sur l'étonnement et la réflexion, la merveille se révélant plus tard et plus loin, quand avec la distance s'accroît l'étrangeté. Mais dès qu'elle s'intensifie, la fréquentation des autres pays d'Europe est pour le voyageur l'occasion d'un premier crayon de l'étranger qui habite en lui ; il n'est pas besoin d'autre justification de la place accordée ici à un continent qui ne saurait être vieux pour nos tard venus à l'expérience viatique, à cette Europe qu'ils ne se lassent pas de parcourir et de décrire, interprétant à peine le précepte de Diderot : pour un Français, tout doit être précédé du voyage de France.

De multiples intérêts, produits de la nationalité, de la culture et de l'expérience personnelle, règlent l'exercice de la curiosité de nos voyageurs. Il nous semble cependant reconnaître chez la plupart un intense intérêt pour les grands de ce monde, qui ne se retrouve plus à un semblable degré aujourd'hui, alors que ces grands voyagent eux-mêmes beaucoup et veillent à ce que les médias nous le fassent savoir. Les hommes des xvi^e-xviii^e siècles (et les élites sociales ne font pas exception) sont loin d'avoir d'eux une image aussi précise – fût-elle superficielle – que celle que chacun de nous peut se composer à présent. On sourira peut-être de cette avidité mise à rencontrer ou à croiser Grégoire XIII, Elizabeth I^e, Henri IV ou Philippe II, comme des démarches effrontées de James Boswell pour obtenir audience de Frédéric II, Rousseau ou Voltaire. Non pour une rencontre avec l'Histoire, ou la composition en pied d'un portrait : mais pour en rapporter une photo-souvenir, si l'on peut dire. Ne la traitons pas avec condescendance : nous lui devons d'étonnants instantanés, et il faut cette

complicité de voyeurs pour que la palpitation du voyageur se communique à nous.

Longs, incommodes, souvent dangereux, ces voyages requièrent des préparatifs que nous avons peine à concevoir. De là – pour ne rien dire des guides spécifiques à chaque pays – une pléthore de « méthodes », « instructions », *regimini* dont les recommandations peuvent nous paraître superflues ou saugrenues. Mais ces manuels du savoir-(sur)vivre *odéporique* révèlent, autant que la difficulté de l'entreprise, le sérieux avec lequel on s'y engage. Bien loin du « village global » dans lequel nos touristes s'ébrouent aujourd'hui (selon des rituels qui se sont appauvris en s'uniformisant), les voyageurs d'antan affrontaient les surprises chaque fois renouvelées de la route, de la table et du logis. Il ne faut pas s'étonner de les trouver soupçonneux d'entrée : chaque journée apporte sa brassée d'inconnu, à domestiquer pour que l'agrément de la découverte ne soit pas payé au prix fort. À l'exception peut-être de quelques cortèges princiers, de telles servitudes constituaient le lot quotidien de chaque voyageur. Même lorsqu'elles dispensent leurs conseils sous une forme impersonnelle, les relations qui ont souci de ces contraintes révèlent à la fois ce qui est le vécu de tous et l'épreuve personnelle qui en a été faite. De telles pages, même quand elles ne sont pas toujours soutenues par la qualité de la plume, méritaient d'être retenues.

Quel mode de présentation adopter ? L'empan chronologique retenu inviterait à commencer par l'Amérique. Mais sa découverte est, à tout prendre, le fruit d'une spéculation ingénieuse, doublée d'une méprise. Le but, à l'aube des grandes découvertes, reste celui qu'il était au Moyen Âge : l'Orient, ses trésors, ses mirages. Au prix d'un contournement (celui de l'Afrique) qu'impose l'emprise musulmane sur les routes terrestres. Les vaisseaux qu'Espagnols et Portugais lancent sur des mers inconnues ne témoignent d'abord que d'un impérialisme commercial. Colomb, Gama, Magellan, Cortés ne voyagent pas ; ils conduisent des expéditions. L'Europe qui voyage au moyen âge est celle des pèlerins ou des marchands : on se déplace plus qu'on ne parcourt. Bientôt s'y ajoute un autre pèlerinage, plus séculier mais toujours spirituel : la Rome humaniste en est le terme. Mais à la flèche, d'autres préfèrent le circuit, et les Anglais observent que, loin de signifier une servitude, le déplacement offre la chance d'une formation : sans négliger de parcourir leur archipel, ils inventent le Grand Tour. Recherchant sur le continent ce que l'insularité septentrionale leur refuse, ils exigent de leurs élites qu'elles se trempent et s'éprouvent par la connaissance de l'Autre, révisant de plus à leur profit les schémas de la *translatio (studiorum ou imperii)* qu'Italiens et Français avaient accommodés à leur avantage. La multiplicité des témoignages britanniques, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne doit donc rien aux hasards du marché du livre. Non

que l'abondance fasse toujours loi : devant le nombre de publications que le xvi^e siècle avait consacrées aux Turcs, Geoffroy Atkinson en avait conclu à tort que ce temps était resté passablement indifférent à la découverte de l'Amérique. Mais ici, c'est à la lumière de l'empirisme que la quantité doit être considérée : si, comme l'enseigne Locke, la connaissance intellectuelle procède directement de la multiplicité des expériences, alors la masse des narrations de source anglaise relatives aux cinq continents¹ légitime la place importante que ce livre leur réserve. Surtout s'il entend préférer à l'esprit de système ou à la réflexion morale ou politique l'apport de la perception immédiate (ce dont on a *tâté*, pour le dire avec Montaigne) et de la découverte spontanée.

12

Il était légitime d'accorder un droit d'aînesse à l'Italie : terre de transit obligé pour les pèlerins médiévaux, terme romain des dévotions humanistes, institutrice enfin de toute civilité, quand Samuel Johnson verra en elle (1776) le couronnement du Grand Tour : on ne saurait être véritablement homme tant qu'on n'a pas accompli le voyage d'Italie. Le reste s'ordonne comme il peut : faute de nécessité logique, il suffira de quelques principes assez apparents. La bibliothèque viatique n'est pas également répartie entre les langues européennes : nous avons tenté, sans nous en faire une loi, de diversifier l'origine de nos voyageurs. En les suivant selon les aires géographiques, nous n'avons recherché qu'un principe commode de classement et, à l'occasion, de comparaison.

Tous ces lieux, à des titres divers (et sans qu'il soit toujours question de découverte, qui conduirait à un traitement strictement historique), ont suscité les vives impressions consignées dans nos récits : par là se trouvait écarté le voyage utopique, cependant qu'il n'était pas question de privilégier les explorateurs : certains pourront paraître bien maigrement représentés, quand des voyageurs tard venus voient leur nom reparaitre. Les auteurs retenus ont tous une expérience directe de la pérégrination, même si leurs textes peuvent être parfois distanciés d'elle (Linschoten, Mendoza) ; les quelques exceptions consenties (Bacon, Hall, Chapelain, Du Halde) l'ont été au titre de leur autorité politique et spirituelle, ou de leur familiarité avec la littérature viatique. On pourra enfin considérer que la carte dessinée par les pages retenues comporte bien des blancs : mais ceci n'est pas un panorama. Pas davantage un palmarès : reproduire une fois encore des textes illustres n'aurait guère servi la connaissance du voyage ; aussi ont-ils été parfois écartés au profit d'autres, moins célèbres ou moins accessibles, et n'y a-t-il pas quelque affinité entre la pratique viatique et la tentation de recherche et de découverte ? J'ai tenu à respecter, autant que possible, les unités textuelles (chapitres, notamment), quitte à renoncer

1 Avec une plus faible représentation pour l'Amérique hispanique où, depuis le schisme religieux, les Anglais ne sont pas les bienvenus.

à certaines notations brillantes, mais dont la brièveté conviendrait mieux à un florilège. Ce n'est donc pas seulement là contrainte d'anthologie, même s'il a fallu souvent jouer des ciseaux à contrecœur. Le lecteur n'aura pas trop de peine à relever les absences les plus bruyantes. Qu'il se console encore à la pensée qu'il pourrait, avec ces voyageurs écartés, constituer une anthologie des mieux fournies.

Même s'il s'ordonne selon les lieux visités, pour les raisons que nous avons vues, ce volume est moins une revue des horizons qu'une recollection des expériences. Ce ne sont donc pas les sites qui demandaient à être illustrés ici mais, chaque fois qu'il a été possible, l'aventure singulière qu'il convenait de confirmer ou de nuancer par le témoignage de l'image : contemporaine du voyage et, si la chance le permettait, œuvre du voyageur. Sans rendre un compte toujours satisfaisant de ce qui était offert à l'œil (et le savons-nous toujours ?), elle compose un paysage mental, peut-être appauvri ou déformé, qui complète le texte et, sans toujours l'*illustrer* par son éclat, le confirme dans sa singularité. Et semblable à « l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes » (Baudelaire), le lecteur trouvera par elles matière à renouveler son « immense appétit » d'expérience et de rêve.

On ne pouvait proposer ces pages à la lecture sans préciser à chaque fois, le plus sobrement possible, en quel lieu ou à quel titre elles figuraient dans l'ouvrage. Leurs auteurs ne sont pas également connus : de là ces notices bio-bibliographiques réduites à l'essentiel, et délibérément restreintes pour les plus illustres d'entre eux. Les notes d'accompagnement sont strictement informatives. L'orthographe a été modernisée (sauf exception), les textes en langue étrangère traduits (j'ai fait mon profit des précieuses suggestions d'Isabel Moutinho, les approximations étant miennes). Lorsqu'existait une version ancienne proche de la date de leur rédaction, et satisfaisante, elle a été retenue au profit d'une relative homogénéité de langue.

PREMIER CHAPITRE

Le discours sur le voyage

PARTIR

Ce discours porte d'abord sur la pratique viatique elle-même. Est-elle légitime ? Même s'ils les convoquent volontiers, les auteurs ne se satisfont pas des réponses contrastées apportées par la Bible et les textes de l'Antiquité classique, voire du Moyen Âge (condamnation d'Ulysse dans *La Divine Comédie*). L'extension du monde connu au fil des grandes découvertes, la mutation du pèlerinage en itinéraire de promeneur, les pratiques profanes du Grand Tour et du voyage humaniste, les perspectives ouvertes à l'évangélisation : voilà qui incite à glisser de l'empire du fait au principe de droit ; et même si naufrages, cupidité, spoliation des terres fournissent d'arguments les détracteurs du voyage, ses partisans savent aussi en rapporter les effets à des acteurs particuliers (la « destruction des Indes » par les Espagnols permettant de masquer les excès commis ailleurs par d'autres puissances) : le débat ainsi déplacé, l'argumentaire *pro et contra* sur le voyage lui-même ne saurait se renouveler beaucoup. Du moins aura-t-il infléchi sensiblement, au cours des *xvi^e* et *xvii^e* siècles, la réflexion chrétienne sur la relation entre l'homme et la divinité, montrant en lui le lieutenant de Dieu plutôt que la victime de la Chute. L'accroissement de la connaissance par l'exercice de la curiosité en devient moins suspect et le voyage, qui se veut de plus en plus fourrier du progrès scientifique, servira résolument l'encyclopédisme du *xviii^e* siècle. De Thevet à Cook, l'héroïsation du *viateur* ne sera tempérée que par sa sujétion à des *instructions* de plus en plus contraignantes venues des gouvernants, des commanditaires ou des milieux scientifiques, sans qu'il soit pour autant dispensé, tout au long du trajet, de conclure des contrats ou de respecter des règlements sanitaires (la *bolletta* contre la peste). Mais on sent poindre, chez Montaigne ou de Brosses, l'impatience devant cette tyrannie du référent, et çà et là s'observent les premiers signes de la profonde mutation que provoquera l'individualisme préromantique. Le voyageur ne cessera cependant d'être attentif aux conditions matérielles de son entreprise et, sans toujours ériger en préceptes les précautions qu'il a observées, confiera volontiers qu'il s'en est bien trouvé¹.

1 Sur les motivations et la pratique du voyage dans le domaine asiatique, voir les riches illustrations dans Dirk Van der Cruysse, *Le Noble Désir de courir le monde. Voyager en Asie au *xvii^e* siècle*, Paris, Fayard, 2002 (les premiers chapitres, tout particulièrement).

Francis Bacon, « Des Voyages »

L'opuscule *Of Travel*, que Bacon composa en 1625, peut être considéré comme un texte fondateur de la pratique du Grand Tour. L'accent mis sur la connaissance directe du monde, notamment étranger, manifeste l'intime liaison de la pédagogie de Bacon avec la méthode expérimentale du philosophe.

18

Les voyages sont aux jeunes hommes une partie de la nourriture², et aux vieillards une partie de l'expérience. Celui qui voit un pays étranger devant qu'il en ait goûté la langue s'en va proprement à l'école, et non pas à un voyage. J'approuve fort que les jeunes gens voient le monde sous la conduite d'un gouverneur, ou de quelque serviteur grave, et qui sache, comme l'on dit, le pays et la langue. Par ce moyen, il sera capable de pouvoir dire à ceux qu'il conduit les choses qui méritent d'être vues ensemble, quelle connaissance ils doivent rechercher, et les exercices ou les disciplines qui sont les plus convenables pour être apprises, selon les lieux. Ceux qui entreprendraient des voyages autrement seraient, par manière de dire, comme des oiseaux chaperonnés, et ne regarderaient que fort peu dehors. C'est une chose étrange qu'aux navigations, où il n'y a rien à voir que le ciel et l'eau, les hommes font des observations journalières, et qu'ils les omettent d'ordinaire en leurs voyages par terre, où il y a tant de merveilles à remarquer. Je trouve pourtant qu'il est grandement nécessaire de faire des mémoires des objets les plus agréables qui se présentent aux yeux. Les choses qui doivent être vues et observées en voyageant sont les cours des rois, principalement lorsqu'ils donnent audience aux ambassadeurs ; les palais où se tient la justice, avec les procédures ordinaires qui s'y observent ; les assemblées du clergé, les églises et les monastères, sans oublier les monuments qui les embellissent ; les murailles et les fortifications de villes ; les havres et les ports de mer ; les antiquités et les ruines les plus remarquables ; les bibliothèques, les collèges, les disputes et les lectures publiques ; la navigation ou les équipages de mer ; les jardins et les maisons magnifiques qui sont près des grandes villes ; les arsenaux et les magasins d'armes ; les places du change ; les exercices de cavalerie ; les montres des soldats, et autres choses semblables. Il ne faut pas négliger encore de se trouver quelquefois aux comédies, principalement si des personnes de qualité y fréquentent, ni de chercher les occasions de voir les raretés et les richesses des cabinets ; en un mot, les jeunes gentilshommes qui voyagent ne doivent rien omettre de ce qu'il y a de rare et de beau dans les pays étrangers dont ils ne tâchent d'avoir la vue. De quoi leurs gouverneurs et ceux qui les servent

2 « Nourriture » : éducation.

sont obligés de s'enquérir exactement. Pour ce qui touche les triomphes, les ballets, les festins, les solennités des noces, les pompes funèbres, les exécutions d'importance et telles autres montres publiques, ce sont choses dont il n'est pas besoin de faire ressouvenir les hommes ; et néanmoins elles ne sont pas à rejeter. Si vous désirez que celui à qui vous faites voir le monde ait toujours présent devant les yeux les choses qu'il aura vues, vous y devez procéder de cette sorte. Premièrement, devant que se mettre en chemin, comme nous avons déjà dit, il faut qu'il ait une introduction à la langue du pays où il va voyager, et même que son gouverneur sache les coutumes ou les façons de vivre qui s'y pratiquent. Qu'il n'oublie point aussi à porter un livre, ou s'il veut, une carte qui lui représente les particularités des lieux par où il passe. Avec cela, que le voyageur mette par écrit ce qu'il y a de rare dans une ville, et qu'il y demeure autant de temps qu'il en faut pour considérer ce qui mérite d'y être vu. Il est bon encore que durant le séjour qu'il y fait, il change souvent de logis d'un bout de la ville à l'autre, ce qui est un grand aimant pour faire des connaissances. Qu'il fuie le plus qu'il pourra la compagnie de ceux de son pays, et qu'il prenne ses repas en des lieux qui ne soient la plupart du temps fréquentés que par ceux de la nation parmi laquelle il se trouve. Au changement qu'il fera d'un lieu à l'autre, qu'il tâche d'avoir des lettres de recommandation, qui l'adressent à quelque homme de qualité qui soit résidant à la ville où il voudra s'en aller, afin que ce lui soit un moyen de se servir de sa faveur, et toutes les choses qu'il voudra savoir ou connaître. De cette façon il pourra voyager promptement, et avec beaucoup de profit. Quant aux connaissances que l'on doit rechercher en voyageant, il me semble qu'il n'en est point de plus utiles que celles des secrétaires ou de tels autres agents employés par les ambassadeurs. Car cela fait que celui qui voyage en une contrée s'acquiert par ce moyen l'expérience de plusieurs pays. Il faut pareillement qu'il voie et qu'il visite les personnes les plus éminentes en toute sorte de profession, et dont la réputation est connue parmi les étrangers, afin de pouvoir dire si leur vie est conforme à ce qu'un chacun leur attribue. En quelque part que se trouve le voyageur, il se doit toujours proposer d'éviter les querelles avec le plus de soin qu'il pourra. Elles se font d'ordinaire pour des maîtresses, pour des santés dans le cabaret, pour la préséance et pour des paroles. Pour cet effet il prendra garde à ne fréquenter parmi des mutins, de peur qu'ils ne l'engagent dans leur querelle.

Après avoir voyagé de cette sorte, étant de retour en sa maison, il ne faut pas qu'il laisse tout à fait derrière lui les pays qu'il a vus, mais que par ses lettres il entretienne une correspondance avec ceux qui le méritent le mieux. Surtout, qu'il fasse si bien que ses voyages paraissent en ses discours plus qu'en son habit. Il en donnera des témoignages, si en sa façon de parler il se montre plus

avisé en ses réponses que prompt et actif à faire des contes inutiles. En un mot, il doit avoir cela de recommandable de montrer à tous qu'il ne change point les mœurs de son pays pour celles des étrangers, mais qu'il choisit seulement quelques fleurs de ce qu'il a appris chez eux, pour les joindre aux coutumes du lieu de sa naissance.

Œuvres morales et politiques, trad. J. Baudoin, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, chap. XLVIII, p. 175-180.

Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?

Préface au Lecteur

20

L'homme « a grande raison de tenir continuellement son esprit fiché à contempler tant d'œuvres admirables. Mais comment le peut-on mieux qu'en voyageant par le monde, et remarquant les choses plus belles et singulières de la nature universelle ? De sorte que je ne m'étonne plus de ce qu'Abraham le bien aimé de Dieu, fut commandé par lui de sortir de son pays, et quitter père, mère, parents et amis, pour aller chercher une autre terre élue et choisie, où il aurait toutes sortes de bénédictions, après toutefois avoir beaucoup enduré et travaillé en passant par les déserts et montagnes inaccessibles. Car cela nous enseigne clairement qu'étant pèlerins et voyageurs ici-bas, Dieu ne veut pas que nous demeurions accroupis³ dans les délices et tendreurs de notre pays et des nôtres, mais que par les peines et mésaises des voyages nous cherchions que c'est que du bien et du mal, et nous préparions ainsi à pouvoir quitter plus allègrement quand il sera besoin, cette basse demeure, pour l'échanger à notre vraie patrie, où nous avons à vivre éternellement. Ces considérations, outre ce qui est de ma curiosité naturelle, m'ont principalement ému à entreprendre divers voyages par le monde, en Afrique, ès Indes Orientales et Occidentales, Levant et Terre sainte, dont Dieu m'ayant fait la grâce de retourner sain et sauf, j'ay pensé être raisonnablement obligé à en faire part à mon pays, mettant par écrit au mieux qu'il m'a été possible, ce que j'ai pu apprendre et remarquer de plus singulier en tant de diverses routes par mer et par terre et même ayant eu l'honneur d'en faire quelquefois le récit au roi Henri le Grand qui y avait pris plaisir.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, p. 3-5.

3 « Accroupis » : décrépits.

À la suite d'un voyage à Spa (1619), Bergeron expose l'année suivante cette relation, dans *Voyage ès Ardennes*, qui sera réédité par H. Michelant à Liège en 1875 ; il y développe les thèmes favorisés des apologistes du voyage.

Diogène n'avait pas, ce me semble, mauvaise raison lorsque enquis d'où il était, il répondit *citoyen du monde*⁴ ; voulant montrer par là que l'homme sage n'était point tellement attaché au lieu particulier de sa naissance, que sinon la nature, pour le moins la raison le devait porter à la recherche du total, dont son pays ne faisait qu'une bien petite partie. Et c'est pourquoi le Sage⁵ nous dit que la divine Providence a renfermé l'univers dans la curiosité de l'homme, puisqu'il ne semble être né que pour contempler cette partie qui lui a été donnée pour habitation, et de là monter jusqu'à la connaissance de son Créateur, ce qui a ému tant de beaux esprits, en tous siècles, à sortir de leur pays pour voyager et apprendre en divers endroits de la terre les merveilles qui pouvaient contenter leur louable curiosité. Ainsi l'Antiquité nous remarque un Pythagore, Eudoxe, Platon, et tant d'autres ; mais mieux encore, de notre siècle plusieurs se sont trouvés par dessein, ou autrement, portés les uns à découvrir des mondes nouveaux, les autres à visiter assez exactement celui qui nous était déjà assez connu. M'étant donc rencontré de ces derniers, bien que le moindre de tous, je me suis vu porté, ou plutôt transporté assez heureusement, en divers temps et occasions, en divers endroits de notre Europe, dont j'ai, à mon retour, dressé quelques mémoires en forme de relations, pour le soulagement de ma mémoire, et le contentement de mes bons patrons et amis : et cela ayant été reçu assez favorablement par ceux qui me voulaient quelque bien, et même par ceux, sous les auspices et en la compagnie desquels j'avais eu l'honneur de faire tels voyages, j'ai pensé être raisonnablement obligé à continuer de mettre par écrit celui que j'ai fait ces mois derniers vers Liège, les Ardennes, et autres lieux de la Gaule Belgique, suppliant le lecteur de prendre en bonne part ces brouillars⁶ que j'en ai dressés, plutôt en forme de papier journal que par relation accomplie de tous ses points, assuré que l'on prendra plus de goût et de plaisir à cet ordre naturel et selon la rencontre des lieux et des choses, que non pas à un discours bien né et tissu avec plus d'artifice, et qui demanderait aussi plus de temps et un autre loisir et esprit que le mien ; aussi que ceux par le commandement desquels j'ai dressé cet écrit se contenteront assez, comme je me promets, de sa naïveté et simplicité, sans autre fard et embellissement de paroles, qui ne servent qu'à ou déguiser ou embarrasser la vérité, qui veut être

4 « Cosmopolite » : en marge. Au XVIII^e siècle, Boswell, lors de son voyage en Allemagne, se réclamera de cette qualité, et Goldsmith en fera le titre d'un de ses ouvrages (*The Cosmopolitan*, 1764).

5 Salomon, *Sagesse*, dans *Ancien Testament*, 13, 5.

6 « Brouillars » : brouillons.

représentée nuëment et en son naturel. Mais quelque favorable et charitable ami, à qui la tranquillité des lettres douces et des plus curieuses sciences, à l'ombre d'une bibliothèque bien fournie, agréée davantage que les voyages recherchés et suivis de tant de peines et fatigues, où le meilleur et plus vigoureux de l'âge s'écoule insensiblement et bien souvent avec peu de profit et de fruit ; un tel, dis-je, me pourrait objecter : « À quoi [servent] tant de voyages entrepris coup sur coup en Italie, Espagne, Allemagne, Angleterre, Pays-Bas et ailleurs, et d'autres encore desseignés et médités plus loin, si ce n'est pour venir à ce repos désiré d'un chacun, et auquel on peut plus commodément arriver par une voie plus courte, sans tant de laborieux et dangereux circuits ? » À cela je répondrai deux choses : la première, que je n'ai jamais beaucoup approuvé, en quelque qualité et profession d'homme que ce soit, ce lâche et fainéant conseil de Cynée à son maître Pyrrhus (et que je trouve avoir été justement blâmé par un grand prince⁷ de notre temps, qui voyant cet exemple mis en avant en une certaine académie française, dit que c'était proprement vouloir flétrir un généreux courage et amortir la vigueur d'un jeune roi, que son âge, sa valeur et les occasions portaient heureusement à toutes entreprises hautes et difficiles) où ce mauvais conseiller le voulait faire croupir, et perdre d'honneur et de réputation dans la paresse et la poltronnerie, sous ombre de je ne sais quel infâme et inglorieux repos, dont il lui faisait fête : ce qui se peut appliquer de même à toute sorte de condition de personnes, et entre autres à nos voyageurs par seule curiosité et désir, non du gain, mais d'apprendre et de connaître ce qui est beau, singulier et remarquable ès divers pays du monde.

Pour la seconde, je dirai encore plus raisonnablement et véritablement, à l'exemple de ce grand patriarche Jacob, que les jours de notre vie, et courts et mauvais, sont une perpétuelle pérégrination, et que c'est en vain que nous cherchons le repos en cette vie, où l'on ne l'y peut non plus rencontrer que le souverain bien, après lequel tant de philosophes et sages de tous siècles se sont tant rompu la tête par leurs vains et inutiles discours. Ainsi donc, notre dernière conversation étant là-haut avec un vrai et perdurable repos, il est malaisé de trouver ici-bas celui que nous y cherchons tant : de sorte que nous avons principalement à considérer de passer ce chemin de la vie le plus vite et le moins incommodément que nous pourrons, et en guise de Nomades⁸ et d'Hamaxobites⁹, ne nous arrêter au monde que comme en

7 Feu Monsieur, frère du roi Henri III (n.d.a.). Il s'agit du duc d'Alençon, devenu duc d'Anjou, mort en 1584. Allusion à l'Académie du Palais qu'avait fondée son frère Henri III en 1576. Monsieur avait lui aussi réuni une Académie à l'imitation de son aîné, mentionnée dans la dédicace des *Œuvres poétiques* de Clovis Hesteau de Nuysement, 1578 : voir Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III*, Genève, Droz, 1981, p. 173. Sur le dialogue entre Cynéas et Pyrrhus, voir Plutarque, *Les Vies des hommes illustres*, Pyrrhus, §14.

8 « Nomades » ou Numides : peuples d'Afrique de jadis, vivant de pâturages qu'ils changeaient continuellement comme les Arabes d'aujourd'hui (n.d.a.).

9 « Hamaxobites » : peuples de Scythie, vivant dans leurs chariots où ils habitaient, et qu'ils roulaient incessamment d'un lieu à un autre (n.d.a.).

des hôtelleries pour le logement et la passade seulement. Voilà les raisons de mes perpétuels voyages, où je ne pense pas mettre fin que quand il plaira à la divine bonté mettre fin à ma vie, pour me faire, par sa grâce, passer à une meilleure, plus tranquille, plus durable et plus assurée. Ainsi soit-il.

Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas (1619), éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder, 1875, p. 1-5.

Pierre Belon : un homme de science

Tout ainsi que les hommes sont composés de corps et d'âme, semblablement leurs œuvres et entreprises suivent les unes la nature du corps, et les autres celles de l'esprit : et si les œuvres du corps et de l'esprit sont excellentes, tout ainsi sont de mémoire pardurable. Car comme les hommes sont naturellement enclins à convoiter bruit et renom, pour leur gloire et louange : aussi s'étudient ils de l'acquérir en diverses manières, les uns par la puissance du corps, les autres par la vivacité de l'esprit.

[...] Grand nombre d'autres s'efforçant de vaincre toutes difficultés, ont par semblable désir suivi lointaines pérégrinations : auxquels les frayeurs des naufrages en la périlleuse mer, ou la tourmente des vents impétueux battant les navires, et brisant entre les ondes, agitées par les orages, ou la crainte de perdre leur liberté ès mains de pirates inhumains, ni les dangereux passages par les âpres rochers, ni le danger de passer les déserts inhabités pour la crainte des bêtes sauvages, n'ont eu pouvoir de réprimer l'ardeur de leur noble courage jà enflammée en leur cœur généreux, qu'ils n'aient mis fin à leur délibération. Ulysse en a été estimé et jugé de tout le monde le plus sage et prudent d'entre les autres princes illustres, tant pour avoir observé la diversité des mœurs de plusieurs hommes, que pour avoir vu la diversité des villes et pays étranges. Hérodote, Diodore, Strabon, Arianus, et plusieurs autres anciens, nous ont laissé leurs lointains voyages par écrit, desquels les hommes ont reçu bénéfice inestimable, attendu que tous leurs travaux tombent au soulagement et repos de la postérité. Car nous étant à notre aise en lieu de sûreté, n'ayant crainte des périls et dangers, lisons l'histoire qui nous donne connaissance d'infinies choses acquises par innumérables travaux, et incroyables misères d'autrui. Or pour ce que les choses singulières prises des plantes, animaux et minéraux pour la plus grande partie nous sont envoyées par le bénéfice des pérégrinations, sans lesquelles il nous est difficile, et du tout impossible avoir part ès dons et richesses des terres étrangères : je me délibérai les aller voir sur les lieux de leur naissance. Et à cause que la connaissance d'icelles m'eût été d'autant plus mal aisée, je voulus auparavant

tirer la perspective de leurs effigies des livres de nos ancêtres, pour l'imprimer en mon idée : et alors j'ai osé entreprendre de les aller chercher au moins par les pays étranges, n'espérant autre récompense pour mes peines que de les voir en vigueur. Puisque de propos délibéré mon désir me tirait là, pour les trouver ou par monts, ou par vaux, plaines campagnes, et ombrageuses forêts en diverses parties du monde, mon intention n'a pas été du tout frustrée. [...] Au surplus après avoir considéré que les hommes croissent en savoir de plus en plus les uns par-dessus les autres, et que tout ce que nous mettons en évidence n'ayant autorité que de nous-mêmes, n'est grandement prisé, il m'a semblé convenable amener quelques fois les passages des bons auteurs pour donner autorité aux choses que je dirai par ci-après.

Les Observations [...] de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Egypte, Arabie, et autres pays estranges [...], Paris, Guillaume Cavellat, 1553, Préface (pour l'édition moderne, voir Notices).

24

Joseph Hall (1617) : censure des voyages

Deux thèmes fréquents dans la polémique anglaise du temps contre le voyage (et notamment en Italie) : danger de faire voyager trop précocement les enfants (voir R. Ascham, *The Scholemaster* [1570], New York, Da Capo Press, 1968) et pourquoi chercher à l'étranger un savoir et des vertus beaucoup mieux honorés en Angleterre même ? Mais J. Hall développe aussi des considérations plus larges dans son *Quo Vadis* [...], 1617.

Section VIII

Mais donnons à notre voyageur ce que les pères¹⁰ ne se soucient guère souvent de donner, à savoir la maturité d'âge ; qu'il soit aussi mûr que le temps le peut faire : quel est le meilleur avantage que l'on se puisse promettre de son absence ? Mettons à la balance les bénéfices qu'on retire du voyage d'un côté, et de l'autre les inconvénients qui en arrivent ; de quelque côté qu'elle penchera, aussi penchera notre jugement. Le contentement particulier de l'âme qu'on prétend recevoir de la vue des choses étrangères n'est autre chose qu'un titre plus beau et meilleur d'une curiosité fantastique¹¹. Si l'homme se licencie de courir après son appétit et ses yeux, il ne saura jamais où se reposer, et après plusieurs courses inutiles, se couchera tout recru de travail, mais sans en avoir été plus satisfait. Car donnez-moi un homme qui ait vu la lanterne de Judas à

¹⁰ Entendre ici « parents » (latinisme).

¹¹ Texte anglais : « *humorous curiosity* ».

Saint-Denis¹², la Diane d'Éphèse au Louvre, le Grand tonneau à Heidelberg¹³, l'Amphithéâtre à Nîmes, les ruines et anciens monuments demi effacés des sept montagnes¹⁴, et un millier de semblables raretés : quelle paix a-t-il en son âme par-dessus ceux qui se tiennent à la maison, et méprisent ces badinages ? Et quoi, s'il prenait fantaisie à cet homme-là d'aller voir les écuries du Grand Mogol, ou les solennités de La Mecque, ou la Bibliothèque des Montagnes de la Lune¹⁵, serait-il bien tant esclave de ses imaginations que d'entreprendre un tel pèlerinage ? Et finalement où s'arrêtera-t-il à son retour ? S'il a senti les mauvaises odeurs des villes de France, ou a vu Florence la belle, Venise la riche, Gênes la superbe, Lucques l'industrielle, et si de là ses pensées le tentent à aller voir la maison du riche Glouton en Jérusalem, ou l'invitent d'aller à Asmere ou Bengala, faut-il qu'il y aille pourtant ? Et s'il peut bien à la fin réprimer ses inutiles désirs, pourquoi n'a-t-il commencé plus tôt ? L'on ne se saurait abstenir trop de ce dont on se repent à la fin pour l'avoir commis ; et c'est pourquoi celui qui voyage tant seulement pour plaire à sa fantaisie, est semblable à une femme enceinte, qui désire d'avoir le morceau qu'elle voit sur le tranchoir d'un autre, et se pâme si elle manque de l'avoir, ou bien à quelque damoiseau qui est épris de toutes les beautés qu'il rencontre, et chaque jour est malade de nouvelle maladie d'amour. Ces humeurs sont plus propres à être contrerollées que dignes d'être remarquées (p. 31-33).

Inutile d'aller chercher au loin un savoir illustré avec éclat en Angleterre (sections IX et X).

Section XI

Mais peut-être que ce n'est pas en la science de l'école, ains en la science d'État que notre voyageur espère de se rendre parfait. La situation et la forme des villes, la manière de leur gouvernement, les mœurs des peuples, les levées d'impôts sur les revenus étrangers, les déportements des cours, la conduite des affaires de la guerre et de la paix, est la chose en laquelle ses yeux lui apporteront plus de connaissance, la science de quoi récompensera bien son travail soit pour le discours, soit aussi pour l'usage. Et quoi, si je dis que, excepté le contentement

12 La lanterne de Judas est mentionnée dans *The Travel Diary of an English Catholic (1611-1612)* de Sir Charles Somerset (demeuré manuscrit jusqu'en 1993), éd. Michael B. Brennan, Royaume-Uni, The Philosophical and Literary Society, 1993.

13 Une gravure des *Crudités* de Thomas Coryat (1611 ; réimpr. London, The Scolar Press, 1978, p. 486) montre l'auteur, à Heidelberg, complaisamment juché sur le « *stupendious vessel* » qui, rempli de vin du Rhin, faisait l'ornement de la cour palatine ; il lui consacre trois pages et 82 vers. Décrit également par J. Evelyn (*The Diary*, éd. E. S. de Beer, Oxford, Clarendon Press, 1955, II, 147, p. 486) et M. Misson, il pouvait contenir 2 200 hectolitres. La réplique actuelle (au château) date de 1751.

14 Les sept collines romaines.

15 Les Monts de la Lune, région mal définie de l'Afrique centrale, où les géographes du temps plaçaient souvent les sources du Nil.

que nous nous donnons en flattant notre fantaisie en toutes ces choses, l'on peut aussi bien apprendre ces leçons en la maison ? J'en ai connu qui n'ont pas voyagé plus outre que leurs cabinets, qui pouvaient enseigner et corriger les plus grands voyageurs après toutes leurs pérégrinations ennuyeuses et de grand frais ; et de fait nous ne faisons que perdre le bénéfice que nous recevons de tant d'annales, de cartes, de descriptions historiques et de relations, si par la moitié de ces aides nous ne pouvons voyager partout sans bouger de notre nation. Celui qui voyage aux pays étrangers parle tantôt à un paysan, tantôt à un pèlerin, tantôt à un citoyen et tantôt à un courtisan ; et faut que nécessairement il reçoive les instructions qu'un bruit partial, ou quelques faibles conjectures lui pourront donner ; mais celui qui voyage dans les auteurs doctes et dignes de foi devise avec ceux qui se sont employés à tirer la vérité de tous les passages ; et qui ayant publié leurs labeurs n'eussent pas manqué d'en ouïr parler, s'ils avaient fait quelque faux rapport. Le voyageur ordinaire se propose pour but quelques villes bien civilisées, auxquelles il s'en va tout droit ; s'il rencontre quelque chose en chemin qui soit digne de remarque, il en fait bien quelque observation ; mais combien de milliers de choses notables se présentent à lui de chaque côté sans qu'il y prenne garde, ou en retienne la connaissance ? Au lieu qu'il y a des graves et laborieux auteurs qui ont recueilli par une exacte observation qu'ils en ont faite tout ce qui se peut trouver en leurs pays, digne de remarque ; ayant employé beaucoup de pas par beaucoup de mauvais chemins pour voir ce que nous pouvons voir à notre aise sans sortir ni nous incommoder, et consumé beaucoup d'années en la recherche de ce qu'en moins d'une heure nous pouvons rendre aussi bien nôtre qu'il était à eux auparavant. À quoi faut ajouter que notre connaissance imparfaite ne peut espérer d'être sur-le-champ si parfaitement informée de tout comme le peut être un habitant naturel du pays par la recherche qu'il en a faite toute sa vie. Si un Italien ou un Français voyage en cette nôtre île, quelles observations en peut-il remporter en ses tablettes, en comparaison du docte recueil qu'a fait notre Cambden de la Bretagne¹⁶, ou bien des tables exactes de Speed¹⁷ ? Ou bien si quelqu'un des nôtres passe les Alpes, comme il n'y en a que trop qui le font, quelles choses peut-il observer en son voyage, en comparaison de l'*Itinéraire* de Franc. Schottus et Capugnanus¹⁸ ? Ou si quelqu'un voulait pertinemment discourir de la royauté des lis français, quelle apparence y a-t-il qu'il peut être si bien instruit par des frivoles et incertains rapports, comme par les doctes et curieux recueils de

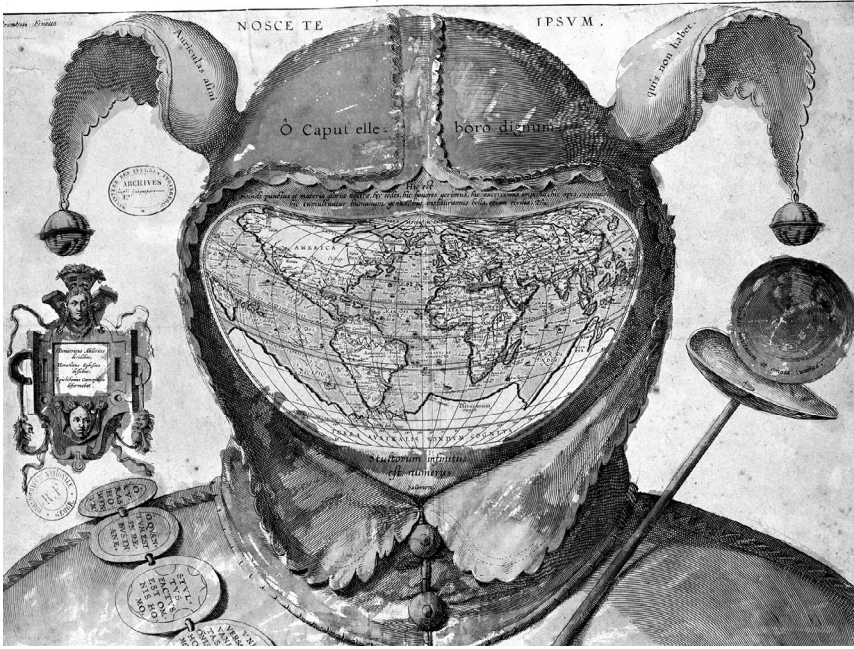
¹⁶ William Camden, historien et antiquaire (1551-1623), auteur de *Britannia*, recueil d'annales britanniques plusieurs fois rééditées et augmentées de 1586 à 1607.

¹⁷ Historien et cartographe anglais (1552 ?-1629), auteur d'un *Theatre of Grand Britain*.

¹⁸ Fr. Schott, *Itinerarium Italiæ* (Anvers, Plantin, 1600) et Girolamo Capugnano qui l'assista pour la réédition de 1601, auteurs d'un guide d'Italie qui fit autorité pendant un siècle.

Cassaneus¹⁹ ou de Degrassalius²⁰ ? Que me servirait-il d'être infini en ces raisons ? Cet âge est si plein de lumières qu'il n'y a point de contrée du monde habitable qui n'ait une mutuelle communication l'une avec l'autre. La connaissance de tous affaires est semblable à la musique qui se fait en pleine rue, de laquelle ceux qui ne payent rien peuvent aussi bien être participants que les autres. Nous ne sommes pas moins ouverts aux yeux et aux plumes de nos voisins, que nous le sommes à un péché commun²¹. Les pays même de la Chine et du Japon, et ces îles plus éloignées et autres contrées de la terre ferme, qui observent l'ordre le plus exact pour tenir leurs affaires cachées et secrètes ont été si bien découvertes que les relations qu'on en a écrites pourraient plutôt contenter le lecteur que l'induire à les corriger. Un bon livre est ensemble le meilleur compagnon, la meilleure guide²², le meilleur chemin et la meilleure issue que nous puissions avoir de notre voyage.

Quo vadis? A Just Censure of Travel [...] (1617), trad. Théodore Jaquemot,
Quo vadis ? ou Censure des voyages [...], Genève, Pierre Aubert, 1628, p. 40-43.



Ill. 1. « O caput elleboro dignum » (Le Monde dans une tête de fou), vers 1590

- 19 Jacques de Cassan, avocat, auteur de *Les Dynasties, ou Traité des anciens rois des Gaules et des Français*, Paris, G. Alliot, s.d.
 20 Charles de Grassalio (ou Grassaille), juriconsulte (*Regalium Franciæ*, Lyon, S. Vincentii, 1538).
 21 Inadvertance du traducteur, qui a lu *sin* (péché) au lieu de *sun* (soleil) : « We do not lie more open to one common sunne, then to the eyes and pens of our neighbours ».
 22 Féminin à cette date.

Vous ne pouvez pas disconvenir, Monsieur²³, que la spéculation n'instruit jamais autant que la pratique, et qu'il y a bien loin de la différence entre les choses qu'on connaît par soi-même et celles qu'on ne voit que par les yeux d'autrui. Esclaves de nos propres préjugés, ou de ceux des autres, nous ne voyons, pour ainsi dire, que par emprunt, et ce n'est qu'avec une timidité scrupuleuse que nous secouons le joug des opinions que nous avons sucées avec le lait. Nous ne savons le plus souvent que ce que nous avons ouï dire, et vous conviendrez que l'ambition d'un homme un peu raisonnable doit aller au-delà.

28

Si réunis sous un même climat, tous les hommes se ressemblaient, si la face de la terre était partout la même, si l'univers entier était gouverné par des lois et des maximes égales et immuables, si les productions de la nature n'étaient point variées dans toutes les parties du monde, en un mot si les mœurs et les coutumes des hommes étaient les mêmes en Asie et en Europe, j'approuverais cette indifférence qui empêche la plupart des hommes d'abandonner le sein de leur patrie, puisqu'ils pourraient voir, comme dans un miroir, le monde entier dans sa moindre partie. Mais la Providence en a disposé autrement, elle a voulu unir tous les peuples de l'univers par des besoins réciproques. La terre fertile sous un climat est stérile sous un autre, afin que par un commerce mutuel ils puissent serrer plus étroitement les nœuds de la société civile. J'ajouterai que rien à mon avis ne serait plus insipide que cette uniformité générale, et que le spectacle du monde serait bien triste, bien ennuyeux si on le voyait toujours du même côté. La nature qui par toute la terre varie ses ouvrages, fait éclater la même diversité dans les tempéraments. Elle donne aux hommes des penchants différents, et il est rare de trouver une personne qui ait une indifférence générale pour tous les emplois ordinaires de la vie civile. Celui que son penchant porte à voyager, après avoir étudié les lois de son pays, va s'instruire de celles des autres peuples, et se fait un plaisir secret de faire part de ses découvertes à ses concitoyens.

L'amour de la nouveauté que la nature a imprimée dans nos cœurs, [l]e désir de savoir ce que cette sage et prudente mère nous inspire, nous fait étudier ce que nous ignorons ; mais l'expérience nous instruit plus que les leçons des plus grands maîtres. Les Sanson, les Delisle²⁴, tous ces géographes fameux ne savent que ce qu'il a plu aux voyageurs de leur faire savoir. Si le voyageur s'est trompé, le géographe est dans l'erreur. Combien leur science serait-elle plus sûre et plus parfaite, s'ils avaient joint l'expérience aux lumières acquises, et s'ils avaient

23 Lettre adressée au comte de Morville (voir chapitre Notices).

24 Nicolas Sanson (1600-1667), géographe et cartographe ; Guillaume Delisle (1675-1726), cartographe devenu en 1718 « premier géographe du Roi ».

mesuré la terre avec les yeux comme ils l'ont mesurée avec le compas sur les plans qu'on leur a fournis.

L'homme en quittant sa patrie fortifie ses talents, corrige ses défauts, de même qu'un arbre produit des fruits parfaits lorsqu'il a été transplanté dans une terre étrangère. On voit toujours dans sa patrie les mêmes objets : tout y est borné, soit du côté de l'esprit, soit dans la manière de penser. On y prend des préjugés que l'astre dominant de la nation nourrit et entretient, et dont on ne se défait que par les connaissances qu'on acquiert dans les voyages. Il faut se dépouiller de cet amour naturel de la patrie, et on doit voyager dans les pays étrangers, comme si l'on était banni du sien. Le Sage, dit Salomon²⁵, passera dans les nations étrangères, et il éprouvera le bien et le mal.

Concluons. Il n'y a personne qui ne soit convaincu de l'utilité des voyages, et qui ne bravât même la mer si les dangers y étaient moins fréquents : mais tant de risques, me direz-vous, dont le seul récit m'a fait trembler, abattent le courage, et font évanouir les plus belles résolutions. L'imagination ne présente à l'esprit que des travaux sans nombre, une diète involontaire, un sommeil interrompu, des tempêtes, des écueils, etc., à peine pense-t-on le jour à la mer et à la navigation, qu'on se noie la nuit suivante en songe. Mais, dites-moi, Monsieur, quel est l'état de la vie qui soit sans dangers, et où la constance ne soit pas nécessaire ? Les préjugés décident de notre courage et de nos résolutions. Un homme né au milieu de Paris, dont les plus longues navigations sont de Paris à Saint-Cloud, tremble sur la Seine, qui ne tremblerait pas au milieu de l'océan, s'il était né sur ses bords.

Je ne conseille point à ces natures timides d'entreprendre de longs voyages. Mais j'ose exiger d'eux (et je l'exige de vous) qu'ils écoutassent attentivement le détail qu'on leur fait des raretés et des coutumes des pays qu'ils n'ont pas le courage d'aller voir eux-mêmes. Rien n'est plus ordinaire que de voir ces indolents s'ériger en censeurs, ils blâment tout ce qu'ils ne connaissent point, et ce qui est au-dessus de leur sphère, et ils vérifient ce que dit l'Arioste.

*Chi va lontan de la sua Patria, vede
Cose, da quel che già credea lontane.
Che narrandole poi non se gli crede,
Estimato bugiardo ne rimane,
Ch'el volgo sciocco non li vuol dar fede
Se non le vede, & tocca chiare e piane*²⁶.

25 En fait, l'Ecclésiaste, dans la Bible de Jérusalem, 39, 4 : « Il voyage dans les pays étrangers, il a fait l'expérience du bien et du mal ».

26 Arioste, *Orlando furioso*, chant VII, 1.

[Celui qui veut voyager loin de sa patrie voit souvent des choses dont il n'eût pas soupçonné l'existence ; il revient les raconter avec confiance.

Hélas ! on ne le croit guère : il se voit regarder comme un hâbleur, qui ne craint pas d'altérer la vérité ; car le vulgaire, en garde contre tout ce qui l'étonne, ne veut presque jamais rien croire que ce qui lui paraît si évident au doigt et à l'œil

(*Roland furieux*, traduction du comte de Tressan, Paris, Dauthereau, 1828, t. I, p. 171)]

Si ce qu'on écrit, ou ce qu'on vous raconte est véritable, pourquoi refusez-vous de le croire ? Et si on vous débite des fables, comment prouverez-vous que ce sont des fables ? Ne courez point les mers, j'y consens, mais ne blâmez pas ceux qui, aux dépens de leur vie, vont acquérir des connaissances dont vous devez tâcher de profiter.

30

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de l'Empire de Chine, Paris, Briasson, 1728-1729, t. III, p. 255-256.

L'ART DE VOYAGER

Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur

C'est à propos de deux pays particuliers que ces préceptes sont formulés : l'Italie pour Moryson, l'Allemagne pour Taylor ; mais le discours manifeste clairement que leur application est beaucoup plus universelle. Moryson donne la forme italienne avant de la traduire en anglais.

Un voyageur doit avoir l'œil d'un faucon (pour voir de loin), les oreilles d'un âne (pour entendre le plus léger chuchotement), le visage d'un singe (pour être prompt à rire), la bouche d'un pourceau (pour manger de tout), les épaules d'un chameau (pour porter patiemment ses fardeaux), les jambes d'un cerf (pour fuir le danger)²⁷, un grand sac tout plein d'argent (qui a de l'argent est appelé maître). Nous disons vulgairement en Angleterre que, pour aller à Rome, il faut le dos d'un âne, le ventre d'un porc et la conscience aussi large que le grand chemin du roi.

Les Italiens disent : un voyageur doit dormir cinq heures, un étudiant sept, un voleur neuf.

²⁷ Moryson a pu trouver les conseils ci-dessus dans les *Second frutes* de John Florio (London, Woodcock, 1591, p. 92) qui fournit lui aussi la forme italienne. Voir Luigi Monga, « Voyage et récit de voyage à la Renaissance », *Montaigne Studies*, 5, 1, 1993.

Les Italiens disent au voyageur : que ton cheval soit gouverné comme un ami, mais chevauché comme un ennemi.

Les voyageurs italiens disent : Dieu nous garde de l'hôte²⁸ nouveau et de la vieille putain.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre I, chap. III, p. 49.

Il faut au voyageur, dit Taylor : « patience, silence, méfiance, vigilance, estomac solide et bourse en garnie » ; il glose ensuite son propos avant de le versifier.

Six choses doit avoir qui entend voyager :
 Dos d'âne, pour souffrir et supporter tous maux ;
 Mutisme de poisson pour propos réticent.
 Prompte oreille de cerf, qui prévient tout danger,
 Des yeux de chien, qui doit veiller quand il sommeille,
 Et par tels soins tiendra son corps hors de péril.
 Le goût simple d'un porc digérant chair, poisson,
*Racines*²⁹ et volaille, en immondes apprêts.
 Enfin il doit avoir à son commandement
 La bourse bien fournie de pièces pour payer.

All the Workes of John Taylor [...], London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire)/London, The Scolar Press, 1973, p. 99.

Robert Dallington : conseils au voyageur

Ces instructions pratiques sont rédigées par Dallington (1598) au retour d'un long séjour qu'il fit sur le continent, en France et en Italie.

Mon voyageur [...] ne doit jamais s'enquérir de la religion des autres, ni être trop prompt à découvrir la sienne. Je tiens pour imprudent quiconque s'avise en pays étranger de montrer sa pensée ou son argent. [...]

On dit que le voyageur doit avoir deux sacs, l'un pour les couronnes, l'autre pour la patience ; mais si le second peut à l'occasion se trouver vide, je suggère que l'autre reste toujours plein : il doit donc régler sa dépense par année, sans dépasser les limites de la somme prévue. S'il voyage sans domestique, quatre-vingts livres sterling constitue une somme raisonnable, sauf s'il apprend à monter à cheval ; s'il assume ces deux dépenses, il ne doit pas compter moins de

²⁸ Italien *oste*, anglais *host* : celui qui reçoit.

²⁹ *Roots* : légumes dont on mange la partie poussant sous la terre ; faute d'équivalent satisfaisant, nous traduirons toujours par « racines », en italique.

cent cinquante livres ; aller au-delà de deux cents serait superflu, et lui nuirait. Et cela à proportion du nombre de sa compagnie.

La répartition ordinaire de cette dépense se fait comme suit : par mois, dix couronnes d'or pour son alimentation, huit pour son serviteur, deux pour l'escrime, autant pour la danse, pas moins pour ses lectures, et quinze pour l'équitation ; mais il doit interrompre cet exercice pendant l'été. Les cent cinquante livres qui restent iront au vêtement, aux chaussures, aux frais de voyage, tennis et autres dépenses extraordinaires.

Qu'il se munisse de quatre lettres de change pour l'année, avec des lettres de recommandation, à payer par quart chaque trimestre ; ainsi, il ne manquera pas d'argent au besoin, sans en être pourtant contraint, comme j'en ai vu plusieurs, d'attendre longtemps des lettres d'Angleterre, par suite de la distraction de leurs amis, de la négligence des courriers, du mauvais acheminement de leurs lettres par interception ou tout autre accident.

32

S'il porte de l'argent sur lui (nos lois interdisant qu'il en ait beaucoup)³⁰, que ce soit en doubles pistoles, ou en couronnes françaises de bon poids : avec elles, il est assuré de ne perdre jamais au change, et en Italie d'obtenir un change avantageux au-dessus de douze pence la livre. [...]

Pour les livres, qu'il en emporte peu, ou pas du tout, et qu'il les transporte toujours avec lui. S'il en a, qu'il veille à ce qu'ils ne soient pas interdits par l'Inquisition ; pour le moins, si sa malle est visitée (comme elle l'est à toutes les portes de ville en Italie), ils lui causent des ennuis ; quels qu'ils soient, ils lui seront à charge, car il devra payer la douane pour eux à chaque ville. Je lui recommande de prendre avec lui les notes de ses observations personnelles, notamment sous la forme d'un journal, où il consigne chaque jour les provinces qu'il traverse, avec leurs commodités, les villes avec leurs types de constructions, le nom et les avantages naturels des fleuves, les distances des lieux, la condition des sols, les mœurs des gens et tout ce que son œil trouvera agréable sur la route.

Quand il arrivera au lieu où il aura sa résidence, qu'il se procure lui-même les meilleurs livres pour l'état auquel il se destine, ou d'autres qu'il trouvera, sachant qu'ils ne sont pas en Angleterre et, à son départ, qu'il les fasse envoyer chez lui par ses courtiers.

³⁰ Morison précise (*An Itinerary [...]*, *op. cit.*, t. I, p. 275) qu'un voyageur ne peut pas quitter le Royaume avec plus d'argent qu'il ne lui en faut pour son voyage (vingt livres sterling). L'interdit est ancien et les douaniers l'appliquent rigoureusement : Érasme se plaint d'avoir dû, au terme de son premier séjour, en 1499, leur abandonner à Douvres, au-delà de cette somme, tout l'argent qu'il y avait gagné par ses travaux. Selon Hentzner, la somme tolérée en 1598 n'était même que de dix livres (*England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. William Rye, London, J. R. Smith, 1865, p. 113 [réimpr. New York, B. Blunt, 1967]).

Le conseil vaut pour ses vêtements comme pour ses livres : qu'il ne soit pas surchargé de bagages en son voyage, même un léger fardeau est déjà de trop ; de plus, il aurait à payer pour ceux-là comme pour les autres, à l'entrée de chaque ville. Qu'il veille à ce que les vêtements qu'il porte soient à la mode dans l'endroit où il réside, car il n'est pas moins ridicule de porter chez eux des vêtements selon notre mode que de continuer d'user de leur mode au retour chez nous : affectation commune à beaucoup de voyageurs. Je conclus donc ce premier conseil de précaution comme je l'avais commencé : quand il quitte ces pays étrangers, qu'il abandonne aussi leurs humeurs et habits et redevienne lui-même chez lui, modelant sa complexion, son vêtement, son comportement, sa conversation selon l'usage le plus commun en son pays, et le plus approuvé.

A Method for Travel. Shewed by taking the View of France. As it stooode in the yeare of our Lord 1598, London, Thomas Creede, 1605.

Guglielmo Grataroli : routes et auberges

Le *De regimine iter agentium* [...] (*Guide des voyageurs*) du médecin padouan Guglielmo Grataroli (Basileae, s.n., 1561) concerne toutes les entreprises viatiques, mais l'expérience du voyage en Italie l'inspire au premier chef.

Il y a des gens, et ils sont trop nombreux partout, qui sans crainte et sans connaissance de Dieu, dépourvus de pâture évangélique et de doctrine chrétienne, ou faisant partie de la race des réprouvés, des Caïns et des Juifs, n'ont qu'une pensée, c'est de vivre non pas de la sueur de leur front, mais de vol et de rapine. Et pour cette cause, ils assiègent les routes habituelles des voyageurs, et fréquentent les auberges. Comme ils manquent de tout, ils font parade de leur toilette et de leur faux argent pour faire croire qu'ils sont riches. Ils vous interrogent, vous demandent où allez-vous ? d'où venez-vous ? que sais-je encore ? Les voyageurs prudents et bien avisés les reconnaissent aisément, les évitent ou les déjouent ; mais les simples et les inexpérimentés tombent souvent dans leurs filets, à moins que l'hôtelier soit très honnête et très vigilant. Donc le plus sûr est de cacher avec soin ce qu'on a, de dissimuler et de cheminer avec prudence : *Cantabit vacuus coram latrone viator*. Il y a une autre sorte de vauriens qui, voyant qu'ils ne peuvent rien tirer de vous, ne cessent de vous poursuivre de railleries, de brocards et de sarcasmes ; si vous ne pouvez à coup sûr les arrêter, avisez l'hôtelier et supportez-les autant que vous pourrez, jusqu'à ce que Dieu vous donne le moyen de leur échapper. Je me souviens qu'il y a seize ans, passant la nuit dans une auberge de Milan (je ne me rappelle en ce moment ni son nom, ni son enseigne) il y avait là, comme il s'en trouve toujours dans cette grande cité, de ces gens de rebut qui se figuraient être quelque chose, parce qu'ils étaient

de la ville. L'aubergiste m'avait indiqué un lit assez bien garni, dans une chambre où se trouvaient quatre ou cinq autres lits convenables ; un de ces coquins, connaissant le lit qui m'était destiné, entra secrètement dans la chambre, car les portes sont presque toujours ouvertes, et levant la couverture, plaça d'un bout à l'autre, des morceaux de verre les uns grands, les autres petits. Il pensait que j'entrerais dans le lit sans lumière et sans prendre garde, que je me blesserais et que je prêterais à rire à lui et à ses camarades. Mais comme j'ai toujours l'habitude de visiter mon lit à la lumière, avant de m'y coucher, je découvrais aisément le piège et je le montrai à l'hôtelier ; personne ne voulut avouer. Je sais bien pourtant que je n'avais blessé aucun d'eux, à moins que refuser de jouer ou de trinquer soit un procédé blessant.

Dans l'année 1550, au mois de mai, j'arrivai près de Brescia pour souper, trempé par la pluie et mon cheval fatigué, dans une auberge où il y avait plusieurs jeunes valets. Je dînai convenablement et, comme j'avais soif, je n'épargnai pas le vin qui était excellent et fort. Ce soir-là, j'avais fait affaire avec un marchand qui amenait des chevaux d'Allemagne, et je lui avais échangé mon petit cheval contre une bête plus grande et plus jeune, en ajoutant quelques couronnes ; j'avais montré sans me gêner mon escarcelle qui ne contenait pas moins de cinquante couronnes, et j'avais compté devant lui. Peu de temps après, on va se coucher. On me donne le lit le plus rapproché, le valet de l'hôte me retire mes chausses ; je mets, sous ses yeux, mon escarcelle sous mon oreiller, et je m'endors, comme on dit, sur les deux oreilles. Le matin je cherche ma bourse, je ne la trouve pas ; j'appelle l'aubergiste, je saisis mon épée et, me tenant à la porte, je menace de ne laisser sortir personne, avant d'avoir trouvé mon bien ; il y avait là quelques étrangers. Cependant l'hôtelier se lève, arrive et me dit de chercher encore ma bourse dans mon lit. J'y vais et je la trouve placée au milieu.

De regimine iter agentium [...] (Basileae, s. n., 1561, livre II, chap. XIX, p. 87-91), extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 141-143.

Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage »

Cardan vient de consacrer un chapitre à « la prudence à se conduire quand on est obligé à changer de pays et réduit à converser avec les étrangers ».

Il est de cette suite d'écrire la façon de faire voyage. L'utilité qu'apporte un guide prudent, qui soit domestique, ou de bonne vie, qui travaille en conscience pour l'argent qu'il reçoit, et qui ne soit point aux gages de ceux qui veulent faire du mal, n'est croyable qu'à ceux qui ont souffert les incommodités de n'en avoir point. Par lui l'on chemine en assurance ; on accourcit les longueurs des chemins

où l'on peut s'égarer, ou recevoir du travail ; on est averti des endroits qui sont fameux par les meurtres, les larcins, les dangers que les voyageurs y souffrent d'ordinaire. On s'y tient sur ses gardes, on ne s'y expose qu'avec des armes et des sûretés ; et finalement il enseigne les hôtelleries où l'on est en assurance, où l'on est bien traité, et les façons de faire, et les mœurs des lieux où l'on veut séjourner. Les économes plus ménagers et plus prudents font d'ordinaire un mémoire de toutes les choses qu'ils ont à faire, qu'ils portent avec eux ; et les plus craintifs font provision de cordages, de ferrements pour se fermer sûrement dans les chambres qu'on leur donne dans les maisons publiques, dont les portes sont ordinairement sans verrous, ou avec des serrures que toutes clefs peuvent ouvrir. Les habits superbes et d'étoffes précieuses ne sont pas les vêtements d'un voyageur, mais ceux qui défendent de la pluie et du soleil. Il doit avoir un soin extrême de la nourriture de ses chevaux, et de choisir pour ce service ceux qui sont de fatigue. Il cachera sur lui son argent, qu'il enfermera dans des ceintures, qu'il ceindra aux lieux les plus secrets et moins découverts du corps. Il visitera ses armes tous les matins et les soirs. Il se défiera de ceux qui sous prétexte de compagnie le suivront dans la campagne, voudront manger avec lui dans les hôtelleries, et coucher en même chambre. Il fera en sorte de ne pas entrer en querelle pour le paiement avec les hôteliers, avec les maîtres des navires s'il fait voyage sur mer, tant qu'il sera sous leur puissance ; de ne pas s'engager au jeu avec ceux qui prennent les mêmes routes, et de ne pas s'abandonner aux plaisirs de la bouche et des dames dans les rencontres qui s'offrent dans les voyages. Parmi tant d'observations à peine évitera-t-il les surprises : voyez donc leur nécessité, la diligence et l'attention qu'on y doit apporter.

Ainsi c'est assez dire sur ce sujet. Je renvoie les lecteurs à l'expérience particulière et à la connaissance qu'ils peuvent avoir de ce qui fait naître les incommodités et les appréhensions dans les voyages, s'ils ont autrefois voyagé en compagnie, ou seuls dans les pays qui leur étaient inconnus.

La Science du monde, ou la Sagesse civile, 4^e éd, Paris, Antoine de Sommaville, 1661, livre IV, chap. VI, p. 368-370.

Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie

Le voyageur anglais rend bien compte des difficultés affrontées par les protestants de toute obédience quand ils se rendent en terre catholique, et notamment à Rome et à Naples. Il explique aussi largement leur absence en Espagne aux XVI^e-XVII^e siècles, quand s'y met en place l'appareil répressif de la Contre-Réforme. Voir également les aventures du luthérien de Stralsund, Barthélemy Sastrow (1520-1603), lors de son voyage à Venise et Rome en 1546, chap. VI et VII de ses *Mémoires*, éd. E. Fick, Genève, imp. E. Fick, 1886, t. I.

C'est un grand art pour un voyageur de dissimuler sa religion en Italie et en Espagne, avec la sagesse qui convient et sans offenser sa conscience. Car si quelqu'un voulait faire, si j'ose dire, le papiste puritain (de ceux qui se battent la coulpe et qu'ils appellent *picchia petti*), il risquerait d'être soupçonné d'hypocrisie. [...]

36

Le voyageur doit également se garder des erreurs dans lesquelles je vis tomber grossièrement deux de mes proches amis, alors qu'ils étaient pourtant en un lieu sûr et nullement dangereux. Son hôtesse demandant à l'un d'eux (un Allemand vivant dans l'État de Florence, qui retournait à son logis après dîner) où il était allé, il lui répondit qu'il venait d'assister à une messe, alors qu'on ne chante la messe que le matin, quand les prêtres sont à jeun. L'autre, un Anglais, allant à Rome sous un déguisement, portait un habit de couleurs si bariolées et d'allure si étrange qu'il paraissait bizarre et non seyant non seulement à ses compatriotes mais aussi aux Italiens. Il attira le regard des jésuites et des Romains, qui se mirent à enquêter sur lui, qui n'échappa à grand peine de là qu'au prix d'une fuite précipitée et, alors qu'ils le poursuivaient, n'évita leurs traquenards que grâce à un ami italien qui l'avertit du danger. Je voudrais en ajouter un troisième, un Anglais qui, par franc-parler, se présentant de lui-même comme un Français, fut démasqué par moi alors que j'allais aussi déguisé, et que je me trouvais par hasard en sa compagnie ; apprenant en cette occasion que rien n'était plus sûr que le silence, il échappa ensuite à des dangers dans lesquels il eût pu aisément tomber.

Me trouvant moi-même en Italie, je fus pendant l'espace d'un an sans entendre messe, mais je sortais chaque matin de ma chambre comme si j'y allais. La toute première fois que je vins en Italie, j'allai immédiatement de Rome à Naples, et c'est ainsi qu'à ma première entrée j'affrontai les plus grands dangers : de sorte qu'ayant satisfait ma curiosité, si à mon retour je devais craindre quelque danger, je pourrais promptement y échapper à ma satisfaction. Ceux qui vont à Rome après avoir séjourné quelques mois à Padoue peuvent être sûrs en effet que les jésuites et les prêtres de là-bas sont d'abord avertis par leurs espions, non seulement de leur arrivée, mais aussi de leur condition et des traits physiques les plus apparents par lesquels ils peuvent être reconnus. De plus, me trouvant à Rome lors du Carême, il advint que quelques jours avant Pâques, un prêtre vint à notre logis et releva nos noms : afin, nous dit-il, que nous puissions recevoir la communion avec la famille de nos hôtes. Je quittai donc Rome le mardi avant Pâques et arrivai à Sienne le vendredi saint ; puis, prétendant d'importantes affaires, le jour même de Pâques je fis route vers Florence, où je séjournai le jour de Pâques seulement ; et avant la fin de la Semaine sainte retournai en hâte à Sienne, où j'avais une chambre que j'avais conservée quand j'étais à Rome et où je pensais maintenant demeurer quelque temps. Ces fréquents changements

de domicile me permirent d'éviter que les prêtres enquêtent sur moi, ce qui est très dangereux au temps de Pâques, alors que tous les hommes reçoivent la communion. En fait, l'Inquisition est toutefois moins à craindre dans l'État de Florence qu'ailleurs, et le danger est tout à fait inexistant à Venise pour celui qui se tient en paix et ne se fait pas remarquer.

Je ne dois pas omettre de dire que, quelques jours avant Pâques, alors que j'allais quitter Rome, je m'aventurai à rendre visite à Bellarmin³¹, et dans le collège même des jésuites, prétendant moi-même être un Français et portant des vêtements italiens. Et cela à leur manière, qui n'est pas une chose de rien : car si je n'avais pas été sur mes gardes, les rusés espions de Rome m'auraient aisément démasqué par quelque attitude ou manière de porter mes vêtements, dont ils savent qu'elle est propre aux Anglais, comme d'emmitoufler son visage dans le manteau, par exemple. J'évitai tout particulièrement de regarder les murs du collège (signe manifeste d'un étranger) ou de dévisager avec insistance quelque Anglais susceptible de me rencontrer, car certains auraient pu m'avoir connu à l'université de Cambridge, et rien que par ce regard jeté sur eux j'aurais pu attirer leur attention, car un regard invite à un autre. J'ai pu, grâce à ces précautions, satisfaire avec succès ma curiosité. Pour en avoir bien jugé ainsi, je me fis connaître du cardinal Allan quand je vins la première fois de Naples à Rome ; et quand il m'eut promis sa protection, si je me tenais tranquille et m'abstenaient de toute infraction publique, je m'assurai là-dessus pour les pires rencontres, évitant de plus de m'entretenir familièrement avec des prêtres et des Anglais, même de ceux qui étaient de l'entourage du Cardinal. Je quittai d'abord l'auberge commune, et changeai la chambre que j'avais retenue, en prenant une autre dans une pauvre maison juste en dessous du palais du Pape, en un endroit où l'on n'irait pas me chercher.

Je ne loue pas la curiosité d'assister aux rites d'une religion contraire ; elle causa la mort de deux jeunes gens et donna l'occasion de la première des guerres de Macédoine³², le peuple de Rome prêtant main-forte aux meurtriers et le roi de Macédoine désirant venger la mort des deux victimes. En d'autres temps, et maintenant encore, les Turcs ont l'habitude de jeter des pierres aux Chrétiens, qu'ils appellent sales chiens³³ (quand ils s'approchent de leurs mosquées et de leurs sépulcres parce qu'ils n'ont pas l'usage des bains). Les

31 Moryson rend compte ailleurs (*An Itinerary [...]*, *op. cit.*, t. I, livre II, chap. II, p. 141-142) de sa rencontre avec cette grande figure de la Contre-Réforme.

32 En fait, la deuxième. Tite-Live raconte (*Histoire romaine*, livre XXXI, chap. XIV, 6-10, d'après Polybe, *Histoire romaine*, livre XVI, chap. XXVI, 8) comment, en 200 av. J.-C., deux jeunes Acarnaniens, ayant voulu assister aux mystères d'Éleusis sans avoir été initiés, furent mis à mort comme sacrilèges par les Athéniens, fournissant ainsi à Philippe de Macédoine le prétexte d'une expédition de représailles.

33 Littéralement, chiens non lavés : « *unwashed dogs* ».

Papistes persécutent tout autant l'Église réformée par le feu et par l'épée. Un Réformé peut toutefois vivre en Italie s'il ne communique jamais avec ses coreligionnaires dans leurs rites, gouverne bien sa langue, quitte sa chambre chaque matin comme s'il allait à la messe (car les Italiens pensent en général qu'ils n'ont pas assuré leur salut tant qu'ils n'ont pas adoré l'hostie lors de l'élévation, et leur dévotion s'arrête là), et change de résidence, avec discret équipage. Toutefois comme il est dangereux de voir leurs rites (et peut-être est-ce un péché), pourquoi ne refrénerait-il pas sa curiosité à entendre leurs messes et voir leurs cérémonies, et notamment tous les monuments de l'Église qu'on peut voir à une autre heure du jour ? Mais veut-il assister à leurs messes pour divertir ses compagnons ou pour son propre plaisir (comme s'il allait au théâtre) ou par une curiosité par laquelle beaucoup sont conduits ? Il lui faut de deux maux choisir le moindre : entre autres faire le signe de la croix, ou offrir négligemment de l'eau du bénitier, comme s'il y trempait la main (ou le gant, selon leur mode) plutôt que d'éveiller la suspicion s'il oubliait ces cérémonies banales et d'être rendu au point ou d'être amené à renier sa religion par écrit de sa main ou d'être brûlé par le feu.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre I, chap. II, p. 30-32

Ces menues ruses ne suffisent pas toujours. Alors qu'il visite le Saint-Sépulcre à Jérusalem, Moryson est démasqué par un franciscain qui lui dit en confidence, jouant sur son prénom (Fynes) : « Vous êtes fin ». Elles peuvent même se retourner contre lui. Moryson raconte plus loin comment, à son retour d'Italie (1595), reçu à Genève par Th. de Bèze, il trempe ses doigts dans l'eau bénite, une salutation apprise chez les « papistes ». Le Réformateur a le bon goût d'en sourire... On ajoutera aux conseils dispensés par Moryson ces recommandations de John Eliot dans son *Ortho-epia Galliae* (London, John Wolfe, 1593, p. 42-43), suite de dialogues pour enseigner le français à ses compatriotes.

« Comment fites-vous pour ne tomber point ès mains des Inquisiteurs ?
 — Je me suis habillé en pèlerin.
 — Ô le fin pèlerin que voici !
 — Comment avez-vous échappé [à] l'Inquisition ? dites[-]moi, de grâce.
 — Il n'y a point de danger pour un qui est papal et du nombre des catholiques.
 — Comment fera donc celui qui est de la religion pour passer par l'Italie jusqu'à Rome ? Il lui faudra dissimuler.
 — Je le nie, il n'y en a point de besoin.
 — Quoi donc ?
 — Il lui convient seulement faire la bonne mine, car passé une fois Venise, l'Inquisition y est partout. »

L'auteur, qui a choisi dans son *Journal* de se présenter sous le nom d'*Orestes*, manifeste une obsession du masque qui ne lui fait pas oublier les précautions plus communes que l'on retrouve chez la plupart de ses contemporains partant pour l'Italie.

13 marzo 1632³⁴. La guerre était tellement prête à éclater entre France et Espagne, que l'ambassadeur empêcha le comte de Chalais de passer à Naples, de peur du danger, et le secrétaire de l'ambassade et autres gentilshommes dissuadèrent aussi Orestes de ce faire ; à quoi il était néanmoins entièrement résolu, à cause de la saison qui est la plus propre à faire ce voyage au mois de mars qu'en autre temps de l'année, le chaud incommodant ceux qui partent plus tard, et le froid ceux qui l'entreprennent plus tôt. Pour obvier néanmoins aux accidents, il trouva bon de laisser ses habits à la française et, se travestissant à l'italienne, de passer pour Romain. Il prit donc chez les Juifs un haut-de-chausses et une casaque à la romaine avec revers de Florence qui, pour avoir été un peu portée, ne lui coûta que six écus ; les manches de soie bon marché qu'il fit faire neuves lui coûtèrent 15 jules, le manteau presque neuf et allant jusqu'à pointe de pied, de crêpe de Bologne, cinq écus et demi ; plus trois collets et trois paires de manchettes à la romaine, toutes bleues, qui lui coûtèrent 14 jules. De sorte qu'avec 14 ou 15 écus le voilà vêtu comme le plus pimpant prince de Rome lorsqu'il porte le deuil ; et cet habit lui fit plus d'honneur par le chemin et à Naples que s'il eût été de dépense excessive. Il fit pareillement mettre au billet de santé³⁵ qu'il était Romain ; après il se munit de quantité de lettres de recommandation (dont il faut toujours faire bonne provision pour avoir promptement la pratique des lieux où l'on va) et ayant enfin trouvé le neveu du P. Campanella pour compagnie de connaissance, qui est la chose la plus nécessaire dans les voyages, il paya 26 jules pour une mule, qui est en Italie une monture beaucoup plus honorable et plus commode qu'un cheval, que néanmoins je conseillerai de prendre plutôt, pour ce que les mules, étant faites à aller de compagnie, ne veulent nullement se détourner du grand chemin et encore moins jamais courir, ce qui est quelquefois nécessaire pour aller voir quelque curiosité écartée.

Cette façon de prendre ainsi monture à part d'un voiturin et faire la dépense pour soi par les hôtelleries est meilleure que de faire marché avec le procache³⁶

34 Bouchard truffe son texte de graphies et de termes étrangers, par jeu linguistique ou pour produire une expression cryptée.

35 La fameuse *bolletta*, que le voyageur devait présenter partout en Italie pour attester qu'il n'était pas passé par un lieu où sévissait la peste.

36 Le voiturin (*vetturino*) concluait avec le voyageur un contrat privé (Göllnitz, *infra*, p. 49) par lequel il fournissait monture, gîte et/ou couvert ; appelé aussi *procaccio*, il proposait entre Rome et Naples des formules proches de nos circuits touristiques. Sur ces messagers très discutés (de Brosses les déteste), voir L. Schudt, *Italienreisen im 17. und 18. Jahrhundert*, Wien, Schroll-Verlag, 1959, p. 156.

pour la monture et pour la nourriture ensemble, parce qu'outre qu'il fait payer cinq et six écus, et que de plus il faut payer à la première et dernière couchée, qui sont huit autres jules, l'on est fort mal traité, le procache payant mal les hôtes. Le remède qu'il y a à cela est de traiter premièrement avec le procache même et mettre dans son marché que l'on mangera à sa table avec lui, laquelle est toujours beaucoup meilleure que celle du commun. Que si l'homme veut aller à part et faire sa dépense, il est bon néanmoins toujours de marcher en compagnie du procache, pour ce que l'on se libère de mille fourberies et extorsions qui se font à un étranger qui va tout seul tant par les hôtes que par les douaniers, outre le péril des voleurs et bandits, qui est à la vérité fort petit aujourd'hui en comparaison de ce qu'il a été autrefois³⁷, lors que les procaches furent institués, ce qui ne fut à autre fin que pour donner une personne publique sous la guide et conduite duquel les passagers, se rangeant à certains jours tous ensemble comme en caravane, pussent passer sûrement. Et à cet effet fut mis à chaque terre de l'État ecclésiastique certain nombre de soldats corses, qui doivent venir un ou deux milles au-devant du procache, et l'accompagner de même à la sortie ; et outre ce les habitants sont obligés de tenir leur territoire franc et sûr ; de sorte qu'ils répondent des vols et meurtres qui s'y commettent, étant obligés à rembourser celui qui a été volé, ou les parents du mort.

Journal, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, éd. E. Kanceff, Torino, G. Giappichelli, 1976, t. II, p. 159-160.

Bougrenet de la Tocnaye : l'équipement du voyageur en Irlande

On observera que l'auteur, émigré français conduit à résider dans les Îles britanniques, exprime un souci de « paraître » dans la bonne société irlandaise, loin des préventions ordinaires chez les Anglais (voir *infra*, Moryson, Dunton).

Je fus obligé à Limerick de renouveler entièrement ma garde-robe ; elle ne consistait, comme à mon départ de Dublin, que de mon habit et de ce qui pouvait être contenu dans deux bas de soie, dont j'avais coupé les pieds. Quoique mon bagage ne fût pas très considérable, je ne manquais cependant de rien, et j'avais le moyen de paraître en société, aussi bien vêtu que les autres.

Pour l'instruction des futurs voyageurs à pied, il me prend la fantaisie de détailler mon bagage. Un sac à poudre fait avec un gant de femme, un rasoir, des ciseaux, un peigne, dans une paire d'escarpins de bal, une paire de bas de soie, une culotte d'une étoffe assez fine pour n'être pas plus grosse que le poing lorsqu'elle était

³⁷ À la fin du siècle précédent, Sixte Quint avait lutté avec succès contre les brigands qui infestaient la campagne romaine.

pliée ; deux chemises très fines, trois cravates, trois mouchoirs et l'habillement de route. Tout ceci était divisé en trois paquets. Mon habit avait six poches qui recevaient tout cela, lorsque je me présentais à une maison respectable, de sorte que rien ne paraissait ; comme sur le chemin c'eût été incommode, je mettais les trois paquets dans un mouchoir et les portais en sautoir au bout de mon bâton à épée, sur lequel j'avais mis un parapluie, qui excitait partout la curiosité et faisait rire les filles, je ne sais pourquoi. Les autres poches de mon habit étaient pour les lettres, le portefeuille et l'usage ordinaire.

Les personnes chez qui j'étais reçu, et dont je refusais toujours les offres de linge, étaient fort étonnées de me voir revenir dans le salon avec des bas de soie blancs, de la poudre, etc., comme si j'eusse voyagé avec un bagage considérable, fort à mon aise dans une bonne voiture.

Eh bien, mon cher monsieur Sterne, que pensez-vous de l'état de la garde-robe avec laquelle j'ai voyagé dix grands mois et été admis dans les maisons les plus respectables ? mon portemanteau vaut bien le vôtre, je crois³⁸.

Promenade d'un Français dans l'Irlande, 2^e éd., Brunswick, chez l'auteur, 1801, p. 160-161.

Montaigne en voyage : manières et humeurs

C'est dans le troisième livre de ses *Essais* (1588, chap. « De la vanité ») que Montaigne, après avoir publié ses deux premiers, expose un art de voyager qu'il avait pratiqué lors de son séjour en Allemagne, en Suisse et en Italie. L'essayiste à cheval ne dément pas le gentilhomme périgourdin ; mais ce texte qu'il a fallu élaguer en raison des digressions qui l'émaillent s'écarte sensiblement des préceptes communs de la pratique viatique de son temps, pour formuler ce que son auteur appellerait des *idiotismes* composant une manière bien à soi de prendre la route.

[B] Outre ces raisons, le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation³⁹ à remarquer les choses inconnues et nouvelles ; et je ne sache point meilleure école, comme j'ai dit souvent, à former la vie que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, [C] fantaisies et usances, [B] et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. Le corps n'y est ni oisif ni travaillé, et cette modérée agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans démonter, tout coliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer, huit et dix heures,

*Vires utra sortemque senectæ*⁴⁰.

³⁸ Dans la première page de son *Voyage sentimental*, Sterne détaille lui aussi le contenu de son portemanteau.

³⁹ « Exercitation » : effort.

⁴⁰ Au-delà de ce que permettent les forces et le lot de la vieillesse (Virgile, *Énéide*, chant VI, v. 114).

Nulle saison m'est ennemie, que le chaud âpre d'un soleil poignant ; car les ombrelles, de quoi depuis les anciens Romains l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'elles ne déchargent la tête. [C] Je voudrais savoir quelle industrie c'était aux Perses si anciennement et en la naissance de la luxure, de se faire du vent frais et des ombrages à leur poste, comme dit Xénophon. [B] J'aime les pluies et les crottes comme les canes. La mutation d'air et de climat ne me touche point ; tout ciel m'est un. Je ne suis battu que des altérations internes que je produis en moi et celles-là m'arrivent moins en voyageant.

42

Je suis malaisé à ébranler ; mais, étant avoyé, je vais tant qu'on veut. J'estrive⁴¹ autant [B] aux petites entreprises qu'aux grandes, et à m'équiper pour faire une journée et visiter un voisin que pour un juste voyage. J'ai appris à faire mes journées à l'espagnole, d'une traite : grandes et raisonnables journées ; et aux extrêmes chaleurs, les passe de nuit, du soleil couchant jusqu'au levant. L'autre façon de repaître en chemin en tumulte et hâte pour la dînée notamment aux jours courts, est incommode. Mes chevaux en valent mieux. Jamais cheval ne m'a failli, qui a su faire avec moi la première journée. Je les abreuve partout, et regarde seulement qu'ils aient assez de chemin de reste pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loisir à ceux qui me suivent de dîner à leur aise avant partir. Pour moi je ne mange jamais trop tard : l'appétit me vient en mangeant, et point autrement ; je n'ai point de faim qu'à table.

Aucuns se plaignent de quoi je me suis agréé à continuer cet exercice, marié et vieil. Ils ont tort. Il est mieux temps d'abandonner sa famille quand on l'a mise en train de continuer sans nous, quand on y a laissé de l'ordre qui ne démente point sa forme passée. C'est bien plus d'imprudence de s'éloigner, laissant en sa maison une garde moins fidèle et qui ait moins de soin de pourvoir à votre besoin. [...]

Et puis, c'est à faire à ceux que les affaires entraînent en plein hiver par les Grisons, d'être surpris en chemin en cette extrémité. Moi, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il fait laid à droite, je prends à gauche ; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arrête. Et faisant ainsi, je ne vois à la vérité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison. Il est vrai que je trouve la superfluité toujours superflue, et remarque de l'empêchement en la délicatesse même et en l'abondance. Ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi ? J'y retourne ; c'est toujours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine [B], ni droite ni courbe. Ne trouvé-je point où je vais, ce qu'on m'avait dit ? Comme il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent pas aux miens, et les ai trouvés plus souvent faux, je ne plains pas ma peine ; j'ay appris que ce qu'on disait n'y est point.

41 « J'estrive » : je peine.

J'ai la complexion du corps libre et le goût commun, autant qu'homme du monde. La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque âge a sa raison. Soit des assiettes d'étain, de bois, de terre, bouilli ou rôti, beurre ou huile de noix ou d'olive, chaud ou froid, tout m'est un, et si un que, vieillissant, j'accuse cette généreuse faculté, et aurais besoin que la délicatesse et le choix arrêât l'indiscrétion de mon appétit et parfois soulageât mon estomac. [C] Quand j'ai été ailleurs qu'en France et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulais être servi à la française, je m'en suis moqué et me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses d'étrangers.

[B] J'ai honte de voir nos hommes enivrés de cette sotte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les étrangères. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette aventure : les voilà à se rallier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voient. Pourquoi non barbares, puisqu'elles ne sont françaises ? Encore sont-ce les plus habiles qui les ont reconnues, pour en médire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrés d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendant de la contagion d'un air inconnu.

Ce que je dis de ceux-là me ramentait⁴², en chose semblable, ce que j'ai parfois aperçu en aucuns de nos jeunes courtisans. Ils ne tiennent qu'aux hommes de leur sorte, nous regardent comme gens de l'autre monde, avec dédain ou pitié. Ôtez leur les entretiens des mystères de la cour, ils sont hors de leur gibier, aussi neufs pour nous et malhabiles comme nous sommes à eux. On dit bien vrai qu'un honnête homme c'est un homme mêlé.

Au rebours, je pérégrine très saoul de nos façons, non pour chercher des Gascons en Sicile (j'en ai assez laissé au logis) ; je cherche des Grecs plutôt, et des Persans : j'acointe⁴³ ceux-là, je les considère ; c'est là où je me prête et où je m'emploie. Et qui plus est, il me semble que je n'ai rencontré guère de manières qui ne vaillent les nôtres. Je couche de peu, car à peine ai-je perdu mes girouettes de vue.

Au demeurant, la plupart des compagnies fortuites que vous rencontrez en chemin ont plus d'incommodité que de plaisir : je ne m'y attache point, moins asteure⁴⁴ que la vieillesse me particularise et séquestre aucunement des formes communes. Vous souffrez pour autrui, ou autrui pour vous ; l'un et l'autre inconvenient est pesant, mais le dernier me semble encore plus rude. C'est une

42 « Ramentait » : appelait.

43 « J'acointe » : j'accoste.

44 « Asteure » : à cette heure, à présent.

rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honnête homme, d'entendement ferme et de mœurs conformes aux vôtres, qui aime à vous suivre. J'en ai eu faute extrême en tous mes voyages. Mais une telle compagnie, il la faut avoir choisie et acquise dès le logis. Nul plaisir n'a goût pour moi sans communication. Il ne me vient pas seulement une gaillarde pensée en l'âme qu'il ne me fâche de l'avoir produite seul, et n'ayant à qui l'offrir.

Essais, éd. Villey-Saulnier, Paris, PUF, 4 vol., 1965, livre III, chap. IX « De la vanité ».

Pierre Méseuge : contrat pour la traversée de Venise en Terre sainte (1507)

Selon l'usage des pèlerins, P. Méseuge cherche à Venise une embarcation pour se rendre en Terre sainte.

44

Le samedi III^e jour dudit mois de mai nous montâmes sur la rivière du Pô pour aller à Venise où nous arrivâmes le v^e jour dudit mois et nous allâmes loger au *Lion blanc* où les Français logent communément, où nous trouvâmes d'autres pèlerins dont nous fûmes très joyeux.

Le lendemain qui fut mardi vi^e jour dudit mois, nous allâmes ouïr messe à Saint-Marc ; et la messe ouïe allâmes sur le port pour nous enquérir de notre passage et là trouvâmes qu'il y avait une galée et une nave qui se préparaient pour faire ledit voyage, et en signe de ce sur icelles y avait grand nombre d'étendards signés de grandes croix rouges. Aucuns de nous allèrent visiter l'une et l'autre pour voir en laquelle nous pourrions mieux faire notre passage et ce fait retournâmes en notre logis.

Après dîner nous tous pèlerins, Français, Brabançons, Lorrains et Flamands assemblâmes à Saint-Marc pour délibérer si nous prendrions la nave ou la galée pour faire notredit voyage ; et pour ce qu'aucuns étaient conseillés de prendre la galée, nous fûmes en grand différend car les autres disaient que la nave était plus sûre et plus spacieuse et aisée, et d'autre part disaient qu'ils avaient très mal traité les pèlerins l'année précédente et demeurâmes en ce débat quatre ou cinq jours, et cependant arrivèrent des Hongres et autres Allemands jusques au nombre de cinquante ou environ qui voulaient faire le voyage. Lesquels avertis du débat nous envoyèrent dire que nous élisions deux ou trois de nous et qu'ils en éliraient autant d'entre eux pour vider ce différend, ce qui fut accordé par nous et furent députés trois de nous Français pour parler et communiquer avec eux et visiter lesdits nave et galée ; et en la fin fut conclu que nous prendrions la nave si le patron nous voulait bien traiter et nous faire marché compétent.

Le lendemain nous parlâmes au patron de ladite nave pour savoir quel marché il nous voudrait faire, lequel nous demanda soixante et dix ducats pour tête

autant le serviteur que le maître, pour laquelle demande nous délibérâmes de parler au patron de la galée ; et de fait y parlâmes, qui nous promit nous bien traiter et ne demandait que soixante ducats pour homme, laquelle chose venue à la connaissance du patron de la nave trouva manière de faire arrêter ladite galée par justice pour quelque grande somme d'argent que devait le patron d'icelle : sur quoi s'ourdit procès devant les seigneurs du Sénat, et demeurâmes trois jours attendant la décision dudit procès, et ce pendant le patron de la nave se modéra et nous fit dire qu'il nous quitterait pour soixante ducats chacun. Nous assemblâmes pour délibérer que nous ferions et en conclusion voyant qu'il était force de passer, fut avisé que aucuns de nous parleraient audit patron pour savoir s'il voudrait nous passer pour chacun cinquante ducats, ce qu'il ne voulut accorder ; et pour toute résolution nous déclara qu'il ne nous passerait point à moins de cinquante et huit ducats, lesquels il modéra à [blanc] écus au soleil laquelle chose fut conclue avec lui sous certaines grandes promesses qu'il nous fit lesquelles sont déclarées en traité de notre passage, lequel était en latin, mais je l'ai mis en français afin que chacun l'entende, duquel la teneur suit :

In nomine Domini eterni amen. En l'an de l'Incarnation de notre Seigneur mil cinq cens et sept le dix neuvième jour de mai entre les pèlerins voulant aller visiter le Saint-Sépulcre de Notre Seigneur en Jérusalem et autres saints lieux en la Terre sainte, et messeigneurs Laurent Anjurry, patron de la nef pèlerine appartenante au seigneur duc de Venise et messeigneurs Francisque de Marone, capitaine et prince d'icelle nave pour ledit voyage, fut convenu et accordé pour le passage desquels pèlerins en la manière qui ensuit :

Et premièrement ledit patron promit partir de Venise de dessus le premier jour de juin prochain ensuivant ou autre jour au plaisir des pèlerins si ne lui survenait empêchement légitime.

Item promit icelui patron mener lesquels pèlerins en ladite nave jusques au port de Jaffe et en Jérusalem au fleuve de Jordan⁴⁵ et ès autres lieux en la Terre sainte où les pèlerins ont accoutumé aller jouxte et selon le conseil et opinion de la plus grande et saine partie d'iceux pèlerins et du gardien des frères de Saint-Français du mont de Sion, et s'obligea ledit patron payer le sauf-conduit desquels pèlerins et tous autres tributs quoi leur pourrait demander tant par le Souldan que autres seigneurs et gens de la Terre sainte et autres pays, et même les fournir à ses dépens d'ânes ou autre monture pour aller par tous lesquels

45 Prétendant être malade et craignant surtout les Arabes, en guerre contre le Sultan, le patron refusa d'exécuter cette clause (f° 67 v°) et jouera des dissensions qui surgissent à ce propos entre marchands et pèlerins. Accompagnés d'un *truchement*, quatre députés de ces derniers iront se plaindre au « seigneur de Jérusalem », qui leur donnera gain de cause : un marchand de Venise se substituera au patron défaillant pour les conduire à la Ville sainte.

lieux saints en ladite terre, excepté aucunes petites courtoisies que les pèlerins ont accoutumé de donner à ceux à qui sont lesdits ânes.

Item ledit patron promet faire les dépens auxdits pèlerins et leur bailler bon pain, bon vin, bonnes chairs de bœuf, mouton, chevreau, poulailles, œufs, poisson et autres choses nécessaires à dépense tant à dîner que à souper et même donner à chacun desdits pèlerins tous les matins un verre de bonne malvoisie et autant au soir à la collation tant à l'aller que au retourner durant le temps qu'ils seront en ladite nave seulement car quand ils seront en terre ils vivront à leurs dépens.

Item et pour faire les choses dessus dites lesdits pèlerins ont promis payer audit patron chacun cinquante huit ducats de laquelle somme il payeront la moitié, c'est à savoir XXIX ducats devant que de partir de Venise et l'autre moitié au port de Jaffe.

46 Item promet icelui patron qu'il ne toucherait ni arrêterait en aucuns ports ou villes fors seulement ès ports qui ensuivent : à Polle, Raguse, à Zara, à Candie en Crète, à Rhodes et en Chypre et à Jaffe, le tout au plaisir des pèlerins, et ne pourra ledit patron séjourner en aucun desdits ports plus de trois ou quatre jours, fors en l'île de Chypre, en laquelle au retour il pourra séjourner huit jours seulement pour charger du sel, et au port de Jaffe autant de temps qu'il sera besoin pour visiter les dits lieux saints.

Item quand lesquels pèlerins seront en la Terre sainte, s'il advenait que aucuns d'iceux se disposât de aller au voyage de sainte Catherine du mont de Sinaï, ledit patron sera tenu rendre à chacun d'iceux la somme de cinquante huit ducats. Item que si aucun desdits pèlerins après ce point traité et accord délibérait pour aucune cause ne faire point ledit voyage, il serait tenu de payer audit patron la moitié de la dite somme de LVIII ducats si toutefois il n'avait juste et légitime empêchement en quel cas il ne sera tenu payer ne bailler aucune somme audit patron.

Item s'il advenait que aucun desdits pèlerins allât de vie à trépas devant que parvenir à la Terre sainte (que Dieu ne veuille), le dit patron n'aura que XXIX ducats qui est la moitié de la dite somme ; mais s'il en mourait aucun en retournant dudit voyage, ledit patron ne sera tenu rendre aucune chose de toute la dite somme de LVIII ducats.

Item s'il advenait que aucuns desdits pèlerins soit malade audit voyage, ledit patron sera tenu lui pourvoir et fournir de bonnes viandes telles qu'elles sont requises et nécessaires à un malade s'il lui est possible d'en recouvrer.

Item s'il advenait que aucun d'iceux pèlerins en allant ou en retournant allât de vie à trépas (que Dieu ne permette), ledit patron ne se mêlera ne entremettra aucunement en ses biens mais en laissera faire ses exécuteurs, parents ou amis, lesquels en pourront disposer et ordonner ainsi qu'il aviseront sans que icelui patron les puisse empêcher en aucune manière.

Item si aucuns des pèlerins voulaient avoir leur portion de chair, poisson ou autre viande toute crue, le dit patron sera tenu la leur bailler et leur fournir de bois ou feu pour la cuire et appareiller ainsi qu'ils voudront.

Item si aucun desquels pèlerins prenait débat ou faisait aucune noise ou batterie dont il sortît aucun destourbier ou empêchement audit patron, le dit pèlerin le rendra indemne et le remboursera de tout ce qu'il aurait payé et frayé à cause et pour raison d'icelle noise ou débat.

Toutes lesquelles choses dessus dites le dit patron promet observer et entretenir. Et de ce faire s'obligea à la peine de deux mille ducats d'or de laquelle somme il promet bailler bon plege en la dite ville de Venise et de tout ce fut fait instrument, signé de deux notaires de la Seigneurie et scellé du scel de Saint-Marc qui est le grand scel de la dite Seigneurie de Venise.

Notre traité et marché passé en la forme et manière contenue on dit instrument, chacun des pèlerins fit diligence de se pourvoir de toutes les choses qui leur étaient nécessaires, lesquelles j'ai voulu mettre par écrit afin que ceux qui voudront faire ledit voyage soient avertis et instruits de faire provision de tout ce qu'il leur sera besoin tant en la mer que en terre.

Des monnaies qu'il faut porter

Et premièrement faut recouvrer des ducats de secque qu'on trouve à la monnaie de Venise ou en Rialto, qui est une place en la ville où se fait le change par les banquiers de plusieurs pays et villes et autres marchands qui se mêlent de change.

Item faut recouvrer de la monnaie d'argent qui se forge audit lieu de Venise et non ailleurs. C'est à savoir des marceaux, marquets et berlingues, toutes lesquelles monnaies tant d'or que d'argent ont cours par tous les pays, ports et villes esuelles on arrive et même en Jérusalem et toute la Terre sainte.

Item est à noter que un écu au soleil vaut à Venise douze marceaux et un marceau vaut dix marquets.

Item un ducat commun de Venise, de Florence, de Gênes, de Sienne et de Portugal qu'on appelle croisades valent douze marceaux et quatre marquets et un ducat de secque vaut douze marceaux et sept marquets qui sont trois marquets davantage, desquels ducats il faut porter et non point des autres car les gens du pays où vous irez ne connaissent que les ducats de secque, ne pareillement toutes les autres monnaies d'argent fors les marceaux, marquets et berlingues.

Item faut à chacun desquels pèlerins un coffre pour mestre ses besognes et pour coucher dessus, et faut avoir un matelas ou loudier⁴⁶ pour mettre sur le dit coffre et des draps pour coucher qui ne voudra coucher vêtu.

46 « Loudier » : courtépointe.

Item faut avoir des serviettes pour s'en aider en mangeant et même des nappes à ceux qui voudront manger à part, de quoi on se peut passer à grand peine car on n'est pas toujours disposé de manger à la table commune.

Item faut être averti de porter grand nombre de chemises afin qu'on les puisse changer souvent car c'est une des choses plus nécessaires aux pèlerins de eux tenir nettement, pour les bêtes et vermines qui s'engendrent très souvent en la mer qui font merveilleux ennui à ceux qui sont paresseux d'y pourvoir.

Item faut faire provision de vin et d'eau douce et de pain biscuit pour boire et manger sur four et pour s'en aider quant le patron baille mauvais vivres, laquelle chose advient bien souvent.

Item faut avoir des langues bresillées, des jambons et andouilles pour déjeuner au matin et faire collation après dîner et quand il en est nécessité.

Item faut avoir des prunes sèches, des raisins, des amandes, des œufs, du beurre et du poisson sec qui en peut recouvrer pour les jours maigres auxquels communément le patron traite très mal les pèlerins et ne leur baille que mauvaises et corrompues viandes qui sont aucunes fois cause d'engendrer fièvres ou autres maladies.

Item est bon avoir des confitures, du condignac, de la conserve de roses, du pignolat, des madriens, des sirops, violat, buglose⁴⁷ et autres choses réconfortatives pour manger quand on est altéré ou dégoûté, laquelle chose advient souvent, spécialement à ceux qui ne peuvent endurer la mer.

Après j'ai bien voulu écrire les préservatifs qui me furent baillés à Venise par un notable docteur en médecine.

Suit une liste, en latin, de remèdes contre le vomissement, les maux de ventre, la fièvre, « l'altération et extrême soif ».

Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte, Amiens, Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c.

Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino

L'auteur, qui se dispose à se rendre de Lyon à Turin via Genève, avertit son lecteur des trois précautions qu'il lui faudra prendre s'il entend suivre cet itinéraire : se procurer l'indispensable bulletin de santé (assurant surtout qu'il n'a pas séjourné dans une ville où sévissait la peste), de l'argent (écus de France et doublons d'Espagne) et un contrat précis passé avec son guide, dont il reproduit, en français, le formulaire.

⁴⁷ « Buglose » : buglosse, ou bourrache des jardins.

Je soubsigné N. N. à Lyon promets à Messieurs N. N. aussi soubsignez, de conduire ou faire conduire par un homme, qui sera à cheval, lesdits Sieurs gentilshommes d'icy à Genève, et de là à Turin, et de fournir à chacun d'eux, à mes frais, un bon cheval, les desfrayer eux et leurs chevaux honorablement, et ainsi qu'il convient à personnes de leur qualité, tant de tous les peages et passages qu'ils auront à payer, que de la nourriture de leurs personnes et chevaux, depuis cette ville jusques audit Turin : et c'est pour le prix de trente neuf ou livres que lesdits Sieurs gentilshommes me promettent payer pour homme et cheval d'icy au dit Turin : dont j'ay receu en cette ville... Livres à mon contentement, et le restant sera payé à moy ou à mon homme qui les conduira pour moy, en chemin, ou à Turin, en monnoye de France, ou en or, au prix qu'il vaut à present à Lyon ; sçavoir la pistole d'Espagne..., celle d'Italie..., l'escu sol..., le zequin... Et si lesdits gentilshommes vouloient séjourner plus d'une nuit à Geneve, ils promettent de me payer à part les despens de bouche pour eux et leurs chevaux, et aussi pour mon homme et son cheval, durant le dit séjour. En foy de ce, ont esté faits deux semblables escrits ; dont l'un a été retiré par lesdits Sieurs gentilshommes, et l'autre par moy.

Ulysses belgico-gallicus [...], Leyde, Elzévir, 1631, p. 655-656.

LA MER

Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales

Dans sa relation, le voyageur revient à plusieurs reprises sur les règlements alimentaires de la V.O.C. (*Vereenigde Oost-Indische Compagnie*, Compagnie hollandaise des Indes orientales) : la longueur du voyage dans les Indes orientales et la rapide dégradation des vivres à ces latitudes expliquent sans peine cette insistance.

On fait trois repas par jour ; le premier, après la prière du matin, et l'on y donne à chacun une petite mesure de brandevin, autant qu'un petit verre en peut tenir. Le samedi, chaque homme reçoit cinq livres de biscuit, une petite mesure d'huile d'olive, deux petites mesures de vinaigre et demi-livre de beurre. En voilà pour toute la semaine. En huit jours de temps, on a trois fois de la viande et du lard à ses repas, et cette viande qui très souvent est salée depuis cinq ou six ans n'est pas des plus délicates et diminue si considérablement en cuisant, que de trois quarts de livre, à peine en reste-t-il demi-livre lorsqu'elle est cuite.

À l'égard de la boisson, tant que l'on est sur les côtes de Hollande, on boit de la bière, ou plutôt on en boit tant qu'elle dure ; après quoi on reçoit par jour un pot d'eau ; ce qui peut passer. Mais lorsqu'on approche des Indes, ou lorsqu'on

est commandé pour quelque endroit du District de la Compagnie, on en a bien moins et souvent on préférerait de perdre cent florins plutôt que sa ration d'eau : tant elle est rare et nécessaire en ces climats. [...]

De la manière dont on donne à manger à bord et à terre, et de l'argent que chacun reçoit pour sa nourriture.

50 La manière de donner à manger sur les vaisseaux de la Compagnie, surtout quand on va aux Indes, est très bien réglée, et personne ne peut dire qu'il lui manque rien de ce qui est nécessaire, car on fournit abondamment à chacun à manger et à boire. Les gamelles sont remplies trois fois le jour, il y a six ou sept personnes, plus ou moins, à chaque gamelle. On a tous les matins une pleine gamelle de gruau chaud cuit avec des prunes, et du beurre. À midi il y a des pois blancs et du stockfish avec du beurre et de la moutarde, excepté le dimanche et le jeudi, qu'on a des pois gris, et ensuite de la viande ou du lard. On donne à chacun quatre livres de pain par semaine et une canne de bière par jour, tant qu'elle dure, et de l'huile, du vinaigre, du beurre, du vin d'Espagne et de France et de l'eau-de-vie, autant qu'il est nécessaire pour la santé, et pour s'entretenir raisonnablement.

Les moindres officiers, comme le Bosseman, le Schiman⁴⁸, le premier charpentier, le canonnier et le cuisinier, ont une double portion de breuvage ; mais à l'égard des principaux chefs qui mangent ensemble, il n'y a point de portion réglée : il en prennent autant qu'il leur plaît. La Compagnie avait accoutumé de donner cinq fromages à chacun pour le voyage ; mais elle n'en donne plus que trois.

Mais quand on est à terre, on n'est pas si bien à manger, et on peut bien dire « Adieu bon temps » : car pour dire la vérité la plupart prennent alors congé du vin, de l'eau-de-vie, etc. : puisqu'au lieu de ces liqueurs, ils ont la moitié d'un demi setier de knyp, ou de qualarak qui est quelquefois tant soit peu meilleur que de l'eau salée. Leur manger est un morceau de viande à demi pourrie, du lard et un morceau de poisson sec ou salé. Au lieu de pain on leur donne du riz gris et un peu d'eau ; au lieu de beurre ou de bonne huile, souvent ils ont de l'huile de canne, et par-dessus cela, du vinaigre de pareille espèce.

Le dépensier, son aide, le tonnelier, le trompette, le quartier-maître et le sous-maître mangent ensemble. Le cuisinier et ses gens ont leur gamelle. Le Bosseman et le Schiman avec leurs aides en ont une autre. Les voiliers d'un côté, et les charpentiers de l'autre de même, ainsi que le maître canonnier, son aide et les autres canonniers.

48 « Bosseman » : premier matelot ; « schiman » : « ou quartier-maître est comme un second matelot » (p. 318).

Le marchand, sous-marchand, teneur de livres, assistant, maître de navire, premier pilote, commandeur des soldats, consolateur, premier chirurgien, et quelquefois le second et le troisième pilotes, lorsqu'il y a de la place, mangent ensemble dans la chambre de poupe, et sont servis en vaisselle d'étain, ayant chacun une serviette. Mais lorsque cette chambre est embarrassée de femmes, il y a une seconde table, quand l'autre est levée, et une troisième sur le pont coupé où mangent les sous-pilotes et autres. On couvre abondamment ces tables, et l'on y boit de la bière et du vin ; mais lorsqu'on est à terre, la chère est plus mince, surtout par rapport à la bière de Hollande, au vin, au fromage et au beurre; car alors au lieu de vin de Rhin et de France, on en donne d'Espagne, de l'arak pour de l'eau-de-vie, du riz blanc au lieu de pain, et au lieu de viande, du poisson frit, des poulets, des chapons et autres rafraîchissements en assez grande quantité. On trouve de tout en abondance dans toutes les Indes. [...] C'était autrefois la coutume, que pendant que les vaisseaux étaient à la rade de Batavia, on leur donnait deux fois la semaine du cochon, de la chair fraîche,

Voyages aux Indes Orientales [...], Amsterdam, Jean-Frédéric Bernard, 1719,
p. 3-5 et p. 325-328.

Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517)

Devenu roi d'Espagne par la mort de Ferdinand d'Aragon (1516), le futur Charles Quint prend la mer à Flessingue, dans les Flandres, pour se rendre en son royaume (septembre 1517) ; il a alors dix-sept ans. Le début de la traversée sera paisible, mais la flotte de quarante vaisseaux éprouvera une terrible tempête dans le golfe de Biscaye.

Sitôt que le jour était venu, les trompettes du roi montaient au plus matin sur le château de derrière, pour sonner et donner le bonjour au roi et à la seigneurie de quelque gorgiasse aubade ; puis, ce fait, pareillement les fifres et tambourins d'Allemagne faisaient leurs devoirs par trois fois le jour, du matin, au dîner et au souper du roi, ainsi que de quatre heures après dîner, afin que le roi et un chacun eût soupé de jour sans chandelle. Or, tôt après que le roi était du matin levé et puis accouré légèrement et chaudement contre le froid procédant des impétueux vents marins, avait fait faire par son couturier un pourpoint de satin cramoisi, à haut collet doublé d'écarlate, et par-dessus mettait un collet à manière d'un pourpoint sans manches, qui se cloait [fermait] avec une aiguillette et était plein de martres. Puis, par-dessus ses chausses d'écarlate, avait des triquehouses [grands bas] à manière de chausses marinières, ayant de hauts

souliers doublés d'écarlate. Il faisait trousser ses cheveux [se faisait coiffer], puis mettait par-dessus un double bonnet d'écarlate qui se bouclait sous le menton, tellement que le vent ne lui pouvait nuire. Puis par-dessus avait vêtu une robe à haut collet, ceinte par-dessus, qui était de velours tanné, pleine [fourrée] de agneaux de Romanie ; laquelle robe lui tenait le corps, ensemble le col et les bras en chaleur. Et quand tout ce avait vêtu, si ne semblait-il point que avist [qu'il eût] trop de charge ni d'empêchement, tant aisément se trouvait-il dedans.

52 Ainsi accoutré sortait de sa chambre et se allait donner le bon jour à madame sa sœur⁴⁹ et aux dames et damoiselles tous les jours. Puis montait sur le tillac du château et se mettait à genoux sur des coussins devant la remembrance [représentation] du Crucifix, pour faire ses prières et dévotions, où il était bien une bonne heure ; et parfois son chapelain lui lisait une sèche messe⁵⁰, et le jour du saint dimanche lui faisait l'eau bénite et bénissait du pain. Ses dévotions achevées, trouvait le déjeuner prêt, à la fois [tantôt] d'une soupe et chapon bouilli par-dessus, à la fois des carbonnées [carbonades], à la fois d'une soupe de poudre de duc⁵¹ trempée en vin, ou de rôties à la malvoisie, selon que les médecins disaient, ou que le roi demandait de avoir, en attendant le dîner qui se apprêtait comme sur les dix heures. Pendant lequel temps, se promenait ou devisait à quelqu'un ; parfois se occupait à regarder la flotte des navires de son armée qui le suivait en deux ailes, et comment ces puissants bateaux passaient et tranchaient légèrement les grandes ondes d'eau qui parfois élevaient ces grosses navires hautes à merveille, puis se ravalait quant et quant. Et, quand les bateaux allaient du plein rencontre heurter ces vagues d'eaux, l'eau écumait et s'élevait tellement que bien souvent venait frapper contre les voiles, et parfois passait outre lesdits bateaux. À la vérité c'était une triomphante chose de voir ainsi les navires fendre et maîtriser l'eau, et passer plus vite ment outre qu'un cheval ne saurait courir à lâche bride. [...]

Au commencement de cette danserie sur mer, plusieurs furent malades, pour ce qu'ils n'étaient point accoutumés ; mais, Dieu merci, le roi et madame sa sœur le passèrent très bien, sauf que le roi un soir fut contraint de vomir, puis après se alla très bien dormir, tellement que le lendemain il était aussi dehait [sain, gaillard] que jamais avait été. Aussi le roi prenait souvent sa réfection joyeusement pour ses gens qui lui apportaient sa viande et le servaient à table ; desquels, par la danserie du bateau, les aucuns se laissaient choir avec la viande, les autres faisaient des démarches et des avant-pas de si folle façon que si ce

49 Éléonore d'Autriche, qui épousera François I^{er}.

50 « Sèche messe » : dans la messe sèche, on omet l'offertoire, la consécration et la communion ; seules les prières de l'office sont dites.

51 « Poudre de duc » : mélange de sucre et de cannelle, ou de quelques autres condiments aromatiques.

fussent été gens morts ivres qui vont tout chancelant, puis d'un côté et puis de l'autre.

De l'après dîner, les aucuns se mettaient à lire des chroniques, les autres à jouer aux échecs, aux tables et aux cartes, en passant et amenant le jour jusques au soir [...]. Tôt après souper, ainsi que le jour commençait à prendre fin, le contremain [contremaître] appelait tous les jours, au son de son sifflet d'argent qui lui pendait au hatreau [cou], tous les compagnons et serviteurs, grands et petits lesquels étaient ententifs à faire ce qu'il leur commanderait pour le service du bateau ; lequel contremain avait diverses manières de siffler, par où les compagnons savaient et entendaient une partie de ce qu'il voulait dire. Mais si, après les avoir appelés, il en trouvait aucuns en défaut, il ne fallait (manquait) point avec un bout de câble de leur donner des cinglades, et leur donnait autour des reins, bras et jambes, en sorte qu'il les faisait courir comme rats là où il les voulait avoir. [...]

Tous les jours avaient lieu des prières et oraisons dites « au pied du mât, par deux jeunes petits matelots ». Puis un compagnon

duit et instruit venait inviter la compagnie à prier la Trinité qu'il leur plaise conduire le roi et toute la seigneurie à joie, santé, à bon port, de le garder de *mal andar* [aller mal] et de malencontre [...]. Ces prières accomplies, on sonnait une cloche, comme quand on sonne les pardons du soir, qui signifie : « qui n'est couché se retire et aille coucher sans chandelle », excepté le roi et madame sa sœur, et quelque peu des grands maîtres qui à leur coucher avaient de la lumière, en lanternes de fer, jusques ils fussent au lit ; [...] comme une dans la chambre du roi, qui pendait en un banc, afin que de nuit, par tourmente ou autrement, ne pût choir ni faire déplaisir ; pareillement y en avait une en la chambre de madame Éléonore, sa sœur. [...] Aussi, un des maîtres pilotes avait une lanterne à lumière auprès de lui, pour regarder son compas [boussole] ; et était à l'endroit d'une fenêtre, pour mieux parler et avertir celui qui conduisait le gouvernail de ce qu'il avait affaire pour faire aller la navire à dextre ou à senestre, selon qu'il voyait par son dit compas que la chose se requérait, afin que n'allât hors de son train par changement de vent ou autrement.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, éd. Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III, p. 63-68.

Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique

Lors de son deuxième voyage au Canada (1535-1536), Cartier a mouillé ses vaisseaux dans le Saint-Laurent, à Stadaconé (près du site actuel de Québec), où commande Donnacona, parent du jeune Domagaya, qui lui sert plus ou moins d'interprète. Mais en remontant le fleuve pour

se rendre à Hochelaga (Montréal), il a mécontenté les Indiens ; à son retour, il se méfie d'eux et fait donc construire un fort dans lequel il se replie ; il y est surpris par la rigueur de l'hiver canadien et par un mal inconnu qui s'abat sur ses gens : le scorbut. Connu depuis longtemps par les Scandinaves comme « le mal de terre » (et c'est ainsi qu'il frappe l'expédition de Cartier), il affectait des humains soumis à un long hiver et privés d'aliments riches en vitamines C. Vasco de Gama et les Portugais sont les premiers à le rencontrer en mer ; il sera désormais, et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, le compagnon redouté des longs voyages océaniques.

54

Au mois de décembre, fûmes avertis que la mortalité s'était mise au dit peuple de Stadaconé, tellement que déjà en étaient morts, par leur confession, plus de cinquante ; au moyen de quoi leur fimes défense de non venir à notre fort, ni entour de nous. Mais nonobstant les avoir chassés, commença la maladie entour nous d'une merveilleuse sorte et la plus inconnue ; car les uns perdaient la soutenue et leur devenaient les jambes grosses et enflées, et les nerfs retirés et noircis comme charbon, et aucunes toutes semées de gouttes de sang comme pourpre ; puis montait la dite maladie aux hanches, cuisses, épaules, aux bras, et au col. Et à tous venait la bouche si infecte et pourrie par les gencives que toute la chair en tombait, jusqu'à la racine des dents, lesquelles tombaient presque toutes. Et tellement s'éprit ladite maladie en nos trois navires, qu'à la mi-février, de cent dix hommes que nous étions, il n'y en avait pas dix sains, tellement que l'un ne pouvait secourir l'autre, qui était chose piteuse à voir, considéré le lieu où nous étions. Car les gens du pays venaient tous les jours devant notre fort, qui peu de gens voyaient debout ; et déjà y en avait huit de morts, et plus de cinquante en qui on n'espérait plus de vie.

Notre capitaine, voyant la pitié et maladie ainsi émue, fit mettre le monde en prières et oraisons, et fit porter une image et remembrance de la Vierge Marie contre un arbre, distant de notre fort d'un trait d'arc, le travers les neiges et glaces ; et ordonna que le dimanche suivant, l'on dirait audit lieu la messe ; et que tous ceux qui pourraient cheminer, tant sains que malades, iraient à la procession, chantant les sept psaumes de David, avec la Litanie, en priant ladite Vierge qu'il lui plût prier son cher enfant qu'il eût pitié de nous. Et la messe dite et chantée devant ladite image, se fit le capitaine pèlerin à Notre Dame qui se fait prier à Rocamadour, promettant y aller, si Dieu lui donnait grâce de retourner en France. Celui jour trépassa Philippe Rougemont, natif d'Amboise, de l'âge de environ vingt-deux ans.

Et pour ce que ladite maladie était inconnue, fit le capitaine ouvrir le corps, pour voir si aurions quelque connaissance d'icelle, pour préserver, si possible était, le parsus. Et fut trouvé qu'il avait le cœur tout blanc et flétri, environné de plus d'un pot d'eau, rousse comme datte ; le foie, beau ; mais avait le poumon tout noirci et mortifié ; et s'était retiré tout son sang au-dessus de son cœur ; car, quand il fut ouvert, sortit au-dessus du cœur une grande abondance

de sang, noir et infect. Pareillement avait la rate par-devers l'échine un peu entamée, environ deux doigts, comme si eût été frottée sur une pierre rude. Après cela vu, lui fut ouvert et incisé une cuisse, laquelle était fort noire par dehors, mais par dedans, la chair fut trouvée assez belle. Ce fait, fut inhumé au moins mal que l'on put. Dieu, par sa sainte grâce, pardonne à son âme, et à tous trépassés. Amen.

Et depuis, de jour en autre, s'est tellement continuée ladite maladie, que telle heure a été que, par tous les trois navires, n'y avait pas trois hommes sains, de sorte que en l'un desdits navires n'y avait homme qui eût pu descendre sous le tillac pour tirer à boire, tant pour lui que pour les autres. Et pour l'heure, y en avait déjà plusieurs de morts, lesquels il nous convint mettre, par faiblesse, sous les neiges ; car il ne nous était possible de pouvoir, pour lors, ouvrir la terre, qui était gelée, tant étions faibles et avions peu de puissance. Et si étions en une crainte merveilleuse des gens du pays, qu'ils ne s'aperçussent de notre pitié et faiblesse. Et pour couvrir la dite maladie, lorsqu'ils venaient près de notre fort, notre capitaine, que Dieu a toujours préservé debout, sortait au-devant d'eux, avec deux ou trois hommes, tant sains que malades, lesquels il faisait sortir après lui. Et lorsqu'il les voyait hors du parc, faisait semblant les vouloir battre, en criant et leur jetant bâtons après eux, les envoyant à bord, montrant par signes ès dits sauvages, qu'il faisait besogner [tous] ses gens dedans les navires, les uns à gallifester⁵², les autres à faire du pain, et autres besognes ; et qu'il n'était pas bon qu'ils vissent chômer dehors ; ce qu'ils croyaient. Et faisait le dit capitaine battre et mener bruit ès dits malades dedans les navires, avec bâtons et cailloux, feignant gallifester. Et pour lors, étions si épris de ladite maladie, que avions quasi perdu l'espérance de jamais retourner en France, si Dieu, par sa bonté infinie et miséricorde, ne nous eût regardé en pitié, et donné connaissance d'un remède contre toutes maladies, le plus excellent qui fût jamais vu, ni trouvé sur la terre, ainsi qu'il sera fait mention en ce chapitre⁵³. [...]

Un jour, notre capitaine, voyant la maladie si émue et ses gens si fort épris d'icelle, étant sorti hors du fort, et soi promenant sur la glace, aperçut venir une bande de gens de Stadaconé, en laquelle était dom Agaya, lequel le capitaine avait vu dix ou douze jours auparavant fort malade, de la propre maladie que avaient ses gens ; car il avait l'une des jambes, par le genou, aussi grosse qu'un enfant de deux ans, et tous les nerfs d'icelle retirés, les dents perdues et gâtées, et les gencives pourries et infectes. Le capitaine, voyant le dit dom Agaya sain

52 « Gallifester » : calfater.

53 En fait, le chapitre suivant se rapporte à la rudesse de l'hiver et à la poursuite de la maladie ; redites et incertitudes dans la chronologie indiquent que le journal ne peut plus être tenu avec rigueur.

et délibéré, fut joyeux, espérant par lui savoir comment il s'était guéri, afin de donner aide et secours à ses gens. Et lorsqu'ils furent arrivés près le fort, le capitaine lui demanda comme il s'était guéri de sa maladie. Lequel dom Agaya répondit, qu'avec le jus des feuilles d'un arbre et le marc, il s'était guéri, et que c'était le singulier remède pour maladie. Lors le capitaine lui demanda s'il y en avait point là entour, et qu'il lui en montrât, pour guérir son serviteur, qui avait pris la dite maladie en la maison du seigneur Donnacona, ne lui voulant déclarer le nombre des compagnons qui étaient malades. Lors le dit dom Agaya envoya deux femmes avec notre capitaine, pour en quérir, lesquels en apportèrent neuf ou dix rameaux ; et nous montrèrent qu'il fallait piler l'écorce et les feuilles dudit bois, et mettre le tout à bouillir en eau ; puis boire de la dite eau, de deux jours l'un, et mettre le marc sur les jambes enflées et malades ; et que de toutes maladies ledit arbre guérissait. Ils appellent le dit arbre en leur langage *annedda*⁵⁴.

56

Tôt après, le capitaine fit faire du breuvage, pour faire boire ès malades, desquels n'y avait nul d'eux qui voulut icelui essayer, sinon un ou deux, qui se mirent en aventure d'icelui essayer. Tout incontinent qu'ils en eurent bu, ils eurent l'avantage, qui se trouva être un vrai et évident miracle ; car de toutes les maladies de quoi ils étaient entachés, après en avoir bu deux ou trois fois, recouvrèrent santé et guérison, tellement que tel des compagnons, qui avait la vérole depuis cinq ou six ans auparavant la maladie, a été, par icelle médecine, curé nettement. Après ce avoir vu, y a eu telle presse, que on se voulait tuer sur ladite médecine, à qui premier en aurait ; de sorte qu'un arbre, aussi gros et grand que je vis jamais arbre, a été employé en moins de huit jours, lequel a fait telle opération, que si tous les médecins de Louvain et Montpellier y eussent été, avec toutes les drogues d'Alexandrie, ils n'en eussent pas tant fait en un an que le dit arbre a fait en huit jours ; car il nous a tellement profité, que tous ceux qui en ont voulu user, ont recouvert santé et guérison, la grâce à Dieu.

Deuxième Relation, Paris, BnF, m. fr. 5664, f. 38v°-44v°.

Jean de Léry : le pot au noir

Avant de constituer un chapitre célèbre des *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss, l'évocation du « pot au noir »⁵⁵ est fréquente dans les récits relatifs aux grands voyages du XVI^e au XVIII^e siècle. Les marins des voiliers modernes expriment aussi volontiers les souffrances et l'irritation que leur causent les pluies pestilentielles et les calmes équatoriaux.

⁵⁴ L'épinette, ou cèdre blanc.

⁵⁵ Sur l'ustensile portant ce nom, voir le texte de R. Challe, *infra*, p. 60.

[...] Notre bon vent nous étant failli à trois ou quatre degrés au-deçà de l'Équateur, nous eûmes lors non seulement un temps fort fâcheux, entremêlé de pluie et de calme, mais aussi selon que la navigation est difficile, voire très dangereuse auprès de cette ligne équinoxiale, j'y ai vu, qu'à cause de l'inconstance des divers vents qui soufflaient tous ensemble, encore que nos trois navires fussent assez près l'une⁵⁶ de l'autre, et sans que ceux qui tenaient les timons et gouvernails eussent pu faire autrement, chacun vaisseau être poussé de son vent à part : tellement que comme en triangle, l'un allait à l'est, l'autre au nord, et l'autre à l'ouest. Vrai est que cela ne durait pas beaucoup, car soudain s'élevaient des tourbillons, que les mariniers de Normandie appellent grains, lesquels après nous avoir quelquefois arrêtés tout court, au contraire tout à l'instant tempêtaient si fort dans les voiles de nos navires, que c'est merveille qu'ils ne nous ont viré cent fois les hunes en bas et la quille en haut : c'est-à-dire ce dessus dessous.

Au surplus, la pluie qui tombe sous et ès environs de cette ligne, non seulement pue et sent fort mal, mais aussi est si contagieuse que si elle tombe sur la chair, il s'y lèvera des pustules et grosses vessies ; et même tache et gâte les habillements. Davantage le soleil y est si ardent, qu'outre les véhémentes chaleurs que nous y endurions, encore parce que hors les deux petits repas nous n'avions pas l'eau douce, ni autre breuvage à notre commandement, nous y étions si merveilleusement pressés de soif, que de ma part, et pour l'avoir essayé, l'haleine et le souffle m'en étant presque faillis, j'en ai perdu le parler l'espace de plus d'une heure. [...]

Or, pour reprendre mon propos, le comble de notre affliction sous cette zone brûlante fut tel, qu'à cause des grandes et continuelles pluies, qui avaient pénétré jusque dans la soute, notre biscuit étant gâté et moisi, outre que chacun n'en avait que bien peu de tel, encore nous le fallait-il non seulement ainsi manger pourri, mais aussi sur peine de mourir de faim, et sans en rien jeter, nous avalions autant de vers (dont il était à demi) que nous faisons de miettes. Outre plus nos eaux douces étaient si corrompues, et semblablement si pleines de vers, que seulement en les tirant des vaisseaux où on les tient sur mer, il n'y avait si bon cœur qui n'en crachât ; mais, qui était bien encore le pis, quand on en buvait, il fallait tenir la tasse d'une main, et à cause de la puanteur, boucher le nez de l'autre.

Histoire d'un voyage en la terre de Brésil, Genève, Antoine Chappin, 1580, chap. IV, p. 31-33.

56 Au XVI^e siècle, « navire » est ordinairement féminin.

C'est au début du ^{xvi}^e siècle que les navigateurs prennent l'habitude de marquer le franchissement de l'Équateur par une cérémonie, d'abord grave (voir le voyage de Jean Parmentier), puis burlesque. Divertissement, mais aussi manière d'exorciser d'anciennes terreurs. Tout en affectant de dédaigner ce cérémonial, les auteurs de relations le décrivent volontiers (voir Sophie-Jenny Linon, « Le Passage de la Ligne ou le Carnaval de la mer, Luillier 1705 et Leguat 1707 », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 185-194, et « Le Passage de la Ligne comme entrée en littérature », *Gallia orientalis*, p. 257-274). Relevons, parmi les récits, ceux de F. Leguat (*Voyages et aventures...*, éd. J.-M. Racault et P. Carile, Éditions de Paris, 1996), de Vivez et de Commerson (expédition de Bougainville, 1767). Relations plus sobres chez les navigateurs anglais (Cook et Banks) et, plus généralement, sous la plume des chefs d'expédition ou dans les ouvrages techniques (Desroches).

Du samedi 29 avril 1690

58

La maladie de M. Hurtain, et l'occupation qu'on a eue depuis sa mort ont été cause que la plaisanterie qui se fait au passage de la Ligne avait été différée. Les matelots la nomment baptême ; j'avoue avec M. l'abbé de Choisy⁵⁷ que c'est profaner un nom si saint. Mais on aurait tort de leur en faire un crime ; car, certainement, ils n'y entendent aucun mal. Ils avaient dès hier au soir demandé au commandeur la permission de le faire aujourd'hui ; cela est d'usage et ne se refuse pas : il la leur avait accordée ; et sitôt qu'on a eu dîné, voici comme ils s'y sont pris.

Premièrement, le maître ou capitaine des matelots, le contremaître les charpentiers, et les autres officiers qui ont déjà passé la Ligne présidaient à la cérémonie. Ils s'étaient tous vêtus le plus grotesquement qu'ils avaient pu, pour rire et faire rire les autres. Le maître tenait le rôle de tout le monde qui est sur le vaisseau, tant officiers, soldats, que matelots, mousques, et valets. Lui et les autres s'étaient barbouillés et fait des barbes à faire peur : la digne moustache de Bouchetière avait été dessinée avec le noir du cul de la poêle. Ils étaient tous armés des ustensiles de la cuisine et du four. Celui qui tenait le livre de la carte du monde, que le pilote avait prêté, bien couvert afin qu'il ne fût point gâté, était couvert d'un capot de mer qui lui prenait, compris la capuche, depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, et ressemblait un ermite par l'habit, et un diable par le visage. Il s'était fait un chapelet avec des pommes de racage de perroquet, dont la moindre est plus grosse que le poing ; et ce chapelet qui passait par le derrière du col lui descendait sur le devant jusqu'aux pieds. Trois

57 Il rapporte le 7 avril 1685 : « Nous ne lui donnerons pas un nom si saint ; on ne servira point d'eau bénite ; point de signe de croix ; on ne jurera point sur l'Évangile. Pour le reste, liberté entière : il fait chaud : on mouillera tant qu'on voudra » (*Journal du voyage de Siam*, éd. Dirk Van der Cruyse, Paris, Fayard, 1995, p. 67). La relation qui suit immédiatement est beaucoup plus sobre que celle de Challe.

brasses de corde faisaient sa ceinture, et deux cornes d'amorce⁵⁸ qui traversaient la capuche faisaient l'ornement de sa tête, et une centaine de morceaux de vieille corde de ligne faisaient ses cheveux et sa barbe. Celui qui recevait les offrandes avait un bonnet carré de toile goudronnée, une robe de même, et un rabat de carton blanc. C'est celui qui a le mieux joué son rôle ; et, lorsqu'il a été assis sur un baril foncé, ayant devant lui pour bureau deux planches montées sur deux barriques, son cornet, son papier et une gamelle pour recevoir les présents, il ressemblait assez à un marguillier de village gravement assis dans son œuvre⁵⁹ le jour de son saint ou de sa confrérie.

Ils avaient rempli d'eau une grande baille ou baquet de trois pieds de profondeur sur quatre de diamètre, dont les bords étaient garnis de grosse garcette et d'étoupes, afin de ne point blesser ceux qui y allaient être saucés : c'est leur terme. Cette baille était traversée par une barre d'anspect⁶⁰ tenue par deux matelots qui avaient fait le voyage, l'un d'un côté et l'autre de l'autre ; et le tout posé au pied du mât d'avant. Les hunes et les haubans étaient remplis de matelots qui avaient fait le voyage, et tous armés de seilleaux⁶¹ pleins d'eau.

Dans ce grotesque équipage, ceux qui présidaient à la cérémonie ont trois fois fait le tour du pont ; et, ayant mis le marguillier en place, sont montés sur le château d'avant pour baptiser le vaisseau, qui n'est point encore venu dans ces mers. Les charpentiers ont mis la hache sur l'épaule, comme prêts à couper le mât de civadière⁶². Le maître et les autres officiers mariniers se sont détachés pour me venir chercher, afin de le racheter, ou le voir couper : cela est essentiel à la cérémonie. J'y ai été, et ai promis pour le vaisseau qu'il resterait entre les tropiques, si on ne baptisait pas ceux qui n'auraient pas passé la Ligne, et j'ai racheté le mât de la moitié d'un cochon pour demain, et d'un bordage d'artimon. Après la cérémonie, ils ont crié *Vive le roi* à pleine tête, et m'ont reconduit.

Le vaisseau étant baptisé, ils ont fait un autre tour sur le pont et sont tous remontés avec le marguillier. Ils se sont adressés au commandeur ; mais il avait été baptisé sur le gaillard. Leur triste mine nous a fait rire : nous nous sommes

58 L'original porte *comes* d'amarre, qu'on serait tenté, à tort, de lire *cordes d'amarre* : non seulement le sens ne serait pas satisfaisant, mais le mot corde ne serait guère utilisé en termes de marine dans cet emploi. La corne d'amorce est une corne dans laquelle on conservait la poudre à amorce pour les mousquets et les fusils.

59 Une œuvre est un « banc ou une construction de menuiserie dans la nef des paroisses, où se mettent les marguilliers et où s'exposent les reliques » (Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*). Plus haut, foncé signifie *garni d'un fond*.

60 Les *barres d'anspect* étaient de fortes barres de bois, pointues par un bout, qui servaient à manœuvrer les pièces d'artillerie.

61 « Seilleau » est une forme dialectale de seau.

62 S'agit-il de la vergue portant la civadière ou du mât de perroquet, élevé verticalement à l'extrémité du beaupré ? Probablement de la première, qui portait les *poulaines*.

moqués d'eux, en leur criant *il a chié au lit* et en frappant de la main en cul de poule sur nos joues enflées, et en leur faisant un pied de nez. Les pauvres diables étaient démontés. Enfin, après avoir bien ri à leurs dépens, il leur a donné quatre piastres ; et le marguillier est venu recevoir l'offrande avec une gravité digne d'une action si sérieuse.

La vénération pour le caractère a fait passer les ecclésiastiques les premiers. M. Charmot était exempt ; M. Guisain et notre aumônier ont été baptisés sur la dunette⁶³, tout le reste a été à la baille et a été assis sur la barre. Bouchetière voulait être baptisé sur la dunette, mais il y avait de bons ordres contraires : il a donc fallu qu'il ait fait la démarche. Il l'a faite, mais d'un air qui n'a servi qu'à donner du relief à sa brutalité. J'ai passé après lui : M. de La Chassée m'a suivi ; et comme nous avons fait les choses avec générosité, ils nous ont reconduits, ce qu'ils n'avaient pas fait à Bouchetière, qui ne leur a donné qu'un écu, de fort mauvaise grâce.

60 Les passagers en ont agi fort honnêtement. Les soldats ont paru ensuite, et M. de La Chassée a payé six piastres pour tous ; un seul excepté, qui est celui qui le sert, et qui est le plus bouffon personnage de sa compagnie. Celui-ci, s'entendant exclure du rachat général, a compris que son capitaine avait la malice de vouloir le faire saucer : il ne se trompait pas, et a pris tout d'un coup son parti. Il a couru au pot au noir sans qu'on ait prévu ce qu'il voulait faire. Il a couru à la baille et a planté ses deux mains pleines de noir sur le visage du contremaître, et l'a achevé de noircir : les autres ne l'ont point épargné et l'ont barbouillé comme un More. Ils l'ont planté dans la baille, où ils l'ont comme ils disent, tourné et retourné, et dessus, et dessous, et de travers et de côté : le tout à la merci des seilleaux d'eau qui leur tombaient sur le corps de tous côtés, aussi bien que sur lui.

Il s'est enfin relevé, et l'eau qu'on lui jetait ne le dérangeant point, il en a jeté avec ses deux mains partout où il a pu. On ne peut pas plus rire que nous avons ri d'un spectacle si bouffon. Il s'est ensuite joint aux matelots pour remplir la baille vide ; et, dégouttant d'eau de tous côtés, et noir comme beau diable, il est monté sur la dunette : « Jarnidié, a-t-il dit à son capitaine, vous m'avez fait saucer, et je vous ai fait rire donnez-moi donc à boire ». M. de La Chassée lui a donné un bon coup d'eau-de-vie, et le commandeur lui a fait donner une bouteille de vin. Il l'a fourrée dans sa culotte : nous ne savions ce qu'il voulait faire, mais il le savait bien ; il a pris du pain et est monté à la hune, où il a lui seul vidé sa bouteille pendant le reste de la comédie.

Les matelots ne s'épargn[ai]ent point, et ceux qui tenaient les bouts de la barre d'aspect les laissaient tomber dans la baille et les sauçaient et noircissaient,

63 Ce que Challe appelle ici la dunette semble être le gaillard d'avant.

selon le plus ou le moins de bonne volonté qu'ils avaient pour ceux qui leur tombaient sous la main. Ainsi finit la cérémonie, et non pas par fouetter les mousses, comme le dit M. l'abbé de Choisy. Il y a huit ans que je vais à la mer ; et je ne l'ai jamais vu pratiquer autrement qu'aujourd'hui⁶⁴.

M. de Choisy a omis une circonstance qui méritait bien d'être rapportée, puisque c'est ce qui mérite le plus d'attention dans cette comédie. C'est que ceux qui mettent la main sur la mappemonde sont nommés du nom d'un promontoire, d'un cap, d'un golfe, d'un port, d'une île, ou d'autre chose qui se trouve à la mer ; et cette imposition de nom exerce et excite la petite vengeance des matelots, qui en font une espèce de pasquinades, qui ne laissent pas d'avoir leur sel. Je n'en citerai que trois exemples. Un de nos passagers a une femme qui a fait parler d'elle, et qui ne passe pas encore pour une vestale. Ils l'ont nommé le cap Fourchu, qui est une pointe de l'île de Terre-Neuve. Nous avons un autre passager qui a de l'esprit comme un démon, mais qui ne paraît pas avoir beaucoup de religion. Ils l'ont nommé le ressac du diable, qui est un remous dans l'île de Saint-Domingue. Une dame un peu galante venait avec nous en Canada. Elle fut nommée la baie des Chaleurs ; et cette baie est à l'entrée du fleuve de Saint-Laurent. Aujourd'hui, Bouchetière a été nommé l'île aux Rats⁶⁵ : cette île est dans l'est de Madagascar, proche Mascarey⁶⁶, où la Compagnie a un établissement.

J'ignore si quelqu'un, plus fin que des matelots ne devraient l'être, ne leur forme pas leurs litanies : toujours suis-je certain que qui que ce soit des officiers ne s'en est mêlé ; et Bouchetière en accuse tout le monde. Le matelot est malin ; et, malgré sa grossièreté, il ne laisse pas d'avoir assez de délicatesse pour caractériser les gens : mais tels que soient ces noms en bien ou en mal, il faut les recevoir en riant ; car on ne fait que se jeter dans le ridicule, si on s'en fâche.

Après cette cérémonie, si on ne veut pas être mouillé, il faut se bien cacher ; car pendant plus d'une heure on se bat à coups de seilleaux d'eau. M. de La Chassée en avait un plein dans sa chambre : il m'en a coiffé tout d'une pièce, et je lui ai si bien rendu sa monnaie que rien n'y a manqué : trois matelots qui me servaient me fournissaient plus d'eau que tous ses soldats n'auraient pu faire ensemble. Tout le monde a été mouillé exprès, excepté les gens d'Église et le commandeur : mais ils étaient trop près du combat pour n'en pas sentir la fumée ; et ils ont été arrosés, ne pouvant se retirer qu'entre deux feux. Après ce combat, qui ne peut incommoder personne, parce qu'il fait extrêmement chaud, et qui a fini plutôt

64 Trop absolu : Commerson rapporte (en 1767, il est vrai) qu'on fouette les mousses. À la fin du xvii^e siècle, François Leguat observe plus justement : « chaque nation pratique cette ridicule cérémonie avec quelque diversité ».

65 Le piquant de la plaisanterie vient du fait que *rat* signifie à l'époque « caprice bizarre ».

66 L'île de Mascarey est l'île Bourbon (aujourd'hui l'île de la Réunion).

par lassitude qu'autrement, on a compté avec la gamelle, qui s'est trouvée riche de vingt-deux piastres et de vingt-deux pots d'eau-de-vie. C'est là comme le cure-dent d'un messenger en route : l'argent sert à acheter des rafraîchissements à la première terre ; et l'eau-de-vie à border l'artimon⁶⁷, après quelque rude travail. Ainsi l'équipage profite de tout.

Après avoir changé de linge et d'habit, nous avons fait collation, le commandeur, M. de La Chassée, et moi. Le vin de Saint-Yago⁶⁸ est délicieux, et si nous l'avions prévu, nous en aurions acheté un tonneau. J'ai payé le bordage d'artimon à double mesure : cela a fait plaisir à tout le monde. Ensuite, on a tué le cochon, et le commandeur a pris ce temps pour aller se promener sur le pont, et faire son présent. Cela a fait crier *Vive le Roi*, et on a ajouté cette fois-ci, *et notre Capitaine*.

Nous avons toujours bien été : nous étions à midi à sept degrés quarante-cinq minutes Sud.

62

Journal d'un voyage, Rouen, J. B. Machuel, 3 vol., 1721, p. 336-345.

67 « Border l'artimon » : envoyer la voile d'artimon (du mât arrière) se fixer à l'un des deux bords du navire (ou des deux). Manœuvre généralement saluée par une distribution d'alcool : voir Jacques Popin et F. Deloffre (sur ms. olographe), *Journal du voyage des Indes orientales [...]*, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998, p. 312, n. 81.

68 Vin de Madère et des Açores.

RAPPORTER

C'est le plus souvent dans les relations conservées que se trouvent les considérations que nous venons de voir. Mais pas exclusivement : Montaigne les réserve à ses *Essais* plutôt qu'à son *Journal de voyage*, et on les rencontre dans les ouvrages de théologie, de politique, de médecine, de civilité comme, bien sûr, dans la « littérature géographique ». Quand s'accroît, par les progrès de la navigation, la surface des terres connues ou repérées, l'entreprise risquée s'efface peu à peu devant l'exploration systématique. Le passage de l'*aventure* à l'*inventaire* (pour user d'un *topos* tout à fait pertinent) stimule le souci des gens de science et plus encore des commanditaires et des pouvoirs politiques d'assigner aux navigateurs et voyageurs des consignes strictes afin que les moyens engagés ne le soient pas en pure perte. De là une floraison d'instructions, directions, plans d'observation en tous genres (étudiée notamment par J. Stagl, *An History of Curiosity*, 1995) et qui, sans se substituer aux *ars apodemicae* de l'âge humaniste et aux débats pour et contre le voyage, confèrent à l'expérience viatique un tour plus utilitaire. Aux textes que nous reproduisons pourraient s'ajouter, par exemple, le questionnaire de William Davidson en prologue à *Profitable Instructions [...]* de 1633 (publié dans Ch. L. Batten, *Pleasurable Instruction*, 1978, p. 88-89), les *Instructions for Forreine Travell*, de James Howell, 1642, ou les *Directions for Sea-Men, Bound for Voyages*, de la Royal Society, 1766.

À la différence des propos relatifs à la pratique du voyage lui-même, les réflexions sur l'acte narratif se logent de préférence là où il va s'exercer : dans le paratexte des relations (dédicaces, préfaces, discours préliminaires, etc.). Tout voyage ne laisse pas une trace écrite conservée, communiquée, publiée : missions diplomatiques, « pratique du secret » par les puissances maritimes de l'âge des découvertes. Et aussi indifférence ou incompétence du voyageur : autour de 1700, treize navires bretons accomplissent un tour du monde attesté seulement par des documents d'archives, ce qui permit à Bougainville de se proclamer premier circumnavigateur de sa nation. Mais les acquis des découvertes, les progrès de l'industrie du livre et le goût du public encouragent le voyageur à publier le récit de son entreprise, qu'il soit ou non son ouvrage : voyageur est, selon Furetière, celui « qui fait des voyages par pure curiosité, et qui en fait des relations ».

La bibliothèque du voyage grandit à proportion et, bientôt, la réflexion sur la pratique viatique elle-même se double d'un regard critique porté sur son écriture.

Non seulement ces livres appartiennent de droit à ce que le xvii^e siècle français appelle *la littérature*, mais aussi, au fur et à mesure que s'enfle le corpus d'écrits sur le voyage, le soupçon vient qu'ils constituent peut-être un genre littéraire. Se met ainsi en place une poétique du récit de voyage, attentive notamment à la définition de sous-espèces, au rapport avec l'histoire et la vérité (poids du témoignage oculaire), avec le roman et la fiction, à l'inscription du sujet dans le texte, au statut de la description, aux exigences de l'écriture et à la place qu'y peut tenir la rhétorique. Embarras terminologique, sensible notamment dans ces *descriptions* qui hésitent souvent entre la relation et le traité.

OBSERVER

Diderot : « Des moyens de voyager utilement »

64

Beaucoup des préceptes exposés ici par Diderot ne sont pas, à cette date, d'une grande originalité, et il est à la veille de son premier et unique grand voyage (Hollande, Allemagne, Russie). Ce « Préliminaire » (largement inspiré de l'*Instructio peregrinatoris* de Linné, 1759) est suivi d'un chapitre « Application des moyens précédents à la Hollande », et la relation elle-même doit beaucoup aux *Lettres hollandaises* de F. Aubert de La Chesnaye Des Bois : voir Madeleine Van Strien-Chardonneau, *Le Voyage de Hollande. Récits de voyageurs français dans les Provinces-Unies, 1748-1785*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1994, p. 161 et p. 179. Le voyage lui sert à enrichir le fonds commun des connaissances humaines et non, ce qu'il sera de plus en plus, à éprouver, puis consigner une expérience existentielle.

L'âge du voyageur est celui où le jugement est formé, et la tête meublée des connaissances requises. Sans ces deux conditions, ou l'on ne rapportera rien de ses voyages, ou l'on aura fait bien du chemin et dépensé beaucoup d'argent pour ne rapporter que des erreurs et des vices.

Je voudrais au voyageur une bonne teinture de mathématiques, des éléments de calcul, de géométrie, de mécanique, d'hydraulique, de physique expérimentale, d'histoire naturelle, de chimie, du dessin, de la géographie, et même un peu d'astronomie ; ce qu'on a coutume de savoir à vingt-deux ans, quand on a reçu une éducation libérale.

Que l'histoire de son pays lui soit familière. Les hommes qu'il questionnera sur leur contrée l'interrogeront sur la sienne, et il serait honteux qu'il ne pût leur répondre. Il est presque aussi ridicule d'aller étudier une nation étrangère sans connaître la sienne, que d'ignorer sa langue, et en apprendre une autre. Pour un Français, par exemple, tout doit être précédé du voyage de France.

Que la langue du pays ne lui soit pas tout à fait inconnue ; s'il ne la parle pas, du moins qu'il l'entende.

Ayez lu tout ce qu'on aura publié d'intéressant sur le peuple que vous visiterez. Plus vous saurez, plus vous aurez à vérifier, plus vos résultats seront justes.

Ne soyez point admirateur exclusif de vos usages, si vous craignez de passer pour un causeur impertinent. La plupart de nos Français semblent n'aller au loin que pour y donner mauvaise opinion de nous.

Gardez-vous de juger trop vite, et songez que partout il y a des frondeurs qui déprécient, et des enthousiastes qui surfont.

L'esprit d'observation est rare. Quand on l'a reçu de la nature, il est encore facile de se tromper par précipitation. Le sang-froid et l'impartialité sont presque aussi nécessaires au voyageur qu'à l'historien.

Une des fautes les plus communes, c'est de prendre, en tout genre, des cas particuliers pour des faits généraux, et d'écrire sur ses tablettes en cent façons différentes : « À Orléans toutes les aubergistes sont acariâtres et rousses ».

Vous abrégerez votre séjour et vous vous épargnerez bien des erreurs, si vous consultez l'homme instruit et expérimenté du pays sur la chose que vous désirez savoir. L'entretien avec des hommes choisis dans les diverses conditions vous instruira plus en deux matinées que vous ne recueilleriez de dix ans d'observations et de séjour.

Le médecin vous dira de l'air, de la terre, de l'eau, des productions du sol, des métaux, des minéraux, des plantes, de la vie domestique, des mœurs, des aliments, des caractères, des tempéraments, des passions, des vices, des maladies ce que l'homme d'État ignore. L'homme d'État vous donnera sur le gouvernement des lumières que vous chercheriez inutilement dans le médecin.

Si vous savez interroger le magistrat sur les lois et sur la police, vous sortirez de sa conversation plus instruit de ces deux choses que l'homme d'État.

C'est sur le commerce, son étendue, son objet, ses règlements, les manufactures qu'il faut entendre le commerçant, si vous voulez en discourir plus pertinemment peut-être que le magistrat.

L'homme de lettres connaîtra mieux que le commerçant l'état des sciences et les progrès de l'esprit humain dans son pays.

Si vous sollicitez l'artiste, il se chargera volontiers de vous conduire devant les chefs-d'œuvre en peinture, en sculpture, en architecture qui sont sortis des mains de ses concitoyens et qui décorent leur patrie. Écoutez-le, sous peine de faire le rôle d'Alexandre dans l'atelier de Phidias, ou d'entendre le mot de notre Puget à un grand seigneur qui avait forcé la porte du sien : « Ah ! c'est une tête !... Ah ! cela parle !... ». L'ecclésiastique épuisera votre curiosité sur la religion.

C'est ainsi que, dans la contrée où chacun est à sa chose, et n'est qu'à sa chose, vous qui n'aurez qu'un moment à rester et pour qui il n'y aura presque rien d'indifférent, vous en saurez à la vérité moins qu'aucun des habitants sur l'objet

qui lui est propre, mais plus qu'eux tous sur la multitude des objets qui sont étrangers à leur condition.

Sortez de la capitale, et faites le même rôle dans les autres villes.

Parcourez la campagne. Vous entrerez dans la chaumière du paysan, si vous ne dédaignez pas l'agriculture et l'économie rustique. L'agriculture est-elle à vos yeux la plus importante des manufactures ? Connaissez-la.

Si vous n'êtes pas un homme de peu de cervelle, vous pratiquerez partout le conseil que je vais vous donner. Arrivé dans une ville, montez sur quelque hauteur qui la domine, car c'est là que par une application rapide de l'échelle de l'œil vous prendrez une idée juste de sa topographie, de son étendue, du nombre de ses maisons, et, avec ces éléments, quelque notion approchée de sa population.

Écoutez beaucoup et parlez peu. En parlant vous direz ce que vous savez : en écoutant vous apprendrez ce que les autres savent.

66

Si vous remarquez quelque contradiction dans les récits, ne tenez pour certain que le fait qui vous sera généralement attesté.

Appréciez les témoignages : vous ne tarderez pas à discerner l'homme instruit et sensé à qui vous pourrez accorder de la confiance, du discoureur ignorant, indiscret, frivole, qui n'en mérite aucune ; ce dernier parle de tout avec une égale assurance. Ne balancez pas à croire celui qui se renferme dans les choses de son état.

Et surtout méfiez-vous de votre imagination et de votre mémoire. L'imagination dénature, soit qu'elle embellisse, soit qu'elle enlaidisse. La mémoire ingrate ne retient rien, la mémoire infidèle mutile tout. On oublie ce qu'on n'a point écrit, et l'on court inutilement après ce que l'on écrivit avec négligence.

C'est en vous conformant à ces préceptes, qu'on pourrait augmenter de beaucoup d'autres, que de retour dans votre patrie, vos concitoyens se feront un plaisir de vous écouter, et qu'ils oublieront en votre faveur le proverbe qui dit : « A beau mentir qui vient de loin ».

Voyage en Hollande et dans les Pays-Bas autrichiens, dans *Œuvres complètes*, Paris, Club français du livre, 1971, t. XI, p. 331-334.

Jean Chapelain : Conseils à un voyageur se rendant aux Indes

Émanant d'un écrivain proche du pouvoir, mais qui n'a guère quitté Paris, cette lettre adressée le 13 novembre 1661 à François Bernier, médecin et voyageur, n'est pas dénuée de la condescendance dont on peut user envers un cadet (1620-1688) ; mais elle vaut par la mention qu'y fait son auteur des sujets qui intéressent la République des lettres au milieu du XVII^e siècle. Parti pour l'Orient en 1656, Bernier est deux ans plus tard, à Agra, le médecin personnel du Grand

Mogol. Chapelain l'invite à s'enrichir de « toutes les lumières » qu'il pourra acquérir sur l'état politique, la nature et les arts « de ce grand empire ».

Dans l'état politique, je comprends l'histoire et les révolutions de ce royaume, non seulement depuis Tamerlan et ses successeurs, mais *ab ovo* et depuis Alexandre. Ce n'est pas que nous n'ayons ici en anglais cette histoire depuis Temir¹ jusqu'à nous, traduite de la langue du pays par un ambassadeur d'Angleterre envoyé pour l'établissement du commerce en ce pays au commencement de ce siècle² ; mais c'est qu'il y aurait plaisir et avantage de conférer vos originaux avec les siens pour les confirmer ou pour les contredire, le tout à l'éclaircissement et à l'établissement de la vérité. Pour cela, il serait bon que vous vous rendissiez habile dans la langue du pays que je m'imagine être la sienne, et cette étude pourrait vous servir à plus d'un usage et vous ferait fort considérer de deçà quand vous y retourneriez.

Il serait bon encore que vous recouvrassez tous les livres principaux et estimés parmi ces peuples, d'où vous tireriez de notables instructions pour toutes leurs sortes de connaissances, et qui passeraient dans l'Europe pour un trésor, en les y apportant. Par là vous auriez moyen de faire voir en combien de sortes de disciplines ils sont instruits, et jusqu'où ils ont poussé leurs connaissances ; comment ils conduisent leur raisonnement ; de quelle morale ils [se] servent ; quelle est leur religion, gentille³ ou mahométane, ou toutes deux ; comment ils contemplent les choses de la nature, soit pour la physique simple, soit pour la médecine ; quelles observations ils y font des astres, et s'ils suivent la doctrine grecque ou l'arabe, ou quelque autre qui leur soit particulière, jusqu'où ils sont instruits de la géographie ; quelle est l'étendue de l'état et à quels royaumes ou mers il confine ; quelles sont ses forces, soit d'hommes, soit de places, soit d'éléphants, soit d'armes offensives et défensives ; quelles ses coutumes et ses lois ; quels leurs alliés, quels leurs ennemis ; de quelle sorte ils instruisent leur jeunesse pour la guerre ou pour les lettres.

Il serait possible que tout cela se trouvât dans les livres du pays que vous recouvreriez, et ce serait un grand soulagement pour vous. Quand néanmoins les livres ne vous y aideraient pas, vous ne devez oublier aucune diligence pour en avoir de sûres relations, afin d'en composer la vôtre, qui aurait d'autant plus d'autorité qu'elle aurait été faite sur de bons garants et avec choix et exactitude. Ce que les livres ne vous donneront pas sera assurément le détail

1 « Temir » : Une des formes du nom de Tamerlan.

2 Thomas Roe, dont M. Thévenot traduira bientôt les *Mémoires*, cf. Notices, Thomas Roe.

3 « Gentil » : païen. On lira la réponse de Bernier sur ce sujet dans sa « Lettre à M. Chapelain touchant les superstitions, étranges façons de faire, et doctrine des Indous ou gentils de l'Hindoustan » (1668), dans *Voyages de François Bernier [...]*, Amsterdam, Paul Marret, 1711, t. II, p. 97-168.

de leurs arts mécaniques, labourage, bâtiments, manufactures, charpenterie, menuiserie, orfèvrerie, taille d'habits, fabriques d'armes, fonte de canon, cuisinerie, boulangerie, jardinage, trafic et navigation, avec ce qui y contribue. Tout cela, cependant, mérite chacun son chapitre, et le plus dans le détail qu'il se pourrait, pour en faire une description instructive, digne d'un homme tel que vous. Il n'y faudrait pas même omettre quel est le génie de la nation pour les sciences auxquelles elle s'adonne plus volontiers ; s'ils ont des écrivains qui s'en piquent et si leur langue est riche et douce, comme elle est ordinairement dans les grandes cours.

68 Cela me fait souvenir de ce qui m'avait échappé, de la manière dont on traite là les femmes ; si elle y sont en plus grande considération que dans la Turquie et dans la Perse, et si elles y reçoivent les visites d'autres que de ceux de leurs maisons, car cela sert fort à rendre les langues polies, à cause qu'on leur veut plaire, et à cause que dans la communication avec elles, les hommes apprennent à adoucir la rudesse de la prononciation, que la mollesse naturelle des organes des femmes amollit et facilite insensiblement. C'est encore un article à ne pas laisser sans le toucher.

Opuscles critiques, éd. A. C. Hunter, Genève, Droz, 1936, p. 447-449.

Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman

Le texte qui suit est extrait des « Instructions données au commodore Captain Abel Janz Tasman », pour son deuxième voyage⁴, par la V. O. C. (Compagnie hollandaise des Indes orientales) le 29 janvier 1644, sous la signature d'Antonio Van Diemen et de quatre autres dirigeants de la compagnie, dans « *Extract of the Book of Dispatches from Batavia* » (15 janvier 1644 au 29 novembre 1645). Tasman quittera Batavia en février 1644, passera au sud des Célèbes, des Moluques et de l'actuelle Papouasie, explorera la côte nord-ouest de l'Australie, du cap York à l'île Dirk Hartog et rejoindra Batavia en août 1644.

Pour découvrir comme il convient les côtes de l'est et du sud du pays, il est nécessaire d'y être à la bonne saison, de mouiller dans les bons endroits, veillant toujours à choisir les baies et les ports dont l'entrée et la sortie sont les moins dangereuses, où vous pouvez rester en sûreté, et que vous pouvez quitter rapidement si un accident de vent ou toute raison vous y amène.

Mais soyez particulièrement attentif, circonspect et prudent en abordant avec un petit équipage car (voyez ci-dessus) on a trouvé la Nouvelle-Guinée habitée par des indigènes sauvages et cruels, et comme on ignore quelle sorte de gens

4 Il avait, au cours du précédent (14 août 1642-14 juin 1643), découvert la Tasmanie et rencontré les Maoris de Nouvelle-Zélande : voir *infra*, p. 669 sq.

sont les habitants du sud du pays, il est à présumer que plutôt que des gens civilisés, ce sont des indigènes sauvages et barbares. Pour cette raison il vous faut être bien armés et vous tenir toujours sur vos gardes ; parce que l'expérience nous a enseigné que, par tous les pays du globe, il ne faut faire jamais se fier aux sauvages, car ils supposent toujours que des gens qui se manifestent à eux de manière inattendue et étrange ne sont venus que pour envahir leur terre. Tout cela est prouvé par la découverte de l'Amérique et des Indes, par la surprise et le meurtre de nombreux découvreurs négligents et trop confiants, souvent au prix de l'échec de leurs voyages.

Si vous rencontrez certains de ces sauvages et conversez avec eux, conduisez-vous bien et cordialement avec eux. Ne faites pas de cas des petits affronts ou des vols qu'ils pratiquent envers vous, parce que le ressentiment pourrait engendrer de la répugnance ; mais tentez par tous les moyens de conquérir leur affection, le meilleur moyen d'apprendre d'eux l'état de leur pays, en particulier si quelque chose doit être entrepris là pour le service de la Compagnie.

Vous devez aussi vous enquérir, chaque fois que le temps le permet, des productions de leur pays, des fruits et des animaux, des habitations, de la forme et de l'apparence des gens, de leurs habits, leurs armes, leurs mœurs, leur manière, nourriture, commerce, religion, gouvernement, guerre, et toute chose digne de remarque, qu'ils soient pacifiques ou méchants.

Vous leur montrerez les échantillons des marchandises que vous avez emportées avec vous, vous informant sur leurs produits et leurs biens, et ce dont ils manquent ; vous devrez observer tout cela de très près, bien prendre note et correctement décrire ; pour cela il vous faudra tenir un journal très circonstancié, où tous les détails seront parfaitement enregistrés, et par lequel vous pourrez à votre retour nous remettre un rapport satisfaisant.

Si vous découvrez un pays déjà peuplé par une nation civilisée (ce ne sera pas le cas, selon toute apparence), vous serez plus dépendants d'eux que d'indigènes sauvages. Tentez de converser avec les gouverneurs et leurs sujets, et de faire connaissance ; dites-leur que vous venez pour commercer, montrez-leur les marchandises en bon état ; pour ce faire chargez à bord des deux bateaux et de l'embarcation 2800 florins, 17 stivers⁵ et trois pennies, que les sous-marchands enregistreront soigneusement dans leurs livres et dont, à la requête, ils pourront rendre un compte satisfaisant.

En montrant les échantillons et les produits, vous serez très soigneux, avec les sous-marchands, de remarquer quels produits les peuples étrangers tiennent en plus grande estime et dont ils sont le plus friands. Informez vous également des marchandises et des biens qu'ils possèdent, en particulier de l'or et de l'argent,

5 Environ un shilling et demi.

et si ces métaux sont ici en grande estime ; afin de les maintenir dans l'ignorance de leur valeur, ne vous montrez pas avides d'eux ; s'ils vous proposent le troc avec vos marchandises, ne paraissez pas avides de ces métaux, mais montrez leur du cuivre, du zinc, de l'étain et du plomb, comme s'ils étaient de plus grande valeur pour vous. Si vous les trouvez disposés à traiter, mettez les marchandises dont ils semblent les plus désireux à un tel prix qu'aucune ne sera vendue ni traitée sans un grand profit. De même ne prenez que ce dont vous êtes convaincus qu'il tournera au profit de la Compagnie, ce que vous apprendrez en commerçant. Il sera en particulier nécessaire d'emporter des plus rares choses que vous trouverez là-bas, et de rendre un compte exact, afin de savoir ce que ce pays peut rapporter et à quoi il peut servir dans le futur.

70

Vous aurez la prudence de prévenir toutes insolences et brutalités de l'équipage du navire à l'endroit des peuples découverts et de veiller à ne leur faire offense d'aucune façon quant à leurs maisons, jardins, bateaux, possessions, femmes, etc. De même n'embarquez pas d'habitants contre leur gré, mais si quelques volontaires inclinaient à partir avec vous, vous êtes autorisés à les prendre en ce lieu.

Nous vous avons exprimé en général nos intentions quant au voyage que vous allez entreprendre, mais comme il peut se faire que nous ne puissions pas vous donner d'ordres plus précis à ce propos, nous laissons le reste à votre zèle, à votre vigilance et votre bon gouvernement, de même que les prudentes dispositions du Conseil, pleinement confiants que vous serez dans cette expédition aussi vigilant qu'il convient pour le bien de la Compagnie, et n'hésiterons pas à vous récompenser selon votre mérite. Car si l'on découvre au cours de ce voyage des pays, des îles ou des passages dont la Compagnie tirera profit, nous vous promettons par les présentes de récompenser ses auteurs et la bonne conduite de l'équipage avec des primes selon que leur bon service les aura méritées, car tout dépend de lui. De même, il vous conviendra de fixer une prime convenable à ceux qui découvrent les premiers un pays inconnu, une île, un écueil, un rocher, un fond dangereusement souillé, de façon à éviter autant que possible toute infortune.

Pour prévenir toute autre nation européenne de récolter éventuellement les fruits de notre labeur et des dépenses engagées dans ces découvertes, vous aurez soin partout, au nom et par ordre de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, des pays et îles où vous pouvez arriver, qui ne sont pas habitées de sauvages, de déposer des signes : par exemple en plantant des arbres, notamment fruitiers, en érigeant une pierre ou un poteau, en gravant dessus les armes de la Compagnie, indiquant en quelle année et en quel temps on a découvert ce pays et pris possession de lui, déclarant de plus notre intention d'y envoyer à la première occasion des gens pour le peupler et y établir une colonie, afin d'assurer davantage sa possession.

Mais s'il vous arrivait (ce qui est peu vraisemblable) de découvrir des pays ou des îles déjà dotées d'un gouvernement policé, vous vous emploieriez à contracter avec ses chefs ou gouverneurs sur la base la plus avantageuse que vous pourriez, incluant une résignation (s'ils inclinent à le faire), ou la permission de fréquenter le lieu à l'exclusion de toute autre nation, ou d'autres avantages pour la Compagnie. Vous devrez prendre note de tout cela dans vos journaux, indiquant les noms et qualités de ceux avec qui vous aurez traités, pour que la Compagnie en fasse usage selon le besoin.

Early Voyages to Terra Australis, now called Incognita, éd. R. H. Major, London, The Hakluyt Society, 1859 ; réimpr. New York, B. Franklin, s.d., p. 52-55.

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)

Rassurés sur leur frontière sud par l'acquisition de la Louisiane (1802), les États-Unis poursuivent une politique hardie d'expansion territoriale et commerciale, qui doit en outre leur assurer, s'ils atteignent le Pacifique, un accès au lucratif commerce des fourrures de Sibérie, beaucoup plus rapide que celui des Anglais qui doivent passer par la route du Cap (connue, mais longue) ou celle (redoutée) du cap Horn.

20 juin 1803

À M. le Capitaine Meriwether Lewis, capitaine du premier régiment d'infanterie des États-Unis d'Amérique.

Votre état de secrétaire du Président des États-Unis vous a rendu familier avec la matière de mon message confidentiel du 18 janvier 1803 adressé à nos législateurs. Vous avez pris connaissance de leur décision qui, quoique exprimée en termes généraux, visait à approuver ces objectifs, et vous avez mission de les mettre à exécution.

Les instruments pour déterminer, par des observations astronomiques, la géographie du pays que vous allez traverser ont déjà été fournis. La pacotille pour offrir aux Indiens et troquer avec eux, les armes pour votre escorte (disons dix à douze hommes), les bateaux, tentes et autres équipements de voyage, les munitions, les médicaments, instruments chirurgicaux et provisions vous seront préparés avec les moyens que le Secrétariat à la Guerre trouvera dans son département ; et c'est de lui également que vous recevrez l'autorisation d'engager parmi nos troupes, par libre consentement, le nombre de compagnons ci-dessus mentionné, sur lesquels, en tant que commandant, vous disposez de tous les pouvoirs que la loi confère en pareil cas.

Tant que vous serez sur le territoire des États-Unis, vos mouvements seront mieux provoqués par des communications occasionnelles, adaptées aux circonstances telles qu'elles se présentent : inutile donc de nous les notifier.

Vous tiendrez compte de ce qui suit dans vos entreprises quand vous aurez quitté le sol des États-Unis.

Les représentants de la France, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne, et à travers eux leurs gouvernements, sont au courant de votre mission ; ils ont reçu quant à son objet des assurances dont nous pensons qu'ils se tiendront satisfaits. La Louisiane ayant été cédée par l'Espagne à la France, qui en a sans doute pris possession depuis, le passeport qui vous a été remis par le ministre de France, représentant l'actuel souverain de ce pays, sera une protection envers tous ses sujets ; et celui du ministre d'Angleterre vous assurera du concours cordial des commerçants de toute allégeance qu'il vous arrivera de rencontrer.

L'objet de votre mission est d'explorer la rivière du Missouri et son cours principal et de savoir si, par son cours et la communication qu'elle a avec le Pacifique, la Columbia, l'Oregon, le Colorado ou tout autre rivière, elle peut constituer la voie d'eau la plus directe et la plus praticable à travers le continent pour les nécessités du commerce.

72

En partant de l'embouchure du Missouri, vous observerez soigneusement la latitude et longitude, à tous les points remarquables de la rivière, et surtout aux embouchures, rapides, îles et autres lieux identifiables par de signes naturels et des caractères permanents, tels qu'ils puissent avec certitude être reconnus par la suite [...].

Vous mettrez peine à faire des observations exactes, telles qu'elles puissent être claires et intelligibles à d'autres que vous, qu'elles comportent tous les éléments nécessaires, à l'aide des tables usuelles, pour déterminer les coordonnées des lieux où elles auront été faites, et être remises au ministère de la Guerre, afin de disposer de calculs faits concurremment par des personnes qualifiées des États-Unis. Plusieurs copies, ainsi que de vos autres notes, en seront faites à vos moments de loisir, et confiées aux plus fiables de vos compagnons, pour prévenir, par leur reproduction, les pertes accidentelles auxquelles elles seront exposées. Vous veillerez en outre à ce qu'une de ces copies soit faite sur du papier de bouleau, moins sujet que le papier ordinaire aux dégradations causées par la vapeur.

Le commerce que vous pourrez faire avec les nations habitant la route que vous suivrez nous fera mieux connaître ces peuples. Vous vous emploierez en conséquence à apprendre, autant que la diligente poursuite de votre voyage l'admettra, les noms des nations et leur nombre ;

L'étendue et les limites de leurs terres ;

Leurs relations avec des tribus d'autres nations ;

Leur langue, traditions et monuments ;

Leurs occupations ordinaires dans l'agriculture, la pêche, la chasse, la guerre, les arts, et leurs outils à cet usage ;

Leur alimentation, vêtement et logement ;
 Les principales maladies dont ils souffrent, et les remèdes qu'ils leur opposent ;
 Les traits physiques et moraux qui les distinguent des tribus que nous connaissons ;
 Les particularités de leurs lois, coutumes et usages ;
 Les articles de commerce qu'ils demandent ou procurent, et selon quelles quantités.

Enfin, considérant l'intérêt de chaque nation à étendre et renforcer l'autorité de la raison et de la justice chez les peuples qui les entourent, il sera utile d'apprendre d'eux ce que vous pourrez de leur morale et de leur religion, ce qui permettra à ceux qui désirent les civiliser et instruire d'adapter leurs méthodes aux concepts et usages de ceux sur lesquels ils vont agir.

Mériteront également votre attention :

Le sol du pays, sa végétation et ses produits, particulièrement ceux qu'on ne trouve pas aux États-Unis ;

Les animaux du pays, et spécialement ceux qui sont inconnus chez nous ;

Les vestiges et les descriptions de tout ce qui peut être devenu rare ou en voie d'extinction ;

Les minéraux de toute sorte, et notamment métaux, calcaire, mines de charbon et salpêtre, salines et eaux minérales, en notant la température de ces dernières et autres détails caractéristiques ;

Les manifestations volcaniques ;

Le climat, caractérisé par sa température, le degré d'humidité, les jours d'ensoleillement, la foudre, la grêle, la neige, la glace, les poussées et les reculs du gel, par les vents dominants aux différentes saisons, les dates auxquelles chaque plante fait ou perd ses fleurs et ses feuilles, les dates où se manifestent chaque oiseau, reptile ou insecte.

Suivent des instructions relatives à l'itinéraire.

Dans vos relations avec les indigènes, usez des manières les plus cordiales et les plus conciliantes que leur conduite permettra, dissipez toutes jalousies sur l'objet de votre voyage, convainquez-les de son innocence, faites leur connaître la position, l'étendue, la nature, les intentions commerciales pacifiques des États-Unis, notre désir d'être pour eux des voisins amicaux et utiles et notre dessein de commercer avec eux ; conférez avec eux des lieux les plus propices à l'établissement de comptoirs communs et des articles les plus recherchés par les deux parties. Si quelques-uns de leurs chefs influents, à une distance accessible, souhaitent nous rendre visite, arrangez-la avec eux, accordez-leur le droit de rencontrer nos officiers qui, à leur entrée sur notre territoire, les auront à nos frais convoyés à cet endroit. Si certains d'eux désirent que nous élevions avec

nous l'un de leurs jeunes gens pour lui apprendre des arts qui pourront leur être utiles, recevez-les, instruisez-les et prenez soin d'eux. Une telle entreprise, qu'elle concerne des chefs influents ou de jeunes gens, mettra notre détachement plus en sécurité. Prenez avec vous du vaccin anti-variolique ; informez ceux avec qui vous pourrez vous trouver de son efficacité pour les protéger de la variole, instruisez les et exhortez les à en user. Il faudra le faire plus particulièrement partout où vous hivernerez.

74

Comme il nous est impossible de prévoir de quelle manière vous serez reçu par ces gens, avec hospitalité ou avec hostilité, il est de même impossible de vous prescrire le degré exact de persévérance avec lequel il vous faudra poursuivre votre expédition. Nous estimons trop les vies de nos concitoyens pour les exposer à une probable destruction. Votre nombre suffira à vous protéger contre l'opposition non autorisée d'individus ou de petits groupes ; mais si une force supérieure, autorisée ou non par une nation, devait être déployée contre votre futur passage, avec l'inflexible détermination de l'empêcher, il vous faudrait cesser de le poursuivre davantage, et retourner. En vous perdant, nous perdrons aussi les informations que vous auriez acquises. En revenant sans dommage avec elles, vous nous permettriez de renouveler la tentative avec des moyens plus appropriés. Nous laissons donc à votre discrétion le degré de danger que vous pouvez affronter, et le point auquel vous devriez abandonner la partie ; nous vous disons seulement que nous souhaitons vous voir agir en pensant à votre sécurité, et ramener votre détachement sain et sauf, même si vous deviez le faire avec moins d'informations.

Suivent des considérations sur l'itinéraire à suivre et le commerce des fourrures par une voie plus rapide que celle des circumnavigations du temps.

À votre arrivée sur la côte du Pacifique, efforcez-vous de savoir s'il se trouve à votre portée quelque port fréquenté par les vaisseaux de mer de quelque nation, et de renvoyer par mer deux de vos gens dignes de votre confiance, afin qu'ils jugent si elle semble praticable, avec une copie de vos notes : et si votre sentiment était que le retour de votre détachement par la même route était éminemment périlleux, embarquez-le alors au complet, et revenez par mer, soit par la route du cap Horn, soit par celle du cap de Bonne-Espérance, comme vous pourrez. Comme vous serez alors sans argent, vêtements ni provisions, efforcez-vous d'user pour les obtenir du crédit des États-Unis : à cette fin vous serez munis de lettres de crédit ouvertes [...].

Si vous jugez plus sûr de revenir par la route de l'aller, après avoir envoyé deux de vos gens par mer, ou avec votre détachement au complet, si vous ne trouvez moyen de vous embarquer, n'hésitez pas, et faites lors de votre retour des observations qui puissent servir à compléter, corriger ou confirmer celles obtenues lors de l'aller.

La lettre se termine en précisant la conduite à tenir « *on the accident of your death* » : Lewis désignera son successeur et l'investira des pouvoirs dont il disposait.

Letters of the Lewis and Clark expedition, éd. Donald Jackson, Urbana, Illinois University Press, 1978, t. I, p. 61-65.

Seignelay : des instructions à la relation

Fils de Colbert, le marquis de Seignelay part pour l'Italie en 1671, muni d'instructions rédigées par le puissant ministre d'État : le plan de son récit obéira docilement à des consignes que J. Stagl juge « *atrocious* » (*A History of Curiosity. The Theory of Travel, 1550-1800*, voir p. 738, n. 160).

J'ai cru que je satisferais avec plus d'exactitude à l'instruction⁶ qui m'a été donnée sur mon voyage d'Italie, si je la séparais en deux parties :

Qu'il fallait, dans la première, écrire avec soin ce que je verrais tous les jours, et dans la seconde, ce que j'apprendrais de considérable pour le gouvernement des différents États par lesquels je passerais.

Pour satisfaire à la première partie, j'ai fait un journal où j'ai mis jour par jour ce que j'ai vu de curieux ou de beau dans les lieux où j'ai passé, soit pour les peintures, les tableaux ou les statues, soit pour les palais, les églises, les maisons particulières ou publiques, et généralement pour toutes sortes de bâtiments anciens ou modernes, y ayant remarqué avec soin tout ce que j'ai cru me pouvoir donner un bon goût de l'architecture ou de la peinture.

Quant à la seconde partie de mon instruction, comme elle consiste en raisonnement, puisqu'elle regarde la connaissance particulière des États et des villes par lesquels je suis passé ; qu'elle consiste encore à savoir les intérêts des princes qui les possèdent, leurs maisons, leurs alliances, la forme de leurs gouvernements, la connaissance exacte des républiques, de leur force ou de leur conseil, je me suis informé avec soin sur les lieux de tout ce qui pouvait m'en instruire ; et après en avoir pris les connaissances les plus certaines qu'il m'a été possible, j'en ai composé, en suivant les points de mon instruction, la seconde partie de la relation que je vous fais de mon voyage.

Relation du voyage du marquis de Seignelay en Italie, éd. P. Clément, Paris, Didier et Cie., 1867, p. 105-106 (cf. BnF, ms. Mélanges Colbert, vol. 84).

6 Texte des instructions de Colbert dans *Relation du voyage du marquis de Seignelay en Italie [...]*, éd. P. Clément, Paris, Didier et Cie., 1867, p. 95-103. Seignelay ne fait que les condenser et les réorganiser.

Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages

Regrettant, comme l'avait fait Rousseau dans son deuxième *Discours*, l'absence de philosophes-voyageurs, Bernardin de Saint-Pierre a bien perçu les difficultés que doit surmonter l'auteur d'une relation quand il entreprend de décrire un paysage. Son providentialisme est moins absolu que dans ses *Harmonies de la nature* et il célèbre la terre natale en un temps où les voyageurs (Goldsmith, Boswell) aiment à se dire « citoyens du monde ».

Il est assez singulier qu'il n'y ait eu aucun voyage publié par ceux de nos écrivains qui se sont rendus les plus célèbres dans la littérature et la philosophie. Il nous manque un modèle dans un genre si intéressant, et il nous manquera longtemps, puisque messieurs de Voltaire, d'Alembert, de Buffon et Rousseau ne nous l'ont pas donné. Montaigne et Montesquieu avaient écrit leurs voyages qu'ils n'ont pas fait paraître⁷. On ne peut pas dire qu'ils aient jugé suffisamment connus les pays de l'Europe où ils avaient été, puisqu'ils ont donné tant d'observations neuves sur nos mœurs, qui nous sont si familières. Je crois que ce genre si peu traité est rempli de grandes difficultés. Il faut des connaissances universelles, de l'ordre dans le plan, de la chaleur dans le style, de la sincérité, et il faut parler de tout. Si quelque sujet est omis, l'ouvrage est imparfait ; si tout est dit, on est diffus, et l'intérêt cesse.

76

L'auteur mentionne ensuite « des voyageurs estimables » : Addison, Chardin, l'abbé de Choisy, Tournefort, Lahontan, Léry.

Il y a des voyageurs qui n'ont qu'un objet, celui de rechercher les monuments, les statues, les inscriptions, les médailles, etc. S'ils rencontrent quelque savant distingué, ils le prient d'inscrire son nom et une sentence sur leur *album*. Quoique cet usage soit louable, il conviendrait mieux, ce me semble, de s'enquérir des traits de probité, de vertu, de grandeur d'âme, et du plus honnête homme de chaque lieu ; un bon exemple vaut bien une belle maxime. Si j'eusse écrit mes voyages du Nord, on eût vu sur mes tablettes les noms de Dolgorouki, de Munich, du Palatin de Russie Czartorinsky, de Duval, de Taubenheim⁸, etc. J'aurais parlé aussi des monuments, surtout de ceux qui servent à l'utilité publique, comme l'arsenal de Berlin, le corps des cadets de Pétersbourg, etc. Quant aux antiquités, j'avoue qu'elles me donnent des idées tristes. Je ne vois dans un arc de triomphe qu'une preuve de la faiblesse d'un homme : l'arc est resté, et le vainqueur a disparu.

7 Meunier de Querlon venait de retrouver le *Journal de voyage en Allemagne et en Italie* de Montaigne, qu'il éditera en 1774. On connaissait l'existence des *Voyages* de Montesquieu, mais ils ne seront pas publiés avant 1894.

8 Duval est un joaillier suisse de Saint-Pétersbourg ; les autres ont été les protecteurs de l'auteur.

Je préfère un cep de vigne à une colonne, et j'aimerais mieux avoir enrichi ma patrie d'une seule plante alimentaire que du bouclier d'argent de Scipion.

À force de nous naturaliser avec les arts, la nature nous devient étrangère ; nous sommes même si artificiels que nous appelons les objets naturels des *curiosités* et que nous cherchons les preuves de la divinité dans les livres. On ne trouve dans ces livres (la révélation à part) que des réflexions vagues et des indications générales de l'ordre universel : cependant pour montrer l'intelligence d'un artiste, il ne suffit pas d'indiquer son ouvrage, il faut le décomposer. La nature offre des rapports si ingénieux, des intentions si bienveillantes, des scènes muettes si expressives et si peu aperçues, que qui pourrait en offrir un faible tableau à l'homme le plus inattentif le ferait s'écrier : il y a quelqu'un ici !

L'art de rendre la nature est si nouveau que les termes mêmes n'en sont pas inventés. Essayez de faire la description d'une montagne de manière à la faire reconnaître : quand vous aurez parlé de la base, des flancs et du sommet, vous aurez tout dit. Mais que de variété dans ces formes bombées, arrondies, allongées, aplaties, cavées, etc. Vous ne trouvez que des périphrases. C'est la même difficulté pour les plaines et les vallons. Qu'on ait à décrire un palais, ce n'est plus le même embarras. On le rapporte à un ou à plusieurs des cinq ordres : on le subdivise en soubassement, en corps principal, en entablement ; et dans chacune de ces masses, depuis le socle jusqu'à la corniche, il n'y a pas une moulure qui n'ait son nom.

Il n'est donc pas étonnant que les voyageurs rendent si mal les objets naturels. S'ils vous dépeignent un pays, vous y voyez des villes, des fleuves et des montagnes, mais leurs descriptions sont arides comme des cartes de géographie : l'Hindoustan ressemble à l'Europe. La physionomie n'y est pas. Parlent-ils d'une plante ? Ils en détaillent bien les fleurs, les feuilles, l'écorce, les racines ; mais son port, son ensemble, son élégance, sa rudesse ou sa grâce, c'est ce qu'aucun ne rend. Cependant la ressemblance d'un objet dépend de l'harmonie de toutes ses parties, et vous aurez la mesure de tous les muscles d'un homme que vous n'auriez pas son portrait.

Si les voyageurs en rendant la nature pèchent par défaut d'expressions, ils pèchent encore par excès de conjectures. J'ai cru fort longtemps sur la foi des relations que l'homme sauvage pouvait vivre dans les bois. Je n'ai pas trouvé un seul fruit bon à manger dans ceux de l'Ile de France ; je les ai goûtés tous au risque de m'empoisonner. Il y avait quelques graines d'un goût passable, en petite quantité, et dans certaines saisons on n'en eût pas ramassé pour le déjeuner d'un singe.

Bernardin de Saint-Pierre montre par d'autres exemples que l'homme, « né pour la société », ne saurait subsister dans une économie de cueillette.

Les voyageurs pèchent encore par un autre excès. Ils mettent presque tous leur bonheur hors de leur patrie. Ils font des descriptions si agréables des pays étrangers qu'on en est, toute la vie, de mauvaise humeur contre le sien. [...]

78 Je préférerais de toutes les campagnes celle de mon pays, non pas parce qu'elle est belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant qu'aucune fortune ne saurait donner et qu'aucun pays ne peut tendre. Où sont ces jeux du premier âge, ces jours si pleins sans prévoyance et sans amertume ? La prise d'un oiseau me comblait de joie. Que j'avais de plaisir à caresser une perdrix, à recevoir ses coups de bec, à sentir dans mes mains palpiter son cœur et frissonner ses plumes ! heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut aimable, et la prairie où il courut, et le verger qu'il ravagea ! Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel, asile saint ! Que de voyageurs reviennent sans trouver de retraite ! De leurs amis, les uns sont morts, les autres éloignés, une famille est dispersée, des protecteurs ... Mais la vie n'est qu'un petit voyage, et l'âge de l'homme un jour rapide. J'en veux oublier les orages pour ne me ressouvenir que des services, des vertus et de la constance de mes amis. Peut-être ces lettres conserveront leurs noms et les feront survivre à ma reconnaissance. Peut-être iront-elles jusqu'à vous, bons Hollandais du Cap ! Pour toi, Nègre infortuné qui pleure sur les rochers de Maurice⁹, si ma main, qui ne peut essuyer tes larmes, en fait verser de regret et de repentir à tes tyrans, j'y ai fait fortune.

À Paris, ce premier janvier 1773.

Voyage à l'île de France (1773), lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages » ; *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

9 Sur la lettre XII, « Des noirs », voir *infra*, p. 443.

ÉCRIRE

Contre la rhétorique : trois navigateurs

Absence (fréquente) de formation scolaire, rudesse de la vie sur les navires, existence tout entière consommée par le voyage : autant de raisons pour les gens de mer de recourir à l'*excusatio propter infirmitatem* qui justifiera le manque d'apprêt dans leurs relations.

William Dampier

Pour le style, on ne doit pas espérer qu'un homme de mer se pique de politesse. Quand je serais capable d'écrire poliment, je ne me soucierais guère de le faire dans un ouvrage de cette nature. À la vérité j'ai souvent évité de parler marine en faveur de ceux à qui ces termes pourraient être inconnus ou paraître choquants ; et c'est une chose que les gens du métier auront de la peine à me pardonner. Avec tout cela, les premiers trouveront peut-être que je n'ai pas eu assez de complaisance pour eux, puisque je n'ai pas laissé de retenir plusieurs termes de marine. J'avoue que je n'ai du tout point été scrupuleux en cela ni par rapport aux uns, ni par rapport aux autres ; persuadé que je suis que si je parle intelligemment, il n'importe guère de quelle manière je m'exprime.

Nouveau voyage autour du monde, Rouen, R. Machuel, 1715, t. I, Préface.

Louis-Antoine de Bougainville

Avant que de commencer le récit de l'expédition qui m'a été confiée, qu'il me soit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amusement : c'est surtout pour les marins qu'elle est faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe n'offre pas la ressource de voyages de mer faits en temps de guerre, lesquels fournissent des scènes intéressantes pour les gens du monde. Encore si l'habitude d'écrire avait pu m'apprendre à sauver par la forme une partie de la sécheresse du fond ! Mais, quoique initié aux sciences dès ma plus tendre jeunesse, où les leçons que daigna me donner M. d'Alembert me mirent dans le cas de présenter à l'indulgence du public un ouvrage sur la géométrie, je suis maintenant bien loin du sanctuaire des sciences et des lettres ; mes idées et mon style n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante et sauvage que je mène depuis douze ans. Ce n'est ni dans les forêts du Canada, ni sur le sein des mers, que l'on se forme à l'art d'écrire, et j'ai perdu un frère dont la plume, aimée du public, eût aidé à la mienne.

Voyage autour du monde, Paris, Saillant, 1771, Discours préliminaire, fin.

James Cook

Dans l'introduction au récit de son deuxième voyage, avant même ce qui peut paraître comme une protestation d'humilité, Cook a désigné clairement la cible : l'édition du *Journal* de son premier voyage, faite par John Hawkesworth sur ordre de l'Amirauté (1773), et dont il désapprouve les interventions. Évoquant les voyages précédents (dont le sien) pour « faire des découvertes dans l'hémisphère austral », il a fait observer : « Il y a deux erreurs dans la description qu'on a faite de Sainte-Hélène dans mon premier Voyage : les habitants sont loin de traiter de gaîté de cœur avec cruauté leurs esclaves, et ils ont, depuis plusieurs années, des voitures à roues et des hottes ».

80



Ill. 2. « Le capitaine James Cook », dans James Cook,
Voyage dans l'hémisphère austral [...], 1778

Comme je vais partir pour une troisième expédition, je laisse cette relation à quelques amis qui, en mon absence, ont bien voulu se charger de corriger les feuilles.

On a cru qu'il serait mieux de faire le récit en mon nom, qu'en celui d'une autre personne, d'autant plus que le but de cet ouvrage est d'instruire, et non pas simplement d'amuser : on a jugé que la candeur et la fidélité suppléeraient au manque d'ornements.

Je finirai cette introduction en priant le lecteur d'excuser les inexactitudes de style qu'on trouvera, sans doute en grand nombre, dans la relation suivante. On doit se souvenir que c'est la production d'un homme qui n'a pas eu une longue éducation dans les écoles, mais qui a été toujours en mer dès sa jeunesse : quoique avec l'aide de ses amis, il ait passé par tous les états d'un marin, depuis celui d'apprenti mousse, dans le commerce du charbon de terre, jusqu'au poste de capitaine dans la Marine royale, il n'a pas eu occasion de cultiver les lettres. Le public ne doit donc point attendre de moi l'élégance d'un bon écrivain, ou l'art d'un littérateur de profession ; mais j'espère qu'on me regardera comme un homme simple et rempli de zèle, qui consacre ses forces au service de son pays, et qui tâche de raconter ses expéditions le mieux qu'il lui est possible.

Dans la rade de Plymouth, le 7 juillet 1776.

Voyage dans l'hémisphère austral [...], trad. J.-B. Suard, Paris, 1778, t. I, xxiv-xxvi.

La Barbinais le Gentil : décrire une tempête

L'auteur écrit alors que les ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles ont vu fleurir des descriptions topiques de tempêtes (dont beaucoup puisent au modèle virgilien d'*Énéide*, chant I), dans les relations de grands voyages océaniques comme dans la littérature romanesque de l'âge baroque. Sur la fortune du thème, voir le chap. « Les rituels de la tempête en mer » dans Normand Doiron, *L'art de voyager*, Sainte-Foy, Presses de l'université Laval/Paris, Klincksieck, 1995, p. 163-175. La Barbinais le Gentil n'oublie pas de sacrifier au passage – revanche de son effroi de voyageur – à cet autre *topos* : la terreur qui s'empare des gens de mer dans le danger.

Ceux qui se mêlent de faire des descriptions de tempêtes les font toujours selon leur imagination, et presque jamais selon la réalité. Une tempête est un accident au-dessus de toute expression. Je n'entreprendrai point, Monsieur, de vous décrire ce qui nous arriva cette fatale nuit. J'eus l'imagination si vivement frappée de l'horreur du péril, qu'il ne me reste plus aujourd'hui qu'une idée confuse des circonstances du péril même. Des voiles emportées par le vent, un vaisseau devenu le jouet d'une mer affreuse, un vent qui nous emportait du midi au septentrion et du septentrion au midi, une mer enflammée, dont les flots en courroux couvraient notre vaisseau et semblaient lui causer mille abîmes profonds, n'est-ce pas là à peu près ce que dirait un orateur ou un poète ? Cependant toutes ces pompeuses

descriptions ne dépeignent qu'imparfaitement l'horreur d'une tempête ; c'est l'effort ou le jeu d'un esprit qui rappelle à soi, et qui joint un nombre d'idées affreuses et qui force son imagination à dévorer ce que ces idées lui représentent. Souvent cette imagination, qui est plus vive dans les uns que dans les autres, a engagé des voyageurs à décrire des tempêtes avec des hyperboles si outrées qu'elles produisaient un effet contraire à l'intention de l'auteur. Je me souviens à cet effet d'une description que fait un auteur espagnol¹⁰ (l'hyperbole est la figure favorite de cette nation). Tantôt les flots, disait-il, s'élevaient jusqu'au ciel, et semblaient vouloir éteindre le feu brillant des étoiles : nous appréhendions tous que notre vaisseau ne fût la victime de cette guerre, et que le feu ne détruisît ce que les flots avaient jusque-là respecté ; tantôt la mer ouvrait mille gouffres profonds, et nous apercevions déjà de près la mort assise au pied du trône de Pluton. Je perds de vue la tempête, et je m'attache uniquement à l'hyperbole. La mort, Pluton, et les étoiles m'occupent plus que le danger où se trouve l'orateur.

82

Il faudrait, pour bien décrire une tempête, laisser à part, s'il était possible, les flots, la mer et les vents, et décrire seulement ce qui se passe dans le cœur de ceux qui sont dans l'horreur et dans la crainte d'un naufrage prochain. Tant que le danger de périr ne fut pas évident, je fus dévot, et priai Dieu de tout mon cœur ; mais aussitôt que j'aperçus une espèce de désespoir sur le visage de nos pilotes les plus hardis, mon âme sembla se séparer de mon corps ; et il ne me resta plus qu'une manière de penser confuse, qui ne pouvait s'appeler pensée : plus d'imagination, plus de réflexion sur le péril. Je conclus aujourd'hui que l'homme peut vivre quelquefois sans âme, s'il est vrai que l'âme s'agite à l'occasion des mouvements du corps, de même que le corps éprouve des mouvements à l'occasion des agitations de l'âme. Je devins comme insensible, et dussiez-vous me considérer comme un poltron, je vous dirai que l'excès de ma crainte me mit hors d'état de rien craindre. Je vous avouerai encore une autre faiblesse. La prédiction de mon astrologue chinois qui me menaça du naufrage avant que de partir, revint dans mon esprit, et quoiqu'il me restât encore assez de raison pour éloigner cette idée, néanmoins ce fut un tourment pour moi que d'avoir sans cesse à combattre contre mon imagination.

La tempête dura 15 heures. Les vents firent sept fois le tour du compas. Nos manœuvres furent brisées, et nous fûmes successivement sur l'eau et dessous l'eau.

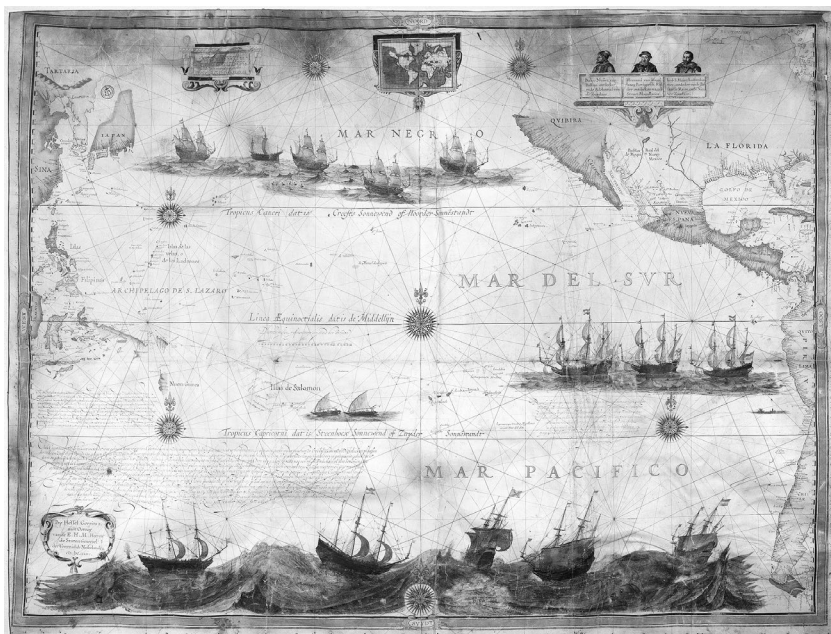
Le 12 à 8 heures du matin, le vent cessa d'être violent, et la mer d'être agitée. Le calme rappela mes esprits, mais je fus fort étonné de me sentir meurtri dans tous les endroits de mon corps. J'avais à la vérité une idée confuse, qu'il m'était arrivé quelque accident fâcheux pendant la nuit, mais cette idée était, comme je vous dis, fort confuse, et me paraissait un songe. Il me sembla me souvenir que par les

10 Don Luis de Gongora.

mouvements irréguliers du vaisseau, une cage pleine de cent poules ou plus, avait longtemps roulé d'un bord à un autre, et que j'en avais une fois soutenu le poids avec les pieds en m'appuyant sur les bords du vaisseau. Une personne charitable m'avait retiré de cette peine dans le temps que je n'en avais moi-même plus la force. Je n'avais rien senti pendant la tempête, mais à peine fut-elle cessée que ma douleur devint sensible : ce qui prouve fort encore le système de l'union réciproque qui est entre le corps et l'âme. Je suis même persuadé que la peur et le courage peuvent produire les mêmes effets ; car il arrive souvent que dans la chaleur d'un combat, un brave soldat ne sent point de douleur à la perte d'un bras, ou d'une jambe, de même que dans une tempête la peur ôte le sentiment des maux qui arrivent, parce que dans l'une et l'autre occasion l'âme se porte au dehors et ne fait plus attention sur ce qui se passe au dedans du corps.

Nos matelots avaient eu soin dès le commencement de la tempête d'empêcher leurs âmes d'abandonner leurs corps, et de les fixer par de fréquentes rasades : ils étaient presque tous ivres et hors d'état d'obéir aux ordres qu'on leur donnait. Un Épicurien leur donnerait des louanges d'avoir pris des préservatifs contre la frayeur : je les louerais peut-être aussi, si leur ivresse n'avait pas augmenté le péril, et ne les avait mis hors d'état de nous secourir.

*Nouveau Voyage autour du monde [...], Paris, François Flahault, t. III, 1727,
p. 100 sq.*

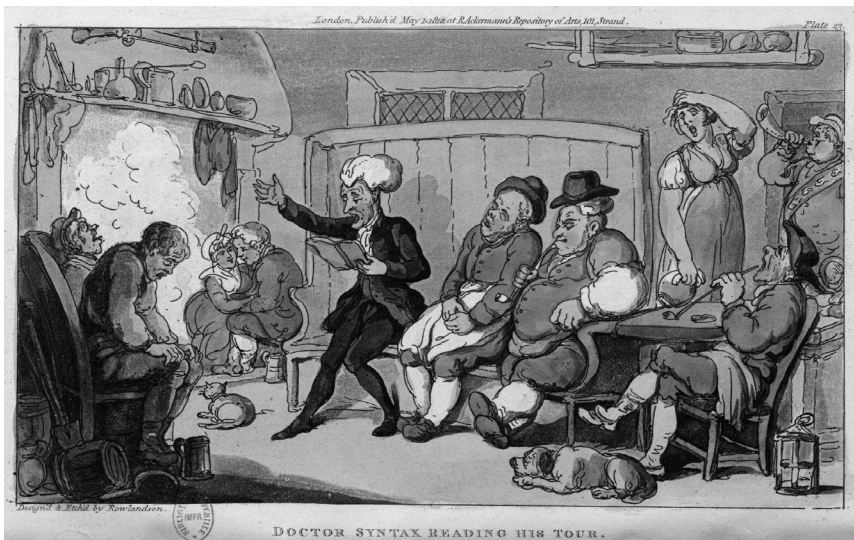


Ill. 3. Hessel Gerritsz, « Mar del Sur. Mar Pacifico », 1622
[Navires en proie à la tempête dans l'océan Pacifique]

Samuel Johnson, sur les livres de voyage (1760) : limites du témoignage

Son expérience du voyage est tardive et, somme toute, limitée : le célèbre tour en Écosse avec J. Boswell (1773) et un bref séjour parisien avec ses amis, les époux Thrale, en 1775. Mais S. Johnson a été témoin de l'engouement de ses compatriotes pour la pratique et la littérature viatiques ; il a écrit de nombreuses recensions de relations et son roman exotique *Rasselas* exploite cette expérience. Il est donc à même de jeter un regard averti sur cette littérature, sur laquelle il n'exprime pas un point de vue constant. Les réflexions qui suivent doivent beaucoup à James Howell, *Instructions for Forreine Travell*, 1642 (chap. XIV à XVII). Écrits de S. Johnson sur le voyage et sa pratique : au texte ci-dessous, ajouter « Advice to travellers », dans *A Journey to the Western Islands* (Oxford, Clarendon Press, 1985), ainsi que les textes et références réunis dans *Boswell's Life of Johnson*, éd. G. Birkbeck Hill et L.F. Powell (Oxford, Clarendon Press, 1964, t. III, Appendix 2, « Johnson's travels and love of travelling », p. 449-460).

84



Ill. 4. Tomas Rowlandson, « Doctor Syntax lisant son récit à l'auberge », dans W. Combe, *The Tour of Doctor Syntax*, 1812

Il faut admettre, je crois, que peu de livres déçoivent autant le lecteur que les relations de voyages. Une partie de l'humanité est naturellement curieuse de connaître les sentiments, les mœurs et la condition de l'autre ; et chaque esprit qui a le loisir ou le pouvoir d'étendre son regard, doit être désireux de savoir selon quelle proportion la Providence a réparti entre les différentes nations du globe les bienfaits de la nature ou les avantages de l'art.

Ce désir général fournit aisément de lecteurs tout livre dont on peut attendre du profit. Celui qui s'aventure sur des côtes inconnues ou celui qui décrit des contrées lointaines est toujours salué comme un homme qui a œuvré pour le plaisir des autres, et qui peut élargir nos connaissances et redresser nos opinions ;

mais une fois le volume ouvert, on ne trouve que des considérations générales sans idée distincte derrière elles, ou des énumérations si minutieuses que bien peu sont capables de les lire avec plaisir ou profit.

Chaque écrivain de voyage devrait considérer que, comme tout autre auteur, il entreprend d'instruire ou de plaire, ou de mêler le plaisir à l'instruction. Celui qui instruit doit offrir à l'esprit quelque chose à imiter ou à éviter ; celui qui plaît doit offrir à son lecteur de nouvelles images, et le rendre capable d'établir une comparaison entre son état et celui des autres.

La plus grande partie des voyageurs ne dit rien, parce que leur méthode de voyager ne les fournit de rien qui mérite d'être dit. Celui qui arrive dans une ville la nuit, l'examine le lendemain matin, s'empresse d'aller en un autre lieu, et juge des mœurs des habitants par le traitement qu'il a reçu en son auberge, peut bien se plaire pour quelque temps à un rapide changement de scènes, et à un vague souvenir des palais et des églises ; il peut réjouir son œil de la diversité des paysages, et régaler son palais de la succession des vins ; mais qu'il lui soit permis de se contenter lui-même sans s'appliquer à déranger autrui. Pourquoi devrait-il tenir mémoire d'excursions dont on n'a rien à apprendre, ou faire étalage d'un savoir qu'on ne pourrait jamais atteindre sans quelque pouvoir d'intuition inconnu des autres mortels ? Certains de ceux qui encomrent le monde de leurs itinéraires n'ont d'autre propos que de décrire la face du pays ; ceux qui se tiennent oisifs chez eux et sont curieux d'apprendre ce que l'on fait ou dont on souffre dans les pays lointains pourront savoir de l'un de ces voyageurs qu'à un certain jour il s'est mis en route tôt avec la caravane et que dans la première heure de marche, il vit dans la direction du sud une colline couverte d'arbres, traversa ensuite une rivière qui se dirigeait d'une course rapide vers le nord, mais qui est probablement à sec dans les mois d'été ; qu'une heure plus tard il vit sur sa droite quelque chose qui, à distance, lui parut être un château avec des tours, mais dont il découvrit plus tard que ce n'était qu'un roc escarpé ; qu'il s'engagea ensuite dans une vallée où il vit plusieurs grands arbres en fleurs, arrosée par un ruisseau non marqué sur les cartes, et dont il lui fut impossible d'apprendre le nom ; que la route devenait ensuite de plus en plus pierreuse et le sol inégal ; qu'il observa parmi les collines de nombreuses cuvettes ravinées par des torrents ; qu'on lui dit que la route n'était praticable qu'une partie de l'année ; que plus loin ils trouvèrent les restes d'un édifice qui fut peut-être autrefois une forteresse pour garder le passage ou dissuader les voleurs, dont les habitants ne peuvent aujourd'hui dire autre chose que ce lieu est hanté par les fées ; qu'ils allèrent dîner au pied d'un rocher et suivirent le reste du jour les bords d'une rivière, dont la route s'écartait vers le soir, pour les conduire en vue d'un village qui fut jadis une ville considérable, mais qui ne put leur procurer ni vivres satisfaisants ni logis commode.

C'est faire passer le lecteur du chaud au froid, par monts et par vaux, sans incidents, sans réflexion ; et, s'il obtient sa compagnie pour un autre jour, il le laissera à nouveau partir au soir fatigué d'une semblable succession de rochers et de cours d'eau, de montagnes et de ruines.

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971.

86

Tel est le style commun de ces faiseurs d'entreprise qui visitent des contrées sauvages et vont parmi la solitude et la désolation ; l'un passe un désert et dit qu'il est sablonneux ; l'autre traverse une vallée et la trouve verte. Il en est d'autres, de sensibilité plus délicate, qui ne voyagent que parmi les palais italiens, et amusent le gentil lecteur de catalogues de peintures ; qui entendent la messe en des églises magnifiques, et font le décompte des bigarrures du pavement. Et il en est cependant d'autres qui, dédaigneux des bagatelles, copient des inscriptions élégantes et grossières, anciennes et modernes, et font dans leurs livres le relevé des murs de chaque édifice, sacré ou civil. Celui qui lit ces livres doit trouver en son travail sa seule récompense ; car il ne trouvera rien qui pourra arrêter son attention ou que sa mémoire pourra retenir¹¹.

Celui qui voudrait voyager pour le divertissement des autres devrait se rappeler que le grand objet digne de remarque est la vie humaine. Chaque nation a quelque chose de particulier dans ses manufactures, ses ouvrages de génie, sa médecine, son agriculture, ses coutumes et sa police. Seul voyage utilement celui qui rapporte quelque chose dont son pays peut tirer profit ; qui procure ce qui lui faisait défaut ou adoucit ce qu'il avait de mal, qui met ses lecteurs à même de comparer leur condition à celle des autres, de l'améliorer si elle est pire et de l'apprécier si elle est meilleure¹².

The Idler, 97 (*Universal Chronicle*, samedi 23 février 1760), dans S. Johnson, *The Yale Edition of the Works*, t. II, New Haven, Yale University Press, 1958, p. 298-300.

11 Autres réflexions désabusées dans une lettre à Mrs Thrale (12 août 1773), écrite à la veille du voyage en Écosse avec Boswell (*Letters of Samuel Johnson*, éd. R.W. Chapman, Oxford, Clarendon Press, 1963, t. I, p. 340).

12 S. Johnson reprendra l'idée dans *A Journey*, éd. cit., p. 138. Chaque voyage a ses avantages. Si le passager visite des pays meilleurs que le sien, il peut apprendre à l'améliorer, et si la fortune le conduit vers de moins bons, il apprendra à l'apprécier (« *All travels has its advantages. If the passenger visits better countries, he may learn to improve his own, and if fortune carries him to worse, he may learn to enjoy it.* »).

Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?

Même lorsque le voyageur ne paraît pas mettre l'écriture au centre de ses préoccupations, il lui faut effectuer un choix délicat : quel moule retenir pour communiquer son expérience ? La « littérature de voyage » recouvre des formes très diverses dont les colloques s'appliquent périodiquement à dresser l'inventaire (voir Bibliographie).

Il y a deux manières d'écrire des voyages, savoir : en faisant un registre du voyage même, ou en en donnant les résultats. Dans le premier cas, c'est un journal, et on peut mettre dans cette classe tous les livres de voyages écrits en forme de lettres. Dans le second ce sont des espèces d'essais sur divers sujets. Presque tous les voyages modernes nous fournissent des exemples de la première méthode ; et les admirables essais de mon ami, le Professeur Symonds¹³, sur l'agriculture d'Italie, sont des échantillons de la dernière.

Il est assez indifférent qu'un homme qui a du génie adopte l'une ou l'autre méthode ; il sera dans tous les cas utile au public, ses instructions seront toujours intéressantes ; mais il est important pour des gens qui ne sont pas doués de talents éminents d'examiner le pour et le contre de ces deux méthodes.

La forme de journal a l'avantage d'inspirer un plus grand degré de confiance, et conséquemment est plus prépondérante. Un voyageur qui écrit ses observations de cette manière est dévoilé dès l'instant où il parle de choses qu'il n'a pas vues. Il ne lui est pas possible de faire des remarques étudiées ou travaillées sur des fondements peu solides. S'il ne voit que peu de choses, il ne saurait écrire que peu : s'il rencontre quelques occasions d'être bien informé, le lecteur le voit, et n'ajoute pas plus de foi à ses relations que les autorités dont il les tire paraissent le mériter : s'il passe dans un pays avec une rapidité qui ne lui permet pas d'en former un jugement, le lecteur le sait : s'il reste longtemps dans des places de peu d'importance pour des vues ou des affaires particulières, on s'en aperçoit, et ainsi le lecteur a la satisfaction d'être sûr qu'on ne lui en imposera ni involontairement, ni à dessein, au moins autant que la nature des choses peut l'admettre ; au lieu que l'autre méthode n'a point ces avantages.

Mais pour les balancer il se trouve d'un autre côté de grands inconvénients ; le principal, c'est la prolixité à laquelle un journal entraîne, cette méthode d'écrire la rendant presque inévitable. Elle occasionne nécessairement des répétitions du même sujet et des mêmes idées, et ce n'est pas sûrement un petit défaut d'employer une multitude de paroles pour exprimer ce qu'il serait possible de mieux dire en peu de mots. Une autre objection capitale, c'est que les sujets d'importance, au lieu d'être traités de suite, pour l'éclaircissement et la comparaison, ne sont donnés que par morceaux, sans ordre et sans raison ;

13 John Symonds (1730-1807) fournit de nombreux articles aux *Annals of Agriculture* d'A. Young.

manière qui diminue les effets d'un écrit et détruit la plus grande partie de son utilité.

Ce que l'on peut dire en faveur de la méthode de faire des essais sur les principaux objets que l'on a observés, ou de donner le résultat des voyages et non pas les voyages même, c'est que les sujets ainsi traités sont dans un état aussi parfait de clarté et de combinaison que peut les placer l'habileté de l'auteur ; la matière se présente avec beaucoup de force et d'effet. Une autre circonstance admirable dont elle est susceptible, c'est la brièveté ; car tous les détails inutiles étant élagués, le lecteur n'a plus devant les yeux que ce qui peut tendre à l'explication du sujet. Je n'ai pas besoin de faire mention de ses désavantages ; ils sont assez marqués par la description des avantages de la forme du journal ; car ce qui fait l'avantage de l'une est certainement un désavantage de l'autre.

Après avoir pesé le pour et le contre, je pense qu'il n'est pas impossible, dans la circonstance où je me trouve, de conserver les avantages des deux méthodes.

88

Ayant un objet principal en vue, l'agriculture, j'ai cru pouvoir en mettre chaque sujet en différents chapitres, en retenant tous les avantages que j'aurais pu tirer si je n'avais écrit que le résultat de mes voyages. Le lecteur pourra donc avoir toute la satisfaction dont est susceptible la forme d'un Journal, et trouver en même temps les observations que j'ai faites sur la surface des pays par lesquels j'ai passé, et sur les mœurs, les coutumes, les divertissements, les villes, les grands-routes, les châteaux, etc.

C'est dans cette vue que j'ai révisé mes remarques, et composé l'ouvrage que j'offre aujourd'hui au public.

Mais les voyages sur le papier ont leurs difficultés comme ceux que l'on fait à travers les rochers et les rivières. Quand j'eus tracé mon plan, et commencé à travailler, je rejetai, sans miséricorde, une infinité de petites circonstances qui n'avaient rapport qu'à moi, et de conversations avec différentes personnes, que j'avais écrites pour l'amusement de ma famille et de mes amis intimes. Un homme dont j'estime beaucoup le jugement, me fit des remontrances là-dessus, et me dit que j'avais entièrement gâté mon Journal, en en retranchant les passages qui plairaient davantage à la généralité des lecteurs ; en un mot, qu'il fallait que j'abandonnasse absolument l'idée d'un journal, ou que je le laissasse tel que je l'avais écrit. Pour traiter le public en ami, ajouta-t-il, laissez lui tout voir, et rapportez-vous en à sa candeur pour pardonner les petites imperfections. C'est ainsi qu'il raisonnait : « Soyez sûr, Young, que les remarques que vous écrivîtes dans le moment, sont plus dans le cas de plaire que ce que vous ferez avec réflexion, dans la vue d'obtenir de la réputation : ce que vous retrancherez sera ce qu'il y a de plus intéressant ; car vous vous laisserez guider par l'importance du sujet : et croyez-moi, cette considération ne plaît pas tant qu'une méthode aisée et simple de penser et d'écrire que pratiquent principalement tous les hommes quand ils

n'écrivent pas pour la presse. Vous êtes vous-même la preuve de ce que j'avance. Votre Tour d'Irlande (voulut-il bien me dire) est une des meilleures relations d'un pays que j'aie jamais lues, cependant il n'a pas eu de succès¹⁴. Pourquoi ? Parce que la plus grande partie de cet ouvrage est un journal de cultivateur qui, quelque bon qu'il puisse être à consulter, ne sera lu de personne. C'est pourquoi, si vous imprimez votre journal, publiez-le de manière qu'on puisse le lire ; ou rejetez entièrement cette méthode, et bornez vous à des dissertations. Souvenez vous des voyages du Dr – et de Me – dont il serait difficile de tirer une idée importante ; ils ont cependant été bien reçus ; et même les bagatelles de Baretti parmi les muletiers espagnols ont été lues avec avidité »¹⁵.

La haute opinion que j'ai du jugement de mon ami m'engage à suivre son avis ; en conséquence je me hasarde d'offrir au public mon *Itinéraire* tel qu'il a été écrit sur les lieux, en priant le lecteur de vouloir bien pardonner les trivialités qui pourront s'y trouver, et de ne pas oublier que le principal objet de mes voyages se trouve dans une autre partie de l'ouvrage, à laquelle il peut passer tout de suite, s'il veut s'occuper d'objets d'une nature plus importante.

Voyages en France [...], 2^e éd., Paris, Buisson, 1794, p. 17-24.

Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?

La relation par le savant allemand de son voyage en Sibérie (voir Notices) a fait l'objet en 1767 d'une « traduction libre » par M. de Keralio qui, dans l'Avertissement, justifie ainsi le parti adopté.

J'ai traduit cet ouvrage avec tant de liberté que je dois dire les raisons que j'ai eues de le faire ainsi. L'original est en quatre gros volumes in-8°. Je l'ai réduit à deux in-12. [...] Je crois pouvoir dire avec assurance que tout ce que j'ai supprimé aurait été pour nous très ennuyeux. L'auteur a donné à son ouvrage la forme sèche et désagréable de journal : afin d'éviter ce défaut, j'ai divisé ma traduction en chapitres, et laissé dans l'original les dates inutiles. Il rapporte scrupuleusement les noms de tous les hameaux, villages et bourgs où il a passé : cette exactitude géographique devait plaire aux Russes, pour qui, principalement, M. Gmelin écrivait ; elle peut être de quelque avantage aux officiers ou aux marchands qui voyagent en Sibérie, mais ne présenterait à la plupart des lecteurs français qu'une suite insupportable de sons extraordinaires pour eux, et peu leur

14 Le journal de son voyage en Irlande de 1776 lui ayant été dérobé, Young se résigna, en 1780, à publier les quatre volumes de son *Tour in Ireland* dépourvus des anecdotes et incidents consignés dans le journal. L'ouvrage ne fut pas réédité. L'ami pourrait être J. Symonds.

15 Baretti : Allusion à sa lettre du 15 octobre 1760, contenant une « *life of a muleteer* » (*A Journey from London to Genoa [...]*, London, T. Davies, 1770, t. II, 128-129) ou encore à la suivante, où le voyageur rapporte son dialogue avec un ânier. Sur G. Baretti, voir Notices.

importe si l'on trouve en Sibérie Bielakovskaia, et Otiaschkaia, et Schalasnhaia Krepost, et Orlovo Goroduschtche, et tant d'autres petits hameaux, qui selon l'usage du pays, changent quelquefois de nom. Le petit nombre de lecteurs que ces détails pourraient récréer trouveront à se satisfaire dans l'original, ou consulteront l'atlas russe.

M. Gmelin, qui est excusable de les avoir donnés, ne l'est point à l'égard de plusieurs autres dont il a rempli son journal ; il faut essayer avec lui les orages, les vents, les pluies, les neiges, et la date du jour ; il faut s'arrêter aux endroits où il dîne, où il soupe, où les chevaux mangent, où ils sont changés ; il faut compter dans les villes, les bâtiments publics, les boutiques, les chapelles, les églises dédiées à saint Nicolas ; dans les fonderies, tous les fourneaux et ustensiles de différentes espèces ; dans les salines, toutes les pièces, tous les instruments dont on y fait usage, quoique ils soient connus de tout le monde.

90

M. de Keralio s'applique ensuite à traduire scrupuleusement deux pages de l'original pour faire le lecteur juge.

Il y a peu de lecteurs assez patients pour soutenir deux gros volumes écrits de la sorte, et j'espère que les observations intéressantes de M. Gmelin, étant séparées de cet amas de circonstances futiles, n'en seront que plus agréables. J'ai conservé les noms et la situation des villes et rivières considérables, des grandes forêts, des longues chaînes de montagnes, des lacs remarquables par leur étendue ou la qualité de leurs eaux ; ceux de toutes les mines et fonderies, parce que leur nature et leur quantité peuvent faire juger de la richesse du pays ; tout ce qui peut concerner l'histoire naturelle (et l'ouvrage de Gmelin contient en ce genre des choses assez curieuses) ; enfin la description des mœurs et usages des habitants de la Sibérie.

Voyage en Sibérie [...], trad. libre de M. de Keralio, Paris, s.n., 1767, Avertissement.

Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes

En un développement brillant et informé, Moryson oppose l'expérience des voyageurs aux opinions des anciens et à certains systèmes modernes – la « théorie des climats » que vient de formuler Bodin –. Il termine par quelques proverbes relevés au cours de ses voyages. On n'a pas retenu, pour le français, les gloses de Moryson, sauf lorsqu'elles s'écartaient du sens généralement reçu.

On dit généralement des femmes italiennes : des pies à la porte, des saintes à l'église, des chèvres dans les jardins, des diables dans l'église, des anges dans la rue, des sirènes à la fenêtre. Sur Rome, ce vers proverbial :

In corte romana non vuol' pecora senza lana, Curia Romana non quarit ovem sine lana » [en cour de Rome, mouton sans laine est mal venu].

Par ces lettres S.P.Q.R., les anciens Romains signifiaient *Senatus Populus quae Romanum*, le Sénat et le peuple de Rome, qu'ils gravaient sur les portes de la ville. Mais quelqu'un l'interpréta *Stultus Populus Quaerit Romam*, c'est-à-dire les sots recherchent Rome. Ces vers aussi sont proverbiaux :

Roma vale, vidi satis est vidisse, revertar,

Cum leno, mætus scurra, cynedus ero.

[Adieu Rome, je t'ai assez vue, et je reviendrai quand je serai devenu lubrique, bouffon, ganyèmède et ruffian].

On dit de Gênes « *Mar' senza pesci, montagna senza legni, huomini senza fede, Donne senza vergogna, Mori bianchi, Genoa superba* », c'est-à-dire mer sans poisson, monts sans bois, hommes sans foi, femmes dévergondées, Mores blancs, c'est Gênes la fière. De Sienne, on dit qu'elle abonde en fontaines, en tours et en jolies femmes, soit, dans leur vulgaire : « *Siena di sei cose piena ; di torre e di campane, di scolari e di putane, di becchi e di ruffiani* » (Sienne est pleine de six choses : tours et cloches, écoliers et putains, cocus et ruffians). Les Siennois disent en proverbe qu'un étranger qui a bu une fois de la fontaine Brando doit toujours demeurer là (comme saisi par l'amour de la ville). Mais les Florentins les raillent, disant : « *Chi beve di Fonte Brando, diventa matto* » (qui boit à la fontaine Brando devient fou).

On dit des Florentins qu'ils font payer très cher la félonie, sont attentifs aux profits, ont des bras de fer (pour leur industrie) et des corps de fourmi (pour leur régime frugal). On dit communément d'eux : « *Chi disse Fiorentino, non disse burla, che di tre cose ti fanno dovitia. A Dio, a revederci, vuoi tu nulla* » (celui-là avait raison, qui parlant des Florentins les disait généreux de trois choses : Dieu te garde, porte-toi bien jusqu'au revoir, que veux-tu de moi ?). On dit vulgairement : « *I Bergamaschi hanno il parlar' grosso, et il far sottile* » (les Bergamasques ont le parler rude, mais la pratique subtile). Encore : « *il bianco e il nero* – c'est-à-dire le poivre et le coton – ont fait Venise riche. Également « *Il Podesta di Senegaglia comanda, e poi fa* (le maire de Senegaglia commande, puis exécute lui-même). On se moque de Modène en disant « *menar le orsi a Modena* » (conduire les ours à Modène). Encore « *Da la Marca Asini e pedanti famosi* » (les Marchians ont des pédants et des ânes fameux). Et on dit en vulgaire qu'un gros mensonge est un mensonge de la Marche. Quand je traversai hâtivement le vaste empire des Turcs, ignorant de leurs langues vulgaires, je n'ai jamais entendu de tels proverbes, ni pensé que les Turcs illettrés se torturent le cerveau avec ces sentences laconiques. Ce n'est que parmi les Italiens que j'ai entendu

ce proverbe en leur langue : « *In Cipro tre cose a buon mercato si danno : il sale, il zucchero e le putane* » (à Chypre trois choses sont bon marché : le sel, le sucre et les putains).

En France, on dit par proverbe « Qui fit Picard, il fit la hart ». « Pour pendre le Normand couard », dit le Picard. Un autre : « Qui fit François, il fit courtois ; qui fit Breton, il fit larron ». Pour faire reproche aux Normands, les Français les saluent par ces mots fabriqués : « Fla-va-gou-la-men », comme pour dire « Flatteur, vanteur, goulu, larron, menteur ».

Ils disent communément « Gascon, tête verte », soit prompt à se mettre en colère, « Bourguignon salé » : le reproche vient d'une étrange cruauté exercée contre une garnison de Bourguignons par les citoyens d'Aigues-Mortes qui, sous le règne de Charles VII, en 1422, chassèrent et tuèrent les Bourguignons qui tenaient garnison dans la ville, puis salèrent leurs corps dans un récipient de pierre qu'ils montrent encore aujourd'hui¹⁶.

92

Ils ont trois juridictions ou confréries qui paraissent jouir depuis longtemps de grands privilèges farfelus : la Basoche de Paris, les Cornards de Rouen, la Mère folle de Dijon.

Ils disent des villes : Paris la grande, Rouen la riche, Orléans la belle, Dijon la folle, Angers, basse ville, hauts clochers, riches putains, pauvres écoliers.

Ils disent communément : les badauds de Paris (les fous ou, comme nous disons les cockneys), les cornards de Rouen (la société ci-dessus), les guépins d'Orléans (le mot a quelque ressemblance avec le latin *vespa*, désignant ceux qui portent les cadavres pour être enterrés de nuit, mais le français peine à donner un sens précis à l'expression¹⁷), les copieux¹⁸ de La Flèche (pour leur habileté à plaisanter), « les faux témoins du Mans, quatorze pour un fromage », « les naïfs de Sologne, qui toujours se trompent à leur avantage » (comme si, sous couleur de simplicité, ils étaient extrêmement finauds).

De trois villes de Champagne : « les Greniers de Challans¹⁹ » (comme étant pleins de blé), « les caves de Reims » (celliers pleins de vins), « les bourses de Troyes » (pleines d'argent).

Ils disent communément « Il y a plus de Montmartre à Paris que de Paris à Montmartre ». L'expression « il y a » est ambiguë. Le sens trivial serait : la distance est plus grande de Montmartre à Paris que de Paris à Montmartre. Mais il vaut mieux comprendre « il y a plus de Montmartre dans Paris que de Paris

16 Épisode rapporté dans Dom Pacotte, *Annales d'Aigues-Mortes*, Montpellier, Firmin et Cabirou, 1878, p. 19.

17 Il l'est pourtant dans le 45^e devis des *Nouvelles Récréations* de Des Périers dont l'héroïne, une dame d'Orléans, est déclarée « guépine ».

18 *Ibid.*, devis 27 et 28.

19 Châlons-sur-Marne.

sur Montmartre, parce que presque toutes les maisons de Paris sont crépies avec du plâtre qu'on apporte chaque jour de Montmartre à Paris ».

Ceci encore : « À Montmartre il y a plus de putains que de vaches ; mais ôtez-en les nonnains, il y aura plus de vaches que de putains ». Puis « fromages d'Auvergne, angelots de Brie (une variété de fromage), andouilles de Troyes, saucisses de Pont-l'Évêque, chapons du Mans, moutarde de Dijon, pruneaux de Tours, marrons de Lyon, pain d'épices de Reims, raves du Limousin, pêches de Corbeil, pain de Gonesse.

Les Italiens disent que la manière des Français est de ne pas dire comme ils feront, de ne pas lire comme ils écrivent et de ne pas chanter selon la partition²⁰.

De l'Angleterre, on dit en général qu'elle est l'enfer des chevaux, le purgatoire des serviteurs et le paradis des femmes. Les Londoniens maudissent celui qui achète un cheval à Smithfield, engage un serviteur à Saint-Paul, épouse une femme hors de Westminster. Les Londoniens, et tous ceux qui entendent les cloches de Bow-bell²¹, sont appelés par dénigrement cockneys et mangeurs de toasts beurrés. On disait autrefois des gens du Kent qu'ils étaient *coués*, parce que commerçant avec les Pays-Bas, ils ne payaient jamais complètement ce qu'ils devaient, mais en laissaient toujours une partie impayée²². Les gens d'Essex sont appelés des veaux (qui abondent dans la région), ceux du Lancashire œufs de pie, qu'on peut leurrer avec une pomme rouge d'un seul côté. Trucs de Norfolk (habiles procéduriers), tourniquets d'Essex (si nombreux qu'ils lassent le voyageur), miles du Kent (pour leur longueur)²³. Les gens de Northumberland, habitués aux routes d'Écosse, sont tenus pour les plus fins cavaliers, tout comme ceux de Cornouailles, également excellents lutteurs et très actifs. Cloches et cornemuses du Lincolnshire, scones²⁴ du Devonshire, moutarde de Tewksbury, gâteaux de Banberry, fromage de Kings-Norten, couteaux de Sheffield, bière de Darby sont aussi passés en proverbe.

Je suis passé rapidement²⁵ par la frange d'Écosse qui borde l'Angleterre et n'ai aucune compétence en langue irlandaise, Je n'ai donc pu noter de proverbes en ces deux royaumes.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre I, chapitre III, p. 52-54.

20 « *As they prick* » : *to prick out*, copier de la musique.

21 Les cloches de l'église St-Mary-le-Bow, au cœur de Londres ; les *cockneys* sont, à l'origine, ceux qui étaient nés à portée du son de ces cloches.

22 Ils laissaient « une queue » chez l'épicier. Mais il est de cette épithète une autre application, faite à toute l'Angleterre : voir Hentzner, Anglais, p. 191.

23 Trois dictons réunis par la rime : « *Norfolke wyles, Essex tiles, Kentish miles* ».

24 Appelés ici « *whitepots* ».

25 En avril 1598.

Lettre XIV, datée du 14 août 1739, adressée de Venise à M. de Blancey, secrétaire général des États de Bourgogne et familier de l'auteur.

94

[...] Les récits sont plus exacts à peindre le bien et le mal que ne le sont les relations de voyages. MM. les voyageurs rarement quittent le ton emphatique en décrivant ce qu'ils ont vu, quand même les choses seraient médiocres ; je crois qu'ils pensent qu'il n'est pas de la bienséance pour eux d'avoir vu autre chose que du beau. Ainsi, non contents d'exalter des gredineries, ils passent sous silence tout ce qu'il leur en a coûté pour jouir des choses vraiment curieuses ; de sorte qu'un pauvre lecteur, n'imaginant que roses et que fleurs dans le voyage qu'il va entreprendre, trouve souvent à décompter et se voit précisément dans le cas d'un homme qui serait devenu amoureux d'une femme borgne, sur son portrait peint de profil. Ne croyez pas cependant par là que je veuille exagérer les peines du voyage, qui assurément ne sont rien moins qu'intolérables. La plus grande de toutes est d'être séparé des gens de sa connaissance ; mais je suis bien aise, puisque j'en trouve l'occasion, de décharger un peu ma bile contre les détails contenus dans les livres de voyages que j'ai actuellement sous les yeux, dans une partie desquels il n'y a pas un mot de vrai. Il en est de même de la plupart des idées générales que l'on se forme sur le bruit public. Par exemple, tout le monde dit : les auberges d'Italie sont détestables ; cela n'est pas vrai ; on est très bien dans les grandes villes ; [à la vérité, on est très mal dans les villages, mais] ce n'est pas merveille ; il en est de même en France. Mais ce qu'on ne dit pas, c'est que le pain, non pétri avec les bras, mais battu avec de gros bâtons, quoique fait avec de la farine blanche et très fine, est la plus détestable chose dont un homme puisse goûter ; j'en suis désolé. Pour le vin, je m'y fais tant bien que mal, en choisissant toujours celui qui est gros et fort âpre, par préférence au doux, qui ne peut être comparé qu'au pain, tant il est mauvais. Cependant les gens du pays le trouvent exquisissime, et c'est une chose à crever de rire que de voir les mines que font les dames en goûtant de nos vins de Champagne, et combien elles sont émerveillées de m'en voir avaler de grands traits mousseux.

On dit encore qu'on a tant qu'on veut la *cambiatura*²⁶ ; fausseté. Les surintendants des postes la donnent très difficilement, et il faut avoir à chaque poste des discussions qui ne finissent point. Le résultat de tout cela est qu'il

26 Mode de voyage avec la poste, les chevaux étant changés aux relais. Sur la *cambiatura*, voir Moryson, *An Itinerary [...]*, op. cit., t. III, l. II, chap. I, p. 58, J. Spon, *Relation de l'état présent de de la ville d'Athènes*, Lyon, L. Pascal, 1674, p. 45 et L. Schudt, *Italienreisen im 17. und 18. Jahrhundert*, Wien, Schroll-Verlag, 1959, p. 155.

faut payer la poste excessivement cher, et compter toujours, quand on a destiné une certaine somme à ce voyage-ci, qu'on dépensera le triple, encore que notre argent gagne en Italie ; car, outre l'article de la poste et des voiturins qui sont d'abominables canailles, il y a celui des auberges, plus chères qu'en France, quoiqu'on ne soupe jamais, et celui qu'on appelle la *buona mancia*, comme nous dirions la *bonne main*. Ce point ne finit pas ; pour la plus petite chose, vous êtes entouré de gens qui demandent pour boire ; même un homme avec qui on a fait un marché d'un louis trouverait fort singulier, après l'exécution, qu'on ne lui donnât qu'un écu de *bonne main*. Je m'en plains tous les jours aux gens du pays, qui se contentent de plier les épaules, en disant : *Poveri forestieri*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, *les étrangers sont faits pour être volés*. Quand j'aurai un peu plus de pratique de la langue du pays, je mettrai bon ordre à ce que cela n'arrive plus. Enfin je ne finirais pas, si je voulais blâmer toutes les erreurs où l'on est sur ce voyage, et qui ne sont pas mieux fondées que la jalousie des Italiens, ou la captivité de leurs femmes ; mais cette préface n'est déjà que trop longue.

Lettres sur l'Italie, éd. R. Colomb et préface Y. Bézard, Dijon, Darantière, 1928, t. I, livre XIV, p. 121-123.

Joseph Hall : le voyage parodique

Mundus Alter et Idem propose en 1605, sous la fiction d'un voyage dans le continent austral, des images d'un « monde renversé », un thème très goûté de la littérature des XVI^e-XVII^e siècles (et au-delà). Les vices y sont tenus pour vertus cardinales : J. Hall, qui vient d'être ordonné en 1603, abandonne une carrière de poète latin pour développer une œuvre de théologien, de prédicateur et de moraliste. L'érudition et la fantaisie géographiques s'y donnent libre cours et J. Hall produit même plusieurs cartes de son univers.

Chapitre I Le site de Crapulia

Crapulia²⁷ est une grande et splendide région, bordée au nord par l'Océan éthiopien, à l'est par Loçania²⁸ et Viraginia²⁹, au sud par Moronia Felix³⁰ et à l'ouest par le marécage Tryphonien³¹, que les géographes modernes situent d'ordinaire

27 *Crapula* : excès de vin. Voir Pline, livre XXI, chap. II.

28 Espagnol *loçania*, luxure. Sur la réunion de la luxure et du vin, voir Térence, *Eunuque*, livre DCCXXXII ; Érasme, *Adages*, t. II, 521-522.

29 J. Hall consacre son livre III à *Viraginia*, « Lands of women ».

30 Calqué sur *Arabia Felix* (voir *infra*, Varthema, p. 466). J. Hall évoque la folie heureuse au livre III, chap. VII.

31 Pays du voleur Tryphon : voir la description de Lavernia.

dans cette partie du monde où le prodigieux et monstrueux Ruc³² saisit un éléphant entier dans ses griffes et n'en fait qu'une bouchée.

La région est très fertile, bénéficie d'un climat extrêmement favorable et, non sans quelque silencieuse envie, se désole de n'avoir pas davantage de valeureux habitants. Elle s'étend sur 74 degrés de longitude, tandis que sa latitude s'étend sur 60 degrés. Distante de 11 degrés du cap de Bonne-Espérance, elle se trouve presque juste en face de l'Afrique. On la divise d'ordinaire en deux provinces, Pamphagonia et Yvronia, la première aux mêmes longitude et latitude, à peu près que notre chère Grande-Bretagne (ce qui ne devrait pour personne être de mauvais augure), la seconde, toutefois, aux mêmes longitude et latitude que les deux Allemagnes³³. Toutes deux ont le même souverain et les mêmes lois ; les mœurs des peuples, leur disposition, leur apparence n'ont rien de dissemblable.

Chapitre 2

*Pamphagonia*³⁴, *Pays des Gloutons*

Pamphagonia est presque triangulaire, de la forme de la lettre grecque D, peu différente de l'ancienne Égypte³⁵, entourée comme elle de montagnes et de collines saillantes. Le sol en est si riche que les oiseaux qui s'assemblent d'ordinaire ici – grâce à sa nourriture – s'ils y demeurent trois mois, ont tellement augmenté de poids qu'ils sont devenus incapables de franchir les montagnes et d'échapper à leurs poursuivants. Après ce temps, ils ne sont pas moins gras que les ortolans et becfigues d'Italie. De plus, nous savons ce qu'il arrive en Écosse, que des feuilles mortes s'engendrent les oies³⁶, et – selon le témoignage d'un très vieux et honorable ambassadeur de notre pays – il est extrêmement probable que dans le monde de l'Euroboralie, un agneau soit engendré de la terre et en soit sorti joint à une tige, et mange de l'herbe environnante³⁷.

32 Oiseau fabuleux des *Mille et une nuits*, qu'on rencontre également chez Marco Polo.

33 Haute et basse Allemagne, division correspondant aux deux armées de Germanicus, l'une à Mayence, l'autre, plus en aval, à Vetera, près de Xanten.

34 Du grec *pan* et *phagein*, manger. Mais la Pamphagonia était une province d'Asie mineure réputée pour sa fertilité.

35 Dans sa région centrale. Voir Plutarque, *Questions conviviales*, 4, 5, 670.

36 Des barnacles. William Harrison, *Description of Scotland*, traduisant Hector Boethius (1531) parle de « *geese which are ingendred by the sea* ». Selon d'autres, les oies naîtraient de vers engendrés par du bois pourri dans l'eau.

37 *Agnus scyticus*. Selon des légendes orientales transmises en Europe par Odéric de Pordenone (xiv^e siècle), on pouvait, à l'intérieur de certaines plantes, trouver un agneau vivant. Les *Commentaires* de Sigmund von Herberstein (1549) associent cette légende à la production de l'astrakhan (voir Ramusio, *Navigazioni e viaggi* [...], éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 6 vol., 1978-1988, t. III, p. 850 et note 2). Sur le même sujet, voir J. C. Scaliger (*Exotericarum exercitationum liber xv, De subtilitate, ad H. Cardanum*, Paris, M. Vascosan, 1557, exemple p. 181) et le traité d'Andreas Libavius, *Alchemia* [...], 1604. Voir Notices sur E. Kaempfer, *infra*, p. 722. Dans son *Quo vadis?*, Hall évoque aussi l'agneau de Samarkand (trad. Th. Jaquemot, Genève, P. Aubert, 1628).

Qui ne voudrait pas aisément se laisser persuader de ce qui arrive de fait ? Mais les poissons également, extrêmement abondants sur cette côte, sont si extrêmement voraces (soit à cause de la nature du lieu et des mœurs des gens, soit que, comme le turbot de Néron³⁸, ils perçoivent avant le temps l'honneur d'une sépulture si magnifique), qu'aussitôt que l'hameçon est jeté dans l'eau, ils affluent vers lui, à la manière des misérables petites âmes qui pullulaient autour du bateau de Charon, si l'on en croit Lucien³⁹ ; et ceux qui ne sont pas accrochés à l'hameçon se collent l'un à l'autre (comme les mineurs de charbon et de fer qui normalement crient pour qu'on leur descende une corde quand la clarté diminuante de la lampe avertit de vapeurs mortelles) et supplient qu'on les fasse remonter.

Mundus Alter et Idem [...], éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981.

38 Juvénal, *Satires*, 4, v. 68-69 (« et consomme un turbot réservé pour votre règne. Il désirait être pris » etc.).

39 Lucien, *Dialogues des morts*.

DEUXIÈME CHAPITRE

L'Italie

INTRODUCTION

Le xvi^e siècle voit le passage d'une mobilité induite par des contraintes économiques et spirituelles (foires et pèlerinages) à des parcours plus librement déterminés : le pèlerinage humaniste naît de l'admiration pour la Rome antique et de l'agrément de l'Italie, la pratique sociale du Grand Tour conduit sur les routes du continent les Britanniques de l'aristocratie et de la bourgeoisie aisée. Dans le même temps, le hasard ou la curiosité font d'un voyageur qu'on n'appelle pas encore *touriste* le sujet d'une expérience qui le découvre à lui-même autant qu'elle l'ouvre au monde extérieur.

L'Europe est alors bien loin d'être unifiée : développement inégal du réseau routier et de l'hôtellerie, cependant que les guides abondent pour l'Italie, mais font défaut pour l'Écosse. L'ouverture d'esprit du voyageur étant toujours relative, il incline à se plaindre de ne pas retrouver ailleurs ses commodités domestiques. L'hôtellerie surtout cristallise les mécontentements : que de récriminations contre l'auberge espagnole ou la rusticité de l'accueil et de la literie dans les pays de l'est européen ! Et nos voyageurs, à l'étape ou sur la route, restent toujours exposés à des rencontres indésirables, comme à un manque d'intimité qui oblige Göllnitz à partager en France la chambre d'un meurtrier, escorté de six gardes. Le relief enfin tient sa partie : la traversée des Alpes (notamment au Mont Cenis) est toujours une aventure, et reste de plus tributaire de la puissance réelle du pouvoir central et de la volonté politique qui crée ou ne crée pas de bonnes voies de communication.

L'aventure inquiétante se dresse aux confins du continent, au fur et à mesure que le voyageur s'éloigne du cœur de ce qui fut l'empire carolingien ou la vieille chrétienté : Scandinavie marquée par le froid, Europe orientale aux mœurs brutales ou grossières, Espagne repliée sur elle-même, *wild Irish* et pourtant compatriotes de ces Anglais affamés de découvertes. Le voyage est aussi l'occasion de la rencontre de cet autre intérieur, que les Français découvrent pour leur compte en Languedoc ou en Bretagne. E.S. Bates a laissé un panorama très documenté, vivant et coloré, de ce que fut l'expérience viatique sur le vieux continent (*Touring in 1600*).

Lorsque Grataroli, Cardan, Moryson et d'autres dissertent sur l'art de voyager comme sur les biens et les maux engendrés par la pérégrination, il est manifeste que l'Italie constitue, explicitement ou non, leur terre de référence. De la sorte, le

voyage d'Italie est très tôt devenu LE voyage par excellence, et cette fonction de paradigme n'a pu que durcir les perspectives. Pèlerinage humaniste ou chrétien, étape d'un cursus de formation artistique, séjour d'agrément et fête du regard, il est tout cela à la fois, et souvent en même temps. Plutôt que de rappeler ici les motivations multiples et mille fois analysées qui ont poussé les Européens à franchir les Alpes, soulignons l'effet cumulatif de cette pratique qui, au fil des siècles, fait du voyageur en Italie le titulaire d'un passeport d'humanité, selon la formule de Samuel Johnson: « *[A] man who has not been in Italy, is always conscious of an inferiority, from his not having seen what it is expected a man should see* »¹.

Les Britanniques ne se distinguent pas des autres voyageurs tant qu'ils viennent chercher en Italie les antiquités romaines et le souffle de la Renaissance. Mais la Réforme, l'aggravation des conflits religieux, la décadence politique de l'Italie et l'ascension du « modèle » britannique (réussite économique et libertés individuelles) incite les Anglais à un regard critique, voire condescendant.

1 Propos de mars 1776, rapporté par J. Boswell (*Life of Samuel Johnson*, Oxford, Clarendon Press, 1964, t. III, p. 457-458 et p. 470) et tenu alors que Johnson (il avait alors soixante-sept ans) se préparait à sacrifier au rituel : il devait partir le 1^{er} avril avec la famille Thrle (et sans doute G. Baretti), quand la mort soudaine (23 mars) du fils de ses amis ruina le projet : voir *The Letters of Samuel Johnson*, éd. R. W. Chapman, Oxford, Clarendon Press, 1952, t. II, p. 457. Mais, selon Boswell, Johnson n'avait pas écarté définitivement l'idée d'un voyage en Italie.

L'ITALIE, JARDIN DE L'EUROPE

Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691)

Venant après deux siècles de pérégrinations humanistes en Italie, l'ouvrage de Misson marque l'avènement d'un regard plus critique sur le pays, appelé également par les opinions réformées de l'auteur. L'heure est venue du choix et des réserves, perceptibles sous la mention du consensus : modernité de l'attitude qui tend à faire prévaloir l'expérience du voyageur sur le savoir de la bibliothèque.

Quelques-uns de ceux qui ont été en Italie se sont presque uniquement attachés à l'antique. Plusieurs ne se sont proposé que l'étude de la peinture et de l'architecture. Il y en a qui n'ont recherché que les cabinets et les bibliothèques. D'autres ont principalement visité les églises et les reliques. Pour moi, j'ai tâché de profiter de tout, et c'est pourquoi je me suis informé de tout : et cela remplit mes lettres d'une diversité qui, à ce que j'espère, ne sera pas trouvée désagréable. [...]

J'ai remarqué que ceux qui parlent de l'Italie sont ordinairement pleins de préjugés avantageux pour ce pays-là. La plupart des jeunes gens y vont avec le dessein de tout admirer, dans la pensée qu'ils y trouveront une infinité de choses surprenantes : et ceux qui écrivent en font toujours l'éloge. Cette partie du monde a été si célèbre qu'on ne peut se résoudre à voir sa réputation diminuée. La grandeur, par exemple, et la magnificence presque infinie de la fameuse Rome et les anciennes délices de Baïes et de Capoue donnent de la vénération pour quelques marbres, qui restent encore de leurs débris ; quoique à la vérité ces endroits, à les considérer en eux-mêmes, n'aient présentement rien de préférable à une infinité d'autres, dont on ne parle point dans le monde. Mais je trouve encore une autre raison, qui aide sans doute à cette haute opinion qu'on veut à toute force avoir de l'Italie. C'est la manière dont cette nation parle ordinairement de ce qu'on voit chez elle. Il est certain que les Italiens ont l'esprit si vif, et les expressions naturellement si énergiques, qu'ils disent souvent les choses trop fortement. Ils ne manquent pas de façons de parler douces et enjouées, pour ne pas dire badines et enfantines ; mais quand ils changent de style, ils passent aisément à l'extrême, ils s'élèvent tout à coup aux termes ampoulés et hyperboliques. Quelques-uns des étrangers qui font des séjours chez eux s'accoutument insensiblement à ce langage ; et cela étant joint

à leurs premiers préjugés, il arrive souvent qu'ils nous font de grands récits de fort petites choses.

M'étant aperçu de ces défauts, je me suis donné de garde d'y tomber : j'ai examiné les choses de sang-froid, en laissant les admirateurs s'évaporer en louanges et en exclamations, sans me laisser surprendre à leurs termes pompeux et superlatifs. Mais si je n'ai pu avoir la complaisance d'admirer toujours avec eux, j'espère aussi qu'on ne m'accusera pas d'une prévention opposée à celle que je blâme ; puisqu'on verra que je loue avec plaisir les choses qui, selon mon jugement, méritent d'être louées.

104 Je ne me suis pas mis en peine de consulter les auteurs qui ont écrit de l'Italie. Outre qu'il m'aurait été impossible de le faire, parmi les embarras du voyage, cela ne m'aurait apporté que très peu de fruit : mon dessein n'étant pas, comme je l'ai déjà dit, de traiter ce sujet à fond, mais de rapporter seulement ce qui s'est rencontré sous mes yeux, et ce qui est parvenu à ma connaissance dans les lieux mêmes, après la recherche que j'en ai pu faire. Si j'ajoute quelque chose de plus, c'est rarement et par occasion. J'ai bien voulu joindre ici cet avertissement, afin que si par hasard, il se trouve dans mon ouvrage plusieurs choses contraires à ce que d'autres peuvent avoir écrit, on ne m'accuse pas d'avoir pris plaisir à les contredire. Je parle naïvement selon ce que j'ai vu, ou selon ce que j'ai appris par de bons témoignages, n'ayant jamais dessein de déplaire à personne. Au reste je prie le lecteur de distinguer toujours les endroits où j'affirme positivement, d'avec ceux où je ne rapporte quelque fait que par un *On dit*. Ce que j'assure alors, c'est que tous ceux que j'ai vus en parlent ainsi : c'est la voix et le sentiment du public. Mais les bruits communs ne laissent pas d'être souvent de faux bruits.

Pour éviter l'embarras de distinction de lieues, et de milles d'Allemagne¹, je m'explique en disant une heure de chemin. Si je me sers aussi du terme de lieue, j'entends toujours la même chose ; je dis indifféremment l'un ou l'autre. Comme chacun connaît les milles d'Italie, j'ai cru qu'il n'était pas nécessaire de chercher d'autre explication. J'avertis pourtant que deux milles du Piémont font près de trois milles ordinaires et que les milles de Lombardie sont les plus courts de tous. J'ajouterai à ceci que quand je mesure quelque distance par un certain nombre de pas, je ne parle que de pas communs, de pas de promenade ordinaire.

Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, Avertissement.

1 « Milles » et « lieues » désignent alors des distances très variées : source d'embarras dans l'écriture et la lecture des relations de voyages.

À la fin du XVI^e siècle, L'Italie est, de loin, la destination préférée de voyageurs et la précision des observations de Moryson – même si on peut à l'occasion les discuter – légitime la longueur de ce texte. Elle est, avec l'Allemagne, qu'il connaît très bien également, l'objet d'étude favori de l'auteur qui souligne que la sobriété pratiquée en Italie (dans la boisson surtout) rend le séjour moins onéreux, pour peu que l'on se soit avisé de quelques précautions : par exemple, se munir de piécettes de cuivre utiles pour récompenser un porteur, donner une aumône, payer un péage, etc. Voir aussi Thomas G. Olsen, « Poisoned Figs and Italian Sallets: Nation, Diet, and the Early Modern English Traveller », *Annali d'Italianistica*, dir. L. Monga, 21, 2003, p. 233-253.

Les femmes d'Italie ignorent le prix des denrées, ne vont pas au marché (bien peu ont le droit d'aller à la messe), ne se fient pas à leurs domestiques pour faire leurs achats, sauf les plus riches et les plus nobles (notamment à Venise) qui achètent chaque jour leurs victuailles et autres nécessités. Sur toutes les places de marché, il y a de petits garçons avec des paniers ; ils achèteront tout ce qui sera porté à leurs maisons, qu'ils trouvent aisément, connaissant toutes les rues et les ruelles, et ne manquent jamais à l'honnêteté, bien que l'acheteur les laisse aller (selon leur coutume) pour se rendre à ses affaires ; s'ils le faisaient, ils n'échapperaient pas à la punition, car il est facile de les retrouver sur les marchés où ils se tiennent tous les jours et sont bien connus de visage et de nom. Il est vrai que la diète des Italiens est si sobre, que les étrangers sont presque seuls à se servir de ces petits porteurs, et que les vrais gentilshommes de Venise eux-mêmes (qui, se désignant du titre de *Clarissimi*, s'arrogent une prééminence sur tous ceux d'Italie) portent chez eux ce qu'ils achètent à manger dans les manches de leurs robes ou dans un mouchoir propre. Ils achètent beaucoup de pain et d'huile, et les portefaix mêmes se nourrissent pour l'essentiel de pur pain blanc, le plus souvent sans autre aliment, si ce n'est quelques *racines*. Et ceux qui sont plus riches consomment pour l'essentiel du pain, et je ne me rappelle pas avoir jamais vu en Italie du pain brun ; ils mangent seulement de la salade et des herbes avec leur pain, et les mélangent avec de l'huile. Et il me souvient avoir vu vendre un baril d'huile pour vingt lires, et un boisseau de froment (contenant quarante-huit mesures, appelé *Satan* chez les Romains et utilisé par les juifs) pour 120 lires, mais les gentilshommes mêmes achètent leur pain chez le boulanger. Souvent, lors des journées courtes d'hiver, ils rompent leur jeûne avec un morceau de *cake-bread*² ou de ris de veau (appelés vulgairement *pasta reale*³ et *ciambolini*, ou plus généralement *gentilezze*) et un verre de vin blanc, et se passent ainsi de dîner.

2 Brioche, ou pudding ?

3 « Pastareale », faite de farine, d'œufs et de sucre.

Le plus souvent ils se servent à table de sel noir ou sel marin ; les Vénitiens, qui le produisent, interdisent l'entrée du sel blanc sur leur territoire, de sorte qu'on ne se le procure qu'en cachette, avec risque de sanction. Chaque jour le magistrat fixe le prix de la viande, et tout ce qui se vend au marché, surtout dans l'Italie du Nord, et notamment à Sienne, où les étrangers vivent très largement, de sorte qu'on ne peut tromper ni un étranger ni quelqu'un du pays. Dans l'état de Florence, et notamment à Sienne, un étranger peut vivre plus à l'aise qu'en toute autre partie d'Italie, parce que les habitants sont plus courtois (à Sienne, ils tolèrent qu'il danse et converse avec les plus grandes dames de la ville), parce que la langue, notamment à Sienne, est tenue pour la plus pure, et aussi parce que les vivres y sont à bon marché et que les étrangers n'ont pas besoin de craindre d'être assassinés, comme c'est le cas en Lombardie. L'État de Milan abonde en toute sorte de viande, et notamment de mouton et de viande blanche, il est loué par-dessus toutes les autres régions d'Italie pour l'excellence de son beurre (à ne pas acheter ailleurs, sauf en quelques grandes vallées) et de ses fromages, exportés pour la plupart. Et tout comme les Hollandais, ils présentent beurre et fromage au début et à la fin de chaque repas. Sur les places des marchés de Venise, on trouve abondance de mouton et de veau, vendus en petite quantité et au poids (comme par toute l'Italie), et aussi beaucoup de poissons, poules, œufs, dindes et quantité d'oiseaux, de harengs saurs et marinés, de sardines, d'anchois et autres poissons marinés, de caviar⁴ (une liqueur salée à base de poisson), de boutargue (des œufs de poisson, je crois), de fromage de Plaisance et de Parme, de champignons, d'escargots, de cuisses de grenouilles (tenues pour un mets raffiné). Et tous ces produits se trouvent en plus grande abondance parce que le menu peuple mange peu ou point de poisson, de viande ou d'oiseaux, mais seulement des herbes, des légumes secs, des escargots et des racines, avec du pain blanc. J'ai parlé plus haut de leurs poissons de mer et de leurs coquillages (qu'ils estiment beaucoup), mais en fait les poissons de mer sont rares, sauf à Venise. Ils ont aussi en petite quantité des poissons de rivière ; seules les anguilles y sont en abondance, là où le Pô se jette dans un lac près de l'Adriatique, dans le duché de Ferrare. Le nord de l'Italie produit les mêmes choses, mais en beaucoup plus faible quantité, et en Toscane ils mangent souvent du jeune chevreau, qui est très bon et savoureux, et parfois vous trouverez du sanglier, et ils aiment beaucoup le lait caillé nouvellement pressé en petits fromages. Les Italiens vendent toute leur viande en petits morceaux, et tous les produits alimentaires en petites portions, de sorte que les plus humbles peuvent au moins goûter s'il leur plaît des mets les plus délicats. Les parties intérieures

4 *Caviare*. Les Italiens avaient apporté le caviar de Constantinople.

des chèvres (appelées *ris*) et les testicules des béliers et de porcs mal châtrés (appelés *granella*)⁵ sont très appréciées, notamment en Toscane ; mais nous les délaissâmes, ayant par ailleurs de la très bonne viande frite. Et parce que le pays est plus peuplé que riche de victuailles, ils mangent des geais et d'autres oiseaux, que nous estimons malsains.

En général les Italiens, et plus spécialement les Florentins, se tiennent très bien à table. Dans toutes leurs auberges, du matin au soir les tables sont couvertes de nappes blanches semées de fleurs et de feuilles de figuier, avec dessus des *ingestars*⁶ de vins de diverses couleurs et des fruits délicats, capables d'amener à manger et boire un homme sans appétit : le tout offert au regard des cavaliers qui passent sur la grand-route, à travers leurs grandes fenêtres sans vitres. À table, ils ne touchent pas les mets avec les mains, mais avec une fourchette⁷, d'argent ou d'autre métal, chacun étant servi avec sa fourchette et sa cuiller et son verre à boire. Et comme ils servent des petites parcelles de viande, et non des morceaux entiers comme nous le faisons, elles sont coupées en très petites bouchées qu'on peut prendre avec la fourchette, et ils font bouillir la viande jusqu'à ce qu'elle soit très tendre. L'été, ils disposent sur la table un grand récipient de terre rempli d'eau, où de petits verres remplis de vin sont mis à rafraîchir. Ils n'ont pas de broches pour leurs viandes rôties, mais les font d'ordinaire bouillir dans des poêlons en terre et mangent beaucoup de petits poissons et de viande coupée et frite dans l'huile. Ils ne sont pas habiles dans l'art de la cuisine et la viande est servie à table en des plats de terre brillants et peints (les plus beaux sont très estimés chez nous). Ils ne s'invitent pas volontiers, ayant peu de considération pour ceux qui vivent aux crochets des autres, qu'ils appellent communément *scrocatori di pasti*, pique-assiettes. C'est qu'ils ne voudraient pas être contraints à rendre l'invitation, ce qu'ils devraient faire par fierté s'ils étaient invités, et c'est la grande raison qui les fait converser si aimablement avec les étrangers. Des Florentins, très courtois mais avarés, les autres Italiens disent par plaisanterie que, lorsqu'ils rencontrent quelqu'un à l'heure du dîner, ils lui demandent « *Vos' Signoria ha desinato* ? Monsieur, avez-vous dîné ? » et s'il répond oui, ils répliquent comme s'ils avaient eu l'intention de l'inviter ; mais s'il dit non, ils répondent « *Andate, Signor, ch'è otta*, Allez, Monsieur, car il est grand temps de dîner ». Ils pensent qu'il est mieux d'encourager et d'augmenter l'amitié par des rencontres sur les places des marchés et dans les jardins, mais que la table et le lit sont impropres à la conversation, et qu'on devrait y manger vite et dormir profondément.

5 *Regles*, pour *ridgel*, mâle qui a été mal castré, ou dont les organes génitaux sont mal développés. *Granelli* : testicules de porc frits.

6 « *Ingestar* » : grand verre en usage en Italie, contenant un peu plus d'une pinte anglaise.

7 Voir le texte contemporain de Coryat le *furcifer*, *infra*, p. 111.

Aussi, ne suscitant pas l'appétit par la variété des mets, ou en mangeant avec d'autres par bonne amitié, ils sont par nécessité plus réservés que d'autres, incités par ces moyens à manger au-delà du nécessaire. Dans les villes, où ils louent une chambre dans une maison, ils mangent à la table commune ; mais chacun a pourvu à sa nourriture, que l'hôtesse prépare, servant chacun avec ses propres couverts (serviette, verre, fourchette, cuiller, couteau, et *ingestar* ou verre de vin) qui, après chaque repas, sont séparément et proprement rangés par elle. À table, l'un a peut-être une poule, un autre, un morceau de viande, le troisième, des œufs pochés, et chacun plusieurs plats selon son goût. Mais il n'est pas courtois d'offrir de son plat, ce qu'ils tiendraient plutôt à vanité, comme s'ils pensaient que celui qui a une salade ou des œufs ne pourrait pas avoir une poule ou de la viande s'il en avait envie faute d'argent. Pour conclure, ils ne tiennent ni à honneur ni à honte de vivre magnifiquement ou chichement, ils vivent à leur manière, et hors de dettes, sinon ils seraient tenus pour des esclaves. Vivant ainsi à leur mode, ils rendent à leurs supérieurs les honneurs dus, ce qui leur vaut d'être respectés en retour, sinon ils méprisent un plus riche et disent par dédain : « Laissez le dîner deux fois par jour, et porter deux robes s'il lui plaît, c'est assez pour moi d'avoir table et vêtement qui me conviennent ». Ils accompagnent leurs viandes rôties d'une sauce très délicate, appelée *Savore*, faite de tranches de pain trempées dans du bouillon, avec beaucoup de noix et un peu de feuilles de marjolaine broyées dans un mortier, ajoutant du jus de groseilles à maquereau ou quelque liqueur piquante quand elle est apportée à table.

Dans quelques villes et universités, notamment pour les Allemands qui y séjournent et répugnent à acheter leur propre nourriture, ils ont d'ordinaire des tables payées à la semaine ou au mois (à raison de quelque huit ou dix couronnes), ce qu'ils appellent vivre *a la dozina* (c'est-à-dire par dizaines, ou en grand nombre). Mais il vaut mieux, pour qui a quelque expérience et connaissance de la langue, faire ses propres emplettes puisque dans les *Camere locande* (c'est-à-dire chambres louées), l'hôtesse, pour une chambre à un prix raisonnable, lui préparera ses repas, le fournira de serviettes et du nécessaire et il ne manquera pas de bonnes occasions pour acheter tout ce qu'il veut et vivre à bon marché, ainsi que je l'ai expérimenté lors de mes voyages en Italie.

Les hôtes italiens sont connus pour être flagorneurs et commettre des bassesses pour l'argent, et quand ils rencontrent des voyageurs aux portes des villes, c'est à qui les invitera en sa maison, leur faisant miroiter mille friandises. Autant de promesses en l'air ; mais quand une fois ils sont entrés, la famine menace, et si le voyageur n'accepte pas d'entrée le prix qu'ils proposent pour la nourriture, ils l'extorquent si déraisonnablement que rien n'est au-dessus de

leur perfidie et de leur avidité. Les Allemands disent qu'ils sont beaux parleurs et obséquieux en toute chose, jusqu'à l'heure de l'addition : car si vous aimez les titres ronflants, les bonnetades, les genuflexions et l'humilité, ils vous en donneront autant qu'il vous plaira, mais à la fin le coup sera insupportable et vous paierez pour leur feinte courtoisie et leur bassesse. Les plus expérimentés n'échapperont pas à cette extorsion, s'ils ne sont pas en permanence sur leurs gardes avec ces bretteurs, surtout dans les deux Marches⁸ où ce ne sont pas des hôtes, mais des dévoreurs de voyageurs. Et quoique les hôtes italiens soient plus excusables dans leurs extorsions de ce que les princes accordant la licence de tenir ces auberges les dévorent plus qu'ils ne les tondent, et que celui qui achète doit vendre, la nature inhospitalière de ces Marchians passe de beaucoup celle de tous les autres. Car les Florentins opprimés d'exactions au moins aussi grandes traitent les étrangers avec beaucoup de courtoisie. Je voudrais donner un conseil au voyageur inexpérimenté. Comme il existe dans ces auberges italiennes deux manières ordinaires de manger, l'une *al conto* (à l'addition) l'autre *al pasto* (à prix fixe, rarement plus de trois jules), il s'en tirera à meilleur marché s'il prend le déjeuner *al conto* ou prend avec lui des amandes, des figues sèches ou des raisins ; car dînant *al conto*, si l'hôte fixe un prix excessif pour la nourriture (malheur à qui mange sans connaître d'abord le prix), il peut se contenter de manger du sien, en prenant seulement le pain et le vin (dont les prix sont connus et normaux) et contenant ainsi leur rapacité dans des bornes raisonnables. Mais le soir, à cause du lit, il fera bien de souper à l'ordinaire et avant de souper de vérifier si son lit a des draps propres ; il ne doit certes pas s'attendre à un lit de plume, que le climat ne permet pas, car il serait trop chaud pour les reins, mais à un matelas dur ; il aura seulement des draps propres, du moins s'il a grand soin de les demander. Néanmoins contre le pire danger, il fera bien de porter des pantalons de lin et de les mettre dans les draps ordinaires car les Italiens, quand ils n'ont pas une des variétés du mal français, sont pour la plupart affligés d'une démangeaison dont témoigne dans leurs rues le cri fréquent de « *Unguento per la rognà* » (un onguent pour la gale). J'ai dit plus haut⁹ qu'un voyageur ne doit nullement s'occuper en route de son cheval, car c'est l'usage de s'entendre pour leur nourriture et location avec les *vetturini* (ainsi appellent-ils ceux qui louent les chevaux et vont à pied ou envoient un serviteur pour les nourrir)¹⁰. Mais comme les mêmes voiturins proposeront également au voyageur de traiter de même avec lui pour ses repas, certainement (ainsi que je l'ai dit dans

8 Ancône et Camerino, dans les Marche actuelles.

9 « *Of the fit meanes of travell, and to hire Coaches and Horses* » (*An Itinerary* [...], London, John Beale, 1617, t. III ; livre II, chap. I, notamment p. 58-59).

10 Sur les *vetturini*, voir *ibid.* et L. Schudt, *Italienreise* [...], p. 156.

mon chapitre sur les manières de voyager), nourri par eux, le voyageur est en mauvais point, et je ne conseillerai jamais à personne de le faire, excepté sur le trajet Rome-Naples et retour, où un voyageur, pour un voyage si tumultueux en raison de la vieille coutume, serait traité bien pis s'il agissait autrement¹¹. Enfin, il agira sagement s'il choisit, et notamment s'il arrive de nuit, la meilleure auberge et la mieux famée : il risquera moins d'y perdre sa bourse ou d'y exposer sa vie.

L'Italien tient l'ivresse pour une grande honte. Parfois il en salue un autre avec un verre en manière de toast, mais laisse à sa discrétion de le lui rendre ; et salue ensuite celui qui a bu à sa santé, comme celui à qui il veut boire, disant « *Faccio ragione a vos signoria, brindisi a vos signoria* (« Monsieur, je bois à votre santé »). Le mot *brindisi* vient de la phrase hollandaise « *Ich brings euch* »¹², je le porte à vous (*ich will bring it*), utilisée quand ils boivent à la santé de quelqu'un, ce qui montre que la coutume est empruntée aux Allemands par les obséquieux Italiens si désireux de leur plaire, même s'ils les détestent, eux. Le vin rouge de table est très nourrissant, si bien que les plus belles dames en prendront à dîner, y trempant un morceau de pain, pensant se rendre ainsi mieux en chair (un type de femmes, en vérité, que les Vénitiens aiment beaucoup, toutes choses égales par ailleurs), et plus belles. Car ils disent en proverbe : « *Chi beve bianco, piscia bianco, a chi beve rosse, avanza il colore* » (qui boit du blanc pisse blanc, qui boit du rouge a le teint plus vif). Voici les plus fameux vins d'Italie : *Lacryma Christi* (la larme du Christ) et des vins semblables des Cinque Terre en Ligurie, la *vernazza* et le muscat blanc, surtout celui de Montefiascone en Toscane, Cécube et Falerne dans le royaume de Naples, le *prosecchio* en Istrie. En général les vignes poussant très haut sur des ormes, comme en Lombardie, et notamment celles de Modène, produisent de très petits vins, mais celles qui poussent sur les collines et les montagnes, sur des supports sur d'échalas courts, donnent des vins très riches. Dans les boutiques où l'on vend du muscat, il y a toujours de jeunes gens proposant de petits gâteaux de *pastareale* et des quignons de pain que les Italiens trempent dans le vin et, par temps d'hiver, ils rompent leur jeûne de cette manière et d'ordinaire ne mangent plus jusqu'au souper.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre III, chapitre V, p. 113-116.

11 Moryson a expliqué (*loc. cit.*) que, sur ce trajet, le *vetturino*, qui connaît bien l'hôte, peut épargner au voyageur la précipitation du service de table.

12 Plus exactement de l'allemand « *Ich brinde dir's* » (je bois à ta santé).

Thomas Coryat découvre la fourchette

La fourchette apparaît à Venise au ^{xvi}e siècle. Henri III l'y découvre en s'arrêtant dans cette ville à son retour de Pologne (1574) et l'introduit à la cour de France. L'auteur anonyme d'une relation manuscrite sur le Japon (début ^{xvii}e siècle, voir *infra*, p. 541) s'étonne d'en voir l'usage répandu dans ce pays « *as they doe in Italy* », p. 5.

J'ai observé dans toutes les villes d'Italie une coutume qui n'existe dans aucun des pays que j'ai visités, et je ne crois pas qu'elle existe dans aucune autre nation de la chrétienté. Les Italiens, et la plupart des étrangers qui demeurent en Italie, se servent toujours aux repas d'une fourchette pour couper leur viande dans le plat ; ils tiennent d'une main le couteau et enfoncent la fourchette de l'autre. Tout individu, assis à une table en compagnie, qui, par mégarde, toucherait avec ses doigts les plats de viande dont chacun coupe une portion, choquerait la compagnie et serait vu de mauvais œil, ou même repris. Les fourchettes sont en général de fer ou d'acier, quelques-unes d'argent, mais celles-ci ne servent qu'aux gentilshommes. La raison de cette recherche est que les Italiens ne peuvent en aucune manière souffrir que l'on touche aux plats avec les doigts, les mains de tous n'étant pas également propres. Sur quoi j'ai moi-même trouvé bon d'imiter cette mode italienne, non seulement pendant que j'étais en Italie, mais encore en Allemagne et souvent depuis en Angleterre. Ce qui me valut les railleries d'un savant de mes amis, qui, dans son humeur facétieuse, ne craignait pas à table de m'appeler *furcifer* (porte-fourche), uniquement parce que je me servais de fourchette en mangeant.

Coryat's Crudities, London, William Stansby, 1611, p. 90-91 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895, p. 132 ; Genève, Slatkine reprints, 1970.

L'ARRIVÉE EN ITALIE

Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)

Hasards et inconfort de la traversée, rencontre toujours à craindre de pirates barbaresques : les voyageurs sont peu nombreux à se rendre par mer en Italie, même si quelques-uns s'embarquent à Marseille pour se rendre à Gênes ou Livourne. Aussi n'est-il guère de voyage en Italie sans évocation de l'accès majeur : le franchissement des Alpes. Le temps n'est pas encore venu où, grâce à la route ouverte par Napoléon en 1805, Stendhal traversera le Simplon « en dormant, comme un enfant ». Auparavant, le voyageur emprunte de préférence la vieille route du Mont Cenis : épreuve angoissante, ou aventure grisante, selon le cas. Panorama très documenté : Luigi Carandini, *Il Grande Valico. Memorie sul Moncenisio*, Novara, Istituto Geografico De Agostini, 1960.

Lettre à sa mère, de Turin, le 7 novembre 1739.

112

Je suis arrivé ici cette nuit, et je viens de m'installer pour me reposer après huit jours d'un voyage éprouvant. Pour les trois premiers, nous prîmes la même route que nous avions déjà empruntée pour aller à Genève¹³; le quatrième, nous la quittâmes, et ce jour comme le suivant, nous avons voyagé entre plutôt que sur les Alpes. La route courait le plus souvent à travers une vallée profonde le long de l'Arc, qui se fraie lui-même un passage, avec grande difficulté et bruyamment, à travers de grandes quantités de rochers qui ont roulé du haut de la montagne. L'hiver était si avancé qu'il nous privait en grande partie de la beauté de la perspective ; il en subsistait toutefois quelques beaux restes parmi la sauvagerie et l'horreur du lieu. Le sixième [jour] nous commençâmes à gravir plusieurs de ces montagnes ; et, alors que nous en passions une, nous advint un accident assez étrange. M. Walpole avait un petit épagneul dodu qu'il aimait beaucoup, que parfois il faisait descendre et laissait courir à côté de la chaise. Nous étions alors sur une route très mauvaise, large tout au plus de deux yards ; d'un côté se trouvait une grande forêt de pins, et de l'autre un vaste précipice ; il était midi, et le soleil éclatant, quand tout à coup, du côté de la forêt (qui se dressait aussi à pic en haut que l'autre côté l'était en bas) surgit un grand loup, qui vint tout près de la tête de l'attelage, prit le chien à la gorge et remonta la colline avec lui dans sa gueule. Il n'y avait pas fallu quinze secondes ; nous l'avions tous vu et cependant nos serviteurs n'avaient pas eu le temps de tirer leurs pistolets ou de faire quelque chose pour sauver le chien. S'il n'avait pas été là, et que la créature se fût mis en tête de s'en prendre à l'un des chevaux, la chaise, et nous, et tout le reste aurions à coup sûr plongé verticalement de cinquante brasses dans le précipice. Le septième jour, nous arrivâmes à Lanslebourg, dernière ville de Savoie, au pied du fameux Mont Cenis, qui ne permet pas d'autre route que celle qui conduit à son sommet. Là, il nous fallut démonter la chaise par morceaux, et faire tirer par des mules le bagage et le reste. Nous étions nous-mêmes roulés dans nos fourrures et assis sur une sorte de siège feutré sans pieds, chargé sur des brancards à la manière d'une bière et nous commençâmes ainsi à monter avec l'aide de huit hommes. Nous étions à six milles du sommet, où une plaine compte en largeur la même distance environ, avec, au milieu, un grand lac d'une profondeur insondable, d'où prend sa source une rivière qui dévale au-dessus de rochers monstrueux, presque en bas de l'autre versant de la montagne. La descente est de six milles également, mais avec une pente beaucoup plus raide que la montée ; et là, les hommes volent littéralement avec vous, bondissant de pierre en pierre avec

13 En septembre-octobre de la même année, lors d'une petite excursion faite depuis Lyon, il avait visité la Grande Chartreuse et Genève.

une agilité incroyable, en des lieux où personne d'autre ne pourrait faire trois pas sans tomber. L'immensité des précipices, le grondement de la rivière et des torrents qui se déversent en elles, les à pics énormes couverts de glace et de neige, et les rochers en dessous et tout autour de vous sont des objets impossibles à concevoir si on ne les a vus ; et bien que nous ayons eu de nombreuses et étranges descriptions de la scène, aucune d'elles ne s'y haussait. Il ne nous avait fallu que cinq heures pour tout le trajet, et je vous laisse à juger de la rapidité de ces hommes. Nous étions maintenant arrivés en Piémont, et nous fîmes une petite halte à La Ferrière, un petit village aux trois quarts environ de la descente, mais toujours parmi les nuages, où nous commençâmes à entendre parler autour de nous un nouveau langage ; enfin nous parvînmes au bas, franchissant le Pas de Suse, une route étroite à travers les Alpes, défendue par deux forteresses, et nous couchâmes à Bossolena. Le lendemain soir, par une belle avenue de neuf milles de longueur, nous arrivâmes à cette ville¹⁴ qui est, comme vous le savez, la capitale de la Principauté et la résidence du roi de Sardaigne¹⁵. Nous y resterons, je crois, quinze jours et ferons route pour Gênes, qui est à trois ou quatre jours par la poste. Je suis, etc.

Correspondence, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935, t. I.

Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786)

Au terme de la rude traversée du massif alpestre, le voyageur découvre un climat plus amène, un paysage riant, un habitat nouveau, et beaucoup de récits s'attachent à la description de la première maison italienne. De plus, l'arrivée en Italie le gratifie souvent d'un délicieux sésisme intime : « J'ai senti en moi un profond changement depuis que j'ai traversé les Alpes », écrit Boswell à W. J. Temple le 22 avril 1765 (*Boswell on the Grand Tour [...] 1765-1766*, éd. F. A. Pottle, London, Heinemann, 1953, p. 71-72). En 1786, Goethe, qui a franchi sans trop de difficulté le Brenner, sait qu'il vit un moment important de ce *Drang nach Süden* qui anime beaucoup de ses compatriotes.

Il y a neuf milles de Botzen à Trente, dans une vallée de plus en plus fertile. Tout ce qui essaie de végéter sur les hautes montagnes a déjà ici plus de force et de vie. Le soleil est brûlant, et l'on recommence à croire en Dieu. Une pauvre femme m'a appelé pour me prier de prendre son enfant dans ma voiture, « parce que la chaleur du sol lui brûle les pieds ». J'ai accompli cet acte d'humanité en

¹⁴ Turin.

¹⁵ Depuis 1730, Charles-Emmanuel III règne sur le Piémont et la Sardaigne, acquise par son père Victor-Amédée II en 1720.

faveur de la puissante lumière du ciel. L'enfant était vêtu et paré d'une étrange façon, mais je n'ai pu en tirer un seul mot en aucune langue.

Le cours de l'Adige devient plus doux, et forme en beaucoup d'endroits de larges bancs de gravier. À terre, près du fleuve, et sur la pente des collines, tout est planté si serré, si entremêlé, qu'il semble qu'une chose doive étouffer l'autre ; treilles de vigne, maïs, mûriers, pommes, poires, coings et noix ; l'hièble s'élançe vivement sur les murs ; le lierre s'élève en fortes tiges contre les rochers, et les couvre sur une grande étendue ; le lézard se glisse dans les intervalles ; tout ce qui passe de çà et de là rappelle les plus charmants tableaux ; les tresses des femmes, les poitrines nues et les légères jaquettes des hommes, les bœufs magnifiques qu'ils ramènent du marché, les ânes chargés, tout représente un Henri Roos¹⁶ animé et vivant. Et quand vient le soir, que, par une douce brise, quelques nuages reposent sur les montagnes, s'arrêtent dans le ciel plutôt qu'ils ne passent, et qu'aussitôt après le coucher du soleil, le froufrou des sauterelles commence à devenir bruyant, on se sent chez soi dans le monde et non comme étranger ou exilé. Je me plais ici comme si j'y étais né, que j'y eusse été élevé et que je revinsse d'une expédition au Groenland ou de la pêche de la baleine. Je salue jusqu'à la poussière natale, qui tourbillonne quelquefois autour de la voiture, et qui m'avait été si longtemps étrangère. Le carillon des sauterelles me charme ; il est pénétrant et n'est point désagréable. C'est amusant d'entendre de joyeux bambins rivaliser par leurs sifflements avec une armée de ces chanteuses. On se figure une joute réelle. La soirée même est douce comme le jour.

Si quelque personne qui habiterait le Midi ou qui reviendrait du Midi, apprenait mon ravissement, elle me trouverait bien enfant. Ah ! ce que j'exprime ici, je l'ai connu longtemps, aussi longtemps que j'ai souffert sous un ciel inclément. Et maintenant, j'aime à sentir, comme exception, cette joie, que l'on devrait goûter sans cesse, comme une éternelle nécessité de la nature.

Voyages en Suisse et en Italie, dans *Œuvres complètes*, éd. Jacques Porchat, Paris, Hachette, 1862, t. IX, p. 86-87.

16 Peintre paysagiste hollandais (1631-1685) apprécié de Goethe, et qui travailla à Francfort.

RELIGION : HÉRITAGE ET SCHISME

Montaigne : l'audience pontificale

Montaigne est accompagné de Bernard de Mattecoulon, son jeune frère, de Charles d'Estissac (sans doute le jeune fils de la dame à laquelle il adressa le chapitre II, 8 de ses *Essais*) et de M. du Hautoy, gentilhomme lorrain. Sur la suggestion de M. d'Abain, ambassadeur de France à Rome, il a sollicité une audience de Grégoire XIII, élu pape en 1572, à soixante-dix ans ; elle eut lieu le 29 décembre 1580. Les passages entre crochets désignent, selon Meunier de Querlon, des notes marginales de Montaigne.

Ils trouvèrent le pape, et avec lui l'ambassadeur tout seul, qui est la façon ; il a près de lui une clochette qu'il sonne, quand il veut que quelqu'un vienne à lui. L'ambassadeur assis à sa main gauche découvert ; car le pape ne tire jamais le bonnet à qui que ce soit, ni nul ambassadeur n'est près de lui la tête couverte. M. d'Estissac entra le premier et après lui M. de Montaigne, et puis M. de Mattecoulon, et M. du Hautoy. Après un ou deux pas dans la chambre, au coin de laquelle le pape est assis, ceux qui entrent, qui qu'ils soient, mettent un genou en terre, et attendent que le pape leur donne la bénédiction, ce qu'il fait ; après cela, ils se relèvent et s'acheminent jusqu'environ la mi-chambre. Il est vrai que la plupart ne vont pas à lui de droit fil, tranchant le travers de la chambre, ains¹ gauchissant un peu le long du mur, pour donner, après le tour, tout droit à lui. Étant à ce mi-chemin, ils se remettent encore un coup sur un genou, et reçoivent la seconde bénédiction. Cela fait, ils vont vers lui jusqu'à un tapis velu, étendu à ses pieds, sept ou huit pieds plus avant. Au bord de ce tapis, ils se mettent à deux genoux. Là, l'ambassadeur qui les présentait se mit sur un genou à terre, et retroussa la robe du pape sur son pied droit, où il y a une pantoufle rouge, à tout une croix blanche au-dessus. Ceux qui sont à genoux se tiennent en cette assiette jusqu'à son pied, et se penchent à terre, pour le baiser. M. de Montaigne disait qu'il avait haussé un peu le bout de son pied. Ils se firent place l'un à l'autre, pour baiser, se tirant à quartier, toujours en ce point. L'ambassadeur, cela fait, recouvrit le pied du pape, et, se relevant sur son siège, lui dit ce qu'il lui sembla pour la recommandation de M. d'Estissac et de M. de Montaigne. Le pape, d'un visage courtois, admonesta M. de Montaigne de continuer à la

1 « Ains » : mais au contraire.

dévotion qu'il avait toujours portée à l'Église et service du Roi très chrétien et qu'il les servirait volontiers où il pourrait : ce sont services de phrases italiennes. Eux ne dirent mot ; ains, ayant là reçu une autre bénédiction, avant de se relever, qui est signe du congé, reprirent le même chemin. Cela se fait selon l'opinion d'un chacun : toutefois le plus commun est de se s'ier² en arrière à reculons, ou au moins de se retirer de côté, de manière qu'on regarde toujours le pape au visage. Au mi-chemin, comme en allant, ils se mirent sur un genou, et eurent une autre bénédiction, et à la porte, encore sur un genou, la dernière bénédiction.

116

Le langage du pape est italien, sentant son ramage bolonais, qui est le pire idiome d'Italie ; et puis de sa nature il a la parole malaisée. Au demeurant, c'est un très beau vieillard, d'une moyenne taille et droite, le visage plein de majesté, une longue barbe blanche, âgé lors de plus de quatre-vingts ans, le plus sain pour cet âge et vigoureux qu'il est possible de désirer, sans goutte, sans colique, sans mal d'estomac, et sans aucune sujétion : d'une nature douce, peu se passionnant des affaires du monde, grand bâtisseur³; et en cela il laissera à Rome et ailleurs un singulier honneur à sa mémoire ; grand aumônier, je dis hors de toute mesure. [Entre autres témoignages de cela, il n'est nulle fille à marier à laquelle il n'aide pour la loger, si elle est de bas lieu ; et compte-on pour cela sa libéralité pour argent comptant]. Outre cela, il a bâti des collèges pour les Grecs, pour les Anglais, Écossais, Français, pour les Allemands, et pour les Polacs, qu'il a dotés de plus de dix mille écus chacun de rente à perpétuité, outre la dépense infinie des bâtiments. Il l'a fait pour appeler à l'Église les enfants de ces nations-là, corrompus de mauvaises opinions contre l'Église ; et là les enfants sont logés, nourris, habillés, instruits et accommodés de toutes choses, sans qu'il y aille un quattrin⁴ du leur, à quoi que ce soit. Les charges publiques pénibles, il les rejette volontiers sur les épaules d'autrui, fuyant à se donner peine. Il prête tant d'audience qu'on veut. Ses réponses sont courtes et résolues, et perd-on temps de lui combattre sa réponse par nouveaux arguments. En ce qu'il juge juste, il se croit ; et pour son fils même⁵, qu'il aime furieusement, il ne s'ébranle pas contre cette sienne justice. Il avance ses parents [mais sans aucun intérêt des droits de l'Église qu'il conserve inviolablement. Il est très magnifique en bâtiments publics et réformation des rues de cette ville] et, à la vérité, a une vie et des mœurs auxquelles il n'y a rien de fort extraordinaire ni en l'une ni en l'autre part [toutefois inclinant beaucoup plus sur le bon].

Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne (1580-1581), éd. Meunier de Querlon, Rome et Paris, 1774.

2 Ramer en arrière (éd. Meunier de Querlon) ; mais *tirer*, selon le texte de Leydet.

3 Voir *Essais*, III, 6.

4 « La plus petite des monnaies, qui vaut quatre deniers » (n. Meunier de Querlon).

5 Il l'avait eu en 1548, avant d'entrer dans les ordres. Il le fit gouverneur du château Saint-Ange, mais l'exila ensuite à Pérouse pour s'être opposé à une décision de justice.

Fynes Moryson : un réformé à Lorette

Célébrées par de nombreux voyageurs catholiques, les cérémonies et les reliques de l'Église de Rome ne sont pas vues, comme il se doit, du même œil par les réformés, notamment anglais, et les livres de Coryat, Burnet ou Misson abondent de sarcasmes. On comparera cette évocation de N.-D. de Lorette par Moryson à celles de Montaigne (*Journal de voyage*) et surtout de Villamont, qu'il prend ici pour cible. Montaigne porte un regard critique sur les dévotions pratiquées à Lorette (« il y a là plus d'apparence de religion qu'en nul autre lieu que j'aie vu »), et s'il rapporte lui aussi une guérison miraculeuse, c'est par ouï-dire. Mais il n'oublie pas d'y « appendre son vœu » (épisode seulement mentionné dans les *Essais*), selon l'usage des visiteurs catholiques. Sur la dévotion à Lorette, voir F. Moureau, « Pèlerinage à Marie : Lorette dans la littérature de voyage », dans *Le Théâtre des voyages*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005, p. 295-305.

Une certaine chambre a donné naissance à cette ville et à son église, et rien n'est tenu plus sacré par les papistes ; et parce que beaucoup de cadeaux de grand prix ont été donnés par vœu à Notre-Dame de Lorette, la ville est bien fortifiée contre les pirates, qui l'ont pillée autrefois et étaient à nouveau disposés à le faire dans l'espoir d'un riche butin si la ville était restée sans défenses. Elle s'étend d'est en ouest, sur un petit circuit, et si étroite qu'elle ne compte guère qu'une rue, dont toutes les maisons sont des auberges ou des boutiques, parmi lesquelles sont celles qui vendent les perles aux nombreux fidèles. À l'est, au pied de l'abrupt d'une montagne s'étend une vallée, et au-delà la mer. Au nord, dans la direction d'Ancône, et bien que la mer soit très loin, elle peut néanmoins être vue de la ville, située sur une haute montagne. Sur les portes de cette église, ouvrage fameux de la superstition humaine, sont écrits ces vers :

*Illotus timeat quicumque, intrava, Sacellum,
Interris nullun sanctius orbis habet.*

[N'entre pas ici, si tu n'es pur de toute souillure,
Car il n'est pas dans le monde de plus sainte église.]

À la porte de l'église est une statue de cuivre érigée par le pape Grégoire XIII. Marchant par l'église, j'observai dans une chapelle sombre un prêtre délivrant par ses exorcismes une pauvre femme d'un démon : Dieu, de combien de tours d'escrimes et de conjurations il usait ! Et combien plus habile encore dans les noms dont il saluait le démon, et plus qu'aucun ambitieux Romain ne l'avait jamais été en nommant les citoyens dont il courtoisait les voix. S'il avait mangé un boisseau de sel en enfer, ou s'il en avait été résident, il n'aurait sûrement pas été davantage versé en cet art. Il parlait souvent latin à la pauvre femme (mais rien moins qu'en la langue de Cicéron), et à la fin la misérable, soit qu'elle ait été engagée pour abuser les gens, ou plutôt mue par sa longue pratique avec le prêtre, ou à tout le moins effrayée par l'étrangeté de ses cris et de ses paroles, confessait avoir été

libérée par cet exorcisme. Dans la nef de l'église, un panneau manuscrit, en grec, latin et beaucoup d'autres langues, était accroché à un pilier, exposant longuement la merveilleuse histoire de la chambre, au milieu de l'église, que j'avoue avoir regardée avec moins d'attention, comme détestant cette superstition et pressé de partir de là au plus vite. Qu'il me soit permis toutefois de la résumer, tirée de l'itinéraire de Villamont, un gentilhomme français⁶. La chambre, ou chapelle, dit-il⁷, est la maison même dans laquelle la reine vierge de Nazareth est née, a été élevée, puis visitée par l'ange qui lui prédit la naissance du Christ. C'est là qu'il fut conçu, et que la Vierge vécut après l'Ascension, accompagnée par les saints Apôtres, et notamment saint Jean, sur ordre du Christ. Et après la mort de la Vierge, ceux-ci, pour les grands mystères qui y avaient été accomplis, en firent une chapelle consacrée au sacrifice du Christ et dédiée à lui, et firent de leurs propres mains la grande croix de bois qui est aujourd'hui dans la fenêtre de la chapelle, et dans laquelle saint Luc peignit de sa main l'image qui s'y trouve au-dessus. Laissez-moi ajouter : d'une maison, cette chapelle devint une chambre, et d'une chambre fut faite chapelle ; elle est construite en briques, a trente pieds de long et vingt et demi de large. Dans la cheminée (selon Villamont) se trouvent toujours les saintes cendres, que personne n'oserait emporter, et l'autel sur lequel on chante la messe a été fait de la main des apôtres. Il y a une chambre où vous entrez d'abord, séparée de la chapelle par une grille de fer, car personne n'entre dans la chapelle sans congé, sauf s'il dit ses prières dans la première chambre ; permission est alors donnée à qui le veut. Villamont ajoute qu'il a trouvé par diligente recherche que cette chapelle était tenue en grande révérence par l'Église primitive, mais que la Terre sainte ayant été subjuguée par les Sarrasins puis par les Turcs, il advint qu'en l'an 1291⁸ cette maison fut enlevée de ses fondations et dans la nuit transportée sur le rivage de l'Esclavonie⁹, où elle fut reconnue des gens par l'éclat de l'image de la Vierge, avant que celle-ci n'en révèle toute l'histoire par la vision d'un saint homme. Il ajoute l'Oraison à la Vierge, dans laquelle elle se donne elle-même tant de titres, qui furent inventés ultérieurement, et exalte tellement de sa bouche même ses propres louanges que celui qui lit le vieux chant de la sainte Vierge a

6 Les *Voyages* de Villamont avaient connu, de 1595 à 1609, de nombreuses éditions qui avaient fait de son livre (jusqu'à celui de Misson, en 1691) le guide obligé pour tous les voyageurs en Italie. Sur Lorette, voir l'édition de Paris, C. de Montr'oeil et J. Richer, 1595, chap. XXVII (« Ample description de la chapelle de Notre Dame de Lorette. Comme elle a été transportée miraculeusement par les anges. Ensemble des signes et miracles qui y ont été faits : des apparitions de la Vierge à plusieurs personnes religieuses et dévotes ») et chap. XXVIII (« Poursuite de la description de Notre Dame de Lorette. Ensemble des ornements royaux et richesses d'icelle »).

7 Moryson ajoute en note marginale « Que le lecteur en croie ce qu'il lui plaira », puis, à deux reprises « Malheur à celui qui le croit ».

8 Date de la prise de Saint-Jean-d'Acre par les mamelouks.

9 « En un lieu nommé Tersalto, joignant la mer Adriatique ». Le « saint homme » est le prieur de Tersalto (p. 66). Slavonie : partie de la Croatie.

envie de s'écrier avec le poète latin, changeant seulement le nom : « Ô combien nous est changée cette Vierge »¹⁰... qui si modestement parlait d'elle-même.

Villamont ajoute que des messagers furent envoyés en Palestine, qui trouvèrent cette histoire être très véridique, que cette chapelle ne demeura pas longtemps en Esclavonie, mais qu'en 1294 les anges l'enlevèrent à nouveau, la transportant sur ce rivage d'Italie, où elle se fit à nouveau reconnaître par l'éclat de son image et par les nombreux miracles qu'elle faisait tous les jours ; c'est pourquoi¹¹ la Chapelle de l'Image s'est appelée *Madonna di Loreto*, c'est-à-dire Notre-Dame de Lorette. Et comme les voleurs qui étaient dans le bois dépouillaient les étrangers qui y venaient tous les jours par dévotion, les Anges, dit-il, l'enlevèrent pour la troisième fois, l'installèrent dans la propriété de deux frères. Ceux-ci ne s'accordant pas sur le partage du profit qui croissait¹² par l'afflux du peuple, les Anges l'enlevèrent une quatrième fois pour la mettre dans ce lieu définitif, où on la voit maintenant. Après qu'elle eut reçu la visite de nombreux étrangers, le pape Paul II construisit sur elle une autre église, plus imposante, le pape Léon X ayant auparavant fortifié la petite ville contre les pirates. Qu'il me soit permis d'ajouter que le pape Sixte Quint, né en cette Marche d'Ancône, y établit un évêché et en fit une ville. Parlant du trésor de cette église, Villamont mentionne, parmi d'autres choses, des cartes de villes et de montagnes, les images des douze Apôtres, des calices, des croix d'or et beaucoup de pierres précieuses de grande valeur, deux croix toutes de pierres précieuses (dont l'une fut donnée par l'archiduc d'Autriche) et un cerf d'or fait de pierres précieuses (don de la duchesse de Lorraine), un bassin de grande valeur, offert par le roi de France Henri III avec cette inscription :

Ut quæ prole tua Mundum Regina beasti

Et regnum & Regem prole beare velis.

Henri III. Franc. & Pol. Reg.

Christianiss. MCLXXXIII

Additaque, Regni insignia.

[Ô reine qui a rendu le monde heureux par ton enfant

Ne laisse pas ce roi et ce royaume sans postérité.

D'Henri III, roi très chrétien de France et de Pologne, en l'an 1584.

Sont ajoutées les armoiries du royaume.]

10 Moryson adapte Virgile, *Énéide*, chant II, v. 275-276 (Énée, lors du sac de Troie : « *Quantum mutatus ab illo/Hectore* »).

11 Moryson ne donne pas la raison fournie par Villamont : « à raison du bois où elle était, qui appartenait à une dame nommée Lorette » (p. 68).

12 « Querellant un jour ensemble, à qui irait le profit de la maison » (p. 68).

Villamont rapporte encore qu'il n'a pas souvenir d'un don de plus grand prix que celui d'Henri III. Toutefois je prends la liberté de dire que ce roi, vrai esclave de l'Église de Rome, n'a pas obtenu cette grâce¹³. Tous ces dons sont faits par vœu, et j'ai moi-même vu à l'extérieur de cette chapelle une galère à pleines voiles, toutes d'or battu, offerte par le duc de Florence pour avoir recouvré la santé. Villamont ajoute que cette chapelle est entourée d'un mur de marbre blanc soigneusement gravé, mais que ce mur ne put jamais être fixé à la chapelle et que celle-ci est aussi entourée de vingt piliers portant les images de dix prophètes et des dix sibylles. Il ajoute que beaucoup de miracles s'y font et le premier cite le cas de la personne du marquis de Baden, en 1584¹⁴.

Moryson rapporte ensuite comment, quand il fallut en venir à l'aumône, avec ses deux compagnons de voyage hollandais, comme lui « *abhorring from this superstition* », il trompa l'avidité des prêtres en faisant sonner bien fort « *as with musicke* » des piécettes de cuivre de petite valeur. Il proteste néanmoins de sa révérence à la Vierge et de sa reconnaissance à Dieu, qui l'a protégé pour la suite du voyage et tout le reste de sa vie. Il rapporte, d'après Villamont, un quatrième miracle (un exorcisme) avant de conclure.

On voit ici un incroyable concours de peuple venu de tous les pays professant la religion de Rome, et dans les contrées les plus éloignées d'Europe, il n'est personne affligé d'une calamité qui ne fasse quelque vœu à cette image. Dans cette église, j'ai vu cinquante bannis, vulgairement appelés *Banditi*, bannis pour meurtres et semblables crimes et ayant obtenu leur pardon sous condition de servir quelques années l'Empereur en Hongrie contre les Turcs. Ces hommes détestés dans toute l'Italie et (certainement) très dévots à cette heure, faisaient de fermes vœux pour expier leurs péchés et pour revenir heureusement de Hongrie, mais en s'abstenant de donner de grosses aumônes. Mes compagnons et moi jeûnâmes tout le jour, car c'eût été un péché impardonnable de demander à manger en notre auberge avant d'être allés à l'église et qui eût donné quelque raison de soupçonner notre religion. Quand enfin nous retournâmes à l'auberge, notre voiturin nous apporta notre dîner.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. I, livre II, chapitre II, p. 98-100.

13 Villamont taisait, en effet, l'insuccès du vœu, « le plus précieux et riche qui ait été donné à notre Dame de Lorette, comme à la vérité il est très beau et digne d'un Roi Très Chrétien » (p. 70).

14 Cousin du duc de Bavière, il fut guéri miraculeusement d'un bras paralysé par une blessure d'arquebuse (Villamont, éd. cit., p. 70-71).

ROME, *PATRIA COMUNIS*

Goethe : Rome, 1^{er} novembre 1786

On prendra mesure de l'exaltation éprouvée par Goethe à la vue de la Ville éternelle en rapportant ce propos tenu peu de temps avant lui (1764) par l'historien anglais Edward Gibbon : «Vingt-cinq ans après, je ne peux ni oublier ni exprimer les fortes émotions qui agitaient mon esprit quand, pour la première fois, je m'approchai de la *Ville éternelle* pour y entrer. Après une nuit sans sommeil, je parcourus d'un pas noble les ruines du Forum ; chaque lieu mémorable où s'était trouvé Romulus, où Cicéron avait parlé, où César était tombé, surgissait à la fois à mes yeux ; et ce n'est qu'après avoir perdu (ou savouré ?) plusieurs jours d'intoxication que je pus me résoudre à un examen minutieux conduit de sang-froid » (*The Autobiographies*, éd. John Murray, London, John Murray, 1896, p. 267).

Enfin je peux parler et saluer mes amis d'un cœur joyeux ! Qu'ils me pardonnent ce mystère, et le voyage, en quelque sorte souterrain, que j'ai fait jusqu'ici ! À peine osais-je me dire à moi-même où j'allais. Même en chemin, je craignais encore, et c'est seulement sous la porte *del Popolo*¹ que j'ai été certain de tenir la ville de Rome. Et laissez-moi vous dire aussi que je pense mille fois continuellement à vous, en présence des objets que je ne croyais jamais visiter seul. Ce n'est qu'au moment où j'ai vu chacun enchaîné de corps et d'âme dans le Nord, où j'ai vu toute aspiration vers ces contrées évanouie, que j'ai pu me résoudre à entreprendre un long voyage solitaire, et à chercher le centre vers lequel m'attirait une force irrésistible. Dans ces dernières années, cela était même devenu une sorte de maladie que la vue et la présence des objets pouvaient seules guérir. Je l'avoue maintenant, j'avais fini par n'oser plus regarder aucun livre latin, aucun dessin d'une contrée italienne. Mon désir de voir ce pays était mûr depuis trop longtemps. À présent qu'il est satisfait, je retrouve au fond de mon cœur, pour mes amis et ma patrie, l'affection la plus tendre, et le retour me sera doux, il le sera d'autant plus que je n'emporterai pas, je le sens bien, tous ces trésors pour les posséder seul, pour en user seul, mais qu'ils seront pour d'autres et pour moi, durant toute la vie, des guides et des encouragements.

Oui, je suis enfin arrivé dans cette capitale du monde ! Je m'estimerai heureux, si je l'avais vue il y a quinze ans, bien accompagné, conduit par un

1 Entrée nord de Rome, qu'empruntaient ordinairement les visiteurs étrangers.

homme éclairé. Mais puisque je devais la voir seul et de mes propres yeux, il était bon que cette jouissance me fût accordée si tard. J'ai franchi au vol, pour ainsi dire, les Alpes du Tyrol ; j'ai bien vu Vérone, Vicence, Padoue, Venise ; j'ai vu en courant Ferrare, Cento, Bologne ; j'ai à peine vu Florence. Tel était mon désir d'arriver à Rome, il augmentait si fort à chaque moment, que je ne pouvais plus m'arrêter, et je ne suis demeuré que trois heures à Florence. Me voilà maintenant à Rome et tranquille, et, à ce qu'il semble, tranquilisé pour toute ma vie.

122 C'est en effet commencer une vie nouvelle que de voir de ses yeux l'ensemble que l'on connaît en détail intérieurement et extérieurement. Tous les rêves de ma jeunesse, je les vois vivants aujourd'hui ; les premières estampes dont je me souviens (mon père avait placé les vues de Rome dans un vestibule), je les vois maintenant en réalité, et tout ce que je connaissais depuis longtemps en tableaux et en dessins, en gravures sur cuivre et sur bois, en plâtre et en liège, est réuni devant moi ; où que j'aie, je trouve une connaissance dans un monde étranger ; tout est comme je me le figurais et tout est nouveau. J'en puis dire autant de mes observations, de mes idées ; je n'ai point eu de pensées toutes nouvelles, je n'ai rien trouvé tout à fait étranger, mais les anciennes sont devenues si précises, si vivantes, si enchaînées, qu'elles peuvent passer pour nouvelles.

Quand Pygmalion² eut formé Élise au gré de ses vœux, quand il lui eut donné autant de vérité et de vie que l'artiste pouvait le faire, et qu'enfin Élise vint à lui et lui dit : « C'est moi ! », que l'être vivant était différent de la pierre sculptée !

Combien aussi il est moralement salutaire pour moi de vivre au milieu d'un peuple tout sensuel, sur lequel on a tant discours et tant écrit, et que chaque étranger juge à la mesure qu'il apporte avec lui ! Je pardonne à ceux qui blâment et condamnent ce peuple : il est trop loin de nous, il en coûte trop de fatigue et de frais d'avoir commerce avec lui comme étranger.

Voyages en Suisse et en Italie, dans *Œuvres complètes*, éd. Jacques Porchat, Paris, Hachette, 1862, t. IX, p. 177-178.

John Evelyn et les catacombes

Rentré de Hollande en décembre 1641, J. Evelyn obtient de son roi, deux ans plus tard, la permission de repartir sur le continent : séjour en France de décembre 1643 à octobre 1644, puis il gagne Gênes par mer. Après la Semaine Sainte de 1645, passée à Rome, J. Evelyn et son

2 Ovide, *Métamorphoses*, livre X, v. 243. Le nom d'Élise n'apparaît pas avant Johann Jacob Bodmer (*Pygmalion und Elise*, 1747).

compagnon James Thicknesse décident, avant de remonter vers le nord pour l'été, de visiter les catacombes romaines (1^{er} mars 1645).

Nous prîmes donc un coche un peu à l'écart de la ville, pour aller visiter les catacombes de la fameuse *Roma Subterranea*³, très semblables à celles de Saint-Sébastien. Là, dans un champ de blé, guidés par deux torches, nous rampâmes sur nos ventres dans un petit trou pendant une vingtaine de pas, avant de trouver une grande entrée qui nous conduisait dans plusieurs rues, ou allées, à une bonne profondeur dans les entrailles de la terre, pendant un passage étrange et effrayant de plusieurs milles, que Bossius a décrit et mesuré dans son livre⁴. De temps à autre nous arrivions à de belles chambres carrées, qui semblaient être des chapelles, avec des autels, certaines décorées de fresques anciennes très ordinaires. Ce qui rend le lieu vraiment effrayant, ce sont les squelettes et les corps, qui sont placés sur les côtés, en degrés superposés comme des rayonnages ; certains, que l'on suppose correspondre à des martyrs, sont fermés par une pierre plate et rugueuse, sur laquelle sont gravés des palmes et le monogramme du Christ. C'est là que selon toute vraisemblance se tenaient les rencontres des premiers chrétiens lors des persécutions, telles que les décrit Pline le Jeune⁵. Alors que j'étais en prières, je trouvai une fiole de verre remplie, croyait-on, de sang desséché, et deux lacrymatoires. De nombreux corps, ou plutôt des os (car ils n'étaient rien d'autre) étaient aussi intacts que si l'art d'un chirurgien les avait placés là, mais si on les touchait, ils tombaient en poussière. Après avoir circulé ainsi dans ce méandre souterrain, nous retournâmes à notre coche, presque aveugles quand nous retrouvâmes la lumière du soleil, et même choqués par la fumée. Un évêque français et sa suite s'étant aventurés trop loin semble-t-il, dans ces antres, leurs lumières s'éteignirent et on n'eut plus de nouvelles d'eux⁶.

The Diary, éd. E. S. de Beer, Oxford, Clarendon Press, 1955, t. II, p. 387-388.

Montaigne : la circoncision des Juifs

Tout au long de son voyage, Montaigne manifeste l'intérêt qu'il porte aux pratiques de dévotion comme aux débats théologiques. Le statut particulier dont jouissaient les Juifs dans l'Italie de son temps le rend plus attentif encore à leur religion : il visite une synagogue à Vérone et à Rome

3 Selon E. S. de Beer (t. II, p. 387, n.), J. Evelyn a probablement visité celle de Domitilla.

4 A. Bosio, *Roma sotterranea*, 1632 et éditions ultérieures.

5 *Épîtres*, I x, n. 96 ; le texte parle bien de ces réunions, mais ne dit rien des catacombes.

6 Voir John Raymond (voyage de 1646-1647). La tradition fait état de nombreux voyageurs qui ne sont pas revenus des catacombes, mais les meilleurs écrivains ne le mentionnent pas. W. I. Kip (*The Catacombs of Rom*, éd. 1859, p. 23) rapporte toutefois la disparition, en 1837, d'une trentaine de jeunes écoliers (note de E. S. Beer, *op. cit.*, t. II, p. 388).

et, dans cette dernière ville, assiste le 30 janvier 1581 à une circoncision (sur ce rite, voir *Essais*, livre I, chap. XXIII, 113 c-114 b ; livre II, chap. III, 356 a ; livre II, chap. XII, 509 c et 573 b).

Le trentième [janvier 1581], il fut voir la plus ancienne cérémonie de religion qui soit parmi les hommes, et la considéra fort attentivement et avec grande commodité : c'est la circoncision des Juifs.

124

Il avait déjà vu une autre fois leur synagogue⁷, un jour de samedi, le matin, [et] leurs prières, où ils chantent désordonnément, comme en l'église calvinienne, certaines leçons de la Bible en hébreu accommodées au temps. Ils ont les cadences de son pareilles, mais un désaccord extrême, pour la confusion de tant de voix de toute sorte d'âges : car les enfants, jusqu'au plus petit âge, sont de la partie et tous indifféremment entendent l'hébreu. Ils n'apportent non plus d'attention en leurs prières que nous faisons aux nôtres, devisant parmi cela d'autres affaires, et n'apportant pas beaucoup de révérence à leurs mystères. Ils lavent les mains à l'entrée, et en ce lieu-là ce leur est exécution de tirer le bonnet ; mais baissent la tête et le genou où la dévotion l'ordonne. Ils portent sur les épaules ou sur la tête certains linges, où il y a des franges attachées : le tout serait trop long à déduire. L'après-dînée, tour à tour leurs docteurs font leçons sur le passage de la Bible de ce jour-là, le faisant en italien. Après la leçon, quelque autre docteur assistant choisit quelqu'un des auditeurs, et parfois deux ou trois de suite, pour argumenter contre celui qui vient de lire, sur ce qu'il a dit. Celui que nous ouïmes lui sembla avoir beaucoup d'éloquence et beaucoup d'esprit en son argumentation.

Mais, quant à la circoncision, elle se fait aux maisons privées, en la chambre du logis de l'enfant, la plus commode et la plus claire. Là où il fut, parce que le logis était incommode, la cérémonie se fit à l'entrée de la porte. Ils donnent aux enfants un parrain et une marraine comme nous : le père nomme l'enfant. Ils les circoncisent le huitième jour de sa naissance. Le parrain s'assied sur une table, et met un oreiller sur son giron : la marraine lui porte là l'enfant et puis s'en va. L'enfant est enveloppé à notre mode ; le parrain le développe par le bas, et lors les assistants et celui qui doit faire l'opération commencent très tous⁸ à chanter, et accompagnent de chansons toute cette action qui dure un petit quart d'heure. Le ministre peut être autre que rabbin et quiconque ce soit d'entre eux ; chacun désire être appelé à cet office, parce qu'ils tiennent que c'est une grande bénédiction d'y être souvent employé : voire ils achètent d'y être conviés, offrant qui un vêtement, qui quelque autre commodité à l'enfant ; et tiennent que celui qui en a circoncis jusqu'à un certain nombre qu'ils savent, étant mort, a ce

7 À Vérone, « il fut en leur synagogue et les entretint fort de leurs cérémonies ».

8 Très tous : tous.

privilège que les parties de la bouche ne sont jamais mangées des vers. Sur la table où est assis ce parrain, il y a quant et quant un grand apprêt de tous les outils qu'il faut à cette opération. Outre cela, un homme tient en ses mains une fiole pleine de vin et un verre. Il y a aussi un brasier à terre, auquel brasier ce ministre chauffe premièrement ses mains, et puis trouvant cet enfant détroussé⁹, comme le parrain le tient sur son giron la tête devers soi, il lui prend son membre et retire à soi la peau qui est au-dessus d'une main, poussant de l'autre la gland¹⁰ et le membre au-dedans. Au bout de cette peau qu'il tient vers la dite gland, il met un instrument d'argent qui arrête là cette peau, et empêche que, la tranchant, il ne vienne à offenser la gland et la chair. Après cela, d'un couteau il tranche cette peau, laquelle on enterre soudain dans de la terre qui est là dans un bassin parmi les autres apprêts de ce mystère. Après cela, le ministre vient, à belles ongles¹¹, à froisser encore quelque autre petite pellicule qui est sur cette gland et la déchire à force, et la pousse en arrière au-delà de la gland. Il semble qu'il y ait beaucoup d'effort en cela et de douleur ; toutefois ils n'y trouvent nul danger, et en est toujours la plaie guérie en quatre ou cinq jours. Le cri de l'enfant est pareil aux nôtres qu'on baptise. Soudain que cette gland est ainsi découverte on offre hâtivement du vin au ministre qui en met un peu à la bouche, et s'en va ainsi sucer la gland de cet enfant, toute sanglante, et rend le sang qu'il en a retiré, et incontinent reprend autant de vin jusqu'à trois fois. Cela fait, on lui offre, dans un petit cornet de papier, d'une poudre rouge qu'ils disent être du sang de dragon¹², de quoi il sale et couvre toute cette plaie ; et puis enveloppe bien proprement le membre de cet enfant à tout des linges taillés tout exprès. Cela fait, on lui donne un verre plein de vin, lequel vin, par quelques oraisons qu'il fait, ils disent qu'il bénit. Il en prend une gorgée, et puis, y trempant le doigt, en porte par trois fois à tout le doigt quelque goutte à sucer en la bouche de l'enfant ; et ce verre après, en ce même état, on l'envoie à la mère et aux femmes qui sont en quelque autre endroit du logis, pour boire ce qui reste de vin. Outre cela, un tiers prend un instrument d'argent, rond comme un esteuf¹³, qui se tient à une longue queue, lequel instrument est percé de petits trous comme nos cassolettes, et le porte au nez premièrement du ministre, et puis de l'enfant, et puis du parrain : ils présupposent que ce sont odeurs pour fortifier et éclaircir les esprits à la dévotion. Il a toujours cependant la bouche toute sanglante.

30 janvier 1581, *Journal du voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne (1580-1581)*, éd. Meunier de Querlon, Rome et Paris, 1774.

9 Retroussé.

10 Ordinairement féminin au XVI^e siècle.

11 « Ongles » est souvent féminin en moyen français.

12 Résine rouge employée comme astringent.

13 Petite balle, au jeu de paume.

CAPITALES RÉGIONALES

Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino

Notre voyageur anonyme (1588-1589) éprouve une fascination légitime pour les merveilles hydrauliques qu'il rencontre : au XVI^e siècle, l'Italie est bien en avant des autres nations européennes dans la maîtrise de l'eau pour des jardins d'agrément. Ceux de Pratolino – *Discours viatiques*, éd. L. Monga, Genève, Slatkine, 1983, p. 77-81 –, dont la construction avait commencé en 1569, faisaient l'orgueil du grand-duc de Florence, qui passait pour dépenser plus pour son eau que pour son vin. Sur les fontaines italiennes de la Renaissance, voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, New York, Constable, 1911, p. 151 sq., et surtout Lino Pertile, « Montaigne in Italia : arte, tecnica e scienza dal *Journal agli Essais* », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XXXIII, 1973. On comparera cette évocation à celle qu'en fait Montaigne dans son *Journal de voyage* (22 novembre 1580).

Pratolin est un lieu assis entre les montagnes, sur d'autres petites montagnes, et si peu auparavant fréquenté qu'il n'y avait point de chemin franc comme il est à présent. [Mais]¹ le lieu s'est par le dit chemin rendu accessible autant que peu avant par le défaut d'iceluy et de ses dépendances il était fréquenté, car par iceluy nous descendîmes par une voie toute pavée, et puis après, montant un peu, nous arrivâmes au château blanc, qui des deux côtés a deux beaux escaliers, belles salles et belles chambres et richement meublées par dedans.

De là nous fûmes conduits par le châtelain dedans des jardins dans lesquels nous vîmes quelques fontaines et quelques statues et, montant un peu plus haut, vîmes une grosse et ferme roche sur laquelle est assis un grand et gros sauvage² qui, par un vase, jette tant d'eau dedans un grand bassin qu'elle porte une galère. Le dit bassin est garni de poisson en grande quantité et tout pavé et entouré de petits paliers.

Derrière le rocher se monte à une fontaine, belle entre les excellemment belles, et laquelle par mille tuyaux, par cornes de limaçons et toutes autres sortes de telles bêtes, jette de l'eau si abondamment et de tant de côtés que personne ne peut qu'il n'y soit mouillé, s'il y entre ; puis, en descendant, nous fûmes à l'entour du grand bassin, et descendîmes jusqu'au château, qui

1 Le ms. comporte ici une inscription latine dont le texte et la pertinence sont problématiques : voir l'édition de L. Monga, note 209.

2 La Fontana dell'Appennino de Giambologna. Montaigne l'a vue en cours de construction.

a devant soi une belle place, toute verte, le long de laquelle de chaque côté sont trois statues, et entre elles des pyramides toutes couvertes de lierre ; après lesquelles vues, par un jardin de simples, dans lequel se voit une belle petite fontaine, nous tournâmes à l'entour du château et, descendant par l'autre escalier, nous allâmes à main gauche par un chemin fait exprès et pavé, vîmes une riche statue noire et plusieurs autres sur le chemin pris, avec un long ruisseau qui, descendant, rend plusieurs larges bassins pleins d'eau, avec un doux et plaisant murmure causé par les petits cailloux qui sont expressément mis en forme de degrés cavés à la descente du dit ruisseau qui, en coulant, fait une très artificieuse fontaine dedans une belle grotte. La fontaine³ est de telle industrie que celui qui entre, marchant sur un degré qu'il faut descendre, se baigne d'eau par les deux côtés, et a des sièges de pierre sur lesquels quiconque est assis, en les pressant, fait que l'eau, par un tuyau qui est enterré, lui saute au visage, comme encore tout à l'entour du pavé ; elle est peinte de trous qui tous jettent de l'eau quand les tuyaux se tournent ; et aux côtés encore y en a de semblables, et tant qu'aucuns, craignant d'être mouillés, n'y voulurent entrer. Nous en sortîmes et continuâmes notre promenade le long du clair ruisseau, le long duquel nous vîmes encore une autre belle fontaine et, devant, une fosse pleine de poisson, comme toutes les autres de dessus. Nous laissâmes le ruisseau couler et, montant à main droite vîmes une autre fontaine très belle dont l'eau sourdait d'un lange retors par une lavandière et la vitte d'un petit garçon remplissant un beau bassin de marbre qui était tout contre celui où elle lavait ses drapaux.

La fontaine vue et bu de son eau, suivîmes le chemin par lequel nous vîmes plusieurs grands réservoirs d'eau, et au milieu de petites cahuettes⁴ de bois et de paille pour la retraite d'une infinité d'oiseaux, et principalement d'Inde, qui sont nourris pour le plaisir de son Altesse ; et là auprès, un grand arbre dans lequel est bâtie une ronde galerie de bois, et non loin de là une excellente roche de pierre artificiellement bâtie, produisant plusieurs arbres verts, et surtout des lauriers. Cette roche, qui [est] haute comme un mont et a double croupe était le mont Parnasse, sur lequel est le cheval Pégase, Apollon et les neuf Muses ; et là, devant un beau siège de marbre, sur lequel étant assis, nous ouïmes les neuf Muses avec Apollon sonner de tous leurs instruments, et même une grosse tête à côté mouvait les dents et les yeux si bien que tout semblait être vif, quoique cela se fit par dedans la roche.

Bien contents d'une si belle vue, nous remontâmes de l'autre côté, vîmes de petits pourceaux d'Inde faits comme petits connils, et plus haut un vase et

3 La Grotta del Diluvio ; voir l'évocation qu'en fait Montaigne.

4 « Cahuette » : cabane.

quelques statues qui, par leur grandeur, dénotaient avoir été là quelque chose excellent, ainsi qu'il était vrai, car c'était une belle fontaine et la plus belle de toutes, laquelle son Altesse avait fait transporter à Florence pour honorer davantage ses noces avec la princesse de Lorraine⁵.

Nous passâmes outre et vîmes un jardin plein d'arbres toujours verts et pleins d'oiseaux, couvert de fer et fil d'archal⁶ ; et tirant vers l'escalier dernier laissé nous eûmes un plus grand plaisir de mirer, le long de la verte vallée, descendre l'eau par plus de cent tuyaux et à remplir cent bassins sur cent degrés au bout desquels est un beau grand bassin embelli de statues et de marbre recevant toutes les eaux qui par lesdits canaux descendent en la vallée, et de là, s'écoulant de terre, va remplir les ruisseaux d'en bas.

Mais toutes ces choses, encore qu'elles soient belles, si ne le sont-elles tant que les fontaines qui se voient au-dessous le dit escalier, en la [première]⁷ desquelles, dedans une roche artificiellement élaborée à main gauche en entrant, se voit une Daphné⁸ très belle de face, se muant en laurier, et un dieu Pan, lequel tenait entre ses mains la flûte à sept chalumeaux par lui inventée, laquelle par la force de l'eau courante fut par ses mains portée jusqu'à sa bouche, et fut ainsi ouïe une douce harmonie.

À main droite était un ange qui faisait encore résonner un clairon ; une autre fontaine était dessus, beaucoup plus belle et plus riche que toutes ; le dessus du portail était orné de riches glaces et luisantes, et à notre entrée des nymphes sortirent de la fontaine et nous firent la révérence de bonne grâce. À main gauche sont des étuves riches de toutes sortes de pierres, et à droite une petite chambre dans laquelle est une table ronde de marbre excellent, et a autant de bassins couverts, toujours pleins d'eau coulante de la fontaine, qu'il y peut tenir de personnes pour, durant le repas, faire rafraîchir son vin. Dedans les couvercles sont de fines pierres précieuses, et à un coin est un valet de marbre qui donne à laver, versant l'eau dedans un bassin aussi de marbre, laquelle eau s'écoule par un petit trou qui est à l'entour du bassin : toutefois il est malaisé d'essuyer ses mains à sa serviette, attendu la dureté de la matière qui est encore de marbre blanc. Il y a aussi un excellent vase d'une pierre de marbre dedans les dites fontaines, avec richesses et embellissements de tout ce

5 Les Médicis avaient commencé le transfert de la Fontana di Giunone de Bartolomeo Ammanati de Pratolino à Florence en mars 1588. Les statues s'y trouvaient déjà lors du passage de notre auteur, alors que se préparait le mariage du grand-duc Ferdinand I^{er} avec Christine de Lorraine, qui sera célébré le 9 mai 1589 : voir l'édition de L. Monga, note 216 et Anonyme, *Voyage de Provence et d'Italie*, éd. L. Monga, Genève, Slatkine, 1994, p. 111s. et introduction, p. 28.

6 « Arrechal » : fil d'archal, fil de fer.

7 Lacune du ms. On lit seulement « la p desquelles ».

8 Plutôt le groupe d'*Alfeo e Aretusa*, de Battista Lorenzi, selon L. Monga, note 217.

qui peut valoir à rendre une grotte et une fontaine parfaite, pour la quantité desquels je serais trop long à écrire. Seulement tu sauras encore ceci, que tout à l'entour y a des pertuis qui de l'un à l'autre versent de l'eau en forme de voûte, en telle abondance qu'il serait impossible, tant peut-on vite courir et être couvert, s'exempter d'être mouillé.

Si tu veux en savoir plus, attends à le voir, car voilà tout ce que brièvement je t'en peux rapporter.

Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile (1588-1589),
éd. Luigi Monga, Genève, Slatkine, 1983. Bibliothèque Méjanes, ms. 222
(424), f^o 31v^o-35v^o.

Fynes Moryson : fêtes vénitiennes

130

Associant les fastes de la république patricienne et les divertissements populaires, le calendrier des fêtes était particulièrement fourni à Venise : voir Bianca Tamassia Mazzarotto, *Le feste veneziane*, Sansoni, Firenze, 1980 et, pour le temps de Moryson, Edward Muir, *Civic Ritual Renaissance Venice*, Princeton, Princeton University Press, 1981.

L'État de Venise célèbre en grande pompe les fêtes publiques, certaines communes à toute la ville, d'autres propres aux familles ou aux paroisses ; certaines sont annuelles. Quand autrefois ils battirent et firent prisonnier le patriarche d'Aqualegia, une loi du Sénat institua, sous menace de lourdes pénalités, de fêter chaque année le jeudi gras (appelé ainsi vulgairement parce qu'il tombe le jeudi avant le Carême)⁹. Ce jour-là, le Doge et les sénateurs sont assis en une galerie du palais public qui se trouve sur la place Saint-Marc, dans laquelle on tue devant eux un bœuf, en lui coupant la tête d'un seul coup, avec une épée à deux mains faite à ce propos extrêmement affilée et lourde. Cela fait, il y avait autrefois un château de bois construit dans une grande salle du Palais, que les sénateurs prenaient d'assaut ; mais au cours des âges, cette cérémonie ressemblant à un ridicule jeu d'enfants tomba en désuétude¹⁰. De la même manière, ils tuaient jadis douze porcs et en envoyaient des morceaux aux sénateurs ; mais cette cérémonie avait elle aussi été abandonnée depuis longtemps. Mais aujourd'hui encore ils attachent des bœufs à des cordes tenues par des hommes, leur donnant la chasse dans les rues ; comme celles-ci sont très étroites, ils crient *Guarda il toro*, c'est-à-dire « Gare au taureau ! », pour qu'aucun passager ne soit piétiné par eux. Il va de soi que ces fêtes sont célébrées avec plus de pompe extérieure et de cérémonial qu'avec de grandes

9 Sur cette fête, voir B.T. Mazzarotto, *op. cit.*, p. 31-39.

10 Ce cérémonial avait été aboli par Andrea Gritti, doge de 1523 à 1538 (*ibid.*, note 21).

provisions de vin et de viande. Certaines sont circonstancielles. C'est ainsi que l'État a souvent fêté magnifiquement des papes, des rois et des princes : ainsi la réception du roi de France Henri III en 1574, de fraîche mémoire, a été faite en grande pompe aux frais de la République, quand il retourna par cette route de Pologne en France. Aussitôt qu'il arriva à la frontière de la République, partout où il passait, on allait à sa rencontre et les gouverneurs lui faisaient escorte, ainsi que, sur la terre ferme, par des partis de cavaliers et des compagnies de gens de pied. On lui souhaitait la bienvenue tous les jours avec des volées de petite artillerie, et depuis tous les forts et châteaux par des sonneries de cloches à toute volée ; quand il arriva à quai, de nombreux sénateurs vinrent à sa rencontre avec un grand nombre de gondoles ou de petits bateaux ordinairement recouverts de drap noir mais qui étaient alors couverts de drap d'or et de broderies achetés à cette intention pour le roi et sa suite. Après cela, avant son arrivée dans la cité, une garde de soldats vint à sa rencontre et de nombreux jeunes gentilshommes des meilleures familles furent envoyés pour le servir, et il fut salué par des volées de cloches des divers châteaux et de nombreuses galères et vaisseaux du port. Il se rendit ainsi avec grand accompagnement de tambours et de trompettes au palais Foscarini, où il fut logé pour la belle perspective qu'il avait sur les deux côtés du Grand Canal. Il était escorté chaque jour par les sénateurs et le Doge avec son Bucentaure, pour l'inviter et le conduire à des banquets où on le traitait avec quelque chose de la liberté française¹¹. Car un jour, lors d'un banquet tenu dans la grande salle où se tenait l'assemblée générale du duc, des sénateurs et des nobles, deux cent quarante jeunes filles furent invitées à escorter le roi, toutes assises d'un même côté, toutes habillées de blanc avec de riches bijoux. Le roi entrant et s'approchant d'elles tête nue, toutes se levèrent, le saluant à son passage d'une profonde révérence et, après le banquet, quand les tables furent enlevées, les Français et les autres gentilshommes leur firent exécuter les danses mesurées ; après avoir dansé quelques gaillardes, tous se séparèrent, le Doge et les sénateurs conduisant et escortant le roi dans le Bucentaure au palais où il résidait. On lui fit voir également toutes les raretés de la ville, le divertissant avec d'autres passe-temps ; ainsi de deux partis, l'un qui défendait, l'autre qui attaquait un pont construit afin qu'il pût le voir depuis son logis : un jeu très courant en d'autres temps, sans autres armes que les bras et les poings, mais qui souvent tournait à l'aigre, avec de vrais coups brutaux, l'un flanquant l'autre dans l'eau. Le roi fut escorté et fêté à son départ de la même manière jusqu'à la frontière de cet État dans la

11 Les témoins de ce temps l'opposent volontiers à l'étiquette espagnole qui tend à prévaloir en de nombreuses cours européennes.

direction de la France, avec grande magnificence et dépense de la République, en témoignage d'amour pour ce pays¹².

Shakespeare's Europe. A Survey of the condition of Europe at the end of the 16th century [...], éd. Charles Hugues, London, s.n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967, extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College, p. 448-450.

Thomas Coryat : courtisanes de Venise

J'entreprends, déclare Coryat, de parler des fameuses courtisanes vénitiennes, un sujet que tous les auteurs qui ont traité de la ville ont écarté avec un bel ensemble. Il insère « le portrait d'une de leurs plus nobles courtisanes, en ses habits vénitiens, et le mien avec lui, alors que nous nous entre-saluons ». Il terminera par une *excusatio* pour apaiser ses critiques les plus malveillants.

132

La femme qui exerce ce métier est appelée en italien *cortezana*, mot dérivant de *cortesia*, qui signifie courtoisie, parce qu'on dit que les femmes de cette sorte reçoivent des courtoisies en échange de leurs faveurs. Le mot a quelque affinité avec le grec *hétaïre*¹³, qui signifie proprement une femme sociable et a souvent désigné chez Démosthène, Athénée et autres prosateurs une femme de vie dissolue. Le nombre de ces courtisanes vénitiennes est très grand : on pense qu'elles sont au moins vingt mille dans toute la ville et les agglomérations voisines (Murano, Malomocco, etc.). Beaucoup sont tenues pour si débauchées qu'on dit qu'elles ouvrent leur carquois à toute flèche : c'est sans doute une chose si impie que l'on puisse tolérer une licence si effrontée dans une ville si glorieuse, si puissante et si renommée. Car selon moi, les Vénitiens devraient à tout le moins craindre chaque jour qu'en fermant les yeux sur une telle ordure, ils ne courent le risque d'attirer sur eux les malédictions de Dieu et la colère du ciel et de détruire leur cité par le feu et par le soufre, comme il fit autrefois de Sodome et de Gomorrhe. Mais ne craignant rien de tout cela, ils manifestent à leur égard beaucoup de générosité et d'indulgence, et ceci pour deux raisons. D'abord, *ad vitanda maiora mala*¹⁴, car ils pensent que la chasteté de leurs femmes subirait bientôt de rudes assauts et qu'ils pourraient s'en trouver fréquemment *capricornifiés* (de toutes les disgrâces du monde celle que le Vénitien supporte le moins) si n'existaient pas ces lieux d'évacuation. Mais je m'étonne comment cela pourrait se faire si ces courtisanes étaient extirpées de la ville. Car les hommes

12 Sur le séjour vénitien d'Henri III (18-26 juillet 1574), voir Pierre Chevallier, *Henri III* (Paris, Fayard, 1985, p. 235-244).

13 L'auteur donne la graphie grecque du mot.

14 Pour éviter un plus grand mal.



Ill. 5. « L'auteur saluant la belle Emilia », dans Th. Coryat, *Coryat's Crudities*, 1611

doivent même cloîtrer toujours leurs femmes entre les murs des maisons de crainte de tel inconvénient, comme s'il n'y avait aucune courtisane dans la ville, si bien que vous verrez très rarement la femme d'un gentilhomme vénitien, si ce n'est pour la célébration d'un grand mariage, au baptême d'un juif, ou tard le soir, ramant dans une gondole. La seconde raison est que les rentes qu'elles versent au Sénat pour être tolérées entretiennent une douzaine de galères (comme on m'a

souvent dit à Venise), ce qui épargne une grande dépense. Ces deux raisons leur ont fait tolérer pendant tant de siècles ces espèces de Laïs et de Thaïs qui pourraient être proprement appelées les sentines de la Chrétienté, comme celles là l'étaient autrefois de la Grèce. Si puissants en effet sont les attraits de ces amoureuses Calypsos que leur réputation en a attiré un grand nombre à Venise, venus des plus lointaines contrées de la Chrétienté, pour contempler leur beauté et se plaire à leurs badinages. Et de fait, telle est la variété des délicieux objets qu'elles procurent à leurs amants que rien ne leur manque en ce qui concerne le plaisir. Car lorsque vous entrez dans un de leurs palais (certaines des plus huppées vivent de fait en de majestueux et magnifiques bâtiments qui conviendraient aux plaisirs d'un grand prince), vous pensez entrer dans le paradis de Vénus, tant leurs plus belles pièces sont fastueuses et éblouissantes au regard. Les murs sont tout autour décorés de somptueuses tapisseries et de cuir doré, ainsi que je l'ai dit à propos de Padoue. Du reste, vous pouvez voir le portrait de la noble courtisane excellemment peint. Quant à elle, elle arrive parée comme la Reine et la Déesse de l'amour, au point que vous¹⁵ pourriez croire qu'elle vient de faire la transmigration de Paphos, Gnide ou Cythère, les anciens domiciles de Dame Vénus. Son visage est orné de la quintessence de la beauté. Sur ses joues vous pourrez voir le lis et la rose lutter pour la suprématie et les filets d'argent de ses cheveux coiffés soigneusement autour de ses deux pointes ondulantes se dressant comme de jolies pyramides, qui vous font croire à deux aiguiseurs d'amour. Mais si vous en jugez mieux, vous n'aurez pas de peine à discerner les effets de ces fameuses drogues d'apothicaires dont usaient autrefois les nobles dames romaines, même l'antimoine, la céruse et la pourpre. Car peu de courtisanes sont assez respectueuses de la nature pour ne pas falsifier leurs visages, afin de suppléer à ses défauts avec l'une des trois. Une chose si commune parmi elles est que beaucoup de celles qui ont naturelle beauté et élégance se maquillent le visage avec ce genre de tromperie sordide (j'eus en l'observant grandement pitié de leur vanité). En quoi à mon avis elles semblent *ebur atramento candefacere*¹⁶, si l'on s'en rapporte à cet excellent proverbe de Plaute, c'est-à-dire blanchir l'ivoire avec de l'encre. Les attraits de leur corps sont si riches que, sauf si vous deviez vous couper les attributs (une chose malaisée à faire) ou prendre avec vous l'herbe d'Ulysse appelée Molly dont parle Homère, c'est-à-dire quelque antidote contre ces titillations vénériennes, elles auront vite fait d'engourdir et captiver vos sens et de faire que votre raison ôte son bonnet devant l'affection. Car vous la verrez, telle une autre Cléopâtre, parée de chaînes d'or et de perles d'orient (mais elles sont peu nombreuses), divers anneaux d'or embellis de diamants et d'autres pierres précieuses et, à ses oreilles, des bijoux de

15 Dans la suite de cette apostrophe, Coryat use du *thou*.

16 En marge : Érasme, *Adages*, chil. 1, cent., adag. 70.

grande valeur, une robe de damas (je parle des plus nobles courtisanes) parée d'une large frange d'or (ainsi que je l'ai montré dans le portrait de la courtisane placé en tête de ce discours) ou fermée par cinq ou six lacets d'or larges chacun de deux pouces. Son jupon ou camelot¹⁷ rouge bordé d'une riche frange d'or, des bas de couleur incarnat, sa gorge et tout son corps embaumé d'odeurs les plus propres à t' enamourer. Bien que toutes ces choses puissent au premier abord te paraître les plus délectables attraits, si tu les pèses convenablement sur la balance d'un jugement mûr, tu diras avec le sage, et tu auras raison, qu'elles sont comme un anneau d'or au groin d'un cochon. En outre, elle s'appliquera à t'enchanter partiellement avec les notes mélodieuses qu'elle chante en gazouillant sur son luth, que ses doigts pincant aussi bien que le font de nombreux hommes qui sont excellents professeurs dans la noble science de musique, et partiellement avec l'harmonie de sa voix qui vous attendrit le cœur. Vous verrez aussi que la noble courtisane vénitienne (si elle est bien une femme de qualité) est une bonne rhétoricienne, et une causeuse très élégante, de sorte que si elle ne parvient pas à t'émouvoir avec les délices ci-dessus, elle tentera ta fermeté avec la rhétorique de sa langue. Et enfin elle te soumettra aux plus fortes tentations pour parvenir à ses fins, elle te montrera sa chambre de plaisir, où tu verras toutes sortes d'agréables objets, comme de nombreux jolis coffres peints qui la décorent tout autour, un curieux baldaquin blanc comme du lait et fait à l'aiguille, un édredon de soie brodé d'or, et plus généralement toute sa literie délicatement parfumée. Et parmi d'autres aimables ornements elle te montrera dans sa chambre une seule chose visant à la mortification, un étrange objet au milieu de tant d'aiguillons au mal : le portrait même de Notre Dame sur sa table de chevet, avec le Christ en larmes placé dans un vase en cristal. Mais prends garde à ce qu'en ne résistant pas à toutes ces délectables amours vénales¹⁸ tu n'entres en termes d'une conversation privée avec elle. Car alors tu trouveras en elle, comme Juste Lipse l'appelle justement, *callidam et calidam Solis filiam*, c'est-à-dire l'habile et ardente fille du Soleil. En outre je veux te dire la vérité : si tu devais avoir avec elle un entretien dévergondé et ne pas lui donner *ce salarium iniquitatis* que tu lui avais promis, et peut-être adroitement échapper à sa compagnie, ou bien elle te fera trancher la gorge par son ruffian s'il peut te trouver dans la ville, ou te faire arrêter et jeter dans une prison où tu resteras jusqu'à ce que tu lui aies payé tout ce que tu lui avais promis. Par conséquent, pour t'éviter ces inconvénients, je vais te donner le fameux conseil que Juste Lipse donna à un de ses amis en partance pour l'Italie, de te

17 Dans nos textes, le mot *chamlet* revêt des valeurs très variées, entre lesquelles il est parfois difficile de choisir. Il peut désigner une étoffe de poil de chèvre (Busbecq), un tissu de qualité médiocre (cf. notre *camelote*), ou soignée (le costume des dames russes). Nous le traduirons par *camelot*, qui recouvre ces diverses acceptions.

18 Coryat : « *illecebre et lenocinia amoris* ».

munir d'une double armure, l'une pour tes faibles yeux, l'autre pour tes faibles oreilles¹⁹. Tes faibles yeux, ferme-les et détourne-les de ces vénériens objets vénitiens. Car ils sont les fenêtres jumelles qui les acheminent à ton cœur. Il te faut aussi fortifier tes faibles oreilles contre les enchantements alléchants de leurs discours persuasifs. Par conséquent, de même que les lutteurs autrefois avaient coutume de protéger leurs oreilles contre certaines contrariétés extérieures en appliquant sur elles certains instruments appelés *amphotides*,²⁰ tu dois de même prendre pour toi cette ferme fondation contre les blessures amoureuses des courtisanes vénitiennes, ne prêter l'oreille à aucune de leurs balivernes effrontées. Si tu as besoin à la fois de les voir et de les entendre, jette seulement ton souffle sur elles de la manière dont nous faisons avec l'acier, qu'il n'est pas plus tôt sur lui qu'il s'efface aussitôt. Souffle donc un peu de mots sur elles, et éloigne-toi d'elles aussitôt ; car si tu devais t'attarder avec elles, tu découvrirais que leur poison est plus pernicieux que celui du scorpion, de la vipère ou du cocatrix²¹. Parmi d'autres choses que j'ai entendues sur cette espèce de femmes de Venise, l'une est que, lorsque leur *Cos amoris* vient à décroître, quand leur juvénile vigueur est éteinte, elles consacrent alors à Dieu la lie de leur vieillesse, en entrant en un monastère après avoir dédié au Diable la fleur de leur jeunesse, quelques-unes ayant amassé par leurs sordides talents autant de biens qu'il leur en faut pour bien s'entretenir en leur vieillesse. Car beaucoup d'elles sont aussi riches que le furent Rhodope en Égypte, Flora à Rome ou Laïs à Corinthe. J'en ai mentionné plus haut²² un exemple avec Margarita Emiliana qui fit construire un beau monastère de moines augustins.

Il y a encore une chose digne de mention concernant ces courtisanes vénitiennes, dont la relation mettra fin à ce discours. S'il arrive que certaines aient des enfants (ce qui advient rarement, car selon le vieux proverbe les meilleurs charpentiers construisent le moins de bateaux), ils sont élevés soit à leur charge soit dans une certaine maison de la ville réservée à l'éducation des bâtards de courtisanes, que je vis vers l'est de la rue Saint-Marc près du rivage. Sur le côté sud de cet édifice qui donne sur la mer, j'observai une certaine grille de fer insérée en un endroit creux du mur ; entre cette grille et une pierre sans ornement qui est dessous, est un petit espace suffisant pour mettre un enfant. C'est là que la mère ou quelqu'un qui le fait pour elle amène l'enfant peu après sa naissance et si le corps de celui-ci n'est pas trop grand pour qu'elle puisse le

19 Juste Lipse donne ainsi à Philippe de Lannoy (« *De Ratione cum fructu peregrinandi* », lettre du 3 avril 1578) une « double cuirasse, aux yeux et aux oreilles » (trad. Anthoine Brun, Lyon, 1619, dans *Le Choix des épistres* de Lipse). On lira cette lettre (texte et traduction) en annexe à Normand Doiron, *L'Art de voyager*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 205-217.

20 Juste Lipse évoque lui aussi ces boucliers pour les oreilles.

21 Animal fabuleux, proche du basilic, vivant dans les cavernes et les puits.

22 p. 249, entre Venise et Murano.

déposer sans le heurter au dit endroit, elle le met là sans dire à personne de cette maison de prendre charge de lui. Et la mère est désormais absolument déchargée du soin de son enfant. Mais s'il a atteint une telle taille qu'il ne puisse être déposé en cet endroit, il est rendu à la mère, qui s'occupe elle-même de lui et l'élève du mieux qu'elle peut. Ceux qui sont amenés dans la dite maison la quittent quand ils atteignent l'âge de raison, et beaucoup d'enfants mâles s'en vont à la guerre, ou servent à l'arsenal ou dans les galères, ou dans tout autre service public de la République pour le bien commun. Et bon nombre des filles, si elles sont jolies, se mettent à *matrizzare*²³, c'est-à-dire imitent leurs mères dans leurs talents lucratifs et gagnent leur vie en se prostituant à leurs préférés.

Coryat's Crudities, London, William Stansby, 1611, p. 264-271 ; réimpr. London, The Scolar Press, 1978.

Goethe : Naples et le Vésuve

Le Vésuve tient une place de choix dans le journal de Goethe : voir les entrées des 24 et 25 février 1787 (p. 231-233), 3 mars (p. 237-238), 6 mars (p. 241-243), 20 mars (p. 262-264) dans *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, éd. Jacques Porchat, Paris, Hachette, 1862, t. IX, p. 177-178.

20 mars : La nouvelle qu'un torrent de lave, invisible pour Naples, venait de faire irruption et coulait vers Ottojano²⁴, m'a décidé à visiter le Vésuve pour la troisième fois. À peine arrivé au pied de la montagne, avec ma voiture à deux roues, à un cheval, comme je sautais à terre, j'ai vu paraître nos deux guides. Je n'ai voulu me passer d'aucun ; j'ai pris l'un par habitude et par reconnaissance, l'autre par confiance, tous deux pour faire la course plus à mon aise. Quand nous fûmes en haut, le vieux resta en place avec les manteaux et les vivres ; le jeune me suivit, et nous montâmes hardiment au-devant d'une vapeur prodigieuse qui s'élançait de la montagne, au-dessous du cratère ; puis nous la côtoyâmes et nous descendîmes doucement jusqu'à ce qu'enfin nous vîmes, sous un ciel clair, la lave ruisseler hors de l'affreux nuage de vapeur.

On a beau avoir entendu mille fois parler d'une chose, c'est la vue immédiate qui nous en révèle le caractère propre. Le courant de lave avait au plus dix pieds de large, mais la manière dont il coulait sur une pente douce, assez unie, était fort surprenante, car en se refroidissant sur les côtés et à la surface, tandis qu'elle coule, elle forme un canal qui s'élève sans cesse parce que la matière fondue se durcit pareillement sous le courant de feu, qui jette uniformément à droite et à

²³ It. « matrizzare » : ressembler à sa mère.

²⁴ Au nord de Naples.

gauche les scories nageant à la surface. Cela élève insensiblement une digue sur laquelle la matière embrasée continue de couler doucement comme le ruisseau d'un moulin. Nous avons côtoyé la digue, considérablement élevée, du côté de laquelle les scories roulaient régulièrement sur les côtés jusqu'à nos pieds. Nous pouvions voir en bas le courant de feu à travers quelques ouvertures du canal, et, comme il continuait sa course plus bas, nous pouvions aussi l'observer d'en haut.

La vive clarté du soleil semblait rembrunir le brasier ; il ne montait dans l'air pur qu'un peu de fumée. Je désirais approcher du point d'où la lave jaillit de la montagne. Mon guide assurait qu'elle s'y formait tout de suite une voûte et un toit sur lequel il s'était tenu souvent. Pour voir et pour éprouver aussi la chose, nous remontâmes la montagne, afin d'arriver à ce point par-derrière. Heureusement nous trouvâmes la place nettoyée par un vif courant d'air. Toutefois elle ne l'était pas tout à fait, car la vapeur fumait autour de nous par mille crevasses ; et nous arrivâmes enfin sur la voûte dure, roulée comme de la bouillie, mais elle s'étendait si loin en avant, qu'elle nous empêchait de voir sortir la lave. Nous essayâmes de faire encore une vingtaine de pas, mais le sol devenait toujours plus brûlant ; une vapeur insupportable, étouffante, qui obscurcissait le soleil, tourbillonnait ; le guide, qui me précédait, se retourna bientôt, me saisit, et nous nous arrachâmes à ce bouillonnement infernal.

Après que la belle vue eut réjoui nos yeux, et un coup de vin notre gosier, nous parcourûmes la montagne pour observer d'autres particularités de ce sommet de l'enfer, qui se dresse au milieu du paradis. J'ai observé de nouveau avec attention quelques ouvertures, véritables cheminées du volcan, qui ne donnent point de fumée, mais qui exhalent sans cesse avec violence un air brûlant. Je les ai vues entièrement tapissées d'une matière stalactiforme qui revêt, en figures de cônes et de mamelons, le canal jusqu'à l'orifice. L'irrégularité de ces cheminées nous a permis d'atteindre à plusieurs de ces produits de la vapeur qui pendaient en bas, en sorte que nous avons pu nous en saisir aisément au moyen de nos bâtons et d'instruments armés de crocs.

J'ai déjà trouvé chez le marchand, sous le nom de lave, des exemplaires pareils, et j'ai eu la satisfaction de découvrir que c'est une suie volcanique déposée par les vapeurs brûlantes, et qui manifeste les parties minérales volatiles qu'elle renferme. Le plus magnifique coucher du soleil, une soirée divine, m'ont récréé au retour. Cependant j'ai pu sentir combien un prodigieux contraste est propre à troubler les sens. Le passage de l'effroyable au beau, du beau à l'effroyable, les annule tous deux et produit l'indifférence. Le Napolitain serait certainement un autre homme qu'il n'est, s'il ne se sentait pressé entre Dieu et Satan.

Dans sa lettre 32 (Rome, 26 novembre 1739), adressée comme la précédente à M. de Neuilly, le voyageur réunit dans un « Mémoire sur les environs de Naples » les observations qu'il vient de faire dans la région. Après l'excursion au Vésuve, il s'engage dans la grotte de Séjan pour visiter le lac Agnano et la solfatare de Pouzzoles. Le lac volcanique (asséché depuis 1870) et la solfatare sont des lieux topiques du voyage d'Italie.

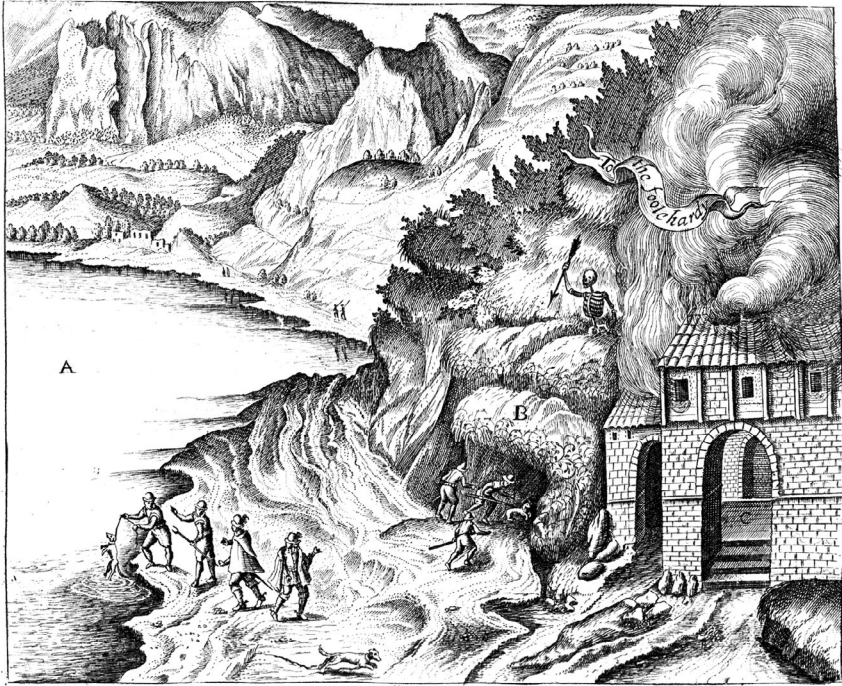
Remontés dans nos chaises, nous nous enfournâmes dans la grotte, ou chemin percé en voûte à travers le Pausilippe, par où l'on gagne l'autre côté de la colline ; c'est une fort singulière invention pour s'épargner la peine de la monter. L'ouvrage est si ancien, que quelques-uns l'attribuent aux premiers habitants du pays. Quoique le travail soit immense, il étonnera un peu moins, si l'on fait attention que le sol de cette caverne est plus souvent sablonneux que pierreux. Sénèque en pense fort mal (Épître LVII)²⁵, et il raconte de fort bonne foi la frayeur que lui donne le passage obscur. Pour moi, j'en parlerai mieux ; je ne l'ai pas trouvé fort incommode, et il faut qu'on y ait fait quelques réparations depuis son temps. Au milieu du chemin qui me parut avoir environ mille pas de long, on a fait à la voûte une ou deux grandes lucarnes qui percent jusqu'en haut pour donner un peu de jour. D'ailleurs, pour mieux éclairer la traversée de la caverne, on a tenu le chemin allant s'élargissant depuis les deux entrées jusqu'au milieu. Enfin, quoique fort obscur, il ne l'est pas au point de se heurter, et deux voitures de front y passent assez commodément.

L'issue de la caverne vous mène droit au lac Agnano, où l'eau bout naturellement sur le rivage sans être chaude. Il est assez spacieux, et le poisson ne peut pas se plaindre d'y être au court-bouillon. Sur son bord, on trouve d'abord, la grotte du Chien, qui n'est qu'un mauvais trou carré, grand comme une cheminée et quinze ou seize fois plus profond. Je ne vous en fais pas l'histoire que vous savez de reste. La vapeur mortelle n'a pas d'activité à plus d'un pied ou un pied et demi de terre ; mais là elle suffoque en peu de moments. Je crois avoir ouï dire que de tous les animaux, la vipère était celui qui y résistait le plus longtemps. Nous y éteignîmes des flambeaux et des mèches soufrées et fîmes rater nos pistolets. Le chien y joua son rôle, tomba en convulsions, et se vit prêt à mourir si son maître ne l'eût tiré de là, et jeté sur l'herbe comme un cadavre, où il reprit bientôt ses esprits. Il ne fut pas besoin de le plonger dans le lac, ce qui apporte un soulagement plus prompt. M. le barbet qu'on a coutume de mettre en expérience est fait à cela, comme un valet de charlatan à boire du

25 « Rien d'interminable comme ce boyau de prison, rien de sombre comme ces torches qui servent à faire voir non dans les ténèbres, mais les ténèbres mêmes ; au reste, quand l'endroit aurait la lumière, la poussière l'éclipserait, chose en plein air déjà incommode et pénible. Que ne fait-elle là-bas, tourbillonnant dans un milieu clos, où tout appel d'air manque, et retombant droit sur ceux qui l'ont soulevée ! » (Épître LVII).

jus de crapaud ; dès qu'il voit arriver des étrangers, il sait que cela veut dire : Couchez-vous, et faites le mort²⁶. Près de la grotte, ce sont des étuves naturelles, appelées *il Sudario di San Germano*. Quand on veut suer à grosses gouttes en deux minutes et être empesté d'odeur de soufre, il n'y a d'autre préparation que d'entrer un moment dans cette maison.

140



Ill. 6. « Le lac Agnano », dans G. Sandys, *A Relation* [...], 1621

De là je viens à la Solfatara, autrefois la marmite de Vulcain, *olla Vulcani* ; elle n'est guère moins curieuse que le Vésuve, ou plutôt c'est un Vésuve sur le retour, qui a bien dû faire des siennes en son jeune âge, il y a dix mille ans. La montagne est d'un large diamètre et de peu de hauteur, comme si on eût tranché net horizontalement les deux tiers ; si bien qu'on ne peut s'empêcher de dire en la voyant, qu'elle avait apparemment trois fois plus de hauteur, et que le volcan, à force d'agir, a consumé et dissipé ce qui en manque. Le dessus fait voir encore plus clairement qu'il est le fond de la chaudière d'un volcan tout usé. Il a parfaitement la forme d'un amphithéâtre un peu ovale. L'arène est une plaine vaste, unie, de couleur sulfureuse et alumineuse ; quand on frappe

²⁶ Mais en 1611, George Sandys assure que les chiens se réfugient dans les montagnes à l'approche d'un touriste étranger... (*A Relation of a Journey*, London, s.n., 1621, p. 267 ; voir la gravure p. 266).

du pied contre terre, on entend tout à l'entour de soi un bruit sourd ; ce qui peut faire conjecturer que ce n'est qu'une voûte au faux fond. La fumée s'élève de toute part, tant de la plaine que des éminences qui en font l'enceinte. Elle est de mauvaise odeur ; et, quand nous sortîmes de là, nous nous aperçûmes que nos cannes, nos montres, nos épées, les galons de nos habits et tout ce que nous avions en or ou doré, était noir ou terni : les galons n'ont pu se nettoyer assez bien pour reprendre leur lustre. Il y a dans la plaine quelques flaques d'eau tellement imprégnées d'alun, qu'il suffit de la faire chauffer jusqu'à évaporation pour avoir de l'alun pur. Pour faire bouillir les chaudières, on fait un creux à terre, sur lequel on les pose ; il n'y faut ni feu ni plus grande préparation. Près de là sont des halles où l'on achève de travailler l'alun. Pour le soufre, on le tire presque tout pur.

Le chemin n'est pas long de là à Pozzuoli, où, dès que nous arrivâmes, nous nous vîmes entourés de polissons qui nous voulaient faire acheter une foule de petits bronzes, de pierres gravées, de morceaux de statues et autres chiffons dont le meilleur ne valait pas quatre parpaiolles²⁷, et dont nous ne jugeâmes pas à propos de nous charger. Pozzuoli est bien situé, tout au bout du cap. J'y vis, en passant, un petit amphithéâtre, et les restes d'un temple de Jupiter, aujourd'hui Saint-Procule. Je ne fis que jeter les yeux là-dessus, n'ayant pas le loisir de l'examiner, parce qu'en arrivant nous trouvâmes le prince Jacci²⁸, qui était venu au-devant de nous, nous prendre dans la chaloupe du roi ; nous y entrâmes pour traverser la baie, et passâmes devant le môle ou pont de Caligula.

Lettres familières sur l'Italie, XXXII, éd. Y. Bézard, Paris, Firmin-Didot, 1931, t. I, p. 297-300.

27 « Parpaiolles » : monnaie milanaise de sept centimes.

28 Grand seigneur napolitain, évoqué dans la lettre précédente.

TROISIÈME CHAPITRE

La France

INTRODUCTION

Sa position géographique en fait un lieu que l'on visite pour lui-même, mais aussi que l'on traverse (c'est le cas des Britanniques, Hollandais, Scandinaves) pour se rendre en Italie ou dans la péninsule ibérique. Royaume peuplé, prospère hors des temps de crise, pourvu de bonnes routes et de villes riches, terre de civilité, elle suscite aussi des reproches, que lui valent une hôtellerie inégale, une diète pas toujours bien réglée au dire des visiteurs, le tempérament vif de ses habitants, les ambitions de ses princes et les persécutions dont les Réformés font l'objet.

Voir, J. M. Goulemot, P. Lidsky et D. Masseau, *Le Voyage en France. Anthologie des voyageurs européens en France, du Moyen Âge à la fin de l'Empire*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1995, et, pour un propos plus restreint, John Lough, *France observed in the Seventeenth Century by British Travellers*, Stockfield, Oriel Press, 1985 (surtout p. 1-31, « Identité et modalités du voyage », la suite étant thématique) ; *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, Actes du colloque CMR, Marseille, 1979/Paris, CNRS Éditions, 1980.

Dans sa *Bibliothèque universelle des voyages* (1808), Boucher de la Richarderie assure que « de tous les grands États de l'Europe, la France est celui sur lequel on a le moins de relations satisfaisantes qui embrassent toute l'étendue de cette contrée. [...] Quant aux étrangers, ils n'ont jeté qu'un coup d'œil rapide sur ce beau pays » (t. III, p. 98). Les relations des ambassadeurs vénitiens, de John Locke, d'Arthur Young, etc. montrent qu'on ne saurait souscrire à ce jugement. Il est vrai que des visiteurs de marque paraissent avoir répugné à confier leurs impressions : Hobbes, malgré plusieurs visites et un long séjour dans les années 1640, S. Johnson qui s'y rend avec la famille Thrale (1775), F. Moryson, qui ne fait que la traverser en 1595, de la Lorraine à Dieppe.

VADEMECUM POUR LA FRANCE

Justus Zinzerling, *Itinerarium Galliae*, Lyon, 1612

Le calendrier du voyageur

Dans un « Avis au Lecteur », l'auteur propose cinq itinéraires pour visiter la France sur trois ans, mais prévoit un parcours allégé pour un temps moindre.

[...] Le but que je vise est celui-ci : être utile surtout aux étrangers qui désirent consacrer trois ans au moins au voyage de France, et apprendre la langue française tout en suivant les autres exercices. D'après le plan que j'ai tracé, ils devront suivre cinq itinéraires distincts. Le premier commence à l'arrivée d'Allemagne en France, et finit à Orléans ou à Bourges ; le second traverse les populations riveraines de la Loire jusqu'à Nantes, puis La Rochelle, Bordeaux avec retour sur Poitiers ; le troisième passe par le Limousin, le Périgord, la Gascogne, le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgogne, jusqu'à Paris ; le quatrième mène en Angleterre et en Belgique, en allant par la Normandie pour revenir par la Picardie ; le cinquième parcourt une autre partie de la Bourgogne, Lyon, et ramène en Allemagne par la Savoie et la Suisse. Tu te rendras deux fois à Paris et à Lyon ; de même pour Orléans ; et à cause de la commodité du voyage par eau. Je ne suis pas d'avis que tu répètes ta visite dans d'autres localités.

Voici comment j'ai fixé la durée de chacun de ces voyages : supposons que tu as terminé le premier pendant l'année de ton départ, en été ou en automne, et que tu passes à Orléans, à Bourges et à Moulins tout le temps qui reste jusqu'à la fin de mai de l'année suivante. Les cinq mois suivants seront consacrés au second itinéraire, en faisant à ton gré des séjours dans les plus jolies villes du pays de la Loire. Tu passeras l'hiver à Poitiers et l'été dans les environs. À l'automne, tu fais ton quatrième voyage ; tu hivernes à Paris. Au printemps de la quatrième année, tu te rends en Angleterre et en Belgique, pour en revenir ; et à l'automne, tu retournes dans ta patrie par le cinquième itinéraire. Si donc tu es parti de chez toi au printemps de la première année, et que tu y rentres à la fin de l'automne de la quatrième, tu auras consacré trois ans et demi à voyager dans ces royaumes, républiques et principautés. Du reste, je fixe ces délais non pour ceux qu'un but particulier conduit dans des lieux déterminés, mais pour ceux qui peuvent et

veulent consacrer du temps à ce voyage. Ceux qui ont besoin de l'exécuter plus rapidement peuvent joindre ensemble le second et le troisième itinéraire, et supprimer tout ou partie du quatrième.

Voyages et voyageurs de la Renaissance, éd. E. Bonnaffé, Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 165-166.

Les Français

L'auteur traite de la France par rapport au contre-modèle allemand (Boemius, *Mores omnium gentilium*, 1539, déjà déplorait les vices de ses compatriotes, et par-dessus tout l'ivrognerie des Saxons). Il a parcouru toute la France, ne délaissant guère que la Bretagne ; on perçoit la séduction qu'exerce sur lui un sud policé, son climat, sa culture, sa langue : il déplore la corruption du français méridional et, pour le reste, ne se plaint guère que du Périgord et de l'Aunis-Saintonge.

148

Les habitants ont un caractère de feu ; chez eux la bile domine. C'est sans doute de là que vient l'extrême vivacité de leur esprit, la rapidité de leurs résolutions, leur irascibilité, et en même temps la promptitude avec laquelle leur colère s'apaise comme un incendie qu'on éteint dans l'eau. Leur démarche est d'une élégance extrême ; tout plaît en eux, l'expression de leur physionomie, leurs mouvements, leurs gestes ; mais il est difficile de les imiter, et les étrangers tombent aisément dans le ridicule en s'efforçant d'y parvenir. Un grave défaut chez eux est que la timidité est inconnue même aux enfants. Ils plaisantent avec la plus grande facilité et improvisent leurs discours avec éloquence. J'ai souvent entendu des femmes du grand monde dissenter d'une manière très remarquable sur les matières les plus graves, la politique, la physique, la morale ; la langue française, qui admet la terminologie grecque et latine, possède un nombre infini de livres ayant rapport à ces sciences. Les Français sont très bien disposés pour les étrangers, surtout quand ces derniers, se défaisant de leur morosité, se conforment au génie de la nation. Fidèles à leur caractère, ils recherchent l'élégance dans leurs repas comme partout ailleurs. Leur habitude est de placer la table au milieu de la salle à manger, afin que chacun puisse s'en approcher et s'en éloigner librement. Ils aiment les viandes savoureuses et choisies et le vin qui n'est pas falsifié : mais ils coupent celui-ci avec de l'eau, de peur qu'il ne leur embrase le foie. Enfin leur manière de dîner et de souper atteste qu'ils mangent pour vivre et qu'ils ne vivent pas pour manger. Ils n'aiment ni les repas prolongés pendant plusieurs heures, ni l'ivresse et les provocations à boire. Le matin, ils mangent des viandes cuites, le soir des viandes rôties : méthode qui n'est pas défavorable à la santé. Ils consomment moins d'autres viandes et de légumes que les Allemands. Ils détestent beaucoup de choses qui sont fort appréciées dans différents lieux : ainsi l'on ne t'offre jamais du chou ou entier, ou haché menu et

macéré dans le vinaigre, ou de viandes farcies de raifort, plats qui conviennent à d'autres nations. Tu verras rarement des viandes fumées, des pommes, des poires, des raves séchées au soleil ou au four. Ils consomment beaucoup de choux et de raves accommodés en fricassées. On voit aussi fréquemment sur leur table des cardons, des asperges, des artichauts et autres légumes de cette nature, suivant la saison. Ils ont l'habitude de déjeuner avant de sortir, mais très légèrement, et se contentent d'un verre de vin et d'une bouchée de pain. Cet usage fortifie le corps, réjouit l'âme et détruit les crudités de l'estomac.

Ils se servent, pour combattre le froid, de cheminées et non de poêles, usage singulier pour ceux qui sont habitués aux émanations de ces derniers¹. Mais l'emploi des cheminées est plus salubre, parce que le poêle charge souvent la tête, et que d'ailleurs, comme il transforme la chambre en étuve, ceux qui sortent de chez eux pour se rendre à l'air, grelottent de froid tel temps qu'il fasse. Pour mon compte, peu satisfait d'abord de la chaleur modérée que donnent les cheminées, lorsqu'au bout de deux ans, je retrouvai à Lyon la température étouffante produite par l'usage du poêle, elle me sembla, à mon grand étonnement, presque intolérable. La même chose m'était déjà arrivée quand, après avoir abandonné l'usage des lits de plume, j'avais ensuite recommencé à m'en servir. Tellement il est vrai que l'habitude est une seconde nature.

« Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon », dans *La France littéraire*, trad. Bernard Thalès (1859). Également traduit par E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895, p. 164-166.

Le Tasse : trois tares des Français (1572)

Le poète accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (décembre 1570-mars 1571). Publiée d'abord à Mantoue en 1581 (« *Lettera del signor Torquato Tasso, nella quale paragona l'Italia alla Francia* »), cette lettre adressée en 1572 au conte Ercole de' Contrari, capitaine général du duc de Ferrare, est réimprimée notamment dans les *Lettere* (éditées d'abord en 1854-1855 par C. Guasti), dans *Prose*, éd. Ettore Mazzali, Milano, Ricciardi, 1959 et dans *Tre scritti politici*, éd. Luigi Firpo, Torino, UTET, 1980. À la fin de sa lettre, Le Tasse concède que la comparaison (que lui a demandée son correspondant) est malaisée entre une France, monarchie unifiée, et une Italie politiquement morcelée.

J'ai toutefois connaissance de trois coutumes des Français qui ne peuvent que me déplaire. La première – extrêmement barbare – est que, dans certaines

1 Avant de souligner la fréquence des poêles en Europe centrale, Coryat avoue qu'il ne les connaissait que par les livres et note leur rareté en Italie, où il n'en vit qu'un, à Padoue (*Coryat's Crudities*, London, William Stansby, 1611, p. 152-153).

régions, le menu peuple nourrit ordinairement les enfants au lait de vache. De la moelle de lion ou d'autres animaux farouches, comme les poètes le disent d'Achille² ou de Roger, serait plus convenable, car le bœuf est un animal servile et qui s'accommode non seulement des travaux mais aussi des coups. La nourriture qu'ils reçoivent en cet âge imprime je ne sais quoi de cette qualité dans les corps et les âmes encore tendres des enfants ; et si les médecins ou les politiques n'acceptent pas comme nourrices les femmes infirmes ou celles de mauvaise vie, combien moins ils accepteraient les bêtes brutes !

150

Mais de même que je déteste cette pratique plébéienne, je ne loue pas davantage cette coutume des nobles de vivre retirés chacun dans leur village et loin des agglomérations urbaines : car, sans compter que l'homme est un animal civilisé fait pour la compagnie et qu'il ne lui serait louable de se retirer de la société de ses semblables que pour se livrer à la contemplation, je dirai que le noble, ne fréquentant pour l'essentiel que des valets et des rustres, s'habitue à vivre d'une manière despotique, et devient insolent ; et dans les villes, le plébéien, n'ayant plus de contact avec ceux dans lesquels il y a quelque principe de noblesse, s'entretient en cette bassesse d'âme et de mœurs qui leur est imprimée par la bassesse de leur naissance. Je sais que cet usage est commun à l'Allemagne et aux autres nations étrangères ; et je sais que l'on peut répondre que les nobles, souvent dans les cours et souvent allant d'un village à l'autre, conversent ensemble ; mais toutefois je n'accepte pas cet exemple et ne me paie pas de ces raisons ; et il me semble voir que l'erreur de cette opinion trouve son fondement dans l'orgueil de ne pas vouloir reconnaître la supériorité des magistrats³.

La troisième coutume que je ne loue pas est qu'abandonnées par la noblesse, les lettres, et particulièrement les sciences, tombent dans les mains de la plèbe. Car traitée par l'esprit des plébéiens, la philosophie (comme le serait une dame de haut lignage mariée à un vilain), perd beaucoup de sa dignité naturelle ; et de libre investigatrice des raisons devient bornée et privée d'autorité, et de reine modératrice des humains se retrouve ministre des arts inférieurs et de l'appétit d'avoir. Il y a bien longtemps que Platon s'en est avisé dans sa *République*⁴, et je sais maintenant par l'expérience que ses raisons étaient très vraies.

Et ici, M. le Comte, prend fin ce que je m'étais proposé d'examiner avec vous. À défaut de louanges, votre jugement trouvera peut-être des excuses à ce que vous tiendrez pour l'opinion d'un homme de peu d'expérience, écrit au milieu

2 Selon Hippocrate (*De victus ratione*), la chair des animaux sauvages rend l'homme plus vigoureux à la chasse.

3 Car ils siègent dans les villes.

4 Platon, *République*, VI, 494c.

des épreuves et des tumultes de la cour de France ; et si je ne l'assortissais de ces considérations, je redouterais de vous fournir trop grande occasion de le reprendre. Je vous baise les mains (1572).

Prose, éd. Ettore Mazzali, Milano, Ricciardi, 1959, t. I.

Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)

Les Français ont longtemps gardé les mœurs des autres peuples de la Germanie, d'où ils tirent aussi leur origine ; mais aujourd'hui la diversité est très grande, non seulement dans la langue et dans les monnaies, qui constituent les deux différences essentielles entre une nation et l'autre, mais dans l'habillement même et dans le manger, pour lequel ils dépensent non seulement avec profusion, mais sans aucune règle.

La noblesse française porte un habit court, car sa profession est le métier des armes ; mais son vêtement est si varié de couleur et de forme, qu'il serait impossible d'en donner un modèle. Tantôt on fait usage d'un chapeau à larges ailes qui déborde de la tête sur les épaules, tantôt d'un béret si petit qu'à peine couvre-t-il le sommet de la tête. On a des manteaux qui descendent jusqu'à la cheville, ou bien des capes et des capotes qui n'atteignent presque pas aux reins. Les chaussures à la mode grecque ou à la mode de Savoie sont larges et si hautes, qu'elles s'étendent jusqu'à mi-jambe, ou bien si étroites et si courtes qu'elles semblent des tuyaux.

Les hauts-de-chausses sont attachés aux culottes ; et celles-ci sont si justes qu'elles dessinent fidèlement les formes naturelles⁵. Les chaussures sont quelquefois de deux couleurs différentes. Les cols des chemises avec les dentelles sont si grands qu'ils ressemblent à des voiles : ils ont plus de quinze centimètres de long⁶. Ils sont simples et renversés, ou bien soigneusement travaillés. Les nouveautés dans l'habillement se succèdent de jour en jour et d'heure en heure. Si la forme des vêtements varie, la manière de les porter n'est pas moins bizarre. On a toujours le manteau posé sur une épaule et pendant de l'autre côté, une manche du pourpoint tout ouverte et l'autre boutonnée. À cheval on met l'épée à la main, et l'on court dans la ville même comme si l'on poursuivait l'ennemi, à la manière des cavaliers polonais. Les changements de costumes usités parmi les jeunes gens exigent des dépenses considérables en draps de laine, en draps d'or et de soie. Un homme de la cour n'est pas estimé riche s'il n'a pas vingt-cinq à trente habillements de différentes façons, et il doit en changer tous les jours. Les gens âgés portent des vêtements plus modestes, en soie ou en laine très fine. Ils sortent en manteau long

5 It. « *le natiche naturali* ».

6 It. « *una quarta* », le quart du bras.

et en chapeau ; la toque n'est de mode qu'à la cour : hors de là on trouvera à peine dix personnes sur mille qui s'en servent ; car le pays est très exposé aux vents.

Les femmes ont un habillement plus modeste et moins changeant. La femme noble porte sur la tête un chaperon de velours noir, ou une grande coiffe de réseau en rubans d'or ou de soie, ou bien ornée de bijoux ; elle a un masque sur le visage. Les femmes de bourgeois se servent d'un chaperon de drap, car la coiffure en soie et le masque leur sont défendus. Pour le reste du vêtement il n'y a pas de différence : toutes portent leurs robes et leurs cotillons de la façon qu'il leur plaît. Les femmes du peuple n'ont des robes qu'en drap ou en armoisin, mais non en d'autre qualité de soierie. Les femmes nobles se distinguent aussi par la plus grande largeur des manches, dont la couleur varie à volonté. Les femmes du peuple ne peuvent les porter que noires et moins larges. Les veuves sortent voilées, pendant un certain temps, avec une robe montante, une camisole au-dessus de la robe, et une collerette renversée sans dentelles. Dans le deuil de leurs mères, de leurs pères, de leurs maris, elles ont des robes à manches ducales, garnies de peau blanche de vair ou de cygne. Les hommes ne portent le deuil que le jour de l'enterrement ; le reste du temps ils sont habillés de noir, avec le manteau et le chapeau. Il est facile de reconnaître les demoiselles, car dans les rues elles suivent toujours les pas de leurs mères, qui précèdent ; les servantes ou les serviteurs viennent après.

152

Les Françaises ont des tailles fort minces ; elles se plaisent à enfler leurs robes de la ceinture en bas par des paniers et des vertugadins et autres artifices, ce qui rend leur tournure encore plus élégante. Elles se chaussent bien ; elles font usage de la pantoufle basse et de l'escarpin. Le cotillon qu'à Venise on appelle la *carpetta* est de très grande valeur et très élégant parmi les femmes nobles aussi bien que parmi les bourgeoises. Quant à la robe que l'on met par-dessus, elle est de sergette ou d'autre toile ordinaire : car les femmes à l'église s'agenouillent par terre, et elles s'asseyent même dessus. Par-dessus la chemise, elles ont un corset ou camisole qu'elles appellent corps piqué, qui rend la tournure plus légère et plus svelte. Il est agrafé par-derrrière, ce qui rend encore plus belle la forme du sein. La gorge et les épaules sont couvertes de voiles très fins et de gaze ; la tête, le cou, les bras sont ornés de bijoux. La coiffure est très différente de celle d'Italie ; elles ont sur le haut de la tête des perruques et des toupets qui donnent plus de largeur au front. La couleur des cheveux est ordinairement noire, et fait ressortir la pâleur des joues ; or la pâleur (si elle n'est pas malade) est regardée comme un agrément.

Les Françaises sont très dévotes en apparence, mais dans le fait, très lestes et très libres⁷. Chacune veut être traitée en honnête femme, fût-elle même

7 Sur le sujet, voir Le Tasse, *Il Padre di famiglia*, dialogue, et ici même, p. 159, Moryson sur le statut des femmes vénitiennes.

une courtisane ; et il n'est pas de femme si publique qui ne trouve quelque chose à dire aux mœurs de sa voisine. Aussi sont-elles fort insolentes, parce que les maris leur accordent trop d'autorité, leur confient l'administration de leur maison, et se laissent même gouverner par elles. Elles ont tant de liberté que non seulement elles s'arrêtent pour parler aux passants dans la rue, ce que les parents ne trouvent pas étrange, mais qu'elles se rendent toutes seules à l'église, au marché, et restent trois à quatre heures hors de la maison sans que le mari songe à demander où elles sont allées. Les demoiselles ne jouissent pas de la même liberté ; cependant, les filles des nobles sortent accompagnées d'un valet ou d'une servante, et les filles du peuple vont seules à l'église ou dans le voisinage. Lorsqu'elles se transportent à la campagne, elles montent à cheval en croupe d'un serviteur, et elles se tiennent toujours accrochées au pommeau ou à la couverture de la selle.

Lippomanno rapporte ensuite les cérémonies du mariage, du baptême et des funérailles avant de revenir sur les mœurs des femmes françaises, sobres, libres, agréables dans leur conversation, mais coupables d'*avarizia* : une cupidité si déréglée qu'elle les fait même se vendre à moindre prix, « *essendo opinione che l'oro faccia fare tutto a tutte le donne del mondo, e a quelle di Francia basti l'argento* ».

Les gentilshommes au contraire sont plus prodigues qu'ailleurs : ils dépensent leur propre bien et celui d'autrui en chevaux, en banquets, en vêtements ; et surtout aujourd'hui que le roi s'occupe avec complaisance de ses habillements. Un des défauts les plus frappants des Français, c'est qu'au commencement des entreprises on les dirait plus que des hommes, et à la fin moins que des femmes⁸. Un gentilhomme prétendait, non sans raison, que trois choses sont propres aux Français : de ne jamais faire ce qu'ils disent (d'autres assurent que cela est plutôt vrai des Espagnols), de ne pas écrire comme ils parlent et de ne se rappeler ni les bienfaits ni les offenses. Aussi, pour traiter avec eux, il faut de la prudence, de la patience et de l'argent ; et l'on peut avouer que cette nation n'a pas beaucoup gardé de la loyauté des Allemands ses ancêtres.

Au reste, le Français est naturellement ouvert ; le maître se mêle aux valets et aux laquais avec une familiarité presque incroyable : l'affabilité du roi lui-même envers tout le monde est, à ce qu'on dit, une cause de la force de la monarchie de France. Tous les jours, le roi se laisse voir à l'église, aux manèges des armes et de chevaux, au jeu de paume et souvent au palais, qui est comme la bourse de Paris, où il achète lui-même mille colifichets et bagatelles. Pendant son dîner

8 Source du *topos* : Machiavel, *Ritratto delle cose di Francia*, dans *Opere*, éd. Mario Bonfantini, Milano-Napoli, Ricciardi, 1963, p. 474, mais déjà César sur les Gaulois (dans Tite Live, *Histoire de Rome depuis sa fondation*, livre IX, 28).

presque tout le monde peut s'approcher de lui et lui parler comme on ferait à un simple particulier⁹.

Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au XVI^e siècle, trad. Niccolò Tommaseo, Paris, Imprimerie royale, coll. « Documents inédits sur l'histoire de France », 1838, t. II, p. 553-567.

Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table

Deux grands voyageurs anglais de la fin du XVI^e siècle : le premier est le meilleur observateur de l'Europe de son temps, l'autre connaît bien la France et l'Italie. Mais deux témoignages à portée limitée : celui de Dallington est marqué par l'esprit de polémique et Moryson n'a pas séjourné longtemps en France : aussi escamote-t-il, assez habilement d'ailleurs, l'insuffisance de sa documentation par des comparaisons avec les pays qu'il connaît mieux.

154

Fynes Moryson

D'anciens auteurs rapportent que les Gaulois couchaient par terre, se nourrissaient de lait et de viande de porc et s'adonnaient à la goinfrerie. Aujourd'hui, personne ne mange moins de bacon ou de viande séchée que les Français ; je ne peux toutefois louer leur tempérance car tous, hommes et femmes, outre le dîner et le souper, prennent des déjeuners et des boissons, qu'ils appellent collations et goûter, et mangent ainsi quatre fois par jour. La nourriture est abondante par toute la France, en toutes sortes de bétail comme en fruits (qui ne sont pas inférieurs à ceux d'Italie, en sangliers et en cerfs, car ils n'ont pas de daims), en oiseaux et en volailles, et toutes sortes de poisson, de mer ou provenant de leurs nombreux et agréables cours d'eau, mais leur bœuf n'est ni très bon ni très courant. Ils ont moins de moutons que nous en Angleterre, mais leur chair est douce et savoureuse. Dans les auberges, on trouve en abondance des perdrix et diverses sortes d'oiseaux, parce que les gens de la campagne ne les mangent pas et n'ont pas le droit de le faire, et que les gentilshommes sont en général très économes dans leur alimentation ordinaire, de sorte qu'une grande partie de ces mets délicats va aux auberges principales.

L'Angleterre est certes heureuse de tant d'abondance, de posséder en propre tant de mets délicats comme les ortolans, et d'autres espèces d'oiseaux de mer et notamment de daims et de sangliers. Mais bien qu'elle surpasse généralement la France par l'abondance d'oiseaux de mer, le nombre et la variété des poissons, elle ne regorge pas comme elle de volaille de basse-cour, ou de celle qui habite

9 Voir à ce propos (*infra*, p. 198) le témoignage, sensiblement contemporain, de Thomas Platter le jeune.

les bois et les champs, comme perdrix, faisans, bécasses et autres. Pour le moins, parce que le commun peuple ne s'en nourrit pas, et à cause de l'alimentation économe des gentilshommes dont nous avons parlé, la France semble en être plus riche et elles sont communes dans les principales auberges. Je parle de l'Angleterre en général, car en certains endroits, ces mets abondent chez nous, et y sont à très bon marché.

On loue les Français et on les tient pour supérieurs aux autres pour les viandes bouillies, les sauces et les plats préparés communément appelés *Quelques choses*¹⁰ ; mais à mon avis ils ne lardent pas très bien leurs plats, car ils y perdent toute variété de goût, donnant à toutes leurs viandes le goût de porc ; et ils n'aiment que les viandes macérées. Ils ne consomment pas beaucoup de viandes blanches, et je n'y ai jamais goûté de bon beurre, ce qui contraint notre ambassadeur à le faire venir d'Angleterre, et ils n'ont qu'une bonne variété de fromages, qu'ils appellent angelots¹¹, plus agréables par une sorte de goût prononcé que par leur qualité. Gentilshommes et gens du peuple vivent plus sobrement que les Anglais dans leur alimentation ordinaire et domestique, et n'ont pas leurs tables fournies d'un si grand nombre et d'une telle variété de plats liquides ou trempés, et soupent de viandes rôties, chacune avec plusieurs sauces : mais leurs banquets sont plus somptueux que les nôtres et consistent pour la plupart en mets et en salades disposés bizarrement et en compositions somptueuses plutôt qu'en viande ou en volatiles. Et les cuisiniers sont le plus souvent les plus inventifs pour composer des plats d'une manière nouvelle, et en tout cela les Français sont enjoués et habiles, de sorte que les Italiens observent qu'ils mangent ou coupent leur viande rapidement et ajoutent qu'ils sont souvent débraillés à table, et je voudrais dire qu'ils sont négligents ou peu soignés et très peu soucieux de leur nourriture.

Moryson illustre ce trait par une anecdote, répète sur la Normandie un développement précédent (p. 60) – son livre touffu abonde en redites – souligne l'habitude française de manger dans les auberges à table d'hôte.

Chez les Français, l'ivresse attire la réprobation¹², et le plus souvent ils boivent de l'eau avec du vin, et toujours des vins français, ou des vins d'Espagne (vendus comme médicaments par les apothicaires) ou d'autres vins étrangers, bien que je ne me rappelle pas en avoir vu dans le Nord de la France. Mais les marins,

¹⁰ En français dans le texte.

¹¹ Moryson mentionne ailleurs (voir texte « Proverbes », dans *An Itinerary [...], op. cit.*) les angelots de Brie.

¹² Comparaison implicite avec l'Allemagne, où elle est excusable et même volontiers tenue à vertu. Le Thuringeois Zinzerling, qui voyage en France entre 1612 et 1616, déplore l'ivresse des Saxons et loue par contraste la sobriété des Français : voir *supra*, p. 148.

les soldats et beaucoup de gens du peuple buvaient du poiré et du cidre jusqu'à l'ivresse ; j'en ai vu en effet boire du vin avec une sorte d'intempérance, et quand ces hommes sont assis à boire, ils chantent (ce qu'ils font avec grand plaisir), car les Français sont en général aimables et vivants. La plupart des femmes et toutes les jeunes filles (à l'exception de celles dont l'inconduite est notoire) boivent de l'eau, sauf dans les provinces qui produisent le poiré et le cidre, où les femmes de toute condition boivent, sans exception. Je me rappelle avoir vu à Paris une pauvre femme mendier un verre d'eau, et l'ayant reçu, elle le vida et s'en alla aussi joyeuse que si elle avait reçu une bonne aumône.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre III, chap. II, p. 134-136.

Robert Dallington

156

Le régime alimentaire des Français est de n'en suivre aucun : car ils mangent tout le temps. Il en est peu chez eux qui, en plus de leur dîner et souper ordinaires, ne goûtent, comme ils disent, et font collation trois ou quatre fois par jour : une chose aussi fréquente chez les femmes que chez les hommes, que vous verrez manger et boire ensemble devant leurs portes. Ne pas s'étonner donc si les Italiens les appellent gourmands par excellence, et nous avons tout autant raison de blâmer le désordre de leur alimentation. Leur Commynes fut contraint de taxer notre nation d'ivrognerie, disant de nous, qu'entrant dans une taverne à Amiens, il observa la manière des Anglais, « où jà avaient été faits cent et onze écots, et n'était pas encore neuf heures du matin »¹³. Car il n'y avait pas lieu de s'étonner de voir tant de coups (comme ils disent) ou d'additions un matin où il y avait cinq mille soldats anglais dans la ville, qui revenaient tout juste du champ de bataille, où ils avaient beaucoup souffert, et se réjouissaient gentiment de la paix définitive signée entre notre roi Édouard IV et le leur, Louis XI¹⁴.

Mais nous pouvons payer Commynes de la même monnaie, répliquant que sur tous les autres (à l'exception des Hollandais) un Français a le moins de raison de nous taxer d'ivrognerie, car nous pouvons voir à leur nez quel potage ils préfèrent ; et il court parmi eux un proverbe sur leurs prêtres (ce qui est plus malséant que chez un soldat), quand ils veulent signifier un grand embarras : « il y a plus de difficulté qu'à tirer un prêtre de village de la taverne »¹⁵.

13 Dallington cite, en français, Commynes (voir *Mémoires*, éd. J. Calmette, Paris, Les Belles Lettres, 1965, t. II, p. 58), avant de le traduire.

14 Entrevue de Picquigny, 1475.

15 En français dans le texte ; Dallington traduit ensuite.

Un Français a donc moins de raison que quiconque de taxer les autres d'ivrognerie.

*Quis tulerit Gracchos de seditione querentes ?*¹⁶

[Qui peut garder patience quand le pauvre harenger méprise le pêcheur ?]

La mode française (comme vous le voyez journellement) est d'assaisonner tous les mets dont la provision ordinaire n'est pas aussi abondante, ni sa table aussi bien fournie que chez nous. Cependant, dans les banquets, ils nous surpassent de beaucoup. Car le Français est aussi friand que le bâfreur de Media¹⁷, ou qu'Ésope, le tragédien¹⁸, qui dépensa quinze mille couronnes en une fête, rien que pour des langues d'oiseaux.

A Method for Travel. Shewed by taking the View of France. As it stooede in the yeare of our Lord 1598, London, Thomas Creede, 1605.

Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises

Lors de son premier voyage en France – il a débarqué à Calais en mai 1787 –, Arthur Young arrive à Luchon, et son journal, comme le font volontiers ses compatriotes, esquisse une comparaison entre l'hôtellerie des deux pays.

Maintenant que j'ai traversé le royaume, et vu différentes auberges de France, j'observerai qu'elles sont en général meilleures à deux égards, et pires pour tout le reste que celles d'Angleterre. Nous avons certainement mieux vécu que nous n'aurions fait en allant de Londres aux montagnes d'Écosse pour le double de l'argent. Mais quand on ordonne en Angleterre tout ce qu'il y a de mieux, sans s'embarasser de la dépense, on vit mieux pour le double d'argent que nous n'avions fait en France ; la cuisine française a de grands avantages : il est vrai qu'ils font tout cuire jusqu'à ce que cela soit desséché, si on ne les en prévient pas ; mais ils donnent un si grand nombre, une si grande variété de plats, que vous en trouvez toujours quelques-uns à votre goût. Il n'y a dans les auberges d'Angleterre rien de comparable aux desserts de celles de France, et les liqueurs ne sont pas à mépriser. Nous avons quelquefois trouvé de mauvais vins, mais en général bien meilleurs que le vin de Porto des auberges anglaises. Les lits sont meilleurs en France ; en Angleterre ils ne sont bons que dans les bonnes auberges, et nous n'eûmes pas l'embarras, si désagréable en Angleterre, de faire mettre les draps devant le feu ; car nous ne nous en inquiétâmes jamais, sans

16 Juvénal, *Satires*, Satire II, v. 24 (qui empêchera le séditieux Gracchos de quereller ?).

17 Allusion obscure. Elle peut viser un personnage particulier ou le mol épïcürisme des Mèdes.

18 Acteur romain, rival de Roscius.

doute à cause du climat. Après ces deux objets, il n'y a plus rien : vous n'avez pas de salle à manger, on vous sert dans une chambre où il y a deux, trois ou quatre lits ; des appartements mal meublés, les murs blanchis, ou couverts de différentes sortes de papier dans la même chambre, ou de tapisseries si vieilles que ce ne sont que des nids à teignes ou à araignées, et les meubles sont si mauvais que les aubergistes anglais en feraient du feu : partout, en guise de table, on met une planche sur des barres de bois croisées, qui sont si bien arrangées qu'elles ne laissent de place pour les jambes qu'aux extrémités. Des chaises de chêne avec des fonds de jonc, et un dossier perpendiculaire, qui ôte toute idée de se reposer après la fatigue. Les portes donnent de la musique en laissant entrer le vent, qui souffle par toutes les crevasses, et les gonds écorchent les oreilles. Les fenêtres admettent la pluie avec le jour ; quand elles sont fermées il n'est pas facile de les ouvrir, et quand elles sont ouvertes pas aisé de les fermer. Les balais de laine ou autres et les brosses à frotter le plancher ne sont pas dans le catalogue des articles nécessaires à une auberge française. Des sonnettes, il n'y en a pas ; il faut continuellement s'égosiller pour *appeler la fille* ; et quand elle paraît, elle n'est ni propre, ni bien mise, ni jolie. La cuisine est noire de fumée ; le maître est en général le cuisinier, et moins l'on voit de ses opérations, plus on est dans le cas d'avoir d'appétit pour dîner, mais cela n'est pas particulier à la France. Abondance de casseroles et de meubles de cuisine de cuivre, mais pas toujours bien étamés. La maîtresse ne classe pas la politesse et les égards pour ses convives au rang des qualités nécessaires pour son commerce.

Voyages en France, introd. Léonce de Lavergne, Paris, Guillaumin, 1860, p. 85-88.

Traversant la Provence à son retour d'Italie (Le Luc, 18 décembre 1765), J. Boswell avait conclu dans le même sens.

J'arrivai le soir à une auberge passable. Je m'attardai trop longtemps à écrire, devenant, j'imagine, un objet d'étonnement pour les gens de la maison, habitués à voir leurs hôtes se jeter au lit aussitôt après le dîner. En fait, les lits de plume moelleux des Français m'épuisent en relâchant mes nerfs. Les auberges de ce peuple à la tête légère sont très rarement bonnes, car les pièces sont froides, dépourvues de confort et sales, les draps humides et les mouchettes rares. Vive la vieille Angleterre, car ses auberges valent mieux que tous les palais du monde.

Boswell on the Grand Tour, Italy, Corsica, and France (1765-1766), New York, Mc Graw Hill, 1955, p. 252.

Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV

En 1599, le jeune voyageur poursuit un périple qui l'a déjà conduit à Montpellier, Barcelone, Toulouse, Bordeaux et Poitiers. On dispose d'une autre relation du repas d'Henri IV : celle qu'a laissée Bernardo Bizoni, qui accompagne, en 1606, Vincenzo Giustiniani, marquis de Bassano, dans un voyage en Autriche, Allemagne, Flandre, Angleterre et France. On pourra la lire dans *Viaggiatori del Seicento*, éd. M. Guglielminetti, Torino, UTET, 1967, p. 304-307. Le repas décrit par Bizoni a lieu aux Tuileries ; le roi le partage avec la reine Marie de Médicis et leur fils, le jeune duc de Vendôme (en fait, le « bâtard César », légitimé). Autre temps : le roi a vieilli (la vue décline et la main tremble), il vient d'ouïr messe et de s'entretenir avec son confesseur, le père Cotton.

Le lendemain de mon arrivée à Orléans, le 22 juillet, j'assistai au dîner du roi Henri IV dans son logis. Il mangeait à une longue table avec pour seule compagnie celle de son bâtard César, Monsieur, âgé de quatre ou cinq ans, qui, assis à la gauche du roi, avait ses serviteurs particuliers. La crédence royale avait la forme d'un beau bateau d'argent doré, dans lequel on mettait tout ce qui appartenait à la table royale. On servit au roi une foule d'excellents mets. L'échanson les saupoudrait d'un peu de pain, les goûtait puis les lui présentait, cependant qu'à chaque nouveau service, on étendait délicatement devant le roi une serviette de fine toile blanche. Lorsque le roi refusait d'un plat, on le retirait. Son vin était dans une petite bouteille de verre recouverte d'osier ; chaque fois qu'il en exprimait le désir, on lui en versait dans un verre à pied en cristal, au fond duquel étaient des pimprenelles¹⁹. Le roi but à trois reprises, vidant son verre à chaque fois.

Tant que dura le repas, plusieurs personnages d'importance se tenaient debout à ses côtés ou derrière lui, lui parlant à l'oreille l'un après l'autre, si bien qu'il n'eut pas un seul instant de paix au cours de ce repas. Parfois il donnait une courte réponse et, le plus souvent, gardait le silence.

On raconte que le roi Henri III, quand il revint de Pologne en France, fit faire une balustrade autour de sa table, afin de pouvoir manger plus dignement et plus tranquillement, et n'avoir point tous ses gens pendus à ses basques : ce que voyant, les Français pensèrent qu'il voulait adopter un style allemand plus cérémonieux, et renoncer aux manières familières qui avaient cours jusque-là entre lui et eux. Ce qui leur déplut, et ils cessèrent de paraître aux repas du roi, où ne se montraient plus que les domestiques. C'est pourquoi le roi fit ôter la balustrade et restaura l'ancien usage²⁰.

¹⁹ Une plante de bruyère (*Kraut*) dont la racine a des vertus médicinales, auxquelles fait allusion son nom de *sanguisorba* (note dans *Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600*, éd. Rut Keiser, Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 2 vol., 1968, p. 536).

²⁰ Voir à ce sujet Monique Châtenet, « L'ordre de la Cour », dans *Henri III et son temps*, éd. R. Sauzet, Paris, Vrin, 1992, p. 134-135.

À la porte principale, et aux différentes portes de la maison, se tenaient les gardes suisses du roi. Mais dans la salle où il mangeait, étaient ses gardes du corps, les gardes écossais qui, en toute circonstance, se tiennent tout près de la personne royale. Ils portent les armes royales brodées d'or et d'argent sur le dos de leur uniforme.

La salle du repas était si pleine de monde qu'on pouvait à peine y faire un pas. J'étais tout près de la table du roi, car on laisse entrer n'importe qui sans la moindre difficulté ; mais personne ne peut garder son manteau, afin de laisser voir tout ce que l'on porte sur soi. Après dîner, le roi joua quelques instants aux dés dans la salle, puis son carrosse le conduisit au jeu de paume. On avait également conduit à sa voiture son bâtard, monsieur César, car il dispose de son propre carrosse, de ses chevaux et de ses gens.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1599-1600, éd. Rut Keiser, Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 2 vol., 1968, p. 538-539.

Philip Thicknesse : mœurs françaises

En 1775-1776, l'auteur voyage en France et en Espagne avec famille, épagneul, singe et perroquet.

Vous ne pouvez dîner, ou faire une visite après dîner en redingote négligée, ou sans avoir de perruque. Porter une petite casquette ou les cheveux en queue de cheval passerait pour une licence inadmissible. Sur le chapitre de la tenue, les militaires ont en France un avantage sur tous les autres : un uniforme ou un vêtement militaire confère bonne grâce à un homme en toutes compagnies, avec ou sans perruque ; c'est à beaucoup d'égards le plus convenable de tous, pour un étranger en France.

En France, on n'a pas coutume de boire à la santé d'un convive, ni de boire du vin après le dîner ; on retire le vin avec le dessert – un excellent usage, digne d'être observé de tous les peuples.

Personne, gentilhomme, prêtre, domestique, homme ou femme, ne frappe à la porte pour avertir avant de pénétrer dans la chambre ou les appartements des dames ou des messieurs. Le messager l'ouvre pour vous apporter une lettre, le capucin pour demander l'aumône, et le gentilhomme pour vous rendre visite. L'intimité n'existe pas, sauf à fermer votre porte à clef ou au verrou. Et si quelqu'un de la classe moyenne (en particulier un étranger) a pris possession de votre appartement, il est très difficile de l'en déloger.

Il n'y a peut-être pas sur terre de gens si curieux et indiscrets que ceux des classes inférieures en France ; faire du bruit semble être un de leurs plus grands

plaisirs. Qu'un gamin en haillons vienne à battre du tambour ou jouer de la trompette, tous ceux qui l'entendent accourent à lui à toute vitesse, brûlant de curiosité. Quand mon singe²¹ jouait au postillon, dans sa veste rouge brodée d'argent, je devais le faire descendre quand je traversais une ville, petite ou grande : à Moret (trois lieues de Fontainebleau), alors que je ne m'étais arrêté que pour acheter un pain, les gens accoururent si vite à moi que je crus en vérité que tous, hommes, femmes et enfants, à l'exception des malades et des vieillards, venaient rendre hommage à mon petit domestique, tous ravis et sans la moindre marque de brutalité. Un Français, je le crains, n'aurait pas traversé de la même manière une ville de province anglaise.

Les Français n'offrent jamais de café, de thé ou de rafraîchissement à leurs visiteurs du matin ou du soir.

Si le temps est froid, le feu faible et la compagnie nombreuse, vous verrez un jeune Français en interdire l'accès à tous en se plaçant juste devant le foyer, étendre avec grâce son épée sur son genou gauche, se flatter que les dames admirent ses jambes, alors que toute la compagnie l'envoie au diable ; quand il a satisfait sa vanité, il s'assied ou s'en va, et un autre prend sa place. J'ai vu cette détestable muflerie pratiquée deux heures durant par un groupe de jeunes fats, par un froid extrême. Cette coutume vient d'être importée en Angleterre.

A year's journey through France and part of Spain, London, aux dépens de l'auteur, 1778, t. II, p. 257-262.

21 Il fait partie de l'équipage du voyageur, qui joue à lui faire conduire sa voiture.

PARIS

Thomas Coryat à Paris

Le 23 mai 1608, Thomas Coryat quitte Amiens en coche (il voyage d'ordinaire à pied) ; deux jours plus tard, il visite la basilique de Saint-Denis, passe ensuite devant le gibet de Montfaucon (« quatorze beaux piliers de pierre de taille ») érigé « au temps du massacre commis par les Guise, pour pendre l'amiral de France Châtillon, qui était un protestant, en l'an 1572 »¹. Dans cette description abondent les marques d'une rivalité naissante entre la France et l'Angleterre, dont témoignent d'autres relations britanniques contemporaines.

La ville est très grande, et n'a pas moins de dix milles de circuit, très peuplée, pleine de très beaux bâtiments, publics et privés, la plupart en belle pierre de taille, dont elle est, d'après ce que j'ai lu ou entendu dire) plus fournie naturellement qu'aucune ville de la Chrétienté. Car toute la ville, y compris les faubourgs, est sise sur une carrière de pierres de taille, qui s'étend elle-même sur une grande partie du territoire tout autour de la ville et fournit leurs maisons de cette inépuisable quantité de pierre. Elle est ronde et environnée de très anciennes murailles élevées par Jules César alors qu'il y faisait sa résidence au temps de sa conquête de la Gaule² : voilà pourquoi certains n'ont pas craint autrefois de l'appeler la ville de Jules. Ces murs étaient alors percés de quatorze belles portes.

Coryat examine ensuite l'étymologie de Paris-Lutèce.

Elle est divisée en trois parties, l'université, la Cité et la ville, par la noble rivière Sequana, communément appelée la rivière de Seine³, qui prend sa source d'une certaine colline de Bourgogne appelée Voga, près de Langres. Je parlerai très peu de l'université, car à mon grand regret, j'ai omis de l'observer en détail comme il aurait convenu à un voyageur attentif, n'ayant vu qu'un de

1 Après l'assassinat de l'amiral de Coligny lors de la Saint-Barthélemy, son corps mutilé fut pendu à Montfaucon (voir Ronsard, « Hymne des étoiles », dans *Œuvres complètes*, éd. Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1994, p. 518).

2 Ils datent, en fait, de Philippe Auguste et Charles V.

3 « La rivière de Seine » : en français dans le texte. Sur cette description de Paris, consulter Thomas Coryat, *Voyage à Paris* (1608), traduit et annoté par Robert de Lasteyrie, Paris, s.n., 1880.

ses principaux collègues, leur fameuse Sorbonne. Cette féconde pépinière de théologiens fut instituée en l'an 796 par le bon empereur Charles le Grand, qui fut aidé dans son établissement par notre savant compatriote Alcuin son maître, élève de Bède le Vénérable⁴. Mais pour revenir à la noble Seine : on y bâtissait, alors que je me trouvais dans la ville, un beau pont de pierre de taille qui était presque terminé⁵. Elle possède aussi un autre pont fameux, sur lequel est construite l'une de ses plus belles rues, la rue de Notre-Dame⁶. J'ai entendu dire qu'il avait été construit par un certain Jocundus⁷, évêque de cette ville, sur le compte duquel j'ai en outre entendu cet élégant distique :

*Jucundus duplicem struxit tibi Sequana pontem,
Hunc tu jure potes dicere Pontificem*⁸.

164

Il l'appelle *Duplicem* à cause d'un autre pont voisin appelé le Petit Pont, construit par lui dans le même temps. On trouve encore sur ce fleuve trois autres beaux ponts, le pont au Change, où se tiennent les orfèvres, le pont Saint-Michel et le pont aux Oiseaux, autrefois appelé le pont des Meuniers. On l'appelle le pont aux Oiseaux⁹ en raison des enseignes des échoppes qui sont de chaque côté, et qui toutes représentent des oiseaux.

La cathédrale, qui est dédiée à notre Dame, est loin d'être aussi belle que Notre-Dame d'Amiens, car je n'y pus rien voir de notable, si ce n'est la statue de saint Christophe, sur le flanc droit en entrant par la grande porte, qui est de vrai excellentement exécutée, le reste n'étant qu'ordinaire, comme je l'ai vu en d'autres églises. La rue Notre-Dame, dont j'ai parlé, très longue (bien que moins large que notre Cheapside de Londres¹⁰), surpasse en un point toutes les rues de Londres : car telle est l'unité de style de presque toutes les maisons de cette rue qui se trouvent sur le pont qu'elles se ressemblent de matière et de façon, et sont ainsi les mieux faites de Paris.

4 Université de Paris fondée par Charlemagne. Longue tradition, à la source de laquelle on trouve Vincent de Beauvais (xiii^e siècle), et représentée au xvi^e siècle encore par Du Haillan, Belleforest, etc. Mais elle est vigoureusement combattue par Paul-Émile, Jean du Tillet et surtout É. Pasquier, *Recherches de la France* (éd. M.-M. Fragonard et F. Roudaut, Paris, Champion, 1996, t. I, p. 713 sq. et t. III, p. 1721-1731).

5 Le Pont-Neuf, dont le gros œuvre était terminé en 1603. Voir Édouard Fournier, *Histoire du Pont-Neuf*, Paris, E. Dentu, 1862, p. 106, p. 111 sq.

6 « *Called our Ladies street, in French la rue de nostre Dame* ».

7 En fait, fra Giocondo, dominicain de Vérone, à qui Louis XII avait confié la direction des travaux.

8 « *Jucundus fit pour toi ce double pont sur la Seine, afin que tu puisses à bon droit le dire Pontifex* ».

9 Il était situé près de l'actuel pont d'Arcole.

10 « Cheapside » : artère commerçante et élégante de Londres. En 1599, Th. Platter le jeune vante les maisons et les boutiques de ses orfèvres et de ses changeurs (*Beschreibung*, éd. cit., p. 782).

La rue Saint-Jacques regorge de libraires dont toutes les boutiques sont abondamment pourvues de livres.

Je suis allé à la place du Palais, bâti par Philippe le Bel en 1313, où se fait le change¹¹, une place où se rencontrent les marchands à certaines heures du jour, comme ils le font à Londres¹². Mais elle n'est en rien comparable à celle de Londres, n'étant qu'un simple passage pavé *subdio*, c'est-à-dire en plein air. Quant à leur place au change, où se vendent beaucoup de choses belles et curieuses, il comporte deux ou trois jolies allées, mais qui ne sauraient en aucune manière être comparées à celles de Londres, ni pour la longueur, ni pour le toit, ni pour la qualité de la fabrication. Ce Palais comporte divers beaux bâtiments, dont l'un est très spacieux et large, et de grande hauteur, orné de nombreuses et belles colonnes en pierre de taille, parmi lesquels se promènent les avocats et beaucoup d'autres ; et il est pour les Français l'équivalent de notre Westminster Hall pour les Anglais. Un peu à l'intérieur de ce hall est une autre belle et magnifique salle, où les juges siègent pour juger : c'est là que plaident les avocats et que se débattent les sujets de controverse. J'y vis deux juges graves et âgés siéger en jugement dans leurs robes d'écarlate, accompagnés au banc (de nombreux autres avocats de droit civil en robe noire, avec certaines étoles et accessoires) qu'ils portent les jours de plaidoirie, en tant qu'insignes de leur profession. Le plafond de cette salle est très riche, somptueusement doré et travaillé en bosse, avec une multitude de grands bossages, également dorés¹³.

L'après-midi du lundi 23 mai, fête de la Trinité, je me rendis au palais royal, appelé le Louvre, commencé par Philippe Auguste vers l'an 1214, et depuis ruiné par le temps, mais magnifiquement restauré par Henri II. J'y remarquai ceci : une belle cour quadrangulaire, entourée de beaux logements sur quatre étages de hauteur, dont la façade est travaillée d'une manière exquise en pierre de taille blanche, et décorée de majestueuses colonnes et de statues admirables faites de la même pierre. Pour monter, il y a trois ou quatre paires d'escaliers, dont l'un est de toute beauté, fait de très nombreuses marches¹⁴. Le plafond de ces escaliers est admirable, représentant des priapées ou scènes d'intérieur, construit en forme de voûte somptueusement cannelée et chantournée¹⁵, où les formes des grappes de raisin et de maintes autres choses sont excellemment agencées. La grande chambre est très longue, large et haute, avec un plafond à bosses richement sculpté et doré. La chambre voisine, qui est la chambre de

11 Sur l'île de Notre-Dame. Une note de R. de Lasteyrie (*Voyage à Paris, op. cit.*, n. 2) observe que ce roi n'a fait qu'agrandir un bâtiment bien antérieur.

12 « Londres » : le Royal Exchange, construit en 1566.

13 Il s'agit de la Chambre dorée, où se tenaient des lits de justice (le livre II des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné porte ce titre).

14 L'escalier d'Henri II.

15 Coryat joue sur le mot *œuvres* (« *being made ex fornicato seu concamerato opere* »).

parade, est très belle, décorée d'un plafond qui est une somptueuse merveille, si richement doré et d'un art si exquis, bien qu'il soit de bois, qu'à première vue un étranger l'imaginerait plutôt de cuivre ou d'or battu.

Je visitai aussi la chambre où la reine Marie couche souvent ; j'y vis une sorte de balustrade, avec d'élégants petits balustres richement dorés, qui entoure le lieu où se trouve son lit. Ensuite, j'allai dans une salle qui, à mon avis, surpasse en beauté non seulement toutes celles qui existent dans le monde, mais aussi toutes celles qui furent jamais depuis sa création. C'est une galerie dont la description complète demanderait tout un livre¹⁶. Elle est divisée en trois parties, deux côtés à chacune des extrémités, et une allée large et spacieuse. Lors de ma visite, un des côtés était presque achevé, et contenait sur des boiseries peintes à l'huile des portraits des rois et des reines de France, très fidèles et très vivants. Le plafond est de la plus admirable et étincelante beauté et représente dans le genre antique Dieu, et les anges, le soleil, la lune, les étoiles, les planètes et d'autres figures célestes¹⁷. Une beauté si indicible, vraiment, qu'un homme peut difficilement la concevoir s'il ne l'a pas d'abord vue de ses yeux corporels. À l'entrée de la longue galerie est une porte dorée, décorée de quatre somptueuses colonnes de marbre de couleur chair parcourue de quelques veines blanches. Elle est large de dix de mes pas environ et longue de plus de cinq cents, ce qui fait au moins un demi-mille. De chaque côté de cette grande galerie se trouvent quarante-huit trumeaux de pierre de taille blanche, larges chacun de douze pieds environ, entre lesquels sont de belles fenêtres. La galerie est couverte d'ardoise bleue semblable à notre tuile de Cornouaille. À l'extérieur, du côté de la Seine, quatre superbes colonnes de pierre de taille blanche, soigneusement décorées de diverses belles sculptures ajoutent un grand ornement à la façade extérieure du bâtiment. À l'ouest de la galerie se trouve un jardin de toute beauté partagé en huit parterres¹⁸.

Quand je la visitai, la longue galerie n'était pas achevée ; car une moitié seulement de l'allée était planchée, le plafond et les fenêtres encore à peine ébauchées et le quart à peine des trumeaux était terminé : on dit en effet que toute la longue galerie sera faite sur le modèle du premier côté qui est presque achevé.

Coryat ajoute que deux cents maçons y travaillaient alors.

Près de ce côté se trouve un beau palais nommé les Tuileries, où la Reine mère dormait d'habitude¹⁹, et qui fut construit pour elle.

16 La galerie d'Apollon.

17 Sur sa décoration, voir H. de Chennevières, *Musées nationaux. Notice des tableaux appartenant à la collection du Louvre, exposés dans les salles du palais de Fontainebleau*, Paris, Mourgues, 1881, p. 9 sq.

18 Probablement le jardin de Mademoiselle, au bord de la « grande galerie », au bord de l'eau.

19 Catherine de Médicis.

L'auteur explique qu'à cet emplacement se trouvait une fabrique de tuiles.

Le jeudi 26 mai, jour de la Fête-Dieu (*Corpus Christi*), je me rendis au susdit palais qui sera réuni au Louvre quand sera terminée cette fameuse galerie.

Le palais des Tuileries est un bâtiment des plus magnifiques, contenant beaucoup de chambres somptueuses. La chambre de parade est de toute beauté ; le plafond est peint à l'antique, les murs soigneusement ornés de boiseries avec des peintures à l'huile, parmi lesquelles les neuf Muses, excellemment peintes. L'une des chambres a un plafond précieusement doré d'un grand prix ; on y voit une table faite de tant de couleurs, et si habilement incrustée d'ivoire (un ouvrage appelé en latin *cerostratum* [marqueterie] que l'on estime valoir cinq cents livres environ). L'escalier est très beau et bordé d'une jolie balustrade en pierre blanche supportée par des colonnettes de cuivre faites au tour. Il est en vis²⁰, avec un toit majestueux pourvu d'ouvertures comme des fenêtres, pour laisser l'air entrer. Au sud du palais est un joli promenoir garni de plomb et à découvert, où je vis un grand morceau de conduit de ce métal dans le mur, très grand et très large, mais il était si tailladé qu'il paraissait en très mauvais état. Au-dessus de la balustrade de ce promenoir, la vue est des plus agréables sur le jardin des Tuileries qui est, pour la longueur de ses allées délectables, le plus beau jardin que j'aie jamais vu ; mais pour la délicatesse et la variété des fontaines et des sources, très inférieures au jardin du Roi à Fontainebleau²¹. Il y a dans ce jardin deux promenoirs d'égale longueur, chacun de sept cents pas de long, l'un si artistiquement recouvert de bois que les rameaux des érables dont le promenoir est bordé de chaque côté se rejoignent au sommet du toit et le recouvrent tout à fait. Ce promenoir couvert a six belles tonnelles qui s'élèvent très haut comme des tourelles. Il y a aussi un parterre long et spacieux, plein de plantes et de bouquets d'arbustes bien entretenus par de nombreuses personnes. En deux fontaines de ce jardin, on voit deux anciennes sculptures de pierre de grande antiquité, ainsi qu'un bassin carré construit tout en pierre, même le fond, dépourvu pour l'heure d'eau et de poisson, mais qui en sera bientôt rempli. Je vis qu'on s'affairait à préparer des canalisations de plomb par où l'eau sera conduite dans cet étang. À l'extrémité de ce jardin est un Écho ravissant, car j'entendis un Français qui chantait très mélodieusement, avec de curieux trémolos, d'un art si admirable que le jeu de l'écho faisait croire à trois chanteurs réunis.

Coryat's Crudities, London, William Stansby, 1611, p. 20-27.

La description de Paris se termine par une relation de la procession de la Fête-Dieu, riche de piques anti-catholiques.

²⁰ Louis XIV le fit détruire.

²¹ De celui-ci il proposera plus loin (*Coryat's Crudities*, *op. cit.*, p. 39-42) une description attentive, et y découvrira avec étonnement trois autruches.

Locke vit les jardins dessinés par Le Nôtre et le château conçu par Le Vau, mais non la forme définitive que lui donna Mansart à partir de 1678.

Vendredi 23 juin [1677]. De Paris à Versailles, quatre lieues. Son château, un bel édifice et un jardin plus beau encore, situé sur une petite élévation de terrain, avec un marais de chaque côté et qui, bien qu'en un lieu non pourvu naturellement d'eau, a plus de jets d'eau et de machines hydrauliques que n'importe où ailleurs ; et en regardant depuis l'appartement du roi, on ne voit quasiment que de l'eau à une lieue de distance : une succession de bassins alimentés par jet d'eau²², et un canal très grand et très long à la fin d'une large promenade (si bien dissimulée par la pente de la colline qu'on la voit à peine, mais les bassins semblent presque contigus entre eux et toucher le canal), sur lequel évoluent un navire de guerre de trente canons, deux yachts et plusieurs autres vaisseaux plus petits. Les jets d'eau, bassins et cascades de ce jardin sont si nombreux, si diversement agencés et si changeants qu'il faudrait beaucoup de temps pour les décrire. Nous eûmes l'honneur de les voir avec le roi, qui se promenait avec Madame de Montespan de l'un à l'autre, après avoir parcouru avec elle et deux autres dames une bonne partie du jardin dans un carrosse tiré par six chevaux. Les chambres du château sont plutôt petites et les escaliers semblent très petits en proportion de la grandeur de la maison ou des personnes qui les empruntent.

Le Roi semblait prendre un très grand plaisir à ses ouvrages d'eau et on fit faire plusieurs changements qu'il commanda avec sa canne ; et il a bien raison de se réjouir de cette eau qui lui coûte beaucoup plus cher que si c'était du vin²³, car on dit que celle qui coule là lui revient à trois sols la pinte.

Les maisons des grands personnages semblent à première vue être dispersées à distance, irrégulièrement un peu partout, comme des cottages en un village de campagne dont le château, plus grand et plus vaste que le reste, serait comme le manoir. Mais si on les considère depuis l'entrée du château, ils apparaissent être disposés en très bon ordre, et il existe même entre eux une parfaite unité de chaque côté ; ils font une très plaisante perspective, qui n'est telle que parce que toute cette beauté si régulière se rencontre en un lieu où Nature semblait n'en avoir imaginé et observé aucune, le pays étant inégal, brisé en plusieurs collines de taille médiocre, couvertes pour la plupart de taillis, si bien que le pays lui-même paraît naturellement très sauvage et on s'étonne que cet exploit ait pu être réalisé ici.

22 Jet d'eau (en français dans le texte).

23 Selon E. S. Bates, dans *Touring in 1600*, New York, Constable, 1911, p. 151, ce propos était attribué au Grand-duc de Florence pour ses propres jardins.

À une demi-lieue environ du château se trouve la ménagerie où, parmi d'autres bêtes et oiseaux étranges, nous vîmes les deux plus grandes de chaque genre, un éléphant âgé de quinze ans, énorme montagne animale et plusieurs autruches qui semblent avoir de très petites têtes pour de si grands corps²⁴. L'agencement des habitations pour les oiseaux correspond à une pièce octogonale qui se trouve au milieu d'une cour, à laquelle ils sont tous contigus et depuis laquelle ils peuvent tous être vus aisément ; il est très réussi et pratique. L'éléphant mange cinquante livres de pain par jour et seize livres de riz avec du vin²⁵.

À la même distance du château, mais de l'autre côté du canal, est le Trianon, une très étonnante maison de plaisir dans un très joli petit jardin avec abondance d'orangers. La partie basse du toit de cette maison est couverte de nombreux ouvrages en bois sculptés et peints en forme de porcelaine de Chine de différentes façons, avec des oiseaux et des animaux qui offrent à l'œil une très curieuse perspective. Château, ménagerie et Trianon forment un triangle irrégulier, dont le plus petit côté se trouve entre la ménagerie et le Trianon. Le Grand Canal coule au milieu, entre ces derniers, traversé d'un autre qui se trouve sur la ligne qui les relie, de sorte qu'on a une belle perspective depuis chacun, la meilleure étant depuis le château.

Voiture de Paris à Versailles : trois francs

Jeudi 24 juin. Nous avons vu la demeure et les logis²⁶. Les appartements du Roi et de la Reine sont très beaux, mais les pièces petites, presque carrées, chacune voûtée et d'environ seize pas de côté ; la salle à manger du roi de la même grandeur. Dans les nouveaux appartements, elles sont un peu plus grandes (carrées, de 18 ou 19 pas de côté) ; il y en a six, emboîtées l'une dans l'autre ; celle de l'intérieur a la même largeur, mais est longue d'environ 32 pas. Toutes les autres sont presque carrées, toutes avec un plafond voûté, un peu en relief. Le grand promenoir qui donne de l'édifice sur le Canal est large de 70 pas environ et le Canal plus large encore.

[...] Versailles, 25 août. Les tuyaux de plomb de Versailles ont de 16 à 17 pouces de diamètre et il faut bien des tuyaux de cette taille pour acheminer assez d'eau à ce qu'on appelle les Trois Fontaines et l'Arc de Triomphe. Dans le premier s'élève une gerbe d'eau faite de 173 jets d'eau étroitement réunis en bouquet, outre plusieurs grands jets d'eau de gros calibre, six en croix dans un bassin, trois de chaque côté et dans la troisième de ces Trois Fontaines six grands jets d'eau s'élevant l'un près de l'autre et ne divergeant qu'à une grande hauteur,

24 En 1608, Coryat avait découvert cet animal à Fontainebleau.

25 « *16 lbs of wine with rice* ».

26 Les transformations entreprises de 1678 à 1684, puis par les successeurs de Louis XIV, rendent difficile l'identification des pièces mentionnées par le voyageur.

pour former une cloche, la base en haut. L'Arc de Triomphe est encore plus magnifique ; outre un grand nombre de cascades très hautes et de jets d'eau, il y a deux grandes montagnes d'eau, pour ainsi dire, et quatre pyramides d'eau de près de trente pieds de haut, dans lesquelles coulait assez d'eau pour actionner un moulin. L'abondance de l'eau, la diversité des formes qu'elle prend, la magnificence et l'artifice du tout très surprenants.

Dans un autre endroit du jardin, on trouve une grande statue dorée, au milieu d'un très grand bassin, jouant d'une trompette d'où monte un jet d'eau à la hauteur de 70 pieds, dit-on. Ce bassin est entouré d'une balustrade de marbre blanc et les piliers ou colonnes carrées qui les supportent en plusieurs endroits admirablement sculptés de trophées, de motifs végétaux et de figures d'admirable exécution et les pilastres entre les supports de fer travaillés et dorés. Cette fontaine est d'une extraordinaire dépense. Dans le même endroit, on voit Encelade, grande statue dorée, gisant à travers les rochers au milieu d'un grand bassin. Il faudrait un volume pour noter le détail de tout cela.

170

Les allées du jardin sont larges, semées de sable au lieu de gravier, pour le passage des carrosses et des chevaux ; on les ratisse chaque jour pour détruire les racines et les maintenir planes. De chaque côté de ces grandes allées, il en est de petites d'environ neuf pieds de large pour les piétons, séparées des grandes par une haie ou une muraille de hêtres, plantés serrés pour former une ligne continue, hauts de vingt à trente pieds, égalisés des deux côtés pour que leur épaisseur ne dépasse pas un demi-pied ou un pied, et verts de bas en haut. Ce sont les plus belles haies que j'aie jamais vues. J'ai vu en plusieurs endroits des haies d'érables, mais tous étaient très jeunes et je ne sais pas comment ils vont pousser, car ils se trouvent sous des taillis adultes ; peut-être se servent-ils de cet arbre, bien qu'il soit d'un vert plus terne, car il est capable de résister et de pousser sous les feuilles d'un autre, *sed super hac re melius inquirendum*.

L'ingénieur de toutes ces machines hydrauliques est M. Fracin, fils français d'un Italien²⁷. L'eau qui coule dans ces différents ouvrages est toujours la même. En bas se trouve le Canal ; de là un moulin à vent la renvoie dans l'étang ; de l'étang, elle est montée dans le château d'eau par cinq moulins à vent où dix-huit chevaux travaillent nuit et jour à la monter dans le réservoir près du Château ; là, dix autres chevaux font de même pour l'acheminer au réservoir au-dessus de la Grotte de Thétis.

Journal, éd. John Lough, Cambridge, Cambridge University Press, 1953,
p. 151-153 et p. 164-167.

27 François Francine (mort en 1688), fils de Tommaso Francini, ingénieur italien venu en France sous Henri IV (note de J. Lough).

L'auteur s'est embarqué de Douvres le 29 mars 1739, avec son ami Horace Walpole. La première lettre est pour sa mère, d'Amiens, la suivante pour Richard West, de Paris.

*Enfin donc me voici à Paris*²⁸. M. Walpole est allé souper avec Lord Convey²⁹, bien qu'ayant été invité également. N'allez pas croire que je me fais gloire de vous écrire de préférence à un bon souper : les huit jours que nous venons de passer ici m'ont donné une véritable aversion pour la nourriture en général. Si la faim est la meilleure sauce pour la viande, les Français sont certainement les plus mauvais cuisiniers du monde : car que de tables nous avons vues, délicatement servies, et avec une telle profusion, qu'après être passé de l'une à l'autre, on s'imagine impossible de manger à nouveau. Et maintenant, si je vous dis ce qui me passe par la tête, vous allez me croire fou, *mais n'importe, courage, allons*³⁰ !, car si j'attends que ma tête soit claire et bien en place, vous pouvez rester longtemps sans lettre. Il nous a fallu six jours pour arriver ici, ce que les autres font en deux ; mais ils n'ont pas été désagréables, par une belle campagne ouverte, d'admirables routes et dans une voiture confortable. Les auberges ne sont pas absolument intolérables et des images presque insolites se présentent de partout. À Amiens, nous avons vu la belle cathédrale et mangé du pâté de perdrix ; nous avons traversé le parc de Chantilly près du palais du duc de Bourbon, que nous avons vu en passant, nous sommes tombés en panne à Luzarches, arrêtés à Saint-Denis, nous avons vu tous les magnifiques tombeaux des rois de France, et les immenses trésors de l'abbaye, des rubis, des émeraudes grosses comme de petits œufs, des crucifix, des vœux, des couronnes et des reliquaires d'incalculable valeur. Mais au-dessus toutes ces curiosités, la chose la plus à notre goût, et à laquelle ils rendent cette justice de l'estimer la gloire de leur collection, était un vase tout en onyx, mesurant au moins cinq pouces de large, trois de profondeur et d'une grande épaisseur. Il a au moins deux mille ans, la beauté de la pierre et de la sculpture qui la couronne (elle représente les mystères de Bacchus) admirable au-delà de toute expression ; nous n'avons cessé de rêver d'elle depuis. Le vieux bénédictin jovial qui nous montrait les trésors avait dans sa jeunesse servi dix ans comme soldat ; il plaisantait sur toutes les reliques, était tout plein d'histoires, et extrêmement obligeant. Le samedi soir nous allâmes à Paris et l'on nous conduisit longuement par les rues avant que nous ne sachions où nous étions. À la minute même où nous arrivions, voilà Milord Holderness³¹, l'abbé

²⁸ En français dans le texte.

²⁹ Cousin d'H. Walpole et sera ambassadeur à Paris de 1763 à 1765.

³⁰ En français dans le texte.

³¹ Robert d'Arcy, 4^e comte d'Holderness ; il sera ambassadeur à Venise (1744-1746).

Prévoſt, auteur du *Cleveland*³² et de plusieurs autres œuvres très estimées. Les autres étaient anglais. La nuit, nous allâmes au Pandore ; un spectacle, littéralement, car ce n'est rien qu'un magnifique ouvrage de machinerie, en trois pièces. Le premier représente le Chaos, et la séparation progressive des éléments. Le second, le temple de Jupiter, et le don de la boîte de Pandore ; le troisième, l'ouverture de la boîte, et tous les malheurs qui en découlent. Un argument absurde, mais l'exécution est d'une suprême perfection, et ceci dans un des plus beaux théâtres du monde : la grande *salle des machines*³³ du palais des Tuileries. Le lendemain, avons dîné chez Lord Waldegrave³⁴, avant d'aller à l'Opéra. Imaginez-vous, quant à l'action, quatre actes³⁵, sans aucun lien avec l'autre, chacun fondé sur quelque historiette adroitement tirée d'un auteur ancien, e.g. *Les Métamorphoses* d'Ovide, etc., et converti avec beaucoup d'adresse en morceau français de galanterie. Par exemple, celui que je vis, *Le Ballet de la Paix*, avait son premier acte basé sur l'histoire de Nérée. Homère ayant dit qu'il était le plus bel homme de son temps³⁶, le poète, imaginant qu'il ne pouvait manquer d'avoir une maîtresse, lui en avait donné une. Tous deux font leur entrée et chantent leur passion avec des accents lamentables, ni air ni récitatif ; seulement, à ma grande joie, ils sont interrompus de temps à autre par une danse ou (à mon grand regret) par un chœur qui cerce la scène d'un bout à l'autre et crie comme il n'est pas possible de le dire. Le deuxième acte était *Philémon et Baucis*. Baucis est une très belle jeune bergère et Philémon son amant. Jupiter tombe amoureux d'elle, mais rien ne prévaudra sur elle ; c'est puissamment beau, et le chœur chante et danse les louanges de la constance. Les deux derniers actes étaient sur Iphis et Ianthe, et le jugement de Pâris. Imaginez, je vous prie, tout cela traité par des voix cassées, des diminutions en trilles sur deux notes et demie, accompagnées par un orchestre qui racle et bourdonne³⁷ et une salle comble, plus attentive que si Farinelli chantait³⁸, et vous vous seriez presque fait une juste idée de la chose. Vous ne pouvez vous représenter notre effarement devant cette absurdité ; nous avons assez à faire à l'exprimer en criant une heure durant plus fort que tous les personnages réunis³⁹. Nous avons aussi vu deux

32 Il achève cette même année son roman, *Le Philosophe anglais, ou Histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell*, qu'il a commencé de publier en 1731 (l'année même de *Manon Lescaut*) et qu'il assure être traduit de l'anglais, mais qui est en fait traduit en cette langue dès 1734.

33 En français dans le texte.

34 Ambassadeur à Paris de 1730 à 1740.

35 En fait, l'opéra français contemporain avait trois actes et un prologue.

36 Homère, *Iliade*, chant II, v. 673-674.

37 « *Humstrum* » : formé sans doute sur *hum* et *strum*, mais *humdrum* signifie monotone.

38 Le célèbre castrat avait chanté à Londres de 1734 à 1736.

39 Épisode de la querelle des Bouffons.

fois la Comédie française ; d'abord, le *Mahomet II*⁴⁰, une tragédie qui a connu un grand succès récemment ; l'œuvre elle-même ne manque pas de beautés, mais les acteurs sont délicieux au-delà de toute mesure. Mademoiselle Gaussin⁴¹ (qui fut la *Zaïre* de M. Voltaire)⁴² est, quoique petite, une charmante personne qui possède le plus pathétique ton de voix, la plus belle expression de visage et le jeu le plus approprié qu'on puisse concevoir. Il y avait aussi un Dufrêne, qui jouait le premier rôle, un très bel homme et un acteur prodigieusement fin⁴³. La deuxième que nous vîmes était *Le Philosophe marié*⁴⁴, et on y joua aussi la comédie ; il y a une Mademoiselle Quinault, un peu dans le style de Mme Clive, et un M. Grandval qui est, à la manière de Wilks⁴⁵, l'homme le plus raffiné du monde. Plusieurs d'entre eux seraient très admirés en Angleterre et beaucoup, que nous n'avons pas vus, très fêtés ici. Nous passons une bonne partie de notre temps en visites d'églises et de palais pleins de beaux tableaux, etc. dont nous n'avons même pas fini de voir le quart. Pour ma part, je pourrais me divertir un mois entier avec le spectacle des rues et des gens.

Correspondence, éd. Paget Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935, t. I, lettre 60, p. 101-104.

Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire

Les sujets de Pierre le Grand et de Catherine II s'intéressent à la France (voir Nicolai Karamzin, *Letters of a Russian Traveller*, éd. A. Kajin, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003 et Véra Miltchina et Alexandre Ospovat, *Les Russes découvrent la France au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Moscou, Éditions du Progrès, 1990). Peu de temps après le voyage qui permet à Ekaterina Dachkova de rencontrer Diderot et Voltaire (1769, récit dans *Mémoires*, 1805-1806), Denis Fonvizine visite Strasbourg, Montpellier et Paris. Il est un observateur sévère de la société française : crédulité des Parisiens, malpropreté du linge de table, effronterie des courtisanes et des femmes entretenues, scandales publics au théâtre et au bal, etc. Toutefois, la scène trouve grâce à ses yeux : « les spectacles sont ici d'une perfection qui ne peut être dépassée ». Pour la réouverture de la saison théâtrale, le 27 avril 1778, il se rend avec son épouse à une représentation d'*Alzire*, pièce de Voltaire qu'il a traduite autrefois. On comparera cette relation à celle du *Journal de Paris* du 29 avril 1778

40 La pièce de Jean-Baptiste Sauvé de la Noue avait été créée le 23 février 1739.

41 Jeanne-Catherine Gaussin, née en 1711, joua de 1731 à 1763.

42 *Zaïre* de Voltaire avait été créée en 1732.

43 Abraham-Alexis Quinault dit Quinault-Dufresne (1693-1741).

44 De Philippe Néricault Destouches (création en 1727).

45 Jeanne-Françoise Quinault, née vers 1700, est la sœur de Quinault-Dufresne. Catherine Raftor avait épousé en 1732 George Clive, un avocat ; François-Charles Granval (1710-1784). Robert Wilks, mort en 1732, célèbre comédien anglais, avait obtenu aussi de grands succès dans le genre tragique.

(p. 475-476), ainsi qu'au compte rendu que Fonvizine lui-même avait adressé, le 31 mars 1778, à Piotr Ivanovich Panine d'une autre représentation, tout aussi triomphale, de *Irène*.

174

[...] Lundi dernier, tous les théâtres ont été rouverts. Ma femme et moi, nous avons préféré voir *Alzire* et nous sommes arrivés au théâtre fort à propos. Notre carrosse précédait celui de Voltaire qu'accompagnait un grand concours de peuple. Après être sortie de notre carrosse, ma femme s'est arrêtée avec moi sur un petit perron pour regarder cet homme célèbre. Nous l'avons vu presque porté à bras-le-corps par deux laquais. En se retournant, il a vu ma femme, il a compris que nous nous étions arrêtés exprès pour lui et il a eu alors l'attention, en s'approchant d'elle, de dire d'un air satisfait et révérencieux : « Madame ! Je suis bien votre serviteur très humble ». En disant ces mots, il a fait un geste comme s'il s'était lui-même étonné de sa gloire. Il était dans la loge de madame Lebert⁴⁶ ; mais le public ne l'y a découvert qu'entre le quatrième et le cinquième acte. Dès qu'il eut remarqué que Voltaire était dans la loge, il commença à applaudir et à pousser des cris, perdant toute décence : « Vive Voltaire ! ». Ces cris, qui empêchaient les gens de se comprendre, durèrent près de trois quarts d'heure. Madame Vestris⁴⁷, qui devait commencer le cinquième acte, s'y reprit à quatre fois, mais en vain ! Voltaire se levait, remerciait par des gestes le parterre pour son enthousiasme et lui demandait de permettre qu'on terminât la tragédie. Les cris cessaient pour un instant, Voltaire se rasseyait, l'actrice commençait et les cris fusaient de plus belle. Enfin, tout le monde pensait que la pièce ne pourrait jamais finir. Le Seigneur sait comment ces cris cessèrent, mais Vestris réussit à se faire entendre. La tragédie fut parfaitement bien jouée. Larive, qui a remplacé Le Kain, jouait Zamore ; Voltaire lui-même lui cria à plusieurs reprises : « Bravo ! ». Brizard jouait Alvarez et Monvel jouait Gusman. Tous deux ont un vrai talent. Après la tragédie, un officier décoré pour ses faits d'armes, un certain Lescure s'enflamma de fièvre poétique et, ayant pénétré dans la loge de Voltaire, il lui remit des vers qu'il venait tout juste d'écrire :

Ainsi chez les Incas dans leurs jours fortunés
Les enfants du soleil, dont nous suivons l'exemple
Aux transports les plus doux étaient abandonnés
Lorsque de ses rayons il éclairait leur temple.

Voltaire, les ayant reçus, répondit immédiatement :

Des chevaliers français tel est le caractère,

⁴⁶ En fait, Madame Hébert (voir *Lettres de France, 1777-1778*, éd. H. Grosse, J. Proust, P. Zaborov, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995, p. 129, n. 12 et *Journal de Paris*, art. cit.).

⁴⁷ Madame Vestris joue le personnage d'Irène dans la représentation de la tragédie éponyme : autre triomphe, dont Fonvizine rend compte à P.I. Panine (voir ci-dessus).

Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère⁴⁸.

J'ai déjà vu Voltaire trois fois. De tous les savants, c'est d'Alembert qui a provoqué mon étonnement. Je m'imaginai un personnage important et respectable, or j'ai trouvé un personnage très contrefait et une physionomie très laide. Aujourd'hui s'est réunie à Paris une société qui s'appelle « Le rendez-vous de la République des lettres et des arts ». Messieurs les savants m'ont fait l'honneur de m'y inviter et je vais y aller après le dîner. Ils veulent que je sois leur correspondant. Dieu sait qui a bien pu leur dire que je serais un homme de lettres russe. Le directeur de cette assemblée est venu en personne chez moi et ce furent des compliments sans fin. Hier, il y a eu une réunion à l'Académie des sciences. Voltaire y assistait. J'étais assis près de lui et ne quittais pas des yeux cette relique vivante. Les savants parisiens me promettent de me montrer Rousseau et, dès que je l'aurai vu⁴⁹, je peux dire que j'aurai vu tous les sages de ce siècle.

Lettres de France, 1777-1778, éd. H. Grosse, J. Proust, P. Zaborov, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995, lettre 15 à sa sœur, du 30 avril 1778, p. 129-131.

⁴⁸ Autocitation : ces vers se lisent dans *Zaïre*, II, 3.

⁴⁹ La rencontre n'aura pas lieu. Courroucé d'apprendre que Thérèse le Vasseur avait remis à un éditeur hollandais le manuscrit de ses *Confessions*, Rousseau quitte Paris le 2 mai sans avoir honoré le rendez-vous promis. Il meurt à Ermenonville le 2 juillet.

LA PROVINCE

Ambroise Paré : fêtes bretonnes

À la suite d'une *Apologie* dans laquelle il répond à un adversaire, Paré ne rapporte ses voyages accomplis de 1536 à 1564 que pour montrer en quels « lieux et places » il a pu « apprendre la chirurgie ». Après celui de Turin (1536), il relate son « Voyage de Marolle et de la Basse-Bretagne », accompli en 1543. Chirurgien de la compagnie de M. de Rohan, Paré l'accompagne au camp de Marolle, où se trouvait François I^{er}. Il y trouve un autre seigneur du pays, M. de Laval, et M. d'Étampes, gouverneur de Bretagne.

Monsieur d'Étampes, pour donner passe-temps et plaisir à mes dits seigneurs de Rohan et de Laval, faisait venir aux fêtes grande quantité de filles villageoises pour chanter des chansons en bas breton, où leur harmonie était de coasser comme grenouilles, lorsqu'elles sont en amour. Davantage leur faisait danser le triori¹ de Bretagne, et n'était sans bien remuer les pieds et fesses. Il les faisait moult bon ouïr et voir. Autres fois faisait venir des lutteurs des villes et villages, où il y avait prix ; le jeu n'était point achevé qu'il n'eût quelqu'un qui eût un bras ou une jambe rompue, ou l'épaule ou hanche démise.

Il y eut un petit bas breton bien quadraturé, fessu et matériel, qui tint longtemps le berlan² et par son astuce et force en jeta cinq ou six par terre. Il survint un grand Dativo³, magister d'école, qu'on disait être l'un des meilleurs lutteurs de toute la Bretagne : il entre en lice, ayant ôté sa longue jaquette, en chausse et en pourpoint, et étant près le petit homme, il semblait que, s'il eût été attaché à sa ceinture, il n'eût pas laissé de courir. Toutefois, quand ils se prirent, collet à collet, ils furent longtemps sans rien faire, et pensait-on qu'ils demeuraient égaux en force et astuce ; mais le petit fessu se jeta en sursaut et d'emblée sous ce grand Dativo, et le chargea sur son épaule, et le jeta en terre sur les reins, tout étendu comme une grenouille, et alors tout le monde commença à bien rire de la force et astuce du petit fessu. Ce grand Dativo eut grand dépit d'avoir été ainsi jeté par terre par un si petit hommet : il se releva tout en colère,

1 « Triori » : Noël du Fail évoque dans ses *Contes et discours d'Eutrapel* (dans *Œuvres facétieuses de Noël du Fail*, éd. Assezat, Paris, Dallis, 1874, t. II, p. 123) la danse du trihory ; dans son *Orchésographie*, Thoinot Arbeau déclare l'avoir « appris à dancer d'un jeune breton », qui était son condisciple à Poitiers.

2 « Qui tint longtemps le berlan » : Qui eut longtemps l'avantage.

3 Sobriquet : *Dativo*, au datif.

et voulut avoir sa revanche. Ils se prirent derechef collet à collet, et furent encore un bien long temps à leurs prises, ne se pouvant mettre par terre ; enfin ce grand homme se laissa tomber sur le petit, et en tombant mit son coude au creux de l'estomac, et lui creva le cœur et le tua tout mort. Et, sachant lui avoir donné le coup de la mort, reprit sa longue jaquette, et s'en alla la queue entre les jambes, et s'éclipsa. Voyant que le cœur ne revenait point au petit homme, pour vin et vinaigre ni autre chose qu'on lui présentât, je m'approchai de lui, tâtai le pouls qui ne battait nullement, alors dis qu'il était mort. À donc les Bretons qui assistaient à la lutte, dirent en leur baragouin : « *Andraze meuraquet enes rac un bloa so abeudeux benelep et barz an gouremon enel ma boa engoustun* », c'est-à-dire : « Cela n'est pas du jeu ». Et quelqu'un dit que ce grand Dativo était coutumier de ce faire, et qu'il n'y avait qu'un an qu'il avait fait le semblable à une lutte. Je voulus faire ouverture du corps du mort pour savoir qui avait été cause de cette mort si subite : je trouvai beaucoup de sang épandu au thorax et au ventre inférieur, et m'efforçai de connaître quelque ouverture du lieu d'où pouvait être sorti telle quantité de sang, ce que je ne sus, pour quelque diligence que j'eusse su faire. Or, je crois que c'était *per diapedesin* ou *anastomosin*, c'est-à-dire par l'ouverture des bouches des vaisseaux, ou par leurs porosités. Le pauvre petit lutteur fut enterré.

Je pris congé de messieurs de Rohan, de Laval et d'Étampes. Monsieur de Rohan me fit présent de cinquante doubles ducats et d'une haquenée, et monsieur de Laval d'un courtaut pour mon homme, et monsieur d'Étampes d'un diamant de valeur de trente écus : et je m'en revins en ma maison à Paris.

Voyage de Marolle et de Basse-Bretagne, dans Œuvres complètes, Paris, Veuve Gabriel Buon, 1598, l. XXIX, p. 1200-1201.

Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine

La première des lettres de Racine arrivé à Uzès est pour l'ami La Fontaine. Très vite l'incompréhension perce, entre le jeune Parisien et les Français de langue d'oc. Bientôt, La Fontaine fera lui aussi un séjour en province mais à son corps défendant (lors de la disgrâce de Fouquet, dont il avait été le protégé avant de prendre sa défense, on lui conseilla de s'éloigner quelque temps de Paris) ; son *Voyage en Limousin* exprimera plutôt un intérêt amusé devant des provinciaux qu'il tient lui aussi pour exotiques.

À Uzès, ce 11 novembre 1661

[...] Mon voyage a été plus heureux que je ne le pensais. Nous n'avons eu que deux heures de pluie depuis Paris jusqu'à Lyon. Notre compagnie était gaie, et assez plaisante : il y avait trois huguenots, un Anglais, deux Italiens, un

conseiller du Châtelet, deux secrétaires du Roi et deux de ses mousquetaires ; enfin, nous étions au nombre de neuf ou dix. Je ne manquais pas tous les soirs de prendre le galop devant les autres, pour aller retenir mon lit ; car j'avais fort bien retenu cela de M. Botreau, et je lui en suis infiniment obligé : ainsi, j'ai toujours été bien couché, et quand je suis arrivé à Lyon, je ne me suis senti non plus fatigué que si du quartier de Sainte-Geneviève j'avais été à celui de la rue Galande.

À Lyon, je ne suis resté que deux jours avec deux mousquetaires de notre troupe, qui étaient du Pont-Saint-Esprit. Nous nous embarquâmes, il y a aujourd'hui huit jours, dans un vaisseau tout neuf et bien couvert, que nous avions retenu exprès avec le meilleur patron du pays ; car il n'y a pas trop de sûreté de ne se mettre sur le Rhône qu'à bonnes enseignes, néanmoins comme il n'y avait point plu du tout devers Lyon, le Rhône était fort bas, et avait perdu beaucoup de sa rapidité ordinaire.

Racine insère ici des vers comme aiment à le faire les auteurs de « voyages littéraires » : ainsi La Fontaine dans son *Voyage en Limousin*, 1663.

Nous fûmes deux jours sur le Rhône, et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avais commencé dès Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mît un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit. Mais c'est encore bien pis en ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'interprète, qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins, je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien : et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres, et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que j'y perde toutes mes mesures, comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits clous à broquette pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes : il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblables malentendus. Cela irait à l'infini si je voulais vous dire tous les inconvénients qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays comme moi. Au reste, pour la situation d'Uzès, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continuel : si bien qu'en quelque temps qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout autour de la ville. Les campagnes qui l'entourent sont toutes couvertes d'oliviers, qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant ; car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en

cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontraï, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir ; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis. J'en eus la bouche toute perdue plus de quatre heures durant, et on m'a appris depuis qu'il fallait bien des lessives et des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire ici sert de beurre, et j'appréhendais bien ce changement ; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et sans mentir il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentirait le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, et vous me pourrez reprocher, plus justement qu'on ne faisait à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile. Il faut vous entretenir d'autres choses, ou plutôt remettre cela à un autre voyage pour ne vous pas ennuyer. Je ne me saurais empêcher pourtant de vous dire un mot des beautés de cette province. On m'en avait dit beaucoup de bien à Paris ; mais sans mentir, on ne m'en avait encore rien dit au prix de ce qui en est, et pour le nombre et pour l'excellence. Il n'y a pas une villageoise, pas une savetière qui ne disputât de beauté avec les Fouilloux et les Menneville⁴. Si le pays de soi avait un peu plus de délicatesse, et que les rochers y fussent un peu moins fréquents, on le prendrait pour un vrai pays de Cythère. Toutes les femmes y sont éclatantes, et s'y ajustent d'une façon qui leur est la plus naturelle du monde ; et pour ce qui est de leur personne,

*Color verus, corpus solidum et succi plenum*⁵.

Mais comme c'est la première chose dont on m'a dit de me donner de garde, je ne veux pas en parler davantage ; aussi bien ce serait profaner une maison de bénéficié comme celle où je suis que d'y faire de longs discours sur cette matière. *Domus mea domus orationis*⁶. C'est pourquoi vous devez vous attendre que je ne vous en parlerai plus du tout. On m'a dit : « Soyez aveugle ». Si je ne le puis être tout à fait, il faut du moins que je sois muet ; car, voyez-vous ? il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et avec les autres loups vos compères. *Adiousias*.

Racine

Œuvres complètes, éd. Paul Mesnard, Paris, Hachette, coll. « Grands Écrivains de la France », 1865, t. VI, p. 412-416.

4 Deux demoiselles d'honneur de la reine, célèbres pour leur beauté.

5 « Leur teint est naturel, et leur corps ferme et plein de suc » (Térence, *Eunuque*, v. 318).

6 « Ma maison est une maison de prières » (Luc, XIX, 46).

Lors d'un voyage dans le sud de la France, au cours de l'été 1581, J.-A. de Thou est l'hôte, dans le Médoc, de M. de Candale, un seigneur également curieux de sciences et d'arts mécaniques, qui narre à la compagnie son ascension du pic du Midi d'Ossau (2885 m).

M. de Candale leur raconta qu'il avait été aux eaux de Béarn proche de Pau, à la suite de Henri d'Albret, Roy de Navarre, père de la princesse Jeanne, dont il était proche parent : que dans le séjour qu'il y fit, il résolut de monter au sommet de la plus haute montagne, qui n'en est pas éloignée, et qu'on nomme les *Jumelles*, à cause qu'elle se sépare par le haut en forme de fourche : que dans le temps qu'il préparait tout ce qu'il crut nécessaire pour son dessein, plusieurs gentilshommes, et d'autres jeunes gens, vêtus de simples camisoles, pour être moins embarrassés, s'offrirent de l'accompagner : qu'il les avertit que plus ils monteraient plus ils sentiraient de froid, ce qu'ils n'écouterent qu'en riant : que pour lui il fit porter une robe fourrée par des paysans qui connaissaient les lieux. Que vers le milieu du mois de mai, sur les quatre heures du matin, ils montèrent assez haut pour voir les nuées au-dessous d'eux. Qu'alors le froid saisit ces gens qui s'étaient si fort pressés, de manière qu'ils ne purent passer outre. Que pour lui il prit sa robe et marcha avec précaution, accompagné de ceux qui eurent le courage de le suivre. Qu'il monta jusqu'à un endroit où il trouva des retraites de chèvres et de boucs sauvages qu'il vit se promener par troupes sur ces roches escarpées. Qu'ayant poussé plus loin, il remarqua quantité d'aires d'aigles et d'autres oiseaux de proie. Que jusque-là ils avaient rencontré des traces taillées dans le roc par ceux qui y avaient autrefois monté, mais qu'alors on ne voyait plus de chemin, et que pour gagner le sommet il restait encore autant à faire qu'on en avait fait. Que l'air froid et subtil qui les environnait leur causait des étourdissements qui les faisaient tomber en faiblesse, ce qui les obligea de se reposer et de prendre de la nourriture. Qu'après s'être enveloppé la tête, il se fit une nouvelle route avec l'aide des paysans qu'il avait amenés. Que quand le roc résistait au travail, on se servait d'échelles, de crocs, et de grappins. Que par ce moyen il arriva enfin jusqu'à un lieu où ils ne virent plus aucune trace de bête sauvage ni aucun oiseau, qu'on voyait voler plus bas ; que cependant on n'était pas encore au sommet de la montagne. Qu'enfin il le gagna, à peu de distance près, avec l'aide de certains crochets, qu'il avait fait faire d'une manière extraordinaire; qu'alors il choisit un lieu commode, d'où il put regarder sûrement jusqu'en bas ; qu'il s'y assit, et qu'avec le quart de cercle, il commença à prendre la hauteur ; qu'il prit pour rez-de-chaussée le courant paisible que les eaux qui se précipitent de rocher en rocher avaient formé ; que jusqu'au plus haut de la montagne, qu'on mesurait aisément du lieu où il était, il trouva onze cents brasses ou toises de notre mesure.

De Thou, après avoir fait là-dessus de profondes réflexions, convint que M. de Candale ne s'était pas fort écarté de la vérité, ni du sentiment des anciens géomètres, qui rapportent que le mont Olympe, qu'ils ont cru le plus élevé qu'il y eut au monde, ne pouvait pas avoir plus de dix stades de hauteur, non plus que la mer a de profondeur [...].

Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713, t. II, p. 80-82.

John Locke : un nouveau docteur à Montpellier

Au siècle précédent, Thomas Platter avait conté dans son *Journal* comment il avait obtenu ses diplômes universitaires à Montpellier : et, selon J. Eliot, *A Topographical Description of France*, 1592, l'enseignement de la médecine dans cette université est aussi savant qu'il peut l'être ailleurs. J. Locke décrit ici une remise de diplômes.

182

Mercredi 18 mars [1676]. Voici comment on devient docteur en médecine⁷ à Montpellier. Entra d'abord un officier, avec une masse sur l'épaule, très semblable à un des bâtons de Monsieur le massier à Oxford. À son extrémité était suspendue une toque noire carrée comme en portent d'ordinaire les docteurs, mais avec le dessus couvert de soie légère, qui faisait comme un buffle rampant, car il s'étendait sur chaque côté jusqu'aux bords de la toque. Suivait un des professeurs en robe écarlate de damas, portant une toque couverte de soie mince comme la précédente. Puis venait le récipiendaire, tête nue, avec une robe noire, comme un bachelier ès arts. Le docteur monta en chaire et s'assit. Le récipiendaire le suivit et s'arrêta juste à l'entrée. La chaire est un grand pupitre de pierre très semblable à celle de la faculté de théologie d'Oxford. Dès qu'ils furent en place, un ensemble de violons qui était placé derrière la compagnie dans un coin de la salle commença. Quand ils eurent joué un petit moment, le professeur leur fit signe de s'arrêter afin de pouvoir s'adresser à la compagnie, ce qu'il fit par une harangue contre l'innovation aussi longue qu'une déclamation ordinaire. Quand il eut terminé, la musique reprit, puis le récipiendaire commença son discours, où je trouvai peu à apprendre, étant, je crois, destiné principalement à complimenter le Chancelier et les autres professeurs présents. Au milieu de son discours, il fit une pause, et nous eûmes alors droit à un interlude musical

7 « *The manner of making a doctor* » ; il ne s'agit que de la cérémonie de collation du grade, et non des épreuves par lesquelles il était obtenu. Sur celles-ci, voir L. Dulieu, *La Médecine à Montpellier*, Montpellier, Avignon, Les Presses universelles, 1983, t. III, *L'époque classique*, p. 74-75. Philipp Skippon, qui relate une cérémonie semblable en 1665, relève que le grade de docteur ne s'obtient qu'après « 17 publik exercises » (voir J. Lough, *France observed in the Seventeenth Century by British Travellers*, Stockfield, Oriel Press, 1985, p. 302).

qui se prolongea jusqu'à ce qu'il en vînt aux remerciements adressés à toute la compagnie, ce qui fut sa conclusion. Pour insigne de son doctorat, le docteur lui couvrit alors la tête de la toque qui avait marché avec le bedeau, lui mit un anneau au doigt, lui ceignit les reins d'une chaîne d'or, le fit asseoir près de lui afin qu'après avoir été à la peine, il fut à l'honneur, l'embrassa en témoignage de l'amitié qui allait être entre eux. Puis il lui remit un livre entre les mains, et la cérémonie se termina par la révérence que le nouveau docteur fit à chacun des professeurs quand il fut descendu au milieu de la pièce, eux étant assis de chaque côté et lui tournant la tête à chaque révérence pour les saluer selon leur rang. Les professeurs étaient le Chancelier et six autres.

À la date du 20 mars, un renvoi ajoute notamment ceci.

Quand tout fut terminé, ils se retirèrent, professeurs et récipiendaire, dans une autre pièce, et là le chancelier, prenant sa toque couverte de fine soie cramoisie et sa robe de damas cramoisi, conduisit le récipiendaire par les rues principales jusqu'à son logis, la musique les précédant en chemin, les autres professeurs l'accompagnant et les étudiants le suivant. La porte était toute décorée de lauriers. Le Chancelier entra et y dîna avec le récipiendaire et les autres professeurs, après avoir pris congé du reste à la porte.

On ne s'attendait certes pas à voir Locke juger favorablement une institution universitaire qui s'appuyait sur Aristote pour condamner Descartes⁸. À la date du 22 mars, deux jours avant de quitter Montpellier, son *Journal* note « *The New philosophie* [i.e. cartésianisme] *prohibited to be taught in universities, schooles and Academies* ». Pourtant célèbre, la faculté de Montpellier n'est pas épargnée par les voyageurs anglais. Ignorance, présomption, âpreté au gain : un siècle plus tard, Tobias Smollett, un malade professionnel il est vrai, raconte plaisamment comment il ridiculisa un grand médecin de cette ville (lettre du 12 novembre 1763, dans *Travels through France and Italy*, London, 1766, R. Baldwin, t. I, p. 167-191).

James Boswell en Corse

En rébellion ouverte contre la domination impopulaire de Gênes, les Corses avaient acquis une quasi-indépendance, en 1764, sous la direction de Pasquale de Paoli, un chef probe et énergique, qui exerçait une sorte de despotisme républicain. Ce statut singulier éveillait la curiosité de l'Europe et nourrissait ses rêveries primitivistes. Rousseau, qui venait de publier son *Contrat social*, avait été pressenti par certains Corses afin d'établir un projet de constitution pour leur île. Boswell, qui le rencontra alors à Môtiers, s'enflamma pour la cause des insulaires : de là un séjour de six semaines (octobre-novembre 1765), marqué par la rencontre de Paoli, à qui il voua

8 Sur les interdits successifs depuis la mise à l'Index des œuvres de Descartes en 1663, voir John Locke, *Journal*, éd. John Lough, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, p. 60, n.

une admiration sans bornes. De retour en Grande-Bretagne, Boswell se fit le propagandiste de la cause corse : sans grand succès, ses compatriotes répugnant à entrer à nouveau en guerre avec la France à ce sujet et celle-ci concluant bientôt avec Gênes un accord qui scellait pour longtemps la fin des rêves d'indépendance. Mais le livre de Boswell, consacré à un pays ignoré des voyageurs européens, assura la célébrité littéraire du jeune Écossais (voir les éditions dans Notices), même si le paysage corse y est lui-même peu présent.

Paysans et soldats

Les paysans et soldats corses sont fort passionnés pour les combats de bêtes à corne[s] avec les grands chiens de montagne. Ils en contractent une férocité qui éteint en eux tout sentiment de frayeur ou de crainte. J'ai vu un Corse, accourir dans la chaleur d'un de ces combats, chasser les chiens, saisir par les cornes l'animal furieux, et l'emmenner, sans lâcher prise.

184 Le petit peuple ne me parut pas fort porté pour les divertissements. Dans la grande salle de la maison de Colonna, où j'étais logé, je remarquai quelques paysans qui s'amusaient à jouer aux dames d'une façon très curieuse. Ils traçaient sur le plancher, avec de la craie, un nombre suffisant de carrés, dont ils en blanchissaient un tout à fait, laissant l'autre ouvert, alternativement ; et au lieu de dames noires et blanches, ils se servaient de petites pierres et de morceaux de bois⁹.

Le plus doux amusement de ces insulaires, lorsqu'ils ne sont ni à la guerre, ni à la chasse, est de s'étendre à terre, en plein air, et de chanter les grandes actions de leurs compatriotes, ou de s'entretenir de l'amour de la patrie, et de la haine irrécyclable qu'ils ont vouée aux Génois. Souvent même ils continuent ce passe-temps jusque fort avant dans la nuit, à moins que la pluie ne les force à se retirer dans leurs maisons.

L'Ambasciatore inglese, comme les bons paysans et soldats avaient coutume de m'appeler, devint leur grand favori. Je me pourvus d'un habillement corse, dans lequel je me promenais avec un air de véritable satisfaction. Le Général me fit présent de ses propres pistolets, de la fabrique de l'île, et d'un travail exquis. J'avais toutes sortes d'autres ajustements. J'obtins même une de ces conques, dont on s'était souvent servi pour sonner l'alarme. Je conserve précieusement toutes ces curiosités¹⁰. Les paysans et soldats corses étaient très libres, et fort à leur aise avec moi. Chaque matin j'en avais un grand nombre qui venaient me faire visite ; ils entraient et sortaient quand il leur plaisait, sans aucune cérémonie. Je faisais tout ce qui dépendait de moi pour donner une idée favorable des Anglais, et je

9 J. Viviès ajoute : « Quelle admirable parodie de jeu ! ».

10 J. Viviès, n. 58 : « Boswell apparut en costume corse à Stratford le 7 septembre 1769 à l'occasion du jubilé de Shakespeare, armé de pied en cap et distribuant des vers. Il semble peu probable toutefois qu'il ait porté le costume mentionné ici ».

les flattais d'une prochaine alliance avec nous. Ils me faisaient mille questions touchant ma patrie, et je leur répondais le mieux qu'il m'était possible.

Un jour ils voulurent absolument m'entendre jouer de ma flûte traversière¹¹. Il eût été fort ridicule de m'en excuser, sous prétexte que je m'acquitterais mal de cette tâche ; ainsi (*sic*) je me mis d'abord en devoir de les satisfaire. Je commençai par des airs italiens : je jouai ensuite quelques-unes de nos belles contredanses écossaises¹², dont ils parurent être charmés. Mes bons amis insistèrent aussi pour que je leur chantasse un air anglais. J'entonnai, sans me faire prier, *Hearts of oak*¹³ etc., « Cœurs de chêne », que je traduisis en italien à leur demande, et jamais je ne vis des gens plus transportés de joie qu'ils le furent à l'occasion de cette chanson. *Cuore di quercio*, s'écriaient-ils, *bravo Inglese* ! Je me figurais être un officier de marine en recrue, et entendre les acclamations d'une troupe de matelots faisant débauche à bord d'une flotte anglaise¹⁴.

État de la Corse [...], éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition de 1769), p. 200-202.

Pasquale de Paoli

Quoique calme et entièrement maître de soi-même, Paoli est animé d'une vivacité extraordinaire. À moins qu'il ne soit indisposé, ou fort fatigué, il ne s'assied jamais que pour prendre ses repas ; il est continuellement en mouvement, et se promène d'un pas vigoureux. [...] Ce général m'a raconté que la vivacité de son esprit ne lui permet pas d'étudier plus de dix minutes de suite : *La testa mi rompe* : la tête me fend (me disait-il) ; je ne puis jamais écrire de ma propre main les idées qui me viennent ; elles échappent à ma plume. J'appelle l'abbé Guelfucci : Allons *presto, pigliate li pensieri* (Allons, vite, saisissez mes pensées), lui dis-je, et il les met par écrit, à mesure que je dicte.

La mémoire de Paoli est aussi excellente que celle de Thémistocle ; on m'a assuré qu'il connaît presque tous les habitants de l'île par leur nom, leur caractère et leur conduite. Il sait par cœur la plupart des auteurs classiques, et il ne les cite jamais qu'à propos ; talent rare, qui ne doit pas toujours passer pour pédanterie.

Je lui ai entendu raconter les révolutions d'un ancien État, avec une rapidité, qui montrait qu'il était maître du sujet, et parfaitement instruit de toutes ses circonstances. Je lui ai entendu donner ce que les Français appellent un

11 J. Viviès : « flûte allemande ».

12 La deuxième édition anglaise gomme certaines notations relatives à l'Écosse : ici la première précisait : *Gilderoy, The Lass of Patie's Mill, Corn riggs are Bonny* (voir Notices).

13 Texte de David Garrick, musique de William Boyce, composé pour une pantomime, *Harlequin's Invasion* (1759).

14 J. Viviès : « J'imaginai le chœur de mes Corses à bord d'un vaisseau britannique ».

Catalogue raisonné des plus grands hommes de l'Antiquité, dont il peignait le caractère avec beaucoup d'énergie et de précision. C'est dommage que le feu avec lequel il s'exprimait dans ces occasions m'ait ébloui au point de ne pouvoir retenir ses sentences pour les écrire, lorsque je me retirais de sa présence.

En parlant un jour des auteurs anciens : «un jeune homme (me dit-il) qui veut former son génie à la gloire, ne doit pas lire les écrits des modernes ; *ma Plutarcho, ma Tito Livio* » (mais Plutarque, mais Tite Live).

Je l'ai vu tomber dans une espèce de rêverie, et éclater en saillies du plus grand et du plus noble enthousiasme. Je m'en rappelle deux exemples. « Quelle idée que des milliers d'hommes vous doivent leur bonheur ! » Et se mettant dans une attitude comme s'il voyait, devant lui, la haute colline de la Renommée : « Voilà mon objet (dit-il en montrant le sommet) ; si je tombe, ce sera du moins ICI ; c'est-à-dire dans un bon chemin qui y mène. *Magnis tamen excidit ausis* »¹⁵.

15 Ovide, *Les Métamorphoses*, II, 328 (« Du moins périt-il d'une noble audace »).

QUATRIÈME CHAPITRE

La Grande-Bretagne

INTRODUCTION

Beaucoup d'Anglais visitent les îles Britanniques en service commandé, d'autres pour leurs antiquités et leur flore, d'autres pour des enquêtes sur le commerce, les manufactures, l'agriculture, les conditions de vie, ou comme une enquête préalable au Grand Tour sur le continent. D'autres enfin le font pour tromper leur ennui par la découverte de contrées qu'ils n'aimaient pas, avant que l'enthousiasme pour le pittoresque ne fasse d'eux des touristes savourant « *the mere joy of the road* » (E. G. Cox, *A Reference Guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, Washington, Washington University Press, 1949, t. III, *Great Britain*). Sur les voyageurs anglais, voir Esther Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists (1540 to 1840)*, London, Routledge & Kegan, 1964.

Pour les étrangers, la connaissance des îles Britanniques, longtemps restreinte à Polydore Vergile pour l'Angleterre et Hector Boèce pour l'Écosse, est stimulée par la contribution du royaume à l'humanisme européen et la formation d'une église originale. Diplomates, ambassadeurs, nobles et marchands s'attachent surtout aux villes, palais, églises et universités qui manifestent la puissance du royaume, comme à la personnalité de la reine Elizabeth. Des opinions très diverses : un pays fertile, mais un climat exécrationnel, des natifs hospitaliers (le baiser de l'hôtesse), policés ou grossiers, selon l'humeur et les rencontres, et un menu peuple très xénophobe, à Londres notamment (voir le début du deuxième dialogue du *Souper des cendres*, de Giordano Bruno). Parmi les visiteurs, de nombreux Allemands pour qui le *Kavaliers'Tour* est l'équivalent du Grand Tour de la *gentry*, beaucoup de Français sous le régime des Stuarts au XVII^e siècle, et bien davantage encore quand les y conduira l'anglomanie du XVIII^e siècle philosophique. Rivale et ennemie, l'Angleterre fascine par sa réussite et par sa pratique des libertés individuelles.

À sa périphérie, on traîne : difficultés d'accès, particularismes et préjugés retarderont longtemps la découverte de l'Écosse et plus encore celle de l'Irlande.

L'ANGLETERRE

L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner

L'auteur séjourna deux mois en Angleterre (août et septembre 1598).

Le sol est fertile et le bétail abondant, ce qui incline les habitants à l'élevage plus qu'au labourage, de sorte que près d'un tiers du pays reste non cultivé, pour l'herbage. Le climat est généralement tempéré en toutes saisons ; l'air n'étant jamais lourd, les maladies y sont rares et l'on y appelle moins le médecin que partout ailleurs. Il n'y a que peu de rivières. Quoique fertile, le sol ne produit pas de vin, mais l'étranger supplée cette lacune par les meilleurs produits, d'Orléans, de Gascogne, du Rhin, d'Espagne. La boisson la plus courante est la bière, préparée à partir de l'orge. Son goût est excellent, mais elle est forte et porte à l'ivresse (*cerevesia [...] quæ facile eos inebriat*)¹. Il y a de nombreuses collines, dépourvues d'arbres et de sources, ce qui donne une herbe tendre et très courte, et nourrit abondamment les moutons ; elles sont parcourues par de nombreux troupeaux, tout blancs, et parce que l'air y est bien tempéré ou à cause de la bonté de la terre, leur toison y est plus douce et plus fine que dans tout autre pays. C'est la vraie Toison d'or, en laquelle reposent les principales ressources des habitants, et les marchands apportent dans l'île de grosses sommes d'argent, surtout pour cet article de commerce. Ici, les chiens sont particulièrement bons. Il y a des mines d'or, d'argent et d'étain (dont on fait toutes sortes d'ustensiles, d'un brillant semblable à l'argent, et dont toute l'Europe se sert). Les chevaux sont petits, mais rapides. On y voit beaucoup de verreries. Les Anglais sont graves comme les Allemands, aiment à paraître, suivis partout d'une troupe de serviteurs, qui portent attachées à leur bras les armoiries en argent de leurs maîtres, et ne sont pas sans raison moqués pour les queues qui pendent à leurs dos².

- 1 Hentzner paraît gloser ici une observation de Tacite sur les Germains : « *Adversum sitim non eadem temperantia. Si indulseris ebrietati suggerendo quantum concupiscunt, haud minus facile vitiis quam armis vincuntur* » (*Germania*, 23).
- 2 Hentzner détourne de son sens la légende des Anglais *coués* (« Les anciens normands appelaient les anglais *coués* [*caudati*], parce qu'ils portaient des queues, tandis qu'eux portaient les cheveux ronds », *Dictionnaire rouchi-français*, 3^e éd., Gabriel-Antoine-Joseph Hécart, Valenciennes, chez Lemaitre, 1834). N. Gilles assure dans ses *Chroniques et annales de l'histoire de France* que les Anglais auraient été affligés de cet appendice pour avoir offensé un saint. La plaisanterie est traditionnelle au point de figurer, sous la rubrique : « Anglais », dans les *Épithètes* de M. de La Porte (1571). Pour une autre application, restreinte au Kent, voir les proverbes de Moryson, p. 93.

Ils sont excellents dans la danse et la musique, prompts et agiles quoique de plus grosse corpulence que les Français ; ils coupent leurs cheveux très courts au milieu de la tête, et les laissent pousser de chaque côté. Ils sont bons marins et meilleurs pirates, rusés, perfides et voleurs. On assure en pendre plus de trois cents à Londres, chaque année. Il est moins infamant pour eux d'être décapités que pendus ; ils tiennent le mur pour la place d'honneur ; la fauconnerie est l'exercice préféré de la noblesse. Ils sont plus polis à table que les Français, mangent moins de pain et plus de viande, qu'ils rôtissent parfaitement. Ils mettent beaucoup de sucre dans leur boisson ; même les fermiers couvrent leurs lits de tapisseries. Les maisons sont généralement à deux étages, sauf à Londres, où on les fait de trois et même de quatre, mais plus rarement. Elles sont de bois (de briques pour les plus riches), avec des toits bas, et si le propriétaire a de l'argent, il les couvre de plomb. Vaillants sur le champ de bataille, heureux contre leurs ennemis, ne tolérant aucune sorte de servitude, ils affectionnent les vacarmes qui leur emplissent les oreilles : le bruit du canon, le roulement de tambours, le carillon de cloches, si bien qu'il n'est pas rare de voir à Londres un grand nombre d'hommes avec un verre dans le nez monter dans quelque clocher et y sonner les cloches des heures durant, pour le plaisir de l'exercice. Voient-ils un étranger bien fait de sa personne, ou particulièrement beau, ils diront : « Quel dommage qu'il ne soit pas Anglais ! »³.

14 septembre. Comme nous retournions à notre auberge, nous rencontrâmes des gens de la campagne qui célébraient leur Fête de la moisson. Ils couronnaient de fleurs leur dernier chargement de grain, avec en outre une image richement habillée, par laquelle ils entendaient peut-être signifier Cérès ; ils la promenaient partout, pendant qu'hommes et femmes, serviteurs et servantes, parcourant les roues dans la charrette, criaient tant qu'ils pouvaient jusqu'à leur arrivée à la grange. Ici, les fermiers ne lient pas comme nous leur blé en meules, mais aussitôt qu'ils l'ont moissonné ou fauché, le jettent dans des charrettes pour l'emporter à leurs granges.

Il y a en Angleterre une certaine secte appelée Puritains. Selon la doctrine de l'église de Genève, ils rejettent toutes les anciennes cérémonies, n'admettent dans leurs lieux de culte ni orgues ni épitaphes, ont horreur de toute différence de rang ecclésiastique, tels qu'évêques, abbés, etc. C'est le jésuite Sanders⁴ qui le premier les appela Puritains. Ils ne vivent pas à part, mais se mêlent dans les collèges à ceux de l'église d'Angleterre.

Nous arrivâmes à Canterbury à pied. Fatigués, après nous être rafraîchis d'une bouchée de pain et de bière et nous être immédiatement fournis de chevaux de

3 Même remarque sous la plume d'un ambassadeur vénitien en 1497 : voir *England as seen by foreigners* [...], éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865, p. 269, note 125.

4 Nicholas Sanders, mort en 1581, historien et polémiste jésuite, dans son *De origine ac Progressu Schismatis Anglicani* [...], Cologne, s.n., 1585.

poste, nous arrivâmes à Douvres environ deux à trois heures après la tombée de la nuit.

Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae [...], (Nuremberg, 1612), dans *England as seen by foreigners [...]*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865, p. 109-111 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren

Le long séjour, près de trente ans, qu'effectua cet Anversois en Angleterre, où il était consul de son pays, fait de lui un bon connaisseur des mœurs britanniques.

Les Anglais sont des gens intelligents, beaux et bien faits de leur personne, mais, comme tous les insulaires, de faible et tendre complexion. Ils ont généralement le teint clair, comme tous les peuples nordiques, et particulièrement les femmes, qui savent fort bien comment protéger leur visage de l'ardeur du soleil par des chapeaux et des voiles, et leurs mains avec des gants et jusqu'aux paysannes, comme le font les dames de la cour aux Pays-Bas et en Allemagne.

Ils sont hardis, courageux, ardents, cruels à la guerre, féroces dans l'assaut, et craignent peu la mort ; ils ne sont pas vindicatifs, mais très inconstants, imprudents, vaniteux, légers et trompeurs, très soupçonneux, surtout envers les étrangers, qu'ils méprisent⁵. Ils sont pleins de courtoisie, affectés dans leurs manières et leurs paroles, ce qu'ils prennent pour noblesse, civilité et sagesse. Ils sont éloquentes et très hospitaliers. Leur nourriture est bonne et délicate, et ils consomment une grande quantité de viande ; et de même que les Allemands passent les bornes de la sobriété en buvant, ils le font en mangeant, car la fertilité du pays leur en accorde les moyens, bien qu'en général, à cause du manque de soleil, les fruits n'y aient pas la vigueur et la qualité de ceux de France ou des Pays-Bas. Même l'herbe, au dire des spécialistes, n'y est pas si nourrissante, ce qui rend la viande plus molle et moins ferme, bien qu'ils en aient en grande abondance ; elle a toutefois assez bon goût.

Les gens ne sont pas si laborieux et industriels que dans les Pays-Bas ou la France, et ils mènent pour la plupart une vie indolente, à l'image des Espagnols. Les travaux difficiles et épuisants, et qui demandent le plus d'habileté, sont d'ordinaire abandonnés aux étrangers, comme le font les paresseux Espagnols. Ils ont beaucoup de moutons, dont la laine est très belle, dont ils ont appris depuis deux cents ans à faire du beau drap. Ils entretiennent pour leur plaisir beaucoup de serviteurs fainéants et aussi beaucoup d'animaux sauvages, plutôt

5 Le menu peuple de Londres était très xénophobe : voir le témoignage de Giordano Bruno, *supra*, p. 189.

que de se donner la peine de cultiver la terre. Leur île est très grande, et regorge de poisson ; ils possèdent pareillement les meilleurs ports de la chrétienté. Ils sont également bien pourvus en navires, néanmoins ils ne prennent pas autant de poisson qu'il leur faudrait, ce qui les oblige à en acheter beaucoup à leurs voisins. Mais ils prennent une grande quantité de harengs, car ils ont pris l'habitude de pêcher depuis plusieurs années et en ont pris chaque année de douze mille à dix-sept mille barriques⁶, qu'ils sèchent pour la plupart, et en expédient chaque année de six à sept mille en Italie et ailleurs.

Les Anglais s'habillent de vêtements élégants, légers et coûteux, mais ils sont très inconstants et avides de nouveautés, hommes et femmes changeant de mode chaque année. Quand ils vont à l'étranger, à cheval ou autrement, ils mettent leurs meilleurs habits, contrairement à l'usage des autres nations. Ceux-ci sont en général de couleurs vives et d'étoffe légère et ils en ont moins que dans les Pays-Bas, depuis qu'ils en changent si facilement, et moins aussi de meubles ou d'ornements non nécessaires dans les maisons.

La langue anglaise est du mauvais allemand, mêlé de mots français et bretons ; ils y ont acquis une prononciation plus légère, ne parlant pas de la gorge, comme les Allemands, mais de la langue. Quand ils n'ont pas de mots propres, ils se servent de mots latins, et parfois allemands et flamands. En Cornouailles – limite la plus occidentale de l'Angleterre – et au pays de Galles, ils parlent le vieux langage breton, qu'ils appellent *Cymraeg*⁷, et que les Anglais appellent *Welsh*, comme le font les Allemands. [...]

Les femmes anglaises sont entièrement au pouvoir de leurs maris, leur vie exceptée. Aussi, quand elles se marient, elles abandonnent le nom de leur père et de leur famille d'origine pour prendre celui de leur mari, sauf si elles sont duchesses, comtesses ou baronnes qui, si elles épousent un gentilhomme de rang inférieur, conservent leur nom et leur titre, ce qui, vu l'ambition desdites dames, est moins octroyé que recommandé. Mais elles ne sont pas tenues si sévèrement qu'en Espagne ou ailleurs. Pas davantage enfermées, car elles ont le libre gouvernement de leur maison ou du ménage, à la mode de celles des Pays-Bas ou d'autres de leurs voisines. Elles vont au marché y acheter ce qu'elles préfèrent manger. Elles sont bien vêtues, aiment se donner du bon temps et abandonnent généralement à leurs servantes le soin des corvées ménagères. Parées de beaux vêtements, elles sont assises devant leur porte, pour voir les passants et en être vues. Dans tous les banquets et les fêtes, on leur témoigne les plus grands honneurs : on les place au haut bout de la table, et elles sont les premières servies ; à l'autre bout, elles

6 « *Ten to fourteen hundred lasts* » : un *last* est une mesure de douze barriques de harengs ou de morues.

7 « *Cymric* », relatif au gallois.

aident les hommes. Le reste de leur temps, elles l'emploient à marcher ou monter à cheval, jouer aux cartes ou autre chose, rendre visite à leurs amies et leur tenir compagnie, converser avec leurs semblables et leurs voisines (ce qu'elles appellent papoter), se réjouir avec elles aux naissances, baptêmes, messes de relevailles et enterrements. Et le tout avec la permission et pleine connaissance de leur mari, car telle est la coutume. Bien que leurs époux leur fassent souvent l'éloge des peines, de l'industrie et du soin des femmes d'Allemagne ou de Hollande, qui font l'office des hommes à la maison comme à la boutique, offices pour lesquels on emploie en Angleterre des hommes, elles n'en persistent pas moins dans leurs coutumes. Voilà pourquoi l'Angleterre est appelée le paradis des femmes mariées. Les filles non encore mariées sont tenues plus rigoureusement et plus strictement que dans les Pays-Bas.



Ill. 7. « L'Anglaise », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Les femmes sont magnifiques, élégantes, modestes et bien habillées, ce qui ne se voit jamais si bien que lorsqu'elles vont par les rues, sans porter de manteau, capuchon, voile ou autre. Les femmes mariées sont seules à porter un chapeau dans la rue comme à la maison ; les autres vont tête nue, bien que les dames de distinction aient récemment appris à couvrir leur visage de plumes ou de masques de soie – ou sortilèges, car en fait elles changent très facilement, et chaque année, au grand étonnement de leurs maris.

England as seen by foreigners [...], éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865, p. 69-73 ; traduisant E. Van Meteren, *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612* (1599).

Paul Hentzner : Elizabeth I^{re}

196

Reine sans partage (à la différence d'Isabelle la Catholique), princesse cultivée (1533-1603), elle apporta à son pays paix intérieure et victoires ; les étrangers lettrés (surtout protestants) et les visiteurs la célèbrent volontiers. Au palais de Greenwich, Hentzner assiste le 6 septembre 1598 à une audience de la reine.

Elizabeth, la reine présente d'Angleterre, est née au palais royal de Greenwich, et y fait généralement sa résidence, surtout en été, pour l'agrément du lieu. Nous y avons été admis par un ordre que M. Rogers (Daniel Rogerius) s'est procuré auprès du Lord chambellan, dans la Chambre des audiences (tendue de riches tapisseries, et le sol, selon l'usage anglais, couvert de foin⁸) par laquelle la Reine se rend ordinairement à la chapelle. À la porte se tenait un gentilhomme vêtu de velours, avec une chaîne en or, dont l'office était de présenter à la Reine toute personne de qualité venue pour la voir. C'était un dimanche, où se voit d'ordinaire la plus grande assistance de la noblesse. Dans la même salle se trouvaient l'archevêque de Canterbury, l'évêque de Londres, un grand nombre de conseillers d'État, officiers de la Couronne et de gentilshommes, qui attendaient l'entrée de la Reine ; elle arriva de son appartement quand il fut heure d'aller à la prière, escortée de la manière que voici.

En premier étaient des gentilshommes, barons, comtes, chevaliers de la Jarretière, richement habillés et tête nue ; venait ensuite le Grand Chancelier d'Angleterre, portant les sceaux dans une bourse de soie rouge entre deux seigneurs dont l'un tenait le sceptre et l'autre l'épée du royaume dans un fourreau rouge parsemé de fleurs de lis dorées, la pointe en haut. Venait ensuite la Reine, dans sa soixante-cinquième année, nous dit-on, très majestueuse, le

8 Latin *foeno*. H. Walpole (premier traducteur anglais de Hentzner) pense qu'il s'agit plutôt de roseaux, *rushes* (note dans *England as seen by foreigners [...]*, éd. cit.).

visage allongé et beau malgré ses rides, les yeux petits mais noirs et aimables, le nez légèrement busqué, les lèvres serrées, les dents noires (un défaut auquel les Anglais semblent être sujets par leur abus du sucre). Elle portait à ses oreilles deux perles admirables avec de très riches pendants ; sa chevelure était rousse, mais factice. Sur sa tête, une petite couronne, qu'on disait faite de l'or de la table de Lunebourg ; sa gorge était nue, comme celle de toutes les dames anglaises avant leur mariage. Elle portait un collier de pierreries incomparables. Ses mains étaient fines, ses doigts plutôt longs, sa taille moyenne ; elle avait la démarche superbe, la parole douce et gracieuse. Elle portait ce jour-là une robe de soie blanche, bordée de perles grosses comme des fèves, et un manteau de soie noire piquée de fils d'argent ; sa traîne, que portait une marquise, était très longue. Elle portait en lieu de chaîne un collier allongé, d'or et de pierreries. Tout en passant dans cet éclat de magnificence, elle parlait tantôt à l'un, tantôt à l'autre (ou à des ministres étrangers, ou à d'autres qui étaient là pour différentes raisons), en anglais, français et italien ; en plus d'être très bien versée en grec, en latin, et dans les langues ci-dessus, elle maîtrise l'espagnol, le gaélique et le flamand. Pour lui parler, on s'agenouille ; de temps à autre elle relève quelqu'un de la main. Pendant que nous étions là, William Slawata, un baron de Bohême⁹, avait à lui présenter des lettres et elle, après avoir ôté son gant, lui donna à baiser sa main droite, étincelante de bagues et de bijoux – signe d'une faveur particulière. Quand elle passait, du côté où elle tournait les yeux, tous se jetaient à genoux. Les dames de la cour la suivaient de près, belles, bien tournées et pour la plupart vêtues de blanc. Elle avançait à travers une haie de cinquante gentilshommes pensionnés, armés de hallebardes dorées.

Dans l'antichambre de la chapelle, près de la salle où nous étions, on lui présentait des pétitions qu'elle recevait très gracieusement, provoquant des acclamations « Dieu sauve la Reine Elizabeth ! » auxquelles elle répondait « Je remercie mon bon peuple ». La musique de la chapelle était excellente ; aussitôt l'office terminé, qui n'avait guère duré plus d'une demi-heure, la Reine s'en retournait dans le même appareil et se préparait à dîner. Pendant qu'elle était à sa prière, nous avons vu préparer la table selon le cérémonial que voici.

Un gentilhomme entre dans la salle, une baguette à la main, accompagné d'un autre qui tient une nappe qu'il étend sur la table après s'être tous deux agenouillés par trois fois le plus respectueusement du monde ; après une nouvelle génuflexion,

9 William Slawata (1572-1652), gentilhomme lettré de Bohême, sera victime, avec J. Von Martinitz, autre conseiller catholique de l'empereur, de la célèbre défenestration de Prague (23 mai 1618) qui marqua le début de la guerre de Trente Ans. Il compléta ses études universitaires en Italie par des voyages en Espagne, France, Angleterre, Pays-Bas et Danemark (édition de 1598 en tchèque et trad. allemande, *Der christliche Ulysses*, Nuremberg, 1678).

ils se retirent. Viennent ensuite deux autres, l'un portant à nouveau la baguette, l'autre une salière, une assiette et du pain qu'ils posent sur la table, après s'être agenouillés comme les autres ; puis ils se retirent avec le même cérémonial qu'eux. Ils sont enfin suivis d'une demoiselle, d'une extrême beauté, une comtesse, nous dit-on, accompagnée d'une dame mariée portant un couteau à dégustation ; quand la première, qui était habillée de soie blanche, se fut prosternée à trois reprises, elle s'approcha de la table et nettoya les assiettes avec le pain et le sel, aussi respectueusement que si la Reine elle-même avait été présente. Après qu'elles eurent attendu quelque peu, arrivèrent les hallebardiers de la garde, tête nue, vêtus d'écarlate, une rose rouge au revers de leur habit, portant à tour de rôle un service de vingt-quatre couverts d'argent et de vermeil pour la plupart. Ces plats sont reçus par un gentilhomme qui garde le même ordre et les place sur la table, alors que la dame chargée de l'essai présente à chacun des gardes une bouchée du plat qu'il a apporté, par crainte du poison. Cependant que la garde, constituée des hommes les plus grands et les plus vigoureux d'Angleterre, au nombre de cent, soigneusement choisis pour cet office, apportait à dîner, douze trompettes et deux timbaliers faisaient pendant une demi-heure retentir leurs instruments dans la salle. Toutes ces cérémonies achevées, de nobles damoiselles vinrent avec beaucoup de solennité enlever les plats de la table et les apporter dans la chambre privée de la Reine qui, après avoir fait son choix, abandonna le reste aux dames de la cour. Elle dîne et soupe seule, avec très peu de serviteurs ; et il est très rare que quelqu'un, étranger ou anglais, soit admis alors, et seulement sur la sollicitation de quelque personnage d'importance¹⁰.

Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae, cum Indice Locorum, Rerum atque Verborum (Nuremberg, 1612), dans *England as seen by foreigners [...]*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865, p. 103-107.

Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire

Venant de Calais, l'auteur arrive en Angleterre le 16 septembre 1599, à Douvres, visite Canterbury et quitte l'île à Calais le 24 octobre. Il est à Londres le 18 septembre et, quelques jours plus tard, reçu avec ses compagnons par le Lord Maire de la capitale.

La ville est administrée presque comme une ville franche républicaine par les bourgeois eux-mêmes, sans les conseillers du roi, en raison des nombreux services qu'ils lui ont rendus et ont les plus gros revenus de la ville. Leur chef

¹⁰ On comparera ce portrait à celui que laissa d'elle l'ambassadeur vénitien Giovan Scaramelli, qu'elle reçut en audience le 19 février 1603, quelques semaines avant sa mort (dans Luigi Firpo, *Ambasciatori veneti in Inghilterra*, Torino, UTET, 1978, p. 67-76).

est appelé le Lord maire¹¹; il est élu chaque année parmi les bourgeois et doit posséder un revenu d'au moins cent mille livres sterlings, chaque livre anglaise valant vingt shillings anglais ou dix francs. Et ceci afin qu'ils puissent paraître plus magnifiquement, lui et sa descendance, car ils seront anoblis de ce fait, et lui-même armé chevalier afin de mieux soutenir son état. Aussitôt que le Lord Maire est élu, il peut demander à la ville un don de plusieurs milliers de livres, et moins il demande, plus il s'en trouve honoré. En revanche, il doit tenir table ouverte tous les jours, afin que puissent s'y rendre les citadins et les étrangers, tant hommes que femmes, même sans qu'ils aient été invités. Et comme le Lord Maire avait ouï dire que, bien que non connus de lui, nous désirions manger avec lui, il nous fit chercher dans la ville par un serviteur de la ville et prier messire Stüber, monsieur Julius¹² et moi, de venir faire collation avec lui le 13 octobre [1599], si nous étions disponibles. Quand fut venue l'heure de la collation, le Lord Maire nous envoya chercher à notre logis par deux hommes de qualité en nous demandant de venir ensemble. Arrivés à sa maison, nous fûmes reçus par le *porte-épée*¹³ qui marche d'ordinaire devant le Lord Maire (c'est ainsi que ce dernier aime à l'appeler le plus souvent), qui nous conduisit en haut jusqu'à une belle salle, où les hommes nous saluèrent et reçurent très cordialement ; les femmes, pour leur part, nous reçurent avec un baiser. Ensuite, on nous présenta pour nous laver les mains de l'eau parfumée avec du musc et des produits précieux, et quand nous et notre interprète fûmes assis à table, installés sur nos manteaux, il appela son fils pour dire les grâces.

Aussitôt on apporta à manger toutes sortes de choses exquises et magnifiques. Et il y avait deux échantons ou écuyers tranchants qui transportaient un plat après l'autre de la table pour le mettre sur une autre, voisine et bien garnie, et ne faisaient que trancher, approvisionner et servir. Ils disposaient les aliments dans de petites saucières¹⁴ en étain, les plaçant devant chacun sur des assiettes, un mets après l'autre, qui tous étaient préparés au mieux, délicieusement et nappés de sauces délectables mais sans lesquelles ils auraient de toute façon charmé l'appétit que d'autres plats se préparaient à stimuler.

Pour boisson, on eut d'abord des meilleures bières ; ensuite on apporta des vins généreux et légers provenant de Grèce, d'Espagne, de Malvoisie, du Languedoc, de France et d'Allemagne, car en Angleterre on peut se procurer à relativement bon marché toutes sortes de vins, en raison du faible coût du transport par mer.

11 Platter ajoute entre parenthèses « *millort maieur echevin* ».

12 Les deux compagnons de Platter : Peter Julius, un Danois, et le noble Johann Joachim Stüber. Le Lord Maire : Sir Stephen Soame qui s'était enrichi dans le commerce des épices. L'auteur mentionne un peu plus loin « Boutton », l'interprète.

13 En français dans le texte.

14 Littéralement, plats à moutarde (« *Senfschüssel* »).

Ensuite, après deux services de rôti, de bouilli et d'autres choses, on passa au dessert, qui était fait seulement de confiseries, de tartes et de pâtisseries, et dont la délicatesse ne pouvait être comparée à celle des entrées.

Enfin, le maître nous remercia pour l'honneur que nous lui faisons de dîner avec lui et nous pria d'accepter son hospitalité, et M. Button le remercia de notre part en anglais, car il avait souvent parlé pour nous au cours du repas, parce que nous ne comprenions rien de ce qu'ils nous disaient, que ce fût en latin, en français ou en espagnol. Et ce banquet dura jusqu'au soir, quand à nouveau on nous accompagna à notre logis.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968, p. 783-784.

Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)

200

De retour d'Achtfield, Sorbière demeure quelques jours à Londres, attentif aux promenades publiques et aux spectacles ; il exprime sur le théâtre et la langue du pays des réflexions que l'on pourra comparer à celles que formulera bientôt Voltaire (*Lettres philosophiques*) sur les mêmes sujets.

La promenade du cours se fait dans un grand parc qui n'est pas désagréable ; mais la quantité des fiacres qui s'y trouvent déshonore l'assemblée : car ils ressemblent mieux à des charrettes mal attelées qu'à des carrosses faits pour la pompe, ou pour le plaisir de la promenade. Quand on est arrivé à Eyparc [Hydepark], on ne fait que tourner dans un grand cercle, au travers duquel il n'y a pas moyen de se voir, de sorte que cela se passe avec peu de galanterie. On descend quelquefois au retour à St James, qui tient lieu de Tuileries ; et quand on se promène, on y marche fort vite. La Comédie est bien plus divertissante, et plus commode aux entretiens. Les meilleures places sont celles du parterre, où les hommes et les femmes sont assis pêle-mêle, chacun avec ceux de sa bande. Le théâtre est fort beau, couvert d'un tapis vert, et la scène y est toute libre, avec beaucoup de changements, et des perspectives. La symphonie y fait attendre agréablement l'ouverture du théâtre, et l'on y va volontiers de bonne heure pour l'écouter. Les acteurs et les actrices y sont admirables, à ce que l'on m'a dit, et même à ce que j'en pus comprendre au geste et à la prononciation. Mais les comédies n'auraient pas en France toute l'approbation qu'elles ont en Angleterre. Les poètes se moquent de l'uniformité du lieu et de la règle des vingt-quatre heures. Ils font des comédies de vingt-cinq ans, et après avoir représenté au premier acte le mariage d'un prince, ils représentent tout d'une suite les belles actions de son fils, et lui font voir bien du pays. Ils se piquent surtout de faire d'excellents caractères des passions, des vices et des vertus ;

et en cela ils réussissent assez bien. Pour dépeindre un avare, ils en font faire à un homme toutes les plus basses actions qui se pratiquent en divers âges, en diverses rencontres et en diverses professions. Et il ne leur importe que ce soit un pot-pourri ; parce qu'ils n'en regardent, disent-ils, qu'une partie après l'autre, sans se soucier du total. J'entends que toute l'éloquence anglaise est conduite de cette manière, et que dans la chaire et au barreau, on ne parle pas d'autre façon. Je ne vous en puis rien dire de moi-même, et je m'en rapporte à ceux qui me l'ont assuré. Les livres anglais sont bâtis la plupart de la sorte, et ne contiennent que des rapsodies assez mal cousues : mais qui ne laissent pas d'être estimées et d'acquérir de la réputation aux auteurs. Car souvent ils ne citent pas ceux dont ils empruntent, et on prend leurs copies pour des originaux. Ils sont fort amoureux de leur langue ; et elle est fort accommodée à leur mollesse, car elle leur épargne la peine de remuer les lèvres. Elle doit être effectivement fort abondante, et fort commode, parce qu'elle est une corruption de la teutonique, qui est fort courte, qu'on a fait profession de l'enrichir des dépouilles de toutes les langues mortes, et que l'on prend tous les jours des vivantes ce qu'on y trouve de bonnes expressions. Les comédies sont en prose mesurée, qui a plus de rapport au langage ordinaire que nos vers, et qui rend quelque mélodie. Ils ne peuvent s'imaginer que ce soit une chose importante, d'avoir continuellement l'oreille frappée de la même cadence ; et ils disent que d'entendre parler deux ou trois heures en vers alexandrins, et voir sauter de césure en césure est une manière de s'exprimer moins naturelle et moins divertissante. En effet, il semble qu'elle s'éloigne autant de ce qui se pratique dans le monde, et par conséquent de ce que l'on veut représenter, que la manière italienne de réciter les comédies en musique s'égare et extravague au-delà de la nôtre. Mais il ne faut pas disputer des goûts, et il vaut mieux laisser chacun abonder en son sens.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses (Paris, 1664), rééd. Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 1980, p. 128 sq.

Celia Fiennes : les bains de Bath

Elle arrive en 1687 à Bath, ville d'eau au fond d'une cuvette ; l'air y est moite, les maisons sans grâce, mais on y trouve de bons logis, récents et bien meublés. C. Fiennes semble écrire parfois au fil de la plume, sans se soucier des répétitions ni des ruptures de construction. La stricte ordonnance qui régit ces bains nous entraîne bien loin de la franche liberté des bains de Bade vus par Pogge au milieu du ^{xv}^e siècle ou même de ceux de Plombières que décrit le *Journal de voyage* de Montaigne. Le temps n'est plus où Moryson recommandait les

bains aux femmes plutôt qu'aux hommes, car, bons pour les tempéraments froids et humides, ils nuisaient aux humeurs chaudes et sèches (*An Itinerary [...], op. cit.*, livre I, p. 26-27). Des nombreux lieux de thermalisme que compte l'Angleterre à la fin du XVII^e siècle, Bath est le plus réputé et Daniel Defoe, vingt-cinq ans après C. Fiennes, fera une évocation pittoresque de ce rendez-vous mondain (*A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962, p. 34).

202

Il y a cinq bains. Le bain Bouillant qui a les sources les plus chaudes, car il est petit et bâti tout en rond ; de là l'eau va dans un bain appelé Lepours. Le troisième bain, le bain de la Croix, est un peu plus grand que ce dernier et moins chaud ; tout autour de la croix centrale sont des sièges pour les hommes et, tout autour des murs, des arcades avec des sièges pour les dames : le tout en pierre, les sièges compris et si vous le trouvez trop bas, ils le rehaussent avec un coussin, comme ils disent (une autre pierre) ; mais en fait, l'eau vous porte si bien que le siège vous paraît aussi confortable qu'un coussin en duvet. Les dames ont l'habitude de suspendre une toilette en dentelle au sommet de l'arche et de protéger ainsi leur tête jusque dans l'eau si elles le désirent. En général, on s'assied dans l'eau jusqu'au cou ; ce bain de la Croix est de beaucoup le plus froid et sert surtout au plus fort de l'été ; en haut courent des galeries qui permettent à ceux qui ne se baignent pas ce jour-là de marcher et d'observer le bain de leurs connaissances et des gens de leur compagnie. À chaque bain se trouvent des guides, des femmes pour les dames, des hommes pour les messieurs, qui veillent à ce que l'on garde les distances convenables. Tant que dure la baignade, un sergent attaché aux bains parcourt les galeries et s'assure que l'ordre est observé, sanctionnant les impolis, et beaucoup de personnes distinguées vont le voir quand elles commencent leur bain, afin qu'ils prennent un soin particulier d'elles et les pourvoient chaque matin du nécessaire, ce qui mérite une récompense à la fin de la saison. Si vous voulez marcher autour du bain, il vous faut une guide pour vous conduire, car l'eau est si forte qu'elle aura vite fait de vous jeter à terre. Deux des guides masculins vous précèdent à distance pour vous ouvrir la voie ; sur les côtés des arcades sont des anneaux pour vous maintenir afin de faire un bout de chemin. Mais les sources bouillonnent, rapides, puissantes et chaudes, sur la plante de vos pieds, surtout dans celui qu'ils appellent le Kitching dans le bain du Roi, une grande croix avec des sièges au milieu et beaucoup de jets d'eau très chauds. Le bain du Roi est très grand, autant que tous les autres pris ensemble ; c'est là que se trouve la pompe chaude qui sert pour les boiteux ou pour la tête des paralysés. Je vis l'un de ceux-ci ; ils le coiffent d'un chapeau à larges bords dont on a découpé le sommet, de sorte que les bords éloignent l'eau du visage ; on le met dans le bain ; un des guides masculins pompe et reçoit, je crois, deux pence pour cent pompages, l'eau sort brûlante de la

pompe, le traitement des bras ou des jambes et beaucoup plus facile. Les dames entrent dans le bain avec des vêtements faits d'une belle toile jaune, raides et que de grandes manches font paraître aussi amples que la robe d'un pasteur. L'eau les remplit si bien qu'on ne discerne plus votre forme ; ils ne collent pas au corps comme le font d'autres doublures de si piètre apparence chez les pauvres qui y vont avec leurs propres vêtements. Les messieurs ont des caleçons et des gilets faits de la même toile, ce qui convient le mieux, car l'eau du bain décolorerait tout autre jaune ; quand vous sortez du bain, vous passez par une porte qui conduit à des marches que vous montez, dans l'eau ; puis la porte, qui plonge passablement dans l'eau, est fermée, et vous êtes dans un endroit privé, où vous continuez de monter plusieurs marches ; vous laissez tomber par degrés votre toile dans l'eau, vos guides féminines l'enlèvent et, en même temps votre domestique lance sur votre tête un vêtement de flanelle qui ressemble à une chemise de nuit avec de grandes manches, et les guides le prennent par le bas et vous le passent. Vous montez alors les escaliers, votre autre vêtement tombe et vous voilà enveloppée de flanelle, votre chemise de nuit en haut et vos pantoufles en bas. On vous installe dans une chaise apportée dans la pièce qu'ils appellent les coulisses ; il y a là des cheminées où l'on peut faire du feu à la demande. Ces pièces se trouvent sur les côtés du bain, en plusieurs endroits, pour la commodité des personnes qui, en se baignant, veulent entrer et sortir déceimment ; et en haut de l'escalier se tient une femme qui étend pour vos pieds nus une étoffe de laine et vous prête assistance. Les chaises dans lesquelles vous vous installez sont basses ; tout autour et au-dessus de votre tête, un châssis tapissé dedans et dehors, avec des ouvertures rouges et, au-devant, un rideau qui les rend à la fois intimes et chaudes. Ensuite deux hommes vous prennent et vous portent sur des perches jusqu'à votre logis, vous déposant à votre chevet, d'où vous pouvez vous coucher et suer aussi longtemps qu'il vous plaira. Vos propres serviteurs et ceux de la maison s'occupent de votre feu et veillent sur vous jusqu'à ce que vous en ayez terminé avec votre sudation.

Tous les bains ont le même personnel ; le bain de la Reine est plus grand que les trois autres, mais loin d'être aussi grand que celui du Roi, qui donne dans chacun des autres, dont il est seulement séparé par un mur et il y a une grande arcade par laquelle ils se réunissent ; le bain de la Reine est un peu plus chaud que celui de la Croix, et celui du Roi beaucoup plus chaud. Ils ont tous des galeries et la pompe où boivent les gens se trouve dans une des galeries du bain du Roi ; elle est très chaude, avec le goût de l'eau où l'on fait bouillir des œufs ; elle pue, et plus vous buvez près de la pompe, plus l'eau est chaude, moins repoussante et plus pétillante. Les bains sont tous vidés aussitôt que les clients s'en vont, c'est-à-dire vers dix ou onze heures du matin ; ensuite on remplit à

nouveau le bain en une seule fois, au moyen d'écluses. J'ai vu toutes les sources monter du sol en bouillonnant quand on venait de vider les bains ; le fond est de gravier. On les remplit ainsi pour le soir, si les clients veulent y retourner ; alors, on les vide à nouveau pour la nuit, et on les remplit de même au matin, ce qui produit une telle écume sur l'eau que les guides viennent l'enlever avant le retour des gens. S'ils entrent dedans pendant que l'écume y est encore, ils ont alors ce qu'ils appellent le manteau du bain, qui leur donne des poussées de fièvre et de boutons ; il en va de même s'ils entrent dans le bain avant qu'il ait été purgé, surtout dans le bain chaud.

The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982, p. 44-46.

Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle

204

Leeds représente pleinement cette Angleterre industrielle et commerçante célébrée par Defoe dans ses voyages, accordée au libéralisme de son auteur, ardent partisan des whigs.

Leeds est une grande ville, opulente et populeuse, située sur la rive nord de l'Ayre, ou plutôt de part et d'autre de la rivière, car une grande banlieue, qui fait partie de la ville, s'étend sur la rive sud de la rivière. Le tout est uni par un pont de pierre imposant et prodigieusement solide, si grand et si large qu'autrefois le marché aux draps de la ville ne se tenait pas ailleurs que sur le pont lui-même ; et c'est pourquoi le rafraîchissement offert par les aubergistes de la ville aux drapiers dont je vais parler s'appelle « le coup du Pont ».

La croissance des manufactures et du commerce fit que le marché devint bientôt trop grand pour être restreint au pont ; il se tient à présent dans la Grande Rue, qui commence au pont et court vers le nord presque jusqu'au marché couvert, où commence le marché alimentaire ordinaire, qui est aussi le plus grand d'Angleterre, à l'exception d'Halifax, dont je viens de parler. Les gens de Leeds ne m'accorderaient pas même cette exception : ils diraient que le leur est le plus grand marché, non seulement par sa quantité, mais par la qualité de tous les vivres que l'on y peut trouver.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ; c'est du marché aux draps que je veux parler, qui est vraiment un prodige en son genre et n'a pas son pareil dans le monde. Le marché aux serges d'Exeter est certes une chose merveilleuse, et l'on y fait de très grandes transactions ; mais le marché ne s'y tient qu'une fois par semaine ; ici, il est bi-hebdomadaire et la quantité de marchandises également considérable.

Le marché lui-même mérite d'être décrit, même si aucune description ne peut égaler la chose elle-même ; on peut toutefois en dresser une esquisse, avec

ses coutumes et ses usages, de la façon suivante. La rue est grande, large, belle et bien bâtie, commençant, comme je l'ai dit, au pont et montant doucement vers le nord. Au petit matin, on dresse des tréteaux sur deux rangs dans la rue, parfois deux d'un même côté, mais toujours une rangée au moins ; des planches sont ensuite disposées en travers, de sorte qu'elles forment comme de longs comptoirs de chaque côté, d'un bout de la rue à l'autre. Tôt le matin arrivent les drapiers avec leur marchandise ; et comme peu d'entre eux apportent plus d'une pièce, le marché étant si fréquent, ils vont avec dans les auberges et les pubs pour l'y déposer.

À sept heures du matin, les drapiers étant supposés être tous là, même en hiver, – mais l'heure varie avec les saisons (plus tôt l'été, un peu plus tard au cœur de l'hiver), je prends cela comme une moyenne, et ainsi qu'il était lorsque je me trouvais là –, à six ou sept heures, dis-je, la cloche du marché sonne. Un étranger serait surpris de voir comment, en si peu de minutes, sans hâte et sans bruit, et sans le moindre désordre, tout le marché est rempli ; toutes les planches sur les tréteaux sont couvertes de drap, aussi serrés l'un contre l'autre que les pièces peuvent le permettre, et derrière chaque pièce de drap se trouve le drapier prêt à le vendre.

À vrai dire, ceci n'est pas trop difficile, si nous considérons que toute la quantité est apportée au marché comme une seule pièce, parce que tous les drapiers sont prêts dans les auberges et les boutiques qui se trouvent juste derrière. Comme il y a un drapier pour chaque pièce, ils n'ont qu'à faire cinq pas environ pour la déposer sur le premier rang de planches, et peut-être dix sur le second ; de sorte qu'après que la cloche a sonné, en un demi-quart d'heure tout le marché est rempli, les rangées de tréteaux couvertes, et les drapiers prêts.

Aussitôt que la cloche a sonné, les marchands et les facteurs, et les acheteurs de toute qualité arrivent et, parcourant les espaces à travers les planches, ils vont par les rangées où leurs intérêts les conduisent. Quand ils voient des draps aux couleurs qu'ils veulent, ou qui conviennent à leur propos, ils tendent le bras vers le drapier et chuchotent, et avec le moins de mots qu'on peut se représenter, le prix est fixé ; l'un demande, l'autre offre ; et l'on accepte ou non, sur-le-champ.

Les marchands et les clients font généralement deux aller et retour de chaque côté des rangées, et en un peu moins d'une heure tout le marché est conclu. En moins d'une demi-heure, vous verrez le drap commencer à changer de place, le drapier le prenant sur son épaule pour le porter à la maison du marchand, et à huit heures et demie, la cloche du marché sonne à nouveau ; les clients disparaissent aussitôt, tout le drap est vendu ou s'il advient çà et là qu'une pièce ne soit pas achetée, elle est rapportée à l'auberge et, en un quart d'heure, il n'y a plus une seule pièce à voir dans le marché.

Vous voyez ainsi acheter et vendre en un peu plus d'une heure pour dix ou vingt mille livres de drap, et les lois du marché être observées plus strictement que je ne l'ai jamais vu sur aucun marché d'Angleterre ; car

1- Avant que la cloche du marché ne sonne, personne ne montre une pièce de drap, et les drapiers ne peuvent en vendre aucune avant l'ouverture du marché.

2- Après que la cloche du marché a sonné de nouveau, personne ne reste davantage sur le marché, et on repart avec son drap s'il n'est pas vendu.

3- Et le plus admirable est que cela se fait dans le plus grand silence, et vous n'entendrez pas prononcer un mot dans tout le marché, j'imagine, par les personnes qui achètent et vendent ; tout est fait en chuchotant.

La raison de ce silence tient pour l'essentiel à ce que les drapiers sont très près l'un de l'autre, et il est toujours bon que l'un ne puisse savoir ce que fait l'autre, car ce serait découvrir leurs négociations et les exposer à un tiers. Si un marchand a offert un prix à un drapier, qui le refuse, ce dernier peut toujours le suivre à sa maison, lui dire qu'il a reconsidéré la chose, et qu'il est disposé à le lui accorder, mais il n'est pas question qu'ils marchandent à nouveau pour un autre prix : ce serait transporter le marché de la rue à la maison du marchand.

À neuf heures, on emporte les planches, on enlève les tréteaux, et la rue est débarrassée ; vous ne voyez pas plus de marché ni de marchandises que si rien ne s'était passé ; et cela se fait deux fois par semaine. Par cette prompte rentrée d'argent, les drapiers sont constamment pourvus, leurs ouvriers dûment payés et une masse monétaire prodigieuse circule chaque semaine à travers le pays.

A Tour through the Whole Island of Great Britain, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962, t. II, p. 204-206.

Louis Simond : usages londoniens

L'auteur, qui n'est pas suspect de préventions contre le monde anglophone, s'applique à retoucher par des traits de mœurs l'image d'une société polie telle que l'a imposée en France l'anglophilie des philosophes, avant celle de la Restauration.

Très peu de temps avant la fin du dîner, les dames se retirent, la maîtresse de maison se levant de table la première ; pendant ce mouvement les hommes se tiennent debout, restés seuls ils se rasseyent et paraissent évidemment plus à leur aise ; la conversation change un peu de caractère, c'est-à-dire qu'elle devient moins mesurée, ou plus grave, ou plus licencieuse :

Le dîner fait, on digère, on raisonne,
On conte, on rit, on médit du prochain.

La politique est un sujet qui intéresse fortement presque tout le monde en Angleterre, et non seulement les hommes, mais les femmes, de sorte qu'elle entre tout autant dans la conversation avant qu'après la retraite de ces dernières, qui cependant s'en mêlent peu si la compagnie est nombreuse.

[...] Il y a quelques coutumes bien étranges pour un pays où l'on se pique d'une grande délicatesse de propreté. À la fin du dîner, et avant que les dames aient quitté la table, on place devant chaque convive une petite jatte de verre coloré pleine d'eau. Hommes et femmes y plongent la bouche, aspirant, dégorgeant, reprenant et rendant avec un bruit de rincement et de crachement point du tout déguisé, aidé quelquefois d'un doigt élégamment fourré dans la bouche. Cela fait, on s'essuie les mains et la bouche *avec la nappe*, si l'on n'a pas de serviettes ; l'usage en est fort moderne, et n'est pas encore tout à fait général. Mais cela n'est rien en comparaison de ce que je vais dire ! On boit tant, et si longtemps, qu'il en résulte des conséquences naturelles auxquelles il faut céder. Croira-t-on qu'il y ait dans un coin de la chambre un certain vase auquel les convives vont gravement rendre visite tour à tour, sans que le bruit, le geste et l'attitude interrompent la conversation ? J'ai demandé pourquoi cet article de première nécessité n'était pas placé hors de la chambre dans quelque cabinet voisin ? C'est, m'a-t-on dit, qu'autrefois on avait trouvé que cela fournissait un prétexte à ceux qui avaient le malheur de n'aimer pas à boire, ou de ne pouvoir le faire impunément, de s'échapper avant d'être ivres, et que leurs ancêtres avaient sagement pourvu à un abus si criant par l'introduction de cette ridicule malpropreté. Ceci n'a lieu, comme j'ai dit, qu'après la retraite des femmes, mais j'ai vu le meuble dont je parle paraître après dîner dans des maisons où il n'y avait point d'homme, c'est-à-dire point de maître de maison. La maîtresse de maison est censée en avoir donné l'ordre aux domestiques : cela est un peu scabreux pour la délicatesse d'une dame anglaise ! Et cependant, on attaque inexorablement quelques peccadilles françaises sur la propreté ; par exemple, on nous reproche de cracher perpétuellement sur le tapis, dans le feu, et cela se dit partout à Londres, avec un air d'aisance et de simplicité, avec une prétention de politesse tout à fait inconcevable ! Cracher sur la table dans de petites jattes de verre, à la bonne heure, mais sur le plancher, que va peut-être essuyer la draperie traînante d'une élégante, cela est effroyable ! Prendre un morceau de sucre avec ses doigts est une autre incongruité française au second chef : il y a des pincettes dont il faut se servir. L'étonnement, l'horreur et la colère du grand docteur Johnson, lorsque, dans son voyage en France ou bien en Écosse, quelqu'un

mit avec ses doigts un morceau de sucre dans sa tasse, sont fidèlement décrits par son historiographe Boswell¹⁵.

Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811[...], Paris, Treuttel et Würtz, 1816, t. I, p. 65-68.

¹⁵ Voir le texte qui suit, p. 209.

L'ÉCOSSE

James Boswell : Édimbourg de nuit

Accompagné de M. Scott, universitaire d'Oxford, Samuel Johnson arrive à Édimbourg, où son jeune ami Boswell est avocat, pour entreprendre avec lui un voyage en Écosse et dans les Hébrides pendant les vacances du Parlement, d'août à novembre. Boswell se flatte d'être « citoyen du monde ». Il est certes attaché à son Écosse natale et n'hésite pas à rabrouer quiconque (fût-il Johnson lui-même) qui lui manque de respect. Il se réjouit que le voyage ait permis à ce dernier de corriger certaines préventions et d'écrire un livre admirable sur l'Écosse, tout en regrettant qu'il ait été mal compris de beaucoup de ses compatriotes. Boswell ne craint pas ici de rapporter un épisode montrant que la première rencontre entre son ami et sa terre natale aurait pu être plus réussie.

Le samedi 14 août 1773¹, tard dans la soirée, je reçus un billet de lui : il était descendu à l'hôtel Boyd, au début de l'avenue Canongate. J'allai aussitôt le voir. Il m'embrassa cordialement, et j'exultais à la pensée que je l'avais bien avec moi, en Calédonie. Les aimables manières de M. Scott et son attachement à notre Socrate lui gagnèrent aussitôt mon cœur. Il me dit qu'avant que je n'entre, le docteur avait eu, de manière inattendue, un mauvais échantillon de la propreté écossaise. Il ne buvait alors jamais de boisson fermentée. Il demanda que sa limonade lui fût préparée avec plus de sucre ; sur quoi le garçon, de ses doigts grasieux, prit un morceau de sucre et le mit dedans. D'indignation, le docteur la jeta par la fenêtre. Scott ajouta qu'il eut peur d'avoir blessé le garçon d'en bas. M. Johnson me dit que semblable tour lui avait été fait dans la maison d'une dame de Paris². Il allait me faire l'honneur de loger sous mon toit. Je regrettai sincèrement de n'avoir pas également une chambre pour M. Scott. M. Johnson et moi remontions la Grande Rue³ en nous tenant par le bras, pour nous rendre à ma maison de James' court ; c'était une nuit épaisse, et je ne pus l'empêcher

- 1 Le récit de S. Johnson ne rend pas compte de cette arrivée ; il commence quatre jours plus tard, quand les voyageurs quittent la capitale écossaise.
- 2 Sans doute lors du voyage (postérieur) qu'y fit S. Johnson en compagnie de la famille Thrale en 1775.
- 3 High Street et Canongate Avenue : deux rues du Royal Mile, artère maîtresse de la vieille ville, la maison de Boswell se trouvant dans le New Edinburgh qui s'édifiait alors : devant le manque d'hygiène et de sécurité dans Old Edinburgh, le maire Lord George Drummond avait en 1767 imposé un ambitieux projet d'urbanisme dans le style géorgien.

d'être assailli par les odeurs nocturnes d'Édimbourg. J'ai entendu un feu baronet⁴, de quelque distinction dans le monde politique au début du présent règne, observer que « marcher la nuit dans les rues d'Édimbourg était vraiment dangereux, et passablement odoriférant ». Le risque est diminué de beaucoup, par le soin qu'ont eu les magistrats de faire respecter les lois de la ville qui interdisent de jeter des eaux usées par les fenêtres ; mais à cause de la structure des immeubles de la vieille ville, faite de plusieurs étages, chacun d'eux étant habité par une famille différente, et faute d'égouts couverts, l'odeur persiste. Un Écossais zélé eût souhaité qu'en cette occasion M. Johnson fût dépourvu d'un de ses cinq sens⁵. Comme nous marchions lentement, il maugréa dans mon oreille : « Je vous sens dans le noir ! ». Mais il reconnut que la largeur de la rue et la hauteur des immeubles qui la bordaient de chaque côté avaient une noble apparence.

210

Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson (1785), éd. F. A. Pottle, New York, McGraw Hill Book, 1961, p. 11-12.

Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands

Après avoir quitté Inverness et longé le Loch Ness (dont il s'étonne qu'il ne soit jamais gelé), S. Johnson, accompagné de J. Boswell et de leurs guides, se dirige vers Fort Augustus.

La route que nous suivions – elle-même un objet digne d'intérêt – était construite le long du rocher, suivant la direction du loch, tantôt par des protubérances saillantes, tantôt en coupant l'imposante masse de pierre à une considérable profondeur. Les fragments sont empilés de chaque côté sur un mur de construction assez lâche, avec des ouvertures très rapprochées, pour laisser passer les courants d'air en hiver. Elle est bordée en partie de petits arbres, qui fournissaient des noix à nos guides, et aurait eu l'apparence d'une petite route anglaise, n'était que cette dernière est presque toujours sale. Sa construction a demandé beaucoup de travail, mais elle a cet avantage qu'on ne la détruirait pas sans de semblables efforts.

Nous pouvions voir des chèvres en train de paître ou de jouer. Les montagnes abritent des chevreuils roux, mais ils restent toujours hors de notre vue ; et si ce qu'on rapporte de leur vigilance et de leur subtilité est vrai, ils peuvent prétendre

4 « Baronet » : en Angleterre, membre d'une classe nobiliaire, entre les chevaliers et les barons. F. A. Pottle suggère de voir derrière ce personnage Sir Gilbert Elliot, mort en 1777, qui fut un conseiller privé et titulaire de plusieurs offices publics.

5 Édimbourg n'avait toutefois pas le monopole de ce défaut d'hygiène. Voir la gravure du livre de Josse de Damhouder, *Praxis rerum criminalium*, 1554, reproduite dans E. S. Bates, *Touring in 1600*, New York, Constable, 1911, p. 313.

à cette palme de sagesse que le philosophe oriental interrogé par Alexandre⁶ accordait aux animaux qui vivent le plus loin possible des hommes.

Près de la route, du côté de l'eau, nous aperçûmes un cottage. C'était la première hutte que j'aie vue dans les Highlands, et puisque nous nous intéressions au mode de vie et aux mœurs des habitants, il nous fallait la visiter. Pénétrer sans congé dans une habitation ne semble pas être considéré ici comme une grossièreté ou une intrusion. Les vieilles lois de l'hospitalité continuent à donner cette licence à un étranger.

Une hutte est faite de pierres lâchement assemblées, tendant pour la plupart à former un cercle. Parce qu'elle n'a pas de ciment, elle doit être située en un lieu où le vent ne peut la fouetter avec violence, et où l'eau peut s'écouler aisément parce que, dépourvue de plancher, elle est posée à même le sol. Le mur, ordinairement haut de six pieds, penche un peu vers l'intérieur. Les chevrons que l'on peut se procurer sont ensuite dressés pour faire un toit, et recouverts de bruyère, qui forme un chaume résistant et chaud, que des cordes de bruyère tressée (leurs extrémités, qui vont du centre du toit au sommet du mur, sont solidement maintenues par le poids d'une grande pierre) empêchent de s'envoler. Elle ne tolère de lumière qu'à l'entrée, par un trou dans le chaume qui laisse libre cours à la fumée. Ce trou ne donne pas directement sur le feu, car la pluie pourrait l'éteindre et, bien sûr, la fumée remplit l'espace avant de s'échapper. Telle est la structure générale des maisons dans lesquelles une des nations de cette île opulente et puissante s'est satisfaite jusqu'ici de vivre. Les huttes toutefois ne sont pas plus uniformes que les palais ; et celle que nous considérions était loin d'être une des plus modestes, car elle était divisée en plusieurs pièces et ses habitants étaient d'une propreté qu'un poète pastoral aurait pu exalter chez des riches.

Quand nous entrâmes, nous trouvâmes une vieille femme qui faisait cuire de la viande de chèvre dans une bouilloire. Elle parlait un peu l'anglais, mais nous avions des interprètes sous la main ; et nous la trouvâmes bien disposée à nous exposer complètement le système de son économie⁷. Elle avait cinq enfants, tous à la maison. Le plus âgé, un garçon de treize ans, travaillait dans le bois avec son mari⁸, qui en avait quatre-vingts. Les deux fils qui suivaient étaient

6 Voir dans Plutarque, *Vie d'Alexandre*, la réponse du troisième des sages de l'Inde.

7 Ici, Boswell rapporte dans son *Journal of a Tour*, éd. cit., une méprise comique. À une question adressée en gaélique par un guide, elle crut comprendre que les visiteurs « *wanted to go to bed with her* ». Ils en rient après coup. Elle craignait pour son honneur, lui déclare Johnson, à cause d'un jeune chien sauvage qui le lui aurait ravi, n'eût été un vieux gentilhomme qui l'en empêcha. Du tout, proteste Boswell, il y avait là un terrible ruffian qui l'aurait forcée, sans la présence d'un noble jeune homme à la mine angélique... Sur un autre épisode pittoresque de ce voyage, qui s'était déroulé la veille (29 août) à Inverness, voir p. 679.

8 Boswell nous apprend qu'ils payaient ainsi le loyer du cottage à son propriétaire qui s'appelait Fraser, comme eux.

allés à Inverness y acheter de la « farine », qui désigne toujours ici des flocons d'avoine⁹. Elle considérait la farine comme une nourriture onéreuse, et nous déclara qu'au printemps, quand les chèvres donnent du lait, les enfants peuvent s'en passer. Elle possède soixante chèvres, et je vis de nombreux chevreaux dans un enclos à l'extrémité de la maison. Elle a aussi quelques volailles. Au-delà du lac, nous vîmes un champ de pommes de terre et un petit coin de terrain sur lequel il y avait quatre meules contenant chacune douze gerbes d'orge. Tout cela provient du travail de ses mains et, pour ce qu'elle doit acheter, elle porte au marché ses chevreaux et ses poulets.

212



Ill. 8. « La sauvage d'Écosse », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habits*, 1567

⁹ Anglais *oatmeal*. Définissant dans son *Dictionary of English Language* (1765) « *oats* » comme « *a grain, which in England is given to horses, and in Scotland supports the people* », S. Johnson avait vivement déplu en Écosse.

C'est avec la vraie hospitalité pastorale qu'elle nous demanda de nous asseoir et de boire du whisky. Elle est pieuse et, bien que l'église soit à quatre milles (probablement huit milles d'Angleterre), elle s'y rend chaque dimanche. Nous lui donnâmes un shilling et elle nous quémanda du tabac à priser, car c'est un luxe dans un cottage des Highlands.

A Journey to the Western Islands of Scotland, éd. Mary Lascelles, Yale University Press, New Haven/London, 1971, p. 31-33.

Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona

Lors de leur voyage en Écosse (1773 : voir *supra*, p. 209), James Boswell, plus que son mentor Samuel Johnson (dont la piété est pourtant hors de cause), brûlait de visiter Iona, une petite île des Hébrides, où saint Colomban, après avoir évangélisé l'Irlande, débarqua en 563 pour en faire un sanctuaire d'où il entreprit de christianiser les Pictes d'Écosse du Nord, puis les peuples plus méridionaux de la grande île britannique. Iona (ou Icolmkill, en gaélique) est alors la propriété de Sir Allan Mac Lean, qui accompagne les voyageurs. Alors que Boswell renonce à une description précise pour s'abandonner à l'esprit du lieu, Johnson se montre sensible à la grandeur du site comme à sa décadence.

Nous parcourions maintenant l'île illustre qui fut autrefois le luminaire de la Calédonie et dans laquelle des clans sauvages et des barbares errants ont puisé les fruits du savoir et les bienfaits de la religion. On s'évertuerait vainement à oublier toute l'émotion attachée au lieu, et si l'on pouvait y parvenir, il serait insensé de le faire. Tout ce qui nous arrache au pouvoir de nos sens, tout ce qui, sur le présent, fait prévaloir le passé, le futur ou le lointain, nous fait progresser dans la dignité d'êtres pensants. Loin de moi et de mes amis la froide philosophie qui nous ferait fouler, indifférents et insensibles, un sol illustré par la sagesse, la bravoure ou la vertu ! N'envions pas l'homme dont le patriotisme ne s'enflerait pas sur la plaine de Marathon, ou dont la piété ne jaillirait pas plus fervente des ruines d'Iona.

Nous arrivâmes trop tard pour visiter les monuments, et nous devions nous soucier de notre entretien. Tout ce qui se trouvait sur l'île était au commandement de Sir Allan, car ses habitants appartenaient au clan des Mac Lean ; mais possédant peu, ils ne pouvaient nous donner beaucoup. Il nous conduisit chez le principal de l'île, à qui la Renommée (mais elle se complait aux exagérations) attribuait des ressources d'au moins cinquante livres. Il était peut-être fier de ses hôtes, mais mal préparé à les recevoir ; toutefois, il apporta bientôt plus de provisions qu'il n'en fallait à des hommes non habitués au luxe. Notre logis ne tarderait pas à être prêt. Nous trouvâmes une grange bien pourvue de foin et nous fîmes des lits aussi douillents que possible.

Au matin, nous nous levâmes pour examiner la place. Les églises des deux couvents étaient bien là, mais sans leur toit. Elles étaient faites de pierre non taillée, mais solide et non dépourvue d'élégance. Je ne pouvais guère me fier aux mesures rudimentaires que j'avais prises des édifices, à leurs données approximatives, à leur notation embrouillée. Les tracés de M. Pennant¹⁰, sans aucun doute exacts, ont rendu moins nécessaire ma description maladroite. La cathédrale est faite de deux parties séparées par le beffroi et construites à des dates différentes. L'église primitive présentait, comme d'autres, l'autel à une extrémité et le clocher à l'autre ; mais devenue trop petite, on lui ajouta un autre bâtiment de même taille et le clocher se retrouva par conséquent au milieu. Ces édifices appartiennent d'évidence à des époques différentes. La première église possède une voûte romane, taillée en cercle ; celle de l'édifice ajouté est en ogive, et donc de style gothique, ou « sarrasin »¹¹ ; le clocher est solide ; il ne lui manque qu'un plancher et un toit.

214

Le sol de l'église est recouvert de boue et de détritrus au point que nous ne pûmes ni découvrir d'inscriptions intéressantes ni voir celles qui ont déjà été relevées. On dit que c'est là que se trouvent cachées les pierres noires sur lesquelles les anciens chefs des Highlands avaient l'habitude de jurer, quand ils faisaient des contrats et des alliances, ce qui était considéré comme plus sacré qu'aucun autre engagement, et ne pouvait être violé qu'au prix de la pire infamie¹². En ces jours de violence et de prédation, il était de la plus haute importance d'imprimer en des esprits sauvages la sainteté d'un serment par quelques circonstances singulières et extraordinaires. Ils n'auraient jamais recouru aux pierres noires pour des choses de petite importance, et quand ils avaient scellé leur foi par ce geste formidable, il n'y avait plus à redouter ni inconstance ni déloyauté.

Les habitants se servent à présent du couvent de religieuses¹³ comme d'une sorte d'étable commune, et le sol est donc trop fangeux pour être étudié. Certaines des pierres tombales relatives aux dernières abbesses portent des inscriptions qui pourraient toutefois être déchiffrées, si l'on nettoyait la chapelle. Son toit, à l'image de celui de tous les autres édifices, n'est plus qu'une ruine, non seulement parce que le bois se dégrade vite si l'on néglige de l'entretenir,

10 Thomas Pennant, auteur d'un célèbre *Tour in Scotland* (1769), dont Boswell et Johnson avaient lu la deuxième édition, qu'il venait de publier (1772) après un second voyage.

11 Terme proposé par l'architecte anglais Christophe Wren (XVII^e siècle).

12 La dernière de ces pierres (« noires » seulement par la malédiction qui frapperait un parjure) disparut au début du XIX^e siècle. Sur l'une d'elles, Boswell avait fait un solennel serment d'allégeance au clan des Mac Lean.

13 Au début du XIII^e siècle, l'Église latine avait supplanté l'Église celtique d'Iona, en pleine décadence ; l'ordre des Bénédictins y avait fondé deux monastères, d'hommes et de femmes.

mais parce que dans une île où il faisait cruellement défaut, on en avait grand besoin, et il constituait donc le premier butin d'une indigente rapacité.

Le chœur de la chapelle des nonnes est recouvert d'une voûte de pierre épargnée par le temps, de même qu'un petit appartement avec la même toiture, qui communique avec le chœur, du côté nord, à la manière du chapitre des cathédrales.

Dans l'une des églises se trouvait un autel de marbre, détruit par la superstition des habitants. Ils croyaient qu'un fragment de cette pierre les protégerait des naufrages, du feu et des avortements. Dans un coin de l'église, les fonts baptismaux sont toutefois intacts.

Jusqu'à une date récente, le cimetière du couvent était considéré avec une telle révérence qu'on n'y enterrait que les femmes. Ces reliques vénérables engendrent toujours quelque délectation mélancolique. J'aurais plus volontiers pardonné une grande blessure que la violation de cette sainteté que je me représentais.

Au sud de la chapelle se trouvent les murs d'une vaste pièce : probablement la grande salle ou le réfectoire du couvent. Cet endroit peut être réparé ; du reste du couvent ne subsistent plus que des fragments.

À côté des deux églises principales se trouvent, encore je pense, cinq chapelles, et trois autres peuvent être discernées. Il y a aussi des croix, deux d'entre elles portant les noms de saint Jean et saint Matthieu.

Autour de ces édifices consacrés, une large surface est couverte de pierres tombales, dont bien peu portent une inscription. Si le visiteur examine cela avec le concours d'un antiquaire de l'île, il peut savoir où sont enterrés les rois de plusieurs nations, et s'il veut repâtrer son imagination des pensées qui naturellement surgissent sur les lieux où les grands et les puissants gisent dans la poussière, il ne peut qu'écouter docilement en silence ; car s'il s'avise de questionner, son plaisir s'achève¹⁴.

Sans aucune attestation très crédible, Iona a longtemps joui de la réputation d'être le cimetière des rois d'Écosse¹⁵. Il n'est pas invraisemblable que, lorsque prévalait l'opinion de la sainteté du lieu, les chefs de ces îles et peut-être certains princes norvégiens ou irlandais reposaient en ce vénérable enclos. Mais qui occupe les voûtes souterraines, on ne saurait aujourd'hui aucunement le dire. Les tombes sont très nombreuses, et certaines renferment très certainement des restes humains qui ne s'attendaient pas à un si précoce oubli.

14 « *Our Cicerone was a stupid fellow* » (Boswell) : il leur assurait descendre d'un cousin de saint Colomban.

15 Voir le décompte proposé par M. Martin, dont nos voyageurs avaient lu la *Description of the Western Islands of Scotland* (1703) dans sa réédition de 1716 (London, A. Bell, p. 257). Sur Iona, consulter F. M. Mc Neill, *Iona. A History of the Island*, London/Glasgow, Blackie and son, 1920.

Non loin de ce sol imposant, on peut voir les traces du jardin du monastère : les viviers s'y laissent reconnaître et l'aqueduc qui les alimentait fonctionne toujours.

Reste un édifice délabré qu'on appelle, j'ignore sur quel fondement, la maison de l'évêque. Il fut quelque temps la résidence de quelque dignitaire, car il possède deux étages et une cheminée. On nous fit voir à l'autre extrémité une cheminée qui n'était qu'une niche, sans orifice, mais tant peut la crédulité d'un antiquaire ou la vanité patriotique qu'on ne pouvait accorder plus de crédit à l'œil de notre guide qu'à sa mémoire.

Dans toute l'île, il ne reste qu'une seule maison pourvue d'une cheminée. Nous y entrâmes et trouvâmes qu'elle n'avait besoin ni de réparation ni d'habitants ; mais aux yeux des fermiers qui la possèdent maintenant, la cheminée n'est pas de grande valeur, car ils faisaient leur feu à même le sol, au milieu de la pièce et, en dépit de la dignité de leur demeure, ils trouvaient, comme leurs voisins, leur confort dans la fumée.

216

On a remarqué que les collèges ecclésiastiques occupent toujours les lieux les plus agréables et les plus fertiles. Alors que le monde accordait aux moines le droit de choisir, il n'y avait certes pour eux nul déshonneur à bien le faire. L'île est d'une remarquable fertilité. On dit du village qui jouxte les églises qu'il contient soixante-dix familles, ce qui, à raison de cinq personnes par famille, fait plus de cent habitants par mille carré. Peut-être y a-t-il d'autres villages ; en tout cas, on exporte chaque année du grain et du bétail.

Mais la fertilité d'Iona fait maintenant toute sa prospérité. Les habitants sont remarquablement grossiers, et remarquablement délaissés : j'ignore s'ils reçoivent la visite d'un pasteur. L'île qui fut jadis la métropole de savoir et de la piété n'a plus ni école pour l'éducation ni temple pour le culte ; deux habitants seulement parlent anglais, et aucun ne sait lire ni écrire.

A Journey to the Western Islands of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/
London, Yale University Press, 1971, p. 148-152.

L'IRLANDE

Fynes Moryson : « *Wild Irish* »

Moryson a séjourné en Irlande de novembre 1600 à mai 1603. Il formule sur le régime alimentaire des Irlandais des observations que nous retrouverons un peu plus tard sous la plume de J. Dunton et ne reproduisons pas ici. Aux deux sujets topiques signalés par E. S. Bates, *Touring in 1600, op. cit.*, p. 175-180 (la harpe et les jeunes filles), il faut ajouter le *barbarism* imputé aux Irlandais. Les Anglais sont généralement plus hostiles que les autres étrangers aux habitants d'un pays extérieur aux circuits (Jouvin de Rochefort note en 1666 que le prévôt de Trinity College est surpris qu'il éprouve la curiosité de visiter l'Irlande, un pays retiré, inconnu de presque tous les voyageurs) ; de plus, l'Angleterre n'aime pas que les étrangers y séjournent. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle s'y développe une campagne anti-irlandaise puisant ses thèmes dans les ouvrages anciens de Giraldus, *Topographia Hibernica* et *De conquestu Hiberniae* (1188-1189) : voir Laura Sanna, « "That moste barbarous nacion and their hoggishe fashion". Occhi inglesi sull'Irlanda tra XII and XVI secolo », dans *Lo Straniero*, éd. Mario Domenichelli, Pino Fasano, Roma, Bulzoni editore, 1997, p. 401-424.

Deux panoramas importants : Edward Spenser, *A View of the present state of Ireland*, 1598, édition *princeps* de 1633, p. 81 et note p. 209-210 et F. Moryson, *Of the Commonwealth of Ireland* (1619). Quelques témoignages contrastés venant de l'étranger : Cuellar, Espagnol naufragé de l'Armada ; Chiericati (vers 1660) ; de Thou (lettre de 1605, dans *Cambden Epistolae*, éd. Smith, s.l.s.n., 1691, p. 68-69), déplore, travaillant à son *Histoire*, de n'avoir pu trouver quelqu'un ayant une connaissance personnelle de l'Irlande.

Mc Veagh, *Irish Travel. A Bibliography*, Dublin, Wolfhound Press, 1996. E. G. Cox avait annoncé un quatrième volume, relatif à l'Irlande, mais qui ne vit pas le jour.

[...] À Dublin et en d'autres villes, ils ont des tavernes où l'on vend des vins d'Espagne et de France, mais le plus souvent les marchands les vendent à la pinte et au quart dans leurs propres caves. L'eau-de-vie irlandaise, vulgairement appelée *usquebagh*¹, est tenue pour la meilleure du monde en son genre ; on en fabrique aussi en Angleterre, mais elle n'y est pas si bonne que celle qu'on importe d'Irlande, préférée parce que le mélange de raisins, de grains de fenouil et autres choses, la rend plaisante au goût, en tempère l'ardeur, rafraîchissant

1 Le whisky (du gaélique *uisgebeatha*, eau-de-vie, aussi appelé *usquebaugh*) a d'abord été fabriqué en Irlande et en Écosse.

même les estomacs faibles. Les Anglais d'Irlande en boivent généreusement, et dans beaucoup de familles, surtout lors des fêtes, hommes et femmes en usent avec excès. Et selon ce que j'ai en partie vu et souvent appris de l'expérience des autres, certaines dames se portaient si librement en cet excès qu'elles tombaient sur les genoux, ou sinon portaient santé après santé² avec les hommes, sans parler des femmes des Lords irlandais (ou pour en parler à propos), qui souvent boivent jusqu'à l'ivresse, ou pour le moins jusqu'à uriner devant une pleine assemblée d'hommes. Je ne peux, quoiqu'avec répugnance, que blâmer plus spécialement les femmes irlandaises de ce travers que je n'ai vu nulle part ailleurs être un vice féminin, sauf en Bohême. Mais en les accusant, je ne veux pas excuser les hommes, et je reconnâtrai avoir vu des jeunes filles, nobles ou non, se retirer sur l'ordre de leurs mères, après avoir, par courtoisie, porté un ou deux toasts. Dans les villes les voyageurs peuvent trouver des lits de plume bons et moelleux, mais plus souvent infects, surtout sur les grandes routes, que cela provienne de l'obligation où ils sont de loger de simples soldats ou de l'aptitude à la crasse de la nation en général. Car même dans les meilleures villes, comme à Cork, j'ai observé que ma chambre et celles d'autres Anglais que nous louaient des gens du pays étaient balayées à peine une fois par semaine, et la poussière mise en un coin, d'où elle était retirée peut-être un mois ou deux plus tard. Je n'ai jamais vu, parmi les Anglais ou Irlandais anglais, d'enseignes pendre aux auberges publiques ; mais les officiers des villes et des villages assignent des logis aux passagers, et peut-être trouverez-vous en chaque ville une ou deux maisons où l'on vous préparera un repas, et ce seront d'ordinaire celles d'Anglais, rarement d'Irlandais ; et comme ces maisons ne sont pas signalées, un voyageur ne peut pas prétendre y être traité, mais doit l'obtenir par courtoisie, et en suppliant.

Les Irlandais mangent du bœuf, du porc, du mouton, les entrailles non lavées et jusqu'à des chevaux morts.

Ils ne boivent pas de bière de malt ou de houblon, ni aucune ale, pas même les principaux Lords, ou alors très rarement. Ils boivent en revanche du lait comme du nectar, préalablement chauffé avec une pierre jetée dans le feu, ou du bouillon de bœuf mélangé à du lait ; mais quand ils vont au marché d'une ville pour y vendre une vache ou un cheval, ils ne rentrent jamais sans en avoir bu le prix en vin d'Espagne (qu'ils appellent « la fille du roi d'Espagne », ou en irlandais *usqueboagh*) et avoir cuvé leur ivresse pendant deux ou trois jours. Et non seulement les gens du peuple, mais aussi les Lords et leurs femmes : plus ils

2 « *Garausse health after health* ». Moryson semble avoir forgé le verbe d'après l'allemand ; il n'est ni dans le dictionnaire de Johnson, ni dans celui de Cotgrave qui utilise *carousser*, pris au français *carous* (emprunté lui aussi à l'allemand *garaus*).

manquent de cette boisson chez eux, plus ils en avalent quand ils en trouvent, jusqu'à être saouls comme des gueux.

Ils n'abattent pas leurs vaches, mais en temps de famine ou de guerre leur ouvrent une veine pour en boire le sang, comme le faisaient les Scythes. Ils ne gardent de leurs veaux, à peine nés, que ce qu'il faut pour renouveler le cheptel, afin d'avoir davantage de lait pour eux-mêmes.

Les sauvages irlandais ne mettent jamais de chandelles sur les tables. Que dis-je, des tables ? Ils n'en ont pas, mais disposent leurs mets sur une poignée d'herbe, qui leur sert ensuite de serviette pour s'essuyer les mains. Je crois qu'ils ne mettent jamais de chandelles en hauteur pour éclairer la maison, mais disposent sur le sol, au milieu de la pièce principale, une grande chandelle faite de roseaux et de beurre. C'est ainsi que les principaux font du feu au milieu de la pièce, la fumée s'évacuant par un trou dans le toit. On rapporte qu'un frère italien arrivant autrefois en Irlande, et observant cette diète à Armach, et la nudité de leurs femmes³, s'écria

*Civitas Armachana, Civitas vana,
Carnes crudae, mulieres nude ;
Vaine Armach city, I did thee pity,
Thy meates rawnes, and womens nakednesse.*

[Ville d'Armach, vaine cité,

Viandes crues et femmes nues ;

Vaine cité d'Armach, j'ai pitié

De la crudité de tes viandes et de la nudité de tes femmes.]

J'espère que personne ne s'attend à trouver chez ces galants des lits, moins encore des lits de plume et des draps. Comme les nomades changeant de résidence selon la commodité des pâturages pour leurs vaches, ils dorment sous le dais du ciel, ou dans une pauvre maison d'argile, ou dans une hutte de roseaux faite de rameaux d'arbres et couverte de tourbe : car telles sont parmi eux les résidences des Lords eux-mêmes. Ils font là un feu au milieu de la pièce et dorment tout autour en rond sur le sol, sans paille ou autre chose sous eux, leurs pieds près du feu. Et leur corps étant nu, ils se couvrent la tête et le tronc de leurs manteaux, qu'ils ont d'abord humidifiés en les trempant dans l'eau, car

3 Moryson annonce qu'il en parlera plus loin (*An Itinerary [...]*, *op. cit.*, t. III, livre IV, chap. II). Il a dit un peu plus haut (*ibid.* t. III, livre III, p. 162) avoir vu à Cork des jeunes filles toutes nues mouler le grain avec des pierres pour en faire des gâteaux. Dans sa *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797), Bougrenet de la Tocnaye reprochera à R. Twiss d'avoir en 1775 parlé sur ce pays, non d'après ses observations, mais « sur le rapport de gens qui avaient voyagé en Irlande il y a quatre ou cinq cents ans ; il est sûr que ses rapports sont fort originaux, particulièrement la manière dont les filles faisaient le pain à Cork, en 1400 » (édition française, Brunswick, chez l'auteur, 1801, p. 23).

ils estiment qu'une fois que leur corps a réchauffé le manteau humide, la fumée qui en sort lui conserve une chaleur tempérée pour toute la nuit. Et voilà le logis non seulement des Lords irlandais et de leur suite, mais aussi des Lords anglo-irlandais quand, d'après l'ancienne coutume vulgairement appelée *Coshering*⁴, tyrannique et prohibée, ils s'en vont, pour ainsi dire, vivre aux crochets de leurs fermiers jusqu'à ce qu'ils aient consommé toutes les victuailles que les pauvres gens peuvent fournir. Pour conclure, non seulement en ne logeant pas, sinon grossièrement, des voyageurs, mais jusque dans leur inhospitalité envers eux, les sauvages Irlandais ne diffèrent guère des bêtes sauvages, dans les grottes desquelles un animal de passage trouvera peut-être de quoi manger, mais non sans danger d'être mal traité, voire dévoré par un hôte insatiable.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre III, chap. V, p. 161-164.

220 John Derricke : un banquet irlandais (1582)

The Image of Irlande, composé en 1578, publié en 1581. À la fin du volume, douze planches, la troisième illustrant un repas chez le chef du clan Mac Sweyn. Dans sa dédicace au lecteur, Derricke évoque cette planche montrant selon lui les mœurs d'un peuple « *out of the Northe, whose usages I behelde after the fashion there sette doune* » (de l'extrême Nord dont j'ai connu les usages tels qu'ils sont ici représentés).

A

Maintenant que les fripons sont entrés dans leur enclos fortifié,
 Les bourreaux peuvent commencer à frapper et abattre le bétail.
 L'un dépèce la côte du bœuf qui tout à l'heure le portait.
 Un autre, qui manque de casseroles pour faire bouillir la viande, prépare le cuir.

B

Et frère Croquelardon s'insinue, et se pousse parmi les principaux
 Lui qui, dans les sornettes romaines, joua le singe en contrefaisant saint Paul ;
 C'est pourquoi ils lui attribuent aujourd'hui le premier rang.
 C'est ainsi parce que la fête est tenue par eux à peu de prix
 Si elle n'est pas farcie et assaisonnée d'hilarité irlandaise.

C

Ces voleurs surveillent le feu pour servir le festin.

4 « *Coshering* » : mode de fermage par lequel le propriétaire vit aux crochets du fermier. Johnson, *Dictionary of English Language* (1765), « *Irish. Cosherings were visitations and progresses made by the Lord and his followers among his tenants* ».

D

Le barde et le harpeur sont prêts, qui par leurs artifices
Entonnent leur chant et, la joie au cœur, encouragent les hauts faits.

The Image of Ireland, éd. John Small, avec les notes de Walter Scott, Édimbourg,
A. et Ch. Black, 1883.



A How when into their fenced holdes, the knaves are entred in,
To smite and knocke the cattell doorne, the hangmen doe begonne.
One plucketh off the Doves cote, which he euen now did weare:
Another lacking pannes, to boyle the flesh, his hide prepare.
C These thieues attend vpon the fire, for seculing up the feate:
B And theye the meate fleshing in, doo't please among the best.

3 who play' th in someth toyes the Ape, by counterfetting th aull:
For whither they doe award him then, the biggest roome of all.
D who being set, because the cheere, is deemed little worth:
Except the fame be intermist, and lac'de with truth mynth.
D Both harp, and harpe, is meache, which by their cunning art,
Doe freke and cheere up all the gesses, with comfort at the hart.

Ill. 9. « Un repas chez le chef du clan Mac Sweyn »,
dans J. Derricke, *The Image of Ireland*, 1581, pl. III

John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)

L'auteur arrive dans un humble village (sept ou huit petites huttes), accompagné d'un guide-interprète qui fut de la noblesse : ce dont témoigne encore son lévrier. Il est accueilli chaleureusement (son guide y possède quelques relations). On lui prépare un lit de roseaux et il souhaite faire cuire le lièvre qu'ils viennent de prendre.

Je m'étendis sur ma couche de roseaux pour me reposer et désirai que le lièvre fût apprêté pour le souper. Je redoutais si fort leur cuisine que je les priai de s'épargner la peine de le rôtir et leur demandai de le faire bouillir. Il y avait là la maîtresse de maison, une femme entre deux âges, bien en chair et de rude complexion, à peine colorée par le soleil, comme une de ces montagnardes que Juvénal décrit dans sa sixième satire (*Cum frigida parvas/praerberet spelunca domuis domos ignemque laremque et pecus et dominos communi clauderet umbra*)⁵,

5 Juvénal, *Satire VI*, v. 2-4 (alors que la fraîcheur des cavernes fournissait l'humble demeure où s'enfermaient dans la même obscurité le foyer, les dieux lares, les troupeaux et leurs maîtres).

ainsi que je m'en rendis compte par l'expérience de la nuit qui suivit le souper que je vais vous rapporter.

Ma logeuse prit ensuite une peau de cheval, vieille et sèche, et l'étendit sur le sol, sur lequel elle posa son moulin à grain entre ses jambes, qui étaient nues, et remontant ses vêtements du bas jusqu'à son ventre, exposant des cuisses aussi nues que son visage, elle ouvrit un petit sac contenant environ trois picotins d'avoine sèche qu'elle se mit à moudre avec ardeur. Au début, je regardais avec réticence, ignorant si la femme s'exposait ainsi par inadvertance, parce qu'il n'y avait pas d'autre homme que moi dans la maison et je feignis d'être endormi, mais d'autres hommes du voisinage entrèrent et mon guide me convainquit peu après que, soit grande impudence ou innocence plus grande encore, elle prenait cette posture sans se formaliser autrement. [...] ⁶

222

Quand elle eut broyé son avoine sur la pierre du moulin, elle confectionna avec un peu d'eau un gâteau triangulaire qu'elle dressa devant le feu contre un petit instrument de bois semblable à un tripode. Elle en confia la cuisson à sa mère, une vieille femme qui ne faisait tout le temps que se gaver, renifler ou chasser la morve des mêmes mains avec lesquelles elle tournait mon gâteau d'avoine, ce qui me retournait l'estomac. Mais ce n'était pas tout, hélas, car ma logeuse, après s'être déchargée du soin du gâteau, se mit à se laver les mains et les bras, et apporta aussitôt une petite baratte de bois, étroite d'ouverture et pansue comme une bouteille. La baratte entre les jambes, elle s'assit dans la posture qui était la sienne avec le moulin, plongea son bras droit presque jusqu'au creux de l'aisselle, s'en servant comme d'un battoir à baratte. Comme le lait jaillissait du récipient sur ses cuisses, de la gauche, elle le rejeta dedans ; le beurre ne fut pas longtemps à prendre, et je ne m'étonne pas qu'en Irlande il soit fort et ferme s'il est fait de cette manière, car la chaleur dans laquelle ce travail mettait la brave femme devait certainement avoir fait dégouliner l'essence du creux de son bras dans la baratte. Enfin, le souper fut prêt et on apporta un grand tabouret devant mon banc de roseaux en guise de table. N'ayant pas de nappe, l'aimable logeuse prit le fichu de lin qui lui couvrait la tête ; long de deux ou trois yards, il en faisait plusieurs fois le tour et descendait jusqu'au milieu de son dos ; en ayant écrasé les plis avec ses mains du mieux qu'elle pouvait, elle l'étendit devant moi. Il faisait encore chaud ce qui, je vous laisse à penser, n'apportait pas une odeur très agréable à l'heure de notre repas.

Quand le gâteau d'avoine fut apporté devant moi, on posa à l'autre extrémité de la table un grand rouleau de beurre frais d'au moins trois livres, et un récipient plein de lait et d'eau. C'est alors qu'entra la fille de la logeuse, avec sa coiffure

6 Ici J. Dunton rappelle la description faite par F. Moryson des filles d'O'Kane, que l'éditeur irlandais de 1982 juge absurde.

soigneusement tressée et un ruban bleu et rouge autour de la tête. Elle tenait à la main le lièvre qui baignait dans un bol de bois plein de beurre fondu. Je dis à mon guide qu'ils étaient très généreux d'apporter tant de sauce pour une viande sèche, mais il me répondit que c'était seulement le bouillon, car ils l'avaient fait bouillir dans le beurre et dans une autre hutte. Vous pouvez croire si j'avais appétit à ce plat, et même à tout le repas. Je prétextai de la fatigue et réclamai un œuf que la fille me prépara bientôt. J'invitai toute la famille, qui attendait un peu plus loin, à s'asseoir avec mon guide. Ils dévorèrent ainsi mon lièvre et moi mes œufs, qui étaient la seule chose que je fusse capable de manger après les préparatifs repoussants dont j'avais été témoin. Il me fallut certes boire, en dépit de la nausée que me donnait toute cette vaisselle, mais j'étais dans un trop grand besoin pour m'abstenir de le faire. Je me plongeai dans mon *meddar*⁷ et fermai les yeux, non pour les protéger, comme le font certains quand ils boivent, mais de peur de faire quelque découverte indésirable dans mon breuvage, que j'absorbais avidement pour en être plus tôt délivré. Tout à la fin, je trouvai entre mes dents une longue paille, et vous pouvez deviner ce qu'elle manqua de provoquer. Mon guide me dit que ce n'était qu'un morceau de la passoire, et qu'il ne blessait pas. Ceci me donna occasion de m'enquérir de la façon dont ils passent leur lait ; pour me donner satisfaction, on nous apporta l'instrument, qui était un objet rond fait d'une écorce de bouleau de forme conique bourrée de paille propre ou d'herbe, à travers lequel ils font couler leur lait pour en séparer les cheveux et les impuretés. Le souper terminé, je fis à tout le monde une nouvelle distribution de tabac ; ils la reçurent avec toutes les expressions de gratitude dont ils étaient capables. Je souhaitais maintenant me reposer. La logeuse et mon guide descendirent un grand et long sac qui pendait à un des chevrons de la maison ; la logeuse en tira deux très grands paquets d'une laine blanche et douce qu'ils appellent Breadeen, plus fine que leur ratine et plus épaisse que notre flanelle. On les étendit sur mes roseaux et, heureux de me voir si proprement et si chaudement couvert alors que je ne m'y attendais nullement, je me déshabillai ; les femmes elles-mêmes ne détournèrent pas la tête et je m'enroulai dans mes couvertures de laine, qui étaient à vrai dire les seules choses propres que j'aie rencontrées dans ce pays.

Je venais tout juste de me disposer à dormir quand je fus étrangement surpris d'entendre les vaches et les moutons entrer tous ensemble dans ma chambre. J'en demandai la raison, et l'on me répondit que c'était pour les protéger du loup qui chaque nuit rôdait autour de sa proie. Je trouvai les animaux couchés peu après leur arrivée, ce qui fit disparaître mes craintes d'être piétiné par eux. Et à vrai dire si la saleté de leurs excréments ne m'avait pas causé une aversion

7 « *Meddar* » : le texte le définit plus haut comme un récipient carré en bois.

envers eux, la douceur de leur respiration, à laquelle je n'avais jamais été sensible auparavant et le bruit plaisant qu'ils faisaient en ruminant ou en mâchant aurait bercé et endormi un corps aussi vite que le murmure d'un ruisseau et la senteur d'un lit de roses.

Le lendemain matin, un grand pot plein de lait frais était mis sur le feu, et quand il fut chaud, ils le versèrent dans une poêle pleine de babeurre, ce qui fit un imposant plat de lait caillé au milieu duquel ils jetèrent une livre de beurre, mais le mélange insolite et la saleté des récipients me détournèrent d'en manger quoi que ce fût. Je leur offris en partant de l'argent pour mon entretien, mais ils le refusèrent avec des marques de déplaisir, parce qu'ils appartenaient à la noblesse, ce que j'ignorais jusque-là. Je les persuadai cependant d'accepter du tabac, ce qu'ils firent en me remerciant. Au moment de prendre congé, ma logeuse et sa fille, car je ne revis pas la vieille femme, vinrent à moi et, plaquant leurs mains sur mes oreilles en guise d'embrassade, répandirent délicatement sur mes vêtements la salive de leurs bénédictions.

224

Teague Land, or a Merry Ramble to the Wild Irish, Dublin, Irish Academic Press, 1982, p. 19-22.

Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants

L'auteur, émigré français à Londres, voyage en Irlande en 1796.

Je m'arrêtai un moment, pour voir un vieux château qui appartient à la marquise d'Antrim et dans lequel les chèvres seules peuvent se permettre d'entrer ; le seul passage pour un homme est une arche large d'un pied, sans *garde-fou* au-dessus d'un précipice profond. J'observai aussi le long du chemin plusieurs carrières, où la basalte (*sic*) est rangée en piliers de cinq ou six faces ainsi que ceux du Causway⁸. Les côtes sont très élevées, et l'on voit presque partout, dessus la basalte, une couche épaisse de pierre à chaux, blanche comme la neige et mêlée de pierre à feu ; il semble que cette chaux ait été brûlée et que par la suite des siècles elle ait repris ses qualités, quoique en perdant sa couleur⁹.

Après un long circuit, j'arrivai enfin au fameux chemin des géants : les personnes qui viennent ici dans l'espoir de voir quelque chose hors de la nature sont communément trompées dans l'idée qu'elles se sont faite de cet endroit ;

8 « Causway » : chaussée [des Géants].

9 « Il est connu qu'en laissant longtemps la pierre à chaux sans en faire usage, après avoir été brûlée, elle reprend ses qualités pierreuses et perd son air phlogistique, au point que pour l'employer, il faudrait la brûler encore. C'est peut-être là ce qui est arrivé à celle du pays. *Voyez la chimie du Dr. Black* » (n.d.a.).

le Causway n'est pas plus étonnant que les carrières dans l'intérieur du pays, où l'on trouve la basalte disposée de la même manière. Ce qui frappe le plus, ce sont ces rochers perpendiculaires de quatre à cinq cents pieds d'élévation, et qui sortent tout à coup du sein de la mer ; on distingue aisément les différentes couches qui les composent ; tantôt c'est une pierre rougeâtre de tuf, dans d'autres endroits, c'est la basalte dans un état de confusion : deux ou trois fois, on la voit rangée en colonnes régulières, et dans un endroit ayant vraiment quelque ressemblance à un jeu d'orgue.

Le chemin des géants (*Giants Causway*), comme on l'appelle, est une partie de la même matière, à peine détachée de la montagne. À la marée basse, on peut le suivre assez loin : les vagues viennent se briser contre, avec une fureur singulière. Il forme réellement une espèce de pavé, d'environ trente à quarante pieds de large ; il est assez simple qu'il ait cette figure, puisque les colonnes sont droites, et que c'est le bout qui forme le pavé. Il n'y a point de place entre elles, quoique leur figure ne soit pas très régulière : il y en a de six, de sept, de huit, et même de quatre côtés, mais le plus grand nombre est pentagone, ou de cinq ; il s'avance de deux cents pas environ, dans une pente douce, jusqu'à ce qu'enfin il disparaisse dans la mer. La chose la plus remarquable de ces piliers, c'est qu'ils ne sont pas d'une seule pièce, mais sont composés de pièces détachées, dont la supérieure est toujours convexe, et s'ajuste parfaitement avec celle qui la suit, dont la forme est concave.

Promenades d'un Français dans la Grande-Bretagne, Édimbourg, J. Paterson, 1795, p. 260-262.

CINQUIÈME CHAPITRE

La péninsule ibérique

INTRODUCTION

Sa position excentrée sur l'espace européen ne fait d'elle ni une destination ni une voie de passage. Si l'Espagne achève avec éclat, par la prise de Grenade (1492), sa réunification territoriale, il lui reste à réaliser une unité culturelle et religieuse qui se fera par l'éradication de ses composantes judaïque et mauresque : purification et appauvrissement. En s'imposant comme la première puissance militaire européenne et comme la citadelle du catholicisme romain, l'Espagne du xvi^e siècle draine à elle un nombre important d'ambassadeurs et de dignitaires ecclésiastiques, cependant que les pèlerins de condition plus modeste continuent d'emprunter le chemin de Compostelle. Mais sa hantise de l'unité confessionnelle éloigne d'elle les voyageurs réformés qui ont tout à craindre de l'Inquisition, dans le même temps que ses souverains découragent leurs sujets de s'aventurer en des pays où ils pourraient perdre leur âme. Ce repli sur soi, conjugué aux difficultés du relief et du climat et aux faiblesses de ce qu'on ne saurait appeler « infrastructures touristiques », fait du voyage en Espagne une aventure pleine d'inconfort ; et ce n'est guère qu'au milieu du xviii^e siècle, quand la monarchie espagnole s'ouvre aux tentations de l'*iluminismo*, que les visiteurs (surtout anglais) se font plus nombreux, annonçant le très vif intérêt que portera l'époque romantique aux couleurs d'Espagne. Partageant, contre son gré, le destin du royaume voisin entre 1580 et 1640, le Portugal connaît une évolution passablement semblable dans ses grands traits.

R. Foulché-Delbosc, *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*, Paris, H. Welter, 1896 ; Arturo Farinelli, *Viajes por España y Portugal desde la edad media hasta el siglo XX*, Roma, Reale accademia d'Italia, 1942, 3 vol. ; Carlos Garcia-Romeral Pérez, *Bio-bibliografía de viajeros por España y Portugal (siglos XV-XVI-XVII)*, Madrid, Ollero y Ramos, 2001 ; Bartolomé et Lucie Bennassar, *Le Voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du xv^e au xix^e siècle*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1998 ; Alessandro Martinengo, « *La demonizzazione dell'estraneo (e del diverso) nei cronisti e moralisti spagnoli del Cinquecento* », dans *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, p. 425-436 ; Ana Clara Guerrero, *Viajeros británicos en la España del siglo XVIII*, Madrid, Aguilar, 1990.

L'ESPAGNE

L'Espagne au milieu du XVII^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe

Demeurés manuscrits, les *Mémoires* de Lady Fanshawe, épouse de l'ambassadeur anglais à Madrid, étaient-ils destinés à la publication ? Les incertitudes de la rédaction manifestent qu'ils n'étaient pas prêts pour l'impression. On comparera ce panorama avec, pour le siècle précédent, celui de l'ambassadeur vénitien Badoero (texte ci-dessous) et, pour le suivant, celui de Silhouette (voyage de 1729-1730), dans *Voyages de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie*, Amsterdam, s.n., 1770, t. III, p. 150-156.

Je veux dire ici impartialement ce que j'ai observé de la nation espagnole (dans ses coutumes et ses principes) et du pays. C'est une opinion reçue que l'Espagne ne produit pas de nourriture en quantité et en qualité suffisantes. Il est vrai que les étrangers maladroits dans leur choix ou pauvres d'argent n'y trouveront pas leur compte, mais il n'y a pas dans toute la Chrétienté de meilleurs vins que ceux du centre du pays, à part le sherry et le vin blanc sec de Canarie¹. Leur eau a un goût de lait, leur froment, d'une blancheur miraculeuse, et leurs céréales font le pain le plus délicieux et le meilleur du monde. Le bacon y est excellent au-delà du possible, le veau de Ségovie plus grand, et plus gras que le nôtre, le mouton généralement excellent, les chapons bien meilleurs que les nôtres. Ils ont un petit oiseau qui vit et se nourrit de raisin et de grain, et qui a plus de graisse que de chair. Ils ont les meilleures perdrix que j'aie jamais mangées, et les meilleures saucisses, du saumon, des brochets et des daurades, qu'ils expédient à Madrid en marinades dites à l'escabèche², des dauphins, dont la chair est excellente, sans compter des carpes et maintes autres espèces de poisson. La crème, qu'ils appellent *nata*, est beaucoup plus délicieuse et plus épaisse que celle que j'aie jamais vue en Angleterre. Leurs œufs surpassent de beaucoup les nôtres, et ainsi de toutes variétés de salades, de *racines* et de fruits. Ce que j'ai admiré le plus, ce sont les melons, pêches, poires bergamotes, raisins, oranges, citrons, cédrats, figues, grenades. À part cela, j'ai mangé de nombreuses sortes de biscuits, gâteaux, fromages et d'excellente confiserie. Et je ne dis rien du blanc-manger. Et les olives ne sont nulle part aussi bonnes. Le parfum de leur ambre surpasse tout ce qu'on trouve dans le monde pour les vêtements, la

1 « *Now called sack* » (S. Johnson, *Dictionary of English Language*, 1765).

2 « Escabèche » : le mot n'entrera en français qu'en 1870.

maison et l'encens, et il n'y a pas de meilleures eaux d'ambre que celles qu'on prépare à Séville. Les curiosités d'Italie et des Indes sont apportées chaque jour à cette cour qui est après la nôtre, sans parti pris, la mieux réglée que j'aie vue dans toute la Chrétienté, et j'ai eu l'honneur de vivre dans sept d'entre elles. Tous les ambassadeurs y vivent aussi splendidement que la plus haute ambition peut le souhaiter, et s'ils sont justes et bons, entourés de toute l'affection qu'ils méritent. Dans le palais personne d'autre ne sert le roi ou la reine que les principaux de la noblesse ou des plus anciennes familles ; même pas dans les plus bas offices.

232

La nation est d'une dévotion très superstitieuse envers la religion romaine ; ils sont, dans les dépôts qu'on leur confie, d'une fidélité qui tient du miracle, en dépit de toutes les tentations contraires. On l'a souvent vu, et notamment auprès de pauvres hères des environs de Cadix ou de San Lucar, que les marchands engagent pour huit à dix pièces de huit afin de dissimuler leurs argent à l'arrivée des vaisseaux. Quand ils se font prendre par la garde, après qu'ils ont été interrogés et ont refusé de déclarer à qui est cet argent, ou qui les a employés pour voler la douane, ils sont souvent soumis au chevalet, qu'ils endurent avec toute la patience imaginable ; et bien que les officiers exécutent leurs punitions en y mêlant de grandes promesses de récompenses s'ils veulent avouer, il ne s'est jamais vu qu'aucun ait avoué. Et pourtant, ces hommes ne valent pas dix livres dans le monde.

Ils sont également très civils, selon que leur qualité le requiert, avec les plus grands égards, si bien que j'ai vu un grand d'Espagne, un duc, arrêter son cheval alors qu'une femme du peuple traversait un caniveau, parce qu'il ne voulait pas lui salir les vêtements, ôter son chapeau devant la plus humble femme lui faisant la révérence fût-elle celle d'un de ses valets de pied. Ils ne se mêlent pas de la fortune ou de la personne d'un voisin, sauf de celle de leur famille. Ils sont ponctuels dans leurs visites, d'homme à homme, de femme à femme. Ils ne se rendent pas de visite, à l'exception de leurs plus grands ministres d'État aux épouses des ministres envoyés par des princes. S'ils ont quelque friction concernant la préséance, ils éviteront, par discrétion, de se croiser chez un tiers et se rencontreront cependant dans la maison de l'autre tous les jours, avec mutuelle satisfaction. Ils sont généralement de complexion plaisante et facétieuse, mais en cela leurs femmes les dépassent, qui rient rarement, et jamais fort, mais qui sont les plus spirituelles du monde en réparties, anecdotes et inventions. Elles chantent, mais médiocrement, en espagnol et en italien. Elles jouent semblablement de toutes sortes d'instruments et dansent très bien avec des castagnettes. Elles travaillent peu, mais le font bien, notamment dans les monastères. Elles se fardent toutes de blanc et rouge, de la reine à la femme d'un cordonnier, jeunes et vieilles, excepté les veuves, qui observent toujours le grand deuil, ne portent pas de gants, ne montrent jamais leur chevelure après la mort

de leur époux et rarement se remarient. Elles sont les femmes les mieux formées du monde, sans être grandes. Leur chevelure et leurs dents sont très délicates. Il est rare qu'elles aient beaucoup d'enfants. Personne n'aime plus qu'elles la propreté, dans l'alimentation, les vêtements et les maisons. Elles décorent très bien leurs petits oratoires avec des fleurs et des ouvrages de leur main³. Elles ont une graine qu'elles sèment à la fin de mars, comme notre basilic, mais qui pousse dans des pots, qui sont souvent de porcelaine de Chine, larges comme leurs fenêtres, si délicatement qu'il est tout l'été aussi rond qu'une boule et large comme la circonférence du pot, d'un vert plaisant et d'une très agréable senteur.

Ils adorent les fêtes de taureaux et les représentations théâtrales, prennent grand plaisir à voir leurs enfants jouer devant eux, chez eux, ce qu'ils font à la perfection. Mais les enfants des grandes maisons sont tenus à grande distance, ne fréquentant pas leurs relations ou amis, ne mangeant pas avec leurs parents si ce n'est à leurs anniversaires. On les emmène dans un appartement avec un prêtre qui dit chaque jour l'office de leur église, une gouvernante, une nourrice, sous des serviteurs qui reçoivent, selon l'ordre tenu dans les grandes maisons, une allocation de tant de livres de viande, de fruits, de pain, etc., avec semblable quantité de boisson, et de l'argent pour un an. Elles n'en descendent jamais, et ne se marient sous aucun motif en dessous de leur qualité ; pour l'empêcher, si leur fortune ne le leur permet pas, ils préfèrent les faire religieuses. Ils sont magnifiques en maisons, meubles, tableaux de maîtres, bijoux, vaisselle et vêtements, divertissements et équipages ; et quand ils vont en visite, c'est avec grand appareil et escorte. S'ils voyagent, ce sont les plus joviales gens du monde, partageant leurs provisions, quand ils mangent, avec toute sorte de personnes qu'ils rencontrent.

Une chose que j'allais presque oublier de vous dire. Dans le palais, une seule personne dort dans l'appartement du roi : un noble, qui attend ses ordres. Les autres sont logés dans des appartements éloignés, et la demeure du roi, d'être ainsi aérée et fraîche, en devient plus agréable. Le roi et la reine prennent leur repas ensemble en public deux fois par semaine, avec leurs enfants ; ils dorment séparément dans leurs appartements privés. Ils mangent souvent de la viande au petit déjeuner, qui consiste en général, pour les personnes de qualité, en une perdrix et du lard, un chapon ou quelque autre viande rôtie ; beaucoup de chocolat et de sucreries, et des œufs frais ; ils boivent de l'eau, ou bien froide

3 Il semble que lady Fanshawe n'ait pas tenu à s'exprimer sur un sujet qui souvent choque les visiteurs : la moralité des femmes espagnoles. Tout en faisant la part du préjugé qui habite ces voyageurs, masculins pour la plupart, E. S. Bates note (*Touring in 1600*, New York, Constable, 1911, p. 170) qu'elles n'ont (aux yeux des touristes) ni la réserve naturelle des Françaises ni la docilité des Italiennes sévèrement gardées par leurs maris. À la fin du XVIII^e siècle, la pratique du *cortejo* – assez semblable au *sigisbeo* de l'Italie – par laquelle une femme mariée se fait accompagner par un soupirant, surprend les visiteurs.

avec de l'eau ou de la limonade, ou bien une boisson semblable. Tous aiment les fêtes de taureaux et s'efforcent d'y paraître en bel appareil quand ils y vont.

Memoirs, éd. John Loftis, Oxford, Clarendon Press, 1979, p. 171-174.

234



Ill. 10. « L'Espagnol », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

On complétera ce portrait avec celui, contemporain, proposé en 1559 par Marcantonio da Mula, *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato, raccolte, annotate e edite da Eugenio Albèri*, Firenze, Segna di Clío, 1839-1863, 15 vol., 1^{re} série, t. V, p. 394-395, et surtout avec celui que laissera plus tard le même Badoero, en 1578, du souverain vieilli, qui désormais « *deviato da ogni sorte di piaceri* », vit retiré à Aranjuez ou à l'Escorial dans la compagnie de sa reine et de leurs enfants (*ibid.*, p. 275-276).

Le roi Philippe est entré, le 20 mai dernier, dans sa 31^e année. Il est petit de taille, et ses membres sont grêles. Il a le front large et beau, les yeux bleus et grands, les sourcils épais et peu séparés l'un de l'autre, le nez bien proportionné, la bouche grande et la lèvre inférieure grosse : ce qui lui messied un peu. Il porte la barbe courte et pointue [comme le font les Espagnols]. Il est blanc de peau, et a la chevelure blonde, ce qui le fait ressembler à un Flamand ; mais son air est altier, parce qu'il a les manières espagnoles.

Sa complexion est flegmatique et mélancolique ; il souffre de l'estomac et des entrailles : c'est ce qui fait qu'il a commencé d'aller souvent à la chasse, par le conseil des médecins, qui regardent ce moyen comme le plus propre à fortifier le corps, et à éloigner l'esprit de pensées mélancoliques. Autant qu'on peut en juger, il est religieux. Tous les jours il entend la messe, et il assiste au sermon et aux vêpres à chaque fête solennelle. Il fait régulièrement distribuer des aumônes, sans compter celles qu'il donne dans les occasions extraordinaires, comme cela arriva, l'an passé, à Bruxelles où, lorsque les pauvres mouraient dans les rues de faim et de froid, il fit faire des hangars pour recueillir 800 d'entre eux, et ordonna qu'ils reçussent de la viande, de la bière, du pain, du bois et de la paille. On dit, à la cour, qu'il consulte son confesseur, pour savoir si telle ou telle chose peut grever sa conscience, et que, dans ce cas, il prend des résolutions différentes de celles qui lui ont été conseillées.

Sa nature paraît le porter vers le bien. Dans la distribution des honneurs et des avantages à ceux qui le servent, il montre plutôt l'intention d'être juste à leur égard, que l'art de les employer selon leur mérite, ainsi qu'on l'a vu après son accession au trône. On n'a pas appris qu'il ait fait des promesses, sous quelque condition, à des marchands, ou à d'autres, qui n'aient point été accomplies par des circonstances dépendantes de sa volonté ; et il a remplacé des ministres, comme Juan de la Vega en Sicile⁴, et d'autres ailleurs, qui y avaient exercé le gouvernement durant de longues années, au mécontentement des peuples.

4 Son vice-roi en Sicile, qu'il venait de congédier.

De même que sa complexion est faible, son âme est un peu timide, ainsi qu'on put s'en apercevoir à certains signes au cours de la guerre avec le pape et le roi de France⁵. En ce qui concerne la tempérance, il fait un usage immodéré de certains mets, et surtout de pâtisseries. Il est très adonné aux femmes⁶. Un de ses plaisirs est d'aller masqué, la nuit, même au milieu des affaires les plus graves, et il s'amuse de toutes sortes de jeux.

Sa libéralité est incontestable ; elle s'est manifestée, presque chaque jour, dans le temps que j'ai résidé à la cour, en faveur de personnes de toute condition, mais particulièrement pour les Espagnols, et il donnerait encore davantage si cela lui était possible. Quant aux dépenses qu'il fait en vêtements, et à celles qu'il consacre à l'ornement de son palais et de sa chambre, ainsi qu'aux livrées de sa maison, elles n'ont rien qui dénote la magnificence. Hors de chez lui il porte le plus souvent un justaucorps et un manteau et parfois s'habille à la française, avec des boutons et des plumes à la toque.

236

À son premier passage d'Espagne en Flandre par l'Italie et l'Allemagne, on le trouva hautain, et trop animé du désir d'être fait coadjuteur de l'Empire ; mais l'opinion commune est maintenant que sa politesse et sa modestie égalent tout ce qu'on en pourrait dire. Avec les ambassadeurs, il fait profession d'être satisfait des dignités et des États qu'il possède, pourvu qu'il puisse en jouir en paix. Il est plus porté à la douceur qu'à la colère, et aux ambassadeurs, ainsi qu'à toutes personnes qui ont à négocier avec lui, il montre une extrême bonté d'âme, s'accommodant patiemment du caractère de chacun et des étranges demandes qui lui sont faites, de manière qu'il donne beaucoup de satisfaction, et par ses paroles et par ses actes. Il dit quelquefois des bons mots d'une façon très gracieuse, et entend volontiers des facéties ; mais, au temps de ses repas, si des bouffons sont admis en sa présence, il ne s'abandonne pas à l'hilarité comme dans sa chambre, où sa gaieté est sans bornes⁷.

Il a une bonne tête, et est capable de traiter de grandes affaires ; mais il ne possède pas toute cette activité qu'exigeraient les mesures à prendre pour la réformation de tant de cités et de royaumes : néanmoins, il travaille beaucoup, et trop même quelquefois, eu égard à la faiblesse de sa complexion. Il lit les mémoires et discours qu'on lui remet, aussi bien que les suppliques, qu'il reçoit lui-même de tout le monde. Il est très attentif à tout ce qu'on lui dit ; mais ordinairement il ne regarde pas la personne qui lui parle, et il tient les yeux baissés, ou, s'il les lève, c'est pour les promener çà et là. Il répond brièvement, et avec promptitude sur chaque point, sans prendre toutefois de

5 Philippe II hésita longtemps à entrer en guerre contre Paul IV quand celui-ci poussa Henri II à rompre la trêve de Vaucelles (1556).

6 « *et nelli piaceri delle donne è incontinentemente* ».

7 « *dove svisceratamente s'esilara* ».

résolution par lui-même. Lorsqu'il s'entretient avec des hommes de mérite, on désirerait qu'au lieu de leur parler de généralités, il les interrogeât sur certains points précis.

Il donne audience, aussitôt qu'il est levé, pendant une heure, et, après son dîner, quelques moments encore. Le soir, avant le souper, il se fait lire, par Gonzalo Perez, son secrétaire, les lettres d'importance qui lui sont arrivées, et quelquefois il s'en fait donner la substance. Il assiste au conseil d'État, lorsqu'il s'agit de délibérer sur des affaires de poids : à la moindre occasion, il fait appeler des conseillers ou des secrétaires et souvent des conseillers de justice. Il désire que les emplois soient toujours occupés par des gens de talent et d'expérience ; mais il montre plus de défiance de leur fidélité qu'il ne conviendrait. N'ayant pas de disposition pour les armes, il ne s'est pas encore appliqué à les connaître, comme les princes se plaisent d'ordinaire à le faire dans leur jeunesse : s'il s'est exercé dans les joutes et les tournois, ç'a été moins pour son propre agrément que par respect pour l'opinion du monde, et afin d'être agréable à ses sujets, qui aiment à voir dans leur seigneur le goût de pareils exercices, et la guerre actuelle est la seule à laquelle il ait assisté en personne.

Il fait preuve de prudence, dans le soin qu'il apporte à conserver l'amitié de ceux qui ont été les alliés de l'Empereur. Pour resserrer ses liens avec eux et se créer de nouveaux amis, il a eu recours à des démonstrations inusitées, telles que d'envoyer des ambassadeurs, aussitôt après l'abdication de son père, à tous les princes auxquels il a jugé à propos de donner cette marque de courtoisie. Mais il a peu de connaissances en ce qui concerne les moyens de se procurer des deniers, et la manière d'en régler l'emploi.

Il se plaît à l'étude, et lit particulièrement les ouvrages d'histoire. Il sait la géographie, et a quelques notions de statuaire et de peinture ; même il prend plaisir quelquefois à s'exercer dans ces deux arts. Il parle parfaitement sa langue, qu'il emploie toujours ; il parle très bien le latin pour un prince, entend l'italien et un peu le français. En somme, c'est un prince qui est doué de beaucoup de qualités dignes d'éloges.

Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II, éd. Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Muquardt, 1856, p. 36-40. Contrôlé et corrigé sur ms. de l'édition d'Albèri, 1838, 1^{re} série, t. III, 1853, p. 233-236.

Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint

Les jeux, chasses ou fêtes de taureaux décrits par les anciens voyageurs ne ressemblent que de bien loin à la corrida moderne telle que la famille Romero la codifia au XVIII^e siècle à Ronda. Voir aussi les voyages de Jean Sarrazin (1582), François Bertaut (1659), Jacques Carel

de Sainte Garde (1665) et Madame d'Aulnoye (1679) réunis par B. et L. Bennassar sous la rubrique « Préhistoire de la corrida », dans *Le Voyage en Espagne. Anthologie des voyageurs français et francophones du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1998, p. 779-791. Sur le sujet, voir : *Fêtes et divertissements*, dir. Lucien Clare, Jean- Paul Duviols et Annie Molinié, Paris, PUPS, coll. « Iberica », 1997 ; *Des Taureaux et des Hommes. Tauromachie et société dans le monde ibérique et ibéro-américain*, dir. Araceli Molinié-Bertrand, J.-P. Duviols et A. Guillaume-Alonso, et A. Molinié, Paris, PUPS, coll. « Iberica », 1999.

Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »

On observera que, dans le « déduit des taureaux » offert à Charles Quint, ceux-ci ne sont combattus que par des hommes à pied. Mais au siècle précédent, Leo de Rozmital avait pu voir à Salamanque intervenir des chevaux (récit de Tetzel), cependant qu'à Burgos, des chiens étaient eux aussi engagés dans le combat (récit de Schaseck). Au XVIII^e siècle, R. Twiss soulignera la cruauté du spectacle ; pour le Portugal, voir la relation de G. Baretti (*infra*, p. 254).

238

Salamanque

Ils amènent pour la chasse des taureaux sauvages ; montés sur leurs genêts (des chevaux très rapides), ils jettent des lances qu'ils fichent dans le taureau, et celui qui vise le mieux et jette le plus de lances est déclaré vainqueur. Ils font ainsi enrager les taureaux qui les chargent et les attaquent. Ce jour-là deux des hommes furent enlevés et donnés pour morts. Quand cette chasse est terminée, les hommes s'attaquent l'un l'autre, se frappant de leur petite épée et se protégeant de leur bouclier, ou se saisissant comme les païens ont coutume de le faire quand ils combattent. De ma vie je n'ai vu chevaux ni hommes plus habiles. Ils chevauchent très serrés, les genoux dressés contre la selle comme les païens.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467, éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, 1857, p. 94.

Burgos

Nous vîmes également dans cette ville la chasse aux taureaux sauvages, qu'ils font avec des chiens. En Espagne et au Portugal, ces animaux ne sont pas nourris dans des étables, comme dans les autres pays, mais ils les ferment avec la marque du propriétaire puis les laissent paître librement. On n'y fabrique ni fromage ni beurre : les paysans ne savent pas à quoi cela ressemble. Au lieu de beurre, ils utilisent de l'huile d'olive, dont ils ont en abondance. Les jours de fête, ils se divertissent avec les taureaux de la manière suivante. Ils prennent deux ou

trois taureaux du troupeau qu'ils amènent dans la ville, un par un. Les rues sont fermées et des cavaliers entourent les taureaux et leur lancent des dards ou des flèches faites comme des aiguillons, de telle sorte que parfois un taureau a plusieurs dards accrochés à lui. Ainsi excité et enflammé, il court çà et là et attaque quiconque se met sur son chemin. Après que les dards l'ont fatigué et épuisé, deux ou trois chiens sont lancés sur lui, qui, avec leurs dents, le saisissent fermement par les oreilles de manière qu'ils ne peuvent en être détachés par force sinon en coupant les oreilles ou en ouvrant leurs mâchoires avec un fer. La viande du taureau n'est pas vendue aux citadins, mais seulement aux paysans. Dans ce combat, un taureau tua un cheval et blessa un homme et deux chevaux.

Récit de Schaseck, dans Tetzl, *The Travels of Leo Rozmital [...]*, éd. cit., p. 85-86⁸.

Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)

Élevé jusque-là dans les Flandres, Charles I^{er}, le futur empereur Charles Quint, se rend en Espagne pour prendre possession du trône qui vient de lui échoir par la mort de Ferdinand d'Aragon. Il y effectue son premier voyage et, à cette occasion, découvre son royaume.

En la villette de Lyonne [Llanes] ne séjourna le Roy que deux nuits ; et le lendemain qu'il fut arrivé, alla ouïr la messe en la grande église, pour cause qu'il était le jour du saint dimanche ; et l'après dîner, après vêpres, le Roy alla voir chasser les taureaux, où il y eut du grand déduit, pour ce que lesdits taureaux étaient fiers, mauvais et felles [méchants] à merveille, comme bien le montrèrent puis après qu'ils étaient échauffés, là où ils blessèrent plusieurs gens, entre lesquels il y eut un homme mis en danger de mort.

Or, pour ce que plusieurs fois vous ai parlé de la chasse des taureaux, si ne les avez autrefois vus ou autrement ne vous soit déclaré, point ne sauriez comment cette chasse s'exécute. Donc, pour vous donner à entendre que c'est de ce jeu, on choisit quelque place ample et spacieuse, pour mieux voir le déduit et courir les taureaux ; lequel lieu se clôt pour la sûreté des regardants, et être préservés des dangers qui leur pourraient advenir, aussi afin que nul ne entre dedans le parc et clôture, que ceux qui y sont députés, lesquels sont un nombre de rades [agiles] compagnons, bien à pied, tous en pourpoint, pour mieux courir et eux défendre contre lesdits taureaux, allant chacun la rapière en la main. Puis, quand on est prêt à faire courre les taureaux, on en fait sortir un et entrer dans le parc. Et combien qu'il soit étonné de voir tant de gens de tous côtés, parce que partout où il va il trouve le passage clos, encore, pour le plus engaigner [provoquer] et

⁸ Le spectacle est décrit également par Tetzl (*The Travels of Leo Rozmital [...]*, éd. cit., p. 79).

échauffer, les compagnons lui dardent des gaules de dix pieds de long qui ont au bout une pointe de fer bien poignante comme une alène. Quand les taureaux se sentent ainsi pointoyés et huginés [blessés] et abayés [infectés par la foule] de tous côtés où ils fuient, là se courchent [se courroucent] et échauffent tellement et si sont si furieux pour détruire une personne, si ratteindre le pouvaient. Aussi bruyent-ils et courent comme tous forcenés, pour les angoisseuses pointures que ces compagnons leur jettent ; et les verriez courir à la fois avec 15 ou 16 dards qui leur pendent à la peau et les blessent de plus en plus qu'ils courent. Là se met la bête à courir après l'un de ces compagnons qu'elle a remarqué pour lui vouloir nuire, lequel ne sait où sauver, tant rade [roide] le poursuit la dite bête. Et quand les compagnons voient que ce compagnon se commence à fouler et recrandir [se fatiguer], avant que la bête lui vienne à nuire, tous les compagnons la poursuivent en lui donnant des taillades et grands coups de rapières ; en sorte que la bête est contrainte de laisser son homme pour aller sus et après les autres compagnons, là où bien souvent les aucuns tombent par terre, afin de éviter le coup et heurt de la corne de cette bête, quand autrement échapper ne peuvent. Et quand la bête les a bonne pièce ainsi chassé et poursuivi, et qu'ils ont fait aux regardants du déduit assez, de peur que la dite bête ne blesse ou occie vilainement l'un d'iceux, lors ces compagnons de leurs rapières lui coupent les jarrets et donc est contrainte la bête de se traîner et finalement coucher, parce que ne se peut plus tenir sur ses jambes ; et puis l'occident et traînent dehors, pour en faire autant à un autre, et voir lequel sera le pire du lot et qui aura donné à la seigneurie plus beau déduit. Ainsi que avez ouï se exécute la chasse des taureaux.

Voyage de Charles Quint en Espagne de 1517 à 1518, dans Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, 1881, éd. Louis-Prosper Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III, p. 102.

Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles

L'auberge espagnole n'est pas devenue sans quelque raison le lieu commun que l'on sait et les voyageurs en Espagne se plaignent souvent du manque de confort et d'hygiène de son hôtellerie : voir B. et L. Bennassar, *Le Voyage en Espagne*, éd. cit., p. 693-701, les observations de B. Joly (1603-1604), Antoine de Brunel (1655), François Bertaut (1659) et l'abbé Jean Muret (1666). Voir aussi Monique Joly, « Les auberges espagnoles vues par les étrangers : un étrange cas d'altérité », *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, p. 437-445. Sans la contredire tout à fait, Silhouette (voyage de 1729) prend ses distances avec cette vulgate : indice d'un changement d'esprit du voyageur, comme d'une amélioration de l'hébergement. Mais le jugement sévère des voyageurs étrangers sur les *posadas* se rencontre encore au XVIII^e siècle, et sous des plumes espagnoles : voir A. C. Guerrero, *Viajeros británicos en la España del siglo XVIII*, Madrid, Aguilar, 1990.

J'ai fait le voyage d'Espagne avec des muletiers qui conduisaient ma chaise, parce qu'il n'y a point de poste pour les chaises. Les muletiers d'Espagne soutiennent de longs voyages, et sont d'un fort grand service. Il faut porter avec soi ses provisions, c'est une incommodité à laquelle il ne m'a pas beaucoup coûté de m'accommoder. Quand on a un peu d'attention, on ne manque de rien. Il est vrai que la plupart des voyageurs en Espagne, ou du moins de ceux qui ont donné des relations de leurs voyages, paraissent les avoir écrites dans une misérable hôtellerie, où la mauvaise humeur les a pris, et que leur mauvaise humeur a passé jusque dans les mémoires qu'ils nous ont donnés. Les hôtelleries s'appellent *posadas* : si elles sont au milieu de la campagne, on les appelle *ventes*. On ne trouve dans les posades ni pain, ni vin, ni viande : on s'adresse au maître de la posade, et il répond qu'on en trouvera. S'il est de bonne humeur, on l'engage d'en aller acheter, ou bien il faut y envoyer son domestique, ou y aller soi-même. Le prix de chaque chose est réglé, et on ne peut être trompé. On trouve très rarement des couverts et des serviettes. Il est certain qu'à envisager les choses de cette manière, rien n'est plus triste qu'un voyage d'Espagne, et rien n'est plus capable de mettre de mauvaise humeur ; mais aussi rien n'est plus facile que de prévenir toutes ces incommodités, je parle des personnes qui voyagent avec aisance.

On a une chaise, deux mulets, et le muletier, pour six francs par jour, monnaie de France. Les journées ordinaires sont d'environ dix lieues, à une lieue par heure : deux mulets tirent une chaise et deux personnes dedans. On n'a qu'à se faire suivre par deux autres mulets qui tireront le train ordinaire d'une chaise. Sur ce train on y mettra une partie de ses hardes, celles qui n'auraient pas pu tenir derrière la chaise et son lit. Les matelas qu'on trouve dans les posades sont fort mauvais, ce n'est autre chose qu'un grand sac rempli de laine, telle qu'on la prend sur le corps du mouton. Une couple de tels matelas, et son matelas pardessus, feront un fort bon lit pour un voyageur. Il faut porter sa provision de pain, et la renouveler dans toutes les grandes villes. Le pain que l'on trouve dans les villages étant comme de la pâte est fort mauvais et fort lourd ; au lieu que dans les grandes villes on achète du pain français, et en lui donnant une double cuisson, il se conserve à merveille pendant une dizaine de jours. Il faut avoir aussi sa provision de vin, parce que dans tous les endroits il n'est pas également bon, néanmoins en général il est fort passable. On trouve presque partout des poulets ; on en peut acheter, et les faire tuer pour les manger le lendemain. On trouve aussi beaucoup de gibier ; le mouton est d'une très grande délicatesse : on en peut faire sa provision pour deux jours, et même pour trois, ayant soin de le faire cuire, on trouve partout des œufs, et c'est une grande ressource. Il faut porter son couvert, son gobelet, les serviettes, une petite broche (car il y a quelques *posadas* où il n'y en a point) si on ne veut pas se passer de souper. Il faut, ou ne manger que des soupes à l'oignon, qui peuvent se faire dans le moment

qu'on arrive, ou bien il faut avoir une de ces marmites qui ferment exactement. On la met au feu le soir en arrivant, et on fait la soupe pour le lendemain à midi. On trouve dans quelques endroits de très excellents jambons. Il faut, lorsque l'on n'a point de cuisinier, que le domestique que l'on a soit capable de faire de la soupe, et de trusser un poulet. De cette manière, l'on ne regrette point les auberges de France : comme l'on ne compte sur rien, on ne se trouve jamais manquer de rien. La dépense n'est pas fort considérable. Un maître de *posada* se contente d'un ou de deux réaux de plate pour l'usage que vous avez fait de sa maison. Dans les voyages en Espagne les voleurs sont à craindre. Il y en a cependant beaucoup moins qu'il n'y en avait autrefois. L'on obtient facilement une escorte de cavaliers, et pour les endroits où il n'y en a point, des ordres aux justices à donner pour escorte des hommes de la communauté, et de fournir, s'il est nécessaire, des mules pour le même prix que pour le service du roi. L'on ne doit pas négliger de se pourvoir de toutes ces facilités. On ne doit rien payer pour les escortes, mais on les gratifie de quelques pièces d'argent.

Voyages de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie, Amsterdam, s.n., 1770, t. IV, p. 3-8.

Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone

Venant de Montpellier, Thomas Platter le jeune visite les monuments de Barcelone du 28 janvier au 2 février 1599 et séjourne dans la ville jusqu'à son retour en Languedoc à la fin du mois. Il a également vu, les 5 et 6 février, le monastère de Montserrat ; ayant oublié de s'y confesser, il redoutera fort, avant son départ, que l'Inquisition ne s'intéresse à lui. On comparera les appréhensions du jeune réformé bâlois avec celles dont fait état l'anglican Moryson en Italie, et son récit des pratiques de l'Inquisition espagnole avec celui de l'abbé Barthélemy Joly (1604), « Voyage en Espagne », *Revue hispanique*, 20, 1909, p. 572-583, reproduit dans B. et L. Bennassar, *Le Voyage en Espagne*, éd. cit., p. 841-849.

Ce même 2 février, j'ai vu à Barcelone, à l'occasion de la messe de la Chandeleur, une imposante procession de prêtres et de laïcs. Les participants brandissaient d'innombrables cierges de couleur, aux formes bizarres ; ils en ont fait présent, pour finir, aux églises de la ville. Non loin de la cathédrale se trouve l'édifice de l'Inquisition, une construction robuste, haute et large. Embellie d'innombrables fenêtres, elle est située tout près du palais épiscopal. Chaque fois que j'ai regardé cette maison, j'ai pensé à la stricte ordonnance qu'elle devait à une institution religieuse appelée l'Inquisition espagnole, dont le grand livre des martyrs⁹ fait une

9 *Histoire des martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Évangile depuis le temps des apôtres jusques à présent [...]*, œuvre de Jean Crespin, Genève, Apud Jo. Crispinum, 1570.

description si circonstanciée. En bref, elle procède ainsi : s'ils apprennent, que quelqu'un, par ses paroles ou sa conduite, loue les fidèles de l'Évangile, ou même simplement qu'il ne les condamne pas, ou encore qu'il ne prise pas fort les leurs, aussitôt ils le dénoncent aux inquisiteurs jésuites comme luthérien (*luterano*), car ils n'appellent pas autrement les évangéliques ; et le voilà emprisonné comme hérétique dans la maison dont on a parlé. Il peut y passer ensuite beaucoup de jours, voire y rester plusieurs mois sans y être interrogé sur la raison de son incarcération. Et soudain, quand il plaît aux inquisiteurs de l'hérésie, comme ils s'intitulent, ils se mettent à agir ; ils viennent le voir et lui demandent pourquoi il se trouve là. S'il l'ignore, ils le lui apprennent. Ils lui demandent ensuite à quelle religion il appartient. S'il dit qu'il est papiste, ils lui demandent sa date et son lieu de naissance, où il s'est confessé et a communiqué pour la dernière fois. Après qu'il leur a déclaré cela, ils le maintiennent en prison et écrivent aussitôt aux endroits indiqués pour savoir si le tout est bien vrai : car ils ont, entre les jésuites, les capucins et la poste, d'excellents moyens de savoir ce qu'il en est. Apprennent-ils que c'est tout le contraire, ou presque, ils l'examinent ; et s'il se contredit au point de leur manifester qu'il est bien un luthérien, alors ils le conduisent au bûcher comme hérétique, sans chercher plus loin, parce qu'il leur a débité des mensonges.

Mais s'il reconnaît qu'il est de la religion [réformée], et désireux de s'amender et de se faire catholique romain, on lui donne lecture de tous les articles de foi auxquels il doit fermement croire et, pendant une période de temps très longue, on l'en instruit presque une fois par semaine. Puis, quand ils pensent qu'il est maintenant bien affermi dans sa nouvelle foi et qu'il ne rechutera pas, ils le libèrent de sa rigoureuse captivité. Mais il lui faut deux ans encore rester dans ce même lieu et porter une longue robe sur laquelle sont figurés, avec une grande croix, des diables nombreux qui cherchent à l'entraîner en enfer, cependant que, dépeints sur la même robe, les inquisiteurs et les anges l'arrachent de là. C'est en cet appareil qu'il doit être *in actibus* de toutes les processions au cours desquelles d'autres sont brûlés pour matière de foi, afin que chacun puisse voir qu'il a été luthérien et s'est converti.

Mais dans le cas où il se refuse absolument à changer de conviction et adhérer à aucun de leurs articles, ils s'appliquent encore quelque temps à le convertir. Mais enfin, dès qu'ils ont sous la main quelques-uns de ses semblables, ou bien même si l'homme en question est seul de son espèce, ils l'expédient dans une grande ville, où se trouvent déjà de telles gens, voire on le conduit tout seul au bûcher pour y être brûlé publiquement comme hérétique. Il porte alors un vêtement ou une longue robe sur laquelle on a peint toutes sortes de diables qui l'entraînent en enfer, tout en le tourmentant ; puis il est brûlé vif d'une façon tout à fait atroce. Pour finir, son effigie est peinte dans l'église, au milieu des

flammes, avec son nom inscrit dessus : voué, croient-ils, à un éternel opprobre. Mais les suppliciés tiennent cela à grand honneur et s'estiment bien heureux, comme ils le sont de fait, d'avoir au nom du Christ et de la vraie religion, connu la souffrance et le martyr par le feu ; et de tels exemples, tous les livres d'histoire et les martyrologes sont pleins.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968, p. 351-353.

Barthélemy Joly : Monserrat

L'auteur, aumônier d'Henri IV, voit en 1603 le monastère de Montserrat « à la fête Notre-Dame de septembre ». Après avoir décrit le monastère proprement dit, il visite ses treize ermitages.

244 En sortant de la porte du monastère pour aller aux cellules de ces ermites, l'on prend son chemin à main droite, qui se rend en cinquante pas au pied de la roche si droite, si escarpée et taillée à plomb qu'il est presque impossible de pouvoir grimper. Les hommes, à l'imitation de l'autour et autres oiseaux qui s'élèvent en l'air tournoyant à vis, ont appris de faciliter la roideur des montagnes par le circuit qu'ils font doucement alentour en tourbillon, que les Latins appellent *in spiras*, en la même sorte que la corde environne la toupie, par ce moyen allongeant un peu, montant aisément jusqu'au-dessus. Mais ici on ne peut pratiquer cela ; ains faut monter en échelle de fil droit et de vive force, ne le pouvant autrement permettre cette roche qui s'escalade comme par degrés pratiqués en elle sans forme ni continuation certaine, seulement y a de petits bords pour poser le pied et des perches et bâtons plantés aux fentes pour appuyer la main. Avant qu'être bien haut, on n'a pas peur ; mais quand, après avoir beaucoup monté, l'on s'arrête pour prendre haleine et que l'on vient par curiosité naturelle voir combien l'on est haut, à se retourner en arrière c'est une chose effroyable de regarder le bas si droit et se voir comme pendre de la roche à deux doigts de tomber en ce fond. Enfin avec panthoise¹⁰ haleine nous nous rendîmes au premier ermitage, où nous ne trouvâmes le père, pour être demeuré par défaut d'âge au monastère plus long temps à s'en retourner en haut, comme le plus vieil de tous.

Après ceste roide montée, encor que tout le reste le soit assez, si est-il moins et la roche plus couverte de lauriers, arbousiers, romarins, herbes, sortes excellentes et fleurettes de diverses couleurs, comme un jardin curieux dressé à la rustique. Par tels allègres bocages, où nichent oisillons en abondance, arrivâmes au second ermitage qui suffira pour nous représenter tous les autres.

10 « Panthoise » : haletante.

Une chapelle s'offre, qui est ouverte ; dans icelle on fait la prière ; la joignant, y a un petit oratoire pratiqué et tout joignant un gentil corps de logis de deux chambres et derrière je ne sais quoi à mettre le bois et les choses de ménage, un jardin potager avec fleurs belles et épanouies, une citerne ou deux dont ils boivent, et pour tenir l'eau, qui n'est que de pluie, en mouvement, ils y tiennent des poissons qu'on peut dire se nourrir en l'air. Le logis est meublé d'un châlit, matelas et couverte sans draps, seulement un rideau devant ; les autres côtés sont clos de bois ; sur la table, un cadran et des livres en latin et castillan. Notre bon ermite, ce deuxième nommé de St Dimas, avait aussi des livres français, ce qu'il pouvait bien comprendre, étant natif de Blois, et y en avait encor un autre savant homme, grand théologien et de Carcassonne, outre celui qui nous avait été donné par l'abbé, qui n'est pas peu à ces religieux espagnols de recevoir avec eux des Français. Cette chambrette était aussi parée de tableaux de pieuses représentations, et est à noter qu'au commencement ce bon père ne paraissait point, ayant de coutume, pour n'être diverti par les pèlerins de leurs méditations, de mettre pain et vin devant leurs portes. Mais nous qui avions envie de tout voir, nous nous rendîmes un peu importuns, heurtant et faisant venir le bon homme qui, bien aise de nous voir, nous chérit, entretint et traita de bons discours et de ses biens autant humainement qu'on saurait faire au monde, nous donnant figues, olives, gros raisins verts et secs, bon pain et bon vin, qui nous donna force pour de là (sortant à regret) monter au troisième et quatrième ermitage par des fentes de rochers de jaspe et pierres tavelées, et nous entretenant en chemin sur les bons discours de ces pères, sur la grandeur de cette montagne, qui a quatre lieues de tour et est de deux évêchés qui la séparent par le fleuve Lobregat. Nous arrivâmes enfin au septième ermitage, où est un père italien peintre, qui nous entretint gentiment du divertissement manuel de son art et d'autres choses aussi et nous donna de la marmelade. Je le suppliai de me contenter en une chose, s'il était en lui de faire venir manger de ces petits oiseaux du bois en sa main ; soudain il prit un pignon et appelant un oiselet le vint aussitôt becqueter. Ils étaient bien aises, ces bons pères, de voir des pèlerins de France de notre mine, parce qu'aujourd'hui les gros messieurs se dédaignent d'y aller. Nous ne passâmes pas le septième ermitage, n'ayant assez de jour pour aller jusqu'au bout et revenir ; mais choisîmes là près un rocher bien découvert, ce nous sembla, pour voir à perte de vue tout ce que l'œil peut remarquer de plus loin. Le premier arrêt de notre vue fut contre les monts Pyrénées, fort proches, et le mont Royo d'Aragon, environ à quatre lieues ; rien ne nous empêcha la vue de Majorque et Minorque que le temps un peu obscur, étant à soixante lieues en mer. Mais au reste me voyant plus haut que je n'avais jamais été, mes pieds sur les nues paraissant comme grosses fumées, au-dessous et sous icelles tant de plaines et campagnes de terre et de mer, épandant ma vue sur tout

cela, abstrait un temps et comme hors de moi par les yeux, mon âme bénissant Dieu en ses merveilles se ravissait en admiration, tant que rappelé deux fois par ma compagnie, je m'en revins et les priaï de nous arrêter encore un peu pour louer Dieu. Enfin, nous nous mîmes sur le retour, passant par les autres ermitages, dont celui de S. Benoît était en son jardin, orné et rempli de belles et fragrant fleurs, distinctes par cellules comme carreaux. Ce bon père, prié de moi, fit venir plus d'une douzaine d'oiseaux du bocage prendre des miettes en sa bouche, à sa barbe, sur ses mains. Ils nous reconnaissent, dit-il, parce que nous leur sauvons souvent la vie en les recevant en nos cellules, quand les oiseaux de rapine, ordinaires en ces montagnes, les poursuivent.

L'autre ermite nous dit quelques mots de la spiritualité et de la grotte, à présent chapelle, où fut trouvée¹¹ l'image de N. Dame, près S. Jacques, sixième ermitage ; nous conta la forme de leur vœu et leur coutume de se lever à minuit pour prier Dieu, ce qu'ils témoignent l'un à l'autre par le son de leurs clochettes, qui leur servent aussi pour appeler du secours en cas de maladie ou autrement. Ce ne serait jamais fait, qui voudrait décrire toutes les rares particularités de ces lieux et ce qui nous arrivait à tout propos, qu'ayant devant nous des rochers comme inaccessibles où avions à passer, néanmoins parce que les croix se voyaient au-dessus (et y en a partout), nous savions par ce moyen qu'il y avait chemin, ce qui nous ôtait de peine ; mais étant dessus et considérant comment avions pu aller là et assurer les pieds où à peine les oiseaux peuvent voler, cela semblait un enchantement.

Nous revînmes par un chemin moins roide, mais beaucoup plus long, près la fin duquel ayant fait une pause pour achever notre voyage et payer ces pères d'un bon souhait, leur donnâmes notre bénédiction.

Nous voilà enfin de retour au monastère et en nos chambres, où un Espagnol bien vêtu, à longue fraise, qui nous avait fait caresse et désiré beaucoup à l'église, nous vint voir, et le point concluant de sa harangue, après avoir extollé¹² les ouvriers de France, fut de dire qu'ils faisaient de braves souliers ; il m'en avait vu aux pieds ; si je l'en pouvais accommoder d'une paire, qu'il m'en donnerait l'argent. Moi qui n'avais que ceux que je venais de déchausser pour prendre mes pantoufles, les lui fis montrer et les lui offris¹³ tels qu'il les voulait. Il les prit de bon cœur, puants et suants à cause de la longue descente de ces ermitages, et faisant mine de m'en donner argent, je le lui rebutai, n'étant vendeur de vieux souliers ; alors il extolla ma libéralité et se retira tout orgueilleux de sa conquête.

« Voyage en Espagne », *Revue hispanique*, 20, 1909, p. 492-495.

11 Selon la légende. Il s'agit de la Vierge noire, sculpture de bois polychrome (xii^e siècle).

12 « Extollé » : loué.

13 B. Joly : « et les lui offre », dans « Voyage en Espagne », art. cit.

Philip Thickness : les routes d'Espagne au XVIII^e siècle

Sa position sur la carte de l'Europe, son relief, la politique de ses rois et le jeu de l'histoire : autant de facteurs qui concouraient à maintenir l'Espagne hors des échanges humains et commerciaux qui marquent les XVI^e-XVIII^e siècles, et l'état de son réseau routier ne rachètera pas l'impression laissée par ses *posadas*. Éloquent, à cet égard, le rapprochement effectué par Thickness avec la catholique Irlande.

Les routes d'Espagne sont, comme celles d'Irlande, très étroites, et les lieues très longues. Comme je me plaignais à un soldat irlandais de la longueur des miles entre Kinsale et Cork, il reconnut la vérité de mon observation ; mais il ajouta malicieusement que, bien qu'elles soient longues, elles n'étaient pas étroites. Trois lieues d'Espagne font environ douze milles anglais. Et, par conséquent, dix-sept lieues d'Espagne font environ un degré. Les mauvaises routes, les montagnes escarpées, les rivières rapides contraignent à transporter à dos de mule la plupart des marchandises qui voyagent d'une partie à l'autre du royaume ; chaque mule a d'ordinaire un conducteur, et comme ces conducteurs ont leurs étapes fixées d'une *posada* à l'autre, les gentilshommes en voyage doivent faire de même, parce qu'il n'y a sur les routes d'autres logis que ceux-là. En conséquence, dans les *posadas*, les étables ne sont pas seulement très grandes, mais représentent la meilleure partie du bâtiment, et servent de logis aux bêtes comme aux gens. Tous les muletiers dorment en effet là, tout habillés, sur une botte de paille. Mais alors qu'on prépare votre souper, la cuisine est remplie d'une foule de ces individus crasseux avec leurs vêtements pleins de vermine. Il serait donc impossible, même à un bon cuisinier, de préparer un plat convenablement et proprement, si toutefois on pouvait trouver un tel cuisinier ; car, indépendamment du nombre, il surgit généralement une dispute entre eux, et toujours bruyante, ce qui est non seulement fastidieux, mais bien souvent inquiétant. Ces gens, toutefois, portent souvent de grosses sommes d'argent sur eux et malgré leur saleté, ne sont ni pauvres ni malhonnêtes. On m'avait dit, en France, de me méfier des Catalans ; en fait, j'ai fréquemment laissé beaucoup d'affaires en désordre, à l'intérieur et autour de ma chaise, là où se trouvaient cinquante personnes, et je n'ai jamais rien perdu.

A Year's Journey through France and part of Spain, Dublin, J. Williams, 1777, t. I, p. 335-337.

LE PORTUGAL

Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)

Leo de Rozmital, prince de Bohême, fait avec sa suite un voyage difficile, par les montagnes qui bordent la vallée du Douro. Ils arrivent à Freixo, première forteresse du roi de Portugal.

Le récit de Schaseck

Dans les montagnes environnantes, on trouve de nombreux serpents, scorpions et lézards. Les premiers sont courts mais gros. Ils ont des ailes comme les chauves-souris et des têtes armées de pointes courbes. S'ils voient un homme ou un animal, ils peuvent le poursuivre sur quatre cents mètres et davantage, et le blessent de leurs pointes. Les scorpions sont aussi gros que des chiens de chasse de taille moyenne, avec sur le dos des bigarrures et des taches comme nous n'en avions jamais vu. La tête des lézards ressemble à celle des chats et ils ne sont guère plus petits qu'eux. Ils sont de couleur verte. Ceux qui désirent traverser ces montagnes doivent le faire par une extrême chaleur et il leur faut avoir de la thériaque sous la main, sinon ces insectes venimeux leur interdisent le voyage. Si on ne l'applique pas sur la blessure empoisonnée, on meurt immédiatement, sauf si toute la partie infectée est excisée. On voyage par ces montagnes pendant dix milles et plus, et il faut le faire, je l'ai dit, par une chaleur intense. C'est pourquoi les insectes se cachent dans des rochers ou des grottes. Mais si elle baisse, ils en sortent pour aller sur les rochers ou sur la terre.

Nous arrivâmes au Portugal après avoir traversé ces montagnes. À leur pied nous trouvâmes aussitôt de nombreux arbres portant une sorte de fraise appelée fraise de mer. L'été où nous étions là, on en fit grande récolte et quiconque le veut peut en prendre sans encombre. La région regorge de figes, d'amandes et de vin fait de raisins ou de raisins secs, que nous appelons vin grec. Quoique dépourvu de mines d'or ou d'argent, le pays est riche de choses pour lesquelles les étrangers envoient de l'or et de l'argent en abondance.

Après avoir vu, disent-ils, la tombe de saint Dominique à Lanusa (près d'Arco de Baulhe), les voyageurs arrivent à Braga.

À Braga, nous trouvâmes le roi de Portugal, qui reçut fort honorablement Monseigneur et son train, car il avait avec lui des lettres de sa sœur, la veuve de

l'Empereur, écrites de sa propre main. Nous demeurâmes huit jours en cette ville. Quand nous fûmes sur le point de partir et de prendre congé du roi, il s'adressa très obligeamment à Monseigneur en ces mots, prononcés d'abord par lui-même puis par le héraut : « Je sais, dit-il, que vous êtes de la plus haute naissance. C'est pourquoi je vous prie de nous faire à ce royaume l'honneur de nous demander ce qu'il vous plaira, et vous l'obtiendrez ». Ayant entendu ces propos, Monseigneur exprima au roi ses remerciements pour l'honneur et l'affabilité qu'il lui avait manifestés, et le pria de lui donner deux Éthiopiens. « Mais puisque vous ne demandez rien d'autre, je vous prie d'accepter de moi un troisième présent, qui est un singe, et vous pourrez ainsi vous en retourner chez vous richement doté. Peut-être, poursuivit-il, les Éthiopiens et les singes sont rares dans votre pays, puisque vous en avez fait votre premier choix ». Quand Monseigneur eut réparti qu'ils y étaient en effet très rares, le duc déclara : « Ces choses abondent chez nous. Le roi mon frère a trois villes en Afrique¹, dans lesquelles il conduit chaque année des troupes ; et après chaque expédition, il ne revient jamais les mains vides, car il ne rapporte pas moins de cent mille Éthiopiens qui sont vendus douze ou treize pièces d'or du Portugal. Quand ils sont adultes, ils rapportent davantage ». Dans le pays l'usage veut que, si l'on acquiert un Éthiopien vigoureux, bon pour le travail et baptisé, son maître ne peut le vendre ou se séparer de lui qu'en le donnant à un ami. Mais tant qu'il n'est pas baptisé, il peut le vendre au prix qu'il veut. Après notre départ, le roi envoya à monseigneur deux élégants chevaux, appelés genêts, dont on trouve difficilement les pareils pour la rapidité et l'agilité dans toute la Chrétienté.

The travels of Rozmital [...], éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, 1857, p. 104-107.

En traversant le fleuve [le Douro], on arrive au royaume du Portugal. C'est au premier regard un pays très pauvre et peu développé, et il en va de même des habitants. On ne trouve rien à manger ni à boire, pour homme ou pour animal. C'est parce qu'il n'y a pas de routes. Il arrive souvent qu'on ne voie pas de voyageur pendant quatre ou cinq ans. Le peuple vit dans des cavernes de montagnes ou sous la terre. Ils sortent rarement, et surtout pas à midi, à cause de la forte chaleur, mais travaillent et conduisent leurs affaires pour l'essentiel pendant la nuit. Ils se nourrissent surtout de fruits et ne boivent pas de vin. Nous avons souffert beaucoup de la faim et des privations avant d'atteindre une ville appelée Braga, une grande ville qui appartient au royaume du Portugal

1 En Mauritanie : Alcaçar Quirir, Alcaçar Ceguer et Ceuta.

et dont l'évêque, très riche², est ami du roi. Il reçut Monseigneur avec grand honneur, envoya à son hôtel tout ce dont il avait besoin et le fournit d'un gentilhomme qui le conduisit à Saint-Jacques³ et lui prêta deux mules.



Ill. 11. « La rustique du Portugal », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Dans cette ville, Monseigneur perdit son cuisinier qui ne nous retrouva qu'à Saint-Jacques. Nous endurâmes de grandes privations et il nous fallut faire nous-mêmes notre cuisine ; parfois nous en fûmes au point de devoir coucher sous un arbre et d'attacher les chevaux près de nous, comme le font les gitans. L'un de nous dut aller chercher un mouton, un autre le dépouiller, d'autres faire

2 Jorge da Costa qui mourut en 1508 à 102 ans, selon Pastor, dans *Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...]*, Brigau, Herder, 1905, t. IV, p. 411 (note de M. Letts).

3 Saint-Jacques de Compostelle.

un feu et le mettre à cuire. Notre vie fut difficile et misérable jusqu'à ce que nous arrivions à Saint-Jacques. Monseigneur y envoya Frodner⁴ et Gabriel Tetzl pour obtenir un sauf-conduit. La guerre était alors partout. [...]

252

Le pays de Portugal a d'étranges coutumes. Quand des filles naissent, ils veillent à ce qu'elles survivent. Il est des lieux où l'on circonçoit les hommes. Les jeunes filles ne boivent pas de vin avant leur mariage. En certains endroits, les prêtres ont des épouses légitimes. Ils ignorent le latin et ne prêchent l'Évangile que pour répéter les Dix commandements et observer les fêtes religieuses⁵. Souvent il n'y a de confession que pour réciter le *Confiteor* devant l'autel. Quand les prêtres chantent la messe pour la première fois, ils le font en compagnie des joueurs de trompette, des femmes et de filles avec qui ils sont plus particulièrement liés d'amitié. Ils dansent par toute la ville et festoient deux ou trois jours durant en menant joyeuse vie. Si quelqu'un meurt, ils portent à l'église le corps, dans ses plus précieux habits à bout de bras, le cercueil ouvert. Le corps est suivi par les femmes, la veuve ou les sœurs, etc. Elles pleurent très fort, s'arrachent les cheveux, frappent leurs joues sous les yeux jusqu'au sang et engagent d'autres femmes, qu'elles paient, pour pleurer et se frapper avec elles. Quand on arrive à l'église, on dépose le corps sur un lit surélevé au centre de l'église et les femmes font cercle en pleurant très fort, en traînant les pieds et se griffant elles-mêmes⁶. On offre ensuite dans l'église du vin, du pain, et aussi du mouton et du veau. On allume un grand feu dans l'église et l'on y fait brûler le vin et le pain et certains veaux et moutons vivants. Ensuite ils prennent le corps et le mettent en terre. Les femmes viennent alors et se jettent dans le tombeau. Les amis proches sont là. Ils extirpent les femmes, les prenant par les bras et les ramènent à leurs maisons.

Ibid., p. 100 et 113-114.

Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)

Les Portugais sont basanés : c'est l'effet du climat, et encore plus de leur mélange avec les noirs, qui est fort ordinaire dans le vulgaire. Cette opinion se justifie par la noblesse, qui n'étant pas sujette à ce mélange, conserve entre elle un fort beau sang : « Ils sont, dit l'auteur de la *Description de Lisbonne*⁷, jaloux au suprême

4 Un ami de Tetzl.

5 Voyageant en Espagne en 1481, Nikolaus von Papplau confirme que le clergé n'était pas instruit, ignorait le latin et que sa morale (pratiques contre nature incluses) laissait beaucoup à désirer (note de M. Letts qui renvoie à *Scriptores rerum silesicarum*, III, p. 368).

6 Andrew Borde évoque ces lamentations funèbres dans son *Introduction of knowledge* (note de M. Letts, pour qui cette pratique a été introduite par les Maures).

7 Anonyme, *Description de la ville de Lisbonne [...]*, Paris, Prault, 1730, que Silhouette dit exploiter. On y trouve la dernière description de la ville avant le tremblement de terre de 1755.

degré, dissimulés, vindicatifs, railleurs, vains, et présomptueux sans sujet, n'ayant, si l'on en excepte la noblesse, qu'une éducation très médiocre, la lecture y étant peu en usage, et ne voyageant presque pas ailleurs qu'au Brésil, en Afrique, et aux Indes orientales. Ces défauts sont balancés par d'autres qualités estimables : ils ont avec beaucoup de vivacité et de pénétration, un attachement extraordinaire pour leur Prince : ils sont secrets, fidèles, amis généreux, charitables envers leurs parents, et sobres dans leur manger : ils sont magnifiquement habillés, surtout les femmes, dont les unes s'habillent à la française, les autres en amazones, et dans une diversité d'autres goûts riches et galants ». La bonté du climat et la douceur de la vie y rend les habitants paresseux. Ils travaillent peu, et se bornent à une fortune médiocre. « Les Portugais, dit M. l'abbé de Vertot⁸, sont pleins de feu, naturellement fiers et présomptueux, attachés à la Religion, mais plus superstitieux que dévots. Tout est prodige parmi eux, et le Ciel, si on les en croit, ne manque jamais de se déclarer en leur faveur d'une manière extraordinaire ». On peut juger, par le caractère que l'abbé de Vertot a fait de cette nation, qu'il ressemble beaucoup à celui des Espagnols : j'ajouterai ici pour dernier trait du caractère des Portugais, la haine implacable et le souverain mépris qu'ils ont pour les Espagnols ; je tracerai ces sentiments par des traits tirés de l'excellent ouvrage des *Révolutions de Portugal*, par M. l'abbé de Vertot : « Tel fut le succès de cette entreprise, dit-il, en parlant de la révolte des Portugais contre les Castellans, qu'on peut dire qu'elle fut un miracle du secret, soit que l'on considère le grand nombre et les diverses qualités des personnes à qui il fut confié ; mais ce fut une suite naturelle des sentiments d'aversion que chacun d'eux avait conçu depuis longtemps contre le gouvernement espagnol ; sentiments que les guerres fréquentes que ces peuples, comme voisins ont toujours eues entre eux, firent naître dès le commencement de cette monarchie, que la concurrence dans les découvertes des Indes, et de fréquents démêlés dans le commerce avaient fort augmentés, et qui étaient dégénérés dans une haine violente, depuis que les Portugais avaient été soumis à la domination de la Castille. La haine, dit M. l'abbé de Vertot dans un autre endroit, que les Portugais portaient aux Espagnols était si générale, qu'il n'y avait point de Portugais qui ne fût capable d'un secret qui avait pour objet la perte d'un Espagnol. Il représente les Portugais tous fermes, intrépides, pleins d'ardeur et d'impatience de se venger des Espagnols ». Le double mariage qui s'est fait entre les deux nations⁹ rend aujourd'hui ces sentiments moins vifs ; c'est un effet de l'intérêt qu'elles avaient réciproquement de vivre en paix et en bonne intelligence.

8 *Histoire des révolutions de Portugal*, Paris, s.n., 1689.

9 Marie-Thérèse de Portugal venait d'épouser (1728) le futur Ferdinand VI, roi d'Espagne de 1746 à 1750.

La langue portugaise n'est qu'un dialecte de la langue castillane. Elle semble avoir emprunté quelque chose du français, s'être en quelques endroits plus éloignée du latin, et en d'autres s'en approcher davantage¹⁰. Elle a beaucoup de terminaisons en *aon*. « Par exemple, ils lisaient se dit *lian*, de sorte, dit un auteur, qu'au lieu de prononcer ces mots, il semble qu'on veuille les avaler, tant il faut ouvrir la bouche pour les exprimer ».

Voyages de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie, Amsterdam, s.n., 1770
t. IV, p. 181-185.

Jean Mocquet et Giuseppe Baretti : les Portugais et les taureaux

Jean Mocquet : le *toro de fuego*

254

Entreprenant un voyage « en Maroc et autres lieux d'Afrique », il quitte Saint-Nazaire en avril 1605.

Arrivâmes à Lisbonne, lors qu'on y faisait les ébattements et réjouissances pour la naissance d'un des enfants d'Espagne¹¹, ce qu'il faisait fort beau voir. Car après avoir couru longtemps les taureaux, selon leur mode de passe-temps, où il y eut force chevaux étripés et cavaliers renversés par terre, l'on chargea un taureau de pétards : mais il y en avait telle quantité qu'il tomba sous le faix, et fut-on contraint de chercher un grand et fort bœuf pour les porter, et encore fléchissait-il sous un si pesant fardeau. Ces pétards étaient attachés les uns aux autres, le tout faisant une grande couverture qui couvrait tout le corps de ce bœuf, puis y en avait d'autres attachés à ses cornes. Quand la fête fut achevée, l'on mit le feu à ces pétards, et lors vous eussiez dit que le bœuf volait en l'air, par telle impétuosité qu'il semblait un foudre ; car dix mille mousquets n'eussent pas fait plus de bruit que cela, chaque pétard répondant les uns après les autres, tant que le bœuf demeura tout rôti.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet [...],
Paris, Jean de Heuqueville, 1617, livre III, p. 162.

Giuseppe Baretti : corrida à Lisbonne

Baretti séjourne à Lisbonne en 1760 (lettre datée du 31 août) et dénonce la cruauté de ce divertissement, comme le font d'ordinaire les Anglais qui visitent la péninsule. S'il éprouve surtout de la sympathie pour les « *poor bulls* », « *noble animals* », ses compatriotes (à l'exception notable

¹⁰ De Jaucourt venait d'écrire (1765) : « La langue portugaise est un composé de la latine, de la française et de la castillane » (*Encyclopédie*, art. « Portugal »).

¹¹ Le Portugal est alors réuni à l'Espagne.

d'E. Clarke, dont le voyage à Madrid date de la même année, *Letters* de 1763) sont davantage indignés par le traitement réservé au cheval, exposé sans protection à la fureur du fauve, ce qui n'est pas le cas ici, puisque les cornes du taureau portent à leur extrémité un pommeau (*knob*) de bois. Sur les voyageurs anglais et la corrida, voir A. C. Guerrero, *Viajeros británicos en la España del siglo XVIII*, et la relation par R. Twiss d'une corrida à Por S. Maria, près de Cadix (trad. française *Voyage en Portugal et en Espagne fait en 1772 et 1773*, Berne, Société typographique, 1776).

Après le dîner, je montai dans le cabriolet, accompagné comme je l'ai dit, et le nègre trotta jusqu'à une place appelée Camp Pequeño, à quatre milles (ou peut-être cinq ou six) de la ville, où je devais voir ce qu'ils appellent la Fête du taureau ou la Chasse au taureau. Mais avant que je tente de la décrire, je dois avertir qu'arrivant tout juste d'un pays où l'on ne profane pas ouvertement le jour du Seigneur¹², je ne pus m'empêcher d'être choqué de voir tant de chrétiens, et notamment tant de prêtres et de religieux, assister à un divertissement qui me parut être le plus inhumain qui ait jamais été inventé par des hommes, presque à l'égal des combats de gladiateurs dans l'ancienne Rome.

Au Campo Pequeño un édifice en bois a été construit pour le seul propos de présenter ces divertissements barbares. C'est un amphithéâtre octogonal comportant deux rangs de loges, l'un au-dessus de l'autre, et le diamètre de l'enceinte est, selon mon estime, d'environ deux cents pas ordinaires.

Aucune des loges n'a la moindre décoration, sauf celles de la famille royale, qui sont doublées de soie. Le rang supérieur est pour les personnes distinguées, et celui du rez-de-chaussée pour la populace, qui est également admise dans l'enceinte, quoique le danger ne soit pas mince d'y être encornée ou piétinée par les taureaux, dont je tiens les marches et les évolutions pour aussi rapides que celles des troupes prussiennes¹³.

Dans la loge où j'avais mon siège, il n'y avait que trois personnes à part moi, bien qu'elle eût pu en contenir dix ou douze. Deux d'entre elles avaient l'apparence de gentilshommes, l'autre était un frère dominicain mince comme un lézard.

Avant le début du spectacle, je tentai d'engager avec eux quelque conversation ; mais l'humble religieux lui-même semblait me considérer avec dédain et mépris. Tous répondirent à mes premières paroles d'un air si revêché que je n'insistai pas et, comme eux, je restai silencieux la plupart du temps.

Comment je devis aussitôt pour eux un objet de dégoût, je n'en sais rien ; mais par les regards fréquents et affectés qu'ils lançaient à mon manteau, que, non sans ressentiment je tendis à la fin au frère afin qu'il pût l'inspecter de plus près, je soupçonnai qu'ils concevaient une très piètre opinion de moi pour n'être pas

¹² L'auteur arrive de Grande-Bretagne, où il réside depuis 1751.

¹³ Ces lignes sont écrites au lendemain des éclatants succès de l'infanterie de Frédéric II dans la guerre de Sept Ans.

habillé de soie comme les autres gentilshommes. Mais je n'y étais pour rien, n'ayant pas encore eu le temps de faire ce qu'il fallait en cette canicule.

Le roi, dont la loge n'était pas très loin de celle où je me trouvais, était tout habillé en bleu ciel, et portait quelques diamants. Avec lui se trouvait son propre frère, l'infant dom Pedro, qui a récemment épousé sa fille aînée, la princesse du Brésil.

La reine était dans une autre loge avec cette princesse et ses trois autres filles tout étincelantes de bijoux.

Dans l'enceinte et juste au-dessous de la loge de la reine était un homme à cheval : une sorte de héraut, j'imagine, habillé un peu comme notre Napolitain Coviello¹⁴ sur le théâtre, qui tenait un long bâton en sa main.

256

Quand le roi fit son entrée, deux chars triomphaux chichement décorés parurent dans l'arène, chacun tiré par six mules. Sur l'un d'eux se tenaient huit noirs d'Afrique, et sur l'autre huit Indiens couleur de cuivre. Ils caracolèrent plusieurs fois en rond, tous descendirent ensuite des chars et les deux camps s'opposèrent vaillamment dans un combat obstiné, avec des épées de bois. Les Indiens furent bientôt abattus par les Africains, et restèrent un instant étendus sur le sol, remuant leurs jambes en l'air comme pour d'ultimes convulsions et roulant dans la poussière comme s'ils étaient aux portes de la mort. Ensuite, comme les troupes de Bays lors de la *Répétition*¹⁵, morts et vivants se mêlèrent à la foule, cependant que les chars se retiraient au milieu des acclamations, et laissaient la place aux deux chevaliers qui devaient affronter les taureaux.

Ils entrèrent, tous deux à cheval, avec un beau costume à l'antique mode espagnole, des rubans de toutes les couleurs, des plumes à leur chapeau, chacun brandissant une longue et fine épée. Les chevaux étaient magnifiques, fougueux, et galamment accoutrés. L'un des héros était vêtu d'écarlate, l'autre de jaune. Tous deux paraissaient très vifs, et firent la révérence au roi, à la reine et au peuple, faisant agenouiller par trois fois leurs chevaux ; puis, faisant claquer leurs éperons, passèrent leur cape et caracolèrent quelque temps parmi l'enceinte avec une surprenante habileté.

Quand tout cela fut terminé, le champion jaune alla se placer lui-même contre la porte par laquelle les taureaux allaient sortir et l'écarlate se tint à quelque distance de lui dans la même direction. Un homme ouvrit la porte depuis l'extérieur et se

14 Coviello : personnage de la *commedia dell'arte*, créé à la fin du *xvi*^e siècle, représentant le brave fanfaron.

15 Bays, personnage de *The Rehearsal*, pièce de Georges Villiers, deuxième duc de Buckingham, qui connut un durable succès populaire (création en décembre 1671), et que Garrick joua jusqu'en 1777. Bays y est l'auteur d'une pièce dans laquelle quatre soldats s'entretuent, mais quand la musique joue « *a certain note* », tous les morts se relèvent, en désordre toutefois (acte II, scène 5, éd. D. E. L. Crane, Durham, Durham University Press, 1976). Au *xviii*^e siècle encore, on l'imite : Sheridan (1779, *The Critic*) et Fielding (*Tom Thumb the Great*).

protéger en se jetant derrière. Le taureau jaillit et s'adressa au chevalier jaune qui se tenait prêt à le recevoir, l'épée haut levée. Les cornes du taureau avaient des pommeaux de bois à leur extrémité, afin de ne pas encorner le cheval si elles le touchaient. Le courageux chevalier jaune plongea son épée dans l'animal jusqu'à la moitié du cou et fit aussitôt faire un écart à son cheval. Le taureau blessé courait en beuglant derrière lui ; mais le chevalier, tournant autour de lui, lui porta encore deux ou trois coups d'épée dans le cou et les épaules. Comme vous pouvez l'imaginer, la fureur du taureau monta à un degré qui remplissait d'horreur. Ce fut maintenant le tour du chevalier écarlate : car la bête vint sur lui, mais ne gagna rien à changer de cible, sauf quelques autres coups d'épée en différentes parties du corps, de sorte que le sang jaillissait en plusieurs ruisselets.

Quand la fureur du taureau se mit à diminuer par la perte de sang, un des deux champions brandit une lourde épée à deux mains et lui donna un tel coup sur le dos entre les côtes qu'il le fendit presque par le milieu. La pauvre bête s'écroula dans un beuglement qui s'entendit, je crois, jusqu'à Lisbonne. Ensuite l'homme habillé en Coviello, voyant le coup final, galopa droit jusqu'à la porte par laquelle les chars triomphaux étaient entrés, et fit venir quatre mules qui tirèrent la bête agonisante hors de l'amphithéâtre, suivie d'une partie de la populace qui chevauchait à califourchon sur la carcasse sanglante et mutilée. Une clameur d'applaudissements monta des spectateurs.

Mais je ne dois pas oublier de dire que les deux chevaliers n'étaient pas les seuls ennemis que le pauvre taureau devait affronter. Il y avait deux autres *Cavalliero's* à pied, tenant ferme la queue des chevaux, courant avec eux ou s'arrêtant avec eux, chacun agitant une grande cape de soie rouge pour effrayer ou plutôt exaspérer le taureau pendant que d'autres, également à pied, lui lardaient sournoisement de leurs dagues les flancs et les fesses.

L'agilité de ces combattants à pied est incroyable. Quand la bête furieuse fonçait sur l'un d'eux, ils sautaient de côté et se mettaient hors de danger. L'un d'eux, saisissant une des cornes du taureau, toléra d'être traîné un moment avant de lâcher sa prise, lui donnant pendant ce temps plusieurs coups de couteau ; ensuite, se laissant tomber, se redressa en un instant, et s'échappa. Mais un petit nègre fut même plus hardi. Il se dressa sur la route du taureau qui courait avec une extrême furie, et je pense qu'il était sur le point d'être soulevé quand il fit un bond sur le cou du taureau et sauta sans encombre par-dessus lui.

Lors de cette fête ou chasse, on abattit dix-huit taureaux, et chacun avec quelque forme de cruauté gratuite. On planta des épées dans certains qui portaient des pétards¹⁶ dont le feu et le crépitement étaient encore plus affolants

16 « *Squibs and crackers* » : un couple fréquent dans la langue (« *Hudibras et Swift* » dans Johnson, *Dictionary of English Language*, 1765).

que la blessure. Un des plus féroces sauta par-dessus la barrière d'une loge juste au-dessous de la mienne, et je m'attendais à quelque malheur, mais les Portugais sont très habitués à de tels accidents, et les gens de cette loge eurent tôt fait de quitter leurs sièges, certains se jetant eux-mêmes dans l'arène par-dessus la barrière et d'autres par-dessus les cloisons des loges voisines. On chassait ensuite avec de nombreuses épées le taureau embarrassé dans les bancs.

Le dernier taureau fut cependant bien près de venger tous les autres sur le chevalier écarlate et son cheval. Il les renversa tous deux dans un choc terrible ; et n'eussent été les pommeaux sur ses cornes, le cheval pour le moins eût été vilainement encorné. Cheval et chevalier étaient à un doigt d'être piétinés, lorsque l'autre chevalier donna au taureau un grand coup à travers le cou, pendant que tous les autres combattants à pied enfonçaient leurs dagues les uns dans sa gueule et d'autres dans ses yeux. Le cheval se releva, courut effrayé parmi la foule, en jetant plusieurs à terre, tandis que son malheureux chevalier, qui n'avait pas gagné grand chose par sa chute, répandait ses jurons et ses malédictions sur le cheval, le taureau et sur lui-même.

258

Ainsi s'acheva le massacre de ces nobles animaux, un massacre encouragé tout au long par le plus scandaleux des tumultes, et conclu par une approbation universelle, sous un tonnerre d'applaudissements.

Quel effet ces spectacles cruels (donnés presque chaque dimanche, m'a-t-on dit) peuvent-ils avoir sur les mœurs et la religion de ce peuple, je laisse le dire à de meilleurs spécialistes que moi. Ils me paraissent en tout cas parfaitement bestiaux et indignes de chrétiens. Ils jouissent toutefois de la sanction des lois du pays ; et le gouvernement qui les autorise et les régleme doit avoir pour agir ainsi des raisons qui dépassent mon entendement. Aussi, au lieu de céder à la tentation de blâmer ce qui me semble blâmable, permettez-moi de m'en tenir aux faits, et de rapporter un incident qui interrompit pour une demi-heure environ cet horrible divertissement.

Le septième ou huitième taureau venait tout juste d'être abattu et traîné dehors et l'homme de faction à la porte des taureaux allait en introduire un autre, quand les spectateurs du rez-de-chaussée, du côté opposé au mien, se levèrent tous ensemble et, au milieu des cris les plus horribles, descendirent précipitamment dans l'arène, courant autour de la place comme des insensés.

Ce désordre soudain emplit l'assemblée de terreur, et bien peu avaient pu garder leur sang-froid. Tous désiraient savoir de quoi il s'agissait, mais au milieu des cris d'une telle multitude on n'aurait pas reconnu le bruit d'une cataracte. Le roi, la reine, la princesse et dom Pedro levaient les mains, les éventails et la voix, à en juger par l'ouverture de leurs bouches, mais un temps considérable s'écoula avant qu'on pût entendre un mot sur l'origine d'une agitation aussi violente. Enfin l'impatience de cette curiosité universelle fut satisfaite, quand

le bruit circula que là où le tumulte avait commencé, certains avaient crié « Tremblement de terre, tremblement de terre ! »

En un pays dont les habitants gardaient encore à la mémoire les effets d'un tremblement de terre¹⁷, il ne faut pas s'étonner si un tel cri, qui s'éleva de plusieurs endroits à la fois, pouvait être terrifiant, et si ceux qui l'avaient entendu, sans s'accorder un instant de réflexion, sautèrent par-dessus les barrières pour éviter d'être écrasés par la chute de l'édifice.

Le fait est cependant que personne n'avait senti la moindre secousse d'un tremblement de terre. Le cri avait été organisé par une bande de *pickpockets* pour jeter les gens dans la confusion et se créer une occasion de voler. Le plan réussit à merveille. Beaucoup d'hommes perdirent leurs mouchoirs et de nombreuses femmes leurs capes, pour ne rien dire des épées, montres, colliers et boucles d'oreilles.

Monter un tel coup et l'exécuter avec tant d'assurance me sembla une prouesse aussi brillante que celles de l'*Orlando*. J'eus souvent à Londres l'occasion d'admirer l'audace et l'intrépidité des *pickpockets* britanniques, et je les croyais les plus adroits de toute la création¹⁸. Mais qu'on ne me parle plus d'eux ! Ils ne sauraient supporter la comparaison avec les héroïques *pickpockets* de Lusitanie.

Il va sans dire qu'après avoir appris la vraie cause de ce désordre, toute l'assistance se rassit paisiblement ; la plus grande partie, ceux qui n'en avaient pas été victimes, riaient de l'astuce des filous et de voir qu'un nouveau taureau avait été lâché dans l'arène.

A Journey from London to Genoa [...], London, T. Davies, 1770, t. I, p. 86-94.

Richard Twiss : Lisbonne en 1772

Le tremblement de terre qui avait détruit la ville (1^{er} septembre 1755) avait soulevé en Europe émotion et interrogations philosophiques. Dirigée par le futur marquis de Pombal, la reconstruction de la ville sur la Baixa, selon un plan géométrique, après le « désastre de Lisbonne » avait toutefois été menée rapidement, sans pour autant faire disparaître toutes les ruines.

Lisbonne est encore à peu près dans l'état de destruction causé par le tremblement de terre de 1755. Quoiqu'on y construise journellement de nouveaux édifices, un grand nombre de rues sont encore embarrassées par les ruines¹⁹ ; cette vue

17 Le tremblement de terre du 1^{er} novembre 1755 et le raz-de-marée qui le suivit avaient détruit la ville. La lettre de Baretti est datée du 31 août 1760.

18 Leur réputation est bien établie dès la fin du XVI^e siècle au moins : voir la riche note de W. Rye à son édition de P. Hentzner, *England as seen by foreigners [...]*, London, R. J. Smith, 1865, p. 268, n. 123.

19 La reconstruction ne sera achevée qu'après 1850.

me rappelle l'état déplorable où j'avais vu Dresde, après la désolation où le feu et la rage des ennemis l'avaient plongée pendant la dernière guerre. Lisbonne est bâtie sur sept collines rapides. Les rues sont pavées de petites pierres pointues, qui les rendent presque insupportables pour les gens à pied ; elles ne sont point éclairées, de sorte qu'un étranger ne saurait y marcher de nuit sans péril ; peu de jours après mon arrivée, un Italien fut assassiné et dépouillé au milieu des ruines de cette ville.

La cinquième partie des habitants, à peu près, sont nègres et mulâtres ; la plupart des maisons n'ont que deux ou au plus trois étages, sans autre cheminée que celle de la cuisine ; elles sont construites de marbre bâtard, et garnies de balcons de fer ; les rez-de-chaussée ont des contrevents de bois ; et l'architecture en général en est assez mauvaise.

260

On bâtit actuellement plusieurs rues parallèles, dont quelques-unes se coupent à angles droits, vers le quartier de l'ancien palais royal, qui a été renversé par le tremblement de 1755. La principale de ces rues s'appelle *Augusta*. On a élevé des marchepieds garnis de poteaux des deux côtés ; les maisons neuves ont quatre à cinq étages. On vient de bâtir aussi une *exchange*, ou bourse, avec des portiques, où les marchands s'assemblent. Ce bâtiment fera face à une belle place carrée où sera élevée une statue équestre du roi. Le piédestal sera d'une seule pierre, qu'on a amenée de deux lieues de Lisbonne avec huit paires de bœufs. L'arsenal, qui n'est pas achevé, sera très considérable ; on y emploie des criminels, attachés avec des chaînes aux pieds, à amener des pierres, du mortier et autres matériaux. Le marché aux poissons n'en est pas éloigné ; il est supérieur à ceux de Hollande ; on n'y voit ni morue ni saumon, mais en échange, un grand nombre d'espèces de poissons inconnus dans nos mers. Les habitants de Lisbonne qui veulent manger des morues les font venir de Porto à charge d'hommes, qui font le trajet en quatre jours par des chemins de traverse. Chaque morue revient à un moydor. Le *john dory* et le *mulet rouge* sont plus grands que dans les mers d'Angleterre. J'ai vu ici de grandes anguilles de mer, et de raies qui avaient sept pieds de la tête à la queue. Près de ce marché se trouve celui des légumes, où l'on vend aussi des fruits, des tortues, des singes, des perroquets et d'autres oiseaux du Brésil.

Voyage en Portugal et en Espagne fait en 1772 et 1773, Berne, Société typographique, 1776, p. 1-5.

SIXIÈME CHAPITRE

L'Europe centrale, terre d'Empire

INTRODUCTION

Quand ils parcourent cet espace, les voyageurs des XVI^e-XVIII^e siècles rencontrent une civilisation (urbaine surtout) qui a maîtrisé les rigueurs d'un climat froid et humide, des idiomes de la famille linguistique germanique et des entités politiques qui appartiennent au Saint-Empire ou ont affirmé leur indépendance ; parmi ces dernières, les républiques helvétique et néerlandaise. Si la Suisse ne représente guère, pour les voyageurs de l'époque considérée, qu'un lieu de transit ou de rencontres, la Hollande est d'abord le petit pays qui a bravé avec succès la puissance espagnole et s'est détaché d'elle. Ils y observent un esprit d'entreprise et un vif intérêt pour les avancées technologiques, agricoles ou industrielles, qui engendrent rapidement la prospérité économique et un vaste empire commercial et colonial. Ils approuvent la soumission du clergé au pouvoir politique, la relative tolérance qui soutient l'industrie du livre et la vie intellectuelle dans de jeunes universités (Leyde). Ils sont séduits enfin par sa propreté, ses villes bien protégées, actives et animées, le pittoresque de ses spectacles urbains, tout en notant avec l'abbé Coyer (voyage de 1769) que les Hollandais « mettent la campagne dans leurs villes », et avec Voltaire, qu'Amsterdam « donne à la fois le spectacle de la mer, de la ville et de la campagne » (*Siècle de Louis XIV*, chap. II). Voir M. Van Strien-Chardonneau, « La Hollande vue par les voyageurs français (1750-1795) », *XVIII^e Siècle*, 22, p. 269-289 et C. D. Van Strien, *British travellers in Holland during the Stuart Period* (Leiden, E. J. Brill, 1993).

À l'exception des décennies sombres de la guerre de Trente ans et de ses séquelles, l'Allemagne est, entre 1500 et 1800, un pays bien fréquenté des voyageurs, fut-ce à titre de passage obligé. Territoire majeur de la *Mitteleuropa*, elle est aussi une étape du Grand Tour ; plaque tournante du commerce avec l'Italie et les pays du Nord européen, elle compte des villes prestigieuses : l'Augsbourg des Fugger, la Mayence de Gutenberg, la Wittenberg de Luther. Mais cet empire est fragmenté : villes libres, provinces-états, micro-cours et principicules (autant d'occasions de rencontres aristocratiques toutefois), un éclatement aggravé par le schisme religieux. Au total, un *puzzle* politique qui peut aussi bien piquer les curiosités que désespérer par sa complexité. L'Allemagne constitue un terrain d'expériences viatiques plutôt qu'un sujet de discours et les livres qui la placent au centre de leur propos ne sont pas légion. Eux-mêmes grands voyageurs, les Allemands sont très diversement jugés par

leurs visiteurs : même s'ils s'accordent à leur prêter une rude simplicité, c'est pour hésiter entre deux images classiques, celle des vertueux Germains de Tacite et celle des incivils Sarmates d'Ovide. À l'âge de l'humanisme et de la Réforme, l'Allemagne attire étudiants et théologiens ; au XVIII^e siècle, ces pèlerinages sérieux ont cédé la place à des divertissements plus mondains, mais sans que les sujets qui passionnent l'Europe des lumières en soient exclus : le voyage de James Boswell illustre bien cette attitude.

LES PAYS-BAS

Federico Badoero : les Hollandais

L'ambassadeur vénitien Federico Badoero est, avec le Florentin Luigi Guicciardini (*Description des Pays-Bas* [1564], trad. française par F. de Belleforest, Anvers, Imprimerie de C. Plantin, 1581), un des meilleurs connaisseurs des Pays-Bas du milieu du XVI^e siècle.

Ces provinces regorgent d'hommes qui exercent tous les arts utiles. Le plus grand nombre sont les tisserands : dans la seule Hollande, il se fait pour 800 000 écus de toile. La fabrication des tapisseries, dont on s'occupe en différents endroits, s'élève à une somme presque égale, et les draps de toute espèce qui s'exportent valent beaucoup plus encore. C'est aussi, on le sait, un commerce très considérable que celui des menues marchandises, qui a lieu avec l'Espagne et les Indes [et il rapporte plus de 300 000 écus].

Les Belges excellent plus qu'aucune autre nation à peindre le paysage et les animaux. Ils paraissent nés pour la musique, dans laquelle ils possèdent des compositeurs du mérite le plus éminent¹. Ils ont de très habiles chirurgiens ; mais la médecine ne fleurit pas également chez eux, parce que les jeunes médecins n'ont pas coutume d'accompagner les anciens dans leur pratique. Ils sont pourtant grands connaisseurs des simples ; mais ils n'en comprennent pas bien les vertus, et ils ne savent pas les mélanger. [...]

Quant à l'assistance aux offices divins, nulle part ailleurs on ne voit plus de dévotion. Ils font des aumônes et des processions presque tous les dimanches dans leurs églises ; ils ont beaucoup de confréries, et dans chaque maison se trouve un autel. Il existe toutefois parmi eux un grand nombre de luthériens et d'anabaptistes². La Gueldre en est tout infectée. Il y en a beaucoup dans le Brabant, et surtout à Anvers ; mais ils sont plus nombreux encore dans la Hollande et l'Artois. Pour cette hérésie, ils sont condamnés à périr par le feu ; mais ils peuvent se racheter de cette peine en se rétractant, et alors on leur coupe

1 Même observation chez L. Guicciardini : « Les Belges sont les vrais maîtres et restaurateurs de la musique » (*Description des Pays-Bas*, trad. Belleforest, éd. cit., réimpr. de 1609, p. 36, qui énumère les principaux musiciens des Pays-Bas).

2 La secte fondée par Th. Münzer avait trouvé de nombreux adeptes en Hollande ; après la mort du réformateur (1525), l'un d'eux, Jean de Leyde, poursuivit la résistance, s'emparant de Münster pour y fonder une communauté théocratique. La ville capitula en 1535 et Jean de Leyde mourut sous la torture l'année suivante.

la tête. Une chose notable en cela est que, quoique la froidure du climat rende les habitants timides, lorsque, pour des délits, ils sont condamnés à une mort même infâme, ils y marchent avec un rare courage.

266



Ill. 12. « La fille hollandaise », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Ils sont assez sobres, quant au manger ; mais ils s'enivrent tous les jours, et les femmes elles-mêmes³, bien que cela leur arrive beaucoup moins souvent qu'aux hommes. Elles passent le temps qui leur reste, après leurs occupations ordinaires, à danser, à faire de la musique et à chanter. Elles sont presque toutes

³ Tout en notant que les hommes des Pays-Bas sont quasiment tous « adonnés à trop boire », L. Guicciardini estime au contraire que les femmes y sont sobres (*Description des Pays-Bas*, éd. cit., p. 37). Il les décrit également « fort gentilles, courtoises et gracieuses [...], promptes à parler » mais gardant « sévèrement le devoir de leur honnêteté » (*ibid.*).

débauchées, par suite de la cupidité démesurée qui les possède. Et cet amour de l'argent est aussi le vice dominant des hommes : c'est pourquoi non seulement ils s'appliquent à en gagner par tous les moyens, et même en exerçant les métiers les plus vils, mais encore ils se montrent en cela pleins d'adresse et de subtilité.



Ill. 13. « La fille flamande », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Ils s'habillent beaucoup plus richement qu'aucun autre peuple de delà les monts, mais sans noblesse. Les vêtements des femmes sont fort convenables. Ils ont pour habitude de faire la cuisine une seule fois pour toute la semaine, et leurs mets sont si communs qu'il serait difficile de vivre plus mesquinement. En revanche, il n'y a de si pauvre homme qui n'ait sa maison bien meublée. En toute chose, ils visent plutôt à l'économie qu'à l'éclat, générateur de dépense. La propreté de leurs maisons est très grande. Ils n'ont pas honte de recevoir souvent des politesses, sans les rendre. Les marques d'affection ont peu de prise sur eux ;

et quand dans une discussion ils croient avoir raison, ils s'irritent tout aussitôt, et ils ont une telle persistance dans la colère, qu'il est bien difficile de les calmer.

Ils dissimulent ce qu'ils ont de biens. Ils sont facétieux, et ils ne se retiennent pas, pour faire rire, de dire des choses déshonnêtes en présence de leurs filles non mariées. La crainte de l'infamie ne règne point généralement parmi eux : car beaucoup d'individus qui ont été condamnés par la justice pour leurs méfaits, sont amicalement reçus dans la compagnie d'un chacun, et l'on voit des jeunes gens épouser de vieilles femmes, même après qu'elles ont mené une vie débauchée, parce qu'elles leur apportent de l'argent. Les hommes, dans les maisons et par les rues, ont pour coutume de s'entretenir avec les femmes des autres, et même de les baiser sans façon⁴ ; les jeunes personnes ne demandent, pour sortir, la permission ni à leur père ni à leur mère. Il est bien vrai qu'on dit qu'entre eux tout se passe en conversations.

268

À cause de l'ivrognerie des hommes, les affaires de commerce et une foule de négoce divers, de même que les soins du ménage, sont abandonnés aux femmes ; de sorte qu'on peut dire, au blâme de cette nation, que ce sont les femmes qui exercent le gouvernement, ou que ceux qui gouvernent sont sous leur autorité. [...] Leurs enfants sont de belle apparence et bien vêtus, mais ont de vilaines manières. Les gens de Zélande dépassent de beaucoup les Portugais en vanité et, pour la cupidité, sont presque les égaux de ceux de Carinthie ; mais on tient ceux du Hainaut pour plus intelligents que les autres. À Louvain se trouve le centre universitaire de ces provinces, moins célèbre pour ses statuts, ses institutions ou ses cours que pour avoir compté parfois jusqu'à cinq mille étudiants.

Si l'on excepte les peuples de Hollande et de Frise, qui sont d'une grande et forte complexion, les habitants sont généralement de stature moyenne. Les femmes sont petites et maigres ; elles ont la peau blanche, la mine enjouée et attrayante ; mais celles de Gueldre et de Frise paraissent de race sauvage. La vie commune ne dépasse pas cinquante ans. Le nombre des malades est considérable ; les uns souffrent des entrailles, d'autres ont la goutte : ce qui provient de l'inclémence du ciel et de l'insalubrité des eaux et de l'air. Le peuple est pauvre et misérable ; mais la classe un peu supérieure est riche en marchandises, plus peut-être qu'aucune autre qui soit dans l'Occident⁵.

F. Badoero, dans *Relazioni degli ambasciatori veneti*, éd. E. Albèri, Firenze, 1839-1863, série I^{re}, t. III ; trad. L.-P. Gachard, *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, Bruxelles, C. Muquardt, 1856.

4 Sur le baiser à la servante dans les hôtelleries hollandaises, voir P. Hentzner, *England as seen by foreigners [...]*, London, R. J. Smith, 1865, Préface.

5 Littéralement, à l'Ouest comme au Nord (*in ponente e sotto la tramontana*).

Toujours attentif à la table (*the diet*) des provinces qu'il parcourt, F. Moryson propose une vision très contrastée des pratiques alimentaires des Hollandais, et sa description s'enrichit d'une comparaison implicite avec celles de leurs voisins anglais et allemands.

Le beurre est chez eux le premier et le dernier plat présenté sur la table ; ils en font toutes leurs sauces et c'est pourquoi ils sont plaisamment appelés par les étrangers becs beurrés. Ils sont friands de viandes blanches et les paysans boivent du lait au lieu de bière. Hommes et femmes commercent de ville en ville avec leurs bateaux, emportant pour leur alimentation du fromage et du beurre en boîte, ce qui leur vaut semblablement d'être appelés boîtes de beurre par les étrangers. Rien n'est plus ordinaire que de voir des citoyens riches et importants assis sur le pas de leur porte (même si elle donne sur la place du marché), tenir et manger un gros morceau de pain beurré avec une collation de fromage. Ils jettent dans des poêlons de petits morceaux de viande mélangés à des *racines* et de petits morceaux de graisse, indifféremment, et ils le font souvent bouillir à nouveau, en faisant leur plat principal pour la semaine, y ajoutant selon le besoin des morceaux de viande, de *racines* ou de graisse, et ce plat est appelé vulgairement hoche⁶. Ils se nourrissent beaucoup de *racines*, que les garçons des riches dévorent crus avec un morceau de pain, quand ils jouent en courant dans les villes. Ils consomment beaucoup d'aliments frais, servent rarement des plats salés, si ce n'est à l'occasion des fêtes, pour inviter à boire. Ils n'ont pas de broches pour rôtir la viande, mais la cuisent dans un poêlon de terre comme dans un four, ou la font bouillir ; et ces plats devenus froids, souvent ils les réchauffent et les servent à table, comme je l'ai vu dans une auberge : entré dans la cuisine, je ne voyais rien qui fût apprêté pour le souper, mais aussitôt qu'il a été annoncé, j'ai vu une longue table pourvue de tous ces mets souvent réchauffés, fumants à l'extérieur, mais froids à l'intérieur. L'excellence de ce peuple pour les plats cuits au four, notamment pour la venaison, est passée en proverbe. Mais à ma connaissance, ces provinces n'ont ni cerfs, ni daims enclos dans des parcs, ni daims mâles ou femelles courant dans les bosquets de La Haye⁷ ; s'il y a quelques lapins près de Leyde, sur le rivage sablonneux de la mer, ils sont tenus pour bons et agréables à manger, mais ne suffisent pas aux habitants de la région. Même ailleurs, ils ne sont pas friands de lapins, soit parce qu'ils sont rares ou que la viande n'en est pas savoureuse. Ils mangent tôt le matin, avant même le lever du

6 Le hochepot (*hutsput*) : ragoût que les Hollandais venaient de l'inventer à l'occasion du siège de Leyde (1573).

7 Sur La Haye et ses environs, voir *Osservazioni nel viaggio di Francesco Belli*, Venezia, Pietro Pinelli, 1632, « Relation de l'ambassadeur de Venise aux États de Hollande », puis en France et les extraits de cet ouvrage dans M. Guglielminetti, *Viaggiatori del Seicento*, éd. M. Guglielminetti, Torino, UTET, 1967, p. 442-448.

jour, et la nappe est mise quatre fois le jour par de nombreux serviteurs, mais ils ne leur présentent que du fromage et du beurre, à deux ou trois reprises. Ils font bouillir tous leurs aliments dans de l'eau de pluie, conservée dans des citernes. Ils tiennent pour des mets délicats les champignons et les cuisses de grenouilles, que les jeunes gens attrapent pour offrir comme friandises à leurs maîtresses. J'ai vu dans certaines villes une centaine d'huîtres vendues huit ou douze, voire vingt ou trente stivers⁸. Ils préparent le poisson frais de rivière avec du beurre, plus qu'il n'en faut, et les poissons salés savoureusement avec du beurre et de la moutarde. Ils ne mangent pas à prix fixe, mais à l'addition, comme ils font dans les villages et dans les plus pauvres auberges, où ils pèsent le fromage quand on l'apporte sur la table et quand on l'enlève, ils paient au poids ; et j'ai connu des soldats qui introduisaient une balle chargée dans le fromage, de sorte qu'il pesait à peine moins que lorsqu'on l'avait apporté, ce qui trompait l'hôte. Mais dans les meilleures auberges, on mangera à l'ordinaire, gentilshommes et gens de condition inférieure à la même table, et au même tarif.

270

Les auberges sont très spacieuses et les villes nombreuses, à peine distantes l'une de l'autre de huit milles environ, et les possibilités de se loger si fréquentes qu'ils pendent à la porte des enseignes (on n'en use pas ainsi en de nombreuses villes d'Allemagne, Danemark, Pologne, Écosse et Irlande, où les auberges sont seulement connues par réputation). Je fus grandement étonné qu'en dépit de cette enseigne les obligeant à loger les étrangers, moi-même étant en bel équipage, on me refusa en plusieurs occasions le logis en ces auberges : je me tins pour méprisé et insulté tout net. Dans la jolie ville de Leyde, qui ne manque pas de belles auberges, on me refusa en six endroits un logis que j'obtins difficilement en un septième, et j'en déduisis qu'ils n'accueillaient pas volontiers les Anglais. Je ne l'attribuai pas à leur nature inhospitalière mais à la licence de nos soldats qui, peut-être mauvais payeurs ou dévergondés, avaient mérité cette mauvaise réputation : de quoi je ne peux en pareil cas blâmer les Anglais, mais plutôt l'injuste loi de leur pays qui, donnant tout aux aînés qui vivent paresseusement à la maison, jette leurs frères cadets en des guerres ou des dangers où ils seront prêts à tout, ce qui conduit infailliblement les natures les plus ingénieuses à mal faire. En raison des fortes taxes (notamment sur les vins), la dépense des voyageurs est accrue de beaucoup, car les extorsions égalent ou dépassent la valeur des choses pour lesquelles on les subit. Et bien qu'un homme boive de la bière, moins chère et sujette à une moindre imposition que le vin, il doit comprendre que ses compagnons boivent à leur aise ; et quand il est lui-même plus sobre que jamais, sa bourse doit pourtant contribuer à leur intempérance. Après le souper, les voyageurs s'assoient autour du feu et passent

8 Le stiver équivaut à un penny.

quelque temps joyeusement, buvant à frais communs⁹ et réchauffant leur bière pour la faire mousser ; toutefois ils ne passent pas souvent la nuit à boire et avec tel excès que le font les Allemands.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre II, chapitre III, p. 97-98.

John Evelyn à Leyde

J. Evelyn entreprend en 1641 de visiter la Hollande (juin à octobre). Il la découvre à Dordrecht le 23 juin, séjourne à La Haye, Rotterdam et Amsterdam, puis arrive à Leyde, fameuse pour son université. Les jeunes Anglais sont nombreux à poursuivre des études en Hollande ; ils y trouvent des maîtres prestigieux, un milieu ouvert sur la pratique et moins formaliste qu'à Oxford, mais aussi un enseignement qui, vers la fin du siècle, privilégiera les applications utilitaires au détriment du pur savoir (C. D. Van Strien, *British Travellers in Holland during the Stuart Period*, Leiden, E. J. Brill, 1993, p. 198-201).

Le 28 août, j'allai voir leurs écoles et collèges, qui n'ont rien d'extraordinaire. Je fus inscrit par le Recteur Magnifique d'alors qui d'abord me demanda en latin où j'étais logé dans la ville, mon nom, âge, lieu de naissance, et à quelle Faculté je me destinais. Enregistrant ensuite mes réponses dans un livre, il me fit faire un serment selon lequel j'observerais tout le temps de mes études les statuts et ordonnances de l'université, avant de me délivrer un papier qui m'exemptait de frais d'inscription ; pour tous ces notables privilèges et la peine de la rédaction, il accepta un billet d'un rix-dollar¹⁰. C'était le fameux doyen Heinsius¹¹, que j'avais tant désiré voir, tout comme l'imprimerie et la boutique des Elzevirs, réputés pour l'élégance de leurs caractères et de leurs éditions répandues dans toute l'Europe. Je visitai aussi leur Jardin des simples, très bien fourni en effet de plantes exotiques, si le catalogue que me présenta le jardinier était bien un registre digne de foi. Mais parmi toutes les raretés du lieu, j'eus grand plaisir à voir leur École et Théâtre d'anatomie, ainsi que le dépôt annexe, très bien pourvu de curiosités naturelles : notamment de toutes sortes de squelettes, de la baleine et l'éléphant à la mouche et l'araignée ; cette dernière est un objet d'art très délicat, et un chef-d'œuvre de la nature, qui permet que les os (si je puis les appeler ainsi) puissent être séparés des parties mucilagineuses d'un animal aussi menu. Ici est le squelette d'un homme à cheval, d'un tigre, et d'autres créatures étranges : des peaux d'hommes et de femmes tannées et tendues sur des cadres, deux belles momies entières, des poissons, des coquillages, diverses urnes ; une

⁹ L'usage de « payer à l'anglaise » a d'abord été pratiqué dans les Pays-Bas.

¹⁰ Un « rix-dollar » valait 48 stivers, soit autant de pences, donc quatre shillings.

¹¹ Daniel Heinsius (vers 1580-1655). C'est, en fait, le 6 septembre qu'Evelyn s'inscrit à l'université, en mathématiques et histoire.

image d'Isis gravée en bois, très ancienne et de grandes dimensions, un grand crocodile, la tête d'un rhinocéros, une otarie, une torpille, de nombreuses armes d'Indiens, des curiosités venant de Chine et d'Extrême-Orient. Il serait absolument impossible de toutes les mentionner ou de faire attention à chacune d'elles. Mais je ne saurais oublier ce couteau qui nous fut montré et qu'on avait récemment, par une incision à son flanc, extrait des intestins d'un Hollandais ivre, après que le stupide gaillard l'eut avalé, alors que, tentant de se faire vomir, il s'en était chatouillé la gorge avec le manche, et l'avait laissé glisser de ses doigts dans l'estomac. On l'en avait retiré par l'opération de cet adroit chirurgien dont le portrait était conservé dans cette collection avec celui de son patient¹², tous deux vivant encore lors de mon passage en Hollande.

The Diary, éd. E. S. de Beer, Oxford, Clarendon Press, 1955, t. I, p. 53-54.

Demeurées dans le giron espagnol après la formation des Pays-Bas indépendants, les provinces de la future Belgique sont un peu délaissées par les voyageurs des XVI^e-XVIII^e siècles. Secrétaire du cardinal d'Aragon lors de son ambassade de 1517-1519, Antonio de Beatis est un de leurs meilleurs observateurs. Juillet-août 1517 : il visite la Belgique.

Bruxelles est une très grande et belle ville ; partie en plaine et partie sur une hauteur, elle est la capitale du Brabant. Nous y avons vu l'hôtel de ville, avec une haute et grosse tour, face à une place spacieuse pavée de petites pierres comme on en trouve partout ici, et qui sont vraiment très belles. Ce palais est si grand qu'on peut aisément s'y déplacer à cheval ; il possède trente-six fontaines, dont certaines arrivent à mi-hauteur de la tour. Sur la place est une très belle fontaine, et on en compte 350 dans toute la ville, selon le bourgmestre qui, remplacé chaque année, est le premier magistrat de toutes les villes de la Haute comme de la Basse Allemagne. On y voit encore le palais du Roi catholique, où naquit le roi Philippe, son père¹³ ; il contient une salle grande et spacieuse, où l'on joute sans selle quand le temps est trop mauvais pour jouter dehors sur la grande place en face du palais. À côté de celui-ci est un grand parc avec des cervidés et d'autres animaux, et un jardin qui consiste en un très grand labyrinthe avec beaucoup de chambres et des allées larges de plus de deux pas et hautes de douze paumes, plaquées et tressées très étroites par certains rejets qui naissent dans le bocage, avec un feuillage comme celui

12 Il s'agit d'Andreas Grünheide de Grünenwald. L'opération, la première de son genre, eut lieu le 9 juillet 1635 par Daniel Schwab (note dans *The Diary*, éd. cit., p. 54).

13 Philippe le Beau, père de Charles Quint et duc de Bourgogne (1482-1506).

des noisetiers, mais plus lisse et plus brillant, et vraiment beau à voir. On y trouve encore un beau jeu de paume avec ses demi-toits inclinés tout autour en dedans, sous lesquels et par-dessus les murs on jette les balles, parce que le jeu se trouve en contrebas et peut ainsi être vu de beaucoup de personnes. On y joue avec des raquettes, et assez bien. Nous vîmes aussi le palais de monseigneur de Nassau¹⁴, situé en hauteur, bien que proche de la place où se trouve celui du Roi catholique lui-même. Ce palais est assez grand et beau, dans le style allemand tel qu'on l'a vu et qu'on le pratique dans l'une et l'autre Allemagne. Il a une grande cour, de nombreuses chambres, une belle façade, des panneaux le recouvrent partout ; on y trouve des chambres aussi bien que des salles qui vont jusqu'à la hauteur des voûtes, et des panneaux de chêne gracieusement ondulés en forme de couronne, comme nous le dirons plus loin. On y voit de beaux tableaux, entre autres un Hercule et Déjanire¹⁵ nus, de grande taille, et l'histoire de Paris et des trois déesses parfaitement représentée. Il y a ensuite quelques toiles bizarres, imitant les mers, les cieux, les bois, les campagnes et mille autres choses, sorties d'une coque marine, d'autres où défèquent grues, hommes et femmes, noirs et blancs en diverses postures et manières, choses si plaisantes et si fantastiques qu'il est absolument impossible de les décrire à qui n'en a pas connaissance¹⁶. Dans d'autres chambres, nous avons observé un mécanisme secret très ingénieux : dans un coin, une niche soigneusement fabriquée et décorée dans le bois dont j'ai parlé plus haut, qui servait également à dissimuler une porte donnant dans l'autre chambre, si bien qu'une personne non avertie n'aurait jamais pensé qu'il y avait là une porte. Il y a encore une grande chambre avec un lit large de 34 empan et long de 26¹⁷, avec des chevets à la tête et aux pieds, des draps et une couverture blanche, dont nous apprîmes que ledit seigneur l'avait fait faire parce qu'il se plaisait à donner de nombreux banquets, voir ses hôtes ivres et, quand ils ne tenaient plus sur leurs jambes, à les jeter sur ce lit. Nous vîmes encore une magnifique cuisine, au milieu de laquelle était une grande cheminée coupée au milieu par un mur haut de deux mètres, permettant de faire aisément du feu des deux côtés en même temps. Le pape Léon fait fabriquer seize tapisseries, principalement en soie et en or, dont on dit qu'elles iront à la chapelle Sixtine

14 « Nassau » : Henri III, comte de Nassau, stathouder depuis 1515.

15 Sans doute le tableau de Jan Gossaert (« Mabuse »), 1517, actuellement au Barber Institute de Birmingham. Voir la note d'Ernst Gombrich, « The earliest description of Bosch's *Garden of Earthly Delights* », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 1967, p. 403-406, réimpr. dans *The heritage of Apelles*, London, Phaidon, 1976, p. 80 et reprod. fig. 197.

16 On aura reconnu *Le Jardin des délices* de Jérôme Bosch, actuellement au Musée du Prado (*ibid.*, p. 79-80 et fig. 186 sqq).

17 Il pouvait, selon Albrecht Dürer, qui l'a vu en août 1520, contenir cinquante personnes (*Journal de voyage dans les Pays-Bas*, éd. Charles Narrey, Paris, Renouart, 1866, p. 100).

du palais apostolique de Rome¹⁸ ; chacune coûte deux mille ducats d'or. Nous allâmes à l'endroit où l'on y travaillait pour y voir, achevée, la pièce où le Christ remet les clefs à saint Pierre, qui est très belle ; le cardinal tient qu'elles seront parmi les plus belles de la chrétienté. La ville a plus de huit mille feux, et les archiducs aimaient autrefois à y résider, ses eaux étant bonnes et son air frais, à cause du relief montueux, et le gibier y abondait.

31 juillet. Après dîner, nous quittâmes Bruxelles pour Gand, qui est à dix lieues ; et nous trouvâmes à trois lieues de Bruxelles un village appelé Asche, qui est au comte de Nassau, et deux lieues plus loin une bien belle ville nommée Aalst, située en Brabant et appartenant au Roi Catholique.

Le cardinal et sa suite séjournent ensuite à Gand et à Bruges. Après Calais, ayant quitté les Flandres, A. de Beatis esquisse un panorama de la province.

274

La Flandre est toute plate et, depuis Bruxelles, qui est, je l'ai dit, en terrain partiellement montueux, je ne crois pas avoir trouvé de villes avec des fontaines, bien que nous ayons vu plusieurs fleuves. Ils se servent généralement de puits, et l'eau de ceux qui se trouvent au bord de la mer, en Hollande et dans l'île de Zélande est douce et à demi salée. Ils se servent de charrettes comme en Haute Allemagne. Les villes sont très propres et pour la plupart de belle apparence avec leurs rues, leurs places et leurs églises, et beaucoup de maisons possèdent un jardin avec des herbes, des roses, des œillets et quantité de lavande ou nard. Faute de raisin, ils font grand usage de la groseille à maquereau ; et bien qu'ils aient planté beaucoup de treilles dans les jardins et les rues, aux portes des maisons elles ne donnent pas de fruits, ou si elles le font, ils sont tardifs et manquent absolument de saveur naturelle : je parle des sauvages, car il n'y a pas de raisin, parce qu'ils ne peuvent parvenir à maturité. La plupart des maisons ont des façades de bois et le reste des murs fait de briques comme en Haute Allemagne ; mais à Anvers, Malines, Bruxelles, Gand, Bruges et d'autres bonnes villes, on voit beaucoup de maisons bâties entièrement de brique, et bien construites, et celles de bois sont si ingénieusement faites que, loin d'offenser la vue, elles la délectent. Pour les boiseries et moulures des chambres, portes, fenêtres et tout ce qui est fait de bois, ils se servent de chêne, de la couleur de l'ambre, clair et moiré comme du camelot ; il est robuste et se travaille très bien. Les lits sont de duvet, moins grands qu'en Haute Allemagne, décorés en haut et sur les flancs de motifs en chêne, bien sculpté et ajouré. Il est bien vrai qu'en Haute Allemagne comme en Flandre, on sculpte fort bien la pierre et le bois, bien qu'en la première, il n'y ait pas de chêne. Quoique l'Italie en possède, il ne ressemble pas à celui

¹⁸ La première série a été transférée de la Chapelle Sixtine au Musée du Vatican (voir *Travel Journal*, trad. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979, p. 95, note 2).

de Flandre qui, bien que porté par eau depuis la Russie et les montagnes, ne se travaille nulle part aussi bien qu'en Flandre, surtout pour faire certaines armoires très belles qu'on voit dans les chambres. Comme nous l'avons vu, toute la côte, ainsi que les rivières et les canaux qui y aboutissent, sont sujets au flux et reflux de la mer. Les toits sont généralement couverts de petites tuiles de pierre noire provenant des bords du Rhin, qui font une couverture vraiment belle et délicate, de la couleur du plomb. En Allemagne comme en Flandre, les églises sont généralement en voûte, avec les corniches et nervures les plus variées qu'on puisse imaginer. Et on trouve partout des clochers hauts et pointus et de belles cloches. Les horloges vont de douze en douze heures, commençant à midi ; et avant que sonnent les heures, pour avertir les gens, quelques petites clochettes égrènent des motets à trois voix bien concertées ; souvent, elles sonnent aussi les demi-heures. En Allemagne et en Flandre, comme dans tous les pays du septentrion, la nuit est en été une heure plus brève qu'en Italie. Dans toutes les églises de Flandre, il y a des chandeliers dans le chœur et des lutrins bien ouvragés, ainsi que de très nombreux autres ornements d'autel et de chapelle en cuivre. Du même métal on fait des chaudrons, des marmites, des casseroles et toutes sortes d'instruments de cuisine ; il vient d'Angleterre, d'où on l'extrait en grande quantité et l'on en fait grand négoce et marchandage. Ils ont beaucoup de vaches et de moutons, et de beaux pâturages, mais peu de chèvres. Les vaches sont beaucoup plus grandes que celles d'Allemagne, rarement rouges, le plus souvent tachetées de noir et de blanc, certaines toutes noires, d'autres avec des taches mouchetées si jolies qu'on ne saurait désirer davantage chez un tel animal. La laine des moutons est semblable à de la soie. Et ils font de bons fromages, l'un d'eux ressemblant au *raviggiuolo*¹⁹, non quand il est frais, mais quelques jours plus tard ; ils ont aussi un autre fromage vert très apprécié, fait comme en Haute Allemagne, à ce que nous pûmes comprendre, du suc de plusieurs herbes aromatiques, et très piquant. Chevaux et juments sont grands, surtout en Hollande.

Outre leur propreté corporelle et vestimentaire, ils sont si soigneux de ne pas salir le sol de leurs maisons que dans toutes les pièces, vous trouvez un linge pour essuyer vos pieds, et qu'ils répandent du sable sur le sol. Quand les femmes accouchent d'un enfant mâle, elles le font savoir en attachant un mouchoir au heurtoir de la porte extérieure (toutes en sont pourvues) ; et tant qu'elle n'est pas retournée à l'église au terme de quarante jours (ainsi qu'on le fait en Italie), si quelque malfaiteur ou criminel se présente, eût-il tué un millier d'hommes, il s'y trouve en sûreté, et la justice ne peut en aucun cas se saisir de lui. Dans toute la Flandre, on trouve beaucoup de choux, surtout cabus ; en Hollande, certains

19 « *Raviggiuolo* » : fromage frais, de chèvre ou de brebis.

sont si gros, dit-on, qu'un seul suffit à charger un homme ; en Flandre comme en Allemagne, on en fait ample provision, assaisonnés de sel, et en hiver, alors que tout le pays et sous la neige, on les mange apprêtés de diverses manières. Toutes les femmes portent généralement sur la tête un très fin voile de Hollande ou de Cambrai. Leurs jupes très serrées laissent voir toutes leurs formes, et sont le plus souvent de serge noire, qu'elles portent sur un autre jupon ; et quand elles vont à leurs besognes, elles relèvent les pans avant et arrière, les attachant à un certain fermoir qu'elles portent à cet effet à la ceinture. Elles sont généralement grandes et très agiles, de carnation vive, blanche et rouge, sans aucun fard, fucus, apprêt et artifice. Elles portent des bas bien ajustés avec des pantoufles hautes de deux doigts, un manteau court couvrant seulement les épaules ; d'autres plus vieilles portent de longues capes plissées sur la tête avec une dentelle sur le devant, assez semblables à l'habit de nos femmes de Bari. Les matrones et nobles dames portent également de longues capes de serge noire fermées dans le dos, comme les religieuses italiennes du troisième ordre : certainement un bel habit, parfaitement convenable. On ne peut nier toutefois que tant en Allemagne qu'en Flandre, les femmes, à cause du beurre ou de la bière, ont toutes de mauvaises dents (leur haleine en revanche est bonne, parce qu'elles sont en bonne santé et digèrent bien) ; et si l'une d'elles a de bonnes dents, elle peut bien se dire belle par-dessus toutes les autres. En Flandre comme en Allemagne, la consommation abondante de beurre et de produits laitiers engendre de nombreux lépreux, qui vivent hors des villes, comme en Italie.

Ils se servent, en guise de charbon, d'une sorte de terre qui s'y trouve en grande quantité, et qui brûle très bien²⁰. Bien que le vin y soit plus cher qu'en Allemagne, chaque auberge en a, du rouge comme du blanc. De la bonne viande, beaucoup de poulets et de lapins, mais peu de perdrix et de faisans. N'ayant pas d'huile, sinon de noix, ils accommodent toute leur nourriture avec du beurre. Monseigneur avait deux cuisiniers, dont l'un allait toujours devant avec le fourrier pour faire les préparatifs ; ni lui ni sa suite n'usaient d'assaisonnements du pays, bien qu'ils en aient fait l'essai à deux reprises, pour la viande et le poisson : ils ne leur plaisaient pas comme ceux de France, où l'on a mille manières plus savoureuses de les préparer. En de nombreuses villes, les maisons, faites de pierre et de brique, ressemblent, pour leurs cheminées, fenêtres et portes, à celles d'Italie plutôt que d'Allemagne. Toutefois, pour ne pas perdre d'espace, les escaliers sont tous en colimaçon, mais bien construits. Et tant en Allemagne qu'en Flandre, il n'est pas de petit hameau de paysans qui ne dispose, pour connaître l'heure en l'absence de soleil, d'un cadran muni de roues et contrepoids comme une horloge, bien qu'il ne sonne pas ; et chacun d'eux

²⁰ La tourbe.

a une église digne de ce nom. Leur lin, qu'il soit de Hollande ou de Cambrai, est toujours fin, et travaillé le plus souvent dans les couvents de femmes, très nombreux. Leur chanvre ne ressemble pas à celui d'Italie, car il a la finesse de notre lin, et ils en font un autre tissu qu'ils appellent demi-hollande, plus grossier et moins large, et réservé à l'usage domestique. Toute la Flandre produit de tels tissus, bien que les plus beaux et le plus grand nombre viennent de Hollande, et en prennent donc le nom. À noter toutefois que si le lin et le chanvre n'étaient importés de Russie, Prusse et autres pays étrangers, les leurs ne représenteraient qu'une faible part de leur production. C'est avec de l'eau claire qu'ils les rendent si blancs, les suspendant à des tendeurs, les trempant et retrempant jusqu'à ce qu'ils se débarrassent en séchant d'une eau claire et froide. Ils récoltent le lin et le chanvre très verts, pour les faire mûrir dans des eaux stagnantes et putrides. Quand elles les coupent, les femmes vont en foule dans les rues, empêchant avec le lin les voyageurs de lier les étriers et les écrivains aux jambes, ne les lâchant pas tant qu'ils n'ont pas fait présent de quelque argent avec lequel, quand elles auront fini de couper et préparer le lin, elles célébreront entre elles leur triomphe.

Bien que presque tous les Flamands sachent parler français, leur langue maternelle est beaucoup plus douce que celle des Allemands, dont ils diffèrent par tant de mots qu'ils ne peuvent bien se comprendre. Les bières de ce pays sont meilleures que celles d'Allemagne, et ils en produisent de grandes quantités. Le nombre des moulins à vent est infini. Ils ont beaucoup de griottes, des prunes, des poires, des noix et des noisettes, toutes sortes de très bons poissons de mer, des moules noires et des huîtres petites, mais très tendres, abondance de poissons de rivière, surtout de l'esturgeon et du saumon, du froment, du seigle et de l'avoine en quantité, et d'autres légumes (sauf des pois chiches). Le dix août, le blé et l'avoine n'étaient toujours pas mûrs. Depuis notre entrée en France, nous avons à peine eu une journée sans pluie et violentes rafales de vent, si bien que leur juillet et août nous ont semblé être un novembre de Rome ; et à la vérité, si nous n'avions pas eu cinq ou six jours de chaleur à Spire, trois avant et trois après la Saint-Jean, si extrême et excessive, insupportable de jour comme de nuit, et bien pire que celle que nous avons connue en Italie, le reste du temps nous n'avons pas souffert de la chaleur. Les gens sont bons et aimables dans la Haute comme dans la Basse Allemagne. Et surtout très honnêtes : auriez-vous abandonné dans leur maison tout l'or du monde, ils n'y toucheraient pas. Les auberges y sont parmi les meilleures et les femmes tenues en telle estime qu'elles commandent, tiennent les comptes et s'occupent de tout : acheter au marché de la place, vendre la marchandise et exercer publiquement tous les arts, c'est l'affaire des hommes comme des femmes. La fréquentation des églises est si forte qu'il n'y a pas un jour, même ouvrable, où elles ne soient pas pleines à l'heure des

offices, et dans les nefs comme dans les bas-côtés et les chapelles, on trouve des bancs avec dossier, comme ceux des écoles publiques ; beaucoup sont privés et leurs propriétaires seuls peuvent s'y asseoir. Dans les églises, on ne voit personne se promener et encore moins se divertir comme on le fait en Italie. Beaucoup de femmes y sont responsables des autels et gardiennes des saintes reliques, ce qui n'est pas à recommander, mais se peut expliquer par la grande dévotion du sexe féminin et la nature confiante de ce peuple. Dans toutes les églises paroissiales, on dit quotidiennement au moins deux messes chantées, pour le saint du jour et pour les morts, et on chante chaque soir le salut. Et dans chaque église, il y a une infinité de servants de dix à douze ans. Les prêtres sont longtemps à dire leurs messes, ce en quoi ils diffèrent beaucoup de ceux d'Italie ; ils les célèbrent si bas que personne ne les entend, et ils ne font pas dire les répons par les servants ni par personne d'autre. À la fin de chaque messe, ils proposent de l'eau bénite à tous les assistants.

278

Itinerario [...] (1517), dans Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...],
éd. Ludwig Pastor, Briggau, Herder, 1905, p. 116-122.

L'ALLEMAGNE

LA NATION ALLEMANDE

Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie

Fynes Moryson (voyages de 1591-1595)

On comparera le témoignage de Moryson aux impressions de Montaigne (1580), qui n'a traversé que le sud de l'Allemagne pour se rendre en Italie.

Érasme assure que les aubergistes d'Allemagne sont sordides, c'est-à-dire vils et souillons¹ ; je les dirais plutôt grossiers, arrogants et revêches. Quand vous entrez, vous devez saluer l'hôte, et tenez vous heureux s'il vous le rend. Vous devez boire avec lui et le respecter en tout point. Votre équipage, vous devez le laisser dans la salle à manger, parce qu'il y sera plus en sûreté ; et si vous désirez ôter vos bottes, il vous faut le faire dans la même salle, et les y laisser. Vous devez attendre l'heure du repas, car ils n'ont aucun égard pour qui désire l'avancer ou la prolonger. Vous devez vous satisfaire de ce qui vous est présenté, et ne rien réclamer pour votre propre compte. La note demandée, vous devez payer sans protester, car il est rare qu'un aubergiste trompe ses clients, étrangers ou non, et il ne rabat jamais un demi-penny de ce qu'il a demandé. Sur la table est une cloche (notamment dans toute l'Allemagne du Nord) par laquelle il appelle les domestiques au service ; et à Nuremberg une petite clochette est pendue sous la table, et s'il juge que quelqu'un parle trop librement d'amour ou de sujet semblable, même si c'est fait par jeu, elle sert à faire se souvenir un homme sage de son erreur. En Allemagne du Nord, après souper, il conduit ses hôtes dans une chambre à plusieurs lits, et si quelqu'un n'a pas de compagnon, ils lui en donnent un. Enfin, tout doit être désiré et imploré, comme si les hôtes étaient traités gratuitement, car l'aubergiste pense que vous lui êtes redevable de votre entretien sans obligation de sa part.

1 Dans le colloque *Des auberges (Diversoria)*, 1523, Bertulphe, qui a été bien traité dans une auberge lyonnaise, se plaint, par contraste, de la rusticité de l'accueil qui est fait aux voyageurs en Allemagne : accueil maussade, « poêles surchauffés », lenteur du service, propreté douteuse de la literie comme des clients, etc. (voir traduction et annotation par J.-Cl. Margolin dans l'anthologie collective *Érasme*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1992, p. 305-315).

Par toute l'Allemagne, on couche entre deux draps de plume (sauf en Suisse, où l'on a un lit dessous soi et couvertures de laine). Pour leur douceur et légèreté, ces lits de plume sont très confortables, car chaque soir en hiver, les domestiques sont appelés dans le poêle chaud, où cette plume est entreposée, et ils séparent le duvet des pennes, ne prenant que le plus doux pour faire les lits. La couche inférieure est grande et large, celle de dessus étroite et plus molle, on dort entre les deux été comme hiver. Ce type de logis ne serait pas incommode en hiver si on dormait seul et s'ils ne vous imposaient en chemin un compagnon de nuit ; un côté est alors exposé au froid, puisque le drap supérieur est étroit, et ne peut donc envelopper tous les deux, laissant l'autre côté ouvert au vent et aux intempéries. Mais l'été, ce type de logement est déplaisant, car il vous maintient en sueur perpétuellement de la tête aux pieds. Dans les villages et en de nombreux endroits de Saxe, les voyageurs n'ont pas lieu de se plaindre de cette contrariété, car tous sans exception, riches et pauvres, ivres ou à jeun, sont logés dans la paille avec les vaches, et il arrive souvent que celui qui en se couchant avait sous la tête un oreiller de paille le retrouve au réveil souillé ou brouté par les vaches. En fait, quand ils ont des lits, je recommande aux voyageurs d'emporter leurs propres pantalons de lin, car les draps ne sont que rarement ou jamais nets. Qu'ils s'avisent bien, s'ils souhaitent offrir un pourboire au serviteur pour qu'il leur montre le meilleur lit, quand le marché est conclu, qu'ils ne pourront pas entrer nus dans ce lit, bien que peut-être le serviteur l'ait jugé très pur et propre : je l'ai souvent vu par expérience. J'observai une fois, très amusé, les attentions spéciales que les domestiques avaient pour moi dans l'espérance d'une récompense : ils me conduisirent à un lit avec des draps propres, comme ils disaient, où l'un d'eux me jura mordicus que personne n'y avait couché que sa propre mère, qui était une vieille commère de quatre-vingts-dix ans. Ces serviteurs d'auberges attendent de tous les passagers un pourboire², comme s'il leur était dû, et le demandent effrontément, comme s'ils y avaient droit, que le voyageur veuille ou non, ce qu'ils font grossièrement en Allemagne du Nord en leur offrant une chope à boire au départ, et plus civilement au sud, où les servantes offrent un petit bouquet à chaque hôte. Cela est propre aux Allemands : personne ne sert plus impoliment, personne n'attend une récompense avec plus d'aplomb.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre II, chapitre III, p. 84-85.

2 Trait confirmé par Grataroli, *De regimine iter agentium [...]* (1561), éd. E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 73, n. 1.

James Boswell (1764)

Lors de son Grand Tour, James Boswell, fils d'un Lord écossais, voyage avec son domestique Jacob et découvre en Allemagne une hôtellerie qui a conservé certains traits des siècles précédents.

De Berlin à Brunswick

Samedi 4 août. J'avais beaucoup hésité sur le mode de voyage. J'estimais que louer une voiture ou des chevaux m'aurait coûté très cher et je ne tenais pas à me trouver en compagnie de marchands ou de leurs clercs. Je pris donc des places dans le *Postwagen*. M. Hübner me vit monter et me mettre résolument en route. Le *Postwagen* est une survivance de la barbarie des mœurs. Ce n'est qu'une grande charrette, très haut perchée sur roues, qui tressaute prodigieusement. Elle n'est pas couverte et a trois ou quatre planches de bois blanc en travers, qui servent de sièges. C'est de cette manière que voyagent les Allemands, de nuit et de jour.

De Halle à Leipzig

Vendredi 3 octobre. Je partis à neuf heures, et j'eus un voyage désagréable, par de mauvaises routes jusqu'à Leipzig, où j'arrivai à la nuit. J'y découvris de hautes maisons comme à Édimbourg et retrouvai quelques-unes de mes vieilles impressions à voir des familles vivant les unes sur les autres. L'hôtel Wappler, où l'on m'avait envoyé, n'avait pas de chambre pour moi. Ils me trouvèrent toutefois un logis dans une maison privée, chez Gabriel, barbier dans la rue Peter. Comme c'était une période de foire, la ville était pleine³. Il me fallut payer un ducat par jour pour me loger avec mon domestique. Les gens étaient très civils et du meilleur genre. J'eus pour dormir une alcôve humide, mais une très belle chambre. Je demandai donc à Jacob d'étendre mon lit sur le plancher de la chambre et je dormis tout habillé, avec une bonne courtepointe sur moi, ma tête reposant sur un oreiller disposé sur une de mes malles. L'opération fut toutefois exécutée après que les braves gens de la maison furent couchés, car je ne voulais pas les heurter en leur faisant savoir que je ne pouvais souffrir leur dortoir. C'est, par quelque côté, de la bienveillance.

De Cassel à Marburg

Samedi 27 octobre. Il y avait avec moi dans le *Postwagen* un serviteur français, une fripouille, un chien impudent. Ce soir-là, je soupai néanmoins avec lui et mon domestique. Telles sont mes rustiques manières dans mes voyages en

3 Important carrefour commercial dès le xv^e siècle, Leipzig avait trois foires annuelles. Boswell arrive lors de la foire de la Saint-Michel, qui durait quinze jours.

Allemagne. Je couchai aussi avec eux sur la paille. C'était terrible. La chaleur d'un poêle en fer rendait la paille moisie et l'air chaud, ce qui, joint à la respiration d'un bon nombre de gens qui n'étaient nullement de l'espèce la plus propre, rendait la chambre tout à fait abominable. Je ne pouvais pas dormir. Détail désolant : dans une *Stube*, ou chambre commune d'auberge allemande, on est obligé de dormir avec une chandelle de suif ou une grossière lampe allumées. J'eus recours au valet d'écurie, et trouvai une place dans le fenil, où je dormis bien malgré le froid.

282

Me voici, dormant dans une auberge allemande
Où je fais pénitence de mes péchés,
Car je suis accablé d'un millier de mouches,
Qui battent et bourdonnent autour de mon nez et de mes yeux.
Un patron pataud a le fauteuil rembourré.
Il parle à peine, mais dévisage furieusement.
Pressé de partir, je n'ai pas dîné,
Et me voilà avec bœuf froid et méchant vin,
Et dans cinq minutes, ou un peu plus,
Je m'étendrai sur la paille humide pour y ronfler.

Dimanche 28 octobre. Dans l'après-midi, nous avons été débarrassés du Français, et j'arrivai avec Jacob à Marburg, une grande ville. J'étais hors service. Je ne savais que faire de mon existence. Je me couchai entre deux couettes⁴ et me résignai à mon destin.

Boswell on the Grand Tour [...], éd. F. A. Pottle, London, Heinemann, 1953,
p. 48-49, 120-121, 155-156.

Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table

Fynes Moryson

Ayant acquis, au cours de ses longs séjours en ce pays une connaissance extensive de l'Allemagne de son temps, Moryson est sur ce sujet le témoin le mieux informé, le plus digne de foi.

Le froid excessif qui règne dans la plus grande partie de l'Allemagne fait que pour y remédier, au lieu de feu⁵, ils se servent de poêles, qui sont des pièces ou des chambres ayant un fourneau de terre placé au milieu ; il peut être chauffé

4 « *Featherbeds* » : lits de plume.

5 Moryson pense sans doute à des cheminées.

avec une petite quantité de bois, réchauffera ceux qui viennent du froid, et les fera suer s'ils s'approchent du fourneau. Pour chasser le froid et retenir la chaleur, ils gardent les portes et fenêtres bien fermées. De la sorte, non seulement ils reçoivent des gentilshommes dans ces poêles, mais aussi permettent à des rustres sentant le bouc de se tenir près du poêle jusqu'à ce qu'ils transpirent et que leurs vêtements mouillés soient secs, endurant que leurs petits enfants montent sur leurs petits tabourets qui sont près de là et fassent leurs besoins dans ce poêle fermé et brûlant (que le lecteur excuse cette rudesse de langage comme j'ai supporté la mauvaise odeur). Il faut croire que ces mauvaises odeurs, jamais évacuées par l'entrée d'air frais, devraient émousser l'esprit et quasiment boucher les esprits de ceux qui fréquentent les poêles. Quand j'entrai pour la première fois dans un de ces poêles, cette chaleur inhabituelle me souffla sur les jambes, comme si un serpent s'était enroulé autour d'elles et me rendit la tête engourdie et lourde ; mais quand j'en eus fait l'essai, la coutume devint une seconde nature et ma santé ne fut jamais meilleure qu'en de tels endroits.

Cette intempérance de l'air explique qu'on trouve difficilement du laurier en Allemagne et qu'en basse Allemagne, près de Lübeck, ils tiennent le romarin dans la maison en des pots de grès remplis de terre, comme ailleurs on conserve les précieux fruits du sud ; ils ne peuvent toutefois garder ce romarin (quand il pousse bien) plus de trois ans sans qu'il se fane. C'est aussi pourquoi on ne trouve pas en Allemagne les fruits de l'Italie ; il n'y a qu'à Prague que j'ai vu quelques orangers protégés dans des cruches pleines de terre, exposés à la chaleur les jours d'été, retirés ensuite à l'intérieur des maisons, où ils étaient choyés à la chaleur artificielle. Et j'ai vu les mêmes fruits pousser à l'air libre en été dans le jardin de l'Électeur palatin à Heidelberg ; mais en hiver on élevait autour d'eux un habitacle, avec un fourneau comme un poêle. Ces arbres ne produisaient toutefois aucun fruit venant à maturité, alors qu'à Londres et en de nombreux endroits d'Angleterre plus septentrionaux que ces régions d'Allemagne, nous avons des cantaloups et abondance d'abricots poussant dans des jardins, et qui pour la quantité et la qualité ne sont guère inférieurs aux fruits de l'Italie. Ce froid explique aussi qu'à Meissen (où ils plantent des vignes) et dans les parties les plus élevées d'Allemagne de ce côté des Alpes (où ils en font du vin), les raisins et le vin soient excessivement aigres. Seuls les vins du Neckar et de la rive gauche du Rhin sont bons dans leur genre, mais râpeux et ils échauffent peu l'estomac.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre II, chapitre III, p. 77.

L'alimentation des Allemands est simple, et très modeste, si vous mettez à part leur intempérance de boisson. Ils ne sont nullement dépensiers, mais plutôt économes dans leurs ustensiles et articles de ménage ; ils se contentent

d'un morceau de viande et de pain, avec provision de boisson et ne manquent pas de bois pour chauffer leurs poêles. En général, puisqu'ils n'affectent pas d'imiter les étrangers, mais se contentent de leurs propres commodités, se distinguant dans l'art et l'industrie de fabriquer des ouvrages à la main, ils drainent aisément à eux et retiennent les monnaies étrangères. Les villes libres ont toujours un an de réserves de vivres déposés dans les magasins publics, pour servir de nourriture familiale aux habitants, pour le cas où la ville devrait subir un siège. Ils servent habituellement à table des choux crus, qu'ils appellent *Kraut*, et de la bière (ou du vin comme friandise), bouillie avec du pain, qu'ils appellent soupe. En Allemagne du Sud, ils servent de plus du veau ou du bœuf en petites quantités, mais au Nord ils remplacent la viande par du bacon et de grands *puddings* secs, savoureux et agréables, et en guise de plaisanterie, ils disent proverbialement « Kurtz predigen, lange worsten », c'est-à-dire sermons brefs et longs *puddings*⁶. Parfois ils servent aussi des poissons séchés, des pommes ou des poires d'abord séchées puis préparées très savoureusement avec de la cannelle et du beurre. Ils ont beaucoup de sauces, souvent aigres, et qui soulagent l'estomac ébranlé par l'excès de boisson. C'est pourquoi en Allemagne du Sud la première gorgée est d'ordinaire du vin d'armoise et le premier plat de petites lamproies (qu'ils appellent *Neun Augen*, comme ayant neuf yeux) servies avec du vinaigre blanc ; et quand on est en voyage, on boit d'ordinaire le matin un peu de *Brantwein* (c'est-à-dire leur eau-de-vie) et mange un morceau de *Pfefferkuchen* (c'est-à-dire de pain de gingembre)⁷ qui est vendu aux portes de la ville. Pour les viandes rôties, ils ont une sauce délicate à mon goût, faite de cerises gorgées d'eau et talées, dont le jus devient épais comme de la marmelade, mais qu'ils dissolvent pour le servir à table dans un peu de vin ou de semblable liquide. Et ils ont dans leurs étangs et rivière telle abondance de poisson frais qu'ils n'en veulent pas manger s'il ne le voient à la cuisine, et ils le préparent savoureusement, usant d'ordinaire à cet effet de graines d'anis, surtout pour les petits poissons ; on en trouve une espèce très délicate appelée *smerling*⁸, dont je mangeai en Prusse, d'abord étouffés puis trempés dans du vin ; comme ils sont très petits, j'en mangeai soixante pour dix-neuf groschen. Pour préparer et conserver la sauce aux cerises ci-dessus, ils cueillent une variété de cerises noirâtres, en retirent les queues et les jettent en un grand chaudron de cuivre mis sur le feu, jusqu'à ce qu'elles commencent à devenir chaudes, puis les transvasent dans un plus petit chaudron au fond troué, et les pressent avec leurs mains, si bien que les

6 Tout indique que le *pudding* de Moryson est une saucisse (*Wurst*).

7 Notre pain d'épices.

8 *Cobitis aculeata*, gobies ou loches épineuses.

peaux et les noyaux restent dans le chaudron, cependant que le jus coule par les trous dans un autre récipient.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre II, chapitre III, p. 81-82.

John Taylor

Au terme de son séjour en Allemagne, postérieur d'une vingtaine d'années à celui de Moryson, J. Taylor entreprend de décrire the *diet* de ce pays ; mais le parti pris de dénigrement restreint beaucoup l'intérêt documentaire de son propos.

Mais pour conclure le tout, je veux parler du fameux traitement de table, de l'excellente cuisine et de l'agréable hébergement auxquels nous avons eu droit en Allemagne. Et d'abord, pour notre confort, après avoir eu beaucoup de mal à trouver une chambre, nous couchions chaque nuit tous ensemble dans la paille, une excellente litière qui nous dispensait honnêtement d'emporter nos draps ; à souper, nous étions environ douze autour d'une table carrée si large que l'on pouvait à peine se serrer la main d'un bout à l'autre. On commençait avec un demi boisseau de chou cru, coupé et haché menu, arrosé de graisse de bacon rance en guise d'huile, un plat qu'il fallait finir avant d'obtenir autre chose. Ensuite venait, je crois, un boisseau de pommes bouillies avec du miel, les pommes étant cuites avec la peau, les pépins, la tige et tout. Pour troisième plat, cent goujons récemment pêchés, peut-être, quoique salés comme s'ils avaient été marinés pendant trois ans, ou s'ils étaient allés deux fois aux Indes orientales, bouillis avec les écailles, les entrailles et tout, et enfouis dans du gingembre comme de la sciure, un brochet frais aussi salé que de la saumure, bouilli dans du lait insipide, avec une livre d'ail. Tel était le style ordinaire de notre alimentation ; et si nous leur demandions pourquoi ils salaient leurs plats aussi déraisonnablement, la réponse était que leur bière ne se boirait pas si leurs plats n'étaient pas salés à l'extrême.

Si l'on critique ou semble ne pas prendre goût à leur nourriture bestiale, on est en danger d'être jeté dehors et de coucher dans la rue. Et en conclusion, quand le dîner ou souper est terminé, Monsieur l'hôte s'approche, avec une addition salée à leur fantaisie, qui résonne à l'oreille comme un épilogue discordant après une mauvaise pièce ; ils disent qu'il nous faut payer, que leurs paroles sont irrévocables (comme chez les anciens rois de Perse) et que nous n'avons pas à nous interroger ni à leur demander pourquoi l'addition est si lourde, mais seulement à payer sans récriminer, pas même pour un demi-quart de penny.

All the Works of John Taylor [...], London, for James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire)/London, The Scolar Press, 1973, p. 98-99.

Dans cette ville [Hambourg], je me trouvai avec six étrangers, tous voyageurs, et nous allâmes dîner tous ensemble à une même table, chacun ayant ouvert son havresac rempli de victuailles (car qui n'emporte pas ses provisions pourrait être forcé de jeûner en maints endroits de ce pays). Mais je veux faire voir comment ces gens paient de retour une amabilité. Qui avait du pain et une boîte de beurre salé, qui du bacon cru, qui du fromage, qui des harengs saurs, qui du bœuf séché ; quant à moi, j'avais apporté de Hambourg trois côtes de bœuf rôties et d'autres provisions. Là-dessus, nous avons tout sorti comme des violoneux et (pour la plupart) mangé comme des porcs, car chacun mangea ce qui était à lui, personne n'offrant à son voisin un morceau de ce qu'il avait. Je coupai pour chacun un morceau de mon rôti ; mon guide me dit qu'ils ne le prendraient pas bien, car ce n'est pas l'usage du pays. J'essayai, et les trouvai disposés à accepter tout ce qui était bon, si bien que je compris que leur réticence à accepter quelque chose d'un autre procédait de ce qu'ils ignoraient l'art d'offrir.

286

Ibid., p. 86.

Fynes Moryson : les mariages

Avant la fête, un jeune homme en bel appareil, avec écharpes et plumes, se met en route, parcourant les rues à cheval pour inviter les hôtes, aidé en cela d'un jeune garçon à pied qui court devant lui afin de lui faire savoir que les intéressés sont là, avant qu'il ne descende de cheval pour leur lancer soit une proclamation collective, soit des invitations personnelles et préparées. Ce jeune homme, avec deux garçons d'honneur, sert la fiancée toute la journée, portant des torches devant elle partout où elle va, et de même, deux autres garçons d'honneur, chacun avec une torche en main, conduisent solennellement les danses. Dès que le dîner est achevé, ils dansent le plus souvent dans la maison où se tient la fête, mais ailleurs (comme à Wittenberg et si la maison ne dispose pas de grandes salles), après le dîner, le fiancé, la fiancée et tous les hôtes vont à pied, en grande pompe, du lieu de la fête à l'hôtel public du Sénat. Ils y passent l'après-midi à danser et boire, avant de se rendre de là au souper, avec pareille pompe, mais sans leurs manteaux, qu'ils renvoient à la maison quand ils commencent à danser. Tous les gens de la ville, hommes ou femmes, ou tous les étudiants n'ayant pas été invités peuvent venir danser avec eux.

Les hommes sont rangés d'un côté de la salle, et les femmes de l'autre, et les garçons d'honneur amènent et présentent les femmes aux hommes pour qu'ils dansent avec elles. Mais en ces danses ils n'usent aucunement d'art ; tous les présents (ou autant que la surface de la salle peut en contenir) et tout le monde, docteurs, sénateurs, jeunes gens, garçons, et femmes, jeunes et vieilles, jeunes

filles et fillettes dansent tous ensemble en un large cercle tout autour de la salle. Dans les danses lentes, que nous appelons mesurées, ils ne suivent pas la musique avec des pas composés comme nous faisons, en avant, en arrière ou de côté, mais marchent tout uniment par la salle avec plus de gravité qu'il n'en faut : une variété de danse qu'ils appellent à propos *Gang*, c'est-à-dire marche. Dans les danses que nous appelons gaillardes, de mouvement vif, qu'ils appellent *Lauf*⁹, ils ne dansent pas avec des pas mesurés, et des manières modestes ou plus fières, comme nous faisons, mais jettent franchement une jambe en l'air, puis l'autre, et sautent ainsi par la salle, d'une telle vigueur qu'ils font trembler les chambres les plus solides et menacent de les jeter à bas. Ils ont encore neuf autres sortes de danses. Je me rappelle que la fiancée perdit dans la danse son anneau de mariage et peu après, trébucha et tomba, accidents qui attristèrent ses amis, comme un présage de mauvais augure.

Parfois, quand ils dansent dans leurs maisons particulières, quelques hommes et femmes dansent en bon ordre pendant que les autres boivent à leurs tables, car il faut danser, ou boire, ou quitter la compagnie. Ayant été parfois invité à ces fêtes, j'avoue avoir été heureux d'échapper à la boisson en prenant part à leurs danses, car tout étranger peut y figurer sans beaucoup d'étude. Quand un homme invite une femme à danser, il prend gentiment son bras sous le sien, et ainsi de l'autre, puis l'embrasse modestement ; parfois, lors de rencontres moins solennelles, les hommes poussent des cris de joie inarticulés, prennent les femmes par la taille, et quand ils dansent le galop dont j'ai parlé, les soulèvent parfois si haut qu'elles montrent plus que ce que la décence permet. Si une femme refuse de danser avec un homme, il le prend pour une offense, à tel point qu'un jeune homme ayant donné une claque sur l'oreille à une jeune fille qui lui avait refusé une danse et étant traîné pour ce fait devant un juge de Haute Saxe, elle se trouva déboutée¹⁰, car il ne lui avait fait aucun mal, mais elle lui avait fait honte, comme à un infâme qui ne méritait pas de danser avec elle. Souvent les jeunes filles prièrent les hommes avec qui elles dansent de les remettre, lorsqu'ils seront las de la danse, à quelques autres qui leur plaisent. Car les hommes étant souvent fatigués, et les femmes jamais lasses, les hommes de bonnes manières offrent leurs femmes à d'autres, comme une grâce qu'ils leur font.

Je trouvai très étrange qu'au mariage des plus riches comme des plus pauvres, ils fassent une collecte ou offrent de l'argent en cadeau aux mariés (ce qu'on ne fait chez nous que pour les plus démunis) ; plus ils sont riches, plus il faut leur donner parce qu'ils invitent leurs égaux qui sont capables de largesse, alors que les pauvres invitent des gens de leur condition, et que souvent ils dépensent

9 « *Lauf* » : saut. En fait, courante ou galop ?

10 « *The young man was dismissed, as having done her no wrong* ».

pour la fête autant qu'ils reçoivent en cadeaux. Me trouvant invité au mariage de la fille d'un citoyen de Leipzig, dont la fortune était estimée à plus de quarante mille florins d'or, j'observai que, pour se rendre à l'église, les hommes allaient en bon ordre devant, suivis des femmes, et qu'ils en sortaient dans le même ordre, cependant que le fiancé restait à la grille intérieure pour saluer les hommes, et que la fiancée faisait de même avec les femmes. Après souper tous, sans exception, venaient offrir leurs cadeaux en bon ordre, le fiancé assis à la table accompagné de quelques hôtes de marque et d'amis, cependant que les jeunes gens dansaient dans une autre salle jusqu'à ce que leur tour soit venu d'offrir, et j'observai que personne ne donnait moins d'un dollar, ce qui représentait une belle somme d'argent.

Moryson note aussi que les cadeaux reçus sont vite dépensés lors des invitations qu'ils recevront pour de semblables mariages ; les noces se font, on l'a vu, dans des édifices publics (certaines villes, comme Heidelberg, n'admettant pas plus de quarante invités), mais aussi dans les maisons particulières (pas plus de deux tables).

Quand la fille vient d'une autre ville, le fiancé va à sa rencontre, bien accompagné de cavaliers, entouré de deux invités de marque, dont le principal honore la jeune fille et sa suite d'un long discours, auquel fait réponse le chef de sa compagnie. Et bien qu'ils soient des bourgeois et non des gentilshommes, les deux cortèges sont cependant précédés d'une sonnerie de trompettes. À Leipzig, je vis un fiancé précédé de dix-sept cavaliers, qu'il suivait en voiture avec ses principaux amis, et semblablement dix-sept cavaliers derrière eux. À Wittenberg, pour la même occasion, le premier officier du duc avec quelques cavaliers, tous portant des foulards, allaient devant, suivis du fiancé, un docteur chevauchant entre deux jeunes barons alors étudiants à cette université, que suivaient neuf cavaliers ; et pendant plusieurs milles ils allèrent à la rencontre de la fiancée et de sa suite : neuf voitures et six cavaliers. Elle était précédée de trompettes, mais elles ne jouèrent pas, car le duc électeur de Saxe souffrant d'une maladie dont il mourut quelques jours après, le fiancé refusa d'être accompagné de trompettes.

Parfois, lors des fiançailles qui se font à l'église, après qu'on s'est accordé sur le montant de la dot, la fiancée reçoit un anneau qui, le jour venu, deviendra l'anneau de mariage du jeune homme. Ce jour-là, les Luthériens allument souvent des torches en plein midi.

Shakespeare's Europe. A Survey of the condition of Europe at the end of the 16th century, éd. Charles Hugues, London, s.n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967, extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College, p. 326-329.



Ill. 14. « L'Allemande » et « Le bourgeois allemand »,
dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habits*, 1567

Fynes Moryson : les divertissements

Moryson s'intéresse aux distractions populaires des Allemands, tout comme son compatriote Dallington le fait, dans ces mêmes années 1590-1600, aux passe-temps préférés des Français : danse et jeu de paume¹¹.

Traitant de leurs passe-temps et exercices, Tacite écrit que les Germains d'autrefois, quand ils étaient très sobres, jouaient aux dés aussi sérieusement que s'ils exécutaient des ouvrages d'importance, prenant des risques si imprudents de gain et de perte que pour leur dernière chance ils auraient joué leur liberté sur un coup de dés¹². Münster, un Allemand pourtant, confirme qu'ils perdaient au jeu leur liberté au point de s'obliger à être vendus comme esclaves. Mais pour ma part, tant que j'ai vécu parmi eux, je n'en ai jamais vu jouer aux dés en privé ou dans les maisons publiques, je n'ai jamais vu faire usage de tables de jeu, bien que j'aie visité la plus grande partie de l'Allemagne

11 Voir, pour ces derniers, E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs [...]* (1995), Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 119-122.

12 « *De libertate ac de corpore contendant, victus voluntariam servitutum adit* » (*De Germania*, §24).

et qu'on ait dit que ces jeux étaient çà et là connus, mais peu en usage. J'ai vu jouer aux cartes à Meissen et ailleurs, mais très rarement et seulement pour le vin, jamais pour de l'argent ou de gros enjeux. Leurs cartes diffèrent beaucoup des nôtres, et sont toutes peintes à l'intérieur, avec au milieu un faisceau de bâtons courts au lieu de nos clubs, et des cercles ronds peints à la place de nos carreaux, etc., et le dos en traits noirs et épais comme nos croisillons. Je ne les ai jamais vues dans les auberges ou les tavernes¹³, mais seulement en quelques maisons particulières.

290

Selon ce que j'ai pu observer, tout leur plaisir et passe-temps semble consister à passer la journée à boire, tant en privé que dans les tavernes, et à danser sans modération lors des fêtes publiques et surtout dans les tavernes. Aux Jours gras, je les ai vus courir à cheval par les rues et les places des marchés avec des gaules à la main, usant de nombreuses ruses pour faire tomber l'autre. De même, par temps de neige et de grand froid, ils ont des luges, faites comme une chaise, sur laquelle s'assoit le conducteur, et un petit siège plus bas sur lequel il assoit sa maîtresse entre ses jambes, la luge étant traînée par un cheval harnaché de nombreuses clochettes. Avec ces traîneaux, j'ai vu souvent faire de petits voyages sur la neige et la glace. Mais le plus souvent ils montent dessus comme en triomphe par les rues des villes et, arrivés aux places où se tiennent les marchés, ils leur font faire la roue en tours rapides et courts, avec un grand risque de chutes. Le conducteur est déshonoré si sa maîtresse a le malheur de tomber du traîneau ou de ne pas être transportée avec aisance. J'ai remarqué que l'électeur de Saxe (conformément à l'usage d'autres princes) dispose pour ce sport d'une grande salle, au-dessus de sa fameuse écurie avec beaucoup d'accessoires pour ses chevaux, presque pleine de traîneaux. Certains sont recouverts de velours ou d'autre tissu, brodés avec de la dentelle d'or et d'argent, d'autres de drap d'or avec du cuir doré, d'autres aussi avec de l'argent dont on n'a pas encore fait l'essai, car il était extrait des mines de sa propre province.

Les Allemands s'adonnent au louable exercice du tir à la butte avec arbalètes et arquebuses. Les personnes de qualité et les princes mêmes (quand ils ne vivent pas dans des villes libres) se rencontrent pour pratiquer ce sport à jours fixes une ou deux fois par semaine à cet effet dans une taverne où ils trouvent force vin et bière à acheter, car ils ne supportent la soif ni au travail ni dans le sport. En outre, les personnes privées font des concours de tir à cette taverne, jouent de l'argent ou plus souvent des soupers et des boissons dans cette même taverne. Ils tirent d'une terrasse ouverte mais pourvue d'un toit, la butte elle-même restant découverte. De même les notables de la ville, à l'occasion de réunions privées,

13 « *Publike houses* », devenues les pubs.

s'adonnent à cette réjouissance les dimanches et jours de fête ; et quoique la butte où ils tirent soit large et adossée à un grand remblai de terre, j'ai vu moi-même à Heidelberg plusieurs personnes blessées par flèches ou par balles qui parfois manquent la cible et les atteignent par hasard. J'y ai vu de même le Prince électeur Palatin se livrer parfois à cette distraction avec ses sujets, en des rencontres organisées, avec des paris. [...] Les Allemands se livrent également au tir au mousquet et à l'arbalète hors des villes, en plein champ, sur un simulacre d'oiseau fixé au sommet d'un mât enrubanné. Celui qui frappe la tête a le premier prix, celui qui atteint l'aile le deuxième, et celui qui touche le pied a le troisième (ce sont les cibles les mieux cotées, plusieurs récompenses, mais de moindre valeur, étant prévues pour d'autres parties de l'oiseau). Mais ce genre de tir ne se fait généralement qu'une ou deux fois par an, même s'ils en organisent plus souvent ailleurs, lors de concours privés. Parfois les récompenses consistent en quartiers de bœuf débités à cet effet, avec différentes sommes d'argent, une coutume qu'ils disent avoir été empruntée des Grecs. On accroche à ces champs de tir des bannières qui commémorent les victoires.

Moryson évoque ensuite la pratique de la chasse et de la fauconnerie, les lois sévères édictées par les princes pour protéger leurs privilèges de chasse et les lourdes sanctions qui frappent les contrevenants.

Shakespeare's Europe [...], éd. cit., p. 353-357.

James Boswell : Grand Tour et mondanités

Première étape de son Grand Tour (après un rapide séjour en Hollande), l'Allemagne aux multiples principautés offre à Boswell de nombreuses occasions de fréquenter l'aristocratie et de satisfaire son goût des mondanités. Le 13 août 1764, il est à Brunswick.

Un bal à Brunswick

Après dîner, je fus au noble spectacle de funambules, auquel se trouvaient le duc et toute la cour. J'ai oublié de mentionner dans ce journal que nous eûmes un jour de la semaine précédente un bal à la cour, où je dansai très agréablement. Je demandai à danser un menuet avec la Princesse héréditaire. Elle y consentit gracieusement, mais à peine avions-nous fait notre révérence que les violons attaquèrent une danse du pays que le Prince héréditaire devait ouvrir. Nous fûmes ainsi arrêtés net. Comme j'étais mortifié ! Le soir, il y eut bal à nouveau. Aussitôt que l'aimable princesse m'aperçut, elle vint vers moi avec un sourire céleste et me dit : « M. Boswell, finissons notre menuet ». Je dansai donc avec Son Altesse Royale, qui dansait extrêmement bien. Nous fîmes un très beau

menuet anglais – ou britannique, si vous préférez, puisqu’il était exécuté par un gentilhomme écossais et une dame anglaise¹⁴. Que d’idées agréables me visitèrent alors ! Je dansais avec une princesse, avec la petite fille du roi George dont j’avais si souvent aidé à préparer l’anniversaire à Old Edimburg¹⁵, avec la fille du prince de Galles, qui protégeait Thomson¹⁶ et autres fervents disciples de la science et des muses, avec la sœur de George III, mon souverain. Je relève ces divers titres pour montrer combien mon imagination peut si bien enrichir un objet que j’ai double plaisir quand je me sens bien. Comme il était noble d’évoluer dans un tel cadre ! Je dis à la princesse : « Madame, j’adresse à Votre Altesse Royale mille remerciements pour l’honneur que vous m’avez fait. J’aurai de quoi parler avec mes locataires aussi longtemps que je vivrai ». Je fus ensuite arraché à la danse par la princesse Élisabeth, future reine de Prusse¹⁷, et par la princesse Dorothée. Mon humeur tressaillait, mais j’étais grave et élargissais mon regard vers le monde de demain. Comme c’était beau de me trouver au palais de Brunswick et de voir l’illustre famille, gaie et brillante, et le prince se divertir après ses actes héroïques¹⁸.

Je ne sais si j’ai déjà mentionné dans mon journal le comte Souvalov, chambellan de l’empereur de Russie. C’était un petit homme vivant, avec une grande aisance de manières, et il connaissait les titres des livres, sinon davantage. Nous étions du dernier bien ensemble. Un dimanche soir, nous étions à une fenêtre avec le prince héréditaire qui disait : « Il est très difficile d’accorder les affaires et le plaisir » et, quand nous eûmes parlé des guerriers qui risquaient leur vie pour la gloire, il dit « C’est de la folie ». Il dit encore : « J’ai fait une fois une action généreuse pour un homme qui était mon ennemi. Il est mort, mais je vous donne ma parole que ce souvenir me donne toujours un plaisir sans mélange ». Ce soir, à nouveau, je ne soupai pas à la cour.

Boswell on the Grand Tour, Germany and Switzerland, éd. F. A. Pottle, London, Heinemann, p. 59-60.

14 Le *Journal* de son voyage avec S. Johnson montrera combien Boswell est sensible aux rapports entre l’Angleterre et l’Écosse.

15 « *Old Edimburg* » : voir J. Boswell, « Édimbourg de nuit », p. 209.

16 Le poète James B. Thomson, tenu en haute estime en Europe depuis la publication de *The Seasons*.

17 Élisabeth-Christine avait, sur ordre du roi de Prusse Frédéric-Guillaume épousé en 1733 le futur Frédéric II contre le gré de ce dernier, qui ne vécut jamais avec elle, se contentant de la voir lorsqu’il séjournait à Berlin, mais la traitant par ailleurs avec dignité. Boswell peut-il ignorer le singulier statut de cette épouse délaissée, cultivée et pieuse ?

18 « *Scenes of heroism* » : il s’agit sans doute de Ferdinand, né en 1721, un des lieutenants de Frédéric II, qui commandait en chef les armées alliées en 1757. Mais un autre duc de Brunswick, Charles-Guillaume-Ferdinand, né en 1735, s’était lui aussi illustré lors de la guerre de Sept ans avant de combattre les armées de la Révolution française en 1792.

Un baron écossais en Allemagne

Écrit à Dessau, le 27 septembre 1764.

Un baron écossais ne peut rien faire de mieux que de voyager en Allemagne. S'il se rend en Italie ou en France, il voyage avec des hommes artificiels enfermés dans des villes et façonnés d'une telle manière que la nature en eux est presque détruite. À sa place on a substitué un artifice si agréable que ces gens se sentent eux-mêmes heureux, bien que le véritable caractère viril soit dissous dans le confort élégant. Si le baron écossais devait passer toute sa vie à l'étranger, il ne percevrait pas mieux qu'eux sa faiblesse. Mais comme il aura à retourner en son pays, il ne doit pas se rendre impropre à le servir. Envoyez-le visiter les cours d'Allemagne, où il acquerra la politesse française et dans le même temps fréquentera des gens qui vivent davantage selon le style qu'il doit observer chez lui. Il apprendra ainsi à jouer son personnage avec dignité et trouvera en son patrimoine la félicité d'un prince. Envoyez-le visiter les délicieux pays du Sud, enrichir son esprit par une variété d'idées brillantes et polir davantage encore ses manières. Mais qu'il n'y reste pas trop longtemps. Ne le laissez pas séjourner en Italie jusqu'à ce que son fer calédonien soit émoussé.

Ibid., p. 109-110.

Une partie de chasse à Dessau

À Dessau, Boswell est l'hôte du prince Diederich.

28 septembre [1764]. Nous eûmes à nouveau une chasse. Nous allâmes à un autre côté de la forêt que celui où nous étions la dernière fois. J'entrai dans une ferme où j'appris un exemple d'économie domestique allemande. Les gens de la campagne ont ici dans leurs jardins de nombreuses prunes d'un rouge bleuté que nous appelons à Auchinleck¹⁹ pimprenelles ; Ils les pèlent, les dénoyautent, puis les jettent dans un grand chaudron avec une certaine quantité d'eau. Ils les mettent sur un feu de bois vif et les remuent jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment cuites. Ils n'ajoutent pas de sucre, car leur jus leur en donne assez et, étant bien cuites, elles peuvent se conserver longtemps. Ils jettent la gelée rustique dans un grand tuyau. Ils l'appellent *Floum Moose*²⁰. Quand le beurre est cher, ils en étendent une grande épaisseur sur leur pain brun, ce qui lui donne un très bon goût. J'en pris un copieux morceau que je payai un groschen, pain et tout.

19 Le père de Boswell porte le titre de Lord Auchinleck.

20 *Pflaumen mus* : sauce à la prune.

Enfin le cerf fut levé et nous eûmes une belle chasse, bien meilleure que la première. J'avais acquis un courage de veneur, ne prenais plus des routes tracées, me lançant au contraire hardiment avec M. Overstalmeester²¹, ainsi qu'ils appelaient mon ami Neitschütz. Le cerf ne se dirigea pas vers la rivière, mais épuisé, il s'embusqua trois fois, et trois autres fois prit une autre voie, avant d'être aux abois. Nous vîmes parfaitement le tout. À la fin il s'écroula les chiens se saisirent lui et le coup de grâce le laissa mort sur le champ. Pauvre animal ! l'excitation de la chasse nous empêcha de nous apitoyer sur lui autant que nous aurions dû. Tout le rituel que j'avais mentionné l'autre jour fut suivi à nouveau, et nous rentrâmes triomphalement.

Ibid., p. 110-111.

L'Allemagne de l'humanisme n'échappe pas à la sclérose académique ; morcelée politiquement et à la recherche d'une conscience nationale, l'Allemagne du XVIII^e siècle n'en protège pas moins des lieux de savoir. C'est de cette réalité contrastée que rendent compte deux voyageurs anglais attentifs aux réalités du pays.

Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg

À Wittenberg, les bacheliers et les maîtres ès arts ne soutiennent pas de disputes pour ces diplômes, mais sont seulement examinés par les professeurs. Mais outre l'examen, les docteurs disputent une fois de sept heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Les médecins et les civilistes devraient disputer une fois par mois et les théologiens disputer publiquement tous les trois mois : une obligation qui retombe sur les professeurs. Les théologiens observent d'ordinaire cette disposition, mais les autres disputent à peine une fois dans l'année. Lors de ces disputes tenues publiquement dans les écoles, seuls répondent les docteurs et les maîtres, mais des docteurs aux plus jeunes étudiants, tous les membres du cours posent des questions et à la fin de la dispute une cérémonie invite tous ceux qui n'ont pas été convaincus à proposer et soutenir à nouveau leurs arguments. Lors de la dispute, leur tête est couverte d'un chapeau. Ils n'ont pas de cathédraux comme en nos universités ; mais avançant leurs raisons avec pondération, ils les laissent au terme de la première ou de la seconde séance se satisfaire de la moindre réponse : le nombre des opposants est en effet si grand

21 *Oberstallmeister* : Grand écuyer.

que le temps ne permet pas à quelqu'un de proposer de nombreuses thèses ou d'en développer une à fond.

Il est parmi les étudiants une coutume selon laquelle quelques-uns d'entre eux, de leur plein gré et avec le congé du doyen de leur faculté, accepteront de tenir pendant plusieurs jours des déclamations et disputes, qu'ils font connaître aux autres en imprimant les sujets qu'ils traiteront. On doit à Philip Melanchthon un statut aux termes duquel quiconque aspirait à un diplôme ne devait pas être refusé, ce qu'il fit après la triste aventure d'un étudiant de ce temps qui se pendit par honte de ne pas avoir été déclaré digne du diplôme auquel il postulait. On me montra sa sépulture dans les champs à l'extérieur de la ville : comme il s'était suicidé, on ne pouvait lui accorder de sépulture chrétienne dans aucun cimetière. Toutefois quand on leur confère les diplômes, on les examine pour la forme ; ceux qui sont trouvés les moins méritants sont taxés de grande impudence et on les avertit seulement que, bien que la faveur du diplôme ne leur soit pas refusée, ils devront ensuite s'appliquer à leurs études avec une plus grande diligence, pour combler leurs lacunes présentes. Dans l'octroi des diplômes, on ne regarde aucunement à la durée, ni au lieu où le candidat a étudié, si sa compétence est reconnue. Pour ce faire, on choisit deux professeurs et deux assistants, mais tout autre qui le souhaite peut faire partie du jury, et l'examen devra durer au moins trois jours ; le Recteur avait toutefois le droit de dispenser du troisième, et pour les deux autres jours, des amis privés, faisant semblant d'examiner les candidats, passaient le temps en propos familiers. Une coutume qui paraîtrait étrange, si on n'était en Allemagne : l'examineur et l'examiné, très souvent sinon à chaque question et réponse, boivent à la santé l'un de l'autre, disposant de chopes à cette intention. Une coutume dont on dit qu'elle engendra une fois un plaisant accident, le professeur et l'étudiant, après avoir beaucoup bu, s'endormirent, et le professeur, réveillé le premier, demanda à l'étudiant toujours endormi, ce qu'est le sommeil, et il lui fut répondu par cet ancien vers :

*Stulte, quid est somnus, gelidæ nisi Mortis imago*²².

Les maîtres et les docteurs sont promus ensemble, deux fois par an, notamment quelques jours avant Pâques et un peu après la Saint-Michel.

Shakespeare's Europe [...], éd. cit., p. 310-311.

²² Ovide, *Amores*, II, 9b, 41. Moryson traduit : « *Thou Foole, what may sleepe seeme to thee ? It cold deaths Image seemes to me* ».

4 octobre 1764, après avoir dîné avec ses amis Neitschütz, O'Grady et quelques Allemands.

J'allai ensuite rendre visite au professeur Gottsched, un des les plus distingués de ce pays. C'est lui qui a restitué son lustre à la langue allemande²³, dont il a donné une excellente grammaire. Il a également écrit plusieurs pièces, tant en vers qu'en prose. Je trouvai en lui un homme grand, imposant, avenant, avec l'aisance de manières d'un homme du monde. Il me reçut avec une parfaite politesse, bien que je ne lui eusse pas été recommandé. Nous parlâmes de l'Écosse, de sa langue et de sa différence entre elle et l'anglais. Je lui mentionnai mon projet d'un dictionnaire écossais et lui promis de lui en montrer un échantillon²⁴. Il me dit que la préface de Johnson à son *Dictionary* était un des meilleurs textes qu'il eût jamais lus. « Il connaît le sujet à fond », me dit-il. Il me conseilla de présenter mes respects à M. Bel, professeur de poésie²⁵, ce que je fis, et trouvai en lui un Hongrois plein d'entrain, avec un rien de manières françaises. Il avait une excellente bibliothèque. J'aurais dû mentionner qu'il ne nous fallut que quelques minutes pour que Gottsched et moi nous nous trouvions tout à fait à l'aise ensemble, et je le fus de même avec ses livres. Bel et lui me promirent tous deux de me servir autant qu'ils le pourraient pendant mon séjour ici.

Vendredi 5 octobre. À dix heures, j'allai avec Bel voir la bibliothèque de l'université. Elle se trouve en une grande et vieille salle qui fut autrefois le cloître Sancti Paulini. Il fut confisqué lors de la Réforme. Un vieux moine, personnage vénérable, ne voulut pas sortir. Il dit qu'il y avait vécu toute sa vie et qu'on devait seulement le laisser mourir en paix dans son couvent. Sa requête fut agréée, et il fut entretenu là jusqu'au jour de sa mort. La bibliothèque conserve son effigie. Il y a là un très grand nombre de collections de livres classés selon leurs sujets. On y voit aussi de nombreux portraits d'érudits. Chaque professeur était tenu de laisser son portrait à la bibliothèque. Je me trouvais dans un vrai état d'esprit classique, presque *doctus*. Je décidai d'accroître le nombre de mes livres ; je décidai d'avoir une noble bibliothèque à Auchinleck. Je vis là un volume de lettres manuscrites originales de fameux savants d'Allemagne. Je vis la Bible de Luther, dans laquelle ne se trouve pas le vers de saint Jacques qui dit que les

23 F.A. Pottle fait observer qu'en 1764 la génération de Goethe-Schiller n'est pas encore arrivée à maturité et que Klopstock vivait à Copenhague, Lessing à Breslau, loin donc de l'itinéraire de Boswell.

24 Ce projet n'aboutira pas. Mais en 1769 Boswell en soumet un échantillon à Samuel Johnson, qui l'encourage à poursuivre (*Life of Samuel Johnson*, Oxford, Clarendon Press, 1964, t. II, p. 91-92).

25 Charles-André Bel (1717-1782), professeur et bibliothécaire à l'université de Leipzig, auteur d'ouvrages sur l'histoire et la littérature.

trois qui porteront témoignage au ciel ne sont qu'un²⁶. Bel donna mon nom à Gellert, un professeur d'ici, qui me fixa rendez-vous à trois heures. Je dînai avec Neitschütz, O'Grady, etc., et nous étions tous très joyeux. Je deviens chaque jour plus robuste et moins sujet à me laisser abattre par de petits détails. J'ai vu le temps où un dîner m'aurait retourné. Maintenant, je le défie.

À trois heures, j'allai voir Gellert. On l'appelle le Gay²⁷ de l'Allemagne. Il a composé des fables et de petits ouvrages dramatiques. Je ne trouvai en lui qu'une pauvre créature malade. Il me dit qu'il avait été vingt ans hypocondriaque, que pendant une partie de sa vie, il pensait chaque nuit mourir et que chaque matin il écrivait une fable. Il me dit : « Ma poésie s'en va. Mon esprit a perdu sa vigueur ». Il parlait un mauvais latin et un français plus mauvais encore ; aussi je m'entendis comme je pus avec lui en allemand.

Boswell on the Grand Tour, Germany and Switzerland, éd. F. A. Pottle, London, Heinemann, 1953, p. 122-123.

James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel

14 août 1764

À Wolffenbüttel, qui n'est pas une mauvaise ville, nous vîmes le palais, ancienne résidence des ducs. Nous vîmes la noble bibliothèque. La salle est une spacieuse rotonde et contient 10 800 livres et 5 000 manuscrits. La bibliothèque fut fondée par le duc Antoine Ulrich²⁸, arrière grand-père du présent duc. Son catalogue compte quatre gros volumes in-quarto, écrits de sa propre main. Il a aussi inscrit les titres au dos des manuscrits et de nombreux livres. C'était un homme de savoir, dans le goût de ce temps, et il a laissé un traité du jeu d'échecs et quelques autres œuvres. Nous vîmes là l'encrier de corne que Luther jetait à la tête du diable quand il se montrait à lui²⁹. Il le lui lançait avec une telle force que l'encrier, qui est en plomb, présente une profonde fêlure et qu'il est très cabossé. Une très juste image du tempérament extravagant de ce réformateur.

²⁶ En fait, Jean, I, 5-7, la fameuse *Comma Johanninum* ; considérée aujourd'hui comme une interpolation, elle n'est pas retenue dans l'édition révisée (note F. A. Pottle, *Boswell on the Grand Tour* [...], éd. cit.).

²⁷ John Gay (1685-1732) auteur dramatique à qui on doit notamment le *Beggar's Opera*. Christian-Furchtegott Gellert (1715-1769), poète et fabuliste, représentant de l'esprit philosophique de l'*Aufklärung*.

²⁸ Duc de Wurtemberg, mort en 1714.

²⁹ Luther jeta une nuit son encrier à la tête du diable qui le narguait alors qu'il traduisait la Bible : l'apparition maléfique se dissipa. Reste la tache, qu'on renouvelle, relique vénérée à Wittenberg (et à Cobourg...). Voir Ivan Gobry, *Martin Luther*, Paris, La Table ronde, 1991, p. 194-195.

Nous allâmes ensuite à Salzdahlum³⁰, où nous vîmes le jardin où se trouve un Parnasse entouré des neuf Muses, assez médiocre. Mais le palais est noble, renferme une galerie de tableaux qui contient beaucoup d'œuvres de valeur et une galerie de porcelaines de Chine, la plus belle chose du genre que j'ai jamais vue. La porcelaine est magnifique et présentée avec un goût excellent.

Boswell on the Grand Tour, Germany and Switzerland, éd. cit., p. 61.

James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien

Bien qu'il fasse parfois état de la séduction exercée sur lui par le catholicisme romain, Boswell reste attaché à l'Église anglicane et, malgré l'admiration vouée au Réformateur, n'approuve pas sa violence.

Dessau, 30 septembre

298

Après les joyeuses fatigues du bal, je me levai à six heures, pris six chevaux de poste et nous roulâmes pendant quatre milles d'Allemagne pour aller à Wittenberg, en Saxe. Je découvris une vieille ville tristement ruinée par la dernière guerre³¹. Je vis le couvent où vécut Luther et me rendis à la vieille église où il commença de prêcher la Réforme. Elle s'était malheureusement écroulée sous les bombardements. Mais la tombe de Luther est restée intacte comme celle de Melanchthon, juste en face. Il ne reste d'elles que deux grandes plaques de métal fixées au sol, avec des inscriptions en relief.

Martini Lutheri S. Theologiae D. Corpus H.L.S.E.
Qui An. Christi MDXLVI. XII. Cal. Martii Eyslebi in Patria S.
M.O.C.V. Ann. LXIII. M.II. D.X.

Philippi Melanchthonis S.V. Corpus H.L.S.E.
Qui An. Christi MDLX. XIII. Cal. Maii in Hac Urbe
M.O.C.V. Ann. LXIII. M.II. D.II³².

³⁰ Résidence d'été favorite des ducs de Brunswick.

³¹ Au cours de l'attaque autrichienne de 1760, qui détruisit notamment les portes en bois où avaient été affichées les thèses de Luther en 1517. Mais E. S. Bates souligne qu'à la fin du XVI^e siècle, si elle restait un lieu de pèlerinage pour les protestants, n'y vivaient plus à demeure que des étudiants, des prostituées et des porcs (*Touring in 1600*, New York, Constable, 1911, p. 121).

³² « Ci-gît Martin Luther, Docteur en théologie, mort à Eisleben, son lieu de naissance, le 18 février 1546, âgé de soixante-trois ans, deux mois et dix jours » (Boswell transcrit correctement, mais Luther mourut à soixante-deux ans et trois mois). « Ci-gît Philippe Melanchthon, homme de sainte vie, mort en cette ville le 19 avril 1560, âgé de soixante-trois ans, deux mois et deux jours » (« M.O.C.V. » : *mortem obiit cum vixisset*).

J'étais vraiment d'humeur grave, et une idée agréable et très curieuse se présenta : écrire à M. Samuel Johnson depuis la tombe de Melanchthon. La femme qui faisait visiter l'église était une bonne femme obligeante et me donna très volontiers une plume et un encrier. Afin que mon papier puisse littéralement reposer sur la tombe, ou plutôt la simple épitaphe de cet homme grand et bon, je me couchai et écrivis dans cette position. La brave femme et quelques autres simples personnes s'assemblèrent pour me considérer avec étonnement. J'ose dire qu'ils me croyaient un peu fou. Les tombeaux ont toujours été le séjour privilégié de mortels égarés et moroses. Je ne parlai pas de cette tête brûlée de Luther. Je mentionnai seulement le doux Melanchthon et c'est devant ce tombeau que je vouai à M. Johnson un attachement éternel. Il sera sûrement satisfait de cette lettre³³. Je ne l'enverrai pas avant d'avoir reçu une réponse favorable à mes deux dernières lettres. C'est réellement une excellente idée. La lettre doit être une relique de valeur.

Boswell on the Grand Tour, Germany and Switzerland, éd. cit., p. 110-111.

LIEUX

Montaigne à Augsbourg

Comme venait de le faire le cosmographe Münzer, Montaigne voit dans Augsbourg la plus belle ville d'Allemagne. Elle tirait son nom de sa fondation par Auguste et l'histoire récente lui avait donné un grand éclat, par les débats religieux dont elle avait été le théâtre jusqu'à la « paix d'Augsbourg » qui, en 1555, définissait le partage de l'Allemagne entre les deux confessions rivales. Augsbourg était, par ailleurs, le berceau de la puissante famille des Fugger, banquiers qui avaient droit de battre monnaie et avaient accompli une œuvre considérable de bâtisseurs ; Montaigne les saluera à nouveau à Trente comme « des citoyens qui ont obligé les villes de leur naissance ».

Les maisons des Fugger

Le lundi nous fûmes voir en l'église Notre-Dame la pompe des noces d'une riche fille de la ville, et laide, avec un facteur des Fugger, Vénitien : nous n'y vîmes nulle belle femme. Les Fugger, qui sont plusieurs, et tous très riches, tiennent les principaux rangs de cette ville-là. Nous vîmes aussi deux salles en leur maison : l'une haute, grande, pavée de marbre ; l'autre basse, riche de médailles antiques et modernes, avec une chambrette au bout. Ce sont des plus riches pièces que j'aie jamais vues. Nous vîmes aussi la danse de cette assemblée : ce ne furent

³³ Boswell ne la lui enverra qu'en 1777 : c'était une de ses lubies que d'écrire à ses amis depuis un lieu sacré ou prestigieux.

qu'Allemandes. Ils les rompent à chaque bout de champ, et ramènent seoir les dames qui sont assises en des bancs qui sont par les côtés de la salle, à deux rangs, couverts de drap rouge : eux ne se mêlent pas à elles. Après avoir fait une petite pause, ils les vont reprendre : ils baisent leurs mains, les dames les reçoivent sans baiser les leurs, et puis leur mettant la main sous l'aisselle, les embrassent et joignent les joues par le côté, et les dames leur mettent la main droite sur l'épaule. Ils dansent et les entretiennent, tous découverts, et non fort richement vêtus.

300 Nous vîmes d'autres maisons de ces Fugger en autres endroits de la ville, qui leur est tenue de tant de dépenses qu'ils emploient à l'embellir : ce sont maisons de plaisir pour l'été. En l'une nous vîmes un horloge qui se remue au mouvement de l'eau qui lui sert de contrepoids. Là même deux grands gardoirs de poissons, couverts, de vingt pas en carré, pleins de poisson. Par tous les quatre côtés de chaque gardoir, il y a plusieurs petits tuyaux, les uns droits, les autres courbés contremont : par tous ces tuyaux, l'eau se verse très plaisamment dans ces gardoirs, les uns envoyant l'eau de droit fil, les autres s'élançant contremont à la hauteur d'une pique. Entre ces deux gardoirs, il y a place de dix pas de large planchée d'ais ; au travers de ces ais il y a force petites pointes d'airain qui ne se voient pas. Cependant que les dames sont amusées à voir jouer ce poisson, on ne fait que lâcher quelque ressort : soudain toutes ces pointes élancent de l'eau menue et roide jusqu'à la tête d'un homme, et remplissent les cotillons des dames et leurs cuisses de cette fraîcheur. En un autre endroit où il y a un tuyau de fontaine plaisante, pendant que vous la regardez, qui veut vous ouvrir le passage à des petits tuyaux imperceptibles qui vous jettent de cent lieux l'eau au visage à petits filets, et là il y a ce mot latin : *Quaesisti nugas, nugis gaudeto repertis*³⁴. Il y a aussi une volière de vingt pas en carré, de douze ou quinze pieds de haut, fermée partout d'archal bien noué et entrelacé ; au-dedans dix ou douze sapins, et une fontaine ; tout cela est plein d'oiseaux. Nous y vîmes des pigeons de Pologne³⁵ qu'ils appellent *d'Inde*, que j'ai vus ailleurs : ils sont gros, et ont le bec comme une perdrix. Nous vîmes aussi le ménage d'un jardinier qui, prévoyant l'orage des froidures, avait transporté en une petite logette couverte, force artichauts, choux, laitues, épinards, chicorée et autres herbes qu'il avait cueillies, comme pour les manger sur-le-champ ; et leur mettant le pied dans certaine terre, espérait les conserver bonnes et fraîches deux ou trois mois. Et, de vrai, lors il avait cent artichauts nullement flétris, et si les avait cueillis il y avait plus de six semaines. Nous vîmes aussi un instrument de plomb courbe, ouvert de deux côtés et percé. [Si,] l'ayant une fois rempli d'eau, tenant les deux trous en haut, on vient tout soudain et dextrement à le renverser, si que l'un bout boit

34 Tu cherchais des bagatelles : en voici, réjouis-toi.

35 Des dindons.

dans un vaisseau plein d'eau, l'autre dégoutte au-dehors : ayant acheminé cet écoulement, il advient pour éviter le vide, que l'eau remplit toujours le canal et dégoutte sans cesse. Les armes des Fugger, c'est un écu mi-parti : à gauche, une fleur de lis d'azur en champ d'or ; à droite une fleur de lis d'or à champ d'azur, que l'empereur Charles V leur a données en les anoblissant³⁶.

Journal du voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne, 17 octobre 1580, Roma/
Paris, Chez Le Jay, 1774.

La porte d'Augsbourg

Le mardi, par une singulière courtoisie des seigneurs de la ville, nous fûmes voir une fausse porte qui est en ladite ville, par laquelle on reçoit à toutes heures de la nuit quiconque y veut entrer soit à pied, soit à cheval, pourvu qu'il dise son nom, et à qui il a son adresse dans la ville, ou le nom de l'hôtellerie qu'il cherche. Deux hommes fidèles, gagés de la ville, président à cette entrée. Les gens de cheval payent deux batz pour entrer, et les gens de pied un. La porte qui répond au dehors, est une porte revêtue de fer : à côté, il y a une pièce de fer qui tient à une chaîne, laquelle pièce de fer on tire. Cette chaîne, par un fort long chemin et force détours, répond à la chambre de l'un de ces portiers, qui est fort haute, et bat une clochette. Le portier, de son lit, en chemise, par certain engin qu'il retire et avance, ouvre cette première porte à plus de cent bons pas de sa chambre. Celui qui est entré se trouve dans un pont de quarante pas ou environ, tout couvert, qui est au-dessus du fossé de la ville ; le long de ce pont est un canal de bois, le long duquel se meuvent les engins qui vont ouvrir cette première porte, laquelle tout soudain est refermée sur ceux qui sont entrés. Quand ce pont est passé, on se trouve dans une petite place où on parle à ce premier portier, et dit-on son nom et son adresse. Cela ouï, cetui-ci, à tout une clochette, avertit son compagnon qui est logé un étage au-dessous en ce portail, où il y a grand logis ; celui-ci avec un ressort, qui est en une galerie joignant sa chambre, ouvre en premier lieu une petite barrière de fer, et après, avec une grande roue, hausse le pont-levis, sans que de tous ces mouvements on en puisse rien apercevoir : car ils se conduisent par l'épais du mur et des portes, et soudain tout cela se referme avec un grand tintamarre. Après le pont, il s'ouvre une grande porte, fort épaisse, qui est de bois et renforcée de plusieurs grandes lames de fer. L'étranger se trouve en une salle, et ne voit en tout son chemin nul à qui parler. Après qu'il est là enfermé, on vient à lui ouvrir une autre pareille porte ; il entre dans une seconde salle où il y a de la lumière : là il trouve un vaisseau

³⁶ Ils lui avaient servi de banquiers, comme ils l'avaient fait avec l'empereur Maximilien.

d'airain qui pend en bas par une chaîne ; il met là l'argent qu'il doit pour son passage. Cet argent se monte à mont par le portier : s'il n'est content, il le laisse là tremper jusqu'au lendemain ; s'il est satisfait, selon la coutume, il lui ouvre de même façon encore une grosse porte pareille aux autres, qui se clôt soudain qu'il est passé, et le voilà dans la ville. C'est une des plus artificielles choses qui se puisse voir. La reine d'Angleterre a envoyé un ambassadeur exprès pour prier la seigneurie de découvrir l'usage de ces engins : ils disent qu'ils l'en refusèrent. Sous ce portail, il y a une grande cave à loger cinq cents chevaux à couvert pour recevoir secours ou envoyer à la guerre sans le su du commun de la ville.

Journal du voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne, 18 octobre 1580, *op. cit.*

Séjournant à Augsbourg en 1729, Montesquieu se montre beaucoup moins admiratif devant ce prodige technique : « J'ai vu la Porte Secrète. C'est une porte par laquelle les bourgeois (ou tout autre qui a un billet du Magistrat) entrent et sortent la nuit, à toute heure, en payant 8 ou 10 kreutzer. Il y en a plusieurs, et elles s'ouvrent par un art que les Allemands croient magique, parce qu'il leur semble que la porte s'ouvre toute seule. C'est un bras de fer attaché à la porte avec un autre bras, en haut, et qu'on tourne ». Et s'il daigne mentionner le « pont qui se baisse et s'élève, sans qu'il paraisse que personne le fasse remuer », c'est pour conclure : « Ces choses sont bonnes pour des Allemands, qui aiment fort les choses secrètes » (*Voyage de Gratz à La Haye*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I, p. 816-817).

302

Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach

Descendant le cours du Rhin en 1608, Coryat rencontre après Mayence la petite ville de Bingen et entreprend de raconter trois de ses *memorabilia* : la mort de Drusus, la religieuse bénédictine Hildegarde, qui y vivait vers l'an 1180, et un étrange accident, dont il parle d'après Münster, ainsi qu'un peu plus en aval, une curieuse coutume trouvée chez le même auteur.

C'est un accident si rare et si merveilleux que je n'ai jamais rien lu ou entendu dire de pareil. Voilà pourquoi je veux le rapporter ici sur la foi de Münster³⁷ pour un des plus notables exemples de la justice de Dieu qui ait jamais été dans tout le monde depuis le jour de sa création. Il advint qu'en 914 il y eut une extrême famine en Allemagne, alors que régnait l'empereur surnommé Otto le Grand et qu'un certain Hatto, autrefois abbé de Fulda, était archevêque de Mayence, trente-deuxième évêque après Crescentius et treizième archevêque après saint Boniface. Au temps de la grande famine dont nous avons parlé, quand ce Hatto vit les pauvres gens de la région extrêmement affligés par la famine, il en rassembla une grande quantité dans une grange et, tel un maudit

³⁷ Münster, *La Cosmographie universelle*, Bâle, H. Pierre, 1556, p. 297-298.

calife impitoyable, brûla ces pauvres innocents, qui étaient si loin de se douter d'un tel traitement qu'ils espéraient plutôt que de telles mains leur seraient venus réconfort et soulagement.

La raison qui mut le prélat à commettre cette exécrable impiété était qu'il pensait que la famine cesserait plus tôt si ces mendiants improductifs, qui consommaient plus de pain qu'ils ne méritaient d'en manger, étaient dépêchés du monde : il disait en effet que ces pauvres gens étaient comme des souris, bonnes à rien d'autre qu'à dévorer du grain. Mais Dieu le Tout-puissant, juste vengeur de la cause des pauvres gens, ne souffrit pas longtemps que cette haineuse tyrannie, ce très détestable fait restât impuni, car il réunit une armée de souris contre l'archevêque, et les envoya le persécuter comme ses furieux Alastors³⁸, si bien qu'elles l'assaillaient jour et nuit sans lui permettre de se reposer nulle part. Sur quoi le prélat, pensant qu'il pourrait se mettre hors d'atteinte des souris s'il se trouvait dans une certaine tour sur le Rhin non loin de la ville, se rendit lui-même dans ladite tour pour en faire un sanctuaire et refuge assuré contre ses ennemis, et s'y enferma. Mais les innombrables troupes de souris lui donnaient continuellement une chasse acharnée et nagèrent vers lui à la surface de l'eau pour exécuter le juste jugement de Dieu, si bien qu'il fut à la fin dévoré par ces stupides créatures, qui le poursuivirent d'une si âpre hostilité qu'on rapporte qu'après avoir dévoré son corps, elles grattèrent et rongèrent sur les murs et tapisseries son nom qui s'y trouvait écrit. Voilà pourquoi on montre à toutes les générations qui ont suivi et aujourd'hui encore la tour où il a été mangé par les souris comme un monument perpétuel de la tyrannie barbare et inhumaine de ce prélat impie. Elle se trouve sur une petite île au milieu du Rhin près de la ville de Bingen et on l'appelle ordinairement la Tour des souris.

[...] On peut observer une étrange coutume en Allemagne quand on va en bateau de Mayence à Cologne, et également entre Cologne et le rivage des Pays-Bas. Lorsque son tour arrive, chaque homme, qu'il soit pauvre ou riche, est tenu de travailler dur, sauf s'il parvient à se racheter par amitié ou grâce à une petite somme d'argent. Car l'usage est que les passagers doivent s'employer eux-mêmes avec les avirons et ramer *alternis vicibus*, par couples. De sorte que le patron du bateau (qui selon moi devrait honnêtement le faire lui-même) ne rame que lorsque vient son tour. J'avoue que l'exercice convient très bien à l'homme pour se divertir et maintenir en santé. Mais s'y trouver contraint par voie de stricte nécessité alors qu'on a bien payé pour son passage, voilà qui ne me répugne pas petitement.

³⁸ Un des quatre cavaliers de Pluton, et figure de la divinité poursuivant le crime.

La prochaine ville à octroi à laquelle nous arrivâmes s'appelle Bacharach, qui appartient au comte palatin du Rhin et se trouve elle aussi sur la rive gauche du fleuve, un lieu aussi fameux en Allemagne pour ses vins généreux de la colline de Fürstenberg près de là que la Valteline dans le pays des Grisons³⁹, de Falerne en Campanie ou de Chio en Grèce. Son nom semble indiquer une ville de grande antiquité, édifiée au temps des Gentils. Certains le font dériver de *quasi Bacchi ara*, l'autel de Bacchus, parce que Bacchus, ce dieu ivre, a érigé pour lui ses autels en ce lieu au temps des païens idolâtres. D'autres le font dériver de Bacchus seulement, qui signifie le vin, en raison de la figure rhétorique appelée métonymie. La raison de cette étymologie est que la ville produit des vins excellents, comme je l'ai déjà dit. Elle est de religion protestante.

Coryat's Crudities, London, William Stansby, 1611, p. 90-91 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895, Genève, Slatkine reprints, 1970, p. 571-574.

304

John Taylor : Prague

Le voyageur y arrive le 7 septembre 1620 et y passe vingt jours.

La ville de Prague est presque bâtie en rond, partagée en deux par la Moldava, sur laquelle est un très beau pont, de plus de six cents pas environ, et à chaque extrémité une forte porte de pierre : on dit qu'elle compte 150 églises et chapelles, dont le plus grand nombre est catholique, avec de nombreuses chapelles dédiées à divers saints. J'ai assisté à quatre sortes d'offices, à savoir de bons sermons chez les protestants, la messe avec les papistes, un prêche luthérien et la synagogue des Juifs, où je suis allé par pure curiosité, et aux autres pour mon édification. Les Juifs à Prague sont en si grand nombre, qu'on les évalue, hommes et femmes, entre 50 et 60 000. Tous vivent de courtage et d'usure sur les chrétiens, et sont très riches d'argent et de bijoux, si bien qu'on peut en trouver dix ou douze évalués à 20, 30 et 40 000 livres chaque ; et toutefois ces esclaves vont si misérablement vêtus que quinze d'entre eux ne méritent pas d'être pendus pour toute leur garde-cordes⁴⁰.

Le château où le roi⁴¹ et la reine tiennent leur cour est un édifice magnifique et somptueux, de forte assise, sur une colline, et si bien fortifié par la nature

³⁹ Coryat a évoqué plus haut (*Coryat's Crudities*, *op. cit.*, p. 356-357) ses vins transportés à dos de cheval en raison de l'étroitesse des chemins.

⁴⁰ *Ward-ropes* : mot forgé sur *ward-robe*, garde-robe.

⁴¹ Ferdinand de Habsbourg, roi de Bohême depuis 1617, venait de succéder à l'Empire à son cousin Mathias II.

et par l'art qu'il tient comme il lui plaît la ville à son commandement⁴² ; il est beaucoup plus spacieux en salles de réception en jardins et en vergers que la Tour de Londres. J'y allai quotidiennement, vingt jours durant. Il était embelli par la présence d'un gracieux couple royal, honorablement escorté par une élégante suite de seigneurs et de dames et de gentilshommes de Hollande et de Bohême, et une foule d'étrangers s'y divertissaient en toute liberté et générosité. Je devrai toujours reconnaître avec une humble reconnaissance les bontés qu'ont eues pour moi leurs Royales Majestés, dont la faveur (que je n'avais en rien méritée) me fut utile aussi bien en leur royaume que lors de mon fastidieux voyage de retour. En outre, j'ai vu là, et tenu en mes bras le prince Robert, leur fils cadet, qui y était né le 16 décembre dernier : un garçon aussi gracieux que je vis de son âge, que je prie Dieu de bénir, pour sa gloire et le réconfort et la joie de ses parents.

Suivent seize vers à la louange du prince.

Par suite des guerres, la ville de Prague accueille trois fois le nombre de ses habitants et néanmoins les victuailles y sont en telle abondance que six hommes ne pourraient pas manger trois demi-pence de pain. J'achetai au marché une oie grasse bien rôtie pour la valeur de neuf pence, et dînai avec mon frère chez un rôtisseur de très bonne viande rôtie, de pain et de beurre, à satiété, pour cinq pence. On achète ici une bonne dinde pour deux shillings, et je ne vis jamais pareille provision de poisson frais, car en un seul jour de marché, j'ai compté à Prague, outre les autres poissons, 2 000 carpes qui, à Londres, sont à cinq shillings pièce et se vendaient ici à huit et dix pence au plus⁴³, de sorte qu'un de leurs marchés au poisson frais valait au moins cinq à six cents livres. Quant à toutes les variétés de gibier d'eau, ils en avaient à satiété ; en plus leurs fruits y sont en telle abondance que j'achetai un panier de raisin de la quantité d'un demi boisseau pour un penny un quart, et pour le même prix plein mon chapeau de pêches ; j'ai acheté un boisseau de concombres marinés pour trois pence et des cantaloups, ils en ont jeté en un jour cinq ou six charrettes à leurs cochons.

All the Works of John Taylor [...], London, For James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire)/London, The Scolar Press, 1975, p. 96-97.

42 Moryson, qui visita la ville une trentaine d'années plus tôt, juge au contraire ces fortifications peu efficaces, les rues sales, les maisons sans grâce et, pour l'essentiel, construites en bois grossier et en argile. Si la ville n'a pas été substantiellement embellie dans l'intervalle, peut-être le regard du *waterpoet* a-t-il été altéré par les faveurs qu'il se flatte d'y avoir reçues.

43 Un shilling valait douze pence.

Sans aller jusqu'à la haine obsessive manifestée par Taylor (voir Prague et Hambourg, p. 304 et 310), Moryson exprime à l'égard des Juifs des préventions très répandues chez ses compatriotes⁴⁴ (les Juifs sont alors interdits de séjour en Angleterre). Il n'en porte pas moins sur eux un regard précis, à son habitude, comme le manifeste le chapitre VI de *Shakespeare's Europe*, « A general and briefe discourse of the Jewes and Greekes » ; peu intéressant sur le compte de ces derniers, son propos est riche d'observations sur les Juifs d'Allemagne et d'Italie (*An Itinerary [...]*, London, John Beale, 1617, p. 487-495). Nous extrayons ici les lignes relatives au *ghetto* de Prague, une ville dans la ville, dont ils détiennent les clefs, et que le voyageur connaît bien.

Quand je traversai la Bohême, je vis à Prague la petite cité dont j'ai parlé, pourvue de portes, permise aux juifs pour leur résidence, avec pleine liberté de culte pour toutes les religions. J'eus l'occasion (sans même me découvrir pour communiquer avec eux par la plus mince marque extérieure de respect) de voir non seulement les cérémonies des hussites, luthériens, papistes (et notamment des jésuites), mais aussi de m'entretenir librement avec les juifs et d'entrer dans leurs synagogues à l'heure de l'office. Cinq cents juifs environ habitent cette petite ville, un nombre qui peut souvent augmenter ou diminuer car ils ont l'occasion de passer d'une ville à l'autre pour leurs affaires. La loi oblige les hommes à porter un chapeau rouge⁴⁵ ou un bonnet, et les femmes un vêtement de la même couleur, presque sang, rappelant qu'ils ont versé le sang du Christ ; mais elles peuvent avec argent obtenir dispense de cette obligation ; néanmoins, de même que les hommes se reconnaissent aux signes distinctifs de leurs chapeaux, les femmes le font par leurs vêtements et leurs mains teintes (à la manière de la Turquie) d'une couleur comme du safran. Ainsi la longue servitude et dispersion des juifs est partout manifeste aux chrétiens comme un spectacle redoutable et à eux comme le rappel quotidien de la malédiction divine jetée sur eux. Ils ont à Prague les privilèges de citoyens, mais ils les achètent et entretiennent par des redevances importantes et continuelles imposées par le pape ou par un large don gratuit fait à l'empereur, qu'ils pourvoient d'argent en toutes occasions. En outre ils vivent grandement méprisés, n'entendant des gens que des reproches, traités par eux en chiens plutôt qu'en hommes, ce que l'appât du gain leur fait supporter, même s'ils pouvaient aller en Italie pour y vivre mieux, et où le Diable lui-même par le flot d'argent qu'il apporte peut être bien venu et révééré.

44 Ils n'en ont pas le monopole. À Trente, Barthélemy Sastrow voit « le tombeau de l'enfant Siméon, l'innocente victime des Juifs » (*Mémoires*, trad. Edouard Fick, Genève, impr. de J. G. Fich, 1886, t. I, p. 43. Voir la note, t. II, p. 177-178). Le meurtre d'un enfant de deux ans (1475) y avait été faussement attribué aux Juifs ; l'enfant fut canonisé en 1588.

45 Sauf à Rome, par suite, dit-on, de la bévue d'un cardinal myope qui prit l'un d'eux pour un confrère ; ils y furent, depuis, astreints au jaune (voir E. S. Bates, *Touring in 1600, op. cit.*, p. 139).

À Prague, beaucoup de familles vivent serrées ensemble dans une petite maison, ce qui fait que non seulement leurs maisons mais leurs rues sont très malodorantes, et que leur cité ressemble à un tas de fumier. Ils mangent aussi continuellement des oignons et de l'ail, de sorte que qui veut pénétrer dans leur cité ou converser avec l'un d'eux doit d'abord rompre son jeûne et avoir dans la main quelque bon parfum. Ils ne mangent l'arrière-train d'aucune bête, en souvenir de la cuisse paralysée de Jacob⁴⁶, de sorte qu'à la maison comme en voyage, ils tuent et apprêtent eux-mêmes leur viande. Dans cette cité, ils ont le droit de choisir parmi eux quatre juges par an, pour les administrer et arbitrer les procès entre eux ; mais dans une cause opposant un chrétien et un juif, ils sont soumis à un magistrat chrétien. L'autorité du prêtre ou premier rabbin est très grande chez eux. Ils punissent l'adultère en le tenant toute une journée debout dans l'eau jusqu'au menton, le vol par la restitution et compensation des dommages, mais ils ignorent le meurtre. Ils n'ont pas d'esclaves nés ainsi ou achetés, mais selon l'usage des chrétiens, les pauvres servent les riches pour un salaire annuel. Seuls les plus riches font des testaments écrits, les autres les font verbaux et si quelqu'un meurt intestat, ses enfants mâles se partagent ses biens et doivent pourvoir à l'entretien de leurs sœurs, pour lesquelles aucun douaire n'est prévu. Ils prennent des usures si oppressives qu'il semble étonnant qu'un juge puisse leur permettre de dévorer des chrétiens. D'un gage d'or ou d'argent, ils prennent le quart, et sur un habit ou un objet mis en gage, la moitié du capital pour intérêt, et jamais ne prêtent sans gages. Et même, alors que la loi allemande n'autorise qu'un taux de cinq pour cent par an, beaucoup de chrétiens étaient si méchants qu'ils détournaient l'ancien usage en s'accordant avec un pauvre prête-nom juif, qui leur apportait les gages et l'argent quand il était rendu ; ils donnaient alors au juif une partie du profit et gardaient pour eux le reste. Lors de mon séjour à Prague, il n'y avait pas de mariages juifs, car ils s'en absteaient pendant les sept semaines où ils célébraient la mémoire d'un grand rabbin mort de vieillesse et ensuite pour une autre fête en mémoire de la loi donnée à Moïse. Mais les juifs et les chrétiens me racontèrent que chez eux, la fiancée se tenait dans la synagogue sous un riche drap d'apparat et s'engageait envers son époux dans les mains du rabbin, le confirmait en acceptant un anneau et passait le reste du jour à festoyer et à danser, les portes étant ouvertes pour tout juif ou chrétien désireux d'entrer, permettant que l'on s'enlace pendant la danse, mais sans se donner de baisers. Ils admettent le divorce pour les cas de stérilité, et nombreuses autres raisons, même la plus mince si les deux parties y consentent. Pour éviter la fornication, on marie les jeunes filles à onze ou douze ans et les jeunes gens à quinze ou seize, et s'ils n'ont pas d'enfants la première

46 Épisode final du combat avec l'ange (Genèse, xxxii, 25).

ou la deuxième année, l'amour est remplacé par de continuels reproches entre eux-mêmes et leurs parents.

Sur leurs funérailles. Chaque vendredi, veille de leur sabbat, les juifs de Turquie se couchent et se flagellent sur les tombes de leurs amis défunts. En général, on peut voir que depuis la mort de Notre Seigneur, les juifs ont rejeté chaque jour davantage les superstitions attachées au deuil et aux fêtes et cérémonies en mémoire de leurs défunts. Ils en sont venus à tenir maintenant un livre des noms des défunts et trois fois l'an lisent publiquement dans la synagogue les noms de ceux qui sont décédés dans l'année et prient Dieu pour qu'il les reçoive au Paradis. Contrairement aux règles du deuil dans les Écritures, ils en sont venus à déchirer leurs vêtements, à ne pas manger pour un jour ou deux en leur maison, mais à l'extérieur, à s'abstenir de viande ou de vin (le sabbat excepté), de ne pas se laver, s'oindre ou coucher avec leurs femmes pendant sept jours, d'accompagner pieds nus le corps au tombeau, et de laisser pendant sept nuits une lampe allumée à la maison, sur la folle opinion que pendant ce temps l'âme y revient à la recherche du corps, et enfin (comme j'ai dit), de s'allonger et flageller chaque vendredi sur la sépulture du défunt. À Prague, les juifs lavent le corps du mort, l'enveloppent en un linceul et l'enterrent le jour même avant le coucher du soleil, appelant les gens aux funérailles par la voix d'un crieur qui passe par toutes les rues. Le corps étant conduit au tombeau, les jeunes gens psalmodient des chants écrits sur le mur d'enceinte de l'église, déplorant la condition mortelle des hommes, confessant que la mort est le plus juste châtement du péché ; ensuite le corps est mis au tombeau sans autre cérémonie que l'application sous la tête d'une motte de gazon. Puis ils retournent au même mur en psalmodiant un autre chant et en priant Dieu, pour l'amour d'Abraham, Isaac et Jacob, de ne pas permettre au démon de tuer les hommes et, par d'ardentes paroles, recommandent à ces patriarches l'affliction où se trouve leur postérité.

308

Quant à leur religion, j'ai observé qu'à Prague, tant aux portes de leurs maisons particulières qu'à celles de leurs synagogues, ils ont une prière fichée dans les piliers et dans les murs pour que Dieu les protège à l'entrée et à la sortie, et ils baisent ces poteaux et ces murs chaque fois qu'ils entrent ou sortent. Les juifs gardent également sur eux les Dix commandements écrits en un long fragment de parchemin, qu'ils portent autour de la tête, collé à l'intérieur de la couronne de leur chapeau, et aussi entortillé autour de leur bras gauche. Avant d'entrer sous le porche de la synagogue, ils disent quelques prières, se lavent également les mains, ayant, disposés à cet effet pour eux, des bassins d'eau et des serviettes, ce qui est leur préparation corporelle et spirituelle avant d'entrer. Les synagogues n'ont pas de cloches, mais on appelle les fidèles par la voix d'un crieur passant par toutes les rues. Pour chaque synagogue il y a vingt ou trente rabbins, recevant chacun environ quatre cents dollars comme traitement

annuel, avec un supérieur rétribué davantage, qui veille à l'éducation de leurs enfants et prêche la tête couverte, parfois en allemand, parfois en hébreu. Toute la Congrégation chante ensemble, chacun ayant un tissu de lin brodé sur les épaules, avec des franges à nœuds indiquant le nombre des Commandements (que je crus être leurs phylactères), de sorte qu'on ne pouvait distinguer le rabbin des autres, sinon par sa position à l'autel. Ils chantaient en une tonalité caverneuse, très bas au début, puis s'élevant par degrés, et parfois se déployant en un vrai grondement, et les fidèles répondaient au rabbin par des chants, inclinant parfois très bas la tête, secouant leurs derrières avec beaucoup de mots et de gestes ridicules. Leur office n'est pas très différent du nôtre (sauf qu'ils rejettent le Nouveau Testament), car il consiste en psaumes et deux leçons, la seconde tirée des Prophètes (que lit à la fin un garçon, car ils en font moins de cas que de la Loi). Au milieu de la synagogue est un petit édifice rond ouvert en haut, où est déposée la Loi, entortillée comme un rouleau entre deux bijoux d'argent. Et le matin, on ouvre le rouleau de la Loi et on l'élève pour le montrer aux fidèles, tous les hommes offrant de l'argent au Trésor avec grande émulation pour avoir l'honneur de le montrer quand on donne davantage. Et quand il était montré, les fidèles tournaient souvent leurs corps, avec diverses contenance folles, avant de se jeter au sol en pleurs et en clameurs, si bien que cela paraissait relever d'une cérémonie extérieure plutôt que de dévotion ou de passion intérieure. En priant ils ne s'agenouillent jamais, mais se penchent seulement en avant et n'ôtent jamais leurs chapeaux lors de leurs dévotions, ou quand ils entrent dans la synagogue ou en sortent. Le samedi, à l'occasion du sabbat, l'office continue du matin au soir, mais divers groupes sortent pour manger, dormir ou se rafraîchir à leur convenance, puis reviennent. Mais ce jour-là, aucun juif ne prépare un repas, n'achète ou ne vend, ne reçoit d'argent, même pour une dette insurmontable, ni ne paie aucun argent pour gagner quoi que ce soit. À la synagogue, les femmes ne se mêlent jamais avec les hommes, mais sous le même toit ont leur propre synagogue, avec une porte d'entrée, des fenêtres ou petites fentes dans le mur pour entendre les hommes chanter, mais elles-mêmes se contentent de lire ou de murmurer à voix basse ou de rester silencieuses.

Les juifs croient à la Résurrection de la chair. Ils nient la divinité en trois personnes, ne croient pas à la damnation éternelle mais assurent qu'au cours du temps, les plus méchants et les démons eux-mêmes seront sauvés après long repentir et châtement, l'enfer aboli et toutes les créatures restaurées en l'état où elles furent d'abord créées. Ils se flagellent eux-mêmes dans les synagogues, mais plus doucement que les papistes, se contentant d'user les baguettes sur les pierres ; quand ils ont enfreint la Loi, ils vont voir le rabbin pour qu'il leur impose un châtement, mais sans faire une confession circonstanciée du fait. Ils observent soigneusement leurs anciennes fêtes et leurs jeûnes, ne jeûnant pas la

nuit mais seulement à midi et sont très charitables en œuvres pies, surtout pour la rançon des juifs captifs.

Ils observent la fête de Pâques le 14^e jour de leur premier mois depuis la Création du soleil et de la lune, se contentant de manger du pain azyme huit jours durant, car ils tiennent pour contraire à la Loi de tuer un agneau pascal ou d'offrir un sacrifice ailleurs qu'à Jérusalem.

Moryson clôt son « discours of the Jewes » en évoquant la Circoncision : le rituel ne s'écarte guère de celui que Montaigne avait observé à Rome.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617.

John Taylor : Hambourg

310

Taylor vient de quitter Altona (fin août 1616).

Nous prîmes la direction de Hambourg ; j'avais remarqué en divers lieux d'Altona une vingtaine d'hommes, de femmes et d'enfants, tous déformés, certains avec un seul œil, d'autres avec un bec-de-lièvre, un dos bossu, des pieds tournés en dehors, une moitié de nez, ou d'autres tares. Quand j'appris qu'ils étaient juifs, j'admirai en cela la pénétration du Juge suprême, qui avait permis à Nature de déformer les corps de ceux dont les vils esprits avaient été si déshérités par l'absence de la Grâce.

Mais en entrant le samedi dans la ville de Hambourg, je fus aussitôt conduit à la maison des Anglais, où je trouvai un hôte aimable, une honnête hôtesse, bonne compagnie, abondance de nourriture, plus encore de boisson, un cabaretier loyal et un agréable logis. Comme j'étais un étranger, je fus promu à table, lors du dîner, à la place d'honneur où, pour observer une vieille coutume, chacun fit de son mieux pour me fréquenter et donner la bienvenue.

Taylor découvre à cette occasion la fraternité de buveurs de bière qui réunit Anglais, Allemands et Hollandais.

Le dimanche, me rendant à l'église anglicane, je vis beaucoup de boutiques ouvertes, où se vendaient, achetaient, débitaient ou changeaient toutes sortes de produits, les rues bien fournies de pommes, poires, prunes, noix, raisin et de tout ce qu'un marché ordinaire peut offrir, comme si le sabbat n'était qu'une simple cérémonie non attachée à un Commandement. En quoi je notai que les juifs, avec toute leur exécrable superstition⁴⁷, sont plus dévots et observants

⁴⁷ Sur l'hostilité à l'égard des Juifs, voir *supra* J. Taylor à Prague (p. 304) et F. Moryson, « Les Juifs de Prague » (p. 306).

que ces camelots dans leur profession ; car le samedi (jour de leur sabbat) ils se détournent de toutes affaires humaines pour s'adonner contre la vraie religion à leur fausse et perfide croyance. Le sermon de l'église anglicane étant terminé, je me promenai l'après-midi avec un ami, habitant de la ville, pour voir et être vu. On avait placé à l'une des portes une forte garde de soldats avec mousquets, piques, hauberts et autres accoutrements de guerre. J'en demandai la cause et l'on me dit que c'était à cause de la construction de nouvelles buttes et remparts, qui étaient partiellement érigés hors de l'ancien mur. Quand j'aperçus ces fortifications, je fus stupéfait, car il est à peine croyable en raison du grand nombre d'hommes et de chevaux employés chaque jour à cet ouvrage. En outre, le chantier lui-même est si grand qu'il dépasse tout ce que je pourrais en dire, et je suppose qu'il s'avérera un rempart inexpugnable pour fortifier la ville de ce côté contre les tentatives d'invasion du plus grand monarque qui tenterait de l'attaquer.

Mais après avoir beaucoup musé, en continuant de marcher par les champs, j'épiaï quatre ou cinq jolies troupes de pudiques jeunes filles monter gentiment dans une maison louée à la municipalité à l'écart du chemin. C'étaient de magnifiques jeunes filles de 18 à 20 ans chacune, et bien qu'elles eussent une porte à fermer, sachant que leur ouvrage était naturel et nécessaire, elles s'assirent silencieusement comme d'amoureuses et obligeantes voisines. Puis ayant fait un tour ou deux, nous nous en retournâmes à la ville et entrâmes dans un grand jardin intra-muros, où quelques habitants de la ville tiraient sur une cible avec leurs mousquets pour des paris, d'autres jouant aux boules, ou au palet⁴⁸. D'autres dansaient devant un violoneux aveugle et sa traînée crasseuse et hydropique, pansue comme une vache, certains à un jeu, d'autres à un autre, la plupart buvant, et tous ivres, bien que ce fût un sabbat, qui aurait dû être entièrement consacré à Dieu ; mais par l'erreur de ces buveurs aux boyaux crevés, ils en faisaient un après midi consacré, ou plutôt exécré au service de l'enfer, pour la plus grande extension du royaume du Diable.

Taylor raconte ensuite plusieurs anecdotes criminelles : faits-divers, bourreaux, pendaisons.

Hambourg est une ville franche, non sujette à l'Empereur ou à un autre prince, mais seulement administrée par vingt-quatre bourgmestres, dont deux principaux, appelés Lords, conservent cette dignité depuis leur première élection pour toute la vie. Les maisons sont hautes et imposantes, construites sur un modèle uniforme ; elle est merveilleusement peuplée et les bateaux circulent sur l'eau par de nombreuses rues de la ville.

⁴⁸ *Shovel-board* : « a long board on which they play by sliding metal pieces at a mark » (S. Johnson, *Dictionary of English Language*, 1765, exemple emprunté par Johnson à Dryden).

Les églises sont pour la plupart splendidement mises en valeur, couvertes de cuivre, avec de très hautes flèches ; elles sont ornées à l'intérieur de crucifix, de sculptures et de tableaux, qu'ils conservent prudemment comme ornements, et non par une vaine et idolâtre adoration. Dans les églises de Saint-Jacob et Sainte Catherine, il y a dans l'une un pupitre d'albâtre et dans l'autre deux orgues qui, pour leur valeur et la qualité de l'exécution, n'ont pas leur pareille dans toute la Chrétienté, si l'on en croit la plupart des voyageurs.

Les femmes n'y sont pas des marchandes de mode, mais elles gardent selon leur état un même habit. Les plus riches portent une robe d'étoffe argentée⁴⁹ dont la partie supérieure est froncée et cousue à la manière d'un couvercle de pot anglais, avec une houppes au sommet, et posée ainsi sur la tête, et l'habit tombant sur la collerette ou le visage, comme il lui plaît, jusqu'en bas, si bien qu'un homme peut rencontrer sa propre femme sans peut-être la distinguer d'une autre.

312

Ils n'ont pas de porteurs pour porter leurs fardeaux, mais de grands filous à la carcasse solide qui, avec leurs femmes, tirent chaque jour leurs charrettes par toute la ville, avec des marchandises ou pour d'autres tâches. On dit que ces tireurs de charrettes passent pour être les plus riches de la ville, avec pour leurs enfants des nourrices qu'ils appellent *Ams*, si bien que s'il leur arrive de manquer de nourrice, ils maudissent leurs camarades parce qu'ils n'ont pas trouvé assez de filles mères pour subvenir à leurs besoins.

Mais si un homme de quelque apparence a le malheur de s'égarer dans une maison de prostitution, pendant qu'il s'y trouve avec sa femme à tout faire⁵⁰, une autre des putains ira chez le shérif (qu'ils appellent *Righthere*) pour l'informer qu'un tel est dans telle maison suspecte. Sa sortie est étroitement surveillée, on le prend et l'amène devant le *Right-heere*, qui l'interroge ; s'il est un homme de crédit, il doit payer et paiera quarante, cinquante ou soixante rixdales avant que sa réputation soit soupçonnée. Un argent sur lequel la reine qui donna l'information prendra sa récompense.

All the Works of John Taylor [...], London, For James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire)/London, The Scolar Press, 1973, p. 78-79 et 83-85.

49 Taylor l'appelle *huicke*.

50 *Drudger*, de *drudge*, homme/femme de peine.

L'opéra, Salieri et le sanglier

Après s'être produit à Florence et Venise, le chanteur irlandais prend en 1783 la route de Vienne, où il arrive avec de solides recommandations et un engagement. Ce texte de Kelly, comme le suivant, et le titre même de son livre, *Réminiscences*, manifestent l'affinité entre le journal de voyage et le genre des mémoires.

Après un voyage fastidieux, j'arrivai à Vienne où je descendis à l'enseigne du *Bœuf blanc* et, le lendemain matin, je présentai mes respects au Signor Salieri, pour lui remettre la lettre de recommandation du Signor Bertoni. Salieri était Vénitien, élève du célèbre compositeur Guzman, et lui-même un éminent compositeur, maître de chapelle à la cour de Vienne et grand favori de l'Empereur. Au théâtre, il présidait au clavecin et était sous-directeur sous le prince Rosenburg, Grand chambellan de la cour. C'était un petit homme, avec une contenance expressive et des yeux pleins de génie. J'avais souvent entendu la mère de Storace⁵¹ dire qu'il ressemblait extrêmement à Garrick. Il me reçut poliment, et m'informa que son opéra *La Scuola dei Gelosi* serait le premier à être joué, et que j'y ferais mon début. Il m'accompagna aux appartements qui avaient été retenus pour moi, et qui consistaient en un excellent premier et deuxième étages, élégamment meublés, dans le plus agréable quartier de la ville. On me fournissait, selon l'usage, en combustible et en chandelles, avec une voiture pour me rendre aux répétitions et faire l'aller et retour au théâtre chaque fois que je jouerais.

Dûment installé dans ma nouvelle résidence, je remis toutes mes lettres de recommandation, et fus ravi de l'accueil qui leur fut fait par ceux à qui elles étaient adressées, particulièrement des maréchaux Loudon et Lacy, de Sir Robert Keith, dont l'affabilité était hautement flatteuse pour moi. Je fus tout à fait enchanté et pensai que Vienne était une ville délicieuse et un charmant endroit pour y résider. Quinze jours après mon arrivée, le théâtre ouvrait. On fit à Storace et Benucci⁵² un accueil tout à fait enthousiaste et je serai peut-être autorisé à dire que je n'avais nulle raison de me plaindre du mien.

51 Stephen Storace II : compositeur anglais (1762-1796). Kelly l'avait aidé dans sa carrière à Londres. Sa sœur Nancy fut Susanna lors de la création des *Nozze di Figaro* (voir texte suivant).

52 Francesco Benucci (vers 1745-1824), basse plutôt que baryton, domina ses contemporains comme acteur et chanteur dans l'opéra *buffa*. Après s'être produit à Venise et Milan, il chante à Vienne en 1784. Mozart dans une lettre du 7 mai 1786, le trouve « particulièrement bon » lors de la première des *Nozze di Figaro*, où il tient le rôle-titre. Il lui confiera encore les rôles de Leporello et de Guglielmo lors de la création de *Don Giovanni* et de *Così fan tutte*. Benucci obtiendra son dernier grand succès en chantant le comte Robinson dans le *Matrimonio segreto* de Cimarosa (1792). Voir le *New Grove Dictionary of Music and Musicians*, éd. Stanley Sadie, London, Macmillan, 1980, t. XVIII.

L'empereur Joseph II, accompagné de son frère Maximilien, archevêque de Cologne, assistaient à la représentation et manifestèrent leur approbation par les applaudissements qu'ils lui accordèrent. À l'époque dont je parle, la cour de Vienne était peut-être la plus brillante d'Europe. Le théâtre, qui fait partie du palais royal, était bondé et étincelait de beauté et d'élégance. Toutes les couches de la société étaient follement passionnées de musique, et la plus grande partie en comprenait la science. En fait, Vienne était l'endroit où le plaisir était à l'ordre du jour et aussi de la nuit.

Les femmes, pour parler généralement, sont superbes ; elles ont de belles complexions, des visages réguliers, surtout dans les couches modestes. Toutes les servantes tiennent beaucoup à montrer leurs pieds, qu'elles ont toutes magnifiques, et sont très désireuses d'avoir de belles chaussures et de beaux bas.

Kelly évoque ensuite rapidement la ville et les rencontres qu'il y fit.

314

Comme je l'ai dit, je tiens le Prater pour la plus belle promenade publique en Europe, surpassant de loin pour la variété notre magnifique Hyde Park. Il a environ quatre milles de long. De chaque côté de la route, on voit de beaux châtaigniers, de nombreuses avenues et des allées discrètes. Les soirs de printemps et d'été, ces routes sont bondées de voitures. De tous côtés, comme en notre Hyde Park, on voit des daims brouter tranquillement et regarder la foule des passants. Au bout de la principale avenue est une excellente taverne. De plus, en de nombreux autres endroits de ce lieu d'enchantement, on trouve d'innombrables cabarets, fréquentés le soir par des gens de toute condition qui, dès qu'ils ont fini de dîner, viennent ici pour se régaler de leur plat préféré, poulet frit, jambon froid et saucisses, bière blanche et vins d'Hofner, en guise de dessert. Ils restent là jusqu'à une heure très avancée : priorité à la danse, à la musique et à toute expression de gaieté ; et je suis sûr que si je n'avais pas eu d'engagement professionnel, je me serais trouvé chaque soir parmi eux.

Le Danube coule à travers une partie de cette charmante retraite. Un soir, Salieri me proposa de l'accompagner au Prater. Il composait alors son opéra de *Tarare* pour le Grand Opéra de Paris⁵³. Derrière le cabaret où nous avons pris des rafraîchissements, près des berges du Danube, nous nous assîmes sur les bords du fleuve. Il sortit de sa poche une esquisse de l'air qui allait devenir populaire et qu'il avait composé ce matin, « *Ah ! pauvre Calpigi !* »⁵⁴. Alors qu'il me le chantait avec le plus grand sérieux et la mimique, je jetai les yeux vers la rivière et je vis un grand sanglier qui la traversait, juste à l'endroit

53 Il y triomphe en 1787.

54 Dans *Tarare*, de Beaumarchais, Calpigi est « chef des eunuques, esclave européen, chanteur sorti des chapelles d'Italie ». *Capigi*, en turc, désigne le portier du sérail (voir le texte de R. Withers, *infra*, p. 390).

où nous étions assis. Je pris mes jambes à mon cou, et le compositeur me suivit, laissant derrière nous le « *Povero Calpigi* » et (ce qui était bien pis) un flacon d'excellent vin du Rhin, ce qui me contraria beaucoup plus que l'animal aux poils raides dont la visite semblait être pour nous. L'histoire nous donna matière à rire davantage, quand nous fûmes hors de danger. Salieri, en fait, aurait tout tourné en plaisanterie, parce que c'était un homme très divertissant, et très estimé à Vienne ; et je considérerai comme une grande chance d'avoir été remarqué de lui.

Reminiscences (1826), reimpr. New York, B. Blom, 1969, p. 127-129.

Michaël Kelly chante *Le Nozze di Figaro*

1786 : engagé à Vienne depuis trois ans, Michaël Kelly soutient la cause de Mozart dans une compétition pour savoir quel opéra nouveau ouvrira la saison. L'empereur arbitre en faveur des *Nozze di Figaro*. Kelly tiendra le rôle de don Basilio. Les circonstances de la création de cet opéra (1^{er} mai 1786) sont mal connues, ce qui rend d'autant plus important le témoignage du ténor irlandais (voir Michel Noiray, *L'Avant-Scène-Opéra*, nov-déc. 1990, numéro consacré aux *Noces de Figaro*).

De tous les interprètes de cet opéra à cette époque, un seul survit : moi-même. Il est reconnu que jamais distribution d'opéra n'avait été aussi brillante. Je l'ai vu représenter (et même bien) en différents pays à différentes saisons, mais ce n'était pas plus comparable à la représentation originale que la lumière à l'obscurité. Lors de la création, tous les interprètes eurent le privilège des instructions du compositeur, qui infusait dans leurs esprits celui de son inspiration. Je n'oublierai jamais sa petite contenance animée, illuminée des traits étincelants de son génie : il serait aussi impossible de la décrire que de peindre des rayons de soleil.

Je passai le voir un soir, il me dit : « Je viens de terminer un petit duo pour mon opéra, vous allez l'entendre ». Il était assis au piano, et nous le chantâmes. Il en était ravi et le monde musical m'accordera qu'il en était bien ainsi, puisqu'il s'agissait du duo chanté par le comte Almaviva et Suzanne, « *Crudel perchè finora parmi languir così* ». On n'avait jamais écrit de morceau plus délicieux, et cela a souvent été une source de plaisir pour moi d'avoir été le premier à l'entendre, et de l'avoir chanté avec son génial compositeur. Je me rappelle la première répétition avec l'orchestre au complet : Mozart était sur scène avec sa pelisse cramoisie et son chapeau à corne galonné d'or, donnant le tempo aux musiciens de l'orchestre. Benucci donna l'air de Figaro « *Non più andrai, farfallone amoroso* » avec la plus grande vivacité et toute sa puissance vocale.

J'étais assis à côté de Mozart qui, *sotto voce*, répétait, Bravo ! Bravo ! Et quand Benucci en vint au passage final « *Cherubino, alla vittoria, alla gloria militar* », qu'il lança avec ses poumons de Stentor, l'effet fut électrique, car tous les chanteurs sur scène et les membres de l'orchestre, comme entraînés par une sensation de ravissement, vociféraient : « Bravo ! Bravo, *Maestro* ! *Viva* ! *Viva* ! le grand Mozart ». Je pensais que les gens de l'orchestre ne cesseraient jamais d'applaudir, frappant leurs pupitres des archets de leurs violons. Le petit homme exprima par des révérences répétées ses remerciements pour l'admiration enthousiaste qu'ils lui témoignaient.

316

Le finale du premier acte reçut le même tribut d'approbation. À mon humble avis, s'il n'avait jamais rien fait d'autre de bon, ce seul morceau l'aurait signalé comme le plus grand maître de son art. Dans le sextuor du deuxième acte (qui était de tout l'opéra le morceau préféré de Mozart), je tenais un rôle remarquable, celui du juge qui bégaié. Dans toute la pièce il me fallait bégayer ; mais dans le sextuor, Mozart me demanda de ne pas le faire, pour ne pas gâter sa musique. Je lui répondis que, bien qu'il pût paraître bien présomptueux, pour un freluquet comme moi, de différer de lui sur ce point, que je le ferais, et que j'étais certain que la manière dont je pensais amener le bégaiement n'interfererait pas avec les autres rôles, mais produirait un effet. En outre, il n'eût certainement pas été naturel de bégayer tout au long du rôle, puis de parler normalement quand j'en viendrais au sextuor, et retourner au bégaiement quand le morceau de musique serait terminé. J'ajoutai (tout en m'excusant pour l'apparent manque de déférence et de respect qui me faisait contredire le grand Mozart) que si on ne me permettait pas de jouer le rôle comme je l'entendais, je ne le jouerais pas du tout.

Finalement, Mozart consentit à ce que je fasse à ma manière, tout en doutant du succès de l'entreprise. Des salles pleines à craquer prouvèrent que rien sur la scène n'avait produit un plus puissant effet ; la salle était secouée d'un rire convulsif, auquel se joignait Mozart. L'empereur ne cessait de s'écrier « Bravo ! » et le passage fut vigoureusement applaudi et bissé⁵⁵. Quand l'opéra fut terminé, Mozart vint me trouver sur scène et me dit, me serrant les deux mains : « Bravo, jeune homme, je me sens obligé à vous et reconnais que vous aviez raison, et que je me trompais ». On avait certainement couru un risque, mais j'étais convaincu que je pourrais produire l'effet que je souhaitais, et la suite prouva que je ne m'étais pas trompé.

Reminiscences, op. cit., p. 160-162.

55 La durée du spectacle s'en trouva presque doublée, ce qui amena l'empereur à interdire les *bis* pour la représentation suivante.

Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière

Montesquieu a quitté Venise le 12 août 1728 pour un long périple en Italie. L'été suivant, il se dispose à prendre la route de l'Allemagne

Le 31 juillet, à six heures de France, je partis de Trente. Je ne restai en chemin ni pour manger ni pour dormir, et j'arrivai à Innsbruck le lendemain à 11 heures du matin. J'avais mis à Trente un avant-train à ma chaise, pour trois pistoles d'Espagne.

Tout ce que j'ai vu du Tyrol, depuis Trente jusqu'à Innsbruck, m'a paru un très mauvais pays. Nous avons toujours été entre deux montagnes, et ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après avoir presque crevé de chaud à Mantoue, il m'a fallu souffrir un froid très vif dans ces montagnes du Tyrol, quoique j'eusse des habits bons pour l'hiver, et cela, le 1^{er} jour d'août.

On arrive de Trente à Bolzano, toujours entre deux montagnes, suivant l'Adige, qu'on ne perd jamais depuis Vérone. À Bolzano, l'on quitte l'Adige, qui reste à gauche, et l'on suit l'Eisack. Il y a 7 lieues d'Allemagne (ou 35 milles d'Italie) de Trente à Bolzano. De Bolzano, suivant l'Eisack, on arrive au Grand-Brenner.

Le Brenner est une haute montagne, d'où sortent deux rivières ; l'Eisack, qui va dans l'Adige, à un mille d'Italie au-dessous de Bolzano, et le Ultz, qui [va] de l'autre côté, à Innsbruck, et se jette dans l'Inn. Il n'y a pas plus de deux cents pas d'une source à l'autre. Ce sont plutôt deux torrents que deux rivières. C'est comme un toit à deux égouts. La carte de Delisle marque mal ou ne marque point du tout la source de ces deux torrents⁵⁶. Les sources y paraissent très éloignées ; ce qui n'est point.

[...] Vous remarquerez que les postes de Bavière et du Nord du Tyrol ne finissent jamais. Je ne restai sur le chemin pour boire, manger ni dormir, et je n'arrivai à Munich que le lendemain matin, une heure avant jour, quoique je n'eusse changé que cinq fois de chevaux. Les lieues de Bavière sont immenses. Je crois que les Allemands, qui pensent peu et, par conséquent, ne s'ennuient jamais, ont fabriqué les lieues si longues pour nous.

Les paysannes de Bavière n'ont de jupes que jusqu'aux genoux, et ont des chapeaux ; comme des hommes, tant leurs jupes ressemblent à une culotte large. La plupart des paysans de Bavière portent la barbe comme en Tyrol. Il faut que les modes fassent bien du chemin avant d'arriver aux paysans du Tyrol et de Bavière.

Dès qu'on entre dans le Tyrol, on sent le climat d'Italie changer : c'est un froid très grand. Aussi passe-t-on d'abord des cheveux noirs aux cheveux blonds. Ce sont les montagnes qui font cette différence. Depuis Trente, et

⁵⁶ Erreur rectifiée par le géographe dans sa nouvelle carte d'Europe (1724).

même avant, jusqu'à Munich, on marche toujours entre deux montagnes : on ne voit jamais qu'un petit morceau du ciel, et on est au désespoir de voir cela durer si longtemps. C'est là que l'on trouve la solution du problème de Virgile :

*Dic, quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat Cœli spatium non amplius ulnas*⁵⁷.

Mais, quand le soleil, par hasard, se trouve bien darder à plomb dans cet entre-deux, c'est là qu'il fait des moments de chaleur bien vifs.

Dans plusieurs lieux de ces pays-là, on a neuf mois d'hiver ; mais on s'y chauffe bien, le bois y étant commun.

Le Tyrol a beaucoup perdu par le chemin que l'Empereur a fait faire par la Styrie et la Carinthie. Bien des hommes et des marchandises y passent à présent ; ce qui diminue d'autant le nombre des passagers du Tyrol. Cela y apportait de l'argent.

318

Au Brenner, on sème de l'avoine ; mais elle ne mûrit pas tous les ans. Le Tyrol a assez de blé, de bestiaux ; pas assez de vin, qu'il tire du Trentin.

Le gouvernement de l'Empereur dans le Tyrol est tout. C'est un dicastère qui règle tout. Chacun va jurer de la quotité de son revenu. On le taxe à proportion qu'il a, et cela va ordinairement à 1/40, années ordinaires.

La bonté du gouvernement et le passage des hommes et des marchandises fait que l'on vit bien dans le Tyrol, en dépit de la Nature. Il faut avouer, cependant, que les voyageurs voient le Tyrol pire qu'il n'est, y ayant entre les montagnes des vallées très fertiles et des coteaux de même.

Le Tyrol est une forteresse presque imprenable. Les paysans, avec des pierres, déferaient une armée. Le duc de Bavière ne se trouva pas bien d'y être entré⁵⁸. Il vint (je crois) jusqu'au Brenner.

Souvent le Brenner se couvre de neige, de façon que le chemin est fermé d'abord. Les gens du pays sont commandés pour l'ouvrir : ouvrage qui dure quelquefois trois jours.

Voyages de Montesquieu, éd. Albert de Montesquieu, Bordeaux, Gounouilhou, 1896, t. II, p. 135-138.

57 *Bucoliques*, IV, v. 104-105 (« Dis l'endroit – et tu seras pour moi le grand Apollon – / Où l'espace céleste n'a pas plus de trois coudées »).

58 En 1703, pour opérer la jonction en Italie avec les troupes de Louis XIV, dont il était alors allié.

LA SUISSE

Montaigne : l'hôtellerie suisse

Ainsi que le notait déjà son premier éditeur en 1774, Montaigne en Suisse « s'accommode partout des mœurs et des usages du pays. Les hôtelleries, les poêles, la cuisine suisse, tout lui convient ». Une simplicité de mœurs qu'il apprécie, tout comme des débats religieux qui ne débouchent pas sur des guerres civiles.

Leur service de table est fort différent du nôtre. Ils ne se servent jamais d'eau à leur vin et ont quasi raison ; car leurs vins sont si petits que nos gentilshommes les trouvaient encore plus faibles que ceux de Gascogne fort baptisés, et si ne laissent pas d'être bien délicats¹. Ils font dîner les valets à la table des maîtres, ou à une autre voisine quant et quant eux : car il ne faut qu'un valet à servir une grande table, d'autant que chacun ayant son gobelet ou tasse d'argent en droit sa place, celui qui sert se prend garde de remplir ce gobelet aussitôt qu'il est vide, sans le bouger de sa place, y versant du vin de loin à tout un vaisseau² d'étain ou de bois qui a un long bec. Et quant à la viande, ils ne servent que deux ou trois plats au coupon³; ils mêlent diverses viandes ensemble, bien apprêtées et d'une distribution bien éloignée de la nôtre ; et les servent parfois les uns sur les autres, par le moyen de certains instruments de fer qui ont des longues jambes : sur cet instrument il y a un plat et au-dessous un autre. Leurs tables sont fort larges et rondes, et carrées, si qu'il est malaisé d'y porter les plats. Ce valet dessert aisément ces plats tout d'un coup, et on sert autres deux jusqu'à six ou sept tels changements. Car un plat ne se sert jamais que l'autre n'en soit hors, et quant aux assiettes, comme ils veulent servir le fruit, ils servent au milieu de la table, après que la viande est ôtée, un panier de clisse⁴ ou un grand plat de bois peint, dans lequel panier le plus apparent jette le premier son assiette et puis les autres ; car en cela on observe fort le rang d'honneur. Le panier, ce valet l'emporte aisément, et puis sert tout le fruit en deux plats, comme le reste, pêle-mêle ; et y mêlent volontiers des raiforts, comme des poires cuites, parmi le rôti.

1 Montaigne boit son vin *trempe* : voir *Essais*, éd. Villey-Saulnier, Paris, PUF, 4 vol., 1965, livre III, chap. 13, p. 1104.

2 « *Vaisseau* » : vase.

3 Pour chaque service.

4 « *Clisse* » : osier.

Entre autres choses, ils font grand honneur aux écrevisses et en servent un plat toujours couvert par privilège, et se les entre-présentent ; ce qu'ils ne font guère d'autre viande. Tout ce pays en est pourtant plein, et s'en sert à tous les jours, mais ils l'ont en délices. Ils ne donnent point à laver⁵ à l'issue et à l'entrée ; chacun en va prendre à une petite aiguière attachée à un coin de la salle, comme chez nos moines. La plupart servent des assiettes de bois, voire et des pots de bois et vaisseaux à pisser, et cela net et blanc ce qu'il est possible. Autres, sur les assiettes de bois, y en ajoutent d'étain jusqu'au dernier service du fruit, où il n'y en a jamais que de bois. Ils ne servent le bois que par coutume ; car, là même où ils le servent, ils donnent des gobelets d'argent à boire, et en ont une quantité infinie.

320

Ils nettoient et fourbissent exactement leurs meubles de bois jusqu'aux planchers des chambres. Leurs lits sont élevés si haut que communément on y monte par degrés ; et ont quasi partout des petits lits au-dessous des grands. Comme ils sont excellents ouvriers de fer, quasi toutes leurs broches se tournent par ressorts ou par moyens des poids, comme les horloges, ou bien par certaines voiles de bois de sapin larges et légères qu'ils logent dans le tuyau de leurs cheminées qui roulent d'une grande vitesse au vent de la fumée et de la vapeur du feu, et font aller le rôti mollement et longuement ; car ils assèchent un peu trop leur viande⁶. Ces moulins à vent ne servent qu'aux grandes hôtelleries où il y a grand feu, comme à Baden. Le mouvement en est très uni et très constant. La plupart des cheminées, depuis la Lorraine, ne sont pas à notre mode ; ils élèvent des foyers au milieu ou au coin d'une cuisine, et emploient quasi toute la largeur de cette cuisine au tuyau de la cheminée. C'est une grande ouverture de la largeur de sept ou huit pas en carré qui se va aboutissant jusqu'au haut du logis. Cela leur donne espace de loger en un endroit leur grande voile, qui chez nous occuperait tant de place en nos tuyaux que le passage de la fumée en serait empêché. Les moindres repas sont de trois ou quatre heures pour la longueur de ces services ; et à la vérité ils mangent aussi beaucoup moins vivement que nous et plus sainement. Ils ont grande abondance de toutes sortes de vivres, de chair et de poisson⁷, et couvrent fort somptueusement ces tables, au moins la nôtre. Le vendredi on ne sert à personne de la chair ; et ce jour ils disent qu'ils n'en mangent point volontiers. La cherté pareille qu'en France autour de Paris. Les chevaux ont plus d'avoine, d'ordinaire, qu'ils n'en peuvent manger.

Journal du voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne, 1^{er} octobre 1580, Roma/
Paris, Chez Le Jay, 1774.

5 Pour laver les mains.

6 Montaigne la préfère « peu cuite » : voir *Essais*, éd. cit., III, 13, 1101b.

7 De poisson, dont l'auteur des *Essais* est friand (*ibid.*, III, 13, 1103).



Ill. 15. « Le Suisse » et « La Suisse », F. Deserps, dans *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons

En 1589, J.-A. de Thou accompagne en Italie Gaspard de Schomberg, qui doit négocier pour le roi un emprunt et l'envoi de troupes. L'itinéraire est passablement inhabituel : la compagnie doit éviter les places tenues par les Ligueurs (Lyon) ou les territoires sous contrôle espagnol. C'est ainsi qu'il lui faut traverser les Cévennes et, après avoir quitté Venise, revenir par la Suisse et emprunter la route des Grisons. De Thou raconte dans ses *Mémoires* comment un orage de montagne faillit lui coûter la vie.

Au sortir de Coire, de Thou fut s'embarquer devant le lever du soleil sur le lac le plus prochain, avec toute sa suite. Ce lac est entouré de tous côtés de montagnes fort élevées, et sujet, comme le lac de Garde, à des vents très violents. De Thou, comme ceux qui l'accompagnaient, pensa l'éprouver à ses dépens : le temps s'était mis à la pluie, la barque où ils étaient n'était que de bois de sapin, et celui qui la conduisait y avait imprudemment reçu un Allemand avec son cheval ; cet animal effrayé des coups de vagues, se laissait souvent tomber et mettait à toute heure la barque en risque de tourner. Comme la pluie et le vent augmentaient toujours, et que la rive la plus proche de la terre était bordée d'un grand et continuel rocher, il n'y avait

pas d'apparence de pouvoir y aborder ; ce qui jetait tout le monde dans une grande consternation : elle redoubla, quand on vit le pilote abandonner le gouvernail, et qu'on l'entendit crier que chacun songeât à se sauver comme il pourrait.

Nicolas Rapin⁸ [...] était auprès de M. de Thou ; c'était un jeune homme plein de courage et qui savait fort bien nager. Il mit bas sa cuirasse et son pourpoint, se tint prêt à sauter dans le lac, et dit à de Thou de le prendre par la ceinture, de s'y tenir ferme, et de se jeter avec lui ; qu'il le mettrait à terre sitôt qu'il pourrait y aborder, ou qu'il périrait le premier. Dans cette extrémité, et n'espérant plus qu'en la bonté divine, ils aperçurent une caverne creusée dans le roc. Aussitôt ils commandèrent au patron de tourner de ce côté-là, et mettant tous la main à la rame, pour forcer le vent qui faisait entrer l'eau de tous côtés dans la barque, ils gagnèrent le bord, et sautèrent à terre tous percés de pluie. Ils n'emportèrent que ce qui se trouva sous leur main, ne croyant pas qu'il y eût pour eux un plus grand danger que celui d'être sur le lac pendant la tempête. Heureusement, il se trouva qu'il y avait des espèces de marches taillées dans le roc de distance en distance ; ainsi, quoiqu'ils fussent presque tous bottés et en manteau, que le chemin fût très rude et très difficile, ils ne laissèrent pas, malgré le vent et la pluie, dont ils étaient fort incommodés, de monter avec plaisir plus de mille pas pour gagner la hauteur, fort surpris de rencontrer sur leur route un chariot attelé de bœufs qui descendait par ce précipice.

322

Une hôtellerie, qui était à quelque distance du sommet, leur fut d'un grand secours ; les poêles servirent à sécher promptement leurs habits, et leur joie fut aussi grande qu'inespérée, de pouvoir s'y remettre de leur frayeur, et de s'y rafraîchir. Ils y dînèrent, et comme ils n'avaient pas de chevaux, il fallut marcher à pied par un chemin très fangeux et très glissant pour gagner la couchée qui était éloignée de deux milles et à la tête du lac de Zurich. Personne cependant ne se plaignit de cette fatigue, tant leur esprit était encore rempli de l'idée du danger qu'ils avaient couru.

Le retour s'effectue « avec précaution » par la Franche-Comté espagnole ; la compagnie évite Paris et Chartres, tenus par les Ligueurs, et rejoint Henri IV à Châteaudun.

Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713,
p. 229-231.

8 Fils du poète, et poète lui-même (il donna des vers au *Tombeau de Ronsard*, 1586). Le jeune homme avait achevé à Poitiers ses études de droit (1585) ; sur ce personnage, voir la notice de Jean Brunel dans *Nicolas Rapin (1538-1609)*, Paris, Champion, 2002, p. 178-180.

John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)

À l'exception notable du naturaliste Conrad Gessner, la traversée des Alpes représente, pour les voyageurs des XVI^e-XVIII^e siècles, un moment difficile. Si le col du Mont Cenis comporte déjà un embryon de structure d'accueil touristique (voir lettre de Th. Gray, *Correspondence*, éd. Paget Toynbee et Léonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935, p. 111), il n'en va pas de même du Simplon, que le voyageur franchit en compagnie du poète Edmund Waller, de John Alby, un condisciple de Cambridge et d'un incommode capitaine Wray : une rude expérience pour passer d'Italie en Suisse.

Nous arrivâmes de nuit à Marguzzo⁹, un petit village à l'extrémité du lac Majeur et au pied même des Alpes, qui brusquement se dressèrent devant nous, après une bonne centaine de milles à travers la contrée la plus plate du monde et où l'on ne trouverait pas même une pierre : comme si la nature avait balayé les détritiques de la terre dans les Alpes pour former et nettoyer les plaines de Lombardie, que nous avions traversées depuis notre départ de Venise.

Dans ce lieu misérable, je couchai en un lit garni de feuilles, qui craquaient avec un tel bruit et piquaient tellement ma peau à travers la toile que je ne pus dormir¹⁰. Le lendemain matin, on me donna un âne (car nous ne pûmes avoir de chevaux), non ferré, mais nous avons attaché des cordes avec une boucle pour y mettre nos pieds, ce qui nous dispensait d'autres harnachements. Donc avec mon élégant coursier, bridé avec le cadeau rapporté de Turquie¹¹, nous passâmes par une vallée passablement agréable, mais très étroite, jusqu'à notre arrivée à Duomo¹², où nous nous reposâmes et, ayant montré le passeport espagnol que nous avait donné l'ambassadeur¹³, le gouverneur voulut nous en délivrer un autre, pourvu que nous laissions une couronne à son secrétaire. Nous échangeâmes là nos ânes pour des mules au pied sûr pour les montées et les précipices qu'elles ont l'habitude de franchir ; et avec un guide dont nous engageâmes alors les services, nous fûmes conduits ce soir-là, par des passages raides, à pic et dangereux, à un village appelé Vedra¹⁴, la dernière possession du roi d'Espagne dans le duché de Milan, et qui n'offrait que des logis infâmes et misérables.

Le lendemain matin nous montâmes à nouveau par des escarpements étranges, horribles et effrayants et des étendues de pins, le tout seulement habité par

9 Mergozzo.

10 Des feuilles de bouleau, dont la *Sylva* de J. Evelyn (1664, p. 21-22), célèbre le confort, ajoutant qu'elles sont utilisées même par des personnes de qualité en Dauphiné et en Suisse (note de E. S. de Beer faisant référence à *Sylva, or a Discourse of Forest-Tree*, London, J. Martyn, 1664).

11 Une belle bride ouvragée dont un colonel écossais rencontré à Milan venait de lui faire cadeau, enlevée à un *bascha* qu'il avait tué.

12 Domodossola.

13 Le marquis de la Fuentes, ambassadeur à Venise, le 24 mars : Evelyn reproduit ce document « *extremely pompous and worth seeing* » (*The Diary*, éd. cit., t. V. II, p. 477-478).

14 Sans doute Dovedro, qui apparaît sur la carte de Cordier, sur la rive gauche de la Diveria (voir la note de Beer, dans *The Diary*, *ibid.*).

des ours, des loups et des chèvres sauvages, et ne pouvions voir à plus d'une portée de pistolet devant nous, l'horizon étant bouché par des rochers et des montagnes dont les sommets couverts de neige semblaient toucher les cieux et en maints endroits percer les nuages. Certaines de ces vastes montagnes n'étaient que pierre, et entre leurs crevasses se précipitaient de temps à autre de grandes cataractes de neige fondue et d'autres eaux, qui faisaient un vacarme terrible, faisant écho entre les rochers et les grottes. Ces eaux se brisant parfois en chutes nous mouillaient comme si nous étions passés à travers un brouillard, de sorte que ne pouvant ni nous voir ni entendre l'un l'autre, nous n'avions qu'à nous fier à nos bonnes mules et aller cahin-caha notre chemin. Parfois, les ponts étroits, faits seulement de pins énormes que leur chute avait jetés d'une montagne à l'autre, au-dessus de cataractes d'une profondeur stupéfiante, sont très dangereux, tout comme les passages obtenus en taillant le bord de la roche. D'autres sont en gradins et en quelques endroits nous passions à travers des rochers qui ont été arrachés et jetés l'un par-dessus l'autre, ce qui est effrayant, et il faut un pied sûr et une tête froide pour gravir certains de ces précipices, abris des ours et des loups qui ont parfois attaqué des voyageurs. Dans ces défilés, nous démontions fréquemment, gelant dans la neige et bientôt brûlés par la réverbération du soleil contre les rochers quand nous descendions plus bas. Là habitent de braves gens ayant des goitres monstrueux, excroissances de chair poussant à leur gorge ; j'en ai vu d'aussi gros qu'un sac de cent livres d'argent, qui pendaient sous leur mentons, et surtout parmi les femmes, si lourds que pour se trouver mieux, beaucoup d'entre elles nouaient autour de leur tête un linge de lin qui descendait sous le menton pour le supporter : mais *quis tumidum guttur miratur in Alpibus*¹⁵ ? On pense que la cause en réside dans la trop grande quantité d'eau qu'ils absorbent : les hommes consommant plus de vin ne sont pas aussi goitreux¹⁶ que les femmes. Mais la vraie raison est que cela tient à la race, car chez nous beaucoup de grands buveurs d'eau n'ont pas ces monstrueuses tumeurs. Cela coule dans le sang, comme on dit, un vice de la race qui les rend si laids, flétris et déformés en leur tirant en bas la peau du visage, que rien ne peut être plus affreux ; ajoutez-y un bizarre habit bouffant, des fourrures, un langage barbare, mélange corrompu de haut allemand, français et italien. Les gens sont de stature gigantesque, extrêmement farouches et rudes, mais honnêtes et fiables.

15 Juvénal, Sat. XIII, v. 162 (qui s'étonne de voir un goitre dans les Alpes ?).

16 *Strumous*, de *struma*=*scrofula*. Le terme s'applique aussi aux goitres (*OED*). Ce n'est pas l'eau elle-même qui provoque les goitres, mais le manque d'iode dans les eaux alpestres. L'observation et l'erreur sont communes chez les voyageurs du XVII^e siècle en Savoie-Dauphiné et en Piémont-Lombardie.

Ce soir-là, nous arrivâmes en vue du *Mons Sempronius*, aujourd'hui mont Sampion¹⁷, surmonté de quelques cabanes et une chapelle. En approchant de cette dernière, l'épagneul d'eau du capitaine Wray (un sale chien, énorme et puissant, qui l'avait suivi depuis l'Angleterre), pourchassa un troupeau de chèvres en bas des rochers, jusqu'à une rivière formée par la fonte des neiges. Arrivés à bon port à notre froid logis¹⁸ (bien que chaque pièce de la maison eût un poêle), nous soupâmes de fromage et de lait et d'un vin misérable, avant de nous coucher dans des armoires si hautes qu'il fallait y grimper par une échelle ; couchant sur un lit de plume, également couverts de plume, nous étions entre deux épaisseurs de plume, et le tout assez petit pour nous tenir au chaud. Les plafonds des chambres sont étrangement bas pour de si grandes gens. Nous étions alors en septembre¹⁹, et la maison était à demi couverte de neige ; pas le moindre arbre ou buisson à plusieurs milles de distance. Nous nous hâtâmes de quitter ce lieu inhospitalier tôt le matin, mais alors que nous étions en train de monter sur nos mules, vint à nous un gigantesque jeune gaillard nous réclamant de l'argent pour une chèvre que le chien du capitaine Wray, disait-il, lui avait tuée l'autre jour. Protestant qu'il n'en était rien, nous impatientant d'être retenus dans le froid et désireux de partir, nous chaussions nos éperons quand une multitude de gens qui cependant s'étaient rassemblés autour de nous (c'était dimanche matin et ils attendaient le prêtre pour dire la messe) nous arrachèrent de nos selles et, nous ayant enlevé aussitôt nos carabines, nous conduisirent dans une des chambres de logis, à la porte de laquelle ils mirent une garde. Nous fûmes ainsi prisonniers jusqu'à la fin de la messe, quand s'approchèrent une dizaine de Suisses à l'air sévère. Se constituant eux-mêmes en magistrats, ils s'assirent à la table et nous condamnèrent à payer une pistole au gaillard et dix autres pour tentative de fuite, nous menaçant, si nous ne nous exécutions pas promptement, de nous envoyer en une autre prison, jusqu'à un jour de justice où ils auraient peut-être exagéré l'offense. Ils prétendaient en effet que nous avions saisi nos carabines et aurions tué l'un d'eux (ce que le capitaine, à vrai dire, était prêt à faire) ; nous risquions ce jour-là d'avoir la tête coupée car, parmi ces gens barbares, la moindre incartade, comme on nous le dit plus tard, conduit souvent à une telle animadversion. Et quoique la procédure nous semblât hautement injuste, nous jugeâmes plus sûr, nous étant consultés, de décamper de leurs mains et nous tirer de l'embarras où nous étions plutôt que de nous perdre en protestations auprès de telles brutes. Nous déposâmes donc patiemment l'argent ; avec une fière contenance, nous exigeâmes que nos mules et nos armes

17 Le Simplon.

18 À l'ancien hospice du Simplon, versant italien, deux kilomètres avant le sommet.

19 Tout indique au contraire qu'Evelyn a franchi le Simplon vers la mi-mai (départ de Padoue, p. 479).

nous soient rendues, et nous fûmes heureux d'échapper de cette manière. C'était une froide réception, mais la suite du voyage fut plus froide encore, le reste du chemin ayant été (comme je l'ai dit) couvert de neige depuis la Création du monde, car de mémoire d'homme elle n'avait jamais manqué. Comme les chemins étaient continuellement bouchés à cause des fréquentes chutes de neige, nous passâmes près de plusieurs grands mâts plantés pour guider les voyageurs, car sur plusieurs milles, ils sont en vue l'un de l'autre, comme nos phares. Dans certaines failles de montagnes, la neige emplît presque la crevasse, alors que le bas étant fondu se détache d'elle comme si c'était une arche de neige, mais si dure qu'elle peut supporter les plus grands poids. Comme il neige souvent, il gèle perpétuellement, et je m'en rendais bien compte, car j'en avais des taches sur la peau du visage. Alors que nous descendions un peu, le cheval de Wray, qui était notre bête de somme et portait tout notre bagage, s'enfonçant dans un banc de neige molle, glissa dans un précipice terrifiant, trois fois plus que la hauteur de Saint-Paul, ce qui mit en fureur son maître, le cavalier colérique, qui déclara qu'il allait décharger une paire de balles sur la pauvre bête si le Suisse que nous avions pour guide ne le ramenait avec son fardeau. Mais alors que sa main allait brandir la carabine, nous poussâmes un tel cri et bombardâmes si bien le cheval de boules de neige que, plongeant de toute sa force dans la neige, il tomba d'un lieu escarpé en un autre plus creux près du chemin où nous devions passer. Il nous fallut un bon moment pour arriver jusqu'à lui, mais à la fin nous retrouvâmes l'endroit et, le délestant de sa charge, nous le tirâmes hors de la neige où il se serait certainement gelé si nous ne l'avions sauvé avant la nuit. Il avait, à notre avis, glissé dans sa chute sur près de deux milles, et sans autre mal pour l'instant que d'avoir ses membres engourdis ; quand nous les frottâmes et frictionnâmes avec ardeur, il commença à se mouvoir et, après avoir marché un peu, acheva plutôt bien le voyage. Tout le long du chemin, effrayés par l'accident advenu au cheval du capitaine, nous traînions les pieds poussant nos mules devant nous, parfois tombant, parfois glissant dans cet océan de plumes en pluie²⁰, qui après octobre est infranchissable. À l'approche de la nuit nous arrivâmes sur une plus grande route, par de vastes forêts de pins qui revêtaient le milieu de ces rochers ; ils en brûlaient pour faire de la poix et de la résine, écrasant les branches noueuses comme nous faisons pour faire du charbon de bois, et mettant de côté la partie fondue, qu'ils font durcir en poix, etc. Nous passâmes alors plusieurs cascades de neige fondue, qui avaient formé dans les crevasses des montagnes de formidables chenaux et leur grondement était si effrayant qu'on pouvait parfaitement l'entendre sept milles plus loin. C'est de

20 Lieu commun de la poésie du temps, comme le montrent les exemples réunis par E. S. de Beer (p. 514, n.).

ces sources que prennent leur origine le Rhône rapide et fameux et le Rhin qui traverse la France et l'Allemagne²¹.

The Diary, éd. E. S. de Beer, Oxford, Clarendon Press, 1955, t. II, p. 507-515.

James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « *The great interview* »

En décembre 1764, Boswell est en Suisse, à Môtiers, et demande à être reçu par Jean-Jacques Rousseau. Il a vingt-quatre ans, n'a encore rien écrit, mais se présente dans sa lettre comme un « gentilhomme écossais d'ancienne famille [...], un homme d'un singulier mérite, au cœur sensible, à l'esprit vif mais mélancolique ». Le « philosophe sauvage » répond favorablement.

Lundi 3 décembre. Afin de me préparer à la grande entrevue, je sortis seul. Je flânai pensivement sur le bord de l'Areuse, dans une belle vallée sauvage entourée d'immenses montagnes, certaines couvertes de rochers renfrognés, d'autres de grappes de pins, et d'autres de neige étincelante. La fraîcheur tonique de l'air et la perspective romantique autour de moi me donnèrent un ton vigoureux et solennel. Je me rappelai toutes mes idées antérieures sur J.-J. Rousseau, l'admiration avec laquelle toute l'Europe le considère, son *Héloïse*, son *Émile* : bref, une foule de grandes pensées. Cette demi-heure fut une des plus remarquables que j'aie jamais passées.

Je retournai à mon hôtel, et la domestique me remit une carte avec la réponse suivante de Monsieur Rousseau : « Je suis malade, souffrant, aucunement en état de recevoir des visites. Mais je ne voudrais pas me priver moi-même de celle de M. Boswell, pourvu qu'en raison de mon état de santé, il soit résolu à la faire brève ».

Ma sensibilité s' alarma du mot « brève ». Mais je pris courage et partis aussitôt. À la porte de la rue, je trouvai Mademoiselle Le Vasseur qui m'attendait. C'était une petite demoiselle française vive et d'une mise soignée. Elle me fit monter un escalier plutôt sombre, puis ouvrit une porte. J'attendis. « C'est maintenant que je vais le voir », mais il n'en était rien. J'entrai dans une pièce servant de vestibule et de cuisine. Je me forgeais en fantaisie une foule de portraits du philosophe sauvage. Enfin sa porte s'ouvrit et je le vis, un homme distingué, tout en noir dans son habit arménien²². J'entrai en disant : « Merci mille fois ». Quand nous en eûmes fini avec les premiers regards et les révérences, il dit : « Prendrons-nous un siège, ou préférez-vous marcher avec moi dans la chambre ? » Je choisis le second, tout heureux de ne pas être assis cérémonieusement sur une chaise. Je lui demandai comment il allait. « Très mal. Mais j'ai renoncé aux médecins.

²¹ Le voyageur confond avec le Saint-Gothard, une cinquantaine de km au Nord-Est du Simplon.

²² Sur l'adoption par Rousseau de « l'habit arménien », voir *Confessions*, éd. B. Gagnebin, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », livre XII, p. 600-601.

— Oui, oui, vous ne les aimez pas ». Comme il m'est impossible de rapporter exactement notre entretien, je ne tenterai pas de le mettre en ordre, mais donnerai seulement les phrases dont j'ai gardé mémoire.

BOSWELL. « Vous trouvez grand plaisir, Monsieur, à penser à vos livres ? ROUSSEAU. Je les aime beaucoup ; mais quand je pense à eux, me reviennent en mémoire toutes les infortunes qu'ils m'ont values, et je ne puis vraiment pas vous répondre. Cela dit, mes livres m'ont sauvé la vie ». Il parla du Parlement de Paris : « Si une compagnie pouvait être couverte d'infamie, c'est bien celle-là. Il me suffirait pour les déshonorer de publier d'un côté leur édit²³ contre moi, et en vis-à-vis la loi des nations et de l'équité. Mais j'ai des raisons pour ne pas le faire présentement ». BOSWELL. Nous le verrons peut-être un jour ? ROUSSEAU. « Peut-être ».

328

J'étais en manteau et en gilet écarlate à dentelle dorée, culotte de daim et bottes, et sur le tout, un pardessus de camelot vert bordé de fourrure de renard, avec le col et les manches de même. Je tenais sous le bras un chapeau avec un galon doré solide, ou qui du moins avait l'air de l'être. Je l'avais acheté l'hiver précédent à La Haye²⁴. J'avais l'air dégagé et parlais bien, et quand M. Rousseau disait quelque chose qui me touchait plus qu'à l'ordinaire, je prenais sa main et frappais sur son épaule. J'étais sans contrainte. Quand j'eus trouvé que je lui plaisais vraiment, je lui dis : « Êtes-vous conscient, Monsieur, que je vous suis recommandé par quelqu'un que vous tenez en haute estime ? »²⁵.

On parle ensuite du roi de Prusse, puissant et solitaire.

ROUSSEAU. « Mais quand la force vient à manquer, que tout est mesquin et confus, il n'y a pas d'espoir. Les Français, par exemple, sont une nation méprisable ». BOSWELL. « Mais les Espagnols, Monsieur ? ». ROUSSEAU. « Oui, vous trouverez chez eux de grandes âmes ». BOSWELL. « Dans les montagnes d'Écosse aussi. Mais depuis notre maudite Union²⁶, ah ! » ROUSSEAU. « Vous vous êtes détruits vous-mêmes ». BOSWELL. « En effet. Mais je dois vous confier un grand plaisir que m'a donné Milord²⁷ [Mareschal]. Il vous appelle Jean-Jacques, par affection. Il me dit un jour : "Jean-Jacques est l'homme le plus reconnaissant du monde. Il voulait écrire la vie de mon frère. Mais je le suppliai d'écrire plutôt celle de M. Fletcher de Saltoun²⁸, et il me promit de le faire" ».

23 Fin avril 1762 : l'impression de *Émile ou De l'éducation* est achevée. 9 juin : Rousseau est décrété de prise de corps par le Parlement et le 11 juin, le livre est brûlé. Une semaine plus tard, le Petit Conseil de Genève le fait lacérer (avec le *Contrat social*).

24 Boswell avait commencé son Grand Tour par la Hollande. Il pensait y retrouver Belle de Zuylen (qui portera le nom d'Isabelle de Charrière après son mariage en 1771).

25 Mareschal. Voir note *infra*.

26 Depuis l'Acte d'Union (1707), l'Angleterre et l'Écosse formaient un seul royaume.

27 George Keith, dixième Lord de Mareschal. Il était gouverneur de Neufchâtel. Sur Mareschal, voir *Confessions*, éd. cit., p. 5955.

28 Andrew Fletcher of Saltoun (1655-1715) qui lutta contre la réunion de l'Écosse à l'Angleterre.

ROUSSEAU. « Oui, Monsieur, je m'appliquerai à l'écrire avec le plus grand plaisir. J'offenserai les Anglais, je le sais. Mais il n'importe. Me livrez-vous quelques anecdotes sur les personnages de ceux qui firent votre Traité d'Union, et des détails qu'on ne trouve pas chez les historiens ? » BOSWELL. « Oui, Monsieur, mais avec l'ardeur d'un ancien Écossais ». ROUSSEAU. « J'espère bien ».

Suit une brève digression sur les théologiens et sur l'imagination.

ROUSSEAU. « Monsieur, votre pays est fait pour la liberté. J'aime vos mœurs. Vous et moi prenons la liberté de flâner ici sans parler. C'est plus que deux Français ne peuvent faire. L'humanité me dégoûte. Et ma gouvernante me dit que je suis de bien meilleure humeur les jours où j'ai été seul que lorsque je me suis trouvé en compagnie ». BOSWELL. « On a beaucoup écrit contre vous, Monsieur ». ROUSSEAU. « On ne m'a pas compris. Quant à Monsieur Vernet de Genève, c'est un archi-jésuite, c'est tout ce que j'ai à dire de lui »²⁹. BOSWELL. « Dites-moi, Monsieur, ne pensez-vous pas que je réponds bien au portrait que je vous avais fait de moi ». ROUSSEAU. « Monsieur, il est trop tôt pour moi de le dire. Mais toutes les apparences sont en votre faveur ». BOSWELL. « Monsieur, je crains d'être resté trop longtemps. J'aurai l'honneur de revenir demain ». ROUSSEAU. « Oh pour ça, je ne sais pas ». BOSWELL. « J'attendrai tranquillement ici au village. Si vous êtes en état de me voir, je serai enchanté ; sinon, je ne me plaindrai pas ». ROUSSEAU. « Milord Marischal a une parfaite intelligence des sentiments humains, dans la solitude pas moins qu'en société. Je suis accablé par les visites de gens désœuvrés ». BOSWELL. « Et comment emploient-ils leur temps ? » ROUSSEAU. « Avec des compliments. Je reçois aussi une quantité prodigieuse de lettres, et l'auteur de chacune croit être le seul ». BOSWELL. « Vous avez dû être très surpris, Monsieur, que quelqu'un qui n'a pas l'honneur d'être connu de vous ait pris la liberté de vous écrire ? » ROUSSEAU. « Non, pas du tout. J'ai reçu une lettre semblable hier, une autre avant-hier, et plusieurs autres encore auparavant ». BOSWELL. « Monsieur, je suis votre humble serviteur. – Comment, vous me reconduisez ? » ROUSSEAU. « Je ne vous accompagne pas. Je vais faire un tour dans le corridor. Adieu ».

Je fus très satisfait de trouver que j'avais pu soutenir le personnage que j'avais composé de moi, d'avoir trouvé que j'avais très certainement attiré l'attention de l'illustre Rousseau. J'éprouvai un étrange sentiment d'avoir enfin vu l'auteur dont je m'étais fait une telle idée.

²⁹ Pasteur de Genève, il avait reproché à Rousseau de n'être ni catholique romain ni calviniste orthodoxe. Mais F. A. Pottle pense que Boswell s'est mépris et que « l'archi-jésuite » pourrait être plutôt Jacob Vernes, autre pasteur qui rédigea les *Lettres sur le christianisme de J.-J. Rousseau*, une censure d'inspiration genevoise (*Boswell on the Grand Tour* [...], éd. cit., p. 219, n. 1).

Le lendemain matin, Boswell se présente chez Rousseau, mais ne trouve pas Thérèse Le Vasseur, qu'il rencontre peu après dans la rue : « Monsieur Rousseau vous fera savoir cet après-midi à quelle heure il peut vous voir ».

330

À cinq heures, je me rendis chez Monsieur Rousseau, que je trouvai plus gai que la veille. Nous plaisantâmes sur Mademoiselle Le Vasseur qui l'enfermait sous clef. Elle dit pour sa défense qu'il avait une autre porte par laquelle il pouvait sortir. « Ah, Mademoiselle, dit-il, vous ne pouvez rien garder pour vous ». Il me fit le portrait de l'abbé de Saint-Pierre, « un homme qui fit bien seulement parce qu'il avait choisi de bien faire, un homme sans enthousiasme. On pourrait dire qu'il était passionnément raisonnable. Il serait venu à une discussion armé de notes et disait : "On me raillera pour ceci", "Je serai sifflé pour cela". C'était tout un pour lui. Il poussait ses principes dans les moindres bagatelles. Ainsi, il portait sa montre pendue à un bouton de son manteau, parce que c'était plus pratique. Comme il était exclu du mariage, il avait des maîtresses, et n'en faisait pas mystère. Il avait beaucoup de fils. Il ne leur aurait permis d'embrasser que les professions les plus strictement utiles ; par exemple, il n'aurait autorisé aucun de ses fils à se faire perruquier. "Car, disait-il, aussi longtemps que la Nature continuera à nous pourvoir de cheveux, la profession de perruquier sera toujours pleine d'incertitude". Il était parfaitement indifférent à l'opinion des autres, disant des hommes qu'ils n'étaient que des enfants montés en graine. Après avoir longuement rendu visite à une certaine dame, il lui déclara : "Madame, je vois bien que je vous ennuie, mais ce n'est pour moi que l'affaire d'un instant. Vous m'amusez". Une des créatures de Louis XIV l'avait fait exclure de l'Académie pour un discours qu'il y avait tenu³⁰. Il ne cessa pas pour autant de rendre visite à cet homme. "Car, disait-il, il a agi pour son intérêt, et je ne lui en garde pas rancune. Il m'amuse. Il n'a pas raison de se sentir offensé par moi. J'en aurais pour l'affront qu'il m'a fait. Mais je ne me sens pas offensé". Bref, il continua à rendre visite à cet Académicien jusqu'à ce que ce dernier y mît un terme, car il lui était désagréable de voir un homme qu'il avait blessé. Il avait beaucoup de bon sens, mais un mauvais style : prolix et diffus, toujours préoccupé de gagner son point. Il était bien vu des femmes ; il suivait une route à lui et on le respectait. Si vous devenez membre du Parlement, vous devrez ressembler à l'abbé de Saint-Pierre. Vous devez tenir ferme à vos principes ». BOSWELL. « Mais pour cela, il faut être très instruit ». ROUSSEAU. « Ah, pour sûr. Il vous faut une tête bien meublée ». BOSWELL. « Mais un membre du Parlement qui agit en homme strictement honnête est tenu pour un fou accompli ».

30 À l'initiative du cardinal de Polignac, l'abbé de Saint-Pierre (1651-1743) fut exclu de l'Académie française en 1718 pour avoir dans son *Discours sur la polysynodie*, critiqué l'œuvre de Louis XIV.

ROUSSEAU. « Soit, vous serez un parlementaire fou à lier ; et croyez-moi, un tel homme sera respecté, s'il tient, bien sûr, fermement à ses principes. Un homme qui change à tout propos, c'est autre chose ». Il parla de son *Plan pour une paix perpétuelle, tiré de l'abbé de Saint-Pierre*. Je confessai franchement ne pas l'avoir lu. « Non ? » dit-il – et il en prit un de sa bibliothèque et me le donna –. Je lui demandai en souriant s'il ne voulait pas le signer. Il rit de bon cœur. Je lui parlai de l'album en Allemagne et comment j'avais été forcé d'en avoir un³¹, mais qu'à l'exception de ce qu'avait écrit la personne qui me l'avait donné, il n'y avait rien d'autre. « Ainsi, dit-il, votre album est *album*³². C'était une boutade pour vous. Une précieuse perle ; un calembour fait par Rousseau ». Il ajouta : « J'ai vu les Highlanders écossais en France. J'aime les Écossais, non parce que Lord Marischal est l'un d'eux, mais parce qu'il les estime. Mais vous, vous m'ennuyez. C'est ma nature. Je n'y peux rien ». BOSWELL. « Ne faites pas de cérémonies avec moi ». ROUSSEAU. « Partez ».

Mademoiselle m'accompagne toujours à la porte. Elle me dit : « Voilà vingt-deux ans que je suis avec M. Rousseau ; je ne donnerais pas ma place pour celle de la reine de France. J'essaie de profiter des bons conseils qu'il me donne. Quand il mourra, il me faudra aller dans un couvent ». C'est une très bonne fille, qui mérite d'être estimée pour sa constance envers un homme d'une telle valeur. Sa simplicité est très belle. Il consulta Mademoiselle et sa mère sur les mérites de son *Héloïse* et de son *Émile*.

[...] Mercredi 5 décembre. Alors que j'attendais Monsieur Rousseau ce matin, il me dit : « Mon cher Monsieur, je suis désolé de n'être pas en état de parler avec vous comme je le voudrais ». Je pris soin d'abrégéer de telles excuses, et engageai aussitôt la conversation. Je lui dis comment j'étais devenu catholique romain³³ et que j'avais eu l'intention de me cacher en France dans un couvent. Il dit : « Quelle folie ! Moi aussi j'étais catholique dans ma jeunesse³⁴ ; je changeai, puis changeai encore. Je retournai à Genève et fus réadmis dans la communion protestante. Je retournai parmi les catholiques pour leur dire : je ne suis plus des vôtres désormais ; et je m'entendis excellemment avec eux »³⁵. Je l'arrêtai au milieu de la chambre et lui demandai : « Mais dites-moi sincèrement, êtes-vous chrétien ? » Je le regardais d'un œil inquisiteur. Sa contenance n'était pas moins animée. Chacun tenait ferme et surveillait les regards de l'autre. Il se frappa la poitrine et répliqua : « Oui. Je me pique de l'être ». BOSWELL. « Monsieur, l'âme

31 À Berlin, le 9 septembre 1764 (voir *Boswell on the Grand Tour, Holland and Germany* [1764], éd. F. A. Pottle, London, Heinemann, 1953, p. 85).

32 Jeu de mots sur le latin *album*, blanc.

33 Boswell ne s'est guère expliqué sur la nature et l'étendue de cette conversion.

34 Il le devint à l'occasion de sa rencontre avec Madame de Warens en 1728.

35 L'affaire de l'*Émile* montre que cette bonne volonté n'était pas réciproque.

ne peut être soutenue que du seul Évangile ». ROUSSEAU. « Je le crois aussi. Je ne suis pas affecté par toutes les objections. Je suis faible ; certaines choses peuvent être hors de ma portée ; ou, peut-être, celui qui les rapporta se trompa. Je dis : Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint Esprit ».

BOSWELL. « Mais, dites-moi, souffrez-vous de mélancolie ? ». ROUSSEAU. « Je suis né placide. Je n'ai aucune disposition naturelle à la mélancolie. Mes infortunes me l'ont transmise ». BOSWELL. « Quant à moi, j'en souffre gravement. Et comment pourrais-je être heureux, moi qui ai fait tant de mal ? ». ROUSSEAU. « Commencez une nouvelle vie. Dieu est bon, car il est juste. Agissez bien. Vous effacerez la dette du mal. Dites-vous le matin : "Allons, je vais rembourser tant de mal". Six ans de bons paiements rembourseront tout le mal que vous avez commis ». BOSWELL. « Mais que pensez-vous des cloîtres, des pénitences et des remèdes de cette sorte ? ». ROUSSEAU. « Simagrées que tout cela, inventées par des hommes. Ne soyez pas conduit par les jugements des hommes, sous peine de vous trouver perpétuellement ballotté çà et là. Ne fondez pas votre vie sur les jugements des autres ; d'abord parce qu'ils sont susceptibles d'erreur, comme vous, et ensuite parce que vous ne pouvez être assuré qu'ils vous disent leurs vraies pensées ; ils peuvent être conduits pour des raisons d'intérêt ou de convention à vous parler d'une manière qui ne correspond pas à ce qu'ils pensent vraiment ». BOSWELL. « Voulez-vous, Monsieur, être mon directeur ? ». ROUSSEAU. « Je ne promets pas de vous revoir. Je suis souffrant. Il me faut un pot de chambre chaque minute ». BOSWELL. « Oui, vous me reverrez ». ROUSSEAU. « Allez-vous-en ; et bon voyage ».

Je sortis vers six heures.

Boswell on the Grand Tour, Holland and Germany (1764), London, Heinemann, éd. F.A. Pottle, 1953, p. 213-226.

Boswell avait passé l'après-midi à composer, en français, une « Ébauche de ma vie » qu'il fera remettre le lendemain à Rousseau par Thérèse Le Vasseur. Il reverra le philosophe les 14 et 15 décembre et dînera avec le couple. Boswell sera moins heureux avec Voltaire qu'il parviendra toutefois à rencontrer à Ferney à la fin du mois. Mais l'échange sera plus superficiel et Voltaire usera de coquetteries pour écarter le jeune Écossais dont il avait percé le manège. Boswell était en effet très désireux de se constituer une galerie de relations prestigieuses : au cours de son voyage, il essaiera vainement d'obtenir une audience de Frédéric II. Il n'en disposait pas moins d'un réel talent pour cet exercice ; évoquant avec Samuel Johnson, lors de leur tour en Écosse, le projet d'un voyage commun en Suède, il se flattera de s'y faire recevoir par le roi de ce pays.

SEPTIÈME CHAPITRE

Aux marges orientales et nordiques

INTRODUCTION

Génératrice d'un *delà* et un *delà*, une frontière vaut exclusion, et il paraîtrait téméraire et stérile de retrancher de l'ensemble européen les pays dont il va être question. Mais il ne s'agit ici que de la pratique viatique : les voyageurs européens ne s'y rendent pas volontiers ; et quand ils le font, ils les perçoivent comme dissemblables et relevant d'autres itinéraires. Ils n'appartiennent pas au Grand Tour ; Regnard visite à la fois la Suède et la Pologne, les voyages en Russie ne sont souvent qu'une étape vers la Chine ou la Perse.

La Pologne est, certes, un pays lointain pour les voyageurs occidentaux, mais sous le règne d'Ivan le Terrible, les négociations entre Rome et Moscou et les essais de pénétration commerciale en Russie font d'elle un pays que l'on traverse¹. Sa contribution au mouvement humaniste et la vigueur de son appartenance religieuse la rattachent à la latinité et au catholicisme romain, mais climat, relief et vicissitudes politiques la tirent vers l'est.

C'est dans la seconde moitié du XVI^e siècle, sous le long règne d'Ivan le Terrible, premier souverain moderne de la Russie, que se développent les relations entre son pays et l'Europe occidentale : ambassades de Moscovie en Suède (1567-1569), Turquie (1570), Rome (voir Montaigne, *Journal de voyage*), en Angleterre (1582-1583, 1600), en France (1668, etc.). Des ambassadeurs hollandais sont en Russie dès le début du XVII^e siècle et, de leur côté, les Anglais, avec les activités de la Moscovy Company, cherchent, par l'espace continental russe, à atteindre les richesses de la Perse, de l'Inde et de la Chine. Si « les Français découvrent la Russie après les autres »², la perception qu'ils en ont n'est guère différente de celle des autres Occidentaux, et la Russie leur apparaît comme un pays excessif et primitif, aux mœurs déroutantes.

Voir *Rude and barbarous kingdom. Russia in the accounts of sixteenth century English voyagers*, éd. L. E. Berry et R. O. Crummev, Madison/Milwaukee/London, Milwaukee University Press, 1968 ; R. Delort, *La Moscovie du XVI^e siècle vue par un ambassadeur occidental*, Herberstein, Paris, Calmann-Lévy, 1965 ; M. Mervaud et J.-Cl. Roberti, *Une infinie brutalité. L'image de la Russie dans la*

1 Voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, New York, Constable, 1911, p. 130-132.

2 Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, p. 231, note 1.

France des XVI^e et XVII^e siècles, Paris, Institut d'études slaves, 1991. Mais ils sont payés de retour : on a vu avec l'exemple de Fonvizine (*supra*, p. 173) que l'écart culturel entre les deux pays nourrit une incompréhension qui se prolonge, au moins, jusqu'à la veille de la Révolution française.

On possède six relations de voyageurs français pour les XVI^e-XVII^e siècles, parmi lesquelles :

– Jean Sauvage, marin et hydrographe de Dieppe, qui atteint Arkhangelsk après avoir contourné la Scandinavie (1586) et rapporte un manuel de conversation franco-russe (*Dictionnaire des Moscovites*, dont Thevet s'attribua la paternité après l'avoir copié). Relation publiée au XIX^e siècle seulement (*Mémoire du voyage fait en Russie par Jean Sauvage*, éd. Louis Lacour, Paris, A. Aubry, 1855).

– Margeret, capitaine bourguignon, qui combat pour Boris Godounov (1606) et, sur la demande d'Henri IV, écrit un *État de l'Empire de Russie et grand-duché de Moscovie* (1607).

336

– Guillaume Levasseur de Beauplan, géographe normand, à qui l'on doit une *Description d'Ukraine* (Rouen, J. Caillaüe, 1660) ; éd. Dennis F. Essar et Andrew B. Pernal, Ottawa, Presses universitaires d'Ottawa, 1990.

– P. Yves Avril qui, d'un séjour mouvementé (1685-1689), rapporte un *Voyage en divers états d'Europe et d'Asie* (1692) dans lequel la Russie tient une place de choix.

Voir Floyd Gray, « Voyage à Moscou au XVI^e siècle » [Herberstein, Margeret], *Romanic Review*, 2003, p. 43-58.

LA POLOGNE

Fynes Moryson : les Polonais à table

La Pologne est riche en toutes sortes de viandes, notamment blanches, en poissons d'eau douce et autres produits alimentaires ; elle n'a pas de vin, dont les habitants boivent rarement ; mais ils le remplacent par la bière, que l'on brasse très forte et excellente à Dantzig, et ils fabriquent une boisson à base de miel, qu'ils ont en grande estime, presque à l'égal du vin, et la meilleure est produite dans la province de Mazovie. Ils ont une telle abondance de beurre que je les ai vus en oindre les roues de leurs charrettes, mais il est plus blanc et moins savoureux que le nôtre. Le royaume compte peu de villes, et si un étranger veut séjourner quelque temps dans l'une d'elles, il trouvera aisément un Allemand ou un Hollandais, qui le traitera beaucoup plus largement que quiconque de ce pays, mais peut-être pour un prix exorbitant, ainsi que je l'ai expérimenté moi-même alors que je logeais chez un Néerlandais à Cracovie.

Les auberges des grandes villes¹ proposent des lits convenables, avec abondance de viande et de poissons d'eau douce. Ils préparent ces derniers avec du poivre et plus d'épices qu'il n'en faut, et ce mode de cuisson place les Polonais au-dessus des Allemands et de toute autre nation ; toutefois, les épices venant de loin et se vendant très cher, la sauce se trouve coûter plus que le poisson lui-même. Il n'est guère de gentilhomme qui ne soit assez habile pour préparer le poisson pour son repas personnel, et qui ne le fasse. Sur la grand-route, dans les villages et les petites villes, un voyageur ne trouvera peut-être pas de lit, mais il peut en apporter un dans son carrosse et s'y asseoir convenablement. D'autres dorment sur la paille, roulés dans leur manteau fourré de cavalier, et s'ils n'en ont pas, se contentent de dormir sur la paille fraîche. Tous les voyageurs de passage dorment ensemble dans le poêle chaud, avec les membres de la famille, hommes et femmes.

Ils ne trouveront pas là les vins et les viandes de choix, qu'ils apportent de la ville dans leurs carrosses : car en ces endroits-là, les auberges sont de pauvres maisons dénuées de tout, qui n'ont rien à vendre ; mais tout près d'elles sont les

1 Sur les auberges polonaises, voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, éd. cit., p. 243-244, résumant Charles Ogier, *Éphémérides*, Paris, chez P. Le Petit, 1656, p. 237.

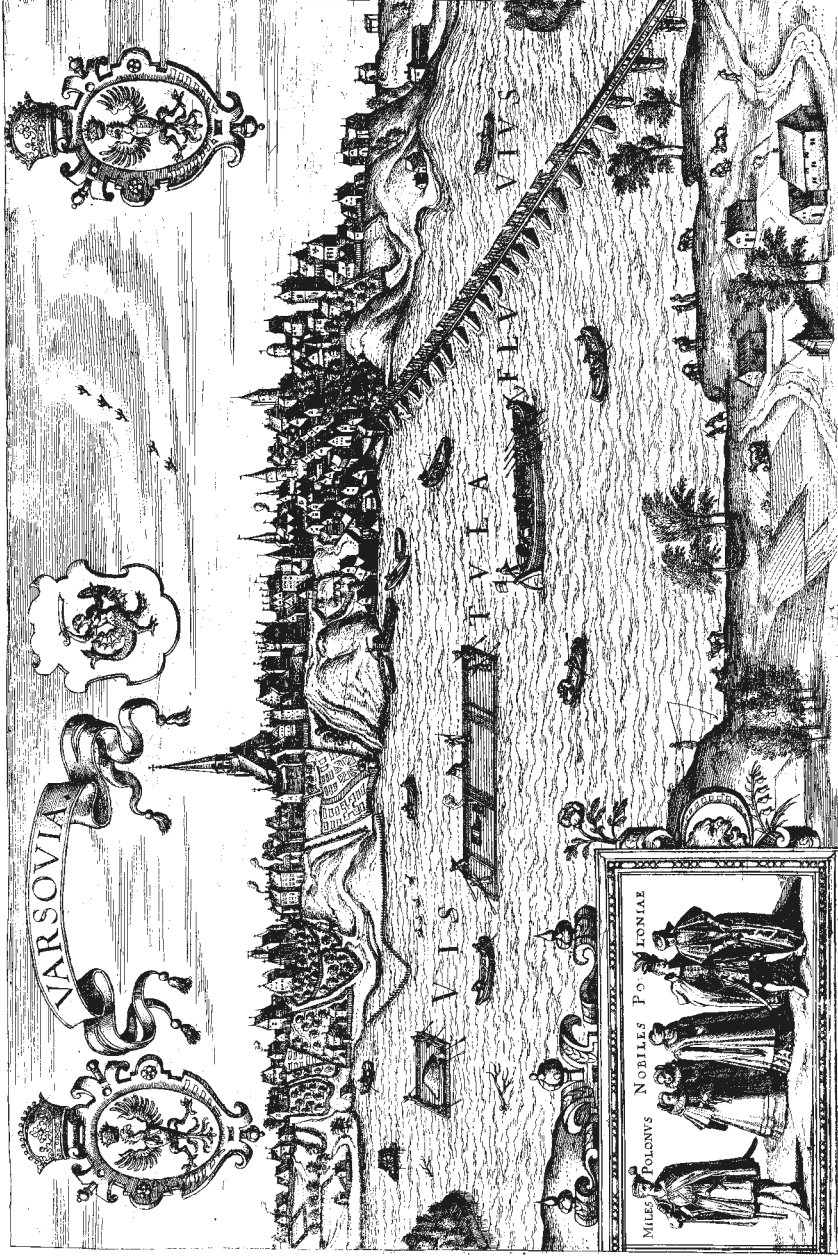
boucheries, les boulangeries et les brasseries, où les voyageurs achètent la bière et la nourriture qu'ils veulent, et l'apporteront à l'auberge où une pauvre hôtesse la préparera, leur procurant seulement du feu et une rudimentaire nappe de table. Il m'a semblé que le seigneur du lieu imposait à un vassal la charge d'entretenir les étrangers, car l'hôtesse travaille pour rien, si ce n'est que par courtoisie ; vous l'invitez à partager votre repas, et si vous lui donnez de votre initiative une petite récompense, par exemple trois pence pour toute la compagnie, elle pensera que vous la traitez avec bonté, et ne vous réclamera rien. Vous pouvez de même prendre librement dans votre voiture de la viande, du pain ou tout autre reste, ainsi que je l'ai souvent vu faire.

338

En aucun pays d'Europe, les victuailles ne sont à meilleur marché. Dans une ville du pays, un compagnon et moi-même avions deux invités, et notre dîner pour quatre personnes n'a coûté que quatre gros et demi². [...] Dans les villages et les petites villes sur la grand-route, j'ai eu deux œufs pour un gros, une oie pour trois, une perdrix pour deux, un filet de mouton pour deux, un cochon pour trois, et d'autres choses semblables à très bas prix. Ainsi, un voyageur ayant en sa compagnie un cuisinier assez habile pour préparer des plats à son goût ne manquerait de rien pour subsister aussi bien que pour manger plus délicatement. Mais il ne doit pas s'attendre à ce qu'une hôtesse du pays lui procure ou lui prépare de petits plats.

Enfin, les Polonais sont d'aussi robustes buveurs que les Allemands et les passent tous, à l'exception des Saxons. Ils semblent même être les plus fous de ceux qui s'adonnent à ce vice, et dans l'ivresse ils sont prompts à se quereller, se bagarrer et se battre. Qu'il me soit permis d'ajouter une observation, qui me parut vraiment étrange. À Melvin et Dantzic en Prusse, entre la Saint-Michel et Noël, les gens de la campagne apportent des luges chargées de lièvres morts, tout congelés, qui sont si bien conservés et même mieux que si on les avait saupoudrés de sel, jusqu'au jour de Notre-Dame en Carême, date à laquelle ils commencent à se dégeler. Et quand ils veulent manger un lièvre dans l'intervalle, ils le jettent sur le feu, sur le poêle chaud ou dans le four, ou le plongent dans l'eau, et le mettent ensuite à cuire, rôti ou bouilli. Ils font de même pour conserver les faisans ou toute sorte de viande, aussi bien que s'ils étaient salés. Et si quelqu'un pense que c'est un conte de voyageur, qu'il sache qu'une personne parfaitement digne de foi m'a dit, par connaissance certaine et par expérience, qu'en Russie les Moscovites prennent l'hiver les cadavres d'humains tout gelés et les disposent en tas dans les clochers des églises. Ils y demeurent sans se décomposer ni sentir mauvais, jusqu'au jour

2 Moryson signale ici qu'il a traité plus haut (*An Itinerary*[...], *op. cit.*, 3^e partie, livre I) la question du prix des denrées ordinaires.



Ill. 16. « Soldats et nobles polonais – Varsovia », dans Braun et Hogenberg, *Théâtre des cités*, 1618

de Notre-Dame en Carême où la neige commence à fondre et la terre est prête à être creusée (car jusqu'alors elle est couverte d'une neige épaisse et dure ; et même si elle ne l'était pas, le gel continu l'a rendue si dure qu'elle ne saurait être creusée). Et ce jour-là, chaque famille prend les corps de ses défunts et s'emploie à les enterrer³.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre II, chapitre IV, p. 103-104.

Peter Mundy : Dantzig (1640)

À la fin du ^{xvi}e siècle, Moryson avait vu à Dantzig une ville active, par le commerce des grains et la présence de nombreux Écossais ; et les citadins ôtaient leur chapeau en passant devant l'hôtel de ville. P. Mundy livre de la région une image moins favorable. Arrivé à Dantzig le 5 septembre 1640, il quitte la ville le 2 mai 1641.

340

Une *croob* est une sorte d'auberge sur la grand-route, où le traitement est meilleur que dans les *khans* de Turquie⁴ mais bien loin de celui de nos auberges d'Angleterre. Elle consiste principalement en deux grandes pièces, l'une étant une grande étable pour y accueillir les chevaux, les voitures, les carrosses, etc., qui entrent le soir par une porte et sortent le lendemain par l'autre, de sorte qu'ils n'ont pas besoin de tourner ; ils y trouvent très bon fourrage, foin, avoine et litière. L'autre endroit principal est un poêle avec un fourneau à carreaux qui chauffe. Pour un traitement ordinaire, on peut compter sur du pain, de la bière, de l'eau-de-vie, de la chandelle, et pour couchage de la paille fraîche pour la nuit. On peut trouver parfois, mais ce n'est pas assuré, du poisson frais, des harengs, du beurre, etc., de sorte que les hommes, surtout s'ils sont de qualité, apportent généralement avec eux leurs provisions et leur couchage. Cependant, la nuit, tous couchent ensemble dans cette grande pièce, l'un contre l'autre, chacun choisissant comme il veut sa place, et de même à table. Premier venu, premier servi, quoiqu'on accorde préséance et respect aux gens de meilleure condition. Somme toute, les chevaux y sont mieux traités que les hommes. Cependant, un voyageur peut s'accommoder de ce traitement tel qu'il est.

3 Fletcher rapporte le fait (*Of the Rus Commonwealth*, éd. A. J. Schmidt, Ithaca, Cornell University Press, 1966, p. 143, et le situe en Russie, non dans le clocher mais « *in a house in the suburbs or outparts of the town which they call Bozhedom, that is "God's house"* ». Mais cette pratique rappelle, bien sûr, celle que rapportent beaucoup de voyageurs qui franchissent le col du Mont Cenis.

4 Voir P. Mundy, *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907, t. I, 46, p. 52 sq., 202 sq. et t. II, p. 24 (New York, Kraus reprints, 1967-1972), ainsi que la description laissée par Des Hayes d'un caravansérail (*infra*, p. 397).

Un poêle (une maison de ce pays en est rarement dépourvue) est la pièce principale donnant sur l'intérieur, qui correspond à notre salon, comme celle de l'extérieur à notre hall. Ce poêle est d'ordinaire la pièce la mieux meublée de la maison où le maître, sa femme et les enfants (les étrangers également) sont assis, causent, écrivent, passent le temps, et où se trouve un beau fourneau à carreaux, qui en hiver sert à la réchauffer. La pièce extérieure est elle aussi bien aménagée, mais ils y mettent d'ordinaire la table, de sorte qu'on peut dire que leur cuisine est dans le hall, contrairement à la Hollande, dont les pièces les mieux décorées donnent sur la rue⁵. Ils ont ici, dans le hall comme dans le poêle, des plafonds précieux, peints avec beaucoup de soin.

Un *cackleoven* (en Hollande, on l'appelle poêles⁶ et il est le plus souvent de fer) est fait de certaines tuiles creuses en terre, de couleur grise, bleue, etc., diversement ouvragées, construites en forme de tourelle : une jolie petite structure, qui décore bien la pièce, à laquelle sont adaptés la taille et le volume. On allume le feu et il répand sa chaleur jusqu'au bout de la pièce, qui doit être tenue bien fermée. Malodorants au début pour ceux qui n'y sont pas habitués, et je suppose inconfortables à terme, bien que par ailleurs commodes et économiques, car par ce moyen peu de bois suffit pour faire du feu et réchauffer une grande compagnie, chacun en ayant sa part sans incommoder quiconque (il n'en va pas ainsi de nos cheminées). Ces *cackleovens* sont aussi fréquents dans les chambres plus privées de la maison, pour servir si l'occasion le requiert et, dès qu'ils sont chauds, peu de combustible suffit à maintenir la chaleur.

The Travels [...] in Europ and Asia, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907, t. IV, p. 109-111 ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

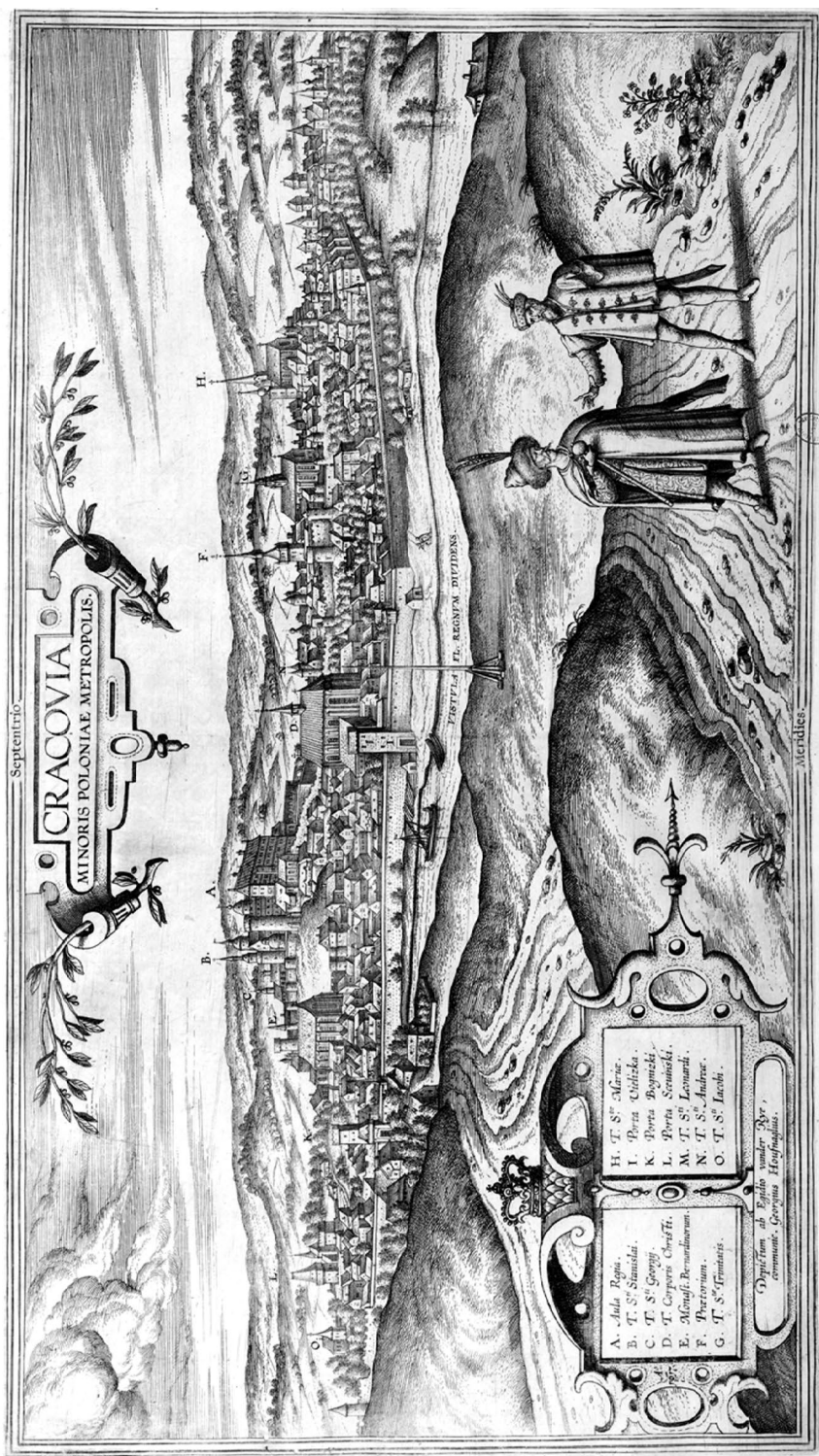
Jean-François Regnard : Cracovie

Fin 1681 : ayant quitté Stockholm, Regnard traverse la Pologne avant de rentrer en France par l'Autriche et l'Allemagne. Les opinions exprimées sur les Juifs rappellent certaines pages de Moryson et de Taylor, cependant que, dans la visite à la mine, la fraîcheur des impressions fera oublier les négligences de l'écriture.

Cracovie est la première ville de la haute Pologne, infiniment plus belle, plus grande et plus marchande que Varsovie. Elle est située sur la Vistule, qui prend sa source assez près de là. Son académie est fort estimée ; elle fut fondée, il y

5 P. Mundy l'avait signalé lors de sa visite d'Amsterdam (*The Travels, ibid.*, t. IV, p. 71).

6 *Dutch oven* : correspond plutôt à notre cuisinière.



Ill. 17. « Cracovia », dans Braun et Hogenberg, *Théâtre des cités*, 1618

a environ trois cents ans, par Casimir I^{er}⁷, qui demanda des professeurs aux collèges de Sorbonne de Paris, qui furent les auteurs de cette haute réputation qu'elle s'est acquise. La pièce la plus recommandable de Cracovie est le château, situé sur une petite colline. Il est de grande étendue, mais sans forme ni sans aucune architecture. Ses chambres sont spacieuses, et ses plafonds superbement dorés, qui pourraient rendre ce séjour fort propre pour y loger un roi. On voit dans l'église du château les tombeaux des rois qu'on n'enterre point qu'un autre⁸ ne soit élu. On enterra le même jour le roi Casimir et le roi Michel, quand le roi d'à présent fut couronné à Cracovie⁹, où ils viennent tous prendre la couronne.

Le corps de Stanislas est dans une chasse d'argent, au milieu de l'église, sous un baldaquin. Ce saint, qui fut tué par un roi de Pologne, est cause que les Polonais vont la tête rasée, et qu'ils ne mangent point de beurre le vendredi, et quelques-uns le samedi ; cela leur fut imposé par pénitence, par un pape, pendant cent ans, et cette coutume s'est tournée en loi ; car, bien que le temps de la pénitence soit expiré, ils ne laissent pas d'observer toujours ce jeûne et cette coutume de se raser la tête.

Il y a peu de villes, je ne dis pas en Pologne, mais dans toute l'Europe, où il y ait plus d'églises, de prêtres, et particulièrement de moines, qu'à Cracovie. Ils n'y sont pas moins riches et moins respectés qu'en Italie ; c'est ce qui fait qu'il y en a tant. Pour les églises, il faut rendre justice aux Polonais, et dire qu'ils sont extrêmement jaloux qu'elles soient belles et bien desservies. L'or y reluit de tous côtés ; et l'on s'étonnera de voir une église dorée jusqu'à la voûte, dans un méchant village où l'on n'aura pas pu trouver un morceau de pain. Les plus belles églises de Cracovie sont le Dôme, dédié à sainte Marie, qui est au milieu de la place ; les jésuites en ont aussi une très belle, faite nouvellement à l'italienne ; les Minimes et les Bernardins. La grande place est très spacieuse, où les plus principales rues aboutissent, et particulièrement la grande, qui va rendre à Casimir, le séjour de tous les Juifs, qui ont là leur république, leur synagogue, et leur justice. Ces messieurs ne sont pas moins maltraités en Pologne qu'en Italie ou en Turquie¹⁰, où ils sont l'excrément du genre humain, et une éponge qu'on presse de temps en temps, et lors particulièrement que l'État est en danger. Quand ils ne seraient pas distingués par une marque particulière, en Italie par un chapeau jaune, en Allemagne par l'habit, en Turquie par le turban, en Pologne par la fraise, il serait impossible de ne pas les reconnaître à leur air excommunié et à leurs yeux hagards. Quelque riches

7 En fait, Casimir III, qui régna de 1333 à 1370.

8 « Qu'un autre » : avant qu'un autre.

9 Sigismond III Vasa (1587-1632), qui transféra la capitale de Cracovie à Varsovie.

10 Selon E. S. Bates (*Touring in 1600*, éd. cit., p. 139), ils avaient toutefois, grâce à la maîtresse juive d'un roi de ce pays, des droits presque égaux aux chrétiens.

qu'ils soient, ils ne sauraient sortir de cette vilénie dans laquelle ils sont nés, et qui fait horreur à tous ceux qui les ont vus, particulièrement en Pologne, dans les *carchemats* ou hôtelleries qu'ils tiennent dans toute la Russie noire, où ils sont trente ou quarante dans une petite chambre : les enfants sont nus comme la main, et les pères et mères ne sont qu'à moitié habillés. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une nation plus féconde ; on trouve dans une boîte pleine de paille, dans un même berceau, quatre ou cinq enfants de la même mère, qui paraissent comme de petits corbeaux dans un nid, tant ils sont noirs et hideux.

Le tribut que les Juifs de Cracovie rendent à la république est de vingt mille écus. Ils donnent outre cela tous les ans trois cents ducats au roi, deux cents à la reine, cent au prince, et quantité d'autres menues dépenses qu'ils sont obligés de faire tous les jours. Il y a quelques villes d'Allemagne où on ne les souffre point, et lorsque leurs affaires les y appellent, ils donnent un ducat pour la première nuit qu'ils couchent à la ville, deux pour la seconde, et trois pour la troisième.

344

Il en est de même à Varsovie, où ils n'ont point permission de demeurer que pendant les diètes ; mais il n'y a sorte d'infamie qu'on ne leur fasse, et lorsqu'il s'en rencontre quelqu'un hors de ce temps, on lâche les écoliers dessus qui ont droit sur leurs personnes ; en sorte qu'il est aisé de s'imaginer s'ils passent bien leur temps entre les mains de ces messieurs.

Regnard obtient ensuite de visiter les mines de sel de Wieliczka, près de Cracovie.

On voit au milieu de la place de la ville un hangar sous lequel on n'est pas plus tôt entré qu'on aperçoit une grande roue que des chevaux font tourner, et qui sert à élever les pierres qu'on tire de la mine. Proche de cette roue est un trou carré de la largeur d'un très grand puits, et revêtu de toutes parts de grosses pièces de bois enclavées les unes dans les autres. Ce fut par là que nous descendîmes dans cet abîme ; mais avant que de faire ce voyage, on nous revêtit d'une manière de surplis. On remua quantité de cordes et de sangles qu'on attacha au grand câble les unes sur les autres. Cinq ou six hommes se disposèrent pour descendre avec nous, et allumèrent quantité de lampes, et d'autres entourèrent la bouche du trou, et commencèrent à chanter l'endroit de la Passion où sont ces paroles, *Expiravit Jesus*, et continuèrent encore sur un ton plus effroyable le *De profundis*. J'avoue que pour lors tout mon sang se glaça ; tous les préparatifs de cet enterrement vivant m'effrayèrent si fort, que j'eusse voulu être bien loin du lieu où je me trouvais ; mais les choses étaient trop avancées, il fallut s'enterrer tout vivant, et descendre dans cette sépulture. Un de nos guides se mit au bout du câble, la lampe à la main ; je me mis ensuite

sur ma sangle, au-dessus de sa tête ; un de ces fossoyeurs se mit au-dessus de moi ; mon camarade était au-dessus de celui-ci, et était surmonté d'un autre, la lampe à la main ; celui-ci d'un autre, en sorte que nous étions bien plus d'une douzaine les uns sur les autres, enfilés à ce câble comme des grains de chapelet, dans une posture qui n'était point du tout agréable ; car non seulement on court le risque que le gros câble rompe, mais encore on appréhende que les cordes qui vous portent ne viennent à manquer, et que celles des autres qui tomberaient sur vous ne viennent à rompre.

Nous descendîmes bien cent toises de cette manière, et nous nous trouvâmes ensuite dans un lieu vaste et extrêmement élevé, au milieu duquel nous trouvâmes une chapelle où on dit bien souvent la messe. On nous conduisit de là dans des routes sans fin, d'où on avait arraché le sel, qu'on tire en grosses pierres, que trois chevaux ont bien de la peine à traîner. Cette pierre est de couleur cendrée, et reluit comme des diamants. Elle n'est pas dure, et les petits morceaux qui sortent en la coupant se mettent dans des tonnes, et sont ainsi vendus. Cette pierre est infiniment plus salée que notre sel de gabelle, et devient blanc quand on le pile : mais il s'en fait d'une eau qu'on tire dans des outres du fond de la mine, lequel étant cuit, il devient le plus blanc et le plus beau qu'on puisse voir. Nous descendîmes de cette carrière dans une autre, car il y en a sept les unes sur les autres ; et quand nous fûmes près de la dernière, nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce, la meilleure que j'aie jamais bue. C'est une chose des plus curieuses que j'aie vues de ma vie, de voir sortir et couler une eau sur des pierres de sel, sans en prendre le goût. On trouve aussi d'autres ruisseaux, mais les eaux en sont tout à fait salées. Après avoir bien descendu l'espace de deux heures, nous arrivâmes à la dernière carrière où l'on travaillait. On abattit pour nous une pierre que cinquante chevaux n'auraient pas traînée, et un seul homme arracha cette pierre du rocher d'une manière fort aisée. Quand cette pierre est tombée, ils la coupent en morceaux ronds de la figure d'une tonne, afin de la pouvoir rouler dans la carrière. Nous trouvâmes dans ce fond quantité d'hommes et de chevaux, qui travaillaient à élever l'eau par le moyen des roues qui sont faites pour cela. [...]

Nous fûmes près de quatre heures à marcher dans cette mine ; et on nous assura qu'un homme ne pouvait pas aller en tous les endroits de la mine en quinze jours de temps, tant elle a d'étendue. On voit pendre, tout le long des voûtes de cette carrière, de l'eau de sel pétrifiée comme les glaçons qui pendent aux gouttières ; et lorsque cela a pris un corps dur, assez pour être travaillé, on en fait des chapelets et d'autres petits ouvrages.

Nous remontâmes par le même escalier que nous étions descendus, et je fus encore plus incommodé en remontant qu'en descendant ; car la corde qui me portait, n'étant pas bien attachée au câble, glissait de temps en temps, et me

causait de grandes frayeurs ; et sans faire le fin, j'avoue que j'étais fort mal à mon aise, et je promis de ne plus retourner dans ces lieux souterrains. C'est assez d'avoir fait ce voyage une fois en sa vie.

Voyage de Pologne, dans *Œuvres*, éd. É. Fournier, Paris, Garnier, 1874, t. II, p. 352-357.

LA RUSSIE

George Turberville : les Russes (1568)

Sur l'expérience russe du poète George Turberville, voir Notices.

Lettre en vers à son ami Edward Dancie

Mon cher Dancie, quand je compte en esprit
Mes amis de Londres, mes coutumiers compagnons et toi par-dessus tous,
Je souffre mille accès de profondes et mortelles calamités
À la pensée que j'ai quitté la terre pour la mer, la félicité pour le malheur.
J'ai quitté mon sol natal, comme un dîneur qui n'a pas fait son rôl.
Ignorant tout de ce rivage, j'ai couru parmi les Russes,
Un peuple qui passe pour brutal, enclin à des vices dégradants,
Bon pour être du cortège de Bacchus, ne se souciant que d'avaler.
Boire est leur seul désir, le verre est leur seule fierté,
Et une fois le jour la plus sobre tête a grand besoin d'un guide.
S'il convie ses amis à banqueter, il ne craindra pas
De leur offrir à dîner une douzaine de breuvages :
De telles liqueurs qu'ils ont, et que le pays produit,
Mais surtout deux, l'une appelée kvas¹, de quoi vit le moujik,
Pauvre breuvage semblable à l'eau, mais bien aigre de goût²,
L'autre est l'hydromel, fait de miel, où ils baignent leurs lèvres.
Et s'il est l'hôte de son voisin,
Peu lui chaut de la chair, si sa boisson est des meilleures.
Peut-être a le moujik femme gaie et galante,
Au service de sa bestiale luxure, et même entend mener une vie de boyard.
Mais le monstre veut plus : un garçon en son lit,
Ou bien une souillon, car sa tête ivre entraîne

- 1 « Kvas » : « a thin sour beer commonly made by pouring warm water on rye or barley and letting it ferment » (G. Fletcher, *Of the Rus Commonwealth*, éd. A. J. Schmidt, Ithaca, Cornell University Press, 1966, p. 130). Dans le mémoire qu'il fit présenter par Sir Pringle à la Royal Society en 1776, Cook se dit convaincu des vertus anti-scorbutiques du kwas (voir la trad. française dans *Voyage dans l'hémisphère austral* [...], Paris, Hôtel de Thou, 1778, t. IV, p. 371).
- 2 En 1648, le Vénitien Michele Bianchi (*Relazione della Moscovia*) trouvera au contraire que cette acidité donne au *ruas* un goût agréable.

Un péché si abject³.

Pour rembourser les dettes de son mari ivrogne,
 La femme va du poêle puant vers son compagnon pour le banquet paillard.
 Et ne t'étonne pas s'il agit vilement et en bête
 Puisque avec la hachette et la main sont faits ses plus grands dieux ;
 Idolâtre est leur cœur, de Dieu n'ont jamais cure
 Sauf ce Nicolas Bough⁴ qui est pendu au mur.
 La maison qui n'a Dieu ni de saint en peinture,
 On n'y va pas : son toit recouvre le péché.
 Outre leurs dieux privés, on peut voir sur la place
 Leurs croix pour s'incliner et se bénir eux-mêmes.
 Leur front touchant le sol, dévotement ils plongent.
 Pas de haillons plus faux, de robes plus graisseuses.
 Le dernier des humains est ici cavalier
 Et contre notre usage, enfourchant son cheval,
 La femme le chevauche, et fait trotter plus vite.
 Hommes et femmes vont en diverses couleurs,
 Des bottines pour tous, qu'ils peuvent s'acheter.
 Chaque femme à l'oreille arbore son anneau,
 Tous d'antique façon, et certains de grand prix.
 Leur démarche est hardie, leur port sage et sérieux,
 Mais ils suivent trop bien leurs appétits lubriques,
 Souiller le lit d'autrui n'est pas pour eux à honte,
 Ils ne se soucient pas de cacher leurs folies.
 Ici tu chercherais en vain si petit homme
 Qui n'offre à son épouse les couleurs qu'il lui faut
 Pour se peindre et farder, cacher sa peau tannée.
 Elle déguise et peint son visage enfumé :
 Sourcils, lèvres, joues et menton.
 Oui, toutes les honnêtes femmes (s'il en est dans le pays)
 Font de même : un homme peut sans peine voir
 À la manière dont sur les joues de certaines femmes

3 Sur ce propos, voir Notices, et l'ambassadeur von Herberstein (*Commentari*, dans Ramusio, *Navigazioni*, éd. cit., t. III, p. 747) : si un prêtre est accusé d'ivrognerie, « *o vero di qualche altro sorte di vizio scelerato e tristo* » (*ibid.*), il est remis à la justice séculière.

4 Fletcher, *Of the Rus Commonwealth*, éd. cit., p. 139 : « *When they enter into any house where ever there is an idol hanging on the wall, they sign themselves with the cross and bow themselves to it* ». Les Russes ont une grande dévotion à saint Nicolas, évêque de Myra (Anatolie), protecteur de la nation, mort (350) et enterré à Bari : voir Ramusio, *Navigazioni*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 6 vol., 1978-1988, t. III, p. 766, les *Commentari*, traduction de l'ouvrage latin (Vienne, 1549) de Sigmund von Herberstein. Les icônes de saint Nicolas sont, avec celles de la Vierge, les plus populaires en Russie.

La peinture tourne au plâtre et cet excès masque la joue de la catin.
 Par quotidien usage, elles sont si habiles,
 Fourbes dames en fait, qui, pour sûr, exagèrent,
 Et se fardant si bien que de nous le plus sage
 Peut bien être trompé, s'il s'en fie à ses yeux.
 Ce n'est pas un petit sujet de méditation de voir que la folie leur fait peindre
 leur visage, si on considère qu'elles ne gardent le foyer que par pure contrainte.
 Car peu souvent (sauf office ou mariage) les femmes qu'un homme voit dans la
 rue sont du meilleur aloi.
 Le Russe veut cueillir le profit de son orgueil
 Et râle d'amour pour être sûr qu'elle ne dort pas au côté d'un autre.
 Voilà, mon cher Dancie, ce que j'avais à dire
 À toi et aux amis que je languis de voir
 Autre chose suivra, en fidèle rapport,
 Et par un tendre adieu je mets fin à ces lignes.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets, 1567.



Ill. 18. « La Moscovite » et « Le Moscovite »,
 dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

La relation que G. Fletcher publia à Londres (1591) au retour de sa mission diplomatique et commerciale, ayant été retirée de la vente (voir Notices), Hakluyt en imprima des extraits épurés, mais le texte de ce chapitre est intégral.

Les mœurs privées du peuple russe et ses particularités peuvent en partie être déduites de ce qui vient d'être dit du gouvernement du pays. Pour ce qui est de leur stature, elle est ordinairement large et très charnue : ils tiennent pour une élégance de l'avoir quelque peu grosse et corpulente, et pour ce faire, ils entretiennent leurs barbes, afin de les porter longues et larges. Mais ils sont pour la plupart pesants et de plus inactifs : ce que l'on peut penser provenir en partie du climat et de la torpeur dans laquelle le froid les plonge en hiver, et en partie de leur alimentation, qui repose pour l'essentiel sur des *racines*, des oignons, de l'ail, du chou et telles autres choses qui engendrent de grosses humeurs et qu'ils mangent aussi bien seuls qu'avec leurs autres mets.

350

Leur diète est plus que curieuse. Ils commencent d'ordinaire leurs repas avec une *charka*, ou petite tasse d'eau-de-vie (qu'ils appellent vin russe) et ne boivent plus jusqu'à la fin du repas, en prenant alors beaucoup, et d'un seul coup, en s'embrassant l'un l'autre à chaque toast. Aussi n'est-il pas question de conversation entre eux après dîner, mais chacun va à son banc pour faire sa sieste, qui est aussi ordinaire chez eux que le repos de la nuit. Quand ils font des excès, avec grande diversité de plats, viennent d'abord leurs viandes cuites au four (car ils consomment peu de rôtis) et ensuite leurs potages. Leur boisson ordinaire est l'hydromel, les plus pauvres boivent de l'eau et un troisième breuvage appelé *kvass*, qui n'est rien d'autre, comme nous disons, que de l'eau dénaturée, et brassée avec un peu de son.

Ce régime provoquerait chez eux beaucoup de maladies s'ils ne se servaient en guise de médicaments d'étuves, qu'ils prennent couramment deux ou trois fois par semaine. Tout l'hiver, et presque tout l'été, ils chauffent leurs *pechi*, qui sont faites comme les étuves des Allemands, et leurs *palati* comme des fours, pour chauffer la maison à un tel point que, la première fois, un étranger aura du mal à l'apprécier. Combinées avec leur alimentation, ces deux extrémités de chaleur dans les maisons et d'un froid intense au dehors (et notamment l'hiver), leur font un teint sombre et cireux, leur peau étant tannée et parcheminée à la fois par le froid et par le chaud : notamment les femmes dont la plupart sont de bien plus mauvaise complexion que les hommes. Pour moi la raison en est qu'elles vivent dans des maisons chaudes et s'occupent elles-mêmes à chauffer et entretenir leurs étuves et *pechi*.

Accoutumés à ces deux extrémités de chaud et de froid, les Russes peuvent les supporter beaucoup plus patiemment que les étrangers. Vous les verrez parfois,

pour stimuler leurs corps, sortir de leurs étuves tout écumants et fumants de chaud, presque comme un cochon à la broche, et sauter ensuite dans la rivière complètement nus ou s'asperger tout le corps d'eau froide, et ceci au plus fort de l'hiver. Pour remédier à la vilaine teinte de leur peau, les femmes se fardent le visage de blanc et de rouge si indiscrètement que chaque homme peut s'en apercevoir, ce qui importe peu car cela est très courant et plaît à leurs maris qui accordent à leurs épouses et à leurs filles de l'argent de poche régulier pour s'acheter des couleurs afin de farder leurs visages, et ont grand plaisir eux-mêmes à voir leurs souillons se transformer en belles images. Cela dessèche la peau et la déforme davantage quand le fard est parti.

Ils s'habillent à la manière des Grecs. Le noble se pare de cette façon. D'abord un *tafia*, ou un petit bonnet de nuit sur la tête, qui n'en couvre guère plus que le sommet, d'ordinaire très richement ouvragé de fils d'or et de soie, et orné de perles et de pierres précieuses. Il se rase la tête très près de la peau, sauf s'il a quelque brouille avec l'empereur. Il laisse alors ses cheveux pousser, tomber sur les épaules et recouvrir son visage pour le rendre aussi laid et déformé que possible. Sur le *tafia*, il porte une large toque de renard noir (qu'ils tiennent pour la meilleure fourrure), avec un *tiara* ou long bonnet planté au milieu comme un chapeau persan ou babylonien. Autour du cou, qui n'est pas du tout couvert, est un collier fait de perles et de pierres précieuses, large de trois ou quatre doigts. Par-dessus sa chemise, et curieusement ouvragé, parce qu'il se glisse tout nu dedans pendant l'été, quand il est à la maison, est un *zipon* ou petit vêtement de soie descendant aux genoux et boutonné devant, attaché avec une ceinture de Perse à laquelle il accroche couteaux et cuillers. Celle-ci est d'ordinaire de drap d'or et lui tombe jusqu'aux chevilles. Dessus il porte un vêtement ample fait de soie riche, fourré et galonné d'or, et dessus un autre de camelot, ou de semblable étoffe, appelé *okhaben*, pourvue de manches et tombant bas, et orné de perles. Quand il sort, il jette sur tous ces vêtements (ils sont légers, malgré leur nombre) un autre vêtement appelé *onuchek*, semblable à l'*okhaben*, mais sans le collier pour le cou et communément de fine étoffe ou de poil de chameau. Ses bottines, qu'il porte au lieu de chausses, avec des tissus en guise de semelles, sont faites de cuir de Perse appelé *safian* et brodé de perles. Ses hauts de chausses sont d'ordinaire de drap d'or. Quand il sort, il monte un cheval, même si c'est à la porte d'à côté : telle est aussi la manière des boyards, ou gentilshommes.

Ceux-ci s'habillent de la même manière, ne différant qu'en l'étoffe ; et cependant il leur faut avoir caftan ou vêtement de dessous parfois de drap d'or, le reste d'étoffe ou de soie.

La dame noble, qu'on appelle *zhena boaiarskaia*, porte sur la tête d'abord un châle fait d'une soie douce, ordinairement rouge, et par-dessus un bandeau blanc appelé *obrow*. Là-dessus, sa toque, faite de drap d'or, selon l'usage, appelée

shapka zemskaia, bordée de quelque riche fourrure et ornée de perles et de pierres, bien que depuis peu de temps elles dédaignent de broder de perles leurs toques, parce que les officiers administratifs et quelques femmes de marchands ont copié cette mode. Elles portent des boucles d'oreilles (qu'ils appellent *sergi*) de deux pouces ou plus, en or avec des rubis ou des saphirs ou d'autres pierres précieuses. En été elles vont souvent avec des fichus de fine batiste blanche serrés sous le menton, et deux longs pompons qui pendent. Ces fichus sont parsemés de perles qui les font plus épais. Quand elles sont à cheval ou sortent par temps de pluie, elles portent des chapeaux blancs avec des bandes de couleur appelés *shliapa zemskaia*. À leur cou elles ont des colliers de trois ou quatre doigts de large ornés de riches perles et de pierres précieuses. Elles portent par-dessus elles une ample robe appelée *opashen*, communément d'écarlate, avec de larges manches flottantes pendant jusqu'à terre, fermée devant par de grands boutons d'or ou au moins d'argent et dorés, presque aussi gros qu'une noix ; et dessus, attachée sous le bonnet, une grande et large cape de riche fourrure qui tombe presque jusqu'au milieu du dos. Elles portent sous l'*opashen* une autre robe appelée *letnik*, fermée devant avec de grandes et larges manches, avec des manchettes qui vont jusqu'au coude, ordinairement en drap d'or ; et dessous une *ferez zemskaia* lâchement boutonnée qui descend jusqu'aux pieds. Au poignet, elles ont de très beaux bracelets de perles et de pierres précieuses, larges de deux doigts environ. Elles vont toutes en bottines de cuir blanc, jaune, bleu ou d'autre couleur, brodées de perles. Tel est le costume de la noble dame russe quand elle veut paraître au mieux. L'habit des dames et demoiselles de bonne famille peut différer pour l'étoffe, mais le style est le même.

Pour ce qui est du pauvre moujik et de sa femme, ils vont vêtus pauvrement. L'homme avec son *odnoriadka*, ou robe faite d'une grossière étoffe blanche ou bleue, flottant jusqu'au bas du mollet, serrée devant avec une *shuba*, ou long gilet de fourrure, ou une peau de mouton dessous, et sa toque fourrée et ses bottines. L'*odnoriadka* des plus pauvres est fait de poil de vache. Tel est leur vêtement d'hiver. L'été, ils n'ont que leur chemise sur le dos et des bottines aux jambes. Quand elle veut paraître au mieux, la femme porte une robe rouge et bleue, et quelque chaude *shuba* de fourrure dessous par temps d'hiver. Mais l'été, rien d'autre que ses deux chemises (elles les appellent ainsi), l'une sur l'autre, chez elles comme à l'extérieur. Sur la tête, elles ont des toques de tissu de couleur, souvent de velours, et un drap d'or : mais pour la plupart ce sont des fichus. Vous ne verrez jamais une femme russe, mariée ou non, sans boucles d'oreilles en argent ou autre métal et sans la croix autour du cou.

Peter Mundy : la dévotion russe

Peter Mundy visite la Russie (1641) en un temps où l'accès aux églises orthodoxes n'est permis qu'à leurs fidèles. L'ambassadeur allemand Sigismond von Herberstein (ambassades de 1517 et 1526) notait déjà que, depuis le schisme de 867, les orthodoxes russes se considèrent comme les seuls dépositaires de la vérité chrétienne : voir Herberstein, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. Marica Milanese, Torino, Einaudi, 6 vol. de 1978 à 1988, t. III, p. 747-750 et la traduction par Robert Delort du texte d'Herberstein (*La Moscovie du XVI^e siècle*, Paris, Calmann-Lévy, 1965).

Les Russes ou Moscovites ne permettent l'entrée dans leurs églises qu'à ceux de leur propre religion qui, d'après ce qu'on dit, suit le rite grec. Ils interdisent les représentations sculptées, n'autorisent que les peintes, qu'ils ne vendront à personne ni ne toléreront qu'elles soient manipulées par quelqu'un d'une autre religion. Je ne pus en aucune manière me procurer une de leurs images, bien que j'aie sollicité des Anglais et des Hollandais pour qu'ils envoient leurs serviteurs en acheter une pour moi (car elles sont en vente libre sur le marché). Mais le serviteur n'osa pas, disant que si on apprenait qu'il faisait l'achat pour un étranger, il s'exposait à être brûlé pour cela, tant ils portent révérence à ces images. Il n'y a pas grand art dans toutes celles que j'ai pu voir, car elles sont dans le style des images anciennes⁵. On dit aussi que, pour décorer leurs maisons, les Russes n'ont pas d'autres tableaux que ceux de leurs saints et de leurs histoires saintes, etc. Ils font eux-mêmes le signe de la croix par dévotion, très amplement en diverses occasions, en passant devant leurs églises, en entrant dans leurs maisons et aux divers endroits des rues où se trouvent des images sacrées. Aucun n'oublie de porter autour du cou une croix d'or, d'argent ou de cuivre, selon ses moyens et, parce que nous n'en portons point, ils nous tiennent pour les pires chrétiens ou des ennemis de la Croix⁶.

Leurs églises sont de bois, sauf à Moscou et autres grandes villes où certaines, m'a-t-on dit, sont construites en briques. Celles d'ici⁷ ont de jolis clochers, avec des flèches couvertes de bardeaux coupés, assemblés et placés l'un sur l'autre, ce qui a très belle apparence, comme nous faisons parfois avec l'ardoise.

Outre le clocher joint à l'église, il y en a un autre qui porte les cloches, qui sont actionnées par des cordes fixées à leurs battants. On dit que Moscou, la ville principale, compte plus de 1 500 églises⁸. Rien d'étonnant, car elles sont groupées par 4, 5 ou 6 et à Arkhangelsk, il y en avait trois ensemble.

5 Olearius note en 1636 que les étrangers étaient jusque-là tenus d'en avoir mais que le présent patriarche ne permet pas que les paysans les touchent ni qu'elles soient « profaned by the Germans » (*Relation du voyage en Moscovie [...]*, Paris, J. du Puis, 1659, t. I, p. 134).

6 Les orthodoxes baptisés portaient une croix autour du cou.

7 Arkhangelsk.

8 Deux mille, selon Olearius, *op. cit.*, p. 137.

Ils habitent des maisons de bois, comme leurs églises, mais de taille différente ; les murs sont faits d'arbres placés l'un au-dessus de l'autre, calfatés entre eux de mousse, les extrémités assemblées à tenon et mortaise⁹. Les meilleures d'entre elles sont à l'intérieur unies, lisses, propres et agréables, et quoique dangereuses à cause des incendies, ne manquent pas de confort.[...]

En août, ils commencent à chauffer leurs poêles placés environ au milieu de la pièce, avec tout autour, en différents endroits, des moyens de transport et des armoires etc., où ils gardent leurs provisions, et dessous leurs poules, canards, etc. La fumée se dégage dans cette pièce, autour de laquelle sont des bancs où ils dorment la nuit sur des coussins, des peaux, etc., et certains sur le poêle ou *cackleoven*, sans se servir de lits ni de chaises. On dit que c'est dans tout le pays l'usage le plus courant du peuple. Les plus aisés ont des poêles avec des carreaux blancs, le feu à l'intérieur, la fumée évacuée comme à Dantzig, de sorte que les pièces demeurent blanches et propres, comme leur bois, alors que les autres sont comme des forges ou des échoppes de forgerons.

354

Selon un rapport digne de foi et le peu que nous avons vu ici, le pays est vaste, avec de grandes étendues sauvages, des bois, des marais (on n'y voyage pas sans un laisser-passer, pas même pour des lieux aussi proches que Kholmogory¹⁰, etc.). L'endroit présente maintenant un échantillon de tout : églises et cérémonies religieuses, maisons, habits, monnaie, marchandise.

Un de leurs proverbes dit : en Moscovie, il n'y a qu'un empereur, une religion, un costume, une monnaie ; on pourrait ajouter un type de paysage et une manière de bâtir, le premier riche de bois, de marais, etc., la seconde de bois de construction, de poêles, etc. Les plus beaux de leurs édifices ne valent pas les ateliers d'Angleterre et de Hollande.

The Travels [...] in Europ and Asia, éd. Richard Carnac Temple, London, Hakluyt Society, 1907, t. IV, p. 142 ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie

Tout en considérant les Russes orthodoxes comme des hérétiques, Français et Anglais sont attentifs à leurs pratiques religieuses. Les visites que va rapporter Chappe sont déjà décrites au XVII^e siècle par Margeret et Beauplan ; sur l'échange des œufs de Pâques, voir également Olearius (*Relation du voyage en Moscovie [...]*, op. cit.).

9 Sur les maisons russes en rondins, voir Jenkinson, *Early Voyages and Travels to Russia and Persia*, éd. Delmar Morgan and C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, t. I, p. 27.

10 « Kholmogory », sur la *Dvina*, était le grand centre de commerce du nord de la Russie. Le laisser-passer n'était pas aussi contraignant que l'affirme ici P. Mundy : voir *The Travels [...]*, éd. cit., t. IV, p. 145, note 1.

Le jour de Pâques en Russie est un jour consacré aux visites, ainsi qu'en France le premier jour de l'an. Ignorant les usages du pays, je me fis innocemment quelques tracasseries.

Occupé dans la matinée à des calculs d'astronomie, je ne m'aperçus pas qu'un Russe était dans ma chambre. Ne voulant pas apparemment me déranger, il s'était placé à mes côtés, mal à propos pour lui et pour moi ; car m'étant levé avec vivacité, pour me promener dans l'appartement, nos physionomies se choquèrent si rudement, qu'il fit la culbute sur le plancher, et moi sur une malle. Quoique je fusse aussi étourdi de cet événement, que de voir dans mon appartement ce Russe, que je n'avais pas l'honneur de connaître, je fus à lui pour lui demander excuse de cet accident. Je lui présentai ma main pour l'engager à s'asseoir : il me tendit la sienne ; je trouvai un œuf dans la mienne. Cet œuf m'étonna, parce que je n'étais pas encore remis du coup de tête que j'avais reçu. J'étais d'ailleurs fort embarrassé pour répondre à tout ce qu'il me disait ; car il me parlait toujours, comme si j'eusse entendu sa langue. Je ne cessais de mon côté de lui faire des révérences, et de lui témoigner par des signes de la tête, des pieds et des mains, combien j'étais sensible à toutes ses honnêtetés. Il s'en fut enfin, et me parut fort mécontent. Je me disposais à me remettre à mon travail, lorsqu'un autre Russe entra dans ma chambre. On décidait aisément à sa marche, qu'il n'était pas à jeun. Il vint à moi pour m'embrasser ; comme il répandait une odeur d'eau-de-vie très désagréable, je fis un mouvement pour n'être pas embrassé sur la bouche : mais il ne me fut pas possible de m'en défendre. Ce Russe me donna aussi un œuf : mais j'étais déjà assez au fait pour lui faire présent à mon tour de celui que j'avais déjà reçu. Il me quitta cependant encore mécontent.

Quant à moi, j'étais si peu satisfait de ces deux visites, que dans la crainte d'une troisième, je fermai au plus vite la porte de ma chambre : j'y mis deux clous, l'un en haut, et l'autre en bas, n'ayant point de verrou.

J'appris quelques heures après, que ce jour était consacré à faire des visites, ainsi que je l'ai déjà dit. Les hommes vont dans la matinée les uns chez les autres ; ils s'annoncent dans une maison en disant : *J. C. est ressuscité*, et on leur répond : *Oui, il est ressuscité*. On s'embrasse alors ; on se donne mutuellement des œufs¹¹, et l'on boit beaucoup d'eau-de-vie. J'avais manqué à tous ces usages : je reconnus la raison du mécontentement des deux Russes que j'avais vus dans la matinée. J'en fus d'autant plus fâché, qu'ayant fait les frais de la cérémonie, il m'aurait été aisé de les contenter, par le moyen de quelques verres d'eau-de-vie. J'avais d'ailleurs la plus grande attention de me conformer aux

¹¹ Symbolisant la communion entre chrétiens, cet échange est la christianisation d'un rite païen qui, dans les pays septentrionaux, marquait le retour du printemps.

usages reçus dans le pays. Sans cette conduite on se fait des ennemis, et l'on s'aliène tout le monde.

L'après-midi est consacré à voir les femmes, et elles vont aussi faire des visites. Les hommes se réunissent communément avec elles pour ces visites : elles en goûtent le plaisir avec vivacité parce qu'elles jouissent rarement de cette liberté ; et les hommes ont celui de boire toute la journée. L'appartement dans lequel on reçoit les visites est paré de tout ce qu'on a de plus beau. Une espèce de buffet en forme d'autel s'élève dans le fond de l'appartement : toutes les richesses de la famille, assiettes, plats, couverts, bouteilles, verres, chandeliers, etc., y sont distribué[e]s sur plusieurs gradins, et placé[e]s dans le plus grand ordre. On voit au milieu de la chambre une table couverte d'un tapis : elle est garnie de confitures de la Chine, et d'une espèce de framboise du pays, qu'on a fait sécher au soleil. En entrant dans l'appartement, tout le monde se place debout, le long des bancs qui règnent tout autour, les femmes les premières, et les hommes après. Alors la maîtresse de la maison va embrasser toute l'assemblée sur la bouche, avec le plus grand sérieux, et sans dire un mot. Cette cérémonie faite, les hommes se retirent dans un autre appartement, et les femmes restent seules dans le premier. On a disposé de même dans la chambre des hommes une table avec un tapis et des confitures.

356

Le maître de la maison fait les honneurs dans cet appartement, tandis que sa femme les fait dans l'autre. Quelques voyageurs ont avancé que les femmes boivent dans ce pays des liqueurs avec excès¹² ; je ne l'ai point vu. On leur sert du café à l'eau, avec une espèce de mauvaise bière, et du thé : elles en boivent même plutôt par complaisance pour la maîtresse de la maison que par goût. Il n'en est pas de même des hommes : ils sont presque tous ivres après trois ou quatre visites ; et en effet, à peine est-on assis, que le maître de la maison apporte sur une espèce de cabaret, des verres remplis d'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs semblables. Il en présente à chaque convive : on lui manquerait essentiellement, si l'on refusait d'en boire. On sert après la liqueur une espèce d'hydromel, du café, et de temps en temps de l'eau-de-vie. Il faut boire de toutes ces drogues, et prendre quelques confitures. La visite dure communément une demi-heure. L'on retourne dans l'appartement des femmes : l'on est embrassé de nouveau, et l'on va ensemble chez la voisine. On est ainsi toute la journée à parcourir la ville et à boire. J'eus à peine fait deux visites, qu'une violente douleur de tête m'avertit que j'avais besoin de prendre quelque repos. J'étais encore si incommodé le jour suivant, que malgré le désir de continuer les visites avec les personnes qui me

12 Voir à ce propos, entre autres, Olearius, *Relation du voyage en Moscovie [...]*, op. cit., 1659, I, p. 175, Le Bruyn, *Voyages par la Moscovie [...]*, Amsterdam, Frères Wetstein, 1718, t. III, p. 250 et Gmelin, *Voyage en Sibérie [...]*, trad. libre de M. de Keralio, Paris, s.n., 1767, t. II, p. 54.

faisaient l'honneur de me le proposer, j'y aurais renoncé, si l'on ne m'avait assuré, que je pourrais me dispenser de boire en me mettant à l'écot des femmes : mais je m'aperçus dès la première visite que cela n'était pas du goût des hommes. Un Russe, qui a eu souvent la bonté de m'aider de ses conseils, me le confirma, et je retournai à la table des hommes ; mais j'avais pris la précaution de me munir de plusieurs mouchoirs, qui me tirèrent d'affaire. À peine avais-je pris mon verre d'eau-de-vie, que faisant semblant de m'essuyer, je répandais cette liqueur dans mon mouchoir : j'eus par ce moyen la faculté de visiter toute la journée sans accident. Ces visites durent communément trois jours.

J'ai été témoin pendant la Semaine Sainte de la facilité qu'ont les gens opulents de Russie à s'acquitter des prières d'usage. Les prêtres vont dans leurs maisons avec les ornements de l'église, et tout ce qui est nécessaire aux offices du temps : ils y font ces offices moyennant une légère rétribution, pendant que les Russes sont au lit ou dans leurs autres appartements.

Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...], Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, t. I, p. 227-232.

Chappe d'Auteroche : mariages russes

Selon l'auteur, les Russes des deux sexes sont également sensuels, mais dans un pays ignorant « les mœurs policées du reste de l'Europe, [...] les hommes tyrannisent leurs femmes ». En revanche, une « plus grande liberté » est accordée aux filles ; il y voit une « inconséquence extraordinaire », qui se manifeste dans le rituel du mariage.

Le jour fixé pour la cérémonie du mariage, et après que les prétendus ont été mariés par un prêtre, ainsi que dans notre Église, les parents de la fille donnent un grand souper, où se trouvent ceux du mari, quelques amis, et un sorcier, dont l'objet est de détruire tous les sortilèges que d'autres magiciens peuvent mettre en usage pour empêcher la consommation du mariage. On conduit avant le souper les nouveaux mariés à la chambre nuptiale, dans la plus grande cérémonie : ils sont accompagnés d'un parrain et d'une marraine.

Le sorcier est à la tête, le parrain vient immédiatement après, conduisant la jeune mariée : le marié donne la main à la marraine, et le garçon d'honneur à la plus proche parente du mari, qui est du nombre des experts ; les femmes nommées pour experts sont communément au nombre de trois ou quatre. Pendant que ce cortège va à la chambre nuptiale, on finit par tout disposer pour la fête dans l'appartement où l'assemblée est restée : elle n'attend que le retour des mariés pour se livrer au plaisir, dans la persuasion où l'on est que la décision des experts sera favorable à la jeune mariée.

L'appartement nuptial ne contient communément qu'un lit, ordinairement très propre, et sans rideaux, les images que le parrain et la marraine ont données aux jeunes mariés, quelques chaises et une table, où sont des bouteilles d'eau-de-vie, des verres placés sur un cabaret, auprès duquel est une vieille matrone.

Le cortège étant arrivé dans la chambre nuptiale, la matrone présente à la jeune mariée le cabaret, où sont des verres remplis d'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs : celle-ci en présente d'abord au magicien, et ensuite à chacun, suivant son rang ; le sorcier fait tous ses sortilèges, et l'on déshabille la jeune mariée, lui laissant seulement un petit jupon et une camisole ; mais l'un et l'autre arrangés pour ce jour de cérémonie, où doit régner la volupté. On déshabille de même le mari, à qui on passe une robe de chambre : la jeune mariée embrasse alors toute l'assemblée sur la bouche, présente de nouveau un verre d'eau-de-vie ; et après avoir bu, tout le monde se retire dans l'appartement qui précède la chambre nuptiale ; les jeunes mariés restent seuls avec la matrone, qui préside à cette cérémonie ; elle y prend d'autant plus d'intérêt qu'elle est récompensée si la jeune pupille est décidée vierge ; au lieu qu'on la force de boire dans un verre percé, au milieu de l'assemblée, lorsqu'elle n'est point vierge ; ce qui est un arrêt d'infamie¹³. Après la consommation du mariage, on fait rentrer les femmes, qui déshabillent la jeune mariée toute nue, pour juger de sa virginité. Parmi les différentes preuves, ils regardent comme la plus certaine, celle où le linge a été ensanglanté, et dans ce cas on place sa chemise dans une cassette ; on en remet une autre à la mariée, qu'on habille, et l'on fait rentrer le sorcier, le parrain, et le garçon d'honneur. La matrone, triomphante dans cette circonstance, présente de nouveau le cabaret à la jeune mariée, pour offrir encore un verre de liqueur à tout le cortège. On ramène ensuite les deux époux à l'assemblée : la cassette qui contient le dépôt de la virginité de la jeune femme passe la première ; et sitôt que cette cassette paraît, la musique annonce le triomphe des deux époux. On montre pendant ce concert à tous les convives les marques de la virginité de la mariée, et pendant plusieurs jours on transporte la cassette chez tous les voisins. Après que l'assemblée a été convaincue de la virginité de la mariée, elle danse quelques minutes avec son mari, et l'on se met promptement à table, où la plupart des hommes s'enivrent pour l'ordinaire¹⁴.

¹³ Dans la relation de Beauplan, c'est la mère qui est malmenée. Les femmes « écornent les gobelets de terre dans lesquels ils ont bu, mettent au col de la mère de la fille un collier de cheval, puis la font mettre au haut bout et lui chantent mille chansons sales et vilaines, lui donnant à boire dans un de ces gobelets écornés, et lui font mille reproches de n'avoir pas assez veillé à la conservation de l'honneur de sa fille » (*Description d'Ukraine*, Rouen, J. Caillaüe, 1660, p. 68).

¹⁴ J'ai lu, je ne sais chez quel auteur, que les Turcs sont si jaloux de la virginité de leurs femmes, que s'ils n'en ont pas des preuves évidentes, ils la renvoient à ses parents le lendemain du mariage. Ils croient de même que la femme n'est pas vierge, lorsque la défaite n'est point sanglante (n.d.a.).

Il y eut plusieurs mariages à Tobolsk pendant le séjour que j'y fis : je ne pus jamais obtenir d'être admis à leur fête ; une femme surtout, d'ailleurs fort aimable, s'y opposa constamment, dans la crainte, disait-elle, que je ne trouvasse leur cérémonie ridicule, et que je n'en fisse part au public.

Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...], op. cit., t. I, p. 262-265.

De retour à Saint-Petersbourg, Chappe sera garçon d'honneur au mariage d'un officier et de la fille d'un négociant ; mais cette fois il faudra interrompre la fête, à la honte de la mariée et de ses parents. Chappe apprendra toutefois « que le mari garderait sa femme ; et qu'à la longue, il prendrait le meilleur parti, celui du raccommodement ».

Edward-Daniel Clarke : Odessa

La ville d'Odessa, située près de la côte, est très exposée aux vents. L'air passe pour y être pur et très sain. Le blé forme le principal objet d'exportation ; les importations consistent en fruits secs et importés de Constantinople, en vins grecs, en tabacs, et en diverses autres marchandises turques. Les villages voisins produisent du beurre et du fromage ; ces objets paraissent rarement sur les tables dans le midi de la Russie. Les patates, peu communes dans les autres villes, se vendent au marché et s'envoient même comme présents jusqu'à Constantinople. Les melons du voisinage sont d'une beauté remarquable ; les habitants en ont une espèce qui leur vient de Turquie et dont le goût est peut-être supérieur à celui de toutes les espèces connues : l'intérieur du melon est de couleur verte ; en l'ouvrant, on découvre la graine au milieu d'une cavité ; elle est entièrement détachée des côtés du fruit, en état de farineux sec, ou de bourse ; elle ressemble, pour la forme, à la tête d'un grain de blé en Turquie. Ce caractère particulier servira à la reconnaître en tout temps. Pour conserver ces semences, on perce avec des brochettes les bourses du fruit, on les suspend ensuite au plancher. Les melons d'eau d'Odessa sont quelquefois préférables aux meilleurs des marchés de Naples, et ceux qui se cultivent sur les côtes de Syrie ont à peine un goût plus exquis. Le pays est entièrement dénué de bois : les habitants ont pour tout combustible des herbes ramassées dans la steppe, des roseaux et le fumier des vaches ; on l'entasse et on le conserve près des maisons : coutume usitée au reste en Angleterre même, dans l'île de Portland et dans le comté de Cornouailles.

La chair du mouton d'Odessa est excellente ; elle ne vaut cependant pas celle du mouton de Crimée. Les habitants envoient les moutons très jeunes à la boucherie, et les font servir sur leur table le jour même. Cet usage fait de la viande de toute espèce, apprêtée par la cuisine russe, un mets très peu agréable ;

elle ne peut se manger que lorsqu'on l'a mise en pièces. On a le même usage pour les volailles ; on ne les tue et elles ne se plument qu'au moment où l'eau du chaudron dans lequel on doit les préparer vient à bouillir. Mais de tous leurs mets, aucun ne plaît plus à tous les Russes, depuis le paysan jusqu'au prince, qu'une sorte de pâtes appelée *piroghi*. On les sert au premier service sur les tables des grands avec la soupe. Dans les rues de Moscou et de Pétersbourg, les *piroghi* se vendent sur les étaux. Ces pâtes, d'un bon goût, mais extrêmement grasses et souvent imbibées d'huile, contiennent des viandes hachées, ou des cervelles roulées en boulettes, frites ensuite au beurre ou à l'huile ; ces pâtisseries se servent chaudes. Les boulettes décrites par Bruce¹⁵, et que les femmes d'une certaine partie de l'Ethiopie préparent pour leurs maris, sont à peu près les mêmes ; seulement la viande est crue et la boule est de pâte. Toutefois les lèvres d'un prince russe s'humecteraient à la vue des *piroghi* éthiopiens. On voit rarement des pigeons sur les tables des Russes ; ils conservent une superstitieuse vénération pour cet oiseau, parce que l'Esprit Saint a pris la forme d'une colombe. Les pigeons servent plus à l'amusement qu'à la nourriture ; on les entretient très soigneusement et avec des frais énormes ; les Russes emploient des domestiques à les surveiller et à leur apprendre nombre de tours, entre autres un exercice très habituel qui consiste à s'élever de la main, à pirouetter en lignes courbes à une très grande hauteur, et ensuite à tomber subitement comme une pierre jusqu'à une distance de quelques verges de terre. On se sert pour les former à cet exercice, de longues verges blanches, auxquelles on les attache par le moyen d'une corde ; elle sert à les faire abattre tout à coup, jusqu'à ce que ces oiseaux aient acquis par degrés l'art de tomber sans y être ainsi forcés.

L'étiquette de préséance, si rigoureusement observée à une table russe, règne également dans la disposition des plats et des bouteilles destinés aux convives. Nous avons en Angleterre quelque chose de semblable à l'époque des temps barbares ; peut-être même cet usage n'est-il pas entièrement aboli dans le pays de Galles ; on le distingue dans quelques grandes fermes des parties les moins fréquentées de l'Angleterre, où toute la famille, depuis le maître jusqu'au dernier valet, mange à la même table. On place soigneusement les plats les plus recherchés à l'extrémité supérieure des tables russes, et à la portée des hôtes qui s'assoient près du maître de la maison, suivant l'ordre dans lequel ils sont placés ; ensuite, s'il reste quelque chose, ces plats passent successivement aux autres convives : les personnes du bout de la table se voient souvent réduites à se contenter d'un plat vide. Il en est de même pour les vins : on met les meilleurs au haut de la table ; à proportion que les hôtes s'éloignent du poste d'honneur, les

¹⁵ James Bruce : Écossais qui s'engagea en 1768 à la recherche des sources du Nil (*Travels to discover the Source of the Nile*, London, G. G. et J. Robinson, 1790).

vins placés devant eux diminuent de qualité, jusqu'à ce qu'enfin ils dégèrent en simple *quass*. Il n'y a rien qui répugne davantage aux sentiments d'un Anglais que le spectacle d'un riche glouton, se répandant en éloges sur les vins choisis qu'il a fait apporter devant un étranger, uniquement par ostentation, tandis qu'il voit près de lui de braves officiers et d'autres personnes respectables, auxquels il ne peut offrir un simple verre de ces liqueurs si vantées. Quelquefois j'ai tenté d'enfreindre cette barbare coutume en prenant la bouteille placée devant moi, pour en remplir les verres de ceux qui étaient assis plus bas ; mais on refusait ordinairement cette offre, dans la crainte d'offenser en acceptant ; et cet usage, je l'ai vu établi même chez les hôtes les plus généreux. À une table russe on sert ordinairement deux terrines de soupe, comme nous le voyons souvent arriver en Angleterre ; mais un étranger vient-il à demander de celle que les domestiques ont placée à l'extrémité inférieure de la table, le maître le regarde avec mépris, tous les autres avec surprise ; dès qu'il a goûté le potage qu'on lui a envoyé, il reconnaît bientôt un bouillon sale et abominable, servi seulement pour ceux qu'une sévère étiquette a relégués au bas de la table.

Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie, traduit de l'anglais, Paris, Buisson, 1813, t. III, p. 98-104.

Peter Mundy : Samoyèdes (1641)

Le 3 mars 1641, P. Mundy quitte Dantzic pour Arkhangelsk. Il passera deux mois en Russie (juillet-septembre).

À cette époque de l'année¹⁶ habitent ici certaines gens appelé Samoyèdes¹⁷, revêtus de la tête aux pieds de fourrures de cerf avec le poil parfois dehors, parfois dedans, selon qu'il fait chaud ou froid. Ils sont basanés, de petite taille, avec une grande bouche et de petits yeux comme les Chinois, ou plutôt comme les Tartares, aussi basanés que les Malais des îles Pulo Tymaon ou Pulo Laore dans le détroit de Malacca, qui sont presque sous l'Équateur, à environ 2° nord. Ils mangent toutes sortes de déchets : boyaux, ordures, etc., parfois crus, parfois à demi rôtis. Des gens très étranges, sauvages et bestiaux, ressemblant passablement à ceux du cap de Bonne-Espérance¹⁸. Pour autant que j'ai pu en apprendre d'eux, ils ne sont ni

¹⁶ Fin juillet.

¹⁷ Déjà décrits par Jenkinson, *Early voyages and travels [...]*, éd. Delmar Morgan, New York, B. Franklin, t. I, p. 105-06, qui met l'accent sur leur cannibalisme, comme le fait également G. Fletcher (*Of the Rus Commonwealth*, éd. cit., p. 75-76). Ce dernier ajoute que les Samoyèdes sont ainsi appelés par les Russes parce qu'ils se mangent entre eux, mais qu'eux-mêmes désignent par ce mot leur appartenance à leur terre.

¹⁸ Sur les Hottentots, voir la relation de Th. Herbert, *infra*, p. 437.

chrétiens ni Turcs, mais observent une certaine religion et ont des prêtres¹⁹ à leur mode. Ils peuvent entretenir plusieurs femmes. Ils ont de longs arcs et des flèches dont la pointe est d'os, dont ils se servent pour chasser les chevreuils etc. et pour combattre. Ils viennent d'une région située très loin à l'est, appelée la Samoyède²⁰, à un mois de route environ, ramant le long du rivage en de petits bateaux. Certains s'en retournent, mais d'autres (peu nombreux) restent sur de petites îles près de là pour y passer l'hiver. Ils amènent avec eux pour les vendre des rennes vivants, très petits, apprivoisés, d'un beau poil lustré, parfois blanc comme du lait. La femelle et le mâle portent tous deux de larges cornes branchues.

Suit un lexique – vocabulaire et numération – remarquablement informé²¹.

The Travels [...] in Europ and Asia, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907, t. IV, p. 136-138 ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

362



Ill. 19. « Traîneaux des Samoyèdes », dans Ides, *Driejaarige reize naar China [...]*, 1704

¹⁹ Les chamans.

²⁰ Sibérie du Nord, entre l'Ob et l'Irtish. Il n'y a pas aujourd'hui de région portant ce nom, mais P. Mundy aura peut-être entendu parler de la péninsule de Yalma entre la mer de Kara et le golfe de l'Ob (*The Travels [...]*, éd. cit., t. IV, p. 137, n. 4). Sur les Samoyèdes, voir aussi Olearius, *Relation du voyage en Moscovie [...]*, 1643.

²¹ Voir P. Mundy, *The Travels [...]*, éd. cit., t. IV, p. 138, n. 4.

LA SCANDINAVIE

Jean-François Regnard : les Lapons

Juillet 1681 : Regnard quitte Stockholm pour la Laponie dont le roi de Suède, lors de l'audience qu'il lui a accordée, lui a recommandé la visite. À son entrée dans la région, il a vu les mines de cuivre de Kolges.

Le jeudi, le prêtre des Lapons arriva avec quatre de sa nation, pour se trouver le lendemain à un des jours de prières établis par toute la Suède, pour remercier Dieu des victoires que les Suédois ont remportées ces jours-là¹.

Ce furent les premiers Lapons que nous vîmes, et dont la vue nous réjouit tout à fait. Ils venaient troquer du poisson pour du tabac. Nous les considérâmes depuis la tête jusqu'aux pieds. Ces hommes sont faits tout autrement que les autres. La hauteur des plus grands n'excède pas trois coudées ; et je ne vois pas de figure plus propre à faire rire. Ils ont la tête grosse, le visage large et plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, et une barbe épaisse qui leur pend sur l'estomac. Tous leurs membres sont proportionnés à la petitesse du corps ; les jambes sont déliées, les bras longs ; et toute cette petite machine semble remuer par ressorts. Leur habit d'hiver est d'une peau de renne, faite comme un sac, descendant sur les genoux, et retroussée sur les hanches d'une ceinture de cuir ornée de petites plaques d'argent ; les souliers, les bottes et les gants sont de même, ce qui a donné lieu à plusieurs historiens de dire qu'il y avait des hommes vers le Nord, velus comme des bêtes, et qui ne se servaient point d'autres habits que de ceux que la nature leur avait donnés. Ils ont toujours une bourse des parties de renne qui leur pend sur l'estomac, dans laquelle ils mettent une cuillère. Ils changent cet habillement l'été, et en prennent un plus léger, qui est ordinairement de la peau des oiseaux qu'ils écorchent, pour se garantir des moucherons. Ils ne laissent pas d'avoir par-dessus un sac de grosse toile, ou d'un drap gris-blanc, qu'ils mettent sur leur chair ; car l'usage du linge leur est tout à fait inconnu.

Ils couvrent leur tête d'un bonnet qui est ordinairement fait de la peau d'un oiseau gros comme un canard, qu'ils appellent *loum*, qui veut dire en leur langue *boiteux*, à cause que cet oiseau ne saurait marcher ; ils le tournent d'une manière

1 Dans sa guerre contre le Danemark, Charles XI venait de remporter des victoires, non décisives.

que la tête de l'oiseau excède un peu le front, et que les ailes leur tombent sur les oreilles.

Voilà, Monsieur, la description de ce petit animal qu'on appelle Lapon ; et l'on peut dire qu'il n'y en a point, après le singe, qui approche plus de l'homme.

Voyage de Laponie, dans *Œuvres*, éd. É. Fournier, Paris, Garnier, 1874, t. II, p. 238-239.

Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons

Parti au cercle polaire arctique en 1736 pour mesurer le degré de méridien et statuer sur la sphéricité de la Terre, Maupertuis entreprend en avril 1737 (alors que son travail scientifique est achevé et qu'il lui faut attendre la belle saison pour rentrer en France) « de pénétrer jusqu'au centre de la Laponie » pour y voir un monument runique dont l'ont entretenu Finnois et Lapons. Les voyageurs utilisent de « périlleuses voitures qu'on appelle *pulkas* », tirées par des rennes. Mais s'ils doivent l'été s'y attacher solidement pour ne pas verser, à la fin de l'hiver, l'épuisement des animaux présente le risque « d'être laissés en chemin ». Sur le renne, voir la description laissée par Frederick Martens (voyage de 1671, traduction anglaise du texte allemand, *Voyage into Spitzbergen and Greenland*, 1691, dans *A Collection of documents on Spitzbergen and Greenland*, éd. Adam White, The Hakluyt Society ; réimpr. New York, Burt Franklin, 1964, p. 79 et p. 147-148). Sur les traîneaux des Lapons et leurs rennes, voir Regnard, *Voyage en Laponie*, dans *Œuvres*, éd. cit., t. II, p. 225-226 et 249-252.

364

Il fallait à tous moments les laisser reposer, et leur donner de la mousse, que nous avions portée avec nous. Cette mousse est toute leur nourriture. Les Lapons la mêlent avec de la neige et de la glace, et en forment des pains fort durs, qui servent en même temps de fourrage et de boisson à ces animaux, qui les rongent avec avidité. Malgré cela, il nous fallut laisser un renne en chemin : on l'attache au pied d'un arbre, et on lui laisse quelque un de ces pains.

Nous étions nous-mêmes fort fatigués par l'incommodité de la posture où l'on est dans les *pulkas* : le seul délassement que nous eûmes pendant cet ennuyeux voyage, était de voir sur la neige les traces des différentes sortes d'animaux dont la forêt est remplie. On distingue aisément et l'on connaît chacune ; et l'on est surpris du nombre d'animaux différents qui se trouvent avoir passé, dans un fort petit espace, pendant quelques jours.

Nous trouvâmes sur notre route plusieurs pièges tendus aux hermines, et dans quelques-uns, des hermines prises. Sur un petit arbre coupé à la hauteur de la neige, les Lapons attachent horizontalement une bûche, recouverte d'une autre, qui laisse à l'hermine un petit passage, et qui est prête à tomber sur elle, et qui l'écrase, lorsqu'elle va pour manger l'appât qu'on y a mis.

C'est de cette manière qu'on prend les hermines, dont la chasse est très abondante en Laponie. Ces animaux en été sont couleur de cannelle, et n'ont de blanc que le ventre et le bord des oreilles : nous en avons plusieurs fois rencontré de telles sur le bord des lacs et des fleuves, où je crois qu'elles guettent le poisson, dont elles sont fort avides : quelquefois même nous en avons trouvé qui nageaient au milieu de l'eau. En hiver elles sont toutes blanches, et c'est ainsi qu'étaient celles que nous trouvâmes prises dans ces pièges. Cependant à mon départ de Tornea, une hermine familière que j'avais chez moi avait déjà perdu dans quelques endroits sa blancheur : et à mon retour, quelques jours après, je la trouvais toute grise. [...]

Maupertuis et Celsius recopient sur la pierre une inscription dont l'auteur estime qu'elle a vraisemblablement l'avantage d'être la plus ancienne de l'Univers.

Le retour fut encore plus long : nos rennes s'arrêtaient à tous moments ; la mousse que nous avions portée avait été toute mangée, et il fallait leur en chercher. Lorsque la neige est en poussière, comme elle est jusqu'au printemps, quoiqu'elle couvre partout la terre jusqu'à de grandes profondeurs, un renne dans un moment avec ses pieds s'y creuse une écurie, et balayant la neige de tous côtés, découvre la mousse qui est cachée au fond. On prétend que cet animal a un instinct particulier pour trouver cette mousse couverte de tant de neige, et qu'il ne se trompe jamais, lorsqu'il fait son trou : mais l'état où était alors la superficie de la neige m'empêcha d'éprouver si ce qu'on dit sur cela est faux. Dès que cette superficie a été frappée des rayons d'un soleil assez chaud pour en fondre et unir les parties, la gelée qui reprend aussitôt la durcit, et en forme une croûte qui porte les hommes, les rennes, et même les chevaux. Quand une fois cette croûte couvre la neige, les rennes ne peuvent plus la creuser pour aller chercher dessous leur nourriture ; il faut que les Lapons la leur brisent : et c'est là toute la récompense des services que ces animaux leur rendent.

Les rennes méritent que nous en disions ici quelque chose. Ce sont des espèces de cerfs, dont les cornes fort rameuses jettent leurs branches en avant sur le front. Ces animaux semblent destinés par la nature à remplir tous les besoins des Lapons : ils leur servent de chevaux, de vaches et de brebis.

On attache le renne à un petit bateau, appelé *pulka*, pointu par devant pour fendre la neige ; et un homme, moitié assis, moitié couché dans cette voiture, peut faire la plus grande diligence, pourvu qu'il ne craigne, ni de verser, ni d'être à tous moments submergé dans la neige.

La chair des rennes est excellente à manger, fraîche ou séchée. Le lait des femelles est un peu âcre, mais aussi gras que la crème du lait des vaches ; il se conserve longtemps gelé, et les Lapons en font des fromages, qui seraient meilleurs, s'ils étaient faits avec plus d'art et plus de propreté.

La peau des rennes fait des vêtements de toute espèce. Celle des plus jeunes, couverte d'un poil jaunâtre, un peu frisé, est une pelisse extrêmement douce, dont les Finnoises doublent leurs habits. Aux rennes d'un âge un peu plus avancé, le poil brunit ; et l'on fait alors de leurs peaux ces robes connues par toute l'Europe sous le nom de *lapmudes* : on les porte le poil en dehors, et elles font un vêtement fort léger et fort chaud. La peau du vieux renne s'apprête comme celle du cerf et du daim, et fait les plus beaux gants, les plus belles vestes et les plus beaux ceinturons. Les Laponnes filent en quelque façon les nerfs et les boyaux des rennes, en les roulant, et ne se servent guère d'autre fil. Enfin, pour que tout soit utile, ce peuple sacrifie les cornes des rennes à ses Dieux. [...] Lorsque les rennes sont las, et que les Lapons ont choisi le lieu où ils veulent camper, ils forment un grand cercle de tous les rennes attachés à leurs *pulkas*. Chacun se couche dans la neige au milieu du fleuve, et leurs Lapons leur distribuent la mousse. Ceux-ci ne sont pas plus difficiles à accommoder ; et plusieurs se contentaient d'allumer du feu, et de se coucher sur leurs fleuves, pendant que leurs femmes et leurs petits enfants tiraient des *pulkas* quelques poissons qui devaient faire leur souper ; quelques autres dressaient des espèces de tentes, qui sont bien des logements dignes des Lapons : ce ne sont que de misérables haillons, d'une grosse étoffe de laine, que la fumée a rendue aussi noire que si elle était teinte. Elle entoure quelques piquets, qui forment un cône, dont la pointe reste découverte, et sert de cheminée. Là les plus voluptueux, étendus sur quelques peaux de rennes et d'ours, passent leur temps à fumer du tabac, et à mépriser les occupations des autres hommes.

Ces peuples n'ont point d'autres demeures que des tentes ; tous leurs biens consistent dans leurs rennes, qui ne vivent que d'une mousse qui ne se trouve pas partout. Lorsque leur troupeau en a dépouillé le sommet d'une montagne, ils sont obligés de le conduire sur quelque autre, et de vivre ainsi toujours errants dans les déserts.

Leur forêt, affreuse en hiver, est encore moins habitable en été : une multitude innombrable de mouches de toute espèce infecte l'air ; elles poursuivent les hommes, et les sentant de très loin, forment bientôt autour de chacun qui s'apprête une atmosphère si noire qu'on ne s'y voit pas. Il faut, pour l'éviter, changer continuellement de place, et n'avoir aucun repos ; ou brûlant des arbres verts, exciter une fumée épaisse, qui n'écarte les mouches qu'en devenant aussi insupportable aux hommes qu'elles ; enfin, on est quelquefois obligé de se couvrir la peau de la résine qui coule des sapins. Ces mouches font des piqûres cruelles, et plusieurs font plutôt de véritables plaies, dont le sang coule par grosses gouttes.

Pendant le temps de la plus grande fureur de ces insectes, qui est celui des deux mois que nous avons passés à faire nos triangles dans la forêt, les Lapons fuient avec leurs rennes vers les côtes de l'Océan, où ils en sont délivrés.

Je n'ai point encore parlé de la figure ni de la taille des Lapons, sur lesquels on a débité tant de fables. On a exagéré leur petitesse, mais on ne saurait avoir exagéré leur laideur. La rigueur et la longueur d'un hiver, contre lequel ils n'ont aucune autre précaution que ces misérables tentes dont je viens de parler, sous lesquelles ils font un feu terrible, qui les brûle d'un côté pendant que l'autre côté gèle, un court été, mais pendant lequel ils sont sans relâche brûlés des rayons du soleil et la stérilité de la terre, qui ne produit ni blé, ni fruits, ni légumes, paraissent avoir fait dégénérer la race dans ces climats.

Quant à leur taille, ils sont plus petits que les autres hommes ; quoique leur petitesse n'aille pas au point où l'ont fait aller quelques voyageurs, qui en font des pygmées. [...] On peut s'être trompé sur la petitesse des Lapons, et sur la grosseur de leur tête, si l'on n'a pas fait une observation que j'ai faite, malgré l'ignorance où ils sont presque tous eux-mêmes sur leur âge. Les enfants, qui, dès la grande jeunesse, ont déjà les traits défigurés, et quelquefois l'air de petits vieillards, commencent de très bonne heure à conduire les *pulkas*, et à s'occuper des mêmes travaux que leurs pères : je crois que la plupart des voyageurs ont jugé de la taille de[s] Lapons, et de la grosseur de leur tête, par celle des enfants ; et c'est sur quoi j'ai souvent pensé moi-même me tromper. [...] Je crois qu'on a diminué leur taille, dans les relations qu'on en a faites, par l'erreur dont je viens de parler, ou peut-être seulement par le penchant qu'on a pour le merveilleux.

Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument,
dans *Œuvres*, Lyon, Bruyset, 1768, t. III, p. 185-206.

HUITIÈME CHAPITRE

La Turquie et l'Empire ottoman

INTRODUCTION

Dès que les Ottomans ont étendu aux xv^e-xvi^e siècles leur domination sur les Balkans et sur le nord du continent africain, il y a lieu de considérer leur empire comme une entité territoriale et humaine, en dépit des fortes disparités ethniques et religieuses des peuples qui le constituent. En même temps, c'est le regard sur le Turc qui change. Stéphane Yerasimos a montré¹ comment les Ottomans, après avoir détruit l'empire chrétien d'Orient et s'être installés durablement en Europe, cessent d'être l'incarnation d'un principe mauvais qu'il faut éradiquer pour devenir des voisins redoutables qu'il vaut mieux connaître afin ne pas trop avoir à souffrir de leur inimitié. De là l'intérêt des relations de voyages sur leur pays, un ton qui oscille entre fascination et répulsion et, à côté de Jérusalem qui demeure plus que jamais la destination privilégiée des pèlerins, l'émergence d'un second pôle, séculier, celui-là : Constantinople, siège d'un pouvoir fortement centralisé qui recouvre bientôt la vieille métropole byzantine des monuments symboliques de son identité. Fonctionnaires de la république vénitienne, gentilshommes allemands et français, négociants britanniques et, bien sûr, pèlerins chrétiens de toutes nationalités forment l'essentiel des cohortes de visiteurs dont le passage est facilité par la discipline à laquelle le sultan soumet ses administrés, même si celle-ci fléchit après la mort de Soliman le Magnifique et doit composer avec les caprices des individus et des pouvoirs locaux.

Voir Pierre Martino, *L'Orient dans la littérature française au xvii^e et au xviii^e siècle*, Paris, Hachette, 1906 ; Clarence D. Rouillard, *The Turk in French. History and Literature, Thought and Literature (1520-1660)*, Paris, Boivin, 1938 ; Guy Turbet-Delof, *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux xv^e et xviii^e siècles*, Genève, Droz, 1973 ; Denise Brahimi, *Voyageurs français du xviii^e siècle en Barbarie*, Lille, ARTL, 1976 ; Dominique Carnoy, *Représentations de l'Islam dans la France du xviii^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Marie-Christine Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du grand voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999 ; Frédéric Tinguely, *L'Écriture du Levant à la Renaissance. Enquête sur les voyageurs français dans l'empire de Soliman le Magnifique*, Genève, Droz, 2000 ; Alexandra Merle, *Le Miroir ottoman*.

1 *Les Voyageurs dans l'Empire ottoman (xiv^e-xvi^e siècles)*, Ankara, Société turque d'histoire, 1991.

Une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVI^e-XVII^e siècles), Paris, PUPS, 2003 ; Pierre Belon, *Voyage en Égypte*, éd. Grégoire Holtz, Paris, Klincksieck, 2004.

LA TURQUIE

Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »

Après avoir décrit tout au long les coutumes et habitudes des Turcs, il est bon d'en faire ici un petit abrégé, et de représenter en peu de lignes leur naturel et leurs mœurs. Beaucoup croient en Chrétienté que les Turcs sont de grands diables, des barbares, et des gens sans foi, mais ceux qui les ont connus et conversés en ont un sentiment bien différent ; car il est certain que les Turcs sont bonnes gens, et qui suivent fort bien ce commandement qui nous est fait par la nature de ne rien faire à autrui que ce que nous voulons qui nous soit fait. Quand je parle ici des Turcs, j'entends les Turcs naturels, et non pas ceux qui passent d'une autre religion à la leur, lesquels sont en grand nombre en Turquie, et qui assurément sont capables de toutes sortes de méchancetés et de vices, comme l'expérience le fait connaître, et pour l'ordinaire aussi infidèles aux hommes qu'ils ont été à Dieu ; mais les Turcs natifs sont honnêtes gens, et estiment les honnêtes gens, soit Turcs, Chrétiens, ou Juifs. Ils ne croient point aussi qu'il soit permis de tromper ni dérober, non plus un Chrétien qu'un Turc ; je sais bien qu'on me peut demander : pourquoi donc font-ils tant d'avanies aux Francs¹ ? Mais il est certain que ce sont les Chrétiens et les Juifs qui les leur font faire, et les gâtent, et servent d'instruments à se ruiner les uns les autres, par une envie damnable qui règne même parmi les Francs qui vont en Levant. L'usure parmi les Turcs est un très grand péché, et peu en usage. Ils sont fort dévotieux, et fort charitables ; ils sont fort zélés pour leur religion et tâchent tous de l'étendre par tout l'univers ; et quand ils estiment ou aiment un Chrétien, ils le prient de se faire Turc. Ils sont fidèles à leur Prince, auquel ils portent grand respect, et lui obéissent fort aveuglément ; on ne voit point de Turcs qui trahissent leur Prince et qui se rangent du côté des Chrétiens. Ils ne se querellent point, et ne portent pas d'épée par la ville, pas même les soldats, mais seulement des cangiar². Ils se battent peu, et les duels n'ont jamais été connus chez eux, ce qui vient principalement de la sage politique de Mahomet, qui leur a ôté deux grandes sources de querelles, le vin et le jeu : car les bons Turcs ne boivent point de vin, et ceux qui en boivent ne sont point estimés, non plus que

1 « Francs » : « nom que les Turcs donnent ordinairement aux chrétiens d'Europe, hormis aux Grecs (P. della Valle, *Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s.n., 1661-1665, p. 48).

2 « Cangiar » : gouverneur d'une place.

ceux qui mangent de l'opium ou de la coque de Levant³, qui les enivre. Pour le jeu, quoiqu'ils jouent à plusieurs jeux, c'est toujours pour rien, de sorte qu'ils ne se battent jamais, parce que s'il arrive quelque querelle entre eux, le premier qui passe les met d'accord, ou bien celui qui se plaint appelant son compagnon en justice devant des témoins, il n'oserait refuser d'y aller, autrement ce serait se condamner ; et là, chacun ayant dit ses raisons, celui qui a tort étant condamné, et souvent puni de coups de bâton, s'il l'a mérité.

Ils sont fort sobres, et ne font point d'excès par la quantité de viande, non plus que par la qualité ; les traiteurs y seraient fort inutiles, et l'on peut dire qu'ils mangent pour vivre, et ne vivent point pour manger. C'est à peu près tout le bien qui se peut dire d'eux.

374

Quant à leurs vices, ils sont fort superbes, s'estimant plus qu'aucune autre nation ; ils se croient les plus vaillants de la terre, et il semble que le monde ne soit fait que pour eux : aussi méprisent-ils en gros et en général toutes les autres nations, et principalement celles qui ne suivent point leur Loi, comme les Chrétiens et les Juifs ; ils appellent ordinairement les Chrétiens chiens : même il y a des Turcs si superstitieux que si en sortant le matin de leur logis, leur première rencontre est d'un Chrétien ou d'un Juif, ils rentrent vivement au logis en disant : « *Aouz billah min et scheitan el redgim* », c'est-à-dire Dieu nous garde du Diable. Pour le vulgaire, il croit faire une bonne action de se moquer d'un Chrétien, principalement s'il est Franc ; mais c'est parce que notre façon d'habit étant fort différente de la leur les choque fort, et ils disent que nous sommes de ces singes n'ayant point de queue ; mais à Constantinople il ne se commet pas grande insolence envers les Francs, soit pour la grande fréquentation qu'ils ont avec eux, ou plutôt parce qu'on les ferait châtier assez facilement s'ils faisaient du mal ; toutefois, il se donne toujours quelque coup de bâton en passant, principalement par quelque ivrogne. Pour moi je n'y ai jamais reçu aucune peine, seulement me trouvant un jour dans Constantinople, sans janissaire, les petits garçons nous jetèrent quelques trognons de pommes ; mais il sortit des ouvriers des boutiques, qui courant après eux les firent bientôt retirer. Aussi, lorsque voulant partir de Constantinople, je pris congé de Monsieur de La Haye, ambassadeur pour le Roi, il me demanda si je n'avais reçu aucun déplaisir pendant le temps que j'y avais séjourné ; et comme je lui répondis qu'on ne m'avait pas seulement jeté une fois mon chapeau par terre (ce qu'ils font assez souvent, les chapeaux leur choquant la vue), il me dit que j'avais été heureux, et que je pouvais me vanter d'en être sorti à meilleur marché qu'aucun autre.

Les Turcs cultivent peu les sciences, et ils se contentent d'apprendre à lire et à écrire, et étudient souvent l'Alcoran, dans lequel sont compris leur droit civil

3 Dans les anciennes pharmacopées, l'anamirte, ou coque du Levant, servait à préparer des pommades, ou des appâts pour le poisson.

et leur droit canon ; quelques-uns s'appliquent encore à l'astrologie, et peu à d'autres sciences.

Ils sont fort amoureux, mais d'un amour brutal : car ils sont grands sodomites, et c'est un vice fort commun chez eux, dont ils se cachent si peu que toutes leurs chansons n'ont point d'autre sujet que cet amour infâme, ou le vin. Ils sont fort avaricieux, et c'est pourquoi on gagne facilement leur amitié par l'argent, ou autres présents ; on reçoit toute courtoisie d'eux par le moyen de l'argent, et il n'y a rien qu'on n'obtienne à la Porte du Grand Seigneur par le moyen de l'argent ; on ne fait voler les têtes qu'avec l'argent ; et enfin, l'argent est là le grand talisman, aussi bien qu'ailleurs. Pour les gens du vulgaire, pourvu que vous les fassiez bien boire, ils sont tout à vous. Voilà le principal de leurs mœurs.

Relation d'un voyage fait au Levant, Paris, L. Bilaine, 1664, chap. XIV,
p. III-III3.



Ill. 20. « Le Turc », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Quand Moryson publie son *Itinerary* (1617), de nombreux ouvrages ont déjà informé l'Europe chrétienne des mœurs des Ottomans : Belon, Postel, Nicolay, Villamont, etc. Mais ses observations riches et précises, comme à l'ordinaire, renouvellent le sujet.

[...] Je me rappelle la fréquence de leurs bains et ablutions, l'extrême propreté de leur linge et de tous leurs vêtements ; mais je ne crains pas de dire qu'ils se nourrissent négligemment, sans pompe ni magnificence. Les plus riches mangent assis en tailleur, les genoux fléchis, sur des tapis, quand ils mangent chez eux, ou, ce qui est le plus fréquent, sur l'herbe quand ils prennent leurs repas dans les jardins ou au bord des rivières. Et leur table est si basse qu'ils l'atteignent aisément en étant assis par terre. Ils étendent dessus une longue serviette pour s'essuyer les mains, mais les voyageurs sur la route et les Turcs ordinaires se servent d'herbe au lieu de serviette. D'autres transportent avec eux une table de cuir de couleur rouge ou jaune, qui s'ouvre et se ferme comme une bourse, et sur laquelle ils ne peuvent mettre qu'un plat à la fois, et quand elle est vide, elle est suspendue par des boucles.

376

En route, ils mangent ordinairement par terre, et toujours assis en tailleur. Ils font bouillir leur viande jusqu'à ce qu'elle soit très tendre et qu'ils puissent la rompre avec leurs doigts, car ils n'ont devant eux ni couteaux ni plusieurs plats, mais sont assis en cercle autour d'un seul plat. Au cours de leur repas, tous disent ensemble une seule Action de grâces et ne parlent pas en mangeant, mais font silencieusement leur besogne. Ils ont abondance de toutes sortes de nourriture, de viande (excepté le porc) comme d'oiseaux et d'autres choses, mais s'abstiennent de poisson. Ils ont abondance de blé (du moins suffisamment pour leur diète tempérée), qui est très bon et beaucoup plus grand que le nôtre. Ils ignorent l'art d'apprêter la volaille et les oiseaux, l'art de la chasse ou de la cuisine, et n'ayant pas d'appétits lascifs qui les poussent à la glotonnerie, se contentent de plats simples. Leur sobriété sur ce point ne saurait être assez louée, et puisque leurs plus grands hommes peuvent se contenter de se nourrir de riz et de boire de l'eau, il n'est pas surprenant qu'ils entretiennent aisément de grandes armées en campagne.

Tout le nécessaire de ménage des Turcs se résume à un pauvre pot pour y bouillir la viande, une cuiller de bois, une coupe en cuir ou en bois pour boire, un pauvre lit ou un matelas, voire souvent un couvre-lit, la terre leur servant de châlit, de table et de tabouret. Ils n'ont pas besoin d'une armée de cuisiniers et de souillons pour apprêter les mets et nettoyer les plats. Ils se nourrissent volontiers de lait caillé fermenté mélangé à du pain et de l'eau, ordinairement appelé *Mishmish* et de fromage frais, et ont abondance de lait, de vache ou de chèvre. Au lieu de pain, ils mangent des galettes sans levain cuites dans la cendre,

mêlées d'habitude à une sorte de graine. Ils se nourrissent d'ordinaire de poules et de riz, soit trempé, soit avec une poule ou du mouton dans un récipient percé de trous, sans y mettre aucun liquide quand il est sur le feu, de sorte que n'ayant d'autre jus que celui de la viande, le riz devient très épais. Leur plus précieuse nourriture est contenue dans ces étroites limites. Quand le temps est venu, ils consomment beaucoup de fruits, et conservent le raisin pour l'hiver, de sorte que vous le croiriez frais. Comme les juifs, ils détestent la viande de porc. Quant au reste, je n'ai jamais vu ni entendu par le rapport des autres que les plus riches d'entre eux recherchent d'autres plats que ceux que j'ai nommés et j'ai souvent vu des hommes de la meilleure condition manger à la bouilloire, sans autre plat devant eux. Leur viande de mouton est très savoureuse, et les moutons de Syrie et des parties adjacentes d'Asie sont d'une telle taille que bien souvent leur queue, qui leur pend jusqu'au talon, très fournie et grasse, et tissée serrée en de nombreuses tresses, pèse trente livres ou plus. Ils ont aussi de la venaison, car dans les forêts on trouve beaucoup de chèvres sauvages éparses et j'ai vu en Syrie une sorte de daim qu'on appelle gazelle, comme j'ai vu de la même espèce en Angleterre, provenant de Barbarie.

Comme ils aiment beaucoup les fruits, ils en ont d'excellents, en de nombreuses variétés et en grande quantité, notamment des abricots, des cantaloups, et diverses sortes de citrouilles⁴, extrêmement riches d'un jus très frais, d'une fraîcheur très agréable par grosse chaleur. Alors que je me trouvais mal en point, malade d'une fièvre qui m'avait presque décharné, je désirai passionnément manger de ce fruit, qui ne me fut nullement nocif et plutôt salutaire. Dans le port d'Alexandretta (ou Scanderona), un Grec, maître d'un navire vénitien, me fit présent de quatre ou cinq pommes, qu'il appelait comme ils le font communément « pommes d'Adam », et jamais de ma vie je ne goûtai d'un fruit si délicat. Sa forme était celle d'une longue poire ou, plutôt recourbée comme un concombre de la petite espèce, avec une peau extrêmement fine, de la couleur d'une pêche ; l'extrémité en était ouverte, le jus facile à sucer, très agréable et assez semblable à celui d'une figue fraîchement cueillie. Si je devais détailler toutes les variétés agréables de fruits, je n'en finirais pas.

Quand ils ont mangé (et non pendant le repas), les Turcs s'entendent comme de bons compagnons, et comme les chevaux, boivent en une seule fois, aussi avidement que si l'eau était changée en vin. Ceux qui sont zélés observateurs de leur Loi, et plus particulièrement quand ils ont pris la route, mais aussi les Turcs en général consomment très volontiers cette boisson. C'est pourquoi ceux qui sont en voyage dressent leur tente près de pures fontaines ou d'eaux courantes, qu'ils connaissent ou recherchent soigneusement, comme nous le faisons des

4 « *Pompions* », ou *pumkins*. Mais des pastèques, plutôt.

meilleures auberges ou tavernes. En outre, ils ont d'ordinaire une coupe (si je peux la nommer ainsi, car c'est une bourse de cuir qui s'ouvre ou se ferme avec des cordes) pendant au pommeau de leur selle ; quand ils sont à cheval, ils la descendent dans la fontaine pour en tirer de l'eau à boire, n'oubliant pas de goûter à une bonne source comme si c'était du meilleur vin. Leur eau, et notamment dans les provinces plus au sud, a cette propriété contraire aux nôtres, qu'elle libère le ventre non moins que le riz le resserre. [...] Le vin est interdit par la loi de Mahomet, qui autorise l'eau-de-vie communément appelée *arech*, dont souvent ils boivent même jusqu'à l'ivresse. Et soit erreur commune de l'humanité de désirer les choses défendues, soit licence des soldats qui chaque jour croît plus forte que tout autre, soit fainéantise qui leur donne l'illusion d'obéir à la Loi de Mahomet en ne plantant pas de vignes, non seulement les janissaires, mais aussi les musulmans pieux boiront du vin largement, jusqu'à l'ivresse, avec des chrétiens, des ambassadeurs ou d'autres. Si des chrétiens de passage apportent du vin pour leur consommation et bénéficient de la protection d'un janissaire, ils iront familièrement boire avec eux, et s'ils n'ont pas de protecteur, ils prendront leur vin et ce qu'il leur plaira, car leur faux prophète a seulement provoqué le vice par cet interdit. Beaucoup de provinces produisent de riches vins, dont les meilleurs sont les vins grecs, qui néanmoins m'ont semblé pour la plupart irriter et corroder l'estomac et les entrailles ; il en va de même de ceux des monts Liban et Anti-Liban, les blancs comme les rouges, qui sont apportés à Tripoli et jusqu'à Alep (les vins de la région de Jérusalem étant de petits vins âpres). Mais le meilleur de tous est le vin blanc de Palormo, en Anatolie, qui est comme le vin de Canarie, mais plus agréable au goût, n'étant ni si doux que lui, ni si âpre ni si fort que le sherry⁵. Ce vin est transporté à Constantinople, où les vignes plantées par les chrétiens produisent de bons vins, mais celui-là est le plus estimé, car si les chrétiens sont seuls à planter et à vinifier, les Turcs sont très contents d'en prélever leur part à leurs dépens.

Quand les soldats turcs allant au combat ne trouvent pas de vin, ils boivent le jus d'un pavot noir appelé opium, pour porter leur courage à une sorte de fureur, eux-mêmes se croyant plus vaillants de ce fait. Car bien que nous tenions cette herbe dangereuse pour la santé, surtout si elle est prise en grande quantité, il n'est pas un Turc, du plus grand au plus petit, qui n'en fasse un usage quotidien, rien n'étant plus fréquemment semé, ne poussant plus généreusement, notamment en Anatolie, rien ne trouvant plus facilement un acheteur. Même si leurs chameaux et dromadaires tombent en chemin, ou s'il leur faut faire un plus long trajet que d'habitude, comme il advient parfois à la

5 *Sherry sacke* : sur ce vin, voir A. Fanshawe, *Mémoires*, éd. J. Lofttis, Oxford, Clarendon Press, 1979, p. 231, n. 1.

guerre ou en voyage, ils leur donnent de cette herbe, qui remonte leur énergie et les excite si bien qu'ils marcheront jusqu'à tomber morts.

Dans ce vaste empire, je n'ai pas vu d'auberges, pas même dans les villes, et l'on trouvera difficilement des lits parmi les chrétiens ; et si c'est le cas, les draps sont faits d'un coton que la chaleur rend insupportable, car les Turcs dorment généralement sur des tapis bouclés, et parfois dans les villes sur des matelas, couverts d'un édredon, et ils couchent en voyage sur de la paille, du foin ou de l'herbe. Dans toute la région de la Palestine, ils dorment ou bien sur le toit des maisons, sur un sol plâtré ou bien dans les cours, sur la terre, en plein air, avec pour dais le ciel pailleté d'étoiles. Non seulement les étrangers mais les Turcs également portent tous les jours des pantalons de lin, de sorte que dans les provinces non sujettes au froid, on peut mieux supporter ce pauvre hébergement. Mais les voyageurs turcs ont pour auberges des hôpitaux construits en pierre, avec des cloîtres à la manière des monastères où, grâce à de charitables donations d'aumônes, tous les voyageurs peuvent trouver là de la nourriture pour leurs repas de plusieurs jours, et notamment les pèlerins pour La Mecque, à l'intention desquels ils ont été spécialement fondés. Ces maisons sont appelées communément *kawne* (d'autres prononcent *cains*) et leurs cloîtres couverts (construits à leur mode avec un seul toit très haut) sont accessibles aux Turcs comme aux autres voyageurs, qui y coucheront ensemble franchement, comme de bons compagnons, sur les matelas qu'ils auront apportés ou à même le sol, si l'on ne peut avoir de paille. Les voyageurs chrétiens apportent en effet des matelas et les victuailles nécessaires et, quand ils en manquent, se les procurent dans les villes et chaque jour peuvent acheter des aliments frais dans les villages, mais il leur faut préparer leurs propres repas.

L'art de la cuisine n'est pas plus avancé en Turquie qu'il ne l'est chez nous au pays de Galles, car faire griller du fromage en Galles ou faire bouillir du riz en Turquie suffit pour enseigner librement l'art de la cuisine.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre III, p. 128-130.

Pietro della Valle : le café

Introduit sans doute en Égypte vers 1600, par des soufis du Yémen, le café est mentionné par de nombreux voyageurs du XVII^e siècle. En 1574, un médecin de Ferrare envoie des graines à un élève de G. Rondelet. 1706 : le bourgmestre d'Amsterdam en offre un plant à Louis XIV (voir Alfred Conesa, *La Fabuleuse aventure du café*, Paris, Éditions de Paris/Montpellier, Max Chaleil, 2006). Son usage aida les Arabes à se détourner de celui du vin. Lithgow le célèbre dans l'introduction en vers de la septième partie de son *Total Discourse*, 1632. Selon Monconys, « c'est une boisson plus noire et plus amère que la suie détrempée ; néanmoins, il n'y a homme ni femme qui n'en

boive deux fois le jour, et il n'y a aucune rue, où pour le moins il n'y en ait en une grande taverne » (*Journal des voyages de M. de Monconys*, Lyon, Boissat et G. Remeur, 1665, t. I, p. 189). Lors du Ramadan, ils prient et jeûnent pendant le jour et une partie de la nuit.

Ils passent tout le reste de la nuit dans les divertissements et les jeux, particulièrement en certains lieux publics destinés et entretenus exprès pour cet office, où même en d'autres temps s'assemblent force gens pour y passer quelques heures à se régaler, en buvant souvent tour à tour et à diverses reprises et gorgées, à cause qu'ils boivent tout chaud, et plus d'une tasse d'un certain breuvage d'eau noire qui enivre et qu'ils nomment *Cahué*, en quoi ils mettent le divertissement de leurs conversations, comme nous ferions à peu près au jeu des dames et des échecs. Et même en ce mois de leur grand jeûne dans ces cabarets de *Cahué* qu'ils appellent, il y a des bateleurs et des bouffons qui entretiennent la compagnie de mille bagatelles⁶. [...]

380

Les Turcs ont aussi un autre breuvage, dont la couleur est noire, et pendant l'été il est fort rafraîchissant, au lieu qu'il échauffe bien fort en hiver, sans changer pourtant d'essence et demeurant toujours la même boisson, que l'on avale chaude, parce qu'elle passe par le feu, et l'on la boit à longs traits, non durant le repas, mais après, comme une espèce de friandise, et par gorgées, pour s'entretenir à son aise dans la compagnie des amis ; et l'on ne voit guère d'assemblées parmi eux où l'on n'en boive. À cet effet, l'on entretient exprès un grand feu, auprès duquel on tient toutes prêtes de petites écuelles de porcelaine remplies de ce mélange ; et quand cela est assez chaud, il y a des hommes commis à cet office, lesquels ne font autre chose que porter ces petites écuelles à toute la compagnie, le plus chaudement qu'il se peut, en leur donnant aussi à chacun quelque graine de melon pour mâcher en passant le temps ; et avec ces graines et ce breuvage, qu'ils nomment *Cahué*, ils se divertissent dans leurs conversations, ou de fêtes publiques ou de récréations particulières, quelquefois l'espace de sept à huit heures. J'en bus l'été dernier par manière de rafraîchissement avec de la graine de melon, et avec assez de satisfaction, quoiqu'elle n'ait presque point de saveur : ou s'il y en a quelqu'une, je ne sais pas bien en quoi elle consiste ; mais si l'on ne sait pas la boire comme il faut, on est souvent en danger de se brûler les lèvres et la langue, ce qui ne m'empêche pas d'y trouver quelque plaisir, sans que je puisse en donner la raison. Il me semble d'avoir lu quelque part que les Anciens usaient pareillement de breuvages semblables, et si cela est, il y a apparence que c'était la même chose : parce qu'en plusieurs autres manières d'agir tant de ce pays, que d'ailleurs, je trouve tous les jours des vestiges et des restes de notre antiquité. Ce breuvage, si je m'en souviens, se fait avec la graine ou le fruit d'un certain arbre qui croît en Arabie vers La Mecque, et le fruit qu'il

6 Dont des ombres chinoises.

produit, nommé *Cahué*, d'où ce breuvage tire son nom, est de forme ovale, et de même grosseur que des olives médiocres ; et pour faire cette composition, on n'en prend quelquefois que l'écorce qui est tendre, et quelquefois que les noyaux seulement, qui sont comme deux fèves ; et ils ont opinion que de ces deux sucS différents, l'un rafraîchit et l'autre échauffe ; mais je me ne souviens pas si le réfrigératif est celui de l'écorce, ou bien l'autre. La façon d'en faire du breuvage est telle. Ils font brûler ou les écorces ou les noyaux de ces fruits, chacun à son goût et à sa fantaisie, et les réduisent en une poudre très déliée, et d'une couleur noirâtre qui ne plaît guère à la vue, et cette poudre qui se conserve longtemps, se trouve toujours dans les boutiques des droguistes.

Quand on en veut prendre, on fait bouillir de l'eau dans de certains vases faits exprès qui ont le bec long et délié, pour le verser proprement dans de petites écuelles ; et après que l'eau a bouilli suffisamment, on y jette de cette poudre de *Cahué* à proportion de la quantité des gens qui en doivent boire, et l'on laisse encore bouillir ensemble quelque temps cette poudre avec cette eau, jusqu'à ce qu'elle perde son amertume dégoûtante, qu'elle retiendrait toujours sans une parfaite coction. Après, on verse cette composition pour être bue aussi chaude que la bouche et le gosier le peuvent souffrir, dans de petites écuelles de porcelaine dont j'ai parlé, ne se laissant avaler que peu à peu, et à diverses reprises⁷, à cause de la chaleur actuelle, et qu'après qu'elle a pris la saveur et la couleur de cette poudre, dont la masse descend et demeure au fond de la cruche. Pour en user plus délicieusement, on mêle avec cette poudre de *Cahué* quantité de sucre, de cannelle et un peu de girofle, ce qui lui donne une pointe exquise, et la rend beaucoup plus nourrissante. Mais même sans ces délicatesses, avec cette poudre de *Cahué*, cette boisson est assez agréable au goût ; et si on les en veut croire, elle contribue notablement à la santé, aidant la digestion, fortifiant l'estomac, et arrêtant le cours des fluxions et des catarrhes : ce sont de bonnes propriétés, si elles sont effectives. Ils disent aussi qu'après le souper elle empêche que l'on s'assoupisse, et pour ce sujet ceux qui veulent étudier la nuit en prennent pour lors. Il s'en débite ici une telle quantité que l'on dit que l'impôt sur le *Cahué* monte à une somme très considérable au profit du Grand Seigneur. Quand je serai sur le point de m'en retourner, j'en porterai avec moi, et ferai connaître à l'Italie ce simple qui lui est peut-être inconnu jusqu'à présent. Si l'on le buvait aussi bien avec du vin, comme on fait avec de l'eau, j'oserais m'imaginer qu'il pourrait bien être le Népenthe d'Homère⁸, qu'il dit qu'Hélène

7 Selon Jean Thévenot, dans *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris, L. Bilaine, 1664, p. 63 : « ce breuvage est amer et noir et sent un peu le brûlé ; on le boit à tous petits traits de peur de se brûler, de sorte qu'étant dans une *cavehane* (ainsi nomment-ils les lieux où on le vend tout préparé), on entend une assez plaisante musique de humerie ».

8 Homère, *Odyssée*, chant IV, 221 (n.d.a.).

avait eu d'Égypte ; étant tout certain que le café est apporté ici de ce pays-là ; et comme ce Népenche était le charme des soucis et de l'ennui, de même le *Cahué* sert aujourd'hui aux Turcs d'entretien et de passe-temps ordinaire, leur faisant couler doucement quelques heures en conversation, non sans entremêler parmi leurs buvettes force discours joyeux et récréatifs qui insinuent peut-être dans les esprits cet oubli des tristesses que le Poète attribue à la vertu de son Népenche.

Les Fameux Voyages de Pietro della Valle, Paris, s. n., 1661, p. 62-63 et 90-92.

Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc

Le mode de vie oriental a fasciné l'épouse de l'ambassadeur britannique : ils consacrent leur temps à la musique, aux jardins, aux vins et aux mets délicats, alors que nous nous consumons à la politique et dans l'étude... « J'aimerais mieux être un riche *effendi* avec toute son ignorance que Sir Richard Newton avec tout son savoir » (*The Letters and Works [...]*, éd. J. A. S. Wortley Mackenzie, Paris/London, A. et W. Wharnccliffe, 1837, t. I, p. 301-302).

À la Comtesse de ***⁹, Andrinople 1^{er} avril 1717

[...] Je suis à présent habillée en Turquie ; je m'imagine cependant que vous penseriez comme moi que cela sied admirablement. Je me propose de vous envoyer mon portrait ; en attendant en voici l'esquisse.

Le premier article de ma parure est une paire de caleçons fort amples, qui tombent jusque sur mes talons, et qui cachent les jambes plus modestement que vos jupes : ils sont d'un damas couleur de rose clair à fleurs d'argent. Mes souliers sont de maroquin blanc¹⁰ et brodés en or. Là-dessus flotte une chemise de belle gaze de soie blanche, avec une broderie sur les bords : cet habit a de larges manches qui descendent à la moitié du bras, et on l'attache au col avec un bouton de diamant ; mais la forme et les nuances de la gorge se discernent très bien à travers. *L'entari* est une camisole, juste à la taille, de damas blanc broché en or, avec de très longues manches qui tombent par-derrrière, ornées de franges d'or, et l'on y met des boutons de diamants ou de perles. Mon caftan, qui est de la même étoffe que les caleçons, est une robe exactement faite à ma taille, et qui descend jusqu'aux pieds, avec de fort grandes manches étroites et pendantes. Sur tout cela porte une ceinture d'environ quatre doigts de largeur, et qui est entièrement parsemée de diamants ou autres pierreries, quand on peut faire cette dépense ; sinon on la fait d'une broderie magnifique de satin ; mais il faut l'attacher par devant avec une agrafe de diamants. Le *Curdée* est une

9 Lady Mar.

10 *white kid* : chevreau blanc.

robe lâche qu'on écarte, ou dont on s'enveloppe selon le temps qu'il fait ; c'est un riche brocard (le mien est vert et or) doublé d'hermine ou de martre ; les manches ne pendent que fort peu au bas des épaules. La coiffure consiste en un bonnet qu'on nomme *Talpoche* ; en hiver c'est un beau velours enrichi de perles ou de diamants, et en été on porte une étoffe légère et éclatante en argent. Ce bonnet, qui se fixe sur un côté de la tête, est un peu incliné, avec un agrément d'or à l'extrémité ; on l'attache, ou avec un cercle de diamants, comme j'en ai vu plusieurs, ou avec un mouchoir d'une riche broderie. À l'autre côté de la tête, les cheveux paraissent négligemment, et les dames ont la liberté d'y mettre des fantaisies ; les unes y placent des fleurs, d'autres un panache de plumes de héron, en un mot des caprices ; mais la mode la plus générale est un grand bouquet de pierreries, qui imitent des fleurs naturelles, c'est-à-dire des boutons de perles, des roses de rubis différemment nuancées, des jasmins de diamants, des jonquilles de topaze, etc. ; tout cela est si bien travaillé et émaillé qu'il est difficile de rien concevoir de plus beau. Les cheveux tombent de toute leur longueur par-derrrière : ils forment plusieurs tresses, avec des perles ou du ruban toujours en grande quantité. Je n'ai jamais vu de si belles chevelures ; j'ai compté sur la tête d'une seule femme jusqu'à cent dix tresses pareilles, toutes naturelles. Au reste il faut convenir que tous les genres de beauté sont ici plus ordinaires que chez nous. Il serait surprenant de trouver une jeune personne qui ne fût pas charmante. Les Turques ont le plus joli teint du monde, et généralement de grands yeux noirs. Je puis vous protester que la cour d'Angleterre (quoiqu'à mon avis elle soit la plus belle de toute la Chrétienté) ne renferme pas tant de beautés qu'il y en a ici sous notre protection¹¹. Les Grecques et les Turques donnent généralement une forme particulière à leurs sourcils ; elles ont l'usage d'appliquer au tour de leurs yeux une sorte de teinture noire, qui dans l'éloignement, ou aux bougies, relève beaucoup leur couleur naturelle. Je suppose que plusieurs de nos Dames seraient ravies d'avoir ce secret, mais il est trop visible pendant le jour. Elles teignent aussi leurs ongles en couleur de rose ; j'avoue cependant que je ne saurais assez m'accoutumer à cela pour y trouver quelque agrément.

Quant aux mœurs, on peut dire, comme Arlequin, que *c'est de même que parmi nous*¹², et les Turques, pour n'être pas Chrétiennes, n'en commettent pas un seul péché de moins. À présent que je connais un peu le ton du pays, j'admire, ou la discrétion exemplaire, ou l'extrême stupidité de tous les auteurs qui ont écrit à ce sujet. Il est très facile de voir que les femmes turques ont réellement plus de liberté que nous. Il n'en est aucune, de quelque rang

¹¹ De l'ambassadeur d'Angleterre.

¹² Dans la pièce d'Aphra Behn, *The Emperor of the Moon* (1687), Harlequin note que cette moralité s'applique à la Lune comme à la Terre.

qu'elle soit, qui puisse paraître dans les rues sans ses deux mousselines, l'une qui couvre tout son visage à l'exception des yeux, et l'autre qui cache toute sa coiffure, et qui tombe à la moitié du dos ; on masque ainsi entièrement la taille avec une machine qu'on nomme *Férigée*¹³, sans lequel personne ne se montre. Ce férigée a des manches étroites qui vont jusqu'au bout des doigts, et il enveloppe le corps à peu près comme une cape ; c'est en hiver une étoffe de drap, et en été une pièce de soie unie. Vous devinez donc combien tout cela déguise, de sorte qu'on ne pourrait discerner une femme de condition de son esclave. Il est impossible au mari le plus jaloux de reconnaître sa femme quand il la rencontre, et il n'est point d'homme qui ose en toucher, ou en suivre une dans la rue.

384

Cette mascarade éternelle donne aux Turques pleine liberté de se réjouir sans danger d'être surprises¹⁴. Le plan le plus ordinaire des intrigues est d'assigner un rendez-vous au soupirant dans des boutiques de Juifs, qui sont aussi accessibles que nos magasins de marchandises des Indes ; et même des gens qui n'ont aucune emplette à faire ne se font pas scrupule d'aller acheter des minuties, et de passer en revue des articles précieux que l'on trouve principalement chez les Juifs. Les femmes de qualité laissent rarement connaître à leurs amants qui elles sont, et il est si difficile de pénétrer ce secret qu'on ne peut jamais guère soupçonner par le nom celle avec qui l'on a eu un tendre commerce pendant plus de six mois. Vous comprenez bien que le nombre des femmes fidèles est fort court dans un pays où elles n'ont rien à craindre de l'indiscrétion d'un favori, puisque nous en voyons tant qui ont le courage de s'exposer à cela dans ce monde, sans compter la punition dont on les menace dans l'autre ; morale qu'on ne prêche jamais aux dames turques. Elles ne craignent pas beaucoup d'ailleurs le ressentiment de leurs maris, car les riches sont dépositaires de toutes les finances¹⁵. En un mot, je regarde les femmes de Turquie comme la seule nation libre de l'Europe ; le Divan même les respecte, et le Grand Seigneur, quand il fait exécuter un Bacha, ne viole jamais les privilèges du harem (ou appartement des femmes) ; on n'y fait point de recherches, et il reste entièrement à la veuve. Elles sont reines de leurs esclaves, sur lesquelles le mari n'a aucune inspection, à moins que ce ne soit une ou deux vieilles que l'épouse lui désigne.

13 Ample voile de sortie.

14 Pietro della Valle avait déjà relevé (sans omettre les risques auxquelles elles s'exposaient) cette liberté relative et l'adresse des femmes turques à conduire des intrigues galantes (*Les Fameux voyages [...], op. cit., p. 42-43*).

15 En fait, seulement leur argent personnel (« *all their money in their own hands* »). Le texte anglais ajoute qu'elles l'emportent avec elles en cas de divorce, augmenté d'un supplément que le mari est tenu de leur donner.

Il est vrai que, par la Loi, les Turcs peuvent avoir quatre femmes, mais il n'y a pas d'exemple qu'un homme de rang ait pris cette liberté, ou qu'une femme de distinction l'ait souffert. Quand un mari s'avise d'être inconstant (comme cela peut arriver), il entretient sa maîtresse dans une maison à part, et la voit aussi mystérieusement qu'il est possible ; *c'est tout comme parmi nous*. Entre tous les Grands de cette cour, je ne connais que le *Testerdar* (le Trésorier) qui ait, pour son propre usage, des esclaves qu'il loge dans la partie de la maison qu'il occupe, car une esclave, une fois attachée au service d'une Dame, est entièrement à sa disposition ; eh bien, on en parle comme d'un libertin, ou ce que nous appellerions un débauché : sa femme ne veut pas le voir, quoique elle continue de vivre dans sa maison. Vous voyez donc, ma chère sœur, que les mœurs des hommes ne diffèrent pas aussi prodigieusement que nos écrivains de voyages voudraient nous le persuader. Peut-être serait-il plus amusant d'ajouter à tout ceci quelques coutumes surprenantes de ma façon ; mais rien ne me paraît plus aimable que la vérité, et je crois que rien ne vous touche davantage. Je finis donc en réitérant une grande vérité, c'est que je suis etc. etc.

Lettres de Mme Wortley Montagne, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique [...], trad. fr. J. P. Brunet, Amsterdam, J.-F. Boitte, 1763, p. 114-120.

Pietro della Valle : balançoires de Constantinople

L'auteur a quitté Naples pour s'embarquer à Venise (8 juin 1614). À Constantinople, il est l'hôte de François Dupuy, vice-consul de France. Il rencontre aussi Achille de Harlay, baron de Sancy, ambassadeur de France, qui veut le retenir chez lui. Sa troisième lettre répond à une précédente de son ami Martino Schipano du 9 octobre ; elle mentionne le docteur qui est auprès de son correspondant (lui-même médecin) dans une ville de Naples en fête.

En 1553, P. Belon avait évoqué dans son *Voyage au Levant [...]*, « la manière de se brandiller en Turquie » (éd. A. Merle, Paris, Chandeigne, 2001, p. 486). P. Mundy (séjour de 1617-1620) accompagne sa description de dessins des balançoires de Constantinople, sous trois formes : l'escarpolette, « une grande roue de charrette sur la circonférence de laquelle sont fixés de petits sièges sur lesquels sont assis les enfants ; on met la roue en marche, ils tournent tous à l'horizontale » et une grande roue verticale « comme celle de la vieille maison de la douane à Londres (*The Travels [...]*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907 ; New York, Kraus reprints, 1967-1972, t. I, p. 58-59).

Depuis que je suis en cette ville, j'ai vu leurs deux Beirams¹⁶, le grand et le petit, qui sont leurs Pâques, qu'ils ne célèbrent qu'en mangeant extraordinairement,

¹⁶ Seker Bayrami (fête des Sucrieries), marquant la fin du Ramadan, et Kurban Bayrami (fête du Sacrifice), dix semaines plus tard.

et avec des réjouissances publiques par les rues, et des lumières partout, et des prières continuelles et dans les mosquées. Les jeux [et] les divertissements que l'on voit par toute la ville de jour et de nuit sont principalement de belles escarpolettes que l'on nomme chez les Romains *Cannofendolè*, que je crois que les Napolitains appellent *saliepengolè* ; où entre des poutres fort élevées, qui sont dressées à cet effet sous des tentes, et sont ornées de feuillages, de fleurs, de clinquants, de festons, de cartes peintes, de divers ouvrages de coton, et de plusieurs autres gentillesses, chacun est bien reçu pour son argent à se faire sauter autant qu'il lui plaît, par deux, quatre, six et huit hommes, qui se tiennent là tout exprès, et avec certaines cordes, ils élèvent en l'air et, comme l'on dit, jusqu'aux étoiles celui qui les paie pour avoir ce divertissement, qui se fait au son de quantité d'instruments barbares et de clochettes, avec une musique de chansons aussi peu délicate : et tout cela ne passe dans mon estime que pour un plaisir de fous, tant à l'égard de celui qui se fait branler, que pour ceux qui le regardent. Les Italiens qui sont ici appellent ce passe-temps un jeu de bricoles, et ceux qui se font branler ainsi, des bricoleurs ; et il n'est point de jeunes gens, ou Turcs ou Chrétiens, qui se piquent d'esprit et d'adresse, qui en ce temps ne soient curieux de s'y faire paraître : surtout quand il s'y rencontre quelques dames, pour faire preuve de l'agilité de leur corps, et de leur disposition ; de sorte que pour y réussir ils mettent bas le *féragé*, et bien souvent le *dulaman* [dolman] aussi, qui est la veste ou la sottanelle de dessous, ou du moins ils la retroussent et la ceignent tout à l'entour, paraissant en chausse et en pourpoint, comme s'ils imitaient les martingales des bateleurs ; ce qui est assez agréable à voir ; et dans cet exercice violent, chacun s'étudie à faire le mieux qu'il peut. Les dames y vont la nuit pour faire de même ; et parce que la place où elles s'assoient est justement comme un tranchoir de bois suspendu de trois cordes, entre lesquelles on se tient de même que si l'on était à cheval, quelquefois deux femmes s'y tiennent ensemble l'une sur l'autre, visage contre visage et dans une posture dont je laisse l'imagination à votre jugement. En d'autres rencontres, parce qu'en cette escarpolette il y a deux de ces tranchoirs pour s'asseoir, vis-à-vis l'un, de l'autre, et un peu éloignés, une personne se mettra dans l'un, et l'autre dans l'autre ; si ce sont deux hommes, ils tâchent de se rencontrer et de se pousser en l'air à grands coups de pieds, et chacun s'efforce de faire aller de travers son compagnon ; mais si ce sont des femmes, elles font ce qu'elles peuvent pour se colleter et pour se donner le croc en jambe, ou bien pour prendre avec les mains quelques fruits attachés fort haut ; bref il s'y fait des jeux les plus jolis du monde.

Il m'a pris fantaisie d'éprouver aussi cette sorte de passe-temps, ce que j'ai fait avec grand plaisir, quoique pour être encore apprenti, je ne sache pas me guinder bien droit, et je donnais sujet de rire aux femmes qui me regardaient ;

mais ces agréables risées, au lieu de me rebuter, augmentaient ma satisfaction, et je m'animais d'autant plus à tourner de travers tout exprès, afin qu'elles, qui ne pouvaient pas avec pudeur me regarder au visage, eussent du moins la liberté de me prendre, les unes par les jambes, les autres par les habits, pour m'arrêter. Outre ce jeu de bricoles, ils ont encore un autre divertissement qu'ils se procurent par de certaines grandes roues de bois, qui tournent les unes de travers, comme les machines intérieures des moulins, et les autres de haut en bas, comme la roue de la Fortune, sur toutes lesquelles sont assises plusieurs personnes tout à l'entour, et se font tourner quelques heures en cet état. Ceux qui tournent la roue de haut en bas sont accouplés et disposés comme les lampes que l'on met parmi nous en certaines roues faites exprès pour éclairer agréablement une salle ; car ces lampes, quoiqu'elles soient au-dessous de la roue, reviennent toujours à la même assiette la tête en haut, sans pouvoir être renversées en faisant ce tour. Enfin tous ces divertissements ne sont point à leur gré si l'on ne tourne continuellement la tête, comme font les dervis dans leurs danses, dont je vous ai déjà entretenu. Ils le pratiquent ainsi, comme je pense, à cause qu'ils tiennent que les anges font de la sorte, et peut-être pour d'autres considérations de leur créance fabuleuse. Je voulus faire l'essai de cette roue semblable à celle de la Fortune ; et j'étais ravi de m'y voir si prestement transporté de haut en bas et de bas en haut ; mais le tour que l'on lui donnait allait si vite, qu'un certain Grec du nombre des autres qui étaient assis dessus avec moi, cria tout haut « *soni, soni, c'est assez, c'est assez* » parce qu'il n'en pouvait plus. Au reste, il faut que cette roue soit remplie de personnes pour donner un juste contrepoids, et l'on s'y met quelquefois huit, et davantage. Si notre Docteur y eût été avec moi, je crois qu'il aurait fait des merveilles, à cause qu'il a bonne tête. En ces mêmes jours de réjouissance, les Turcs marchent aussi par les rues avec des flacons, et des carafes d'eau de naphte qu'ils jettent çà et là sur les passants, et toute leur dévotion s'évapore ainsi par ces récréations folâtres, qui me semblent quasi de même nature que celles de Naples la veille de Saint-Jean, si l'exercice des bricoles pouvait ressembler à la cavalcade de votre vice-roi.

Les Fameux Voyages de Pietro della Salle, Paris, s. n., 1661, p. 93-95.

Thomas Dallam voit le harem (1599)

Thomas Dallam a remis lui-même au Sultan l'orgue qu'il avait fabriqué pour lui sur ordre d'Elizabeth I^{re}, et le cadeau a été agréé. L'auteur prolonge un peu son séjour et noue quelques contacts avec les *jemoglans* qu'on a attachés à son service. Lors de son voyage (février 1599-mars 1600), il manifeste à l'égard du palais royal les curiosités qui seront celles de tout jeune voyageur de son temps.

Le dernier jour de septembre, je fus rappelé au sérail pour remettre en état des choses qu'ils avaient déréglées¹⁷, et les deux *jemoglans*¹⁸ qui gardaient le lieu me firent un accueil très aimable, me demandant s'il me plairait de rester toujours avec eux, et que je ne manquerais de rien de tout ce que pourrais désirer. Je leur répondis que j'avais en Angleterre une femme et des enfants qui attendaient mon retour. Ils me demandèrent alors depuis combien de temps j'étais marié, et combien d'enfants j'avais. Bien que je n'eusse ni femme ni enfants, je leur fis cette réponse pour m'excuser.

Ils me dirent encore que si je voulais demeurer, le Grand Seigneur me donnerait deux femmes, deux de ses concubines ou deux vierges des meilleures que je pourrais choisir moi-même, à la ville ou à la campagne.

Ce même soir, alors que monseigneur était à son souper, je lui rapportai l'entretien que nous avions eu dans le sérail, et il me pria de ne jamais leur faire de refus catégorique, mais de me montrer avec eux aussi joyeux que je pourrais et de leur dire que s'il plaisait à monseigneur que je demeure, je serais très content de rester ; de cette manière ils n'essaieront pas de vous retenir par force et vous pourrez trouver une meilleure occasion de partir quand il vous plaira.

OCTOBRE

Le deux octobre, monseigneur l'Ambassadeur donna une fête à bord de notre navire, à laquelle il invita le baile de Venise et certains Turcs.

Le vendredi douze, je fus envoyé à la cour, ainsi que les dimanche et lundi suivants, sans autre raison que pour me montrer les appartements privés du Grand Seigneur, son or et son argent, ses sièges d'apparat ; et celui qui me les montrait voulut que je m'assoie en l'un d'eux et que je tire de son fourreau l'épée avec laquelle le Grand Seigneur couronne son roi.

Quand il m'eut montré beaucoup d'autres choses qui m'étonnèrent, traversant ensuite une petite cour carrée pavée de marbre, il me désigna une grille dans un mur, mais me fit signe du doigt qu'il ne pouvait pas y aller lui-même. Quand je parvins à la grille, le mur était très épais, et grillagé fortement de fer des deux côtés. Mais par cette grille je pus voir trente des concubines du Grand Seigneur qui jouaient au ballon dans une autre cour. Je les pris tout d'abord pour de jeunes gens, mais quand je vis leurs cheveux pendre sur leur dos, tressés et rassemblés en bas avec un pompon de petites perles, et à d'autres signes manifestes, je reconnus qu'elles étaient femmes, et vraiment des plus jolies.

¹⁷ Dans l'orgue qui vient d'être offert au Sultan.

¹⁸ « *Jemoglans* » : *adjemoglans* (littéralement *adjemi*, fils d'étrangers) ; prisonniers de guerre, ou fils de chrétiens captifs exerçant au sérail des fonctions serviles.



Ill. 21. « Le laquais turc », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Elles ne portaient sur la tête qu'une petite coiffe d'or, qui en couvrait seulement le sommet, pas de ruban à leur cou, rien d'autre que de beaux colliers de perles et un bijou pendant sur leur gorge, et des bijoux aux oreilles. Leurs habits ressemblaient à une cape de soldat, certains de satin rouge, d'autres de bleu, ou d'autres couleurs, et ceints d'une dentelle de couleur contraire ; elles portaient des culottes de *scamatie*¹⁹, une fine étoffe de coton, aussi blanche que de la neige et fine que de la mousseline, car à travers elle j'aurais pu discerner la peau de leurs cuisses. Ces culottes leur descendaient à mi-jambe ; certaines portaient de fins buscs de Cordoue et d'autres avaient les jambes nues, avec un anneau d'or à la cheville ; elles portaient aux pieds des pantoufles de velours hautes de quatre à

19 De l'italien *scamatatare*, battre un tissu avec un brisoir.

cinq pieds. Je restai si longuement à les contempler que celui qui m'avait révélé tant de grâces commençait à se montrer très courroucé envers moi²⁰. Il fit une grimace et se mit à trépigner pour me faire cesser de regarder, ce que je répugnais à faire, car ce spectacle me plaisait merveilleusement.

Early Voyages and Travels in the Levant, éd. J. Th. Bent, London, The Hakluyt Society, 1893 p. 73-75.

Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur

La description est très proche de celle que laissera Tommaso Alberti (voyage de 1609, dans *Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967, p. 320-322) qui, décrivant les cuisines du sérail, donne plus de détails que Withers n'en avait fourni plus haut.

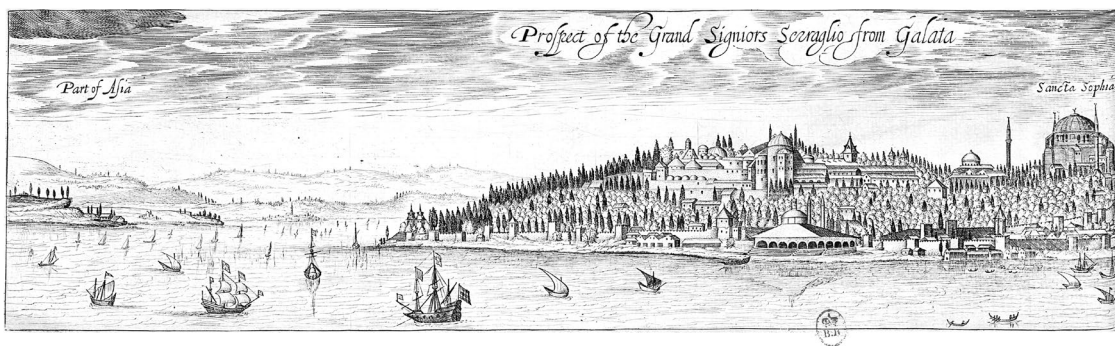
390 La dite cour²¹ se termine à une troisième porte, appelée la Porte du Roi, qui conduit aux appartements réservés pour lui et certains gentilshommes qui veillent continuellement sur lui. Personne ne peut y entrer qu'avec la permission expresse du Grand Seigneur (quand il s'agit de personnes d'importance) ; mais les médecins et ceux qui s'occupent de la laiterie, de la cuisine, de la nourriture et des égouts peuvent aller et venir avec la seule permission du *Capi Agha*, qui est le premier chambellan du sérail. C'est à lui qu'est confiée la garde de cette porte ; il est toujours présent (parce qu'il réside là) entouré d'une compagnie d'eunuques blancs semblables à lui. De la sorte, ce que l'on sait de ce qui se passe derrière cette porte l'est pour l'essentiel par ouï-dire ; car ou bien l'on ne peut pas le voir, ou bien si on le voit, ce ne peut être qu'en l'absence du roi. On doit être introduit par quelque personne de qualité et d'autorité, par une des portes du côté de la mer, lesquelles ne peuvent être franchies qu'avec grande difficulté, et par argent (la gratification pour le guide) : car ils n'ont pas seulement un grand respect pour la personne de leur roi, mais aussi, en son absence, pour ses appartements.

Après avoir passé la troisième porte (qui a aussi un très beau porche), on débouche aussitôt sur la pièce dont nous avons parlé, assignée aux audiences publiques²², dans laquelle le Grand Seigneur se rend pour donner audience aux ambassadeurs et aux bachas. Il y a aussi une autre très jolie cour, pavée de très beau marbre associé à un ouvrage de mosaïque, où sont de nombreuses et

20 Withers souligne (comme tant d'autres) l'interdit rigoureux : dans S. Purchas, *His pilgrimes*, *op. cit.*, p. 352, rubrique : « *None may see the Kings women* », puis « *If any other should but attempt (by some trick in conveighing himselfe into some private corner) to see the women, and should bee discovered, hee should immediately put to death* ».

21 La deuxième cour, ou cour des Cérémonies, ou place du Divan.

22 L'Arz Odasi.



Ill. 22. « Le sérail du Grand Seigneur vu de Galata », dans G. Sandys,
A Relation of a Journey [...], 1610

déliçates fontaines et de tous côtés de somptueux édifices, dans lesquels le roi aime à venir manger et se distraire quelque temps.

Il advint que, me tenant là un bon moment, le roi étant sorti chasser²³, pour la grande amitié qui était entre moi et le *Kahiyah of the Bustangi Bashee*²⁴, j'eus l'occasion, lui me servant de guide, de pénétrer dans le sérail, en entrant par une porte du côté de la mer ; là, il me montra de nombreuses chambres réservées du roi, divers bains, et beaucoup d'autres choses très curieuses et plaisantes, à la fois pour l'excellence de leurs dorures et l'abondance des fontaines qu'on y trouvait. Je vis notamment une suite d'appartements d'été construits au sommet d'une petite colline, si bien composés de salles et de chambres et agréablement pourvus de sièges et d'un riche mobilier que cela pouvait fort bien être la résidence d'un si grand prince. Il y avait entre autres un hall qui ouvrait vers l'est, mais soutenu seulement de très beaux piliers, et qui donnait sur un lac artificiel carré (qu'ils appellent *hawooz*) alimenté par une trentaine de fontaines. Elles étaient construites sur une sorte de terrasse en marbre très fin qui entourait ledit lac de telle sorte que l'eau descendait des fontaines dans le lac, et du lac coulait à travers divers canaux dans certains jardins. Là, deux hommes auraient pu marcher de front sur la terrasse et entendre la douce harmonie que faisaient continuellement les fontaines à travers leurs conduits de plomb, de sorte que le lieu était tout à fait délicieux. Et sur le lac était un petit bateau sur lequel, à ce qu'on me dit, le Grand Seigneur allait quelquefois avec ses muets et ses bouffons pour les faire ramer çà et là en les faisant parfois sauter dans l'eau ; et fréquemment, marchant avec eux sur les berges du lac, il les jetait dedans jusqu'à la tête et aux oreilles.

²³ C'est dans une circonstance semblable que T. Alberti peut en 1609 visiter le sérail du sultan Osman II.

²⁴ Chef des jardiniers du Sultan, le *bostandjibachi* exerce des fonctions importantes à la cour ; il assure notamment la sécurité des palais impériaux.

Je regardai également par une fenêtre qui était dans le mur de ladite salle, et vis la chambre à coucher de Son Altesse, dont les murs étaient couverts des plus fines céramiques piquées de fleurs de toutes les couleurs, qui produisaient un effet très délicat. Les avant-portes étaient en drap d'or de Bruges et leurs chambranles de velours cramoisi bordé d'or et de perles ; les montants du châlit étaient creux, et d'argent, et, en guise de pommeaux, portaient à leurs sommets des lions de cristal ; le dais qui le surmontait était de drap d'or, de même que les traversins et les matelas. On avait recouvert le sol de cette chambre (comme des autres, d'ailleurs) et les sofas de très riches tapis persans de soie et d'or, et les coussins pour s'asseoir ou s'appuyer étaient faits de très riche drap d'or.

392 Au milieu de ladite salle était suspendue une très grande lanterne de forme ronde, avec des montants d'argent doré, richement parés de rubis, d'émeraudes et de turquoises ; en outre, ses vitres étaient de très beau cristal, qui faisait un effet splendide. Je vis également un bassin et une aiguière pour la toilette, en or massif, orné de rubis et de turquoises, qui embellissait extrêmement la chambre.

Derrière la salle était un espace pour le tir, où je vis des flèches et des arcs très imposants ; et l'on me montra là, à travers du cuivre et du fer, de si étonnantes ouvertures faites à coups de flèches par le roi lui-même, que je pensai presque impossible qu'elles aient pu être faites par le bras d'un homme.

S. Purchas, *His Pilgrimes* (1625), Glasgow, Mac Lahose, 1905-1907, 20 vol., t. IX, p. 327-329.

LES BALKANS SOUS LE JOUG OTTOMAN

William Lithgow en Grèce (1614)

La Grèce de la Renaissance n'attire pas les visiteurs et, jusqu'en 1750, les descriptions d'Athènes sont rares sous leur plume. Tournefort se montre peu sensible au spectacle de ses ruines, et Bernardin de Saint-Pierre le lui reprochera. Pour l'évocation de la décadence d'Athènes sous le régime turc et de sa grandeur passée, voir Cornelio Magni (voyage de 1674), *Relazione della città di Atene*, Parme, G. Rosati, 1688 (dans *Viaggiatori del Seicento*, éd. cit., p. 649-657), influencé par J. Spon (*Relation de l'état présent de la ville d'Athènes*), qu'il a connu ; François Moureau, « Nointel, Caylus, Fourmont : la Grèce du retour aux sources (1670-1730) », dans *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'âge classique*, Paris, PUPS, 2005, p. 133-140.

Lors des trois premiers jours de notre voyage, nous eûmes une route agréable, un pauvre logis, mais bonne chère et du plaisir pour notre argent. Mais le quatrième, entrant dans la région accidentée et désolée d'Arcadie, de tout le jour nous ne vîmes de village, mais en revanche abondance de bétail sans bergers¹. Sur ce chemin désertique, je vis beaucoup de monuments singuliers, de châteaux en ruines, dont je ne pus savoir les noms à cause de l'ignorance de mon guide. Mais j'ai bonne mémoire que parmi ces rochers, j'avais le ventre pincé et tout le corps las de gravir ces fastidieuses montagnes, qui n'étaient pas sans faire souffrir ma poitrine. Toutefois, en dépit de ma douleur, le souvenir de ces chants mélodieux des bergers d'Arcadie, sur lesquels de graves poètes ont si bien écrit, divertit mon corps fatigué de nombreuses et douces imaginations. Ayant passé ces stériles confins, nous entrâmes dans la plaine orientale de Morée, autrefois appelée Sparte, où fleurit jadis cette fameuse cité de Lacédémone, aujourd'hui détruite, et dont il ne demeure que la mémoire et des débris de ruines. Marchant toujours vers la mer, nous laissâmes Modon et Naples² à main droite, et le soir du sixième jour, nous dressâmes nos tentes dans les villages inhabités d'Argos

1 Note marginale : bien que l'Arcadie ait été autrefois riante, aujourd'hui elle n'est le plus souvent que désolée et inhabitée.

2 Beaucoup de désordre dans la toponymie. Modon (nom donné par les Français à l'actuelle ville de Methoni) est au sud-ouest de la Morée, ancien nom du Péloponnèse ; Naples correspond sans doute à Neapoli dans la pointe S-E de la péninsule, d'où le voyageur peut s'embarquer aisément pour Kithira (Cythère, la Cerigo des Vénitiens). Mais une ville de Crète porte aussi ce nom et l'ancienne Nauplie (aujourd'hui Nafplio), dans la baie d'Argos, s'est appelée Napoli di Romania après sa reconquête passagère par Venise en 1686. Enfin, Athènes est à l'est du Péloponnèse, mais sans lui appartenir.

et de Mycènes, d'où avait été ravie la malheureuse Hélène. Là, j'eus le sol pour oreiller, pour chambre les champs du vaste monde et le tourbillon des vents pour servir de toit à mon logis dévasté par l'hiver, et les humides vapeurs de la déesse de la nuit du froid nocturne pour accompagner mon repos dans un lit que j'aurais souhaité autre.

Dans cette contrée, je ne pus rien trouver – à part le nom – qui réponde aux fameuses relations laissées par les auteurs anciens, sur l'excellence de ce pays, la barbarie des Turcs et du Temps ayant dégradé tous les monuments de l'Antiquité. Pas de trace d'honneur, pas d'habitation d'honorable apparence, pas d'hommes possesseurs du pays qu'ils habitent ; mais bien plutôt des prisonniers enfermés dans des prisons, des esclaves dépendant de maîtres cruels et tyranniques.

394

Le septième jour après notre départ d'Argos, nous arrivâmes à Athènes³ : une ville toujours habitée, dans la partie est du Péloponnèse, près de la frontière avec la Macédoine. Elle s'appela d'abord Cécropie⁴, avant de devenir l'Athènes de Minerve. La cité qui fut mère et source de tous les arts libéraux et de toutes les sciences est aujourd'hui complètement en ruines. Si l'on s'en rapporte aux murs de fondation toujours en place, le circuit de l'Athènes d'autrefois était environ de six milles italiens mais il est bien diminué et l'on y trouve bien peu de maisons habitées. Ils ont abondance de tout ce qui est requis pour les besoins de la vie, et je n'en fis pas une petite expérience, car ces Athéniens ou Grecs me festoyèrent quatre jours durant avec une extrême gentillesse, me fournissant des provisions nécessaires pour mon voyage de Crète. Ils me transportèrent aussi sans bourse délier par mer sur un brigantin jusqu'à Cerigo à quarante quatre miles de là.

Cerigo est une île de la mer de Crète, anciennement appelée Cythère. Son circuit compte soixante milles, et n'a qu'un château, appelé Capsallo⁵, tenu par un capitaine vénitien : on dit que c'est là que Vénus habita d'abord, et je vis sur la montagne qui y est toujours les ruines de son temple démoli. Quelque peu en dessous du temple de Vénus sont les vestiges de ce palais qu'habita Ménélas, qui fut roi de Sparte et seigneur de l'île. Les Grecs de l'île me dirent qu'on trouve là des ânes sauvages qui ont dans la tête une pierre

3 Note marginale : voir mon *Pilgrimage*, livre III, chap. XIV. Simdor Cabasidas écrit qu'il existe 70 dialectes en grec moderne, dont le plus mauvais est celui d'Athènes (n.d.a.).

4 « La plus grande et la plus saine partie des anciens historiens conviennent que ce fut Cecrops, premier roi des Athéniens, qui la bâtit. Quelques uns veulent qu'il l'appelât de son nom Cecropia » (J. Spon, *Relation de l'état présent de de la ville d'Athènes*, Lyon, L. Pascal, 1674, p. 113). C. Magni tient cela pour un fait : « *una rupa elevata, addimandata già cecropea da Cecrope, che vi fabricò sopra un capace abitato, girato al presente da basso da mediocre mura* » (*Viaggiatori del Seicento*, éd. cit., p. 649).

5 Kapsali : petit port au sud-est de Kithira, capitale de l'île.

qui est un souverain remède contre l'épilepsie et excellente pour délivrer vite une femme de son accouchement⁶.

The Totall Discourse of the Rare Adventures and Painfull Peregrinations of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632, p. 460-463.

Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi^e-xvii^e siècles)

Ogier de Busbecq

Ambassadeur de l'empereur Ferdinand auprès du Sultan, Busbecq traverse la Hongrie, passe à Bude et Belgrade. De là, il se rend à Constantinople par Sofia, en hiver.

Nous cheminâmes ensuite durant plusieurs journées par les fertiles et agréables vallées de la Bulgarie, vivant d'un pain cuit sous la cendre, nommé fougasse, que des filles et des femmes ont accoutumé de vendre. Comme il n'y a point en ces pays-là de boulangers, lorsque ces pauvres filles savent que quelqu'un arrive qui pourra leur faire gagner quelque chose, elles prennent de la farine qu'elles pétrissent avec de l'eau sans levain, et la cuisent dessous la braise, pour porter vendre leurs pains tout chauds à ceux qui en veulent acheter ; elles en font bon marché, tous les autres vivres aussi n'y étant pas chers. Un mouton ne vaut que trente cinq aspres⁷, un chapon ou une poule un aspre, et cinquante aspres ne valent qu'un écu.

L'habit de ces femmes est remarquable. Elles ne portent qu'une chemise, d'une toile aussi grossière que celle dont on fait ici les sacs, mais la broderie de diverses couleurs qu'elles y font à l'aiguille ne laisse pas de plaire, quoiqu'elle soit très mal faite et ridicule ; lorsqu'elles voyaient nos chemises de toile très fine, elles admiraient notre modestie de les porter toutes simples et toutes unies. Je ne trouvais rien de si étrange que de leur voir des tours sur la tête, et des chapeaux de paille couverts de toile d'une forme extraordinaire, et contraire à ce que portent nos villageoises : car la coiffure des paysannes, pendante sur les épaules, est beaucoup plus large en bas qu'en haut ; au lieu que la coiffure de ce pays-là s'élève sur la tête comme un pain de sucre, dont le haut étant plus large de la moitié que le bas, il semble qu'elle ait été faite pour recevoir la pluie, comme la nôtre a été inventée pour la rejeter ; dans l'espace qu'il y a depuis un bout jusqu'à l'autre, elles attachent des pièces de monnaie, des médailles, de morceaux de

6 « Ânes » : voir Pline, *Histoire naturelle*, éd. Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, coll. « CUF/Série grecque », 1955, livre XXVIII et, au xvii^e siècle, Daniel Heinsius, *Laus asini* (1623) : « Notre cervelle vous guérit du mal sacré » (trad. fr., *Éloge de l'âne*, Paris, impr. de Honnert, 1796, p. 161).

7 « Aspre » : petite monnaie turque d'argent.

verre, et tout ce qui luit au soleil, croyant être bien parées de ces ornements, quoiqu'ils soient de très peu de valeur. Ces chapeaux sont davantage à la taille et à la gravité ; et parce qu'ils sont aisés à faire tomber, vous diriez quand elles marchent que c'est Clytemnestre, Hécube, ou quelque reine de comédie.

Ce que je vis en ce lieu-là me fait souvenir que la noblesse, dont on fait tant d'estime, est peu de chose, et sujette à la Fortune. J'appris que ces filles qui paraissent mieux faites que les autres descendaient des plus grands seigneurs de la province, et que maintenant elles épousaient un bouvier, ou un berger. C'est le triste état où maintenant les grandes maisons sont réduites en Turquie.

Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...], Paris, P. David, 1646, p. 50-53.

Peter Mundy

396

Il regagne Londres dans la suite de l'ambassadeur anglais à Constantinople. Près de Belgrade, un de ses compagnons, l'Arménien Murat, lui raconte l'anecdote qui suit (juin 1620) et prélude à une description des femmes bulgares vivant dans la région.

Ce Murat me raconta qu'il avait un frère [à Constantinople] cordonnier, car la plupart des Arméniens sont en général cordonniers, boulangers et porteurs, et les Anglais se servent également d'eux comme cuisiniers. À son départ, ce dit frère lui demanda qu'au retour il lui ramène une femme parmi les filles de ces pauvres Bulgares chrétiens : un usage alors très courant parmi eux, et les Bulgares y consentent volontiers, ayant toujours vu les Arméniens agir honnêtement avec eux en cette matière. À son arrivée, il avait donc, à la demande de son frère, fait choix d'une femme qu'il ramènerait avec lui à son retour, ayant déjà obtenu son propre consentement et celui de son père et de sa mère. C'est ainsi que traitent les pauvres chrétiens, chacun n'ayant auparavant rien su ni rien vu de l'autre.

La manière de vivre des pauvres Bulgares, autant que j'ai pu l'apprendre, est la suivante. Les hommes, en général laboureurs, s'habillent d'étoffe blanche, et les femmes pour la plupart en rouge. Les jeunes filles vont tête nue, leur chevelure magnifiquement peignée tombant derrière elles, y ajoutant d'autres cheveux pour la faire plus longue, portant aussi sur la tête autour du cou un grand nombre de *shakis*⁸ et autres pièces d'argent et de cuivre, qu'elles cousent et tissent ensemble en y pratiquant de petits trous. Elles portent également des boucles d'oreille en argent dont certaines pèsent au moins quatre onces la paire. Elles vont pieds nus, en leurs sarraus à manches qui sont très amples et ouvragés, bien que pas très beaux. Les femmes mariées diffèrent en ceci : elles portent un tissu de lin natté qui tombe derrière sur leur chevelure tressée. En tout village

8 « *Shaki* » : petite pièce d'argent de Perse.

où nous passions, beaucoup d'entre elles étaient là avec des gâteaux chauds, car elles ne font pas de pain mais, quand elles en ont l'occasion, le cuisent dans la braise. Avec également du lait et du lait fermenté, du fromage frais, des œufs, du beurre, etc., qui nous étaient apportés par les plus jeunes et les plus jolies de leurs jeunes filles : et si nous logions près de leurs villages, après nous avoir apporté de leurs provisions, elles réunissaient de jeunes femmes et des enfants et se tenant en rond par la main, dansaient et chantaient très joyeusement, quoique sans grande mélodie. Leur langage n'était ni turc ni grec, mais semblable au russe, car nous avions alors un Russe qui nous servait d'interprète.

The Travels [...] in Europ and Asia, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907, t. I, p. 76-78 ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Louis Des Hayes : un caravansérail

Le 10 juin 1621, Des Hayes qui vient de quitter Belgrade, où il a été l'hôte du bascha (il est envoyé de Louis XIII auprès du Sultan), découvre les caravansérails (*quiervansaras*) dans lesquels il logera avec sa suite, sur la route de Constantinople. On comparera avec la relation de P. Mundy, qui les évoque longuement (*The Travels [...]*, éd. cit., t. I, p. 52-53).

Ce sont des édifices publics plus longs que larges, bâtis environ à la façon des granges de ce pays-ci ou des halles, excepté qu'ils sont fermés de murailles. Le milieu du bâtiment est une grande place pour mettre les carrosses et les chariots, avec les chevaux et les chameaux, et le reste qui règne à l'entour des murailles est relevé de trois pieds ou environ, et large de six. Ce lieu ainsi relevé sert de lit, de table et de cuisine : car contre les murailles il y a de petites cheminées à huit pieds les unes des autres, de sorte que sans bouger de ce lieu, chacun peut avoir l'œil sur son bagage et sur ses chevaux, qui sont vis-à-vis des cheminées. Les plus grands seigneurs de Turquie sont réduits à loger de cette sorte, quand le mauvais temps les empêche de camper : ce qui nous faisait étonner, car il y a une si grande puanteur à cause des chevaux et des chameaux qui sont pêle-mêle avec les hommes, que l'on n'y saurait durer. La plupart des *Quiervansaras* qui sont de Belgrade à Constantinople sont fort spacieux ; ils ont vingt ou trente cheminées pour la commodité du logement, et il y peut tenir cent cinquante chevaux et vingt carrosses. Il y en a qui ont une petite chambre sur la porte, qui ne sert presque point ; car d'ordinaire les Turcs ne veulent pas s'éloigner de leurs bagages. L'on ne trouve aucune chose en ces *Quiervansaras*, de façon que si l'on ne porte de quoi se coucher, il faut dormir sur le pavé ; mais ceux du pays ne ressentent aucunement ces incommodités, parce que dans leurs maisons ils ne sont guère mieux accommodés. Ils portent avec eux un tapis

sur la croupe de leur cheval, qui leur sert de matelas, et mettent la selle sous leur tête ; et au lieu de couverture, ils se servent d'un grand manteau appelé *Jamerlouc*, qu'ils portent contre la pluie. Étant arrivés dans ces lieux publics, s'ils veulent manger, ils font du feu pour apprêter leur souper, qui consiste en un peu de riz bouilli avec de l'eau, ce qui est un grand festin pour eux, n'en ayant pas tous les jours : car d'ordinaire ils ne mangent que des aulx et des oignons. Il n'y a aucune séparation dans ces *Quiervansaras*, de sorte qu'un chacun voit tout ce que fait son compagnon, si l'obscurité de la nuit ne le cache. Enfin, je n'y trouve aucune commodité, si ce n'est qu'ayant dormi à couvert, l'on est exempt de contester le lendemain avec l'hôte. Nous ne logions que le moins qu'il nous était possible dans ces lieux sales et incommodes : car le sieur Des Hayes campait avec ses pavillons, lorsque le temps le permettait, ou bien il logeait chez quelque chrétien, dont nous nous trouvions beaucoup mieux, parce que parmi un si grand nombre de personnes qui sont dans ces *Quiervansaras*, il y a toujours tant de bruit qu'il est impossible de reposer : si bien qu'il arrivait fort souvent, quand nous y logions, que nous n'avions pas encore commencé à dormir qu'il fallait partir, d'autant que les Turcs partent d'ordinaire à deux ou trois heures après minuit, afin d'arriver de bonne heure au gîte.

Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632, p. 66-68.

Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)

L'intérêt manifesté pour les bains en usage au Proche-Orient est ancien : voir Ilana Zinguer, « Du corps et de ses soins : voyageurs du xvi^e siècle au Proche-Orient », dans *Le Corps à la Renaissance*, actes du colloque de Tours, 1987, dir. J. Céard, M.-M. Fontaine et J.-Cl. Margolin, Paris, Aux Amateurs de livres, 1990, p. 279-291). Mais les voyageurs occidentaux en Turquie pouvaient, bien sûr, malaisément représenter les bains réservés aux femmes. À Constantinople, P. della Valle trouva les bains des hommes bon marché, mais d'un confort médiocre (*Le Fameux Voyages, op. cit.*, t. 1, p. 45-46). Une autre lettre de Lady Montagu, de mai 1718, évoque les bains de Constantinople, à l'occasion de la réception d'une jeune mariée.

Lettre xxvi, À Mylady***⁹, Andrinople 1^{er} avril 1717

Je ne veux pas vous faire bâiller par la relation de notre ennuyeux voyage ; mais je ne dois pas passer sous silence ce que j'ai vu de remarquable à Sofia, l'une des plus belles villes des États du Turc, et fameuse par ses bains, où l'on accourt par raison de plaisir et de santé. Je me suis arrêtée un jour pour les voir,

9 Lady Rich, selon l'édition de Londres, 1837.

et comme je voulais y paraître *incognito*, je pris un carrosse turc. [...] J'arrivai au bain vers dix heures ; il était déjà rempli de femmes. C'est un édifice de pierre en forme de dôme, sans aucun jour excepté au faite, ce qui donne cependant assez de lumière. Il y a cinq dômes dans ce goût, réunis ensemble ; mais le dernier, qui est plus petit, ne sert que de vestibule pour la femme qui garde la porte. Les personnes de qualité lui donnent généralement un écu (ou dix shillings) et je ne manquai pas à cette cérémonie. La pièce qui suit celle-ci est très grande, pavée de marbre, et tout autour règnent deux sofas de marbre, jetés l'un au-dessus de l'autre. Il y a dans cette salle quatre fontaines d'eau froide, qui tombe dans des bassins de marbre, et de là dans de petits tuyaux qui la conduisent dans la chambre qui vient après, et qui est un peu plus petite que celle-ci, mais avec des sofas pareils. Elle est si échauffée par les vapeurs sulfureuses qui s'exhalent des bains contigus qu'il était impossible d'y tenir avec ses habits. Les deux autres dômes sont les bains chauds, dans l'un desquels il y a des robinets qui jettent de l'eau froide pour les tempérer selon le degré qu'on demande.

J'étais en habit de voyage, c'est-à-dire en amazone, et certainement je dus paraître très extraordinaire. Il ne se trouva cependant aucune de ces femmes qui montrât la moindre surprise ou une impertinente curiosité ; au contraire, elles me reçurent toutes de la manière la plus obligeante. Je ne connais pas de cour en Europe, où les Dames eussent marqué la même politesse à une étrangère équipée comme moi. Je crois au reste qu'elles étaient au nombre de deux cents, et cependant il ne leur échappa aucun de ces sourires méprisants, ni de ces chuchoteries caustiques, qui ne manquent jamais dans nos sociétés, quand on voit quelque figure qui n'est pas exactement à la mode. Elles me répétèrent plusieurs fois : *Uzelle, pek uselle*¹⁰, ce qui ne veut rien dire que *Charmante, très charmante*. Le premier sofa était couvert de coussins et de riches tapis, où les Dames étaient placées ; leurs esclaves étaient sur le second derrière elles ; mais on ne voyait pas là de distinction par la parure ; elles étaient toutes dans l'état de nature, c'est-à-dire toutes nues, sans cacher ni beautés ni défauts ; et cependant, elles ne se permettaient ni le moindre sourire indécent, ni le moindre geste immodeste. Elles allaient et agissaient avec la même grâce majestueuse que Milton prête à notre mère commune. Il en était plusieurs dont le corps offrait d'aussi belles proportions qu'aucune déesse que le Guide ou le Titien aient jamais dessinée ; elles étaient pour la plupart d'une blancheur éblouissante, n'ayant pour tout ornement que leurs beaux cheveux partagés en différentes tresses, attachées avec des perles ou des rubans, et tombant sur leurs épaules ; c'étaient en un mot les figures exactes des Grâces.

¹⁰ Entendre « *Güzel, pek Güzel* ».

Je fus alors convaincue de la vérité d'une réflexion que j'ai souvent faite, c'est que *si c'était la mode d'aller nu, on ne ferait presque pas d'attention au visage*. Je m'apercevais ici que celles qui avaient la peau la plus délicate, ou la plus belle taille avaient la plus grande part à mon admiration, quoique leur visage fût quelquefois moins beau que celui de leurs compagnes. À vous dire vrai, je fus assez impertinente pour souhaiter que M. Gervais¹¹ eût été ici invisible. Je m'imagine qu'il aurait beaucoup perfectionné son art, en observant tant de belles femmes nues en différentes attitudes, s'entretenant ou travaillant, d'autres prenant le café ou le sorbet, et plusieurs mollement étendues sur leurs coussins, tandis que leurs esclaves (qui sont en général de jolies figures de 17 ou 18 ans) tressaient leurs cheveux en mille caprices divers. En un mot, voilà le Café des femmes, où se débitent toutes les nouvelles de la ville, où l'on invente les chroniques scandaleuses, etc. Elles prennent ce plaisir une fois la semaine, et restent là quatre ou cinq heures, sans jamais attraper de rhume, quoique elles passent immédiatement du bain chaud dans la chambre froide, ce qui me surprenait beaucoup. Une femme qui paraissait la plus considérable d'entre elles m'invita de prendre place à ses côtés, et aurait volontiers voulu que je me déshabillasse pour entrer au bain. Je fis quelques difficultés ; cependant comme elles me pressaient toutes vivement, j'ouvris ma chemise, et je leur fis voir mon corps de jupe¹², ce qui les contenta beaucoup, car elles s'imaginaient que j'étais cadennassée dans cette machine, et qu'il n'était pas en mon pouvoir de m'en débarrasser, et elles donnaient l'honneur de cette invention à mon mari.

Je fus enchanté de leurs grâces et de leur politesse, et j'aurais bien voulu passer plus de temps avec elles. Mais M. Wortley se proposait de partir le lendemain matin de bonne heure, et je me hâtai d'aller voir les ruines de l'église de Justinien¹³ ; scène qui ne m'amusa pas tant que celle que je venais de quitter, car ce n'est guère qu'un monceau de pierres.

Adieu, Madame. Je vous ai enfin intéressée, j'en suis sûre, par la description d'un spectacle que vous n'avez jamais vu, et dont aucun livre de voyages ne pourrait vous instruire ; car il n'y va pas moins que la mort à l'homme qu'on découvrirait dans un de ces lieux.

Lettres de Mme de Wortley Montagne, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique [...], trad. fr. J. P. Brunet, Amsterdam, J. F. Boitte, 1763, p. 93-98.

11 Claude Jervas (? 1675-1739), portraitiste irlandais, disciple de Keller, ami de Pope.

12 *My stays* (mon corset).

13 La basilique Sainte-Sophie, qui a donné son nom à la ville.

LES LIEUX SAINTS

Pierre Belon à Jérusalem

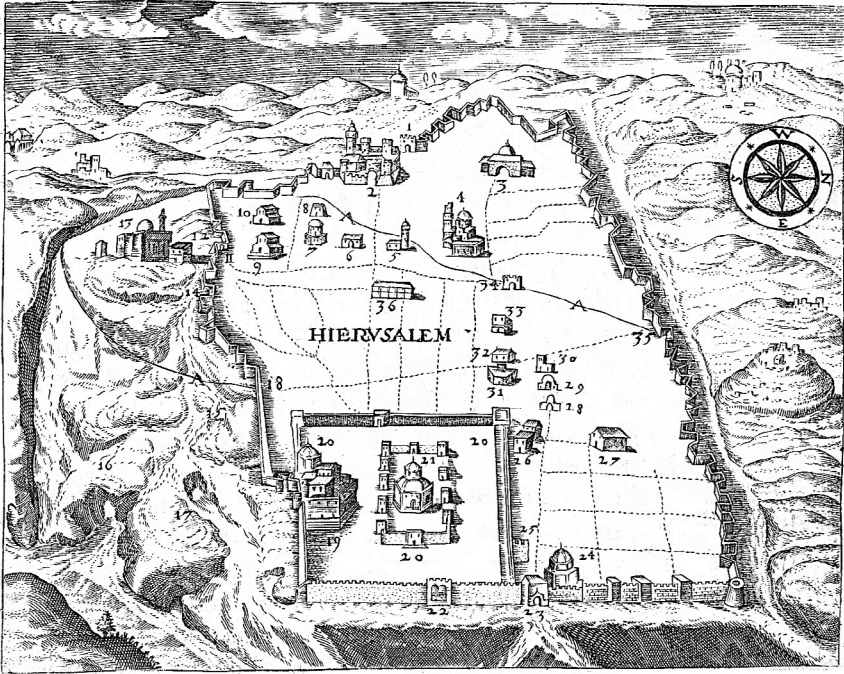
Au cours du ^{xvi}^e siècle, et bien davantage vers 1600, le pèlerinage aux Lieux saints tend à devenir une étape d'un Grand Tour en Orient, un trait qui se rencontre également dans les autres régions visitées : ainsi de l'Égypte. Voir P. Rubiès, dans *Travel Writings*, p. 248). On complètera le récit de Belon par la relation plus circonstanciée de Pietro della Valle, qui séjourna à Jérusalem lors de la Semaine sainte de 1616 : voir *Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, *op. cit.*, p. 305-333.

Partîmes de Rama avant qu'il fût jour, cheminâmes par grandes campagnes de terre grasse, en laquelle l'on pourrait bien cultiver quelque bon grain. Mais les habitants du pays, paresseux de leur profit, n'y labourent sinon par manière d'acquit. Il commençait déjà à être l'aube quand entrâmes en la vallée entre les montagnes de Jérusalem. Et quand nous fûmes quelque peu avancés léans, ayant les montagnes fort précipiteuses de côté et d'autre, trouvâmes quelques Arabes descendant deçà et delà, qui faisaient grand bruit sur les coteaux, lesquels sitôt qu'ils nous aperçurent, descendirent pour nous demander argent, feignant nous vouloir assaillir par force ; mais nous, qui avons été avertis que telles canailles rançonnent les passants étrangers quand ils sont les plus forts, n'en fîmes pas grande estime. Eux pour leur couverture feignent être pour la garde du pays du Grand Seigneur, furent contentés d'une petite somme d'argent. Aussi n'eussent-ils osé user de force car outre la troupe qui suivait monsieur de Fumel¹ il avait aussi dix janissaires de renfort qu'il avait pris à Gazaro [Gaza], que le sangiac² lui avait baillés. Aussi ont-ils bien cette astuce que lorsque les pèlerins sont en troupe pour leur pouvoir résister, ils ne les assaillent jamais. [...]

Nous arrivâmes en Jérusalem le mardi huitième de novembre. Après que nous fûmes sur les montagnes et eûmes cheminé quatre lieues, trouvâmes une fontaine aux pieds des ruines d'une église qui avait autrefois été un monastère, comme il appert par les peintures, et croyant qu'elle était des chrétiens latins, où il y a encore quelque apparence de cloître. Nous dînâmes là, et puis après allâmes coucher en Jérusalem.

1 Ambassadeur extraordinaire d'Henri II, 1547.

2 « Sangiac » : officier gouverneur d'une place.



Ill. 23. « Jérusalem », dans Sandys, *A Relation of a Journey [...]*, 1610

Les pèlerins qui y arrivent se vont loger selon la religion qu'ils suivent, car s'ils sont de l'Église romaine, que ceux de ce pays-là appellent être Latins, ils logent au monastère des cordeliers, qui est hors de la ville, assis dessus le mont Sion ; mais s'ils sont de la religion grecque, ils logent avec les caloyers grecs, qui ont leur logis en la ville près du Sépulcre. Et s'ils sont du pays du Prêtre Jean, ils logent avec les religieux indiens. Tout ainsi faut dire des autres nations chrétiennes, comme Géorgiens et Arméniens.

Les cordeliers sont communément trente ou quarante dedans le monastère, entre lesquels l'on en trouve de plusieurs nations, toutefois la plus grande part est italienne. Ils conduisent les pèlerins par tous les lieux saints du territoire entour Jérusalem. Aussi tiennent ordinairement un interprète à leurs dépens, lequel ils nomment *droguement*³, qui sait parler turc, arabe, grec et italien, et autres pour parler aux gens du pays et répondre pour les pèlerins, et les conduire par tous les lieux saints. Les cordeliers font la garde toutes les nuits en leur monastère, ayant chacun son heure déterminée, se tenant dessus les murs, pour ce que le monastère est hors de la ville. La peur qu'ils ont du larcin des Arabes est grande : car encore que leurs murailles sont bien hautes, si est-ce qu'ils ont peur que les habitants du plat pays ne les assaillent avec les échelles.

3 Du turc *drogman*, le français fera le *truchement*.

Le territoire de Jérusalem est assez bien cultivé, et principalement autour de la ville. Ils font leurs vignes avec diligence. Il y croît des pommiers, amandiers, figuiers et oliviers, desquels ils recueillent beaucoup d'huile. Mais les oliviers ont une particulière enseigne, qui les fait être différents aux autres : c'est qu'ils portent le gui chargé de semences rouges, au grand dommage des habitants : car il les rend stériles.

L'or et l'argent que les cordeliers de Jérusalem dépendent leur est envoyé de toutes parts du pays des Latins : car ils ont leurs aumônes assignées en diverses contrées d'Europe, qui sont recueillies par les gardiens de l'ordre, et en ont principalement en Chypre, France et Italie. Ils nous ont dit qu'ils soulaient en avoir en Allemagne et Angleterre, mais qu'ils n'en reçoivent plus rien. Il n'y a autre religion en Jérusalem du parti des Latins que les susdits cordeliers.

Le lendemain matin au point du jour quelque nombre de cordeliers nous conduisirent visiter les lieux saints autour Jérusalem, et commençâmes comme s'ensuit. La première chose qui nous fut montrée sortant du monastère, fut le lieu où Notre Seigneur fit la Cène avec ses disciples : mais les Turcs l'avaient usurpée sur les cordeliers, et en ont fait mosquée dédiée à Mahomet, qui est tout joignant le monastère des cordeliers. Mais monsieur d'Aramon leur a depuis fait rendre⁴. Quand nous fûmes quelque peu éloignés du monastère, ils nous montrèrent les lieux où les bras des Juifs qui voulaient empêcher les disciples d'emporter le corps de Notre Dame demeurèrent retirés, qui est joignant la porte de la ville. Plus outre suivant la muraille de la ville, vîmes le lieu où pleura saint Pierre quand il eut nié Notre Seigneur, près la vallée de Josaphat. [...]

Jérusalem a été revêtue de hautes murailles neuves depuis peu de temps en ça, toutefois de petite étoffe et fort faibles, qui ne pourraient résister au canon. Les maisons y sont couvertes en terrasse. Les boutiques qui sont ès grandes rues sont voûtées comme celles d'Alexandrie. Toutefois, la comparaison n'est pas égale : car les voûtes de Jérusalem sont de pierre de taille, de superbe édifice, qui en quelques endroits restent en leur entier, depuis le temps que les Juifs y dominaient. Les marchands qui vendent les drogueries de Jérusalem parlent plusieurs langages, tout comme au Caire. Les nations chrétiennes le plus souvent envoient des hommes, plus ou moins selon la contrée, pour habiter en la ville et se tenir au sépulcre, dont advient que l'on compte douze langues de la religion chrétienne, différentes l'une à l'autre. [...] Lesquelles nations ont chacune une chapelle à part soi, pour ce que toutes diffèrent en quelques points, et sont entretenues de l'argent que leur envoient les princes de leurs provinces. Les Grecs tiennent le chœur, qui ont la garde du lieu de Calvaire, et les Latins

4 Voir cet épisode (et la lettre de Soliman à François I^{er}, 1528) dans la relation de son voyage par Jean Chesneau, éd. Ch. Schefer, E. Leroux, 1887, p. 259-261.

ont la garde du Sépulcre. Les religieux de toutes les susdites nations entrent léans et sortent quand ils veulent sans rien payer. L'église de ce Saint-Sépulcre de Notre Seigneur enferme tout le circuit du Calvaire, qui est en lieu plat, et non en montagne, comme plusieurs ont estimé. Elle est haute, et est de forme ronde. Il y a une ouverture à claire-vue. Et au milieu de cette rondeur le Saint Sépulcre de Notre Seigneur est dessous au milieu de la nef, dedans l'enceinte d'une petite chapelle couverte en voûte ronde, toute de fin marbre. Le gardien des cordeliers du mont Sion a coutume de bailler une certification aux pèlerins qui ont été envoyés par quelqu'un, afin que ce leur soit témoignage qu'ils ont été là, lequel contient toutes autres choses par le menu, que je n'ai pas spécifié en ce lieu à cause de brièveté.

Les Observations de plusieurs singularitez [...], Anvers, Plantin, 1555, livre II, chap. LXXX-LXXXVI, p. 248-254.

L'AFRIQUE DU NORD

George Sandys en Égypte (1611)

À partir de 1580 environ, de nombreux voyageurs occidentaux se rendent en Égypte (l'Institut français d'archéologie orientale du Caire a, dans un passé récent, édité beaucoup de leurs relations). Dans les pays que baigne la Méditerranée orientale, ils ne sont que trop tentés de mettre leurs pas dans ceux de leurs nombreux devanciers, comme le leur reprochera encore, en 1759, une recension d'O. Goldsmith (*The Collected Works*, éd. A. Friedman, Oxford, Clarendon Press, 1964, t. I, p. 184). Il ne leur est pas toujours aisé, non plus, de démêler le vrai et le légendaire dans les textes des auteurs anciens qu'ils utilisent. Les relations relatives à l'Égypte illustrent, à des degrés divers, cette double difficulté.

Le Nil

Le surlendemain [5 février] nous nous embarquâmes pour Le Caire dans une gerbille¹ servie par sept mariniers, que nous engageâmes pour douze dollars. Ce bras du Nil est aussi large à Rosette que la Tamise à Tilbury, et va se resserrant peu à peu, et avec si peu de fond en maints endroits que nous eûmes beaucoup à faire pour nous dégager des sèches où nous nous étions engagés, l'eau étant toujours épaisse, comme si elle venait d'être agitée, et nous avançons avec un courant lent et silencieux. Dix milles en amont de Rosette se trouve cette branche du fleuve qui conduit à Alexandrie². Au cours du voyage nous achetions souvent pour six pence du poisson capable de nourrir vingt personnes. De chaque côté de la rivière se trouvent de nombreuses villes, mais dont on ne fait pas grand cas ; elles se font le plus souvent vis-à-vis, construites partie en briques, partie en boue ; beaucoup des maisons, passablement pauvres, ressemblaient à des ruches d'abeilles, posées sur de petites collines produites par le travail des hommes pour se protéger, eux et leur bétail, durant le temps de la crue. Tout le long des rives était un très grand nombre d'arches profondes et spacieuses dans lesquelles ils faisaient couler le fleuve, tirant de l'eau dans de hautes citernes avec des roues munies de cruches et tournées par des buffles³ ; de là elle coule

1 Ou *djerme*.

2 Sur les modifications apportées au relief de l'Égypte par les crues du Nil, lire P. della Valle, *Les Fameux Voyages*, *op. cit.*, p. 208-209 et 215.

3 La *saqiyeh*.

dans de petits fossés creusés au sommet des berges et elle est ainsi convoyée dans les terres, tout le pays étant très plat. Les vents nous étaient bien rarement favorables, de sorte que les pauvres Maures furent pour la plus grande partie du chemin contraints de héler le bateau, barbotant souvent jusqu'à mi-corps pour le dégager des petits fonds. À chaque effort qu'ils faisaient (et dans tout leur travail) ils criaient *Elough*⁴, persuadés que Dieu est près d'eux quand ils le nomment, le diable au loin et tous les obstacles atténués. C'est un étrange spectacle de voir chez eux un tel nombre de gens épuisés en raison de leur dur travail et de leur maigre nourriture. Les agréables marches que nous faisons sur les berges rendaient notre interminable traversée moins fastidieuse. Nous étions remplis d'étonnement devant la fertilité du sol et la précocité de ses fruits, alors aussi avancés que chez nous en juin : ils commencent ici à moissonner à la fin de mars.

406

S. Purchas, *His Pilgrimes*, Glasgow, Mac Lehose, 1905, livre IV, p. 188-189.

Les pyramides

Les Pyramides font, comme il se doit, l'objet de nombreuses descriptions ; celle de Sandys tente, au prix d'une certaine lourdeur parfois, de combiner des souvenirs de lectures et la précision du regard.

Tout à l'ouest de la ville, très près de ces déserts, sur une table rocheuse attenant à la vallée se dressent ces trois Pyramides, barbares monuments de prodigalité et de vaine gloire, si universellement célébrées. Leur nom provient d'une flamme de feu, eu égard à leur forme : large à la base, pointue au sommet, comme un diamant taillé. Elles exprimaient pour les Anciens l'origine des choses et cette substance informe en train de prendre forme. De même qu'une pyramide commence en un point, à sa hauteur maximale et se dilatant petit à petit de toutes parts, ainsi Nature procédant d'une inépuisable fontaine (Dieu lui-même, souveraine essence) reçoit une diversité de formes, se répandant en diverses sortes et sous une multitude de figures, unissant le tout en une tête suprême, source de toute excellence. [...]

Il est très manifeste qu'elles étaient, comme le reste, les sépulcres royaux des Égyptiens. La plus grande des trois, et première des sept merveilles du monde, carrée à la base, est supposée mesurer huit acres au sol. Chaque côté mesurant trois cents pas de long, le carré du sommet est fait de trois pierres seulement, mais assez grand pour que soixante hommes s'y tiennent debout ; on y monte par deux cent cinquante cinq marches haute chacune de trois pieds, et d'une largeur

4 Allah.

proportionnée. Aucune pierre de l'ensemble n'est assez petite pour pouvoir être portée par nos charrettes. Elles ont été taillées dans les montagnes de Troie, loin en Arabie, par ceux qu'on appelle les captifs troyens, et apportées en Égypte par Ménélas pour être assemblées ici⁵. Comment elles y ont été apportées, c'est un sujet d'étonnement, et comment on les a assemblées, un plus grand encore. Il fallut vingt ans pour les édifier, par six mille hommes y travaillant continuellement : on dit que, seulement en radis, aulx et oignons, ils ont consommé mille huit cents talents. Ils épuisaient leurs trésors à ces entreprises et autres semblables, et y employaient les gens, de crainte qu'à terme une richesse aussi immense corrompe leurs successeurs et qu'une dangereuse oisiveté fasse naître chez le sujet un désir d'innovation. Toutefois ce fut pour le Temps un morceau trop gros à dévorer : se dressant, selon une conjecture probable, depuis trois mille deux cents ans, elles sont maintenant plutôt vieilles que ruinées, à l'exception de la face nord, la plus dégradée, en raison de l'humidité du vent du nord-ouest, qui est la plus forte. Au terme de nombreux arrêts et avec difficulté, nous atteignîmes finalement le sommet, et de là nos yeux purent se délecter de contempler le roi des fleuves et le plus fertile des pays. Au sud et à portée de la main, les momies ; plus loin, diverses autres énormes pyramides : n'était celle-là, chacune d'elles pourrait être réputée une merveille. Durant une grande partie de la journée, elle ne projette aucune ombre sur la terre, mais est éclairée en même temps de tous côtés. Descendant du côté de l'est, en dessous de nous, également distante de chaque coin, nous approchions de l'entrée, qui semblait avoir été obturée jusque-là, à dessein ou non, à la fois par le lieu lui-même, ainsi qu'il apparaît sur la gravure ci-jointe, et par l'étroitesse du passage ménagé à l'intérieur.

Nos janissaires y déchargèrent leurs arquebuses, de crainte que certains aient rôdé à l'intérieur afin de nous faire un mauvais coup, et gardèrent l'entrée pendant que nous nous introduisions, redoutant les Arabes pillards. Pour avoir la meilleure prise, nous ôtâmes nos chaussures et grande partie de nos vêtements, avertis de la chaleur qui y régnait, égale à celle d'un four. Notre guide, un Maure, marchait devant et nous suivions, avec nos lumières dans les mains. Un passage très redoutable, et non moins encombré, pas plus d'un yard de large et quatre pieds de haut : c'était la mesure de chaque pierre. De telle sorte que, toujours courbés et parfois rampants, à cause des décombres, nous descendîmes une centaine de pieds (non par des escaliers, mais comme du haut d'une colline), jusqu'à un lieu élargi en un petit cercle ; et l'effrayante descente continuait qui, selon eux, n'aurait jamais dû être poussée plus loin. Sauf qu'un bassa du Caire, désireux de chercher parmi les secrets de l'endroit, contraignit

5 Sur la source de cette légende, voir éd. O. V. Volkoff, *Voyage de 1611*, Le Caire, IFAO, 1973, p. 159, n. 397.

divers condamnés à entreprendre la chose, bien pourvus de lumières et de provisions, et que certains réapparurent presque trente milles plus loin dans le désert. Une fable inventée seulement pour susciter l'étonnement. Mais d'autres ont écrit qu'au pied il y a un puits spacieux de quatre-vingt-six coudées, rempli lors de la crue par des conduits secrets ; au milieu, une petite île, et dessus une tombe contenant le corps de Kheops, un roi d'Égypte qui fut le bâtisseur de cette pyramide, ce qui a beaucoup plus d'apparence de vérité. Depuis quelqu'un m'a dit savoir de sa propre expérience qu'il y a tout au fond une grande place carrée (mais sans eau) à laquelle il était parvenu par une autre entrée donnant sur le sud, connue de quelques-uns seulement (celle qui est ouverte aujourd'hui ayant été fermée sur ordre), et qu'il remonta par cet endroit. En tournant à main droite, on parvient à une petite chambre dans laquelle des vapeurs méphitiques et la difficulté du passage nous firent refuser d'entrer. Nous hissant jusqu'à l'entrée du donjon dont nous avons parlé, nous montâmes comme sur le dos d'une arche, sur cent vingt pas environ, par un chemin pas plus large que le précédent. Là, nous traversâmes une longue entrée qui conduisait droit devant, si basse que nous ne profitions guère de l'avantage inconfortable qu'il y a à courber le dos. Elle nous conduisait à une petite chambre au toit bien compassé, plus longue que large, de marbre poli, à moitié pleine de décombres, dont l'odeur de gravier nous contraignit à un prompt retour. Grimant donc au-dessus de cette entrée, nous montâmes comme précédemment, environ cent vingt pieds plus haut. Cette entrée était extrêmement haute, mais pas plus large d'un bord à l'autre que l'envergure d'un homme, et close en haut par une admirable architecture, le marbre magnifique et aussi adroitement joint que s'il avait été taillé à même la roche vive. Arrivés en haut, nous entrâmes en une belle chambre, large de vingt pieds, longue de quarante, le toit à une merveilleuse hauteur ; et les pierres si grandes que huit faisaient le sol, huit le toit, huit les dalles des extrémités et seize les côtés, le tout façonné en marbre de Thèbes. Au travers de la chambre à l'extrémité supérieure se dressait une tombe, découverte, vide, toute d'une pierre : à hauteur de poitrine, sept pieds de long, moins de quatre de large, et qui résonnait comme une cloche. C'est certainement là que se trouvait le corps du bâtisseur. Ceux qui érigeaient des monuments aussi coûteux ne le faisaient pas seulement par ostentation, mais renforcés dans leur opinion par des observations astronomiques, ils croyaient que l'âme pouvait survivre à la dissolution de la chair, et que trente-six mille ans s'étant écoulés, elle se réunissait à nouveau dans le même corps, rendu à sa condition première. À une extrémité de la tombe et tout près du mur s'ouvrait un puits avec une entrée longue et étroite, conduisant à une autre chambre. Dans les murs, en haut de chaque côté de la chambre supérieure, il y avait deux trous, l'un en face de l'autre ; on n'en voyait pas la fin, et ils n'étaient pas assez larges pour pouvoir y

ramper ; noirs de suie à l'intérieur et creusés, disaient-ils, par la flamme d'un feu qui les transperça. C'est là tout ce que cette énorme masse renferme à l'intérieur de ses sombres entrailles : du moins tout ce qu'il y avait à voir.

Hérodote rapporte⁶ que le roi Kheops était devenu si pauvre par sa construction qu'il avait été contraint de prostituer sa fille, la chargeant de prendre tout ce qu'elle pourrait obtenir ; laquelle soucieuse de sa propre gloire, demanda de nombreuses pierres à ses nombreux clients, avec lesquelles elle construisit la deuxième pyramide, lisse à l'extérieur, et dépourvue d'entrée. La troisième, qui se dresse sur un niveau plus élevé est très petite en comparaison de l'autre mais, selon Hérodote et Strabon, de plus grande beauté⁷, et non moins onéreuse, construite entièrement de pierre de touche⁸, difficile à travailler, et apportée depuis les plus lointains monts d'Éthiopie : mais cela ne se peut ; l'intention avait toutefois été de la recouvrir de marbres de Thèbes, qu'on trouve en grande quantité auprès d'elle. Construite par Mykérinos, le fils de Kheops, d'autres disent par une courtisane de Naucratis, nommée Dorica par la poétesse Sapho, aimée de son frère Caraxus qui, chargé de vins fit maintes fois voile ici depuis Lesbos. D'autres nomment Rhodope⁹, une autre qui exerçait le même métier et fut compagne d'esclavage du fabuliste Ésope puis, affranchie, vint s'établir dans cette ville, où une personne de son état était tenue pour noble. Mais on ne peut croire que la prostitution lui ait permis d'amasser un tel trésor.

On conte une histoire selon laquelle, étant un jour à sa toilette, un aigle lui déroba sa chaussure, la porta à Memphis et la laissa tomber du ciel sur les genoux du roi qui, étonné de l'accident, et admirant sa forme, envoya sur-le-champ par tout son royaume pour savoir à qui elle appartenait. On la trouva à Naucratis et l'amena à lui, qui en fit sa reine, et à sa mort la fit enclorre en ce monument. Elle vivait au temps d'Amasis¹⁰.

Non loin de ces pyramides se dresse le colosse dont la bouche est taillée dans le roc, comme s'il avait été apporté à dessein par la nature ; le reste est fait d'énormes pierres plates posées là et taillées pour composer la forme d'une femme éthiopienne, adorée autrefois par les gens de la campagne comme une divinité rurale. En dessous est enterré, dit-on, le corps d'Amasis, d'une forme moins monstrueuse que le rapporte Pline¹¹, qui affirme que la tête mesure cent deux pieds, alors que la hauteur totale n'est que de soixante. Le visage est quelque peu défigurée par le Temps, ou par l'injure des Maures qui détestent les

6 Hérodote, *Histoires*, II, 126.

7 Hérodote n'en dit rien.

8 Du basalte.

9 Hérodote, II, 134, 135. Voir également Élien, *Varia historia*, livre XIII, chap. XXXIII, qui nomme le roi (Psammétique) et Strabon, livre XVII, chap. XXXIII (808), source possible d'Élien.

10 578-525 avant J.-C., fondateur de Naucratis.

11 Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXVI, 17, 1 (plus ancienne mention connue du Sphinx).

images. Ledit auteur (d'autres aussi) l'appelle un Sphinx. Le haut d'un Sphinx ressemble à une jeune fille, le bas à un lion : au moyen de quoi les Égyptiens représentaient la crue du fleuve (et par conséquent de leurs richesses), dont les eaux montent quand le soleil est dans les signes du Lion et de la Vierge¹². Il dépasse du sol depuis les épaules seulement, bien que Pline lui prête un ventre, ce qui ne s'accorde pas avec la vérité, sauf si le sable a recouvert le reste. Dans leurs hiéroglyphes, les Égyptiens représentaient par le Sphinx une catin, au visage aimable et attirant, mais avec la tyrannie et la rapacité d'un lion, qu'elle exerçait sur le pauvre amant au cœur brisé qui recherchait une mort volontaire.

S. Purchas, *His Pilgrimes*, Glasgow, J. Mac Lehose and sons, 1905, livre VI, p. 202-207.

410



Ill. 24. « Les pyramides et le Sphinx », Sandys, *A Relation of a Journey [...]*, 1621

Jean Thévenot : les momies de Saqqara

Pour visiter la grande nécropole de Saqqara, à une quinzaine de kilomètres au Sud-Est de Gizeh, Thévenot part avec son guide deux heures avant le jour, afin d'éviter la chaleur. Pietro della Valle avait laissé dans ses *Viaggi* une relation de sa visite (1616) à ce même site de momies (voir ce texte

¹² Le Sphinx représente, en fait, Kephren veillant sur la nécropole.

dans *Viaggiatori del Seicento*, éd. M. Guglielminetti, Torino, UTET, 1976, p 347-357, éd. A. Invernizzi, In viaggio, 2001, p. 99-127, et dans la traduction française des *Fameux Voyages*, *op. cit.*). Il s'y était rendu sous bonne escorte et avait traité avec des paysans plus complaisants que l'avidé « maître des momies » de Thévenot, explorant ainsi un « puits » quasiment intact où il avait pu admirer, entre autres, les riches ornements de deux corps, l'un d'un personnage important, l'autre, féminin (sa sœur ou son épouse) ; mais ni l'un ni l'autre ne renfermaient ces figurines (« *idoletti* ») que cherchera aussi Thévenot ; et bien que mis à jour très récemment, ils avaient déjà été dépouillés de certains bijoux. Les deux momies de della Valle ont appartenu plus tard au musée de Dresde (voir E. S. Bates, *Touring in Europe*). Pour une autre découverte de momie, voir le récit de John Saunderson, 1586, dans Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, livre IX, chap. XVI, p. 418-419.

Ce champ commence tout près du lieu où était autrefois la superbe ville de Memphis¹³, dont il se voit encore quelques vestiges près du Nil : dans ce champ se voient plusieurs pyramides, et cela durant plusieurs milles ; mais comme elles ne sont pas considérables, je ne parlerai que d'une fort belle, qui est à quatre ou cinq milles du lieu où nous fîmes ouvrir un puits de momies. Ayant donc arrêté avec le maître des momies qu'il m'ouvrirait pour huit piastres un puits qui n'eût jamais été ouvert, il fallut les payer par avance : autrement ils n'auraient point travaillé.

Pendant qu'il commence l'ouvrage avec deux Mores, l'auteur va visiter une pyramide.

Après avoir vu cette pyramide, nous retournâmes aux momies, au lieu où on nous creusait un puits ; mais ils nous trompèrent comme ils font beaucoup d'autres, ouvrant un puits qui aura déjà été ouvert vingt fois, et vous jurent qu'il ne l'a jamais été. Cependant l'avantage qu'il y aurait de descendre dans un qui n'aurait jamais été ouvert, c'est qu'on y trouverait des idoles, et autres curiosités semblables ; mais lorsque ces canailles trouvent quelque chose, ils le gardent, pour le venir vendre à la ville aux Francs, et pour ce n'ouvrent point de puits qui n'aient jamais été ouverts que lorsqu'ils sont seuls : ces puits sont carrés, et bâtis d'assez bonne pierre ; ils sont remplis de sable, qu'on fait tirer. Après qu'ils en eurent tiré le sable, ils nous dévalèrent dedans avec une corde liée à l'entour de notre corps, laquelle ceux qui étaient en haut tenaient ; il était profond de deux à trois piques ; étant au fond, nous passâmes par un trou, en mettant le ventre à terre, parce qu'ils n'avaient pas ôté assez de sable, et nous entrâmes dans une petite chambre dont les murs et la voûte étaient de pierres. Il y avait trois ou quatre corps, dont il n'y en avait qu'un entier, les autres étant par pièces, ce qui nous fit bien connaître que ce puits avait déjà été ouvert. Nous voulûmes donc faire ouvrir celui qui était entier, mais ils ne voulurent point le rompre, que je ne leur payasse, c'est pourquoi je leur en donnai une piastre, dont ils n'étaient

13 La construction d'Alexandrie avait précipité la décadence de l'ancienne capitale d'Égypte qui n'était plus, au XVII^e siècle, qu'une plaine d'où émergeaient quelques décombres.

pas contents. Mais comme ils virent que je faisais mine de le rompre malgré eux, et sans leur rien donner, ils reçurent mon argent, et mirent cette momie en pièces. Ce corps était fort grand et large, et était dans une caisse de bois bien épais ; elle était bien fermée de tous côtés. Ce bois n'était point du tout pourri, et nous trouvâmes que c'était du bois de vrai sycomore, qu'on appelle en Égypte figuier de Pharaon ; ce bois ne se pourrit pas si aisément que les autres bois. Dessus le bois était taillé en bosse le visage de la personne qui était dedans ; il se trouve aussi de ces coffres qui sont de pierre, avec le visage de la personne qu'elle enferme représenté en bosse, et tout du long des hiéroglyphes. Il y a deux de ces pierres dans la maison de M. Fouquet¹⁴ à Saint-Mandé, et j'en avais aussi deux, dont l'une fut rompue en Alexandrie, et j'ai encore l'autre, que j'ai amenée bien entière, elle pèse de 700 à 800 livres ; il y a de ces sortes de caisses qui sont faites de plusieurs toiles collées ensemble, qui sont aussi fortes que celles de bois. J'en ai une de cette sorte dans mon cabinet, faite de plus de 40 toiles collées ensemble, lesquelles ne sont point du tout pourries ; elle est toute couverte d'idoles et d'hiéroglyphes peintes sur un plâtre fort délié, dont la première toile est enduite, mais elle est un peu gâtée, le plâtre s'en étant écroulé en quelques endroits. Entre ces figures il y en a un compartiment vers le bas large de deux pouces et long d'un pied, étant en face en travers de la dite caisse, dans lequel se voit peinte la façon dont les anciens Égyptiens embaumaient les corps¹⁵. Au milieu de ce compartiment, il y a une longue table taillée en forme de lion, sur le dos duquel est étendu le corps qui se doit embaumer, et auprès est un homme tenant un couteau à la main dont il ouvre le cadavre ; cet homme a un masque fait en bec d'épervier, sans doute selon la coutume de leurs embaumeurs, qui se servaient de cette forme de masque pour ne pas respirer la corruption qui pouvait sortir de ces corps morts, comme font encore à présent les médecins en Italie, qui durant la peste ne sortent jamais sans un masque de cette façon, dans le long nez duquel il y a des parfums ; quoique je ne doute point que ce masque ne soit la tête d'Osiris, que les Égyptiens représentaient avec une tête d'épervier, comme Anubis avec une tête de chien, le Nil avec une tête de lion, etc. Mais pour marque plus assurée que c'est un embaumement, on voit sous la dite table quatre vases sans anse, qui ne peuvent être autre chose que des vaisseaux où se conservaient les drogues nécessaires tant à l'embaumement, comme le baume, la cedria, etc, que pour l'enveloppement et incrustation du corps, comme le bitume et autre : des deux côtés de cette table sont plusieurs personnes debout et assises en diverses postures. Mais pour revenir à mon premier discours, ayant

14 Le surintendant des finances, tombé en disgrâce en 1661.

15 Pour l'évocation des pratiques funéraires des Égyptiens, les voyageurs des XVI^e-XVII^e siècles pouvaient se référer à la description très précise qu'en avait laissée Hérodote.

rompu à grands coups de cognée cette bière de bois dont j'ai parlé, nous y trouvâmes un corps tout entier, qui était disposé de cette sorte. Le visage était couvert (comme sont ordinairement tous les autres) d'une façon de casque de toile accommodée avec du plâtre, sur lequel était représenté en or le visage de cette personne ; et ôtant ce casque, nous ne trouvâmes aucun reste de son visage, qui est ordinairement réduit en poudre ; je crois que c'est qu'il ne se peut pas si bien gommer que les autres parties du corps et toutefois j'ai apporté de là à Paris une tête de momie toute entière ; mais elle est toute couverte de bandelettes de toile si proprement ajustées qu'elles n'empêchent point qu'on ne voie la figure des yeux, du nez et de la bouche. Le reste du corps était emmailloté avec petites bandes de toile fort proprement faites ; mais ce bandage était avec tant de tours et de retours, que je crois qu'il y en avait plus de mille aunes, et assurément ce bandage est si merveilleux que je crois qu'on ne pourrait plus à présent en faire si bien, comme m'ont avoué plusieurs chirurgiens ; il y avait en long dessus l'estomac une bande de toile large de trois bons doigts, et longue d'un bon pied et demi ; elle était attachée avec les autres bandes, et il y avait dessus la dite bande plusieurs lettres hiéroglyphiques écrites en or. Je pris cet écriteau et le pliai pour le porter en haut plus commodément ; j'avais espéré de trouver dans cette bière des idoles, sachant qu'ils en enterraient plusieurs avec leurs morts, soit de pierre, cuivre, ou terre verte, comme j'en ai vu plusieurs qui ont été trouvés dans ces corps ; mais n'y ayant rien trouvé, je crus qu'il y en aurait quelques-uns dans son estomac, car les ayant ouverts et embaumés, ils enfermaient aussi assez souvent des idoles dans leurs estomacs : c'est pourquoi je le fis rompre, mais nous n'y trouvâmes rien. Je considérai donc ce baume dont nous avons perdu l'usage, il est noir, dur, et luisant comme de la poix, il en a même l'odeur, toutefois plus agréable : cela conservait ces corps en leur entier, et je crois que le sable n'y contribuait pas peu, car même dans les grands déserts de l'Arabie, on trouve quelquefois des chiens et quelquefois aussi des hommes morts tout entiers, qui s'étant endormis, et étant restés en arrière de la caravane, il vient de grands vents qui portent avec eux des mers de sable, lequel trouvant encore un corps s'y arrête, et le couvre ; après cela un homme n'en peut plus sortir, et ces sables qui sont salés conservent ces corps, en tirant toute l'humidité, et on les trouve lorsqu'un autre vent en chasse le sable de dessus. Plusieurs ont cru que ces corps ainsi séchés fussent la vraie momie, ce qui est faux, et celle dont les marchands apportent en chrétienté, et qui sert en médecine, est la première décrite. Proche de cette chambre où j'entrai, il y en avait encore plusieurs autres pleines de corps, mais comme les entrées étaient pleines de sable, je me fis retirer en haut avec la même corde avec laquelle on m'avait dévalé, fort mal satisfait de mes Mores, qui m'avaient ouvert un puits si chétif. Étant en haut, je regardai mon écriteau de toile avec lettre d'or, mais je fus bien

fâché de voir que toutes les lettres étaient disparues, et cela par ma faute, parce que cela étant fort humide, je le pliai en deux, et ainsi tout l'or et la peinture attacha d'un côté à l'autre, au lieu qu'il le fallait porter tout de son long, et le faire sécher au soleil. Mais j'en ai apporté d'autres plus belles lesquelles sont seulement un peu gâtées par le chemin, j'y ai apporté aussi quelques mains de momies, qui sont encore aussi entières qu'elles aient jamais été ; j'y ai été aussi assez heureux pour trouver à acheter sur le lieu même quelques idoles de ces Mores, qui les viennent vendre à la ville aux Francs. Ces idoles sont de plusieurs sortes, et en plusieurs postures ; il y en a de bronze, de plusieurs sortes de pierre, et de plusieurs sortes de terre aussi ; au moins en ai-je de toutes ces sortes, lesquelles toutes je suis bien assuré qu'elles ont été tirées des momies, et il ne faut point dire qu'ils les contrefont, car outre qu'ils n'ont pas assez d'industrie pour cela, c'est que le vil prix pour lequel ils les donnent ne vaut pas seulement la matière. Voilà tout ce que j'ai pu remarquer des pyramides et des momies. Par là on voit que les anciens Égyptiens dépensaient plus pour leur tombeau qu'ils ne faisaient en toute leur vie, et une de leurs raisons était que leurs maisons n'étaient que pour y habiter le peu de temps qu'ils vivaient, et leurs tombeaux les palais où devaient habiter leurs âmes pendant plusieurs siècles.

Relation d'un voyage fait au Levant, Paris, L. Bilaine, 1664, chap. VI
« Des momies », p. 256-262.

Nicolas de Nicolay : Alger

En juillet 1551, Nicolay appartient à la suite de M. d'Aramon, ambassadeur de France auprès de Soliman, qui se rend à Alger avant de rejoindre la flotte turque en Méditerranée orientale. Nos notes doivent beaucoup à l'édition que M.-Ch. Gomez-Géraud et St. Yerasimos ont donnée des *Navigations*, Paris, CNRS Éditions, 1989 (voir Notices).

Description de la ville d'Alger

Alger est cité d'Afrique fort ancienne, premièrement édifiée par un peuple africain appelé Mezgana duquel elle prit son premier nom. Puis fut dite Iol, et fut le siège royal de Juba. Au temps que les Romains dominaient en Afrique, en l'honneur de César, elle fut appelée Julie Césarée. Depuis, les Maures la nommèrent Gezeir, Arabe Elgezair, qui en leur langage signifie îles, à cause qu'elle est voisine des îles Majorque, Minorque, Ievisse et Fromentière¹⁶. Mais les Espagnols aujourd'hui la nomment Alger. Quoi que ce soit, elle est située

¹⁶ Le rapport erroné établi avec les Baléares provient de la lecture de la *Description de l'Afrique* de Léon l'Africain ; Ievisse : Ibiza.

sur la mer Méditerranée à la pente d'une montagne, et environnée de fortes murailles avec remparts, bons fossés, plates-formes et boulevards, presque en forme triangulaire. La largeur qui est vers le bas du côté de la mer va en étrécissant presque jusqu'au plus haut faite, où il y a un fort grand bastion fait en forme de citadelle pour commander à la ville et à l'entrée du port. Quant aux édifices, outre le palais royal, il y a plusieurs belles maisons des particuliers, davantage grand nombre de bains et cabarets publics. Et y sont les places et rues si bien ordonnées que chacune a ses artisans à part ; il peut bien y avoir trois mille feux. Au bas de la ville qui regarde la tramontane, joignant les murailles battues des vagues de la mer, en une grande place, est par singulier artifice et superbe architecture édifée leur principale et maîtresse mosquée¹⁷. Et un peu plus bas se voit l'arsenal qui est le lieu où on retire et raccoutre les galères et autres vaisseaux. Cette cité est fort marchande à cause qu'elle est située sur la mer, et si est par ce moyen merveilleusement peuplée pour sa grandeur. Car elle est habitée de Maures, Turcs et Juifs en grande quantité, qui avec merveilleux gain exercent le train de marchandise et si prêtent ordinairement à usure. Ils ont deux marchés toutes les semaines auxquelles arrivent peuples infinis des montagnes, plaines et vallées circonvosines, qui y apportent toutes sortes de fruits, graines et volailles à très grand marché. Car j'ai vu bailler la perdrix pour un judit¹⁸, qui est une petite monnaie d'argent de forme carrée revenant environ à la valeur de quatre deniers et maille de notre monnaie. Vrai est que ces perdrix ne sont si grosses ni si délicates que les nôtres. Les poules et poulets y sont pareillement à grand marché, parce qu'ils ont dans la plupart des maisons des fourneaux faits à peu près comme les poêles ou étuves d'Allemagne, dans lesquels avec une lente chaleur, ils font couvrir et éclore leurs œufs sans aide de poules. Et pour tant ne se faut ébahir s'ils ont grande multitude de telle volaille. Ils ont semblablement grand nombre de chameaux et de bœufs qu'ils chargent, ferment et chevauchent comme chevaux. Et allant par les rues à cause de la multitude du peuple qui y est merveilleuse, vont criant à haute voix : « *Baluc, baluc* », qui est à dire : gare, gare. J'y ai vu aussi plusieurs Maures montés sur chevaux barbes, sans selle, bride, étriers ni éperons, seulement avaient un filet à la bouche pour les arrêter. Et quant aux hommes ils étaient tout nus sauf qu'ils portaient à l'entour du corps pour cacher leurs parties honteuses quelque pièce de serge blanche en façon d'écharpe, et autour de leur chef un linge entortillé qu'ils font passer au-dessous du menton. Leurs armes sont trois dards, ou longs javelots qu'ils portent en la main dextre, lesquels ils dardent et lancent avec une dextérité admirable. Et sur le bras senestre attachent un large poignard un peu

17 La mosquée du port, dite aussi Djami al-Kebir.

18 Pièce d'argent carrée frappée d'abord en 1546.

recourbé, à la façon d'un malchus¹⁹, qu'ils appellent secquin, lequel leur sert pour parer aux coups et pour offenser leurs ennemis quand ils viennent aux approches. La plupart de ceux qu'on appelle Turcs en Alger, soit de la maison du roi ou des galères, sont chrétiens reniés et mahométisés de toutes nations. Mais surtout force Espagnols, Italiens et Provençaux des îles et côtes de la mer Méditerranée, tous adonnés à paillardise, sodomie, larcins et tous autres vices détestables, ne vivant que des courses, rapines et pilleries qu'ils font sur la mer, et îles circonvoisines ; et avec leur art piratique, amènent journellement en Alger un nombre incroyable de pauvres chrétiens qu'ils vendent aux Maures et autres marchands barbares pour esclaves, qui puis les transportent et revendent où bon leur semble, ou bien à coups de bâton les emploient et contraignent au labourage des champs et tous autres vils et abjects métiers, et servitude presque intolérable. Par quoi ne se faut émerveiller si ces pauvres esclaves chrétiens ne faisaient scrupule de nous mettre tous en danger pour eux mettre en liberté. Hors la ville, du côté d'Occident, se trouvent plusieurs beaux et délicieux jardins peuplés et décorés de divers arbres produisant fruits de toutes sortes. Entre autres choses il y a des melons de bonté et suavité incomparable. Ils ont pareillement un autre fruit appelé pastèque, que les Italiens appellent anguries, ressemblant en grosseur et couleur à nos citrouilles vertes d'hiver ; lequel fruit ils mangent cru sans pain ni sel, et a la chair si délicate et si douce qu'elle fond en la bouche, rendant une eau comme sucrée qui sert grandement pour rafraîchir et désaltérer. Autour de leurs jardins y a force puits pleins de bonne eau, et le terroir des environs, encore qu'il soit en montagne et vallées, est assez fertile en fruits et bonnes vignes. De l'autre part qui regarde l'orient, hors la ville, découle dans la mer un petit fleuve nommé Savo²⁰, qui sert grandement tant pour le boire que pour autres commodités, et qu'ainsi soit, il fait moudre plusieurs moulins. Le rivage de la mer depuis le cap de Matifou (ou encore se voient les vestiges de l'ancienne cité Tipasa²¹, laquelle fut autrefois par les empereurs romains honorée du droit des pays latins) se courbe, et contourne à la forme d'un croissant. Et, tout le long du fleuve et du rivage, les femmes et les filles esclaves Maures de la ville d'Alger vont laver leur linge, étant ordinairement toutes nues, excepté qu'elles portent une pièce de toile de coton de quelque couleur bigarrée pour couvrir leurs parties secrètes (lesquelles toutefois pour peu d'argent elles découvrent volontiers) et portent aussi pour ornement, au col, aux bras et aux jambes des grands colliers ou bracelets de laiton embellis de quelques pierres fausses. Mais quant aux femmes des Turcs ou Maures, on ne les

19 Poignard à lame recourbée.

20 Peut-être l'oued Kniss.

21 Confusion entre Temendfust, que mentionne Léon l'Africain, près du cap Matifou, et Tipasa, à 70 milles à l'est d'Alger.

voit guère aller découvertes. Car elles portent un grand bernuche²² d'une fine serge blanche, noire ou violette, qui leur couvre toute la personne et la tête. Mais afin que vous puissiez plus facilement comprendre la manière de tous ces habits, je vous ai, à la fin de ce présent chapitre, représenté au vif un Maure Alarbe²³ à cheval, une femme allant par la ville, et une fille esclave Maure.



Ill. 25. « La Moresque », dans F. Deserps,
Recueil de la diversité des habitz, 1567

²² « Bernuche » : burnous.

²³ « Alarbe » : arabe (de *al-Arab*). Illustrations non reproduites ici.

Le second jour de notre arrivée en Alger, je trouvai moyen, par argent et belles paroles, de gagner un Espagnol renié, pour me conduire par tous les lieux que je désirais voir, si bien que par son moyen je vis et appris plusieurs choses durant quatre ou cinq jours que nous y demeurâmes en paix. Nommément, il me condui[si]t sur une haute montagne, éloignée environ un mille de la ville, pour voir et contempler l'assiette d'une forte et grosse tour, qui est située sur une haute montagne là auprès, et m'étant doucement informé de lui quelle pouvait être la force d'icelle tour, il m'assura que la largeur des fossés d'alentour était de dix-sept brasses, sinon auprès de la porte par où l'on y entre, qui regarde la ville par tramontane, où ils n'ont que sept brasses, mais que la profondeur est d'environ deux lances. Davantage, il me dit que dedans la forteresse²⁴, y avait neuf grosses pièces d'artillerie de fonte, et dix-huit autres tant moyennes, passe-volants que fauconneaux, et qu'au milieu de la tour y a un puits de très bonne eau, et sur le haut qui est terrassé, un moulin à vent, et un autre hors la porte, et que trente soldats ordinaires sont commis pour la garder ; bref, que cette tour n'a été faite à autre intention (ainsi même que par plusieurs me fut depuis confirmé) que pour la garde des sources des eaux, qui de là par conduits souterrains sont menés en la cité.

Quatre premiers livres des navigations et pérégrinations orientales, Anvers, G. Sylvius, 1576, chap. VIII, p. 15-18.

Léon l'Africain : Fez

L'auteur a demeuré à Fez, où il était au service du Sultan (voir Notices).

Les étuves

La cité est encore garnie de cent étuves, fort bien fabriquées et en bon ordre : dont il s'en trouve de grandes, et moyennes : mais toutes bâties d'une même façon, qui est telle. En chacune d'icelles y a quatre chambres en guise de salle, et au-dehors certaines logettes haussées de cinq ou six marches, là où sont les lieux députés pour se dépouiller et essuyer ses habillements : puis au milieu se trouvent de[s] fontaines en sorte de citernes, mais fort grandes. Or s'il prend envie à quelqu'un de s'aller étuver, après qu'il a passé la première porte, il entre dans une chambre très froide, où ceux de léans tiennent une fontaine pour rafraîchir l'eau quand elle est plus chaude qu'il ne faudrait ; puis de là on vient à entrer dans une autre chambre qui est un peu plus chaude que la première, là où on se fait laver et nettoyer par les valets. De là on passe encore plus outre en une autre aisance,

²⁴ Le fort de l'Empereur, ou Bourdj al-Taous, édifié en 1545.

là où on sue très bien, qui est le lieu où est la chaudière emmuraillée, pleine d'eau bouillante, qu'on tire avec des seilles de bois que les valets sont tenus de donner pleines d'eau, et ceux qui en veulent avoir davantage, ou qui se font laver plus longtemps, doivent donner à celui qui les sert un grand blanc, ou deux liards pour le moins, et au maître de l'étuve un liard tant seulement. L'eau se chauffe avec la fiente ou fumier des bêtes, au moyen de quoi ceux qui tiennent les étuves ont des garçons et sommers expressément, qui s'écartent par la cité, recueillant le fumier des étables, qu'ils transportent hors la cité, là où ils s'assemblent, et en font une petite montagne qu'ils laissent essuyer par l'espace de deux ou trois mois, et à la fin ils font chauffer les étuves et leurs eaux par faute de bois. Les femmes ont leurs étuves à part, et s'en trouve encore qui sont pour l'un et l'autre sexe en général ; mais les heures sont déterminées pour les hommes, qui n'y peuvent aller qu'à certains temps du matin jusqu'environ les neuf ou dix heures, une fois plus tôt et une autre fois plus tard, selon la qualité des jours : dont le reste est député pour les femmes, qui étant dedans les étuves, pour le donner à connaître, on traverse une corde à l'entrée, là où il n'est permis de passer pendant que ce signe y est apposé. Et si par fortune il advenait que quelqu'un eût vouloir de parler à sa femme, il ne pourrait, sinon qu'il lui fit entendre ce qu'il voudrait dire par quelque valet ou ministre. Ils ont encore coutume, tant hommes que femmes de la cité, manger, et le plus souvent se récréer à divers jeux et ébattements, chantant à gorge bée dans les étuves, là où peuvent entrer les jouvenceaux tout nus sans aucun respect, ni prendre vergogne les uns des autres en sorte que ce soit. Mais les hommes d'autorité et réputation y entrent avec linges autour d'eux, et ne se mettent aux places communes, ains se rangent en petits cabinets, qu'on tient toujours en ordre pour ceux qui sont d'apparence. J'avais oublié une chose et passais outre, sans vous dire comme les valets font étendre ceux qu'ils lavent par terre, et les frottent très bien avec une certaine manière d'onguent restauratif, et autres instruments qui ôtent et nettoient toute immondicité de dessus le corps de la personne. Mais quand ils viennent à laver quelque seigneur, ils le font coucher sus un drap de feutre, et appuyer la tête sus un coussin couvert de feutre semblablement. En chacune de ces étuves y a plusieurs barbiers, lesquels savent qu'ils doivent bailler au maître par an, y pouvant lever boutique et travailler de leur art. La plus grande partie de ces étuves doit de louage aux temples et collèges l'une cent, l'autre cent cinquante ducats, ou plus, ou moins, selon la grandeur et qualité des lieux. Je ne veux encore omettre que les compagnons et ministres d'icelles solennisent certaine fête une fois l'an, célébrant en cette sorte. Ils invitent premièrement tous leurs amis, et s'en vont hors la cité avec le fifre, tambourin et trompettes ; puis arrachent un oignon de squille²⁵, qu'ils

25 « Squille » : scille (plante bulbeuse semblable à la jacinthe).

mettent dans un beau vase de cuivre, et l'ayant couvert d'une nappe très blanche, s'en retournent dans la cité, toujours sonnant jusqu'à la porte de l'étuve, puis mettent l'oignon dans un panier qu'ils pendent à la porte, disant : « ceci fera venir le gain à mon étuve, à cause qu'elle sera fréquentée de plusieurs ». Mais il semble que cela se doive plutôt appeler sacrifice qu'autrement : vu la mode que tenaient autrefois les Africains gentils, qui laissèrent cette manière de faire qu'on a entretenue jusqu'à présent : comme il se trouve encore plusieurs noms et mots des fêtes des Chrétiens qui s'observent quasi aujourd'hui, combien qu'on ne sait la raison pourquoi elles se font : et tiennent cela les Africains depuis qu'ils furent subjugués par iceux. [...]

Historiale description de l'Afrique [...] par Jean Léon African, Lyon, J. Temporal, 1556, p. 33-135.

De quelle sorte d'habits on use en la ville de Fez.

Les nobles et plus apparents de la cité sont fort civils, et portent en temps d'hiver des habits tissus de laines étrangères, comme un saie sur la chemise, avec demi-manches, et fort étroites, puis au-dessus quelque robe large, cousue devant et couverte encore de leur burnous²⁶. Ils portent en tête des bonnets simples, comme l'on voit aucuns en Italie en porter, qu'on appelle bonnets de nuit, mais sans oreilles, et les enveloppent avec bandes de toile à deux replis sus le sommet de la tête et autour de la barbe, et n'ont coutume de porter ni haut ni bas de chausses, fors seulement en temps d'hiver, qu'ils se housent quand ils veulent chevaucher. Le populaire porte saies et burnous sans les couvrir d'aucune robe et sus la tête ne portent sinon bonnets de petit prix. Les docteurs et gentilshommes qui viennent sus l'âge s'habillent de robes à manches larges, à la mode des magnifiques de Venise, qui sont colloqués aux plus grands honneurs et offices. Finalement les personnes plus infimes et de moindre réputation usent d'aucuns gros draps de laine blanche du pays, avec leur burnous de la même étoffe. Les femmes vont assez bien en ordre, mais en temps d'été portent seulement une chemise, et se ceignent les tamples²⁷ avec certains rubans, plutôt de laide façon qu'autrement. En hiver elles se vêtent de certaines gonnelles à manches larges et cousues par le devant à la manière des hommes. Mais quand elles viennent à sortir dehors, elles se mettent des marines si longues qu'elles couvrent toute la grève²⁸ des jambes, puis avec un voile à la mode de Syrie, se couvrent toute la

26 Le traducteur écrit *barnusse*.

27 « Tamples » : pour temples (les tempes).

28 « Grève » : mollet.

tête et le corps ; et entre autres j'en vis une qui était là venue, cependant qu'on dansait, bravement accoutrée, portant un accoutrement de diverses couleurs doré et argenté, et ceinte au-dessus des hanches ; aussi portait des marines fort belles, bordées et accoutrées d'une sorte qu'il la faisait merveilleusement bon voir, avec ce qu'elle portait en tête un accoutrement fort brave, avec ses cheveux qui partie lui pendaient en bas, et partie entortillés autour avec quantité de perles, et à force pierreries.

Ibid., 1556, p. 33-149.

La nourriture

Coutume observée au manger, en la ville de Fez

Le populaire a coutume de manger ordinairement de la chair fraîche deux fois la semaine ; mais les gentilshommes et gens d'état en mangent journellement selon que l'appétit leur en vient, faisant trois repas le jour, dont le premier qu'ils font le matin est bien léger, à cause qu'il ne s'y mange que pain et fruit, avec quelque potage plutôt clair qu'autrement, en lieu duquel pour l'hiver ils a[ss]aisonnent du sar²⁹ qu'ils font cuire avec de la chair salée. Sur le midi ils usent de viandes légères, comme pain, chair, salade, fromage et olives, étant le meilleur repas qu'ils puissent faire en temps d'été. Le soir ils prennent semblablement des viandes de facile digestion, comme pain, melons, ou raisin, et l'hiver mangent de la chair salée, avec une viande qu'ils appellent couscous³⁰, laquelle se fait de pâte qu'ils font cuire dans des pots de terre percés pour recevoir la fumée des autres qui sont auprès ; puis mêlent du beurre par dedans qu'ils détrempe avec du bouillon, ne mangeant du rôti aucunement, pour ce qu'il n'est en usage. Tel est le vivre commun des artisans et autres pauvres citoyens. Ceux qui sont d'apparence, comme gentilshommes, marchands et courtisans) vivent beaucoup mieux, et plus délicatement ; combien qu'en comparaison du vivre d'entre les nobles de l'Europe, celui des Africains est vil et misérable : non qu'ils aient faute de viande, mais par leur sottise et lourde façon de faire qu'ils ont à leur cuisiner et à leur manger, qui est près terre, sur tables basses et sans aucune nappe ni serviette ; avec ce qu'ils n'ont d'autres instruments à trancher leur viande que leurs mains : d'où ils servent quand ce vient à manger le couscous, en lieu de cuillères. Le potage et la chair se mettent dans un grand pot de terre³¹, là où ils pêchent tous, et enlèvent ce qui leur vient entre les doigts ; puis l'ayant

29 « Sar » : épeautre (it. *farro*).

30 1556 : *cuscusu*. Le mot est entré en français avec Gonville (1505, *couchou, manière de riz*), un mets qu'il trouve auprès d'autres Maures, au Cap Vert. En 1535, Rabelais écrira *coscosson*.

31 It. *un boccale* (1,82 l.).

mis devant eux sans aucune assiette et couteau, la prennent à belles dents, la déchirent, et retiennent ce qui leur demeure entre les dents : le reste gardent dans leurs mains, et mâchent à si grande hâte qu'ils ne se souviennent, ou bien ne veulent souvenir de boire : de peur qu'ils ne perdent un coup de dents, jusqu'à tant qu'ils soient pleins et ronds ; puis chacun se met à boire, et avaler une grande coupe de la grandeur d'un pot toute comble d'eau. Telle est la mode commune de vivre, sinon qu'il se trouve quelques docteurs usant de plus grande civilité. Mais tant y a que le plus pauvre gentilhomme d'Italie ou d'autre lieu de l'Europe tient meilleure table et ordinaire, avec plus grande honnêteté que le plus grand seigneur qui soit en Afrique.

Ibid., p. 33-151-153.

NEUVIÈME CHAPITRE

Afrique : le continent noir

INTRODUCTION

« Tierce partie du monde », selon l'expression de Léon l'Africain, l'Afrique est aussi, depuis Pline et saint Augustin, le continent producteur de nouveautés monstrueuses ; à ce seul titre, elle fascine et inquiète à la fois, et ses contours restent aussi mystérieux que son intérieur. S'y ajoute, pour les voyageurs désireux de l'affronter, l'héritage de la géographie des anciens, et tout d'abord la malédiction de la zone torride, réputée infranchissable. De plus, dès le rivage méridional du *mare nostrum*, l'accès du continent est cadencé par l'expansion musulmane : c'est pourquoi la domination des Ottomans sur le Maghreb nous a fait briser les entités géographiques et amputer le continent africain de ses rives septentrionales. En revanche, la pénétration de l'Islam au sud du Sahara ne contrevient pas à l'autonomie d'un milieu physique et humain que l'Européen perçoit généralement comme hostile.

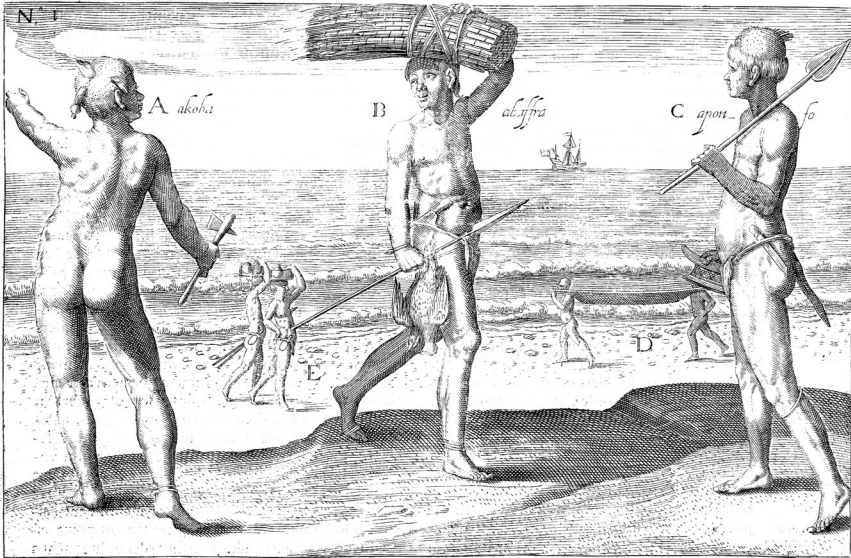
Requis par d'autres urgences plus rentables, les Européens ne feront, jusqu'au XIX^e siècle, que le côtoyer et le contourner : il sera, à Madère et aux Açores, escale pour les vins, plus au sud, réserve de Noirs qui fourniront d'esclaves les plantations américaines, à sa pointe extrême ultime occasion de se pourvoir de rafraîchissements sur la route des Indes orientales. Relâche précieuse et colonie florissante, Le Cap est si bien connu des voyageurs que souvent ils refusent d'en composer une description et se bornent à mentionner les Hottentots, suprême témoignage à leurs yeux d'une humanité dégradée, avant que les Cafres ne viennent leur disputer cette fonction. Les îles de l'océan Indien les intéressent à proportion des progrès qu'y fait la colonisation. Tout autre est la fascination durable exercée par une terre de promesse : le mystérieux royaume de Prêtre Jean, riche des trésors traditionnels de l'Orient et des promesses d'une alliance des chrétiens contre les forces de l'Islam.

Voir Catherine Coquery, *La Découverte de l'Afrique*, 1956 ; *L'Afrique au XVIII^e siècle. Mythes et réalités* (actes du VII^e colloque du Centre international de rencontres du XVII^e siècle, Tunis, 14-16 mars 2002), éd. Alia Baccar Bournaz, Tubingen, Gunter Narr, coll. « Biblio 17 », 2003. Sur Prêtre Jean, voir Anaïs Wion, « Que reste-t-il du royaume de Prêtre Jean à l'heure des empires européens en Afrique ? », séminaire du CRLV, « Civilisations et cités perdues dans la littérature des voyages », 5 avril 2005.

AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Pieter de Marees : Noirs de Guinée

La flotte hollandaise part du Texel, le 1^{er} novembre 1600. Une autre relation anonyme et relative au même voyage, au contenu très ethnologique, a été conservée par le recueil de Purchas (*His Pilgrimes*, Glasgow, Mac Lahose, 1905, l. VI, p. 247-353) et traduite du néerlandais par G. Artus, traducteur, pour la huitième partie du recueil de Bry, 1599, du récit fait par Francis Pretty de la circumnavigation de Cavendish.



Ill. 26. « Noirs de Guinée », dans P. de Marees, *Description et récit historial [...]*, 1605

La description du portrait n° 1

En cette portraiture démontre on la proportion et stature des hommes, leur ressemblance, forme et façon. La lettre A représente un esclave qu'ils nomment *Acoba* comme ils vont aux champs avec une serpe pour couper du bois. B représente comme les jeunes villageois nommés *Abassra* viennent au marché avec leurs cannes de sucre et autres fruits. C démontre un pêcheur ou pilote nommé *Aponso*, comme il s'en va au rivage, avec ses bagages à savoir une sellette de bois et une houe pour gâcher. D est comme les deux *negros* portent la canne en mer. E est comme les villageois viennent avec leur vin de palme au marché.

Le 4. Chapitre

De quelle proportion que les hommes sont en ces pays et à quoi on les peut mieux comparer, selon leur qualité.

428

Les hommes sont en ces pays-ci fort avenants de corsage, beaux de reins, et bien dispos ès jambes, et puis de corps bien figurés, ce qu'on peut assez remarquer, pour ce qu'ils vont quasi tout nus. Ils sont ronds de visage, n'ayant point de si grosses lèvres ou bouches tant larges comme les Barbaresques, mais ont des nez plats, qu'ils pressent ainsi en leur jeunesse, car ils tiennent le nez plat en élégance ; d'autre côté ne leur diffaçone cela point le visage, car selon la proportion de leur corpulence, orne il leur chère et face ; ils ont des oreilles petites, yeux blancs avec des sourcils gros, dents blanches dedans la bouche reluisantes comme ivoire, car ils ont des petits bâtonceaux avec lesquels ils fouillent toujours dedans la bouche, nettoyant les dents, dont ils font les dents fort polies ; de barbe et moustaches leur en viennent peu. Ils sont larges d'épaules, gros de bras et mains avec des doigts longs, auxquels ils laissent croître les ongles fort longs, les tenant fort polis à racler, voire aucuns y en a qui les laisseront croître à la longueur d'une des jointures des doigts tenant cela pour un grand ornement, comme voulant être de la noblesse ; les marchands du dedans du pays usent aussi tels ongles pour bienséance, car ils les entretiennent en raclant si blancs comme si c'était ivoire ; d'autre côté leur viennent ils bien à propos, car il advient souventes fois qu'ils n'ont point de louche auprès d'eux quand ils ont ouvert leurs bourses pour peser l'or, qu'ils se servent avec leurs longs ongles, et mettent l'or avec iceux en la balance ; voire j'en ai vu aucuns qui pouvaient à la fois prendre bien une demi-once d'or en sablonnière en leurs ongles. Puis sont-ils peu ventrus, longs de jambes, à pieds larges et longs orteils. Ils sont bien [p]eu pelus dessus le corps, mais au-dessus de la tête ont-ils des cheveux crépus, mais point tant comme les mores blancs, car ils sont quasi soyeux et point laineux ; au-dessous de leurs pieds, mains et lèvres sont-ils du tout blancs, ils ont la peau douce comme velours partout également où ils ne l'ont pas piquetée. Ils sont aussi bien pourvus de bons outils, dont ils font aussi grand cas, estim[a]nt pour eux un grand trésor d'avoir des instruments à travailler au jardin de Vénus bien convenables ; aussi en sont ils en commun bien garnis, passant en cela nos Flamands, et comme ils n'en sont point ignorants, aussi s'en savent-ils bien vanter et en faire la piaffe, comme ci-après en parlerons encore plus amplement. En outre croissent-ils toujours de noirceur jusqu'à la trentième année de leur âge, qu'ils sont au plus avenant et meilleur choix de leur vie ; mais devenant âgés de 70 ou 80 ans, leur commence celle noirceur à diminuer et deviennent un peu jaunâtres, et la peau commence à devenir inégale et à rider comme le maroquin d'Espagne. En conclusion, en proportion et stature surpassent-ils tous les autres mores

d'Afrique, tellement qu'on les estime à bon droit en ces quartiers pour les plus beaux et vaillants hommes d'icelle.

Description et récit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, p. 10-11.

Filippo Pigafetta : guerriers congolais

Rappelons (voir Notices) que F. Pigafetta ne s'est pas rendu lui-même en Afrique noire.

L'ordre de bataille des Mocicongiens (c'est ainsi que se nomment les indigènes du Congo) et des Angoliens est à peu près le même, ainsi que leurs armes. Ils sont tous gens de pied, et suivant la commodité du lieu, ils s'éparpillent, ou se réunissent, ou se partagent en groupes. Leurs signaux et leurs drapeaux sont les mêmes. L'armée est dirigée par des signaux et des sonneries ; le chef, qui se tient au milieu, fait exécuter ces signaux, suivant qu'il veut que le combat commence, ou que l'armée se porte à droite, ou à gauche, ou en avant, ou en arrière, ou fasse n'importe quelle manœuvre, pour chacune desquelles il y a des signaux et des commandements fixés. Les principaux instruments dont on se sert pour donner ces signaux sont de trois espèces. Les premiers sont de grandes crécelles de bois, qui rendent un son terrible, et aussi des tambours formés d'un cuir tendu sur un cylindre d'écorce, qu'on frappe avec un marteau d'ivoire¹. Ils ont, ensuite, un instrument en forme de pyramide triangulaire renversée (quand on le retourne, il finit en pointe) qui est fait de lames de fer² ; on le bat avec des baguettes, et pour qu'il rende un son plus terrible, on fêle les lames. En troisième lieu, ils se servent de défenses creuses d'éléphant, grandes et petites, percées sur le côté comme les fifres des soldats allemands, dans lesquelles ils soufflent³ pour faire une musique guerrière, et propre à exciter les courages contre le danger. Le chef de l'armée doit toujours avoir avec lui bon nombre de ces trois espèces d'instruments, grands et petits. S'il faut donner un signal à toute l'armée, il fait sonner les plus grands ; si c'est à une partie seulement, il en fait sonner d'autres plus petits, à proportion du nombre d'hommes de cette partie, de sorte que chaque peloton a son signal particulier, qu'il reconnaît, et qu'il répète. Les soldats entre eux ont aussi leurs signaux. On met au premier rang les hommes les plus agiles qui, par les sonnettes dont leur harnais est garni, augmentent le courage des autres, et les avertissent quand il faut éviter le péril. Les chefs portent sur la tête une coiffure ornée de

1 Le *ngoma* : voir *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes*, éd. Willy Bal, Paris, Chandeigne/Unesco Éditions, 2002, p. 83, note 1.

2 Le *ngonge* (*ibid.*, note 2).

3 Instrument appelé aussi trompe en ivoire, trompe traversière ou, en kikongo *mpungi* (*ibid.*, note 3).

plumes d'autruches, de paons et de coqs, qui les fait paraître plus grands, et leur donne un aspect plus redoutable. Ils garnissent leur poitrine nue de chaînes de fer qu'ils portent en sautoir ; plus elles sont grosses et lourdes (la plupart sont faites d'anneaux plus gros que le doigt), plus ils s'estiment galamment accoutrés. Le bas du corps est garni de grègues qui descendent jusqu'au genou, par-dessus lesquelles ils mettent une robe descendant jusqu'au mollet ; ils en relèvent les pans, et les attachent à leur ceinture. Cette ceinture est bien travaillée, et garnie de clochettes qui sonnent à la rencontre, et au même mouvement, et augmentent le courage de leurs gens. Les soldats du commun ont le bas du corps vêtu, et sont armés d'un arc, de flèches et d'un poignard.

Au commencement du combat, ils se forment en ordre dispersé, pour lancer plus facilement leurs traits et éviter, par un bond de côté, ceux de l'ennemi. Quand les premiers paraissent fatigués, on leur donne le signal de la retraite, ce qu'entendant, ils se retirent un peu pour faire place à de nouvelles troupes fraîches, et cela se répète plusieurs fois, jusqu'à ce que toute l'armée se porte en avant et aille à la charge.

Le Congo (sur l'édition latine des frères de Bry, 1598), trad. Léon Cahun, Bruxelles, J.-J. Gay, 1883, p. 66-68.

Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola

Au chap. X, « Des animaux qu'on trouve en cette province », F. Pigafetta décrit d'abord longuement l'éléphant (puis la manière de le capturer) et, plus brièvement, le lion et le « tigre » (panthère).

Il existe aussi, dans ce pays, comme en d'autres lieux de Barbarie et d'Afrique, un animal appelé zèbre ; il ressemble tout à fait à une mule, pour la forme et la taille ; mais ce n'est pas un mulet, car il est fécond ; et pour la couleur, il est différent de la mule, et de tous les autres animaux. Il est, en effet, de trois couleurs, noire, blanche et isabelle, qui forment des bandes larges de trois doigts, dirigées du dos vers le ventre, et bariolant tout le corps. La queue est brillante, de couleur roussâtre ; le pied et le sabot sont ceux d'une mule ; sa course est légère et rapide comme celle du cheval, qu'il dépasse même ; d'où le dicton portugais, en parlant d'un homme agile, qu'il est plus rapide qu'un zèbre.

Le zèbre a une portée par an, ce qui fait qu'il est très commun, mais il ne sert à rien aux indigènes. Il pourrait faire office de cheval à la paix et à la guerre, dans ce pays où la nature l'a mis à la place du cheval ; mais les indigènes n'ont pas de chevaux, ne savent pas soumettre les bœufs au joug, ni le zèbre au frein, et font faire par des hommes tout le travail que pourraient faire ces animaux. De même que toutes les charges sont portées à dos d'homme, ils se font eux-

mêmes voiturer en litières ou en chaises couvertes sur les épaules d’esclaves qu’ils tiennent toujours à leur portée pour cet office. S’ils veulent faire une longue route en peu de temps, ils s’entourent d’un grand nombre de ces porteurs, de façon que quand les premiers sont fatigués, d’autres puissent les remplacer, puis d’autres, et se relayant ainsi, ils dépassent un cheval trotteur.

Le Congo, éd. cit., p. 90-91.

Au siècle suivant, W. Dampier confondra le zèbre du Cap avec l’onagre : « Il y a une espèce de fort beaux ânes curieusement bigarrés de bandes égales blanches et noires, qui vont depuis la tête jusqu’à la queue, et finissent sous le ventre qui est blanc. Ces bandes ont deux à trois doigts de large, parallèles les unes aux autres, et curieusement entremêlées d’une blanche et d’une noire, depuis les épaules jusqu’à la queue. J’en ai vu deux peaux sèches, et qu’on gardait pour envoyer en Hollande comme une rareté. Elles paraissaient assez grandes pour renfermer le corps d’un animal aussi gros qu’un poulain d’un an ». (*Nouveau voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Manet, 1698, chap. XIX, p. 596, « Belle espèce d’onager, ou âne sauvage régulièrement marqueté de blanc et de noir »). Sur une autre confusion, entre le zèbre et l’âne sauvage d’Afrique du Nord, voir F. Pigafetta, *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes*, éd. cit., p. 103, note 3.

Thomas Herbert : les Angolais

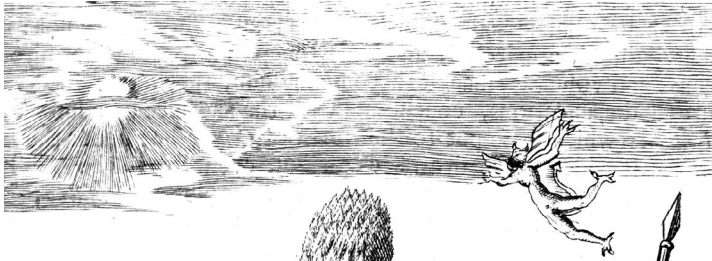
C’est en se rendant en Perse avec une ambassade anglaise qu’Herbert est amené à longer le continent africain et à observer peuples et contrées. Son regard sur les nations noires subéquatoriales n’est guère empreint de sympathie et recourt souvent au sarcasme. Il parvient à hauteur de l’Angola en mai 1627 et arrive à Saldanha le 11 juillet.

Les Angolais sont d’un noir effrayant. Leur religion est celle de païens⁴ qui tiennent leurs idoles en grande estime et les appellent Mokisso. Ils sont généralement si attachés à la superstition que certains adorent le diable sous la forme d’un dragon de sang, d’autres d’un bouc, d’un léopard, d’une chauve-souris, d’un hibou, d’un serpent ou d’un chien, devant lesquels ils s’inclinent et s’agenouillent cérémonieusement. Rampant ensuite sur le sol, ils jettent de la poussière sur leur visage et offrent de l’herbe, du riz, des racines, des fruits, etc., que dévore le sorcier, un monstre craint et estimé parmi ces diaboliques sauvages.

À l’apparition de la pleine lune, les femmes se rassemblent sur une montagne où, exhibant leur derrière tout nu, elles défient dédaigneusement dame Cynthia, qui n’est l’objet de ce mépris que pour être cause de leurs menstrues.

4 *Ethniques* : païens, qui ne sont ni juifs ni chrétiens.

Ils sont très avides de nouveautés, et parmi elles les chiens, dont il font un tel cas qu'ils vendront vingt esclaves pour un chien européen. Ils ont pour monnaie des perles de verre, des coquillages, des pierres, etc. Leurs funérailles se font ainsi. Ils lavent d'abord le corps, le peignent et le revêtent, puis le portent ainsi à sa sépulture⁵, qui est spacieuse et propre, où ils enterrent ses bracelets, chaînettes et autres trésors, clôturant leurs cérémonies par des gesticulations et des exclamations qui, avec le sacrifice d'une chèvre sur le tombeau, mettent un terme aux obsèques.



432

An Inhabitant of Angola



Ill. 27. « Un Angolais », dans Herbert, *Some Years Travels into divers parts of Africa [...]*, 1677

5 *Dormitory* : cimetière.

À Loanga⁶ et vers les monts de la Lune⁷, ou Zaïre (où le Nil aux sept bouches prend sa source avant de descendre dans la Méditerranée), leurs cérémonies mortuaires se font ainsi. Ils portent le corps du défunt à l'autel d'une idole, l'y déposent, apaisent leurs déités par le sacrifice de deux chèvres et d'un bélier, qu'ils ont abattus au pied de leurs Pagothaes⁸. Ils abandonnent le sang au démon, se réservant le reste pour eux-mêmes ; tous les parents du défunt viennent de trente lieues à la ronde pour honorer les funérailles, et avant leur départ, ils retournent au sépulcre pour y passer la plus grande partie de la nuit à des thènes et des plaintes de douleur, et le jour à se divertir et faire bombance.

Non loin d'eux vivent les Anzigues⁹, une nation comblée de dons : ils ont puissance, santé, robustesse, valeur, etc. Mais il leur manque les vertus qui en feraient des êtres civilisés, car bien qu'ils soient généreusement dotés par la nature, ils ont plaisir à manger de la chair humaine de préférence à d'autre. Et alors que d'autres peuples, quand ils les envahissent, satisfont leurs appétits avec la chair de leurs ennemis, ces barbares Anzigues convoitent leurs amis, qu'ils ingurgitent avidement, disant qu'ils ne sauraient mieux exprimer une véritable affection qu'en s'incorporant leurs plus chers amis et cousins, hier objets d'amour, désormais unis à eux en un seul corps : un sanguinaire sophisme.

Ils ont des amas de chair d'hommes et de femmes coupés et joints en plusieurs morceaux et certains, las de la vie, s'offrent eux-mêmes de leur plein gré au couteau des bouchers sanguinaires, pour être par conséquent débités et mangés.

Ils sont experts en archerie, et si agiles qu'ils peuvent tirer une douzaine de flèches en l'air avant que la première ne touche le sol.

Bien qu'ils ne se soucient guère de dévotion, ils pratiquent la circoncision des hommes et parfois des femmes.

Ajoutons à leurs beautés qu'ils portent deux ou trois entailles sur le visage, qui peut-être font référence à ces deux glorieuses planètes, le Soleil et la Lune, dont ils supposent qu'elles sont unies par mariage.

Avec d'autres Africains noirs de peau, ils sont adonnés au vol et à la rapine au point de commettre une vilénie de jour plutôt que de nuit, de peur que la lune et les étoiles témoignent contre eux. Le démon ne leur est pas inconnu et ils se

6 « Loanga » : peut-être Luanda.

7 Région d'Éthiopie où la tradition ancienne situait les sources du Nil (voir J. Hall).

8 *Pagode* : le mot désigne à la fois une idole et le lieu où on lui rend un culte ; c'est le nom par lequel les Européens désignent alors les divinités des « ethniques ».

9 « Anzigues » : Nzigué ou Zandé : ce sont des Niams-Niams (voir le nom moderne de Loutsan-Zigué). « Leur sauvagerie passe la croyance, car ils se dévorent entre eux, sans même épargner leurs amis et leurs parents » (F. Pigafetta, *Le Congo, op. cit.*, p. 51).

servent de ses oracles contre des Amazoniens qui vivent non loin d'eux et qui, vaillants bien que nus, ne les craignent pas, selon ce que dit d'eux Odo. Lopez¹⁰ en son deuxième livre.

A Relation of some Yeares Travaile into Afrique [...], London, s.n., 1634, p. 8-10

Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance

Début novembre 1497 : Gama est dans la baie qu'il a nommée Sainte-Hélène (toponyme conservé), près du Rio Santiago (aujourd'hui Berg River). Alvaro Velho, auteur probable de cette relation, fournit ici la première description détaillée des éleveurs hottentots. Mais les Portugais les ont déjà rencontrés, avec Bartolomeo Diaz (début 1488), dans la « baie des Vachers » à Mossel Bay : voir les *Decadas de Asia* de João de Barros.

434 En ce pays il y a des hommes au teint basané qui ne mangent que des loups marins, des baleines, de la viande de gazelle, des racines de plantes ; ils se couvrent de peaux¹¹. Leurs armes ne sont autre chose que des cornes durcies au feu ; ils les ajustent à des gauls d'olivier sauvage ; ils ont nombre de chiens comme en Portugal et ces animaux aboient comme les nôtres.

Les oiseaux de ce pays sont également pareils à ceux de Portugal : on y trouve des corbeaux de mer, des mouettes, des tourterelles, des alouettes et bien d'autres oiseaux ; le climat de ces terres est fort tempéré et fort salubre ; il y naît des plantes utiles.

Le jour suivant, après nous être reposés, un jeudi [9 novembre], nous nous rendîmes à terre avec le capitaine-major¹², et nous nous emparâmes d'un homme qui venait parmi ces gens-là ; il était petit de corps et ressemblait à Sancho Mexia, et il allait recueillant du miel dans les halliers, parce que les abeilles dans ce pays le font au pied des buissons. On l'emmena dans le navire du commandant, lequel le fit mettre à table avec lui, et de tout ce que nous mangions il mangeait. Le jour suivant, le capitaine-major l'habilla de fort bonne façon et le fit mettre à terre ; et l'autre jour venant après celui-ci, quinze ou seize individus de ces gens-là vinrent où étaient mouillés les navires. Notre chef s'en fut à terre et leur montra quantité de marchandises, pour savoir s'il y avait dans leur pays quelques-uns de ces objets ; ces marchandises consistaient en cannelle, en clous de girofle, en perles, en semence de perles et en or, sans compter bien d'autres choses ; et ces gens ne comprirent rien à ces objets de trafic, comme gens qui jamais ne les avaient vus ; c'est pourquoi le capitaine-major leur donna

10 Le religieux portugais Odoardo Lopes, source orale du livre de F. Pigafetta (voir Notices).

11 Le traducteur a écarté la mention des étuis péniens (*bainhas*) portés par les autochtones.

12 1838 : « le capitain-mor ».

des grelots et des bagues d'étain ; et cela se passait un vendredi. On fit de même le samedi ; et le dimanche arrivèrent quarante ou cinquante d'entre eux, et après que nous eûmes dîné nous nous en allâmes à terre, et munis de *ceitils*¹³, nous leur achetions les coquilles qu'ils portaient aux oreilles et qui semblaient comme argentées ; nous leur achetions aussi des queues de renards attachées à des perches et dont ils se servaient pour s'éventer le visage. J'achetai également pour un *ceitil* une gaine que l'un d'eux portait, et de tout cela il nous semble qu'ils prisèrent fort le cuivre parce qu'ils portaient de petites chaînes de ce métal aux oreilles.

Ce jour-là un certain Fernand Velloso, de la suite du capitaine-major, exprima le vif désir de s'en aller avec eux visiter leurs habitations et savoir de quelle manière ils vivaient, ce qu'ils mangeaient, quelle vie, en un mot, ils menaient ; il demanda comme faveur au commandant la permission d'aller avec ces gens vers leurs cabanes, et se voyant ainsi importuné, le capitaine-major le laissa aller ; pour nous, nous retournâmes souper à la capitane, et quant à lui, il s'éloigna avec lesdits nègres. Et tout aussitôt qu'ils se furent séparés de nous, ils prirent un loup marin et s'en allèrent au pied d'une chaîne de montagne, dans une lande, et ils firent rôtir leur proie et ils en donnèrent une portion à Fernand Velloso, qui s'en allait avec eux, y ajoutant des racines d'herbes qu'ils mangeaient ; et le repas étant fini, ils lui dirent de retourner vers les bâtiments, ne le voulant pas amener avec eux, et Fernand Velloso, quand il se trouva en face des navires, se prit tout à coup à appeler ; quant à eux, ils s'étaient enfoncés dans les bois ; pendant ce temps nous soupions. Et dès que nous l'eûmes entendu, les capitaines cessèrent à l'instant leur repas, et nous allâmes avec eux, nous jetant dans une barque à voile, et les nègres commencèrent à courir le long de la plage ; ils furent aussi prestement auprès de Fernand Velloso que nous-mêmes, et comme nous le voulions recueillir, ils commencèrent à nous tirer avec les sagaies qu'ils portaient ; là furent blessés le capitaine-major et trois ou quatre hommes ; et tout cela arriva parce que nous nous étions fiés à eux, les prenant pour des gens de peu de cœur et qui ne se hasarderaient pas à nous attaquer ; ils ne le firent, du reste, que parce que nous allions dépourvus d'armes. Nous ralliâmes alors les bâtiments.

Les Portugais séjournent ensuite treize jours dans la baie de Sam Braz – aujourd'hui Mossel Bay – qu'avait découverte Bartolomeo Diaz le 3 février 1488, jour de la saint Blaise (Braz).

[Le 1^{er} décembre] nous vîmes arriver environ quatre-vingt dix hommes basanés, appartenant à la race que nous avons vues dans la baie de Sainte-Hélène ; il y en avait parmi eux qui allaient le long de la plage, d'autres demeuraient sur les

13 « *Ceitil* » : petite monnaie de cuivre valant 1/6 de réal.

collines. Et nous étions tous alors, ou du moins la plus grande partie d'entre nous, à bord du navire du capitaine-major, et dès que nous les eûmes aperçus, nous gagnâmes la terre dans les chaloupes que nous avions fort bien armées ; puis, lorsque nous nous trouvâmes près de la terre, le capitaine-major leur jeta des grelots, bien en avant sur le rivage, et ils les prenaient. Non seulement ils reçurent ce qu'on leur lançait ainsi, mais ils vinrent prendre les objets des propres mains du capitaine-major, ce qui nous émerveilla fort, parce que, lors du passage de Barthélemy Diaz, ils s'enfuyaient et n'acceptaient rien de ce qu'on leur offrait [...].

436

[Le lendemain] arrivèrent environ deux cents nègres tant grands que petits ; ils amenaient une douzaine de têtes de bétail, vaches et bœufs accompagnés de quatre ou cinq moutons, et lorsque nous les aperçûmes nous allâmes à l'instant à terre, et tout aussitôt ils commencèrent à faire résonner quatre ou cinq flûtes ; les uns jouaient haut, les autres bas, concertant à merveille pour des nègres, dont on n'attend guère de la musique. Ils dansaient aussi comme dansent les noirs, et le capitaine-major ordonna de sonner des trompettes, et nous dans nos chaloupes nous dansions, le capitaine-major dansant aussi après être revenu parmi nous. Et, la fête achevée, nous fûmes à terre où nous avons déjà débarqué, et là nous achetâmes un bœuf noir pour trois bracelets ; nous le mangeâmes au dîner du dimanche : il était fort gras, sa chair était savoureuse, comme celle des bœufs du Portugal.

Le dimanche, il vint tout autant de monde, et ces gens avaient amené des femmes et des petits enfants ; mais les femmes restaient sur un monticule près de la mer ; ils jouaient de leurs instruments et dansaient comme ils avaient fait durant la journée du samedi. La coutume de ces hommes est que les jeunes gens restent dans les bois avec les armes ; et les plus âgés venaient converser avec nous, et portaient de courts bâtons à la main et des queues de renards fixées à une gaule, dont ils s'éventent le visage. Et nous trouvant ainsi en conversation, le tout par signes, nous remarquâmes entre les arbres les jeunes gens accroupis, portant leurs armes à la main. Et le capitaine-major expédia un homme qui s'appelle Martin Affonso, qui déjà est allé au Manicongo¹⁴, et lui remit des bracelets pour acheter un bœuf.

Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, Bureau du « Magasin pittoresque », 1863, t. III.

14 Le nom désigne alors soit le Congo, soit le roi du pays.

Thomas Herbert : les Hottentots

Herbert rencontre les Hottentots dans la baie de Saldanha en juillet 1627. Les nombreuses rééditions du livre permettent de lui attribuer une part importante dans l'élaboration de l'image du Hottentot auprès des Occidentaux : une animalité puisant ses illustrations dans les deux registres majeurs de l'alimentation et de la sexualité. Voir M. Van Wyk Smith, « "The most wretched of the Human Race". The iconography of the Khoikhoïn (Hottentots) », *History and Anthropology*, 3-4, 1992, p. 285-330.

Les gens du pays sont de couleur basanée (je ne peux dire de complexion), robustes et bien proportionnés, et manquent de discrétion plutôt que de vigueur.

Leur tête est allongée, leurs cheveux bouclés et ressemblant plutôt à de la laine sont noirs et pleins de nœuds. Aucun endroit de leur parure ne montre autant de diversité de forme et de manière : certains se rasent un côté et laissent l'autre long et bouclé ; un second rasera tout, sauf une touffe sur le sommet, un troisième portera cinq touffes et, entre elles, le crâne rasé, d'autres auront un peu de cheveux devant, et le reste dégarni, ce qui n'est pas rare. Certains, se pensant plus élégants que les autres, accrochent à leurs cheveux des molettes d'éperons ou autre chose que les marins en bonne humeur leur auront échangés contre des coquilles d'œuf d'autruche, des tortues, de l'oseille sauvage, des bœufs, des moutons, etc.

Leurs oreilles sont longues et allongées encore par de lourdes babioles ; étirant les trous jusqu'à une grande capacité, certains y accrochent un maillon de cuivre jaune ou de fer, d'autres des chaînes, du verre, des pyrites ou des balles.

Si ces trésors leur font défaut, ils se servent de queues de cerf, de becs d'oiseaux, de testicules de chiens ou de chats sauvages, de babioles que ces Troglodytes estiment autant que nous faisons de l'or, des perles, de l'ambre, etc.

Leurs cous (car j'oubliais de dire que leurs nez camus et leurs lèvres épaisses n'ont pas besoin qu'on y ajoute) sont ornés de longues chaînes de cuivre jaune ou de cercles de fer que les marins leur procurent.

D'autres se contentent d'écailles et de pattes de tortues, de lanières de cuir graisseuses, de couronnes d'herbe, de boyaux d'oiseaux, ou de plumes.

Ils ornent fièrement leurs bras de chaînes de fer, brindilles d'arbres et anneaux de cuivre. Les femmes imitent (ou singent) les hommes.

Hommes et femmes se taillent et entaillent la chair de diverses manières ; leurs sourcils, nez, joues, bras, poitrines, derrières, ventres, cuisses et jambes sont percés et entaillés d'une manière plus étonnante que séduisante.

Ils méprisent tout habillement qui n'est pas en antiquité comparable au leur, apprécient l'or non pour sa valeur, mais pour sa couleur seulement.

Leur habit est, au mieux, une peau de bête malodorante, la peau retournée, pendant de la tête à la taille, et pour couvrir leur modestie, ils l'entourent d'un morceau de cuir grossier, et y accrochent une pièce carrée grande comme le dos d'un gant, qui pend presque aussi bas que leurs attributs.

438



Ill. 28. « Homme et femme du cap de Bonne-Espérance », dans Th. Herbert, *Some Years Travels in divers part of Africa [...]*, 1677

Beaucoup n'ont qu'un testicule, l'autre ayant été enlevé dès leur enfance, pour que Vénus ne les détourne pas trop de Pallas.

Leurs fesses et leurs jambes sont nues, quelques-uns seulement ont un large morceau de cuir attaché à leurs pieds par une cordelette ; lorsqu'ils se trouvent en compagnie d'étrangers, ils la tiennent d'ordinaire en leurs mains, de sorte que leurs pieds ont la plus entière liberté de voler, ce qu'ils arrivent à faire avec leurs orteils très adroitement.

La nuit, ils dorment en plein air autour d'un feu, qui les assure contre les lions vigilants et affamés du voisinage (qui sont si familiers et si effrontés, que l'un d'eux s'aventura dans notre tente et nous vola de notre nourriture, bien qu'une sentinelle avec son mousquet en travers eût été postée pour la garder), des lions dont l'estomac, l'alimentation, les ennemis et le gouvernement sont à peu près les mêmes.

Dans l'obscurité, les lions savent subtilement attraper et manger les Sauvages. Le jour, ceux-ci creusent des fosses, les couvrent de brindilles et y attirent les courageux lions, qui trouvent leur mort, étant mangés le même jour, eux qui avaient peut-être servi la veille de sépulcre à leurs amis ou parents.

Ces gens si bien appris descendent chaque matin des montagnes, ornés de deux ou trois boyaux crus de chat ou de lion, qui leur servent à la fois de colliers ou de chaînes et de déjeuner ; et dans leurs compliments empressés, ils saluent, mangent et parlent tous à la fois.

Ils sont très cérémonieux dans leurs remerciements car, soucieux de récompense, si vous donnez un morceau de pain à une femme, elle soulèvera immédiatement son tablier pour découvrir ses *pudenda*. Une courtoisie qu'elles ont apprise, je suppose, de certains marins hollandais mal élevés, car ils disent qu'elle leur a été enseignée par des chrétiens. Et les Anglais, je le sais, sont beaucoup plus pudiques.

Les femmes sont pour la plupart excisées, mais les hommes ne sont pas soumis à cette coutume car, au lieu d'être circoncis, ils se retirent un testicule, par crainte d'engendrer trop d'enfants¹⁵. Quelques-uns ne sachant pas très bien maintenir la concorde, ne l'étendent pas volontiers à leurs voisins et bien que sachant distinguer le tien du mien, ils convoitent tout, si bien que rapines et cruautés sont assez généralement pratiquées.

Ces Troglodytes vivent parfois sous la terre, et d'autres fois en des maisons ressemblant à des fours, rondes et dépourvues de meubles, où vit d'ordinaire toute une tribu, se fréquentant, s'entretenant, commettant des vilenies, se nourrissant et dormant tous ensemble, le plus fort dominant l'autre.

Ils émettent leurs sons à la manière des singes plutôt que comme des hommes, de sorte qu'il est très difficile de connaître leur dialecte, que son antiquité remonte ou non à Babel. De sa qualité, positive ou non, je ne disputerai pas.

15 Cette opération, effectuée à l'âge de la puberté, est mentionnée par d'autres voyageurs anciens (dont Kolbe, *Caput Bonae Spei Hodiernum*, 1719). Mais elle n'est pas attestée directement chez des voyageurs plus récents (dont J. Banks, *Journal*) ; vers 1750, la pratique semble avoir disparu : voir F. X. Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 143-145.

Pour contenter les lecteurs j'ai noté quelques termes de leur langage¹⁶, que j'ai écrits en suivant d'aussi près que possible la prononciation ; leur prononciation ressemble à celle de l'irlandais, leurs mœurs ne diffèrent guère des plus rudes des temps anciens. Ils ne comptent pas au-delà de dix (comme en certaines régions de Madagascar).

Istwee, un. *Istum*, deux. *Istgwunny*, trois. *Hackey*, quatre. *Croe*, cinq. *Istgunnee*, six. *Chowhawgh*, sept. *Chishow*, huit. *Cusho*, neuf. *Gheshee*, dix.

440

Un couteau, <i>droaff</i>	Un bracelet, <i>whohoop</i>
Une plume, <i>guasaco</i>	Une coquille d'œuf, <i>sun</i>
Un chapeau, <i>twubba</i>	Des phoques, <i>harkash</i>
Un nez, <i>tweam</i>	Une femme, <i>traqueosh</i>
Une épée, <i>dushingro</i>	Du pain, <i>bara</i> ; Donnez-moi, <i>quoy</i>
Un livre, <i>bueem</i>	Les organes génitaux, <i>gwammey</i>
Un navire, <i>chichunney</i>	Les testicules, <i>wchraef</i>
L'eau, <i>chtammey</i>	Le sexe féminin, <i>wchieep</i>
Le lait, <i>haddechereef</i>	Des mamelons, <i>semigwe</i>
Une peau, <i>gwummey</i>	Le parc ¹⁷ , <i>Istcoom</i>

Un mot de leur nourriture : des baleines mortes, des phoques, de la graisse, de la bouillie crue, ou de la chair humaine, dont ils sont désireux au point d'extraire des chrétiens de leurs tombeaux.

Ils aiment se barbouiller et se lustrer la peau d'un mélange de graisse et de charbon battus ensemble, qu'ils découpent avec leurs doigts quand il est à demi sec. En un mot, ils ont toutes les astuces possibles pour se défigurer et manifester leur régression vers leur nature infernale¹⁸.

À en juger par leurs mimiques, leurs discours et leurs visages, je doute que beaucoup d'entre eux n'ont pas de meilleurs ancêtres que les singes, que j'ai vu être ici de grande stature.

Les femmes allaitent leurs enfants alors qu'ils sont suspendus à leur dos, les mamelles riches en lait distendues par-dessus leurs épaules.

Et bien que ces sauvages soient perfides, je ne doute pas qu'ils estiment davantage un Anglais qu'un Portugais ou un Flamand.

J'en ai assez dit des habitants. J'ajouterai un mot sur la baie, et je passerai outre.

A Relation of some Yeares Travaile into Afrique [...], London, s.n., 1634, p. 14-17.

¹⁶ Presque tous ces termes peuvent être tenus pour plausibles : voir G. S. Nienaber, *Hottentots*, Pretoria, J. L. Van Schaik, 1963, p. 104 et 168-169.

¹⁷ *Yard*. L'unité de mesure et la cour sont ici exclues par le mode de vie des Hottentots qui, en revanche, gardent la nuit leur bétail dans un enclos.

¹⁸ « *To prove their Patrimony and Reversions in Acheron* ».

Pour compléter ce portrait des Hottentots, nous donnons ici la légende accompagnant une gravure figurant dans le *Premier Livre de l'histoire de la navigation aux Indes orientales, par les Hollandois [...]*, Amsterdam, Cornille Nicolas, 1598. La flotte hollandaise a quitté le Texel, le 1^{er} avril 1595.

Portrait au vif des habitants du cap de Bonne-Espérance, nommés Saphres, hommes agiles et courageux, mais contemptibles, couverts d'une peau de bœuf, ou de mouton, taillée à la façon d'un manteau : pour armes portent piques moyennes, aucunes avec pointes de fer, mais pour le plus endurcies par le feu. La partie honteuse est couverte d'une queue de mouton, attachée à la ceinture. Leur bestial à cornes est bien dispos de membres, comme celui d'Espagne. Les brebis sont grandes et belles, et sans aucune laine ains ont du poil comme les veaux. Elles sont fort savoureuses, à cause des herbes odoriférantes qu'elles paissent. Les pingouins et chiens de mer y sont en grande abondance en temps d'hiver, qui en été cherchent leur nourriture en la mer. Le tout ici portrait sur le vif¹⁹.

Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres

Alors que les relations de voyage des XVI^e-XVIII^e siècles voient généralement dans les Hottentots une sous-humanité qui n'a pas encore accédé à la civilisation, les récits relatifs aux Cafres (de l'arabe *al-khafir*, infidèle) du Natal et du Mozambique ajoutent à cette image une brutalité et une méchanceté dont les Européens font les frais, surtout dans la tradition portugaise des « histoires tragico-maritimes ». Sans renoncer à pimenter de romanesque son étonnante aventure, Laujardière fait entendre une voix singulière demeurée, par les aléas de l'édition, ignorée de ses contemporains.

Quoiqu'on ne puisse pas dire que les Macosses²⁰ vivent sous un régime de lois, ils ne laissent pourtant guère de crimes impunis. Les peines sont arbitraires au roi. Le vol surtout n'est pas pardonné, à la réserve de celui du cuivre ou du fer, car, comme l'un et l'autre sont fort rares et aussi précieux que le sont parmi nous les diamants et les perles, ils pardonnent à une tentation trop forte pour eux pour y pouvoir résister. Mais si quelqu'un dérobe un bœuf ou un mouton, on le fait mourir irrémisiblement, parce que la tentation n'est plus si grande par l'abondance qu'ils en ont. Ils n'attribuent plus le larcin à la faiblesse de la nature, mais au méchant naturel du voleur. Ceux que j'ai vu punir furent attachés à des arbres et, après qu'on leur eut donné quatre ou cinq cents coups de pagaie, plus

19 L'abondante légende manifeste que l'auteur confond les Cafres et les Hottentots, et voit dans ces derniers un peuple pasteur, possesseur d'un havre pour rafraîchissement. Le texte de la relation met en place des éléments qui seront repris à satiété : « toujours étaient puants parce que toujours se frottent de graisse et oing. [...] Quand avions tué quelque bœuf [ils demandaient] les entrailles et boyaux, et les mangeaient tout crus, en ayant ôté la principale fiente. [...] Ils parlent brutif, comme en Allemagne ».

20 Peuple appartenant au groupe Xhosa, dans la région du Natal.

ou moins suivant l'ordre du roi, on les laissa mourir ainsi, attachés à ces arbres, pour servir d'exemple aux autres.

Je n'eusse jamais cru que parmi des peuples si brutaux et si grossiers, l'honnêteté et la bienséance eussent été si fort en recommandation. Si, par malheur ou autrement, un homme lâchait en présence des autres – et surtout de celle des femmes – un vent sale, il passerait pour un infâme et aurait de la peine à pouvoir revenir ensuite dans la compagnie des autres. Les femmes pareillement y ont un fort grand air de modestie. Dès qu'elles voient un homme, elles se couvrent si bien avec leur peau²¹, qu'on ne leur voit presque que le blanc des yeux. Mais, quoique devant le monde elles affectent de paraître fort sages et fort retirées, néanmoins, dans le particulier, ce n'est plus la même chose. On jugera de leur humeur par ce qui m'arriva un jour avec les filles du roi.

442

J'étais allé visiter les Hollandais qui logeaient chez lui²². Il fallait pour y aller traverser une petite rivière qui n'était pas loin de son habitation. Comme j'en approchai, je vis cinq femmes qui s'y baignaient. Dès qu'elles m'aperçurent, craignant que ce ne fût quelque autre ou que je ne fusse accompagné, elles coururent à leur peau et s'en couvrirent avec promptitude. Mais, alors qu'elles me reconnurent et me virent seul, elles les laissèrent et se jetèrent sur moi. Elles m'eurent bientôt dessaisi de la mienne, ma ceinture fut mise en pièces. Enfin elles me mirent aussi bien qu'elles dans le même état que l'on dépeint nos premiers parents. Après cela, elles me firent mille caresses, me reprochèrent d'avoir abandonné leur habitation, me louèrent sur ma beauté, vantèrent mon teint qui approchait très fort du leur, mes yeux si joliment enfoncés dans la tête, mon petit nez retroussé, ma bouche si bien fendue et mes lèvres si relevées qui sympathisaient tant avec les leurs²³. Elles ajoutèrent que, pour peu que mes cheveux fussent un peu plus crépés, il n'y aurait pas un Macosse aussi joli que moi, que j'étais bien plus beau que ces autres Blancs avec leur couleur jaune et leurs cheveux blonds²⁴ ; en un mot, je me vis bientôt travesti en un nouvel Adonis par ces dames cafres. Mais elles n'étaient pas des Vénus pour moi. Je faisais cependant ce que je pouvais pour m'arracher de leurs mains. En voyant qu'elles ne voulaient pas me rendre ma peau, je courus aux leurs, en prit une et me mis à courir de toute ma force vers leur habitation. Je rencontrai à quelques pas de là une des femmes du roi qui, me voyant cette peau sur mes épaules, me

21 La peau de bœuf portée sur les épaules par les hommes et les femmes de cette nation.

22 Hollandais naufragés un an avant l'arrivée de l'auteur et logés chez les mêmes Cafres. L'un d'eux, « tout jaune », avec « une grande barbe et des cheveux blonds fort longs et mal peignés » a raconté leur aventure au jeune homme.

23 À rapprocher d'un épisode semblable (entre une reine cafre et l'épouse du capitaine portugais) à l'acte IV de la tragédie que Nicolas Chrétien tira en 1608 du naufrage du *San João*, commandé par Manuel de Sepulveda (1553).

24 Hollandais naufragés un an avant l'arrivée de l'auteur et logés chez les mêmes Cafres.

demanda où je l'avais prise. Je lui contai toute mon aventure. Elle me défendit d'en parler à personne et me dit de lui rendre cette peau, et que je me donnasse bien garde de paraître ainsi devant le roi, qu'elle m'en voulait donner une autre, et que je l'attendisse dans le même endroit.

Elle me laissa en même temps et m'en apporta bientôt une autre toute neuve qu'elle avait préparée pour un de ses fils. Pour peu que l'on eût eu d'envie, cette aventure aurait pu avoir de plus grandes suites, car, depuis cela, le roi commença à me faire plus de caresses qu'à l'ordinaire et proposa un jour de me marier avec la plus jeune de ses filles. Je crus d'abord qu'il se moquait de moi ; depuis je connus que c'était sérieusement qu'il m'avait fait cette proposition, car il m'en parla depuis fort souvent, de sorte qu'il n'a tenu qu'à moi de me voir gendre de Sa Majesté Macossienne. Mais cette fortune ne me tentait pas, je ne soupirais qu'après mon retour en Europe. La vie que je menais commençait à m'être insupportable. Enfin, après avoir demeuré un an entier parmi ces peuples, Dieu eut pitié de moi et m'en retira²⁵.

Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689), éd. E. Duguay, F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1996, p. 50-52.

Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs

Dans la Lettre XII, « Des Noirs », de son *Voyage à l'île de France* (1773), l'auteur développe des thèmes dont ne se détournent pas, quoi qu'il en dise, les « philosophes » de son temps. Mais il soutient la connaissance directe qu'il a eue de l'esclavage colonial par un mode d'exposition qui met en relief le témoignage personnel : à juste titre, car les réquisitoires anti-esclavagistes précédents s'appuyaient sur l'expérience d'autrui. Voir Rosanna Gorris, « *Il Voyage à l'île de France di Bernardin de Saint-Pierre : dall'isola infernale alla colonia ideale* », dans *Sulla via delle Indie orientali/Sur la route des Indes orientales*, éd. Paolo Carile, Paris, Nizet/Fasano, Schena, 1995, p. 229-249.

[...] C'est à Madagascar qu'on va chercher les Noirs destinés à la culture des terres. On achète un homme pour un baril de poudre, pour des fusils, des toiles, et surtout des piastres. Le plus cher ne coûte guère que cinquante écus.

[...] On les débarque tout nus avec un chiffon autour des reins. On met les hommes d'un côté, et les femmes à part avec leurs petits enfants qui se pressent

²⁵ Au moyen d'un petit vaisseau que les Hollandais du Cap envoyèrent pour chercher leurs compatriotes. Le roi cafre prit congé avec émotion de son jeune protégé. On trouvera une intéressante « Figure des negres de Mozambique appelez Cafres », Jan Huygen dans Van Linschoten, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Paris, Hachette, 1972 (repro. de Amsterdam, T. Pierre, 1610), p. 113.

de frayeur contre leurs mères. L'habitant les visite partout, et achète ceux qui lui conviennent. Les frères, les sœurs, les amis, les amants sont séparés ; ils se font leurs adieux en pleurant, et partent pour l'habitation. Quelquefois ils se désespèrent ; ils s'imaginent que les Blancs les vont manger ; qu'ils font du vin rouge avec leur sang, et de la poudre à canon avec leurs os.

L'auteur rapporte ensuite quelques particularités physiques et traits de mœurs de cette nation.

Voici comme on les traite. Au point du jour trois coups de fouet sont le signal qui les appelle à l'ouvrage. Chacun se rend avec sa pioche dans les plantations où ils travaillent presque nus à l'ardeur du soleil. On leur donne pour nourriture du maïs broyé, cuit à l'eau, ou des pains de manioc ; pour habit un morceau de toile. À la moindre négligence on les attache par les pieds et par les mains sur une échelle. Le commandeur, armé d'un fouet de poste, leur donne sur le derrière nu cinquante, cent, et jusqu'à deux cents coups. Chaque coup enlève une portion de la peau. Ensuite on détache le misérable tout sanglant ; on lui met au coup un collier de fer à trois pointes, et on le ramène au travail. Il y en a qui sont plus d'un mois avant d'être en état de s'asseoir. Les femmes sont punies de la même manière.

444

Le soir, de retour dans leurs cases, on les fait prier Dieu pour la prospérité de leurs maîtres. Avant de se coucher ils leur souhaitent une bonne nuit.

Il y a une loi faite en leur faveur appelée le Code noir. Cette loi favorable ordonne qu'à chaque punition ils ne recevront pas plus de trente coups, qu'ils ne travailleront point le dimanche, qu'on leur donnera de la viande toutes les semaines, des chemises tous les ans ; mais on ne suit point la loi. Quelquefois, quand ils sont vieux, on les envoie chercher leur vie comme ils peuvent. Un jour j'en vis un qui n'avait que la peau et les os découper la chair d'un cheval mort pour la manger. C'était un squelette qui en dévorait un autre.

À nouveau, quelques traits de mœurs, mais qui ne soulignent que la tristesse de leur condition.

Enfin lorsque les Noirs ne peuvent plus supporter leur sort, ils se livrent au désespoir. Les uns se pendent ou s'empoisonnent, d'autres se mettent dans une pirogue, et sans voiles, sans vivres, sans boussole, se hasardent à faire un trajet de deux cents lieues pour retourner à Madagascar. On en a vu aborder ; on les a repris et rendus à leurs maîtres.

Pour l'ordinaire ils se réfugient dans les bois, où on leur donne la chasse avec des détachements de soldats, de Nègres et de chiens. Il y a des habitants qui s'en font une partie de plaisir. On les relance comme des bêtes sauvages. Lorsqu'on ne peut les atteindre, on les tire à coups de fusil, on leur coupe la tête, on la porte en triomphe à la ville au bout d'un bâton. Voilà ce que je vois presque toutes les semaines.

Quand on attrape les Noirs fugitifs, on leur coupe une oreille, et on les fouette. À la seconde désertion ils sont fouettés, on leur coupe un jarret, on les met à la chaîne. À la troisième fois ils sont pendus ; mais alors on ne les dénonce pas : les maîtres craignent de perdre leur argent.

J'en ai vu pendre et rompre vifs. Ils allaient au supplice avec joie, et le supportaient sans crier. J'ai vu une femme se jeter elle-même du haut de l'échelle. Ils croient qu'ils trouveront dans l'autre monde une vie plus heureuse, et que le père des hommes n'est pas injuste comme eux.

Les esclaves estiment que l'arrivée des Blancs a causé leur malheur ; l'auteur rapporte plusieurs traits de cruauté commis par ceux-ci.

J'ai vu chaque jour fouetter des hommes et des femmes pour avoir cassé quelque poterie, oublié de fermer une porte. J'en ai vu de tout sanglants frottés de vinaigre et de sel pour les guérir. J'en ai vu sur le port, dans l'excès de leur douleur, ne pouvoir plus crier ; d'autres mordre le canon sur lequel on les attache... Ma plume se lasse d'écrire ces horreurs ; mes yeux sont fatigués de les voir, et mes oreilles de les entendre. Que vous êtes heureux ! quand les maux de la ville vous blessent, vous fuyez à la campagne. Vous y voyez de belles plaines, des collines, des hameaux, des moissons, des vendanges, un peuple qui danse et qui chante ; l'image au moins du bonheur ! Ici, je vois de pauvres Nègresses courbées sur leurs bêches avec leurs enfants nus collés sur le dos, des Noirs qui passent en tremblant devant moi ; quelquefois j'entends au loin le son de leur tambour, mais plus souvent celui des fouets qui éclatent en l'air comme des coups de pistolet, et ces cris qui vont au cœur... Grâce, Monsieur !... Miséricorde ! Si je m'enfonce dans les solitudes, j'y trouve une terre raboteuse, toute hérissée de roches, des montagnes portant au-dessus des nuages leurs sommets inaccessibles, et des torrents qui se précipitent dans des abîmes. Les vents qui grondent dans ces vallons sauvages, le bruit sourd des flots qui se brisent sur les récifs, cette vaste mer qui s'étend au loin vers des régions inconnues aux hommes, tout me jette dans la tristesse, et ne porte dans mon âme que des idées d'exil et d'abandon.

Au Port-Louis de l'Île-de-France, ce 15 avril 1769

Œuvres complètes, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820, t. I, lettre XII.

La lettre se poursuit par des « Réflexions sur l'esclavage » dans lesquelles Bernardin de Saint-Pierre développe des principes humanitaires exposés également par Montesquieu, Diderot ou l'abbé Raynal. Il observe que le Code noir n'est guère appliqué et que les philosophes contemporains, qui s'émeuvent de massacres d'autrefois (la Saint-Barthélemy, la conquête du Mexique), taisent un crime commis « de nos jours » par « la moitié de l'Europe ».

Au cours d'un voyage de Londres à Surate de mars à septembre 1628, P. Mundy fait escale à Madagascar. Voir aussi la description de J. Van Neck, *Premier Livre de l'histoire de la navigation [...]*, op. cit., chap. VIII, p. 9. Sur les voyages à Madagascar, voir Sophie Linon-Chipon, *Gallia Orientalis. Voyages aux Indes orientales, 1529-1722*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2003.

446

Saint-Laurent²⁶, autrefois appelée Madagascar, est tenue pour une des plus grandes îles qui aient jamais été découvertes. Le pays tout autour d'Augustine Bay²⁷ est beau, rond et plaisant à voir, abondant de bois et possède une grande rivière d'eau douce²⁸, tous deux remplis de gibier à plumes et de poissons de toute sorte, différents des nôtres. Les gens sont noirs, bien proportionnés, aux membres forts, actifs et sains, traitables et sociables avec nous, leur chevelure agencée en de petites plaques pendant autour de la tête qui, chez certains, sont réunies partiellement en couronne au sommet du crâne ; ils les oignent de beurre, de graisse ou d'huile, selon ce qui leur tombe d'abord sous la main. Pour armes, ils ont des flèches. Ils vont généralement nus, à l'exception d'un tissu pour couvrir leur sexe ; mais les plus importants ont une grande pièce de coton coloré en bandes qu'ils portent parfois autour de la taille et parfois sur leurs épaules, comme un manteau. Nous échangeâmes avec eux des colliers de cornaline contre des bouvillons, qui sont ici les plus beaux que j'aie jamais vus, avec une grande bosse sur les épaules, des moutons de la couleur d'un veau, à belle laine, avec une grosse queue²⁹, des oreilles pendantes et de grands fanons. Les colliers de cornaline sont mis par eux au-dessus de tout autre trésor : offrez-leur des pièces d'or ou des anneaux d'or incrustés de pierres précieuses, ils les refusent pour le collier ; le reste, ils l'ignorent ou n'en font aucun cas. C'est ainsi que pour sept ou huit de ces colliers, qui vaudraient à peine sept pence en Inde, nous pouvions avoir un bouvillon qui vaudrait trois ou quatre livres en Angleterre³⁰.

The Travels [...] in Europ and Asia, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907 ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

26 Appelée ainsi par les Portugais, qui la découvrent en 1506 (voir J. Van Neck, voyage de 1598 : « Saint-Laurent, ou Madagascar »), l'île ne recouvrera son nom indigène qu'au milieu du XVII^e siècle, avec Flacourt.

27 Au sud-ouest de Madagascar, escale ordinaire sur la route de l'Inde.

28 L'Onitahy.

29 « *Long bigg Tails* ». Herbert les mentionne également p. 22 : « *Sheep bigtail'd like those in Syria and Persia* ». Les moutons à grosse queue du Moyen-Orient étonnaient les voyageurs du XVI^e siècle : voir, entre autres, J. Thenaud, Rabelais, Moryson.

30 Herbert confirme cette fascination pour les colliers de cornaline.

Occupée et nommée (en l'honneur du stathouder Maurice de Nassau) par les Hollandais, qui s'en désintéressèrent après leur installation au Cap, l'île Maurice, qui deviendra l'île-de-France, fascine les voyageurs par la richesse de sa faune. Elle présente un échassier singulier, le dodo (aussi appelé autruche à capuchon), nom vulgaire du dronte (*Raphus cucullatus*) : une proie trop facile, dont la disparition est acquise à la fin du XVII^e siècle (la dernière mention date de 1687). Description et gravure également dans J. Nieuhoff (*Voyages and Travels to the East-Indies, 1653-1670*, London, s.n., 1732 ; réimpr. Oxford, Oxford University Press, 1988, p. 312-313), qui précise que trois ou quatre « dronte or dodaers » peuvent nourrir une centaine d'hommes. Sur le dronte, voir la riche notice dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Peut-être est-il représenté sur une planche de J. Van Neck (*Premier Livre de l'histoire de la navigation [...], op. cit.*), p. 6, relative à Madagascar : « oiseaux grands comme des cigognes, mais ont le bec courbe ». Des chercheurs néerlandais viennent de découvrir « des squelettes presque entiers du dodo » (voir *Le Monde*, 29 décembre 2005). En 1598, les Hollandais de l'amiral J. Van Neck arrivent à l'île de Cerne, qu'ils nommeront Maurice.

Ladite île est fort fertile, aussi fort peuplée d'oiseaux, comme tourterelles en abondance, de sorte que moi et encore deux des miens, avons pris en un après-dîner plus de 150, et si eussions voulu remplir nos charges, en eussions pris et tué des bâtons en plus grand nombre. Il y a aussi un nombre infini de perroquets gris, et aussi d'autres sortes d'oiseaux de la grandeur de nos cygnes, étrangement têtus, et sur la tête pelus, à l'instar d'une chappette et sont sans ailes ; mais en lieu d'ailes ils ont trois ou quatre plumes noires, et au lieu du cap, ont-ils quatre ou cinq plumettes crêpues de couleur grisâtre. Ces oiseaux furent de nous nommés oiseaux de nausée, partie pour ce qu'ils devaient si longtemps cuire, voire coriaces, mais étaient médecine pour l'estomac et la poitrine, partie pour ce qu'eûmes assez des tourterelles, qui étaient beaucoup plus délicates et favorables ».

Second Livre de la navigation des Indes orientales, Amsterdam, C. Nicolas, 1601,
p. 2-3.

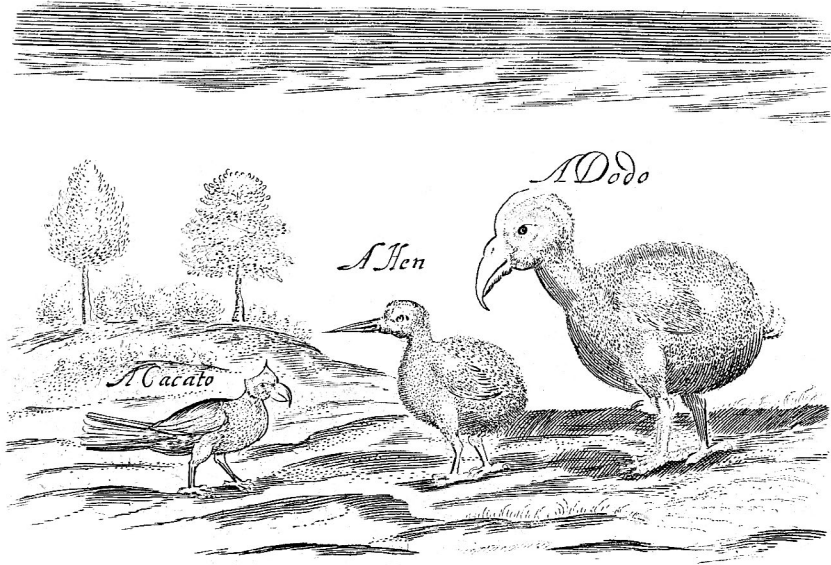
Sur une gravure relative à l'installation des Hollandais sur l'île apparaît le dodo : « Cet oiseau a la grandeur d'un cygne, par nous nommé oiseau de nausée, car quand nous eûmes les colombelles tant mignardes, et autres petits oiselets en abondance, n'en fîmes compte ». En 1634, Herbert confirme et développe cette description.

Pour sa forme et sa rareté [il] pourrait rivaliser avec le phénix d'Arabie. Son corps est rond et gras, il pèse rarement moins de cinquante livres ; il est réputé comme objet d'étonnement plus que pour sa chair, que des estomacs grasseyés pourraient rechercher, mais elle ferait du mal aux délicats, et sans les nourrir³¹.

31 L'édition de Herbert, *Some Years Travels into divers part of Africa [...]*, London, R. Scott, 1677 précise que les Hollandais le nomment « *Walghvogel or Dos Eersen* » (p. 382).

Son visage projette de la mélancolie, comme s'il était sensible à l'injustice de la nature, qui l'a affligé d'un corps si volumineux, piloté par un complément d'ailes si réduites et si impotentes qu'elles ne servent qu'à attester qu'il est bien un oiseau.

448



Ill. 29. « Le dodo », dans Herbert, *Some Years Travels into divers parts of Africa [...]*, 1677

La moitié de sa tête est nue, et couverte comme d'un léger voile, son bec est recourbé vers le bas ; des narines à la pointe, il est d'un vert clair mêlé d'une teinture de jaune pâle ; il roule ses petits yeux ronds comme s'ils étaient des diamants. Sa robe est de plumes duveteuses, sa traîne de trois petites plumes dépourvues de proportion, ses pattes ne démentent pas le reste. Capable de bonds soudains, il est d'un appétit robuste et avide, et peut digérer des pierres et du fer. Une représentation fera mieux comprendre sa description.

L'île possède d'autres variétés d'oiseaux : autours, faucons, perroquets, des chauves-souris aussi grandes que des autours, flamants, oies, pigeons boullants, hirondelles, milans, merles, rouges-gorges, de magnifiques hérons blancs, des cacatoès féroces et impossibles à domestiquer (et dont le nom pourrait tout à fait provenir du grec *kakou odu*, engendré d'un œuf pourri), outardes, poules etc. et d'autres semblables, dont je ne donne le nom que pour l'information de ceux qui ne le savent pas.

A Relation of some Yeares Travaile into Afrique [...], London, s.n., 1634, p. 211-212.

Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean

Le 20 octobre 1520, les Portugais reçoivent un messenger de Prêtre Jean dont la capitale est fluctuante jusqu'au ^{XVII}^e siècle, ce nomadisme n'interdisant pas une organisation précise de la cour. Nous rétablissons l'appellation commune « Prêtre Jean » (édition d'Anvers : « le Prêtre-Jean »). Par cette rencontre, le réel africain rejoint un des hauts lieux de l'imaginaire chrétien médiéval. Nous avons corrigé entre crochets certaines insuffisances de la traduction.

La magnificence de Prêtre Jean

À heure de tierce, le religieux vint fort hâtivement, disant que Prêtre Jean nous envoyait appeler. Donc l'ambassadeur ordonna que tout ce que le Grand Capitaine envoyait fût chargé, et que nous nous missions en ordre : ce que nous fîmes, le mieux et le plus proprement qu'il nous fut possible³², et vinrent plusieurs pour nous accompagner, tant à pied qu'à cheval, avec lesquels nous chevauchâmes en ordonnance jusqu'à la porte, que nous vîmes au milieu d'une infinité de pavillons et tentes comme si ce eût été quelque cité : et celle de Prêtre Jean toute blanche tenait en une belle campagne selon la même accoutumance. Et au-devant d'icelle y en avait une fort grande, et rouge, laquelle on dit ne se voir jamais tendue sinon au jour des grandes fêtes, ou bien quand sa majesté veut donner quelque audience d'importance. Au-devant d'icelle on avait dressé deux rangs d'arcs, revêtus de draps de soie blanche et rouge : à savoir un arc couvert de blanc et l'autre de rouge : et n'étaient pas proprement couverts, mais entortillés de draps, comme on ferait d'une bande étroite à l'entour d'un bâton sous lequel on porte une croix et ainsi étaient parés ces arcs, qui pouvaient être jusqu'au nombre de vingt d'un côté, dont la hauteur et largeur était comme celle de ceux d'un petit cloître : étant les deux ordres distants l'un de l'autre, à un jet de pierre. Là se voyait une infinité de peuple, dont je pense que le nombre pouvait arriver jusqu'à quarante mille personnes³³, en si bonne ordonnance d'un côté et de l'autre, qu'on ne les eût vu mouvoir en sorte que ce fût : dont les plus richement vêtus et en meilleur équipage se trouvaient plus à côté des arcs, entre lesquels y avait quelques chanoines et autres gens d'Église fort vénérables, portant de grands capuchons en tête, non comme mitres, mais avec quelques pointes de drap de soie à la cime, peinte de couleurs³⁴. Ceux-ci étaient encore accompagnés d'autres fort bien vêtus : au-devant desquels étaient quatre chevaux, deux d'une couleur³⁵ et deux de l'autre, sellés et caparaçonnés fort richement, et parés de draps d'or, qui battaient jusqu'en terre : mais les armes,

32 L'italien ajoute : « ce que nous fîmes fort bien avec l'aide de Dieu ».

33 Vingt mille, selon le texte portugais.

34 It. *ed erano di pano di seta e di grana*.

35 It. *due da una parte*.

qui étaient couvertes en dessous, ne s'apercevaient aucunement ; toutefois on leur voyait sur la tête des chanfreins qui passaient les oreilles et descendaient jusque sur les mors, avec de grands et divers panaches. Puis au dessous de ces quatre en y avait plusieurs autres beaux harnachés et couverts de soie et velours, si bien choisis et ordonnés que la tête de l'un ne surpassait celle de l'autre : demeurant fermes en leur place, comme s'ils eussent été alignés en file ainsi que les hommes. Au derrière de ces chevaux étaient aucuns personnages d'honneur, qui n'étaient vêtus sinon de la ceinture en bas, de draps de coton fort blancs, et déliés. Le reste du peuple étant habillé assez grossièrement se voyait entre ceux-ci et les autres. C'est la coutume que devant les rois et grands seigneurs qui peuvent commander, quelques hommes aillent portant un bâton, au bout duquel pend une longue courroie faisant un grand bruit, pour commander à la multitude de se retirer : et en y eut bien cent de ceux-ci, lesquels nous vinrent rencontrer étant tous vêtus de petites chemises de soie et jetaient de si grands cris qu'ils ne laissaient ouïr personne : tellement que chacun était contraint de faire large. Les gens de cheval et qui étaient sur mules à nous accompagner mirent pied à terre de bien loin, mais nous cheminâmes encore un long temps sans démonter, jusqu'à ce que nous fûmes parvenus auprès de la tente rouge à un trait d'arbalète, là où ceux qui nous conduisaient commencèrent à faire les révérences et solennités accoutumées : en quoi nous les imitions, pour autant que nous avions auparavant été avertis de ce faire, qui était de baisser la main droite jusqu'en terre. Nous rencontrâmes encore bien soixante hommes, qui étaient comme nous pourrions dire huissiers, qui venaient droit à nous à demi couverts, à cause que c'est leur coutume de trotter ainsi, sans faire tous les mandements de Prêtre Jean, ès réponses d'icelui. Ils étaient vêtus de chemises blanches et de draps de soie qu'ils portaient sur leurs épaules, les laissant traîner jusqu'en terre : et avaient des peaux de couleur rousse, ou tannée, fort pelues, qu'ils disaient être de lions, sur lesquelles ils portaient des chaînes d'or, mal élaborées et de lourde façon, avec des pierres enchâssées dans icelles, et autres bijoux autour du cou ; puis avaient des ceintures de soie de diverses couleurs, de telle largeur et forme que sont les sangles de cheval, sinon qu'elles avaient les houppes qui pendaient jusqu'en terre, tant d'un côté que de l'autre : et en tel équipage nous accompagnèrent jusqu'au premier ordre des arcs, là où ils s'arrêtèrent.

Mais avant que d'y être parvenus, nous avons trouvé au chemin par où nous devons passer quatre lions enchaînés. Et les ayant passés, au milieu du camp, à l'ombre des premiers arcs étaient plantés quatre honorables hommes, du nombre desquels l'un était des deux plus grands seigneurs de la cour de prêtre Jean, qui s'appelle Betudete³⁶, étant leur office de marcher en campagne aux deux ailes de la

36 *lt. Betudete, cioè gran capitano.*

cour, à dextre et à senestre, particulièrement ; dont l'un qui doit être à main droite était détenu (comme l'on disait) en une guerre contre les autres³⁷ : et l'autre que nous trouvâmes était celui qui côtoyait la cour sur le côté senestre. Les trois autres étaient grands personnages, vers lesquels partîmes. Nous demeurâmes un long temps sans parler les uns aux autres tant d'un côté et d'autre ; et cependant arriva un ancien prêtre, qui se disait être parent et confesseur de Prêtre Jean, étant vêtu d'une cape blanche en manière de barnusse³⁸ avec un grand capuchon de soie : et se nommait par son titre Cabeata, qui est la seconde personne en ce royaume, qui sortait de la tente de Prêtre Jean, dont nous étions encore bien loin³⁹. Et au-devant d'icelui s'acheminèrent les trois des quatre qui nous accompagnaient, laissant le Betudete avec nous, qui s'avança deux ou trois pas au-devant et se joignant avec eux vinrent tous cinq à nous. Ce qu'ayant fait, le Cabeata s'adressa à l'Ambassadeur, lui demandant d'où il venait, et ce qu'il cherchait. À quoi l'Ambassadeur fit réponse qu'il venait des parties de l'Inde pour porter une ambassade au Prêtre Jean de la part du Grand Capitaine et Gouverneur pour le roi de Portugal. Laquelle chose le Cabeata entendue, il fit retour à Prêtre Jean, devant lequel il retourna, et alla par trois fois, avec les mêmes demandes et réponses, telles que l'Ambassadeur continua toujours, et à la quatrième, le Cabeata lui fit dire qu'il déclarât ce qu'il avait en charge, et qu'il en porterait la parole à Prêtre Jean. L'Ambassadeur répondit qu'il baisait, avec toute sa compagnie, les mains de son Excellence, non sans une infinité de grâces au Seigneur Dieu, de ce que ses saints désirs étaient accomplis, voyant Chrétiens commerçant avec Chrétiens, dont il demeurait merveilleusement satisfait et content, d'avoir donné commencement à une chose tant louable et de grande recommandation.

Le Cabeata s'en retourna avec cette réponse et revint aussitôt, étant à toutes les fois conduit et ramené par ces quatre que j'ai dit ci-dessus ; puis étant parvenu jusqu'à nous, dit que Prêtre Jean nous recevait pour les très bien venus, et que nous nous en retournissions reposer. En cette première audience on ne tint autre propos, et ne put l'Ambassadeur avoir la vue de Sa Majesté. Mais dès cette heure-là il remit pièce par pièce tout ce que le Grand Capitaine envoyait présenter à sa Hautesse, avec quatre sacs de poivre de surcroît, que nous avions apportés pour faire notre dépense : toutes lesquelles choses furent incontinent portées en la tente de Prêtre Jean : d'où elles furent puis après apportées aux arcs où nous étions, sur lesquels furent étendus les draps de satin que nous mîmes entre leurs mains, et semblablement toutes les autres choses qui furent exposées à la vue d'un chacun. Et alors silence fut imposé quand un (lequel est appelé le Grand Justice

37 *It. contro i Mori.*

38 *It. bernusso, burnous.*

39 *It. lontani ben dui tratti di pietra, à plus de deux jets de pierre.*

de la cour) parla hautement, déclarant pièce par pièce les présents que le grand capitaine envoyait à Prêtre Jean : et que grâces fussent rendues à Dieu de ce que par sa bonté infinie il avait permis que toute la Chrétienté fût unie : et lors fut fait un édit, que ceux auxquels cette chose ne fût agréable montrassent en apparence signe de douleur, autrement que chacun donnât à connaître le plaisir qu'on en devait recevoir⁴⁰. Alors toute l'assistance jeta un haut cri, en louant le Seigneur : ce qui dura longuement. Puis nous fûmes expédiés, et menés loger à un grand trait d'arbalète loin des tentes de Prêtre Jean, là où était dressée celle qu'il nous avait fait présenter, en laquelle était demeuré tout le reste de nos hardes.

Historiale description de l'Ethiopie [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1558, chap. LXIX, f° 170-173.

« L'appareil que tient Prêtre Jean allant par voyages »

452

Le vingt et neuvième de décembre, le Prêtre Jean nous fit dire que nous n'eussions à déloger sans son commandement, auquel nous obéîmes : et telle est la façon et manière de cheminer. On ne peut savoir quand il veut partir, ni quelle part il veut tirer ; mais toute la cour s'arrête ou l'on voit sa tente blanche tendue et se logent les courtisans aux lieux qu'ils savent leur être ordonnés, d'un côté et d'autre, loin ou près d'icelle. En sa tente se font les cérémonies accoutumées touchant la sonnerie, encore qu'il n'y soit présent, mais non pas avec telle révérence comme s'il y était en personne : ce que se peut fort bien connaître à la manière de faire des pages et en autres choses, et demeurant aucunes fois derrière, aucunes fois devant, comme il plaisait à icelui seigneur d'en ordonner. Or sa manière de voyager était pour lors telle. Il chevauchait à découvert, ayant la couronne en tête, environné par-derrière de courtines rouges seulement, et de bandes fort longues et hautes, lui étant au milieu. Ceux qui les portaient allaient au-dehors et les soutenaient avec lances enlevées en l'air. Dans icelles courtines marchaient ses [six] pages, nommés Lagamenos qui veut dire pages de la bride à cause que la mule de Prêtre Jean par eux conduite, à un fort beau et riche chanfrein sus la bride, laquelle a en sa mentonnière deux cordons de soie en or, par deux de ces pages d'un côté et d'autre : conduisant en ce point la mule de Sa Majesté. Puis en y a deux autres qui cheminent de chacun côté, tenant une main sur le col de la mule, et deux au derrière avec une main sur la croupe semblablement. Hors des courtines et au-devant de Prêtre Jean marchent vingt pages des principaux, fort bien en ordre : et au-devant d'eux six chevaux fort beaux et richement harnachés : chacun d'iceux mené par quatre hommes honorablement vêtus, à savoir deux aux rênes et deux

⁴⁰ Plus précisément : que pleurent ceux qui s'en attristaient, et que chantent ceux qui s'en réjouissaient.

par-derrrière tenant leurs mains sur la croupe ainsi qu'est menée la mule de Prêtre Jean, et au-devant de ces chevaux marchent ses six mules sellées et bridées, qui sont semblablement conduites par quatre hommes : autour de chacune et au-devant marchent vingt des principaux de la cour sur mules ; avec leurs bedenes⁴¹ déliées à l'entour de leurs personnes : nous autres Portugais marchions devant iceux, au lieu qui nous avait été ordonné. Outre ceux n'y a autres gens à pied, ni à cheval, qui s'en osent approcher de bien loin : car il y a des avant-coureurs tournoyant de lieu à autre sur leurs chevaux ; puis quand ils les sentent foulés ou recrus, ils démontent et en prennent d'autres : faisant faire large et écartier le peuple des chemins, de sorte [qu'on n'y voit personne]. Les Betudetes conduisant la garde du corps marchent aussi d'une longue traite arrière du chemin l'un d'un côté, l'autre de l'autre pour le moins de la portée d'un mouchet⁴² (et quelquefois plus d'un mille s'il y a assez ample campagne). [Mais s'il est nécessaire d'emprunter assez longtemps un chemin pierreux et étroit, les Betudetes se séparent, et celui de droite marche à un mille et demi devant] et peuvent être accompagnés chacun de six mille personnes, faisant mener quant et eux [quatre] lions enchaînés derrière et devant. Ainsi marchent dedans ce pourpris⁴³ ceux qui portent les pierres des églises, auxquels on fait très grand honneur et révérence. Il y a encore une autre chose, sans laquelle Prêtre Jean ne se mettait jamais sur les champs, à savoir cent barils de vin de raisin et de miel, tenant de six à sept quartes par pièce : étant noirs, bien faits, polis, avec leur couvercle de terre, et sellés, de sorte que personne ne s'en ose approcher, ni en prendre aucune chose sans la licence de sa Majesté. On fait porter avec cela cent paniers sur les têtes de cent hommes qui sont couverts et peinturés, remplis de pains de grain, qui ne marchent guère loin de Prêtre Jean l'un après l'autre : à savoir premièrement un baril et puis un panier et derrière eux six hommes qui sont comme contrôleurs de maison, qui font décharger toutes ces choses quand elles sont arrivées au pavillon de Sa Majesté, laquelle fait distribuer le pain et le vin où bon lui semble.

Ibid., chap. XCII, f° 212r°.

Un banquet

[...] Sur ces propos, Sa Majesté fit demander, si nous avions envie de manger : à laquelle nous fîmes réponse que nous lui baisions les mains, et que nous en étions très contents. Et sur ce point nous fîmes conduits dans une grande et longue tente, qui n'avait jamais été tendue, sinon à l'heure, qui fut derrière la grande église,

41 « Bedenes » : manteaux de cuir sans manches (it. *bedene sottili*).

42 « Mouchet » (it. *spingarda*) : mousquet.

43 « Pourpris » : enceinte.

au-dedans le circuit : ayant le ciel tout semé de croix de soie, telles qu'étaient celles de l'autre tente, qui fut dressée sur le lac de baptême : et par dedans était tendue de très belle tapisserie, qui la rendait fort embellie. Et là nous fit dire Prêtre Jean que nous prissions quelque passe-temps et récréation, conférant ensemble de nos particulières affaires. À quoi ayant employé quelque temps nous vîmes apporter en belle ordonnance plusieurs barils de vin, et une grande corbeille pleine de pain de grain, avec plusieurs sortes de viandes qui étaient portées dans de grands plats de terre noire enrichis de très beaux ouvrages, si qu'ils semblaient être d'ambre noire⁴⁴. Les viandes étaient de diverses sortes de chair, diversement apprêtées quasi à notre mode : entre lesquelles y avait des poules entières grandes et grasses, partie desquelles était rôtie et l'autre bouillie et en tel autre nombre de plats en y avait d'autres, qui semblaient à voir être toutes telles que les premières même : mais ce n'étaient que les peaux, dans lesquelles la chair était tant proprement, et d'une si subtile industrie tirée, que l'on n'eût su apercevoir aucune fracture en la peau, qu'on eût jugée être tout entière ; puis ayant fort bien et diligemment chaplé⁴⁵ la chair, et saupoudrée d'une très délicate épicerie, l'avaient remise au lieu d'où elle était tirée. Et était cette peau tout entière, comme nous avons dit, n'y défailant autre chose que les pieds et le col : néanmoins il nous fut impossible pouvoir jamais deviner comment on avait tiré la chair et les os, sans faire aucune ouverture en la peau, desquelles nous mangeâmes très bien à notre plaisir, car elles étaient fort bonnes et délicates. Après cela, on vint à nous servir de grosse chair et grasse, pour laquelle cuire on avait usé d'une si grande diligence, que nous ne pouvions discerner si elle était rôtie ou bouillie. Puis furent assis plusieurs autres mets de viande blanche, et d'autre couleur : partie de chair chaplée, et partie de divers oiseaux et fruits du pays et en aucunes d'icelles y avait force beurre, ès autres graisse de poule : de toutes lesquelles viandes nous voulûmes goûter, de sorte que nous les trouvâmes très bonnes et savoureuses, tellement que nous demeurâmes tous étonnés, comme il se pouvait faire que ceux-ci sussent tant parfaitement et délicatement cuisiner. Entre tous ces barils de vin qui étaient de terre noire, il y en avait un de verre cristallin, avec une grande coupe de même, sourdorée⁴⁶, et une autre d'argent émaillée, excellentement élaborée et enrichie de quatre pierres très fines, qui semblaient saphirs enchâssées en icelles dans un carré environné de plusieurs rubis qui ne la rendaient moins belle que riche.

À la fin du banquet, Sa Majesté nous fit dire que nous nous missions à chanter, baller et récréer à notre mode. Dont aucuns d'entre nous commencèrent à

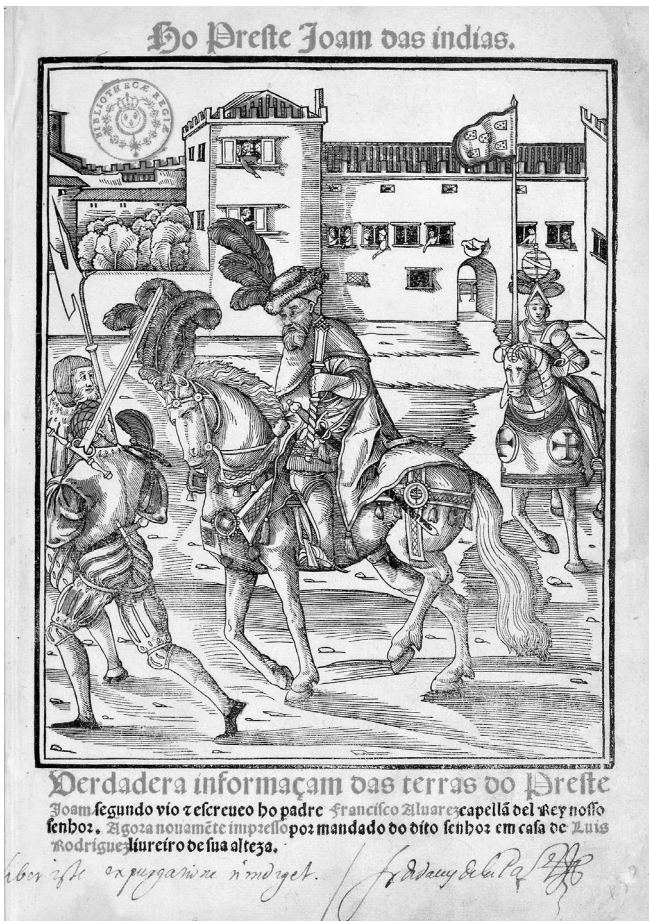
44 *Giavazzo, gïaietto* : variété de lignite bitumineux, solide, d'un noir brillant, utilisé pour les boutons et ornements.

45 Mêlé.

46 lt. *tutta indorata*.

chanter chansons de bal rustiques, en dansant⁴⁷. Et entre nous se trouvèrent aucuns pages de Prêtre Jean, qui nous affirmèrent, aussi l'ouïmes nous, que Sa Majesté était sortie dehors pour nous écouter seulement, et voir ce que nous faisons. Au moyen de quoi nous eûmes égard qu'il ne passât chose entre nous qui ne fût honnête. Ce soir même, Sa Majesté nous envoya vingt et cinq grandes chandelles de cire blanche, avec un chandelier de fer, et un grand bassin de cuivre, où se posait un chandelier, qui avait autant de bouches que l'on nous avait envoyé de chandelles. Nous demeurâmes en cet ébat, sonnante et dansant jusqu'à ce que la minuit passât, tellement qu'étant de retour en nos tentes, il ne tarda guère que le jour commençât à poindre et éclairer de toutes parts.

Ibid., chap. C, f° 232.



Ill. 30. « Prêtre Jean à cheval », dans Alvares, *Verdadura Informaçam*, 1540

47 Le traducteur élague (« *cantar canzoni in un clavocimbalo che avevamo portato con noi, e dipoi cantammo canzoni di balli de villa saltando* »).

DIXIÈME CHAPITRE

Le Moyen-Orient

LE MOYEN-ORIENT

Forgé au lendemain de la première guerre mondiale, le concept est sans doute anachronique pour désigner un espace dont le destin est largement lié à celui de l'Europe, depuis les démêlés de la Grèce avec l'Empire de Perse jusqu'à l'établissement de l'Islam. Relayant la tradition des historiens anciens, l'iconographie et l'emblématique du xvi^e siècle imposent de cette région du monde des images de richesse, de puissance, de despotisme, de volupté. En même temps, voyageurs, diplomates et négociants anglais exploitent le potentiel commercial d'une zone de passage qui permettrait de soustraire leurs entreprises au contrôle exercé sur les voies maritimes par les puissances ibériques. Comme l'Empire ottoman, le Moyen-Orient représente pour les voyageurs un théâtre d'aventures où les interdits exacerbent le désir.

Voir Rachel Lauthelier « Quand le récit de l'aventure supplante la relation de voyage. Le voyage en Perse au xviii^e siècle », *RHLLF*, 6, 2004, p. 871-886 ; Dirk Van der Cruysse, *Le Noble désir de courir le monde. Voyager en Asie au xvii^e siècle*, Paris, Fayard, 2002.

Geffrey Ducket : mœurs persanes ; la Caspienne.

G. Ducket a passé cinq ans en Perse (1569-1574) comme agent de la Moscovy Company (voir Notices). Relation insérée dans R. Hakluyt, *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, t. III, p. 162-166.

Quant à leur religion, ils ont certains prêtres habillés tout comme les autres hommes. Ils montent chaque matin et chaque soir au sommet de leurs églises et là racontent une grande histoire de Mahomet et de Mortus Ali¹, et ne connaissent pas d'autre prêche. Leur carême se tient après Noël et ne consiste pas à s'abstenir seulement de viande, mais aussi de tous aliments et boissons jusqu'au coucher du soleil, mais ils mangent parfois toute la nuit. Et bien qu'il soit contraire à leur religion de boire du vin, ils en prendront la nuit avec excès et jusqu'à l'ivresse. Leur carême débute à la nouvelle lune, ils ne le commenceront

1 « Mortus Ali » : Ali Murthada, ou Murtaza (« agréable à Dieu ») avait épousé Fatima, fille de Mahomet. Sur le meurtre d'Ali et les différends religieux entre les chiites et les autres musulmans, voir A. Jenkinson, *Early Voyages [...]*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, Hakluyt Society, 1886, t. I, p. 153-154.

pas avant de l'avoir vue, et il ne sera pas terminé tant qu'ils n'auront pas vu la prochaine nouvelle lune, bien que celle-ci (par temps couvert) puisse n'être pas visible avant longtemps.

Ils ont parmi eux certains saints hommes qu'ils appellent Setes², considérés comme saints parce qu'eux ou un de leurs ancêtres a accompli le pèlerinage de la Mecque en Arabie ; car quiconque va là-bas en pèlerinage pour visiter le tombeau de Mahomet, lui et toute sa postérité seront appelés Setes, et comptés pour saints, et ils n'en pensent pas moins eux-mêmes³. Et si quelqu'un contredit l'un d'eux, il répliquera qu'il est un saint, et doit donc être cru, et ne peut pas mentir, bien qu'il ne mente jamais si effrontément. Ainsi un homme peut être trop saint, et il n'est pas de plus grand orgueil que celui d'un esprit imbu de sa propre opinion de sainteté. Ces Setes se rasent entièrement la tête, sauf un peu sur les côtés au-dessus des tempes où ils laissent pousser leurs cheveux qu'ils n'attent comme le font les femmes et portent aussi longs qu'ils veulent pousser.

460

Ils prient chaque matin Dieu, Mahomet et Mortus Ali et, pour prier, se tournent vers le sud, parce que c'est de ce côté que la Mecque se trouve pour eux. S'ils sont en voyage, dès que le soleil se lève, beaucoup descendront de cheval pour se tourner vers le sud, et là étendront devant eux leurs robes avec leur épées et chapelets, se tenant eux-mêmes debout, face au sud, pour leur culte ; et souvent au cours de leurs prières ils s'agenouilleront et baisseront leurs chapelets ou autre chose qui se trouve devant eux.

Hommes et femmes ne s'écartent jamais pour uriner, mais ils portent avec eux un pot à bec, et après qu'ils ont fait leurs besoins, ils aspergent d'eau leurs parties secrètes, les hommes comme les femmes ; c'est parmi eux un point important de religion et en faisant leurs nécessités, les hommes s'accroupissent comme les femmes⁴.

Quand ils affirment sérieusement quelque chose, ils jurent par Dieu, Mahomet ou Mortus Ali, et parfois par tous les trois, disant en leur langage *Olla, Mahumet, Ali*. Mais si quelqu'un jure sur la tête du shah, vous pouvez le croire si vous le voulez⁵.

Le shah observe une grande magnificence à sa cour. Et bien qu'il puisse parfois s'écouler un mois ou six semaines sans qu'aucun de ses nobles ou de son

2 Séides : descendants de Mahomet.

3 Confusion de Ducket : le pèlerinage à la Mecque fait du musulman un *hadj*, et cette qualité n'est pas transmissible.

4 Manchette : « toilette et propreté extérieure ». Les voyageurs chrétiens opposent volontiers (implicitement ou non) l'hygiène corporelle des musulmans et l'impureté morale dont ils les taxent. Ce paragraphe n'est pas dans le texte de l'édition de Delmar Morgan et Coote.

5 Irrévérence similaire chez Herbert, quand il se livre à une énumération bouffonne des titres du shah (*A Relation of some Yeares Travaille [...]*, London, s.n., 1634, p. 128-130).

conseil ne le voie, ils n'en vont pas moins tous les jours à la cour, et y demeurent un certain temps jusqu'à ce qu'ils sachent s'il lui a plu de leur commander quelque chose ou non. Chaque nuit, mille de ses hommes veillent sur lui ; on les appelle ses *curshes*, et ce sont eux qu'il envoie dans ses provinces pour ses affaires les plus importantes. Quand il envoie l'un d'eux, fut-ce au plus éminent de sa noblesse, celui-ci est contraint de lui obéir, même si le messenger devait le battre à mort.

Le Shah ne manque pas de passer lui-même deux jours par semaine aux étuves, et quand il est disposé à s'y rendre, il prend avec lui cinq ou six de ses concubines, plus ou moins, et elles passent un jour entier à le laver, le frotter et le baigner, et l'autre à lui couper les ongles et autres choses. Il passe la plus grande partie de sa vie avec ses femmes et ses concubines. Il a régné jusqu'ici environ cinquante quatre ans, et on le considère donc comme un très saint homme, comme ils le font de leurs rois dès qu'ils ont régné cinquante ans ou plus : car ils mesurent la faveur de Dieu à la prospérité d'un homme, ou sa défaveur à ses infortunes ou adversités. Le Grand Turc tient ce shah en grande révérence parce qu'il a régné si longtemps.

J'ai dit plus haut qu'il a quatre femmes et autant de concubines qu'il lui plaît ; et s'il advient qu'il a des enfants de l'une de ses concubines et juge que l'un d'entre eux héritera après lui, dès que l'une de ses femmes meurt, la concubine favorite est mise au rang des femmes et l'enfant qu'il préfère est destiné à lui succéder au trône.

Pour ne pas offenser les honnêtes consciences et les chastes oreilles, je ne rapporterai pas ce que j'ai entendu dire de la façon de leurs mariages ; j'ai parlé plus haut de leur Carême. Ils pratiquent la circoncision des enfants à sept ans, comme le font les Turcs.

Leurs maisons sont, comme j'ai dit, faites la plupart de briques, non cuites mais seulement séchées au soleil. Dans leurs maisons ils n'ont que peu de meubles ou d'ustensiles de ménage, excepté leurs tapis et quelques objets de cuivre : car toutes leurs bouilloires et les plats où ils mangent sont faits de ce métal. Ils mangent à même le sol, assis sur des tapis en croisant les jambes comme les tailleurs. Il n'est personne, même d'humble condition, qui ne soit assis sur un tapis, bon ou non, et tout le sol de sa maison est recouvert de tapis. Leurs maisons ont toutes un toit plat couvert de terre, sur lequel ils se couchent toute la nuit.

Ils ont beaucoup d'esclaves, hommes et femmes : une des meilleures marchandises qu'un homme puisse posséder. Quand ils achètent de jeunes servantes ou de jeunes femmes, ils les palpent partout, comme chez nous les hommes font avec les chevaux ; si quelqu'un a acheté une jeune femme et qu'elle lui plaît, il la gardera pour son propre usage aussi longtemps qu'il lui

est agréable, et la vend ensuite à un autre, qui en use de même avec elle. Ainsi une femme peut se trouver parfois vendue vingt ou trente fois en l'espace de quatre ou cinq ans. Si un homme tient une esclave pour son usage personnel et s'il la trouve infidèle, et qu'elle abandonne son corps à un autre, il peut la tuer s'il lui plaît.

Quand un marchand arrive en une ville où il entend résider quelque temps, il loue une femme et parfois deux ou trois pour la durée de son séjour. Et quand il vient en une autre ville, il fait de même : car ils mettent leurs femmes en louage comme nous faisons des chevaux de louage.

Il y a une très grande rivière⁶ qui traverse la plaine de Javat et se jette dans la mer Caspienne, près d'une ville appelée Bakou, non loin de laquelle on peut voir une chose étonnante. Là sort en effet du sol une merveilleuse quantité d'huile qu'on vient chercher des endroits les plus reculés de la Perse, et tout le pays s'en sert comme combustible dans leurs maisons.

462

Cette huile est noire et s'appelle *Nefte* ; on la transporte dans tout le pays sur des vaches et des ânes, et vous en rencontrerez parfois des troupes de quatre à cinq cents. On trouve aussi près de la dite ville de Bakou une autre variété d'huile, qui est blanche et très précieuse, et on suppose que c'est la même que celle qu'on appelle ici pétrole⁷. Il y a également, non loin de Shamaky, un produit comme du goudron, qui provient du sol, dont nous avons fait l'essai pour nos navires, et qui remplace très bien le goudron⁸.

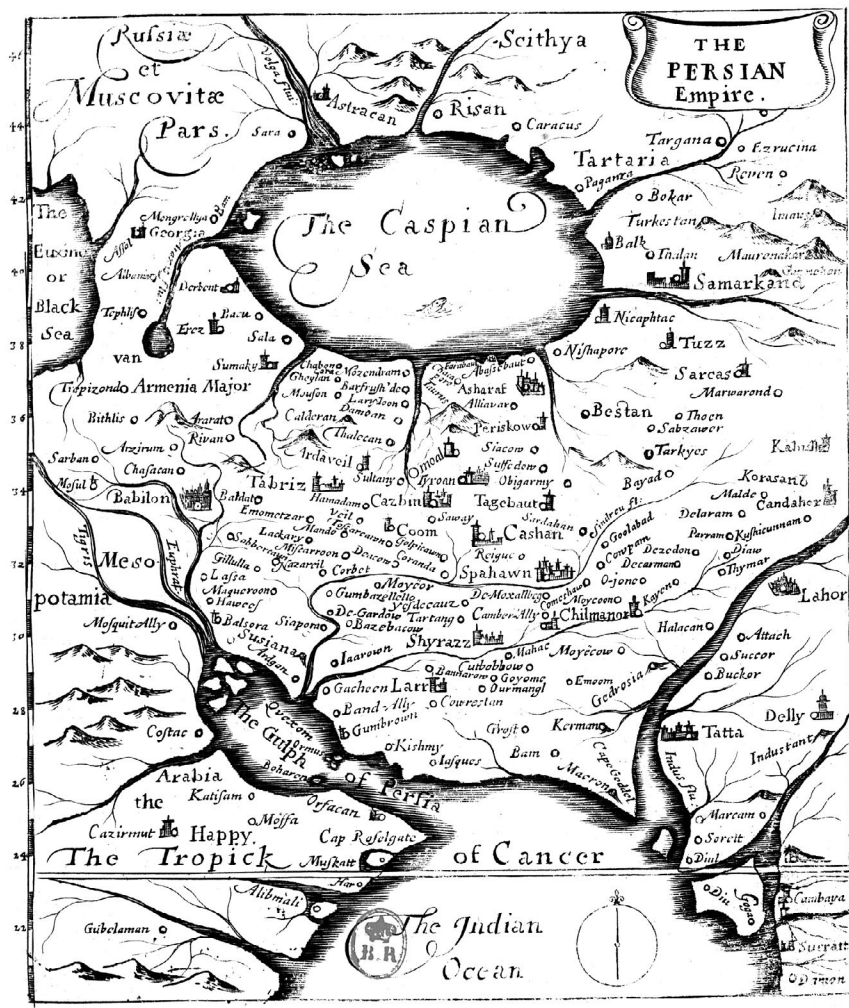
Early Voyages and Travels to Russia and Persia [...], éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, t. II, p. 436-440.

Les voyageurs anglais signalent volontiers l'intérêt de la Caspienne dans l'établissement du commerce (des étoffes notamment) entre l'Europe et l'Asie orientale : ainsi Thomas Herbert (*A Relation [...]*, London, s.n., 1634, p. 105-106) et John Cartwright (*The Preachers Travels*, London, Stansby, 1611 ; Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1977, p. 54-55) que le *Purchas Handbook* tient pour un voyageur digne de foi, mais que considèrent comme un plagiaire E. Delmar Morgan et C. H. Coote, éditeurs des *Early Voyages and travels to Russia and Persia [...]*, 1886.

6 Le Kur. Sur la Caspienne et les explorateurs jusqu'en 1600, consulter W. E. D. Allen, *The Hakluyt Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 168-175.

7 Les puits d'huile de Bakou sont déjà mentionnés par les voyageurs du XIII^e siècle (Marco Polo, en « grande Arménie »). La naphte, ou pétrole, est de deux sortes, la blanche et la noire, la qualité dépendant en grande partie du sol (note Delmar Morgan et C. H. Coote).

8 La substance « *like tar* » est sans doute le bitume, mêlé au pétrole dans une forme semi-solide.



Ill. 31. « L'Empire de Perse », dans Herbert, *Some Years Travels into divers part of Africa [...]*, 1677

Jean Chardin : Isfahan

En Orient, dans les terres de vieille civilisation, les voyageurs occidentaux sont très sensibles à l'existence de villes beaucoup plus peuplées que les leurs. Isfahan compte, au dire de Chardin, entre 600 000 et 1 100 000 habitants, soit autant que Londres. Après avoir loué la salubrité du climat, il évoque la Place royale et les rues de la métropole.

La beauté d'Isfahan consiste particulièrement dans un grand nombre de palais magnifiques, de maisons gaies et riantes, de caravansérails spacieux, de fort beaux bazars, et de canaux et de rues, dont les côtés sont couverts de hauts platanes ; mais les autres rues sont, généralement parlant, étroites, mal unies et tortues ; tellement que, bien loin de voir d'un bout à l'autre, on ne saurait du milieu en

voir les bouts, ni deux cents pas devant soi. Ces rues sont aussi entrecoupées par des bazars ou marchés couverts : le pis est qu'elles ne sont point pavées, non plus que les rues des autres villes de Perse. Mais comme d'un côté l'air y est sec, et que de l'autre chacun arrose devant chez soi, matin et soir, il n'y a ni tant de crotte, ni tant de poussière qu'en nos pays ; mais il a trois autres incommodités assez considérables : l'une, que les rues étant voûtées ou creuses, à cause des canaux souterrains qui passent par tous les endroits de la ville, il y arrive quelquefois des éboulements, où les gens qui vont à cheval courent le risque de se rompre le cou ; l'autre qu'il y a dans les rues des puits à fleur de terre, où l'on court le même risque si l'on ne regarde bien devant soi ; la troisième incommodité, qui est fort désagréable, c'est que les égouts des maisons sont tous dans les rues sous le mur de l'édifice, dans de grands trous, où l'on jette toutes les ordures du logis, et qui quelquefois servent de lieux communs. Cependant, les rues n'en sont point empuanties, comme il semble qu'il devrait arriver, soit que la sécheresse de l'air l'empêche, soit à cause que ces égouts sont nettoyés tous les jours par les paysans qui apportent les fruits et les autres denrées à la ville, et qui chargent leurs bêtes de ces ordures-là, en s'en retournant, pour en fumer leurs jardins.

Chardin décrit la place Royale, « une des plus belles places du monde ».

Le corps de la place est un carré long de quatre cent quarante pas, sur cent soixante de large, enfermé par un canal bâti de briques enduites d'un plâtre [...] qu'ils appellent *ahac sia* (*âhak-syâh*), ou *chaux noire*, qui est plus dur que la pierre. Ce canal est large de six pieds, avec des rebords de pierre noire reluisante, élevés d'un pied sur le rez-de-chaussée, et si larges, que quatre hommes de front s'y peuvent aisément promener. Entre ce canal et les maisons dont la place est environnée, il y a un espace de vingt pas de largeur, terminé par un rebord de pierre de la hauteur du canal, mais pas si large, qui marque le pied des maisons. [...]

J'oubliais à dire que le tour de la place, entre le canal et les maisons, est garni de platanes, qui est un arbre qui jette ses branches fort haut ; ce qui fait que les maisons en sont couvertes comme d'un parasol, sans en être cachées. Cela augmente considérablement la beauté de la place, laquelle, en été, et surtout quand il n'y a rien d'étalé, qu'elle est arrosée, et que l'eau court dans le canal jusqu'au bord est, à ce que je crois, la plus belle place du monde, et où la promenade est la plus agréable ; car il y a toujours quelque endroit où l'on se peut retirer à l'ombre. Cette grande place se vide dans les fêtes et dans les solennités, comme aux audiences des ambassadeurs ; mais en d'autres temps, elle est pleine de quincailliers, de fripiers, de revendeurs, de petits artisans ; en un mot, d'une infinité de petites boutiques, où l'on trouve les denrées les plus communes et les plus nécessaires. Ces marchands étalent à terre sur une natte ou sur un tapis, se couvrant d'un parasol de natte, ou de laine, qui pirouette à leur gré sur un haut pivot. Ils n'emportent jamais

leurs marchandises de la place ; mais ils l'enferment [*sic*] la nuit dans des coffres qu'ils attachent l'un à l'autre, ou bien ils en font des ballots légèrement attachés ensemble par une grosse corde, qui passe à l'entour, et ils laissent tomber dessus leur petit pavillon, et s'en vont sans laisser personne à la garde. Cependant il n'en arrive jamais d'accident, par la sévère justice qu'on fait des voleurs en ce pays-là. Les gardes du chevalier du guet y passent de temps en temps durant la nuit ; et comme leur maître est caution de tout ce qui se perd la nuit, c'est proprement à eux d'en répondre, parce que c'est à eux qu'il s'en prend. Le soir, on voit dans cette place des charlatans, des marionnettes, des joueurs de gobelets, des conteurs de romances, en vers et en prose, des prédicateurs même ; et enfin des tentes pleines de femmes débauchées, où l'on va en choisir à son gré.

Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient, Paris, Le Normand, 1811, t. VII, p. 285-286 ; 334 ; 339-340.



Ill. 32. « Homme et femme de Perse », dans Herbert, *Some Years Travels into divers part of Africa [...]*, 1677

Prisonnier du sultan d'Aden, Lodovico di Varthema, jeune Italien qui voyage en Arabie dans les premières années du XVI^e siècle, feint la folie pour se tirer d'affaire avec deux compagnons de captivité ; mais les enfants le poursuivent avec des pierres. Nous avons conservé l'orthographe de l'éditeur Ch. Schefer.

Chapitre de l'amour que portent les femmes de l'Arabie felix⁹ aux hommes blancs

En le palais de ladite cité avait une des trois femmes du Souldan laquelle avait en sa compagnie douze ou treize très belles damoiselles et avait la couleur plutôt noire que autrement, laquelle me fit bon service. [...] La reine était ordinairement à la fenêtre avec ses damoiselles depuis le matin jusqu'au soir pour moi regarder et parler avec moi, et voyant que j'étais ainsi moqué, j'ôtai ma chemise et m'en allais tout nu devant ladite reine. Je voyais bien qu'elle prenait plaisir quand elle me voyait et ne voulait point que je l'abandonnasse et me donnait de très bonne viande à manger, en sorte que je faisais bonne chère, et me disait : « Frappe ceux qui te feront mal et si tu les tue, ce ne sera bien dommage ». Il allait un mouton par la cour que sa queue pesait bien quarante livres. Je le pris et lui demandai s'il était more ou chrétien ou juif. Ledit mouton ne répondait rien.

466

La reine n'est pas longtemps dupe du manège.

Quand elle eut bien tout entendu, elle jugea en soi même que je n'étais point fol et que j'étais sage, et m'envoya quérir et me fit mettre dans le palais en un lieu bas qui n'était point fermé, mais j'avais toujours les fers aux pieds.

Chapitre de la libéralité de la reine

La première nuit ensuivant, la reine me vint visiter avec cinq ou six damoiselles et commença à parler à moi¹⁰. Je lui donnai à connaître petit à petit que je n'étais point fol. Elle qui était sage le connut incontinent, et me commença à faire bonne chère et m'envoya un bon lit à leur coutume et m'envoya très bien à manger. Et le jour ensuivant me fit faire un bain avec bonnes senteurs. Cette bonne chère continua bien douze jours. Après cela, commença à descendre et me vint visiter tous les soirs à trois ou quatre heures de nuit¹¹ en m'apportant toujours quelque bonne chose à manger. Et quand elle entraît là où j'étais, elle m'appelait « *Junus, Thale inte johan* », c'est-à-dire : « Loys, viens çà, as-tu faim ? ». Je répondais « *Lualla* », c'est-à-dire « oui pour la faim qui pourrait

9 « *Arabie felix* » : l'Arabie heureuse des Anciens correspond à l'actuel Yémen.

10 *Disaminarmi* : m'examiner, m'interroger.

11 Après le coucher du soleil, selon le décompte italien.

venir ». Je me levais sus debout et allais vers elle tout en chemise. « *Lays, lays, camis focq* », c'est-à-dire « Non pas ainsi, ôte ta chemise ». Je répondis : « *Iaset ana ma megrum delayn* », c'est-à-dire « Madame, je ne suis pas fol maintenant ». Elle me répondit : « *Wala anarafi inte sabaden meginon inte mafdunia metelon* », c'est-à-dire « Je sais bien que tu ne fus onques fol, mais tu es le plus sage homme du monde ». Et pour la contenter je me dépouillais de ma chemise et me la mettais devant pour honnêteté. Elle me tenait bien deux heures devant elle et me regardait merveilleusement fort¹² et faisait une plainte à Dieu en cette sorte¹³ : « O Dieu, tu as créé cestuy blanc comme le soleil, et mon mari, mon fils et moi tout noirs. Plût à Dieu que cestuy ci fût mon mari. Or plaise à Dieu que je fasse un fils semblable à cestuy-ci » ; et en disant ces paroles, elle pleurait continuellement et soupirait en maniant toujours mon corps et me promit qu'incontinent que le Souldan serait venu, incontinent, elle me ferait ôter les fers. La nuit ensuivant, la dite dame me vint voir avec deux damoiselles environ minuit et m'apporta très bien à manger et me dit : « *Thale Junus* », c'est-à-dire : « Viens çà, Loys », *ana agi andecq*¹⁴. Je lui répondis : « *Leis setti mochait icpfi* »¹⁵. Je lui répondis que non et qu'il suffisait assez que je fusse enfermé sans qu'elle me fit trancher la tête. La reine répondit : « *Let caffane dargi ala razane* », c'est-à-dire « N'aie point de peur, car je t'assure sur ma tête. *In can inte mayrithh ana, Gazella in sich oulle Tegia insigoulle Galzevrana insicq* », c'est à dire « Si tu ne veux que je vienne, il y viendra Gazella ou Tegia ou Galzarena (Carcerana) ». Elle le disait, faisant semblant de vouloir l'une des autres pour venir avec moi. Mais elle y voulait venir elle-même deviser avec moi. Et je n'y voulus onques consentir¹⁶. Et ceci je le pensai dès le commencement qu'elle me faisait si bonne chère et je pensais qu'aussitôt qu'elle aurait eu son plaisir de moi, elle m'aurait baillé or et argent, chevaux, esclaves et tout ce que j'eusse voulu et après elle m'aurait baillé dix esclaves noirs pour me garder que je n'eusse trouvé moyen de sortir du pays, car par toute l'Arabie felix était bruit de moi-même aux passages ; et si j'eusse fait semblant de fuir, à grand-peine eussé-je échappé la mort ; à tout le moins eusse été mis aux fers toute ma vie. Et pour cette cause, je ne voulus onques consentir à son vouloir et n'étais point délibéré de perdre l'âme et le corps tout ensemble. Et toute la nuit, je ne cessais de pleurer en me recommandant à

12 « *come s'io fussi stato una ninfa* » : comme si j'avais été une nymphe.

13 Du texte arabe de cette réponse, non reproduit ici, Ch. Schefer déclare : « Avec un pareil langage, il était impossible à Varthema de se faire passer un seul instant pour musulman ». Les paroles arabes ne sont pas dans le texte reproduit par Ramusio, dans *Navigazioni e viaggi*, éd. Marica Milanese, Torino, Einaudi, 6 vol. de 1978 à 1988.

14 « Je me rends auprès de toi ».

15 « Non, madame, je suis enchaîné, c'est suffisant ».

16 « *perch'io considerava molto bene quel che di questo ne poteva seguire. E vedendola tanto fuora di sentimento, e che la dimostrava publicamente la passion che l'avea di me* ».

Dieu. Trois jours ensuivant, le Souldan revint et la reine m'envoya incontinent dire que si je voulais demeurer avec elle, qu'elle me ferait riche. Je lui répondis qu'elle me fit premièrement ôter les fers et tenir la promesse qu'elle m'avait faite à Dieu et à Mahomet, et qu'après je ferais ce qu'il plairait à Sa Seigneurie. Elle me fit incontinent aller devant le Souldan lequel me demanda où je voulais aller, s'il me faisait ôter les fers. Je lui répondis : [...] « Seigneur, je n'ai père, ni mère, femme ni enfants, frère ni sœur, et n'ai autre que Dieu, le Prophète et toi, Seigneur, s'il te plaît me donner à manger, je veux être ton esclave toute la vie », et je pleurais toujours. La reine était présente, laquelle dit au Souldan : « Tu rendras compte à Dieu de ce pauvre homme que tu as si longuement tenu aux fers sans avoir fait faute. Donne toi garde de l'ire de Dieu ». Le Souldan me dit : « Va-t-en là où tu voudras, je te donne la liberté », et me fit ôter les fers, et je me mis à genoux et lui baisai les pieds, et à la reine je lui baisai la main. Elle me prit par la main me disant : « Viens t'en avec moi, pauvre homme, car je sais bien que tu meurs de faim », et aussitôt que je fus en sa chambre, elle me baisa plus de cent fois et me fit très bien repaître. Et à cause que j'avais vu qu'elle avait parlé en secret au Souldan, je pensais qu'elle m'avait demandé à lui pour son esclave. Pour cette cause, je lui dis : « Je ne mangerai point, si premièrement tu ne promets de moi mettre en liberté ». Elle me répondit : « *Scut i Janu inte maarfesi ati alla* », c'est-à-dire « Tais-toi, folâtre, tu ne sais point encore ce que Dieu t'a ordonné ». « *In can inte melie inte amirra* », c'est-à-dire : « Si tu seras bon, tu seras seigneur ». Je savais bien déjà quelle seigneurie elle me voulait bailler. Je lui répondis qu'elle me laissa un petit refaire et retourner mon sang, lequel était perdu pour les grandes craintes que j'avais eues, car j'avais autre volonté que d'être amoureux. Elle répondit [...] : « Vraiment, je te nourrirai tous les jours de pigeons, cannelle, clou de girofle, noix muguettes »¹⁷. Lors je me réjouis un petit des bonnes paroles et ordonnance qu'elle me faisait. Et pour bien me refaire, je fus bien quinze ou vingt jours en son palais.

Un jour elle m'appela et me dit si je voulais aller à la maison¹⁸ avec elle. Je m'y en allai. Et au retour, je feignis être malade de lasseté, et fus bien huit jours en cette sorte. Elle m'envoyait visiter tous les jours, et un jour, je lui envoyai dire que j'avais fait promesse à Dieu et à Mahomet d'aller visiter un saint homme qui se tenait à Aden et que l'on disait qu'il faisait miracles. Je le confirmais être vrai pour faire mon cas bon. Elle me manda qu'elle en était contente et m'envoya un chameau et vingt-cinq seraphes¹⁹ d'or dont j'en fus très content. Le jour ensuivant, je montai à cheval et m'en allai à Aden en huit jours. Et soudain,

17 « Noix muguettes » : *nocì moscate* (noix muscades).

18 En fait, à la chasse (*a caccia*).

19 « Séraphes » (*seraffi*), monnaie d'or, de Melik-el-Echref, nom de plusieurs souverains (note de Ch. Schefer, p. 13).

j'allai visiter le saint homme lequel estimai pour deux choses, car il vivait en grande chasteté et pauvreté, et tenait vie de vrai ermite. Et certainement il y en a plusieurs en cette pauvreté qui vivent de pareille vie, mais ils s'abusent car ils ont faute de baptême. Et quand j'eus fait mon oraison, je feignis incontinent²⁰ d'être guéri par la vertu dudit saint homme. Après je fis écrire à la reine de ma santé recouvrée par le dit saint homme, et puisque Dieu m'avait fait cette grâce, que je m'en voulais aller pour voir tout son royaume, et je fis cela à cause que l'armée²¹ était là, laquelle ne se pouvait partir d'un mois. Et je parlai secrètement à un capitaine d'un navire et lui dis que je voulais aller en Inde, et s'il me voulait mener que je lui ferais un présent qui serait beau. Il me répondit que devant qu'aller en Inde, il voulait aller en Perse et je lui dis que j'étais content ; et ainsi nous fûmes d'accord.

Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient, trad. Jean Balarin de Raconis, éd. Ch. Schefer, Paris, E. Leroux, coll. « Recueil de voyages et de documents [...] », 1888, t. IX, p. 71-82.

20 « Incontinent » : « *il secondo giorno* ».

21 La flotte, qui attendait la mousson d'été pour faire voile vers l'Inde.

ONZIÈME CHAPITRE

L'Inde

L'INDE

Depuis le voyage du Phénicien Hannon (VI^e siècle avant J.-C.), les riverains du *Mare nostrum* n'ont cessé de s'intéresser à l'Inde et les commerçants arabes la fréquentent régulièrement. Mais l'arrivée à Calicut de la flotte de Vasco de Gama (19 mai 1498) ouvre une période nouvelle dans les relations indo-européennes. Une méprise initiale, laissant croire que les habitants sont chrétiens, fait espérer des succès contre l'Islam. François-Xavier arrive à Goa en 1542 et l'entreprise missionnaire se développe malgré la rivalité entre les jésuites et les autres ordres (franciscains, dominicains, augustins). À la fin du siècle, l'unification du pays sous l'Empire mogol d'Akbar facilite les échanges avec l'Occident : arrivée des marchands anglais (Robert Fitch, 1563), puis des ambassadeurs (Th. Roe). Des contacts réguliers s'instaurent, prélude à la conquête anglaise et à la floraison de guides sur l'Inde aux XVIII^e-XIX^e siècles.

Voir Geneviève Bouchon, *L'Asie du Sud à l'époque des grandes découvertes*, London, Variorum reprints, 1987 ; H. K. Kaul, *Travellers' India. An Anthology*, Oxford, Oxford University Press, 1979, avec une chronologie par nationalités (xxvii-lvii) ; Justin Stagl, *Travel and Ethnology in the Renaissance. South India through European eyes, 1250-1625*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000 ; *Asian Travel in the Renaissance*, éd. Denis Carey, Malden (Mass.) Blackwell Publications, 2004 (d'abord dans *Renaissance Studies*, 17. 3).

Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)

Le 10 janvier 1616, Thomas Roe, envoyé de l'East Indian Company, atteint le but de son voyage : rencontrer le Grand Mogol Jahangir, dont le prédécesseur, Akbar, mort en 1605, vient d'asseoir la domination des Mongols musulmans sur la péninsule indienne. Arrivé le 23 décembre à Ajmer (400 km sud-ouest de New Delhi, une des résidences préférées du Mogol), il tombe malade et ne peut se rendre aussitôt auprès du prince, qui en prend quelque ombrage.

À quatre heures du soir, je me rendis à la cour, au Durbar, qui est le lieu où le Mogol siège pour s'entretenir avec les étrangers, recevoir les pétitions et les présents, donner ses ordres, voir et être vu. Digresser un peu de ma réception et décrire les coutumes de la cour éclairera la suite de mon discours.

Le roi n'a pas d'autres hommes que des eunuques dans ses appartements ou dans les chambres retirées de sa maison : ils veillent sur ses femmes et le gardent

avec de nombreuses armes. Ils se font justice les uns les autres pour des offenses. Chaque matin, il vient à une fenêtre appelée *Jarruco*¹, ouvrant sur une plaine devant la porte du palais, et se montre lui-même au menu peuple. À midi il y retourne et s'assied pendant plusieurs heures pour voir les combats d'éléphants et de bêtes sauvages ; à ses pieds, derrière une balustrade assistent les hommes d'importance ; de là il se retire pour dormir avec ses femmes. L'après-midi, il retourne au Durbar dont j'ai parlé. À huit heures, après dîner, il descend au Gazelcan², une belle cour, avec en son milieu un trône en pierre de taille où il s'assied (mais parfois en un siège plus bas) ; n'y sont admis que les personnages de haut rang et peu d'entre eux le sont sans congé, où il discourt de tous les sujets avec beaucoup d'affabilité. On ne traite pas avec lui d'affaires concernant l'État, le gouvernement, les mesures de guerre ou de paix hors de l'un de ces deux endroits. On y propose publiquement, résout et donc enregistre ce qui mériterait peut-être d'être vu pour deux shillings, si le bas peuple n'en savait autant que le Conseil et si la grande nouvelle du jour n'était chaque fois que les nouvelles résolutions du roi sont soupesées et censurées par le premier polisson venu. Ce rituel est immuable : ce qu'il faut savoir, car tous ses sujets sont esclaves, d'où il découle une sorte de lien réciproque par lequel il est tenu d'observer si exactement ces horaires et coutumes que si un jour on ne le voyait pas sans qu'aucune raison en soit rendue, le peuple se soulèverait ; rester deux jours sans fournir de raison serait inexcusable, sauf s'il consentait à ouvrir les portes et se faire voir par certains pour apaiser les autres. Le mardi, il siège au Jarruco en lit de justice, ne refusant jamais la complainte des plus humbles gens, écoutant avec patience les deux parties, et parfois voit avec trop de plaisir le sang couler lors de l'exécution qui est faite par ses éléphants. *Illi mervere ; sed quid tu ut adesses*³ ?

Au Durbar on m'installa droit devant lui, à l'entrée d'une balustrade extérieure, où vinrent à moi deux des principaux nobles esclaves pour me conduire plus près. Avant de partir, j'avais demandé permission de pouvoir observer exactement les usages de mon pays, ce qui me fut libéralement accordé. Entrant dans l'enceinte extérieure, je fis une révérence, et une deuxième à l'entrée de l'enceinte intérieure, et une troisième quand j'arrivai aux pieds du roi. C'est une grande cour, à laquelle s'adressent toutes sortes de gens. Le roi siège en haut dans une petite galerie ; les ambassadeurs, les personnages importants et les étrangers de qualité sous lui, dans l'enceinte intérieure, surélevée, garnie de dais de velours et de soie, le sol couvert de bons tapis ; les gens de moindre rang, représentant la

1 « *Jharukka* » : fenêtre pour entrevue (décrite plus loin).

2 *Ghuzl-khana* : appartement privé.

3 Ils ont certes mérité leur châtement ; mais pourquoi es-tu présent ?

noblesse dans l'enceinte extérieure, le peuple dehors, dans une cour inférieure, mais de sorte que chacun puisse voir le roi. La disposition a tant d'affinité avec un théâtre – l'attitude du roi dans sa galerie, les grands personnages montés sur une scène comme des acteurs, les petites gens en bas, à regarder – qu'une simple description en dira assez sur les lieux et sur le spectacle. Le roi devança mon sot interprète, me souhaitant la bienvenue comme au frère de mon maître. Je remis à sa Majesté mes lettres de créance, traduites, puis ma commission, qu'il regarda attentivement, puis mes présents, qui furent bien reçus. Il me posa quelques questions puis, semblant prendre soin de ma santé, mit ses médecins à ma disposition, et me conseilla de garder la maison tant que je n'aurais pas recouvré des forces ; et si dans l'intervalle je désirais quelque chose, de m'adresser librement à lui, et que j'aurais satisfaction. Il me donna congé avec tant de signes apparents de faveur et de bonne grâce (plus que je n'avais jamais été flatté par des chrétiens) que jamais n'en reçut aucun ambassadeur, même du Grand Turc ou du roi de Perse, ou de quiconque.

The Embassy of Sir Thomas Roe to the Court of the Great Mogol (1615-1619),
London, The Hakluyt Society, 1899, p. 106-109.

Peter Mundy : un *sâti* à Surate (1630)

La pratique du *sâti* (la veuve se brûlant vive sur le corps de son mari) est, bien sûr, un des passages obligés de toute relation sur l'Inde : voir (parmi d'autres) Jacob Van Neck, à Bali, *Premier Livre de l'histoire de la navigation*, Amsterdam, C. Nicolas, 1601, p. 44 ; P. della Valle, *Viaggi*, « Il rogo di una vedova », dans *Viaggiatori del Seicento*, Torino, UTET, 1976, p. 200-202 ; J. Mocquet, *Voyage à Mozambique et Goa (1707-1610)*, Paris, Chandeigne, 1996, chap. XIX, p. 99-101 (« Femmes qui se brûlent » et gravure de Pontanus, 1611, d'après Linschoten, 1596) ; F. Bernier (très hostile à la pratique) dans une lettre à Chapelain, de 1667. Le 11 novembre 1630, P. Mundy quitte Surate (Gujarate) pour se rendre à Agra, en Hindoustan.

Avant de quitter Surate, je voudrais maintenant vous raconter un événement qui se produisit alors que j'étais là, que je vis de mes yeux : une femme du Banian, qui, volontairement, se brûla vive sur le corps de son mari défunt.

[...] C'est une ancienne coutume en Inde, même si on l'observe moins aujourd'hui que par le passé. La conquête du pays par le Mogol l'a presque abolie⁴, si bien qu'on ne peut plus l'observer sans permission spéciale du roi ou

4 Décivant la cérémonie, une relation anonyme sur la côte de Coromandel confirme l'hostilité des musulmans, nouveaux maîtres du pays, à la pratique du *sâti* (*Relations of Golconda [...]*, éd. W. H. Moreland, London, The Hakluyt Society, 1931, p. 75).

du gouverneur du lieu où l'on réside. Usant de beaucoup d'importunité, cette femme obtint du gouverneur de mettre son désir à effet.

On porta le corps de son mari à Phulpara, sur le fleuve Tapti, où sont beaucoup de leurs pagodes, ou églises et beaucoup de gens s'y retrouvent pour plusieurs grandes fêtes du pays. Là, on le déposa sur le bord du fleuve, les pieds et une partie du corps dans l'eau. Sa veuve vint avec d'autres femmes au milieu du fleuve, accomplissant sur elles certaines cérémonies lustrales, car ils attribuent beaucoup de pouvoirs sacrés aux grands fleuves (et notamment le Gange) et beaucoup de leurs pratiques religieuses consistent en ablutions. On avait préparé cependant un tas de bois pour le bûcher, façonné comme une petite maison basse avec une porte de la même matière, et disposé en rond sur le sol une grande quantité de bois, avec des pieux fichés au milieu, sur lesquels on avait mis une grande quantité de petites épines sèches et d'autres produits combustibles. On apporta d'abord le corps du défunt et on l'étendit sur ce bûcher, sur lequel ils jetèrent d'autre bois et de la bouse de vache sèche (un important combustible dans ce pays). Sa femme vint ensuite du fleuve, accompagnée de brahmanes, qui sont leurs prêtres. Puis faisant trois fois le tour de la maisonnette, elle prit très joyeusement congé de ses parents, amis et connaissances, sans aucun signe de peur ou de trouble, et entra dedans, s'y assit et prit le corps de son mari dans son giron. La porte étant immédiatement refermée sur elle, un de ses parents appuyant contre elle un grand poteau, et d'autres avaient de longs poteaux dans leurs mains pour attiser le feu en cas de besoin (ou plutôt pour la renverser si elle tentait de sortir). Ensuite elle-même, avec une petite torche d'huile de lin qu'elle avait emportée, enflamma la première le bois, cependant qu'à l'extérieur ses amis, avec des torches semblables, mettaient le feu tout autour du bûcher, qui soudain s'embrasa avec une grande violence. En même temps les spectateurs faisaient tout le bruit qu'ils pouvaient, avec des tambours et instruments du pays, frappant sur des plateaux de cuivre, pleurant ou hurlant, battant des mains, le tout dans une grande confusion, tant que dura le bûcher. J'imagine qu'ils le font pour couvrir sa voix si elle s'avisait de crier. Les côtés et la partie supérieure du bûcher furent bientôt consumés. Et cependant elle était toujours vivante, assise, tendant ses bras en l'air, peut-être sous l'effet des muscles contractés par la brûlure, car elle avait les mains derrière la tête avant que le feu ne fût allumé ; enfin, incapable de rester plus longtemps assise, elle tomba sur le corps de son mari, tous deux recouverts d'autre combustible par ses amis jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en cendres, que l'on jeta aussitôt dans le fleuve. J'ai représenté la chose du mieux que j'ai pu par le dessin ci-contre.



Ill. 33. « Un sâti », dans P. Mundy, *The Travels [...]*, 1630

Thomas Herbert : la côte des Malabars

Herbert vient d'évoquer les nombreux fruits que la côte orientale de l'Inde offre à ses habitants.

On voit que ces Noirs ne sont pas privés des dons et bénédictions de la Nature et, mis à part une perfidie qui leur a été enseignée par les Portugais cupides, orgueilleux et trompeurs, sont très libéraux de ce qu'ils ont avec un voyageur civil, attendant de leur courtoisie quelque petite rétribution. Après avoir fait quelque peu connaissance, ils vous feront l'hommage ordinaire : de l'*arecca* mélangé à du bétel, dont ils se servent dans toutes sortes de cérémonies et de civilités, et qui ressemble un peu à la poudre de tabac à priser des sauvages Irlandais.

L'arec est un arbre aussi haut que le cèdre, mais ressemble plutôt au palmier ; il est d'une substance concave et pelucheuse, orné de rameaux à l'extrémité seulement, d'où pendent les fruits en grappes, de la grosseur d'une noix, blancs à l'intérieur, difficiles à ouvrir et dépourvus de goût, d'odeur ou de moisissure. C'est pourquoi ils ne les mangent jamais seuls mais le couvrent et enveloppent dans des feuilles de bétel semblables à du lierre. Étendant sur chaque morceau de bétel disséqué un peu d'arec, ils le mâchent en menus petits morceaux, auxquels (ainsi que je l'avais noté auparavant chez les Mohélians⁵) ils ajoutent souvent une sorte de chaux faite de grandes coquilles d'huîtres blanches. Ce mélange guérit tout à la fois des coliques gazeuses, chasse la mélancolie, détruit les vers, accroît l'ardeur vénérienne, purge la bouche et l'estomac, et coupe la faim.

L'auteur rapporte ensuite un épisode dans lequel une barge de trafiquants européens arraisonne une jonque de Malacca qui, sous sa cargaison de coton, d'opium et d'oignons, dissimulait quatre-vingts esclaves noirs. Les trois quarts de ceux-ci se jettent à l'eau plutôt que de suivre leurs nouveaux maîtres, qui emmènent les autres à Bantam (Java) pour y être vendus.

Ces Malabars ont la peau noire comme du charbon, sont bien conformés, ont les cheveux longs et bouclés ; ils attachent à leur tête un mouchoir ouvré d'or et de soie, et à leur taille un tissu qui couvre leur nudité. Ils sont mahométans, leurs prêtres entendent l'arabe, langue dans laquelle se font toutes leurs prières. Ils meurent circoncis et vivent sujets au grand Samorais, ou roi de Calicut, tout en étant parfois tributaires dans une certaine mesure du Grand Mogol. Ils sont à vrai dire une nation vaillante et belliqueuse, mais malfaisante, habiles à voler, ennemis des Portugais. À quatre lieues plus au sud, à Cananor, ils ont un fort près duquel ceux-ci en ont un autre. Ils sont pourvus de petite et de grosse artillerie, mais en faible quantité et ne savent guère s'en servir ; mais ils ont abondance d'armes à feu, de flèches empoisonnées et offriront de nous en vendre. Le pays est boisé et montagneux.

A Relation of some Yeares Travailles into Afrique [...], London, s.n., 1634, p. 184-185.

Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)

Le 6 août 1632, P. Mundy quitte Agra (Hindoustan) pour se rendre à Puttana (Patna, à la frontière du Bengale) et à la date du 8 septembre, décrit divers combats d'animaux (autres descriptions chez Purchas, Bernier, Choisy).

5 Mohéli, île des Comores.

En Inde, on organise de nombreux combats d'animaux : éléphants, buffles sauvages etc. Les combats d'éléphants sont rares en l'absence du roi, mais ont lieu en sa présence jusqu'à deux fois par semaine, à Agra, les mardis et samedis après-midi. Voici comment, ainsi que je l'ai vu et qu'on me l'a rapporté. Tout d'abord les éléphants désignés pour ce jour-là, qui sont généralement un couple, mais parfois deux ou même trois couples. Le roi vient à la Jarooca⁶, regarde vers le fleuve, sur la rive duquel on les amène, chacun ayant un guide assis sur son cou, juste devant ladite fenêtre, à l'endroit prescrit. Au commandement donné, on les laisse aller, et ils courent ainsi l'un contre l'autre, la trompe dressée, jusqu'à ce qu'ils s'affrontent. Alors ils se poussent avec leurs défenses, pesant de toute leur force jusqu'à ce qu'ils soient à nouveau séparés par leurs gardiens. Mais il arrive qu'ils refusent d'obéir au commandement. On jette alors entre eux des fusées fixées sur de longs bambous ou bâtons, dont le crépitement bruyant, le feu et la fumée les séparent (car ils les craignent grandement), puis on les fait à nouveau s'affronter : et ainsi tant qu'il leur plaît. Parfois l'un d'eux obtient la victoire en dominant l'autre de sa puissance jusqu'à ce qu'il le fasse reculer et le poursuive ; et si l'autre n'est pas assez rapide, il le dépasse et le renverse, le poussant de ses défenses, le piétinant et se couchant sur lui, car ils ne peuvent frapper du pied ni mordre ni griffer. Ces éléphants de combat sont de la plus belle taille et des plus vigoureux ; on leur coupe les défenses au milieu et les attache avec du fer ou du cuivre pour leur donner plus de force ; car si on les leur laissait entières, elles risqueraient de se briser à chaque rencontre. Il est cependant une espèce appelée Muccan⁷, de très grande taille, qui n'ont que de très petites et très courtes défenses et qui triomphent ordinairement des autres. Leurs gardiens ou guides sont souvent atteints dans le combat, mais se relèvent très vite ; il arrive toutefois qu'ils soient tués tout net. D'autres fois on les laisse courir après des hommes à cheval, qui sont trop agiles pour eux, car l'éléphant ne galope pas, et ce n'est qu'en traînant les pattes qu'il peut courir passablement plus vite qu'un homme.

The Travels [...] in Europ and Asia, éd. Richard Carnac Temple, London, Hakluyt Society, t. II, p. 127-128 ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)

À Surate, Herbert a vu trois ethnies semblables en leur couleur, mais différentes quant à la religion : les Maures, musulmans, qui détiennent alors le pouvoir politique, les Banians, marchands qui voyagent à l'étranger, et les Parsis, premiers habitants, qui furent conquis par Alexandre. Il tire ses informations sur les Banians du livre récent d'Henry Lord, chapelain du

6 L'*interview-window* décrite par Th. Roe (voir *supra*, Ambassade, p. 474).

7 *Makhan* : éléphant sans défenses.

comptoir anglais de Surate, *A Display of two forraigne sects in the East Indies, viz. The sect of the Banians [...] and the sect of the Persees*, London, F. Constable, 1630 ; trad. fr. *Histoire de la religion des Banyans*, Paris, R. de Ninville, 1667.

Les Banians sont des marchands consommés et superstitieux, bruns de peau, rusés et beaux parleurs.

Ils portent les cheveux longs, peignent leur visage et y ajoutent du riz, un remède sacré pour les risques quotidiens ; leur vêtement est un long manteau de calicot matelassé noué sur le côté gauche avec des rubans ; ils portent sur la tête un turban ou *shash* d'une ou plusieurs couleurs et des souliers sans lacets, et souvent des sandales.

Leur religion est unique et étonnante ; ils ignorent l'inquiétude et méprisent Mahomet. Ils ont plusieurs castes⁸ : tailleurs, trembleurs⁹ et sages. Ils ne se marient jamais hors de leur groupe tribal : entre Banians, entre Parsis, entre Maures, et dans leur propre état. Ils ont beaucoup de tailleurs, mais aucun boucher, car ils ont en telle exécration la mise à mort d'une créature, même d'un pou, que non seulement ils auraient horreur de la manger ou de la tuer, mais rachètent sa vie à celui qui voudrait le détruire. Ils croient, comme le faisait Pythagore, à la transmigration des âmes des hommes en d'autres créatures.

480

Ils refusent de manger de ce qui a sang et vie, se nourrissent de riz, de plantain et de maints autres fruits délicats, boivent de l'eau et de l'eau de rose, du jus de citron sucré, qu'ils versent dans leur bouche depuis le bec d'un pot, mais sans toucher ce dernier, par crainte de se souiller ; certains ont été condamnés par les juges de leur religion à payer vingt mille *mammadaes*, ou shillings, pour avoir goûté de l'eau-de-vie.

Ils tiennent les deux éléments du feu et de l'eau pour des divinités et souffrent de les voir dégrader à des fins inutiles ou profanes : de sorte que, lors de leurs funérailles, leurs corps sont incorporés à ces flammes sacrées : elles réduisent en cendres ces cadavres qui rendent l'hommage dû à cette divinité qui les consume. Ils ne croient pas à la résurrection des corps et, par conséquent, rendent aux quatre éléments ce qui est dû à chacun. Certains membres de cette secte adorent les arbres et les ornent de rubans de soie en serpentine, etc. Ils vénèrent leurs prêtres¹⁰ et, en certains endroits, leur accordent la première nuit avec la fiancée, et tiennent ainsi leur descendance pour sacrée et plus fortunée. Chaque matin, ils vont par les rues et jettent un charme sur elles, embellissant leur visage de

8 Classe plutôt que caste, les Banians ne constituent pas un groupe religieux à part ; mais ils observent strictement les interdits de leur croyance, et les marins anglais appelaient *banians days* les jours où eux-mêmes devaient faire maigre.

9 Herbert : *shudders*.

10 Herbert a expliqué, p. 36 : « *The Bannian Priests called Bramini, are the Pythagorian Sect of the Gymnosophists* ».

bandes de peinture rouge, bleue et jaune sur lesquelles ils collent du riz, qui est le signe de leur baptême. Les femmes sont d'un teint un peu plus agréable, certaines ont des contenance aimables, elles portent les cheveux longs et flottants, mais recouverts d'un voile léger et délicat de batiste de calicot. Elles portent aux oreilles cinq, six ou huit anneaux, certains si grands et si lourds qu'elles en sont étirées et déchirées. Elles accrochent également à leur nez des anneaux et des bijoux émaillés d'or et sertis de pierre de valeur et dont vous pouvez voir la forme reproduite ailleurs¹¹.

Ils adorent le Diable, sous diverses formes et représentations. J'ai vu certaines de leurs pagodes ou idoles en bois, ressemblant à des hommes, peintes de diverses couleurs, les jambes à califourchon, très larges, avec dessous deux lampes, qui ne brûlent pas toujours. En d'autres temples, ils ont trois ou cinq grandes pagodes¹², si difformes et horribles qu'elles soient. Ils adorent aussi le feu, et se font certaines idées divines des vaches et des génisses.

Leurs mariages sont parfois secrets, parfois célébrés avec grande superstition. Ils détestent la polygamie, mais tiennent en grand honneur les liens du mariage, si bien qu'il est rare qu'à sept ans ils ne soient pas encore mariés. Le jour venu, l'homme marche triomphalement par les rues, et la fiancée le lendemain, et si par hasard un enfant meurt avant d'être marié, ses parents lui trouvent une demoiselle (à qui ils donnent en dot cinq dinars d'or pour les fiançailles) pour dormir une nuit avec le défunt.

Les funérailles se font ainsi : ils portent le corps mort près de leur église, où le sacrifice le consume en cendres, parmi des parfums précieux, des gommés aromatiques et des épices. Parfois la femme se jette elle-même sur le bûcher et brûle avec la dépouille du mari, s'acquérant ainsi tous deux beaucoup de gloire et de réputation parmi les leurs. Mais à Surate, Brampore, Amadavad, Lahore, Agra ou Kaboul, où dominant les Maures, on ne le tolère pas, bien qu'en d'autres endroits de l'Inde, vers le Bengale et la côte de Coromandel, ils maintiennent dévotement aujourd'hui encore cette amoureuse coutume, ainsi que je le dirai plus loin en décrivant ces pays.

Une autre cérémonie et pompe funéraire des Parsis est la suivante. Ils enveloppent le corps du défunt dans un linceul ; tout le long du chemin ses parents se flagellent jusqu'à ce qu'ils arrivent à cinquante ou cent pas du monument ou lieu funéraire ; là leurs prêtres, ou *Herboods* les arrêtent, parés d'étoles jaunes et de turbans, prennent le corps (le laissant là, où ils sont, jusqu'à la fin de la cérémonie). Les *Nacesselars*, des prêtres, la portent à un petit abri, ou fournaise, où ils pratiquent sur lui des charmes secrets par le feu et dans le feu. Ils placent ensuite le corps au sommet

11 « *A Persian Man and Woman near the Gulph* », p. 49. Voir ill. 32, *supra*, p. 465.

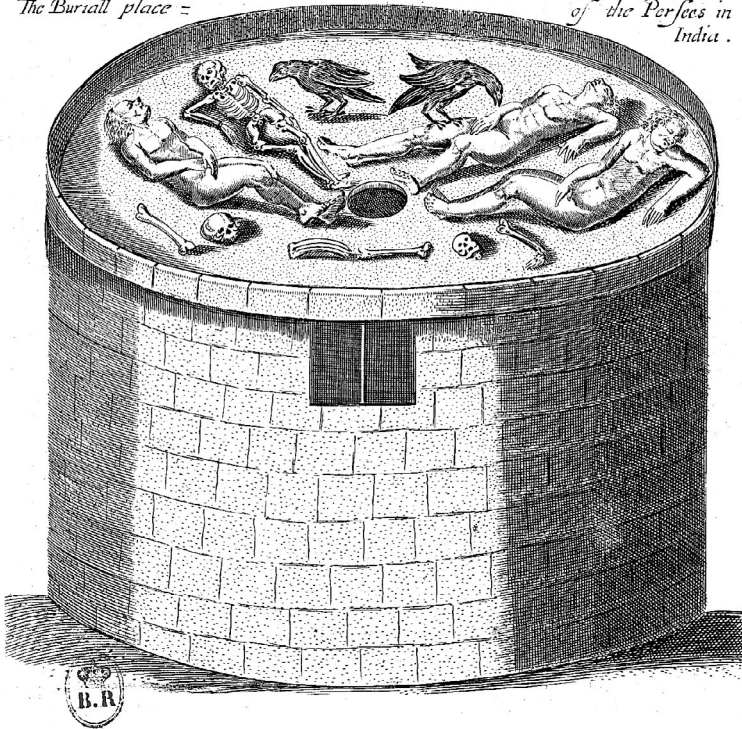
12 « Pagodes » : ici, idoles.

d'une tour ronde de pierre haute de douze pieds et de quatre-vingts de tour, avec une seule entrée du côté du nord-est, où se trouve une petite grille par laquelle ils acheminent le corps dans le monument. Le sommet est plat, complètement ouvert et recouvert d'un fin plâtre de moulage blanc. Au milieu est un trou descendant jusqu'en bas, qui reçoit les matières en putréfaction et les impuretés provenant des corps qui fondent là, exposés là nus et entourés d'un double cercle. Elles sont exposées à l'ardeur cruelle du soleil et à l'appétit dévorant des vautours et des cormorans qui en font d'ordinaire leur proie, la dépeçant et démembrant si bien que la puanteur hideuse et effrayante de ces corps sans sépulture (jusqu'à trois cents en certains cimetières) est si violente que, sauf si la rareté des merveilles à voir contraint un voyageur à leur rendre visite, il vaut mieux en parler que de les voir. Et notez qu'après que les corps sont exposés là, les Parsis ne s'approcheront jamais pour voir les morts et ne s'enquerront jamais d'eux mais seront extrêmement fâchés si un chrétien cherchait à les voir là ou à parler d'eux. Les bons sont conduits en une tour, les méchants dans d'autres, et tous transportés en des cercueils de fer, car le bois est consacré au feu, qu'ils adorent.

A Relation of some Yeares Travailles into Afrique [...], London, s.n., 1634, p. 37-40.

The Buriall place =

*of the Perfes in
India.*



Ill. 34. « Funérailles des Parsis en Inde »,
dans Herbert, *Some Years Travels into divers part of Africa [...]*, 1677

W. Methwold accomplit une longue carrière au service de l'East India Company. On comparera avec intérêt sa relation de Golconde, où il a vécu, et celle du Bengale, qu'il ne connaît que peu ou par ouï-dire.

Golconde

À soixante degrés et demi, on trouve Musalipatam, le principal port du royaume de Golconde, où la Très Honorable Compagnie des Indes orientales a son agent et plusieurs établissements [...]. C'est une petite ville, mais populeuse, dépourvue d'enceinte, mal bâtie et plus mal située encore ; à l'intérieur, toutes les sources y sont saumâtres, et au-dehors, elle est inondée à chaque marée sur près d'un mille et demi. C'était à l'origine une pauvre ville de pêcheurs, d'où elle tire son nom actuel¹³ ; plus tard, la commodité de sa rade en fit une résidence convenable pour les marchands et il en fut ainsi (avec l'accroissement du commerce) jusqu'à ce que les Hollandais et nous fréquentions cette côte.

Le climat est très sain et l'année se divise selon eux en trois saisons différentes, mars, avril, mai et juin constituant la saison chaude, et non sans raison, car le soleil, étant revenu dans leur hémisphère, brûle la terre de ses rayons perçants. Mais le vent lui-même, qui devrait tempérer sa fureur, lui ajoute plus d'ardeur ; et chaque année vers la mi-mai, avec de fortes bourrasques d'ouest, apporte à la terre une chaleur aussi forte que lorsqu'une maison est en feu et telle que ceux qui sont sous le vent peuvent à peine endurer. Elle est si pénétrante que, portes et fenêtres closes, les maisons sont néanmoins si chaudes que les chaises et sièges assurent difficilement les usages auxquels ils sont destinés sans qu'il soit besoin de les refroidir, comme le lieu où nous vivons, par de fréquents arrosages. Mais cette température extrême ne dure pas longtemps et n'est pas fréquente : cinq ou sept jours seulement par an et de neuf ou dix heures du matin à quatre ou cinq de l'après-midi, heure à laquelle une fraîche brise venue de la mer tempère à nouveau cette intolérable chaleur qui fait suffoquer et périr en voyage beaucoup d'indigènes. Et parmi les chrétiens, un Hollandais portant son palanquin et un Anglais, marchant seulement de la ville à la barre, à un mille de là, moururent tous deux en route. Le reste de ces quatre mois est très chaud, dépassant de beaucoup le jour le plus chaud de notre climat. Cela continuerait ainsi, mais en juillet, août et septembre, les pluies dominant et, avec des averses fréquentes, violentes et longues, rafraîchissent la terre et ravivent les racines desséchées des plantes brûlées de soleil, tombant parfois si longtemps, et avec une telle rage que leurs courants entraînent les fondations des maisons, qui s'effondrent. De là

¹³ Sur l'origine des noms de Golconde et de Masulipatam (Musalipatam dans notre texte), voir l'introduction de W. H. Moreland à *Relations of Golconda*, éd. cit., p. xlv-il.

procèdent aussi de grandes inondations, non moins précieuses en ce pays que la crue du Nil pour les Égyptiens, car ils recueillent les eaux dans leurs rizières, et les retiennent là jusqu'à ce que la terre qui les boit devienne capable d'endurer au mieux les huit mois d'abstinence : car pendant ces huit mois, il ne pleut jamais. Ils tiennent novembre, décembre et janvier pour leur saison froide, et elle l'est en regard des précédentes, tout en étant aussi chaude que mai en Angleterre¹⁴.

À cause de cette constante chaleur, tous les arbres sont ici continuellement verts et leurs fruits mûrissent en plusieurs saisons. En certains lieux, le sol permet deux récoltes de riz par an, quelquefois trois, parfois une seule mais en plus grande quantité. Ils sèment d'autres sortes de légumes à gousse, différents des nôtres, et loin à l'intérieur du pays, ils ont du bon froment, mais en faible quantité, car les Gentils en mangent peu. Ils ont des *racines* de plusieurs sortes, comme les nôtres, et une grande quantité de patates, mais peu d'herbes et de fleurs, un manque qu'ils suppléent par leur bétel, dont ils font le fréquent usage qui a souvent été rapporté. En bref, c'est un pays très fertile et, en raison de l'abstinence observée par les indigènes de tout être vivant, toutes les sortes de victuailles sont abondantes et à très bon marché. On a huit poules pour douze pence, une chèvre ou un mouton pour dix, et un très bon cochon pour dix-huit pence ou deux shillings ; de même pour le poisson et les autres produits en ville, mais encore à meilleur marché à la campagne.

Comme le plus souvent en Inde, ce royaume tire son nom de la capitale ou résidence principale du roi ; il est appelé par les indigènes Golconde, par les Maures et les Persans Hidraband¹⁵, est distant de Musalipatam de vingt-huit lieux gentives¹⁶, chacune contenant neuf milles anglais, et à dix journées ordinaires de voyage.

Le Bengale

Ce pays nous est entièrement étranger ; la côte est trop dangereuse, et nos navires trop grands pour les risquer parmi tant d'écueils et de bancs de sable ; mais nous savons toutefois par ceux qui en viennent, et cela est confirmé par le prix et l'abondance des produits du pays, que c'est le plus fertile de tout l'est. Une fois par an en provient à Musalipatam une flotte de petits vaisseaux jaugeant vingt tonnes environ, leurs planches reliées seulement avec du *coir* (une sorte de corde faite avec de l'écorce de coco). Dans ces barques ils transportent du riz, du

14 W. H. Moreland fait observer (*Relations of Golconda*, éd. cit., p. 7, note 1) que cette description si précise n'est pas en tout point exacte : les mois de juillet à octobre sont presque aussi chauds que ceux de mars à juin (85° F) et si 90% des pluies tombent entre juin et novembre, 80 mm d'eau environ se répartissent entre les autres mois.

15 « Hyderabad », fondée en 1589. Golconde, à 8 km de là, était l'ancienne capitale.

16 Le terme est absent des dictionnaires anglais. Selon W. E. Moreland (éd. cit., p. 8, n. 4), Methwold a pu l'emprunter au hollandais (*gentiffe* ou *gentive*).

beurre, du sucre, de la cire, du miel, de la laque de gomme, du poivre long, du calicot et diverses sortes de coton, de la soie grège, et du muga¹⁷, qui est fait de l'écorce d'un certain arbre, et sert à piquer de très curieux édredons et tapis ; tous ces produits, considéré l'abondance du lieu d'où ils viennent, devraient arriver ici comme nous disons du sable au désert et cependant ils les vendent ici avec de coquets bénéfices. De nombreux Portugais, dont la fortune était délabrée ou l'avenir incertain, se réfugient ici et y vivent dans l'abondance, quoique bannis ou hors-la-loi, sans gouvernement, sans pratiquer ou sans même faire profession de religion ; pour conclure, on peut vraiment dire de ce pays comme il est erroné de le dire d'un autre¹⁸ : Bengale, *bona terra, mala gens*. C'est le meilleur pays, peuplé de la plus méchante nation, dont la réputation court dans toute l'Inde, les hommes y sont tous voleurs et les femmes putains. Ici le Gange se jette dans la mer, fructifiant le pays, mais sanctifiant bien peu ses habitants. Je n'en peux guère dire plus, en ayant toujours vécu à grande distance ; j'ai seulement entendu dire qu'il est plein de crocodiles, ainsi que le sont de nombreux cours d'eau du Golfe, ou j'en ai vu beaucoup de taille considérable. Les passeurs qui font traverser hommes et bétail sur ces rivières savent comment les charmer et faire traverser ensuite en sûreté les passagers sur le tronc d'un palmier (ou de deux attachés ensemble), le bétail traversant à la nage. Ayant vu la manière dont ils les charment, je crois bon de la dire. Se trouvant sur la berge et prêts à traverser, nous épiâmes un très grand crocodile qui se montrait lui-même à la surface et descendait le courant dans notre direction. Là-dessus, le passeur entrant dans la rivière jusqu'aux mollets, il se tient sur une jambe, murmurant certains mots pour lui-même, et tout en faisant des nœuds sur une petite corde qu'il tenait en sa main, il laissa pendre la dite corde à un buisson voisin. Avec beaucoup de confiance il nous fit avancer avec nos chevaux, le crocodile étant toujours en vue, mais incapable (disait-il) d'ouvrir les mâchoires ; nous ayant ainsi fait passer, il se hâta de retourner et de dénouer la corde, assurant que si le crocodile se trouvait affamé par le pouvoir de ce charme, ce dernier perdrait aussitôt son pouvoir et son effet.

Relations of Golconda [...], éd. W. H. Moreland, London, The Hakluyt Society, 1931, p. 6-8 et 40-41.

- 17 Soie sauvage produite en Assam, par l'*Antheræa assama*, et non d'une écorce d'arbre. Voir *ibid.*, la note p. 40).
- 18 L'appellation n'est pas neuve, et Shakespeare l'applique aux habitants du Kent (*Henri VI*, 2^e partie, IV, 7). Selon Andrew Borde (*Introduction of knowledge*, 1542), « *the Italyen and the Lombarde* » l'appliquent couramment aux Anglais. Courant en latin, l'adage trouve, comme il se doit, une nouvelle fortune à l'âge des découvertes. Selon W. H. Moreland (éd. cit., p. 41, n. 1), Methwold transpose peut-être au Bengale la relation faite de Goa par Jacob Van Linschoten (*Description des Indes orientales*, Amsterdam, Cloppenburgh, 1619, t. II, p. 94).

Les géographes médiévaux ont souvent cherché à localiser le Paradis terrestre et les voyageurs, dans le sillage de Mandeville notamment (*Voyage autour de la Terre*, chap. XXXIII), ont voulu dire aussi leur mot. Herbert, qui ne dédaigne pas ailleurs de manier l'ironie à propos des Gentils, joue d'une érudition bouffonne et s'amuse ici à relever les contradictions des auteurs chrétiens, sans perdre de vue qu'il s'agit d'un sujet redoutable. En 1691 encore, Huet écrit un *Traité de la situation du Paradis terrestre*.

On dispute beaucoup du véritable endroit du Paradis terrestre. Certains le réduisent à une allégorie, d'autres lui attribuent une place précise. Certains disent qu'il était à l'est, au-dessus de la région moyenne de l'air, où ils veulent contraindre les quatre grands fleuves dont parle la *Genèse*¹⁹ à prendre leurs sources.

D'autres veulent que ces quatre fleuves signifient les quatre vertus cardinales, le mot « Paradis » désignant seulement un lieu de délices et de plaisirs ; la chute de l'homme représentant son bannissement et l'épée de feu la zone torride. D'autres encore disent que le monde entier était un paradis jusqu'à ce que le péché abolisse sa gloire.

Certains tiennent pour les Montagnes de la Lune (en Éthiopie, d'où le Nil prend son cours), d'autres le situent dans le cercle de la Lune (et ceux-là, assurément, trouvèrent les premiers qu'il²⁰ y buvait du vin de Bordeaux²¹). D'autres, sous le cercle de la Lune, et que de là les quatre fleuves prennent leur cours, coulant sous les vastes mers jusqu'au Paradis ; ces cerveaux dérangés engendrèrent certainement les Hermiens et Seleuciens²², qui jurèrent qu'il n'y eut jamais de Paradis.

Mais les plus sensés affirment son existence, divergeant seulement quant à l'endroit et à la route à suivre, beaucoup imaginant que le véritable mesure dix milles de tour et se trouve dans cette île de Mésopotamie aujourd'hui encore appelée Éden.

D'autres lui accordent plus d'espace, l'étendent dans la vallée du Shinar, qui entoure Babylone, et optent pour les bassins de l'Euphrate (incluant la Mésopotamie, l'Arménie, la Séleucie, les monts Taurus) et du Tigre.

D'autres cependant, nombreux et non des illettrés, vont plus loin, repoussant ses limites jusqu'au Nil et au Gange. Une opinion combattue il est vrai par

19 *Genèse*, 2, 10-14 : Phison et Gyon (traditionnellement identifiés avec le Gange et le Nil), le Tigre et l'Euphrate.

20 Adam.

21 « *Without doubt, first found out of him, that drinks Claret here* ».

22 Plusieurs personnages portent le nom d'Hermias : au II^e siècle, l'auteur chrétien d'une *Dérision des philosophes païens*, un philosophe grec du V^e siècle après J.-C., commentateur du *Phédon*, et un ministre du roi de Syrie Séleucus (III^e siècle avant J.-C.).

beaucoup, qui s'accordent unanimement à reconnaître qu'aucun de ces fleuves n'arrosait le Paradis, et que c'était une trop vaste étendue pour un jardin. De plus, le Gange, à l'extrémité de l'Inde, qui descend de l'énorme massif Imaus²³ pour se jeter lui-même dans le golfe du Bengale, est trop éloigné et ne fait pas l'affaire.

Les habitants de l'île de Ceylan affirment que le Paradis était chez eux et, pour autoriser leur dire, vous montrent l'antique trace des pas d'Adam imprimée dans le sol sacré et préservée depuis par miracle²⁴.

D'autres incluent l'Égypte, la Syrie et la Judée, et disent que l'arbre de la connaissance poussait sur le mont du Calvaire, à l'emplacement exact où Notre Seigneur fut crucifié (le second Adam souffrant là où le premier avait péché). Il ne manque pas d'autres encore pour déporter le Paradis sur une haute montagne au-dessus de la région moyenne de l'air, où il n'y a pas d'altération de l'air et où ils supposent que les corps d'Énoch et d'Élias sont encore entiers de nos jours.

La meilleure opinion est que ni le Nil ni le Gange n'avaient rien à faire là, et que les Septante allèrent trop loin en traduisant Pison par Gange et Gihon par Nil ; cela dit, il est probable que la Mésopotamie est à l'est de l'Arabie où Moïse écrivit et que le fleuve sortant de l'Éden est le Tigre qui, rejoignant là l'Euphrate, se divise lui-même en quatre branches. La première, Pison, qui entoure le pays d'Havilah, ne peut être qu'une branche du Tigre appelée Hiddekel, ou Choaspes qui entoure Havilah, c'est-à-dire Susiana.

Le second est Gihon, qui ceint l'Éthiopie ou Cush ; Gihon est la partie occidentale de l'Euphrate et Cush, nullement en Afrique, est Susiana, ou Chushiana, comme certains auteurs l'ont bien montré.

Et pour simplifier le tout, beaucoup d'auteurs anciens veulent qu'Havilah soit en Inde, ce qui est indéniable, mais on a prouvé depuis qu'il y avait deux Havilahs, l'un prenant son nom d'Havilah fils de Joctan, fils d'Eber, le quatrième depuis Sem, qui avec ses frères Ophir et Jobab le fils vinrent habiter l'Inde après la division de la Terre.

23 L'Himalaya (?) Le toponyme *Imaus* se lit chez Strabon (livre XI) : il y désigne l'extrémité des monts Taurus, bordant la mer de l'Inde, sans s'étendre plus loin à l'est que l'Inde elle-même.

24 Dès le voyage du marchand Soleiman (ix^e siècle) et dans ceux de Sindbad, on mentionne à Ceylan l'empreinte du pied d'Adam, au sommet du mont Adams Peak ; on la montre encore au xviii^e siècle. Après la Chute, Adam et Ève auraient trouvé refuge à Ceylan : relayé par les voyageurs, un corpus de légendes bouddhistes, musulmanes et chrétiennes l'atteste. Voir Arturo Graf, *Miti, leggende e superstizioni del Medio Evo*, Torino, Loescher, 1892, p. 29-30 ; Ch. Deluz, *Le Livre de Jehan de Mandeville*, Louvain-la-Neuve, Institut d'études médiévales de l'université catholique de Louvain, 1988, p. 150 et 213 ; Odorico da Pordenone (voyage 1314-1330), dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. Marica Milanese, Torino, Einaudi, 6 vol. de 1978 à 1988, t. IV, p. 282, note 1 ; Barbosa, *ibid.*, t. II, p. 666.

L'autre Havilah est nommé d'après Havilah fils de Chus, fils aîné de Ham ou Cham, celui qui, avant de descendre en Éthiopie, nomma la Susiana ou Chusiana, qui est donc aussi Havilah.

Cependant l'étendue du Paradis peut aller jusqu'à l'Indus, qui termine ces pays et de l'autre côté en Hircanie, arrosée par l'Araxis. S'il en est ainsi, le Tigre, l'Euphrate, l'Araxis et l'Indus pourraient être les quatre fleuves. Pour ma part, je ne peux le soutenir, mais je peux bien dire que l'Hircanie d'aujourd'hui ne le cède en rien à nul autre endroit de l'Orient comme lieu de délices et d'abondance, si ses habitants voulaient bien l'admettre, de sorte que si l'Hircanie n'appartenait pas autrefois au Paradis, elle n'est maintenant inférieure en rien à aucune autre région où ce plaisant jardin proposait de tels agréments, que je laisse à définir à un meilleur cerveau.

En voilà beaucoup trop, je le crains, sur ce sujet.

DOUZIÈME CHAPITRE

La Sibérie

LA SIBÉRIE

Pour s'aventurer en Sibérie, les voyageurs occidentaux doivent attendre que les explorateurs russes en aient frayé l'accès. Mais il leur faut être patients : le jésuite Avril tente vainement à deux reprises (1685-1689) d'ouvrir pour son ordre une route continentale à la Chine par la Sibérie ; il note pourtant que les marchands russes « font présentement ce voyage si sûrement et en si peu de temps, qu'il ne leur faut ordinairement que quatre mois pour aller à Pékin et pour revenir à Moscou ». John Bell, qui s'est fait admettre dans une ambassade russe, est plus heureux, puisqu'en quarante mois (1719-1722), il va de Moscou à Pékin et à Saint-Petersbourg. C'est parce qu'il avait su gagner la confiance de Pierre le Grand que le marchand hollandais E. Y. Ides avait accompli un parcours similaire à la fin du XVII^e siècle. Sur les voyages de Chappe d'Auteroche et de Gmelin (voir les notices relatives aux deux voyageurs).

Chappe d'Auteroche : Tobolsk

Chappe d'Auteroche, qui n'est pas allé plus loin que Tobolsk, exploite des relations d'autres voyageurs pour parler de la rigueur de l'hiver sibérien. Ses observations sur le printemps et l'été, et sur la ville elle-même, sont plus personnelles.

Le dégel en Sibérie

Dans nos climats tempérés, dès le mois de mai, la nature renaissante semble procurer une nouvelle vie à tout ce qui végète et qui respire. [...] Tout s'embellit, tout inspire la joie et le plaisir dans nos climats ; et la nature n'offre dans le même temps à Tobolsk que les horreurs de l'hiver. Au lieu de cette verdure et des fleurs qui répandent au loin l'odeur la plus agréable, la fonte successive des neiges forme et entretient des torrents dans les montagnes : les uns se précipitent dans les rivières, les font gonfler, et inondent les environs ; d'autres parcourent cette vaste plaine, la sillonnent dans tous les sens, et partout portent le désordre et la désolation. Alors la plaine, vue d'un endroit élevé, offre une nouvelle mer formée tout à coup au milieu du continent. Le ciel est alors presque toujours nébuleux, les vapeurs qui ont formé ces nuages retombent le plus souvent en pluie ; d'autres fois en neige, ou sous la forme de brouillards glacés, auxquels on craint d'autant plus de s'exposer que, chassés par des vents impétueux, ils font éprouver des douleurs plus vives qu'un froid plus rigoureux. C'est dans

l'alternative de la pluie, de la neige et des brouillards qu'on passe cette saison de l'année. Le 4 de juin, la terre fut trois fois couverte de neige, et trois fois elle disparut ; mais bientôt le soleil, en s'approchant du solstice, rendit l'air plus tempéré. Cet astre est alors presque toujours sur l'horizon ; on peut lire à minuit avec la plus grande facilité. Quoique la chaleur y soit d'une très courte durée, cependant dans ce petit intervalle, les végétaux prennent tout à coup leur accroissement. Le 22 juin, le blé avait déjà un pied de hauteur ; mais au lieu des arbres fruitiers, qui croissent presque partout ailleurs, on ne voit dans ces campagnes presque désertes, que des sapins, qui paraissent aussi vieux que la Terre : leur forme, toujours la même, et leur sombre couleur, portent la tristesse dans l'âme la plus gaie. On ne rencontre dans ces bois solitaires que quelques malheureux habitants qui y cherchent des arbres de bouleau, auxquels ils font une incision, pour en recevoir la sève dans des vases. Ils en font leur hydromel.

492

Je me suis souvent promené sur les bords de la rivière Irtych, à la distance de plusieurs lieues de Tobolsk. J'espérais parcourir des paysages embellis par une multitude d'habitations : je n'ai trouvé le long de cette rivière qu'une vaste plaine, couverte du limon que les eaux avaient déposé avant de se retirer, et des mares d'eau croupissante, distribuées de toutes parts. Leurs bords étaient couverts de branchages morts, et de troncs d'arbres déracinés. Quoique vers la fin de juillet le terrain n'eût pas encore acquis assez de consistance pour qu'on pût le parcourir sans danger, animé du désir de me procurer différents oiseaux que je ne connaissais pas, je m'arrêtai quelques minutes dans le même endroit ; mais trop occupé de mon objet, je ne m'aperçus que le terrain avait cédé insensiblement qu'après avoir tué d'un coup de fusil un de ces oiseaux ; je voulus l'aller chercher, mais j'étais embourbé de façon que je n'avais pas même la liberté de me procurer le plus petit mouvement. Je ne sortis de cet endroit qu'en me faisant un point d'appui de mon fusil. Je renonçai à mon oiseau et ne fus pas tenté d'en chercher de nouveaux. Je regagnai le bateau dans lequel j'avais descendu la rivière, et ne le quittai qu'au premier village, situé sur un terrain assez élevé. Tout y annonçait la plus grande misère. J'en parcourus les environs. On y avait semé du blé dans quelques endroits ; il était aussi beau qu'on pouvait le désirer, mais si peu avancé pour la saison, que les habitants désespéraient qu'il eût le temps de mûrir.

On ne voit à Tobolsk aucune espèce des fruits d'Europe, excepté la groseille, qu'on trouve quelquefois dans les bois. Les fruits du pays sont le glouquat¹, et une espèce de framboise. Le glouquat a beaucoup de rapport à nos groseilles. Ces fruits ont un goût aigrelet, et sont regardés comme antiscorbutiques. On y recueille encore avec soin les fruits d'une espèce de pin, qui ressemble fort au cèdre. Il en croît cependant peu dans les environs de Tobolsk : mais on en trouve en quantité

1 « Glouquat » (russe *klioukva*) : airelle des marais, canneberge.

dans ceux de Werkhoutourie. Les fruits de cet arbre sont très recherchés ; on les mange crus, et l'on en retire une huile pour l'usage ordinaire de la table.

On a tenté en vain de semer des légumes à Tobolsk : les radis, quelques salades, et une espèce de chou vert et frisé, sont presque les seuls qui aient réussi ; mais les habitants ont dans leurs jardins de la rhubarbe de la seconde espèce², dont ils mangent les feuilles en salade. Ils en font aussi avec des pissenlits, et des orties lorsqu'elles commencent à pousser.

Un Russe avait apporté de Moscou un jeune pommier, qu'il avait élevé dans une serre : il produisit cette année [1761] une pomme de la grosseur de celles d'api. On l'apporta dans un grand plat au milieu d'un dîner de cérémonie ; elle fut coupée en petits morceaux, et distribuée à quelques convives. On me fit l'honneur de m'en donner un morceau. Ce fruit était si aigre et si mauvais, que je ne pus jamais me déterminer à le mâcher. Pour répondre à l'honnêteté qu'on m'avait faite, je fus obligé de l'avalier comme une pilule.

Voyage en Sibérie [...], Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, p. 140-144.

La ville

La ville de Tobolsk présente à la distance d'un quart de lieue un bel aspect par sa situation, et à cause d'une multitude de petits clochers, la plupart couverts de cuivre jaune. Mais cette beauté disparaît en entrant dans la ville : les maisons sont toutes de bois et mal bâties ; le gouvernement, la chancellerie, l'archevêché, la maison de ville, et une espèce de citadelle sont les seuls bâtiments où l'on a employé de la brique et quelques pierres³.

On peut à peine passer dans les rues de cette ville, à cause de la quantité de boue qu'on y trouve, même dans la ville haute, excepté une partie de l'été. Pour remédier à cet inconvénient, on a fait des chemins avec du bois dans quelques rues, ainsi que cela se pratique dans toute la Russie ; mais ils sont si mal entretenus à Tobolsk, qu'on ne peut guère sortir qu'en voiture ; elles y sont assez communes, parce que le bois, les chevaux et leur nourriture y sont à vil prix.

Les hommes sont grands, robustes et bien faits dans la Sibérie, ainsi que dans presque toute la Russie : ils aiment les femmes et les liqueurs à l'excès. Esclaves d'un souverain despote, ils exercent encore avec plus de dureté ce même pouvoir à l'égard de leurs esclaves ou de leurs inférieurs.

2 La rhubarbe de première qualité était très recherchée : voir *infra*, J. Bell, Rhubarbe et lichée, p. 538.

3 Une note de l'auteur (non reproduite ici) donne quelques détails sur ces édifices.

Les femmes sont généralement belles à Tobolsk : elles ont la peau de la plus grande blancheur, une physionomie douce et agréable ; leurs yeux sont noirs, languissants, et toujours baissés ; elles n'osent jamais regarder un homme en face : elles n'ont point de coiffures ; mais elles font usage de mouchoirs de couleurs, qu'elles entrelacent avec tant d'art dans leurs cheveux, presque toujours noirs et sans poudre, que cet arrangement leur donne l'air le plus séduisant. Elles mettent toutes du rouge, les filles comme les femmes ; les servantes, et une partie du peuple sont même dans cet usage.

Les femmes sont communément bien faites jusqu'à l'âge de dix-huit à vingt ans ; mais leurs jambes sont toujours grosses, ainsi que leurs pieds. La nature semble avoir prévu en cela l'embonpoint qu'elles doivent avoir un jour, et qui semble demander des points d'appui très solides.

494

Les bains qu'elles prennent deux fois par semaine contribuent surtout à leur déformer la taille ; ils occasionnent, dans toutes les parties du corps⁴, un relâchement qui est cause qu'avant l'âge de trente ans elles sont presque passées.

Leurs habillements ont présentement beaucoup de rapport avec ceux du reste de l'Europe. Celui des hommes en place est absolument le même à Tobolsk et dans toute la Russie. Quelques négociants, les gens d'affaires des seigneurs, et le peuple sont presque les seuls qui aient conservé l'habit ancien, ainsi que la barbe. Je n'ai vu à Tobolsk que quelques gentilshommes disgraciés, qui conservassent ces anciens usages ; sans doute qu'ils les avaient repris. L'habillement des femmes, à la coiffure près, ne diffère à Tobolsk de celui d'Europe, que dans tout ce qui peut avoir rapport à nos modes, qu'elles ne connaissent pas : elles portent communément une robe volante en forme de domino. Dans leurs grands jours de cérémonie, leurs robes ont beaucoup de rapport aux manteaux troussés qu'on portait anciennement en France. Cet habillement a passé de Pétersbourg à Tobolsk.

Les hommes et les femmes sont pour l'ordinaire richement habillés : ils tirent leurs étoffes de Moscou, et quelquefois de la Chine ; mais à Tobolsk, ainsi que dans toute la Russie, les deux sexes sont très malpropres, malgré les bains qu'ils prennent deux fois par semaine. Les femmes changent rarement de linge, et elles ne connaissent point tout ce détail de vêtements qui forment le négligé des femmes d'Europe ; négligé souvent plus séduisant que la plus belle parure : aussi est-il rare d'assister à la toilette des femmes russes.

Ibid., p. 254-258.

4 L'explication n'est pas unanimement reçue par les contemporains (Alexandre Deleyre, long compte rendu paru anonymement en 1770, et *Antidote*, anonyme, 1770).



Dus Reijzen de Russchen met honde sleen in sibirien

Ill. 35. « Attelage de traîneaux en Sibérie », dans E.Y. Ides, *Driejaarige reize [...]*, 1704

La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal

Mars 1720 : Bell vient de quitter le lénisseï, auquel il a consacré une riche description (dans *A Journey from St Petersburg to Peking [1719-1722]*, éd. J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965, p. 64-68) et suit la rivière Tongouska, l'un de ses affluents.

Plusieurs jours durant nous poursuivîmes notre voyage le long de la Toungouska sur les rives de laquelle nous retrouvions çà et là de petits villages, ou des maisons isolées. Nous eûmes un jour la chance de rencontrer une prodigieuse bande de lièvres aussi blancs que la neige sur laquelle ils couraient : je m'exprime avec mesure quand j'affirme qu'ils étaient plus de cinq à six cents. Ils descendaient la rivière, très décidés, en suivant un petit sentier qu'ils avaient tracé, près du chemin battu. Dès qu'ils nous virent, ils s'enfoncèrent dans les bois, sans paraître très effrayés. J'ai appris que ces lièvres, en bien plus grand nombre encore, migrent chaque année au printemps vers le sud et remontent en automne, quand les rivières sont gelées et que tombe la neige. Dans la plupart des villages, nous trouvâmes en abondance de cette sorte de venaison ; les habitants, toutefois, ne l'estiment guère, car ils prennent ces lièvres moins pour leur viande que pour leur peau, dont ils tirent des profits considérables.

Vivant sur les bords de la rivière, dont ils tirent leur nom, les Toungouzes descendent d'anciens occupants de la Sibérie et diffèrent dans leur langue, leurs mœurs, leurs vêtements et même leur personne et leur carrure de toutes les autres tribus de ces peuples qu'il m'a été donné de voir. Ils n'ont pas de maison où ils demeureraient quelque temps, mais parcourent à leur guise bois et rivières et, partout où ils vont, dressent quelques *spars*, inclinés l'un vers l'autre au sommet ; ils les recouvrent ensuite de morceaux d'écorce de bouleau qu'ils cousent ensemble, ménageant un trou au sommet pour que la fumée s'échappe. Le feu est placé au milieu. Ils sont très civils et traitables, aimant à fumer du tabac et boire du brandy. Autour de leurs cabanes se trouvent en général un bon nombre de rennes, en quoi consiste toute leur richesse.

Les hommes sont grands et bien conformés, braves et très honnêtes. Les femmes sont de taille moyenne, et vertueuses. J'ai vu chez beaucoup d'hommes des dessins ovales, comme des guirlandes, sur leur front et leur menton, et parfois un motif ressemblant à une branche d'arbre, allant de la commissure de l'œil à la bouche. On les fait quand ils sont enfants, piquant la peau avec une aiguille et la frottant avec du charbon, dont la marque subsiste toute la vie. Ils ont la peau basanée ; leur visage n'est pas aussi plat que celui des Kalmouks, mais leur expression plus ouverte. Ils sont entièrement ignorants de toute espèce d'écriture, et adorent le soleil et la lune. Ils ont parmi eux de nombreux chamans, peu différents de ceux que j'ai décrits précédemment⁵. On m'a dit que les autres étaient beaucoup plus habiles à dire la bonne aventure que ceux-ci, mais qu'ils habitaient beaucoup plus au nord. Ils ne peuvent pas supporter de dormir dans une chambre chaude, mais se retirent à leurs cabanes pour se coucher autour du feu sur des peaux de bêtes sauvages. Je suis surpris de voir comment ces gens peuvent endurer le froid très piquant de ces régions.

Les femmes sont vêtues d'une robe de fourrure descendant sous le genou et serrée à la taille par une ceinture. Cette ceinture est large de trois pouces environ, faite de peau de cerf, avec le poil soigneusement recousu et orné, et à laquelle est fixé, de chaque côté, un anneau de fer qui sert à porter une pipe à tabac et d'autres bagatelles de faible valeur. Leurs robes sont aussi cousues sous la poitrine et autour du cou. Leurs longs cheveux noirs sont rassemblés en tresses nouées autour de la tête, sur laquelle elles portent un bonnet de fourrure qui leur va très bien. Certaines ont des boucles d'oreilles. Leurs pieds sont chaussés de bottines en peau de cerf qui montent jusqu'au genou et sont attachées à la cheville par une lanière de cuir.

5 Chez les Baribintzy (*A Journey from St Petersburg to Pekin [1719-1722]*, éd. J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965, p. 56-57).

Le vêtement des hommes est très simple, et conçu pour l'action. Il consiste en une veste courte, aux manches étroites, en peau de cerf, avec le poil à l'extérieur ; culottes et chausses sont faites de la même peau et bien ajustées aux membres. Ils ont en outre un morceau de fourrure qui couvre la poitrine et l'estomac, accroché autour du cou par une lanière de cuir. Tout cela est le plus souvent cousu fort proprement et orné par leurs femmes. Ils portent autour de la tête une collerette de queues d'écureuil, pour protéger le bout des oreilles du froid. Ils n'ont rien d'autre sur leur tête que leurs cheveux lisses qui leur tombent sur le dos en une longue mèche tressée.



Fingusche Eedzweering

Ill. 36. « Bouchers toungouzes », dans E. Y. Ides, *Driejaarige reize [...]*, 1704

Ils ont pour armes un arc et plusieurs sortes de flèches, selon les différents gibiers qu'ils entendent chasser. Ils portent leurs flèches sur le dos, dans un carquois, et tiennent l'arc toujours à la main gauche. Ils ont en outre une lance courte et une petite hache de guerre. Ainsi parés, ils ne craignent pas de s'en prendre aux plus féroces créatures des bois, même aux ours les plus vigoureux, car ils sont robustes et adroits archers. En hiver, quand est arrivée la saison de la chasse au gros gibier, ils vont sur des raquettes sans lesquelles il leur serait impossible d'avancer sur la neige profonde. Elles sont faites d'un très mince morceau de bois long de cinq pieds et large de cinq à six pouces, carré à

l'arrière et se terminant en pointe à l'avant. Au milieu est fixée une lanière qui maintient le pied. Avec ces raquettes, on peut marcher sûrement sur la neige la plus profonde, et le poids d'un homme ne les ferait pas s'enfoncer de plus d'un pouce ; mais elles peuvent uniquement servir pour la plaine. Pour gravir les collines, ils disposent d'une autre sorte, avec de la peau de phoque collée au bois, le poil orienté à l'arrière, ce qui évite que la raquette glisse ; ils peuvent gravir ainsi une colline sans difficulté et, en descendant, ils glissent très rapidement.

La nation des Tougouzes est très nombreuse, bien qu'elle ait beaucoup diminué récemment à cause de la variole. Il est à remarquer qu'ils ne connaissaient rien de cette maladie avant l'arrivée des Russes. Ils ont une telle crainte de ce mal que, sitôt que l'un des leurs en est atteint, le reste de la famille installe le patient dans une petite cabane, le pourvoyant d'eau et de vivres puis, emballant toutes leurs affaires, marchent contre le vent, portant chacun un pot de terre où brûlent des charbons, et faisant une effrayante lamentation tout le long du chemin. Si la personne meurt, on l'installe sur une branche d'arbre à laquelle on l'attache avec de solides liens d'osier pour prévenir sa chute.

Quand ils partent chasser dans les bois, ils n'emportent pas de provisions avec eux, mais dépendent entièrement de ce qu'ils prendront. Ils mangent de tout animal qu'ils rencontrent en route, même ours, renard ou loup. Ils tiennent les écureuils pour une viande délicate ; mais l'hermine a un goût et une odeur si fétides qu'il leur faudrait mourir de faim pour qu'ils en mangent. Quand un Tougouze prend un élan ou un cerf, il ne quitte pas la place tant qu'il ne l'a pas mangé entièrement, sauf s'il se trouve près de sa famille, auquel cas il en emporte partie à la maison. Il ne manque jamais de feu, ayant toujours un briquet avec lui ; s'il vient à en manquer, il allume du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Ils ne mangent jamais cru, sauf en cas d'extrême nécessité.

Ils ne prennent pas les zibelines de la même manière que les autres animaux. La fourrure est si délicate que la moindre marque de flèche ou de pli sur le poil fait chuter le prix de la peau. Pour la chasser, ils n'ont besoin que d'un petit chien et d'un filet. Quand un chasseur voit la trace d'une zibeline sur la neige, il la suit, pendant deux ou trois jours peut-être, jusqu'à ce que le pauvre animal, épuisé, se réfugie dans quelque grand arbre, car il peut grimper comme un chat. Le chasseur étend alors son filet autour de l'arbre, et allume un feu ; incapable de supporter la fumée, la zibeline descend et se prend dans le filet. Certains de ces chasseurs m'ont dit que, s'ils sont tenaillés par la faim lors d'une de ces longues chasses, ils prennent deux minces planches de bois, appliquent l'une d'elles sur le creux de l'estomac, et l'autre sur le dos, à l'opposé, puis ils attachent les extrémités de ces planches avec des cordes qu'ils serrent progressivement, s'empêchant ainsi de sentir les atteintes de la faim.

Bien que j'aie observé que les Toungouzes adorent en général le soleil et la lune, cette observation souffre quelques exceptions. J'ai trouvé parmi eux des gens intelligents, qui croient qu'il y a un être supérieur à l'un et à l'autre, et qui les créa, eux et tout le monde.

Je ferai seulement remarquer plus loin que, selon toutes les relations que j'ai lues et entendues sur les natifs du Canada, il n'y a aucune nation dans le monde à laquelle ils ressemblent davantage qu'à celle des Toungouzes. La distance entre eux n'est pas si grande qu'on se l'imagine communément.

Le 4 mars, nous arrivâmes à un petit monastère appelé Troytza, dédié à la Sainte Trinité ; nous y trouvâmes environ une demi-douzaine de moines qui nous reçurent avec hospitalité dans leurs cellules et nous fournirent de provisions et de chevaux frais. Le monastère se trouve sur la rive nord de la rivière, sur une rive très agréable quoique solitaire, entourée de bois, de champs de blé et de bons pâturages. La plupart des villages se trouvent de ce côté, car il est plus haut que la rive sud.

Ce même jour, nous reprîmes notre route le long de la rivière. Chaque jour nous rencontrons de grandes bandes de lièvres en route vers l'ouest, et de nombreux Toungouzes dans leurs cabanes. Il est à noter que de cette rivière au nord, vers l'océan gelé, il n'y a pas d'habitants, si ce n'est quelques Toungouzes sur le bord des grandes rivières, toute cette région très étendue étant couverte de sombres forêts impénétrables. Le sol, le long de la rivière, est bon et produit du froment, de l'orge, du seigle et de l'avoine. Pour détruire les grands sapins, les habitants usent de cette méthode : ils découpent autour du tronc un anneau d'écorce large d'un pied environ, ce qui empêche la sève de monter, et l'arbre sèche en quelques années. Par ce moyen, le sol est sans trop d'ouvrage débarrassé du bois et fumé par les cendres.

A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722), éd. J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965, p. 65-68.

Le lac Baïkal

17 mai 1720

On estime que la largeur du lac Baïkal, en face de l'embouchure de la Selenga, est d'une cinquantaine de milles anglais (bien qu'il soit beaucoup plus large en d'autres endroits) et que sa longueur est d'environ trois cents milles. C'est un lac d'eau douce, alimenté au sud par la Selenga et beaucoup d'autres rivières, et à l'est, par l'Angara supérieure. Il est orienté sud-ouest nord-ouest et présente très peu de bancs de rochers. Il n'y a qu'une grande île, près du milieu, appelée Olchon. Il est bordé au nord par une haute chaîne rocheuse, qui le parcourt

d'un bord à l'autre. La seule ouverture par laquelle il s'écoule est celle de l'Angara qui, bien qu'étant un passage naturel, semble avoir été taillée par l'art à travers les rochers. Il est à mon avis impossible d'imaginer une plus belle perspective naturelle que celle dont on jouit du haut de ces montagnes, dont l'esquisse rapide et imparfaite que j'en ai dessinée pourra aisément donner une idée. Au sommet des rochers, les bois sont petits et très clairsemés ; mais sur le versant nord et dans les vallées, les arbres deviennent progressivement plus hauts et plus gros. Le gibier et les animaux sauvages abondent dans ces forêts, notamment le sanglier, première espèce que nous ayons rencontrée dans le pays : signe assuré d'un climat tempéré, car ces animaux ne pourraient endurer le froid excessif des régions plus septentrionales. La chasse de ces animaux étant un sport à risques, nous avons soigneusement évité leurs repaires. Le soir nous retournâmes à nos bateaux près de la chapelle de Saint-Nicolas.

500

Le lac Baïkal est riche d'excellent poisson de différentes espèces : notamment esturgeon et un poisson appelé *omully*, semblable pour la forme et le goût à un hareng, quoique plus grand et plus gros. On trouve aussi dans le lac un grand nombre de phoques dont la qualité de la peau est préférée à celle des phoques pêchés en eau salée. Mon sentiment est que les phoques et les poissons du lac Baïkal proviennent de l'Océan glacial⁶ avec lequel il communique, bien que la distance soit considérable.

On prend généralement les phoques en hiver, au moyen de filets solides tendus sous la glace. On creuse de nombreux trous dans la glace, espacés l'un de l'autre afin que les pêcheurs puissent, à l'aide de longues perches, tendre leurs filets d'un trou à l'autre, sur une certaine distance. Incapables de demeurer longtemps sous l'eau, faute d'air, les phoques voient leur salut dans ces poteaux, et c'est ainsi qu'ils s'empêtrent dans les filets.

Ibid., p. 82-87.

Evert Ysbrand Ides : les Bouriates

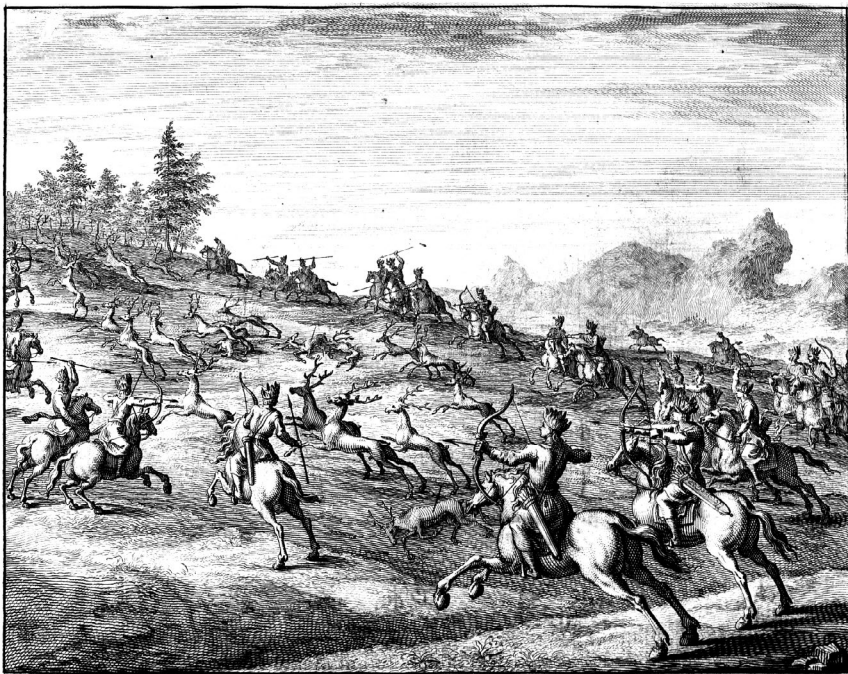
Le voyageur vient de quitter le pays des Toungouzes (dont John Bell laissera la relation documentée que l'on a vue) et entre dans celui des Bouriates, de part et d'autre du lac Baïkal, peuple mongol formant aujourd'hui une république autonome de la Fédération russe.

Le 11 du même mois [février 1693], nous atteignîmes la forteresse de Bulaganski⁷, dans le pays des Bouriates ; située entre la colline et la vallée, dans une terre de

6 L'*omoul* est d'origine marine, en effet. C'est par le bassin du Iénisseï et de l'Angara que le lac communiquait avec cet océan, mais certaines légendes imaginaient une liaison directe, par le fond du lac.

7 Balagansk.

champagne où vivent plusieurs Bouriates richement pourvus de bétail : vaches et une sorte de taureau à poil long comme le montre la gravure⁸. Ils habitent tous des maisons basses faites de planches jointes ensemble et couvertes de terre, avec une ouverture au sommet pour que la fumée s'échappe. Ils font leur feu au milieu de leur logis. Ils sont extrêmement ignorants de ce qui touche à l'agriculture et au jardinage ; leurs maisons sont groupées côte à côte, comme dans des villages, et situées près de la rivière, mais ils n'en changent pas comme le font les Toungouzes et autres païens. Près des portes sont fichés en terre plusieurs poteaux sur lesquels on a attaché des peaux de bœuf, de mouton ou de cheval. Au printemps et à l'automne, ils partent par centaines, à pied ou à cheval, chasser le cerf, le mouton sauvage et le chevreuil, qu'ils appellent *Ablavo*. Quand ils ont trouvé un endroit pour ce divertissement, ils se disposent en cercle, très près l'un de l'autre, afin de pouvoir encercler et chasser ensemble de centaines d'animaux ; et quand ils les tiennent à portée de leur arc, ils leur fondent dessus, si bien que fort peu échappent, chaque chasseur étant capable de tirer trente flèches de suite.



Ill. 37. « Bouriates chassant au cerf », dans E. Y. Ides, *Driejaarige reize [...]*, 1704

Quand la chasse est terminée, chacun retrouve ses propres flèches par sa marque propre. Mais le malheur qui guette cette façon de chasser est que, dans la confusion de la mêlée, ils atteignent par mégarde le cheval d'un autre,

8 Non reproduite ici.

et en blessent plusieurs. Ils écorchent leur prise, détachent la viande des os et la font sécher au soleil. Ils vivent sur cette réserve autant qu'elle dure et, quand elle est épuisée, ils partent pour une autre chasse. On trouve là en grande quantité les animaux sauvages que j'ai dits, et sur plus d'un quart de mille je n'ai pu voir autre chose que des moutons sauvages qui, semblables à de la neige, recouvraient les collines. Mais dans les parages, à cinq ou six milles à la ronde, on voit peu d'animaux à fourrure, si ce n'est parfois quelques ours et quelques loups.

502

Si vous désirez des bœufs ou des chameaux de très forte taille pour vous rendre en Chine, il vous faut les acheter à ces gens, qui ne voudront pas d'argent, mais demanderont en échange des zibelines pâles, des récipients d'étain et de cuivre, du drap rouge de Hambourg, des peaux de loutre, de la soie grège de Perse de toutes les couleurs et des lingots d'or et d'argent. En ces diverses monnaies, le prix d'un bœuf pesant 800 à 1 000 livres d'Allemagne n'exède pas quatre ou cinq roubles, et un chameau ne coûte pas plus de dix ou douze roubles, le rouble valant deux rixdales. Hommes et femmes de ce pays sont grands et robustes et, selon les critères locaux de beauté, ont des visages magnifiques, ressemblant un peu à ceux des Tartares de Chine. L'hiver, les deux sexes portent de longs manteaux en peau de mouton, avec une large ceinture à boucle en fer. Ils se coiffent d'une sorte de toque qu'ils appellent malachave⁹, qu'ils peuvent tirer sur leurs oreilles par grand froid. L'été, certains portent des manteaux de drap rouge légers. De visage et de corps, on peut les comparer à de jeunes diables, pour la raison que depuis le jour où ils sont nés, ils ne savent pas ce que c'est que de se laver, et ne se coupent ni les ongles de la main ni ceux des pieds.

Toute la chevelure des jeunes filles est ramassée en nattes toutes droites, qui les font ressembler exactement à l'Envie telle que les peintres la représentent. Les femmes ont seulement deux nattes qui leur tombent de chaque côté de la tête, ornées de toutes sortes de petits sujets d'étain. Quand l'un d'eux meurt, on l'enterre avec ses habits de parade, ses arcs et ses flèches. Leur religion consiste à adorer les bœufs et les moutons morts qu'ils ont fichés sur les poteaux devant leurs portes, tant qu'ils ne sont pas en putréfaction. Ils les adorent en inclinant la tête et en joignant les mains, sans prier ni dire un seul mot. C'est le seul service religieux qu'ils connaissent, et ne veulent entendre parler d'aucun autre. Ils ont en fait des prêtres ; quand ils estiment le temps venu, ils les tuent, et les enterrent ensuite avec des vêtements et de l'argent, expliquant qu'il est nécessaire qu'ils les envoient devant prier pour eux et que,

9 Petite casquette, du russe *malo*, petit et *kepka*, casquette (note M. Hundt, 1999, voir Notices).

pour ne pas se trouver dans le besoin, il leur faut de l'argent à dépenser et des vêtements à porter.

Quand il leur faut faire quelque serment entre eux, ils vont au lac Baïkal, près duquel est une colline qu'ils tiennent pour sacrée, à deux journées de cheval. Ils prononcent leur serment sur cette haute montagne et croient ferme que le parjure n'en redescendra pas vivant. Ils vénèrent cette colline depuis de nombreuses années et lui font fréquemment offrande de toutes sortes de bétails abattus.

A Description of the Three Years Land Travels over land from Muscovy to China,
dans *Siberian Discovery*, éd. David N. Collins, Richmond, Curzon Press,
2000, t. I, chap. VIII, p. 32-34.

TREIZIÈME CHAPITRE

L'Extrême-Orient

INTRODUCTION

La route de la soie, illustrée par Marco Polo, n'est plus guère praticable en raison des troubles politiques que connaît la Chine. Les Portugais ouvrent une route maritime et obtiennent en 1550 le comptoir de Macao, les affaires se traitant toutefois à Canton. À Pékin, lieu du pouvoir, se pressent les missionnaires portugais et espagnols, mais les réticences des empereurs Ming ralentissent la pénétration ; les Mandchous, après 1640, se montrent plus accueillants. Les Français arrivent vers 1680, sous le règne de Kang-Hi (1662-1722), qui coïncide à peu près avec celui de Louis XIV ; très tolérant, il favorise l'échange d'idées et le développement des techniques, cependant que les jésuites s'entremettent dans les négociations entre Russes et Mongols. Des *Lettres édifiantes et curieuses* des missionnaires de son ordre, J.-B. Du Halde tire une somme, sa *Description de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise* (1735). Mais la condamnation définitive par Rome des « rites chinois » (1742), puis les difficultés des jésuites en Europe donnent un coup d'arrêt à la mode chinoise en 1770.

Pour un panorama de la « découverte » de la Chine par les Occidentaux, voir Numa Broc, « Voyageurs français en Chine », *XVIII^e siècle*, 22, 1990, p. 39-49 ; Francois Moureau, « Itinéraires jésuites en Chine ou les lumières naissent à l'Est », dans *Le Théâtre des voyages*, Paris, PUPS, 2005, p. 353-367. Deux ouvrages anciens de référence : avec J.-B. Du Halde, Athanase Kircher, *La Chine illustrée [...]*, trad. fr., Amsterdam, Jean Jeansson, 1670 et avec une anthologie : Svetlana Gorshenina, *Explorateurs en Asie centrale. Voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Mallart*, Genève, Olizane, 2003.

L'histoire des relations nippon-européennes est celle d'un contact tardif et d'une fermeture brutale et durable ; François-Xavier y arrive en 1549, mais l'action missionnaire des jésuites y est vite suspecte : Valignano est mal reçu à son retour en 1587, et en 1614 un édit bannit les prêtres étrangers. En 1624, les Espagnols sont interdits et l'année suivante, les Anglais, installés à Hirado, quittent le pays avant l'ordre d'exclusion. À partir de 1639, l'empire du Japon, indisposé par les entreprises des jésuites, n'entretiendra plus de relations commerciales qu'avec les Hollandais (qui n'envoyaient pas de missionnaires) et les Chinois, et dans le seul port de Nagasaki. Une proscription qui s'explique moins par une hostilité religieuse que par l'incompatibilité du christianisme avec la hiérarchie

féodale japonaise et son code guerrier. La fermeture du Japon aux Occidentaux ne rendra que plus éclatantes des différences déjà mises en relief par le jésuite L. Froes en 1585 dans son *Traité sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais* (éd. moderne par X. de Castro, Paris, Chandeigne, 1993).

Marco Polo décrit le pays sans s'y être rendu (île de « Cipangu ») ; F. Mendes Pinto revendique l'honneur d'avoir découvert le Japon en 1542, quand la jonque sur laquelle il se trouvait avec le corsaire chinois Samipocheva échoua lors d'une tempête sur l'île de Kiusiu. Mais la découverte est aussi attribuée à trois marchands portugais : Antonio Mota, Francisco Zeimoto et Antonio Pexota qui, se rendant de Macasar en Chine, eux aussi poussés par une tempête, arrivent sur l'île de Satsuma en 1543.

508

Michael Cooper, *They came to Japan. An Anthology of European Reports on Japan, 1543-1640*, London, Thames and Hudson, 1965 (anthologie thématique) ; Jacques Proust, *L'Europe au prisme du Japon*, A. Michel, 1997.

Le Siam a été une terre d'intense activité des missionnaires français à la fin du XVII^e siècle et beaucoup de relations lui ont alors été consacrées. Voir Alain Forest, *Les Missionnaires français au Tonkin et au Siam aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Dirk Van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991 ; *id.*, éd. abbé Choisy, *Journal du voyage de Siam*, Paris, Fayard, 1995.

LA CHINE

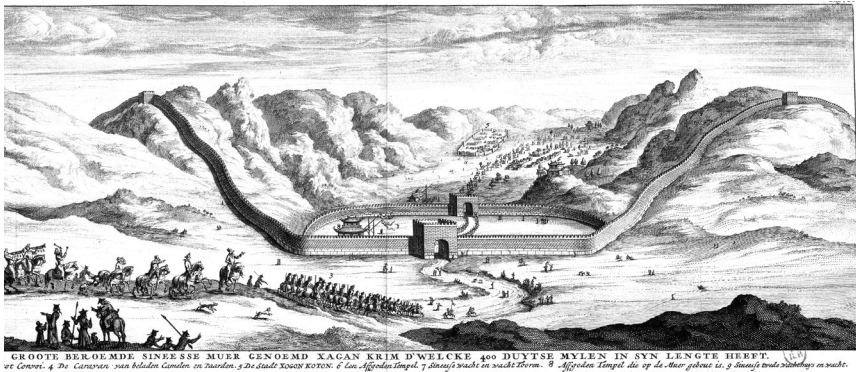
Evert Ysbraud Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan

Dix-huit mois après son départ de Russie, Ides, qui a traversé la Sibérie, arrive au pied de la Grande Muraille de Chine, que les Occidentaux ne connaissaient guère que par les récits de Marco Polo. Ils sont frappés également par le raffinement de la cuisine chinoise ; il leur faut un plus long séjour pour être à même de décrire les costumes des Chinois, surtout en relation avec leur statut social : voir P. Mundy, *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907, t. III, p. 256-262, avec dessins (réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972).

Le 27 octobre [1693] nous atteignîmes des tours de garde au sommet des rochers, d'où nous pouvions voir le Zagan Grim, ou Grande Muraille, à laquelle nous arrivâmes le même jour. Elle doit être en vérité une des merveilles du monde¹. À cinq cents brasses de cette fameuse muraille est une vallée flanquée de chaque côté par un ouvrage de fortification en pierre taillée, et de l'un à l'autre on a construit un mur de trois brasses de haut environ, avec une ouverture comme le montre la gravure. Passé ce premier mur, nous arrivâmes à l'entrée de la Grande Muraille par une tour de garde haute de huit brasses environ, cintrée en pierre de taille et pourvue de portes massives renforcées de fer. La muraille court d'est en ouest à travers la vallée, jusqu'à des rochers d'une hauteur étonnante ; toutes les cinq cents brasses, on a construit sur le roc, de chaque côté une tour, ainsi que la représente notre gravure. Le pied de la muraille est fait d'une grande pierre taillée, haute d'un pied environ, la partie supérieure étant de brique et de chaux ; mais autant que nous pouvons en juger, le tout était initialement bâti de la même pierre. Par cette première porte, nous parvenons à une plaine large de cent brasses, puis à une autre porte de garde, avec un mur de chaque côté qui, comme le premier, allait jusqu'au fond de la vallée ; et cette porte était, comme la précédente, surveillée par une garde de cinquante hommes. Sur la première enceinte ou Grande Muraille s'élevait le temple d'une idole avec, tout en haut, les figures de l'idole et de l'empereur. La muraille est haute de six bonnes brasses et large de quatre, de sorte que six cavaliers peuvent aisément la parcourir de front, et en si bon état que si elle

1 Longue de plus de deux mille km, la Grande Muraille avait été construite au III^e siècle avant J.-C. pour protéger la Chine des invasions tartares : sans succès, puisque les Mongols achèveront au XIII^e siècle la conquête du pays.

n'avait été construite que depuis vingt ou trente ans : pas un morceau qui soit tombé ou le moins affecté par la crasse ou la mauvaise herbe.



Ill. 38. « La Grande Muraille de Chine », dans E. Y. Ides, *Driejaarige reize [...]*, 1704.

510

Après cette dernière tour de garde, nous arrivâmes à une vallée large de plus de 300 brasses, où poussaient de grands saules et, sur la partie ouest, au pied du rocher se trouvait un temple magnifique. À une portée de mousquet de là, nous vîmes à la ville de Galchan², enserrée dans un haut mur quadrangulaire, mais qui n'est pas très peuplée. J'y fus salué par la décharge de trois canons d'acier, qui continua toute la nuit dans les faubourgs. Les rues étaient assaillies d'un tel concours de gens qu'il était difficile d'y passer ; ils étaient attirés par le son de nos trompettes et cornemuses, qui leur semblaient très étranges, n'ayant jamais entendu une telle musique auparavant. Le soir, le Mandarin envoya quelqu'un pour m'adresser ses compliments et me convia à souper avec lui au Palais royal, où réside l'empereur lorsqu'il emprunte cette route. Outre le Mandarin, je trouvai là le gouverneur et les principaux officiers de la ville, et on nous fit boire ensuite plusieurs bols de thé. On m'offrit un souper fastueux, la représentation d'un spectacle et un échantillon de musique à leur mode consistant en toutes sortes de timbales et d'instruments à cordes, ce qui produisait une cacophonie fort laide, et j'aurais voulu me trouver loin pour ne pas l'entendre. Ils étaient assis deux par deux sur des tabourets, jamais plus de deux à une même table. Ces tables étaient finement laquées et tapissées d'exquis ouvrages de soie. Ils ne se servent pas de nappes, de serviettes, de couteaux, de fourchettes et d'assiettes ; mais sur la table on ne voyait que deux baguettes rondes d'ivoire ou d'ébène blanc, qui étaient sa seule garniture ; mais à vrai dire ils sont d'une adresse si prodigieuse dans le maniement de ces baguettes qu'ils peuvent avec elles saisir une tête d'épingle. Ils les tiennent dans la main droite entre le pouce et les deux doigts suivants. Toute leur nourriture, potages, riz, viandes bouillies ou rôties, est présentée à table dans des bols de porcelaine,

² Kalgan est le nom mongol de la ville, aujourd'hui Zhangjiakou (ou Tchang-Kia-K'ou).

et non dans des assiettes ; chaque sorte de rôti est servie à part, coupée en petits morceaux ; mais le grand assortiment de confiseries était servi dans de petits récipients de porcelaine. Leurs soupes et potages sont d'un goût extrêmement agréable, car enrichis d'herbes et d'épices tels que macis, cannelle, etc. L'herbe qu'ils mettent dans leurs potages pousse sur des rochers dans la mer et, bouillie, semble visqueuse ; elle est verte quand on la fait sécher, et paraît ainsi dans les potages³. Cette plante n'a pas de feuilles, mais développe un entrelacs de rameaux ; elle est d'un goût très agréable et on l'estime bonne pour la santé ; certains pensent qu'elle a des vertus abortives, ou qu'elle est du nid d'hirondelle. Ils servent aussi des crevettes décortiquées et des œufs de pigeon teintés en rouge et jaune ; ils ont en outre de bonnes salades, notamment de l'endive coupée en petites bandes longues, très agréable au goût comme à l'odeur ; ils la disposent sur le plat précédent. Leurs soupes n'ont pas à être rectifiées par nos cuisiniers allemands.

Au lieu de salières, ils ont de petites saucières de cornichons ou de saumure dans lequel on trempe la viande. C'est pourquoi ils n'ont pas de fourchettes, chacun prend le bol de soupe placé devant lui, et l'absorbe, introduisant les morceaux trop gros dans sa bouche à l'aide des baguettes rondes, de sorte que rien ne peut couler et tacher leurs vêtements ; ils ne se servent pas de serviettes, bien qu'ayant à côté d'eux des mouchoirs, dont ils s'essuient seulement la bouche.

Dans les lieux publics et les cantines, l'écuyer tranchant est à la table, avec la pièce de viande rôtie devant lui, qu'il coupe en petits morceaux devant les hôtes, met dans de petits bols qu'il présente sur la table. Il ne se sert pas de linge pour s'essuyer les mains, mais enlève au couteau tout autour de l'os jusqu'où il peut, et arrache le reste avec ses mains, pleines de graisse jusqu'aux coudes, si bien que ce seul spectacle suffit à rassasier les spectateurs.

Ils boivent du brandy, qu'ils appellent *arakka* et une sorte de vin qu'ils boivent chaud et nomment *tarasu*, qui est une décoction de riz vert ; après un ou deux ans, il est, pour la couleur, le goût et la force, très semblable au meilleur vin du Rhin.

The Three Years Travels from Moscow over-land to China [...], London, s.n., 1706, p. 60-62.

John Bell : audience impériale en Chine

Novembre 1720 : l'ambassade russe, arrivée à Pékin, obtient une audience impériale. On comparera avec la relation du même cérémonial par E. Y. Ides, lors de l'hiver 1693-1694, chap. XIV et XV.

3 C'est l'herbe de mer comestible.

Le 28⁴, jour assigné pour l'audience publique accordée par l'Empereur à l'ambassadeur, on nous apporta des chevaux à notre logis pour l'ambassadeur et sa suite, l'Empereur se trouvant alors en une maison de campagne appelée Ch'ang-ch'un Yüan, à six milles environ à l'ouest de Pékin. Partis à huit heures du matin, nous arrivâmes vers dix heures à la cour, où nous descendîmes de cheval à la porte, qui était gardée par un fort détachement de soldats. Les officiers en charge nous conduisirent dans une grande salle, où nous bûmes du thé et restâmes une demi-heure environ jusqu'à ce que l'Empereur fût prêt à nous recevoir. Nous pénétrâmes ensuite dans une cour spacieuse, fermée par de hauts murs de brique, et plantée de plusieurs rangées régulières d'arbres forestiers, de huit pouces de diamètre environ, que je crus être des tilleuls. Les allées sont semées de gravier fin, et la principale se termine à la salle d'audience, derrière laquelle se trouvent les appartements privés de l'Empereur. De chaque côté de l'allée sont de beaux pots de fleurs et des canaux. Continuant d'avancer, nous trouvâmes tous les ministres d'État et officiers de la cour, assis sur des coussins, les jambes croisées, en plein air devant la salle ; parmi eux, des places étaient réservées pour l'ambassadeur et sa suite ; et nous demeurâmes là, par un froid matinal glacial, jusqu'à ce que l'Empereur fit son entrée dans la salle. Durant tout cet intervalle, il n'y avait que deux ou trois serviteurs dans la salle, et pas le moindre bruit de nulle part. On entre dans la salle par sept escaliers de marbre, sur toute la longueur du bâtiment. Le sol est pavé avec soin de marbre blanc et noir, disposé en un bel échiquier. Au sud, le bâtiment est complètement ouvert et le toit supporté par une rangée de magnifiques piliers octogonaux d'un beau poli ; devant, on a disposé une grande toile, pour protéger de l'ardeur du soleil ou de l'inclémence du temps.

Après que nous eûmes attendu un quart d'heure environ, l'Empereur fit son entrée par une porte de derrière, et s'assit lui-même sur le trône ; sur quoi tout le monde se leva. Le maître de cérémonie désira que l'ambassadeur, qui se tenait à quelque distance des autres, avançât dans la salle ; il le conduisait par une main, pendant qu'il tenait dans l'autre ses lettres de créance. Après avoir gravi les marches, on posa les lettres sur une table placée là à cet effet, ainsi qu'il avait été convenu auparavant ; mais l'Empereur fit signe à l'ambassadeur de s'approcher, ce qu'il n'eut pas aussitôt compris qu'il prit les lettres de créance et,

4 Du Halde (*La Chine illustrée [...], op. cit.*, t. I, p. 549) décrit également cette ambassade, ainsi que l'*Histoire générale de la Chine*, du jésuite de Mailla, qui date l'audience du lendemain : « Le vingt-neuf de novembre, un ambassadeur russe fit son entrée à Pékin avec une suite d'environ cent personnes, vêtues d'habits superbes à l'européenne. Des cavaliers qui l'escortaient l'épée nue à la main offraient un spectacle d'autant plus curieux, qu'il était nouveau et extraordinaire à la Chine » (Paris, s.n., 1777-1783, t. XI, 335). Mentionnée encore par le jésuite Ripa, *Mémoires*, chap. XIX et XX, éd. ital. par Fortunato Prandi, trad. angl., 1844, voir J. Bell, *A Journey from St Petersburg to Peking*, éd. cit., p. 17.

assisté par Aloy⁵, s'avança jusqu'au trône puis, s'agenouillant, les déposa devant l'Empereur, qui les toucha de sa main et s'enquit de la santé de Sa Majesté le Czar. Il dit ensuite à l'ambassadeur que l'affection et l'amitié qu'il avait pour Sa Majesté étaient telles qu'en recevant ces lettres, il s'était même dispensé d'observer une coutume établie depuis longtemps dans l'empire.

Durant cette partie de la cérémonie, qui n'était pas longue, la suite était restée debout à l'extérieur de la salle, et nous nous imaginions que, les lettres remises, tout serait terminé. Mais le maître de cérémonie raccompagna l'ambassadeur ; puis il ordonna à toute la compagnie de s'agenouiller et de faire obédience neuf fois à l'Empereur. Toutes les trois fois, nous nous levions, pour nous agenouiller ensuite. On avait fait de gros efforts pour échapper à cette partie de l'hommage, mais sans succès. Le maître de cérémonie se tenait là, délivrant ses ordres en langue tartare, et prononçant les mots *morgu* et *boss* ; le premier signifiant s'incliner, et l'autre se lever, deux mots que je n'oublierai pas de si tôt.

Cette formalité achevée, le maître de cérémonie conduisit l'ambassadeur et six gentilshommes de sa suite dans la salle, avec un interprète. Nos employés, officiers inférieurs et serviteurs se tenaient toujours à l'extérieur, avec de nombreux courtisans et officiers de haut rang. Nous étions assis sur nos propres coussins, une rangée au-dessus du sol, à droite du trône, à six yards de distance. Et immédiatement derrière nous étaient assis trois missionnaires, vêtus d'habits chinois, qui servaient en permanence à la cour. À cette occasion, ils servaient à tour de rôle d'interprètes⁶.

Aussitôt après notre admission, l'Empereur fit venir à lui l'ambassadeur, le prit par la main, et parla familièrement de divers sujets. Il lui dit, entre autres choses, que Sa Majesté le Czar exposait sa personne à beaucoup de dangers, particulièrement sur l'eau, ce dont il était très surpris, mais désirait qu'il prît l'avis d'un homme d'âge et ne hasardât pas sa vie en s'exposant lui-même à la fureur de vagues et de vents sans merci, contre quoi aucune vaillance ne pouvait prévaloir. Nous étions assez près pour entendre cet avis amical et bienveillant.

La conversation terminée, l'Empereur tendit à l'ambassadeur une coupe d'or pleine de tarassun⁷ chaud, une liqueur sucrée et fermentée, faite de diverses sortes de grain, d'une odeur désagréable, quoique non déplaisante au goût. On fit circuler cette coupe parmi les gentilshommes, et nous bûmes tous à la santé de l'Empereur, qui observa que cette liqueur nous réchaufferait

5 Sans doute le titre du ministre des finances (Shi lu), qu'Ides appelle « Schiloy » (voir la note de l'éd. M. Hundt, 1999, voir Notices).

6 Dans la relation d'Ides, trois missionnaires jésuites (deux Portugais et le P. Gerbillon, un Français) remplissent également cet office.

7 Voir E.Y. Ides (Grande Muraille, *supra*, p. 511), qui l'appelle « tarasu ».

par cette froide matinée. Sa Majesté trouva aussi plusieurs fautes dans notre vêtement, peu adapté à un climat rigoureux ; et je dois avouer qu'il était dans le vrai.

514

À la gauche de l'Empereur se trouvaient cinq princes, ses fils, avec tous les ministres et les grands de la cour. Le tarassun, toutefois, ne fut offert qu'à nous-mêmes, et aux jésuites après nous. Huit ou dix des petits-fils de l'Empereur firent alors leur entrée dans la salle. Ils étaient très beaux et habillés sans recherche, n'ayant rien d'autre pour les distinguer que le dragon à cinq griffes tissé dans leur vêtement de dessus, et une tunique de satin jaune portant le même motif, avec sur la tête de petits bonnets recouverts de zibeline. Ils étaient suivis de musiciens portant leurs instruments. La salle était alors presque pleine et, ce qui est surprenant, il n'y avait pas le moindre bruit, ni précipitation ni confusion. Chacun connaît parfaitement sa tâche ; et les épaisses semelles de papier des bottes chinoises leur évitent de faire du bruit en marchant sur le sol. De cette façon, chaque chose procède avec une grande régularité, et en même temps avec une rapidité merveilleuse. En bref, la marque de la cour de Pékin est l'ordre et la bienséance plutôt que la grandeur et la magnificence.

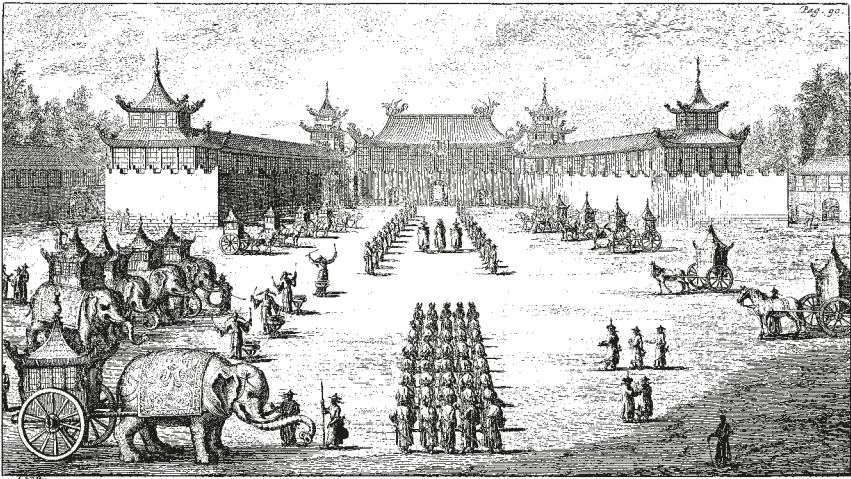
L'Empereur était assis sur son trône, les jambes croisées, habillé d'une veste flottante de zibeline, la fourrure à l'extérieur et doublée de peau d'agneau, sous laquelle il portait une longue tunique de soie jaune, entrelacée de dessins de dragons dorés à cinq griffes : un motif que seule la famille impériale a le droit de porter. Il portait sur la tête un petit bonnet rond recouvert de peau de renard noir, en haut duquel je remarquai une perle en forme de poire qui, avec un gland de soie rouge attaché sous la perle, était le seul ornement que je vis sur ce puissant monarque. Le trône également était très simple, fait de bois, mais d'un ouvrage très soigné. Ouvert vers la compagnie, il domine le sol de cinq petits pas ; mais un grand écran laqué le protège du vent de chaque côté.

Le maître de cérémonie et quelques officiers de la maison royale étaient vêtus de robes d'apparat, en étoffe d'or et d'argent, avec de monstrueux dragons sur le dos et sur la poitrine. La plupart des ministres d'État étaient habillés très sobrement, sans avoir sur eux de semblables ornements ; seuls quelques-uns portaient de grands rubis, des saphirs et des émeraudes. Ces pierres précieuses sont taillées en forme de poires et percées d'un trou pour les fixer en haut de leurs bonnets ; sur un marché européen, ces trous réduisent d'au moins la moitié la valeur des pierres. Cependant, j'ai vu une fois un de ces rubis percé d'un trou, qui avait été acheté pour rien à Pékin, être évalué dix mille livres sterling en Europe. Mais de telles affaires se voient rarement, cette pierre étant du premier ordre tant pour sa taille que pour sa pureté. Il semble que les Chinois apprécient peu les diamants, car on en trouve peu en ce pays, et leur taille est assez grossière, tout comme celle de toutes leurs pierres de couleur.

Il était maintenant midi environ, et l'on commença à servir la réception qu'on nous avait préparée, et dont je vais parler quelque peu. On apporta d'abord de jolies petites tables chargées d'une grande variété de fruits et de confiseries, que l'on disposa devant la compagnie. La coutume du pays semble être d'apporter le dessert d'abord : du moins ce fut le cas en toutes les réceptions où je me trouvai. En cela comme en beaucoup d'autres choses, le comportement des Chinois est tout à fait à l'opposé de celui des Européens. Peu après les fruits, on servit les autres mets de la même façon, placés sur de petites tables devant les invités : des volailles, du mouton et du porc, tous excellents à leur mode, et toujours bouillis ou cuits à l'étouffée dans de la saumure, mais jamais rôtis. L'Empereur fit porter plusieurs plats de sa propre table à l'ambassadeur, et notamment des faisans bouillis, qui étaient très agréables.

La musique joua pendant tout le dîner. Les principaux instruments étaient des flûtes, des harpes et des luths, le tout accordé au goût chinois. Il y eut aussi du chant ; un vieux Tartare, en particulier, interpréta ce qui ressemblait à un chant de guerre, battant la mesure en frappant de deux baguettes d'ivoire sur un carillon de clochettes suspendu devant lui. Un jeune Tartare chanta un cri de guerre, dansant et marquant la mesure tout en tirant la pointe d'une flèche à travers son bouclier. Entrèrent ensuite deux petites filles, qui dansèrent et chantèrent pendant que jouaient les instruments. Elles furent suivies par des acrobates qui montrèrent diverses facettes de leur talent, dans la cour devant la salle. Leur succédèrent des lutteurs, des escrimeurs et autres exécutants du même genre. L'Empereur faisait souvent demander à l'ambassadeur comment il trouvait la musique, la danse et les autres divertissements. Il s'enquit aussi de plusieurs princes et états d'Europe, car il manquait d'informations sur leur puissance, terrestre et maritime. Mais surtout il admirait comment le royaume de Suède pouvait tenir tête si longtemps à une puissance comme celle de la Russie. Après cette conversation, l'Empereur fit dire à l'ambassadeur qu'il ne tarderait pas à l'appeler de nouveau ; mais que, la nuit étant froide, il ne le retiendrait pas davantage à présent ; puis il descendit aussitôt de son trône et retourna à ses appartements privés par le même chemin qu'à l'aller. Nous montâmes donc à cheval pour nous retirer en ville à nos logis, si satisfaits de la gracieuse et cordiale réception de l'Empereur que nous en avions presque oublié toutes les épreuves précédentes.

A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722), éd. J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965, p. 132-137.



Inleiding des Afgesants naar des Konings Audientie Saal

516

Ill. 39. « Réception des ambassadeurs à la cour de Chine »,
dans E. Y. Ides, *Driejarige reize [...]*, 1704

John Bell : fêtes de cour à Pékin

Janvier 1721 : l'ambassadeur et sa suite sont conviés par l'Empereur à une grande fête à Pékin.

La réception commença. Les mets étaient présentés avec beaucoup d'ordre et présentés à la compagnie sur de grandes tables. Tous les plats étaient froids, à l'exception de ceux que l'on disposait devant Sa Majesté, qui nous pourvoyait abondamment en plats chauds servis pour le trône.

Le dîner terminé, les attractions commencèrent, avec un groupe de lutteurs composé de Chinois et de Tartares. Beaucoup étaient presque nus, avec pour tout vêtement d'épais caleçons de chanvre. Ils présentèrent leur numéro dans l'espace devant la salle. Si l'un d'eux était sévèrement malmené par son adversaire, ou sérieusement blessé lors d'une chute, l'Empereur lui faisait donner un cordial et ordonnait qu'on le soigne comme il convenait. Parfois aussi, quand il sentait que les combattants étaient trop animés et ardents, il faisait signe qu'on les séparât. Ces marques d'humanité étaient très aimables de la part du vieux souverain, et rendaient plus tolérable la vue de spectacles aussi choquants ; car beaucoup de ces lutteurs prenaient de tels coups et de telles chutes qu'ils auraient suffi à leur retrancher l'âme du corps.

Les luttes furent suivies de beaucoup d'autres jeux et de simulacres de combats dans lesquels les protagonistes, certains armés de lances, d'autres de haches de guerre, de quarts de bâton, de fléaux ou de gourdins, tenaient leurs rôles avec beaucoup d'adresse.

Vinrent ensuite deux troupes de Tartares, vêtus de peaux de tigres, armés d'arcs et de flèches, et montés sur des chevaux à bascule ; au début, ils se comportaient comme des ennemis, mais après quelques escarmouches avec leurs flèches, on réconciliait les adversaires, qui commençaient une danse sur une tonalité lugubre d'instruments et de voix. La danse était interrompue par un personnage de haute taille, avec un masque effrayant, vêtu et monté comme les Tartares, dont on disait qu'il représentait le Diable. Après plusieurs assauts infructueux venant du camp uni des Tartares, ce formidable héros était finalement tué par une flèche et emmené en triomphe. Durant la danse, chaque Tartare avait un petit panier dans une main et une flèche dans l'autre, qu'il frottait sur le panier pour marquer le rythme. Ce raclement devait sembler quelque peu rude à une oreille italienne, car je pus observer que Monsieur Mezzobarba⁸ et sa suite souriaient pendant l'exécution.

Pendant que les Tartares jouaient dans la cour, un des fils de l'Empereur, un prince d'une vingtaine d'années, dansait seul dans la salle, attirant les yeux de toute la compagnie. Ses mouvements étaient au début si lents qu'il semblait à peine se mouvoir ; mais peu de temps après, ils devinrent plus rapides et animés.

L'Empereur était gai et paraissait satisfait des différents exécutants ; mais avant tout d'un vieux Tartare, qui jouait d'un carillon de petites clochettes avec deux courtes baguettes d'ivoire. Les instruments de musique étaient très variés, et tous accordés au goût chinois. L'Empereur dit à l'ambassadeur qu'il savait bien que leur musique ne plairait pas à une oreille européenne, mais que chaque nation préférait la sienne.

La danse terminée, on hissa un grand bassin ressemblant à une baignoire, entre deux poteaux qu'on avait dressés là à cet office. On mit dans le bassin trois garçons, qui exécutèrent de nombreux tours d'adresse trop fastidieux à mentionner, dans le bassin comme sur les poteaux. Mais le soleil était couché maintenant, et on envoya bientôt tout le monde se coucher.

Le lendemain, nouvelles réjouissances. Toutefois, nous ne nous rendîmes pas à la cour avant le soir, car les feux d'artifice ne commenceraient pas avant le coucher du soleil. À notre arrivée, nous fûmes conduits dans un jardin, à l'ouest du palais, au milieu duquel se trouvait un grand édifice cerclé de galeries couvertes. Devant la maison était un canal, avec un pont-levis. Nous prîmes place sur le chemin de gravier, juste en dessous de la galerie où se tenait l'empereur avec ses femmes et sa famille. Tout près de nous était le Kutuchtu, dans sa tente, avec un de ses lamas à la porte. Durant tout le spectacle, le prêtre ne sortit jamais de sa tente. Tous les grands et officiers d'État étaient assis sur leurs coussins, sur la berge du canal. La machinerie pour le feu d'artifice

8 « Mezzobarba » : ambassadeur pontifical à Pékin.

était placée de l'autre côté de celui-ci ; et personne n'était autorisé à y aller, à l'exception de ceux qui la manipulaient.

Vers cinq heures, on donna le signal du début du feu d'artifice, par une fusée lancée de la galerie où se trouvait l'empereur ; en l'espace de quelques minutes plusieurs milliers de lanternes furent allumées. Elles étaient faites de papier de différentes couleurs, rouge, bleu, vert et jaune, et suspendues à des poteaux de six pieds environ, disséminés partout dans le jardin, ce qui créait un très joli coup d'œil. On donna ensuite un autre signal, pour le départ des fusées. Elles bondissaient à une hauteur prodigieuse, et retombaient en forme d'étoile, déployant une grande diversité de couleurs magnifiques. Les fusées étaient accompagnées de ce que j'appellerai pétards, faute d'un terme plus approprié⁹. Leur explosion ressemblait aux détonations de plusieurs gros canons, tirant à intervalles déterminés, et offrait à la vue beaucoup de couleurs charmantes et de formes de feux. Ce spectacle, avec des feux d'artifice de différentes sortes, se poursuivit plusieurs heures durant.

518

En face de la galerie où se trouvait l'Empereur, on avait suspendu un grand bassin rond, de vingt pieds de diamètre environ, entre deux poteaux de trente pieds de haut environ. Une fusée partie de la galerie enflamma une allumette pendant du bassin, ce qui entraîna immédiatement la chute du fond de celui-ci, avec un grand bruit. Vint ensuite une grille, toute en feu, suspendue entre le bassin et le sol, jetant des flammes furieuses de toutes les couleurs. Cela dura dix minutes, et produisit vraiment un effet très curieux. Il semble que la grille était composée de matériaux qui s'enflammèrent immédiatement au contact de l'air, car on ne vit personne auprès de la machine.

La grille éteinte, apparut une allumette allumée, pendant du milieu du bassin, et brûlant jusqu'à lui. Dès que le feu l'atteignit, trente belles lanternes en papier en tombèrent, suspendues en ligne droite l'une sous l'autre, entre lui et le sol, qui aussitôt prirent feu, formant une belle et harmonieuse colonne de lumière bariolée. Après cela vinrent dix ou douze piliers de la même forme, mais de plus petite taille ; eux aussi prirent feu dès qu'ils tombèrent. Le spectacle dura jusqu'à ce que mille lanternes tombent du bassin, diminuant chaque fois jusqu'à la dernière, très petite. Il faut avouer que ceci offrait aux yeux des spectateurs un objet délicieux.

Je ne pus m'empêcher d'être surpris par l'ingéniosité de l'artiste, qui avait rassemblé un tel nombre de lanternes en une machine aussi simple et aussi petite que semblait être ce bassin. En même temps, cela était fait avec tant d'ordre que toutes tombaient et s'enflammaient d'elles-mêmes, avec une parfaite régularité, comme s'il les avait fait tomber de sa main, car aucune d'elles ne s'éteignit accidentellement ni ne s'emmêla avec sa voisine. Ainsi se termina la réception du premier jour.

9 Successivement : « *Fireworks and rockets* », « *crackers* ».

Le 31 au soir, nous retournâmes à la cour, où fut présenté un nouveau spectacle de feux d'artifice qui se prolongea, avec une grande variété, jusqu'à dix heures du soir.

Le 1^{er} février, nous allâmes de nouveau à la cour, où les feux d'artifice reprirent selon divers motifs bien exécutés. Ce qui me plut davantage fut une petite montagne élevée au milieu du jardin, de laquelle jaillissait un ruisseau de feu blanc et bleu, imitant l'eau. Le sommet de la montagne renfermait une cavité en forme de grande urne de laquelle le feu jaillissait jusqu'à une hauteur prodigieuse.

En face de la galerie où se trouvait l'Empereur, on avait dressé trois grands châssis hauts de trente pieds chacun. Sur l'un d'eux était une monstrueuse figure de dragon ; sur le deuxième, un homme à cheval ; le troisième représentait un éléphant chevauché par un homme. Le tout était composé d'un bleu intense, entrelacé de vignes et de grappes pendant de tous côtés, faites de feu blanc, rouge et bleu.

En outre, on montra en cette occasion de nombreux autres motifs de feux d'artifice, surpassant de loin tout ce que j'avais vu dans ce genre, bien que j'eusse été présent à Saint-Petersbourg aux spectacles de cette nature présentés par les meilleurs artistes d'Europe. Outre l'art manifesté dans la disposition et le dessin, ces ouvrages produisaient, en particulier, une merveilleuse diversité des plus belles couleurs, excédant de loin ma capacité à les décrire. Je dois avouer qu'ils dépassèrent beaucoup mon attente, et même la réputation acquise, qui rabaisse rarement des objets de cette nature.

A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722), éd. J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965, p. 162-165.

Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols

« Des différends en matière de religion » : le jésuite Du Halde n'est pas prêt à composer avec la croyance des bouddhistes aux réincarnations de leur divinité. Il reproduit ici la relation des « Voyages en Tartarie du père Gerbillon ». Lors d'un conflit sino-russe, les belligérants s'accordent pour tenir des pourparlers de paix. Deux princes conduisent l'ambassade chinoise, dans laquelle prennent place, à titre d'interprètes potentiels, le père Gerbillon et un jésuite portugais. Le 15 juin 1688, on arrive dans la ville tartare de Quei hoa tchin, à 18 lieues de la province de Chan-Si.

Nos ambassadeurs étant entrés dans la ville allèrent droit à la principale pagode¹⁰. Plusieurs lamas les vinrent recevoir, et les conduisirent au travers

¹⁰ « Au principal pagode » : ce nom est alors masculin.

d'une cour carrée, assez grande et bien carrelée, dans la pagode où était un de leurs chefs. C'est un de ceux que ces fourbes disent ne mourir jamais ; ils assurent que lorsque son âme se sépare de son corps, elle rentre immédiatement dans celui d'un jeune enfant. Aussi appelle-t-on communément en chinois ces lamas *Ho fo*, c'est-à-dire, Fo vivant¹¹.

On ne saurait croire la vénération que les Tartares ont pour ces imposteurs, qu'ils adorent comme des dieux sur terre. Je fus témoin du respect que lui rendirent nos ambassadeurs et une partie de leur suite, particulièrement les Mongous.

520 Le prétendu ressuscité était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, ayant le visage fort long et une physionomie assez plate ; il était sur une estrade dans le fond de la pagode, assis sur deux grands coussins, l'un de brocart et l'autre de satin jaune. Un grand manteau des plus beaux damas de la Chine de couleur jaune lui couvrait le corps depuis la tête jusqu'aux pieds, en sorte qu'on ne lui voyait que la tête qui était toute découverte ; ses cheveux étaient frisés, son manteau était bordé d'une espèce de galon de soie de différentes couleurs, large de trois à quatre doigts, à peu près comme le sont nos chapes d'église, auxquelles le manteau de ce lama ne ressemblait pas mal.

Toute la civilité qu'il fit aux ambassadeurs fut de se lever quand ils parurent dans la pagode ; il demeura ainsi tout le temps qu'il reçut leurs respects, ou plutôt leurs adorations. Voici comment se passa cette cérémonie.

Les ambassadeurs jetèrent d'abord leurs bonnets à terre, à cinq ou six pas du lama, puis ils se prosternèrent trois fois, frappant la terre du front ; après cette adoration ils allèrent l'un après l'autre se mettre à genoux à ses pieds. Le lama leur mit les mains sur la tête, et leur fit toucher son chapelet ; après quoi les ambassadeurs se retirèrent, et l'adorèrent une seconde fois, comme ils avaient fait auparavant ; puis ils allèrent s'asseoir sur des estrades préparées de côté et d'autre.

Le Dieu prétendu s'étant assis le premier, les ambassadeurs prirent leurs places, l'un à la droite et l'autre à la gauche, quelques mandarins des plus considérables se placèrent après eux. Quand ils furent assis, les gens de leur suite vinrent pareillement à l'adoration, et reçurent l'imposition des mains et du chapelet, mais il n'y en eut pas beaucoup qui eurent cette dévotion.

Cependant on apporta du thé tartare dans de grands coquemars d'argent : il y en avait un particulier pour le prétendu immortel, porté par un lama, qui lui en versa dans une coupe de porcelaine fine qu'il prit lui-même de dessus un piédestal d'argent, où elle était posée proche de lui.

11 Sur le Grand Lama, « dieu vivant » et ses réincarnations, voir A. Kircher, *La Chine illustrée* [...], Amsterdam, Jean Jeansson, 1670, p. 97 sq., et la figure XIX, p. 99.

Le mouvement qu'il se donna alors lui fit découvrir son manteau, et je remarquai qu'il avait les bras nus jusqu'aux épaules, et qu'il n'avait point d'autre habillement sous son manteau qu'une des écharpes rouges et jaunes, dont son corps était enveloppé ; il fut toujours servi le premier.

Les ambassadeurs le saluèrent par une inclination de tête, et avant que de boire le thé, et après l'avoir bu selon la coutume des Tartares, il ne fit pas le moindre geste pour répondre à leur civilité. Peu après on apporta la collation : on servit premièrement une table devant cette idole vivante, et l'on en mit ensuite une devant chacun des ambassadeurs et des mandarins qui les accompagnaient ; on nous fit aussi le même honneur.

Il y avait sur ces tables des plats de quelques méchants fruits secs, et une espèce de gâteaux longs et déliés comme des brins de paille, faits avec de la farine et de l'huile, qui saisissaient l'odorat de fort loin. Après cette collation, à laquelle nous n'eûmes garde de toucher, mais dont nos Tartares et leurs gens s'accommodèrent fort bien, on rapporta une seconde fois du thé.

Peu après on rapporta les mêmes tables chargées de viandes et de riz : il y avait sur chaque table un grand plat plein de viande de bœuf et de mouton à demi cuite, une porcelaine de riz fort blanc et fort propre, une autre porcelaine pleine de bouillon, du sel détrempe dans de l'eau et du vinaigre ; de semblables mets furent servis aux gens des ambassadeurs qui étaient derrière nous. Ce qui me surprit, ce fut de voir des mandarins illustres dévorer cette viande à demi cuite, froide et si dure qu'en ayant porté un morceau à la bouche pour en goûter, il me fallut la rejeter sur le champ.

Mais personne ne fit si bien son personnage que deux Tartares Kalkas, qui étaient survenus pendant qu'on était à table ; ayant fait l'adoration et reçu l'imposition de l'idole vivante, ils donnèrent sur un de ces plats de viande avec un appétit surprenant, et prenant chacun un morceau de viande d'une main et leur couteau de l'autre, ils ne faisaient que couper de grosses tranches, particulièrement de graisse, les tremper dans l'eau salée et les avaler.

Après qu'on eut desservi, on apporta encore du thé, puis on s'entretint quelque temps : l'idole vivante garda fort bien sa gravité. Je ne crois pas que pendant tout le temps que nous fûmes là, il dit plus de cinq ou six paroles, encore n'était-ce que tout bas, et pour répondre à quelques questions que lui firent les ambassadeurs ; il ne laissa pas de tourner les yeux de divers côtés, et de regarder attentivement, tantôt l'un, tantôt l'autre, et même de sourire quelquefois.

C'était un autre lama, lequel était assis auprès d'un des ambassadeurs, qui soutenait la conversation ; apparemment que c'était le supérieur, car tous les autres lamas qui servaient à table indifféremment avec les valets prenaient ses ordres.

Après une courte conversation, les ambassadeurs se levèrent, et allèrent autour de la pagode pour en examiner les peintures, qui sont fort grossières à la manière des Chinois. Cette pagode a environ quarante-cinq pieds en carré, et dans le milieu il y a un carré oblong de vingt pieds à peu près sur 12 ou 13 de largeur, dont le lambris est fort élevé. Cet endroit est bien éclairé.

Autour de ce carré oblong sont d'autres petits carrés, dont le lambris est fort bas et fort grossier. Il y a cinq rangs de colonnes, qui sont interrompus dans le carré oblong. Le lambris, les murailles et les colonnes sont peints simplement et sans dorure. Il n'y a aucune statue comme dans les autres pagodes ; on y voit seulement des figures de divinités peintes sur les murailles.

Dans le fond de la pagode est un trône ou espèce d'autel, sur lequel est placée l'idole vivante, ayant au-dessus de sa tête un dais d'étoffe de soie jaune, et c'est là qu'il reçoit l'adoration du peuple : à ses côtés sont plusieurs lampes, nous n'en vîmes qu'une qui fût allumée.

522

Au sortir de la pagode nous montâmes en haut, et nous trouvâmes une méchante galerie qui tourne autour de ce carré oblong ; on voit aussi des chambres autour de la galerie ; dans une de ces chambres était un enfant de sept à huit ans, vêtu et assis comme l'idole vivante. Il avait à ses côtés une lampe allumée : c'était apparemment cet enfant qu'on destine un jour à être le successeur de l'idole, car ces fourbes ont toujours quelqu'un prêt à être substitué en la place de l'autre, en cas qu'il vienne à mourir.

Ils repaissent l'esprit grossier des Tartares de cette extravagante opinion, que l'idole ressuscite et reparaît dans le corps d'un jeune homme, où son âme a passé. C'est ce qui leur inspire une si grande vénération pour leurs lamas, que non seulement ils obéissent aveuglément à tout ce qu'ils ordonnent, mais encore qu'ils leur donnent tout ce qu'ils ont de meilleur. C'est pour cela que quelques Mongous de la suite des ambassadeurs rendirent à cet enfant les mêmes adorations qu'à l'autre lama. Je ne sais pas si les ambassadeurs l'adorèrent pareillement, car je n'entraî dans la chambre qu'après eux. Cet enfant ne fit pas le moindre mouvement, et ne dit pas un seul mot.

Sur le devant de la pagode, au-dessus du vestibule, on trouve une salle fort propre, avec un trône à la façon des Tartares, auprès duquel il y avait une fort belle table d'un vernis très fin, semé de nacres de perles ; sur cette table était une coupe posée sur un piédestal d'argent, avec un crachoir aussi d'argent : c'est la chambre du prétendu immortel. Nous trouvâmes aussi dans une autre petite chambre fort mal propre un lama qui chantait ses prières, écrites sur des feuilles de gros papier noir.

Quand notre curiosité fut satisfaite, nos ambassadeurs prirent congé de ce fourbe, qui demeura assis, et ne leur fit pas la moindre civilité ; après quoi ils allèrent dans une autre pagode visiter une autre idole vivante, qui était venue

au-devant d'eux le jour précédent ; pour ce qui est de nous, nous retournâmes dans notre camp.

Description [...] de l'Empire de Chine et de la Tartarie chinoise, Paris, P.G. Lemercier, 1735, t. IV, p. 103-105.



Ill. 40. « Le Grand Lama », dans A. Kircher, *La Chine illustrée*, 1670

Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises

Le faste des cérémonies officielles chinoises émerveille les visiteurs occidentaux par la vertu d'un exotisme somme toute extérieur ; ce sentiment d'étrangeté s'accroît par l'observation des mœurs privées, où se font jour des structurations morales et sociales radicalement différentes. Les missionnaires augustins espagnols, informateurs de Mendoza, les observent vers 1580. Au XVIII^e siècle, J. Bell, tout en louant la civilité chinoise, approuvera comme lui que la prostitution soit sévèrement contenue et ne sera choqué que par l'exposition des nouveaux nés dans la rue (voir *A Journey from St Petersburg to Peking*, éd. cit., p. 182-184).

Comment les femmes du dit royaume vivent fort recluses, et à quelles conditions ils permettent des femmes publiques.

La principale intention qu'ont le roi et les gouverneurs du royaume (comme il se collige de leurs lois) et la chose qui leur est la plus recommandée, c'est de préserver leur République de tout vice, imposant des peines à cet effet, et

les exécutant sans rémission : qui est cause qu'ils sont tous soigneux de bien vivre, de peur d'encourir en icelles. Et jugeant en eux-mêmes que la liberté et déshonnêteté des femmes est la chose la plus préjudiciable en cette affaire, et laquelle ruine et détruit plus aisément ès Républiques, tant bien composées et ordonnées qu'elles puissent être : à cette cause ils obvient à ce mal par maints bons remèdes et antidotes préservatifs, en établissant des lois et coutumes qui y contredisent formellement. Ce qui est cause que combien qu'il y ait tant d'années que ce royaume a commencé, et qu'il soit si grand et si ample, comme il s'est pu entendre par ci-devant, il y a toutefois moins de danger particulier en celui que non pas en d'autres, lesquels ne sont pas si anciens ni tant peuplés d'habitants : ce qui se fait de telle sorte qu'une femme libre et déshonnête est connue par son nom, et pour telle qu'elle est parmi toute une grande ville, pour le peu qu'il y a de telles.

524

Or entre les autres moyens et remèdes dont ils usent pour ce fait, cette loi en est l'une, par laquelle il est commandé expressément à tous ceux qui ont des filles de les nourrir closes et recluses perpétuellement, sitôt qu'elles commencent à avoir usage de raison, en les tenant toujours occupées à quelque chose : afin que l'oisiveté, qui est la mère de vices, ne trouve point de place en elles pour y planter rien de mauvais. Cette loi comprend aussi les femmes qui sont mariées, et est partout si générale que jusqu'aux filles et femmes des vice-rois et gouverneurs, voire même jusques à celles du roi, on dit qu'elle s'observe, et que celles sont toujours filant de l'or, ou de la soie, ou du lin, ou faisant quelque autre chose de leurs mains, estimant celle-là digne d'être blâmée qu'elles verront être affectionnée au contraire. Par ainsi cette règle de vivre si étroite en laquelle les filles en viennent à naître, et ensemble l'exemple que leur donnent leurs mères, lesquelles sont toujours occupées aux exercices susmentionnés, cela est cause que la dite coutume louable et très digne d'être admirée est déjà changée et convertie en nature, de manière que si on leur commande d'être oisives, elles prendraient cela pour un tourment perpétuel.

Au moyen de cette ordinaire et volontaire occupation, les femmes de ce dit royaume sont recluses de telle sorte que c'est merveille et nouveauté d'en trouver une qui aille parmi la rue, ou la voir en une fenêtre, ce qui ne leur sert pas de peu pour vivre honnêtement, comme elles font. Si d'aventure quelqu'un sort dehors pour quelque chose forcée et nécessaire, comme pour la maladie, ou la mort de son père, ou autre chose semblable (car d'aller voir leurs parents et amis, ce n'est pas la mode des femmes au dit royaume), alors elle va dedans une chaire à bras, qui est couverte, sans être vue de personne, comme nous avons dit ailleurs.

D'autre part ceux du même royaume, considérant à part eux que, pour conserver la commune honnêteté, et par même moyen obvier à plus grand mal, c'est une chose nécessaire de permettre des femmes publiques, à cette cause ils

les souffrent et endurent entre eux : toutefois en cette sorte que leur mauvais train n'apporte aucun inconvénient, lequel puisse tourner conséquemment à l'endroit des prudes et chastes. À raison de quoi elles se logent toutes aux faubourgs, et hors des bourgs et des villes, et leur est enjoint étroitement de se tenir en ce lieu, sans pouvoir sortir de la porte durant qu'elles font ce métier, avec très étroite défense sur peine de la mort à elles-mêmes de ne point entrer dans la ville en façon quelconque. Ainsi sont telles femmes si peu estimées entre eux, que pour cette cause celles qui s'en mêlent sont ordinairement la plupart de basse qualité : savoir est esclaves ou étrangères, ou filles vendues par leurs mères étant petites : qui est une espèce de servitude perpétuelle et pleine de grande cruauté de laquelle on use au dit royaume, et y est permise et accoutumée.

Si est la manière telle que les pauvres veuves qui sont en nécessité peuvent vendre leurs enfants pour se subvenir, en les obligeant à une servitude perpétuelle laquelle chose est si permise qu'il y a tout plein de riches marchands qui font gros trafic en ce fait, lesquels achetant ainsi de petites filles les nourrissent fort soigneusement, et leur apprennent à chanter et jouer des instruments, et autres telles choses de plaisir ; puis quand elles sont grandes, les mettent aux maisons que nous avons dit être assignées aux femmes publiques. Le premier jour qu'ils la dédient à ce métier, et devant que la mettre et prostituer au lieu public, ils la mènent devant un juge, que le roi entretient en chaque village pour prendre garde à telles femmes et empêcher qu'il n'y ait aucun bruit ni noise entre elles ; lequel juge la reçoit, et par même moyen la met et installe de sa main au dit lieu public, et depuis ce jour-là le nourricier n'a plus d'autre juridiction dessus elle, sinon de venir au juge par chaque mois pour recevoir son tribut, qui lui a été déjà taxé par le même juge conformément aux deux parties, et en outre être payé de tout temps qu'il y a qu'il l'a achetée et nourrie, et lui a appris ce qu'elle sait. Tel sexe de femme est de grand plaisir et passe-temps à jouer et chanter, et sont fort adroites à ce faire, et même à ce que disent les Chinois, elles s'accoutrent bien mignardement et se fardent fort.

Parmi ces femmes, il y en a beaucoup d'aveugles, qui ne sont pas esclaves, mais franches et libres, lesquelles se mettent à ce mauvais train pour gagner leur vie : et sont telles femmes aveugles parées et attifées par d'autres qui voient clair, lesquelles sont ordinairement celles qui ont passé leur jeunesse en tel lieu, où il leur est commandé de n'en sortir de leur vie, de peur qu'on a que telles femmes deshontées ne gâtent les autres. Quant à ce qu'elle gagnent, tout ce qui leur reste après que le nourricier est payé, elles le baillent à leur juge et intendant, lequel leur garde fidèlement, et en rend compte tous les ans aux visiteurs, puis quand elles sont vieilles, le leur baille et distribue de sa main, avisant à leur compasser si bien le tout qu'elles n'en aient point faute ni nécessité ; ce que toutefois advenant, alors on leur donne gages pour se nourrir, afin qu'elles s'occupent

à accoutrer et parer les femmes aveugles susmentionnées, ou bien on les met à l'hôpital que le roi tient pour ceux qui n'ont pas moyen de vivre, comme nous avons dit par ci-devant.

Quant est des petits garçons que les mères vendent aussi par nécessité (comme dit est), iceux sont mis en métier et quant ils l'ont appris doivent servir leur nourricier en ce dit métier jusqu'à un certain temps préfix, après lequel sont tenus les nourriciers de leur donner liberté, et en outre leur chercher femme, et les marier, et mettre en lieu et train où ils puissent gagner leur vie ; à quoi faire ils sont contraints par toutes voies de justice, au cas qu'ils ne veuillent de leur bon gré. Aussi sont tenus et obligés de leur part lesdits jeunes hommes, en signe et reconnaissance du bienfait par eux reçu, d'aller chez leurs nourriciers le premier jour de l'année (et certains autres jours signalés) avec quelques dons et présents, demeurant par ce moyen leurs enfants et postérité francs et libres entièrement à l'endroit d'iceux nourriciers, et n'ayant point d'autre obligation que celle qui demeure toujours entre lesdits nourriciers et leurs affranchis, pour cause de la nourriture et entretenement précédent.

526

Histoire du grand royaume de la Chine [...], Lyon, François Arnoullet, 1608, p. 108-111.

Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)

Description datée de Macao, 8 octobre 1637. Mundy avait quitté Ache (Sumatra) pour la Chine le 2 mai.

Ayant souvent fait mention des mandarins et ayant lors de mon voyage vu ça et là diverses sortes d'habits portés par les Chinois, comme par les mandarins dont j'ai parlé et d'autres, j'ai mis par écrit ce que je me rappelle avoir vu à Macao, Tayfoo¹², etc.

A. Le vêtement de ceux qu'on appelle mandarins (un mot portugais)¹³, étant officiers de commandement, ayant autour de la taille une grande ceinture capable d'en contenir deux comme eux, faite pour être remarquée, avec les armes du roi brodées devant et derrière, ressemblant quelque peu à la figure d'un lion. Ils ne le portent pas ordinairement, mais s'en revêtent quand l'occasion le requiert, car j'ai vu les mêmes éléments parfois sur le n° A, parfois sur les n° D et H.

¹² Tiger Island, au sud-est de Canton. La flotte de Mundy y avait mouillé le 30 août 1637 (voir le t. III, p. 218-219).

¹³ Selon l'opinion couramment admise alors, le nom de *mandarin*, qui exerce un commandement, proviendrait du Portugal *mandar*, détenir l'autorité. Fausse étymologie reçue jusqu'au XIX^e siècle.



Ill. 41. « Costumes chinois », dans P. Mundy, *The Travels* [...], 1637

B. Le même, de profil, pour faire voir la forme du bonnet, et l'avant du corps.

C. Un jeune homme noble avec une curieuse résille sur sa tête, les cheveux tirés en arrière, ramenés en haut et noués à la manière ordinaire, avec une épingle à cheveux et un peigne fichés dedans, un éventail à la main, avec de longs rubans. C'est pourquoi je pense qu'il n'y a pas dans le monde d'hommes en leur habit de sortie qui ressemblent davantage à des femmes que ceux-là.

D. Une autre habit commun, je pense, à ceux du meilleur monde.

E. On dit que les gens ordinaires portent, quand ils se marient, des coiffes qui vont du front à cette marque¹⁴.

F. Les mêmes, avec chapeaux de feuilles et de rotin.

G. Une autre sorte.

H. Une autre sorte, que je n'ai vue qu'une fois, quand nous vîmes à bord des jonques du mandarin de Lantao¹⁵.

I. Un pauvre homme avec une cape courte et un manteau, tout dans un, fait de feuilles de palmier ou de cocotier pour le protéger de la pluie. Très commun chez les marins.

¹⁴ Coutume antérieure à la conquête des Tartares qui, par un édit de 1627, exigèrent des Chinois que, comme signe de sujétion, ils se rasant la tête à l'exception d'une mèche de cheveux. Le texte de Mundy montre que, dix ans plus tard, l'édit n'était pas universellement appliqué. (note de l'édition de 1907).

¹⁵ Auquel il avait demandé (vainement) l'autorisation de remonter le fleuve pour éviter les embûches des Portugais (août 1637 : voir note 12).

K. J'ai vu beaucoup de garçons et de jeunes gens de cette façon, mais pas d'hommes ; une partie des cheveux flotte autour des sourcils et de la tête, et le reste est noué derrière.

L. Un mandarin ou un officier en habit officiel, assis à une table où il écrit avec un crayon¹⁶ son tapis ou sa table, comme ils le font tous.

M. L'encrier, un compartiment contenant l'encre noire, l'autre la rouge ; deux petites où il trempe son crayon et dilue ainsi son encre.

N. Un dispositif avec cinq arêtes ou spires, où il met ses crayons pour ne pas salir son tapis ou sa table.

O. Le papier, sur lequel ils commencent à écrire à gauche, leurs lignes allant de haut en bas.

P. Son éventail : un homme de qualité s'en sépare rarement.

Q. Une ombrelle tenue au-dessus de lui : ils vont rarement sans elle quand ils circulent.

528

R. Un grand panneau avec un long manche et un papier collé dessus, que je pense être sa commission, qui l'accompagne toujours et qu'il porte devant lui en voyage.

S. Je me rappelle que lorsque nos prisonniers vinrent devant Nurette¹⁷, ils s'agenouillèrent et prosternèrent trois fois leur front contre terre¹⁸.

T. Des inférieurs s'agenouillant devant des officiers, comme il est courant. J'en ai vu se servir à cet effet de petits coussins attachés à leurs genoux.

V. Une table couverte de damas fixé aux coins avec des boutons et des boucles, en soie ordinaire, à si bon marché ici.

[...]

Les coiffures de A et B, la résille de C, le chaperon de D et le bonnet rond de G sont tous en poil de cheval noir, de la crinière ou de la queue, très soigneusement torsadés et tissés, de sorte que l'ouvrage fasse apparaître leurs cheveux coiffés en haut de la tête. Ceux de A sont les plus distingués qu'il m'ait été donné de voir.

Les mandarins qui vinrent à bord de notre navire, aussitôt qu'ils l'eurent quitté pour retourner à leur bateau, ôtèrent leurs habits officiels pour s'habiller à leur manière ordinaire. Il est hors de doute que, plus à l'intérieur des terres, on porte bien d'autres tenues étranges.

Je ne saurais rien dire de plus des costumes de leurs femmes, n'en ayant vu que de la plus pauvre condition, et ils diffèrent bien peu de ceux des hommes, la chevelure, bien que plus abondante, étant coiffée de la même manière. Je n'ai

¹⁶ Un pinceau, en fait.

¹⁷ Un Chinois qui avait servi à Macao d'interprète aux Portugais, et que ceux-ci avaient baptisé sous le nom de Pablo Noretti, avant qu'il ne les quitte pour servir les Anglais.

¹⁸ Le 12 juin, les Anglais avaient saisi l'équipage d'une jonque. Noretti servit sans doute d'interprète entre eux et leurs prisonniers.

vu au cou, aux bras ou aux oreilles des hommes, riches ou pauvres, ni bijoux ni chaînes, etc., et pas davantage d'armes à leur côté.

The Travels [...] in Europe and Asia, éd. Richard Cornac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907, t. III, p. 256-262.

Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy

La Chine est un des nombreux théâtres des *pérégrinations* de Mendes Pinto. Avec ses compagnons de prédation ou d'infortune, il n'en a pas seulement parcouru les côtes : il en a remonté les rivières et laissé d'étonnants tableaux d'une civilisation fluviale que les relations antérieures, plus sensibles aux merveilles du pays (Marco Polo) ou à l'espoir d'une pénétration chrétienne, n'avaient pas toujours su observer (à l'exception toutefois de Mendoza : voir texte *infra*, p. 532).

Comme Antonio de Faria arriva à la baie de Camoy¹⁹, où se fait la pêche des perles pour le roi de Chine.

Le lendemain après midi, Antonio de Faria partit du lieu où il s'était ancré, et retourna vers la côte d'Ainang²⁰, d'où il la rangea tout le reste du jour, et la nuit suivante, avec un fond d'eau de vingt-cinq ou trente brasses. Le lendemain matin, il se trouva en une baie, où il y avait de grands bateaux qui pêchaient de la semence de perles. Là, ne pouvant se résoudre touchant la route qu'il devait prendre, il employa toute la matinée à se conseiller là-dessus avec les siens, dont les uns furent d'avis que l'on prît les bateaux qui pêchaient de la semence de perles, et les autres s'y opposèrent, disant qu'il était plus assuré de traiter avec ces pêcheurs comme avec des marchands, d'autant qu'en échange de la grande quantité de perles qu'il y avait en ce lieu, ils pourraient facilement débiter la plus grande partie de la marchandise. Cet avis étant trouvé le meilleur et le plus assuré, Antonio de Faria fit mettre la bannière de commerce²¹, à la coutume de la Chine. Tellement qu'à l'heure même il vint à nous de terre deux lanteias²², vaisseaux semblables à des fustes, avec force rafraîchissements. Alors ceux qui étaient dedans, après avoir fait leurs salves, entrèrent dans le grand Junco où était Antonio de Faria. Mais comme ils y virent des hommes faits comme nous, n'en ayant jamais vu de semblables, ils demeurèrent tous étonnés et demandèrent quels gens nous étions et ce que nous venions faire en

19 Aujourd'hui Quemoy, île dans le détroit de Formose.

20 « Ainang » : Hainan.

21 1628 : « de marchandise et de paix ».

22 « Lanteia » : bateau à rames léger et rapide, qui remontait des marchandises vers l'intérieur de Macao à Canton. Voir Ch. R. Boxer, *South China in the Sixteenth Century*, London, The Hakluyt Society, 1952, p. 114.

leur pays. Alors nous leur fîmes réponse par un truchement que nous étions des marchands natifs du royaume de Siam, venus en ce lieu pour commercer avec eux, s'ils le voulaient bien. À quoi un vieillard respecté de tous les autres répondit qu'oui, mais que le lieu où nous étions n'était au bon endroit, qui était un autre port plus avant qui s'appelait Guamboi, où se trouvait le comptoir de commerce pour les étrangers et qu'il nous fallait conduire nos affaires comme à Canton, Chincheo²³, Lamau, Comhay²⁴, Sumbor²⁵, Liampoo²⁶, et autres ports de la côte où les étrangers avaient droit d'accoster. C'est pourquoi il leur conseillait, comme au chef de ses membres qu'il avait sous son gouvernement, qu'il s'en allât immédiatement, parce que ce lieu ne servait qu'à la pêche des perles, pour le trésor de la maison du Fils du Soleil, et que par ordre du Tutao de Comhay, qui était le gouverneur suprême²⁷ de tout ce pays de Cochinchine²⁸, seules avaient permission d'approcher les barques destinées à cet office et que tous autres navires qui y étaient trouvés seraient incontinent par ordonnance de justice brûlés avec ceux qui étaient dedans ; mais puisque lui, comme étranger, ignorant les lois du pays, les avait transgressées, non par mépris, mais par ignorance, qu'il était bien aise de l'en avertir afin qu'il s'en allât incontinent avant l'arrivée du Mandarin de l'armée²⁹, à qui appartenait le gouvernement de cette pêcherie ; qui devait arriver dans trois ou quatre jours, et qu'il n'était allé que prendre des vivres à un village qui était à sept lieues environ de là, nommé Buhaquirim.

Et quand Antonio de Faria lui demanda combien de voiles et quelles gens le Mandarin avait avec lui, ce vieillard fit réponse qu'il avait quarante grandes jonques et vingt-cinq vancones³⁰ de rame, dans lesquels il y avait sept mille hommes, dont cinq mille combattants, et le surplus gens de mer, et que cette flotte était là tous les ans six mois, pendant lequel temps l'on faisait la pêche des perles, à savoir depuis le premier de mars jusqu'au dernier d'août. Notre capitaine désirant savoir quels droits l'on payait de cette pêche, et quel revenu elle rendait en ces six mois, le vieillard lui répondit que des perles qui pesaient plus de cinq carats l'on donnait les deux tiers, des plus basses la moitié moins, et

23 Localisation incertaine : sous ce nom, Espagnols et Portugais du ^{xvi}^e siècle désignent parfois Chang-Chou, parfois Chuan-Chou ou, plus généralement la région de la baie d'Amoy (province de Fukien). Sur « Chincheo », voir *ibid.*, appendice I, p. 313-316.

24 Kwang-hoi (ou Kwanghai), 21° 58' N et 112° 43' E, sur la côte de la province de Kwangtung, à l'O-S-O de Macao.

25 Song-Men, selon G. Le Gentil (*Les Portugais en Extrême-Orient*, Paris, Hermann, 1947, p. 102).

26 Ning-po, selon éd. R. D. Catz.

27 *Supremo governador*. Officier civil aux pouvoirs temporaires, qui exerçait souvent des fonctions militaires. Voir Ch. R. Boxer, *South China in the Sixteenth Century*, *op. cit.*, p. 6.

28 Entendre Annam.

29 1628 : « Le Mandarin de l'armée, que nous appelons Général ».

30 Embarcation chinoise à rames, plus légère que la jonque, utilisée pour patrouiller dans les fleuves (Peter Mundy, *The Travels*, *op. cit.*, t. III, p. 203-204, les appelle « *skulling junks* »).

de la semence le tiers, et que ce revenu n'était pas toujours égal et assuré, à cause que la pêche était souvent meilleure en une année qu'en l'autre ; mais qu'il lui semblait que l'un portant l'autre, cela pouvait valoir quatre cent mille tael³¹. Antonio de Faria caressa fort ce vieillard, pour ce qu'il désirait savoir de lui toutes les particularités, et lui fit donner deux pains de cire, un sac de poivre et une dent d'ivoire, de quoi lui et tous les autres demeurèrent fort satisfaits. Il leur demanda aussi de quelle grandeur était cette île d'Ainam, de laquelle l'on disait tant de merveilles. « Dites nous, répondirent-ils, premièrement qui vous êtes, et ce que vous venez faire en ce pays, puis nous vous satisferons à ce que vous désirez ; parce que nous vous jurons en foi de vérité, que jamais en jour de notre vie nous ne vîmes tant de jeunes gens dans des navires marchands, comme nous en voyons à présent avec vous, ni si bien polis et bien traités ; car il nous semble qu'en leur pays les soies de la Chine soient à si bon marché qu'elles n'y sont d'aucune estime, ou qu'ils les ont eues à si bon prix qu'ils n'ont donné pour icelles que beaucoup moins qu'elles ne valent. Car nous voyons qu'en un seul coup de dés ils jettent au hasard une pièce de damas, comme gens à qui cela ne coûte guère ». Paroles qui firent sourire secrètement Antonio de Faria, pour ce qu'il vit bien que ces pêcheurs avaient déjà la connaissance que cela avait été volé, ce qui fit qu'il leur dit qu'ils faisaient cela comme de jeunes hommes, fils de fort riches marchands, qu'à cause qu'ils étaient tels, ils estimaient les choses beaucoup moins qu'elles ne valaient et qu'elles n'avaient coûté à leurs pères. Eux, dissimulant ce qu'ils avaient déjà reconnu, répondirent de cette sorte : « Il semble qu'il soit ainsi que vous le dites ». Alors Antonio de Faria fit signal aux soldats qu'ils n'eussent plus à jouer et qu'ils cachassent les pièces qu'ils raffaient, pour n'être point reconnus de ces gens-là, de peur d'être tenus en qualité de voleurs, ce qu'ils firent incontinent ; et pour assurer ces Chinois que nous étions gens de bien et marchands, le capitaine fit ouvrir les écoutilles de la Jonque, que la nuit précédente nous avions prise au capitaine Sardinha³², qui était chargée de poivre ; ce qui les remit un peu et leur ôta la mauvaise impression qu'ils avaient de nous, disant les uns aux autres : « Puisque nous sommes assurés que ce sont des marchands, nous pouvons librement répondre à leur demande, afin qu'ils ne croient de nous que, pour être rudes et sauvages, nous ne sachions faire autre chose que pêcher des huîtres et du poisson ».

Peregrinação (1614) ; trad. fr. *Voyages aventureux*, Paris, Mathurin Hénault, 1628, chap. XLIV.

31 Portugais *taéis*. Monnaie d'argent d'Extrême-Orient, au cours variable. Dans son chap. XXXV, Mendes Pinto estime que 200 000 tael^s équivalent à 300 000 cruzados.

32 Ici un surnom désignant Quiay Taijao, propriétaire de jonque qui avait assassiné Christovao Sardinha, ex-régisseur aux Moluques.

D'une mode fort singulière que les Chinois ont entre eux à nourrir des canards en abondance et à peu de frais : ensemble d'une plaisante et ingénieuse façon de pêcher, de laquelle ils usent.

532

Y ayant si grande multitude de peuples en ce royaume de la Chine, selon qu'il s'est pu entendre par le progrès de cette histoire, et n'étant permis à personne de demeurer sans rien faire, comme nous avons montré par ci-devant, cela est cause que les esprits des pauvres gens étant aiguisés par la nécessité, mère et inventrice des arts, s'occupent à chercher des nouvelles inventions pour gagner leur vie et avoir ce qui est nécessaire à leur ménage. Et partant, plusieurs de ce dit royaume, voyant que la terre y est si bien occupée et cultivée qu'il n'y en n'a pas un empan sans maître, se retirent dessus les rivières, qui sont belles et grandes en ce pays, en font illec leur demeure dedans des barques et navires, comme dit est, auquel lieu ils tiennent leurs familles dessous des couverts qu'ils dressent pour être à l'abri et se sauver des pluies et du soleil et des inclémences du ciel. Là, chacun d'eux s'occupe au métier qu'il sait, et à celui qu'il a hérité de son père, et à plusieurs autres sortes de ménagements, l'un desquels et le plus fréquent et ordinaire est de nourrir en quelques-unes de leurs barques des canards en si grand nombre, que c'est en partie de la viande la plus commode du royaume, et leur manière de faire est telle.

Ils ont de grandes cages faites de cannes de roseaux, qui sont aussi longues que tout le couvert derrière leurs barques, où il peut tenir aisément quatre mille canards, lesquels étant là-dedans y pondent leurs œufs le plus du temps en nids qui sont arrangés pour cet effet en plusieurs endroits de la cage. Ces œufs-là, le nourricier les ôte du nid, et si c'est en temps d'été, les met dedans du fumier de buffles, ou de celui même des canards (qui est fort chaud) auquel lieu il les laisse autant de jour qu'il sait par expérience qu'il les y faut tenir pour les faire éclore ; au bout desquels il les tire du fumier, et les casse un à un, et de chaque œuf sort un petit canarton : ce qu'ils font de telle industrie qu'il ne leur en meurt presque pas un, qui est la chose qui fait le plus ébahir ceux qui les voient faire par curiosité (combien qu'il n'y en ait pas beaucoup qui y aillent à cause que telle coutume est ancienne et fort ordinaire par tout le royaume). Et d'autant qu'ils font cette ménagerie-là tout au long de l'année, et que durant l'hiver le fient a métier d'être aidé de quelque chaleur extérieure pour faire éclore lesdits œufs, ils usent d'une autre invention qui est d'aussi grande industrie que la première, et est de la sorte qui ensuit.

Ils prennent un grand cannissade, ou cage de roseau, sur laquelle ils étendent le fumier, puis mettent les œufs dessus et les couvrent bien chaudement du même fumier. Cela fait, ils posent sous ladite cage de la paille, ou quelque autre matière aisée à brûler, à laquelle ils mettent le feu, lequel dure tout

le temps qu'ils savent y devoir être pour faire éclore lesdits œufs, et alors ils les cassent de la façon que dessus, et d'iceux sortent et s'éclosent de petits canartons en si grand nombre qu'il semble à voir des fourmilières. Étant éclos, ils les mettent et portent en une autre cage qu'ils tiennent prête pour cet effet, dans laquelle y a plusieurs grands canards qu'ils ont instruits à couvrir et coetiner les petits dessous leurs ailes, et là leur donnent à manger ; en temps et lieu, jusqu'à ce qu'ils se sachent pourvoir par leur bec, et sortir de dehors pour aller herber aux prés, ou aux terres ensemencées, en la compagnie des grands. Et combien que ce bétail mange fort, et se multiplie en si grand nombre, qu'il advient le plus souvent y en avoir plus de vingt mille, si les nourrissent-ils à peu de frais, et avec autant d'industrie, qu'ils sont à les procréer et éclore, et est de cette manière.

Au matin, ils jettent à tous du riz cuit, et en si petite quantité que cela ne leur va pas jusqu'à la panse, puis leur ouvrent la porte de la cage qui est tournée vers le bord de l'eau, et leur mettent un pont de cannes ou roseaux, lequel [va] depuis la barque jusqu'au dit bord ; ils sortent tous dehors, et sautent d'une telle impétuosité les uns sur les autres que c'est un beau passe-temps de les voir. Tout le long du jour ils se pourchassent çà et là, et vont paissant au long de l'eau, et par les terres semées du riz, qu'il y a là auprès, à raison de quoi les maîtres et propriétaires des dites terres reconnaissent en quelque chose ceux à qui sont les canards, pour ce qu'ils purgent et épluchent l'herbe sans faire aucun mal au riz. Le soir étant venu, on leur sonne la retraite de dedans la barque avec un petit tambourin, et alors ils se lancent tous de grande impétuosité dedans l'eau, puis s'en vont par-dessus le dit pont de cannes ou roseaux, qu'on leur tient dressé tant qu'ils soient dedans, et oyant le son du tambourin chaque bande reconnaît si bien sa barque qu'elles ne s'y trompent jamais, encore qu'elles soient beaucoup ensemble, pour autant que chaque barque a un son différent l'une de l'autre, à quoi les canards ont leur oreille toute faite. Cette sorte de ménagerie est fort fréquente, et comme par tout le royaume, et pareillement bien profitable, en tant que la plupart du peuple s'en nourrit ; et sont tenus ces canards pour une bien bonne viande et de bonne nourriture, et qui est à bon marché, attendu qu'il s'y en nourrit en si grande quantité en tout temps, et avec si peu de frais.

Ils usent aussi au même royaume d'une manière de pêcher qui n'est de moindre industrie que la nourriture des canards, et mérite bien d'être entendue. Le roi en toutes les villes qui sont dessus le bord de l'eau [a] certains logis et maisons, où est nourrie tous les ans grande quantité de corbeaux marins, que nous appelons plongeurs, avec lesquels ils pêchent certains mois durant : savoir est lorsque les poissons se déchargent de leurs œufs, ce qui se fait en cette manière. Ils ôtent les dits plongeurs hors de leurs cages et des juchoirs, et les portant au bord des rivières, où ils tiennent grand nombre de barques pour la pêche, lesquelles sont

pleines à moitié d'eau et toutes rangées en rond, lient chaque plongeon avec une longe ou longue corde, par-dessous les ailes, et leur ayant serré la poche avec du fil, afin qu'ils ne puissent point avaler de poisson, les lancent dedans l'eau pour pêcher : ce que font les plongeurs d'un si grand courage que c'est merveille de les voir plonger si agilement. Ayant bien nagé et barboté entre deux eaux, et tant qu'il est de besoin, pour remplir de petit poisson tout ce qu'ils ont de vide depuis le bec jusqu'au jabot, ils sortent dehors et s'envolent à la barque fort légèrement, auquel lieu ils dégorgent le poisson qu'ils ont pris en l'eau, qui est tout vif (car les barques, comme nous avons dit, sont toutes très bien mises comme il faut, afin qu'il ne se meure point de poisson), puis s'en retournent de vol, pour repêcher comme devant.

534

Ils font ces exercices-là quatre heures durant, et y sont si adroits qu'ils ne s'empêchent point l'un l'autre, continuant toujours ainsi, tant que l'eau de la barque soit toute pleine de poisson. Alors on leur délie la corde qu'ils ont par la panse, laquelle les empêche de manger, puis on les lâche dedans l'eau, afin qu'ils pêchent pour eux-mêmes ; de quoi ils ont besoin, d'autant que le jour précédant la pêche, on leur ôte coutumièrement leur ordinaire (qui est un peu de millet) afin qu'ils plongent de meilleur courage. Après qu'on les a laissés manger et reposer quelque temps, on les retire de la barque et sont remportés au logis, où est leur repaire et nourriture ordinaire, duquel lieu on les ramène tous les mois que la pêche dure, de trois en trois jours, pour faire le même exercice, lequel est de si grand passe-temps pour eux qu'ils le feraient volontiers toute l'année. Durant ces trois mois de pêche, il se prend tant de poisson que tout le royaume s'en pourvoit (en la façon et manière que nous avons dite au chapitre antécédent) qui est cause qu'il en est aussi bien fourni comme de toutes autres choses, et qu'on y mange tous les jours du poisson frais, si on veut, encore qu'on soit fort loin de la mer.

Histoire du grand royaume de la Chine [...], Lyon, François Arnoullet, 1608, p. 115-119.

Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine

Parmi les témoignages des voyageurs occidentaux des temps modernes sur la Chine, on ne saurait omettre leur rencontre avec le thé, introduit en Europe au début du XVII^e siècle par la Compagnie des Indes néerlandaises (V.O.C.). Voir Okakura Kakuzo, *Le Livre du thé* (1906), éd. Dervy-Livres, 1987 et Paul Butel, *Histoire du thé*, Paris, Desjonquières, 1989.

[...] Le nom de thé nous est venu du patois qui se parle à Tsuen tcheou et à Tchang tcheou fou de la province de Fo kien. Dans le reste de l'Empire, on se sert du mot *Tcha*, comme on le nomme aussi dans les relations portugaises. Ce

mot comprend bien des espèces de thé, si l'on distingue toutes celles qui dans les provinces ont quelques différences par rapport au nom. À en juger cependant par les propriétés, on peut en quelque manière les réduire toutes à quatre : savoir au *Song lo tcha*, au *Vou y tcha*, au *Pou eul tcha*, et au *Lo ngan tcha*³³.

Le premier est ainsi appelé d'une montagne de Kiang nan dans le ressort de Hoé tcheou fou, dont la latitude est de 29 degrés 59 minutes 3 secondes, qui s'appelle *Song lo chan*. Elle n'est ni haute ni fort étendue ; elle est toute couverte de ces arbrisseaux qu'on y cultive sur son penchant, de même qu'au bas des montagnes voisines.

On plante ces arbrisseaux du thé *Song Lo*, que nous appelons thé vert, à peu près comme les vignes, et on les empêche de croître, sans quoi ils iraient jusqu'à six et sept pieds de hauteur ; il faut même les renouveler après quatre ou cinq ans, autrement la feuille devient grossière, dure et âpre. La fleur en est blanche, et a la forme d'une rose composée de cinq feuilles. Quand la fleur se passe dans l'arrière-saison, on trouve sur la plante une baie qui a la figure d'une noix charnue, peu humide et sans mauvais goût.

Ce que je dis de la hauteur de ces arbrisseaux regarde ceux qui croissent dans la province de Kiang nan ; car ailleurs on laisse croître ces arbrisseaux à leur hauteur naturelle, qui va jusqu'à dix ou douze pieds. C'est pourquoi, quand l'arbre est jeune, on fait pencher les branches pour en cueillir plus aisément les feuilles. Le *Song lo tcha*, conservé pendant plusieurs années, est un excellent remède contre plusieurs maladies.

Le *Vou y tcha* naît dans la province de Fo kien, et tire aussi son nom de la fameuse montagne *Vou y chan*, située dans le district de Kien ning fou, et éloignée de deux lieues de la petite ville de *Tsong gan hien* au 27° degré de latitude nord 47 minutes 38 secondes, selon des observations faites sur le lieu. Cette montagne est la plus célèbre de la province : on y voit quantité de temples, de maisons, d'ermitages de bonzes de la secte de *Tao kia*, qui y attirent un grand concours de peuples.

Dans le dessin de faire passer cette montagne pour le séjour des immortels, ils ont fait placer des barques, des chariots et d'autres choses de cette nature dans les trous des rochers les plus escarpés, le long d'un ruisseau qui en fait le partage : de sorte que ces ornements, tout bizarres qu'ils sont, paraissent au peuple grossier tenir du prodige, et n'avoir été mis dans ces endroits si impraticables que par une force plus qu'humaine. La terre de la montagne qui produit cette plante est une terre légère, blanchâtre et sablonneuse.

La hauteur, la grosseur, la culture des arbrisseaux *Vou y tcha* est la même que celle des arbrisseaux *Song lo tcha*. La seule différence qu'il y ait, c'est que

33 Du Halde passe plus vite sur ces deux dernières, dans lesquelles il semble ne voir que dérivés composites des deux autres ; nous ne les retenons donc pas.

les feuilles du *Song lo* sont plus longues et plus pointues, que leur décoction rend l'eau verte, et qu'on s'aperçoit aisément par l'usage qu'il est corrosif. Au contraire les feuilles du *Vou y tcha* sont courtes, plus arrondies, un peu noirâtres, et donnent à l'eau une couleur jaune, sans aucune âpreté, et sans rien avoir dont l'estomac le plus faible ne puisse s'accommoder. Aussi le *Vou y tcha* est-il généralement dans tout l'Empire le thé le plus recherché pour l'usage ; on a peine à en avoir du bon dans les provinces septentrionales, où l'on ne vend ordinairement que de celui qui est composé de feuilles déjà grosses. Car plus les feuilles du *Vou y tcha*, de même que celles du *Song lo*, sont jaunes, tendres et fines, plus elles sont estimées. On en fait sur les lieux de trois sortes.

536

La première est de la feuille qui a été cueillie sur les arbrisseaux les plus récemment plantés ou, comme s'expriment les Chinois, de la première pointe des feuilles. C'est ce qu'ils appellent *Mao tcha* : on ne s'en sert guère que pour faire des présents, ou pour l'envoyer à l'Empereur.

La seconde est des feuilles dont la croissance est sensible. C'est celui qu'on vend sous le nom de bon *Vou y tcha*. Ce qui reste ensuite sur les arbrisseaux de feuilles qu'on laisse grossir fait la troisième espèce, qui est à très bon marché.

On en fait encore une autre espèce de la fleur même ; mais il faut le commander, et avancer un prix excessif pour l'avoir. Les missionnaires géographes en ayant trouvé un peu par le moyen des mandarins en firent préparer deux ou trois fois à la manière ordinaire, sans remarquer aucun effet sensible : l'eau ne prit presque point de couleur, à peine avait-elle quelque goût ; et c'est apparemment pour cela que ce thé n'est pas en usage, non pas même dans le Palais, ni pour la bouche de l'Empereur. Le thé impérial est celui que nous avons nommé avec les Chinois *Mao tcha* ; on en trouve à vendre dans les lieux voisins des montagnes *Song lo* et *Vou y* pour 40 à 50 sols la livre.

À ces deux espèces de thé ou de *tcha*, on doit rapporter toutes les autres sortes, auxquelles on donne différents noms, comme sont le *Lou ngan tcha*, le *Hai tcha*, etc. Le *Lou ngan tcha* tire son nom de la ville de *Lou ngan tcheou* ; quoique le bon thé de cette espèce ne se trouve et ne se cultive que sur les pentes des collines de la petite ville nommé *Ho chan hien*, qui en est éloignée de sept lieues. L'ayant examinée sur les lieux, on n'y remarqua aucune différence du *Song lo tcha*, ni dans la structure des feuilles, ni dans la manière dont on le cultive. S'il donne à l'eau une autre couleur, et si étant frais, il paraît au goût un peu moins âpre ou moins corrosif, cela se peut attribuer à la diversité du terroir, dont l'effet est sensible dans plusieurs plantes, et surtout, comme on le voit en Europe, dans les vignes d'une même espèce de raisins, qui sont plus doux ou plus âpres dans les différents cantons d'une province assez petite, et encore plus dans les terres des provinces éloignées.

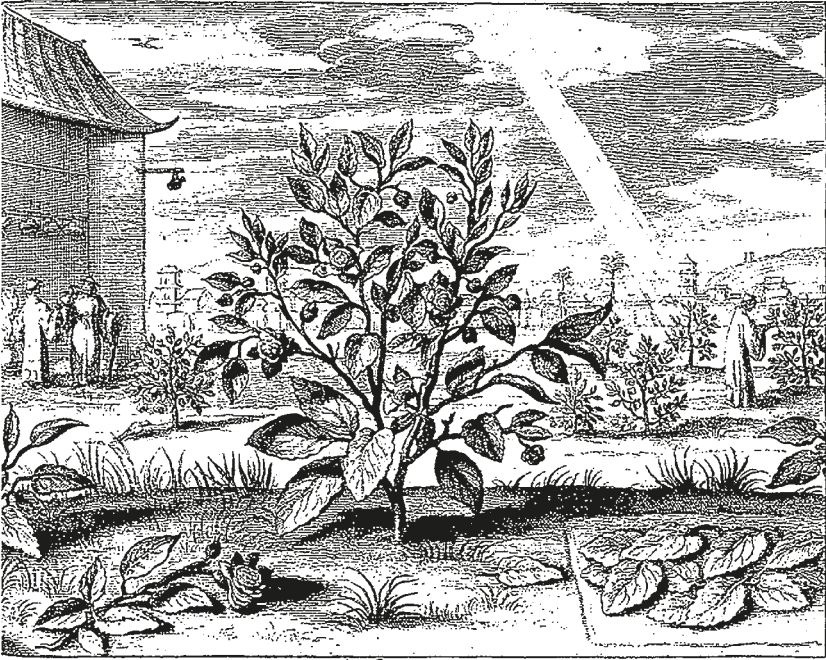
Les Chinois cependant trouvent que l'effet en est fort différent. Le Siong lo est chaud et corrosif ; le thé *Lou ngnan* n'est point corrosif, et est tellement tempéré qu'il n'est ni froid ni chaud. Il est estimé propre à conserver la santé. Le *Hai tcha* vient de Kan theou fou de la province de Kian si, et ne diffère en rien du *Lou ngnan tcha*, non pas même dans le goût plus ou moins âpre. Ainsi on peut dire qu'il est de l'espèce du *Song lo tcha*.

Il en est ainsi des autres espèces de thé : par exemple, celui dont se servent les Mongols en Tartarie et qu'on nomme *Kaiel tcha*, ou *Kartcha*, n'est composé que de feuilles soit du *Song lo*, soit du *Vou y tcha*, qu'on a laissé grossir et qu'on mêle sans choix, parce que les Chinois jugent que tout est bon pour des Tartares, qui sont incapables de distinguer le thé grossier du thé délicat, et qui sont accoutumés à le mêler avec le lait, dont ils font un breuvage assez agréable et assez nourrissant, qu'ils prennent indifféremment à toutes les heures du jour.

Mais il ne faut pas aussi confondre avec le vrai thé tout ce que les Chinois appellent *Tcha*. Car ils prodiguent ce nom à des plantes qui ne le méritent pas, et qui sont en effet nommées autrement par ceux qui n'ont pas intérêt de le faire valoir. Par exemple, dans la province de Chan tong, ce qu'on vend sous le nom de *Meng ing tcha* comme un thé admirable, n'est proprement qu'une mousse, qui croît sur les rochers d'une montagne de la ville Meng ing hien. Le goût en est fort amer. En quoi elle a quelque rapport avec le vrai thé, c'est qu'elle facilite la digestion, quand on la boit chaude après le repas.

On voit du thé semblable dans quelques endroits des provinces encore plus boréales que Chan tong, quoiqu'il ne soit pas fait de feuilles, il ne laisse pas d'être appelé par les marchands *Tcha yé*, feuilles de thé. Dans le pays où le vrai thé ne croît pas communément, tout ce qui a du rapport au goût ou aux effets du thé s'emploie par le peuple, qui n'y fait pas tant d'attention, et à qui ce thé, tout grossier qu'il est, devient un régal. On en cueille assez souvent sur des arbres qui ayant été transplantés depuis longtemps, ont dégénéré par la diversité du sol qui ne leur convient pas. Et pour en diminuer le prix, on en fait sa provision lorsque les feuilles sont cueillies et sont devenues dures et grandes : aussi le goût en est-il âpre et insipide, quoique d'ailleurs il produise les mêmes effets dans ceux qui le prennent que produit l'usage ordinaire du thé, soit de celui que les Chinois appellent *Dong lo tcha*, soit de celui qu'ils appellent *Vou y tcha*.

Description [...] de l'Empire de Chine et de la Tartarie chinoise, Paris, P. G. Lemercier, 1735, t. I, p. 20-22.



Ill. 42. « Le thé », dans A. Kircher, *La Chine illustrée [...]*, 1670

John Bell : la rhubarbe et le lichee

À la présentation encyclopédique du thé faite par Du Halde, on opposera le mode de perception plus sensible de John Bell en présence de la rhubarbe et du lichee. La première est connue des Européens : rare, mais précieuse, elle entre dans de nombreuses préparations pharmaceutiques (pour ne rien dire des dictons). Mais ils ignoraient le lichee.

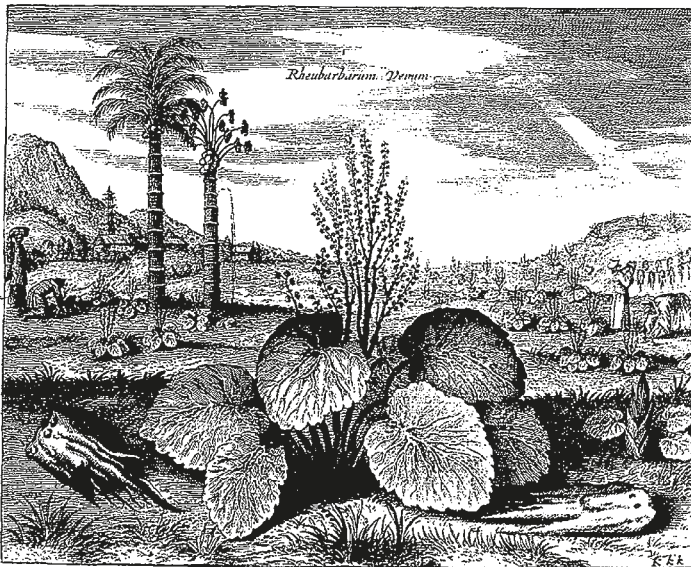
La rhubarbe en Mongolie

26 septembre 1720 : l'auteur vient d'entrer en Chine quatre jours auparavant.

Le soir, avec quelques-uns de ma compagnie, je me rendis à pied de nos tentes au sommet d'une colline voisine, où je trouvai de nombreux plants d'excellente rhubarbe ; et, à l'aide d'un bâton, j'en déterrai autant que j'en voulus.

On trouve sur ces collines un grand nombre d'animaux appelés marmottes, de couleur brunâtre, avec des pattes comme un blaireau et sensiblement de même taille. Ils creusent de profonds terriers au flanc des collines, et l'on dit que l'hiver, ils subsistent dans ces trous un certain temps, même sans nourriture. À cette saison, toutefois, ils sont assis ou couchés près de leurs terriers, qu'ils gardent avec vigilance ; et, à l'approche du danger, ils se dressent sur leurs pattes de derrière, émettant un fort sifflement, comme des hommes, pour rassembler les traînants, puis se coulent instantanément dans leurs trous.

Je n'aurais pas fait mention d'un animal aussi connu que la marmotte si je n'avais eu à parler de la rhubarbe³⁴. Partout où vous en voyez pousser dix ou vingt plants, vous êtes sûrs de trouver plusieurs terriers à l'ombre de leurs feuilles si développées. Peut-être mangent-ils de temps à autre les feuilles et les racines de cette plante. Mais il est probable que le fumier qu'ils laissent auprès de ces dernières ne contribue pas peu à son développement ; aérant la terre en la grattant, ils aident les jeunes bourgeons à éclore et se multiplier. Elle ne se développe pas en s'étendant, comme le font la patience et autres plantes de la même espèce, mais pousse en touffes, à des distances variées, comme si on avait laissé exprès tomber les graines. Il est manifeste que les Mongols n'ont jamais passé pour de grands agriculteurs ; mais le monde est redevable aux marmottes des quantités qu'elles disséminent au hasard, en de nombreux endroits de ce pays. Car quelle que soit la proportion de graines mûres soufflées par le vent à travers l'herbe épaisse, elle peut très rarement atteindre le sol, et doit sécher là et mourir, alors que, si elle tombe sur la terre meuble et aérée par les marmottes, elle prend aussitôt racine pour produire une nouvelle plante.



Ill. 43. « La rhubarbe verum », dans A. Kircher, *La Chine illustrée* [...], 1670

34 Plante très recherchée par les Européens pour ses vertus thérapeutiques. Dans son *Mémoire à Catherine II* (1773), Diderot lui demande « un morceau de la rhubarbe de Tartarie, la plus blanche » et, selon Peter Simon Pallas (*Voyage [...] en différentes provinces de l'Empire de Russie dans l'Asie septentrionale*, traduit de l'allemand, Paris, Lagrange, 1788-1793, 5 vol., t. IV, p. 217), l'empereur de Chine interdisait, « sous des peines très sévères, l'exportation de la rhubarbe de la première qualité ». Sur cette question, voir J. Proust, *Diderot Studies*, 12, 1969, p. 117. Marco Polo mentionnait déjà la rhubarbe de Chine, fameuse par tout le monde : voir Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 6 vol. de 1978 à 1988, t. III, p. 129, qui consacre au sujet un long commentaire, accompagné de gravures (t. III, p. 60-65).

Après avoir arraché et recueilli la rhubarbe, les Mongols coupent les grandes racines en petits morceaux, afin de les faire sécher plus rapidement. Au milieu de chaque morceau, ils creusent un trou à travers lequel ils passent une cordelette pour les suspendre en un lieu adéquat : le plus souvent, autour de leurs tentes et, parfois, aux cornes de leurs moutons. C'est un usage pernicieux, car il détruit la meilleure part de la racine, tout ce qui se trouve autour du trou étant pourri et inutilisable ; alors que, si on leur avait montré comment arracher et sécher cette plante, il n'y aurait pas eu une livre sur cent de déchet : ce qui épargnerait bonne part de la peine et de la dépense qui diminue beaucoup les profits tirés de cette denrée. Pour l'heure, les négociants en cet article ne tiennent pas ces améliorations pour dignes de leur attention, car leurs gains sont plus considérables là que sur tout autre secteur du commerce. Peut-être le gouvernement voudra-t-il prochainement envisager de prendre quelque mesure sur ce sujet.

540

Je me suis étendu plus longuement sur la description de la croissance et de l'exploitation de la rhubarbe parce que je n'ai jamais rencontré un auteur ou qui que ce soit qui expose de manière satisfaisante où elle pousse, et comment. Je suis persuadé que, dans un climat sec comme celui-ci, on pourrait aisément la cultiver pour en produire autant qu'on le voudrait.

Le lichee

4 décembre 1720 : les missionnaires jésuites envoient des présents à l'ambassade russe : fruits, confiseries, vins.

Parmi les fruits, il en était de certaines espèces que je n'avais encore jamais vues auparavant, notamment une sorte de pomme, grosse environ comme une petite orange, avec une peau lisse de couleur jaunâtre, très moelleuse et sucrée, ou plutôt succulente. Se trouvait également un fruit de la taille d'une noix, parfaitement rond, ressemblant pour le goût à une prune, mais beaucoup plus délicieux ; il contient un noyau dur et lisse, et l'ensemble est couvert d'une mince coque brunâtre, si fragile qu'on la rompt aisément entre le pouce et l'index. Certaines de ces coques sont rugueuses, d'autres lisses ; elles servent à protéger le tendre fruit du bec avide des oiseaux et de la poussière qui vole et, ce qui est quelque peu inhabituel, le fruit n'adhère pas à la coque, mais il y a entre eux un petit vide. Non seulement il est agréable au goût, mais on le dit bon pour la santé.

A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722), éd. J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965, p. 139.

LE JAPON

Le Japon vu par un voyageur anglais du ^{xvi}^e siècle

The Kingdome of Japania est la relation manuscrite laissée par un voyageur anglais anonyme de la fin du ^{xvi}^e siècle. Chassés du Japon en 1623, les Anglais tenteront vainement de s'y faire réadmettre en 1676. L'auteur assure que les Japonais sont paresseux et négligents dans la culture du sol : une opinion têt rejetée par les voyageurs qui suivirent, dès le capitaine Richard Cook (1611), qui confirme, en revanche, la violence des tempêtes et la fréquence des tremblements de terre.

Dans ces îles, l'été est très chaud et brûlant, et l'hiver extrêmement froid. Le climat en est toutefois tempéré et sain, point trop incommodé d'effluves putrides et nauséabonds, mais très sujet à des vents violents qui soufflent en tempête, avec de terribles tremblements de terre, si bien que dans le port nos deux bateaux ont été renversés et jetés sur le rivage par la furie des premiers, tandis qu'à terre les maisons étaient disloquées et mises en pièces par les effrayantes trépidations des seconds. Les mines d'or et d'argent sont nombreuses.

Les habitants manifestent un esprit remarquable et endurent de façon incroyable souffrance, travail et soucis. Ils sont extrêmement diligents à ne pas manifester, par leurs paroles ou leurs gestes, crainte, ou lourdeur d'esprit, de crainte de faire partager à quelqu'un (quel qu'il soit) leur embarras et leurs faiblesses.

Ils sont désireux à l'excès d'honneur et de louange, et chez eux la pauvreté ne porte pas préjudice à la noblesse du sang. Ils ne souffrent pas que le plus mince affront du monde demeure sans vengeance. Pour la gravité et la courtoisie, ils en remontreraient aux Espagnols. Ils sont généralement affables et grands complimenteurs, très exacts à recevoir les étrangers, qu'ils interrogeront diligemment, même sur des bagatelles à leur sujet, comme leurs mœurs et autres choses semblables. Ils perdraient plutôt un membre que de renoncer à une cérémonie en recevant un ami. Ils ont l'habitude de donner et prendre la coupe des mains d'un autre, et avant que le maître de maison commence à boire, il doit présenter la coupe à chacun de ses hôtes, leur signifiant qu'il leur revient de commencer. Poisson, *racines* et riz font leurs délices ordinaires, et s'ils ont la chance de tuer une poule, un canard ou un porc, ce qui n'advient que rarement, ils ne les mangeront pas seuls, en rustres, mais en feront certainement

profiter leurs amis. La plus grande partie des citadins savent lire et écrire. Ils n'étudient que les prouesses guerrières et prennent plaisir aux armes. Ils ignorent la cupidité, ce qui les fait détester à la fois les dés et les autres jeux d'argent.

Les Japonais sont beaux et bien faits. On ne fait pas grand cas ici des marchands, malgré toute leur richesse et leur puissance ; ceux qui appartiennent à la noblesse sont tenus en grande estime, en dépit de leur grande pauvreté. Hommes et femmes vont tête nue, sous le soleil comme sous la pluie, indifféremment. Ils lavent leurs jeunes enfants à la rivière dès qu'ils sont nés, et quand on les sèvre, on les retire de la vue de leur mère pour les exercer à la chasse et aux armes. Quand ils atteignent leur quatorzième année, ils portent l'épée et la dague, et on leur apprend à venger le moindre affront subi.

542

Ils ont les mêmes espèces d'animaux que nous, à la fois sauvages et domestiques, mais ils mangent rarement de la viande, si ce n'est celle qui provient de la chasse. En fait, ils ne prennent guère plaisir à manger de la viande, se soutenant pour l'essentiel de fines herbes, de poisson, d'orge et de riz, qui constituent leur principale nourriture. Ils boivent d'ordinaire de l'eau, et le font dans le même récipient où ils cuisent leur riz, afin qu'elle en reçoive plus de corps et de substance. Ils ont du vin généreux et du *rack* qu'ils distillent du riz, dont ils boiront parfois abondamment, surtout lors de leurs fêtes et rencontres ; quand ils sont poussés à des colères furieuses sous l'effet de la boisson, vous convertiriez plutôt des tigres à la patience et à la douceur, tant ils sont obstinés et têtus dans leur impatiente fureur. Quant aux autres boissons, ils font leurs délices d'eau mêlée à une certaine poudre très précieuse, qu'ils appellent Chia¹.

The Kingdome of Japania, dans *Memorials of the Empire of Japan [...]*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963, p. 4-6.

Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610

Il n'est pas assuré que Van Linschoten se soit rendu lui-même au Japon. Mais par les rapports qu'il avait établis lors de ses « navigations aux Indes orientales du Portugal » avec des hommes en place et des voyageurs, il avait pu se procurer des informations puisées à bonne source.

L'île ou terre de Japon contient diverses rivières et embouchures et autres îles, et est fort grande, combien qu'on ne sache encore bonnement quelle est sa grandeur. Elle commence au trentième degré, et s'étend jusqu'au trente huitième. Elle est distante de la terre ferme de la Chine huitante lieues à

¹ Sur la consommation du thé au Japon, lire la longue note de Th. Rundall, *Memorials* (voir Notices, Anonyme [Japon, XVI^e siècle]), p. 125-127.

l'orient, et de Machau où les Portugais négocient trois cents lieues au Nord Est. Le havre où les Portugais y trafiquent ordinairement est appelé *Nangasche*², combien qu'il y ait d'autres lieux commodes pour le commerce. Le terroir y est froid, moite à cause des pluies fréquentes, âpre à cause de la neige et de la glace. Il y croît du froment, mais le principal vivre des habitants est de riz. En quelques endroits le pays est montueux. Les montagnes qu'il y a sont stériles et désertes. Les habitants vivent une bonne partie de la chasse des bêtes sauvages. Et combien qu'ils aient brebis, bœufs et vaches à foison, ils ne s'en servent que pour le labour, rejetant en général tout manger d'animaux domestiques et privés, avec non moindre dédain que nous rejetons la chair de chevaux. Ils abhorrent aussi le lait, car ils le tiennent pour partie du sang des bêtes, encore qu'il soit blanc. Ils ont des poissons de beaucoup de sortes, desquels ils sont grands amateurs. Et aussi divers fruits comme les Chinois. Les maisons pour la plupart y sont faites de planches de bois, entrelacées de paille, assez joliment fabriquées, notamment celles des riches, qui couvrent leurs places et chambres de nattes. Les habitants du Japon ne sont pas si magnifiques que les Chinois : toutefois ils vont honorablement vêtus de soie, mais sans superfluité. Il se trouve des mines d'argent en cette île. Les Portugais leur apportent de la soie et autres marchandises qu'ils n'ont pas, en échange de leur argent, lequel ils portent en la Chine. Il y a entre eux de fort habiles mineurs, et divers artisans très industriels et ingénieux. Les paysans et ceux du menu peuple diffèrent grandement d'avec ceux des autres nations en civilité et courtoisie, qui est si grande qu'on dirait qu'ils ont passé leur vie en la cour. Quand la nécessité l'exige, ils sont fort prompts à la guerre et aux armes ; toutefois ils ne sont guère troublés de guerres et dissensions civiles, et donnent tel ordre à cela, que celui qui use témérairement de menaces et met la main à l'épée est coupable de mort. Ils n'ont point de prisons, mais châtient les criminels sur le champ, ou les envoient en bannissement. Toute appréhension s'y doit faire couverts et comme en trahison, autrement le coupable se défendrait furieusement. Si quelqu'un de la noblesse a commis quelque crime, il est assiégé en grandes troupes en sa maison, là où on lui commande de se faire mourir soi-même ; que s'il est trop lâche à se faire, ils entrent de force en sa maison et tuent tous ceux qu'ils y trouvent. Pour laquelle violence éviter, les maîtres implorent souvent la main de leurs serviteurs, les requérant de se fendre le ventre par le milieu, lequel genre de mort assez commun entre eux les serviteurs sont contents de subir en témoignage de fidélité envers leurs maîtres. Les enfants aussi en présence de leurs pères pour quelque rébellion et légère offense. Ils sont patients à supporter toute sorte de maux, étant accoutumés au travail et à la peine dès leur enfance.

2 Nagasaki.

Ils cheminent tête nue, et vont légèrement accoutrés tant en hiver qu'en été, petits et grands, jusqu'aux principaux du pays. Ils tiennent pour beauté d'avoir peu de cheveux, et pourtant les arrachent soigneusement, n'en laissant qu'un touffeu au sommet de la tête, lequel ils nouent. Leurs salutations et autres cérémonies de civilité sont du tout différentes des façons de faire des autres nations, et principalement des Chinois. Car il y a une rancune extrême entre ces deux peuples, de laquelle l'origine est telle.

Lindschoten rapporte comment des comploteurs contre le roi de Chine finirent par voir leur peine de mort commuée en bannissement au Japon, « là où la semence de leur haine non plus que de leur race n'a pu être étouffée ».

544

Car aujourd'hui encore les Japonais font des courses en la Chine, où ils pillent et ravagent de façon étrange, et n'ont aucun commerce avec les Chinois sinon par l'entremise des Portugais. Pour plus grand témoignage de leur inimitié est à remarquer la diversité de leurs mœurs entièrement contraires aux manières de vivre des Chinois. Je serais ennuyeux au lecteur si je voulais dire tout ce qui en est ; j'en toucherai seulement quelque chose.

Ici l'auteur développe un « discours des contrariétés » de mœurs très prisé en ces années-là : voir Carlos Garcia (1615), « diversité » des manières des Français et des Espagnols, ou Luis Froes (1585), *Traité sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais*, etc.

La manière de leurs repas est telle. Chacun a sa table à part sans nappe ni serviette. Ils prennent leur viande avec deux pièces de bois comme les Chinois. Ils boivent leur vin fait de riz jusqu'à s'enivrer. Après dîner on leur met devant un pot plein d'eau chaude, laquelle ils boivent toute bouillante tant en été qu'en hiver³. Les Japonais ont aussi une manière d'apprêter leur viande tout autre que celle des autres nations. Ils mettent au susdit breuvage de la poudre de certaine herbe qu'ils appellent *Chaa*⁴, qui rend ce breuvage exquis et de grande valeur. Ceux qui ont quelques moyens gardent soigneusement cette eau en un lieu bien sûr, et en présentent en grande courtoisie aux amis qu'ils ont invités. Les grands seigneurs et princes mêmes la préparent, et font grand cas des pots où cette herbe est cuite, bue et gardée. Lesquels sont clairs comme perles et pierres précieuses. Ils sont recommandés pour l'antiquité et gentillesse de l'art, et pour le [s]oin de l'ouvrier, et y a des priseurs entendus qui s'emploient à en faire le prix, ni plus ni moins comme on prise l'or ou l'argent par-deçà. [...] Ils font aussi grand cas de certaines images et peintures des moindres choses, quand

3 Ici, l'édition insère une « annotation du D. Paludanus » relative au « *Chaone* breuvage des Turcs ». Bernard Paludanus (1550-1633), qui réunit une riche collection d'histoire naturelle et d'ethnologie, compila l'annotation pour l'*Itinerario* de Van Linschoten, 1596.

4 Le thé.

elles viennent de la main de quelque antique ouvrier : et tâchent d'en recouvrer à quelque prix que ce soit, de manière qu'un tableau de telle peinture a bien été prisé quatre mille ducats. Pareille estime font-ils de quelque épée de l'ouvrage de quelque ancien et fameux armurier jusqu'à ne faire moins de difficulté de l'acheter trois ou quatre mille ducats. Et pour raison de ce qu'ils en font disent à ceux qui leur en parlent que si nous achetons si chèrement les perles et pierreries qui ne servent que d'ornement, ils peuvent aussi bien faire autant ou plus de cas de leurs glaines⁵, pots et peintures, qui sont encore de plus grand usage, et se moquent de notre curiosité.

Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales [...], Amsterdam, s.n., 1610, chap. XXVI, « De l'île du Japon », p. 63-65.

Engelbert Kaempfer : le poisson-poison

C'est parce qu'il est médecin sur la flotte de la V.O.C. que cet Allemand parvient à se rendre au Japon à une date (1690) où seuls les Hollandais peuvent être admis sur le sol de l'archipel.

Le *furubu* est un poisson pas très grand, que les Hollandais appellent *Blazer*, ce qui signifie soufflet, car il peut s'enfler et se gonfler jusqu'à atteindre la forme d'un ballon rond. On le classe parmi les poisons vénéneux, et s'il est mangé tout entier, on dit qu'il provoque infailliblement la mort. Il en est trois espèces différentes, qu'on peut trouver en grande quantité dans les mers du Japon. La première, appelée *Susumebuka*, est petite, et on la mange rarement. La seconde est appelée *Mabuku*, et c'est le vrai *Buku*. Les Japonais le tiennent pour un poisson très délicat, et en raffolent. Mais la tête, les entrailles, les arêtes et tous les déchets doivent être jetés, et le poisson soigneusement lavé et nettoyé avant de le manger. Et cependant beaucoup de gens en meurent, faute, comme ils disent, de l'avoir lavé et nettoyé à fond. Ceux à qui la vie est devenue à charge par une longue et pénible maladie, ou pour d'autres raisons, choisissent fréquemment pour en finir avec elle ce poisson au lieu d'un couteau ou d'une corde. À Nagasaki, un voisin de mon serviteur étant si violemment infecté par la syphilis que le nez était près de lui tomber, résolut de se servir de ce mets pour se libérer à la fois de la vie et de cette affection. Il acheta donc une grande quantité de ce poisson vénéneux, le coupa en morceaux, le fit bouillir et, pensant par ce moyen rendre le poison plus actif, préleva de la suie du toit de chaume de sa maison, et la mélangea au reste. Après dîner, il se coucha de lui-même pour mourir et bientôt, malade à mort, vomit non seulement le

5 « Glaines » : pour glaise ?

poison qu'il avait pris, mais une grande quantité de matière visqueuse, âcre et vilaine, qui n'était probablement pas la moindre cause de son mal, retrouvant la vie et la santé par les moyens dont il n'attendait que la mort, car il guérit et se trouva bien par la suite. Il y a quelques années, cinq personnes de Nagasaki ayant mangé un plat de ce poisson, s'évanouirent bientôt après dîner, entrant en convulsions et en délire avant de tomber en un crachement de sang si violent qu'en quelques jours il eut raison de leurs vies. Et cependant les Japonais ne veulent pas renoncer à un plat qu'ils tiennent pour si délicat, bien qu'ils aient tant d'exemples des effets dangereux et fatals qui suivent sa consommation. Seuls les soldats et les militaires ont, par commandement exprès de l'Empereur, interdiction d'acheter et manger ce poisson. Si l'un d'eux en meurt, son fils est exclu de la succession à l'emploi de son père, qui lui serait sinon revenu. Il est vendu meilleur marché que le poisson ordinaire et ne doit être mangé que frais. La troisième espèce s'appelle *Kitamakura*, ce qui signifie Coussin du nord ; je ne pus savoir la raison de cette appellation ; le même nom est donné à quelqu'un qui dort la tête tournée vers le nord. Le poison de cette espèce est absolument mortel : ni lavage ni nettoyage n'y feront rien. On n'en demande donc jamais, sauf si on a l'intention de mettre fin à ses jours.

The History of Japan [...], Glasgow, MacLehose, 1906, p. 217.

LE SIAM

Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama

L'accueil réservé en 1662 à deux missionnaires venus de France fait espérer une conversion rapide du royaume de Siam à la chrétienté. Circonvenu par son favori Constance Faucon, un aventurier d'origine grecque qui a choisi de jouer la carte française pour asseoir son pouvoir, le roi Phra Narai envoie (1680 et 1684) deux missions diplomatiques à Louis XIV qui, à son tour, nomme un ambassadeur, le chevalier de Chaumont. Ce dernier quitte Brest le 3 mars 1685, avec le vaisseau de guerre *L'Oiseau* et la frégate *La Maligne*. Dans l'expédition, six jésuites (dont Tachard) et l'abbé de Choisy. Pied de nez à la littérature viatique : c'est dans les dernières pages de sa relation que celui-ci loge un panorama d'ensemble sur le royaume de Siam, alors qu'il vient de le quitter.

18 janvier [1686]

La matière manquerait au journal, si je n'y fourrais mes observations historiques. J'en ai beaucoup sur les royaumes de Siam, de Tonkin, et de Cochinchine. Je ne vous dirai rien qu'après avoir consulté sur chaque pays au moins deux ou trois personnes d'esprit, témoins oculaires des choses ; et quand leurs témoignages se sont rapportés, je les ai mis sur mes tablettes. Je vais vous en faire part.

Le tableau s'ouvre sur des *observations* d'ordre géographique et administratif.

La capitale du royaume se nomme *Sciajuthaïa* : les Portugais l'ont nommée *Siam*¹. Elle est abondante en bois pour la construction des vaisseaux, en toutes sortes de marchandises qu'on y apporte de tous les ports des Indes, en éléphants, bateaux, balons², sel, vernis, peaux de bêtes sauvages, bois de senteur, etc.

Les principales villes du royaume sont : Tennasserim port de mer vers l'occident. Il y a du riz et des fruits. La ville est à sept lieues dans la rivière ; mais à l'embouchure, il y a une petite île nommée Mergui, où le roi de Siam fait bâtir une forteresse. Joncelang, autre port de mer sur la même côte, abonde en calin³, et ambre gris. Ligor, port de mer dans le golfe de Siam, abonde en

1 « Siam » : chez les voyageurs occidentaux du XVII^e siècle, le nom désigne à la fois le royaume (l'actuelle Thaïlande) et sa capitale, qui est alors Ayuttaya. Quand celle-ci sera ruinée par une invasion birmane en 1787, Bangkok deviendra capitale.

2 « Balon » : barge (selon l'édition de Michael Smithies en 1993).

3 « Calin » : alliage de plomb, d'étain et de cuivre, utilisé au Siam et à Malacca pour la fabrication des boîtes à thé.

calin, riz, fruit, et dans quelques années aura beaucoup de poivre. Pitpri, port de mer, a du ris et des toiles de coton. Bangkok, qui est la clef du royaume du côté de la mer du Sud, a deux bonnes forteresses : il abonde en jardinages et fruits, comme arec, bétel, cocos, durion⁴, bananes, oranges, etc. Pourcelonc a beaucoup de dents d'éléphants, du riz, du salpêtre, des cornes de rhinocéros, des peaux de bêtes sauvages, comme buffles, cerfs, tigres, etc., de la gomme rouge dont on fait la cire d'Espagne, des cannes de sucre, des oignons, du tabac, de la cire, du miel, des flambeaux faits de poix et d'huile, du bois pour la construction des vaisseaux, du coton, du bois de Sapan, etc. Camburi, qui est sur la frontière de Pégou⁵, a les mêmes choses que Pourcelonc, hors les cannes de sucre, et les oignons. Conrasema, qui est à l'orient sur la frontière de Laos, abonde en éléphants, en rhinocéros, en bois d'aigle, etc.

La rivière qui passe à Siam se nomme Menan⁶, ou mère des eaux. Quelques auteurs prétendent que c'est un bras du Gange : mais M. Le Clerc missionnaire⁷, qui l'a remontée jusqu'à la frontière de Laos, la trouva fort étroite ; et les habitants du lieu l'assurèrent qu'à trois journées plus haut ce n'était plus qu'un très petit ruisseau qui sortait des montagnes.

La grande richesse du roi de Siam consiste en ce que tous ses sujets sont obligés de le servir toute l'année pour rien à quoi qu'il les veuille employer. Ainsi quand il sort dans ses beaux balons, il y aura quinze mille rameurs qui ne lui coûtent pas un sol. Quand il fait la grande chasse des éléphants, il y aura quarante ou cinquante mille hommes employés, qui ne gagnent pas davantage. Ses bâtiments se font au même marché ; et il n'y a que dans le temps de la moisson des riz, que les peuples ont liberté de travailler pour eux-mêmes. Il y a pourtant quelques cantons du royaume qui sont exempts du service, en payant une certaine somme d'argent. Les revenus du roi consistent en éléphants, calin, plomb, salpêtre, riz, etc.

En temps de paix, le roi met sur les frontières quelques petites garnisons pour garder les passages ; et en temps de guerre il fait enrôler tous ceux qu'il veut, et les fait marcher au rendez-vous ; et quand ils sont en corps d'armées, il leur donne du riz pour se nourrir.

La garde ordinaire du roi consiste en deux compagnies de cavalerie de mahométans, et deux de Chinois. L'infanterie est composée de deux compagnies de Siamois avec des sabres, de deux avec des lances, et de deux avec des mousquets. Il y en a autant de Pégous, autant de Cambodgiens, et autant de Laos. Car il est bon de remarquer qu'il y a beaucoup de ces peuples habitués

4 « Durion » : durian, arbre tropical originaire de Malaisie.

5 « Pégou » : l'actuelle Birmanie.

6 « Menan » : le Menam Chao Phraya, principal cours d'eau du Siam.

7 « Le Clerc » : prêtre attaché à la mission d'Ayutthaya depuis 1675 environ.

dans le royaume de Siam, qui sont aussi fidèles et affectionnés au roi que les naturels du pays.

On croit que le roi de Siam a un grand trésor en or, argent, et pierreries, parce que tous les ans on y met quelque chose, et que jamais on n'y touche. L'honneur des rois consiste à augmenter le trésor. Dans le royaume de Siam les enfants héritent de leurs parents, et ont plus ou moins selon la volonté de leurs pères et mères. Mais quand ils meurent en faute, et qu'ils ont malversé dans leurs charges, le roi confisque leur bien, et les femmes et enfants sont faits esclaves du roi. Que si les parents meurent sans testament, les enfants partagent également.

L'auteur mentionne ensuite les principaux offices du royaume et le régime des dignités nobiliaires.

En voici assez pour un jour. Le vent est passable, la mer fort belle, et nous allons notre route.

19 janvier

Tous les jours tous les mandarins officiers s'assemblent dans une salle dans la cour du palais. Chacun de ceux qui ont quelque requête à présenter se tient à la porte sa requête à la main : ils entrent ensuite, et présentent leurs requêtes. Les étrangers les présentent au *barkalon*⁸ qui juge toutes leurs affaires, ou à son lieutenant. Ceux qui ont des affaires touchant les tailles et tributs les présentent à l'officier qui les doit juger. Après que les affaires sont discutées, on le fait savoir aux officiers du dedans du palais, qui en avertissent le roi. Sa Majesté sort sur un trône élevé de trois brasses. Tous les mandarins se prosternent la face contre terre : et alors le *barkalon*, ou quelqu'un des premiers *ok-ias*⁹ rapporte au roi le jugement des principaux procès ; et Sa Majesté le confirme ou change selon sa volonté. Quelquefois le roi se fait rapporter certains procès au-dedans du palais, et fait écrire son arrêt qu'il envoie publier au-dehors.

Le roi est très absolu : il est proprement le dieu des Siamois : personne n'oserait prononcer son nom. Il châtie très sévèrement la moindre faute, ses sujets voulant être traités rudement. Les châtimens ordinaires sont des coups de rote¹⁰, trente ou quarante selon la grandeur du crime. Il fait aussi piquer la tête avec un sabre ; et quand on fait mourir un homme, on attache sa tête au col des complices, et on la laisse pourrir au soleil. La peine du talion est aussi fort en usage. Le supplice ordinaire est de condamner à la rivière, qui est proprement comme nos forçats de galère. Le roi de Siam fait travailler plus qu'aucun de ses prédécesseurs

8 « *Barkalon* » : ministre des Affaires étrangères.

9 « *Ok-ia* » : ministre.

10 « *Rote* » : rotang, palmier d'Asie du sud-est, dont une variété produit le rotin.

en bâtiments dans ses palais, à réparer les murs des villes, en maisons et églises pour les étrangers, et en navires qu'il fait construire à la manière d'Europe. Il aime fort les étrangers, et en retient à ses gages tant qu'il peut ; et depuis que les missionnaires français sont dans son royaume, il le fait voir beaucoup plus souvent qu'il ne faisait auparavant.

Les Siamois, Pégouans, et Laos font la guerre comme les anges. C'est-à-dire qu'ils poussent leur ennemi hors de sa place, sans pourtant lui faire mal : et s'ils portent des armes, c'est pour faire peur en tirant contre terre ou en l'air, ou tout au plus pour se défendre dans l'extrême nécessité ; mais cette nécessité n'arrive presque jamais, parce que leur ennemi en use de même. Ils détachent quelque régiment de l'armée pendant la nuit, qui va enlever tous les habitants de quelque village dans le pays ennemi, et font marcher hommes, femmes, et enfants ; et puis le roi leur donne des terres et des buffles pour les labourer. Néanmoins depuis quelques années, le roi de Siam fait la guerre aux Cambodgiens révoltés ; et comme ils sont secourus par les Cochinchinois, et par les corsaires chinois, on s'y bat tout de bon, et il y a déjà eu beaucoup de gens tués de part et d'autre.

550

Il y avait autrefois grand commerce entre Siam et Laos. Il venait de Laos de l'or, du musc, du benjoin et de la soie ; et en échange on leur donnait des toiles, des chites¹¹, des panes¹², etc. Mais le roi de Siam a déclaré la guerre au roi de Laos, parce qu'on ne lui a pas voulu livrer un marchand mahométan qui l'avait volé, et qui s'était retiré à Lantchang capitale de Laos. Il y a aussi guerre continuelle entre Siam et Pégou, mais de la manière dont j'ai parlé ci-dessus¹³.

Les lois du royaume ne font mourir personne : on condamne seulement les criminels ou à la chaîne, ou à être jetés dans quelque île déserte pour y mourir de faim. Mais le roi d'à présent leur fait couper le cou, ou les abandonne à ses éléphants¹⁴.

Quand les rois étaient toujours enfermés, les officiers avaient tout pouvoir : mais ce roi-ci veut tout savoir, et est tous les jours six ou sept heures à divers conseils. Il a ses espions au dehors ; et s'il découvre qu'on lui ait caché quelque chose d'important, il en fait une justice fort sévère.

Les Siamois sont fort dociles : ce qui ne procède pas tant de leur vertu naturelle, que de leur naturel fainéant, paresseux, et timide. C'est ce qui donne grand crédit

11 « Chites » : chintz.

12 « Planes » : peluches.

13 En fait, des affrontements violents, qui ont souvent tourné au désavantage des Thaïs : en témoigne le sort qui sera réservé à leur capitale par les Birmans en 1787.

14 En Inde, le Grand Mogol faisait également exécuter les condamnés par les éléphants : voir Th. Roe, *supra*, p. 474.

parmi eux aux talapoins, qui leur défendent de tuer toutes sortes d'animaux, et qui ne laissent pas de les manger, quand on les leur donne tués.

Les Siamois sont fort chastes : ils n'ont ordinairement qu'une femme. Les riches pourtant ont des concubines qui sont toujours enfermées. Le peuple est fort fidèle, et ne vole point. La plupart des mandarins qui sont dans les emplois y feraient de grandes injustices, si le roi n'y tenait la main.

Presque la moitié du royaume est peuplé de Pégous, qui ont été pris à la guerre : ils sont plus agissants que les Siamois. Il y a aussi beaucoup de Laos, qui étant à demi Chinois, sont adroits, et voleurs par finesse. Leurs femmes sont blanches, belles, et familières.

Les mandarins sont ordinairement assez accommodés : ils ne dépensent presque rien. Le roi leur donne des esclaves, qui les servent à leurs dépens. Les vivres sont à bon marché ; et pour s'habiller, ils se servent de pièces d'étoffes, qui ne s'usent pas si aisément que les habits.

Les Siamois sont presque tous maçons et charpentiers. Ils imitent parfaitement les plus beaux ouvrages d'Europe en dorure et sculpture. Ils n'ont point encore pu parvenir à la peinture. Ils font de très beaux ouvrages de sculpture en chaux, et ils les font avec une eau tirée de l'écorce d'un arbre, qui la rend si forte, qu'elle dure deux cents ans sans se gâter exposée aux injures du temps.

J'ai envie de vous parler des fruits de Siam. Il y en a quantité de bons. Les goûts sont différents : je vous dirai le mien. J'ai mangé à la rade de Bantam le durion : il sent assez mauvais, et ne me parut pas trop bon. Tous les gens qui ont demeuré quelque temps aux Indes disent que si j'en avais mangé quatre fois, je le trouverais le meilleur de tous les fruits du monde. Il est très chaud.

L'ananas l'emporte à mon goût sur tous les autres. Il est, dit-on, fiévreux, quand on en mange beaucoup.

La mangue est admirable, et ne fait point de mal.

Le mangoustan est excellent ; mais il donne le flux de ventre, quand on en mange beaucoup. Il est dans une manière de coque, qui cuite au feu resserre, et guérit le dévoisement.

Le jaque ne me semble pas trop bon.

La figue¹⁵ est un fruit doux, bienfaisant, qui dure toute l'année.

Il y a de grosses oranges vertes dont la chair est rouge : elles ont peu de pépins, et sont d'un goût infiniment au-dessus de toutes les oranges que vous avez jamais mangées.

15 « Figue » : probablement *sapodilla* ou thai *lamut* (note de Michael Smithies dans l'éd. de 1993).

Je ne vous dirai rien de la patate, et de la pamplemousse¹⁶, qui sont plus communes, et sont assez bonnes.

On commence à semer du blé dans les pays hauts auprès des montagnes, et il vient fort bien. On y a aussi planté des vignes qui viennent fort bien, mais qui ne durent pas : les fourmis blanches en mangent la racine. On y fait beaucoup de cannes de sucre. Mais par-dessus tous les fruits, les Siamois estiment l'arec, et le bétel avec la chaux, et ne peuvent pas s'en passer.

552 Le roi de Siam a assurément les plus beaux *balons* qui soient au monde, et en plus grande quantité. Ce sont de petits bâtiments faits d'un seul arbre d'une longueur prodigieuse, puisqu'il y a cent cinquante rameurs. Les deux pointes sont très relevées ; et celui qui gouverne en donnant du pied sur la poupe fait trembler tout le bâtiment. Ils sont dorés presque par tout, et ornés de très belle sculpture : au milieu est un siège en manière de trône fait en pyramide. Autrefois il n'y avait à Siam que des vaisseaux à la chinoise qu'on appelle *sommes*¹⁷ ; et il y en a encore pour aller à la Chine et au Japon. Mais le roi en fait bâtir tous les jours à l'euro péenne, et il en a acheté plusieurs des Anglais tous appareillés. Il ne se sert pour naviguer que des Mores, Chinois, et Malabars, les Siamois n'étant bons que dans leur rivière. Il me reste à vous parler de la religion des Siamois. Je m'en suis instruit à fond avec M. de Métellopolis¹⁸, qui la doit savoir depuis vingt-quatre ans ; et avec M. l'abbé de Lionne¹⁹, qui s'y est fort appliqué. Mais remettons cela à demain. Le vaisseau tourmente un peu, le vent est faible, la mer est grosse ; et quand on écrit longtemps la tête tourne.

20 janvier

La religion des Siamois est fondée sur le droit naturel ; et n'est proprement qu'un ramas d'histoires sans fin, qui ne tend qu'à faire rendre des honneurs divins aux talapoins, leur principale vertu consistant à les honorer. Ces talapoins ont des lois admirables qu'ils observent assez bien, au moins à l'extérieur. Leur fin dans toutes leurs bonnes œuvres est quelque bonne transmigration de leur âme dans le corps de quelque homme riche ou roi, ou dans le corps de quelque animal docile, comme d'une vache ou mouton, qu'ils n'osent tuer de peur de tuer leur père ou leur mère. Ils admettent un enfer et un paradis, où les crimes sont punis, et les bonnes actions récompensées ;

16 « Pamplemousse » : féminin, selon le *Dictionnaire de l'Académie* (1694), mais le masculin prévaudra en raison de l'usage des lieux où pousse ce fruit.

17 « Sommes » : jonques.

18 « M. de Métellopolis » : Louis Laneau, évêque de ce siège, réside au Siam depuis 1664 jusqu'à sa mort (1696). Il sera emprisonné deux ans suite aux événements de 1688.

19 Arthur de Lionne, fils du secrétaire d'État Hugues de Lionne, missionnaire au Siam depuis 1681, fera office d'interprète lors de l'ambassade siamoise à Versailles en 1686-1687.

mais seulement pour un temps, après quoi les âmes reviennent sur la terre. Ils croient qu'il y a eu dans les siècles passés un grand nombre de grands talapoins, qui par des mérites extraordinaires qu'ils avoient acquis dans des milliers de transmigrations, sont devenus dieux l'un après l'autre ; et que depuis qu'ils ont été dieux, ils ont encore acquis de si grands mérites qu'ils ont tout été anéantis : ce qui est le terme du plus grand mérite, et la dernière récompense de la vertu, pour n'être plus si fort fatigués en changeant si souvent de corps. Il est vrai que par le mot siamois *ni-rupa*²⁰, que nous traduisons *anéantissement*, ils entendent seulement un état permanent, où ils seront comme endormis sans rien souffrir ; et c'est en quoi ils mettent leur bonheur éternel. Leur dernier dieu s'appelle *Ckodom* : quelques-uns l'appellent *Sommono-Ckodo*, comme qui dirait *le Grand Ckodom*. Ils disent qu'il mourut il y a 2229 ans ; qu'il avait passé par les corps de cinq cent cinquante animaux de différente espèce ; qu'étant talapoin, il vint des pays orientaux un autre talapoin envieux de sa réputation pour le tuer ; qu'il le laissa approcher de fort près, et que tout d'un coup par son ordre la terre s'ouvrit, et le méchant talapoin fut précipité dans les enfers, lié de chaînes, et dans une posture assez semblable à un homme crucifié. Cette fable leur donne quelque éloignement de la Croix. Ils ajoutent que quoique Ckodom ait été anéanti, et que par conséquent ils n'aient point de dieu présentement, sa loi ne laisse pas de subsister dans les talapoins ; et que dans quelques siècles un ange viendra se faire talapoin, et puis dieu ; que par ses grands mérites il méritera d'être anéanti, et que sa loi durera cent millions d'années. Voilà leur religion, qui consiste proprement à ne reconnaître point de dieu, et à attribuer toute la récompense de la vertu à la vertu même, qui a le pouvoir de rendre une âme heureuse, en lui procurant une bonne transmigration ; au lieu que le vice porte avec soi son châtement, en faisant passer l'âme du méchant dans le corps de quelque pourceau, corbeau, tigre, etc.

Ils croient que le monde s'est fait par lui-même ; et que depuis son commencement il s'est écoulé un nombre presque infini d'années ; que les hommes naissent, et meurent plusieurs fois ; que ceux qui sont à présent sont les mêmes qui étaient autrefois, et qu'il n'y en aura point d'autres à l'avenir ; et qu'enfin le monde finira pour recommencer dans la suite, quand toutes les parties d'un autre monde seront disposées à se rassembler. Les Siamois, les Pégous, les Laos, et les Cambodgiens suivent la même religion ; et depuis la mort de Ckodom ils s'occupent particulièrement à trois choses : la première, à bien garder les commandements que cet homme leur a laissés par écrit, qui tous sont fondés sur le droit naturel ; la seconde, à faire faire des figures qui

20 « *Ni-rupan* » : *niraphan*, nirvana.

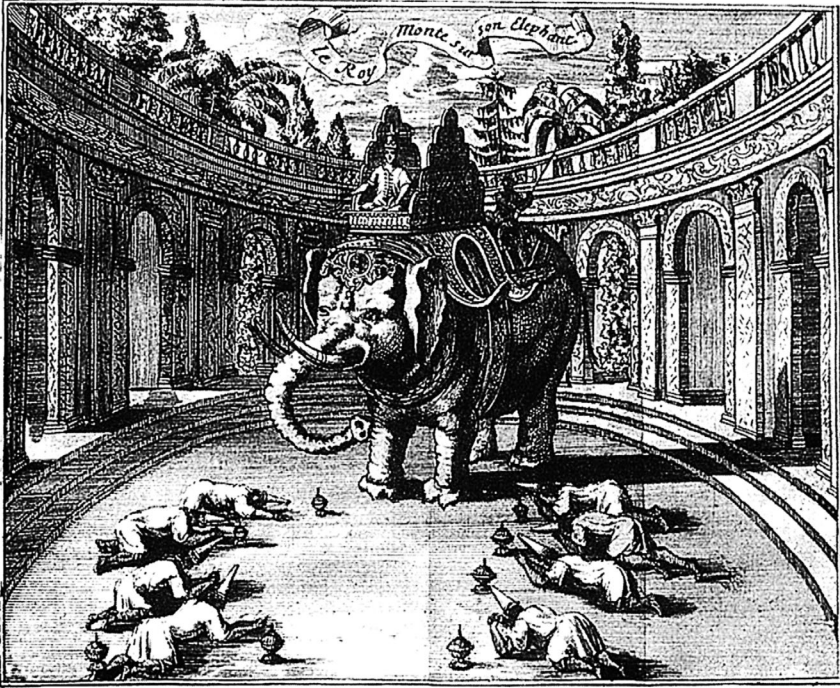
représentent cet homme, et cela n'est pas fort ancien parmi eux ; la troisième, à bien loger et nourrir leurs prêtres, qu'ils disent être les disciples de Ckodom : et en faisant cela ils espèrent devenir dieux, et dans la suite être anéantis²¹. Les talapoins, par un extérieur modeste, et une vie fort réglée, les entretiennent dans ces sentiments. Ils ne font aucun sacrifice, ni oraison, puisqu'ils ne reconnaissent point de dieu auquel ils puissent adresser leurs prières. Ils chantent seulement quelques histoires fabuleuses entremêlées de sentences. Ils chantent aux enterrements : *nous devons tous mourir, nous sommes tous mortels*. Ils ont une espèce de confession : car leurs novices vont au soleil levant se prosterner ou s'asseoir sur leurs talons, et marmotter quelques paroles ; après quoi le plus vieux talapoin lève la main à côté de la joue du novice, et lui donne une espèce de bénédiction. Quand ils prêchent, ils exhortent à la pratique de la vertu, et à donner l'aumône aux talapoins. Ils paraissent fort savants dans leurs sermons, quand ils citent quelque passage de leurs livres anciens, qui sont en langue bali. Ce bali est comme le latin parmi nous. Ils ne sont point fondés, n'ont point de rentes, et ne vivent que d'aumônes. Ils vont tous les matins se présenter devant la porte ou *balon* des gens qu'ils connaissent, et se tiennent là un moment avec une grande modestie, sans rien dire, un éventail à la main qui les empêche de voir les femmes. Ils attendent, s'ils voient qu'on se dispose à leur donner quelque chose ; sinon ils s'en vont autre part, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé suffisamment pour les nourrir avec leur famille pendant la journée. Ils peuvent manger tout ce qu'on leur donne, poules, canards, et autres viandes qu'ils n'oseraient tuer ; et ne boivent jamais de vin. Ils sont habillés de jaune, la tête et les sourcils rasés, le poil de la barbe arraché avec des pincettes ; et quand ils veulent, ils peuvent quitter l'habit de talapoin, et se marier.

Journal du voyage de Siam fait en 1685 et 1686, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687, p. 522-547.

Abbé de Choisy : éléphants du Siam

« Les relations sont pleines d'histoires d'éléphants » : l'apparence physique de l'animal autant que sa complicité avec l'homme, fruit de son ancienne domestication en Asie, ont suscité comme il se doit la curiosité du voyageur européen. Le statut de l'éléphant dans le royaume de Siam explique assez que Choisy le mentionne à plusieurs reprises.

21 « *Given the European prejudices of the times, Choisy's account is reasonably objective* », estime M. Smithies (Kuala-Lumpur/Oxford, Oxford University Press, 1993, p. 240, n. 1).



Ill. 44. « L'éléphant royal », dans Abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam [...]*, 1687

[18 octobre 1686] Il y avait sur notre chemin de temps en temps des éléphants armés en guerre. Tout s'est arrêté à la première porte du palais. M. l'Ambassadeur²² est descendu de sa chaise ; a pris la lettre du roi sur le char de triomphe ; est entré dans le palais, en la portant ; et ensuite me l'a remise entre les mains. Nous avons marché gravement, les gentilshommes devant, et les *Oyas*²³ à droite et à gauche. Nous avons passé trois ou quatre cours. Dans la première, il y avait un régiment de mille hommes avec le pot en tête et le bouclier doré. Ils étaient assis sur leurs talons, leurs mousquets devant eux fichés en terre. Cela est assez beau à la vue ; mais franchement je crois que cinquante mousquetaires les battraient bien. Dans la seconde cour, il y avait peut-être trois cents chevaux en escadron. Les chevaux sont assez beaux, et mal dressés. Mais ce qu'on ne voit en nul lieu du monde, il y avait des éléphants bien plus grands que ceux du dehors. Nous en avons bien vu quatre-vingts ; et entre autres le fameux éléphant blanc, qui dans les guerres de Pégou a coûté la vie à cinq ou six

22 Le chevalier de Chaumont, qui dirigeait la mission française ; de Vaudricourt commandait *L'Oiseau* et Joyeux *La Maligne*. De l'expédition faisait aussi partie le chevalier Du Fay, enseigne de vaisseau, parent de l'ambassadeur.

23 « *Oyas* » : *ok-ia*. Titre le plus élevé dans la noblesse siamoise. 9 octobre 1686 : Choisy les compare aux maréchaux, ducs et pairs.

cents mille hommes²⁴. Il est assez grand, fort vieux, ridé, et a les yeux plissés. Il y a toujours auprès de lui quatre mandarins avec des éventails pour le rafraîchir, des feuillages pour chasser les mouches, et des parasols pour le garantir du soleil quand il se promène. On ne le sert qu'en vaisselle d'or ; et j'ai vu devant lui deux vases d'or, l'un pour boire, et l'autre pour manger. On lui donne de l'eau gardée depuis six mois, la plus vieille étant la plus saine. On dit, mais je ne l'ai pas vu, qu'il y a un petit éléphant blanc tout prêt à succéder au vieillard, quand il viendra à mourir. J'ai vu aussi l'éléphant prince, qui est le plus grand et le plus spirituel des éléphants : c'est celui que le roi monte. Il est fier et indomptable à tout autre ; et quand le roi paraît, il se met à genoux. On m'a dit qu'à Louvo²⁵ nous verrions ce manège.

556

[30 octobre] Il s'est trouvé par bonheur que ce matin justement quand nous sommes entrés dans le palais, le roi a eu envie de voir un combat d'éléphants²⁶. Il y a deux hommes sur chacun qui les excitent ; et ils ont de gros câbles aux jambes de derrière pour les retirer, quand ils se sont donné quelque coup de dent ou de trompe. Une vingtaine d'esclaves sont attachés à ces câbles, et les obligent de se séparer en reculant. Ils font des efforts effroyables, et quelquefois rompent leurs câbles. Quand cela arrive, on lâche une femelle, qui vient mettre sa trompe entre-deux ; et aussitôt, quelque acharnés qu'ils soient, ils se séparent par respect pour les dames. Après le combat il vient des esclaves, rampant tout du long de la cour, leur apporter des cannes de sucre, et de l'eau pour se rafraîchir. Le roi était à un balcon, et toute la cour était pleine de gardes armés, le ventre à terre dans un profond silence. Nos Français même, qui y étaient tous, se sont fort bien contenus et n'ont point fait de bruit.

[19 novembre] M. l'Ambassadeur me fait appeler pour monter un éléphant : ce n'est pas raillerie, il y a cinquante éléphants devant la porte, et nous allons au cours de Louvo. La promenade a été fort belle. M. l'Ambassadeur était monté sur un éléphant, et moi fièrement sur un autre. On est dans une chaise à bras sur des carreaux ; il y a un homme sur le cou, un autre sur la queue, qui gouvernent l'éléphant avec un bâton d'argent à pointe de fer. L'allure est un peu rude, mais sûre. Ce ne sont que des femelles, qui se mettent à genoux quand on veut, et qui ne demandent qu'à se promener gravement. Toute la suite de M. l'Ambassadeur était aussi sur des éléphants ; et cela était fort beau à voir.

²⁴ Pour la désinvolture du narrateur sur le propos, voir le texte précédent, p. 550, n. 13.

²⁵ « Louvo » : Lopburi, au nord d'Ayuttaya. Résidence secondaire du roi de Siam.

²⁶ P. Mundy avait déjà décrit, avec plus de réalisme, un combat de ces animaux (voir *supra*, p. 478).

[23 novembre] Le roi s'est arrêté hors la ville dans une petite plaine pour voir combattre des éléphants. M. l'Ambassadeur, M. l'Évêque et moi étions chacun sur un éléphant à dix pas du roi. Le reste des Français était aussi sur des éléphants un peu plus loin. Le combat a commencé. Deux éléphants se sont donné quelques coups de dent et de trompe : le roi les a fait bientôt séparer, et a repris le chemin de la ville. Il a passé devant nous avec un visage riant, et s'est arrêté auprès de la troupe des Français. M. Constance²⁷ a fait avancer M. de Vaudricourt sur son éléphant. Il a salué le roi, qui lui a souhaité un heureux retour, et lui a fait donner en sa présence une veste de toile d'or de Perse, avec des boutons d'or, une chaîne d'or, et un sabre de Japon, dont la poignée est d'or, et le fourreau garni d'or. Il faut remarquer qu'il y a des sabres de trois sortes ; et celui-ci est de ceux que le roi donne à ses généraux d'armées. Sa Majesté a dit à M. de Vaudricourt qu'il était persuadé que si on l'attaquait, il se défendrait bien ; et il a répondu qu'il se servirait de l'épée que le roi lui venait de donner. Voilà des manières honnêtes, qui ne sont guère d'un roi indien qui se croit une divinité ; mais aussi ne les a-t-il que pour les Français. Ce présent est beau, et vaut au moins deux mille écus. M. Joyeux a fait aussi la révérence au roi, et a eu pour présent un sabre d'or, une chaîne, et une veste ; le tout de moindre prix, ainsi qu'il convient au capitaine d'une frégate. Il faut avouer que M. Constance fait bien les choses ; et quand dans une affaire difficile il ne trouve pas les expédients, c'est qu'il n'y en a point.

Après que le roi a été passé, M. Constance nous a mené voir un éléphant sauvage, que des éléphants traîtreusement ont amené dans un parc où il est prisonnier. Il est encore un peu hagar. On en prend souvent de cette manière. Une femelle va crier dans les bois : quelque éléphant sauvage l'entend, vient au bruit, la trouve à son gré, et la suit jusqu'à ce qu'il soit pris dans une cage de bois. Elle y passe la première, il suit, on baisse la trappe, et il demeure enfermé ; et en trois jours il est apprivoisé. On le met entre deux éléphants de guerre, qui sont stylés à l'exercice. Deux hommes montent sur le sauvage, l'un sur le cou, l'autre sur la queue, et lui font sentir un bâton ferré, avec lequel ils veulent le gouverner. S'il regimbe, ils le battent bien ; et s'il se tourne à droite ou à gauche, les éléphants de guerre lui donnent de bons coups de dent. On le fait jeûner ; et quand il a bien obéi, ceux qui le montent lui donnent un peu d'herbe : il devient doux comme un mouton.

[24 novembre] Le roi a vu prendre ce soir l'éléphant sauvage, qui était dans la petite enceinte. Tous les éléphants privés qui l'accompagnaient, sont sortis par un passage fort étroit. Il a demeuré quelque temps sans les suivre, se promenant

27 Constance Faucon, favori du roi.

fièrement dans l'enceinte : des hommes faits à cela l'allaient agacer ; et il les poursuivait d'une manière terrible en criant et levant sa trompe. Cependant les éléphants qui étaient sortis, faisaient du bruit, et battaient la terre avec leur trompe pour l'attirer au passage. Il y est venu, en poursuivant un homme qui lui disait des injures ; il y est entré, et s'est trouvé pris au trébuchet. Aussitôt plus de trente hommes au travers des barreaux lui ont attaché des cordes aux jambes, au cou, à la queue, et lui ont fait une manière de selle avec des sangles avec une adresse admirable : il se débattait, et faisait de grands efforts. On lui a amené plusieurs vieux éléphants, qui passaient leur trompe au travers des barreaux, et l'allaient flatter : il était froid aux uns, et donnait sa trompe aux autres, les baisait, et leur rendait caresse pour caresse. On lui jetait beaucoup d'eau sur le corps pour le rafraîchir. Quand toutes les cordes ont été préparées, on l'a fait sortir de sa niche. Il croyait être en liberté, et a voulu faire le méchant : mais deux gros éléphants de guerre se sont approchés de lui, l'un à droite, et l'autre à gauche, et lui ont donné de bons coups de défense. Un autre éléphant le poussait par-derrière pour le faire avancer vers un poteau auquel on voulait l'attacher : il a bien fallu marcher ; quoique grand et terrible, il n'était pas le plus fort. On l'a attaché au poteau avec des cordes passées dans des poulies, en sorte que quand il fait effort, les cordes obéissent, il tourne autour du poteau, et ses efforts viennent à rien. Sans cette invention, il abattrait le poteau et la maison, et se tuerait. Il est aussi sanglé par-dessous le ventre, de peur qu'il ne se couche ; parce que s'il était couché, il ne voudrait plus se relever, le chagrin le prendrait, et il mourrait. Il sera quinze jours ainsi traité. Quand on le mènera à l'eau, les deux éléphants de guerre seront à ses côtés pour le régenter ; et après cela il régentera les autres. On lui donna hier vingt-quatre hommes pour le servir, huit par quatre mois. M. Constance nous a dit une chose bien difficile à croire, qu'il y avait dans le royaume de Siam vingt mille éléphants privés, dont chacun a plusieurs hommes à son service selon sa grandeur. Le roi en a toujours mille à sa suite.

Nous avons vu la chasse fort commodément. M. l'Ambassadeur y est allé sur un cheval de Perse fort beau, dont la selle était d'or massif. Toute sa suite avait de beaux chevaux ; mais comme ils ont presque tous la bouche forte, et que nos gentilshommes sont bons matelots et mauvais écuyers, quelques-uns ont pensé être démâtés, et ils allaient souvent à la bouline. M. l'Évêque a pris le parti d'aller sur un éléphant, et moi aussi. Quand l'éléphant sauvage a été pris, le roi a mandé à M. l'Ambassadeur qu'il s'était pressé de lui en donner le plaisir, quoiqu'il ne soit pas encore temps d'aller à la chasse, à cause que présentement les éléphants gâtent les riz, et que cela l'empêcherait d'en voir un grand nombre.

Tous les jours plaisirs nouveaux. Nous avons vu le combat de trois éléphants contre un tigre. La partie n'était pas égale. Les éléphants avoient sur le nez un masque de cuir, derrière lequel ils cachaient leur trompe en la recoquillant, et ils attaquaient le tigre avec leurs défenses. Le tigre se jetait quelquefois sur le masque : il a mordu à la jambe un éléphant qui a beaucoup crié. Enfin le tigre, ou fatigué ou poltron, s'est rendu, et a fait le mort. Les éléphants l'allaient tourner doucement, et quelquefois il se relevait. Ces pauvres éléphants obéissaient à la voix de leurs conducteurs, et poussaient fort quand on leur disait.

Les relations sont pleines d'histoires d'éléphants : je m'en vais pourtant vous en conter une, dont M. l'Évêque de Mételopolis est garant. Il y avait dans un couvent de franciscains à Ceylon un petit éléphant qui venait dîner et souper au réfectoire. Sa mère trop grande demeurait à la porte, et l'observait ; et quand il faisait quelque sottise, qu'il renversait quelque portion, elle l'appelait rudement, et lui donnait cinq ou six coups de trompe, plus ou moins selon sa faute. Mais entre Siam et Porcelonc²⁸ il y avait un éléphant voleur de grands chemins. Il se jetait sur les passants, les renversait, et les dépouillait fort adroitement ; quelquefois il les tuait : il portait tout ce qu'ils avoient sur eux dans une caverne, où tout était rangé en fort bon ordre. Un jour, un marchand cochinchinois fut surpris et renversé par l'éléphant, qui au lieu de lui faire mal, lui présentait un pied, et criait fort. Le Cochinchinois reprend courage, regarde ce pied, et en arrache une grosse épine. Aussitôt l'éléphant le flatte, le prend avec sa trompe, le met sur son dos, le mène à sa caverne ; et après lui avoir montré tout son trésor, le laisse là, et s'en va. Le marchand en fit son rapport aux magistrats de Porcelonc, qui lui adjugèrent une partie de ce qui était dans la caverne : le reste fut rendu à ceux qui reconnurent leur bien.

[11 décembre] Nous avons été ce matin à la chasse des éléphants : c'est un plaisir véritablement royal. La grande enceinte est de plus de vingt lieues de tour. Il y a deux rangs de feux allumés toute la nuit, et à chaque feu de dix pas en dix pas deux hommes avec des piques. On voit de temps en temps de gros éléphants de guerre et de petites pièces de canon. Des hommes armés entrent dans l'enceinte, et font le trictrac : peu à peu on gagne du terrain ; l'enceinte se rétrécit ; les feux, le canon, et les éléphants approchent, jusqu'à ce qu'on puisse approcher les éléphants sauvages assez près pour leur jeter des lacets où ils se prennent les jambes. Quand il y en a quelqu'un de pris, les éléphants de guerre qui sont stylés à cela, se mettent à leurs côtés, et leur donnent de bons coups de défense s'ils font les méchants, sans pourtant les blesser : d'autres

28 « Porcelonc » : Pitsanulok.

les poussent par-derrière. Des hommes leur mettent des cordes de tous côtés, montent dessus, et les conduisent à un poteau, où ils demeurent attachés jusqu'à ce qu'ils soient comme des moutons. Nous en avons vu prendre une vingtaine. Le roi était monté sur un éléphant de guerre, et donnait les ordres. C'est lui qui a renouvelé cette sorte de chasse, qui n'était plus en usage. M. Constance m'a dit qu'il y a présentement deux mille éléphants de guerre, et quarante-cinq mille hommes en faction.

560 Le roi au milieu de la chasse a fait approcher M. l'Ambassadeur, M. l'Évêque, et moi ; et nous a parlé avec une familiarité charmante. Nous étions chacun sur notre éléphant. Il a accablé M. l'Ambassadeur d'honnêtetés ; et m'a dit à moi indigne, que comme les ambassadeurs qu'il envoie en France sont étrangers, et ignorants des coutumes du pays, il me les recommande, et me prie de les assister de mes conseils. Ensuite M. l'Ambassadeur lui a présenté Lamare ingénieur²⁹, à qui il a fait donner une veste ; et à la fin de la chasse tous nos gentilshommes français chacun sur son éléphant, ont pris congé de sa majesté qui leur a souhaité un bon voyage, et en particulier au chevalier Du Fay, qu'il sait être parent de M. l'Ambassadeur.

[12 décembre] Après dîner, M. l'Ambassadeur a choisi deux petits éléphants de poche, qui pèsent bien chacun une demi-douzaine de bœufs : ils nous embarrasseront beaucoup. J'ai oublié à vous dire qu'à la dernière chasse le roi dit à M. l'Ambassadeur, qu'il voulait envoyer un petit éléphant à monseigneur le duc de Bourgogne³⁰ ; et une demi-heure après il se souvint de monseigneur le duc d'Anjou³¹, et dit qu'il ne voulait pas le faire pleurer, et qu'il fallait aussi lui en envoyer un. Ils sont fort jolis : pourvu qu'ils arrivent à Versailles ; j'en doute. Nous sommes sortis du palais avec la pompe ordinaire, et sommes montés dans les *balons* pour aller à Siam.

Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687, p. 329-485.

Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam

Comparer à la relation de Choisy (janvier 1686), qui met l'accent sur les similitudes avec les cérémonies des Chinois (*Journal du voyage de Siam*, éd. Dirk Van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995, p. 322-323).

²⁹ Attaché à l'ambassade, La Mare avait mission de renforcer les citadelles du royaume.

³⁰ « Duc de Bourgogne » : Petit-fils de Louis XIV. Alors dauphin, il meurt en 1712, laissant le titre à son fils, le futur Louis XV.

³¹ « Duc d'Anjou » : petit-fils de Louis XIV et futur roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

Le 12 juin [1690], à quatre heures de l'après-midi, on enterra avec grande pompe et cérémonie la mère du Berklam ou chancelier du Siam³², qui dirigeait aussi les affaires étrangères. Les Siamois appellent aussi leurs nourrices Maman, et frères et sœurs ceux qui sucèrent le même lait. C'était seulement la nourrice du chancelier, car sa mère était morte, et on l'avait enterrée quinze mois auparavant. Les funérailles des Siamois de qualité sont pompeuses et magnifiques au-delà de toute expression. Le corps est porté au lieu de la sépulture par eau dans une imposante *proa*, comme ils les appellent, qui est parfois dorée tout autour, les tambours battant et la musique jouant tout le temps. Le corps est soit couché sur le dos dans un cercueil, soit installé sur une chaise ouverte exposée à la vue des spectateurs, quoiqu'il dégage souvent une odeur intolérable, en raison du temps et du délai requis par les préparatifs de leurs obsèques. Et pourtant les personnes de qualité estiment pour un de leurs principaux soins, aussitôt qu'ils sont saisis atteints par une maladie violente ou durable, de prendre les dispositions nécessaires pour que leurs funérailles soient prêtes à temps. La bière est une sorte de coffre ou de boîte oblongue, assez semblable aux cercueils allemands, dorée ou recouverte de papier doré. Elle est placée sur un corbillard imposant pourvu d'un plafond, également doré et soigneusement orné de cinq belles colonnes ou corniches, supportant plusieurs toits cintrés et recourbés selon la qualité du défunt. À côté du bateau transportant le corps avance à rames un second, d'égale grandeur, avec une belle pyramide dorée en forme de clocher. Devant et derrière sont plusieurs autres *proas* qui ont en leur milieu de hauts mâts auxquels sont pendues huit ou dix couronnes de papier. La figure annexe³³ donnera au lecteur une meilleure idée que celle qu'on peut attendre de la description la plus précise. Toutes ces *proas* sont alignées le long des berges du fleuve jusqu'à la fin des funérailles. Le corps est conduit ainsi au lieu de la sépulture, accompagné par des talapoins, la musique ne cessant de jouer, et brûlés là avec le cercueil. Les os et les cendres sont recueillis et enterrés, et en guise de monument funéraire, on érige dessus eux une imposante pyramide dont la hauteur et la magnificence sont également accordées à la qualité du défunt. Le lieu où la mère du chancelier était enterrée se trouvait entre deux branches du fleuve et enclose dans une rangée en carré d'oriflammes, drapeaux et autres ornements disposés en palissade. Au milieu de la place, on avait érigé une tour imposante d'une étonnante hauteur, soigneusement décorée et supportée par des piliers, colonnes et corniches d'une grande beauté. Sous cette tour, qui avait deux portes se faisant face, se trouvait le corps dans un magnifique cercueil sur

32 Choisy l'appelle Barkalon, forme lusitanisée de Phra Ehlang (voir *Journal du voyage de Siam*, éd. D. Van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995, p. 207, n. 52).

33 Non reproduite ici.

une pile de bois précieux, à laquelle le roi mit lui-même le feu, en l'honneur du chancelier qu'il tenait en singulière estime. Sur l'un des côtés de cette tour s'élevait un bâtiment confortable pour les talapoins, et la porte y conduisant était couverte de plusieurs toits dorés.

The History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam,
1690-1692, trad. J.G. Scheuchzer, London, H. Sloane, 1727, p. 21-22.

QUATORZIÈME CHAPITRE

L'Arctique

L'ARCTIQUE

Naviguant au service d'Henry VII, Jean Cabot avait cherché par l'Ouest, et beaucoup plus au Nord que Colomb, une route pour la Chine. Vers 1570, les expéditions de Cartier, malgré leur échec final, les perspectives ouvertes par la traite des fourrures et les appétits coloniaux de l'Angleterre élisabéthaine ravivent l'intérêt pour « ce passage, objet d'un si long désir », selon l'expression du géographe R. Hakluyt, propagandiste de l'entreprise. De 1576 à 1578, Martin Frobisher tentera par trois fois, sans plus de succès, de trouver le passage du Nord-Ouest et, chemin faisant, l'or convoité par les marchands londoniens qui financent partiellement l'aventure. Humphrey Gilbert perdra la vie en poursuivant la recherche et John Davis, tout en faisant progresser la connaissance de l'espace arctique, se consacrera ensuite à d'autres entreprises. De leur côté, les Hollandais chercheront sans succès le passage par la route de l'Est.

Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels

Ici, le navigateur, en son premier voyage, rencontre dans les parages du Labrador, à 63°, près du détroit qui porte aujourd'hui son nom, des Esquimaux dont les Européens n'avaient qu'une vague connaissance, par Cabot et Cartier, et une note attribuée à R. Estienne (édition de la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée, 1512).

Le 19 [août 1576] au matin, le temps et la mer étant calmes, notre chef et un capitaine escortés de huit hommes se firent conduire vers la terre pour voir s'il n'y avait point d'habitants. Étant au plus haut de l'île, ils aperçurent sept canots du côté oriental nageant¹ vers l'île ; sur quoi ils retournèrent à bord et après avoir délibéré sur ce qu'on ferait, on renvoya la chaloupe avec cinq hommes, pour voir où ces sauvages iraient. On leur fit signe avec un étendard blanc et l'on engagea un des canots à suivre notre chaloupe le long de la côte. Mais ayant aperçu notre bâtiment ils ramèrent au plus vite, pour se sauver à terre. Le capitaine sautant après eux sur le rivage en saisit un qu'il mena à bord, et après l'avoir fait boire et manger, il le fit remettre à terre. Sur quoi tous les autres, au nombre de dix-neuf, vinrent à notre bord avec leurs canots. Ils parlaient tous un même langage dont nous n'entendîmes pas un mot ; et ils

1 Nager : naviguer.

avaient assez le même air que les Tartares : de grands cheveux noirs, le visage large, le nez plat, un teint basané. Hommes et femmes étaient vêtus de robes faites de peaux de chiens marins. Les hommes avaient les joues et le tour des oreilles peints de raies bleues. Leurs canots étaient faits de ces mêmes peaux de chiens de mer, mais la quille était de bois. Ces canots étaient de la grandeur d'une chaloupe espagnole.

Le 20 on leva l'ancre pour aller au côté oriental de l'île. Le chef, notre pilote et quatre hommes allèrent à terre et virent les huttes des sauvages qui ramèrent vers notre chaloupe. Nos gens en amenèrent un à bord ; on lui donna une sonnette et un couteau, et après cela le chevalier Frobisher ordonna à cinq de nos gens de le mettre à terre, sur un rocher et non sur le rivage près du reste de la troupe. En quoi nos gens ne lui ayant point obéi, mal leur en prit, car les sauvages les retinrent avec la chaloupe.

566 Le 21 nous approchâmes de la côte. On tira un coup de fauconneau, on sonna de la trompette, mais tout cela fut inutile, et nous n'apprîmes rien de nos gens. Cette baie fut nommée la Baie des cinq hommes (*five men Bay*). Nous sortîmes de là et allâmes jeter l'ancre sur 13 brasses bon fond. Nous passâmes la nuit à l'ancre, et le lendemain au matin nous trouvâmes qu'il avait neigé sur le tillac de l'épaisseur d'un pied.

Le 22 au matin, on leva l'ancre, et l'on retourna à l'endroit où nous avions perdu nos hommes. Nous aperçûmes 14 canots, dont quelques-uns vinrent assez près de nous. Mais on ne put rien apprendre touchant nos gens. Nous fîmes signe à ces canots, et nous les invitâmes à nous joindre en leur montrant une sonnette. Cela nous réussit : en ayant attrapé un avec le Sauvage qui était dedans, nous retournâmes à Thomas-William-Île, où nous passâmes la nuit à l'ancre.

1^{er} octobre : Frobisher décide le retour.

Le Chevalier Frobisher de retour à Londres, on lui demanda quel avantage il remportait des terres découvertes au nord. Il ne put montrer qu'un morceau de pierre noire, qu'un matelot lui avait donné à bord. La femme d'un des intéressés à cette navigation s'avisa, et peut-être par hasard, de le jeter dans le feu, de l'y laisser rougir, et de l'éteindre ensuite dans du vinaigre. On y remarqua des veines d'or. Un orfèvre en tira même assez, à proportion de la pierre. Il n'en fallut pas davantage pour se promettre des merveilles, au cas que l'on pût apporter quantité de ces pierres noires. L'avidité du gain fit entrer plusieurs personnes dans le projet de la découverte du passage, et même il y en eut qui sollicitèrent le privilège pour cette navigation, à l'exclusion de tous les autres. Enfin l'espérance du gain, plus qu'autre chose, fit entreprendre une seconde navigation.

La Reine Élisabeth y entra dans les mêmes vues que les autres intéressés dont je viens de parler.

Le 17 mai 1577 : Frobisher repart. Juillet : il se dirige vers le détroit découvert l'année précédente, et auquel il a donné son nom.

Pendant que Frobisher cherchait un lieu propre à débarquer, on aperçut quelques naturels du pays, qui se mirent à courir et à danser en faisant des cris extraordinaires. On tâcha de les attirer par des caresses, on leur présenta des couteaux et autres bagatelles qu'ils refusèrent des mains de nos gens. Il fallut mettre cela sur le rivage, et le retirer ensuite, après quoi ils apportèrent d'autres choses en échange au même endroit.

À la fin deux des plus courageux posant leurs armes, s'avancèrent vers le général qui, à leur exemple, s'avança aussi avec un autre de nos gens, après avoir fait arrêter les hommes qui le suivaient. On trouva moyen de surprendre deux de ces Sauvages dont un s'échappa, et là-dessus les autres coururent à leurs arcs et à leurs flèches, et revinrent à l'improviste sur nos gens, sans avoir égard à ceux qui suivaient. Mais malgré cela nous gardâmes notre prisonnier, les flèches des Sauvages blessèrent plusieurs de nos gens.

20 septembre : Frobisher prend possession du pays « au nom de la Reine », élevant « des monceaux de pierre sur les hauteurs, comme une marque de possession ».

En revenant, il trouva deux cabanes couvertes de peaux de chiens marins, d'où les Sauvages se sauvèrent aussitôt vers les montagnes. On y laissa quelques bagatelles, des sonnettes et de petits couteaux, avec une lettre, du papier, des plumes et de l'encre, afin que nos gens que les Sauvages avaient retenus l'année d'auparavant (supposant qu'ils étaient encore en vie) pussent en faire usage, et connaître notre dessein. Plusieurs de nos gens qui allèrent encore à terre trouvèrent que les cabanes dont on a parlé avaient été avancées près du rivage. C'était sans doute une précaution des Sauvages pour se sauver dans leurs canots, au cas qu'ils se vissent poursuivis sur terre. Notre monde se sépara en deux troupes, et ayant passé la montagne fut bientôt près des Sauvages. Ceux-ci s'en étant aperçus prirent sans balancer la fuite du côté de leurs rames. Ils ramèrent vers le bas de la baie, où ils trouvèrent nos chaloupes qui les rechassèrent vers le rivage, ce que l'on n'aurait jamais pu faire s'ils eussent eu toutes leurs rames, parce qu'étant extraordinairement vites à ramer, on aurait perdu son temps à les suivre.

Dès que les Sauvages furent à terre, ils revinrent sur nos gens. Trois des leurs qui furent blessés par les nôtres en cette rencontre, sautèrent en désespérés du haut des rochers dans la mer, et se noyèrent ; ce qui ne serait pas arrivé s'ils se fussent montrés plus soumis, ou si nous avions pu leur faire comprendre que

nous n'étions pas leurs ennemis. On leur aurait conservé la vie, et pansé leurs blessés ; mais ces pauvres malheureux ne connaissant point la compassion ne cherchent que la mort, lorsqu'ils se voient réduits à l'extrémité.

Le reste des Sauvages se sauva sur les hautes montagnes ; deux femmes qui ne purent courir aussi vite que les hommes tombèrent entre nos mains. L'une était âgée, et l'autre embarrassée d'un enfant. On laissa la vieille qu'on prit pour un diable, tant elle était laide. On nomma l'endroit où l'on venait d'être aux prises avec les Sauvages la Pointe de sang, et le lieu où nous étions à l'ancre York Bay, du nom du capitaine d'une de nos barques.

Tout ceci montrait assez qu'il n'y aurait pas moyen de les gagner ni par douceur ni par amitié : on retourna à leurs cabanes, où l'on ne trouva que la main d'un vieillard, une espèce de pourpoint, une ceinture, et les souliers des hommes que nous avions perdus l'année d'au paravant. C'est tout ce que nous en avons jamais pu apprendre.

568

Les Trois Navigations [...], dans *Recueil de voyages au Nord*, éd. Jean-Frédéric Bernard, Amsterdam, chez Jean-Frédéric Bernard, 1731, t. I, p. 198-217².

John Davis : des Esquimaux familiers (1585)

L'échec des uns ne décourage pas l'entreprise des autres : en juillet 1585, dans le détroit de Gilbert, sur une île proche des vaisseaux, John Davis établit avec les Esquimaux un contact plus cordial : l'été suivant, Anglais et Esquimaux se mesureront à la lutte et joueront ensemble au football (p. 18 et 36).

Le capitaine, le maître et moi-même étant arrivés au sommet d'un haut rocher, les gens du pays, nous ayant épiés, firent un bruit de lamentations, à ce qu'il nous sembla, avec force huées et hurlements : les écoutant, on eût dit un concert de loups. J'appelai à grands cris, et ils répondirent de même. À la fin, nous repérâmes leur position, certains sur le rivage, et un autre, dans un canot avançant rapidement vers eux ; nous fîmes un grand bruit, partie pour les attirer à nous et partie avertir les nôtres de leur présence. Là-dessus, M. Bruton et le maître de son navire, avec d'autres de leur compagnie, se hâtèrent d'aller à notre rencontre, et amenèrent avec eux les musiciens de notre navire, se proposant soit de nous prêter secours par la force, s'il en était besoin, soit de gagner ces gens par courtoisie. Quand ils vinrent vers nous, nous fîmes jouer nos musiciens, nous-mêmes dansant et leur adressant de nombreux signes d'amitié. À la fin,

2 La relation du premier voyage est l'œuvre de Ch. Hall, celle du second de D. Settle (*Principal Navigations*, éd. R. Hakluyt, London, G. Bishop, 1600, t. VII, p. 209-210 et 220-221), le texte de liaison étant de J.-F. Bernard.

dix canots vinrent des autres îles, et deux d'entre eux approchèrent si près du rivage où nous étions qu'ils nous parlèrent, les autres restant dans leurs bateaux à bonne distance. Leur prononciation venait du plus profond de leur gorge et nous ne pûmes comprendre ce qu'ils disaient : nous les attirâmes toutefois par des embrassades amicales et des signes de courtoisie. À la fin, l'un d'eux, montrant le soleil de sa main, se mit bientôt à se frapper la poitrine si fort que nous pouvions entendre le déplacement d'air, ce qu'il répéta plusieurs fois avant de se fier aucunement à nous. Ensuite John Ellis, maître du *Clair de lune*, fut chargé d'employer toute sa diplomatie pour gagner leur amitié ; il se frappa la poitrine et montra le soleil à leur manière ; quand il l'eut fait plusieurs fois, ils commencèrent à se fier à lui, l'un d'eux vint au rivage ; nous lui jetâmes nos bonnets, nos bas et nos gants, et d'autres choses que nous avions sur nous, jouant notre musique, faisant des signes de joie et dansant. La nuit venant, nous leur dîmes adieu et retournâmes à nos barques.

Le lendemain matin, 30 juillet, trente-sept canots vinrent à la rame près de nos bateaux, nous appelant à venir sur le rivage ; comme nous ne manifestions pas de hâte à aller vers eux, l'un d'eux grimpa sur le haut du rocher, sauta et dansa comme ils avaient fait la veille, nous montrant une peau de phoque et une autre chose faite comme un tambourin, sur laquelle il frappait avec une baguette, faisant un bruit semblable à celui d'un petit tambour. Là-dessus, nous manœuvrâmes nos bateaux pour venir vers eux, qui restaient tous dans leurs canots ; nous vîmes du côté de l'eau où ils se trouvaient, et après que nous eûmes juré par le soleil à leur mode, ils eurent confiance en nous. Je serrai les mains de l'un d'eux, il baisa ma main, et nous étions devenus très familiers avec eux. Sur cette seule connaissance, nous étions en si grand crédit auprès d'eux que nous aurions pu obtenir tout ce qu'ils avaient. Nous leur achetâmes cinq canots ; nous achetions leurs vêtements sur leurs dos, qui étaient faits de peaux de phoques et d'oiseaux, leurs bottines, leur pantalon, leurs gants, tout étant bien cousu et fabriqué comme il convenait, si bien que nous étions complètement persuadés qu'il y avait parmi eux plusieurs artisans. Nous eûmes d'eux une paire de bottines pleines de fine laine comme de castor. Leur vêtement chaud était fait de peaux d'oiseaux avec leurs plumes. Nous leur vîmes du cuir préparé comme des gants, et des courroies épaisses comme du cuir blanc de bonne longueur. Nous obtînmes de leurs flèches et de leurs rames et trouvâmes qu'ils ne voulaient en aucune façon nous faire déplaisir, mais qu'ils nous donneraient tout ce que nous leur demanderions, et seraient satisfaits de tout ce que nous leur donnerions. Ils prirent grand soin l'un de l'autre ; car lorsque nous achetions leurs bateaux, deux d'entre eux venaient alors et prenaient avec eux celui qui nous l'avait vendu. Ce sont des gens tout à fait traitables, ignorant la ruse ou les transactions douteuses, et faciles à

amener à la civilité et aux bonnes manières ; mais nous les jugeâmes idolâtres et adorateurs du soleil.

The Voyages and Works of John Davis, dans Principal Navigations, éd. R. Hakluyt, London, G. Bishop, 1600 ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 386-388.

Gerrit de Veer : l'ours meurtier

Lors de leur deuxième voyage, après avoir découvert le détroit de Nassau, entre la Nouvelle-Zemble et la Sibérie (18 août 1595), les Hollandais rencontrent des Samoyèdes, puis font voile vers l'Est, où ils découvrent l'île des États.

570

Le 6 de septembre au matin, aucuns matelots sont descendus en terre, pour chercher des pierres précieuses, et quelques sortes de diamants, qui étaient à grand nombre en l'île des États. En cherchant les dites pierres il est advenu, ainsi que deux matelots étaient ensemble cherchant, qu'un ours blanc bien maigre y est finement venu, qui a pris l'un de ces deux par-derrière par le col ; lequel ne sachant que c'était cria : « Qui est-ce qui me prend par-derrière ? ». Son compagnon qui était couché auprès de lui en la fosse, leva sa tête pour voir qui ce pouvait être, et vit que ce fut un ours hideux, criant « Ô mon compagnon, c'est un ours », et se leva ainsi hâtivement, et s'enfuit.

L'ours avec ses dents cassa incontinent à l'un la tête, en suçant le sang. Les autres qui vinrent aussi à terre, bien 20 ensemble, y sont accourus pour délivrer l'homme, ou au moins pour en retirer le corps mort. Or ayant abaissé les arquebuses et les piques, arrivant à l'ours, qui était mangeant le corps mort, il est cruellement et sans aucune peur accouru vers eux, et a saisi encore un de cette compagnie, et déchiré, chose pitoyable à voir, par quoi tous les autres se sont enfuis.

Quand nous aperçûmes de notre navire et chaloupe, les nôtres fuir vers le rivage, nous sommes hâtivement descendus en nos barques, et à force de rames venus à terre, pour secourir nos gens. Venant à terre, nous avons vu ce misérable spectacle des nôtres, et comme ils furent misérablement déchirés et dévorés par le cruel ours, par quoi encourageant l'un l'autre d'y aller tous ensemble armés d'arquebuses, coutelas et demi piques, et que personne ne voudrait bouger un pied, à quoi tous ne pouvaient entendre : car aucuns disaient nos compagnons sont morts, et nous attraperons bien l'ours sans nous mettre en si évident péril. Si nous pouvions sauver la vie à nos compagnons, nous nous devrions hâter ; mais maintenant rien ne se doit faire à la hâte, car il le faut faire assurément, et ce à notre plus grande assurance, car nous avons affaire à une bête cruelle, fière et dévorante. Lors trois des matelots ont marché plus avant, demeurant



Ill. 45. « L'ours meurtrier », dans G. de Veer, *Vraye description [...]*, 1609.

« Portrait du meurtre misérable fait par un cruel, horrible et dévorant ours, qui misérablement a déchiré deux des nôtres, et comme par deux fois l'avons combattu à toute force, et étions longtemps empêchés pour le tuer : lequel si longtemps qu'il était vivant, mais nonobstant qu'il était blessé, arquebusé et battu, ne voulut quitter sa proie »

l'ours empêché à dévorer sa proie, ne se souciant de notre multitude, combien que fûmes bien trente ensemble. Ces trois qui marchèrent devant étaient Cornille, fils de Jacques, maître navieur de Guillaume Barentson, Guillaume Gysens, pilote de la pinasse ou chaloupe, et Jean de Nuiffle, cleric de Guillaume Barentson³. Or après que le dit maître navieur et le dit pilote avaient tiré trois fois, sans rien faire, ledit cleric est allé quelque pièce plus avant, et voyant l'ours en dedans le trait, il a déchargé l'arquebuse et atteint l'ours à la tête, et percé tout près de l'œil. Mais l'ours demeurait acharné sur le corps, le tenant par le chignon⁴ : et haussa la tête quant et quant l'homme, mais il commençait à chanceler. Alors le cleric et un Écossais ont frappé avec leurs coutelas sur l'ours de telle force que saillirent en pièces, sans que l'ours voulût quitter sa proie. Finalement y est accouru Guillaume Gysens, qui de toute sa force frappa avec son arquebuse sur le museau de l'ours, de sorte qu'alors l'ours est premièrement tombé à terre donnant un grand cri, et Guillaume Gysens lui saillit sur le corps, et lui coupa la gorge.

3 Cornelius Jacobs était « maître » (propriétaire) du yacht *Windhond* (*Le Lévrier*, d'Amsterdam, dont W. Barents était le pilote, Hans Van Nuffelen « l'écrivain », et sur lequel se trouvait G. de Veer, auteur de la relation. La pinasse est le *Hoop* (*L'Espoir*), d'Enkhuisen.

4 « Chignon », ou *échignon* : partie de derrière du cou.

Puis après le 7 jour de septembre, ils ont enseveli les corps morts en l'île des États, et écorché l'ours, et apporté la peau à Amsterdam.

Un semblable drame était advenu lors du voyage précédent. Le 11 septembre, les bancs de glace et la tempête les contraignent à rebrousser chemin. Ils rejoignent les Pays-Bas le 18 novembre.

Vraye description de trois voyages de mer, seconde partie, Amsterdam, C. Claesz, 1598, 11 r° et v°.

QUINZIÈME CHAPITRE

Amérique du Nord franco-anglaise

AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

La perception du Nouveau Monde n'a guère varié depuis qu'il a surgi aux yeux de Colomb : ses habitants paraissent nés pour le service, l'étendue de ses ressources est insoupçonnée. Aussi l'histoire du voyage en Amérique (si l'on excepte les expéditions scientifiques [La Condamine, Humboldt] se confond-elle plus ou moins avec celle d'une colonisation qui, très vite, distingue deux ensembles s'excluant réciproquement, l'un au nord du Rio Grande, et l'autre au sud de ce fleuve, que les puissances ibériques se sont réservé. En quête d'une voie d'accès à la Chine qui leur éviterait aussi bien la traversée du Pacifique que celle du bloc continental eurasien, leurs rivaux français et anglais doivent s'engager à des latitudes plus septentrionales. Mais très vite, l'obstacle continental devient objet d'appropriation, sans que pour autant se dissipe définitivement l'espoir du « passage du Nord-Ouest » : envoyé par son roi à la recherche d'îles au trésor, Cartier s'enthousiasme pour le potentiel colonial des rives du Saint-Laurent sans renoncer toutefois à la Chine ; à la fin du XVIII^e siècle encore, l'Amirauté enverra Cook le chercher par l'Alaska. En cette Amérique du Nord que se disputent Anglais et Français, le regard de l'aventurier, l'expérience du colon, l'entreprise missionnaire inspirent plus de pages que les bilans officiels de fonctionnaires, qu'une exploration largement inachevée rend fragmentaires.

Voir (entre autres) Charles-André Julien, *Les Voyages de découverte et les premiers établissements (XV^e-XVI^e siècles)*, Paris, PUF, 1948 ; Pierre Berthiaume, *L'Aventure américaine au XVIII^e siècle. Du voyage à l'écriture*, Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, 1990 ; *Les Figures de l'Indien imaginaire*, éd. Gilles Therrien, Montréal, Cahiers du Québec, 1988 ; Anthony Pagden, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Heaven (Conn.), Yale University Press, 1993 ; *Transferts culturels et métissages. Amériquel'Europe, XV^e-XX^e siècles*, dir. L. Turgeon, R. Ouellet et D. Delâge, Québec, Presses de l'université de Laval, 1996.

Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs

Depuis son arrivée à Terre-Neuve le 10 mai 1534 et son entrée dans le golfe du Saint-Laurent, Cartier n'a vu que des Beothuks avec qui il n'a pu établir de contact. Il rencontre ici des Micmacs déjà rompus au commerce avec les Blancs, ainsi que le montrera la suite du texte.

Du cap d'Espérance et de l'anse Saint-Martin ; et comment sept barques d'hommes sauvages s'approchèrent de notre barque, et ne voulant pas se retirer furent étonnés par deux passe-volants et lances à feu ; et comment ils s'enfuirent en toute hâte.

576

Le cap de ladite terre du sud fut nommé *cap d'Espérance*, à cause de l'espoir que nous avions d'y trouver un passage. Et le quatrième jour dudit mois, jour de la Saint-Martin, nous longeâmes la dite terre du nord pour trouver un havre, et entrâmes dans une petite baie et anse de terre, tout ouverte vers le sud, où il n'y a aucun abri du vent ; et nous la nommâmes *l'anse Saint-Martin*. Et nous fûmes dans ladite anse depuis le quatrième jusqu'au douzième jour de juillet. Et pendant que nous étions dans ladite anse, nous partîmes le lundi seizième, après avoir entendu la messe, avec une de nos barques, pour découvrir un cap et pointe de terre qui était à sept ou huit lieues à l'ouest de nous, pour voir comment ladite terre était orientée. Et quand nous fûmes à une demi-lieue de ladite pointe, nous aperçûmes deux bandes de barques de sauvages, qui traversaient d'une terre à l'autre, où ils étaient plus de quarante ou cinquante barques ; et l'une des bandes de barques arrivait à ladite pointe, dont il sauta et descendit à terre un grand nombre de gens qui faisaient un grand bruit, et nous faisaient plusieurs signes pour que nous allions à terre, nous montrant des peaux sur des bâtons. Et comme nous n'avions qu'une seule barque, nous ne voulûmes point y aller, et nous nous dirigeâmes vers l'autre bande qui était en mer. Et eux, voyant que nous fuyions, équipèrent deux de leurs plus grandes barques pour venir après nous, auxquelles se joignirent cinq autres de celles qui venaient de la mer, et vinrent jusqu'après de notre barque, dansant et faisant plusieurs signes de joie et de vouloir notre amitié, nous disant en leur langue : *Napoutou taman asurtat*, et autres paroles que nous ne comprenions pas. Et parce que nous n'avions, comme il a été dit, qu'une de nos barques, nous ne voulûmes pas nous fier à leurs signes, et leur fîmes signe de se retirer ; ce qu'ils ne voulurent point, et ramèrent de si grande force qu'ils entourèrent incontinent notre barque, avec leurs sept barques. Et comme malgré les signes que nous leur faisons ils ne voulaient pas se retirer, nous leur tirâmes deux passe-volants par-dessus eux. Alors ils se mirent à retourner vers ladite pointe, et firent un bruit extrêmement grand, après lequel ils commencèrent à retourner vers nous, comme avant. Et alors qu'ils étaient près de notre barque, nous leur lâchâmes deux lances à feu, qui passèrent parmi eux, ce qui les étonna fort, tellement qu'ils prirent la fuite, en grande hâte, et ne nous suivirent plus.

Comment lesdits sauvages venant vers les navires, et les nôtres allant vers eux, partie des uns et des autres descendit à terre ; et comment lesdits sauvages, avec grande joie, commencèrent à trafiquer avec les nôtres.

Le lendemain, partie desdits sauvages vint avec quelque neuf barques à la pointe et entrée de l'anse, où étaient mouillés nos navires. Et étant avertis de

leur venue nous allâmes avec nos deux barques à ladite pointe et entrée, où ils étaient. Et aussitôt qu'ils nous aperçurent ils se mirent à fuir, nous faisant signe qu'ils étaient venus pour trafiquer avec nous ; et ils nous montrèrent des peaux de peu de valeur dont ils se vêtent. Nous leur fîmes pareillement signe que nous ne leur voulions nul mal, et descendîmes deux hommes à terre, pour aller à eux, leur porter des couteaux et autres objets de fer, et un chapeau rouge pour donner à leur capitaine. Et eux, voyant cela, descendirent partie d'entre eux à terre, avec des peaux, et ils trafiquèrent ensemble ; et ils montrèrent une grande et merveilleuse joie d'avoir et de recevoir lesdits objets de fer et d'autres choses, dansant et faisant plusieurs cérémonies, en jetant de l'eau de mer sur leur tête avec leurs mains. Et ils nous donnèrent tout ce qu'ils avaient, tellement qu'ils s'en retournèrent tout nus, sans rien avoir sur eux ; et ils nous firent signe que le lendemain ils reviendraient avec d'autres peaux.

Le jeudi, huitième du dit mois [juillet 1534], pour ce que le vent n'était pas bon pour sortir avec nos navires, nous équipâmes nos barques pour aller découvrir la dite baie, et courûmes ce jour-là dedans environ vingt-cinq lieues. Et le lendemain au matin nous eûmes bon temps et fîmes voile jusqu'à environ dix heures du matin, à laquelle heure nous trouvâmes le fond de la dite baie, dont fûmes dolents, et marris. Au fond de cette baie, il y avait, par-dessus les basses terres, des terres à montagnes, moult hautes¹. Et voyant qu'il n'y avait passage, commençâmes à nous en retourner. Et faisant notre chemin le long de la côte, vîmes lesdits sauvages sur l'orée d'un étang et basses terres, qui faisaient plusieurs feux et fumées. Nous allâmes audit lieu, et trouvâmes qu'il y avait une entrée de mer, qui entraît au dit étang, et mîmes nos barques d'un côté de la dite entrée. Les sauvages passèrent avec une de leurs barques, et nous apportèrent des pièces de loup marin tout cuit, qu'ils mirent sur des pièces de bois et puis se retirèrent, nous faisant signe qu'ils nous les donnaient. Nous envoyâmes deux hommes à terre avec des hachots et couteaux, patenôtres et autre marchandise, de quoi ils démenèrent grande joie. Et incontinent passèrent à la foule avec leurs dites barques, du côté où nous étions, avec peaux et ce qu'ils avaient, pour avoir de notre marchandise ; et étaient en nombre, tant hommes, femmes, qu'enfants, plus de trois cents, dont une partie de leurs femmes, qui ne traversèrent pas, dansaient et chantaient, étant dans la mer jusqu'aux genoux. Les autres femmes qui étaient passées de l'autre côté où nous nous trouvions vinrent franchement à nous, et nous frottaient les bras avec leurs mains, et puis levaient les mains jointes au ciel, en faisant plusieurs signes de joie. Et tellement s'assurèrent avec nous qu'à la fin nous marchandâmes, main à main avec eux de tout ce qu'ils avaient, qui est chose de peu de valeur.

1 Les monts Notre-Dame.

Nous connûmes que ce sont gens qui seraient faciles à convertir², qui vont de lieu en autre, vivant et prenant du poisson au temps de pêcherie pour vivre. Leur terre est en chaleur plus tempérée que la terre d'Espagne³, et la plus belle qui soit possible de voir, et aussi unie qu'un étang. Et n'y a si petit lieu vide de bois et fût sur le sable qui ne soit plein de blé sauvage, qui a l'épi comme seigle, et le grain comme avoine ; et de pois aussi gros que si on les y avait semés et labourés, groseilliers blancs et rouges, fraises, framboises et roses rouges et blanches et autres herbes de bonne et grande odeur. Pareillement y a force belles prairies et bonnes herbes, et étangs où il y a force saumons. J'estime mieux que autrement que les gens seraient faciles à convertir à notre sainte foi. Ils appellent une hachette, en leur langue, *cochy*, et un couteau, *bacan*. Nous nommâmes la dite baie la *baie de Chaleur*.

Première Relation, Paris, BnF ms. fr. Moreau, 84I, f° 61v° et f° 64r°.

578

Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga

En 1535, le Malouin a ancré ses navires à Stadaconé (site actuel de Québec), dont il a rencontré l'année précédente, en Gaspésie, le chef Donnacona et ses deux fils – ou neveux –, Domagaya et Taignoagny. Il entreprend de remonter le Saint-Laurent et poursuivre son exploration. À Hochelaga (site de Montréal), il rencontre d'autres Iroquoiens, dont ceux de Stadaconé sont tributaires.

De la façon de vivre du peuple de ladite terre et de certaines conditions de croyance et façon de vivre qu'ils ont.

Ce dit peuple n'a aucune croyance de Dieu qui vaille, car ils croient en un qu'ils appellent Cudouagny et disent qu'il parle souvent à eux et leur dit le temps qu'il doit faire et disent que quand il se courrouce à eux, qu'il leur jette de la terre aux yeux. Ils croient aussi que quand ils trépassent, qu'ils vont ès étoiles puis viennent, baissant en l'horizon, comme les dites étoiles, et s'en vont en beaux champs pleins de beaux arbres, fleurs et fruits somptueux. Après qu'ils nous eurent donné ces choses à entendre, nous leur avons remontré leur erreur et dit que leur Cudouagny est un mauvais esprit qui les abuse, et qu'il n'est qu'un Dieu qui est au ciel, lequel nous donne tout, et est créateur de toutes choses, et qu'en lui nous devons croire seulement, et qu'il faut être baptisés ou aller en enfer. Et leur fut remontré plusieurs autres choses de notre foi, ce que facilement ils ont cru, et appelé leur Cudouagny *agojuda* [méchant], tellement

² Même impression chez Colomb quand il arrive aux Antilles en 1492.

³ Lescarbot sera sceptique devant cette comparaison (*Histoire de La Nouvelle-France*, Paris, Adrian Perier, 1617, p. 422). Mais la baie des Chaleurs jouit d'un climat plus doux que les régions voisines.

que plusieurs fois ont prié le capitaine les faire baptiser et y sont venus le dit seigneur Donnacona et tout le peuple de leur ville pour le cuider être. Mais parce que ne savions leur intention et courage, et qu'il n'y avait qui leur remontrât la foi pour lors, fut pris excuse envers eux et dit à Taignoagny et Domagaya qu'ils leur fissent entendre que nous retournerions un autre voyage et apporterions des prêtres et du chrême, en leur donnant pour excuse que l'on ne peut baptiser sans le dit chrême, ce qu'ils croient parce que plusieurs enfants ont vu baptiser en Bretagne. Et de la promesse que leur fit le capitaine de retourner furent fort joyeux et le remercièrent.



Ill. 46. « Le pétun », dans A. Thevet, *Cosmographie universelle [...]*, 1575

Ce dit peuple vit quasi en communauté de biens assez de la sorte des Brésiliens, et sont tous vêtus de peaux de bêtes sauvages et assez pauvrement. L'hiver, ils sont chaussés de chausses et souliers, et l'été vont nu pieds. Ils gardent l'ordre de mariage, fors que les hommes prennent deux ou trois femmes. Et depuis que le mari est mort, jamais les femmes se remarient, ains font le deuil de la dite mort toute leur vie, et se teignent le visage de charbon noir pilé et de graisse, épais comme le dos d'un couteau, et à cela connaît-on qu'elles sont veuves. Ils ont une autre coutume fort mauvaise de leurs filles, car depuis qu'elles sont en âge d'aller à l'homme, elles sont toutes mises en une maison de bordel, abandonnées à tout le monde qui en veut, jusqu'à ce qu'elles

aient trouvé leur parti. Et tout ce avons-nous vu par expérience, car nous avons vu les maisons pleines des dites filles, comme est une école de garçons en France. Et davantage, le hasard selon leur mode tient ès dites maisons, où ils jouent tout ce qu'ils ont, jusqu'à la couverture de leur nature. Ils ne sont point de grand travail et labourent leur terre avec petits bois comme de la grandeur d'une demi-épée, où ils font leur blé qu'ils appellent *ozisy*⁴, lequel est gros comme pois, et de semblable blé en croît assez au Brésil. Pareillement ils ont assez de gros melons, concombres, courges et fèves de toutes couleurs, non de la sorte des nôtres. Ils ont aussi une herbe, de quoi ils font grand amas durant l'été pour l'hiver, laquelle ils estiment fort, et en usent les hommes seulement en la façon qui ensuit. Ils la font sécher et la portent à leur cou en une petite peau de bête en lieu de sac avec un cornet de pierre ou de bois. Puis à toute heure font poudre de la dite herbe et la mettent à l'un des bouts du dit cornet, et mettent un charbon de feu dessus et sucent par l'autre bout tant qu'ils s'emplissent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et les nazilles⁵ comme par un tuyau de cheminée, et disent que cela les tient sains et chaudement, et ne vont jamais sans avoir ces dites choses. Nous avons éprouvé ladite fumée, après laquelle avoir mis dedans notre bouche, semble y avoir mis de la poudre de poivre tant est chaude⁶. Les femmes dudit pays travaillent sans comparaison plus que les hommes, tant à la pêcherie, de quoi font grand fait, qu'au labour et autres choses. Et sont tant hommes, femmes qu'enfants plus durs que bêtes au froid, car de la plus grande froidure que avons vue, laquelle a été merveilleuse et âpre, venaient par-dessus les glaces et neiges tous les jours à nos navires, la plupart d'eux quasi tout nus, qui est chose incroyable qui ne l'a vue. Ils prennent durant les dites glaces et neiges grande quantité de bêtes sauvages comme daims, cerfs, ours, martres, renards, loirs et autres, mais ne nous en ont guère apporté pour ce qu'ils sont fort gourmands et vilains de leurs vivres. Ils mangent leur chair toute crue, après avoir été séchée à la fumée, et semblablement leur poisson. À ce que nous avons connu et pu entendre de ce dit peuple, il me semble qu'il serait aisé à dompter en telle façon et manière que l'on voudrait. Dieu par sa sainte miséricorde y veuille mettre son regard. Amen.

Deuxième Relation, Paris, BnF ms. fr. 5644, f° 22 r° et f° 25 v°.

4 Le maïs.

5 Les narines.

6 On comparera cette évocation du pétun à la relation contemporaine que fait Oviedo du *tobacos* dans son *Histoire naturelle et générale des Indes* (*La Historia general de las Indias*, Sevilla, J. Cromberger, 1535 ; trad. fr. J. Poleur, Paris, M. de Vascosan, 1556).

Destinée à légitimer les récentes entreprises françaises en Floride et à informer ses « lecteurs équitables et non passionnés » de « la vérité de l'histoire » advenue, *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...] s'ouvre sur un panorama ethnographique du pays et de ses habitants. Nos notes doivent beaucoup à l'édition procurée par Suzanne Lussagnet, Les Français en Amérique pendant la deuxième moitié du xv^e siècle. Les Français en Floride*, Paris, PUF, 1958.

Les hommes sont de couleur olivâtre, de grande corporance, beaux sans aucune difformité et bien proportionnés. Ils couvrent leur nature d'une peau de cerf bien corroyée. La plupart d'eux sont peints par le corps, par les bras et cuisses de fort beaux compartiments, la peinture desquels ne se peut jamais ôter, à cause qu'ils sont piqués dedans la chair⁷. Ils portent les cheveux fort noirs et longs jusque sur la hanche, toutefois ils les troussent d'une façon qui leur est bien séante. Ils sont grands dissimulateurs et traîtres, vaillants de leurs personnes et combattent fort bien, ils n'ont d'autres armes que l'arc et la flèche. Ils font la corde de leurs arcs d'un boyau de cerf ou de cuir de cerf, qu'ils savent aussi bien accouter qu'on saurait faire en France, et d'aussi différentes couleurs. Ils ferrent leurs flèches de dents de poisson et de pierre, qu'ils accoutrent bien fort proprement. Ils font exercer les jeunes hommes à bien courir, et font entre eux un certain prix que celui qui a la plus longue haleine gagne. Ils s'exercent aussi fort à tirer de l'arc. Ils jouent à la pelote de cette façon. Ils ont un arbre planté au milieu d'une place, qui est de hauteur de huit ou neuf brassées, au faix duquel y a un carré fait d'éclisse⁸, lequel donne gain de la partie à celui qui en jouant l'a frappé. Ils prennent grand plaisir à la chasse et à la pêche.

Les rois du pays se font fort la guerre les uns aux autres, laquelle ne se mène que par surprise, et tuent tous les hommes qu'ils peuvent prendre : puis leur arrachent la tête pour avoir leur chevelure, laquelle ils emportent à leur retour, pour, étant arrivés en leurs maisons, en faire le triomphe : ils sauvent les femmes et les enfants et les nourrissent et retiennent toujours avec eux. Étant de retour de la guerre, ils font assembler tous leurs sujets, et d'allégresse ils sont trois jours et trois nuits à faire bonne chère, danser et chanter. Ils font même danser les plus anciennes femmes du pays, tenant les chevelures de leurs ennemis en la main : et en dansant, chantent louanges au Soleil lui attribuant l'honneur de la victoire. Ils n'ont connaissance de Dieu ni d'aucune religion, sinon que ce qui leur apparaît comme le soleil et la lune. Ils ont leurs prêtres auxquels ils croient fort, pour autant qu'ils sont grands magiciens, grands devins et invocateurs de diables. Ces prêtres leur servent de médecins et de chirurgiens, ils portent toujours avec

7 Des tatouages.

8 « Éclisse » : roseau tressé.

eux un plein sac d'herbes et de drogues, pour médeciner les malades qui sont la plupart de vérole : car ils aiment fort les femmes et les filles, qu'ils appellent filles du Soleil : toutefois quelques-uns sont sodomites. Ils se marient chacun à sa femme, et est permis aux rois d'en avoir deux ou trois, toutefois il n'y a que la première honorée et reconnue pour reine, et n'y a aussi que les enfants de cette première femme qui héritent du bien et de l'autorité du père. Les femmes font tout le ménage, ils n'habitent point avec elles depuis qu'ils connaissent qu'elles sont grosses, et ne mangent point de ce que elles touchent, durant qu'elles ont leurs fleurs. Il y a en tout ce pays grande quantité d'hermaphrodites, lesquels ont tout le plus grand travail, même ils portent leurs vivres quand ils vont à la guerre. Ils se peignent fort le visage, et s'emplissent les cheveux de *dumel*⁹ pour apparaître plus effroyables. Les vivres qu'ils portent sont de pain, de miel¹⁰, et de farine faite de mil grillé dedans le feu, lequel ils gardent sans se gâter un long temps. Ils portent aussi quelquefois du poisson qu'ils font cuire à la fumée. À la nécessité ils mangent mille vilénies jusqu'à avaler des charbons, et mettre du sable dedans la bouillie de cette farine¹¹.

Quand ils vont à la guerre, leur roi marche le premier, avec un bâton en une main, et son arc en l'autre, avec son carquois garni de flèches. Tous les hommes le suivent, lesquels ont semblablement l'arc et les flèches. En combattant ils font de grands cris et exclamations. Ils ne font d'entreprise qu'ils n'assemblent par plusieurs fois leur Conseil, et conseillent fort bien un affaire devant que le résoudre. Ils s'assemblent tous les matins en la grande maison publique, là où le roi se trouve, et se met seul sur un siège qui est plus haut que les autres : là où les uns après les autres le viennent saluer, et commencent les plus anciens leur salut haussant les deux mains par deux fois à la hauteur de leur visage, disant, *ha, he, ya, ha, ha*, et les autres répondent *ha, ha*. Ainsi qu'ils saluent, chacun s'assied sur les sièges qui sont tout à l'entour du dedans de la maison. S'il y a quelque chose à traiter, le Roi appelle les *Iaruars*¹², c'est-à-dire leurs prêtres et les plus anciens, et leur demande leur avis ; puis il commande que l'on face du *casiné*, qui est un breuvage composé des feuilles d'un certain arbre¹³, ce *casiné* se boit tout chaud. Il boit le premier, puis en fait donner à tous l'un après l'autre dedans le vase même qui tient bien une quarte mesure de Paris. Ils font si grand cas de ce breuvage que nul ne peut boire en cette assemblée s'il n'a fait preuve de sa personne à la guerre. Davantage ce breuvage a telle vertu

9 « Dumel » : entendre *dumet*, pour duvet ou plumes d'oiseau.

10 Peut-être « pain de mie ».

11 S. Lussagnet suppose que ces ingrédients servent de remèdes plutôt que de condiments.

12 Ses « trembleurs » (de *yuru*, trembler) : allusion à la transe des chamans.

13 *L'Illex vomitoria*. Parent du maté sud-américain, le *casiné* serait stimulant plutôt que breuvage enivrant.

qu'incontinent qu'ils l'ont bu, ils deviennent tous en sueur, laquelle étant passée, ôte la faim et la soif pour vingt quatre heures après. Quand il meurt un Roi, ils l'enterrent fort solennellement et sur la sépulture ils mettent le hanap là où il avait de coutume de boire, et tout autour de la dite sépulture ils plantent force herbes, et sont trois jours et trois nuits sans cesser de pleurer, et sans manger. Tous les Rois ses amis font le semblable deuil, et pour témoignage de l'amitié qu'ils lui portent, ils coupent plus de la moitié de leurs cheveux tant hommes que femmes. Il y a durant le temps de six lunes quelques femmes déléguées, lesquelles pleurent la mort de ce roi trois fois le jour et criant à haute voix, à savoir au matin, à midi, et au soir. Tous les biens de ce Roi sont mis dans sa maison ; puis l'on met le feu dedans, en sorte que l'on n'y voit jamais rien. L'on en fait autant du bien des prêtres ; et d'avantage l'on enterre le corps du dit prêtre dedans sa maison : puis ils y mettent le feu. Ils sèment leur mil¹⁴ deux fois l'année, c'est à savoir en mars, et en juin, et tout en une même terre. Le dit mil, depuis qu'il est semé jusqu'à ce qu'il soit prêt à cueillir, n'est que trois mois. Les six autres mois, ils laissent reposer la terre. Ils recueillent aussi de belles citrouilles et de fort bonnes fèves. Ils ne fument point leur terre seulement quand ils veulent semer, ils mettent le feu dedans les herbes qui sont crues durant les six mois, et les font toutes brûler. Ils labourent leur terre d'un instrument de bois qui est fait comme une marre ou houe large, de quoi l'on laboure les vignes en France ; ils mettent deux grains de mil ensemble. Quand il faut ensemençer les terres, le roi commande à un des siens de faire tous les jours assembler ses sujets pour se trouver au labour, durant lequel le roi leur fait faire force breuvage duquel nous avons parlé. En la saison que l'on recueille le mil, il est tout porté en la maison publique, là où il est distribué à chacun selon sa qualité. Ils ne sèment que ce qu'ils pensent qui leur est nécessaire pour six mois, encore bien petitement, car durant l'hiver, ils se retirent trois ou quatre mois de l'année dedans les bois : là où ils font de petites maisons de palmistes pour leur retirer, et vivent là de gland, de poisson qu'ils pêchent, d'huîtres, de cerfs, poules d'Indes, et autres animaux qu'ils prennent. Ils mangent toutes leurs viandes rôties sur les charbons et boucanées, c'est-à-dire quasi cuites à la fumée. Ils mangent volontiers de la chair d'un crocodile : et de fait elle est belle et blanche, et n'était qu'elle sent trop le musc, nous en eussions souventes fois mangé : ils ont une coutume entre eux que quand ils se trouvent mal, là où ils sentent la douleur, en lieu que nous faisons saigner, leurs médecins les sucent jusqu'à leur faire venir le sang. Les femmes sont semblablement dispostes¹⁵, et grandes, et de la même couleur des hommes, peintes comme les hommes,

14 Le maïs.

15 « Dispostes » : agiles.

toutefois quand [elles] naissent ne sont point si olivâtres, et sont beaucoup plus blanches. Car la principale cause de laquelle leur vient cette couleur est des onctions d'huile dont ils usent entre eux, et le font pour certaine cérémonie que je n'ai su savoir, et à cause aussi du soleil qui leur donne dessus leur corps. La disposition des femmes est si grande qu'elles peuvent passer à nage de grandes rivières, tenant leurs enfants sur un bras, même elles montent fort dispostement, sur les plus hauts arbres du pays.

Voilà en bref la description du pays, avec la nature et coutume des habitants, que j'ai bien voulu écrire avant que d'entrer plus avant sur le discours de mon histoire, afin que les lecteurs fussent mieux disposés à entendre ce que j'entends discourir ci-après.

Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...], éd. M. Basanier, Paris, G. Auvray, 1586, f^o 41^o et f^o 7v^o.

584

Francis Drake et les Indiens de Californie

En juin 1579, Francis Drake, qui a franchi le détroit de Magellan et remonté la côte de l'océan Pacifique en pillant les colonies espagnoles, est à la recherche du fameux passage du Nord-Ouest qui hante l'imagination de ses compatriotes. Avec son *Golden Hind* et une trentaine de compagnons, il parvient à la hauteur de la Californie.

Le 5 juin, à 43 degrés vers le pôle arctique, nous trouvâmes l'air si froid que nos hommes transis se plaignaient de sa rigueur ; et plus nous avançons, plus le froid devenait âpre. Sur quoi nous pensâmes qu'il valait mieux pour quelque temps voir le pays, et nous fîmes ainsi, trouvant un pays non montagneux, plat et de faible altitude, jusqu'à ce que nous arrivions à 38 degrés au-dessus de l'Équateur. C'est là qu'il plut à Dieu de nous envoyer dans une belle et bonne baie, avec un vent favorable pour y entrer.

Nous jetâmes l'ancre dans cette baie, et les gens du pays ayant leurs maisons près du rivage se montrèrent à nous et envoyèrent un présent à notre Général.

Quand ils vinrent à nous, ils s'émerveillèrent grandement des choses que nous apportions, mais notre Général (selon son naturel et son humanité accoutumée)¹⁶, les traita courtoisement et les pourvut libéralement des choses nécessaires pour couvrir leur nudité, sur quoi ils supposèrent que nous étions des dieux et ne voulaient pas en démordre ; les présents qu'ils firent à notre général étaient des plumes et appeaux tressés en filets.

¹⁶ « L'humanité » n'est pas la qualité la plus unanimement célébrée de Drake, cynique et manipulateur, mais qui jouissait, il est vrai, de la confiance de ses hommes.

Leurs maisons sont parées tout autour d'elles avec de la terre et recouvertes depuis les bords extérieurs du cercle d'éclats de bois, assemblés très serrés au sommet comme la flèche d'un clocher, ce qui les rend très chaudes.

Ils couchent à même le sol, sur de la paille de roseau, çà et là, avec le feu au milieu. Les hommes vont nus, les femmes prennent des roseaux et les tressent à la manière du chanvre et en font leurs robes flottantes qui, étant nouées à la taille, leur pendent sur les hanches ; elles portent également sur les épaules une peau de cerf, avec le poil dessus. Ces femmes sont très obéissantes et dévouées à leurs maris.

Après nous avoir quittés, ils vinrent nous voir une deuxième fois, apportant avec eux en guise de présents des plumes et des sacs de tabac. Et quand ils arrivèrent en haut de la colline où nous avions planté nos tentes, ils s'arrêtèrent ; là, l'un d'eux, choisi comme orateur, s'épuisa à nous faire une longue harangue ; cela fait, ils laissèrent leurs arcs en haut de la colline et descendirent avec leurs présents.

En même temps, les femmes restées sur la colline se torturaient elles-mêmes pitoyablement, se lacérant les joues, à qui nous reconnûmes qu'ils faisaient un sacrifice. Alors notre Général se mit à prier avec sa compagnie et à lire les Écritures ; ils étaient attentifs à cet exercice, qui paraissait grandement les toucher ; mais quand ils furent arrivés à nous, ils nous rendirent les objets que nous leur avions donnés peu avant.

La nouvelle de notre arrivée ayant été répandue par tout le pays, les gens qui habitaient aux environs descendirent, et parmi eux, le roi lui-même, un homme de belle prestance et un personnage très digne, avec beaucoup d'autres hommes de haute taille et d'allure guerrière ; avant leur arrivée, ils envoyèrent deux ambassadeurs pour signifier que leur roi venait, le discours qui délivrait ce message durant environ une demi-heure. Cela fait, ils demandèrent par signes à notre Général de nous faire remettre par leurs mains quelque chose pour leur roi, en gage de ses intentions pacifiques ; en quoi notre Général leur ayant donné satisfaction, ils retournèrent porter ces joyeuses nouvelles à leur Roi qui marchait vers nous avec une majesté princière, leurs gens criant continuellement à leur manière, et quand ils arrivèrent près de nous, ils s'efforcèrent de se comporter avec dignité en leurs actions.

En tête marchait un homme de prestance imposante, qui portait devant le Roi le sceptre ou la masse ; deux couronnes en pendaient, une grande et une petite avec trois chaînes de merveilleuse grandeur ; les couronnes étaient faites de tricot travaillé avec art et de plumes de diverses couleurs ; les chaînes étaient en os et bien peu parmi eux avaient le droit de les porter et le nombre des porteurs était lui aussi limité : parfois dix, parfois douze. Près de celui qui portait le sceptre était le Roi lui-même, avec autour de lui sa garde vêtue de peaux, de lapin et d'autres ; derrière eux venaient, nus, les gens ordinaires, chacun ayant

le visage peint de blanc ou d'autres couleurs, et tenant dans leur main une chose ou une autre en guise de présent, mais moins que n'en offraient leurs enfants.

En même temps notre Général rassembla ses hommes et se replia dans son enceinte fortifiée, opposant à leur approche une vraie démonstration militaire. Ils s'étaient regroupés selon leur ordre, et une salutation générale fut suivie d'un silence unanime. Celui qui portait le sceptre devant le roi, ayant été informé par un autre commis à cet office, proclama une demi-heure durant, d'une voix mâle et noble, ce que l'autre lui avait dit en secret ; cela fait, avec l'approbation de tous¹⁷, le Roi vint à nous sans armes, avec tous ses gens (les enfants exceptés), qui descendirent au pied de la colline et se mirent en bon ordre.

586

Avançant vers nos remparts et nos tentes, le porteur de sceptre se mit à chanter, observant la mesure en une danse, et cela avec une contenance imposante, suivi du Roi avec toute sa garde et des personnes de toute condition, qui chantaient et dansaient comme lui, à l'exception des seules femmes, qui dansaient en silence. Le Général leur permit d'entrer à l'intérieur de nos remparts où ils continuèrent leur chant et leur danse pendant un temps raisonnable. Quand ils l'eurent assez fait, ils demandèrent par signes à notre Général de s'asseoir, le Roi et plusieurs autres lui adressant plusieurs harangues, ou plutôt suppliques, afin qu'il veuille prendre leur province et royaume entre ses mains et devenir leur Roi, leur signifiant qu'ils lui résigneraient leur droit et titre de propriété et deviendraient ses sujets. De quoi, pour mieux nous en persuader, le Roi et les autres, d'un seul consentement, et avec grande révérence, entonnèrent joyeusement un chant, lui mirent la couronne sur la tête, ornèrent son cou de toutes leurs chaînes et lui offrirent beaucoup d'autres choses, l'honorant du nom de Hioh, et y ajoutant, à ce qu'il paraissait, un signe de triomphe. Ce que notre Général ne pensa pas devoir rejeter, parce qu'il ne savait pas quel honneur et profit il pourrait en résulter pour notre pays. Au nom et pour le service de Sa Majesté, il prit donc dans ses mains le sceptre, la couronne et les titres du dit pays, souhaitant que ses richesses et trésors puissent être commodément transportés pour enrichir son royaume aussi bien qu'ils abondaient ici¹⁸.

Laissant le Roi et sa garde avec notre Général, les gens ordinaires se répandirent avec leurs sacrifices parmi les nôtres, observant diligemment chacun d'eux et entourant ceux qui leur plaisaient davantage (c'est-à-dire les plus jeunes) pour leur offrir leurs sacrifices avec de lamentables pleurs, se griffant et se lacérant le visage de leurs ongles, ce qui faisait couler beaucoup de sang. Mais nous leur fîmes signe que cela ne nous plaisait pas, leur maintenant de force les mains, et les orientant vers le Dieu vivant, à qui seul ils devaient obéissance. Ils nous

17 « a generall Amen as it were given ».

18 On comparera ce cérémonial avec celui de la réception faite à Cartier par les Iroquoiens d'Hochelaga (1535). De tels échanges sont générateurs de graves malentendus.

montrèrent leurs blessures, implorant notre aide pour les soigner de nos mains, sur quoi nous leur donnâmes lotions, emplâtres, onguents correspondant à leurs blessures, suppliant Dieu de soigner leurs maladies. Tous les trois jours, ils nous apportaient leurs sacrifices, jusqu'au jour où ils comprirent que nous n'y prenions pas plaisir ; cependant ils ne pouvaient s'éloigner longtemps de nous, mais chaque jour ils nous tinrent compagnie jusqu'au jour de notre départ, qui leur sembla si pénible que leur joie s'était changée en chagrin. Ils nous supplièrent de nous souvenir d'eux quand nous serions absents et nous offrirent à la dérobée un sacrifice qui nous déplut.

[...] Notre Général appela le pays *Nova Albion*, et cela pour deux raisons : l'une pour les bancs de sable et les rochers du bord de la mer ; l'autre parce qu'elle pourrait avoir par le nom quelque affinité avec notre pays, qu'on appelle parfois ainsi. Il n'y avait pas d'échantillon de terre à prélever ici, car il n'y a pas d'indice probant d'or ou d'argent.

Principal Navigations, éd. R. Hakluyt, London, G. Bishop, 1600, livre III ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, chap. XI, p. 118-123.

Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)

Lors de son premier voyage au Canada, Champlain, qui a quitté Honfleur le 15 mars 1603, arrive à Tadoussac le 26 mai et, le lendemain, va trouver les Indiens à une lieue de là ; il est fort bien reçu du grand *Sagamo*, Anadabijou, à qui il promet de l'aider contre ses ennemis iroquois. Un des Indiens qu'il ramène de France apprend à ses compatriotes le bon traitement qu'il y a reçu et les intentions bienveillantes du roi. Un traité d'amitié est passé, grâce auquel les Français seront admis à venir peupler le pays. Les Indiens Etchemins, Algonmequins et Montagnais, appartenant au groupe des Algonquins, célèbrent par une *tabagie* (fête) une victoire remportée sur les Iroquois.

Le 9. jour de juin, les Sauvages commencèrent à se réjouir tous ensemble et faire leur tabagie, comme j'ai dit ci-dessus, et danser pour ladite victoire qu'ils avaient obtenue contre leurs ennemis. Or, après avoir fait bonne chère, les Algonmequins, une des trois nations, sortirent de leurs cabanes, et se retirèrent à part dans une place publique, firent arranger toutes leurs femmes et filles les unes près des autres, et eux se mirent derrière, chantant tous d'une voix comme j'ai dit ci-devant. Aussitôt toutes les femmes et filles commencèrent à quitter leurs robes de peaux, et se mirent toutes nues montrant leur nature, néanmoins parée de *matachias*, qui sont patenôtres et cordons entrelacés, faits de poil de porc-épic, qu'ils teignent de diverses couleurs. Après avoir achevé leurs chants, ils dirent tous d'une voix, *ho, ho, ho* ; à même instant, toutes les femmes et filles se couvraient de leurs robes, car elles sont à leurs pieds, et s'arrêtent quelque peu : et puis aussitôt recommençant à chanter ils laissent aller leurs robes comme auparavant. Ils ne bougent d'un lieu

en dansant, et font quelques gestes et mouvements du corps, levant un pied, et puis l'autre, en frappant contre terre. Or en faisant cette danse, le Sagamo des Algoméquins qui s'appelle Besouat, était assis devant les dites femmes et filles, au milieu de deux bâtons, où étaient les têtes de leurs ennemis pendues : quelquefois il se levait et s'en allait haranguant et disant aux Montaignais et Etchemins : « Voyez comme nous nous réjouissons de la victoire que nous avons obtenue sur nos ennemis : il faut que vous en fassiez autant, afin que nous soyons contents ». Puis tous ensemble disaient, *ho, ho, ho*. Retourné qu'il fut en sa place, le Grand Sagamo avec tous ses compagnons dépouillèrent leurs robes, étant tous nus hormis leur nature, qui est couverte d'une petite peau, et prirent chacun ce que bon leur sembla, comme *matachias*, haches, épées, chaudrons, graisses, chair d'original, loup marin, bref chacun avait un présent qu'ils allèrent donner aux Algoméquins. Après toutes ces cérémonies, la danse cessa, et lesdits Algoméquins, hommes et femmes, emportèrent leurs présents dans leurs cabanes. Ils firent encore mettre deux hommes de chacune nation des plus dispos, qu'ils firent courir, et celui qui fut le plus vite à la course eut un présent.

Tous ces peuples sont tous d'une humeur assez joyeuse ; ils rient le plus souvent ; toutefois ils sont quelque peu saturniens. Ils parlent fort posément comme se voulant bien faire entendre, et s'arrêtent aussitôt en songeant une grande espace de temps, puis reprennent leur parole : ils usent bien souvent de cette façon de faire parmi leurs harangues au conseil, où il n'y a que les plus principaux, qui sont les anciens. Les femmes et enfants n'y assistent point. Tous ces peuples pâtissent tant quelquefois qu'ils sont presque contraints de se manger les uns les autres pour les grandes froidures et neiges : car les animaux et gibier de quoi ils vivent se retirent aux pays plus chauds. Je tiens que qui leur montrerait à vivre et enseigner le labourage des terres, et autres choses, ils l'apprendraient fort bien ; car je vous assure qu'il s'en trouve assez qui ont bon jugement, et répondent assez bien à propos sur ce que l'on leur pourrait demander. Ils ont une méchanceté en eux, qui est user de vengeance et être grands menteurs, gens en qui il ne fait pas trop bon s'assurer, sinon qu'avec raison et la force à la main ; promettent assez et tiennent peu. Ce sont la plupart gens qui n'ont point de loi, selon que j'ai pu voir, et m'informer audit grand Sagamo, lequel me dit, qu'ils croyaient véritablement, qu'il y a un Dieu, qui a créé toutes choses. Et lors je lui dis, puisqu'ils croyaient à un seul Dieu, comment est-ce qu'il les avait mis au monde, et d'où ils étaient venus ? Il me répondit : « Après que Dieu eut fait toutes choses, il prit quantité de flèches, et les mit en terre, d'où il sortit hommes et femmes, qui ont multiplié au monde jusqu'à présent, et sont venus de cette façon ». Je lui répondis que ce qu'il disait était faux : mais que véritablement il y avait un seul Dieu, qui avait créé toutes choses, en la terre et aux cieux. Voyant toutes ces choses si parfaites, sans qu'il y eût personne qui gouvernât en ce bas monde, il prit du limon de la terre et en créa

Adam notre premier père. Comme Adam sommeillait, Dieu prit une côte du dit Adam, et en forma Ève, qu'il lui donna pour compagne, et que c'était la vérité, qu'eux et nous étions venus de cette façon, et non de flèches comme ils croient. Il ne me dit rien, sinon qu'il avouait plutôt ce que je lui disais, que ce qu'il me disait. Je lui demandai aussi, s'il ne croyait point qu'il y eut autre qu'un seul Dieu. Il me dit que leur croyance était qu'il y avait un Dieu, un Fils, une Mère, et le Soleil, qui étaient quatre ; néanmoins que Dieu était par-dessus tous ; mais que le Fils était bon et le Soleil, à cause du bien qu'ils recevaient : mais la Mère ne valait rien, et les mangeait, et que le Père n'était pas trop bon. Je lui remontrai son erreur selon notre foi, en quoi il ajouta quelque peu de créance. Je lui demandai s'ils n'avaient point vu ou ouï dire à leurs ancêtres que Dieu fût venu au monde. Il me dit qu'il ne l'avait point vu : mais qu'anciennement il y eut cinq hommes qui s'en allèrent vers le soleil couchant, qui rencontrèrent Dieu, qui leur demanda : « Où allez-vous ? » Ils dirent : « Nous allons chercher notre vie ». Dieu leur répondit : « Vous la trouverez ici ». Ils passèrent plus outre, sans faire état de ce que Dieu leur avait dit, lequel prit une pierre, et en toucha deux, qui furent transmués en pierre. Et dit derechef aux trois autres : « Où allez-vous ? », et ils répondirent comme à la première fois ; et Dieu leur dit derechef : « Ne passez plus outre : vous la trouverez ici ». Et voyant qu'il ne leur venait rien, ils passèrent outre ; et Dieu prit deux bâtons, et il en toucha les deux premiers, qui furent transmués en bâtons, et le cinquième s'arrêta, ne voulant passer plus outre. Et Dieu lui demanda derechef : « Où vas-tu ? Je vais chercher ma vie. — Demeure, et tu la trouveras ». Il demeura sans passer plus outre, et Dieu lui donna de la viande, et il en mangea. Après avoir fait bonne chère, il retourna avec les autres sauvages, et leur raconta tout ce que dessus. Il me dit aussi qu'une autre fois il y avait un homme qui avait quantité de tabac (qui est une herbe de quoi ils prennent la fumée) et que Dieu vint à cet homme, et lui demanda où était son pétunoir ; l'homme prit son pétunoir, et le donna à Dieu, qui pétuna beaucoup. Après avoir bien pétuné, Dieu rompit le dit pétunoir en plusieurs pièces, et l'homme lui demanda : « Pourquoi as-tu rompu mon pétunoir, et tu vois bien que je n'en ai point d'autre ? ». Et Dieu en prit un qu'il avait, et le lui donna, lui disant : « En voilà un que je te donne, porte-le à ton grand Sagamo, qu'il le garde, et s'il le garde bien, il ne manquera point de chose quelconque, ni tous ses compagnons ». Le dit homme prit le pétunoir, qu'il donna à son grand Sagamo, lequel tandis qu'il l'eut, les Sauvages ne manquèrent de rien du monde. Mais que du depuis le dit Sagamo avait perdu ce pétunoir, qui est l'occasion de la grande famine qu'ils ont quelquefois parmi eux. Je lui demandai s'il croyait tout cela. Il me dit qu'oui, et que c'était vérité. Or je crois que voilà pourquoi ils disent que Dieu n'est pas trop bon.

Cartier, qui ne s'était pas engagé dans les forêts avec les autochtones, n'avait rien dit de l'élan d'Amérique. C'est à Lescarbot que nous devons la première description précise de l'animal emblématique du Canada.

C'est un animal le plus haut qui soit après le dromadaire et le chameau, car il est plus haut que le cheval. Il a le poil ordinairement grison et quelquefois fauve, long quasi comme les doigts de la main. Sa tête est fort longue et a un fort long ordre de dents qui paraissent doubles pour récompenser le défaut de la mâchoire supérieure, qui n'en a point. Il porte son bois double comme le cerf, mais large comme une planche et long de trois pieds, garni de cornichons d'un côté et au-dessus. Le pied en est fourchu comme [celui] du cerf mais beaucoup plus plantureux. La chair en est courte et fort délicate. Il pâit aux prairies et vit aussi des tendres pointes des arbres. C'est la plus abondante chasse qu'aient nos Sauvages après le poisson.

590



Ill. 47. « Les raquettes des Canadiens à la chasse : usage de ces raquettes », dans A. Thevet, *Singularitez de la France antarctique [...]*, 1558

¹⁹ Le nom vient du basque *orignac* : dans *l'Histoire de La Nouvelle-France*, Paris, Adrien Perier, 1617, livre VI, chap. XX « La Chasse », on lit : « l'Élan, lequel ils appellent *Aptapou*, et nos Basques *Orignac* ».

Disons donc que le meilleur temps et plus commode pour lesdits Sauvages à toute chasse terrestre est la plus vieille saison, lorsque les forêts sont chenues et les neiges hautes, et principalement si sur ces neiges vient une forte gelée qui les endurecisse. Lors, bien revêtus d'un manteau fourré de castors et de manches aux bras, attachées ensemble avec une courroie, item de bas de chausses de cuir d'élan semblable au buffle (qu'ils attachent à la ceinture) et des souliers aux pieds du même cuir, faits bien proprement, ils s'en vont l'arc au poing et le carquois sur le dos [vers] la part que leur *aoutmoin*²⁰ leur aura indiquée (car nous avons dit ci-dessus qu'ils consultent l'oracle lorsqu'ils ont faim) ou ailleurs où ils penseront ne devoir perdre temps.

Ils ont des chiens, presque semblables à des renards en forme et grandeur et de tous poils, qui les suivent et, nonobstant qu'ils ne jappent point, toutefois ils savent fort bien découvrir le gîte de la bête qu'ils cherchent, laquelle trouvée, ils la poursuivent courageusement et ne l'abandonnent jamais qu'ils ne l'aient terrassée. Et pour plus commodément la poursuivre, ils attachent au-dessous des pieds des raquettes trois fois aussi grandes que les nôtres, moyennant quoi ils courent légèrement sur cette neige dure sans enfoncer. Que si elle n'est assez ferme ils ne laissent de chasser et poursuivre trois jours durant si besoin est. Enfin l'ayant navrée à mort, ils la font tant harceler par leurs chiens, qu'il faut qu'elle tombe. Lors ils lui ouvrent le ventre, baillent la curée aux dits chiens et en prennent leur part. Ne faut penser qu'ils mangent la chair crue comme quelques-uns s'imaginent, même Jacques Cartier l'a écrit ; car ils portent toujours allant par les bois un fusil au-devant d'eux pour faire du feu quand la chasse est faite ou la nuit les contraint de s'arrêter. Nous allâmes une fois à la dépouille d'un élan demeuré mort sur le bord d'un grand ruisseau, environ deux lieues et demie dans les terres, là où nous passâmes la nuit, ayant ôté les neiges pour nous cabaner. Nous y fîmes la tabagie fort voluptueuse avec cette venaison si tendre qu'il ne se peut rien dire de plus ; et après le rôti nous eûmes du bouilli et du potage abondamment apprêté en un instant par un Sauvage, qui façonna avec sa hache un bac, ou auge, d'un tronc d'arbre, dans quoi il fit bouillir sa chair. Chose que j'ai admirée et, l'ayant proposée à plusieurs qui pensent avoir bon esprit, n'en ont su trouver l'invention, laquelle toutefois est sommaire, qui est de mettre des pierres rougies au feu dans ledit bac et les renouveler jusques à ce que la viande soit cuite. Ce que Joseph Acosta récite que les sauvages du Pérou font aussi. On trouve cela aisé après que l'invention en est donnée, ainsi que de faire tenir un œuf debout en lui cassant le cul. Mais de première entrée on s'y trouve empêché. Les Sauvages d'Écosse font chose non moins étrange en leurs tabagies. Car quand ils ont tué un bœuf ou un

20 « *Aoutmoin* » : sorcier.

mouton, la peau toute fraîche leur sert de marmite, la remplissant d'eau, et y faisant cuire leur chair.

Or, pour revenir à nos gens, le chasseur étant retourné aux cabanes il dit aux femmes ce qu'il a exploité, et qu'en tel endroit qu'il leur nomme elles trouveront la venaison. C'est leur devoir d'aller dépouiller l'élan, caribou, cerf, ours ou autre chasse, et de l'apporter à la maison. Lors ils font tabagie tant que la provision dure et celui qui a chassé est celui qui en a le moins. Car c'est leur coutume qu'il faut qu'il serve les autres et ne mange point de sa chasse. Tant que l'hiver dure, ils n'en manquent point et y a tel Sauvage qui par une forte saison en a tué cinquante à sa part, à ce que j'ai quelquefois entendu.

Lescarbot décrit ensuite « la chasse du castor ».

Histoire de La Nouvelle-France, Paris, A. Périer, 1617, livre VI, chap. XX.

592

Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable

Conformément à la méthode annoncée par le titre complet de son ouvrage (voir Notices), Lafitau entreprend de montrer ici, dans le chapitre « Occupation des femmes » que Strabon, traitant de la récolte du miel en Scythie (l. XI) « ne fait que nous indiquer la manière dont nos Sauvages font le sucre qu'elles expriment du suc des arbres, et en particulier des érables ». Observant l'érable en Pennsylvanie (octobre 1748), P. Kalm note que les Indiens n'en exploitent pas la sève comme ils le font au Canada (*Travels into North America [...]*, London, T. Lowndes, 1772, t. I, p. 131-132).

Au mois de mars, lorsque le soleil a pris un peu de force, et que les arbres commencent à entrer en sève, elles font des incisions transversales avec la hache sur le tronc de ces arbres, d'où il coule en abondance une eau qu'elles reçoivent dans de grands vaisseaux d'écorce ; elles font ensuite bouillir cette eau sur le feu, qui en consomme tout le flegme²¹, ou qui épaisse le reste en consistance de sirop, ou même de pain de sucre, selon le degré et la quantité de chaleur qu'ils veulent lui donner. Il n'y a point à cela d'autre mystère. Ce sucre est très pectoral, admirable pour les médicaments ; mais quoiqu'il soit un peu plus sain que celui des cannes, il n'en a point l'agrément ni la délicatesse, et a presque toujours un petit goût de brûlé. Les Français le travaillent mieux que les Sauvages, de qui ils ont appris à le faire ; mais ils n'ont pu encore venir à bout de le blanchir et de le raffiner.

Pour que les arbres donnent leur eau en abondance, il faut qu'il y ait au pied une certaine quantité de neige, laquelle entretienne leur fraîcheur, qu'il gèle bien pendant la nuit, et que le jour soit pur, serein, sans vent et sans nuages ;

21 Qui en consomme l'humidité (conformément à la théorie des quatre humeurs).

car le soleil ayant alors plus de force, dilate les pores des arbres que le vent au contraire resserre, de sorte qu'il les empêche de couler. Les arbres cessent de donner lorsque la sève commence à prendre plus de consistance et à s'épaissir. On s'en aperçoit bientôt ; car outre que les arbres donnent moins, l'eau qui en sort est plus glaireuse ; et quoiqu'elle ait plus de corps que la première, elle ne peut plus se cristalliser, ni être mise en pain de sucre, et ne fait plus qu'un sirop gluant et imparfait.

Les poètes, dans les descriptions qu'ils font de l'âge d'or, ou des siècles qui peuvent lui être comparés, nous disent entre autres merveilles, que les chênes les plus durs distillaient du miel, ou qu'ils en distilleront. S'ils ont prétendu mettre cela de niveau avec leurs hyperboles, ou d'autres phénomènes purement symboliques et métaphoriques, comme quand ils disent que le miel coulera des rochers, que les buissons produiront des grappes de raisin, qu'on verra sortir des fontaines de lait et de vin, nos Sauvages font voir qu'ils en savent plus qu'eux, ayant su tirer des érables, qui sont une espèce de chêne très dur, un suc naturel, lequel a autant ou plus d'agrément que le miel que font les abeilles.

Il se trouve beaucoup d'arbres et de plantes dont on peut faire du sucre et diverses liqueurs, sans parler des espèces de palmiste. Les noyers donnent une eau beaucoup plus miellée que celle des érables. Le sucre en est fort bon. Celui d'eau de frêne est très délicat ; mais il faut une quantité considérable de cette eau, et beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire celui d'érable. On fait un sucre encore plus fin des fleurs du cotonnier, connu des botanistes sous le nom d'*Apocynum Canadense* ; mais je ne sache pas que les Sauvages tirent aucun sucre ou aucun miel du suc des fleurs, comme le faisaient autrefois les Gigantes, peuple d'Afrique²², lesquels égalaient en ce point le travail des abeilles.

La mention par *l'Histoire de Virginie* (1624) de John Smith d'un arbre qui « porte le miel » conduit Lafitau à un développement sur un arbre à miel évoqué par Strabon (livre XI) et à une « boisson enivrante, sous le nom de miel » dont traite Hérodote (livre VII).

L'eau d'érable est très gracieuse à boire sans être cuite. Elle aigrit d'elle-même, et fait un vinaigre passable, si on la conserve quelque temps. On en peut faire un très bon hydromel avec son sirop ; mais on ne pourrait pas en tirer de l'eau-de-vie, comme on le fait des cannes de sucre.

Les auteurs modernes croient que les Anciens ne se servaient du sucre que dans la médecine. Pline le dit et les autorise, ainsi que je l'ai déjà remarqué, et cela peut être. Mais le sucre ayant le même nom que le miel, et ayant dans son usage quelque chose encore de plus agréable, qui les empêchait de s'en servir au lieu de miel, qu'ils mettaient à toutes sauces, jusque dans leur pain et dans leur vin ?

22 Rubrique : « Apollon. Alexand. Hist. Comment., cap. 38 ».

Les Sauvages font cuire leur blé d'Inde²³ en guise de pralines dans leur sirop d'érable, et elles mêlent leur sucre broyé avec les farines groulées, dont elles font les provisions pour tous leurs voyages. Cette farine s'en conserve mieux, et est beaucoup plus agréable.

Mœurs des Sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps, Paris, Saugrain, 1724, t. II, p. 154-158.

Pehr Kalm : les Canadiens–Français

Le naturaliste suédois qui voyage au Canada en 1749 observe, à la veille de la conquête anglaise, une société canadienne-française policée et attentive à son confort.

Juillet 1749

594

La différence entre les manières et les coutumes des Français à Montréal et au Canada, et celles des Anglais dans les colonies américaines, est la même que celle qui existe entre ces deux nations en Europe. Ici les femmes en général sont belles ; elles sont bien élevées et vertueuses, et ont un laisser-aller qui charme par son innocence même et prévient en leur faveur. Elles s'habillent beaucoup le dimanche, mais les autres jours, elles s'occupent assez peu de leur toilette, sauf leur coiffure, qu'elles soignent extrêmement, ayant toujours les cheveux frisés et poudrés, ornés d'aiguilles brillantes et d'aigrettes. Chaque jour de la semaine, le dimanche excepté, elles portent un mantelet petit et élégant, sur un court jupon, qui va à peine à la moitié de la jambe, et dans ce détail de leur ajustement, elles paraissent imiter les femmes indiennes. Les talons de leurs souliers sont élevés et très étroits ; je m'étonne qu'ainsi chaussées elles puissent marcher à l'aise. En fait d'économie domestique, elles surpassent grandement les Anglaises des plantations, qui ne se gênent pas de jeter tout le fardeau du ménage sur leurs maris, tandis qu'elles se prélassent toute la journée, assises, les bras croisés. Les femmes en Canada, au contraire, sont dures au travail et à la peine, surtout parmi le bas peuple ; on les voit toujours aux champs, dans les prairies, aux étables, ne répugnant à aucune espèce d'ouvrage. Cependant elles se relâchent un peu à l'égard de la propreté des ustensiles et des appartements, car, dans quelques

23 « Blé d'Inde » : le maïs. Lafitau accompagne une planche de « l'explication » suivante : « Manière de faire le sucre d'érable. Les femmes occupées à aller chercher les vaisseaux, qui sont déjà pleins de l'eau qui coule des arbres, portent cette eau, et la versent dans des chaudières qu'on voit sur le feu, et auxquelles une femme veille, tandis qu'une autre, assise, pétrit avec les mains cette eau épaisse, et en état d'être mise en consistance de pain de sucre. Au-delà du cabanage et du bois paraissent les champs tels qu'ils sont à l'issue de l'hiver ; on y voit les femmes occupées à leur donner la première façon, et à y semer leur blé d'Inde » (*Mœurs des Sauvages américains, op. cit.*, t. II, p. 154, non reproduite ici).

maisons, aussi bien à la ville qu'à la campagne, les planchers ne sont lavés qu'une fois par six mois ; cela n'impressionne pas agréablement l'étranger qui arrive d'un voyage dans des pays hollandais ou anglais, où le curage et le frottage des planchers sont regardés comme chose tout aussi importante que l'exercice de la religion. Pour empêcher la poussière accumulée de devenir nuisible à la santé, les femmes arrosent le parquet plusieurs fois par jour, ce qui a l'effet de la rendre encore plus épaisse. Les aspersiones se renouvellent aussi souvent que la poussière est sèche et se soulève. En général cependant les dames ne refusent pas de prendre leur part des soins du ménage et j'ai vu avec plaisir les filles du meilleur monde, voire même celles du gouverneur, habillées pour l'occasion, aller dans les cuisines et les celliers pour s'assurer que tout y était en ordre.

Les hommes sont extrêmement polis et saluent, en ôtant leurs chapeaux, chaque personne, indistinctement, qu'ils rencontrent dans les rues. Il est d'usage de remettre une visite le lendemain même, en eût-on des vingtaines à faire dans la journée.

Voyage de Kalm en Amérique, trad. L. W. Marchand, Montréal, T. Berthiaume, 1880, p. 42-44.

12 septembre 1749

Chose curieuse ! tandis que beaucoup de nations imitent les coutumes françaises, je remarque qu'ici, ce sont les Français qui, à maints égards, suivent les coutumes des Indiens, avec lesquels ils ont des rapports journaliers. Ils fument, dans des pipes indiennes, un tabac préparé à l'indienne, se chaussent à l'indienne et portent jarretières et ceintures comme les Indiens. Sur le sentier de guerre, ils imitent la circonspection des Indiens ; de plus, ils leur empruntent leurs canots d'écorce et les conduisent à l'indienne ; ils s'enveloppent les pieds avec des morceaux d'étoffe carrés au lieu de bas et ont adopté beaucoup d'autres façons indiennes. Un étranger entre-t-il dans la maison d'un paysan ou cultivateur canadien, aussitôt il se lève, salue le visiteur d'un coup de chapeau, l'invite à s'asseoir, puis il remet son chapeau et se rassied lui-même. Ici tout le monde est *Monsieur* ou *Madame*, le paysan aussi bien que le gentilhomme, la paysanne comme la plus grande dame. Les gens de la campagne, les femmes surtout, portent des chaussures de bois faites tout d'une pièce et creusées en forme de pantoufle. Les jeunes gens, et même les vieux paysans, tiennent leurs cheveux noués en couette par-derrière et beaucoup d'entre eux passent la journée à la maison la tête couverte d'un bonnet de laine rouge ; il y en a même qui font des voyages ainsi coiffés²⁴. Le lait entre dans la

²⁴ Rouge à Québec, la tuque est bleue à Montréal.

préparation de presque tous les mets du fermier. Le beurre se voit rarement sur sa table et encore est-il presque toujours fait avec de la crème sure ; aussi, il est loin de valoir le beurre anglais. Les Français aiment beaucoup le lait et en font une grande consommation surtout les jours de jeûne. Cependant ils ne connaissent pas autant de manières de le préparer que nous, Suédois. Généralement, ils le font bouillir, puis ils y jettent des morceaux de pain et beaucoup de sucre. Les Français, ici, mangent autant de viande que les Anglais, tous les jours auxquels leur religion ne leur en défend pas l'usage. À l'exception de la soupe, de la salade et du dessert, tous les autres mets sont des viandes diversement apprêtées.

Ibid. p. 193-194.

Septembre 1749

596

Il y a une distinction à faire entre les dames canadiennes, et il ne faut pas confondre celles qui viennent de France avec les natives. Chez les premières, on trouve la politesse qui est particulière à la nation française. Quant aux secondes, il faut encore faire une distinction entre les dames de Québec et celles de Montréal. La Québécoise est une vraie dame française par l'éducation et les manières ; elle a l'avantage de pouvoir causer souvent avec des personnes appartenant à la noblesse, qui viennent chaque année de France, à bord des vaisseaux du roi, passer plusieurs semaines à Québec. À Montréal, au contraire, on ne reçoit que rarement la visite d'hôtes aussi distingués. Les Français eux-mêmes reprochent aux dames de cette dernière ville d'avoir beaucoup trop l'orgueil des Indiens, et de manquer d'éducation. Cependant, ce que j'ai dit plus haut de l'attention excessive qu'elles donnent à leur coiffure s'applique à toutes les femmes du Canada. Les jours de réception, elles s'habillent avec tant de magnificence, qu'on serait porté à croire que leurs parents sont revêtus des plus grandes dignités de l'État. Les Français, considérant les choses sous leur véritable aspect, s'alarment beaucoup de l'amour extravagant de la toilette qui s'est emparé d'une grande partie des dames en Canada, qui éloigne d'elles toute idée de faire de l'épargne en prévision des besoins à venir, qui cause le gaspillage des fortunes et pousse à la ruine des familles. Elles ne portent pas moins d'attention aux modes nouvelles, et se moquent les unes des autres, chacune critiquant le goût de sa voisine. Mais ce qu'elles reçoivent comme nouvelles façons est déjà passé de mode, et mis au rebut en France. Les vaisseaux ne venant au Canada qu'une fois tous les douze mois, on considère de mode, pendant toute l'année, ce que les passagers ont apporté avec eux, ou ce qu'il leur plaît d'imposer comme étant du dernier goût. Les dames canadiennes, celles de Montréal surtout, sont très portées à rire des fautes de langage des étrangers ; mais elles sont excusables jusqu'à un certain

point, parce qu'on est enclin à rire de ce qui paraît inusité et cocasse, et au Canada on n'entend presque jamais parler le français que par des Français, les étrangers n'y vont que rarement. Quant aux sauvages, ils sont trop fiers pour s'exprimer dans une autre langue que la leur, et les Français sont bien obligés de l'apprendre. Il suit de là, que les belles dames du Canada ne peuvent entendre aucun barbarisme ou expression inusitée sans rire. La première question qu'elles font à un étranger est pour savoir s'il est marié ; la seconde, comment il trouve les femmes du pays, et si elles sont plus jolies que celles de son propre pays, et la troisième (quand l'étranger a répondu qu'il n'est pas marié), s'il ne fera pas choix d'une compagne avant de retourner chez lui. Pour continuer la comparaison entre les dames de Québec et celles de Montréal, j'ajouterai que celles-ci sont généralement plus belles que les premières. Les manières m'ont semblé quelque peu trop libres dans la société de Québec ; j'ai remarqué à Montréal plus de cette modestie qui va si bien au beau sexe. Les dames de Québec, surtout celles qui ne sont pas sous puissance de mari, mènent une vie passablement oisive et frivole. Une fille de dix-huit ans passe pour bien mal partagée, si elle ne compte pas au moins vingt adorateurs. Ces jeunes demoiselles, surtout celles du plus haut rang, se lèvent à sept heures, et s'occupent de leur toilette jusqu'à neuf heures, et cela en prenant leur café ; aussitôt leur toilette finie, elles se placent près d'une fenêtre qui ouvre sur la rue, tiennent à la main quelque ouvrage à l'aiguille, et cousent un point de temps à autre, mais sans cesser de regarder au dehors.

Un jeune homme entre-t-il dans la maison, soit qu'elles le connaissent ou non, elles mettent immédiatement l'ouvrage de côté, et vont s'asseoir près de lui pour causer, rire, plaisanter, inventer des « *double-entendres* »²⁵ et, ainsi, l'on croit passer pour avoir beaucoup d'esprit. Pendant ce temps-là, la mère a tout le fardeau du ménage. À Montréal, les filles sont moins frivoles et plus adonnées au travail. On les voit toujours occupées à coudre quand elles n'ont point d'autre devoir à remplir. Cela ne les empêche pas d'être gaies et contentes ; personne, non plus, ne peut les accuser de manquer d'esprit ni d'attraits. Leur seul défaut, c'est d'avoir trop bonne opinion d'elles-mêmes. Notons à leur louange que les filles de tout rang, sans exception, vont au marché, et rapportent avec elles les provisions qu'elles y ont achetées. Elles se lèvent aussi de bonne heure, et se couchent aussi tard que qui que ce soit dans la maison. D'après ce qui m'a été dit, je suis porté à croire que leur dot, en général, est peu considérable, à cause du grand nombre d'enfants dans chaque famille et de la modicité des revenus. Les filles de Montréal ne voient pas, sans en éprouver un grand dépit, celles de Québec trouver des maris plus tôt qu'elles. Aussi les chances ne sont pas

25 En français dans le texte.

égales : les jeunes gentilshommes qui viennent de France, chaque année, sont captivés par les dames de Québec et s'y marient ; mais comme ces messieurs vont rarement à Montréal, les jeunes filles de cette dernière ville n'ont pas souvent semblable fortune.

Ibid., p. 214-217.

Pehr Kalm : mariages américains

Le naturaliste suédois découvre, dans les colonies anglaises d'Amérique du Nord, de singulières coutumes matrimoniales (décembre 1748).

598

Dans ces colonies, on trouve un grand mélange de gens de toutes sortes, soit parce que certains viennent d'arriver d'Europe, soit parce que d'autres ne se sont pas encore installés. Il arrive donc fréquemment que, lorsqu'un pasteur marie un couple, le fiancé déclare qu'il n'a pas d'argent pour l'heure, mais qu'il paiera ses honoraires à la première occasion ; mais il s'en va avec sa femme, et le pasteur ne reçoit jamais son dû. Cette manière d'agir a donné naissance à une coutume qui est maintenant courante en Maryland. Quand le prêtre marie un couple très pauvre, il s'arrête au beau milieu de la liturgie et s'écrie : « Où sont mes honoraires ? » L'homme doit alors remettre l'argent, et le pasteur continue l'office ; mais si le fiancé n'a pas l'argent, le pasteur renvoie le mariage à une autre fois, quand l'homme sera mieux en fonds. Les gens aisés, de qui le pasteur est assuré d'obtenir son dû, n'ont pas quand ils se marient à redouter cette désagréable question.

Toutefois, bien que le pasteur ait le droit de marier un couple, il risque, s'il n'est pas très vigilant, de se trouver dans des situations très désagréables, car en de nombreux endroits du pays existe une loi qui, en dépit de la permission du gouverneur, limite grandement un pasteur en certains cas. Il ne lui est pas permis de marier deux jeunes gens qui n'ont pas encore l'âge, sauf s'il est certain du consentement de leurs parents. Il ne peut pas marier des étrangers qui se sont engagés à servir un certain nombre d'années en vue de payer leur venue d'Europe sans le consentement de leurs maîtres ; s'il agit sans leur consentement, ou contre leur vouloir, il devra payer cinquante livres d'amende, en monnaie de Pennsylvanie, bien qu'il ait la licence et le certificat de deux répondants. Mais les parents et les maîtres ne se soucient pas de ces hommes et s'emparent du prêtre, qui a la liberté de poursuivre ceux qui lui ont remis le certificat et de réparer sa perte. Avec le consentement des parents et des maîtres, il peut marier les gens sans encourir de danger. Il n'est permis à aucun prêtre d'unir une noire avec un Européen d'origine, ou il doit, selon les lois de Pennsylvanie, payer une amende de cent livres.

Il y a ici, en matière de mariage, une coutume singulièrement divertissante. Quand un homme meurt en laissant sa veuve très pauvre, ou qu'elle ne peut pas payer toutes les dettes avec le peu qu'il lui a laissé, et que malgré tout cela, quelqu'un veut l'épouser, elle ne doit se marier qu'en chemise. Par ce moyen, elle laisse aux crédeurs de son défunt mari ses vêtements et tout ce qu'ils peuvent trouver dans la maison. Mais elle n'est pas tenue de leur payer davantage, parce qu'elle leur a laissé tout ce qu'elle valait, même ses vêtements, ne gardant qu'une chemise pour se couvrir, ce que les lois du pays ne peuvent lui refuser. Aussitôt qu'elle est mariée, et n'appartient plus en rien au défunt mari, elle met les vêtements que le second lui a donnés. Les pasteurs suédois ont souvent été obligés de marier une femme dans une robe si peu chère, et si légère, ce que manifestent les registres tenus dans les églises et les comptes rendus faits par les pasteurs eux-mêmes. J'ai de même souvent vu des comptes rendus de même nature dans les journaux anglais qu'on imprime dans ces colonies, et me rappelle en particulier l'histoire suivante.

Une femme se rendait, sans autre vêtement que sa chemise, de la maison de son défunt mari à celle de son fiancé, qui la rencontra à mi-chemin avec de beaux habits neufs et déclarait devant tous les présents qu'il les prêtait à sa fiancée ; et il l'en revêtait de ses mains. Il semble qu'il voulait dire qu'il prêtait les vêtements, parce que, s'il avait dit qu'il les donnait, les crédeurs de son premier mari seraient accourus pour les lui arracher, prétendant qu'elle serait considérée comme le reliquat de son premier mari tant qu'elle ne serait pas mariée au second.

Travels into North America [...], London, T. Lowndes, 1772, t. I, p. 332-335.

William Bartram : alligators en Floride

Sur la St John's River, en 1765-1766.

La soirée était calme, et d'une fraîcheur tempérée. Les crocodiles commencèrent à crier et se masser d'une façon inhabituelle le long des berges et dans la rivière. J'installai mon campement en terrain plat et découvert, près de la dernière saillie du promontoire, sous la protection d'un grand chêne robuste, qui se trouvait sur la plus haute partie du terrain, et à quelques mètres de mon bateau. Ce point élevé m'offrait une perspective dégagée sur la rivière, ce qui n'était pas pour moi une question de peu d'importance, ayant de bonnes raisons de craindre les attaques subtiles des alligators, qui se rassemblaient en foule autour de mon havre. Ayant réuni une bonne quantité de bois, afin de garder pour la nuit de la lumière et de la fumée, je commençai à penser à préparer mon souper quand, après examen de mes vivres, je n'en trouvai qu'une maigre provision. Je décidai donc, comme étant la manière la plus expéditive de pourvoir à mes besoins, de prendre ma ligne flottante à la recherche de quelque truite. Une

centaine de yards environs au-dessus de mon havre, la rivière faisait une anse qui débouchait sur un grand lagon. Son entrée depuis la rivière était étroite, mais l'eau s'élargissait bientôt pour former un petit lac, qui se prolongeait dans les marais. J'observai que son entrée et l'intérieur des berges étaient bordés de gazons flottants de pistia, de nymphéas et d'autres plantes aquatiques, que je savais être d'excellentes caches à truites.

600 Les bords et les îlots du lagon étaient élégamment embellis de plantes en fleurs et d'arbustes ; les foulques rieurs aux ailes à demi déployées traversaient en trébuchant les petites anses et se cachaient dans les touffes d'herbes ; les couvées de jeunes sarcelles d'été écumant la surface tranquille des eaux et suivant leurs vigilants parents inconscients du danger étaient souvent surprises par la truite vorace ; et celle-ci à son tour l'était aussi souvent par le vorace et subtil alligator. Regardez-le jaillir des iris et des roseaux. Son énorme corps se gonfle, sa queue tressée haut brandie flotte au-dessus du lac. Comme une cataracte, les eaux descendent de ses mâchoires béantes. Des nuages de fumée sortent de ses narines dilatées. Son tonnerre fait trembler la terre, quand tout à coup, du côté opposé du lagon, son rival émerge des profondeurs. Ils s'élancent soudainement l'un sur l'autre. La surface bouillante du lac marque leur course rapide, et un terrible combat commence. Ils plongent maintenant au fond, noués en d'horribles guirlandes. L'eau devient épaisse et décolorée. Ils surgissent à nouveau, et le claquement de leurs mâchoires résonne dans les profondes forêts environnantes. À nouveau ils plongent, quand le combat se termine dans le fond boueux du lac, le vaincu entreprend une fuite risquée et va se cacher sur une rive écartée, dans les eaux turbulentes et les phragmites des joncs. Exultant, le vaillant vainqueur revient sur le théâtre de l'action. Les rivages et les forêts retentissent de son cri menaçant, avec les cris de triomphe des tribus à queue tressée, témoins de l'horrible affrontement.

Mais l'auteur n'a pas l'occasion de rester longtemps témoin : bientôt les alligators attaquent son bateau et il doit regagner au plus vite son îlot. Alors qu'il prépare son poisson, il subit un deuxième assaut, de la part d'un animal de douze pieds de long, qui lui dispute son repas ; il s'aperçoit bientôt que son havre est contigu à un marécage, ce qui réduit sa surface de sécurité : il ne lui resterait plus, à défaut d'une aléatoire fuite en bateau, qu'à grimper sur un chêne. Il conte ensuite le carnage exercé toute une nuit par les sauriens dans un banc de poissons qu'ils ont surpris dans une étroite passe. L'épisode se terminera par la description d'un alligator, et Bartram aura auparavant évoqué leur reproduction.

J'observai un grand nombre de monticules ou petites pyramides, semblables à des meules de foin, alignés comme un campement le long du rivage. Ils se trouvaient à quinze ou vingt pieds de l'eau, sur un marécage qui s'élevait à quatre pieds au-dessus de l'eau. Je les identifiai comme des nids de crocodiles,

qu'on m'avait décrits auparavant ; et comme je vis plusieurs grands crocodiles nager à la hauteur de ces constructions, je m'attendais à une attaque générale et furieuse. Ces nids constituant pour moi une curiosité, j'étais résolu à descendre à terre pour les examiner. Je poussai donc ma barque vers le rivage, à un de leurs lieux d'accostage, qui était une sorte d'encoche ou de petit bassin d'où un petit sentier en pente montait vers le bout du pré où se trouvaient leurs nids ; la plupart étaient vides et les grandes coquilles d'œufs blanchâtres et épaisses étaient brisées, éparpillées tout autour sur le sol.

Ces nids ou monticules ont la forme d'un cône obtus, haut de cinq pieds et de quatre pieds de diamètre à la base ; ils sont construits avec de la terre, de l'herbe et des plantes. Ils étendent d'abord sur le sol une couche de cette sorte de mortier délayé, sur laquelle ils déposent une couche d'œufs, recouverte d'un lit de mortier épais de sept ou huit pouces, puis une autre couche d'œufs, et encore une strate de mortier, tout près du toit. Je crois qu'ils déposent ordinairement de cent à deux cents œufs par nid. Ils éclosent, je suppose, grâce à la chaleur du soleil, et peut-être les substances végétales mêlées à la terre, étant activées par le soleil, peuvent provoquer un début de fermentation et accroître ainsi la chaleur dans ces monticules. Sur plusieurs acres tout autour de ces nids, le sol révélait d'évidentes marques d'un continuel séjour d'alligators ; l'herbe était partout foulée, à peine trouvait-on debout une pousse ou un fétu de paille alors que, tout autour, plus loin, elle était haute de cinq à six pieds et aussi épaisse qu'elle pouvait l'être. La femelle, j'imagine, veille soigneusement sur son propre nid jusqu'à l'éclosion des œufs, ou peut-être, pendant qu'elle veille sur sa progéniture, prend elle aussi soin de tout ce qu'elle peut protéger, que ce soit de son propre nid ou d'autres. Mais il est certain que les petits ne sont pas encore prêts à se débrouiller tout seuls, car j'ai eu fréquemment l'occasion de voir la femelle alligator conduire sur le rivage le cortège de ses petits, exactement comme une poule le fait avec sa couvée de poussins. Elle est également assidue et courageuse pour défendre les petits qui sont sous sa garde et pourvoir à leur subsistance ; et quand elle se prélassait sur les chaudes berges, vous pouvez entendre continuellement les petits, comme de petits chiens qui gémissent ou aboient. Je crois que peu d'entre eux parviennent au terme de leur croissance car les vieux nourrissent les jeunes jusqu'à ce qu'ils puissent en faire leur proie.

Travels through North and South Carolina [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791, p. 113-114 et 120-121.

SEIZIÈME CHAPITRE

Les Antilles

LES ANTILLES

Théâtre privilégié de la découverte euphorique de Colomb puis de la précoce « destruction des Indes » occidentales, les Antilles représentent, pour les temps modernes, une des destinations les plus fréquentées des voyageurs européens. La fragmentation de l'espace insulaire n'a pas permis, à partir du XVII^e siècle, qu'une seule puissance en contrôle absolument l'accès, et la maîtrise des îles a fluctué au gré des installations, des conflits et des traités. Parmi cette masse de voyageurs, deux catégories pourtant bien représentées n'avaient pas vocation naturelle à laisser des relations imprimées : les institutionnels du négoce et de la traite, les irréguliers (corsaires, flibustiers, pirates).

Voir Peter Hulme, *Colonial Encounters. Europe and the Native Caribbean, 1492-1797*, London, Methuen, 1986.

Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492

Au terme d'une traversée de deux mois, Colomb, qui doit faire face au mécontentement et à l'inquiétude de ses marins, voit des herbes marines et des oiseaux : signes de la proximité d'une terre. La page qui suit représente les impressions de l'amiral lors de cette première journée sur le sol américain ; elle contient en germe toute l'histoire du rapport de l'Europe au Nouveau Monde.

Enfin, à deux heures après minuit, la terre parut ; elle n'était plus qu'à deux lieues ; on ferma toutes les voiles, et on ne laissa que le *tréou*, qui est la grande voile sans bonnettes, et on mit en panne pour attendre jusqu'au jour du vendredi, qu'on arriva à une petite île des Lucayes, qui dans la langue des Indiens s'appelait Guanahani ; on vit bientôt plusieurs de ses habitants tout nus. L'amiral se rendit à terre dans la barque armée, avec Martin Alonso Pinzon, et Vincent Anes son frère, qui était capitaine de la Niña. L'amiral prit en main la bannière royale, et les deux capitaines chacun une bannière de la croix verte que l'amiral avait dans chaque bâtiment comme signe de reconnaissance. Sur ces deux bannières étaient un *F* et un *Y*¹, surmontés chacun d'une couronne ; et ces deux lettres étaient, l'une du côté de la croix, et l'autre de l'autre. Arrivés à terre, ils virent des arbres très verts, beaucoup d'eau et des fruits de diverses espèces. L'amiral appela les deux capitaines, et les autres qui avaient mis pied à terre, et Rodrigo

1 Pour Ferdinand et Isabelle, les rois catholiques.

Descovedo, écrivain de toute la flotte, et Rodrigo Sanchez de Ségovie, et il leur dit qu'il les appelait en foi et en témoignage de ce que par devant tous il prenait possession de la dite île, comme de fait il prit possession, au nom du Roi et de la Reine leurs seigneurs, faisant les protestations que de droit, suivant le détail contenu dans les actes qui se dressèrent là par écrit. Aussitôt beaucoup de naturels de l'île se réunirent autour d'eux. Les paroles suivantes sont les propres paroles de l'amiral, extraites de son mémoire de première navigation et découverte de ces Indes.

606

« Afin qu'ils nous prisent en amitié, et parce que je connus que c'étaient des gens qui se livreraient plus à nous et se convertiraient à notre sainte foi plutôt par la douceur et la persuasion que par la violence, je donnai à quelques-uns d'entre eux des bonnets de couleur et des perles de verre qu'ils mettaient à leur cou, et beaucoup d'autres choses de peu de valeur, qui leur firent grand plaisir, et nous concilièrent tellement leur amitié que c'était merveille. Ils venaient ensuite à la nage aux embarcations des navires dans lesquelles nous étions, et nous apportaient des perroquets, du fil de coton en pelotes, des sagaies et beaucoup d'autres choses, et les échangeaient avec nous pour d'autres objets que nous leur donnions, comme de petites perles de verre et des grelots. Enfin ils prenaient tout ce qu'on leur offrait, et donnaient très volontiers de tout ce qu'ils avaient ; mais il me parut que c'étaient des gens bien pauvres sous tous les rapports. Hommes et femmes vont tout nus, comme lorsqu'ils sortent du sein de leur mère, néanmoins une seule de ces dernières était assez jeune, et parmi les hommes que je vis, il n'y en avait pas un seul qui eût plus de trente ans. Ils étaient très bien faits, avaient de beaux corps et de jolies figures ; leurs cheveux étaient presque aussi gros que les crins de la queue des chevaux, courts, et tombant jusque sur les sourcils ; ils en laissent par derrière une longue mèche qu'ils ne coupent jamais. Quelques-uns d'entre eux se peignent d'une couleur noirâtre ; leur couleur naturelle est la même que celle des Canariens ; ils ne sont ni noirs ni blancs ; mais il en est parmi eux qui se peignent en blanc, d'autres en rouge, d'autres avec la couleur qu'ils trouvent. Quelques-uns se peignent la figure, quelques autres tout le corps ; ceux-ci seulement les yeux, ceux-là seulement le nez. Ils ne portent pas d'armes, et ne les connaissent pas, car je leur montrai des sabres, et ils les prenaient par le tranchant, et se coupaient par ignorance. Ils n'ont pas de fer : leurs sagaies sont des bâtons sans fer, dont quelques-uns sont terminés par une dent de poisson, et d'autres par un autre corps dur quelconque. Ils sont tous en général de belle taille ; ils sont bien faits et leurs mouvements sont gracieux. J'en vis quelques-uns qui avaient sur leurs corps des marques de blessures, et je leur demandai par signes ce que c'était, et ils me firent comprendre que venaient dans leur île des troupes d'habitants des îles voisines qui voulaient les prendre, et qu'ils se défendaient. Je crus, et

je crois encore qu'on vient ici de la terre ferme pour les prendre et les réduire en esclavage. Ils doivent être bons serviteurs et de bon caractère. Je m'aperçois qu'ils répètent promptement tout ce qu'on leur dit, et je crois qu'ils se feraient chrétiens sans difficulté, car il me parut qu'ils n'appartiennent à aucune secte. S'il plaît à Notre Seigneur, lors de mon départ, j'en emmènerai d'ici six à Vos Altesses, afin qu'ils apprennent à parler. Je n'ai vu dans cette île aucune espèce d'animaux, si ce n'est des perroquets ». Tout ce qui précède et tout ce qui suit sont les propres paroles de l'amiral.

Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb pour la découverte du Nouveau Monde de 1492 à 1504, éd. Navarrete, Paris, Treuttel et Wurtz, 1828, t. II, p. 40-44.

Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde

Les Français font aux Antilles la rencontre d'un vaisseau anglais le 3 juin 1604, près de l'île Marguerite.

Après force canonnades de salut, les Anglais vinrent à notre bord, faisant grand fête à notre pilote anglais et à cinq ou six autres de leur pays que nous avions.

Notre trompette nous montra leur pilote, et me dit qu'icelui, quelques années auparavant étant pilote en un vaisseau anglais, comme ils étaient en la côte des Indes Occidentales, vers Saint-Jean de Loue² (le premier lieu des Indes pour aller au Mexique, où sont les Espagnols, alors leurs ennemis jurés) il leur survint une tourmente qui les jeta à la côte, où ils se perdirent tous, sinon ce pilote qui s'était sauvé à nage en terre, portant avec soi un petit compas de marine, et s'en était allé ainsi errant pour retourner par terre aux terres neuves, sur cela, qu'il avait trouvé une Indienne dont il s'enamoura lui faisant de belles promesses par signes qu'il l'épouserait : ce qu'elle crut, et le conduisant parmi ces déserts, elle lui montrait les fruits et racines bonnes à manger, et lui servait de truchement parmi les Indiens qu'il trouvait, elle disant que c'était son mari. Qu'après avoir été ainsi deux ou trois ans entiers errants et vagabonds par plus de 800 lieues de chemin, sans autre réconfort que de cette femme, enfin ils étaient arrivés aux terres neuves se guidant par son compas ; ils avaient eu cependant un enfant ensemble, et trouvant là un navire anglais à la pêche, il fut fort joyeux de se voir échappé de tant de dangers, et conta à ces Anglais toute sa fortune. Eux le menèrent à bord de leurs vaisseaux pour lui faire bonne chère : mais ayant honte de mener avec lui cette Indienne ainsi nue, et d'avoir eu affaire avec elle, il la laissa là en terre sans en faire aucun

2 San Juan de Ulúa, au large de Vera Cruz.

compte. Mais elle se voyant ainsi délaissée de celui qu'elle avait tant aimé, et pour qui elle avait abandonné son pays et les siens et l'avait si bien guidé et accompagné par ces lieux où il fût mille fois mort sans elle, pleine de rage, après avoir fait quelques regrets, elle prit son enfant, et le mettant en deux pièces, elle lui en jeta une moitié vers lui en la mer, comme voulant dire que c'était sa part, et l'autre elle l'emporta avec soi s'en retournant à la merci de la fortune, et pleine de deuil et déconfort. Les matelots qui menaient ce pilote en leur bateau, voyant ce cruel et horrible spectacle, lui demandèrent pourquoi il laissait là cette femme, mais il leur dit que c'était une sauvage, et qu'il n'en fallait faire aucun compte. Ce qui fut une extrême ingratitude et méchanceté à lui ; et sachant cela de cet homme, je ne le pouvais à peine regarder qu'avec horreur et détestation.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, p. 148-150.

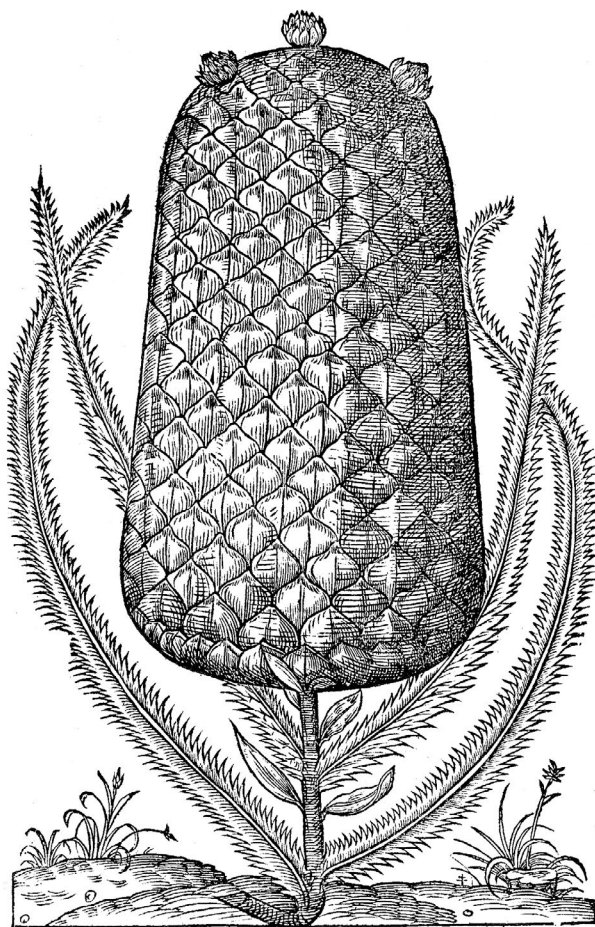
608

Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles

L'ananas est sûrement le fruit du sol américain qui a le plus séduit le palais des Européens des ^{xvi}^e-^{xviii}^e siècles. Il est sous leur plume l'objet de descriptions enthousiastes (Jean Alfonse, *Cosmographie*, Thevet, *Singularitez de la France antarctique [...]*, Anvers, C. Plantin, 1558, chap. XLVI, Oviedo, *Histoire naturelle*, trad. française de 1556, livre VII, chap. XIII, etc.), souvent rehaussées d'euphoriques gravures. On sait que leur adaptation au chocolat a été plus lente, leur goût tolérant mal l'amertume des préparations faites par les Indiens. Enfin, il est piquant de voir le dominicain exposer docilement sur le propos du café une genèse – légendaire ou non – que ses contemporains n'allèguent jamais sans un petit fumet d'anti-cléricisme : voir à cet égard l'article de l'*Encyclopédie*, dû à M. de Vandenesse, et largement tributaire d'un mémoire de Jussieu, 1713.

Célébration de l'ananas

Le suc ou le jus des ananas étant bien fermenté pendant une couple de jours, produit un vin des plus agréables. La couleur en est belle ; il a une odeur admirable, un goût délicieux : il rafraîchit beaucoup au sentiment de ceux qui le boivent, il semble même les désaltérer, mais il est terriblement fumeux ; il enivre bien vite, et il faut se donner bien de garde d'en faire excès ; car quoiqu'il ait fermenté, il ne quitte jamais une qualité caustique et mordicante, qui est si naturelle à son fruit, que si on laissait le couteau dont on s'est servi pour le couper pendant quelques heures sans le bien essuyer, on trouverait la lame du couteau toute rongée, comme si on y avait mis de l'eau-forte.



Ill. 48. « L'ananas », dans A. Thevet, *Cosmographie universelle [...]*, 1575

L'ananas est cependant un des plus beaux fruits du monde, son goût et son odeur répondent à sa beauté. Il ressemble à une pomme de pin, et c'est pour cela que les Espagnols l'appellent *pinas*. Sa tête est couverte d'un bouquet de petites feuilles de même espèce que celles de la tige qui l'a porté, mais plus petites et plus délicates. Celles qui sont dans le centre sont rouges, elles semblent former une couronne sur le fruit. Quand on coupe cette couronne et qu'on la met en terre, elle porte du fruit au bout de trois ans. Ce fruit vient sur une tige toute semblable à celle de l'artichaut, excepté que les feuilles ne sont pas découpées dans leur longueur, mais tout d'une pièce, longues, assez étroites, et garnies de pointes tout le long de leurs bords, et terminées par une pointe. Le dedans du fruit est composé d'une infinité de petites fibres très tendres, environnées d'une chair jaune ou blanche, selon l'espèce du fruit, très délicate, pleine d'un suc exquis. Je ne saurais mieux en représenter le goût, qu'en disant qu'il tient du raisin muscat, de la pêche et de la poire

de bon chrétien. Il y en a de plusieurs espèces, la plus commune est de dix à douze pouces de hauteur sur six à sept de diamètre. Il y en a dont la forme est pointue comme un pain de sucre. La troisième espèce est l'ananas de pite, il est le plus petit, mais le meilleur. Ces fruits, de quelques espèces qu'ils soient, sont très délicats. Le premier a la chair blanche, les autres l'ont tirant un peu sur le jaune. On connaît qu'il est mûr quand son écorce qui était verte commence à jaunir ; on le mange cru ; après l'avoir pelé on le coupe par tranches. Quand on le mange de cette façon, il fait souvent saigner les gencives, surtout s'il n'est pas tout à fait mûr. Ceux qui veulent éviter cet accident et n'avoir rien à craindre de sa qualité caustique le coupent par tranches et le mettent pendant une heure dans un plat avec du vin et du sucre. On boit ce vin après avoir mangé le fruit ; il est extrêmement agréable, il semble qu'il nettoie et réjouit le cœur.

610 On confit ce fruit tout entier avec sa couronne, et on en envoie quantité en Europe. Cela fait un très bel effet pour terminer une pyramide de confitures sèches, mais son goût et son odeur restent en Amérique, car comme l'un et l'autre se trouve dans son suc, ce suc ne peut être altéré par le feu et par le sucre sans se dissiper et se perdre presque entièrement. J'en ai rapporté en France que j'avais fait faire à la Martinique avec tout le soin possible, mais qui ne me paraissaient plus que comme de la filasse sucrée, en comparaison de ce qu'ils étaient avant qu'ils fussent confits.

Quand cette plante est dans une bonne terre, outre l'ananas principal qu'elle porte sur sa maîtresse tige, elle fait de petits rejetons bien plus petits à la vérité que le principal, mais qui ne laissent pas de mûrir. Le plus sûr est de les arracher en déchirant un peu la tige et de les mettre en terre ; ils reprennent aisément, grossissent et viennent en perfection en dix ou douze mois, au lieu que la couronne étant plantée ne porte du fruit qu'au bout de trois ans. La bonté de ce fruit ne doit pas empêcher d'user de précaution quand on le mange cru ; car puisqu'il fait saigner les gencives, et que son suc corrode le fer et l'acier à peu près comme l'eau-forte, on doit craindre qu'il ne produise les mêmes effets, quand il est mangé ; c'est la pensée de bien des gens : je n'ai pourtant rien éprouvé de semblable, quoique j'en aie mangé assez souvent de cette manière ; je crois que le ferment qui aide ou qui fait la digestion des aliments émousse les acides répandus dans le suc de ce fruit, ou que la chaleur naturelle fait sur lui le même effet que le vin dans lequel on le met tremper comme j'ai remarqué ci-devant.

Mardi gras, veille de Saint-Mathias, et par conséquent un jeûne d'Église, la plupart ne laissèrent pas de prendre du chocolat, fondés sur une décision de quelques missionnaires, qui prétendaient la tenir de Rome, et qui ne manquent jamais d'avertir leurs paroissiens le dimanche gras ou de la Quinquagésime qu'on peut prendre du chocolat sans rompre le jeûne, pourvu qu'on n'y mette point de lait ni d'œufs, comme on fait par presque toutes les îles. On discourut beaucoup pour et contre cette décision. Pour moi qui tenais pour la négative, je me fondais sur l'avis des médecins espagnols, qui conviennent qu'il y a plus de substance nourrissante dans une once de chocolat que dans une demi-livre de bœuf ; et sur ce principe, je soutins qu'on n'en pouvait pas prendre sans rompre le jeûne, quand même on le ferait simplement avec de l'eau comme les Espagnols le font. La manière d'y mêler du lait, des œufs ou du vin de Madère étant venue des Anglais qui mettent de ces sortes de choses dans leur chocolat, aussi bien que dans leur punch, leur sang gris³, et autres breuvages qui leur sont particuliers.

On me demanda mon sentiment à l'égard du thé et du café⁴ ; je voulais laisser décider cette question au P. Breton comme à mon ancien, mais il me dit qu'il souhaitait comme le reste de la compagnie d'apprendre ce que j'en pensais, parce qu'arrivant de France ma morale serait plus pure que la sienne, qui devait avoir contracté beaucoup de relâchement depuis le long temps qu'il était aux îles. Je leur dis donc que le thé et le café n'étant qu'une teinture de ces deux simples, elle ne donnait point, ou que très peu de substance à l'eau où on les avait fait bouillir, et qu'ainsi on les devait plutôt regarder comme un médicament que comme une nourriture.

Certes, il contient du sucre, mais en quantité négligeable, et le religieux peut en approuver l'usage. Toutefois...

Une petite difficulté qui m'arrêtait, à laquelle je ne trouvais pas de solution qui me contentât. Car, leur disais-je, le jeûne est institué pour mortifier la chair, l'abattre et la soumettre à l'esprit ; mais est-ce la mortifier, l'abattre et la soumettre que de lui donner des choses qui la soutiennent, qui aiguissent ses appétits, qui entretiennent sa délicatesse, et lui donnent le moyen d'attendre sans impatience et sans peine un bon repas, qu'on serait peut-être obligé de différer de quelques heures, parce qu'on se trouverait rempli du thé ou du café qu'on aurait pris ? C'est pourtant le cas où se trouvent ceux qui prétendent qu'on peut prendre de

3 Sans doute la *sangria*.

4 Ce dernier avait été introduit en Martinique en 1716 (voir A. Conesa, *supra*, P. della Valle, p. 377).

ces choses sans rompre le jeûne, et qui sont par conséquent dans une pratique tout opposée à l'esprit de l'Église, dans l'établissement et dans le précepte qu'elle fait du jeûne à ses enfants ; puisque selon les médecins les plus habiles, toutes ces teintures, liqueurs ou boissons, ou comme on les voudra appeler, sont de soi nourrissantes, et par conséquent contraires à l'essence du jeûne, qui consiste à ne faire qu'un repas par jour.

L'auteur fournit ici quelques exemples.

Toute la compagnie qui était composée de gens sages et vertueux ou qui voulaient paraître tels, applaudit à mon sentiment ; on renvoya le thé et le café, et on songea à passer le temps à d'autres choses jusqu'au dîner.

Nouveau voyage aux îles de l'Amérique [...], Paris, G. Cavelier, 1722, t. I, p. 176.

612

Jean-Baptiste Labat, historien du café

On dit que c'est le hasard qui l'a fait connaître au gardien des chèvres d'un monastère du royaume du Yémen, dans l'Arabie heureuse.

Cet homme grossier remarqua que quand il menait paître ses chèvres dans un certain endroit où il y avait des arbrisseaux dont on ne faisait aucun usage dans le pays ; ces animaux broutaient avec avidité l'écorce de ces arbres, et mangeaient de petits fruits qui naissaient le long des branches, et qu'après en avoir mangé ils passaient tout la nuit à sauter et gambader dans le parc ou l'étable où il les renfermait.

Cela l'étonna, il en avertit le supérieur du monastère, qui en homme sage examina avec soin cette relation ; il vit les arbrisseaux, il goûta les fruits ; à l'amertume près, il ne trouva rien de mauvais, il vit que ses chèvres se portaient bien, qu'elles engraisaient, qu'elles avaient un grand appétit, et qu'elles étaient aussi fécondes qu'à l'ordinaire, et même davantage. Il crut que les hommes pouvaient se servir utilement de ces fruits, et qu'en en faisant prendre à ses moines paresseux et endormis pendant les offices de la nuit, il les tiendrait aussi éveillés que ses chèvres, et sans nuire à leur santé.

On ne sait pas de quelle manière il leur en fit prendre, ni comment il l'accommoda ; mais il leur en fit prendre avec un succès merveilleux : les moines passèrent les nuits dans leurs exercices spirituels, sans dormir et sans être incommodés le moins du monde. Ils avaient la tête nette, ils étaient gais, mangeaient avec appétit, jouissaient d'une santé parfaite.

Cette découverte ne fut pas longtemps renfermée dans l'enclos du monastère. On en fit part aux amis. Les savants en essayèrent et s'en trouvèrent bien. Ils avouaient qu'ils n'avaient jamais étudié plus aisément, que les questions les plus

épineuses s'aplanissaient sans peine, et qu'ils passaient les jours et les nuits sans s'apercevoir du travail.

L'usage du café s'est répandu de tous côtés avec une rapidité surprenante, malgré tout ce que les Muphtis purent faire pour l'empêcher.

Nouveau voyage aux îles de l'Amérique [...], Paris, G. Cavelier, 1722, VI^e partie, chap. XVII, p. 338.

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE

L'Amérique ibérique

L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

La mainmise de l'Espagne sur l'Amérique centrale et méridionale suscite dès le xvi^e siècle de vastes sommes historiennes (Oviedo, Gomara) dont les auteurs (à l'exception notable de P. Martyr) ont longuement vécu sur le continent américain. Le peuplement de ce dernier et l'unité structurelle de ces entreprises d'État favorise l'émergence d'une figure organique et mythique à la fois : celle de l'Amérindien, qui se dépouille très vite de sa virginité édénique pour accéder à une existence historique largement modelée par le souci de justifier la colonisation du continent, dans son principe comme dans ses excès. Mais les voyageurs perçoivent aussi l'émergence progressive, du Mexique à l'Argentine, d'une nouvelle hispanité, de type créole, dont rend compte, par exemple le *Lazarillo de ciegos caminantes* (Lima, 1775-1776) de Concolorcorvo, pseudonyme d'un fonctionnaire envoyé par Madrid pour inspecter les postes entre Buenos-Aires et Lima (éditions modernes : J. J. Real Diaz, *Relaciones historico-literarias de la America meridional*, Madrid, Editiones Atlas, 1959 ; trad. fr. Yvette Billod, *Itinéraire de Buenos-Aires à Lima*, Paris, Institut des hautes études de l'Amérique latine, 1962). Peu de témoins britanniques en cette partie du monde : depuis le schisme religieux, ils n'y sont pas les bienvenus.

Voir Jean-Paul Duviols, *Voyageurs français en Amérique (colonies espagnoles et portugaises)*, Paris, Bordas, 1978, et *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyage de Christophe Colomb à Bougainville*, Paris, Promodis, 1986.

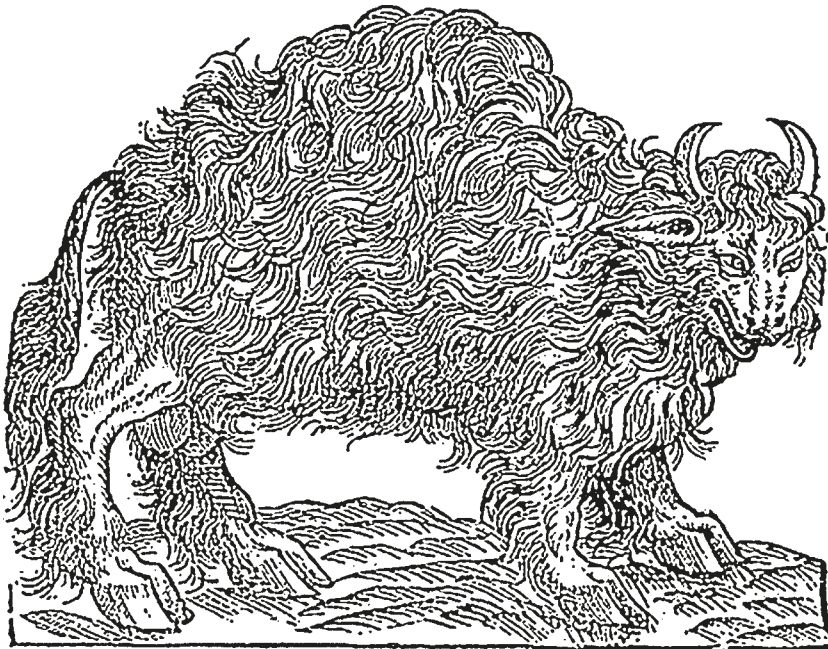
Pedro de Castañeda découvre le bison

Les Espagnols, qui viennent d'achever la conquête du Mexique, ne bornent pas là leurs ambitions : avant de s'opposer violemment aux entreprises françaises en Floride et de fonder des villes en Californie, ils explorent, vers 1540, le sud des actuels États-Unis, à la poursuite d'anciennes chimères (les Sept cités). Le récit de Cabeza de Vaca (1529 ; voir trad. Lesfargues-Auzias dans *Relation de voyage*, Arles, Actes Sud, 1979, p. 110) est sans doute le premier à mentionner l'existence des bisons, *vacas de la tierra* (texte dans Pedro de Castaneda *The Journey of Coronado [...]*, éd. George Parker Winship et F. W. Hodge, New York, Dover, 1990, p. 68-69). Mais il pourrait s'agir d'une interpolation, l'emprunt étant fait à la relation de Castañeda, qui relate l'expédition de Coronado (1540) ; datée d'octobre 1541, elle fournit la première description en forme de l'animal (voir l'édition de Winship-Hodge, Ann Arbor, University Microfilms, 1966, p. 382-383). Oviedo mentionne également l'animal, avec une gravure (*Historia natural y general*

de las Indias, éd. Juan Perez de Tudela Bueso, Madrid, Ediciones Atlas, 1959, t. II, livre XII, chap. XI, « *De las vacas de la tierra septentrional* »).

618

Maintenant que je veux décrire l'aspect des taureaux, je dois faire observer tout d'abord qu'il n'était pas un seul cheval qui ne prît la fuite quand il les voyait pour la première fois, car ils ont une tête étroite et courte, le front large de deux paumes d'un œil à l'autre, les yeux saillants sur le côté, ce qui leur permet, lorsqu'ils courent, de voir qui les poursuit. Ils ont de très longues barbiches, comme des chèvres, et quand ils courent, ils rejettent leur tête en arrière, leur barbiche traînant par terre. Une sorte de ceinture leur entoure le milieu du corps. Leur pelage est très beau et très laineux, comme celui d'un mouton, et au-devant de la ceinture, le poil est très long et rêche comme celui d'un lion. Les cornes sont courtes et larges, si bien qu'elles ne dépassent pas beaucoup de la fourrure. Ils ont une bosse importante, plus grande que celle d'un chameau. En mai, le poil du milieu du corps se change en un duvet qui leur donne tout à fait l'apparence de lions. Ils se frottent contre les arbustes des petits ravins pour se débarrasser de leur poil, continuant jusqu'à ce que le duvet soit parti, comme un serpent changeant de peau. Ils ont une queue courte, avec une touffe de poils à l'extrémité. Quand ils courent, ils la tiennent droite comme celle d'un scorpion. Il est à noter que les petits veaux sont rouges, tout comme les nôtres, mais leur couleur et leur aspect changent avec le temps et les années.



Ill. 49. « Le bison » ou « toreau [sic] sauvage », dans A. Thevet, *Singularitez de la France antartique [...]*, 1558

Autre chose étrange : tous les taureaux tués avaient l'oreille gauche fendue, bien qu'elle soit intacte quand ils sont jeunes. La raison de cela reste un mystère qui n'a pu être percé. En raison de sa finesse, la laine devrait faire du beau drap, bien que la couleur n'en soit pas belle, car c'est celle de la bure.

Il faut signaler encore que les taureaux se déplacent, sans les vaches, en si grands troupeaux que personne ne pourrait les compter, et si loin des vaches qu'il y avait plus de quarante lieues de l'endroit où nous avons commencé à voir les taureaux à celui où nous avons commencé à voir les vaches. Le terrain qu'ils parcouraient était si uni et si égal qu'en les regardant, on pouvait voir le ciel entre leurs pattes et que, de loin, ils ressemblaient à des pins dont les troncs lisses se rejoignaient au faite et que, s'il n'y avait qu'un seul taureau, il ressemblait à quatre pins. Quand on était près d'eux, il était impossible de voir le sol de l'autre côté.

The Journey of Coronado [...], éd. George Parker Winship et F. W. Hodge, New York, Dover, 1990, p. 382-383.

Hermán Cortés : le Popocatepetl

Les lettres de Cortés sont consacrées pour l'essentiel à la conquête qu'il fait du Mexique, aux Indiens et à ce qu'il a perçu de leur civilisation. Il est plus rare qu'il s'intéresse au pays pour lui-même. Le Popocatepetl est également décrit par Gomara, *Historia general de las Indias*, Zaragoza, Agustín Millán, 1552, t. V, p. 520, et par une anonyme *Relazione d'alcune cose della Nuova Spagna e della grande città di Temestitan Messico fatta per un gentiluomo del signor Fernando Cortese*, environ 1532-1533, connue seulement par la version qu'en donna Ramusio en 1556 (voir *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 6 vol. de 1978 à 1988, t. VI, p. 362).

À huit lieues de cette ville de Cholula s'élèvent deux montagnes très hautes et très merveilleuses¹ : à la fin d'août, elles sont couvertes de tant de neige que de leur cime d'en bas, on ne voit pas autre chose. De la plus haute de ces montagnes s'échappent souvent, la nuit et le jour, des masses de fumée grosses comme de grandes maisons qui s'élancent droit comme une flèche en colonnes épaisses jusqu'aux nuages, et avec une telle force que les vents très violents qui règnent dans le haut de la montagne ne les font point fléchir. Comme j'ai toujours désiré faire à Votre Altesse les rapports les plus complets sur tout ce qui touche à cette contrée, je résolus de découvrir le secret de ce phénomène, qui me semblait merveilleux. J'envoyai dix de mes compagnons les plus aptes à bien étudier la chose, accompagnés d'Indiens pour leur servir de guides, leur

1 Le Popocatepetl (« montagne qui fume ») et l'Iztaccihuatl (« femme blanche »).

recommandant d'atteindre la cime de la montagne et de découvrir le secret de cette fumée et comment elle sortait de là. Ils partirent et firent leur possible pour atteindre le sommet ; mais ils ne purent y parvenir à cause de la grande quantité de neige dont la montagne est couverte, des nombreux tourbillons de cendre qui s'en échappent et du grand froid qui régnait dans les hauteurs. Cependant ils arrivèrent assez près ; car de l'endroit qu'ils avaient atteint, ils virent sortir la fumée, et elle sortait avec une violence et un tel bruit, qu'il semblait que la montagne allait s'écrouler. Ils descendirent donc et rapportèrent une quantité de neige et de glaçons afin que nous les examinions de près, car cela nous paraissait très extraordinaire, dans un pays qui, selon l'opinion de nos pilotes, appartient à la zone torride.

Ils nous disent en effet que nous sommes sous le vingtième degré qui est la latitude de l'île Espagnola² où il fait continuellement une grande chaleur. C'est en allant voir cette montagne que mes hommes remarquèrent un chemin ; ils demandèrent aux Indiens où il conduisait. À Culula, dirent-ils, et celui-ci est un bon chemin, tandis que celui par lequel on veut vous conduire est fort mauvais. Les Espagnols suivirent cette route jusqu'au pied des montagnes où il vient passer entre les deux. De là, ils découvrirent les plaines de Culula, la grande ville de Tenochtitlan³ et les lagunes qui s'étendent au milieu de la plaine et dont je parlerai plus tard à Votre Altesse.

Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896, « Lettre II », p. 55-56.

Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala

Dans ce chapitre « Des danses des Indiens et de leurs instruments », Th. Gage évoque les divertissements qui permettent aux Indiens de supporter l'oppression exercée par le colonisateur espagnol.

Mais quoiqu'ils vivent tous sous le joug de la servitude, ils ne laissent pas d'être d'une humeur gaie, et de se divertir souvent en festins, en jeux et en danses, et principalement le jour de la fête du saint à qui leur village est dédié. Il n'y a pas un seul village dans les Indes, grand ou petit, quand il ne serait que de vingt maisons, qui ne soit dédié à la Vierge ou à quelque saint.

Deux ou trois mois avant la fête, les Indiens du village s'assemblent tous les soirs pour se préparer aux danses accoutumées en ces jours-là ; et dans ces assemblées ils boivent grande quantité de chocolat et de *chicha*.

² Haïti.

³ Mexico.

Il y a une maison qui est ordonnée exprès pour chaque sorte de danse, où il y a un maître qui la va enseigner aux autres, afin qu'ils la sachent parfaitement devant que le jour de la fête du saint soit venu.

Pendant tout ce temps-là, l'on n'entend autre chose toutes les nuits que des gens qui chantent, qui hurlent, qui frappent sur des coquilles de mer, ou qui jouent des hautbois et des flûtes.

Mais quand la fête est venue, pendant huit jours on les voit danser en public, et mettre en pratique tout ce qu'ils ont appris en ces maisons-là pendant trois mois.

Ce jour-là ils s'habillent fort proprement d'étoffes de soie, de toile fine, avec quantité de rubans et de plumes selon la nature de la danse, qu'ils commencent dans l'église devant l'image du saint qui est le patron de leur village, ou bien dans le cimetière ; et durant l'octave ils vont de maison en maison, où on leur donne à boire du chocolat, du *chicha*, ou de quelque autre bon breuvage.

De manière que pendant huit jours l'on ne voit autre chose que des ivrognes dans le village, et si on les reprend de leurs excès, ils répondent qu'ils se réjouissent avec leur saint qui est au ciel, et qu'ils veulent boire à lui, afin qu'ils se souviennent d'eux.

La principale danse qui se pratique entre eux s'appelle *Toncontin*, que quelques Espagnols qui ont vécu parmi les Indiens ont dansé devant le roi d'Espagne à Madrid, pour lui faire voir quelque chose des coutumes de ces peuples-là, et l'on dit que Sa Majesté Catholique témoigna en être fort satisfaite.

Voici comme on la danse ordinairement ; les Indiens qui la doivent danser sont au moins trente ou quarante selon la grandeur du village.

Ils sont tous habillés de blanc, tant leurs pourpoints que leurs caleçons et leurs ajates⁴, qui d'un côté pendent presque jusqu'à terre. Leurs caleçons et leurs ajates sont brodés de soie ou de plumage, ou bordés de quelque beau galon. Quelques-uns même louent des pourpoints, des caleçons et des ajates de taffetas tout exprès pour cela.

Ils portent sur le dos de grands bouquets de plumes de toutes couleurs, qui sont collées à une certaine petite machine qui est faite tout exprès, et qui est dorée par le dehors, qu'ils attachent à leurs épaules avec des rubans, afin qu'elle tienne ferme et ne tombe pas, ou se relâche en dansant.

Ils portent encore sur la tête un autre bouquet de plumes, mais moindre que celui-là, qui est attaché à leurs chapeaux, ou bien à une espèce de casque qui est peint ou doré qu'ils mettent sur leur tête.

4 Esp. *Ayate* : petit tissu que les Indiens portent de la taille sur les cuisses.

Ils tiennent aussi dans la main un éventail de plumes, et la plupart en ont aussi aux pieds en forme de petites ailes ; et quelques-uns portent des souliers et les autres n'en ont point ; mais depuis la tête jusqu'aux pieds ils sont presque tous couverts de fort belles plumes.

L'instrument dont ils se servent pour marquer la cadence est fait du tronc d'un arbre creux, qui est bien arrondi et paré au-dedans, et au-dehors fort doux et luisant, et qui est environ quatre fois plus épais que nos violes, avec deux ou trois longues fentes du côté d'en haut, et quelques trous au bout qu'ils appellent *Tépanabaz*. L'on pose cet instrument sur deux sièges ou sur un banc au milieu des Indiens, et le maître de la danse frappe dessus avec deux bâtons qui sont garnis de laine au bout et couverts d'un cuir poissé pour tenir la laine. Quoique cet instrument rende un son lourd et pesant, celui qui en joue ne laisse pas par la diversité des coups qu'il donne dessus de jouer divers tons, et par les changements du ton de faire entendre aux danseurs les mouvements qu'ils doivent faire, soit en s'allongeant, soit en se courbant, ou bien lorsqu'il faut qu'ils se mettent à chanter et élever leur voix.

622

Ils dansent tous en rond autour de cet instrument, les uns suivant les autres, quelquefois tout droit, et quelquefois en tournant tout autour, ou en ne faisant qu'un demi-tour, et parfois en se penchant de sorte que les plumes qu'ils portent à la main touchent à terre, et en cette manière ils chantent la vie du patron de leur village, ou de quelque autre saint.

Cette danse n'est autre chose qu'une espèce de démarche en rond, qu'ils continuent pendant deux ou trois heures dans un même lieu, et puis après s'en vont faire la même chose dans une autre maison. Il n'y a que les principaux et chefs du village qui dansent ce *Toncontin*, qui est la danse qu'ils pratiquaient devant qu'ils fussent chrétiens ; et il n'y a rien de changé, sinon qu'au lieu des louanges de leurs faux dieux, ils chantent la vie des saints.

Voyages dans la Nouvelle-Espagne, Paris, Clouzier, 1676, t. II, p. 163-168.

Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)

Le 22 avril 1500, la flotte de Cabral arrive à ce qu'il croit être une île : il vient de découvrir le Brésil. Son pilote descend à terre et fait monter dans son canot deux jeunes gens qu'il présente au commandant.

Ils ont la peau grise, presque rougeâtre, le visage et le nez beaux et bien faits. Ils vont nus sans se couvrir aucunement ; et il leur semble indifférent de cacher ou de montrer leurs parties honteuses ; ils ont sur ce point la même innocence que s'ils montraient leur visage. Tous deux avaient la lèvre inférieure percée, avec comme ornement un os blanc passé dedans, long de la largeur d'une

main, gros comme un fuseau de coton, la pointe acérée comme un poinçon ; ils l'introduisent par l'intérieur de la lèvre, et la partie entre la lèvre et les dents est faite comme la base d'une tour d'échecs ; ils le portent fixé là sans que cela leur soit douloureux ou les gêne pour parler, manger ou boire. Leurs cheveux, lisses, étaient coupés courts plutôt que ras et tondu jusqu'au dessus des oreilles ; sous ses mèches, l'un d'eux portait par derrière une sorte de perruque de plumes jaunes qui courait d'une tempe à l'autre, longue peut-être d'une coudée, fort épaisse et touffue, qui lui cachait la nuque et les oreilles. Un produit mou comme de la cire la collait aux cheveux, plume par plume : mais ce n'en était pas, si bien que la perruque, très ronde, très fournie et très régulière pouvait se retirer sans qu'il soit besoin de la laver.

Quand ils arrivèrent, le commandant était assis sur une chaise, un tapis à ses pieds en guise d'estrade, en son bel habit, avec autour du cou un très long collier d'or, et Sancho de Tovar, Simão de Miranda, Nicolau Coelho, Aires Correia et nous autres, de la même nef que lui, étions assis par terre, autour du tapis. Des torches furent allumées et les deux hommes entrèrent sans manifester au capitaine ou à qui que ce soit qu'ils voulaient les saluer ou leur parler. Mais l'un d'eux jeta les yeux sur le collier du commandant et se mit à montrer de la main la terre, puis le collier, comme pour nous dire qu'il y avait de l'or dans la terre, et il vit aussi un chandelier d'argent et désigna de même la terre puis le chandelier, comme s'il y avait aussi de l'argent. On leur montra un perroquet gris que le commandant avait apporté ; ils mirent aussitôt la main dessus et indiquèrent la terre, comme pour signifier qu'il y en avait. On leur montra un mouton, ils n'en firent nul cas. On leur montra une poule, ils en avaient presque peur et ne voulaient pas en approcher la main, puis ils la prirent, comme s'ils étaient étonnés. On leur donna à manger du pain et du poisson cuit, des confiseries, des gâteaux au miel et aux épices, du miel et des figues sèches, ils ne voulurent presque rien manger de tout cela, et s'ils goûtaient de quelque chose, ils le crachaient aussitôt. On leur apporta du vin dans une coupe qu'on leur approcha de la bouche mais ils ne le trouvèrent pas à leur goût et n'en voulurent plus ; on leur apporta en plus de l'eau dans un vase ; ils en prirent chacun une gorgée et n'en burent pas, se rincèrent seulement la bouche et la crachèrent. L'un d'eux vit les grains blancs d'un chapelet, il fit signe qu'on le lui donnât, s'en amusa fort, se le mit au cou, avant de le retirer, d'en entourer son bras et montrer la terre, puis les grains et le collier du commandant, comme pour dire qu'ils donneraient de l'or en échange. C'est ainsi que nous le comprenions, car c'est ce que nous désirions. Mais s'il voulait dire qu'il aurait aimé emporter le chapelet avec le collier, nous ne voulions rien entendre car nous n'allions pas le lui offrir ; il rendit ensuite le chapelet à celui qui le lui avait donné, et tous deux s'étendirent sur le dos pour dormir à même le tapis sans se préoccuper aucunement de

couvrir leurs parties honteuses, qui n'étaient pas circoncises et dont les toisons étaient rasées avec soin. Le commandant fit mettre à chacun un coussin sous la tête, et celui qui avait la perruque s'appliquait à ne pas l'abîmer ; on jeta sur eux un manteau, qu'ils acceptèrent, restèrent couchés et s'endormirent.

Carta de Caminha, dans Assis Cintra, *Nossa primeira historia*, São Paulo, Melhoramentos, 1922, p. 16-18.

André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens

Dès les navigations de Colomb, les Européens avaient découvert l'existence de l'anthropophagie pratiquée dans le Nouveau Monde. La relation de Hans Staden (Marburg, 1557 ; trad. fr. *Nus, féroces et anthropophages*, 1979) raconte comment l'auteur, prisonnier des Brésiliens Tupinamba que fréquentent à la même date les Français de Villegaignon, a failli en être victime. Ce sont toutefois les *Singularitez de la France antarctique* d'André Thevet – il appartient quelque temps à cette expédition – qui révéleront aux lecteurs européens (1557-1558) le rituel cannibale et tenteront d'en éclairer la signification. On lira au chapitre XV de *l'Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* la description que fait Jean de Léry de l'anthropophagie des Brésiliens (sur le sujet, voir F. Lestringant, *Le Cannibale. Grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994).

Chap. XL « Comme ces barbares font mourir leurs ennemis qu'ils ont pris en guerre, et les mangent ».

Après avoir déclaré comme les sauvages de toute l'Amérique mènent leurs ennemis prisonniers en leurs logettes et tugurres⁵, les ayant pris en guerre, ne reste que déduire comme ils les traitent à la fin du jeu ; ils en usent donc ainsi. Le prisonnier rendu en leur pays, un ou deux, autant de plus que de moins, sera fort bien traité, quatre ou cinq jours, après on lui baillera une femme, par aventure la fille de celui auquel sera le prisonnier, pour entièrement lui administrer ses nécessités à la couchette ou autrement : cependant est traité des meilleures viandes que l'on pourra trouver, s'étudiant à l'engraisser, comme un chapon en mue, jusqu'au temps de le faire mourir. Et se peut icelui temps facilement connaître, par un collier fait de fil de coton, avec lequel ils enfilent certains fruits tout ronds, ou os de poisson, ou de bête, faits en façons de patenôtres, qu'ils mettent au col de leur prisonnier. Et où ils auront envie de le garder quatre ou cinq lunes, pareil nombre de ces patenôtres ils lui attacheront ; et les lui ôtent à mesure que les lunes expirent, continuant jusqu'à la dernière ; et quand il n'en reste plus, ils le font mourir. Aucuns, au lieu de [c]es patenôtres, leur mettent autant de petits colliers au col, comme ils ont de lunes à vivre. Davantage, tu

5 « Tugurres » : huttes.

pourras ici noter que les sauvages ne comptent sinon jusqu'au nombre de cinq, et n'observent aucunement les heures du jour ni les jours mêmes, ni les mois, ni les ans, mais comptent seulement par lunes. Telle manière de compter fut anciennement commandée par Solon aux Athéniens, à savoir d'observer les jours par le cours de la lune⁶. Si de ce prisonnier et de la femme qui lui est donnée proviennent quelques enfants, le temps qu'ils sont ensemble, on les nourrira un espace de temps, puis ils les mangeront, se recordant qu'ils sont enfants de leurs ennemis⁷. Ce prisonnier ayant été bien nourri et engraisé, ils le feront mourir, estimant cela à grand honneur. Et pour la solennité de tel massacre, ils appelleront leurs amis plus lointains, pour y assister, et en manger leur part.

Le jour du massacre, il sera couché au lit, bien enferré de fers (dont les chrétiens leur ont donné l'usage), chantant tout le jour et la nuit telles chansons : « Les *Margageas* nos amis sont gens de bien, forts et puissants en guerre, ils ont pris et mangé grand nombre de nos ennemis, aussi me mangeront-ils quelque jour, quand il leur plaira ; mais de moi, j'ai tué et mangé des parents et amis de celui qui me tient prisonnier » ; avec plusieurs semblables paroles. Par cela pouvez-vous connaître qu'ils ne font compte de la mort, encore moins qu'il n'est possible de penser. J'ai autrefois (pour plaisir) devisé avec tels prisonniers, hommes beaux et puissants, leur remontrant s'ils ne se souciaient autrement, d'être ainsi massacrés, comme du jour au lendemain ; à quoi me répondant en risée et moquerie : « Nos amis, disaient-ils, nous vengeront », et plusieurs autres propos, montrant une hardiesse et assurance grande. Et si on leur parlait de les vouloir racheter d'entre les mains de leurs ennemis, ils prenaient tout en moquerie.

Quant aux femmes et filles que l'on prend en guerre, elles demeurent prisonnières quelque temps, ainsi que les hommes, puis sont traitées de même, hormis qu'on ne leur donne point de mari. Elles ne sont aussi tenues si captives, mais elles ont liberté d'aller çà et là ; on les fait travailler aux jardins et à pêcher quelques huîtres.

Or retournons à ce massacre. Le maître du prisonnier, comme nous avons dit, invitera tous [s]es amis à ce jour pour manger leur part de ce butin, avec force *cabouïn*⁸, qui est un breuvage fait de gros mil avec certaines racines. À ce

6 Comparaison érudite caractéristique des interventions de l'helléniste Mathurin Héret dans le texte des *Singularitez de la France antarctique*.

7 « C'est le père seul qui en est l'auteur », assurera plus tard Thevet dans sa *Cosmographie universelle* (Paris, L'Huillier, 1575, livre XXI, chap. X, f° 934 r°), tout en restreignant un peu plus loin ce traitement aux seuls enfants mâles (car « le fils est l'image du père »).

8 Thevet a décrit la préparation de cette boisson au chap. XXIV.

jour solennel, tous ceux qui y assistent se pareront de belles plumes de diverses couleurs, ou se teindront tout le corps.



626

Ill. 50. « Le festin cannibale », dans A. Thevet,
Singularitez de la France antartique [...], 1558

Celui spécialement qui doit faire l'occision, se mettra au meilleur équipage qu'il lui sera possible, ayant son épée de bois aussi richement étoffée de divers plumages. Et tant plus le prisonnier verra faire les préparatifs pour mourir, et plus il montrera signes de joie. Il sera donc mené, bien lié et garrotté de cordes de coton en la place publique, accompagné de dix ou douze mille sauvages du pays, ses ennemis, et là sera assommé comme un pourceau, après plusieurs cérémonies. Le prisonnier mort, sa femme, qui lui avait été donnée, fera quelque petit deuil. Incontinent le corps étant mis en pièces, ils en prennent le sang et en lavent leurs petits enfants mâles, pour les rendre plus hardis, comme ils disent, leur remontrant que, quand ils seront venus à leur âge, ils fassent ainsi à leurs ennemis.

Donc faut penser qu'on leur en fait autant de l'autre part, quand ils sont pris en guerre. Ce corps, ainsi mis par pièces et cuit à leur mode, sera distribué à tous, quelque nombre qu'il y ait, à chacun son morceau. Quant aux entrailles, les femmes communément les mangent, et la tête, ils la réservent à pendre au bout d'une perche, sur leurs logettes, en signe de triomphe et victoire ; et spécialement prennent plaisir à y mettre celles des Portugais. Les Cannibales et

ceux du côté de la rivière de Marignan⁹ sont encore plus cruels aux Espagnols, les faisant mourir plus cruellement sans comparaison, et puis les mangent.

Thevet – en fait Mathurin Héret – mentionne ensuite un fait de cannibalisme rapporté par Flavius Josèphe dans sa « Guerre des Juifs ».

Or celui qui a fait le dit massacre, incontinent après se retire en sa maison, et demeurera tout le jour sans manger ni boire en son lit ; et s'en abstiendra encore par certains jours, ni mettra pied à terre aussi de trois jours. S'il veut aller en quelque part, se fait porter, ayant cette folle opinion que s'il ne faisait ainsi, il lui arriverait quelque désastre, ou même la mort. Puis après il fera avec une petite scie, faite des dents d'une bête nommée *agoutin*, plusieurs incisions et pertuis au corps, à la poitrine et autres parties, tellement qu'il apparaîtra tout déchiqueté. Et la raison, ainsi que je m'en suis informé à quelques uns, est qu'il fait cela par plaisir, réputant à grande gloire ce meurtre par lui commis en la personne de son ennemi. Auquel voulant remontrer la cruauté de la chose, indigné de ce, me renvoya très bien, disant que c'était grande honte à nous de pardonner à nos ennemis, quand les avons pris en guerre, et qu'il est trop meilleur les faire mourir, afin que l'occasion leur soit ôtée de faire une autre fois la guerre. Voilà de quelle discrétion se gouverne ce pauvre peuple brutal. Je dirai davantage à ce propos que les filles usent de telles incisions par le corps, l'espace de trois jours continus après avoir eu la première purgation des femmes, jusqu'à en être quelquefois bien malades. Ces mêmes jours aussi s'abstiennent de certaines viandes, ne sortant aucunement dehors et sans mettre pied à terre, comme nous avons déjà dit des hommes, assises seulement sur quelque pierre accommodée à cette affaire.

Singularitez de la France antarctique, Paris, M. de La Porte, 1558, chap. XL, f° 75 v°-78 r°.

Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)

Chap. X. « Des habitants de la province, de leurs mœurs et coutumes, et de leur gouvernement en temps de paix ».

Ces Indiens sont de couleur obscure ; leurs cheveux sont lisses ; ils ont le visage comme pétri, et ressemblent un peu aux Chinois. Ils sont généralement dispos, robustes et bien faits ; ils sont braves, ne craignent pas la mort, sont téméraires à la guerre et sans prudence. Ils sont ingrats, inhumains, cruels, vindicatifs et querelleurs ; ils mènent une vie oisive, ne pensant qu'à boire et à manger ; c'est pourquoi ils deviennent fort gros, mais ils maigrissent à la moindre contrariété.

9 Les Cannibales sont probablement les Indiens Potaguara du Nordeste brésilien ; « Marignan » désigne sans doute le golfe du Maranhao.

L'imagination a sur eux tant de pouvoir que si l'un d'eux désire la mort ou se met dans la tête qu'il doit mourir tel jour ou telle nuit, ce terme n'est pas écoulé qu'il expire.

Ils sont légers et inconstants, croient facilement tout ce qu'on leur raconte, quelque extraordinaire que ce soit. Il est aussi facile de les en dissuader et de leur faire nier ce qu'ils ont cru. Ils sont débauchés, sensuels, et s'adonnent aux vices comme s'ils étaient privés de la raison humaine ; cependant, dans leurs réunions, les hommes et les femmes se comportent convenablement, et en cela ils montrent de la pudeur.

628

La langue qui se parle le long de toute cette côte est la même, quoiqu'elle diffère un peu dans certains endroits, mais pas assez pour qu'ils ne puissent pas se comprendre, et cela jusqu'au vingt-septième degré, car plus avant il y a d'autres Indiens que nous ne connaissons pas si bien, et qui parlent une langue tout à fait différente. Celle en usage le long de la côte est très douce et facile à apprendre pour toutes les nations. Il y a des mots dont les hommes seuls se servent, et d'autres que les femmes seules emploient. Il leur manque trois lettres, savoir : l'*F*, l'*L* et l'*R*, chose étonnante, car ils n'ont en effet ni Foi, ni Loi, ni Roi¹⁰, et vivent ainsi sans ordre, ni poids ni mesure, et sans compter. Ils n'adorent rien, mais ils pensent qu'après leur mort il y a de la gloire pour les bons et des châtiments pour les mauvais ; et tout ce qu'ils savent de l'immortalité de l'âme, c'est que les morts arrivent dans l'autre monde blessés, coupés en morceaux, tels enfin qu'ils ont quitté celui-ci. Ils enterrent leurs morts dans un caveau, assis sur leurs talons et ils placent à côté d'eux le filet qui leur a servi de lit. Pendant les premiers jours, les parents vont déposer des vivres sur la fosse ; quelquefois même on ensevelit avec le mort des aliments ; ils se figurent qu'il les mange et qu'il dort dans le filet qu'ils ont placé près de lui.

Ces gens n'ont ni roi ni souverain ; cependant il y a un chef dans chaque village à qui ils obéissent volontairement, mais non pas parce qu'ils s'y croient obligés. À sa mort, son fils lui succède ; néanmoins il ne fait qu'aller avec eux à la guerre et leur conseille comme ils doivent combattre, sans pouvoir les punir ni s'en faire obéir contre leur volonté.

Historia da Provincia de Santa Cruz (Lisbonne, 1576), dans *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, trad. Henri Ternaux, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II, p. 107-111.

¹⁰ On rapporte généralement à Gandavo l'invention de cette formule ; mais elle est au ^{xvi}e siècle un lieu commun des relations jésuites sur le Brésil (voir J.-Cl. Laborie, *Mangeurs d'hommes et Mangeurs d'âmes*, Paris, Champion, 2003, p. 253, note 1).

Les lecteurs français avaient pu trouver dans la relation imprimée (1545) du deuxième voyage de Cartier une description du maïs cultivé par les Indiens d'Hochelaga (voir *supra*, p. 580). Colomb le mentionnait dès son deuxième voyage, mais l'évocation qu'en fait Oviedo est beaucoup plus développée. La traduction de 1556 supprime systématiquement toutes les mentions révélant la culture humaniste de l'auteur espagnol.

Du blé des Indiens appelé maïs : comment ils le sèment et moissonnent : et d'autres choses à ce propos.

Les Indiens de cette île Hespagnole¹¹ ont deux sortes de pain fort différents l'un de l'autre : ce qui est fort commun en la plus grande part de toutes les îles et terre ferme. Et pour ne point répéter une chose plusieurs fois, je dirai maintenant quel pain est maïs, et quel est celui qu'on nomme *çaçabi*¹². Le pain donc de maïs se fait d'un grain ainsi appelé ; et le pain de *çaçabi* se fait des racines d'une certaine plante nommée *yuca*. Les Indiens tiennent donc cet ordre à semer leurs maïs. Le maïs croît et vient dedans des cannes, qui jettent des épis, comme fusées, quasi de la grandeur de la paume de la main, et de la grosseur de la poignée du bras, pleins de gros grains, comme pois (non toutefois du tout si ronds) et quand on les veut semer, l'on coupe les bois, ou plantes des cannes : à cause que la terre où croît l'herbe seulement n'est point fertile comme celle où croissent les plantes des cannes et arbres. Cette coupe et abatis incontinent faits, on le brûle et de la cendre qui en demeure, on en fume la terre, comme de bon fient, laquelle demeure toute unie ; puis on y met cinq ou six Indiens (plus ou moins selon la puissance du laboureur) arrangés à un pas les uns des autres par ordre, chacun tenant en main un bâton pointu, ou *macanas*, de la pointe duquel ils frappent un coup en terre et le remuent quand il est bien fiché pour en faire plus grande ouverture, et le tirent incontinent. Puis ils jettent en ce trou et petite fossette de la main gauche quatre ou cinq grains de maïs qu'ils tirent d'un petit sac pendu à leur col, et du pied serrent et étoupent incontinent le trou où sont les grains, afin que les perroquets et autres oiseaux ne les mangent. En après ils marchent un pas plus avant, et chacun d'eux fait le même, et ainsi continuent leur semaille par compas et par ordre jusqu'au bout du champ de la terre qu'ils sèment, et de cette façon recommencent et retournent au contraire, tant qu'ils emplissent et achèvent de semer toute la pièce de terre. Mais entendez qu'il faut mettre tremper le maïs un jour ou deux avant que le semer. Pourquoi mieux et plus aisément faire, ils attendent à semer en temps humide et pluvieux, afin que le bâton qui sert de fer de charrue puisse entrer plus aisément et sans force trois ou quatre doigts avant. La terre ainsi

11 Hispaniola, aujourd'hui Haïti.

12 « *Çaçabi* » (cassave) : pain non levé obtenu à partir de racine de manioc.

mouillée des pluies, ce maïs en germe et sort de terre plus tôt, car il se cueille et moissonne en quatre mois. Il y en a toutefois aucuns plus hâtifs, qui viennent et mûrissent en trois mois, et d'autres que l'on cueille et moissonne deux mois après la semaille. Et qui plus est, en Nicaragua, province de la terre ferme, y a du grain de maïs qu'on moissonne quarante jours après qu'il est semé : mais il est fort menu et n'est pas de garde, si ce n'est pour un secours, attendant que l'autre maïs vient trois ou quatre mois après. Toutefois ce maïs de quarante jours ne vient qu'à force d'arroser, en la sorte que je dirai ci-après. Or à mesure que le maïs croît, ils ont soin de le contregarder jusqu'à ce qu'il soit déjà assez haut et qu'il surpasse l'herbe ; mais quand il est bien grand et vient en grain, encore est-il besoin de le garder. En quoi les Indiens occupent les enfants, et pour cette cause les font seoir sur les arbres, où ils font galeries et échafauds de bois ou de cannes, qu'ils couvrent de ramée pour les garder du soleil et de l'eau : et les appellent *barbacoas*, dont ils crient sans cesse à haute voix, chassant les perroquets et autres oiseaux qui viennent manger les maïsales. Cette sorte de guet ressemble à celui qu'on fait en aucuns lieux d'Espagne pour garder des oiseaux les chènevières, les panicles¹³ et autres champs. Ce blé de maïs a les tuyaux aussi gros que le bois et fût d'une lance à la genette, aucunes fois comme le pouce ou environ, selon la bonté de la terre où il est semé, et croît communément de la hauteur d'un homme et plus. La feuille est semblable à celle des cannes communes en Castille, fors qu'elle est beaucoup plus longue, plus large et plus épaisse, plus verte et non si rude. Or chaque canne a pour le moins un épi, les autres deux, les autres trois, et en chacun épi y a deux, voire cinq cents grains tant du plus que du moins, selon la grandeur de l'épi. Plus, chaque épi est enveloppé en trois ou quatre feuilles ou écailles amoncelées et joignantes au grain les unes sur les autres, un peu rude toutefois, et quasi de la couleur des feuilles du tuyau auquel il croît. Le grain est si bien gardé à cause des écorces ou écailles qui le couvrent que le soleil et l'air ne lui nuisent aucunement, et là-dedans s'assaisonne et mûrit. Vrai est qu'il s'échauffe quelquefois au temps de grener, quand les années sont chaleureuses et échauffées de la véhémence chaleur du soleil. Quoi que ce soit, on le moissonne aussitôt qu'il est sec. Les perroquets toutefois, et autres oiseaux de semblable bec, y font fort grand dommage, si l'on n'y prend garde. Mais en la terre ferme les maïsales, outre le danger des oiseaux, sont aussi assaillis des cerfs, porcs sangliers, chats sauvages, guenons, et d'autres inconvénients. Et qui pis est, l'on a maintenant en cette île le plus grand besoin de garder le champ et fruit de la terre qu'au temps des Indiens, à cause des haras et bétail, qui est devenu sauvage et sylvestre, qui néanmoins était de la race d'Espagne, dont avait été amené,

13 « Panicle » : petits amas, en forme de pains.

comme vaches, pourceaux et chiens. Or a l'on appris des Indiens cette manière de semer, laquelle ils continuent aujourd'hui ; mais les Chrétiens le font beaucoup mieux, moyennant que la terre y soit disposée, car ils usent d'autres meilleures commodités et sont plus adroits en l'agriculture que les Indiens. Plus, faut savoir qu'un setier de semence de maïs a coutume d'en rapporter six, x, xx, xxx et cent, tantôt plus, tantôt moins, selon la fertilité et bonté de la terre. Mais après la moisson, et le maïs mis en la maison, on le mangeait de cette sorte. En cette île et autres, on le mange en grains rôtis, et aucunes fois sans rôtir lorsqu'il est tendre et quasi en lait. Et quand il commence à se former, ils l'appellent *hector*. Mais maintenant il est accouré et bien assaisonné, depuis que les chrétiens ont peuplé cette île, et le donnent aux chevaux et aux bêtes desquelles ils se servent, car ce leur est une grande nourriture. Les Indiens toutefois en usent autrement en la terre ferme, comme je veux dire présentement pour éviter redite. Les Indiennes donc principalement le meulent dans une pierre quelque peu creuse, et en tiennent une autre ronde et plus longue en leur main qu'elles roulent à force de bras (comme les peintres quand ils meulent leurs couleurs et jetant de l'eau cessent parfois, ne délaissant pourtant de moudre. Ils font une sorte de pâte, de laquelle ils prennent un petit morceau et en font un rouleau de la grandeur d'une paume, et gros de deux ou trois doigts, et l'enveloppent en une feuille de la même canne de maïs ou autre grain, et le cuisent ; et quand ils l'estiment être cuit, le tirent. Autrement le font rôtir en la chaleur de la braise du feu, si que le rouleau de pâte s'endurcit et se fait comme pain blanc, ayant la croûte par dessus et la mie dedans un peu plus tendre. Puis ils ôtent la feuille en laquelle il était enveloppé pour le cuire ou rôtir, et le mangent un peu chaud, non du tout froid. Car quand il refroidit, il n'a pas si bonne saveur, et n'est si aisé à mâcher, parce que d'autant plus qu'il est froid, d'autant plus il est sec et rude. Par quoi ils ne le gardent point cuit ou rôti plus de deux ou trois jours. Autrement il se moisit et pourrit et n'est pas bon à manger, ni pour les dents. Et pour cette cause les Indiens ont les dents gâtées, ordes et sales et plus mauvaises que nation que j'aie vue. En la province aussi de Nicaragua, et autres parties de la terre ferme, ils ont maïsales¹⁴ semblables aux susdites : et en font grandes tartes, minces et blanches, l'invention de laquelle est issue de la Neuve Espagne, tant en Mexico¹⁵ qu'en autres provinces d'icelles. [...] Ils font aussi autres tartes de la même pâte de maïs, pour lesquelles faire choisissent le plus blanc grain, et coupent le bout des grains avant que les moudre, ôtant la rudesse qu'ils ont au bout, avec lequel ils étaient attachés à l'épi. Et par ce moyen le pain en est meilleur et plus tendre :

14 Esp. *maïsal* : champ de maïs.

15 Mexique.

que si on le cuit dedans le jour, comme on fait en Castille, il est plus savoureux et de meilleur goût au manger et en fait l'on des gâteaux : même quand les Indiens et les Chrétiens naviguent en la mer australe¹⁶, ils portent de la farine de maïs rôti, de laquelle ils mettent une poignée dans une coupe pleine d'eau, et la remuent et mêlent bien fort et en font un bon breuvage, comme est la panade claire, duquel ils se nourrissent encore qu'ils ne mangeassent autre chose, car c'est pain et eau ; et outre a cette propriété que si d'aventure l'eau est gâtée et puante, il en ôte la mauvaise odeur et ne ressent autre chose que le maïs rôti de la même farine, qui sent bon. Plus, l'on fait de bon vin de maïs en la province de Cueva en la terre ferme : ce que je traiterai quand j'en viendrai à parler, car j'ai le tout fort bien expérimenté en vingt ans et davantage que je l'ai considéré, et en ai semé et cueilli pour ma maison, comme à présent.

Primera Parte de la Historia natural y general, trad. française *Histoire naturelle*, Paris, M. de Vascosan, 1556, livre VII, 1, f^o 102 v^o-104 r^o.

632

Ferdinand de Magellan : les Patagons

C'est après avoir quitté le Brésil et peu avant de s'engager dans le détroit qui portera son nom que Magellan rencontre des Indiens qu'il représente comme des géants, leur donnant un nom trouvé dans un roman espagnol de chevalerie (*Primaleon de Grecia*, 1511). Ils sont en effet de forte taille, mais sans rien de gigantesque. La représentation – saisissante, il est vrai – que donne d'eux la relation traversera les siècles, plus souvent confirmée que niée, et les témoignages de Wallis, Bougainville et Cook parviendront difficilement à ruiner le mythe.

Chapitre V

Partis de là arrivèrent à quarante neuf degrés et demi de l'antarctique, étant hiver, et arrêterent là deux mois sans voir aucune personne. Et d'aventure un jour virent un homme de stature de géant étant au port, dansant, chantant, ballant et mettant poudre¹⁷ sur sa tête. Le capitaine envoya un des siens hors de la barque pour faire semblablement en signe de paix. Et ce fait, l'amena devant le capitaine général en une petite île. Et quand fut en [sa] présence, s'émerveilla moult, et faisait signe avec un doigt levé haut, croyant que vinsent du ciel. Et cestui était tant grand que ne lui venaient point à la ceinture. Et était bien disposé, ayant la face grande et peinte entour de jaune, et autour des yeux deux couleurs peints ès deux joues, les cheveux teints de blanc, vêtu de peaux de bête cousues subtilement ensemble. La bête¹⁸ a la tête et les oreilles grandes comme

16 L'océan Pacifique.

17 « Poudre » : ici, poussière.

18 Un ganaque.

une mule, et le col et le corps comme un chameau, et la queue comme un cheval, comme assez ont vu en celle terre. Les pieds du géant étaient enveloppés de la dite peau, en façon de souliers, et un arc gros et court en la main. La corde grosse faite des boyaux de la dite bête, et une trousse de flèches moult longues de canne, empennées comme les nôtres, pour fer pointu, ont pierres agues¹⁹, dont sort le feu. Le capitaine lui fit donner à boire et manger, et autres choses. Il lui montra un miroir grand d'acier. Et quand il vit sa figure, il fut grandement épouvanté, et sauta au derrière, et bouta trois ou quatre hommes des nôtres par terre. Après lui donna des sonnettes, un miroir, un peigne et des patenôtres, et l'envoya en la terre avec quatre hommes des nôtres armés. Quand l'un de ses compagnons le vit venir avec les nôtres, courut où étaient les autres, et se mirent tout nus. Et quand arrivèrent les nôtres, commencèrent à danser et chanter, levant un doigt au ciel, montrant poudre blanche d'une racine [qu'ils mangent] pour ce que n'ont autre chose. Les nôtres leur firent signe de venir aux navires. Et ils prirent seulement leurs arcs, et mirent leurs femmes sur ânes et les mirent en sûreté. Ceux-ci ne sont tant grands, mais sont moult gros, ils ont la tête longue demi brasse, ils sont peints et non vêtus comme les autres, fors d'une peau devant leur nature ; ils menaient en laisse quatre petites bêtes. Et quand veulent prendre les autres, les lient à une épine, et les grandes viennent pour jouer avec les petites, et les tuent avec leurs flèches, et menèrent trois hommes et femmes avec eux afin de prendre desdites bêtes.

Chapitre VI

Depuis fut vu un autre géant plus grand et mieux disposé que les autres, un arc et flèches en la main, lequel s'accosta aux nôtres, se toucha la tête, se tourna et leva la main au ciel, et les nôtres firent semblablement. Et le capitaine le manda, et avec la sacle²⁰ le menèrent en la petite île du port. Il était moult traitable et gracieux, et sautait et dansait, et en dansant enfonçait les pieds en terre une paume. Il fut longtemps avec eux, et l'appelèrent Joan, et prononçait clairement Jésus, Pater noster, Ave Maria, Joan, comme nous, mais en voix moult grosse. Le capitaine général lui donna une chemise de toile et une de blanchet²¹ et un bonnet, un miroir, un peigne et autres choses, et l'envoya avec les siens. Il s'en alla allègre et content. Et le lendemain apporta une des grandes bêtes au capitaine général. Mais depuis ne le virent, pensant que les siens l'avaient tué, pour ce qu'il avait conversé avec eux.

19 It. *Pietra aguzza* : le silex (*selce*).

20 It. *Il capitano gli mandò il batello, col quale...*

21 It. *bianchetto* : tissu de laine blanche pour faire des chemises.

Chapitre VII

Après quinze jours virent quatre de ces géants sans leurs armes, car ils les avaient cachées entre les épines ; le capitaine en retint deux des plus jeunes et les plus dispos par astuce, en leur donnant couteaux, forces, miroirs, sonnettes cristallins. Et ayant les deux mains pleines de ces choses, le capitaine fit aposter deux carcans de fer qui se mettent aux pieds, et leur mirent aux pieds, faisant signe de leur vouloir donner. Et pour ce qu'ils étaient de fer, leur plaisaient moult. Et ne savaient comment les pourraient porter, pour tant que ès mains et entour étaient empêchés, et les deux autres les voulaient aider, et le capitaine ne le permit. Et quand ils clouaient les fers qui traversaient leurs jambes, commencèrent à douter, mais le capitaine les assura, pour ce se tinrent fermes. Quand ils se virent déçus, ils s'enflaient comme taureaux. Et criaient fort Setebos [qu'il] les aidât²². Aux deux autres ne purent lier les mains. Et neuf hommes mirent l'un à terre, duquel était la femme que avaient prise par force. Et se lamentait, si que l'entendirent. L'un en allant se délia les mains, et s'en courut si vite que nul des nôtres ne l'aperçut. L'autre s'efforçait pour soi délier, si que les nôtres le battirent un peu sur la tête. Et en le buffétant, le baillèrent au pilote. Les autres vinrent voir celui qui était enferré, et à l'aube du jour parlèrent à la femme, et soudainement s'enfuirent, et les plus petits couraient plus fort que les grands, et laissèrent ce qu'ils avaient, et tiraient flèches aux nôtres, si que percèrent la cuisse à un des nôtres, et soudainement mourut. Et quand les nôtres virent ce, incontinent se départirent, et jamais ne les purent toucher de choupettes²³ et arbalètes, et tenaient ferme, sautant d'un côté et d'autre, et couraient plus vite que chevaux, et sont fort jaloux de leurs femmes. Et les nôtres ensevelirent leur mort.

634

Chapitre VIII

Quand cette gent se sent mal de l'estomac, ils mettent deux paumes et plus dedans la gorge une flèche, et vomissent colère verte²⁴ mêlée avec sang, pourquoi mangent aucuns chardons. Quand ont douleur de tête, se donnent une taillure à travers le front, et ainsi du bras et de la jambe, et de toutes parts du corps tirent moult de sang. Un jour, celui que avions pris étant en la nave, disait que le sang ne voulait point demeurer là, et pour ce leur donnait-il maladie. Ils ont les cheveux coupés à la manière de frates²⁵, mais plus longs, liés d'un cordon de coton où fichent leurs flèches quand ils vont chasser. Ils lient leur membre dedans leur corps pour le très grand froid. Quand un d'eux meurt, apparaissent dix ou douze diables sautant, dansant et ballant habilement entour du mort tous peints, et en

²² Rubrique : « Setebos, principal diable. Neuf hommes pour lier un géant ».

²³ It. *schioffi* : escopettes.

²⁴ De la bile.

²⁵ It. *frati* : religieux.

voit on un moult plus grand en dessus des autres, riant et faisant grande fête, en sorte comme on peint les diables. Et ce plus grand diable s'appelle *Setebos*, et les autres *Cheleule*. Encore celui pris au navire déclarait par signes avoir vu les diables ayant deux cornes en la tête et les cheveux longs jusqu'aux pieds, jetant feu par la gueule et par le derrière. Le capitaine appelle ce peuple Patagons. Le peuple se vêt de la bête devant dite, et n'ont point de maison, sinon une cabane des peaux de la même bête, avec laquelle vont çà et là, et vivent de chair crue et d'une racine douce, qu'ils nomment *Capar*. Celui qu'ils avaient pris mangeait une corbeillée de biscuit pour un repas. Et buvait demi seau d'eau pour un trait.

Primo viaggio attorno al mondo, traduction française *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536, f° 8 v°-10 v°.

Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens

Empruntant la route du détroit de Magellan pour entrer dans l'océan Pacifique, Bougainville voit venir à lui (décembre 1767) un groupe de Fuégiens qu'il avait déjà rencontrés lors d'un précédent voyage, en janvier 1765.

Le 6 après-midi, il y avait eu quelques instants de relâche, le vent même parut venir du sud-est, et déjà nous avions désaffourché ; mais au moment d'appareiller, le vent revint à ouest-nord-ouest avec des rafales qui nous forcèrent de réaffourcher aussitôt. Ce jour-là nous eûmes à bord la visite de quelques sauvages. Quatre pirogues avaient paru le matin à la pointe du cap Galant, et après s'y être tenues quelque temps arrêtées, trois s'avancèrent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguait vers la frégate. Après avoir hésité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pecherai*s. Il y avait dedans un homme, une femme et deux enfants. La femme demeura à la garde de la pirogue, l'homme monta seul à bord avec assez de confiance, et d'un air fort gai. Deux autres pirogues suivirent l'exemple de la première, et les hommes entrèrent dans la frégate avec les enfants. Bientôt ils y furent fort à leur aise. On les fit chanter, danser, entendre des instruments, et surtout manger, ce dont ils s'acquittèrent avec grand appétit. Tout leur était bon ; pain, viande salée, suif, ils dévoraient ce qu'on leur présentait. Nous eûmes même assez de peine à nous débarrasser de ces hôtes dégoûtants et incommodes, et nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans leurs pirogues qu'en y faisant porter à leurs yeux des morceaux de viande salée. Ils ne témoignèrent aucune surprise ni à la vue des navires, ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards ; c'est sans doute que pour être surpris de l'ouvrage des arts, il en faut avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes bruts traitaient les chefs-d'œuvre de

l'industrie humaine comme ils traitent les lois de la nature et ses phénomènes. Pendant plusieurs jours que cette bande passa dans le port Galant, nous la revîmes souvent à bord et à terre.

Ces sauvages sont petits, vilains, maigres, et d'une puanteur insupportable. Ils sont presque nus, n'ayant pour vêtement que de mauvaises peaux de loups marins trop petites pour les envelopper, peaux qui servent également et de toits à leurs cabanes et de voiles à leurs pirogues. Ils ont aussi quelques peaux de guanaques, mais en fort petite quantité. Leurs femmes sont hideuses et les hommes semblent avoir pour elles peu d'égards. Ce sont elles qui voguent dans les pirogues, et qui prennent soin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vider l'eau qui peut y entrer dans les goémons qui servent de port à ces pirogues assez loin du rivage ; à terre, elles ramassent le bois et les coquillages, sans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfants à la mamelle ne sont pas exemptes de ces corvées. Elles portent sur le dos les enfants pliés dans la peau qui leur sert de vêtement.

636



Ill. 51. « Fuégiens dans leur hutte », dans J. Cook, *An Account of the voyages [...]*, 1773

Leurs pirogues sont d'écorces mal liées avec des joncs et de la mousse dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de sable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes sont des arcs faits, ainsi que les flèches, avec le bois d'une épine-vinette à feuille de houx, qui est commune dans le détroit, la corde est de boyau et les flèches sont armées de pointes de pierre, taillées avec assez d'art ; mais ces armes sont plutôt contre le gibier que contre des ennemis :

elles sont aussi faibles que les bras destinés à s'en servir. Nous leur avons vu de plus des os de poisson longs d'un pied, aiguisés par le bout et dentelés sur un des côtés. Est-ce un poignard ? Je crois plutôt que c'est un instrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche, et s'en servent en manière de harpon. Ces sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes et enfants, dans les cabanes au milieu desquelles est allumé le feu. Ils se nourrissent principalement de coquillages ; cependant ils ont des chiens et des lacs faits de barbe de baleine. J'ai observé qu'ils avaient tous les dents gâtées, et je crois qu'on en doit attribuer la cause à ce qu'ils mangent les coquillages brûlants, quoique à moitié crus.

Nous avons cru remarquer qu'ils sont superstitieux et croient à des génies malfaisants, aussi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence sont en même temps médecins et prêtres. De tous les sauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pecherais sont les plus dénués de tout : ils sont exactement dans ce qu'on peut appeler l'état de nature ; et en vérité si l'on devait plaindre le sort d'un homme libre et maître de lui-même, sans devoirs et sans affaires, content de ce qu'il a parce qu'il ne connaît pas mieux, je plaindrais ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à souffrir la dureté du plus affreux climat de l'univers. Ces Pecherais forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'aie rencontrée dans toutes les parties du monde ; cependant, comme on en verra la preuve un peu plus bas, on trouve parmi eux des charlatans. C'est que, dès qu'il y a ensemble plus d'une famille, et j'entends par famille père, mère et enfants, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'imposture. Le nom de famille se change en celui de société, et fût-elle établie au milieu des bois, ne fût-elle composée que de cousins germains, un esprit attentif y découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes rassemblés en nations ont, en se poliçant, donné des noms, vices qui font naître, mouvoir et tomber les plus grands empires. Il s'ensuit du même principe que dans les sociétés, dites policées, naissent des vertus dont les hommes, voisins encore de l'état de nature, ne sont pas susceptibles.

Voyage autour du monde, éd. Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2001, p. 175-177.

En janvier 1767, Wallis avait vu dans les Fuégiens une sous-humanité accueillante, certes, mais malodorante, misérable, indifférente aux biens comme à l'avenir. Ils constituent pour Cook en 1769 « le plus misérable groupe d'êtres humains qui existe de nos jours sur terre » ; à son deuxième voyage, il évoque leur « odeur intolérable », leur « saleté » et « puanteur ». Darwin, qui les rencontre en 1834, conclut : « je crois que c'est à cette extrémité du monde que l'on trouve l'être humain à son état le plus arriéré ».

DIX-HUITIÈME CHAPITRE

L'Océanie

INTRODUCTION

La découverte de Magellan ne pouvait guère faire école auprès de lecteurs ayant connu ses souffrances par le récit de Pigafetta. Jusqu'à la fin du xvi^e siècle, l'Océanie se réduit à la route des galions (Manille-Acapulco), un itinéraire privé pour les Espagnols, violé seulement par les incursions anglaises (Drake, Cavendish). Mais peu à peu prend corps le mythe du « troisième monde » (La Popelinière, 1582), d'un continent austral ouvert à tous, au mirifique potentiel. Il soutiendra des tours du monde, des bilans et des spéculations (voir l'*Histoire des navigations aux terres australes* du président de Brosse, 1756) jusqu'à ce que Cook ruine ce mythe, tout en proposant une cartographie exceptionnellement riche de l'espace océanien ou, du moins, des contours de ses fragments insulaires. Mais il faut attendre la fin du xvii^e siècle pour que Dampier laisse une image précise des Aborigènes australiens.

Voir J. C. Beaglehole, *The Exploration of the Pacific*, Chatham (Kent), W. J. Mackay, 3^e éd., 1966. Sylviane Leoni et Réal Ouellet éd., *Mythes et géographies des mers du sud*, Dijon, Éditions universitaires, 2006.

Magellan : l'immensité du Pacifique

Abordant à la côte sud-américaine, Magellan avait emmené un Indien de la « terre de Verzin » (le Brésil) et deux « géants » de Patagonie, dont l'un s'était enfui. Quand il sort du détroit qui porte son nom pour s'engager dans l'océan qu'il appellera Pacifique, sa flotte ne compte plus que trois des cinq navires partis de San Lucar en 1519.

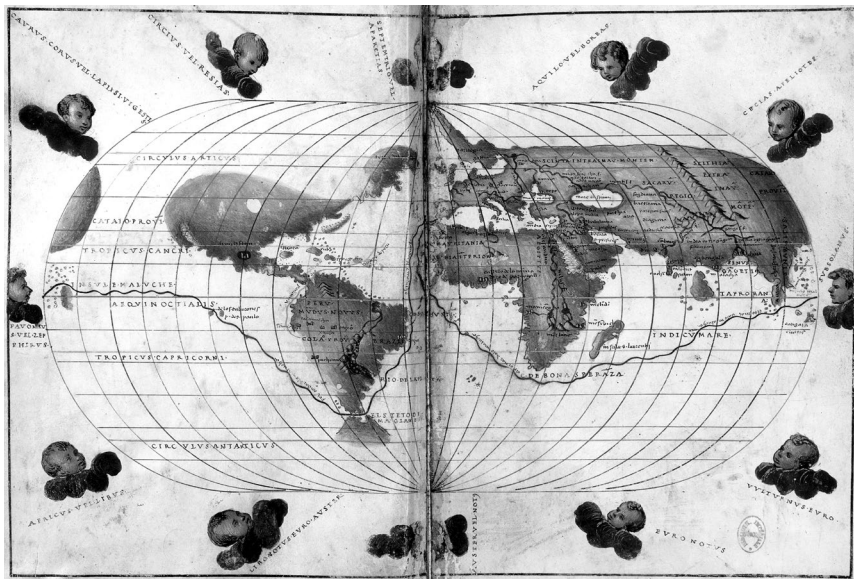
Ils débouchèrent de ce détroit en la mer Pacifique le 28^e de novembre an mil cinq cent vingt, et furent trois mois et vingt jours sans prendre chose aucune ; et mangèrent biscuit et quand n'en eurent plus, mangèrent la poudre d'icelui avec les vers à poignées, puante grandement de l'urine des souris. Burent eau jaune et déjà corrompue de plusieurs jours. Et mangèrent certaines peaux qui étaient sur le plus grand chasble¹, de peur que ne rompît, qui étaient très dures pour le soleil, pluie et vent. Et les laissaient ramollir par quatre ou cinq jours en la mer, et puis les mettaient en un pot sur le feu, et les mangeaient, et aussi moult sciures de bois. Les souris se vendaient demi ducat ou un ducat. Et aux

1 La grande vergue.

uns les gencives croissaient dessus les dents tant en haut que en bas, si que ne pouvaient manger, et ainsi mouraient. Et par telle maladie² moururent dix neuf hommes et le géant, avec un Indien de la terre du Brésil, et xxv ou xxx furent si malades que ne se pouvaient aider des bras ni des jambes. Et autres (mais en petit nombre) par la grâce de Dieu n'eurent aucune maladie. En ces trois mois et vingt jours allèrent quatre mille lieues en un gouffre par la mer Pacifique. Et est bien pacifique, car en tout ce temps sans voir terre aucune ne eurent orage ne tempête. Et ne virent sinon deux petites îles inhabitées, où ne virent autre chose sinon oiseaux et arbres, et pour ce les appelèrent îles infortunées, et sont loin l'une de l'autre environ deux cents lieues. Auprès ne se trouve fond et y a moult de poissons nommés tiburins³. La première île est à latitude de XV degrés de l'antarctique, et l'autre à neuf. Tous les jours faisaient LX ou LXX lieues. Et si Dieu ne leur eût donné bon temps, ils fussent tous péris de faim en cette moult grande mer. Et croient⁴ certainement que ne s[e] fera jamais plus tel voyage.

642

Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...], Paris, Simon de Colines, 1536, f^o 13 v^o-14 r^o.



Ill. 52. « La route de Magellan », dans B. Agnese, *Atlas nautique*, vers 1543

2 Le scorbut.

3 Des requins.

4 Comprendre : et on peut croire (it. « *E puossi credere per certo* »).

Thomas Forrest : le sagou

L'existence de cette variété de palmier dont la moelle produit une farine semble avoir échappé à l'expédition de Magellan. Mais Drake la rencontre à Ternate (Moluques) : on en fait des gâteaux qui se conservent pendant une dizaine d'années ; le nom apparaît sous la forme *sagge* dans le récit de van Neck (trad. française : voir *infra*, p. 654). Ensuite, les navigateurs, tout en exprimant à l'occasion des réserves sur le goût de ce pain, souligneront les ressources qu'il représente dans la traversée difficile du Pacifique. Le capitaine britannique Thomas Forrest effectue son voyage aux Moluques et en Nouvelle-Guinée de 1774 à 1776.

Le sagoutier n'a pas, non plus que le cocotier, d'écorce qui se pèle : c'est un long tube d'un bois dur, d'environ deux pouces d'épaisseur, qui contient une pulpe ou moelle mêlée de beaucoup de filandres. Lorsque l'arbre est abattu, on le fend en quartiers de cinq à six pieds ; alors on coupe en travers (ordinairement avec une hache d'un bois dur, appelé *aneebong*) les filandres et la moelle ; quand on a retiré la moelle, on la mêle avec de l'eau, et on la bat ; alors les filandres se séparent, flottent au sommet, et la farine se dépose. Après avoir passé ainsi la moelle dans plusieurs eaux, on la met dans des paniers cylindriques, faits de feuilles de sagoutiers, et si on veut la garder quelque temps, on plonge ces paniers dans de l'eau douce.

Un arbre produit deux à quatre cents livres de farine. J'ai trouvé souvent de gros morceaux de sagoutier sur la côte de la mer, qui venaient des autres îles. Le sagou, ainsi trempé dans l'eau salée, a toujours un goût amer et désagréable : la feuille du sagoutier est meilleure que celle de tous les autres palmiers⁵ pour couvrir les maisons ; elle dure sept ans. Les couvertures de *nippa* ou d'*atop* ordinaire, dont on se sert sur la côte sud-ouest de Sumatra, ne durent pas la moitié de ce temps. Quand les sagoutiers sont coupés, les racines en reproduisent de nouveaux.

Nous ne voyons guère en Europe que du sagou en grains. On donne cette forme à la farine, en l'humectant et en la passant par un crible dans un pot de fer très creux, qu'on tient sur le feu.

Tout le sagou en grain que nous connaissons est ainsi à moitié cuit, et se garde longtemps : la pulpe ou farine dont on fait ce sagou, se conserve ainsi pendant plusieurs années, si on ne l'expose pas à l'air ; dès que l'air y pénètre, elle s'aigrit.

Le four dans lequel les Papous cuisent cette farine est de terre cuite ; il est ordinairement de neuf pouces carrés, et d'environ quatre pouces de profondeur ; il est divisé en deux portions égales par une cloison parallèle à ses côtés : chacune d'elles est sous-divisée en huit et neuf autres, d'environ un pouce de largeur ; ainsi il y a en tout deux rangées de cellules, huit ou neuf par rangées. Quand

5 Tous les arbres de l'espèce des palmiers ont un cœur, comme l'arbre-chou ; la tête du rattan ordinaire a même un petit chou dont j'ai mangé (n.d.a.).

la cellule est large, la galette de sagou ne se cuit pas trop bien. Je pense que la cellule la plus favorable à la cuisson, est celle qui contiendrait un volume in-8° ordinaire sur sa tranche.

Ce four a au fond une anse avec laquelle le boulanger tourne les cellules sens dessus dessous contre le feu. Quand elles sont assez échauffées, il retourne la bouche des cellules en haut, et le four offre alors l'anse en bas.

Tandis que le four chauffe, le boulanger prépare sa farine, et la divise en petites boules après l'avoir humectée : si elle est trop sèche, il la passe une ou deux fois à travers un tamis, et il rejette en même temps tout ce qui paraît noir ou qui sent l'aigre. Il remplit ensuite les cellules de ces boules, qu'il recouvre d'une feuille propre : il comprime ces boules avec son doigt, jusques au fond de la cellule ; il met au sommet de nouvelles feuilles, et une pièce de bois pardessus le tout, pour empêcher que la chaleur s'évapore. En dix ou douze minutes, les boules sont assez cuites : on m'a dit que le sagou ainsi préparé se garde plusieurs années. J'en ai gardé douze mois, sans qu'il y ait eu des vers. Il est à propos de mêler un peu de sel à la farine.

644

Le pain de sagou se mange au sortir du four ; je le trouvais fort bon, ainsi que les deux Anglais qui étaient mes compagnons de voyage. Si le boulanger retire les galettes à propos, elles sont un peu grillées de chaque côté. Quand la chaleur est trop considérable, les coins des galettes se fondent en gelée, qui durcit et se racornit avec le temps. Lorsqu'on les mange fraîches en cet état, elles sont insipides.

Une galette de sagou doit être mise dans l'eau avant qu'on la mange ; elle s'amollit et se renfle alors ainsi que du biscuit détremé ; mais, excepté quand elle sort du four, si on la mange sans la détremper, elle se brise dans la bouche comme du sable.

Il ne faut pas s'étonner que l'agriculture soit négligée dans un pays où le travail de cinq hommes qui coupent des sagoutiers, battent la moelle et s'en font tout de suite du pain, suffit à la subsistance de cent. Mon équipage aurait préféré le riz ; et lorsque la provision que j'avais apportée de Balambangan⁶ fut sur le point d'être consommée, je l'entendis dire, en murmurant : « *Nanti makan roti papua*. Il nous faudra manger du pain des Papous ». Mais comme j'eus l'occasion, par les fréquentes relâches que j'en fis, d'en cuire très souvent, ils s'y accoutumèrent dans la suite, et le trouvèrent très bon.

Le pain de sagou qu'on veut manger tout de suite n'a pas besoin de rester aussi longtemps au four que celui qu'on veut embarquer : on peut dire que ce dernier ressemble au biscuit.

6 Île de Malaisie, au nord de Bornéo, d'où est parti Th. Forrest.

J'ai souvent réfléchi que Dampierre, Funnel, Roggewin⁷, et d'autres navigateurs, auraient été moins embarrassés quand ils manquaient de provisions, s'ils avaient su que les îles basses de ces parages, et surtout Morty, près de Gilolo, sont remplies de sagoutiers. Ils auraient pu vivre assez bien de pain frais de farine de sagou, et de *kima* (un grand poisson à coquille, qui ressemble à une pétoncle). Les *kimas* se trouvent en grande quantité sur les récifs de corail, à la mer basse dans les grandes marées. Le pain frais de sagou égale au moins notre pain de blé ; et le *kima*, cuit à l'étuvée, est aussi bon que la plupart des poissons, il ne rassasie point ; si on le cuit peu, il n'est pas assez tendre. [...]

Forrest calcule que quatorze hommes peuvent vivre d'un acre planté de sagoutiers, dont la croissance est de sept ans, alors que l'arbre à pain de Tahiti – que la *Bounty* de Bligh aura pour mission d'introduire aux *West Indies* – ne nourrit que dix à douze personnes sur huit mois.

A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776, London, G. Scott, 1779 ; trad. française, *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780, p. 50-56.

7 Sur W. Dampier, voir *infra*, p. 672. Le Hollandais Roggeveen effectue son tour du monde entre 1721 et 1723. Lors de leur circumnavigation (1703-1705), William Funnel et ses compagnons souffrent de la faim avant d'arriver à Amboine (*A Voyage round the World*, London, 1707, p. 245-247).

« POUR LA NÉGOCIATION » DES ÉPICES AUX MOLUQUES

Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601)

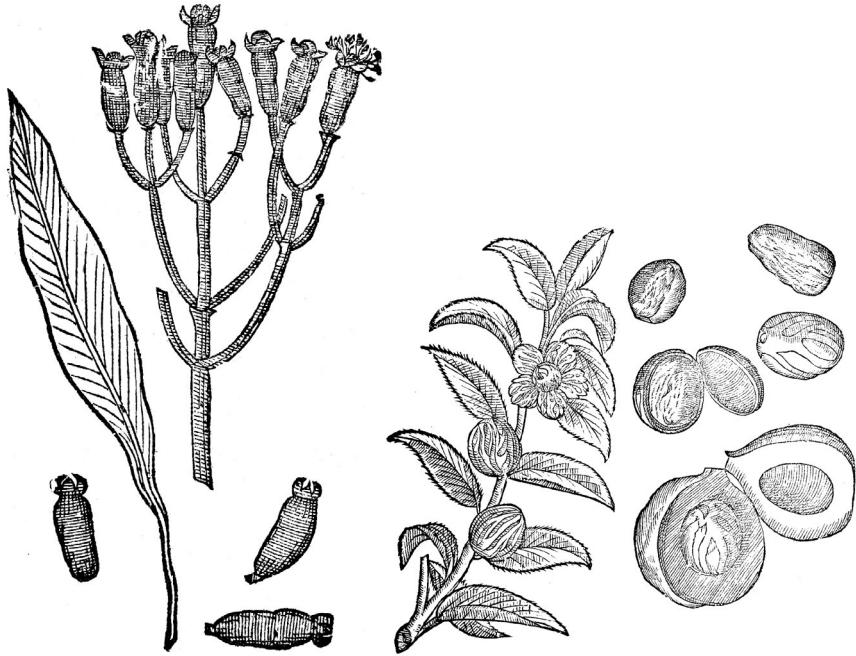
Ces informations sont recueillies au cours de la navigation des Hollandais aux Indes orientales de 1598, conduite par J. van Neck.

La muscade

L'île de Banda est distante de 24 lieues d'Amboina. Île certes fort fertile en macis, noix muscades, est aussi divisée en trois parties, qui contiennent cinq lieues, dont la principale se nomme Nera, qui excède toutes les autres îles des Moluques en muscades, de sorte que les Javans y mènent grand trafic, tant en acheter qu'en vendre, aussi ceux de Malacca, Chine et autres îles adjacentes, où ils arrivent avec leurs marchandises et tiennent illec ménage avec une meschine¹ qu'ils achètent pour l'espace de deux ou trois mois. Et quand ils ont vendu et troqué toutes leurs marchandises et denrées, retournent avec leurs navires au logis, et après le trafic fait retournent en leur pays leur donnant congé jusqu'au retour.

Ce fruit tant excellent ne croit en nuls autres endroits du monde qu'ici à Banda et ès îlettes circonvoisines, à savoir à Lontor, Ortatan, Comber et en la ville capitale nommée Nera, aussi en l'île Guanappi, et dans les îlettes de Waye, Polovay et Pulore. Sont mûres trois fois en l'an, à savoir en avril, en août et en décembre. Mais en avril sont les plus excellentes et en plus grand nombre. L'arbre ne diffère pas grandement d'un pêcher, mais a les feuilles plus courtes et rondes, le fruit est couvert d'une épaisse écorce, laquelle s'ouvre par mûreté, et présente la noix avec l'écorce, étant couvert du macis, dont la couleur ressemble le cramoisi, délectable à voir, et quand elle est tarie se divise le macis de l'écorce, et après se change la couleur cramoisie en orange. Chez nous connaît on bien la vertu du macis et des noix muscades : car ils fortifient et chauffent l'estomac, chassent les vents, font digérer la viande, consomment toutes froideurs flegmatiques, et qui plus est : prends des noix muscades ou macis, pulvérise les et mêle les d'huile rosat, faites en un emplâtre, mettez le sur la poitrine, et digérera toute la viande. Surtout sont les fleurs des noix muscades ou macis dignes d'être gardées et demeurent en leur naturel espace huit ou neuf ans.

1 « Meschine » : servante.



Ill. 53. « La Girofle et la muscade », dans J. Van Neck, *Second livre de la navigation [...]*, 1601

Description du très-excellent fruit et épicerie des girofles², qui ne croissent en nul autres endroits au monde, qu'es îles d'Amboina, Ternati, Mortie, Bassian et Marigoran, mais les plus excellents à Magian et à Tidor, habitacle des Portugais. En certaines îlettes circumvoisines croissent aussi quelques girofles, mais en fort petit nombre.

La girofle

Ce fruit tant désiré, nommé des Moluquains *Chimque*, les feuilles ne diffèrent pas grandement du laurier, l'arbre et les feuilles ont aussi le même goût et saveur comme le fruit, mais le fruit passe en odeur l'arbre et les feuilles. Les feuilles sont au drugeoner³ blanches, après vertes, et enfin rouges et dures. Quand les feuilles sont vertes, surpassent en odeur et mignardise tous les fruits de l'univers, croissent fort solides ; étant taries, est la couleur tannée, et étant cueillies sont taries et par quelque fumée séchées. Tout alentour des arbres ne croît nulle herbe, car la chaleur des racines des arbres attire toutes humidités à soi. Comme

2 Sur la girofle, voir Johan Nieuhoff, *Voyages and travels to the East-Indies, 1653-1670*, éd. Anthony Reed, Oxford, Oxford University Press, 1988, (réimpr. de l'édition de 1732, 2^e partie), p. 264-265. L'ouvrage de Nieuhoff, publié d'abord à Amsterdam (1682) est traduit en anglais en 1704 sous le titre *Remarkable Voyages and Travels into the best Provinces of the West and East Indies* (London, réimpr. 1732), dans le recueil de John Churchill, *A Collection of Voyages and Travels*.

3 Quand elles bourgeonnent.

pour exemple mettez un sac de girofle sur un vaisseau d'eau, et verra en peu de temps l'eau amoindrie et les clous en rien empirés. Les girofles qu'on laisse aux arbres deviennent grosses. La grande chaleur qui est cachée ès girofles peut on connaître, quand ils sont en quelque maison fermée, soit à Amboina ou Ternati pour y être nettoyés et gerbelés ; et s'il y a au dit lieu une cruche, pot ou semblable vase rempli d'eau ou de leur bruage [breuvage], n'attouchez le point, et le trouveras du tout vidé. Et quand ils désirent assembler les fruits des arbres, le nettoient tout autour de l'arbre, et en cueillant, laissent choir ledit fruit. Étant tous cueillis, les rassemblent et en font une masse ; les fruits surpassent en quantité les feuilles, et sont abattus d'un roseau. À la seconde année donne l'arbre plus de fruits qu'à la première. Ces lieux sont situés sous le soleil, Ternati sur quarante minutes au nord de l'équinoxe, et partant ne se peut chacun assez émerveiller, comment ce fruit peut ici croître. Mais Dieu la bénit journellement de quelque ondée, et après du soleil luisant. Quand nous partîmes de là, sur la fin d'août, étaient les girofles mûres, mais on consume beaucoup de temps à les cueillir, par quoi n'en pouvions faire plus longue attente, car sont cueillies d'août, septembre, octobre, jusqu'à décembre. Les femmes mâchent des girofles pour avoir l'haleine douce ; les arbres de par-delà n'ont en rien le naturel des nôtres, car si les nôtres sont embellis des fleurs, et s'il y a une subite gelée ou quelque vent âpre, la fleur s'évanouit et le fruit se perd ; mais de ces arbres, tout ce qui se présente en fleur est fruit. Étaient de nous nommés clous à cause de leurs têtes, et qu'ils ressemblent si bien aux clous de fer. Les girofles qui tombent des arbres s'enracinent subit, et devant l'espace de huit ans portent fruit. Les arbres de par-delà demeurent plus de 100 ans en saison. Des girofles fraîches se distille certaine eau médicinale pour certaines maladies, ayant l'odeur fort doux et amiable, d'un petit goût ; arrose les yeux, fortifie la vue ; les vertes confites et assaisonnées en sucre invitent le manger ; la poudre des girofles mise sur la tête chasse la refroidure. Les dites girofles lâchent l'urine, purgent l'estomac ; est aussi médecine pour le flux du ventre la poudre des girofles bouillie en lait, et bue montre l'entrée au beau jardin de Vénus.

Second livre de la navigation des Indes orientales, Amsterdam, C. Nicolas, 1601, f° 12 r° et 16 v°-17 r°.

Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)

Les premières années de l'East Indian Company, fondée en 1600, sont difficiles. L'Angleterre envoie aux Moluques une flotte commandée par le général Sir Henry Middleton. À son arrivée à Bantam le 23 décembre 1604, elle est accueillie par Edmund Scott, agent de la compagnie.

On avait fait un grand *pageant*⁴, dont l'avant-scène représentait un diable énorme, et installé sur ce *pageant* trois sièges de prestige. Celui du milieu, plus haut de deux pieds que les autres, était pour le roi ; de chaque côté de lui se trouvaient les fils du Pangran Goban⁵, qui est l'héritier présomptif de la couronne si le roi venait à mourir sans descendance. Le *pageant* était installé sur une pelouse devant l'entrée du palais et une balustrade en faisait le tour.

L'usage du pays est que, lorsqu'un roi accède au trône, ou lors de la circoncision de leur roi, tous ceux qui en ont les moyens doivent faire un présent au roi, publiquement, avec le plus grand appareil dont ils sont capables. Les autres doivent se joindre à eux, en compagnie distincte : ainsi font les étrangers et les autres.

Le spectacle débuta entre le 5 et le 25 juin et, sauf certains jours de pluie, se prolongea ce mois et le suivant. Le Protecteur⁶ ouvrit le premier jour, et chaque noble et les autres avaient leurs jours, non selon leur naissance, mais selon leur empressement ; et certains jours jouaient deux ou trois troupes. Les Javanais n'ayant pas de bons mousquetaires, le Protecteur en prêta aux Hollandais et à nous-mêmes. Mais quand il fallut se mettre en route, il y eut une grosse querelle entre nos hommes et les Hollandais⁷, pour savoir qui devait aller devant. Ils ne voulaient à aucun prix marcher derrière nos hommes, ni les nôtres passer après eux. Ils étaient arrogants, car supérieurs en nombre ; et les nôtres l'étaient en raison de leur plus bel habit, car ils étaient tous vêtus de costumes de soie, avec des écharpes et des rubans de chapeau aux couleurs de leur pays, qui avaient très belle apparence. Les Hollandais portaient leurs vêtements goudronnés, avec des capes de grossière étoffe, et quand ils avaient des chemises, elles leur pendaient entre les jambes par quoi l'on voit que la fierté ne réside pas vraiment dans la vertu, mais dans l'esprit. Il fut décidé que les Hollandais marcheraient en tête, et que nos hommes ne les suivraient pas, mais fermeraient la marche, après les Javanais. Mais quand j'appris cela, j'aurais souhaité qu'ils aient eu l'esprit de rentrer à la maison.

Chaque matin, la garde royale, pourvue à la fois de piques et d'armes à feu, était postée hors des balustrades tout autour du *pageant*. D'ordinaire elle était d'environ trois cents hommes, mais pouvait en compter plus de six cents les jours de grandes représentations. Ils étaient en files, selon notre discipline militaire ; mais ils diffèrent beaucoup dans leur marche, car là où nous allons d'ordinaire par trois, cinq, sept ou neuf, ils ne vont que par un, se suivant

4 Le mot désigne un spectacle souvent somptueux, ou une reconstitution historique, mais aussi la plate-forme amovible sur laquelle il était représenté. Nous conservons le terme anglais.

5 Lire « *Geban* ». Le plan de Bantam porte « *Paneyran Gouban* ». *Pangran* : gentilhomme.

6 En raison de la jeunesse du roi (treize ans), il gouverne le royaume et en profite pour extorquer de l'argent aux étrangers.

7 Aux Moluques, Hollandais et Anglais font alors un front uni face aux indigènes, mais leur rivalité est déjà très intense.

d'aussi près qu'ils peuvent et portant haut leurs piques. Ils ne firent pas pour lors usage des armes à feu. Leurs tambours sont de larges plateaux, faits d'un métal qu'ils appellent *tombago*⁸, dont le son est presque infernal. Ils ont aussi des couleurs appropriées à leurs compagnies, mais leurs étendards et enseignes ne ressemblent pas aux nôtres. La hampe de l'étendard est très longue, courbée au sommet, comme la fin d'un arc ; mais son étoffe est d'à peine un yard de large et tombant très bas depuis le haut.

Le premier jour, qui était le plus grand du spectacle, on avait disposé certains forts faits de roseaux et d'autre camelote, devant la scène du roi. À l'intérieur, certaines compagnies de Javanais étaient disposées pour le défendre, d'autres compagnies ayant mission de l'attaquer ; et souvent y mettaient le feu.

Un mot ou deux à présent sur la manière dont le roi était mis en valeur chaque jour et sur les spectacles joués devant lui. Chaque fois, un peu avant le début du spectacle, le roi était amené sur les épaules d'un homme, à califourchon sur son cou et les jambes tenues par le porteur ; et on portait devant et autour de lui de nombreux parasols. Mais j'aurais dû parler d'abord de sa garde principale, qui sortait avant lui et se plaçait aux balustrades autour du *pageant*. Le roi était suivi d'un grand nombre des principaux du pays, qui lui faisaient service, ainsi qu'il semblait, car leurs jours et heures étaient fixés. Les spectacles commençaient ainsi : d'abord, un détachement de tir conduit par un esclave noble. Venaient ensuite les piques, au milieu desquelles on portait les couleurs, et aussi la musique, faite de dix ou douze panneaux de *tombago*, portés par deux hommes à l'aide d'un bâton. On pouvait les accorder, chacun une note au-dessus de l'autre. Avec eux, toujours deux instrumentistes, très habiles dans la musique de leur pays, qui en jouaient, ayant à leurs mains ce qu'il fallait pour les battre. Ils avaient aussi une autre sorte de musique, qui accompagnait celle-là de temps à autre ; mais ces panneaux étaient la principale. Après les piques venaient des hommes avec des boucliers et des flèches. On apportait ensuite de nombreuses variétés d'arbres, qui portaient leurs fruits. Suivaient toutes sortes de bêtes et de volailles, à la fois vivantes et faites artificiellement telles que, sauf de près, on ne pouvait les distinguer des autres. Après venait une autre bande, habillés comme des masques, hommes et femmes ; avant que le roi n'ordonne de danser, ils exécutèrent des sauts et mille étranges façons de culbutes et de tours.

Suit le défilé des présents, portés par des femmes.

Ensuite un membre du *pageant* royal parla par la bouche du diable et fit silence au nom du roi. Alors commença le meilleur de la fête et de la musique et, de temps à autre, ils déchargeaient une volée de coups de feu. Les piques,

8 Malais *tambaga*, alliage de cuivre et de zinc.

les boucliers et les flèches montrèrent également ce qu'ils savaient faire. Les dernières étaient très maladroitement, à la différence des autres. Et chaque fois qu'ils venaient charger leur ennemi, ils le faisaient en dansant, pour qu'il n'ait pas une bonne occasion de leur jeter sa flèche ou de leur porter un coup. En outre, pour certains de ces jeux, ils venaient en jonques à voiles, artificielles, chargées de pièces d'argent chinoises⁹ et de riz. Elles portaient parfois des figures de faits historiques d'autrefois, de l'Ancien Testament ou des chroniques du pays et des rois de Java. Toutes ces inventions (ou du moins la plus grande partie) ont été enseignées autrefois par des Chinois aux Javanais ; car ceux-ci ne sont que des imbéciles. Ils ont appris les autres par des gens du Gujerat, des Turcs ou d'autres nations venues commercer ici.

652

Nous eûmes, comme beaucoup d'autres, à présenter un spectacle, le meilleur que nous pouvions ; il ne pouvait être excellent, en raison de notre petit nombre, mais il fut réussi, et tel qu'ils n'en avaient jamais vu de tel auparavant : je vais en décrire la manière. Nous avons acheté un très joli grenadier chargé de fruits, les uns mûrs, les autres à demi seulement, certains jeunes, d'autres en bouton. L'arbre avait été déterré avec ses racines, que nous mîmes en un cadre de rotin, ressemblant, en plus large, à une cage d'oiseau. Nous avons recouvert les racines de terre et disposé dessus des mottes de gazon vert, de sorte qu'il semblait être toujours en terre. Sur le gazon nous avons placé trois lapins argentés que notre vice-amiral m'avait donnés et au sommet, tout autour des courbures, nous avons attaché solidement avec du fil un certain nombre de petits oiseaux qui devaient toujours être en train de gazouiller. De la sorte, l'arbre semblait être comme en terre, de jolis petits animaux étranges comme ils n'en avaient jamais vus, prenant leur nourriture autour de lui, chargé de beaux fruits, avec des oiseaux chantant joyeusement au sommet. De même nous avons quatre serpents furieux que les Chinois d'ici font artificiellement. Nous pendîmes sur eux l'habit que nous destinions au roi, fait de pièces curieusement torsadées et dorées à leur manière. Il y avait aussi d'autres pièces d'étoffe, qui étaient pour le roi, afin qu'il les offre à ses suivants d'un rang plus modeste. Nous lui offrîmes de plus une belle carabine damasquinée, une boîte de pistolets de même, avec pour chacun de très jolies cases individuelles, et qui avait de grands cordons de soie avec des glands d'or. N'ayant pas de femmes pour porter ces présents, nous engageâmes trente des plus jolis garçons que nous pouvions trouver, et également deux Javanais grands comme il convenait pour porter des piques devant eux. Maître Towerson¹⁰ avait un très joli garçon, fils d'un Chinois,

9 Appelées *cashés* : petites monnaies chinoises de plomb, sans grande valeur. Bantam n'avait pas de monnaie.

10 Homme de confiance d'E. Scott.

dont le père avait été tué un peu auparavant par des voleurs. Nous habillâmes le garçon aussi galamment que le roi, pour qu'il porte ces présents et lui adresse un discours signifiant que, si notre nombre avait égalé notre bon vouloir, nous aurions présenté à Sa Majesté un bien meilleur spectacle que celui-là ; avec maints autres compliments.

Le 14 juillet, nous envoyâmes ces choses à la Cour de cette manière. En tête venait un trompette, puis dix mousquetaires, tous très bien vêtus, avec les couleurs de leurs pays ; les suivaient quatre porteurs, avec l'arbre, puis les deux piques ; après eux les garçons porteurs de serpents avec l'habit pour le roi, sur lequel étaient de riches tirasols¹¹ accordés à la circonstance. Venait en dernier le jeune homme qui devait les offrir, qui avançait sous un riche dais ; de même l'escortaient sept garçons de même taille, en livrée assortie, sans compter divers autres de ses camarades d'école qui le suivaient de leur propre vouloir.

Le roi, et plusieurs autres avec lui, prirent grand plaisir aux lapins. Nos gens avaient également pris avec eux quelques feux d'artifice, qui furent très agréables au jeune roi et à ses compagnons. Mais les femmes criaient pour la peur qu'elles avaient de voir le feu prendre à la Cour ; et certains chefs ordonnèrent de ne plus faire d'autres feux. Mais Augustine Spalder¹², notre interprète, un hardi jeune homme, déclara que, si le roi l'en priait, il ferait malgré eux d'autres feux. Le roi les mit alors dans un château de brique très noir, où ils tirèrent tous les feux qu'ils avaient, ce qui divertit beaucoup le roi et sa suite.

An exact discourse [...] of the subtilities [...], London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973, p. 152-159.

Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave

Juillet 1599 : les Portugais, alors sous domination espagnole, ne peuvent que s'inquiéter des entreprises hollandaises qui, pour la deuxième fois en trois ans, viennent d'envoyer une flotte vers ces Moluques jalousement gardées par les puissances ibériques.

Description de l'île de Ternati, située à 28 lieues de Banda.

L'île de Ternati est un pays fort sobre en vivres, car est impourvue de tout bétail, excepté de quelques chevreaux et poules, mais fort rares ; n'a aussi nul riz, ni aucun fruit duquel ils peuvent tremper aucun pain, sinon de quelque arbre qu'ils abattent

¹¹ « Tirasol » : terme espagnol, pour parasol.

¹² Spalding publia en 1614 un livret intitulé *Dialogues in the English and Malaiane Languages*. Demeuré à Bantam après le départ de Scott, il s'aventura en des spéculations fructueuses, mais qui lui valurent jusqu'en 1623 des démêlés avec la Compagnie (note W. Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 158).

et fendent, et étant fendu, le heurtent et frappent d'un marteau fait de certaines cannes, et leur donne quelque espèce en forme de farine, nommé en leur langage *sagge*¹³, duquel ils font les pains de la grandeur d'une paume, duquel ils font leur principal trafic. La dite île est aussi passablement peuplée de cocos et bananes, aussi de quelques limoniers et orangers, abondante en girofle, qui ne peuvent (selon Jean Hugues¹⁴) croître au rivage de la mer, mais au contraire bien éloignés de la mer, en monts et vallées ; n'est aussi en rien opulente en poisson, île certes fort sobre en vivres. Le vin de palmiste se vend ici en secret, à cause qu'il est défendu en leur loi, et pour cette occasion l'achetèrent les nôtres ès logis, où ils surent fort bien trouver le comble de leur désir, combien qu'il n'y a ici nulle taverne comme à Bantam, mais toutes choses y sont vend[a]bles pour argent et denrées. Il y en a plusieurs qui ont appris des Portugais non seulement parler le langage, mais aussi connaître de l'argent, désir (certes) entre eux grandement estimé. Leurs viandes, comme poissons, et maints autres apprêtés (selon leur mode) d'herbes, ont le goût fort mignard, délectable et savoureux.

654

Il y a ici des beaux perroquets ayant sur le dos des plumettes rouges, ornés aussi des jaunettes, comme au devant des ailes, mais sont un peu plus petits que les Américains. Apprennent aussi mieux à jargonner : le chirurgien de la navire *Amsterdam* en eut un, qui contrefit le chat et coq, et commanda au cuisinier de faire son devoir, pour lequel il pouvait avoir la somme de 100 dalres¹⁵, lequel il avait troqué pour un flacon de 4 patarts¹⁶. Ont force perdrix, desquels en pouvions acheter un pour 8 patarts. Sont grands amateurs des belles couleurs, comme de cramoisi rouge et pourpre ; les nôtres changèrent pour un vieil chapeau et vieil chemisole une chivette. Ont aussi une grande assistance de vivres des Bantamois. En toutes les contrées de l'Inde orientale fait il fort bon vivre, mais à Ternati et Bantam mieux qu'à Amboina, à cause de la chaleur tant véhémence, mais est toutefois une contrée fort plaisante. Il y a force amandiers, dont les fruits sont fort grands à l'extraordinaire, et les coquilles sont propres pour tremper le fer, à cause du feu véhément. Les habitants sont fort débonnaires, ont la nature fort mendicante, non seulement les sujets, mais aussi le roi avec toute sa famille. Haïssent le larcin, voire étranglent tous les larrons. Advint une fois (qu'étant là à terre) qu'il y eut un certain garçon d'onze ou douze ans, ayant emblé seulement une feuille ou deux de tabac, et étant attrapé, le lièrent les mains sur le dos, et le menèrent par la ville, suivi de plusieurs autres garçons, le menacèrent de force injures. Ici croît aussi du tabac, mais non de si bonne valeur qu'en Amérique ; les esclaves en usent beaucoup, et l'avaient toujours prêt ; l'estiment (étant bu) être

13 Sur le sagou, voir Forrest, *supra*, p. 643.

14 « Jean Hugues » : Jan Huygen Van Linschoten (voir Notices).

15 Note marginale : « 100 dalres sont la valeur de 50 écus ».

16 « Patart » : petite monnaie ancienne.

grand confort et allègement. Sont grands ennemis des Portugais, car vis-à-vis de Ternati gît l'île de Tidore¹⁷, gouvernée des Portugais. Mais ne tiennent entre eux [nulle] foi, tuent et massacrent l'un l'autre, comme bêtes, voire en quel lieu ils se peuvent attraper, comme il advint au 20 de juillet 1599, que les Ternatins partirent vers Tidore, et y saccagèrent un village et en massacrèrent trois, et en amenèrent encore bien 43 prisonniers, dont l'un était le frère du roi de Tidore, homme de prime barbe (de 21 ans) et étant amené prisonnier devant le roi de Ternate, et après être exaucé, fut amené hors le palais du roi, lié d'un licol, et étant parvenu au rivage, le commandèrent de laver ses mains, le prisonnier s'accroupit pour les laver, incontinent lui donna un autre d'un même coup, que les entrailles le pendirent du corps, et après être rassasiés de leur félonie et inhumanité, fut le corps mort lié à une praüe¹⁸ et traîné en la mer, où il fut laissé à la merci des vagues.

Le Roy de Ternati est fort curieux, car (ainsi que l'avions honoré de quelque 20 ou 30 fusées) le lendemain nous aborda faisant requête de l'apprendre, et l'ayant appris, le mit en œuvre.

[...] Au départir, fûmes conduits par le Roi, qui nous donna l'adieu amiable, disant que Dieu nous avait envoyés là, à l'occasion que sûmes si bien accorder avec lui, et disions que les Portugais avec leurs adhérents avaient vilainement massacré notre prince en son palais, et répliqua le roi que les Portugais avaient fait le même de ses ancêtres, l'avaient taillé en pièces, salé, et ainsi envoyé à Malacca, ce qui était à lui de venger tous les jours de sa vie, et comme nous entendions qu'ils étaient ennemis des nôtres, lui fut notre venue fort agréable. Au départir supplia de nous de lâcher toute notre artillerie, excepté les deux pièces de derrière, ce que fîmes, chose qui lui fut désirée. Et comme vîmes qu'il y eut certain Portugais abjuré, qui avait pris leur loi, homme caut, fin et astut, par eux nommé *Renegados* et qu'il y était en grande réputation, fîmes son amitié, afin qu'il serait un peu en aide les demeurés [*sic*].

Second livre de la navigation des Indes orientales, Amsterdam, C. Nicolas, 1601,
f° 17v°-18r°.

Bougainville : Batavia

Le journal du navigateur ne dit rien du séjour à Batavia (du 29 septembre au 16 octobre 1768), que rapporte la relation imprimée.

Pendant que nous restâmes ici, les principaux de Batavia s'empressèrent à nous en rendre le séjour agréable. De grands repas à la ville et à la campagne,

17 « Tidore » : Timor.

18 Une *proa* : bateau océanien.

des concerts, des promenades charmantes, la variété de cent objets réunis ici et presque tous nouveaux pour nous, le coup d'œil de l'entrepôt du plus riche commerce de l'univers ; mieux que cela, le spectacle de plusieurs peuples qui, bien qu'opposés entièrement pour les mœurs, les usages, la religion, forment cependant une même société ; tout concourait à amuser les yeux, à instruire le navigateur, à intéresser même le philosophe. Il y a de plus ici une Comédie qu'on dit assez bonne¹⁹; nous n'avons pu juger que de la salle qui nous a paru jolie : n'entendant pas la langue, ce fut bien assez pour nous d'y aller une fois. Nous fûmes infiniment plus curieux des comédies chinoises, quoique nous n'entendissions pas mieux ce qui s'y débitait ; il ne serait pas fort agréable de les voir tous les jours, mais il faut en avoir vu une de chaque genre. Indépendamment des grandes pièces qui se représentent sur un théâtre, chaque carrefour, dans le quartier chinois, a ses tréteaux, sur lesquels on joue tous les soirs des petites pièces et des pantomimes. *Du pain et des spectacles*, demandait le peuple romain ; il faut aux Chinois du commerce et des farces. Dieu me garde de la déclamation de leurs acteurs et actrices qu'accompagnent toujours quelques instruments. C'est la charge du récitatif obligé, et je ne connais que leurs gestes qui soient encore plus ridicules. Au reste, quand je parle de leurs acteurs, c'est improprement : ce sont des femmes qui font les rôles d'hommes. Au surplus, et on en tirera telles conclusions qu'on voudra, j'ai vu les coups de bâton prodigués sans mesure sur les planches chinoises y avoir un succès tout aussi brillant que celui dont ils jouissent à la Comédie-Italienne et chez Nicolet²⁰.

Nous ne nous lassions point de nous promener dans les environs de Batavia. Tout Européen, accoutumé même aux plus grandes capitales, serait étonné de la magnificence de ses dehors. Ils sont enrichis de maisons et de jardins superbes, entretenus avec ce goût et cette propreté qui frappe dans tous les pays hollandais. Je ne craindrai pas de dire qu'ils surpassent en beauté et en richesses ceux de nos plus grandes villes de France, et qu'ils approchent de la magnificence des environs de Paris. Je ne dois pas oublier un monument qu'un particulier y a élevé aux muses. Le sieur Mohr, premier curé²¹ de Batavia, homme riche à millions, mais plus estimable par ses connaissances et son goût pour les sciences, y a fait construire, dans un jardin d'une de ses maisons, un observatoire qui honorerait toute maison royale. Cet édifice, qui est à peine

¹⁹ Le théâtre n'existe pas à Batavia avant 1757 et peinait à se maintenir.

²⁰ J.-B. Nicolet (1710-1796) : brillant entrepreneur parisien de spectacles, il fonda le Théâtre de la Gaïeté.

²¹ En fait, ministre réformé. Cook mentionne lui aussi son « *very elegant observatory* ». Johan Mauritius Mohr (1716-1775) détermina en 1761 la longitude de Batavia par le passage de Vénus. Son observatoire, construit à ses frais, fut achevé en 1769.

fini, lui a coûté des sommes immenses. Il fait mieux encore, il y observe lui-même. Il a tiré d'Europe les meilleurs instruments en tout genre, nécessaires aux observations les plus délicates et il est en état de s'en servir. Cet astronome, le plus riche sans contredit des enfants d'Uranie, a été enchanté de voir M. Verron. Il a voulu qu'il passât les nuits dans son observatoire ; malheureusement il n'y en a pas eu une seule qui ait été favorable à leurs désirs. M. Mohr a observé le dernier passage de Vénus²², et il a envoyé ses observations à l'Académie de Harlem ; elles serviront à déterminer avec précision la longitude de Batavia.

Il s'en faut bien que cette ville, quoique belle, réponde à ce qu'annoncent ses dehors. On y voit peu de grands édifices, mais elle est bien percée ; les maisons sont commodes et agréables ; les rues sont larges et ornées la plupart d'un canal bien revêtu et bordé d'arbres, qui sert à la propreté et à la commodité. Il est vrai que ces canaux entretiennent une humidité malsaine qui rend le séjour de Batavia pernicieux aux Européens. On attribue aussi en partie le danger de ce climat à la mauvaise qualité des eaux ; ce qui fait que les gens riches ne boivent ici que des eaux de *Selse*, qu'ils font venir de Hollande à grands frais. Les rues ne sont point pavées, mais de chaque côté il y a un large et beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques, et la propreté hollandaise ne laisse rien à désirer pour l'entretien de ces trottoirs. Je ne prétends pas, au reste, donner une description détaillée de Batavia, sujet épuisé tant de fois²³. On aura l'idée de cette ville fameuse en sachant qu'elle est bâtie dans le goût des belles villes de la Hollande, avec cette différence que les tremblements de terre imposent la nécessité de ne pas élever beaucoup les maisons, qui n'ont ici qu'un étage. Je ne décrirai point non plus le camp des Chinois, lequel est hors de la ville, ni la police à laquelle ils sont soumis, ni leurs usages, ni tant d'autres choses déjà dites et redites.

On est frappé du luxe établi à Batavia ; la magnificence et le goût qui décorent l'intérieur de presque toutes les maisons annoncent la richesse des habitants. Ils nous ont cependant dit que Batavia n'était plus à beaucoup près ce qu'elle avait été. Depuis quelques années, la Compagnie y a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui était pour eux la source d'une immense circulation de richesses. Je ne juge point ce nouveau règlement de la Compagnie ; j'ignore ce qu'elle gagne à cette prohibition. Je sais seulement que les particuliers attachés à son service ont encore le secret de tirer trente, quarante, cent, jusqu'à deux cent mille livres de revenu d'emplois qui ont de gages quinze cents, trois mille,

²² Il s'agit du passage de Vénus sur le disque solaire le 3 juin 1769, que Cook venait d'observer à Tahiti.

²³ Les navigateurs font volontiers cette observation : ainsi Cook, en 1770, qui s'en tient à des indications nautiques. Mais d'autres (Rogers, 1710) n'en décrivent pas moins à nouveau la ville.

six mille livres au plus. Or presque tous les habitants de Batavia sont employés de la Compagnie. Cependant il est sûr qu'aujourd'hui le prix des maisons, à la ville et à la campagne, est plus des deux tiers au-dessous de leur ancienne valeur. Toutefois Batavia sera toujours riche du plus au moins ; et par le secret dont nous venons de parler, et parce qu'il est difficile à ceux qui ont fait fortune ici de la faire repasser en Europe. Il n'y a de moyen d'y envoyer ses fonds que par la Compagnie qui s'en charge à huit pour cent d'escompte ; mais elle n'en prend que fort peu à la fois à chaque particulier. Ces fonds d'ailleurs ne se peuvent envoyer en fraude, l'espèce d'argent qui circule ici perdant en Europe vingt-huit pour cent. La Compagnie se sert de l'empereur de Java pour faire frapper une monnaie particulière qui est la monnaie des Indes.

Nulle part dans le monde les états ne sont moins confondus qu'à Batavia ; les rangs y sont assignés à chacun ; des marques extérieures les constatent d'une façon immuable, et la sérieuse étiquette est plus sévère ici qu'elle ne le fut jamais à aucun congrès. La haute régence, le conseil de justice, le clergé, les employés de la Compagnie, ses officiers de marine et enfin le militaire, telle y est la gradation des états.

L'AVENTURE TAHITIENNE

Samuel Wallis découvre Tahiti

Envoyé par l'Amirauté pour déterminer dans l'océan Pacifique un site propice à l'observation du passage de Vénus en 1769, Samuel Wallis aborde en juin 1767 à une île qu'il nomme « île du roi Georges » ; l'année suivante, Bougainville croira la découvrir et lui donnera son nom insulaire, Tahiti. La relation de Wallis, publiée en 1773 par Hawkesworth et traduite en français l'année suivante par J.-B. Suard (*Relation des voyages [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774, t. II), présente les récits successifs de l'arrivée, de l'attaque, de la prise de possession.

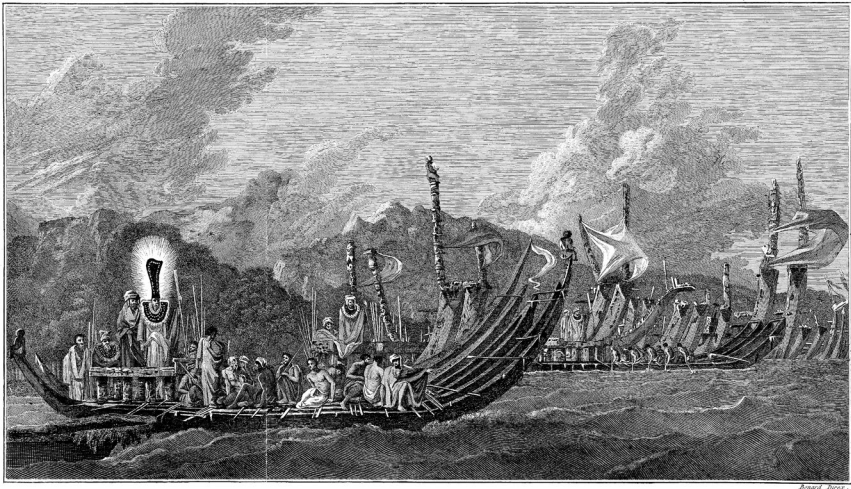
Chapitre V. « Découverte de l'île d'Otahity¹, nommée Île du Roi George III. Ce qui nous arriva, fait à bord du vaisseau, soit sur la côte ».

1767, Juin [...] Le 19, à deux heures du matin le ciel s'étant nettoyé, nous fîmes voile de nouveau. À la pointe du jour nous vîmes la terre à environ cinq lieues de distance, et nous gouvernâmes directement sur elle. À huit heures, lorsque nous en étions très proches, le brouillard nous obligea encore à rester en panne, et lorsque le temps se fut éclairci, nous fûmes fort surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues : elles étaient de grandeurs différentes, et garnies de plus ou moins d'hommes, depuis un jusqu'à dix, de sorte qu'en tout il n'y avait pas moins de 800 Indiens. Lorsqu'ils furent à portée de pistolet de notre vaisseau, ils s'arrêtèrent, nous regardant avec un grand étonnement et s'entretenant successivement les uns les autres. En même temps nous leur montrâmes des colifichets de différents genres, en les invitant par signes à monter à bord. Ils se retirèrent ensemble et tinrent une espèce de conseil sur ce qu'ils avaient à faire. Ils vinrent ensuite, faisant le tour du vaisseau, et nous donnant des signes d'amitié. L'un d'eux, qui tenait une branche de bananier à la main, nous fit un discours qui dura près d'un quart d'heure et jeta ensuite sa branche dans la mer. Un moment après, comme nous continuions de leur faire des signes d'invitation, un jeune homme alerte, vigoureux et bien fait se hasarda à entrer dans le vaisseau. Il monta par les porte-haubans dans l'intérieur. Nous lui fîmes signe de venir sur le tillac, et nous lui présentâmes

1 La forme retenue par Wallis (*O'Tahiti* : « c'est Tahiti ») sera régulièrement utilisée par les voyageurs (notamment britanniques) avant que le *Tahiti* de Bougainville ne s'impose, vers le milieu du siècle suivant, quand la France prendra possession de l'île. Nous conserverons ici, dans des extraits de l'édition originale de ses *Voyages* (1771), des graphies Taiti, Taitiens du navigateur français.

différentes quincailleries. Il nous paraissait les voir avec plaisir, mais il ne voulut rien accepter jusqu'à ce que quelques uns des Indiens se fussent approchés, et qu'après beaucoup de discours ils eurent jeté une branche de bananier dans le vaisseau. Alors il reçut nos présents, et plusieurs autres se pressèrent de monter à bord par plusieurs côtés du vaisseau ne connaissant pas la véritable entrée.

J. Hawkesworth, *An Account [...]* (1773, t. I) ; trad. française de J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774, t. II, p. 92-93.



Ill. 54. « Flotte d'O Tahiti assemblée à Oparee », dans J. Cook, *Voyage dans l'hémisphère austral*, 1778

[...] Cependant il venait continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues, chargées d'une marchandise que les autres ne nous avaient pas jusqu'alors apportée ; je veux dire d'un nombre de femmes rangées sur une file, et qui, arrivées près du vaisseau, offrirent à nos yeux toutes les postures lascives qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames mettaient tous leurs charmes en œuvre, les grandes pirogues qui étaient chargées de pierres s'avancèrent autour du vaisseau, et à une très petite distance ; quelques uns des Indiens chantant d'une voie rauque, quelques autres soufflant dans des conques marines, et d'autres jouant de la flûte. Peu de temps après un homme, qui était couché sur une espèce de canapé placé sur une de ces grandes doubles pirogues, fit signe qu'il désirait venir aux côtés du vaisseau ; j'y consentis tout de suite, et quand il fut près de mon bord, il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges et jaunes, lui faisant signe qu'il me la remît. Je la reçus avec des expressions d'amitié, et je pris sur le champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour ; mais à mon grand étonnement, il s'était déjà éloigné un peu du vaisseau, et, au

signe qu'il fit en jetant une branche de cocotier qu'il tenait à la main, il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les Indiens s'avancèrent tous à la fois sur nous, et nous lancèrent une grêle de pierres par tous les côtés : c'était là une attaque dans laquelle nos armes seules pouvaient nous donner la supériorité sur la multitude qui nous assaillait, d'autant plus qu'une grande partie de l'équipage était malade et faible. J'ordonnai donc de faire feu ; je fis tirer aussi de très près deux pièces du gaillard, que j'avais fait charger à mitraille ; la décharge mit quelque désordre parmi les Indiens ; cependant quelques minutes après ils recommencèrent leur attaque. Tous ceux de nos gens qui étaient en état de venir sur le pont, prirent alors leur poste ; je leur fis tirer mes grosses pièces, et j'en fis jouer constamment quelques-unes sur l'endroit du rivage où je voyais un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, et venant au vaisseau à toutes rames. Quand nos grosses pièces commencèrent à tirer, il n'y avait pas moins de 300 pirogues autour du vaisseau, portant au moins deux mille hommes ; et de nouvelles pirogues arrivaient de tous les côtés. Le feu écarta bientôt ceux qui étaient près du vaisseau, et arrêta ceux qui se disposaient encore à venir sur nous ; aussitôt que je vis la retraite de quelques-uns de nos ennemis et la tranquillité du reste, je fis cesser le feu, espérant qu'ils seraient assez convaincus de notre supériorité pour ne pas renouveler leur attaque. En cela cependant je fus malheureusement trompé ; une grande partie des pirogues qui avaient été dispersées se rassemblèrent de nouveau ; elles demeurèrent quelque temps sur leurs rames, regardant le vaisseau de la distance d'environ un quart de mille, et alors élevant soudainement des pavillons blancs, elles s'avancèrent du côté de la poupe de notre bâtiment, et recommencèrent de fort loin à jeter des pierres avec beaucoup de force et d'adresse par le moyen de leurs frondes. Chaque pierre pesait environ deux livres, et plusieurs blessèrent nos gens qui en auraient souffert davantage, sans une toile étendue sur le tillac pour nous défendre des ardeurs du soleil, et sans le bastingage de nos hamacs. Pendant ce temps plusieurs pirogues, garnies de beaucoup d'hommes, se portaient vers l'avant du vaisseau, ayant probablement remarqué qu'on n'avait point tiré de cette partie du navire. J'y fis transporter quelques pièces sur-le-champ pour les faire tirer, en même temps que deux autres tireraient de l'arrière sur les pirogues qui nous attaquaient par là. Parmi les pirogues qui en voulaient à notre avant, il y en avait une où paraissait être quelque chef d'Indiens : car c'était de cette pirogue qu'était venu le signal qui les avait rassemblés. Il arriva qu'un boulet d'un canon de l'avant fut tiré si juste qu'il sépara la double pirogue en deux. Dès que les autres s'aperçurent de cet accident, ils se dispersèrent avec tant de vitesse, que dans une demi-heure, il ne resta pas une pirogue à la portée de notre vue, et que tout ce peuple, qui couvrait le rivage, s'enfuit aux collines voisines avec la plus grande précipitation.

1767, Juin : À deux heures, les bateaux débarquèrent sans opposition, et M. Furneaux planta un bâton de pavillon, arracha une motte de gazon et prit possession de l'île au nom de Sa Majesté, en l'honneur de laquelle elle reçut le nom de l'Île du Roi George III.

Wallis y séjournera du 24 juin au 27 juillet 1767. Revenu en Angleterre le 19 mai 1768, il indiquera le havre de Port Royal, à l'île du roi George III, comme l'endroit le meilleur pour observer le passage de Vénus.

Ibid., p. 105-109.

Bougainville : l'éden tahitien

662

Instruits sans doute par l'attaque malencontreuse qu'ils venaient de livrer contre Wallis, les Tahitiens ont accueilli Bougainville et ses compagnons avec une ferveur telle que le récit par lequel il célèbre l'île paradisiaque deviendra la source du « mythe de Tahiti ». Mais l'enthousiasme des premières impressions n'interdit pas çà et là un regard plus lucide sur la réalité tahitienne.

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Tahiti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île. Loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir en variant à chaque pas les points de vue et présentant de riches paysages couverts des plus riches productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays et ne servent pas moins à la commodité des habitants qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déjà dit, sont bâties les maisons des Taitiens, dispersées sans aucun ordre et sans former jamais de village ; on croit être dans les champs Élysées. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence et soigneusement entretenus, rendent partout les communications faciles².

Au reste, quoique cette île soit remplie de très hautes montagnes, la quantité d'arbres et de plantes dont elles sont partout couvertes ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du moins certain que les insulaires ne connaissent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés le même nom d'*aouri*, dont ils se servaient pour nous demander du fer. Mais cette connaissance du fer, d'où leur vient-elle ? Je dirai bientôt ce que je pense à cet égard³. Je ne connais ici qu'un seul article de commerce riche, ce sont

2 « Sentiers publics » : Wallis et Cook n'en disent rien. À quoi Bougainville fait-il allusion ?

3 Au terme de ce chapitre (éd. cit., p. 238), Bougainville rapporte en effet cette connaissance du fer au passage de Wallis, et observe la parenté entre l'anglais *iron* et le tahitien *aouri*.

de très belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles à leurs femmes et à leurs enfants ; mais ils les ont tenues cachées pendant notre séjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huîtres perlières des espèces de castagnettes qui sont un de leurs instruments de danse.

Nous n'avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons, des chiens d'une espèce petite, mais jolie, et des rats en grande quantité. Les habitants ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres. Nous avons aussi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi et d'un très bon goût, et des perruches fort petites, mais fort singulières par le mélange de bleu et de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourrissent leurs cochons et leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre et ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles et près de cent cinquante cochons⁴ ; encore, sans les travaux inquiétants des dernières journées, en aurait-on eu beaucoup davantage ; car les habitants en apportaient de jour en jour un plus grand nombre. Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre séjour le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22°, et il a été quelquefois à 18°. Le soleil, il est vrai, était déjà à 8 ou 9° de l'autre côté de l'Équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y pas être infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques ; nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain, que malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens y fussent continuellement dans l'eau et au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nu et à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous y avons débarqués, et qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces et s'y sont rétablis en aussi peu de temps, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reste, la santé et la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents et couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens et la beauté singulière de leurs dents qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves et de la salubrité de l'air et de la bonté du régime que suivent les habitants ?

4 Bougainville arrive pendant une période faste : les Tahitiens ne sont pas en guerre, ils n'ont pas encore approvisionné beaucoup de navires européens. Ce n'est déjà plus le cas lorsque Cook revient à Tahiti en août 1773, car la guerre sévit et, malgré les promesses du chef, il n'obtient qu'un ou deux cochons. Par la suite, au cours du XIX^e siècle, l'approvisionnement deviendra problématique : les besoins des navires-baleiniers ou des expéditions scientifiques seront trop grands et la population devra s'affamer pour fournir des provisions (Melville y fait allusion dans *Omoa*). Entre 1815 et 1830, il y eut sept expéditions pour la France, six pour la Russie, trois pour l'Angleterre et l'Amérique et une pour la Prusse.

Les végétaux et le poisson sont leur principale nourriture ; ils mangent rarement de la viande, les enfants et les jeunes filles n'en mangent jamais, et ce régime sans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirais autant de leurs boissons ; ils n'en connaissent d'autre que l'eau : l'odeur seule du vin et de l'eau-de-vie leur donnait de la répugnance ; ils en témoignaient aussi pour le tabac, les épicerie⁵ et en général pour toutes les choses fortes.

[...]

On voit souvent les Taitiens nus, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande pièce d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, et elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Taitiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats ; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leurs corps dont les contours n'ont point été défigurés par quinze ans de torture⁶.

664

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taiti se peignent d'un bleu foncé les reins et les fesses ; c'est une parure et en même temps une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. Je ne sais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables ; je pense que c'est en piquant la peau et y versant le suc de certaines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux indigènes du Canada. Il est à remarquer que de tout temps on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voisins encore de l'état de nature. Quand César fit sa première descente en Angleterre, il y trouva établi cet usage de se peindre ; *omnes vero Britanni se vitro inficiunt, quod caeruleum efficit colorem*⁷ Le savant et ingénieux auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*⁸ donne pour cause à cet usage général le besoin où on est dans les pays incultes de se garantir ainsi de la piqûre des insectes caustiques qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cause n'existe point à Taiti, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, on y est exempt de ces insectes insupportables. L'usage de se peindre y est donc une mode comme à Paris. Un autre usage de Taiti, commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles et d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande

5 « *Épicerie* » : les épices.

6 Allusion aux corps de baleine ou corsets dans lesquels les femmes étaient lacées.

7 « Tous les habitants de la Grande-Bretagne se font des tatouages avec une plante qui produit une couleur bleue » (César, *Guerre des Gaules*, V, 14, 2).

8 Cornélius de Pauw, *Recherches philosophiques*, Paris, Berlin, 1768-1770, 3 vol.

propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse et jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant et après.

Le caractère de la nation nous a paru être doux et bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taitiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraît que pour les choses absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété et que tout est à tous. Vis-à-vis de nous ils étaient filous habiles, mais d'une timidité qui les faisait fuir à la moindre menace. Au reste, on a vu que les chefs n'approuvaient point ces vols, qu'ils nous pressaient au contraire de tuer ceux qui les commettaient. Ereti⁹ cependant n'usait point de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes ; l'homme fuyait, et s'il était joint, ce qui arrivait ordinairement, car Ereti était infatigable à la course, quelques coups de bâton et une restitution forcée étaient le seul châtiment du coupable. Je ne croyais pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que, quand ils voyaient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignaient une peine sensible ; mais j'ai su depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on le pratique dans nos armées.

Bougainville concède que ces doux insulaires se livrent à des guerres permanentes et cruelles ; il expose ensuite ce qu'il a cru comprendre de leur religion.

La polygamie paraît générale chez eux, du moins parmi les principaux. Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches. Les enfants partagent également les soins du père et de la mère. Ce n'est pas l'usage à Taïti que les hommes, uniquement occupés de la pêche et de la guerre, laissent au sexe le plus faible les travaux pénibles du ménage et de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, et le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière : elles laveraient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, et la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne ; tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses

9 Chef tahitien qui accueillit Bougainville.

sens, et les applaudissements publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amants passagers qu'elle peut avoir eu l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi donc résisterait-elle à l'influence du climat, à la séduction de l'exemple ? L'air qu'on respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils dansent au son d'une espèce de tambour, et lorsqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très douce à trois ou à quatre trous¹⁰, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont aussi une espèce de lutte qui est en même temps exercice et jeu.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir donne aux Taitiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie fille du repos et de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe ; au milieu des objets nouveaux que nous leur présentions, nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, et qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celle du corps.

666

Voyage autour du monde, éd. Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, PUPS, Coll. « Imago Mundi », 2001, 2^e partie, chap. III, p. 222-232.



Ill. 55. « Danseuses tahitiennes »,
dans J. Cook, *An Account of the voyages [...]*, 1773

¹⁰ Le vivo.

Emprisonné pour sa participation à la révolte de la *Bounty*, le marin J. Morrison note dans son journal la dégradation de l'île depuis sa découverte en 1767 et observe un singulier groupe social, les *mahous*, dont les relations contemporaines ne parlent guère, soit parce que son existence leur a échappé, soit (comme il adviendra avec les missionnaires britanniques protestants) en raison de leur hostilité à cette pratique.

Outre les différentes classes sociales déjà décrites, ils ont une sorte d'hommes appelés mahous. Ils ressemblent par certains aspects aux eunuques d'Inde, mais ne sont pas châtrés. Ils ne cohabitent jamais avec des femmes mais vivent à leur manière ; ils épilent leur barbe et s'habillent en femmes, dansent et chantent avec elles et sont aussi efféminés dans leur voix ; ils excellent généralement à confectionner et peindre des tissus, faire des nattes et tout autre emploi de femme. Ils sont tenus pour des amis fiables en cela, et on dit, bien que je n'aie jamais vu la chose, qu'ils ont avec des hommes des relations aussi intimes que les femmes : cela je ne le tiens pas pour un fait avéré et je ne connais personne qui n'en déteste l'idée¹¹.

Les mœurs et usages des autres îles sont très proches de celles des différents comtés de ce royaume, leurs productions presque identiques, et les habitants de toutes les îles de la Société sont un seul et même peuple. Tahiti est de loin le plus grand et le plus puissant, quand du moins les forces de cette île sont unies et se voit par conséquent reconnue comme la première de toutes. Toutes désignent du nom de Tahiti leur langage, leurs usages etc., aussi bien chez eux que lorsqu'ils sont à Tahiti ; les hommes d'importance qui ne visitent pas Tahiti une fois dans leur vie sont rares, et beaucoup s'y rendent fréquemment.

Il faut savoir que le capitaine Cook, quand il pensa pour la première fois fournir ces îles de bétail, de volaille, de fruits et de plantes d'Europe, entendait le faire pour le bien de l'humanité ; mais ces peuples n'en connaissaient pas la valeur et, faute d'Européens pour s'en occuper, tout fut bien vite détruit. À la vue de ces animaux, la curiosité des indigènes leur fit désirer de les posséder de telle manière qu'ils se trouvèrent séparés et dans l'impossibilité de se reproduire. La volaille disparut vite, les moutons, qui ne perdent pas leur laine sous ces climats chauds, moururent faute d'être tondus, les bovins prospérant bien qu'étant le plus souvent séparés. Les semences et les plantes furent détruites d'être arrachées aussitôt qu'elles se manifestaient ; chacun, désirant posséder quelque portion des curiosités qu'ils estimaient le plus, aurait sacrifié la meilleure vache pour

11 Léon l'Africain note la présence, dans quelques hôtelleries de Fez, de « certains individus qui constituent une engeance appelée *el cheva* [el-hiva] : « Ce sont des hommes qui s'habillent en femmes et portent des ornements comme des femmes. Ils se rasent la barbe et vont jusqu'à imiter les femmes dans leurs façons de parler [...]. Ils filent même » (*Description de l'Afrique*, trad. Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1980, t. I, p. 191).

une bonne hache, ne connaissant pas leur valeur pour la nourriture, bien qu'ils en aient tué plusieurs qu'ils mangeaient en partie lors de leurs guerres. Mais n'ayant aucune méthode pour enlever des peaux qu'ils nettoyaient comme des cochons sans pouvoir s'imaginer qu'elles étaient bonnes à quelque chose, ils ne se donnaient aucun mal pour sauver un élevage.

Les béliers et les boucs dont ils ne pouvaient supporter l'odeur désagréable et nombre de chèvres furent bannies dans les montagnes parce que leur viande ne compensait pas les dégâts qu'ils faisaient aux plantations pour tissus¹². Ceux qu'ils gardent encore sont toujours attachés s'ils sont près d'une de ces plantations et dans le meilleur des cas ne sont pas estimés à l'égal d'un chien – ce qui empêche l'île d'être dévastée par eux comme ce serait bientôt le cas si on les laissait aller où ils veulent.

Journal of James Morrison [...], éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935, p. 238-239.

¹² « *Cloth plantations* ». Entendre : les arbres dont les feuilles servent à faire les *tapas*, tissus tahitiens.

L'AUSTRALASIE

Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)

Gouverneur général de Batavia en 1636, Anthony van Diemen veut en savoir davantage sur une terre (l'Australie) à laquelle les navigateurs hollandais ont, depuis 1623, abordé à plusieurs reprises, mais dont ils n'ont qu'une connaissance morcelée ; en même temps, il recherche une route méridionale qui permettrait d'arriver au Chili pour de fructueuses opérations de commerce. La souplesse des instructions données à Tasman et son pilote Frans Vischer reflète ces incertitudes. Venant de l'île Maurice, leurs deux vaisseaux décident de se maintenir à une latitude de 44° environ et de mettre le cap vers l'est. Ils rencontreront ainsi le 24 novembre une terre qu'ils appelleront Van Diemen's Land (qui deviendra en 1853 la Tasmanie). Ils la contournent par le sud avant de longer la côte ouest des deux grandes îles de Nouvelle-Zélande et regagnent Java par les Tonga, les Fidji et la côte nord de la Nouvelle-Guinée. Les Tumatakokiris rencontrés par les Hollandais seront, au siècle suivant, détruits par une autre tribu : les Maoris (voir J. C. Beaglehole, *The Exploration of the Pacific*, London, The Hakluyt Society, éd. 1966, p. 150).

Le soir [du 18 décembre 1642], une heure avant le coucher du soleil, nous vîmes des lumières à terre et quatre embarcations près du rivage, dont deux se dirigeaient vers nous alors que nos bateaux revenaient aux navires, rendant compte qu'ils avaient trouvé pas moins de treize brasses d'eau et qu'au coucher du soleil, qui disparaissait derrière la grande terre, ils étaient allés jusqu'à un demi mille environ du rivage. Après que nos gens eurent été à bord pour y prendre un verre, ceux des deux canots se mirent à nous héler, d'une voix creuse et bourrue, sans que nous pûmes le moins du monde les comprendre ; mais nous les rappelâmes en gage de réponse, quand ils recommencèrent plusieurs fois, sans approcher toutefois de plus d'un jet de pierre, soufflant également plusieurs fois dans un instrument dont le son rappelait les trompettes des Maures. Un de nos marins, qui jouait quelquefois de la trompette, leur joua quelque chose en réponse, imité par le contremaître de ceux du *Zeehaen* (engagé aux Indes orientales comme trompette, il fut nommé contremaître à l'île Maurice par le conseil de la forteresse et par les vaisseaux). Après que cela eut été exécuté plusieurs fois des deux côtés et que le soir tombait de plus en plus, les gens des embarcations cessèrent et payèrent de nouveau. Par sécurité et pour nous tenir vigilants, nous fîmes prendre à nos gens des quarts de garde entiers, selon l'usage de la mer, et prîmes soin de déposer des munitions de guerre aux piques

des mousquets et des épées suffisamment prêtes, de faire donner les canons sur le pont supérieur et de les charger à nouveau, de sorte que nous puissions prévenir toute mésaventure et nous défendre s'il advenait que ces gens cherchent à nous faire du mal. Variation 9° NE.

670

Le 19 décembre, tôt le matin, une embarcation de ces gens avec treize hommes à bord s'approcha à un jet de pierre de nos vaisseaux et ils nous appelèrent plusieurs fois sans que nous puissions les comprendre, leur langue n'ayant rien en commun avec le lexique que l'Hon. Gouv. Général et les conseillers des Indes nous avaient donné : rien d'étonnant à cela, puisqu'il s'agissait de langages des îles Salomon, etc...¹ Ces gens étaient, autant que nous pûmes voir, de taille moyenne, mais rudes de voix et de charpente, leur couleur entre le brun et le jaune, leurs cheveux noirs ramenés en couronne en haut de la tête et rassemblés à la base comme le font les Japonais, mais un peu plus longs et épais. Ils portaient au-dessus une grande et épaisse plume blanche ; leur embarcation était composée de deux canoës longs et étroits placés côte à côte, sur lesquels étaient jetées des planches où l'on pouvait s'asseoir, de sorte qu'au-dessus de l'eau on pouvait voir en dessous à travers l'embarcation. Leurs pagaies sont longues d'une bonne brasse environ, étroites et terminées en pointe ; ils peuvent avancer vite avec ces embarcations. Leurs vêtements, nous semblait-il, étaient faits de nattes ou de coton ; presque tous avaient le haut du corps nu. Nous leur fîmes signe de la main à plusieurs reprises pour qu'ils viennent aux navires, leur montrant des tissus blancs et quelques couteaux de notre chargement [de pacotille]. Ils ne s'approchèrent pas davantage pour autant, mais finalement s'éloignèrent en pagayant, cependant que les officiers du *Zeehaen*, selon les injonctions de la veille, vinrent à notre bateau, quand nous réunîmes le conseil pour décider de nous approcher le plus près possible du rivage avec les vaisseaux : car il y avait là un bon fond pour jeter l'ancre et ces gens, à ce qu'il semblait, étaient désireux d'amitié. Juste après avoir pris cette résolution, nous vîmes venir de la terre sept autres embarcations, l'une d'elles avec une proue haute et étroite, portant dix-sept hommes, pagayait tout autour du *Zeehaen* et une seconde (avec treize hommes robustes) venait devant le bateau à moins d'un demi-jet de pierre de nous, toutes deux appelant les autres de temps en temps. Comme précédemment, nous fîmes signe et leur montrâmes les étoffes blanches etc. : mais ils ne bougèrent pas. Le capitaine du *Zeehaen* envoya au navire son quartier-maître avec leur petit bateau et six rameurs, pour dire aux contremaîtres que si ces gens désiraient venir au navire, ils ne devraient pas en laisser monter trop à bord, mais être prudents et se tenir sur leurs gardes. Quand le petit bateau

1 Très probablement celui que les Hollandais avaient recueilli de l'expédition de Jacques Le Maire (1615-1618).

du *Zeehaen* ramait vers le navire, ceux qui étaient le plus près de nous pagayèrent et firent signe avec leurs pagaies aux autres qui étaient derrière le *Zeehaen* ; mais nous ne pûmes connaître leur intention. Quand le petit bateau du *Zeehaen* repartit vers son navire, ceux qui étaient devant nous, entre les deux navires, se mirent à pagayer avec tant de vigueur, qu'arrivés à un peu moins de mi-distance de notre vaisseau, ils frappèrent de leur étrave le petit bateau du *Zeehaen* sur le côté et se ruèrent sur lui. Sur ce le plus éminent de ces coquins, avec une pique émoussée, poussa férocement à plusieurs reprises dans le cou le quartier-maître Cornelis Ioppen, si bien qu'il le fit tomber pardessus bord. Après quoi les autres, avec leurs pagaies et de petits morceaux de bois épais (que nous prîmes d'abord pour des poignards malais) se mirent à accabler le petit bateau, d'une telle violence que trois marins du *Zeehaen* furent tués, et le quatrième mortellement blessé. Le quartier-maître et deux autres marins nagèrent vers notre navire et nous leur envoyâmes notre sloop, grâce auquel ils revinrent vivants. Après ce fait monstrueux et cette chose exécrable, les meurtriers laissèrent aller à la dérive le petit bateau, non sans avoir emmené un des morts dans leur canoë et noyé l'autre. Voyant ceci, nous fîmes avec les gens du *Zeehaen* un tir nourri de mousquets et de canon ; mais bien que nous ne les ayons pas atteints, ils s'en allèrent néanmoins à toute hâte, et pagayèrent vers la terre hors de portée de notre tir. Depuis notre pont supérieur, nous fîmes plusieurs tirs avec nos canons du pont supérieur et de la proue en direction de leurs embarcations, mais sans atteindre personne. Avec notre sloop, bien équipé et bien armé, notre capitaine Ide Tercxsen Holman fit rame vers le petit bateau du *Zeehaen* (que ces maudits hommes avaient laissé aller à la dérive), et le ramena vite au navire, ayant trouvé à l'intérieur l'un des morts et celui qui était mortellement blessé. Nous levâmes l'ancre et fîmes voile, parce que nous ne pouvions nous attendre à établir aucune amitié avec ces gens, ni trouver de l'eau et d'autres provisions. Ayant fait voile, nous vîmes vingt-deux canoës près du rivage, dont onze, qui grouillaient de gens, se dirigeaient vers nous. Nous attendîmes calmement que certains des principaux parviennent à portée de tir de nos canons et tirâmes alors une ou deux bordées depuis notre canonnière², mais en vain. Ceux du *Zeehaen* tirèrent également, atteignirent un du canoë de commandement qui se tenait debout avec un petit drapeau blanc dans la main ; nous entendîmes que le coup avait également atteint le flanc et l'intérieur du canoë, mais sans pouvoir connaître l'effet qui en était résulté. Aussitôt qu'ils eurent reçu ce coup, ils retournèrent en vitesse à la côte, deux d'entre eux arborant une sorte de voilure Tingang ; puis ils restèrent près du rivage, sans s'occuper davantage de nous. Vers midi, le capitaine Gerrit Jansz et M. Gilsemans revinrent vers le

2 Autrefois, espace du navire où se tenaient les artilleurs.

navire. Leur contremaître était également avec nous quand nous réunîmes le conseil. L'acte détestable de ces indigènes envers quatre des gens du *Zeehaen* ce matin nous enseignait qu'il fallait considérer les habitants de ce pays comme des ennemis. Nous résolûmes notamment qu'il convenait désormais de longer la côte vers l'est, suivant l'étendue du pays pour voir si nous pouvions trouver quelques endroits appropriés pour y trouver de l'eau et des provisions. Ainsi que notre résolution le mentionne plus longuement, notre mouillage au lieu du massacre (auquel nous avons également donné le nom de baie des Meurtriers)³ était à 40° 50'S et 191° 30'⁴.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968, p. 121-124.

William Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie

672

Il n'est pas le premier à le faire : le Hollandais Carstenz avait vu en avril 1623 à Cape Keerwer (golfe de Carpentarie) des insulaires démunis de tout et peu désireux de contacts avec les Blancs. Mais il avait pris la péninsule australienne d'York pour une partie de la Nouvelle-Guinée (voir J.C. Beaglehole, *The Exploration of the Pacific*, *op. cit.*, p. 119). C'est le 4 janvier 1688 que Dampier, venant de Timor, accoste à 16°50' à Cygnet Bay et Buccaneer's Archipelago, sur la côte nord-ouest de l'Australie, pour livrer la première description attentive des Aborigènes.

La Nouvelle Hollande est une grande étendue de pays. On ne sait pas encore bien si c'est une île ou un continent⁵. Mais je suis certain qu'elle ne touche ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique. La partie que nous y vîmes est basse et unie. Il y a des bancs de sable près de la mer ; les pointes seulement sont pierreuses comme aussi quelques unes des îles de cette baie.

Le terroir en est sec et sablonneux ; et l'on n'y a point d'eau, à moins qu'on n'y fasse des puits. Cependant il produit diverses sortes d'arbres. Mais les bois n'y sont pas en grand nombre, ni les arbres extrêmement gros. La plupart de ceux que nous vîmes nous parurent des arbres à Dragon⁶, et ceux-là sont les plus grands qu'il y ait. Ils sont à peu près de la grosseur de nos gros pommiers, et environ de la même hauteur. L'écorce est blanchâtre et tant soit peu dure. Les feuilles sont noires ; il distille de la gomme des nœuds et des crevasses qui sont au corps des arbres. Nous confrontâmes cette gomme avec une certaine gomme ou sang de dragon que nous avions à bord, et nous le trouvâmes et de la même

3 Aujourd'hui Golden Bay, sur l'île du sud. Cook lui avait conservé le nom de Murderers' Bay.

4 Longitude indiquée selon le mode de décompte hollandais.

5 Son insularité ne sera acquise qu'avec la circumnavigation qu'en fera Matthew Flinders, donnant en 1804 à l'île-continent son nom d'Australie.

6 « Arbres à dragon » : le sang de dragon est une résine rouge employée comme astringent.

couleur, et du même goût. Pas un de nous ne connut les autres sortes d'arbres. Il croissait sous les arbres une herbe assez longue, mais assez déliée. Nous ne vîmes point d'arbres fruitiers.

Nous ne vîmes aussi aucune sorte d'animaux, ni aucune trace de bêtes, si ce n'est une seule fois, et nous crûmes que c'était la piste d'un mâtin. Il y a quelques petits oiseaux terrestres ; mais ils ne sont pas plus gros qu'un merle. Il n'y a que peu d'oiseaux marins. La mer n'est pas non plus fort poissonneuse, à moins qu'on ne mette au rang des poissons la vache marine et la tortue. Il y a quantité d'animaux de ces deux espèces ; mais ils sont extraordinairement sauvages, quoiqu'ils ne soient pas fort inquiétés par les habitants qui n'ont ni bateaux ni fer.

Les Indiens de cette contrée sont les gens du monde les plus misérables. Les *Hodmadods* de Monomotapa⁷, quelque gueux qu'ils soient, sont riches au prix d'eux, puisqu'ils ont des maisons, et des habits de peaux, des brebis, de la volaille et des fruits, et des œufs d'autruche etc. Ce que les autres n'ont pas. Et à la figure humaine près, ils ne diffèrent guère des brutes. Ils sont grands, droits, et menus, et ont les membres longs et déliés ; la tête grosse, le front rond, et les sourcils gros. Leurs paupières sont toujours demi fermées pour empêcher que les mouches ne leur donnent dans les yeux. Aussi sont-elles si incommodes, que quelque chose qu'on fasse avec son éventail, on ne peut les empêcher de donner au visage, et sans le secours des deux mains elles entreraient jusque dans les narines, et même dans la bouche, si les lèvres n'étaient pas bien fermées. De là vient qu'étant incommodés de ces insectes dès leur enfance, ils n'ouvrent jamais les yeux comme les autres peuples. Aussi ne sauraient-ils voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête comme s'ils voulaient voir quelque chose qui fût au-dessus d'eux.

Ils ont le nez gros, les lèvres grosses, et la bouche grande. Je ne sais s'ils s'arrachent les deux dents de devant de la mâchoire supérieure ; mais elles manquent à tous tant aux hommes qu'aux femmes, qu'aux vieux et aux jeunes⁸. Ils n'ont point de barbe non plus. Leur visage est long, d'un aspect très désagréable, sans avoir un seul trait capable de plaire. Leurs cheveux sont noirs, courts, et crépés comme ceux des nègres, et non longs et lisses comme ceux du commun des Indiens. Le visage et le reste de leur corps sont noirs comme les nègres de Guinée.

7 Les Hottentots. L'installation des Hollandais au Cap ne date que de 1652 et l'intérieur des terres (dont le Monomotapa) est très mal connu en 1680.

8 Banks qui donne des Aborigènes une description beaucoup plus flatteuse (juillet 1770, dans *The Endeavour journal of Joseph Banks, 1768-1777*, éd. J.C. Beaglehole, Sydney, Trustees of the Public Library of New South Wales, 1962, t. II, p. 92) contredit explicitement Dampier : ces dents ne sont pas absentes. En fait, c'était, chez les Aborigènes, une pratique commune, mais non universelle, de s'arracher une ou deux incisives, probablement comme rite d'initiation. Les navigateurs du XIX^e siècle (Ainsi Arago en Australie) l'observent comme une coutume de fiançailles ou de mariage.

Ils n'ont point d'habit, mais seulement un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, et une poignée d'herbe longues, ou trois ou quatre petites branches, pleines de feuilles et soutenues par leur ceinture pour couvrir leur nudité.

Ils n'ont point de maison non plus, mais ils couchent à l'air sans aucune couverture, n'ayant pour lit que la terre et pour dais que le ciel. Si chaque homme a sa femme, ou si tout est commun entre eux, c'est ce que je ne sais point ; tout ce que je sais est qu'ils demeurent en troupes de 20 ou de 30 hommes, femmes et enfants, tout cela pêle-mêle. Leur unique nourriture est un petit poisson qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierre en travers des petits bras de mer. Chaque marée y jette des petits poissons qui y demeurent, et que ces Indiens ne manquent pas d'aller chercher quand la mer est retirée. Je crois que c'est le principal de leur pêche. Ils n'ont point d'instruments pour prendre les gros poissons, quand même ils se présenteraient ; mais il est rare qu'ils demeurent en arrière quand la mer se retire. Durant tout le séjour que nous fîmes là nous ne primes aucun poisson avec nos hameçons et nos lignes. Quand l'eau est basse, ils cherchent dans les autres lieux des pétoncles, des moules et des limaçons. Encore y a-t-il bien peu de ces coquillages : de sorte que leur principale subsistance dépend de ce que la mer laisse dans leurs réservoirs. Qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils l'amassent et s'en vont au lieu de leur demeure. C'est là que les attendent les vieillards et les enfants qui ne peuvent pas marcher à cause de leur âge. Aussitôt qu'ils sont arrivés, ils grillent sur les charbons ce que la Providence leur a donné, et le mangent en commun. Quelquefois ils prennent du poisson autant qu'il leur en faut pour se régaler abondamment, et aussi à peine en attrapent-ils assez pour en goûter. Mais soit qu'ils en aient peu ou beaucoup, tout le monde en a sa part, tant les petits enfants que les vieillards qui ne peuvent pas aller à la petite guerre comme les autres. Après qu'ils ont mangé, ils se couchent jusqu'au descendant de la marée, que tout le monde se met en marche. Qu'il soit jour ou qu'il soit nuit, qu'il pleuve, ou qu'il fasse beau temps, tout cela est la même chose, il faut marcher, ou jeûner. La terre ne produit rien qui puisse servir à leur subsistance. Ils n'ont ni herbes, ni légumes, ni aucune sorte de grain que nous ayons vu. Il n'y a point aussi d'oiseaux ou de bêtes qu'ils puissent prendre, parce qu'ils n'ont aucune sorte d'instruments.

Je n'ai pas remarqué qu'ils rendent à rien un service religieux. Ils ont une espèce d'armes pour défendre leur réservoir, ou combattre leurs ennemis si quelqu'un se présente, pour attaquer leur misérable pêche. Ils se mirent d'abord en devoir de nous faire peur avec leurs armes, parce que nous étions à terre, et que nous les empêchions d'approcher des lieux où ils avaient accoutumé de pêcher. Les uns avaient des épées de bois, d'autres des espèces de lances. Leur épée est un morceau de bois en forme de coutelas. Leur lance est un bâton long

et droit, pointu par un bout, et qu'on met ensuite au feu pour le rendre plus dur. Je n'ai point vu là de fer, ni aucun autre métal : et il y a apparence qu'ils se servent de haches de pierre, comme font certains Indiens de l'Amérique. J'ai fait la description de ces haches dans le chapitre quatrième.

Je ne sais comment ils font du feu. Mais il y a apparence qu'ils font comme les Indiens avec du bois, ce que nous faisons avec de l'acier et des cailloux. Je l'ai vu faire aux Indiens de l'île de Bon-Air, et j'en ai fait moi-même l'épreuve. Ils prennent un morceau de bois plat assez uni, et font un petit trou d'un côté. Ensuite ils prennent un autre morceau de bois rond et dur de la grosseur environ du petit doigt : ils le font pointu par un bout comme un pinceau, mettent ce bout pointu dans le trou du morceau plat et uni, et tournant le morceau dur entre les paumes de leurs mains, ils forent la pièce plate jusqu'à ce qu'elle fume, et prenne enfin feu.

Ces insulaires parlent un peu du gosier ; mais nous ne pûmes pas entendre un seul mot de ce qu'ils disaient. Nous mouillâmes, comme j'ai déjà dit, le 5 de janvier ; et voyant des gens sur la côte, nous envoyâmes d'abord un canot pour faire connaissance avec eux, dans l'espérance qu'ils pourraient nous fournir quelques provisions : mais les habitants voyant venir notre canot s'enfuirent, et se cachèrent. Nous cherchâmes durant trois jours de suite dans l'espérance de trouver leurs maisons ; mais nous n'en trouvâmes aucune : cependant nous vîmes plusieurs lieux où ils avaient fait du feu. Désespérant enfin de trouver leurs habitations, nous cessâmes de chercher, et laissâmes plusieurs bagatelles dans les lieux où nous crûmes qu'ils pouvaient venir. Nous ne trouvâmes point d'eau dans les lieux que nous visitâmes, si ce n'est de vieux puits dans les baies sablonneuses.

Nous passâmes enfin aux îles, et y trouvâmes un grand nombre d'insulaires. Je crois qu'il y en avait 40 dans une île, tant hommes, que femmes, qu'enfants. D'abord que nous eûmes mis pied à terre, les hommes nous menacèrent avec leurs épées et leurs lances ; mais nous les écartâmes par un coup de canon que nous tirâmes pour leur faire peur. L'île était si petite qu'ils ne purent se cacher. Mais ils furent en si grand désordre après que nous eûmes fait descente, et surtout les femmes et les enfants, parce que nous marchâmes droit à leur camp, les femmes les plus vigoureuses prenant leurs enfants s'enfuirent en hurlant, et les petits enfants les suivirent en criillant ; mais les hommes demeurèrent. Quelques femmes, et ceux qui ne purent pas fuir, restèrent auprès du feu, faisant des lamentations comme si nous fussions venus pour les manger. Mais quand ils virent que notre intention n'était pas de leur faire du mal, ils furent assez tranquilles, et ceux qui s'en étaient fuis d'abord revinrent. Il n'y avait à cette habitation qu'un seul feu, couvert de quelques branches, placées du côté d'où venait le vent.

Après que nous eûmes demeuré là quelque temps, les hommes se rendirent familiers, et nous en habillâmes quelques uns dans l'espérance qu'ils nous rendraient quelque service en considération. Car y trouvant des puits, nous résolûmes de faire apporter à bord deux ou trois barriques d'eau. Comme il était pénible de la voiturer à nos canots, nous espérions engager ces gens à nous l'apporter, et c'était pour cela que nous leur avions donné des habits ; à l'un une vieille paire de haut de chausses ; à l'autre une méchante chemise ; à l'autre enfin une casaque qui ne valait presque rien, et qui néanmoins aurait été agréablement reçue en des lieux où nous avions été ; ce qui nous faisait croire que ces gens la recevraient de même. Nous leur mîmes toutes ces nippes, espérant que cette ajustesse les obligerait à travailler pour nous de bon cœur. Ayant donc mis notre eau dans de petits barils longs, contenant environ six galons chacun, et faits exprès pour transporter de l'eau, nous menâmes nos nouveaux valets aux puits, et leur mîmes à chacun un baril sur le corps pour le porter à notre canot. Mais tous les signes que nous pûmes leur faire furent inutiles, car ils demeurèrent sans mouvement comme autant de statues, grimaçant comme des singes, et se regardant les uns les autres. Ces pauvres gens n'étaient pas accoutumés à porter des fardeaux ; et je crois qu'un de nos garçons de bord âgé de dix ans aurait porté aussi pesant qu'un d'eux. Ainsi nous fûmes contraints de porter notre eau nous-mêmes, et eux dépouillèrent leurs habits, et les quittèrent comme si les habits n'étaient faits que pour travailler. Je ne m'aperçus pas qu'ils en fissent d'abord beaucoup de cas, et ne me parurent pas non plus grands admirateurs de tout ce que nous avions à bord.

Une autre fois que notre canot était entre ces îles cherchant du gibier, on vit une troupe de ces gens qui passaient à la nage d'une île à l'autre ; car ils n'ont ni canots, ni bateaux, ni barques. Les nôtres en prirent quatre, qu'ils amenèrent à bord. Deux étaient d'un âge médiocre, et les deux autres avaient environ 18 ou 20 ans. Nous leur donnâmes du riz bouilli avec de la tortue et de la vache marine aussi bouillies. Ils dévorèrent avidement ce que nous leur donnâmes ; mais ils ne regardèrent pas seulement le vaisseau, ni rien de tout ce qui était dessus. Et après qu'on les eut remis à terre, ils s'enfuirent le plus vite qu'ils purent. À notre arrivée, avant que de les connaître ou d'en être connus, une troupe de ceux qui habitaient la terre ferme vinrent tout proche de notre vaisseau, et se tenant sur un banc assez élevé, ils nous menaçaient en branlant leurs épées et leurs lances. Le capitaine fit enfin battre le tambour ; ce qui fut fait tout à coup et avec beaucoup de vigueur dans la seule vue de les épouvanter. Ils n'entendirent pas plutôt le bruit qu'ils s'enfuirent au plus vite criant du gosier *Gury, Gury*. Ces mêmes habitants de terre ferme s'enfuyaient toujours de nous. Cependant nous en primes plusieurs. Car comme je l'ai déjà remarqué, ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne nous voyaient que quand nous étions près d'eux. Nous leur donnions

toujours des vivres, et les laissons aller. Mais peu de temps après que nous fûmes arrivés, les habitants des îles s'aguerrirent, et ne branlaient pas pour nous.

Nouveau voyage autour du monde, Amsterdam, P. Marret, 1698, p. 520-525.

Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)

Le naturaliste Joseph Banks accompagne James Cook lors de son premier tour du monde, sur l'*Endeavour*. Explorant en 1770 la façade orientale de l'Australie, sur la côte de l'actuelle New South Wales, l'expédition découvre un animal inconnu des Européens : le kangourou. À la description de Cook il faut préférer celle de Banks⁹ dont le récit traduit mieux la curiosité fébrile des hommes de l'*Endeavour*.

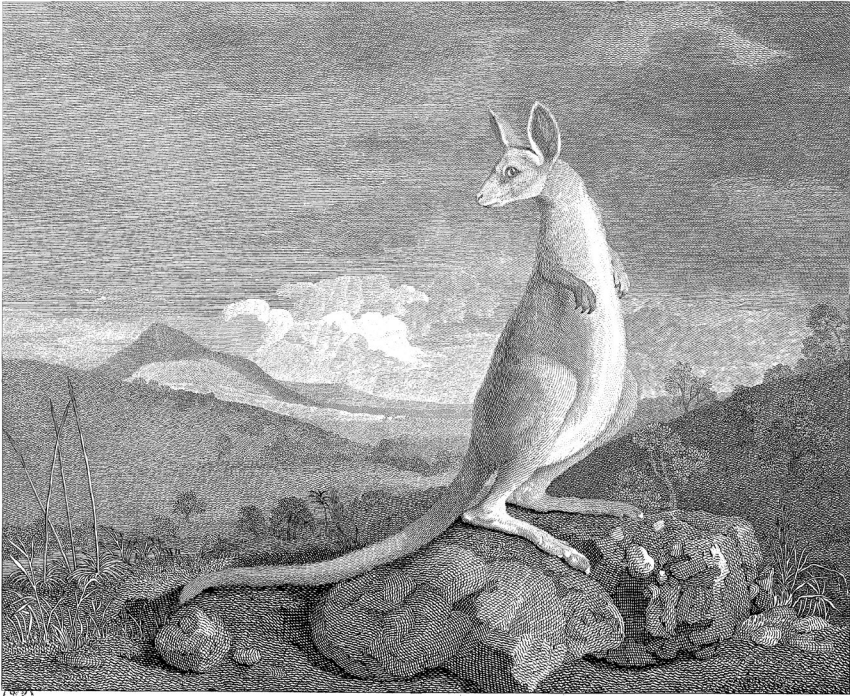
[1^{er} mai] Nous vîmes un quadrupède de la taille d'un lapin environ. À peine l'eût-il entrevu, mon lévrier s'appuya contre une souche cachée par l'herbe haute. Nous vîmes aussi les excréments d'un grand animal qui avait mangé de l'herbe et qui ressemblaient à ceux d'un cerf (p. 57).

Si l'identité du premier animal est incertaine (un bandicoot, un rat-kangourou ?), celle du second ne fait aucun doute : les Européens viennent de rencontrer le kangourou. Le 30 mai, Gore, le second lieutenant, voit un petit tas au fond d'un ravin, près duquel étaient les traces d'un grand animal de la nature du cerf ou du guanaque ». Le 22 juin, « les gens que nous avons envoyés de l'autre côté de l'eau pour y tuer des pigeons virent un animal aussi grand qu'un lévrier, de la couleur d'une souris et très rapide ». Les mêmes le revoient le lendemain : peut-être un jeune Grand kangourou gris.

[25 juin] Cueillant des plantes, j'ai moi-même eu la bonne fortune de voir, quoique imparfaitement, la bête dont il a été tant parlé ; non seulement elle ressemblait par sa taille et sa démarche à un lévrier, mais avait une longue queue, aussi longue que celle de certains lévriers. Je ne saurais à quoi la comparer, rien certainement de ce que j'ai vu ne lui ressemble (p. 85).

[7 juillet, à l'aube] Nous marchâmes plusieurs milles à travers les marais et vîmes quatre de ces animaux ; mon lévrier se lança carrément à la poursuite de deux d'entre eux, mais ils le distancèrent grâce à la hauteur et à l'épaisseur de l'herbe qui l'empêchait de courir, tandis qu'eux à chaque bond jaillissaient par-dessus. Nous observâmes à notre grande surprise qu'au lieu de marcher à quatre pattes, cet animal allait seulement sur deux, faisant de grands bonds exactement comme la gerboise.

9 Cook a utilisé son manuscrit (voir l'édition du *Journal* de Banks par J. C. Beaglehole, Introduction).



Ill. 56. « Un kangourou », dans J. Cook, *An Account of the voyages [...]*, 1773

[14 juillet] Notre second lieutenant qui était allé chasser eut aujourd'hui la bonne fortune de tuer l'animal qui avait été si longuement le sujet de nos spéculations. Il serait impossible de le comparer à un animal européen, car il ne ressemble à aucun de ceux que j'ai vus. Ses pattes de devant sont extrêmement courtes et ne lui servent pas à marcher. Celles de derrière, en revanche, sont d'une longueur disproportionnée ; il bondit avec elle des sauts de sept à huit pieds à chaque fois, à la manière d'une gerboise, animal auquel il ressemble beaucoup, excepté par la taille (il pèse 38 livres et la gerboise n'est guère plus grande qu'un rat ordinaire).

[15 juillet] La bête que nous avons tuée hier a été préparée aujourd'hui pour notre repas et sa chair s'est révélée excellente¹⁰.

¹⁰ Ainsi que le note l'éditeur, c'est probablement la peau de ce jeune *Great Grey Kangaroo* qui fut donnée au chirurgien-anatomiste John Hunter, et conservée au musée du Royal College of Surgeons, où elle fut détruite lors de la deuxième guerre mondiale. Sydney Parkinson a laissé deux dessins de kangourous (British Museum, reproduits in Cook, *Journals*, I, 352) ; beau tableau également (*A Portrait of the Kongouro from New Holland*, 1770) par George Stubbs, grand peintre animalier anglais, peint sans doute en 1771-72 pour Banks, à partir d'une peau empaillée, gravé à l'envers (reproduit dans éd. Hawkesworth, 1773, t. III, pl. 20, et en couleurs dans *Banks's Endeavour Journal*, t. II, face à la page de titre).

La curiosité suscitée par cette découverte fut immense. Lors du célèbre voyage en Écosse que firent James Boswell et Samuel Johnson en 1773, celui-ci, déjà sexagénaire, évoqua l'animal lors d'une soirée dans une auberge d'Inverness (29 août). L'édition de 1852 du *Journal of a tour to the Hebrides* de Boswell rapporte une anecdote transmise par Alexander Grant, un pasteur des environs dont les deux voyageurs venaient de faire la connaissance : « Afin de rendre sa description plus vive et saisissante, Johnson se leva de sa chaise et entreprit d'imiter l'animal. La compagnie écarquillait les yeux, et M. Grant disait que rien ne pouvait autant porter à rire que de voir un homme grand, lourd et d'apparence grave, comme était Johnson, se lever pour mimer la forme et le déplacement d'un kangourou. Il se dressa, étendit ses mains comme des tentacules, et rassemblant les basques de son immense manteau brun afin de figurer la poche de l'animal, fit deux ou trois bonds vigoureux autour de la salle » (voir *Life of Samuel Johnson*, éd. G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, t. V, p. 511). Les relations laissées par les deux voyageurs ne font pas état de l'épisode, que ne rapporte pas davantage Boswell dans sa *Life of Samuel Johnson*.

James Cook découvre les Maoris (mars 1770)

Au cours de son premier tour du monde (1768-1771), Cook, qui vient de quitter la Polynésie, entreprend la circumnavigation de la Nouvelle-Zélande (octobre 1769-mars 1770). Il reconnaît (avec une légère approximation) la Murderers Bay (aujourd'hui Golden Bay) où Tasman avait rencontré en 1642-1643 des indigènes rugueux (voir *supra*, p. 669). Nous n'avons pu retenir la traduction française de 1774, fidèle, certes, à l'édition des récentes circumnavigations anglaises (Byron, Wallis, Carteret, Cook) que l'Amirauté anglaise avait confiée à John Hawkesworth (London, 1773) ; mais l'éditeur avait procédé à des altérations qui avaient indigné Cook et ses amis. Notre texte est traduit de l'édition établie par J. C. Beaglehole des *Journals* du navigateur (premier voyage, 1955, revue en 1968).

Les natifs de ce pays constituent un peuple robuste, bien bâti, rudement charpenté, plutôt au-dessus de la moyenne. Ils sont tous d'un brun très foncé, avec une chevelure noire, une fine barbe noire, des dents blanches, et ne défigurent pas leur face par des tatouages etc, et ont en général des membres très bien faits. Les hommes ont ordinairement les cheveux longs, tirés en haut et rassemblés au sommet de la tête ; certaines des femmes les portent longs et flottants sur leurs épaules (les vieilles surtout), d'autres encore les ont coupés ras ; certains de leurs peignes sont faits d'os, d'autres de bois ; ils les portent parfois comme un ornement planté en haut de la chevelure. Ils paraissent jouir d'une bonne santé et beaucoup d'entre eux parviennent à un âge très avancé. Beaucoup de vieillards et certains hommes entre deux âges ont le visage marqué ou tatoué de noir ; nous avons vu aussi quelques-uns avec les fesses, les cuisses et d'autres endroits de leur corps marqué et tatoué, mais c'est moins fréquent. Ils utilisent le plus souvent des spirales dessinées et reliées ensemble avec beaucoup

de goût et de jugement ; ils sont si précis dans l'application de ces figures que, si tout le visage est marqué (car certains le font seulement d'un côté et d'autres un peu sur chacun), on ne peut voir aucune différence entre un côté et l'autre ; on ne voit guère que les hommes âgés qui ont tout le corps tatoué. J'en conclus qu'il faut peut-être des années pour achever une opération que tous ceux qui l'entreprennent n'ont pas la persévérance de mener au bout, et que la façon dont elle est pratiquée doit certainement être extrêmement douloureuse et pourrait être la raison pour laquelle bien peu sont marqués entièrement : je n'en vois du moins pas d'autre. Les femmes incrustent le noir dans la peau de leurs lèvres et les deux sexes peignent parfois leur visage et leur corps avec de l'ocre rouge mêlée d'huile de poisson.

680



Ill. 57. « Un Néo-Zélandais »,
dans J. Cook, *An Account of the voyages [...]*, 1773

Leur vêtement ordinaire ressemble aux paillassons carrés faits de cordes et de fil de coton etc. qu'on place dans les maisons aux portes et aux passages pour s'y nettoyer les chaussures. Ils se les attachent autour du cou, le côté grossier dehors et ils sont assez grands pour couvrir le corps à la hauteur du genou ; ils sont fabriqués avec une préparation très sommaire à partir de la plante grasse mentionnée plus haut¹¹. En plus de ces nattes grossières que j'ai dit, ils ont un autre vêtement beaucoup plus fin fait de la même plante après qu'elle a été blanchie et préparée de telle manière qu'elle est devenue blanche et aussi douce que du lin, mais beaucoup plus robuste. Ils en font des pièces de vêtement d'environ cinq pieds de long et quatre de large, certaines tissées serrées, d'autres plus lâches ; les premières sont aussi solides que la plus robuste toile de voile et peu différente d'elle et tout cela est fait de main d'homme sans autre instrument qu'une aiguille ou un passe-lacet. À l'une des extrémités de chaque pièce, on a tissé une très jolie lisière de différentes couleurs d'une largeur de six pouces et très souvent ils la garnissent de pièces de peau de chien ou de plumes d'oiseaux. Ils portent ces vêtements comme ils font des autres, nouant une extrémité autour de leur cou avec un cordon au bout duquel ils fixent une aiguille ou un passe-lacet d'os grâce auquel ils peuvent aisément fixer ou ajuster le cordon à n'importe quelle partie du vêtement. Ils portent parfois de telles pièces de vêtement autour de leur taille et sur leurs épaules ; mais ce n'est pas fréquent, surtout chez les hommes qui portent rarement quelque chose autour de la taille, ne se souciant aucunement de décence à ce propos. Il n'est pas du tout rare pour eux d'aller tout nus sans autre chose sur eux qu'une ceinture autour de la taille à laquelle est généralement attaché un petit cordon qu'ils nouent autour de leur prépuce. J'ai vu de cette manière des centaines d'entre eux venir à bord du navire, mais ils gardent généralement leur propre vêtement auprès d'eux dans le bateau pour le mettre en cas de pluie.

Les femmes, quant à elles, portent toujours quelque chose autour de la taille, généralement une natte courte et rêche qui leur descend aux genoux ; il est vrai que parfois je les ai vues avec seulement un bouquet d'herbe ou de plantes attaché devant elles avec une fine plaque faite d'herbe odorante¹². De même que les hommes, elles portent un vêtement sur leurs épaules, généralement de mauvaise qualité. Je n'ai presque jamais vu une femme avec un vêtement de fine étoffe. J'ai eu un jour, à Tolaga¹³, une preuve manifeste que les femmes ne se montrent jamais nues, du moins devant des étrangers. Il arriva que certains d'entre nous descendîmes à une petite île où plusieurs d'entre elles étaient nues,

11 Éd. Beaglehole, p. 277 : le lin de Nouvelle-Zélande (*Phormium tenax*) que Pickersgill compare à de l'aloès.

12 *Le karetu*.

13 Tolaga Bay (38°22'), où Cook mouilla du 24 au 29 octobre 1769.

récoltant dans l'eau des homards et des crustacés. Aussitôt qu'elles nous virent, quelques-unes se cachèrent dans les rochers et les autres restèrent dans l'eau jusqu'à ce qu'elles se soient fait des tabliers avec des algues marines et même alors, en sortant, elles montraient des signes manifestes de honte, et celles qui n'avaient pas la ressource de cacher leur nudité n'auraient voulu à aucun prix se montrer à nous. Les femmes ont toutes des voix très douces, qui suffisent à les distinguer des hommes. La fabrication des tissus et toutes les autres tâches domestiques sont, je crois, assurées entièrement par elles, et les plus gros travaux (construction de bateaux et de maisons, labours du sol, pêche, etc.) le sont par les hommes. Hommes et femmes portent à leurs oreilles et autour du cou des ornements de pierre, d'os, de coquillages etc., avec des formes variées, et j'en ai vu quelques-uns porter des dents humaines et des ongles, et je pense qu'on nous a dit qu'ils appartenaient à leurs amis défunts. Quand ils sont habillés, les hommes portent généralement deux ou trois longues plumes blanches fichées verticalement dans leur chevelure, et à Queen Charlotte Sound hommes et femmes portaient souvent des bonnets faits de plumes noires.

Cook évoque ensuite leur organisation politique : autorité accordée aux vieillards, petites entités (sauf exception), souvent en guerre entre elles, individus belliqueux mais loyaux.

En chaque occasion où nous rendaient visite certains d'eux qui n'avaient jamais entendu parler de nous, ils arrivaient généralement avec leurs plus grands canots, dont certains pouvaient porter 60, 80 voire cent personnes ; ils emportaient toujours avec eux leurs plus beaux habits, dont ils se revêtaient aussitôt qu'ils arrivaient près du navire. Dans chaque canot se trouvaient généralement un vieillard, parfois deux ou trois, habitués à diriger les autres ; ils étaient mieux habillés et portaient généralement dans les mains une hallebarde ou une hache de bataille, ou autre chose qui les distinguait d'eux. Aussitôt qu'ils arrivaient à un jet de pierres environ du navire, ils se couchaient dedans et nous hélèrent : « *Haromai hareuta a patoo age* » (c'est-à-dire « venez sur le rivage avec nous, qu'on vous tue avec nos *patoo patoo*¹⁴ ») ; et en même temps ils nous en menaçaient. Parfois ils dansaient leur danse de guerre, et parfois commerçaient avec nous et nous parlaient, répondant aux questions que nous leur posions aussi calmement que possible, puis recommençant leur danse guerrière¹⁵, agitant leurs pagaies, *patoo patoo* etc., tout en faisant d'étranges contorsions. Aussitôt qu'ils étaient parvenus au point d'excitation souhaité, ils nous attaquaient avec des pierres et des flèches, nous contraignant à nous demander si nous allions ou

14 Le *patu*, arme de poing (pierre, bois ou os de baleine) servant dans les corps à corps ; il est de forme variable (massue, violon), et présente le plus souvent un rebord convexe tranchant.

15 Représentée aujourd'hui dans le rituel *haka* qu'exécute l'équipe nationale de rugby.

non ouvrir le feu sur eux. Ils ne faisaient cas du tir de nos fusils que lorsqu'ils en ressentait l'effet, mais avaient de la considération pour notre artillerie, qui jetait des pierres plus loin qu'ils ne pouvaient comprendre. Ils découvrirent que nos armes étaient bien supérieures aux leurs, mais que nous ne tirions pas parti de cette supériorité ; et ayant un peu médité ce sujet, ils devinrent toujours par la suite de très bons amis et nous n'avons pas souvenir qu'ils aient jamais tenté de surprendre ou d'isoler nos hommes quand ils étaient à terre, quoiqu'ils aient bien dû en avoir l'occasion de temps à autre.

Il est difficile d'expliquer pourquoi on nous a toujours dit qu'ils mangeaient leurs ennemis tués en bataille, ce qu'ils font presque certainement, ce que nous avons assez vu pour nous convaincre de la vérité du fait¹⁶. Tupia¹⁷, qui déteste cette coutume, a très souvent polémique avec eux à ce sujet, mais ils l'ont toujours défendue avec vigueur, sans jamais vouloir admettre qu'elle était mauvaise. Il est raisonnable de supposer que les hommes chez qui cette coutume est attestée ne font presque jamais de quartier à ceux dont ils sont victorieux en bataille, et s'il en est ainsi ils doivent se battre désespérément avec la dernière énergie. Les gens de Queen Charlotte Sound nous fournirent une preuve éclatante de cette supposition en nous disant que, peu de jours avant notre arrivée, ils avaient tué et mangé l'équipage de tout un bateau : et certainement l'équipage d'un seul bateau, ou du moins une partie, se voyant encerclé et écrasé par le nombre, se serait constitué prisonnier si ce dernier usage avait été pratiqué par eux. Ils conservaient comme trophées les têtes de ces malheureux ; ils en apportèrent quatre ou cinq pour nous les montrer ; M. Banks en acheta une, ou plutôt les força à la lui vendre, car ils s'en séparèrent avec la plus grande répugnance, et par la suite ne nous en laissèrent plus voir d'autre pour quelque prix que nous leur en propositions.

J. Cook, *Journals*, éd. J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1968, t. I, p. 278-282.

16 Tragique confirmation : lors du deuxième voyage, les Maoris tuèrent et mangèrent (Ship Cove, décembre 1773) dix des compagnons de l'*Adventure*, le vaisseau que commandait T. Furneaux.

17 Polynésien que Cook voulait ramener en Grande-Bretagne ; mais il mourra des fièvres à Batavia.

VERS LE CONTINENT ANTARCTIQUE

James Cook, 71° 10' latitude sud (janvier 1774)

Lors de son deuxième voyage, Cook atteint le point extrême de sa navigation vers le pôle antarctique.

Le 30, à quatre heures du matin, nous observâmes que les nuages au-dessus de l'horizon du Sud étaient d'une blancheur de neige, extrêmement brillante. Nous savions que cela annonçait une plaine de glace : bientôt on la découvrit du haut des mâts ; et à huit heures, nous étions près de ses bords. Elle s'étendait à l'Est et à l'Ouest, fort au-delà de la portée de notre vue ; et la moitié de l'horizon était éclairée par les rayons de lumière qu'elle réfléchissait jusqu'à une hauteur considérable. Je comptai distinctement en dedans de la plaine, quatre-vingt dix-sept collines de glace, outre celles qui étaient sur les bords, la plupart très larges et ressemblant à une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres, et se perdant dans les nuages. Le bord extérieur et septentrional de cette immense plaine était composé de glaces flottantes ou brisées, empilées et serrées les unes contre les autres, de manière qu'aucun corps ne pouvait y pénétrer. Cette bordure avait environ un mille de large ; par derrière la glace solide ne formait plus qu'une seule masse très compacte. À l'exception des collines, elle était un peu basse et plate ; mais sa hauteur semblait s'augmenter en allant vers le Sud, et de ce côté, on n'en apercevait pas l'extrémité. On n'a jamais vu, je pense, des montagnes comme celles-ci, dans les mers du Groenland ; du moins je ne l'ai jamais lu nulle part, et je ne l'ai point ouï dire, de sorte qu'on ne doit pas établir une comparaison entre les glaces du Nord et celles de ces parages. Il faut convenir que ces montagnes prodigieuses ajoutent un si grand poids aux plaines qui les renferment qu'il est bien différent de naviguer sur cette mer glacée ou sur celle du Groenland.

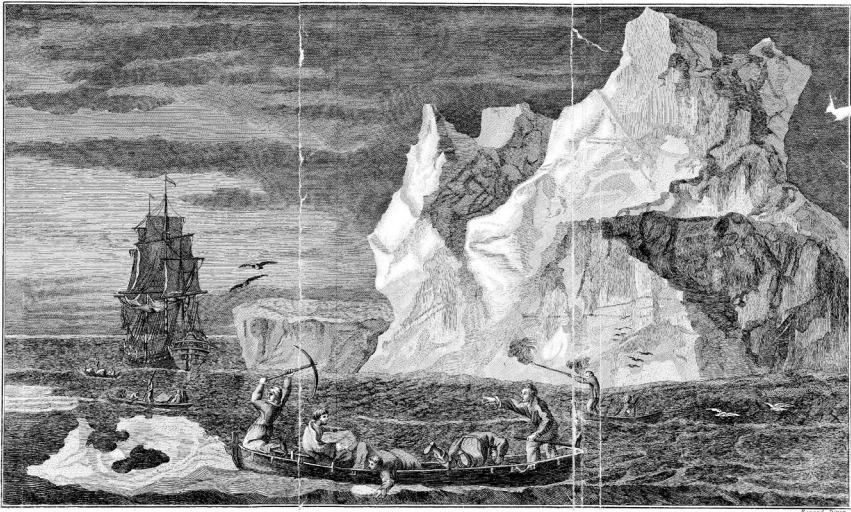
Je ne dirai pas qu'il fût partout impossible d'avancer plus au sud ; mais la tentative aurait été dangereuse et téméraire et dans ma position, aucun navigateur, je crois, n'y aurait pensé. À la vérité, mon opinion, comme celle de la plupart des officiers, était que cette glace s'étendait jusqu'au pôle, ou qu'elle touchait peut-être à quelque terre, à laquelle elle est fixée dès les temps les plus anciens ; qu'au Sud de ce parallèle se forment d'abord toutes les glaces que nous trouvions çà et là au Nord ; qu'elles en sont ensuite détachées par des coups

de vent, ou par d'autres causes, et jetées au Nord par les courants, que dans les latitudes élevées, nous avons toujours reconnu porter vers cette direction [...]¹.

En approchant, nous entendîmes des pingouins, mais nous n'en vîmes point ; et nous n'aperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiseaux qui auraient pu nous faire conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au Sud de cette glace ; et dans ce cas, les oiseaux et les autres animaux ne peuvent habiter que sur la glace elle-même, qui doit la recouvrir entièrement. Comme j'avais l'ambition d'aller plus loin qu'aucun des premiers navigateurs (et aussi loin qu'il est possible à un homme de s'avancer), je ne fus pas fâché de rencontrer cet obstacle, qui abrégait les dangers et la fatigue inséparables de la navigation des parages du pôle austral. Puisque donc il ne me restait aucun moyen de marcher un pouce plus avant au Sud, je revirai et je remis le cap au Nord : nous étions alors par 71° 10' de latitude sud et 106° 54' de longitude ouest.

686

Voyage dans l'hémisphère austral et autour du monde, trad. J.-B. Suard, Paris, Hôtel de Thou, 1778, t. II, p. 166-169.



Ill. 58. « Les îles de glace », dans J. Cook, *Voyages dans l'hémisphère austral* [...], 1778

1 Nous écartons ici un paragraphe provenant du journal de George Forster, dont le traducteur Suard intègre des extraits dans la relation de Cook en les distinguant par des guillemets.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1	« <i>O caput elleboro dignum</i> » (« Le Monde dans une tête de fou »), vers 1590. Cliché Bibliothèque nationale de France, Département des Cartes et Plans, Rés. Ge-DD-2987.....	27
2	« Le capitaine Jacques Cook », dans James Cook, <i>Voyage dans l'hémisphère austral et autour du monde</i> , trad. J.-B. Suard, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol., t. I. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-5678, pl. 1 (face à la page de titre).....	80
3	Hessel Gerritsz, « Mar del Sur. Mar Pacifico » (Navires en proie à la tempête dans l'océan Pacifique), 1622. Cliché Bibliothèque nationale de France, Département des Cartes et Plans, Rés. GE-SH ARCH 30.....	83
4	Thomas Rowlandson, « Doctor Syntax lisant son récit à l'auberge », dans W. Combe, <i>The Tour of Doctor Syntax</i> , 1812. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. mYk 54 (1), pl. 23, p. 180.....	84
5	« L'auteur saluant la belle Emilia », dans Thomas Coryat, <i>Coryat's Crudities</i> (1611), Glasgow, Mac Lehosé, 1905, t. I, p. 408.....	133
6	« Le lac Agnano », dans George Sandys, <i>A Relation of a Journey begun an. Dom. 1610 [...]</i> , London, W. Barren, 1621, p. 266. Cliché Bibliothèque nationale de France, J-1828.....	140
7	« L'Anglaise », dans F. Deserps, <i>Recueil de la diversité des habitz</i> , Paris, R. Breton, 1567, grav. 28, p. 17.....	195
8	« La sauvage d'Écosse », dans F. Deserps, <i>Recueil de la diversité des habitz</i> , Paris, R. Breton, 1567, grav. 37, p. 21.....	212
9	« Un repas chez le chef du clan Mac Sweynes », dans John Derricke, <i>The Image of Irlande</i> (1581), éd. John Small, avec les notes de Walter Scott, Édimbourg, A. et Ch. Black, 1883. Cliché Bibliothèque nationale de France, 4° Yk 17, pl. 3.....	221
10	« L'Espagnol », dans F. Deserps, <i>Recueil de la diversité des habitz</i> , Paris, R. Breton, 1567, grav. 80, p. 43.....	234
11	« La rustique du Portugal », dans F. Deserps, <i>Recueil de la diversité des habitz</i> , Paris, R. Breton, 1567, grav. 85, p. 45.....	251
12	« La fille hollandaise », dans F. Deserps, <i>Recueil de la diversité des habitz</i> , Paris, R. Breton, 1567, grav. 26, p. 16.....	266
13	« La fille flamande », dans F. Deserps, <i>Recueil de la diversité des habitz</i> , Paris, R. Breton, 1567, grav. 24, p. 15.....	267
14	« L'Allemande » et « Le bourgeois allemand », dans F. Deserps, <i>Recueil de la diversité des habitz</i> , Paris, R. Breton, 1567, grav. 61, p. 33 et 34.....	289
15	« Le Suisse » et « La Suisse », dans F. Deserps, <i>Recueil de la diversité des habitz</i> , Paris, R. Breton, 1567, grav. 63 et 64, p. 34 et 35.....	321

- 16 « Soldats et nobles polonais – Varsovia » (« Miles Polonius ; nobiles Poloniae »), dans Georg Braun et François Hogenberg, *Théâtre des cités*, 1618, l. 6. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-653, pl. 47..... 339
- 17 « Cracovie », dans G. Braun et F. Hogenberg, *Théâtre des cités*, 1618, l. 6. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-653, pl. 45..... 342
- 18 « La Moscovite » et « Le Moscovite », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, Paris, R. Breton, 1567, grav. 69 et 70, p. 37 et 38 349
- 19 « Traîneaux des Samoyèdes », dans E. Y. Ides, *Driejaarige reize naar China te lande [...]*, Amsterdam, F. Halma, 1704. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. 402n34, p. 117 362
- 20 « Le Turc », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, Paris, R. Breton, 1567, grav. 120, p. 63 375
- 21 « Le laquais turc », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, Paris, 1567, grav. 118, p. 62..... 389
- 22 « Le sérail du Grand Seigneur vu de Galata » (« Prospect of the Grand Signor's Serraglio from Galata »), dans Georg Sandys, *A Relation of a Journey begun an. Dom. 1610 [...]*, London, W. Barren, 1621. Cliché Bibliothèque nationale de France, J-1828, pl. dépliant après p. 30 391
- 23 « Jérusalem », dans G. Sandys, *A Relation of a Journey begun an. Dom. 1610 [...]*, London, W. Barren, 1621. Cliché Bibliothèque nationale de France, J-1828, plan, p. 158 402
- 24 « Les pyramides et le Sphinx » (« The Egyptian Pyramids and Colossus »), dans G. Sandys, *A Relation of a Journey begun an. Dom. 1610 [...]*, London, W. Barren, 1621. Cliché Bibliothèque nationale de France, J-1828, p. 128 410
- 25 « La Moresque », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, Paris, 1567, grav. 85, p. 49..... 417
- 26 « Noirs de Guinée », dans Pieter de Marees, *Description et récit historial [...]*, Amsterdam, C. Claesson, 1605. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. Fol-O2K-19 (A,4), p. 11 signée [B4]..... 427
- 27 « Un Angolais » (« An inhabitant of Angola »), dans Herbert Thomas, *Some Years Travels into diverses parts of Africa [...]*, London, William Stansby, 1677. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-1352, Page 9 signée C1..... 432
- 28 « Homme et femme du cap de Bonne-Espérance » (« A man and a woman at the Cape of Good Hope »), dans Thomas Herbert, *Some Years Travels into diverses parts of Africa [...]*, London, William Stansby, 1677. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-1352, p. 18 signée [D1V]..... 438
- 29 « Le dodo », dans Thomas Herbert, *Some Years Travels into diverses parts of Africa [...]*, London, William Stansby, 1677. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-1352, p. 383..... 448
- 30 « Prêtre Jean à cheval », dans Francesco Alvares, *Verdadura Informaçao das terras do Preste Joao*, 1540. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. 02k5, page de titre..... 455

31	« L'Empire de Perse » (« The Persian Empire [dont Caspienne] »), dans Thomas Herbert, <i>Some travels into diverses parts of Africa and Asia [...]</i> , London, William Stansby, 1677. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-1352, p. 153	463
32	« Homme et femme de Perse » (« A Persian man and woman near the gulf [avec A Nose jewell] »), dans Thomas Herbert, <i>Some travels into diverses parts of Africa and Asia [...]</i> , London, William Stansby, 1677. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-1352, p. 114	465
33	« Un sâti », dans Peter Mundy, <i>The Travels</i> , Cambridge, The Hakluyt Society, 1907. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-2735 (II,17), t. II, p. 35 ..	477
34	« Funérailles des Parsis en Inde » (« The Burial place of the Persees in India »), dans Thomas Herbert, <i>Some travels into diverses parts of Africa and Asia [...]</i> , London, William Stansby, 1677. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-1352, p. 58	482
35	« Attelage de traîneaux en Sibérie », dans E. Y. Ides, <i>Driejaarige reize naar China te lande [...]</i> , Amsterdam, F. Halma, 1704, p. 8.....	495
36	« Bouchers toungouzes », dans E. Y. Ides, <i>Driejaarige reize naar China te lande [...]</i> , Amsterdam, F. Halma, 1704, p. 60.....	497
37	« Bouriates chassant au cerf », dans E. Y. Ides, <i>Driejaarige reize naar China te lande [...]</i> , Amsterdam, F. Halma, 1704, p. 42	501
38	« La Grande Muraille de Chine », dans E. Y. Ides, <i>Driejaarige reize naar China te lande [...]</i> , Amsterdam, F. Halma, 1704, pl. 80 (seulement plis 2, 3, 4).....	510
39	« Réception des ambassadeurs à la cour de Chine », dans E. Y. Ides, <i>Driejaarige reize naar China te lande [...]</i> , Amsterdam, F. Halma, 1704, pl. p. 90	516
40	« Le Grand Lama », dans A. Kircher, <i>La Chine illustrée [...]</i> , Amsterdam, Jean Jeansson, 1670. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. Fol-O2n-20, face p. 9.....	523
41	« Costumes chinois », dans Peter Mundy, <i>The Travels [...]</i> , Cambridge, The Hakluyt Society, 1907. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-2735 (II,17), t. II, p. 256	527
42	« Le thé », dans A. Kircher, <i>La Chine illustrée [...]</i> , Amsterdam, Jean Jeansson, 1670. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. Fol-O2n-20, p. 243.....	538
43	« La rhubarbe verum », dans A. Kircher, <i>La Chine illustrée [...]</i> , Amsterdam, Jean Jeansson, 1670. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. Fol-O2n-20, p. 255.....	539
44	« L'éléphant royal », dans Abbé de Choisy, <i>Journal du Voyage de Siam [...]</i> , Paris, Mabre-Cramoisy, 1687, pl. 10.....	555
45	« L'ours meurtrier », dans G. de Veer, <i>Vraye description de trois voyages [...]</i> , Amsterdam, C. Nicolas, 1609. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. Fol-O2k-19 (A,3), f° 11 signé [C3v].....	572
46	« Le petun », dans André Thevet, <i>Cosmographie universelle [...]</i> , Anvers, C. Plantin, 1558.....	579
47	« Les raquettes des Canadiens à la chasse : usage de ces raquettes », dans André Thevet, <i>Singularitez de la France antarctique [...]</i> , Anvers, C. Plantin, 1558, chap. LXXVI, f° 151	590

- 48 « L'ananas », dans André Thevet, *Cosmographie universelle [...]*, 1575. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-453, t. II, p. 936..... 609
- 49 « Le bison » ou « toreau sauvage », dans André Thevet, *Singularitez de la France antarctique [...]*, Anvers, C. Plantin, 1558. Cliché Bibliothèque nationale de France, f° 147 v° 618
- 50 « Le festin cannibale », dans André Thevet, *Singularitez de la France antarctique [...]*, Anvers, C. Plantin, 1558. Cliché Bibliothèque nationale de France, f° 77 r° 626
- 51 « Fuégiens dans leur hutte », dans James Cook, *An Account of the voyages [...]*, éd. John Hawkesworth, London, W. Strahan, 1773, t. I, gr. 1, p. 55 636
- 52 « La route de Magellan » (« Mappemonde décrivant l'itinéraire du tour du monde de Magellan »), dans Battista Agnese, *Atlas nautique*, Venise, vers 1543. Cliché Bibliothèque nationale de France, Département des Cartes et Plans, Rés. Ge-FF-14410 642
- 53 « La girofle et la muscade », dans J. van Neck, *Second livre de la navigation*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. Fol-02k19 A(2), f° 12 r° et 16 v° 648
- 54 « Flotte d'O Tahiti assemblée à OParee », dans James Cook, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde [...]*, trad. J.-B. Suard, Paris, Hôtel de Thou, 1778. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-5679, t. II, pl. 34, p. 353 660
- 55 « Danseuses tahitiennes », dans James Cook, *An Account of the voyages [...]*, éd. John Hawkesworth, London, W. Strahan, 1773, t. II, grav. 7, p. 265 666
- 56 « Un kangourou », dans James Cook, *An Account of the voyages [...]*, éd. John Hawkesworth, London, W. Strahan, 1773, t. III, grav. 20, p. 560 678
- 57 « Un Néo-Zélandais », dans James Cook, *An Account of the voyages [...]*, éd. John Hawkesworth, London, W. Strahan, 1773, t. III, grav. 13, p. 453 680
- 58 « Les îles de glace », dans James Cook, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde*, trad. J.-B. Suard, Paris, Hôtel de Thou, 1778. Cliché Bibliothèque nationale de France, Rés. G-567, t. I, pl. 4, p. 114 686

BIBLIOGRAPHIE

On ne cherchera pas ici une bibliographie, même choisie, de « la littérature de voyage », mais seulement l'indication des ouvrages qui ont plus spécifiquement servi au projet de ce livre. Les titres relatifs aux voyages particuliers sont répertoriés dans les notices relatives aux voyageurs ; ceux qui intéressent une aire géographique figurent dans le préambule correspondant.

RÉPERTOIRES ET RECUEILS

- Atkinson, Geoffroy, *La Littérature géographique de la Renaissance*, Genève, Droz, 1927-1936.
- Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, Treuttel et Würtz, 1808, 6 vol. ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Cox, Edmund Godfrey, *A Reference-guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, University of Washington Press, 1949, 3 vol.
- Eden, Richard (éd. et trad.), *The Decades of the Newe World or West Indies*, London, G. Powell, 1555.
- Hakluyt, Richard, *Divers Voyages*, éd. D. B. Quinn, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967, 2 vol.
- , *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, 3 vol. ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1903-1905, 12 vol.
- Newby, Eric, *A Book of Travellers' Tales*, London, William Collins Sons, 1985 ; réimpr. London, Picador, 1986.
- Pennington, Loren (éd.), *The Purchas Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1997, 2 vol.
- Purchas, Samuel, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625 ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1905-1907, 20 vol.
- Quinn, David. B. (éd.), *The Hakluyt's Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1974, 2 vol.
- Ramusio, Giovan-Battista, *Navigazioni et viaggi*, Venezia, Giunti, 1550-1559 ; éd. moderne Marica Milanesi et coll., Torino, Einaudi, 1978-1988, 6 vol.
- Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967.

ÉCRITS SUR LE VOYAGE

- Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1680*, Berkeley, California University Press, 1962.
- , *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973.
- Ascham, Robert, *The Scholemaster*, London, J. Daye, 1570 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1968.
- Babeau, Albert, *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot, 1885 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Barket, Francis (éd.), *Europe and Its Others: Proceedings of the Essex Conference on the Sociology of Literature*, Colchester, Essex University Press, 1984.
- Bates, Ernest S., *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, New York, Constable, 1911.
- Batten, Charles L., *Pleasurable Instruction. Form and Convention in 18th Century Travel Literature*, Berkeley/London, University of California Press, 1978.
- 692 Baudelot de Dairval, Charles-César, *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- Berghoff, Hartmut et coll., *The Making of Modern Tourism. The Cultural History of the British Experience, 1560-2000*, Houndmills/New York, Palgrave, 2002.
- Bernard, Jean-Frédéric, « Essai d'instruction pour voyager utilement », dans *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1715-1727, 3 vol., t. I, préface.
- Bishop, Elizabeth, *Questions of Travel*, New York, Straus and Giroux, 1965.
- Bonnaffé, Edmond, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Borde, Andrew, *The Breviary of Healthe*, London, 1547 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1971.
- , *Introduction to knowledge*, London, s. n., 1542 ; réimpr. Cambridge, 1994.
- Botero, Giovanni, *The Traveller's Breviat*, London, s. n., 1601 ; réimpr. London, Da Capo Press, 1969.
- Botton, Alain de, *The Art of Travel*, New York, Pantheon, 2002 ; *L'Art du voyage*, trad. J.-P. Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.
- Bourne, William, *A Regiment for the Sea*, London, T. Hackett, 1574 ; éd. E.G.R. Taylor, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- , *A Book Called the Treasure for Travailers*, 1578 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1979.
- Boyle, Robert, *General Heads for a Natural History of a Countrey, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators [...]*, London, John Taylor, 1692.
- Cardan, Girolamo, *Proxenetia, seu de prudentia civile*, Leyde, Elzevier, 1627 ; trad. fr. A. Choppin, *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 2^e éd., Paris, Antoine de Sommerville, 1661.

- Carey, Daniel, « Compiling Nature's History: Travellers and Travel Narratives in the Early Royal Society », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 269-293.
- (dir.), « Asian Travels in the Renaissance », *Renaissance Studies*, sept. 2003, numéro spécial.
- Dodd, Philipp (éd.), *The Art of Travel: Essays on Travel Writing*, London, Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand, *L'Art du voyage*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Domenichelli, Mario et Fasano, Pino (éd.), *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, 2 vol.
- Elsner, Jas and Joan-Pau Rubiés (éd.), *Voyages and Visions: A Cultural History of Travel*, London, Reaktion Books, 1999.
- Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 2001.
- Göllnitz, Abraham, *Ulysses belgico-gallicus [...]*, Leyde, Elzévir, 1631.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVII^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 2000.
- Goodall, Baptist, *The Trial of Travel*, London, John Norton, 1630.
- Grataroli, Guglielmo, *De regimine iter agentium*, Bâle, s.n., 1561.
- Greenblatt, Stephen, *Marvellous Possessions: the Wonders of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; trad. fr. F. Regnot, *Ces merveilleuses possessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Griffiths, Sir Percival, *A License to Trade: The History of English Chartered Companies*, London, Ernest Benn, 1974.
- Gruber, Daniel, *Discursus de peregrinatione studiosorum*, dans Hentzer, Paul, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg, s.n., 1612.
- Hall, Joseph, *Quo Vadis?*, London, H. Fethustone, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W.J. Johnson, 1975 ; trad. fr. Th. Jaquemot, *Quo Vadis? ou Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes*, Genève, P. Aubert, 1628.
- Howell, James, *Instructions for Forreine Travell*, London, s.n., 1642.
- Hulme, Peter et Young, Tim (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998.
- Maczack, Antoni, *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Editori Laterza, 1994 ; Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1976 ; trad. angl. *Travels in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Maignan, Éloi, *Petit Discours de l'utilité des voyages ou pèlerinages*, Paris, Roger, 1582.
- Maria Alzira Seixo et Graça Abreu (éd.), *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, Lisbonne, Cosmos, 1998.
- Meierus, Albertus, *Methodus describendi regiones, urbes et arces [...]*, Helmstadt, 1587 ; trad. Philip Jones, *Certain briefe and speciall instructions for gentlemen, merchants, students, soldiers, mariners, etc.*, London, s.n., 1589.

- Mezciems, Jenny, « This is not to Divert the Reader: Moral and Literary Determination in some early Travel Narratives », *Prose Studies*, 5.1, 1982, *The Art of Travel*, p. 1-19 ; voir aussi *Art of Travel*, éd. Ph. Dodd (*infra*).
- Mills, Sara, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- Monga, Luigi (éd.), « Hodoeporics Revisited/Ritorno all'odeporica », *Annali d'Italianistica*, 21, 2003.
- Moureau, François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005.
- Pagden, Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.
- Palmer, Thomas, *An Essay on the Means how to Make your Travels Profitable*, London, H. Lownes, 1606 ; réimpr. New York/Amsterdam, Da Capo et Theatrum Orbis terrarum, 1972.
- Pasquali, Adriano, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- Porter Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1991.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- Profitable instructions describing what speciall observations are to be taken by travellers in all nations, states and countries*, London, B. Fisher, 1633.
- Rose, Gillian, *Feminism and Geography: the Limits of Geographical Knowledge*, Minneapolis, Minneapolis University Press, 1993.
- Shermann, William, « *Travel and Trade* », dans *A companion to Renaissance Drama*, dir. Arthur Kinney, Oxford, Blackwell, 2002, p. 109-120.
- Stagl, Justin, « *The Methodising of Travel in the 16th Century: A Tale of Three Cities* », *History and Anthropology*, 4, 1990, p. 303-308.
- , *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur (Suisse), Harwood Academic Publishers, 1995, p. 47-94.
- Stoye, John Walter, *English Travellers abroad, 1604-1667*, London, J. Cape, 1952.
- Turlerus, Hieronymus, *De peregrinatione [...]*, Argentorati, Bernhardum Jobinum, 1574 ; trad. William Howe, *The traveler of Jerome Turler*, London, Abraham Veale, 1575 ; réimpr. Gainesville (Fl.), Scholars' Facsimiles & Reprints 1951.
- Warnecke, Sara, *Images of the educational Traveller in early modern England*, New York, E. J. Brill, 1995.
- Wheeler, Valeire, « *Travelers tales: Observation on the Travel Book and Ethnography* », *Anthropological Quarterly*, 59, 2 avril 1986, p. 52-63.
- Youngs, Tim, voir Hulme, Peter.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Alvares, Francisco (1490-après 1540)

Né à Coimbra, cet ecclésiastique part en 1515 pour les Indes orientales, et accompagne l'ambassadeur portugais Rodrigo de Lima dans une ambassade en Éthiopie, le mystérieux royaume de Prêtre Jean (1520-1526). En 1533, il présente à Clément VII l'acte d'allégeance de l'empereur d'Éthiopie et sa relation, traduite en latin par Paul Jove, imprimée à Lisbonne par L. Rodrigues en 1540 (*Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam das Indias*). En 1550, Ramusio l'insère dans le premier volume de ses *Navigazioni*.

L'*Historiale Description de l'Éthiopie* [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1556-1558 (notre texte) procède (édition piratée) de l'*Historiale Description de l'Afrique* (Lyon, Jean Temporal, 1556), qui traduit le premier volume des *Navigazioni* (1550) de Ramusio (voir l'éd. de M. Milanese, I, XXXVII).

Mentionner, au XVIII^e siècle, l'ouvrage du P. Jérôme Lobo, portugais, traduit par Joachim Le Grand (*Relation d'Abyssinie*, 1728) et Samuel Johnson (*Father's Lobo's Voyage to Abyssinia*, 1735). Édition anglaise moderne par C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, *Prester John of the Indies* [...], London, The Hakluyt Society, 1961.

Anonyme (Pratolino)

Relation d'un voyage accompli en Italie par un gentilhomme avec des compagnons au nombre et à l'identité variables (Paris, 21 septembre 1588-inachevé) ; Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, ms. 222 (424), f^o. 31v^o-35v^o. Édition par Luigi Monga, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile* (1588-1589), Genève, Slatkine reprints, 1983.

Anonyme (Japon, XVI^e siècle)

The Kingdom of Japania est une brève description ouvrant une série de relations réunies par Thomas Rundall dans le volume *Memorials of the Empire of Japan in the XVIth and XVIIth centuries*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963. Source ms. : *The First Booke of Relations of Moderne States*, BL, ms. Harleian 6249, s. d. (sous Elizabeth I^{re}) ; quelques extraits dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625, t. II, pages 1696-1702.

Bacon, Francis (Londres, 1561-1626)

On ne saurait résumer ici la carrière de l'homme d'État (il fut chancelier d'Angleterre) et l'auteur d'une œuvre philosophique qui joua un rôle décisif dans le développement de la science expérimentale. Son opuscule sur les voyages, paru en 1625, est traduit par Jean Baudoin, dans *Œuvres morales et politiques de messire Francis Bacon*, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, p. 275-280.

Badoero, Federico (1514-1575)

Issu d'une famille patricienne vénitienne (son père était sénateur), il occupa d'abord d'importantes charges politiques et administratives avant de se voir confier, auprès de Charles Quint, puis de Philippe II, une ambassade qui, de 1554 à 1557, le fit séjourner aux Pays-Bas et en Espagne.

696 La relation de Badoero est la première des sept *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, publiées par Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Mucquardt, 1856, sur des ms. de Madrid, Paris et Bruxelles et sur l'édition vénitienne de E. Albèri, 1839-1863, série I, t. III.

Baretti, Giuseppe (1719-1789)

Poète et traducteur, il quitte Turin en 1751, obtient un engagement à l'Italian Opera House de Londres. Par Samuel Johnson, il devient familier de la famille Thrall et sera tuteur de sa fille aînée. Il publie à Milan la relation de son voyage à Gênes de 1760 et entreprend un second voyage en 1768-1769, d'où procède la relation anglaise, plus développée, de 1770.

A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France, London, T. Davies, 1770 ; réimpr. Fontwell (Sussex), Centaur Press, 1970, 2 vol. ; Lacy Collison-Morley, *Giuseppe Baretti. With an Account of his Literary Friendships and Feuds in Italy and in England in the Days of Dr. Johnson*, London, J. Murray, 1909 ; G. C. Rossi, « Gentes y paisajes de la España de 1760 en las cartas de Giuseppe Baretti », *Actas del Primer Congreso Internacional de Hispanistas*, Oxford, The Dolphin Book, 1964, p. 437-446.

Bartram, William (1739-1823)

Après avoir été négociant et dirigé des plantations d'indigo, Bartram accompagne son père, le botaniste américain John Bartram, lors de son exploration de la St John's River en Floride (1765-1766) et se dédie ensuite à l'étude de l'histoire naturelle (ornithologie notamment).

Travels Through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791 ; *Travels and other writings*, éd. Thomas P. Slaughter, New York, Library of America, 1996. *Le Voyage de*

William Bertram. *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*, trad. et prés. Yvon Chatelin, Paris, Khartala/Édition de l'ORSTOM, 1991.

Beatis, Antonio de

En mai 1517, le cardinal Louis d'Aragon quitte Ferrare pour une mission diplomatique qui doit lui faire rencontrer l'empereur Maximilien, le jeune roi Charles I^{er} d'Espagne (futur Charles Quint), qui réside alors dans les Flandres. Il passe au retour à Paris, pour y rencontrer François I^{er}, rend visite à Léonard de Vinci à Amboise. L'itinéraire français est assez insolite : Normandie, Bretagne, Massif central, puis Provence et retour à Ferrare en mars 1518. Relation due au chanoine Antonio de Beatis, chapelain et secrétaire du cardinal ; comparer à celle d'un anonyme marchand milanais qui, entre 1517 et 1519, voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Espagne (*Un mercante di Milano in Europa. Diario di viaggio del primo Cinquecento*, éd. Luigi Monga, Milano, Edizioni universitarie Jaca, 1985).

Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Freiburg in Brisgau, Herder, 1905, établie sur un manuscrit aujourd'hui disparu. Nous n'avons pas retenu la traduction française, médiocre et lacunaire, de Madeleine Havard de la Montagne, *Voyage du cardinal d'Aragon [...]*, Paris, Perrin. Édition anglaise : *The Travel Journal of Antonio de Beatis [...]*, éd. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979.

Bell, John (1691-1780)

Fils d'un pasteur écossais d'Antermony ; après des études à Glasgow, il arrive en Russie en 1714 et devient pendant trois ans médecin de l'ambassadeur russe en Perse. À son retour, il obtient d'exercer la même fonction auprès de l'ambassadeur Izmailov, envoyé par Pierre le Grand à l'empereur de Chine K'ang Hsi. Ils quittent Moscou en juillet 1719, arrivent à Pékin le 29 novembre 1720, sont de retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1722. Après un retour probable en Écosse en 1724, on retrouve Bell (au service de l'Angleterre cette fois) en Russie et en Turquie, où il sera quelque temps marchand avant de se marier, regagner son domaine d'Antermony (1746) et publier à Glasgow (1763) sa relation, *A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722)*.

Édition moderne par J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965.

Belon, Pierre (vers 1517-1565)

Né près du Mans ; un intérêt précoce pour la flore et la faune lui vaut d'importantes protections ecclésiastiques : Guillaume du Prat, René du Bellay,

le cardinal de Tournon, dont il devient l'apothicaire en 1542. Il voyage pour le compte de ce dernier en Allemagne et en Suisse, avant de faire partie (décembre 1546) de l'ambassade d'Aramon auprès du Sultan, puis de la suite de François de Fumel, ambassadeur extraordinaire, ce qui lui permet de visiter l'Égypte et la Palestine (arrivée à Jérusalem le 29 octobre 1547). Le retour à Paris est suivi d'un voyage à Rome en 1549, puis en Angleterre. Il se consacre ensuite à la rédaction de ses trois grands ouvrages : *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins [...]*, Paris, Regnaud Chaudière, 1551 ; *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Égypte [...]*, Paris, Cavellat, 1553 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux [...]*, Paris, Cavellat, 1555. Il meurt mystérieusement assassiné en avril 1565.

Édition moderne par Alexandra Merle, *Voyage au Levant. Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (1553), Paris, Chandeigne, 2001.

698

Bergeron, Pierre (vers 1570- vers 1637)

Avocat et homme de lettres, comme son père Nicolas Bergeron. On lui doit un important *Traicté de la navigation et des voyages de découverte et conquête moderne, et principalement des François* (Paris, Heuqueville et Soly, 1629), l'édition des *Relations des Voyages en Tartarie* (1634) et des *Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais* (1648). Sur les voyages de Bergeron lui-même, deux séjours en Italie (1601-1603 et 1611-1612) ; à son *Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas en 1619* (éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder 1875) ajouter un *Voyage d'Italie et d'Espagne* (deux ms. à la BnF, éd. Ch. Claverie, *Revue hispanique*, 1923, p. 359 sqq.), passablement tributaire, pour l'Espagne, d'informations livresques. Luigi Monga, disparu en 2004, n'a pu achever l'édition critique à laquelle il travaillait.

Venanzio Amoroso, « Les voyages de Bergeron » dans *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, actes du colloque CMR, Marseille, 1979, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 173-179 ; Lindsay, Robert O., « Pierre Bergeron: A Forgotten Editor of French Travel Literature », *Terrae incognitae*, 7, 1975, p. 31-38 ; Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur Pierre Bergeron et l'Écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Rédigé sous forme de lettres, son *Voyage à l'île de France* (1773) est le fruit d'un séjour (juillet 1768-novembre 1770) à l'île Maurice. La lettre XII, « Des noirs » est un témoignage ému sur le traitement réservé aux esclaves noirs importés de Madagascar pour travailler dans les plantations de sucre de l'île. Elle est suivie

d'un post-scriptum, « Réflexions sur l'esclavage ». La lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages », datée de Paris, 1^{er} janvier 1773, est tout entière une petite dissertation sur la pratique du voyage.

Voir *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

Boswell, James (1740-1795)

Fils aîné de Lord Auchinleck, avocat et juge écossais, il se destine au barreau où il est admis en 1766. Il ne cessera de pratiquer, avec plus ou moins de succès. Mais la rencontre de Samuel Johnson en 1763 ouvre sa carrière littéraire et le début d'un Grand Tour, accompli entre 1763 et 1766, que suivra en 1773 un voyage en Écosse, en compagnie de son illustre aîné, dont le récit paraîtra en 1775. Boswell attendra la mort de S. Johnson pour publier le sien (*Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*, London, Ch. Dilly, 1785 ; édition moderne de F. A. Pottle) ; mais ce dernier pouvait prendre connaissance du texte de son compagnon de voyage dès le soir, à l'étape. On doit à J. Boswell une monumentale *Life of Johnson* (1791 ; édition moderne G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, 6 vol.). L'édition a bien servi son voyage en Corse : deux éditions anglaises (février et avril 1768) s'étaient vendues à 7 000 exemplaires et la troisième paraît dès mars 1769, la même année que deux traductions françaises :

An Account of Corsica. The Journal of a Tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli (1768).

– *État de la Corse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon (sur l'édition de 1769) ; reprise dans *L'Île de Corse. Journal d'un voyage*, Paris, Hermann, 1991.

– *État de la Corse*, éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition).

Relation de l'isle de Corse [...] et mémoires de Pascal Paoli, trad. de l'anglais sur la seconde éd. par J.-P.-I. Du Bois, La Haye, Staatman, 1769 ; réimpr. Neuilly, Altaïr, 1992.

En défense des valeureux Corses, trad. Béatrice Vienne, précédé de « La campagne de Corse de J. Boswell », éd. F. A. Pottle, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 2002.

Sur le voyage en Écosse : Pat Rogers, *Johnson and Boswell. The Transit of Caledonia*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; *Voyage dans les Hébrides*, trad. Marcel Le Pape, introd. Maurice Denuzière, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Bouchard, Jean-Jacques (Paris, 1606 – Rome, 1641)

Appartenant à une famille aisée de magistrats, il est un collégien précoce épris de curiosités et d'expériences (rapportées dans ses *Confessions*) qui l'amènent à fréquenter les milieux libertins. Tout en l'aidant à se détacher de la passion conçue pour une femme de chambre, son départ pour l'Italie (1631) lui

permet de compléter une culture et une connaissance des hommes acquises, notamment grâce à la médiation de son ami Peiresc auprès des milieux cultivés d'Italie. *Confessions et Journal de Paris à Rome* ne seront édités (partiellement) qu'au XIX^e siècle, par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1881. Riche édition du *Journal*, mais restée incomplète des notes, par Emanuele Kanceff, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, Torino, G. Giappichelli, 2 vol., 1976-1977, t. I, *Les Confessions. Voyage de Paris à Rome. Le Carnaval de Rome*, t. II, *Voyage dans le royaume de Naples. Voyage dans la campagne de Rome*.

Bougainville, Louis-Antoine de (Paris, 1729-1811)

Après avoir combattu les Anglais au Canada, Bougainville tente d'implanter une colonie française aux Malouines ; mais il doit les rendre à l'allié espagnol. La mission se prolonge par un tour du monde (1766-1769) que rendra célèbre son évocation de Tahiti (*Voyage autour du monde*, Paris, Saillant, 1771), même si Wallis l'y avait devancé. Mais les résultats du voyage sont scientifiquement décevants (il n'a pas trouvé le continent austral que la lecture du livre du président de Brosses – ci-dessous – lui faisait espérer) et le contexte politique ne permettra pas au navigateur d'entreprendre une nouvelle expédition dans le Pacifique.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons, éd. Étienne Taillemite, Paris, Imprimerie nationale, 1977, 2 vol. ; *Voyage autour du monde*, éd. Jacques Proust, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982 (réimpr. 1996) ; éd. critique par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

Bougrenet, Jacques-Louis de, chevalier de la Tochnaye

Officier de cavalerie français, émigre en 1792. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (1795), puis *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797, rééd. Brunswick, chez l'auteur, 1801), traduit en 1798 par John Stevenson, *A Frenchman's Walk through Ireland*, éd. John A. Gamble, Belfast, Blackstaff ; réimpr. de l'édition Dublin, Hodges, Figgins/Belfast, McCaw, Stevenson & Orr, 1917.

Brosses, Charles de (Dijon, 1709-1777)

Premier président du parlement de Dijon, né d'une famille de parlementaires, il mène de front activité de juriste et intérêts de lettré. Voyage en Italie (1739-1740) avec Sainte-Palaye et Le Gouz de Gerland pour des recherches sur Salluste, qui ne verront le jour qu'en 1777. Lue attentivement par les navigateurs français et traduite en 1766 par l'Anglais Callander pour ceux de sa nation, son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, Durand, 1756,

2 vol.) marque une date dans la conquête du Pacifique. Ses *Lettres familières sur l'Italie*, (rédigées, en fait, pour l'essentiel, entre 1745 et 1755), après deux éditions incomplètes en 1799 et 1836 (celle-ci due à Romain Colomb) ne seront publiées qu'en 1928 (Dijon) sous le titre de *Lettres d'Italie*, et d'après l'exemplaire personnel de l'auteur, par Yvonne Bézard.

Éditions modernes par Romain Colomb et préface de M.-Th. de Brosse, Grenoble, Roissard, 1971, 2 vol. ; Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 2005, 2 vol. Sur de Brosse, voir Hermann Harder, *Le Président de Brosse et le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; éd. Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux terres australes de Charles de Brosse*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Busbecq, Ogier Christian de (1522, Flandres-1591, Rouen)

Ambassadeur impérial auprès de Soliman II (1554-1562), puis gouverneur des fils de Maximilien II et intendant de l'archiduchesse Élisabeth (épouse de Charles IX). Adressées à Nicolas Michault, qui fut son condisciple en Italie avant de devenir ambassadeur impérial au Portugal, ses *Lettres sur la Turquie*, écrites en latin, publiées en 1589, seront souvent rééditées et traduites, en français (*Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...]*, Paris, P. David, 1646), anglais (*Turkish Letters*, éd. F. E. Seymour, Oxford, Clarendon Press, 1927), allemand et hollandais.

Caminha, Pêro Vaz de (Porto-Calicut, 1500)

Né à Porto, Pêro Vaz de Caminha y était contrôleur des monnaies, ayant repris la charge de son père. Quand Pedro Alvares Cabral prend en mars 1500 la route de l'Inde avec treize vaisseaux, il emmène Caminha qui doit, avec Aires Correia, fonder une factorerie à Calicut. La flotte découvre le 22 avril le Brésil et y reste dix jours avant de repartir pour la destination prévue. Mais à Calicut, Caminha, qui exerçait sans doute la fonction d'« *écrivain* », sur le navire amiral, est massacré au cours d'un conflit avec les autochtones, comme Correia et une soixantaine de Portugais. Par sa « Lettre au roi Don Manuel », datée du 1^{er} mai 1500 (et découverte seulement en 1807 dans les archives de Torre do Tombo), Caminha signe la plus ancienne relation de la découverte du Brésil, que les Portugais avaient d'abord appelé « île de la vraie Croix ». La flotte de Cabral retrouvera Lisbonne en juin 1501.

Éd. Jaime Cortesao, *A Carta de Pêro Vaz de Caminha*, 2^e éd., Lisboa, Portugalia Editore, 1967.

Traduction française de Ternaux-Compans (voir *infra*, à Gandavo), de Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, dans *Lisbonne hors les murs*, Paris,

Éditions Autrement, série « Mémoires », 1, sept. 1990, p. 167-192, repris dans Leila Peyronne-Moisés, *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par des Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 159-181 ; Silvio Castro, *La Lettera di Pero Vaz de Caminha sulla scoperta del Brasile*, Padova, Università di Padova, 1984 ; Isabel Moutinho, « Portuguese Perceptions of the New World: Caminha's *Carta* (1500), Gandavo's *Historia* (1576) and Manuel Alegre's *Nova do Achamento* (1979) », *Antipodas (Place, Memory, Identities. Australia, Spain and the New World)*, 15, 2003/2004, p. 145-155.

Cardan, Girolamo (Pavie, 1501-1576)

Mathématicien, médecin et philosophe, docteur de Padoue, il enseigne la médecine à Milan, Pavie et Bologne, et en Écosse, après avoir décliné une invitation du roi du Danemark.

702

Proxeneta, seu De prudentia civili Liber, Leyde, Elzévir, 1627 ; trad. fr. *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 4^e éd., Paris, Antoine de Sommaville, 1661.

Cartier, Jacques (1491-1557)

Après avoir exploré l'entrée du golfe du Saint-Laurent en 1534, le navigateur malouin repart l'année suivante, pour remonter le fleuve à la recherche de métaux précieux et du passage du Nord-Ouest conduisant à la Chine. Il découvre les sites actuels de Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga) et connaît un hivernage difficile avant le retour en France (août 1536). Une troisième expédition, sous le commandement de Roberval, échouera piteusement (1542-1544). François I^{er}, qui avait financé les trois voyages, n'avait pas trouvé ses Indes et, pendant un demi-siècle, ses successeurs se désintéresseront de la Nouvelle-France (voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1964, t. I). La relation du deuxième voyage avait connu une édition parisienne, médiocre, en 1545, mais le récit des deux premiers se trouve dans le tome III des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio (1556).

Édition critique de l'ensemble – on ne possède qu'un fragment pour le troisième voyage – par Michel Bideaux, dans Jacques Cartier, *Relations*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1986.

Castañeda, Pedro de

En 1540, le vice-roi Antonio de Mendoza envoie une expédition au nord du Mexique ; le manuscrit original de la relation qu'en a laissée Pedro de Castañeda (dont la vie est très mal connue) est perdu. G. P. Windship a traduit en 1899 (texte reproduit par Hodge) une copie manuscrite faite à Séville en 1596 (aujourd'hui à la New York Public Library, direction générale Lennox). La copie

de 1596 avait précédemment été traduite par H. Ternaux-Compans, *Voyages*, t. IX, 1838.

The Journey of Coronado de Pedro de Castañeda et coll., éd. George Parker Winship, introd. Frederick Webb Hodge, San Francisco, Graborn Press, 1933 et New York, Dover Publications, 1990 ; F. W. Hodge, *Spanish Explorers in the Southern United States, 1528-1543. The Narrative of Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*, New York, Barnes and Nobles, 1965.

Challe, Robert (Paris, 1659- Chartres, 1721)

Avant d'être l'auteur des *Illustres Françaises* (1713), il avait servi Colbert et son fils, marquis de Seignelay, comme *écrivain du navire* et accompli avec une escadre française (1690-1691) le voyage dont il publia en 1721 la relation à Rouen, chez J. B. Machuel, en 3 vol. : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* (éditions modernes par Frédéric Deloffre et Melhâhat Menememcioglu, Paris, Mercure de France, 1979 (réimpr. 1983) ; *Journal du voyage des Indes orientales*, éd. Jacques Popin et F. Deloffre sur ms. olographe, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998 ; J. Popin, « Challe contre Choisy », dans *Miroirs de textes*, dir. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Moussa Sarga, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998, p. 59-72.

Champlain, Samuel de (Brouage, 1567 ?- Québec, 1635)

Champlain joint à une expérience précoce de la navigation celle de la guerre, apprise dans les combats contre la Ligue, qui lui valent la confiance d'Henri IV. Après avoir publié (1601 ?) un *Brief Discours*, récit d'un voyage en Amérique d'authenticité très douteuse, il est envoyé au Canada (Tadoussac) pour une exploration préluant à une entreprise coloniale (*Des sauvages*, Paris, Claude de Monstr'œil, 1603). Le prochain voyage sera en Acadie (1604-1606). En 1608, Champlain repart, fonde Québec, combat les Iroquois. De nombreux voyages suivront, pour développer la colonie installée, s'engager à l'intérieur du continent et affronter les entreprises concurrentes des Anglais. Ses *Voyages* connaissent plusieurs éditions, toujours augmentées (1613, 1619, 1632). On lui doit aussi un *Traité de la Marine* (1632).

Édition critique bilingue par H. P. Biggar et coll., Toronto, The Champlain Society, 1922-1936, 6 vol. ; *Les Voyages de Samuel de Champlain*, éd. Hubert Deschamps, Paris, PUF, 1951.

Chapelain, Jean (1595- 1674)

Fils d'un notaire de Paris, il se tourna vite vers les lettres : ouvert aux littératures étrangères (traduction du *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, préface à l'*Adone* de Batista Marini), curieux également des anciens textes français, il fut

remarqué de Richelieu, qui en fit son homme de confiance lors de la création de l'Académie française. Il fut aussi celui de Colbert. Tant d'honneurs devaient lui attirer des inimitiés. La médiocrité de sa *Pucelle*, restée inachevée en 1656, fit le reste. Il n'en est pas moins un acteur important des débats littéraires de son temps.

Chappe d'Auteroche, Jean (1722-1769)

Envoyé en Russie pour y observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, l'abbé Chappe d'Auteroche a rapporté sur le pays une brassée d'informations (sur la Russie plus que la Sibérie) qui font de son livre une source très documentée sur le pays, mais très critique sur ses institutions et ses mœurs. Diversemment reçu en France et éreinté par la *Correspondance littéraire* de Grimm (mars 1769), l'ouvrage provoqua la colère de Catherine II qui, estimant que son auteur avait écrit un livre anti-russe, suscita contre lui un *Antidote* (anonyme, 1770). S'étant embarqué pour la Californie afin d'y observer le nouveau passage de Vénus, prévu pour le 3 juin 1769 (celui que Cook choisira d'étudier à Tahiti), Chappe y meurt quelques jours plus tard d'une fièvre contagieuse.

704

Publié en 1768 en édition de luxe (planches de Le Prince), le *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...]*, réimpr. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, 2 vol. (allégé de l'édition de Paris de quelques observations scientifiques) ; éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, 2 vol. ; Catherine Claudon-Adhémar et Francis Claudon, « *Le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche* », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 61-71.

Chardin, Jean (Paris, 1643-Londres, 1713)

Fils d'un riche joaillier parisien, il s'embarque en 1664 pour les Indes orientales, par Constantinople et la mer Noire. Arrivé en Perse en 1666, il devient bijoutier du chah Soliman III, voyage en Inde en 1667, retourne en Perse en 1669 et à Paris, en 1670. Il repart l'année suivante, arrive à Ispahan en 1673 après un voyage mouvementé, y demeure quatre ans, suivant le souverain dans ses déplacements. Le retour s'effectue par Le Cap en 1681. Mais Chardin, protestant, décide, devant la montée des persécutions, de s'installer en Grande-Bretagne, où il devient joaillier de Charles II (qui le fait chevalier) et se marie. En 1684, il part en Hollande pour plusieurs années et finit sa vie en se consacrant à la rédaction de ses mémoires : nombreuses éditions, dont la plus complète est *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, éd. Louis Langlès, Paris, Le Normant, 1811, 10 vol. Extraits dans éd. S. Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol. ; Dirk van der Cruyse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.

Choisy, François-Timoléon, abbé de (1644-1724)

Abbé de Sainte-Seine (Bourgogne) à dix-huit ans, mais fantaisiste, joueur et travesti, Choisy mène une existence dissipée jusqu'à ce qu'une grave maladie décide de sa conversion : pieuse retraite et publication, avec son ami l'abbé de Dangeau, de *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Providence, la religion* (1684). Désireux de participer en bonne place à la christianisation du Siam, Choisy est de la suite du chevalier de Chaumont, qui conduit la première ambassade française en ce pays (1685-1686). Mais la suffisance des Occidentaux et les manigances du favori Constance Faucon qui, pour sa cause personnelle, soutient les projets français d'implantation religieuse et militaire, dressent la population contre le pouvoir du roi thaï Phraï Naraï. En 1688 éclate une révolution qui débouche sur sa destitution, la mise à mort de Faucon et, pour un siècle et demi, la fermeture du pays à l'influence française.

Sur ces événements voir abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687 ; La Loubère, *Du royaume de Siam*, (1691) ; *Mémoires* du comte de Forbin (1729) ; récit du jésuite Guy Tachard, *Voyage au Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roi au Royaume de Siam* (Paris, Seneuze et Horthemels, 1686) ; Dick van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

Éditions modernes par Maurice Garçon, *Journal de Choisy*, Duchartre et Van Buggenhondt, 1928 ; réimpr. Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1999 ; Michael Smithies, trad. anglaise, Kuala-Lumpur, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Dirk van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995.

Clarke, Edward Daniel (1769, Willingdon, Sussex-1822)

Antiquaire et minéralogiste, il entreprend de 1790 à 1800 de longs voyages, comme tuteur de deux jeunes *gentlemen*, en Grande-Bretagne (1790) et en Italie (1792). De 1799 à 1802, il voyage en Europe du Nord et au Proche-Orient en compagnie de T. R. Malthus.

Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, London, T. Cadell & W. Davies, 1810-1823, 6 vol. ; *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, Buisson, 1813.

Colomb, Christophe (Gênes, vers 1451- Valladolid, 1506)

Très jeune, il prend la mer, sert des corsaires catalans. Au terme d'un engagement contre ses compatriotes génois, il se retrouve au Portugal, s'y marie, navigue de l'Islande aux postes portugais sur la côte de Guinée. Surtout, il lit (voyages de Marco Polo, *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly), connaît les travaux de l'astronome florentin Toscanelli, propose vainement au roi Jean II de chercher par l'Ouest une route vers la Chine. Mais son projet obtient en Espagne le

soutien d'Isabelle de Castille et, avec trois caravelles, il débarque le 12 octobre aux Lucayes, puis découvre Cuba et Haïti. Son retour triomphal (mars 1493) est suivi d'un deuxième voyage (1493-1496), où il découvre notamment la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais les conflits entre Espagnols et Indiens minent son autorité. Au cours d'un troisième voyage (1498-1500), il découvre la côte du continent sud-américain et les sources de l'Orénoque, mais il est arrêté par Bobadilla, qu'Isabelle avait envoyé enquêter sur son administration, et rentre à Cadix enchaîné. Il entreprend un quatrième voyage de 1502 à 1504 et longe la côte de l'Amérique centrale, mais fait naufrage à la Jamaïque. Il rentre trois semaines avant la mort de la reine, discrédité, malade, abandonné. Les journaux de bord de Colomb nous ont été conservés par la version résumée due à Bartolomé de Las Casas. L'édition de Martin Fernandez Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos* (Madrid, Imprimerie nationale, 1825-1837, 5 vol.) a été aussitôt traduite à Paris sous le titre de *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

Éditions françaises par Alexandre Cioranescu, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961 et Michel Lequenne, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1979, 3 vol.

Cook, James (1728-1779)

Combattant les Français au Canada, le lieutenant James Cook exécute aussi des travaux de cartographie et rédige un mémoire sur une éclipse de soleil, ce qui le qualifie pour une importante mission scientifique : observer le passage de Vénus en 1769 et statuer sur l'existence de ce continent austral que recherchent alors les deux nations rivales. Le retour de Wallis lui permet de situer son observatoire à Tahiti. Il explore ensuite la Nouvelle-Zélande, découvre la côte orientale de l'Australie et rapporte de son premier tour du monde (1768-1771) une incomparable moisson scientifique. Le suivant (1772-1775) a pour objet l'exploration systématique du Pacifique : le continent austral n'existe pas. Cook repart en 1776 pour un troisième voyage, à la recherche de ce fameux passage du Nord-Ouest qui, au nord de l'Amérique, ferait communiquer les deux océans. Mais il trouve la mort aux îles Hawaï, lors d'un affrontement avec les autochtones.

Récit du premier voyage dans l'édition (peu fidèle) faite par John Hawkesworth, des voyages de Byron, Wallis, Cook et Carteret, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. II et t. III ; trad. fr. par J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774 ; *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770 [...]*, 1774, t. II à IV. Récit du deuxième voyage : *A Voyage to the South pole, and Round the World. Performed in His Majesty's Ships the Resolution and*

Adventure, in the years 1772, 1773, 1774 and 1775. In which is included Captain Furneaux's Narrative [...], éd. John Douglas, London, Strahan and Cadell, 1777, 2 vol. ; trad. J.-B. Suard, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux d[u] Roi, L'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775 [...]*, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol.

Édition critique des journaux des trois navigations par J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1955-1967, à qui on doit aussi une *Life of Captain Cook*, Stanford, Stanford University Press, 1974. Extraits dans *Relations de voyages autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, 2 vol. L'édition anglaise du troisième voyage (1776-1780) au cours duquel le navigateur trouvera la mort (février 1779) paraît en 1785, également par les soins de J. Douglas.

Coronado : voir Castañeda

Cortés, Hernán (Medellin, 1484 ou 1485-1547)

La première des cinq lettres (*Cartas de relación*) qu'il écrivit à Charles Quint entre 1519 et 1526 pour relater sa conquête du Mexique est perdue ; les trois suivantes furent aussitôt imprimées (Séville, puis Tolède) et vite connues de toute l'Europe : traductions parfois condensées en français (1522), latin, italien. La dernière ne sera publiée qu'en 1844 par Navarrete. Les quatre lettres connues sont réunies pour la première fois par l'édition de Pascual de Gayangos, *Cartas y Relaciones de Hernán Cortés*, Paris, A. Chaix, 1866.

Édition moderne par Manuel Alcalà, Mexico, s. n., 1943. Riches notes dans l'édition anglaise, *Letters from Mexico*, éd. J. H. Elliott et A. R. Pagden, Oxford, Oxford University Press, 1972. Éditions françaises, *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique*, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896 ; Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1982.

Coryat, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du recteur d'Odcombe, Somersetshire, études à Gloucester Hall (Oxford), puis familier d'Henry, prince de Galles et bouffon (« *comic attendant* ») à la cour de Jacques I^{er}. 14 mai–3 octobre 1608 : voyage en Europe. *Coryat Crudities. Hastly gobled up in Five Moneths Travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons Country, Helvetia alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands [...]*, London, William Stansby, 1611 (réimpr. London, Scholar Press, 1978) ; *Coryat's Crudities*, Glasgow, James Mac Lehosé, 1905, 2 vol. ; Michael Strachan, *The Life and Adventures of Thomas Coryate*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

William M. Schutte (préface de l'édition de 1978) tient le livre pour le premier guide de voyage imprimé en Angleterre et suggère que le titre a pu être inspiré par la préface de Dallington : « *Our memories are so surcharged with the multiplicity of [...] books, and our understanding so weakened with their unseasoned crudities (like stomachs with rawe fruities), that we are not able to digest them into any good blood either of knowledge or vertue* ». À son retour, Coryat pendit ses chaussures utilisées depuis Venise dans l'église d'Odcombe, où elles restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle. Dans ses *Crudities*, il insère « *An Oration made by Hermannus Kirchnerus, in Praise of Travel* » (*op. cit.*, t. I, p. 122-148) et une autre, du même auteur « *that the travell of Germany is to be preferred before all other travels* » (*ibid.*, t. II, p. 71-86). Un deuxième voyage, commencé en 1612, le conduit à Constantinople, Smyrne, Égypte, Jérusalem, Alep, Perse, puis en Inde : il y passe quatorze mois, rencontre l'ambassadeur Thomas Roe (voir *infra*, p. 734) en décembre 1615 et meurt à Surate en décembre 1617. Pas de relation, mais des lettres publiées par S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. II, livre X, chap. XII et William Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 234-287.

Dallam, Thomas (vers 1570-après 1626)

Né dans le Lancashire, souche d'une dynastie de facteurs d'orgues qui construira celles de la cathédrale de Worcester (1613) et de King's College à Cambridge (1615), il est dès 1599 assez réputé pour qu'Elizabeth le charge d'en construire un qu'elle offrira au sultan Mahomet III afin de se ménager son amitié, dans le combat qu'elle mène contre les puissances catholiques comme pour faciliter les activités marchandes de la jeune Compagnie du Levant (1582). Dallam se rend ainsi à Constantinople (voyage de février 1599-mars 1600) ; au palais de Topkapi, il peut, par ruse, voir le harem. À Athènes, il sera victime d'une agression.

Relation dans *Voyages and Travels in the Levant*, t. I, *The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600*, t. II, *Extracts from the diaries of Dr John Covel, 1670-1679*, éd. J. Theodore Bent, London, The Hakluyt Society, 1893. Sur Th. Dallam, voir Stanley Mayes, *An Organ for the Sultan*, London, Putnam, 1956, qui reproduit p. 96 une gravure « *The Organ Made by Thomas Dallam for the Grand Signior* » parue dans *The Illustrated London News*, 20 octobre 1860, « *said to be taken from the original specification* ».

Dallington, Robert (Geddington [Norfolk], 1561- Londres, 1637)

À la sortie de l'université de Cambridge, il devient *schoolmaster* à Norfolk, ce qui lui procure les ressources pour entreprendre un long voyage d'agrément en France. De retour en Angleterre, il est secrétaire de Francis Manners, futur 6^e Earl of Rutland, puis gentilhomme de la chambre privée des princes Henry et

Charles, et enfin *Master of the Charterhouse* et chevalier en 1624. Son livre associe heureusement compilation, information historique, expérience personnelle et réflexion critique. Il apparaît, dans sa deuxième édition, comme la mise en pratique d'un art de voyager, tout comme l'ouvrage qu'il consacra peu après à la Toscane (*A Survey of the Great Dukes state of Tuscany, in the yeare of our Lord 1596*, London, Edward Blount, 1605).

The View of Fraunce, London, Symon Stafford, 1604 ; réimpr. et introd. W. P. Barrett, Oxford, Oxford University Press, 1936. Édition piratée d'un ouvrage presque achevé en 1598, qui avait circulé en manuscrit. Dallington protesta dans l'introduction de l'ouvrage qu'il fit imprimer presque aussitôt sous un nouveau titre : *A Method for Travel. Shewed by Taking the View of France. As It Stood in the Yeare of our Lord 1598*, London, Thomas Creede ; trad. fr. par É. Emélique, « The view of Fraunce ». *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, Versailles, Impr. de Cerf, 1892.

Dampier, William (1652-1715)

Tour à tour boucanier et chef d'expéditions régulières, il accomplit quatre tours du monde ; au cours du deuxième, il rencontre les Aborigènes d'Australie (*A New Voyage Round the World*, London, James Knapton, 1697 ; trad. fr., *Nouveau Voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Marret, 1698).

Édition moderne par Mark Beken, « *A New Voyage Round the World* ». *The Journal of an English Boucaneer*, London, Hummongbird Press, 1998 ; extraits dans *Le Grand Voyage*, trad. J.-Y. Prate et préface de Michel, Le Bris, Phébus, 1993.

Davis, John (Sandrige, 1550 ?-Bornéo, 1605)

Très jeune, il navigue avec Adrian Gilbert. Toujours à la recherche du passage du Nord-Ouest, malgré les échecs précédents, l'Angleterre lui confie en 1585 une expédition au cours de laquelle il double le cap Farewell, arrive à la côte qu'il nomme *Desolation*, découvre le détroit qui porte son nom. Deux autres voyages ont lieu (1586 et 1587) ; il atteint la latitude de 73°, mais les bancs de glace lui imposent le retour. Il participe à la bataille contre l'*Armada* espagnole et continuera à naviguer, notamment sur les côtes sud-américaines avec Cavendish, à Cadix et aux Açores avec Raleigh, et aux Indes orientales, où il sera massacré par des pirates japonais.

R. Hakluyt avait inséré la relation de ses voyages dans l'Arctique (la seconde par lui-même, les deux autres par le marchand John Janes) dans ses *Principal Navigations* (London, G. Bishop, 1600), réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 381-445 ; édition moderne par A. H. Markham, *The Voyages and Works of John Davis*, London, The Hakluyt Society, 1880 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1970.

Defoe, Daniel (1660-1731)

S'engage en 1685 dans l'armée protestante de Monmouth. Après le succès de la révolution orangiste, Robert Harley lui confie des missions d'espionnage en Angleterre et Écosse (1705). Elles lui donnent une connaissance précise du pays, dont il célèbre la prospérité présente et les espérances. La publication de *Robinson Crusoe* (1719) et de *Moll Flanders* (1722) l'avait déjà rendu célèbre quand il fait paraître en 1724-1726 *A Tour through Great Britain*, 3 vol. : un livre très documenté, tant par les informations de première main (on en a parfois contesté l'importance) que par les lectures qui l'alimentent. Jeune homme, il avait rêvé, au cours d'un voyage en Angleterre accompli avec un ami, d'une circumnavigation de l'ensemble des îles Britanniques, comme le fit le général romain Julius Agricola.

710

Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962 ; extraits illustrés, par P. N. Furbank et W. R. Owens, London, Yale University Press, 1991. Sur D. Defoe et C. Fiennes, voir E. Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540 to 1840*, London, Routledge et K. Paul, 1964, p. 42-45.

Della Valle, Pietro (Rome, 1586-1652)

En 1614, il s'embarque pour Constantinople. De là, il se rend en Égypte, Terre sainte, Alep (juin 1616), puis en Perse et à Bagdad (octobre 1616), où il épouse une jeune chrétienne. Il rencontre Abbas I^{er}, reste deux ans à Ispahan. En septembre 1621, il part pour Ormuz, mais sa femme meurt en chemin, le 30 décembre 1621. Inconsolable, il fait embaumer le corps, qu'il porte avec lui, en Inde, à Goa, pour l'ensevelir dans le caveau familial lors de son retour à Rome en mars 1626. Relations sous forme de lettres (effectivement envoyées à son ami Mario Schipano) publiées à Rome : Turquie (1650), Perse (1658), Inde (1663). Nombreuses traductions : françaises (*Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s. n., 1661-1665 ; Paris, G. Clouzier, 1670 ; Rouen, chez Robert Machuel, 1745), anglaise (1664), néerlandaise (1664-1665), allemande (1674). Pour les années 1615-1629, voir le journal inédit à la Bibliothèque vaticane (Ottoboniano Latino 3382).

I Viaggi di Pietro della Valle. Lettere dalla Persia, éd. F. Gaeta et L. Lockart, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, coll. « Il Nuovo Ramusio », 1972, t. I ; *In viaggio per l'Oriente. Le mummie, Babilonia, Persepoli*, éd. Antonio Invernizzi, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001.

De Marees, Pieter

Neveu d'un marchand d'Amsterdam à qui il dédia la relation de son voyage en Guinée, entrepris en novembre 1600. Peu intéressante pour la flore et la faune (elle

recopie souvent des textes relatifs à l'Asie), elle l'est davantage pour l'ethnologie : sans indulgence pour certaines coutumes ou superstitions des Africains, Pieter de Marees est toutefois plus ouvert à leur égard que la plupart de ses contemporains.

Description et recit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, traduction française (peut-être par lui-même). Épître au lecteur du 16 avril 1602 ; traduction anglaise, *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea* (1602), trad. de l'allemand et éd. Albert von Dantzig et Adam Jones, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Des Hayes, Louis, baron de Courmenin (?-1632).

Conseiller de Louis XIII qui lui confie une mission au Levant (avril 1621-mai 1622), dont il s'acquittera avec succès : obtenir la restitution aux cordeliers des Lieux saints, que leur disputent les Arméniens (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632 ; la rédaction est l'œuvre d'un secrétaire ; exempl. BnF Richelieu, Ge. FF. 8531). Des Hayes livre des informations précieuses sur les Balkans, Constantinople et Jérusalem. Ses *Voyages au Danemarck*, publiés en 1664 seulement, rapportent des missions effectuées en 1629. Il se joint ensuite aux ennemis de Richelieu, ce qui lui vaut d'être arrêté en Allemagne, puis décapité à Béziers.

Díaz del Castillo, Bernal (vers 1492-1581)

Né à Medina del Campo, où son père était *regidor*, il s'embarque à la mort de ce dernier, en 1514, pour le Nouveau Monde. Gouverneur de Tierra Firme, il suit Diego Velazquez à Cuba, puis s'engage dans l'expédition de Cortés en 1519 et sera récompensé de sa fidélité par une *encomienda* au Guatemala. Il continue sa carrière militaire puis, en 1568, met la dernière main à sa *Verdadera historia de la conquista de la Nueva Espana* (publiée seulement en 1632), destinée à répondre à la *Cronica de la conquista de Nueva España* (1552), version « officielle » rédigée par Gomara, qui fut chapelain de Cortés. *Verdadera historia [...]*, éd. critique Carmelo Saenz de Santa Maria et Ramon Iglesia, Madrid, Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, CSIC, 1982.

Diderot, Denis (Langres, 1713-Paris, 1784)

Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* n'a guère voyagé avant sa visite à Catherine II, et ses deux séjours à La Haye (juin-août 1773 et avril-octobre 1774) encadrent son voyage en Russie.

Drake, Francis (1540 ?-1596)

Il a déjà effectué des raids contre Panama quand Elizabeth I^{re} lui confie en 1577 une flotte de cinq navires pour harceler les colonies espagnoles sur la

côte du Pacifique. Mais conflits internes et désertions dans la zone du détroit de Magellan la réduisent bientôt à un seul bâtiment avec lequel il achèvera en novembre 1579 le premier tour du monde après celui de Magellan. Il participe à la victoire contre l'Invincible Armada en 1588 mais ses entreprises océaniques connaissent des succès divers et il meurt de la dysenterie dans les Antilles espagnoles. Compilant deux relations manuscrites (voir *Hakluyt's Handbook*, t. I), R. Hakluyt publie en 1600 le récit de sa circumnavigation dans le tome III de ses *Principal Navigations* (réimpr. de 1904, *op. cit.*, t. XI, p. 48 sq.).

Études modernes par David B. Quinn, *Sir Francis Drake as seen by his Contemporaries*, Providence, John Carter Library, 1996 ; Harry Kelsey, *Sir Francis Drake. The Queen's Pirate*, London, Yale University Press, 1998.

Ducket, Geoffrey

712 Agent anglais de la Muscovy Company, il accompagne avec Bannister l'ambassade de Thomas Randolph en Russie (1568 : voir Turberville, p. 347 et 741) ; ils y passent l'hiver avant de repartir pour la Perse en juillet 1569 pour le compte de la Moscovy Company, sous le commandement de Thomas Bannister, auquel il succède après sa mort (29 juillet 1571). Blessé par des pirates cosaques sur la Caspienne, il revient à Moscou, puis à Londres (octobre 1574). R. Hakluyt publie dès 1589 la relation du voyage qui, selon le *Hakluyt's Handbook*, t. II, p. 356, a été tirée par Philip Jones d'une narration faite par Lionel Plumtree (BL Add. Ms. 481 51, f. 161-174). Elle figure également dans ses *Principal Navigations* (t. III, p. 162-166) et dans *Early Voyages and Travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, 2 vol. (t. II, p. 436-440).

Du Halde, Jean-Baptiste (Paris, 1674-1743)

Homme de lettres et géographe, il poursuit pour ses supérieurs jésuites la publication des *Lettres édifiantes*. Il en tira également un ouvrage remarquablement informé : sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol.

Dunton, John (1659-1733)

Libraire. Il venait de se remarier en 1697 quand des querelles avec sa belle-mère l'amènent à quitter le foyer pour voyager en Irlande. Son existence mouvementée donnera lieu à une autobiographie, *Life and Errors of John Dunton*, London, s. n., 1705. Lié à Defoe et aux membres du parti politique britannique Whig, il attendra vainement la gratitude de George I^{er} et sa mort passera inaperçue. Il

laisse de l'Irlande une image dépourvue de complaisance, mais n'est pas hostile à son peuple : « *I take the Irish to be a people well humor'd and open hearted, and verie capable of good impressions if a prudent care be taken to manage them* » (p. 27) ; mais font obstacle à cette promotion des Irlandais leur religion et leur pauvreté. Dunton pensait publier le manuscrit (Bodleian, Rawl. D.71) de son *Teague Land or a Merry Ramble to the Wild Irish. Lettres from Ireland* (1698), éd. Edward Mac Lysagh, Dublin, Irish Academic Press, 1982 (paru d'abord en appendice à son *Irish Life in the 17th Century*, Cork/London, Longmans, 1939).

Evelyn, John (Wotton, 1620-1706)

Issu d'une puissante famille du Middlesex. Il abandonne des études en dilettante pour s'engager dans l'armée hollandaise (1641) après la mort de son père, rentre en octobre à Londres, « *studying a little, but dancing and fooling more* », embrasse la cause royaliste, reçoit du roi le congé de voyager et part pour un Grand Tour en France, Italie et Suisse (1643-1647). Il arrive en France le 11 novembre 1643, en Italie en octobre 1644, séjourne à Rome, Naples, Venise, Padoue (études de médecine). En avril 1646, il quitte Venise avec le poète Edmund Waller, visite Vérone et Milan, franchit le Simplon. Il épouse en 1647 Mary Browne, douze ans, fille unique de l'ambassadeur anglais à Paris (elle ne le rejoindra qu'en 1652). De retour à Londres en septembre, il publie en 1649 une traduction de François de La Mothe Le Vayer. Les vicissitudes des guerres civiles lui font traverser plusieurs fois la Manche. La cause royaliste perdue, il s'installe à Deptford. Après la Restauration, Evelyn participe à la fondation de la Royal Society, dont il devient secrétaire en 1672. Toujours royaliste convaincu, il n'occupe cependant que des emplois mineurs. Il est curieux de jardins et d'architecture, laisse une œuvre variée et abondante, mais sans autre pièce majeure que son *Diary*, imprimé en 1818-1819 par William Bray.

Édition moderne de E. S. de Beer, *The Diary*, Oxford, Clarendon Press, 1955 (réimpr. 1966), 6 vol.

Fanshawe, Lady Ann (Londres, 1625-1680)

Ann Harrison épouse en 1644 sir Richard Fanshawe, très fidèle aux Stuarts pendant la guerre civile et qui, après la Restauration, devient ambassadeur en Espagne (1664) ; rappelé en 1666, il meurt la même année. Poétesse lettrée, elle le suit dans ses voyages, accompagnée de ceux de leurs nombreux enfants en âge de les suivre. Tout en étant soucieuse de ne pas gêner les affaires de son mari, et curieuse des réalités quotidiennes, elle jette sur l'Espagne un regard personnel, qui échappe aux stéréotypes. Ses *Mémoires*, écrits en 1676 à l'intention de son seul fils encore en vie et restés manuscrits jusqu'en 1829, sont consacrés pour l'essentiel à ses années espagnoles.

Édition moderne par John Loftis, *Memoirs*, Oxford, Clarendon Press, 1979 (avec les mémoires de Lady Anne Halkett).

Fiennes, Celia (1662-1741)

Fille d'un colonel de Cromwell, hardie et non-conformiste, elle parcourt à cheval l'Angleterre entre 1685 et 1710. *The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712*, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982.

Fletcher, Giles (vers 1549 -1611)

714 Poète et diplomate, fils d'un vicaire du Hertfordshire, étudie à Cambridge ; il conduit en 1588-1589 une mission commerciale qui, en dépit de certaines avanies, est un succès pour les marchands anglais. En 1610, il est engagé dans des négociations commerciales avec le Danemark. Sa relation, *Of the Rus Common Wealth; or Manner of Government by the Russe Emperour [...], with the Manners and Fashions of the People of that Countrey* (London, Thomas Charde, 1591), fut vite retirée de la vente à la requête de marchands anglais alarmés par des passages qui pouvaient offenser le tsar, et réimprimée, abrégée et épurée, par R. Hakluyt (*Voyages*, t. I, p. 542 *sqq.*), qui semble avoir eu accès à la relation manuscrite (BL Sloane Ms. 61) : voir *Hakluyt's Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 228 et S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. III, p. 413 *sq.*

Fonvazine, Denis (1744 ou 1745-1792)

En 1777-1778, ce noble russe d'ancienne famille, qui venait par son mariage de se soustraire à une existence besogneuse, quitte Saint-Pétersbourg pour un voyage avec son épouse en Pologne, Allemagne et France. À son retour, il continue son activité d'auteur dramatique et entreprend un nouveau voyage en Allemagne et Italie (1784-1785). Les lettres qu'il adressa lors de son premier séjour à sa sœur, au comte Piotr Ivanovitch Panine et au diplomate écrivain Iakov Boulgakov ont été traduites de l'édition en russe de Moscou-Léningrad (1959, t. II) et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov (*Lettres de France, 1777-1778*, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995 ; l'édition ajoute, pour Panine et Boulgakov, des manuscrits autographes).

Nous remercions les éditions du CNRS d'avoir autorisé gracieusement la reproduction d'un extrait de ce livre.

Forrest, Thomas (1729 ?-1802 ?)

Ce marin entre après 1748 au service de l'East India Company. Une longue expérience de la navigation dans l'océan Indien lui vaut de se voir confier une mission d'exploration en Nouvelle-Guinée (1774-1776), que suivront

d'autres voyages dans le Pacifique jusqu'à sa mort (sans doute en Inde, vers 1802). *A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776*, London, G. Scott, 1779 ; 2^e édition, *id.*, avec index, 1780 (fac-similé, Oxford University Press, 1969) ; traduction française *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780.

Frobisher, Martin (vers 1535-1594)

1544 : premier voyage en Guinée. 1577 : capitaine général et amiral de la flotte de la Company of Cathay. 1576-1578 : voyages infructueux en quête du passage du Nord-Ouest. Accompagne Drake dans son expédition de 1585. Il commande un vaisseau contre l'*Armada* en 1588. Blessé en 1594, dans un nouveau combat contre l'Espagne, près de Crozon, il meurt à son retour à Plymouth. R. Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* une relation des trois voyages, par Christopher Hall, Dionise Settle et Thomas Ellis, et une autre, de l'ensemble, par George Best (celle-ci dans *The Three Voyages of Martin Frobisher [...] 1576-78*, éd. Richard Collison, London, The Hakluyt Society, première série ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963 ; Sur les expéditions dans l'Arctique, voir les *Recueils des voyages au Nord*, Amsterdam, Bernard, 1724-1731.

Gage, Thomas (Angleterre, vers 1603-Jamaïque, 1656)

Envoyé par son père en 1612 étudier chez les jésuites en Espagne, il les quitte pour les dominicains de Valladolid. Il veut être missionnaire aux Philippines en 1625, mais demeure au Mexique et au Guatemala (1626-1637). Assailli de doutes religieux, il rentre en Espagne. Le spectacle des dévotions de Lorette le fait retourner en Angleterre (1641), où il abjure et se marie (1642), choisit le camp des parlementaires, devient un virulent prédicateur anti-catholique et publie *A New Survey of the West-Indias* (London, 1648) ; *Travels in the New World*, éd. J. Eric S. Thompson, Norman, Oklahoma University Press, 1958. Bien informé des faiblesses des défenses de l'Amérique espagnole, il s'engage comme chapelain dans l'expédition du général Venable, mais meurt lors de la prise de la Jamaïque.

Dans le t. IV de sa *Relation de divers voyages curieux* (1674), M. Thévenot insère des extraits du livre, qui est traduit (expurgé) sur ordre de Colbert (*Voyages dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.). Également traductions allemande et hollandaise.

Gama, Vasco de (1469-1524)

En 1487, Jean II de Portugal confie à ce navigateur la direction d'une flotte destinée à contourner l'Afrique pour atteindre l'Inde, mais le départ n'aura lieu

qu'en 1497. Il atteint le cap des Tempêtes, déjà doublé par Bartolomeu Dias en 1487 et l'appelle cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale de l'Afrique puis, aidé d'un pilote du Gujerat, fait voile vers Calicut, où il aborde le 19 mai 1498 et signe un avantageux traité de commerce. Nommé à son retour amiral des Indes, il entreprend un deuxième voyage (1502-1503) et consolide en Inde et à Cochin les résultats du précédent, établissant une puissance militaire et jetant les fondements de l'empire portugais dans l'océan Indien. Jean II le nomme vice-roi des Indes en 1524, avant que Camoens ne fasse de lui le héros de ses *Lusiades* (1572). Relation de ses voyages par Castanheda en 1551, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, selon un ms. anonyme attribué à Alvaro Velho. Une copie contemporaine de l'original perdu du récit d'Alvaro Velho a été découverte en 1834 (aujourd'hui à la Biblioteca Pública Municipal de Porto, 804). Première édition par Diogo Köpke et Antonio da Costa, *Roteiro da Viagem que em Descobrimto da India pelo Cabo da Boa Esperança fez Dom Vasco da Gama em 1497*, Porto, Typogr. commercial portuense, 1838 ; Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, trad. Ferdinand Denis, Paris, s. n., 1855, t. III, reprise par J. Cassou, *La Découverte du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 1966. Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, bureaux du « Magasin pittoresque », 1863, t. III, édite le *Roteiro* (qu'il attribue à Alvaro Velho) trouvé dans le monastère de Santa Cruz de Coimbra et déjà passé à la Bibliothèque publique de Porto : une copie du début du xv^e siècle, qu'il juge fidèle ; mais il déclare *in fine* qu'il a fait sa traduction « d'après » l'édition de Diogo Köpke, Porto, 1838 ; édition française moderne par Paul Teyssier et Paul Valentin, Chandeigne, 1995. Sur la rencontre avec les Hottentots, lire A. Margarido, « La vision de l'autre (africain et indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, actes du XXI^e colloque international d'études humanistes (Tours, juillet 1978), Paris, Fondation Gulbenkian, 1984, p. 507-555 ; Malvern Van Wyk Smith, « "The most wretched of the human Race": The iconography of the Khoikhoïn (Hottentots), 1500-1800 », *History and Anthropology*, 5, 3-4, 1992, p. 285-330 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoïsan (xv^e-xix^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; *Fureur et Barbarie. Récits de voyage chez les Cafres et les Hottentots (1665-1721)*, éd. Dominique Lanni, Paris, Cosmopole, 2003.

Gandavo, Pero de Magalhães de

Né à Braga et fils d'un Flamand de Gand, il passe quelques années au Brésil, ouvre à son retour une école publique et livre aux presses de Antonio Gonçalves son *Historia da Provincia de Santa Cruz* (Lisboa, 1576), précédée de tercets et d'un sonnet de Camoens. Édition rarissime, réimprimée en 1922 à Sao Paulo

par Assis Cintra, *Nossa primeira historia*. Traduction par H. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II ; republiée sous le titre *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, Nantes, Éditions Le Passeur, 1995.

Gmelin, Jean George (Tübingen, 1709-1755)

Au terme de ses études de médecine en 1727, il part pour Saint-Petersbourg où il est admis à l'Académie des sciences. Il fait partie d'une expédition scientifique envoyée par l'impératrice Anna pour explorer la Sibérie et le Kamtchatka ; ils atteignent Irkoutsk et le lac Baïkal et ne retrouvent la capitale russe qu'en janvier 1743. À son retour en Allemagne, Gmelin devient professeur de botanique et de chimie à Tübingen en 1749. On lui doit une *Flora sibirica [...]*, Sankt-Peterburg, 1747-1750, 4 vol. et, en allemand, un *Voyage en Sibérie de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-1752. Ce dernier, relation minutieuse surchargée de détails, n'existe en français que dans les extraits donnés par l'abbé Prévost, *Histoire des voyages* (t. XVIII) et la traduction abrégée de Kéralio, *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables [...]*, Paris, Dessaint, 1767, 2 vol.

Goethe, Wolfgang (1749-1832)

Quand il quitte Weimar pour l'Italie en septembre 1786, Goethe a depuis une dizaine d'années congédié l'époque de *Werther* et du *Sturm und Drang* pour se convertir à une esthétique résolument classique. L'Italie n'est pas pour lui, comme elle l'est pour les voyageurs du Grand Tour, une étape de la formation, mais le terme d'une quête : celle de l'antiquité classique. Retour : mars 1788. On peut lire *Italienische Reise* dans la traduction de Jacques Porchat, *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1862, t. IX.

Göllnitz, Abraham

Ce géographe allemand né à Dantzig quitte l'Allemagne en 1628 pour voyager en Europe (Pays-Bas espagnols, France, royaume de Piémont) : relation dans son *Ulysses belgico-gallicum*, Leyde, Elzévir, 1631, in-12 (traduction libre en 1643 par Louis Coulon, *L'Ulyse français*). On le retrouve en 1642 à Copenhague (secrétaire du roi), avant de perdre sa trace.

Graaf, Nicolas de

Ayant achevé son apprentissage de chirurgien à Alkmaar, l'auteur s'embarque pour les Indes Orientales sur un vaisseau de la V.O.C. et naviguera de 1639 à 1687. Édition originale néerlandaise, *Reisen [...]*, Horn, 1701 ; traduction

française, *Voyages aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie [...]*, Amsterdam, Bernard, 1719.

Grataroli, Guglielmo (Bergame, 1516-1568)

Médecin de Padoue, qu'il quitte pour des raisons religieuses, il devient le collègue de Turler à Marbourg et celui de Zwinger à Bâle. Voyages en Italie, Suisse, Savoie, Bourgogne. Son *De regimine iter agentium [...]*, Basileae, s.n., 1561 est exploité par de nombreux traités postérieurs (dont le *Brevarium* de S. Zwicker en 1638 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970).

Gallizioli, Giovanbattista Conte, *Della vita, degli studii e degli scritti di Guillelmo Grataroli Filosofo e medico*, Bergame, 1788 ; Bietenholz, Peter, *Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel*, Bâle/Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1959, p. 131 sq.

718

Gray, Thomas (1716-1771)

La tutelle de son oncle le soustrait à un père violent et l'envoie comme pensionnaire à Eton. Il quitte Cambridge en 1738, sans un diplôme. Ami de Richard West et d'Horace Walpole, il part avec ce dernier pour un Grand Tour (mars 1739-septembre 1741) : deux mois à Paris, puis Reims, Lyon, la Grande Chartreuse, Turin, Florence (onze mois, où s'arrêtent les lettres conservées de ce voyage, dans *Correspondence*, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935 [t. I, p. 99-182] : Venise, Padoue, Vérone, Milan, Turin, Lyon, etc.).

Hall, Joseph (1574-1656)

Évêque d'Exeter et de Norwich, théologien puritain profondément engagé dans les conflits religieux de son temps, il laisse une œuvre abondante : traités doctrinaux, méditations, sermons, satire, poésie (première édition complète par Josiah Pratt, London, 1808, 10 vol.). Il publie à Londres en 1605 (à l'adresse de Francfort et sous le nom de Mercurius Britannicus) un voyage imaginaire, *Mundus alter et idem Sive Terra Australis hac semper incognita [...]*, éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981. Dans *Quo vadis? A Just Censure of Travell as it is commonly undertaken by the Gentlemen of our Nations*, London, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W. Johnson, 1975 ; traduction par Théodore Jaquemot, *Quo Vadis ? ou Censure des voyages [...]*, Genève, Pierre Aubert, 1628, des arguments empruntés aux stoïciens et aux Pères de l'Église servent au « Sénèque anglais » à dénoncer le voyage de formation pratiqué par l'élite sociale d'Angleterre comme un « *private and publike meschiefe* ». Nul besoin, selon lui, de chercher à l'étranger ce qu'offre l'Angleterre : le meilleur

régime politique, les meilleures universités. Les mêmes arguments serviront aux critiques anglaises du Grand Tour. Voir J. Locke, *Some thoughts concerning education*, London, 1693, p. 189-201, et Richard Hurd, *Dialogues on the uses of foreign Travell...*, 1764. Sans contester l'intérêt des voyages pour le commerce ou le service de l'État, Hall s'en prend seulement au voyage de curiosité : trop de parents, selon lui, envoient à l'étranger des enfants immatures, qui s'y corrompent sans profit, surtout en pays papiste. Mais il s'élève au-dessus de cette polémique pour déplorer la curiosité futile qui aboutit au mépris de la patrie. Le voyage est désormais inutile : le monde est connu, et tant de bons auteurs nous instruisent sur lui.

Hentzner, Paul (mort en 1623)

Juriste de Brandebourg, il voyage comme tuteur de Christoph Rehdiger, jeune noble silésien en Allemagne, France, Suisse, Italie et Angleterre de 1596 à 1600. Édition latine de son *Itinerarium* à Nuremberg, 1612. Les pages anglaises du livre sont les plus personnelles, les autres relevant souvent d'une érudition de seconde main (voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, p. 43-44) ; édition anglaise par William Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, London, R. J. Smith, 1865 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Herbert, Thomas (York, 1606-1682)

De 1627 à 1629, il fait partie de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton auprès d'Abbas I^{er}, roi de Perse. Il resta loyal à Charles I^{er} qui l'avait fait gentilhomme de la chambre. *A Relation of some Years Travaile into Afrique, Asia, Indies*, London, 1634, réédité en 1638 sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Asia and Afrique* ; ainsi qu'une édition de 1677, sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Africa and Asia the Great*, London, R. Scot, T. Basset, J. Wright and R. Chiswell, laquelle nous a servi à illustrer notre ouvrage. Traduction hollandaise de son livre en 1658, sur laquelle est établie une version française peu fidèle, que nous n'avons pas retenue (*Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, Jean Du Puis, 1663). Réimpr. de l'édition de 1634, Amsterdam/New York, Theatrum orbis Terrarum/ Da Capo Press, 1971.

Ides, Evert Ysbrand (1657, Schleswig-Holstein-1708)

Né d'une famille de marchands hollandais, il est dès 1677 à Arkhangelsk et, dix ans plus tard, exerce le commerce entre Hambourg et la Russie, avec assez de succès pour devenir familier de Pierre le Grand, qui lui confie une mission diplomatique à Pékin. Parti en mars 1691, il voit Kama, Tobolsk, Irtysh et traverse les grands fleuves sibériens avant d'arriver à Pékin en novembre 1693. La méfiance des Chinois et sa propre inexpérience ne lui permettent pas

d'atteindre ses objectifs politiques ; mais il obtient des avantages commerciaux et s'enrichit dans ce voyage, dont la relation parut à Londres en 1706 : *The Three Years Travels from Moscow over-land to China* [...].

Édition moderne par David N. Collins, dans *Siberian Discovery*, Richmond, Curzon Press, 2000, t. I ; éd. allemande par Michael Hundt, *Beschreibung der dreijährigen Chinesischen Reise*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.

Johnson, Samuel (1709-1784)

Une des figures majeures des lettres britanniques du XVIII^e siècle : œuvres poétiques, littérature narrative (*Rasselas*), travaux de critique, journalisme, et surtout son grand *Dictionary of English Language* (1755) et son édition de Shakespeare (1765). Il a déjà soixante-quatre ans et sa santé est déclinante quand il se rend à l'invitation de son cadet admiratif, James Boswell : entreprendre la découverte de l'Écosse et des Hébrides (voyage d'août à novembre 1773). Le récit de S. Johnson, publié en 1775, connaît un vif succès.

720

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971. Thomas M. Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, Athens, Georgia University Press, 1976.

Joly, abbé Barthélemy

De l'auteur, nous ne savons que ce qu'il nous livre de lui dans la relation de son voyage en Espagne, conservée dans le ms. fr. 24917 de la BnF. (« Voyage fait par M. Barthélemy Joly, conseiller et ausmonier du Roy, en Espagne, avec M. Boucherat, abbé et général de l'ordre de Citeaux », f^o 1r^o-67r^o), publié dans la *Revue hispanique* (20, 1909, p. 460-618) par L. Barrau-Dihigo (R. Foulché-Delbosc) sous le titre de *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*. B. Joly manifeste à l'égard des Espagnols des préventions exaspérées par l'intervention de leur pays dans les affaires françaises lors de la Ligue.

Kaempfer, Engelbert (1651-1716)

Médecin allemand de Westphalie, il voyage en Pologne, Suède, Perse, s'installe à Batavia en 1689 pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. En 1690, il s'embarque sur la flotte de la V.O.C. qui, une fois l'an, rend visite à la cour impériale du Japon. Il ne quitte le pays qu'en novembre 1692, pour un bref séjour à Batavia, et le retour en Europe. En avril 1694, il est reçu docteur à l'université de Leyde et, à l'occasion de sa thèse inaugurale, ruine la légende de l'*Agnus scythicus*.

To History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam, 1690-1692, est la traduction du manuscrit original allemand faite par John Gaspard Scheuchzer et publiée par Hans Sloane (London, 1727 ; trad. fr. François Nannet, *Histoire véritable [...] du Japon*, La Haye, 1729, 2 vol.) ;

édition moderne, Glasgow, MacLehose, 1906, réimpr. New York, AMS Press, 1971. Réimpr. *A Description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1987 puis 1998.

Kalm, Pehr (1716-1779)

Botaniste suédois, élève de Linné à Uppsala, à l'initiative duquel il s'embarque pour un séjour en Angleterre dans les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord (1748-1751) ; nommé à son retour professeur à Abo (1752). De la relation de son voyage, *En resa till Norra America*, seuls les trois premiers volumes furent publiés ; les quatre autres disparurent dans l'incendie de l'université d'Abo. Kalm fonda le jardin botanique de cette ville.

Édition anglaise : London, s. n., 1770-1771, 3 vol. Traduction partielle en français (textes relatifs au Canada) par L. W. Marchand, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

Kelly, Michaël (1764 ?-1826)

Acteur, ténor et compositeur, fils d'un marchand de vin et maître de cérémonie au château de Dublin. S'embarque en 1799 pour Naples. Chante à Florence et Venise (1780), puis à Vienne (quatre saisons, dont le rôle de Don Basilio à la création des *Nozze di Figaro*, en 1786). Il fut bien reçu de Mozart et Salieri et confia à Theodore Hook la rédaction de ses *Reminiscences* (London, s. n., 1826, 2 vol. ; réimpr. New York, B. Blom, 1969).

La Barbinais Le Gentil

Né près de Saint-Malo, il quitte Cherbourg pour le Chili en août 1714. Dans les années suivantes, il est au Pérou, à Guam, en Chine, à l'île Bourbon, au Brésil, en Galice, puis à Gênes (1718) et au Chili. Il achève son voyage (un tour du monde) en 1724 et en édite la relation sous forme de lettres adressées au comte de Morville, ministre et secrétaire d'État.

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de la Chine, Paris, François Flahault, 1725-1727, 3 vol. ; Amsterdam, P. Mortier, 1728 ; l'édition faite à Paris, chez Briasson, en 1728 est la plus complète.

Labat, Jean-Baptiste (1663-1738)

Ce dominicain s'embarque à la fin de 1693 pour les Antilles (Martinique et Guadeloupe) et devient bientôt procureur général de la mission de son ordre dans l'archipel. En 1705, on l'appelle en Espagne (Andalousie), à La Rochelle, puis en Italie. Il ne revient à Paris qu'en 1716, et travaille à la rédaction de ses voyages ainsi qu'à d'autres textes de littérature viatique dont on lui confie l'édition (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale [...]*, Paris, G. Cavalier,

1728, d'après les mémoires d'André Brue). Labat est un conteur enjoué, proluxe, très tenté par l'anecdote, avec une nette propension à s'installer au centre de la toile.

Voyages du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Caienne [...], 4 vol. ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale [...]*, 1732, 5 vol.

Ses voyages : *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. et surtout *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays [...]*, Paris, G. Cavelier, 1722, 6 vol.

Lafitau, Joseph-François (Bordeaux, 1681-1746)

722

Entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, il fit deux séjours missionnaires au Canada, qui lui inspirèrent un ambitieux essai d'ethnologie comparée, *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, 2 vol. (extraits dans éd. Edna Hindie Lemay, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol). On lui doit aussi une *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, J.-B. Coignard, 1733, 2 vol.

Andreas Motsch, *Lafitau et l'Émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers de CELAT »/Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.

Laudonnière, René Goulaine de (?- 1574)

Coligny, qui veut fonder en Amérique un refuge pour les huguenots, envoie le capitaine dieppois Jean Ribault et son adjoint Laudonnière, gentilhomme réformé breton, en Floride (1562), dont les indigènes avaient chassé les Espagnols. La richesse du pays et l'accueil favorable des Indiens firent naître une entreprise coloniale qui se termina tragiquement en septembre 1565, quand l'Espagnol Menendez de Aviles fit massacrer à Matanzas Inlet les Français (dont Ribault) qui s'étaient rendus à lui. En 1566, Laudonnière rentre, fraîchement accueilli à la Cour, et meurt dans l'obscurité, sans avoir publié *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* qui rapportait ces événements. En 1586, le manuscrit, devenu la propriété du cosmographe A. Thevet, lui est subtilisé par R. Hakluyt, qui en confie l'édition à Martin Basanier : *Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* mise en lumière par M. Basanier, Paris, Guillaume Auvray, 1586.

Laujardière, Guillaume Chenu de (1672, Bordeaux- 1731, Magdebourg)

Fils cadet d'une famille huguenote de Bordeaux ; les persécutions contraignent son père, procureur, à renoncer à sa charge en 1682 et à s'exiler en Brandebourg, sous la protection de la famille d'Anhalt-Dessau. Le jeune Guillaume, qu'on

avait envoyé à Madère pour attendre l'occasion de l'y rejoindre, doit au contraire, pour échapper aux jésuites, s'embarquer sur un vaisseau anglais en partance pour les Indes orientales. Sa destinée aventureuse se confirme quand, à la suite d'un naufrage qui le jette sur la côte des Cafres, il échappe au massacre que ceux-ci font de ses compagnons. Employé comme bouvier et bien considéré du roi, il vivra une année (février 1686-février 1687) avec ce peuple dont il découvre l'humanité. Il sert ensuite trois ans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, rejoint sa famille en Allemagne (1689) pour y poursuivre une paisible carrière militaire.

Écrite entre 1689 et 1696, sa relation a été conservée par trois manuscrits – Magdebourg, édité en 1748 et 1900 en traduction allemande, mais disparu entre 1940-1945, Berlin et Halle – et une publication par N. Weiss dans le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1921, t. 70 (ms. Halle). Édition moderne d'Emmanuelle Duguay, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, présentée par F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1995.

Léon l'Africain (Grenade, 1476 ? - après 1554)

Hasan-al-Wazzan, né à Grenade, d'où le chasse la prise de la ville par les Rois catholiques (1492), réside à Fez où il est docteur de la loi coranique et diplomate. Il accomplit pour le sultan des voyages, notamment à Tombouctou et en Tunisie. En 1517, des pirates siciliens le capturent près de Djerba. Baptisé à Rome en 1520, il devient Giovanni Leone Africano. Écrit en italien, le manuscrit de sa *Description de l'Afrique* est achevé en 1526. On perd ensuite la trace de son auteur : il a pu profiter de la période troublée qui a suivi le sac de Rome (1527) pour retourner en terre d'islam ; on signale sa présence à Tunis en 1554. G. B. Ramusio insère l'ouvrage dans le premier livre de ses *Navigazioni et Viaggi* (Venise, 1550 ; réédition moderne par Marica Milanese, Torino, Einaudi, 1978, vol. I, p. 19-460). Il est traduit en français par Jean Temporal (*Historiale description de l'Afrique* [...], Lyon, 1556 (réédition Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1896-1898) et en anglais par John Pory, à l'initiative de R. Hakluyt. Traduction moderne par Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, rééd. 1980.

Études critiques : Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe. Fortunes de Jean Léon à la Renaissance*, Genève, Droz, THR, 1991 ; Nathalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; éd. Pouillon, F., Zhiri, O. et Rauchenberger, D., *Léon l'Africain*, Paris, Karthala, 2009 (actes du colloque, Paris, EHESS, mai 2003).

Léry, Jean de (Bourgogne, 1534-Genève, 1613)

Cordonnier de son métier, il étudie la théologie à Genève et fait partie de la mission des calvinistes envoyés au Brésil (novembre 1556) par l'amiral de

Coligny pour soutenir l'implantation française de Villegaignon. Il séjourne dans la baie de Rio de Janeiro de mars 1557 à janvier 1558. À son retour, il termine sa formation théologique à Genève, s'y marie et devient pasteur à Nevers en 1564. Fuyant les massacres qui prolongent en province la Saint-Barthélemy, Léry se réfugie à Sancerre qui, assiégée et affamée, capitule (*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574).

Son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* paraît à Genève en 1578. Édition moderne par Frank Lestringant, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* (1578), Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque classique », 1994 ; éd. Gisèle Mathieu-Castellani, actes de la journée d'études de l'université Paris VII sur *L'Histoire d'un voyage [...]*, *Cahiers Textuel*, 21, décembre 1999.

Lescarbot, Marc (Vervins, vers 1570 – Presles-la Commune, 1642)

Après des études de droit à Paris, il retourne à Vervins pour y exercer la profession d'avocat. Il prononce en 1598 des harangues remarquées lors des négociations franco-espagnoles et, en 1606, s'embarque pour le Canada avec l'expédition de Jean de Poutrincourt. Il passera un an à Port-Royal (Acadie) et, à son retour, publiera plusieurs pièces réunies sous le titre *Les Muses de La Nouvelle-France* en 1609, année où paraît également son *Histoire de La Nouvelle-France*, rééditions augmentées en 1612 et 1617 ; *The History of New France*, texte français et traduction par W. L. Grant et H. P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1913-1914, 3 vol. De plusieurs séjours dans les cantons suisses naîtra en 1620 son *Tableau de la Suisse*.

Paolo Carile, *Le regard entravé. Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur La Nouvelle-France*, Sillery, Les Éditions du Septentrion/Rome, Arcane Editrice, 2000. *Un homme de plume au service de La Nouvelle-France*, Paris, Champion, 2001. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot et la littérature géographique de la Renaissance », *Nouvelle Revue du XVII^e siècle*, 1, 2004, p. 91-93. *Id.*, *Marc Lescarbot. Voyages en Acadie*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2007.

Lewis, Meriwether et Clark, William

Secrétaire du président Jefferson, Lewis se voit confier (avec Clark comme second) une mission d'exploration qui veut atteindre la côte du Pacifique. L'expédition part de Saint-Louis en mai 1804, franchit le Missouri, puis les montagnes Rocheuses et passe l'hiver 1805 sur la côte du Pacifique avant de repartir vers l'Est et de retrouver Saint-Louis le 23 septembre 1806. Clark deviendra gouverneur du Missouri et Lewis de la Louisiane, mais ce dernier trouvera une mort tragique trois ans plus tard dans des circonstances obscures.

Instructions par Jefferson, 20 juin 1803, dans *Original Journals of the Lewis and Clark Expedition*, éd. Frank Bergon, New York, Penguin Books, 1989 ; autre sélection par Bernard de Voto, Boston, Houghton Mifflin, 1953, sur éd. de R. G. Thwaites, 1904-1905 : voir p. 483-487 et surtout l'introduction. Denis Vaugeois, *America, 1803-1853. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Lippomanno, Jérôme

J. Lippomanno fut ambassadeur de Venise à Paris de 1577 à 1580. La relation est l'œuvre de son secrétaire.

Lithgow, William (1582-1645)

Écossais né à Lanark, où il était « *Cut-lugged Willie* », quatre frères lui ayant coupé les oreilles après l'avoir trouvé avec leur sœur. Assure avoir couvert 36 000 milles de 1610 à 1629 en Europe, Asie et Afrique. Dévalisé en Moldavie (1616), agressé en Lybie, soumis au supplice du chevalet par l'Inquisition à Malaga.

The Totall Discourse of rare Adventures, and painful of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632 ; éd. Glasgow, MacLehose 1905. Voir aussi *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Locke, John (Somerset, 1632-London, 1704)

Le philosophe effectua un long séjour en France de 1675 à 1679, à la suite de Lord John Berkeley, ambassadeur extraordinaire à la Cour, puis en compagnie d'un ami d'Oxford, George Walls. Il passa quinze mois à Montpellier, dont l'air était réputé guérir la consommation dont il souffrait, et séjourna également à Paris et Bordeaux. L'ampleur de son *Journal* n'a pas permis jusqu'ici qu'il soit édité complètement : on peut en lire l'essentiel dans l'édition de John Lough, *Locke's Travels in France, 1675-1679*, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, à laquelle on ajoutera les pages « philosophiques » publiées en 1936 par R. I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay on the Human Understanding together with Excerpts from his Journal*, Oxford, Clarendon Press, 1936. La richesse des observations politiques, économiques et scientifiques font de ce texte un document essentiel pour la connaissance de la France de Louis XIV.

Magellan, Ferdinand de, vers 1480-1521

L'Espagne, qui cherche par l'Ouest une route plus rapide pour atteindre les épices que viennent de se procurer les Portugais aux Moluques, envoie avec cinq navires Magellan, navigateur portugais confirmé, mais que son roi a congédié. Il maîtrise habilement une rébellion, puis contourne l'Amérique du Sud par

le détroit qui porte son nom, entre dans un océan dont on connaît tout juste l'existence (Balboa, 1513) et auquel il donne le nom de « Pacifique ». Après trois mois d'une traversée épuisante, il parvient à Guam, puis aux Philippines où il trouve la mort en s'immiscant dans une guerre entre autochtones (avril 1521). Un seul navire reviendra en Espagne, *La Victoria*, conduite par El Caño, riche d'une cargaison d'épices.

Deux relations ont été conservées : *De Moluccis Insulis* (1523), œuvre de Massimiliano Transilvano, secrétaire impérial, et surtout le journal de Pigafetta, *Primo viaggio attorno al mondo*, traduction française conservée par trois ms. et *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536 ; éd. moderne par Léonce Peillard, *Premier Voyage autour du monde*, Paris, Taillandier, 1983. Éditions italiennes des deux relations à Venise (1536), insérées dans Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, Venise, 1550 (éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978, t. II). Éditions modernes du *Journal* de Pigafetta : Mario Pozzi, *Il primo viaggio intorno al mondo*, Vicence, N. Pozza, 1994 ; Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luis Filipe Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*. *La Relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007, 2 vol.

726

La vie d'Antonio Pigafetta, patricien de Venise (né entre 1480 et 1491) est très mal connue ; on perd sa trace en 1525. Il participe à l'expédition de Magellan comme domestique et parle toujours de lui avec affection. Au retour à Séville avec El Caño (septembre 1522), il présente sa relation à Philippe de Villiers, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont Pigafetta était chevalier.

Maupertuis, Pierre-Louis Moreau de (Saint-Malo, 1698- Bâle, 1759)

Mathématicien, l'Académie des Sciences lui confie une expédition en Laponie, destinée à mesurer la longueur d'un arc de méridien terrestre d'un degré : son rapport (1737) conclut à l'aplatissement de la Terre auprès du pôle. En 1746, il se rend à l'invitation de Frédéric II qui le fera directeur de la Bibliothèque royale de Prusse. Voltaire l'avait favorisé, avant de se brouiller avec lui et de le brocarder dans *Micromégas* et la *Diatrise du docteur Akakia*. Malade, Maupertuis rentre en France et 1756 et meurt à Bâle chez son ami Bernouilli.

Œuvres de Maupertuis, Lyon, J.-M. Bruyset, 1768, 4 vol., réimpr. Hildesheim, Georg Olms, 1965 ; t. III, p. 177-206, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument*.

Mendes Pinto, Fernão (vers 1510 -1583)

Une existence tumultueuse et la carrière atypique de son livre, *Peregrinação*, n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Au cours de ses vingt-et-une années de voyages en Asie (1537-1558), il est tour à tour soldat, pirate, marchand,

esclave (vendu seize ou dix-sept fois), docteur, ambassadeur et missionnaire, tour à tour riche et ruiné. Il fut un des premiers Occidentaux à fouler le sol du Japon, où il aida François-Xavier à bâtir sa première église. En 1554, alors qu'il se dispose à rentrer au Portugal pour y fonder une famille, une crise mystique le jette dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitte en 1556. À son retour, il se marie, attend vainement des subsides royaux qui ne lui parviendront qu'à la veille de sa mort. Dans l'intervalle, le Portugal a été absorbé par l'Espagne. Son livre paraît à Lisbonne en 1614 : grand succès, mais on en dénonce les mensonges, la chronologie incertaine. Cette lenteur à paraître peut s'expliquer : la *Peregrinação* contient d'incisives critiques contre les institutions du Portugal et les pratiques de ses sujets. Dès la fin du XVII^e siècle, on accorde davantage de crédit à l'ouvrage, très vite traduit en espagnol (1620), français (1628), néerlandais (1652), anglais (1653), allemand (1671).

Peregrinacão de Fernam Mendez Pinto, Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1614 (édition moderne de 1961-1962 en 2 vol.) ; trad. fr. Bernard Figuiet, *Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Paris, Mathurin Hénault, 1628. Éditions modernes et traductions par Rebecca D. Catz, *The Travels of Mendes Pinto*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, et Robert Viale, *Pérégrination*, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Mendoza, Juan Gonzalez de (Logrono, 1545- Popayan, 1614)

À dix-sept ans, il s'embarque pour le Mexique, puis entre dans l'ordre des Augustins et y poursuit pendant neuf ans ses études de théologie. Cet ordre est engagé dans l'évangélisation des Philippines, afin de pourvoir aussi Philippe II d'informations fiables sur la Chine. Divers contretemps (exposés à la fin de son livre III) empêcheront Mendoza d'accomplir le voyage et c'est sans avoir mis le pied sur le sol chinois qu'il publiera en 1585 à Rome son *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*. Mais il s'inspire très fidèlement des relations laissées par les missionnaires augustins qui s'y rendirent en 1577, 1579 et 1581.

Édition moderne : *Historia del gran reino de la China*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1990 ; traduction française (1588) par Luc de la Porte, *Histoire du grand royaume de la Chine [...]. Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581*. Nouvelle édition : Lyon, François Arnoullet, 1608.

Mésenge, Pierre

Prêtre-chanoine de Rouen, il quitte la ville le 8 avril 1507, en compagnie de prêtres et de marchands, pour se rendre en Terre sainte. En Dauphiné, ils redoutent les gens de guerre et aventuriers qui suivent l'armée du roi Charles VIII (expédition de Gênes). Inachevée et restée inédite, la relation de P. Mésenge est

conservée par deux manuscrits de la Bibliothèque municipale d'Amiens : voir M.-Ch. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, p. 928. Notre texte : *Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte* (Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c).

Methwold, William (?-1653)

Neveu du Chancelier de l'Échiquier, il fait son apprentissage de marchand à Middleborough, s'embarque en 1615 pour Surate, au service de l'East Indian Company, visite en 1622 les mines de diamant de Golconde. Nouvelle mission à Surate et en Perse (1633-1636). En 1650, il est fait gouverneur de l'East Indian Company.

728 *Relations of the Kingdome of Golchonda and other neighbouring Nations within the Gulfe of Bengala*, 1626, dans *Purchas Pilgrims*, t. V ; *Relations of Golconda in the early Seventeenth century*, éd. W. H. Moreland, The Hakluyt Society, 2^e sér., 66 (réimpr. Kraus, 1967).

Middleton, Henry (?- 1613) : voir Scott, Edmund.

Misson, Maximilien (vers 1650-1722)

Protestant français que la révocation de l'Édit de Nantes, en lui faisant perdre sa charge de conseiller au Parlement de Paris, condamne à l'exil en Angleterre. Au terme d'un Grand Tour accompli en 1687-1688 (Hollande, Allemagne et Italie) comme tuteur de Charles Butler, futur comte d'Arran, il publie son *Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vol. ; de nombreuses rééditions (avec des *remarques* par Addison, Utrecht, 1722) en feront pour le siècle suivant un guide très apprécié du public, en dépit de sa sévérité pour l'Église de Rome ; il y montre plus d'esprit critique que dans son *Théâtre sacré des Cévennes* (1707). On lui doit aussi des *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, Van Bulderen, 1698, et l'édition des *Voyages et aventures de François Leguat* (1708).

Mocquet, Jean (1575 - après 1617)

Né en Île-de-France, « apothicaire ordinaire du roi », familier d'Henri IV qui s'intéressait à ses expéditions et à ses récits, il entreprit six grands voyages et devint garde du « Cabinet des Singularités du Roi » constitué à partir des collections d'objets (artefacts, animaux, minéraux) qu'il en avait rapportés. Très discret sur ses sympathies religieuses.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichiz de Figures [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, dédicace à Louis XIII (livre IV dans l'éd. Xavier de Castro et D. Couto), *Voyage à Mozambique et Goa*, Paris, Chandaigne, 1996. Rééditions Rouen (1645 et 1665), traductions hollandaise (1656), allemande (1668), anglaise (1696).

Montagu, Lady Mary Wortley (1689-1762)

Fille du premier duc de Kingston, elle accompagne fin juillet 1716 son mari Edward Wortley Montagu, nommé ambassadeur en Turquie. Après leur retour en octobre 1718, elle mène une vie de femme de lettres et accomplit de longs séjours en Italie. Ses *Lettres* ne paraîtront qu'en 1763. Ainsi que le souligne la préface de Mary Astell (écrite en 1724 pour une édition de *Letters from the East* qui ne vit pas le jour), elles ont le mérite de présenter sur la Turquie musulmane un point de vue féminin qui renouvelle le sujet. Lady Montagu s'employa avec succès à diffuser en Angleterre la vaccination anti-variolique, qu'elle avait observée en Turquie.

Letters [...] during her travels in Europe, Asia and Africa, London, 1763, 3 vol. Éditions modernes : Robert Halsband, Oxford, 1966-1967, 3 vol ; Jack Malcolm, London, W. Pickering, 1993. Trad. fr. *Lettres de M. de Wortley Montagu, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, etc. Traduites de l'anglais sur la seconde édition* (qui est un choix de lettres), Amsterdam, J. F. Boite, 1763.

Montaigne, Michel de (1533-1592)

Montaigne venait de publier les deux premiers livres de ses *Essais* quand il entreprit un voyage en Suisse, Allemagne et Italie (juin 1580-novembre 1581). Non destiné, semble-t-il, à la publication, le journal qu'il rédigea (avec le concours d'un secrétaire) ne paraîtra qu'en 1774 (éd. Meunier de Querlon). L'original est perdu, mais une copie (copie Leydet), découverte par François Moureau, a permis de lui apporter quelques compléments. Riches annotations dans l'éd. Alessandro d'Ancona, 1889. Éditions modernes : Fausta Garavini (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983) ; François Rigolot (Paris, PUF, 1992).

Montesquieu, Charles Secondat, baron de (1689-1755)

Rendu célèbre par ses *Lettres persanes* (1721), élu à l'Académie française (1728), il voyage en Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre de 1728 à 1732. L'ensemble des notes qu'il laissa ne sera publié qu'en 1894, à Bordeaux dans *Voyages de Montesquieu*, chez G. Gounouilhou en 2 volumes.

Édition moderne par Roger Caillois et Marion Lièvre, dans Montesquieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I.

Morrison, James (1760-1807)

Il entre dans la marine royale en 1779, participe à l'expédition de Bligh à Tahiti ; entraîné dans la révolte de la *Bounty*, il est condamné à mort par la cour martiale (1792), mais obtient le pardon du roi. Le journal qu'il tenait échappa au naufrage de la *Pandora* qui ramenait les mutins en Angleterre. Morrison servira de nouveau dans la Navy et trouvera la mort en 1807, dans une tempête, au large de Madagascar. *Journal of James Morrison [...]*, éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935. Les Éditions Ouest-France ont publié en 2002 la partie proprement narrative du *Journal*.

Moryson, Fynes (Lincolnshire, 1566-1630)

730

Bachelier de Cambridge en 1584, maître ès arts en 1587, il interrompt ses études en 1589 pour séjourner à Londres et voyager en Europe de mai 1591 à mai 1595. À la fin de 1591 il est à Prague ; en janvier 1593, il s'inscrit à l'Université de Leyde, se rend ensuite à Vienne par le Danemark et la Pologne. Il est en Italie en octobre 1593, visite Naples, puis Rome et l'Italie du nord (avril 1594-début 1595) ; il rencontre Th. de Bèze à Genève au début du printemps. En France, il est dépouillé par des soudards, entre Metz et Châlons, et entrevoit Henri IV à Fontainebleau. Il repart (décembre 1595) avec son frère cadet Henry, traverse l'Allemagne et s'embarque à Venise (avril 1596) pour Jaffa, Tripoli, Antioche, où meurt Henry en juillet 1596. Il est à Constantinople l'hôte de l'ambassadeur Edward Barton (1600) et retrouve Londres en juillet 1597. Novembre 1600 : il part pour l'Irlande afin d'y exercer des fonctions administratives et devient secrétaire du lord-deputy Charles Blount qui s'emploie à mater la rébellion de Tyrone ; il le suit lors de son retour en Angleterre (mai 1603) et le servira jusqu'à sa mort (1606). Il entreprend alors la rédaction de son *Itinerary* ; l'ouvrage paraît, inachevé, en 1617 (notes manuscrites jusqu'en 1619-1620, partiellement publiées en 1903 par Ch. Hugues) En 1626, Moryson avait obtenu une permission pour faire imprimer son manuscrit. Le gros in-folio de 1617 constitue un témoignage capital sur l'Europe de la fin du xvi^e siècle, en dépit de certaines redites et des limites de l'observation (à quatre jours de visite des monuments de Rome correspondent cinquante pages de texte, mais rien sur l'édification de la nouvelle basilique de Saint-Pierre).

An Itinerary, London, John Beale, 1617. Réédition 1907, Glasgow et réimpr. anast. de 1617, New York/Amsterdam, Da Capo Press et Theatrum Orbis Terrarum, 1971. Après le récit détaillé de ses voyages vient une deuxième partie presque indépendante, consacrée à la rébellion irlandaise, suivie d'une

troisième (« *Of Travelling in general* ») riche d'observations concrètes sur la pratique quotidienne du voyage, l'économie et les mœurs des principales nations européennes.

Shakespeare's Europe. A Survey of the Condition of Europe at the end of the 16th Century. Being unpublished chapters of F. M.'s Itinerary, éd. Charles Hugues, London, s. n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967 avec les extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College.

Mundy, Peter (vers 1596-1667 ?)

Sa vie est très mal connue. En 1611, il quitte sa Cornouaille natale et s'embarque pour apprendre le commerce. Des voyages en France, Espagne et Portugal précèdent de plus lointaines expéditions : Turquie, Inde, Japon, Chine, Russie, etc. Son retour en Angleterre en 1656 lui permet de consigner l'expérience d'une quarantaine d'années de pérégrinations dans un manuscrit achevé en 1667, mais qui ne sera publié qu'au xx^e siècle : *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 2^e série, 1907-1919, t. II, XVII, XXXV, XLV - XLVI, LV, LXXXVIII ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Nicolay, Nicolas de (Dauphiné, 1517-Paris, 1581)

Diverses missions secrètes l'amènent à voyager dans les Îles britanniques et en Méditerranée. Au retour d'un voyage accompli sur la côte africaine et à Constantinople, il est nommé géographe du roi (1552), puis premier cosmographe royal en 1570. Ses *Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* (Lyon, G. Rouillé, 1568) sont des études de mœurs qui ne dévoilent rien de ce qu'ont été les activités diplomatico-militaires de leur auteur. Réédition G. Sylvius, Anvers, 1576. Édition moderne : *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yerasimos, Paris, CNRS Éditions, 1989.

Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes), 1478-1557

Né de vieille famille asturienne, il est en 1491 page du prince héritier don Juan. Il va en Italie (1497) comme page et soldat *di ventura*, voyage, se dote d'une culture humaniste et traduit (*El laberinto de amor*) une œuvre de Boccace restée manuscrite, *Il Corbaccio*. De retour en Espagne en 1502, il se met l'année suivante au service de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. En 1514, il suit en Amérique Pedrarias Davila gouverneur de Tierra Firme, rentre en Espagne en 1515, y publie *Claribalte*, roman de chevalerie (Valence, 1519). 1520 : nouveau départ pour les Indes (receveur fiscal à Antigua). Dès 1515, il entre en conflit avec Davila, coupable d'exactions contre les Indiens) ; il regagne l'Espagne pour

protester devant le Conseil des Indes (1523) et publier un *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (Tolède, 1526). Il occupera désormais des fonctions civiles et militaires (Panama, Saint-Domingue) coupées de séjours en Espagne.

1535 : il publie à Séville sa *Primera Parte de la Historia natural y general* (trad. française *Histoire naturelle*, 1556), 19 livres suivis d'un « *libro de los naufragios* », destiné à conclure l'ensemble de l'œuvre, envoie des notices sur le progrès des découvertes à Bembo, Fracastoro et surtout Ramusio, qui traduit le texte de 1535 dans le livre III de ses *Navigazioni* (1556, traduction fidèle, qui élague quelque peu le texte espagnol). 1546-1549 : il est en Espagne et réédite (1547) l'ouvrage précédent, y ajoutant une *Historia del Peru*. 1556 voit son retour définitif en Espagne où il publie, l'année de sa mort, une édition revue de l'ouvrage de 1535. L'édition complète (49 livres), établie par José Amador de Los Rios ne paraîtra qu'en 1851-1855 à Madrid. Édition J. Natalicio Gonzales, Ascension, Editorial Guarania, 1944-45, 14 vol. ; éd. Juan Perez de Tudela Bueso, *Historia natural y general de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959, BAE, 117-121.

732

Paré, Ambroise (début du XVI^e siècle- 1590)

Créateur de la chirurgie française, il eut à affronter les médecins jaloux de ses succès et les persécutions que lui valurent ses convictions réformées. La protection de Charles IX, qui appréciait ses compétences, lui permit d'échapper à la Saint-Barthélemy. Le voyage en Bretagne ne représente qu'un mince épisode au début de sa longue carrière. On en trouve le récit au vingt-neuvième livre de ses œuvres : « Une Apologie, avec les voyages faicts par l'Autheur », dans *Œuvres complètes*, Paris, Buon, 1598, p. 1200 sq.

Pigafetta, Antonio : voir Magellan

Pigafetta, Filippo (1533-1604)

De la famille du précédent, né et mort à Vicenze, il choisit d'abord le métier des armes, combat avec Condé au siège de Paris, participe à la bataille de Lépante. En 1586, il voyage : Alep, Jérusalem, Tripoli et recueille à Rome (mai 1589), auprès d'un religieux portugais, Duarte Lopes, les informations qui deviendront *la Relazione del Reame del Congo e delle circonvicini contrade tratta dalli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopes Portoghese* (Rome, 1591).

Première traduction française par Léon Cahun, *Le Congo* (sur l'éd. latine des frères de Bry, 1598), Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Édition moderne : *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes. La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentée, traduite et annotée par Willy Bal*, Paris, Chandeigne/Éditions Unesco, 2002.

Platter, Thomas le jeune (1574-1628)

Demi-frère de Félix Platter, il quitte Bâle (1595) comme l'avait fait celui-ci une trentaine d'années plus tôt, pour étudier la médecine à Montpellier. Il séjourne ensuite en Catalogne, à Paris, Rouen, en Angleterre, aux Pays-Bas ; il est de retour en Suisse en 1600.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, 2 vol., Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968. *The Journal of two Travellers in Elizabethan and Early Stuart England. Thomas Platter and Horatio Busino*, éd. P. Razzell, Caliban Books, 1995. Sur la famille des Platter, Emmanuel Leroy-Ladurie et Francine Lichtenhan, *Le Siècle des Platter*, Paris, Fayard, 1995-2006, 3 vol.

Racine, Jean (1639-1699)

Sur le conseil de son oncle Vitart, le jeune Racine, qui envisage une carrière ecclésiastique, quitte Paris en octobre 1661 pour Uzès, en quête d'un bénéfice : il regagne la capitale au printemps 1663 sans l'avoir obtenu. Les lettres qui subsistent de ce séjour en Languedoc révèlent un intérêt très mitigé pour cette province où il se sent étranger, bien loin surtout de ce Paris où il rêve de faire une carrière littéraire. Voir Alain Viala, « Racine, les Lettres d'Uzès : Topique d'un Parisien ? », dans *Découverte de la France au XVII^e siècle*, Marseille, CNRS Éditions, 1980, p. 87-93.

Regnard, Jean-François (1655- 1709)

Fils d'un marchand de salines des Halles de Paris ; après un premier voyage à Constantinople (1671-1673), il séjourne en Italie (1678-1679), mais au retour, le navire est attaqué par des corsaires algérois entre Gênes et Marseille et il faut l'intervention du consul de France pour le libérer de l'esclavage, avec son ami Fercourt. Deux ans plus tard, tous deux, accompagnés du juriste Corberon, sont en Suède pour un voyage en Laponie (Stockholm, 23 juillet 1681 et retour le 27 septembre 1681). Si la rédaction du récit suit immédiatement le voyage, sa publication a pu se trouver retardée par la traduction française que le père Augustin Lubin venait de publier (*Histoire de Laponie [...]*, 1678) de l'ouvrage latin de Johann G. Scheffer (*Lapponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673), un ouvrage auquel la relation de Regnard doit beaucoup.

Œuvres, éd. Édouard Fournier, Paris, Garnier, 1874. t. II : voyages de Flandre et de Hollande (p. 175), de Danemark (p. 193), de Suède (p. 199), de Laponie (p. 220), de Pologne (p. 320), d'Allemagne (p. 358), de Normandie (p. 416), de Chaumont (p. 424). *Voyage en Laponie*, précédé de *La Provençale*, éd. Jean-

Clarence Lambert, Paris, 10/18, 1997 ; *Voyage en Laponie*. 1681, préface de Philippe Geslin, Boulogne, Éditions du Griot, 1992.

Roe, sir Thomas (1580 ou 1581-1644)

Il quitte une carrière de courtisan pour explorer la Guyane (1610), puis se met au service de l'East Indian Company qui lui confie une ambassade auprès du Grand Mogol, s'embarque en février 1615, arrive en Inde en décembre et le 10 janvier suivant, peut se présenter à Jahangir, le fils du grand Akbar. Il rentre sans avoir pu obtenir la signature du traité espéré, mais en ayant bien servi son pays, qui lui confiera d'autres missions diplomatiques. Ses *Mémoires* sont connus de Melchisédech Thevenot, qui les traduit et insère dans sa *Relation de divers voyages curieux* (1663). *The Embassy of[...] to the court of the Great Mogul, 1615-1619*, London, The Hakluyt Society, 1899 ; réimpr. Kraus, 1967.

Michael Strachan, *Sir Thomas Roe, 1581-1644. A life*, Salisbury, Wiltshire, M. Russel, 1989.

734

Rozmital, Leo de (1426-1480)

Leo de Rozmital, beau-frère du roi de Bohême, entreprend un long voyage en Occident pour suggérer aux princes chrétiens d'intercéder auprès de Rome afin de réconcilier son prince, un ardent hussite, avec la Papauté (la mission ne semble guère avoir été fructueuse). Il quitte Prague le 26 novembre 1465 ; dans la suite princière, deux scribes, le chevalier Schaseck, qu'intéressent les reliques et les plantes, et Gabriel Tetzl, marchand de Nuremberg, plus ouvert aux contacts humains. La relation en tchèque du premier nous est conservée par une traduction latine (Olmütz, 1577 ; nouvelle édition, Prague, 1951), celle de Tetzl, en allemand, étant restée inédite (ms. à la Staatsbibliothek de Munich, Cod. Germ. 1279) jusqu'à l'édition allemande et latine des deux relations (Stuttgart, 1843). Ils visitent la péninsule ibérique au cours de l'été 1466 : celle-ci intéresse peu les voyageurs des xv^e-xvi^e siècles, et c'est pourquoi nous avons retenu ces textes qui débordent notre cadre chronologique.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467 (éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Hakluyt Society », 1957. Extraits des deux relations du voyage de Rozmital dans E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, 1895, p. 21-60 et 144-146. Françoise Michaud-Fréjaville, « Le voyage du seigneur Léon de Rozmital en Occident, un apprentissage ? », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Noël Coulet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 31-52.

Sandys, George (1577, York-1644)

7^e fils de l'archevêque d'York, il devient avocat après des études à Oxford, se marie en 1598, se sépare en 1606, entre au Foreign Office en 1608, et voyage. Mai 1610 : Paris, puis Constantinople, qu'il quitte fin janvier 1611 pour l'Égypte. Il visite ensuite la Palestine, la Sicile et l'Italie, est de retour à Londres en mars 1612. La relation de son voyage (Londres, 1615) est une de celles qui montrent le mieux la mutation du pèlerinage aux Lieux saints en Grand Tour d'Orient. Sandys effectue ensuite un séjour en Virginie (1621) puis exerce des fonctions administratives avant de consacrer ses dernières années à la paraphrase des *Psaumes* et la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide.

A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610. Four bookes containing a description of the Turkish Empire, Aegypt and the Holy Land. 2^e éd., London, 1615 ; éd. moderne Jonathan Haynes *George Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (London, Associated University Press, 1986) ; *id.*, *The Humanist as Traveler: Georges Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610*, Rutherford, New Jersey, Fairleigh University Press, 1986 ; *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Scott, Edmund

Agent de l'East Indian Company aux Moluques depuis le 31 mai 1603, il y accueille l'année suivante Henry Middleton, marchand et capitaine qui, après un premier voyage dans les Indes orientales comme facteur de la compagnie, commande une flotte de quatre vaisseaux, avec une riche cargaison d'épices. Middleton trouve la mort à Bantam, lors de l'incendie de son bâtiment par les Javanais. Scott repart avec les autres navires, rejoint les Dunes le 6 mai 1606 et sera le narrateur de cette expédition.

The Voyages of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands, 1606 ; rééd. Bolton Corney, The Hakluyt Society, 1855. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-6*, The Hakluyt Society, 2^e s., 88, Kraus reprints. 1967 (inclut E. Scott, *An exact Discourse [...] of the subtilities [...]*, London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973.

Seignelay, Jean-Baptiste Colbert, marquis de (1651-1690)

Le ministre obtint de Louis XIV que son fils lui succédât en sa charge de secrétaire d'État à la marine, qu'il dirigea à partir de 1676. Il conduisit la flotte française qui humilia Gênes en bombardant la ville avant d'emmener le doge à Paris (1684) et consacra le reste de sa carrière à la marine de guerre plutôt qu'à l'expansion coloniale.

Relation d'un voyage du Marquis de Seignelay, éd. Pierre Clément, Paris, s. n., 1867 (sur ms. BnF Mélanges Colbert, vol. 84).

Silhouette, Étienne de (1709-1767)

Carrière administrative, couronnée par un emploi de contrôleur général (1757) qu'il ne sut pas garder longtemps. Son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (1770, 4 vol.) exploite des observations faites en 1729-1730.

Simond, Louis (1767-Genève, 1831)

Entre 1792 et 1814, il visite les États-Unis et la Grande-Bretagne. À son retour en France, il publie son *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, Treuttel et Würtz, 1816, 2 vol. Il en avait auparavant donné une édition anglaise (*Journal of a Tour [...]*, Édimbourg, 1815). De voyages ultérieurs naîtront *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, Paris, 1822-1823, 2 vol, et *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol.

736

Sorbière, Samuel (Uzès, 1710- Paris, 1670)

Protestant, il abandonne des études de théologie pour celles de médecine, exerce cet art en Hollande. Il rentre en France, se convertit en 1653 sans obtenir d'un voyage à Rome les avantages qu'il en escomptait. Il séjourne quelque peu à Paris avant d'entreprendre un voyage en Angleterre dont il publie à son retour une relation qui, contenant quelques traits qui provoquèrent la protestation du Danemark, lui valut un exil à Nantes. Historiographe du roi (1660), bien introduit dans les milieux littéraires, il s'y fit toutefois de nombreux ennemis, irrités par son arrivisme et la superficialité de ses ouvrages. Ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses* (1660) contiennent, sur le voyage, des réflexions passablement banales. Quoique reçu à la Royal Society lors de son séjour de trois mois en Angleterre, Sorbière s'était, dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* (1664), autorisé une liberté de plume qui lui avait valu une violente réplique de Thomas Sprat (1665) et les auteurs anglais (ainsi Defoe) ne lui pardonnèrent pas les fréquents traits satiriques de cette relation. La vivacité de la polémique a desservi un ouvrage, critique à l'occasion, mais bien informé. Sorbière fut aussi l'ami et traducteur de Hobbes.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses, Paris, 1664 ; réédition Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1980.

Tasman, Abel Janszoon (1603 ?- 1659)

Marin au service de la V.O.C., il quitte Batavia le 18 février 1634 pour les postes de commerce d'Amboine, Céram, Banda et rentre en Hollande en août 1637. Un an plus tard, il est à nouveau à Batavia. Son expérience de navigateur lui vaut de se voir confier en 1642 un voyage d'exploration vers une terre inconnue que les Hollandais (Cartenszoon, van Diemen, etc.) ont déjà approchée : la Nouvelle-Hollande, qui deviendra au XIX^e siècle l'Australie. Il découvre aussi le 25 novembre, jetant l'ancre dans une baie du Sud-Ouest (aujourd'hui Storm Bay), la « terre de van Diemen » – elle s'appellera en 1853 la Tasmanie – et la côte ouest des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Il est de retour le 15 juin 1643, effectue un deuxième voyage en 1644 et réside jusqu'à sa mort à Batavia, au service de la Compagnie.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968. On lit, parmi les *Relations de divers voyages curieux [...] de Melchisédech Thévenot*, 4^e partie, 1672, un « Voyage d'Abel Tasman L'an MDCXLII » qui est un résumé de son expédition. Une relation anglaise se lit dans *An Account of Several Late Voyages to the South and North* (J. Narborough, A. Tasman, J. Wood, F. Marten), London, 1694.

Tasse, Le (Sorrente, 1544-Rome, 1595)

Torquato Tasso, fils du poète Bernardo Tasso, accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (novembre 1570-mars 1571) ; à son retour à Ferrare, il se met au service du duc Alphonse II. Sa pastorale *L'Aminta* triomphe en 1573 ; il achève sa *Gerusalemme liberata* (1580), mais ses inquiétudes religieuses et le climat de la Contre-Réforme l'amènent à un remaniement malheureux (*Gerusalemme conquistata*, 1593). Sa crise de conscience débouche sur une existence visitée par la folie et le duc le fait enfermer à l'asile Sainte-Anne (Montaigne l'y rencontre lors de son voyage en Italie, rencontre mentionnée dans les *Essais*). Ses *Dialoghi* de 1586 montrent un auteur acquis aux principes de l'esthétique aristotélicienne. Lettres éditées dans *Prose*, t. I, Milan, Ricciardi, 1959.

Taylor, John (Gloucester, 1580-1653)

Marinier sur la Tamise, il est enrôlé de force dans la Navy (seize voyages), participe en 1596 au siège de Cadix. Frappé par le déclin de la batellerie, Convivial et indépendant, mais excessif dans la flatterie et les préjugés, Taylor trousse des vers de mirilton pour des célébrations imprimées de naissances, mariages et décès, entreprend des voyages sur prospectus (« *Taylor's bills* ») invitant à parier sur leur succès et en publie ensuite le récit sous un titre accrocheur : ainsi de ce *Pennyles Pilgrimage, or the Money-lesse Perambulation, of John Taylor, alias the Kings Maiesties Water-Poet. How he travailed on foot, from*

London to Tedenborough in Scotland, not carrying any Money to or fro, neither Begging, Borrowing, or Asking Meate, Drinke or Lodging. Par l'usage qu'il fait d'une prose entremêlée de vers, il peut être considéré comme un des premiers représentants du « voyage littéraire ».

All the Workes of John Taylor the Water Poet being 63 in number collected into one volum by the Author with sundry new Additions Corrected Revised and newly Imprinted. London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire) et London, The Scolar Press, 1973.

Thévenot, Jean (1632-1667)

Neveu de Melchisédech Thévenot, auteur de nombreux recueils de voyages, il visite, à partir de 1652, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, avant que la rencontre de l'orientaliste d'Herbelot ne dirige sa curiosité vers l'Empire ottoman (1656). En 1663, il est de retour en France, mais repart l'année suivante pour l'Égypte et la Perse ; malade, il meurt à Tauris en 1667.

738

Il ne fit imprimer lui-même que la première relation de ses voyages (*Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664) ; les autres, entreprises à l'initiative de ses amis, jusqu'au recueil des *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et Afrique*, Paris, 1689, connurent un succès attesté par de nombreuses traductions. Anthologie moderne : *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

Thevet, André (Angoulême, 1512- Paris, 1590)

Cordelier plus attiré par les larges horizons que par la vie monastique, il s'embarque pour l'Orient : il en naîtra sa *Cosmographie de Levant* (1554). Il participe ensuite (1555-1556) à l'expédition de Villegaignon dans la baie de Rio de Janeiro et en rapporte ses *Singularitez de la France antarctique* (1557 et 1558), relation écrite avec le concours de l'helléniste Mathurin Héret, qui leste son texte de références au monde antique. L'ouvrage connaît un grand succès. Mais trop soucieux d'asseoir son autorité scientifique, le « cosmographe du roi » s'attire de nombreuses inimitiés (Belleforest et Léry notamment) et fragilise le savoir qu'il déverse dans sa *Cosmographie universelle* (1575) et ses ouvrages demeurés manuscrits. Voir de Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* (Paris, Klincksieck, 1988), *André Thevet, cosmographe des rois de France* (Genève, Droz, 1991), *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2004) et éditions critiques de la *Cosmographie de Levant* (Genève, Droz, 1986), des *Singularitez [Le Brésil d'André Thevet]* (Paris, Chandeigne, 1996) et (en collaboration avec J.-Cl. Laborie), *Histoire [...] de deux voyages*, Genève, Droz, 2006.

Thicknesse, Philip (Farthinghoe, 1719- Boulogne, 1792)

Voyageur et soldat, excentrique et querelleur, occupa des postes de l'administration coloniale (Amérique du Nord, Antilles, Méditerranée). Gainsborough fut son ami et protecteur une vingtaine d'années (1754-1774), avant de se brouiller avec lui. D'un voyage d'agrément en France et en Espagne, il rapporte *A year's journey through France and part of Spain*, London, 1777.

Thou, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Membre d'une illustre famille de magistrats, il fut président à mortier au Parlement de Paris, grand maître de la librairie du roi, ministre des finances de Catherine de Médicis et travailla au rapprochement d'Henri III et Henri IV. De très nombreux voyages sur le continent européen lui donneront une connaissance profonde des pays et des hommes. Au cours de l'un d'eux, il rencontre Montaigne à Bordeaux (1581) et Candolle lui raconte son ascension du pic du Midi d'Ossau. En 1589, une mission diplomatique le conduit en Italie ; le retour s'effectue par la Suisse et le canton des Grisons. La relation de ces voyages se lit dans les *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713.

Turberville, George (1540 ?-1610, selon le *Dictionary of National Biography*, mais 1544 ?-1597 selon l'éditeur moderne).

Appartenant à l'ancienne famille du Dorset, les d'Uberville, il quitte l'université d'Oxford sans diplôme et se partage entre la vie de cour et l'activité poétique. Il part pour Moscou en 1568, secrétaire de l'ambassadeur anglais lord Thomas Randolph (mission de 1568-1569, négociation de privilèges commerciaux). Sur la Russie, trois lettres en vers à ses amis (p. 424-444 de l'éd. R. Panofsky), reproduites par R. Hakluyt dès 1589, éd. 1600, t. III, p. 124-126, qui élimine toutefois dans la première l'évocation de l'homosexualité pratiquée par les Russes (p. 425). À son retour, il se marie et occupe de petits emplois. Sa fin est mal connue.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets (1567) and Epitaphes and sonnettes (1576), fac-similé et introd. Richard J. Panovsky, Delmar/ New York, Scholar's Facsimiles and Reprints, 1977.

Twiss, Richard (1747-1821)

Fils d'un commerçant anglais, il peut consacrer sa vie au voyage. Au retour de son Grand Tour (1770), il est curieux de l'Espagne et du Portugal, sur lesquels les bonnes relations sont rares. De là ses *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773*, Dublin, 1775, qui lui valent un commentaire élogieux de S. Johnson et deux traductions (allemande et française) en 1776. On lui doit aussi un *Tour in Ireland in 1775* et *A trip to Paris in July and August 1792*, London, 1793. Bougrenet de La Tocnaye lui reprochera d'être « un Anglais

comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre comme des espèces très inférieures » (*Promenades d'un Français dans l'Irlande* », éd. 1801, p. 22).

Van Linschoten, Jan Huygen (Harlem, 1563-Enkuysen, 1633)

Il quitte la Hollande en 1579 pour Séville et Lisbonne, d'où il s'embarque pour Goa où il réside plusieurs années. Au retour, il participe aux expéditions de Barentz pour chercher au nord du continent eurasiatique un passage à la Chine (1594 et 1595). On lui doit, en hollandais, un *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal [...]*, avec une *Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, une *Description des Indes orientales* et un *Grand Routier de mer*, Amsterdam, 1596, en latin une *Navigatio [...]*, quatre parties, 1599-1601 (traduction française en 1610, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, s.n.) et le journal de sa navigation arctique (1601), réimprimé par J.-F. Bernard dans le premier volume de son *Recueil des voyages au Nord*.

740

Van Meteren, Emmanuel (mort en 1612)

Marchand d'Anvers, il voyage en Angleterre et Irlande (1575) avec son cousin, le géographe Abraham Ortelius. De 1583 à sa mort, il est consul de Hollande pour l'Angleterre. Auteur d'une *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612*, 1599 et éd. suivantes ; extraits dans *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865 ; éd. New York, Benjamin Blom, 1967. Éd. George Percy Badger, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963.

Van Neck, Jacob (1564-1638)

Il conduisit la deuxième flotte envoyée par les Hollandais aux îles des épices, en 1598. *Second livre, journal ou comptoir, contenant le vray discours et narration historique du voyage fait par les huit navires d'Amsterdam, au mois de Mars l'an 1598, Sous la conduite de l'Admiral Jacques Corneille Necq, et du Vice-Admiral Wibrant de Warwick [...]*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601.

Varthema, Lodovico

On ignore tout de sa vie. Son *Itinerario* (qu'il publie à Rome, en 1510) nous apprend qu'il a quitté l'Italie, jeune encore, en 1500. Quand il la retrouve en 1508, Manuel de Portugal, qu'il a servi aux Indes, a fait de lui un chevalier. Il a voyagé en des lieux interdits jusque là aux Européens (il est, après Pedro

de Covilhao, 1492 sans doute) le premier à se rendre à La Mecque. L'ouvrage connaît un vif succès : plus de cinquante éditions (dont de nombreuses traductions) au XVI^e siècle. Il le doit au parfum d'aventures qui ne sauraient être en tout point véridiques ; mais l'évocation des lieux et des hommes est fidèle.

Itinerario di Lodovico Varthema, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978-1988, t. I, p. 753-892. Traduction française par Balarin de Raconis *Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient*, dans *Recueil de voyages et de documents [...]*, éd. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1888, t. IX. Édition anglaise, *The Travels of Ludovico di Varthema [...]*, John Winther Jones, sur éd. italienne, Venise, 1510 (London, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963).

Veer, Gerrit de

De juin 1594 à novembre 1597, le Hollandais Willem Barents entreprend trois navigations à la recherche du passage du Nord-Est, sans pouvoir dépasser la Nouvelle-Zemble. La relation est l'œuvre de Gerrit de Veer, qui participa aux deux dernières. Cornelis Claesz la publie la même année (1598, Amsterdam) en hollandais (*Waerachtighe Beschryvinghe Van drie Seylagien*), en latin (*Diarium nauticum seu vera descriptio trium Navigationum [...]*), en allemand (Nuremberg) et en français (*Vraye description de trois voyages de mer très admirables [...]*). Deux éditions italiennes suivent (Venise, 1599), puis une traduction française (1604) et anglaise (que R. Hakluyt insère alors dans ses *Principal Navigations*), rééditée par Ch. T. Beke, *The Three Voyages of William Barents to the Arctic region [...]*, London, The Hakluyt Society, 1853 ; réimpr. 1876 et New York, 1972. Édition récente par Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Chandeigne, 1995, qui retient la version hollandaise d'Isak Commelin, 1646, traduite dans *Recueil des voyages [...]*, Amsterdam, 1702, t. I.

Vital, Laurent

On sait très peu de choses sur l'auteur de la relation du voyage de Charles Quint en Espagne. Il remplissait à la cour l'office d'aide de chambre (« serviteur domestique ») ; auparavant, il avait sans doute servi Jean de Luxembourg. Son père avait été attaché à la maison de Charles le Téméraire. Certains traits de langue font penser qu'il était originaire de la Flandre française, avant d'entrer au service du roi.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiés par Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III.

Wallis, Samuel (1728-1795)

L'Amirauté britannique l'envoie (août 1766) à la recherche du continent austral et d'îles dont Byron, qui vient d'achever son tour du monde (1764-mai 1766), a suggéré qu'elles feraient de précieuses escales. Il découvre ainsi Tahiti (juin 1767) et regagne les Dunes en mai 1768.

Relation éditée par J. Hawkesworth, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. I ; trad. fr. 1774, t. I (voir J. Cook). Édition moderne (récit de George Robertson) : Hugh Carrington, *The Discovery of Tahiti. Journal of the Second Voyage of HMS Dolphin Round the World [...]*, London, The Hakluyt Society, 1948.

Withers, Robert

Texte dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, éd. 1905, vol. IX, p. 327-329.

742

Secrétaire de sir Paul Pindar, ambassadeur anglais à Constantinople, R. Withers traduit d'un ms. italien une description du sérail faite par Ottaviano Bon, agent diplomatique vénitien à Constantinople ; elle fut publiée à Londres, 1650, *A description of the Grand Signor seraglio, or Turkish emperours court*. Voir *The Purchas Handbook*, éd. Loren Pennington, London, The Hakluyt Society, 1997, t. II, p. 416.

Young, Arthur (1741-1820)

Il abandonne très jeune la carrière de marchand à laquelle le destinait son père, un écuyer du Suffolk, pour se tourner vers la littérature, puis l'agriculture. Des expérimentations malheureuses lui causent des déboires financiers, mais son *Farmer's Tour through the East of England* (1771) lui vaut une réputation d'agronome. D'autres écrits lui permettent de rétablir sa fortune et l'amitié de la famille La Rochefoucault le conduit à visiter la France : trois voyages (le dernier abrégé par les événements de la Révolution), dont la relation (*Travels in France during the years 1787, 1788 and 1789*, Bury St Edmunds, 1792) connaît un vif succès. Elle est l'œuvre d'un observateur précis et pénétrant.

Traductions françaises : *Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F. S. (Soulès)*, 2^e éd., Paris, Buisson, 1794-an II ; introd. Léonce de Lavergne, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, 1860.

Zinzerling, Justus (Thuringe, 1590-1618)

Après des études de droit à Bâle (1610), il visite la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de s'établir à Lyon comme correcteur d'imprimerie. Il voyage en France de 1612 à 1616 (n'omettant guère que la Bretagne) : description publiée en 1616 (Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae [...]*, Lyon, J. Du Creux

alias Mollard, 1616 ; réimpr. Strasbourg, Genève, Amsterdam. Un *Voyage de France*, par « D. V., historiographe de France » [= Du Val], Paris, 1687) exploite très librement ce livre. Trad. Bernard Thalès, « Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon » (*La France littéraire*, 1859) et *Voyage dans la vieille France, avec une excursion en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Savoie*, Paris, A. Dentu, 1859.

REMERCIEMENTS

Ils vont à François Moureau, qui a spontanément exprimé son intérêt pour le projet de cette anthologie et l'a accueillie aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, à Charlotte Othman qui, le moment venu de faire accéder le livre à l'existence, lui a accordé tous ses soins pour la mise en pages et l'a fait bénéficier de sa diligente lecture du texte, à la Bibliothèque nationale de France qui a mis ses ressources iconographiques au service de l'illustration du volume.

Mais aussi, comment ne pas nous sentir tributaire de l'élan des voyageurs illustres ou anonymes qui, entre le temps de Christophe Colomb et celui de James Cook, se sont lancés sur les routes et sur les mers du globe, curieux de voir plus loin et de savoir davantage, même si d'autres motivations s'en mêlaient ? Quand leurs contemporains restés au pays célébraient les textes « qui nous rendent plus hommes », ils partaient, humanistes eux-mêmes, mais aussi soldats, marchands, religieux, désireux de voir plus loin que les tours de leurs clochers, de frotter leur cervelle à celle d'autrui, de parcourir le monde et nous en rapporter nouvelles. Ces pages (qui sont le plus souvent les leurs !) ne pouvaient que leur être dédiées.

INDEX NOMINUM

(NOMS PROPRES DE PERSONNES, ETHNIES, HABITANTS)

- Aborigènes 641, **672-673**
Abraham 20, 308
Acosta, Joseph 591
Adam 377, 486-487, 589
Addison 76
Adonis 442
Affonso, Martin 436
Agnese, Batista 642
Akhbar 473
Alastors 303
Alberti, Tommaso 390-391
Alby, John 323
Alcuin 164
Alembert, Jean le Rond d' 76, 79, 175
Alençon, duc François d' 22
Alexandre 65, 67, 211, 479
Alfonse, Jean 608
Algonquins 587
Algoumequins 587-588
Ali Mortus (Murthada) 459-460
Allah 406
Allan, cardinal 37
Allen, William Edward David 462
Aloy 513
Alvares, Francisco 449, 455
Alzire 173-174
Amasis 409
Amérindien 617
Ammanati, Bartolomeo 129
Anadabijou 587
Anes, Vincent 605
Angoliens 429
Anjou, duc d' 22, 560
Anjurry, Laurent 45
Antrim, marquise d' 224
Anubis 412
Anzigues 433
Apollon 128, 166, 318, 593
Arabes 22, 45, 379, 401-402, 407, 467, 473
Arago, Jacques 673
Aragon, cardinal d' 51, 239, 272
Aramon, Gabriel d', ambassadeur 403, 414
Arcy, Robert d', comte d'Holdernesse 171
Arianus 23
Ariosto, Lodovico (L'Arioste) 29
Arlequin 383
Arnouillet, François 526, 534
Artus, Gothard 427
Ascham, Robert 24
Athénée 132
Athéniens 37, 394, 625
Atkinson, Geoffroy 12
Aubert de La Chesnaye Des Bois, François Alexandre 64
Aubigné, Agrippa d' 165
Auchinleck, lord, voir Boswell
Augustin, saint 425,
Aulnoye, madame d' 238
Avril, père : 491
Baccar Bournaz, Alia 425
Bacchus 171, 304, 347
Bacon, Francis 12, 18
Baden, marquis de 120
Badoero, Federico 231, **235, 265, 268**
Bal, Willy 429
Balarin de Raconis, Jean 469
Banks, Joseph 58, 439, 673, **677-678, 683**
Barbosa 487
Baribintzy 496
Barros, João de 434

- Barents, Willem 571
 Barentson, Guillaume 571
 Baretti, Giuseppe 89, 102, 238, **254**, **259**
 Bartram, William 599-600
 Basanier, Martin 584
 Bates, Ernest Stuart 101, 127, 168, 210, 217,
 233, 298, 306, 335, 337, 343, 411
 Batten, Charles L. 63
 Baucis 172
 Baudelaire, Charles 13
 Baudoin, Jean 20
 Bays 256
 Beaglehole, J. C. 641, 669, 672-673, 677,
 679, 681, 683
 Beatis, Antonio de **272**, **274**
 Beaumarchais 314
 Bède le Vénérable 164
 Beer, Esmond Samuel de 25, 123, 272,
 323, 326-327
 Behn, Aphra 383
 Bel, Charles-André 296-297
 Belges 265
 Bell, John 491, 493, 495, 500, **511-512**, **516**,
 523, **538**,
 Belleforest, François de 164, 265,
 Bellere, Jean 452
 Belli, Francesco 269
 Belon, Pierre 23, 372, 376, 385, **401**
 Bennassar, Bartolomeo et Lucie 229, 238,
 240, 242
 Bent, James Theodore 390
 Benucci, Francesco 313, 315-316
 Beothuks 575
 Bergamasques 91
 Bergeron, Pierre 21
 Beerklam, Barkalon 549, 561
 Bernard, Jean-Frédéric 51, 568,
 Bernardin de Saint-Pierre **76**, **78**, 393,
443, **445**
 Bernier, François 66-67, 475, 478
 Berry, Lloyd Eason 335
 Bertaut, François 237, 240
 Berthiaume, Pierre 575
 Bertoni 313
 Bertulphe, saint 279
 Besouat 588
 Bézard, Yvonne 95, 141
 Bèze, Théodore de 38
 Bianchi, Michele 347
 Bideaux, Michel 637, 658, 666
 Billod, Yvette 617
 Birkbeck Hill, George 84, 679
 Birmans 550
 Bishop, George 459, 568, 570, 587
 Bizoni, Bernardo 159
 Black, Dr. 224
 Blancey, M. de 94
 Bligh, William 645
 Bodin, Jean 90
 Bodmer, Johann Jacob 122
 Boèce (Boethius), Hector 96, 189
 Boniface, saint 302
 Bonnaffé, Edmond 34, 111, 148-149, 280,
 289, 304
 Borde, Andrew 252, 485
 Bosch, Jérôme 273
 Bosio, Antonio 123
 Boswell, James 10, 21, 76, 84, 86, 102, 113,
 117, 158, **183-184**, **208-215**, 264, 279, **281-**
282, **291-293**, **296-299**, **327-332**, 679
 Bouchard, Jean-Jacques **39-40**
 Boucher de la Richarderie 145
 Bouchetière 58, 60-61
 Bougainville, Louis-Antoine de 58, 63,
 79, 617, 632, **635**, **655**, 659, **662-663**, **665**
 Bougrenet de la Tocnaye, Jacques-Louis
 de 40, 219, **224**
 Bourbon, duc de 171
 Bourgogne, duc de 272, 560
 Bourguignons 92
 Bouriates **500-501**
 Boxer, Charles Ralf 529-530
 Brabançons 44
 Brahimi, Denise 371
 Braun, Georg 339, 342
 Brennan, Michaël B. 25
 Brésil, princesse du 256
 Brésiliens 579, **622**, **624**, **627**

Breton, père 611
 Bretons 63, 92, **177-178**, 194,
 Brizard, comédien 174
 Broc, Numa 507
 Brosses, président de 9, 17, 39, **94**, **139**, 641
 Bruce, James 360
 Brunel, Jean 322
 Bruno, Giordano 189, 193
 Bruin, Cornelis de (Corneille Le Bruyn)
 356
 Brunswick, Charles Guillaume Ferdinand,
 duc de 41, 219, 281, 291-292, 298
 Brunswick, Elisabeth-Christine de 292
 Bruton 568
 Bry (Theodor et Israel) de 10, 427, 430
 Buckingham, duc de 256
 Buffon, Pierre-Georges 76
 Burnet, Gilbert 117
 Busbecq, Ogier Christian de 135, **395**,
 Butel, Paul 534
 Byron, John 679

 Cabasidas, Simdor 394
 Cabeza de Vaca, Alvar-Nunez **617**
 Cabral, Pedro **622**
 Cafres 425, **441-443**
 Cahun, Léon 430
 Calmette, Joseph 156
 Cambodgiens 548, 550, 553
 Caminha, Pêro Vaz de **622**, 624
 Campanella 39
 Cambden, William 26, 217
 Canadiens 590, **594**
 Canariens 606
 Cannibales 627
 Capsallo, voir Cythère
 Capugnano, Girolamo 26
 Carandini, Luigi 111
 Caraxus 409
 Cardan, Jérôme (Girolamo) 34, 101
 Carel de Sainte-Garde 7, 238
 Carile, Paolo 58, 443
 Carnac Temple, Sir Richard 340-341, 354,
 362, 385, 397, 446, 479, 509

 Carnoy, Dominique 371
 Carribean 605
 Carstenz 672
 Carteret 679
 Cartier, Jacques 54, 565, **575**, **578**, 586,
 590-591, 629
 Casimir I^{er} 343
 Cassan, Jacques de 27
 Castañeda, Pedro de 617
 Castellans 253
 Castro, Xavier de 508
 Catherine II 173, 539
 Cavendish 427, 641
 Caylus 393
 Céard, Jean 163, 398
 Celsius 365
 Cérès 192
 César, Jules 121, 153, 163, 414, 664
 César, Monsieur (bâtard d'Henri IV) 159-
 160
 Chalais, comte de 39
 Challe, Robert **57-58**, **60**
 Cham 488
 Champlain, Samuel de **587**
 Chapelain, Jean 12, **66-67**, 475
 Chapman, Robert William 86, 102
 Chappe d'Auteroche, Jean 335, **354**, **357**,
 491,
 Chardin, Jean 76, **463-465**
 Charlemagne 164
 Charles V 163, 301
 Charles VII 92
 Charles XI 363
 Charles-Emmanuel III 113
 Charles Quint **51**, 237-240, 268, 272, 620
 Charmot 60
 Charnay, Désiré 620
 Charon 97
 Charton, Édouard 436
 Châtenet, Monique 159
 Chaumont, chevalier de 547, 555
 Cheleule (diables) 635
 Chesneau, Jean 403
 Chevallier, Pierre 132

- Chiericati 217
 Chinois 361, 507, 509, **514-516**, 522, **525-528**, **531-532**, **536-537**, **543-544**, 548, **551-552**, 560, 627, 652, **656-657**
 Choisy, François-Timoléon, abbé de 58, 61, 76, 478, 508, 547, **554-555**, **560-561**
 Chrétien, Nicolas 442
 Chrysanthème, madame 607
 Churchill, John 648
 Chus 488
 Cicéron 117, 121
 Cintra, Assis 624
 Ckodom 553-554
 Claesz, Cornelis 572
 Clare, Lucien 238
 Clark, William 71
 Clarke, Edward Daniel 255, 359
 Clive, Madame 173
 Clément 75
 Clytemnestre 396
 Cochinchinois 550, 559
 Coelho, Nicolau 623
 Colbert, Jean-Baptiste : 75
 Coligny, Gaspard de 163
 Colines, Simon de 635, 642
 Collins, David N. 503
 Colomb, Christophe 8, 11, 565, 575, 578, **605**, **607**, 617, 624, 629
 Colomban, saint 213, 215
 Combe, William 84
 Commerson, Philibert 58, 61
 Commynes, Philippe de 156
 Concolorcorvo 617
 Conesa, Alfred 379, 611
 Conway, Lord 171
 Cook, James 9, 17, 58, 80, 347, 575, 632, 636-637, 641, 656-657, 660-662-663, 666, 667, 672, **677-683**, **685-686**
 Cook, Richard 541
 Cooper, Michael 508
 Coote, Charles Henry 354, 459-460, 462
 Coquery, Catherine 425
 Cordier, Joseph 323
 Coronado, Francisco Vásquez de **617**, **619**
 Correia, Aires 623
 Corses **183-185**
 Cortés, Francisco 11, **619-620**
 Coryat, Thomas 25, 107, 111, 117, **132-135**, 137, 149, **163**, **165-167**, 169, 302, 304
 Costa, Jorge da 251
 Coviello 256-257
 Cox, Edward Godfrey 217
 Coyer, abbé 263
 Crescentius, évêque 302
 Crespin, Jean 242
 Cromberger, Juan 580
 Croquelardon, frère 220
 Crummey, Robert O. 335
 Cudouagny 578
 Cuellar 217
 Cynéas, Cynée 22
 Czartorinsky 76
 Dachkova, Ekaterina 173
 Dallam, Thomas **387**
 Dallington, Robert 31, **154**, **156**, 289
 Damhouder, Josse de 210
 Dampier (Dampierre), William 431
 Dancie, Edward 347, 349
 Daphné 129
 Darwin, Charles 637
 Dativo 177-178
 Davidson, William 63
 DeFoe, Daniel 202, **204**
 Déjanire 273
 Delâge, Denis 575
 Deleyre, Alexandre 494
 Delisle, Guillaume 28, 317
 Della Valle, Pietro 373, **379**, **382**, 384-**385**, 398, 401, 405, 410-411, 475, 611
 Delmar Morgan, Edward 354, 361, 459-460, 462
 Delort, Robert 335, 353
 Deluz, Christine 487
 Démosthène 132
 Derricke, John **220**, 221
 Descartes, René 183
 Descovedo, Rodrigo 606

Deserps, François 195, 212, 234, 251, 266-267, 289, 321, 349, 375, 389, 417
 Des Hayes, Louis de Courmenin 340, **397-398**
 Des Périers, Bonaventure 92
 Diaz, Bartolomeo 434-436
 Diaz, J.J. Real 617
 Diderot, Denis 7, 10, **64**, 173, 445, 539
 Diodore 23
 Diogène 21
 Doiron, Normand 81, 136
 Domagaya 54, 578-579
 Domenichelli, Mario 217
 Dominique, saint 249
 Dom Pacotte 92
 Dom Pedro, infant 256, 258
 Donnacona 54, 56, 578-579
 Dorica 409
 Drummond, George 209
 Drusus 302
 Dryden 311
 Ducket, Geoffrey **459-460**
 Du Fay, chevalier 555, 560
 Duguay, Emmanuelle 443
 Du Fail, Noël 177
 Du Haillan, Bernard 164
 Du Halde, Jean-Baptiste 12, 507, 512, **519**, **534-535**, 538
 Dulieu, Louis 182
 Dunton, John 40, 217, **221-222**
 Dürer, Albrecht 273
 Du Tillet, Jean 164
 Duval 76
 Duviols, Jean-Paul 238, 617

 Eber 487
 Eden, Richard 9
 Édouard IV 156
 Éléonore d'Autriche 52-53
 Élias 487
 Élien 409
 Eliot, John 38, 182
 Elise, voir Pygmalion
 Elizabeth I^{re} 9-10, **196**, 387

 Elliot, Gilbert 210
 Ellis, John 569
 Elzéviros (éditeurs/imprimeurs) 49, 271
 Emilia, courtisane vénitienne 133, 136
 Encelade 170
 Épaulard, Alexis 667
 Érasme 32, 95, 134, 279
 Ereti 665
 Ésope 157, 409
 Essar, Dennis F. 336
 Estissac, Charles d' 115
 Étampes, M. d' 177-178
 Etchemins 587-588
 Éthiopiens 250
 Eudoxe 21
 Ève 487, 589
 Evelyn, John 25, **122-123**, **271**, **323**, 325

 Faessel, Sonia 637, 658, 666
 Fanshawe, Lady Ann **231**, 233, 378
 Faria, Antonio de 529-531
 Farinelli 172, 229
 Fatima, fille de Mahomet 459
 Faucon, Constance 547, 557
 Fauvelle-Aymar, François-Xavier 439
 Ferdinand I^{er}, roi d'Aragon 51, 239, 272
 Ferdinand VI d'Espagne 253
 Ferdinand de Habsbourg, empereur 304
 Ferdinand I^{er} de Toscane 129
 Fiennes, Celia **201-202**, 204
 Figaro 313, 315
 Finnois 364, 366
 Firpo, Luigi 149, 198
 Fitch, Robert 473
 Flacourt, Étienne de 446
 Flamands 44, 277, 428
 Fletcher, Giles 340, 347-348, **350**, 361
 Fletcher de Saltoun, Andrew 328
 Flinders, Matthew 672
 Florentins 91, 107, 109
 Floridiens **581**
 Florio, John 30
 Fontaine, Marie-Madeleine 398
 Fonvazine, Denis **173-174**, 336

- Forest, Alain 508
 Forrest, Thomas **643-645**, 654
 Forster, George 686
 Foster, William 653
 Fourmont 393
 Fouquet, Nicolas 178, 412
 Fournier, Édouard 164, 346, 364
 Fracine, François 170
 Fragonard, Marie-Madeleine 164
 Français 10-11, 26-27, 36-37, 40-41, 44, 64-65, 89, 90, 92-93, 101, 116, 118, 123, 131, **148-149**, **151-152**, **154-161**, 165, 167, **170-174**, 178, 185, 189, 192, 208, 219, 224-225, 229, 233, 238, 245, 263, 282, 289, 328, 335-336, 354, 371, 393, 507-508, 513, 544, 550, 556-557, 560, 575, 581, 587, 592, **594-597**, 607, 617, 624, 629, 659
 Francini, Tommaso 170
 François I^{er} 52, 177, 403
 François-Xavier, saint 473, 507
 Frédéric II 10, 255, 292, 332
 Frédéric-Guillaume 292
 Friedman, Arthur 405
 Frobisher, Martin **565-567**
 Frodner, Achatz 252
 Froes, Luis 508, 544
 Fuégiens **635-637**
 Fugger (famille) 263, **299-301**
 Fumel, François de, ambassadeur 401
 Funnel, William 645
 Furetière, Antoine 59, 63
 Furneaux, Tobias 662, 683

 Gachard, Louis-Prosper 53, 237, 240
 Gage, Thomas **620**
 Gagnebin, Bernard 327
 Gama, Vasco de 11, 54, **434**, 473
 Gandavo, Pero de **627-628**
 García, Carlos 544
 Garcia-Romer-Perez, Carlos 229
 Garrick, David 185, 256, 313
 Gascons 43
 Gaussin, Jeanne-Catherine 173
 Gay, John 297

 Gazella 467
 Gellert, Christian-Furchtegott 297
 George III 292, 659, 662
 Géorgiens 402
 Gerbillon, père 513, 519
 Germain, voir Allemands
 Gerritsz, Hessel 83
 Gervais, voir Jervas
 Gessner, Conrad 323
 Giambologna 127
 Gibbon, Edward 121
 Gilles, Nicolas 191
 Gilsemans 671
 Giocondo, Fra 164
 Giraldus 217
 Giustiniani, Vincenzo 159
 Gmelin, Jean-Georges **89-90**, 356, 491
 Goban, Pangran 650
 Gobry, Ivan 297
 Godounov, Boris 336
 Goethe, Wolfgang **113-114**, **121**, **137**, 296
 Goldsmith, Oliver 21, 76, 405
 Göllnitz, Abraham 39, **49**, 101
 Gomara 7, 617, 619
 Gombrich, Ernst 273
 Gomez-Géraud, Marie-Christine 371, 414
 Gongora, Luis de 82
 Gonville 421
 Gore, lieutenant 677
 Gorshenina, Svetlana 507
 Gorris, Rosanna 443
 Gossaert, Jan 273
 Gottsched 296
 Goulemot, Jean-Marie 145
 Graaf, Nicolas de **49**
 Gracchos 157
 Graf, Aturo 487
 Grandval, comédien 173
 Grant, Alexander 679
 Grassaille, Charles de 27
 Grataroli, Guglielmo **33**, 101, 280
 Gray, Floyd 336
 Gray, Thomas 11, **171**, 323

- Grecs 43, 116, 291, 351, 373, 394, 403
 Grégoire XIII 10, 115, 117
 Gritti, Andrea, doge 130
 Grünheide, Andreas 272
 Guerrero, Ana Clara 229, 240, 255
 Guglielminetti, M. 159, 269, 390, 411
 Guicciardini, Luigi 265-266
 Guide (Le) 399
 Guillaume-Alonso, A. 238
 Gusman 174
 Guzman 313
 Gysens, Guillaume 571
- Hakluyt, Richard 9, 350, 459, 568
 Hale, John Rigby 274
 Hall, Christopher 12, 568
 Hall, Joseph 12, 24, 95-96, 433
 Hannon 473
 Hautoy, M. du 115
 Hawkesworth, John 80, 659-660, 666, 678-680
 Hamaxobites 22
 Harlay, Achille de, baron de Sancy 385
 Hatto, évêque 302
 Haye, M. de la, ambassadeur 374
 Hécube 396
 Heinsius, Daniel 271, 395
 Hélène 381, 394
 Henri II 165, 236, 401
 Henri III 22, 111, 119-120, 131-132, 159, 273
 Henri IV 10, 159, 170, 244, 322, 336
 Hentzner, Paul 32, 93, 191, 196, 259, 268
 Herberstein, Sigmund von 96, 335-336, 348, 353
 Herbert, Thomas 361, 431-432, 437-438, 446-448, 460, 462-463, 465, 477, 479-480, 482, 486
 Hercule 273
 Héret, Mathurin 625, 627
 Hermias 486
 Hermiens 486
 Hérodote 23, 409, 412, 593
 Hestean de Nuysement, Clovis 22
 Heuqueville, Jean de 254
- Hildegarde 302
 Hippocrate 150
 Hobbes, Thomas 145
 Hodge, Frederick Webb 617
 Hodmadods 673
 Hogenberg, François 339, 342
 Hollandais 78, 106, 114, 120, 145, 156, 175, 263, 265-266, 269, 272, 310, 335, 337, 353, 439, 442-443, 447, 483-484, 491, 507, 545, 565, 570, 645, 647
 Holman, Ide Tercxsen 671
 Holtz, Grégoire 372
 Homère 134, 172, 381
 Hottentots 361, 425, 434, 437, 439-441, 673
 Howell, James 63, 84
 Hübner 281
 Hugues, Jean 443, 545, 654, voir Van Linschoten
 Hulme, Peter 605
 Humboldt 575
 Hunter, Alfred C. 68
 Hurtain 58
- Ianthé 172
 Iaruars 582
 Ides, Evert Ysbrand 362, 495, 497, 500-501, 509-511, 513, 516
 Indiens 8, 54, 71, 256, 272, 402, 479, 557, 575, 584, 587, 592, 595-596, 605, 607-608, 619-622, 627-632, 641-642, 659-661, 673-675
 Invernizzi, A. 411
 Ioppen, Cornelis 671
 Iphis 172
 Irène 174
 Iroquoiens 578, 586
 Iroquois 587
 Isaac, fils d'Abraham 308
 Isabelle la Catholique 196
 Ivan le Terrible 335
- Jacci, prince 141
 Jackson, Donald 75

- Jacob, Cornelius 571
 Jacob, domestique de Boswell 281-282
 Jacob, patriarche 22
 Jansz, Gerrit 671
 Jaquemot, Théodore 27, 96
 Jaucourt, Louis de, chevalier 254
 Javanais, Javans 647, 650-652
 Jean, saint 9, 118, 215
 Jefferson, président 71
 Jenkinson, Anthony 354, 361, 459
 Jervas, Claude 400
 Jésus-Christ 110, 118, 123, 135, 244, 274, 306
 Joan (Patagon) 633
 Jobab 487
 Joctan 487
 Jocundus, voir Giocondo, fra
 Johnson, Samuel 12, **84**, **86**, 102, 145, **209-214**, 218, 220, 231, 257, 292, 296, 299, 311, 332, 679
 Joly, Barthélemy 240, 242, **244**, **246**
 Joseph II, empereur 314
 Josèphe, Flavius 627
 Jouvin de Rochefort 217
 Joyeux, M. 555, 557
 Judas 24-25
 Juifs 33, 39, 105, 123-124, **304**, **306-310**, 341, **343-344**, 373-374, 377, 384, **403**, 415, 431, 627
 Julien, Charles-André 575
 Julius, Peter 199
 Jussieu, Pierre de 603
 Juste Lipse 135-136
 Justinien 400
 Juvénal 97, 157, 221, 324
- Kaempfer, Engelbert 96, **545**, **560**
 Kajin, A. 173
 Kakuzo, Okakura 534
 Kalkas (Tartares) 521
 Kalm, Pehr 592, **594-595**, **598**
 Kalmouks 496
 Kanceff, Emmanuele 40
 Karamzin, Nicolai 173
 Keith, Sir Robert 313
- Keiser, Rut 159
 Keller 400
 Kelly, Michaël 9, **313-315**
 Kephren 410
 Keralio, M. de 89-90, 356
 Khéops 408-409
 Khoikhoïn, voir Hottentots
 Kip, W. Ingraham 123
 Kircher, Athanase 507, 520, 523, 538-539
 Klopstock 296
 Kolbe 439
- La Barbinais le Gentil **28**, **81**
 Labat, Jean-Baptiste **608**, **611-612**
 Laborie, Jean-Claude 628
 La Chassée 60-61
 La Condamine 575
 Lacour, Louis 336
 Lacy, maréchal 313
 Lafitau, Joseph-François **592-594**
 La Fontaine, Jean de 9, 178-179
 Lahontan, baron de 76
 Laïs 134, 136
 Lamare 560
 La Mothe Le Vayer, François 7
 Lanneau, Louis, voir Metellopolis
 La Pérouse, Jean-François de Galaup 9
 Lapons **363-367**
 La Popelinière 641
 La Porte, Michel de 191, 627
 Larive, comédien 174
 Lasteyrie, Robert de 163, 165
 Laudonnière, René Goulaine de **581**
 Laujardière, Guillaume Chenu de **441**
 Lauthelier, Rachel 459
 Laval, seigneur de 177-178
 Lebert, voir Hébert, Madame
 Le Clerc 548
 Leguat, François 58, 61
 Le Kain 174
 Le Maire, Jacques 670
 Le Nôtre, André 168
 Léon X 119
 Léon l'Africain **414**, **416**, **418**

Léonce de Lavergne 158
 Leoni, Sylviane 641
 Léry, Jean de 9, 57, 76, 624
 Lescarbot, Marc 578, **590**, 592
 Lescure 174
 Lesfargues-Auzias 617
 Lessing 296
 Lestringant, Frank 624
 Letts, Malcolm 238, 250-252
 Le Vasseur, Thérèse 175, 327, 330, 332
 Levasseur de Beauplan, Guillaume 336
 Lévi-Strauss, Claude 57
 Le Vau, Louis 168
 Lewis, Meriwether **71**, 75
 Leyde, Jean de 265
 Leydet 116
 L'Huillier 625
 Lidsky, Paul 145
 Ligueurs 321-322
 Lindschoten, voir Van Linschoten
 Linné 64
 Linon-Chipon, Sophie 446
 Lionne, Arthur et Hugues de 552
 Lippomanno, Jérôme **151**, 153
 Lithgow, William 379, **393**
 Locke, John 12, 145, 168, **182-183**
 Lopes, Odoardo 434
 Lord, Henry 479
 Lorenzi, Battista 129
 Lorraine, princesse de 129
 Lorrains 44, 115
 Loudon, maréchal 313
 Lough, John 145, 170, 182-183
 Louis XI 156
 Louis XII 164
 Louis XIII 397
 Louis XIV 167, 169, 263, 318, 330, 379,
 507-508, 547, 560
 Louis XV 560
 Lowndes, T. 592, 599
 Luc, saint 118
 Lucien 97
 Luillier, Jacques 58
 Lussagnet, Suzanne 581-582
 Luther, Martin 263, **296-299**
 Mc Veagh, John 217
 Machiavel 153
 Mackay, W. J. 641
 Mac Lean, Sir Allan 213-214
 Mac Sweyn **220-221**
 Macosses, voir Xhosa
 Magellan, Ferdinand de 11, **632**, **641-643**
 Magni, Cornelio 393-394
 Mahomet 373, 378, 403, 459-460, 468, 480
 Mahomet II 173
 Mailla, Joseph-Anne-Marie de Moyriac de
 512
 Major, R. H. 71
 Malabars **477-478**, 552
 Malais 361, 651
 Mallart, Ella 597
 Mandchous 507
 Mandeville, Jean de 486-487
 Mansart 168
 Maoris 68, **669**, **679**, 683
 Marchand, L.W. 595
 Marco Polo 96, 462, 507-509, 529, 539
 Marees, Pieter de **427=**
 Margarita Emiliana 136
 Margeret, capitaine 336, 354
 Margolin, Jean-Claude 279, 398
 Marie de Médicis 159
 Marie, Sainte Vierge 54, **118-120**, 348, 620
 Marie-Thérèse de Portugal 253
 Marischal, Milord 329, 331
 Marone, Francisque de 45
 Martens, Frederick 364
 Martinengo, Alessandro 229
 Martinitz 197
 Martino, Pierre 371
 Masseau, Didier 145
 Mattecoulon, Bernard de 115
 Matthieu, saint 215
 Maupertuis, P. L. Moreau de **364-365**
 Maures 252, 406, **409**, **414-416**, 421, 479-
 481, 484, 669
 Maximilien, empereur 301

- Maximilien, archevêque de Cologne 314
 Mazarotto, Bianca Tamassia 130
 Mèdes 157
 Melanchthon, Philip 295, **298-299**
 Melville, Herman 663
 Ménager, Daniel 163
 Mendes Pinto, Fernão 8, 508, **529, 531**
 Ménélas 394, 407
 Mendoza, Juan Gonzalez de 12, 523, 529, **532**
 Merle, Alexandra 371, 385,
 Mervaud, Michel 335
 Mésenge, Pierre **44**
 Methwold, William **483-485**
 Meusnier de Querlon, Anne-Gabriel 76, 115-116, 125
 Mexia, Sancho 434
 Mezzobarba 517
 Michel, roi 343
 Michelant, H. 21, 23
 Micmacs **575**
 Middleton, Henry 649
 Milanesi, Marica, voir Ramusio
 Miltchina, Vera 173
 Miranda, Simão de 623
 Misson, Maximilien 25, 103, **117-118**
 Mocicongiens 429
 Mocquet, Jean **20**, 254, 475, **607-608**
 Mogol (Grand) 25, 67, **473**, 475, 478, 550
 Mohr, Johan Mauritius 656-657
 Moïse 307, 487
 Molinié, Annie 238
 Monconys, Balthazar de 379-380
 Monga, Luigi 30, 105, 127, 129-130
 Mongols 473, 500, 507, 509, **519**, 537, 539-540
 Mongous 520, 522
 Monstr'œil, Claude de 589
 Montagnais 587
 Montagu, Lady Mary Wortley **382, 398**
 Montaigne, Michel de 7, 9, 10, 12, 17, **41**, 63, 76, **115**, 117, **123**, 127-128, 201, 279, **299**, 310, **319-320**, 335
 Montespan, Françoise Athénaïs, marquise de, (dite) Madame de 168
 Montesquieu, Charles Secondat, baron de 8, 76, 302, **317-318**, 445
 Monvel 174
 Moreland, W. H. 475, **483-485**
 Mores, voir Maures
 Morrison, James **667-668**
 Morville, comte de 28
 Moryson, Fynes 9, **30**, 32, **35**, **37-38**, 40, **90**, **94**, 101, **105**, 110, **117-120**, **130**, 132, 145, 152, **154-155**, 191, 201, **217-219**, 222, 242, **269**, **279**, **282**, **284-286**, **288-289**, 291, **294-295**, **305-306**, 310, **337-338**, 340-341, **376**, 446
 Moscovites 336, 338, 353
 Mota, Antonio 508
 Moureau, François 117, 393, 443, 507
 Moutinho, Isabel 13
 Mozart, Wolfgang-Amadeus 9, 313, **315-316**
 Muir, Edward 130
 Mula, Marcantonio da 235
 Mundy, Peter **340-341**, **353-354**, **361-362**, 385, **395-397**, **446**, 475, 477-478, 509, **526-527**, 530, 556
 Münzer, Thomas 265, 299
 Murray, John 121
 Muses 128, 167, 292, 299, 656
 Mykérinos 409

 Napoléon I^{er} 111
 Narrey, Charles 273
 Nassau, Henri III, comte de 273-274
 Naucratis 409
 Navarrete, Martin Fernandez de 607
 Neitschütz, Heinrich 294, 296-297
 Néo-Zélandais **669**, **680**
 Nérée 172
 Néron 97
 Newton, Richard 382
 Nicolas, saint 90, 348, 500
 Nicolay, Nicolas de 376, **414**
 Nicolet, Jean-Baptiste 656

Nieuhoff, Johan 447, 648
 Nointel, Charles Olier, marquis de 393
 Noiray, Michel 315
 Normands 92, 191, 336
 Nuiffle, Jean de 571
 Nurette (Pablo Norette) 528

 Oderico da Pordenone 96, 487
 Ogier, Charles 337
 O'Grady 296-297
 O'Kane 222
 Olearius 353-354, 356, 362
 Olsen, Thomas G. 105
 Ophir 487
 Orestes, voir Bouchard, Jean-Jacques
 Orlovo Goroduschtche 90
 Osiris 412
 Osman II 391
 Ospovat, Alexandre 173
 Otiaschkaia 90
 Otto le Grand 302
 Ottomans 371, 376, 425
 Ovide 122, 172, 186, 264, 295
 Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y
 Valdes) 580, 608, 617, 629

 Pagden, Anthony 575
 Pallas, Peter Simon 539
 Paludanus, Bernard 544
 Panine, Piotr Ivanovitch 174
 Papous 643-644
 Paré, Ambroise 177
 Parkinson, Sydney 678
 Parmentier, Jean 58
 Pasquali, Adrien 8
 Pasquier, Étienne 164
 Pastor, Ludwig 251, 278
 Patagons 632-635
 Paul, saint 220
 Paul-Émile (Paolo Emilio) 164
 Paul IV 236
 Pauw, Cornélius de 664
 Pecherais, voir Fuégiens
 Pégase 128

 Pégous, Pégouans 548, 550-551, 553
 Pennant, Thomas 214
 Perez, Gonzalo 237
 Périer, Adrian 20, 578, 590, 592
 Pernal, Andrew B. 336
 Persans, Perses 42-43, 459, 484
 Pertile, Lino 127
 Pexota, Antonio 508
 Phidias 65
 Philémon 172
 Philippe II 10, 235-237, 268
 Philippe V 560
 Philippe de Macédoine 37
 Philippe-Auguste 163-165
 Philippe le Beau 272
 Philippe le Bel 165
 Phra Narai 547
 Picards 92
 Pickersgill, lieutenant 681
 Pictes 213
 Pierre, saint 274, 403
 Pierre le Grand 173, 491
 Pigafetta, Filippo 429-431, 433-434, 641
 Pinelli, Pietro 269
 Pinzon, Martin Alonso 605
 Plantin, Christophe 26, 265, 404, 608
 Platon 21, 150
 Platter le jeune, Thomas 154, 159, 164,
 198-199, 242
 Platter, Thomas 182
 Pline (l'Ancien): 95, 395, 409-410, 425,
 593
 Pline (le Jeune) 123
 Plutarque 22, 96, 186, 211
 Pluton 82, 393
 Poleur, Jean 580
 Polognac, cardinal de 330
 Polybe 37
 Pombal, marquis de 259
 Pontanus 475
 Pope 400
 Porchat, Jacques 114, 122, 137-138
 Portugais 11, 54, 252-254, 258, 268, 434-
 435, 440, 446, 449, 453, 477-478, 485,

- 507-508, 513, 519, 527-528, 530, 543-544,
547, 627, 648, **653-655**
- Postel, Guillaume 376
- Potaguara, Indiens 627
- Pottle, Frederick Albert 113, 210, 296-297,
329, 331
- Prandi, Fortunato 512
- Prêtre Jean 402, 425, **449-455**
- Pretty, Francis 427
- Prévost, Antoine François, abbé 172
- Pringle, Sir John 347
- Proust, Jacques 174-175, 508, 539
- Provençaux 416
- Psammétique 409
- Puget 65
- Purchas, Samuel 390, 411, 427, 462, 478
- Puritains 192
- Pygmalion 122
- Pythagore 21, 480
- Quinault-Dufresne (Dufrêne), Abraham-
Alexis 173
- Quinault, Mademoiselle 173
- Quinn, D.B. 462
- Racault, Jean-Michel 58
- Racine, Jean 9, **178-180**
- Raftor, Catherine 173
- Rapin, Nicolas 322
- Raymond, John 123
- Raynal, Guillaume-Thomas, abbé 445
- Réaumur 663
- Reed, Anthony 648
- Regnard, Jean-François 335, **341**, 344,
363-364
- Rhodope 136, 409
- Rich, Lady 398
- Ripa, Mateo, jésuite 512
- Roberti, Jean-Claude 335
- Roe, Thomas 67, **473**, 475, 479, 550
- Rogers, Daniel 196, 657
- Roggeveen, Roggewin 645
- Rohan, seigneur de 177-178
- Romulus 121
- Rondelet, Guillaume 379
- Ronsard, Pierre de 163
- Roos, Henri 114
- Roscius 157
- Rosenburg 313
- Roudaut, François 164
- Rougemont, Philippe 54
- Rouillard, Clarence D. 371
- Rousseau, Jean-Jacques 7, 10, 76, 175, 183,
327-332
- Rozmital, Leo de **237-239**, **249-250**
- Rubiès, Pau 401
- Rundall, Thomas 542
- Rutter, Owen 668
- Rye, William 32, **192-193**, 198, 259
- Saillant 79, 659-660
- Salieri 9, 313-315
- Salomon 21, 29
- Samoyèdes **361-362**, 370
- Samson, Nicolas 28
- Sanchez, Rodrigo 606
- Sanders, Nicholas 192
- Sandys, George 140, 391, 402, **405-406**,
410
- Sanna, Laura 217
- Sapho 409
- Saphres, voir Cafres
- Sardinha, Christovao (Quay Taijao) 531
- Sarmates 264
- Sarrazin, Jean 237
- Saugrain 594
- Saunderson, John 411
- Sauvage, Jean 336
- Sauvé de la Noue, Jean-Baptiste 173
- Sauzet, Robert 159
- Saxons 148, 155, 338
- Scandinaves 54, 145
- Scaramelli, Giovan 198
- Schallaschnaia Krepos 90
- Schaseck **238-239**, 249
- Schefer, Christian 403, 466-468
- Scheuchzer, J.G 562
- Schiloy, voir Aloy

Schipano, Martino 385
 Schmidt, A.J. 340, 347, 352
 Schott, Fr. 26
 Schomberg, Gaspard de 321
 Schudt, Ludwig 39, 94, 109
 Schwab, Daniel 272
 Scott, Edmund 649, **652-653**
 Scott, Walter 221
 Sealy, Robert J. 22
 Séides 460
 Seignelay, Jean-Baptiste Colbert,
 marquis de 75
 Seleuciens 486
 Séleucus 486
 Sem 487
 Sénèque 139
 Septante (les) 487
 Setebos 634-635
 Setes, voir Séides
 Settle, D. 568
 Shakespeare, William 184, 485
 Sharp, Andrew 672
 Sigismund III Vasa 343
 Silhouette, Étienne de 231, **240, 252**
 Simond, Louis 206
 Simonin, Michel 163
 Sindbad 487
 Sixte Quint 40, 119
 Skippon, Philipp 182
 Slawata, William 197
 Small, John 221
 Smith, John 593
 Smithies, M. 547, 551, 554
 Smollett, Tobias 183
 Soame, Sir Stephen 199
 Soleiman, marchand 487
 Soliman le Magnifique 371, 403, 414
 Solon 625
 Somerset, Sir Charles 25
 Sorbière, Samuel de **200**
 Souvalov 292
 Spalder (Spalding), Augustine 653
 Spenser, Edward 217
 Sphinx 409-410
 Staden, Hans 624
 Stagl, Justin 63, 75, 473
 Stanislas, saint 343
 Stendhal 8, 10, 111
 Stentor 316
 Stevenson, John Lynn 495-496
 Storace 313
 Sterne, Lawrence 41
 Strabon 23, 409, 487, 592-593
 Stuart, famille 189, 263, 271
 Stubbs, George 678
 Stüber, Johann Joachim 199
 Suard, Jean –Baptiste 81, 659-660, 686
 Suédois 363, 594, 596, 598-599
 Symonds, John 87, 89
 Syntax, Doctor 84
 Tacite 191, 264, 289
 Tamerlan 67
 Tartares 361, 502, 509, 516-517, 520-522,
 527, 537, 566
 Tasman, Abel Janszoon **68, 669**, 672, 679
 Tasse, Le **149**, 152
 Taylor, John 30-31, 282, 285, **304-306, 310-
 312**, 341
 Temir, voir Tamerlan
 Temple, William Johnston 113
 Térence 95, 180
 Ternaux, Henri 628
 Tetzels, Gabriel 238-239, 252
 Thaïs 134, 550
 Thalès, Bernard 149
 Thevenot, Jean 67, **373**, 381, **410-411**
 Thevet, André 7, 17, 336, 579, 590, 608-
 609, 618, **624-627**
 Thicknesse, Philip **160, 247**
 Thou, Jacques-Auguste de **181-182**, 217,
 321-322
 Thræle, Mrs 84, 86, 102, 145, 209
 Thuringeois 155
 Tinguely, Frédéric 371
 Tite-Live 37, 153, 186
 Titien 399
 Toungouzes **495-501**

- Tournefort 76, 393
 Tovar, Sancho de 623
 Towerson, maître 652
 Troglodytes 437, 439
 Tuleda Bueso, Juan Perez de 618
 Tumatakokiris 669
 Tupia 683
 Tupinamba 624
 Turberville, George 347
 Turbet-Delof, Guy 371
 Turgeon, Laurent 575
 Twiss, Richard 219, 238, 255, **259**
- Ulysse 17, 23, 49, 134, 197
- Valignano 507
 Van der Cruysse, Dirk 17, 58, 459, 508,
 560-561
 Vandenesse, M. de 608
 Van Diemen, Antony 68, 669
 Van Linschoten, Jan Huygen 12, 443, 475,
 485, **542**, 544, 654
 Van Meteren, Emmanuel **193**, 196
 Van Neck, Jacob 446-447, 475, 643, **647-**
648, **653**
 Van Nuffelen, Hans 571
 Van Strien, Cornelis Daniel 263, 271
 Van Strien-Charbonneau, Madeleine 64,
 263
 Varthema, Lodovico di 95, **466-467**, 469
 Vascosan, Michel de 96, 580, 632
 Vaudricourt, M. de 555, 557
 Veer, Gerrit de **570-571**
 Vega, Juan de la 235
 Velho, Alvaro 434
 Velloso, Fernand 435
 Vendôme, duc de 159
 Vénus 134, 394, 428, 438, 442, 649
 Vernet 329
 Vertot, abbé de 253
 Vestris, madame 174
 Victor-Amédée II 113
 Villamont **117-120**, 376
 Villegaignon 624
- Villiers, George 256
 Virgile 42, 119, 318
 Vischer, Frans 669
 Vital, Laurent **51**, **239**
 Vivez, François 58
 Viviès, J. 184-185
 Volkoff, Oleg V. 407
- Waldegrave, Lord 172
 Wallis, Samuel 632, 637, **659**, 662, 679
 Wan Wyk Smith, M. 437
 Waller, Edmund 323
 Walpole, Horace 112, 171, 196
 Warens, Madame de 331
 West, Richard 171
 White, Adam 364
 Whitters, Robert 314, **390**
 Wieliczka 344
 Winship, George Parker 617, 619
 Wion, Anaïs 425
 Wray, capitaine 323, 325-326
 Wren, Christopher 214
- Xénophon 42
 Xhosa 441
- Yérasimos, Stéphane 371, 414
 Young, Arthur 9, **87-89**, 145, **157**
- Zeimoto, Francisco 508
 Zigantes 593
 Zamore 174
 Zinzerling, Justus **147**, 155

INDEX LOCORUM

- Aalst 274
 Acapulco 641
 Ache 526
 Achtfield 200
 Açores 62, 425
 Adams Peak 487
 Aden 466, 468,
 Adige 114, 317
 Afrique 9-11, 20, 22, 25, 96, 250, 253-254,
 256, 371, 385, 400, **405, 407, 409, 411, 413-**
415, 417, 419-423, 425, 429-431, 433-435,
437, 439-441, 443, 445, 447-449, 451, 453,
455, 478, 482, 487-488, 593, 608, 667, 672
 Agnano **139-140**
 Agra 66, 475, 478-479, 481
 Aigues-Mortes 92
 Ainang (Hainan) : 529
 Alaska 575
 Alcaçar Ceguer 250
 Alcaçar Quiri 250
 Alep 378
 Alexandretta 377
 Alexandrie 56, 403, 405, 411-412
 Alger **414, 416, 418**
 Allemagne 21-22, 30, 34, 41, 51, 64, 76,
 96, 104-105, 111, 116, 125, 147, 150, 155,
 159, 193, 199, 236, 263-264, 270, 272-277,
279-285, 287, 289, 291, 293-299, 301-309,
311, 313, 315, 317, 320, 327, 331, 341, 343-
344, 403, 415, 441, 502
 Alpes 26, 101-102, **111-113**, 122, 283, **323-324**
 Altona 310
 Amadavad 481
 Amboina, Amboine 645, **647-649**, 654
 Amboise 54
 Amérique 9-12, 69, 71, **573, 575, 577, 579,**
581, 583, 585, 589, 590-591, 593, 595, 597-
599, 601, 610, 615, 617, 619, 621, 623-625,
627-629, 631, 633, 635, 637, 654, 663, 672,
 675
 Amiens 156, 163-164, 171
 Anatolie 348, 378
 Ancône 109, 117, 119
 Andrinople 382, 398
 Angara 499-500
 Angers 92
 Angleterre 22, 24, 25, 30, 32, 67, 72, 93,
 111, 147, 154-155, 157-159, 161, 163, 173,
189, 191-208, 210, 213, 217, 231, 260, 275,
 283, 292, 302, 306, 325, 328, 335, 354,
 359-361, 377, 383, 388, 403, 446, 484,
 565, 649, 662-664
 Angola **430-432**
 Anti-Liban 378
 Antilles 578, **605-613**
 Anvers 265, 274,
 Arabia felix 466, 467. Voir Yémen
 Aranjuez 235
 Araxis 488
 Arcadie 393
 Arco de Baulhe 249
 Arcole (pont) 164
 Ardennes 21, 23
 Areuse 327
 Argentine 617
 Argos 393-394
 Arkhangelsk 336, 353, 361
 Armach 219
 Artois 265
 Asche 274
 Asie 10, 17, 20, 28, 96, 254, 336, 377, 385,
 400, **459, 462, 473, 507, 539, 549, 554,**
 608, 672
 Assam 485

- Athènes 94, **393-394**
 Augsburg 8, 263, **299, 301-302**
 Augustine Bay 446
 Australie 68, 669, **672-673, 677**
 Autriche 52, 119, 159, 341
 Auvergne 93
 Ayuttaya (Schajuthaïa) : 547, 556
- Babel 439
 Bacharach 302, **304**
 Bade, Baden 120, 201, 320
 Baies (ou Baïes) 68, 103, 675
 Baïkal **495, 499-500, 503**
 Bakou 462
 Balagansk 500
 Balambangan 644-645
 Baléares (îles) 414
 Bali 475
 Banda 647, 653
 Bangkok 547, 548
 Bantam 478, 551, **649-650, 652-654**
 Barbarie 371, 377, 430
 Barcelone 159, **242**
 Bari 276, 348,
 Basse-Bretagne **177-178**
 Bassian 648
 Batavia 51, 68, **655-658, 669, 683**
 Bath **201-202**
 Bavière 120, **317-318**
 Belgique 21, 147, **272**
 Belgrade 395-397
 Bengale 478, 481, **483-485, 487**
 Berg River 434
 Berlin 76, 281, 292, 331
 Bielakovskaïa 90
 Bingen **302-303**
 Birmanie 548
 Birmingham 273
 Biscaye 51
 Bohême 197, 218, 249, **304-306**
 Bolzano 317
 Bon-Air, île : 675
 Bonne-Espérance, cap de 74, 96, 361, **434, 441**
- Bordeaux 147, 159, 486
 Bornéo 644
 Bossolena 113
 Botzen 113
 Bourbon, île 61
 Bourgogne 94, 147, 163
 Bow-Bell, voir Londres
 Bozhedom 340
 Brabant 265, 272, 274
 Braga 249-250
 Brampore 481
 Brando, fontaine, voir Sienne
 Brenner 113, 317-318
 Brésil 58, 253, 256, 260, 579-580, **622, 624, 627-628, 632, 641-642**
 Breslau 296
 Brest 547
 Brie 93, 155
 Bruges 274, 392
 Brunswick 281, 291, 292, 298
 Bruxelles 235, **272, 274**
 Buccaneer's Archipelago 672
 Bude 395
 Buenos-Aires : 617
 Bulaganski : 500
- Calais 157, 198, 274
 Calédonie 209, 213
 Calicut 473, 478
 Californie 584, 617
 Caligula, pont de 141
 Cambrai 276-277
 Cambridge 37, 323
 Camburi 548
 Camerino 109
 Camoy (Quemoy) **529**
 Campanie 304
 Canada 8, 54, 61, 79, 499, **587, 590, 592, 594, 596-597, 664**
 Cananor 478
 Canarie(s) 231, 378
 Candie 46
 Canterbury 192, 196, 198
 Canton 507, 526, 529-530

Cap (Le) 425
 Capsallo, voir Kapsali
 Capoue 103
 Carinthie 268, 318
 Carolina, North and South 601
 Carpentarie 672
 Caspienne, mer 459, 462
 Cassel 281
 Castille 253, 630, 632
 Causway, voir Chaussée des Géants
 Cécube 110
 Cécropie, voir Athènes
 Célèbes 68
 Ceylan (Ceylon) 486-487, 559
 Ceme, île de, voir Maurice, île
 Cento 122
 Cerigo, voir Cythère
 Ceuta 250
 Cévennes 321
 Chaleurs, baie des 61, 575, 578
 Challans 92
 Châlons-sur-Marne 92
 Champagne 92, 94
 Ch'ang-ch'un Yüan 512
 Chan-Si 519
 Chan tong 537
 Chantilly 171
 Chartres 322
 Chartreuse (Grande) 112
 Châteaudun 322
 Chaussée des Géants 224-225
 Cheapside 164
 Chien, grotte du, voir Agnano
 Chincheo 530
 Chine 27, 30, 169, 233, 272, 298, 335, 356,
 491, 494, 502, 507-513, 515-517, 519-521,
 523, 525-527, 529, 531-535, 537-539, 542-
 544, 552, 565, 575, 647
 Chio 304
 Choaspes 487
 Cholula 619
 Chushiana 487
 Chypre 46, 92, 403
 Cinque Terre 110
 Cipangu, voir Japon
 Cleveland 172
 Cobourg 297
 Cochinchine 530, 547
 Coire 321
 Cologne 303, 314
 Colorado 72
 Columbia 72
 Comhay (Kwang-hoi) 530
 Comber 647
 Comores 478
 Compostelle 229
 Congo 429-431, 433, 436
 Conrasema 548
 Constantinople 106, 359, 371, 374, 378,
 385, 395-398
 Copenhague 296
 Corbeil 93
 Cork 218-219, 247,
 Cornouailles 93, 194, 359
 Coromandel 475, 481
 Corse 40, 183-186
 Cracovie 337, 341-344
 Crapulia 95
 Crête 46, 393-394
 Crimée 359
 Culula 620
 Cush 487
 Cygnet Bay 672
 Cythère, Cerigo, Kithira 134, 180, 393-
 394
 Danemark 197, 270, 363
 Dantzig 337, 338, 340, 354, 361
 Danube 314
 Darby 93
 Dauphiné 147, 323-324
 Dessau 293, 298
 Dieppe 145, 336
 Dijon 92-93
 Dirk Hartog, île 68
 Diveria 323
 Domitilla, catacombe 123
 Domodossola 323

- Dordrecht 271
 Douro 249-250
 Douvres 32, 171, 193, 198
 Dovedro 323
 Dresde 260, 411
 Dublin 40, 217,
 Duomo, voir Domodossola
 Dvina 354

 Écosse 84, 86, 93, 96, 101, 157, 185, 189,
 207, **209**, **211-213**, **215**, 217, 270, 292, 296,
 328, 332, 679
 Éden 486
 Eisack 317
 Eisleben 298
 Éleusis 37
 Éphèse 25
 Équateur **57-58**, 361, 584, 663
 Esclavonie 118-119
 Escorial 235
 Espagne 22, 35-36, 39, 49-51, 72, 101, 155,
 160, 191, 194, 197, 199, 217-218, **229**, **231-**
233, **235-247**, 252-255, 260, 265, 317,
 323, 428, 441, 548, 560, 578, 617, 621-
 622, 630-631
 Espérance, cap 576
 Essex 93
 États, île des 570, 572
 États-Unis **71-74**, 617
 Éthiopie 360, 409, 433, **486-488**
 Euphrate 486-488
 Europe 10-11, 21, 28, 67, 76, 96, **101**, 103,
 105, 107, 111, 113, 132, 149, 154, 183, 191,
 259, 261, 264, 288, 291-292, 295, 306,
 314, 317, 327, 335-336, 366, 371, 376,
 384-385, 399, 400, 411, 422, 443, 445,
 462, 494, 507-508, 514, 529, 534, 536,
 551, 575, 594, 598, 605, 610, 643, 657-
 658, 664
 Extrême-Orient 272, **505-562**
 Falerne 110, 304
 Ferney 332
 Ferrare 106, 122, 149, 379
 Ferrière (La) 113

 Fès, Fez **418**, **420-421**, 667
 Fidji 669
 Flandre(s) 51, 159, 236, 239, **274-277**
 Flessingue 51
 Florence 25, 36-37, 39, 47, 106, 122, **127**,
 129, 313
 Floride **581**, 584, **599**, 617
 Fo Kien 534-535
 Fontainebleau 161, 166-167, 169
 Formose 529
 Fort Augustus 210
 Fourchu, cap 61
 France 10, 25, 31, 33, 39, 43, 49-51, 54-55,
 57, 64, 72, 89, 92, 94-95, 101, 111, 119, 122,
 131-132, **143-186**, 191, 193, 197, 199-200,
 206, 207, 217, 231, 236, 238, 241-247,
 254, 276-277, 293, 317, 320, 331, 335-
 336, 341, 355, 364, 371, 385, 403, 414,
 494, 547, 560, 580-581, 583, 587, 596,
 598, 610-611, 656, 659, 663
 France, île de, voir Maurice, île
 France Antarctique 590, 608, 624-625,
 627
 Franche-Comté 322
 Freixo 249
 Frise 268
 Fromentière 414
 Fulda 302
 Fürstenberg 304

 Galant, cap 635-636
 Galata 391
 Galchan 509-510
 Galles, pays de 194, 360, 379
 Gand 274
 Gange 476, **485-487**, 548
 Garde 321
 Gascogne 147, 191, 319
 Gaspésie 578
 Gaule 21, 163
 Gaza, Gazzaro 401
 Gênes 8, 25, 47, 91, 111, 113, 122, 183-184
 Genève 38, 49, 112, 192, **328-329**, 331
 Germanie 151

Giants Causway, voir Chaussée des Géants
 Gnide 134
 Gilbert, détroit 568
 Gilolo 645
 Gizeh 410
 Goa 473, 475, 485
 Golconde **483-484**
 Golden Bay, voir Meurtriers, baie des
 Gomorrhe 132
 Gonesse 93
 Grand Brenner 317
 Grande-Bretagne 72, 96, 184, **187-225**, 255, 664, 683
 Grande Muraille (Chine) **509-510**, 513
 Gratz 302
 Greenland, voir Groenland
 Greenwich 196
 Grenade 229
 Grisons (pays des) 42, 304, **321**
 Groenland 114, 364, 685
 Grünenwald 272
 Guamboi 530
 Guanahani 605
 Guanapipi 647
 Gueldre 265, 268
 Guinée **427**, 673

 Hainan, voir Ainang
 Hainaut 268
 Haïti 620, 629
 Halle 281
 Hambourg 286, 306, **310-311**, 502
 Havilah 487-488
 Hébrides 209-210, 213, 679
 Heidelberg 25, 283, 288, 291
 Hidraband, voir Hyderabad
 Highlands **210-211**, 213-214
 Himalaya 487
 Hindoustan 67, 77, 475, 478
 Hirado 507
 Hircanie 488
 Ho chan hien 536
 Hochelaga 54, **578**, 586, 629

 Hoe tcheou fou 535
 Hofner 314
 Hollande 50-51, 64, 66, 122, 195, 260, 263, **265**, **268-269**, **271-272**, 274-277, 291, 305, 328, 341, 354, 431, 657, 672. Voir Pays-Bas
 Honfleur 587
 Hongrie 43, 120, 395
 Horn (cap) 71, 74
 Hyde Park (Londres) 314
 Hyderabad 484

 Icolmkill, voir Iona
 Iénisséï 495, 500
 Ievise 414
 Imaus 487
 Indes occidentales 581, 584, 607
 Indes orientales 20, 49, 51, **62**, **68**, 70, 253-254, 285, 425, 441, 443, **446-447**, **483**, **485**, 542, 545, 608, 647, 649, 655, 669
 Indus 488
 Infortunées, îles 642
 Innsbruck 317
 Inverness **210-212**, 679
 Iol 414
 Iona **213-216**
 Irlande **40-41**, 89, 189, 213, **217-225**, 247, 270
 Irtych 492
 Ispahan 463
 Italie 7, 9, 12, 22, 24, 26, **30-42**, 49, 75-76, 87, **94-96**, **99-141**, 145, 149, 152, 154, 158, 194, 197, 231-233, 236, 242, 254, 263, 274-279, 283, 293, 301-302, 306, 314, 317-318, 320, 321, **323**, 343, 381, 386, 403, 412, 416, 420, 422,
 Iztaccihuatl 619

 Jaffe 45-46
 Japon 27, 111, **507-508**, **541-546**, 552, 557
 Java 478, 647, 650-652, 658, 669
 Javat 462
 Jérusalem 25, 38, 45, 47, 310, 371, 378, **401-403**

- Josaphat 403
 Judée 487

 Kaboul 481
 Kalgan, voir Galchan
 Kan theou fou 537
 Kapsali 394
 Keerwer, cape 672
 Kent 93, 191, 485, 641
 Kholmogory 354
 Kian 537
 Kian si 537
 Kiang nan 535
 Kien ning fou 535
 Kiusiu, île 508
 Kolges 363
 Kniss, oued 416
 Kur, rivière 462
 Kwang-hoi 530

 Lacédémone 393
 La Flèche 92
 La Haye 269, 271, 302, 328, 374
 Lahore 481
 La Mecque 25, 379-380, 460
 Lancashire 93
 Langres 163
 Languedoc 101, 147, 199, 242
 Lantao 527
 Lantchang 550
 Lanusa 249
 Laos 548, 550-551, 553
 Laponie 363-365, 367
 Leipzig 281, 288, 296
 Le Mans 92-93
 Levant 20, 371, 373-375, 381, 385, 390, 398, 414
 Leyde 263, 269-271
 Liège 21, 23
 Ligurie 110
 Limerick 40
 Limousin 9, 93, 147, 178-179
 Liban 378
 Lieux saints 46, 401-404

 Ligor 547
 Lima 617
 Lisbonne 252, 254, 257, 259-260
 Livourne 111
 Loanga 433
 Loçania 95
 Loch Ness 210
 Lombardie 104, 106, 110, 323-324
 Londres 9, 93, 157, 164-165, 172, 189, 192-193, 196, 198, 200, 207, 224, 259, 283, 305, 313, 347, 350, 385, 396, 446, 463, 566
 Lontor 647
 Lopburi 556
 Lorette 117-120
 Lorraine 119, 129, 145, 320
 Louisiane 71-72
 Lou ngan tcheou 536
 Louvain 56, 268,
 Louvo, voir Lopburi
 Louvre (le) 25, 165-167
 Luanda 433
 Luc (Le) 158
 Lucayes 605
 Luchon 157
 Lucques 25
 Lune (montagnes de la) 25, 433, 486
 Lunebourg 197
 Lusitanie 259
 Lyon 49, 93, 112, 147, 149, 178-179, 321,

 Macao (Machau) 507, 526, 528-530
 Macasar 508
 Macédoine 37, 394
 Madagascar 61, 440, 443-444, 446-447
 Madère 62, 425, 611
 Madrid 231, 255, 617, 621
 Magellan, détroit 584, 632, 635, 641
 Maghreb 425
 Majeur, lac 323
 Majorque 245, 414
 Malacca 361, 478, 547, 647, 655
 Malaisie 548, 644
 Malines 274
 Malomocco 132

Malvoisie 199
 Manicongo 436
 Manille 641
 Marguerite, île 607
 Maranhao 627
 Marathon 213
 Marburg 281-282
 Marche 91, 109, 119
 Marignan, rivière 627
 Marguzzo 323
 Marigoran 648
 Marseille 111
 Martinique **610-611**
 Maryland **598**
 Mascarey 61
 Masulipatam 483
 Matifou, cap 416
 Maurice, île 77, 78, 443, 445, **447**, 669
 Mayence 96, 263, 302-303
 Mazovie 337
 Media 157
 Meissen 283, 290
 Melvin 338
 Memphis 409, 411
 Menan, Menam Chao Phraya 548
 Meng ing hien 537
 Mergozzo 323
 Mergui 547
 Mésopotamie 486-487
 Methoni 393
 Métellopolis 552, 559
 Meurtriers, Murderers (baie des), Golden Bay 672, 679
 Mexique, Messico, Mexico 445, 607, 617, **619-620**, 631
 Mezgana 414
 Milan 33, 106, 313, 323,
 Minorque 245, 414
 Modène 91, 110
 Modon, voir Methoni
 Mohéli 478
 Moldava 304
 Moluques 68, 531, 643, 645, **647**, **649-650**,
653
 Mongolie 538
 Mont Cenis 101, **111-112**, 323, 340
 Montefiascone 110
 Montfaucon 163
 Montmartre 92-93
 Montpellier 56, 159, 173, **182-183**, 242
 Montréal 54, 578, **594-598**
 Morée 393
 Moronia Felix 95. Voir Arabia Felix
 Morty 645
 Moscovie, Muscovy 335-336, 353-354,
 356, 362. Voir Russie
 Mossel Bay 434-435
 Môtiers 183, 327
 Moyen-Orient 446, **459-469**
 Mozambique 441, 475
 Munich 76, 317-318
 Murano 132, 136
 Myra 348
 Nagasaki 507, 543, 545-546
 Naples 35-37, 39, 110, 130, **137**, 139, 359,
 385, 387, 393,
 Nassau, détroit 570
 Natal 441
 Nauplie (Nafplio), Nazareth 393
 Neckar 283
 Nera 647
 Nicaragua **630-631**
 Nil 25, 360, **405**, 411-412, 433, 484, 486-
 487
 Nîmes 25
 Ning-po, voir Liampoo
 Nordeste (Brésil) 627
 Norfolk 93
 Normandie 57, 147, 155
 Northumberland 93
 Nova Albion 587
 Nouvelle-Espagne, Nuova Spagna 619,
 622
 Nouveau Monde 575, 605, 607, 624
 Nouvelle-Guinée 68, 643, 645, 672
 Nouvelle-Zemble 570

- Océan glacial 500
 Océanie **639-686**
 Odessa 359
 Olchon 499
 Onitahy 446
 Oregon 72
 Orléans 65, 92, 147, 159, 191
 Ortatan 647
 Ottojano 137
 Oxford 182, 209, 271
- Pacifique, océan 9, 71-72, 74, 83, 575, 584,
 632, 635, **641-643**, 659
 Padoue 36, 122, 134, 149, 325
 Palestine 119, 379
 Palormo 378
 Pamphagonia 96
 Paphos 134
 Papouasie 68
 Paris 9, 29, 66, 78, 84, 92-93, 147, 149, 153,
 156, **163-175**, 178-180, 209, 273, 314, 320,
 322, 328, 343, 413, 582, 656, 664
 Parme 106
 Parnasse, mont 128
 Patagonie 641
 Patna 478
 Pays-Bas 22, 93, 193-195, 197, 265-278,
 303, 572. Voir Hollande
 Pégou (Birmanie) 548, 550, 555
 Pékin 491, 495-496, 499, 507, **511-512**, **514-**
517, 519, 523, 540
 Péloponnèse 393-394
 Pennsylvanie 592, 598
 Pérou 591
 Pérouse 116
 Perse 68, 285, 335, 351, 396, 431, 459, **462-**
465, 469, 475, 502, 557-558
 Phulpara 476
 Picquigny 156
 Piémont 104, 113, 324
 Pison 487
 Pitsanulok, voir Porcelonc
 Plaisance 106
 Plombières 201
- Plymouth 81
 Pô 44, 106
 Poitiers 147, 159, 177, 322
 Polle 46
 Pologne 111, 119, 131, 159, 270, 300, 335,
337-346
 Polovay 647
 Pont-l'Évêque 93
 Popocatepetl **619**
 Porcelonc 559
 Portland 359
 Porto 157, 260
 Port-Royal, havre 662. Voir Tahiti
 Portugal 47, 229, 231, 238, **249-260**, 434,
 436, 451, 526, 542
 Prague 197, 283, **304-308**, 310
 Prado, musée du 273. Voir Madrid
 Prater (Vienne) 314
 Pratinolo **127, 129**
 Prusse 277, 284, 292, 328, 338, 663
 Pulo Laore 361
 Pulo Tymaon 361
 Pulore 647
 Puttana, voir Patna
 Pyramides **406-410**
- Québec 54, 578, **595-598**
 Queen Charlotte Sound 682-683
 Quei hoa tchin 519
 Quemoy, voir Camoy
- Raguse 46
 Rama 401
 Rats, île aux 61
 Reims 92-93
 Réunion, île de la 61
 Rhin 25, 51, 191, 275, 283, **302-304**, 315,
 327, 511
 Rhodes 46
 Rialto 47
 Rio Grande 575
 Rio Santiago 434
 Rocamadour 54
 Roumanie 52

Rome 10-11, 30, 35-39, 90-91, 101, 103, 110,
 115-117, 120-125, 130, 136, 139, 153, 255,
 274, 277, 306, 310, 335, 507, 611
 Rosette 405
 Rouen 92
 Russie 64, 76, 275, 277, 292, 335-336,
 338, 340, 344, 347-362, 493-494, 509,
 515, 539, 663
 Saint-Ange, château 116. Voir Rome
 Saint-Cloud 29
 Saint-Denis 163, 171
 Saint-Domingue 61
 Saint-Gothard 327
 Saint-Jean de Loue 607
 Saint-Jean de Ulúa 607
 Saint-Laurent, fleuve 54, 61, 575, 578
 Saint-Laurent, golfe 575
 Saint-Laurent, île 446. Voir Madagascar
 Saint-Mandé 412
 Saint-Martin, anse 576
 Saint-Nazaire 254
 Saint-Paul 93, 326. Voir Londres
 Saint-Pétersbourg 76, 359, 491, 519
 Saint-Yago 62
 Sainte-Hélène 80, 434-435
 Saldanha 431, 437
 Salomon, îles 670
 Salzdahlum 298
 Samoyède, région 361-362, 570
 Sampion, mont, voir Simplon
 San Braz, voir Mossel Bay
 San Lucar 232, 641
 Sapan 548
 Sardaigne 113
 Satsuma, île de 508
 Saxe 280, 287-288, 290, 298
 Scanderona, voir Alexandretta
 Scandinavie 101, 336, 363-367
 Scythie 22, 592
 Ségovie 231, 606
 Seine 29, 163-164, 166
 Selenga 499
 Séleucie 486
 Senegallia 91
 Sept cités 617
 Séville 232
 Shamaky 462
 Ship Cove 683
 Siam 58, 508, 530, 547-562
 Sibérie 71, 89, 90, 335, 356-357, 359, 362,
 489, 491-503, 509, 570
 Sicile 43, 130, 235
 Sienne 36, 47, 91, 106
 Simplon 111, 323, 325, 327
 Sinaï 46
 Sion 45, 402, 404
 Sixtine, chapelle 273-274. Voir Vatican,
 musée du
 Smithfield, voir Londres
 Sofia 395, 398
 Sologne 92
 Song lo chan 535
 Song-Men, voir Sumbor
 Spa 21
 Spire 277
 Spitzberg(en) 364
 Stadaconé 54, 56, 578
 St John's River 599
 Stockholm 341, 363
 Strasbourg 173
 Stratford 184
 Styrie 318
 Suède 332, 335, 363, 515
 Suisse 41, 76, 147, 263, 280, 319-332
 Sumatra 526, 643
 Sumbor 530
 Surate 446, 475, 479-481
 Suse 113
 Susiana 487-488
 Syrie 359, 377, 420, 486-487
 Tadoussac 587
 Tahiti (Taiti, Otahity, île du roi George)
 645, 657, 659-668
 Tamise 405
 Tapti 476
 Tasmanie 68, 669

- Tartarie 361, 507, **519**, 523, 537, 539
 Taurus, monts 486-487
 Tayfoo 526
 Tchang cheou fou 534
 Temendfust 416
 Temestitan 619
 Ternate 643, **653**, **655**
 Terra Australis, Terre australe, voir
 Australie
 Terre-Neuve 9, 61, 575
 Terre sainte 20, **44-47**, 118
 Texel, le 427, 441
 Thaïlande, voir Siam
 Thèbes 408-409
 Tiger Island 526
 Tigre 486-488
 Tilbury 405
 Timor (Tidore) 648, 655, 672
 Tipasa 416
 Tobolsk 359, **491-494**
 Tolaga Bay 681
 Tonga 669
 Tonkin 508, 547
 Tornea 365
 Toscane 106-107, 110
 Toulouse 159
 Toungouska 495
 Tours 93
 Trente 113, 299, 306, 317
 Trentin 318
 Troie (Arabie) 119, 407
 Troyes 92-93
 Troytza 499
 Tryphonien, marécage 95
 Tsong gan hien 535
 Tsuen tcheou 534
 Turin 49, 112-113, 177
 Turquie 7, 68, 306, 308, 323, 335, 340,
 343, 359, **373-392**, 396-398
 Tyrol 122, **317-318**

 Ultz 317
 Uzès 9, **178-179**

 Vatican, musée du 274
 Vedra 323
 Venise 25, 35, 37-38, 44-48, 91, 94, 105-
 106, 111, 122, 130, **132**, **134**, **136**, 152, 171,
 269, 313, 317, 321, 323, 385, 388, 393, 420
 Vénus, planète 656-657, 659, 662
 Vera Cruz 607
 Vérone 122-124, 164, 317
 Versailles **168-169**, 552, 560
 Verzin 641. Voir Brésil
 Vésuve 137, **139-140**
 Vetera 96
 Vicence 122
 Vienne 9, 179, **313-315**
 Viraginia 95
 Virginie 593
 Voga 163

 Waye 647
 Werkhoutourie 493
 Western Islands (Écosse) 84, 213, 215-216
 Westminster, voir Londres
 Wittenberg 263, 286, 288, **294**, 297-**298**

 Xanten 96

 Yémen 379, 466, 612
 Yvronia 96

 Zagan Grim, voir Grande Muraille (Chine)
 Zaïre 433
 Zara 46
 Zélande 268, 274,
 Zhangjiakou, voir Galchan

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIER CHAPITRE. LE DISCOURS SUR LE VOYAGE

Partir.....	17
LE VOYAGE, <i>PRO ET CONTRA</i>	18
Francis Bacon, « Des Voyages ».....	18
Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?.....	20
Pierre Bergeron : le voyageur, citoyen du monde.....	21
Pierre Belon : un homme de science.....	23
Joseph Hall (1617) : censure des voyages.....	24
La Barbinais Le Gentil : de l'utilité des voyages.....	28
L'ART DE VOYAGER.....	30
Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur.....	30
Robert Dallington : conseils au voyageur.....	31
Guglielmo Grataroli : routes et auberges.....	33
Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage ».....	34
Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie.....	35
Jean-Jacques Bouchard : préparatifs de voyage.....	39
Bougrenet de la Tochnay : l'équipement du voyageur en Irlande.....	40
Montaigne en voyage : manières et humeurs.....	41
Pierre Mésenge : contrat pour la traversée de Venise en Terre Sainte (1507).....	44
Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino.....	49
LA MER.....	49
Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.....	49
Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517).....	51
Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique.....	54
Jean de Léry : le pot au noir.....	57
Robert Challe : le passage de la Ligne.....	58
Rapporter.....	63
OBSERVER.....	64
Diderot : « Des moyens de voyager utilement ».....	64
Jean Chapelain : conseils à un voyageur se rendant aux Indes.....	66
Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman.....	68

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)	71
Seignelay : des instructions à la relation	75
Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages	76
ÉCRIRE.....	79
Contre la rhétorique : trois navigateurs	79
William Dampier	79
Louis-Antoine de Bougainville.....	79
James Cook	80
La Barbinais le Gentil : décrire une tempête	81
Samuel Johnson, sur les livres de voyage : limites du témoignage (1760)	84
Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?.....	87
Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?	89
Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes	90
Le président de Brosses en Italie : contre les idées reçues et les clichés	94
Joseph Hall : le voyage parodique.....	95

772

DEUXIÈME CHAPITRE. L'ITALIE

Introduction	101
L'Italie, jardin de l'Europe.....	103
Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691)	103
Fynes Moryson : les Italiens à table	105
Thomas Coryat découvre la fourchette	111
L'ARRIVÉE EN ITALIE.....	111
Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)	111
Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786)	113
Religion : héritage et schisme.....	115
Montaigne : l'audience pontificale	115
Fynes Moryson : un réformé à Lorette	117
Rome, <i>patria comunis</i>	121
Goethe : Rome, 1 ^{er} novembre 1786.....	121
John Evelyn et les catacombes	122
Montaigne : la circoncision des Juifs	123
Capitales régionales	127
Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino	127
Fynes Moryson : fêtes vénitiennes.....	130
Thomas Coryat : courtisanes de Venise.....	132
Goethe : Naples et le Vésuve	137
Charles de Brosses : Agnano et la grotte du chien	139

TROISIÈME CHAPITRE. LA FRANCE

Introduction	145
Vademecum pour la France	147
Justus Zinzerling, <i>Itinerarium Galliae</i> , Lyon, 1612	147
Le Tasse : trois tares des Français (1572)	149
Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)	151
Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table	154
Robert Dallington	156
Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises	157
Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV	159
Philipp Thickness : mœurs françaises	160
Paris	163
Thomas Coryat à Paris	163
John Locke à Versailles	168
Thomas Gray : Paris et ses spectacles	171
Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire	173
La province	177
Ambroise Paré : fêtes bretonnes	177
Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine	178
Jacques-Auguste de Thou : M. de Candale dans les Pyrénées	181
John Locke : un nouveau docteur à Montpellier	182
James Boswell en Corse	183

QUATRIÈME CHAPITRE. LA GRANDE-BRETAGNE

Introduction	189
L'Angleterre	191
L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner	191
Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren	193
Paul Hentzner : Elizabeth I ^{re}	196
Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire	198
Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)	200
Celia Fiennes : les bains de Bath	201
Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle	204
Louis Simond : usages londoniens	206
L'Écosse	209
James Boswell : Édimbourg de nuit	209
Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands	210
Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona	213

L'Irlande	217
Fynes Moryson : « <i>Wild Irish</i> »	217
John Derricke : un banquet irlandais (1582)	220
John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)	221
Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants	224

CINQUIÈME CHAPITRE. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Introduction	229
L'Espagne.....	231
L'Espagne au milieu du XVII ^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe	231
Frederico Badoero : Philippe II en 1557	235
Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint	237
Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »	238
Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)	239
Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles	240
Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone.....	242
Barthélemy Joly : Monserrat	244
Philip Thicknesse : les routes d'Espagne au XVIII ^e siècle	247
Le Portugal	249
Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)	249
Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)	252
Jean Mocquet et Giuseppe Baretti : les Portugais et les taureaux	254
Richard Twiss : Lisbonne en 1772.....	259

SIXIÈME CHAPITRE. L'EUROPE CENTRALE, TERRE D'EMPIRE

Introduction	263
Les Pays-Bas	265
Federico Badoero : les Hollandais.....	265
Fynes Moryson : les Hollandais à table	269
John Evelyn à Leyde	271
Antonio de Beatis : la Belgique	272
L'Allemagne	279
LA NATION ALLEMANDE	279
Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie	279
Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table.....	282
Fynes Morisson : les mariages	286
Fynes Morisson : les divertissements.....	289
James Boswell : Grand Tour et mondanités.....	291

L'ALLEMAGNE SAVANTE	294
Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg	294
James Boswell : l'université de Leipzig	296
James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel	297
James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien	298
LIEUX	299
Montaigne à Augsburg	299
Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach	302
John Taylor : Prague	304
Fynes Moryson : les Juifs de Prague	305
John Taylor : Hambourg	310
Michaël Kelly à Vienne	313
Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière	317
La Suisse	319
Montaigne : l'hôtellerie suisse	319
Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons	321
John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)	323
James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « <i>The great interview</i> »	327
SEPTIÈME CHAPITRE. AUX MARGES ORIENTALES ET NORDIQUES	
Introduction	335
La Pologne	337
Fynes Moryson : les Polonais à table	337
Peter Mundy : Dantzïg (1640)	340
Jean-François Regnard : Cracovie	341
La Russie	347
George Turberville : les Russes (1568)	347
Giles Fletcher : des mœurs privées du peuple russe, et de ses particularités (1588)	350
Peter Mundy : la dévotion russe	353
Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie	354
Chappe d'Auteroche : mariages russes	357
Edward-Daniel Clarke : Odessa	359
Peter Mundy : Samoyèdes (1641)	361
La Scandinavie	363
Jean-François Regnard : les Lapons	363
Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons	364

HUITIÈME CHAPITRE. LA TURQUIE ET L'EMPIRE OTTOMAN

Introduction	371
La Turquie.....	373
Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »	373
Fynes Moryson : les Turcs à table.....	376
Pietro della Valle : le café	379
Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc.....	382
Pietro Della Valle : balançoires de Constantinople	385
Thomas Dallam voit le harem (1599)	387
Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur	390
Les Balkans sous le joug ottoman.....	393
William Lithgow en Grèce (1614)	393
Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	395
Louis Des Hayes : un caravansérail.....	397
Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)	398
Les Lieux saints	401
Pierre Belon à Jérusalem	401
L'Afrique du Nord	405
George Sandys en Égypte (1611)	405
Jean Thévenot : les momies de Saqqara.....	410
Nicolas de Nicolay : Alger.....	414
Léon l'Africain : Fez	418

NEUVIÈME CHAPITRE. AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Introduction	425
Afrique : le continent noir.....	427
Pieter de Marees : Noirs de Guinée.....	427
Filippo Pigafetta : guerriers congolais.....	429
Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola	430
Thomas Herbert : les Angolais	431
Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance.....	434
Thomas Herbert : les Hottentots.....	437
Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres.....	441
Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs.....	443
Peter Mundy : Madagascar	446
Jacob Van Neck et Thomas Herbert : l'île Maurice et le dodo	447
Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean	449

DIXIÈME CHAPITRE. LE MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient	459
Geoffrey Duckett : mœurs persanes ; la Caspienne.	459
Jean Chardin : Ispahan.....	463
Lodovico di Varthema et ses amours royales en Arabie (début XVI ^e siècle).....	466

ONZIÈME CHAPITRE. L'INDE

L'Inde	473
Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)	473
Peter Mundy : un <i>sâti</i> à Surate (1630).....	475
Thomas Herbert : la côte des Malabars.....	477
Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)	478
Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)	479
William Methwold en Inde (1622-1636).....	483
Thomas Herbert : Ceylan et le Paradis terrestre	486

DOUZIÈME CHAPITRE. LA SIBÉRIE

La Sibérie	491
Chappe d'Auteroche : Tobolsk.....	491
La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal.....	495
Evert Ysbrand Ides : les Bouriates.....	500

TREIZIÈME CHAPITRE. L'EXTRÊME-ORIENT

Introduction	507
La Chine.....	509
Evert Ysbrand Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan.....	509
John Bell : audience impériale en Chine	511
John Bell : fêtes de cour à Pékin	516
Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols	519
Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises	523
Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)	526
Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy	529
Juan-Gonzalez de Mendoza : élever des canards	532
Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine	534
John Bell : la rhubarbe et le lichee.....	538
Le Japon	541
Le Japon vu par un voyageur anglais du XVI ^e siècle	541
Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610	542
Engelbert Kaempfer : le poisson-poison	545

Le Siam	547
Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama	547
Abbé de Choisy : éléphants du Siam	554
Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam	560

QUATORZIÈME CHAPITRE. L'ARCTIQUE

L'Arctique	565
Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels	565
John Davis : des Esquimaux familiers (1585)	568
Gerrit de Veer : l'ours meutrier	570

QUINZIÈME CHAPITRE. AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

Amérique du Nord franco-anglaise	575
Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs	575
Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga	578
René Goulaine de Laudonnière : les Floridiens	581
Francis Drake et les Indiens de Californie	584
Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)	587
Marc Lescarbot : la chasse à l'orignal	590
Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable	592
Pehr Kalm : les Canadiens-Français	594
Pehr Kalm : mariages américains	598
William Bartram : alligators en Floride	599

SEIZIÈME CHAPITRE. LES ANTILLES

Les Antilles	605
Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492	605
Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde	607
Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles	608

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE. L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

L'Amérique ibérique	617
Pedro de Castañeda découvre le bison	617
Hermán Cortés : le Popocatepetl	619
Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala	620
Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)	622
André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens	624
Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)	627
Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes : le maïs	629
Ferdinand de Magellan : les Patagons	632
Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens	635

DIX-HUITIÈME CHAPITRE. L'OCÉANIE

Introduction	641
Magellan : l'immensité du Pacifique.....	641
Thomas Forrest : le sagou	643
« Pour la négociation » des épices aux Moluques.....	647
Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601).....	647
Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)	649
Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave	653
Bougainville : Batavia.....	655
L'aventure tahitienne.....	659
Samuel Wallis découvre Tahiti.....	659
Bougainville : l'éden tahitien.....	662
James Morrison : l'éden tahitien revisité.....	667
L'Australasie	669
Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)	669
Willam Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie	672
Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)	677
James Cook découvre les Maoris (mars 1770)	679
Vers le continent antarctique	685
James Cook, 71°10' latitude sud (janvier 1774).....	685
Table des illustrations.....	687
Bibliographie	691
Notices bio-bibliographiques	695
Remerciements.....	745
Index nominum.....	747
Index locorum.....	761
Table des matières	771

